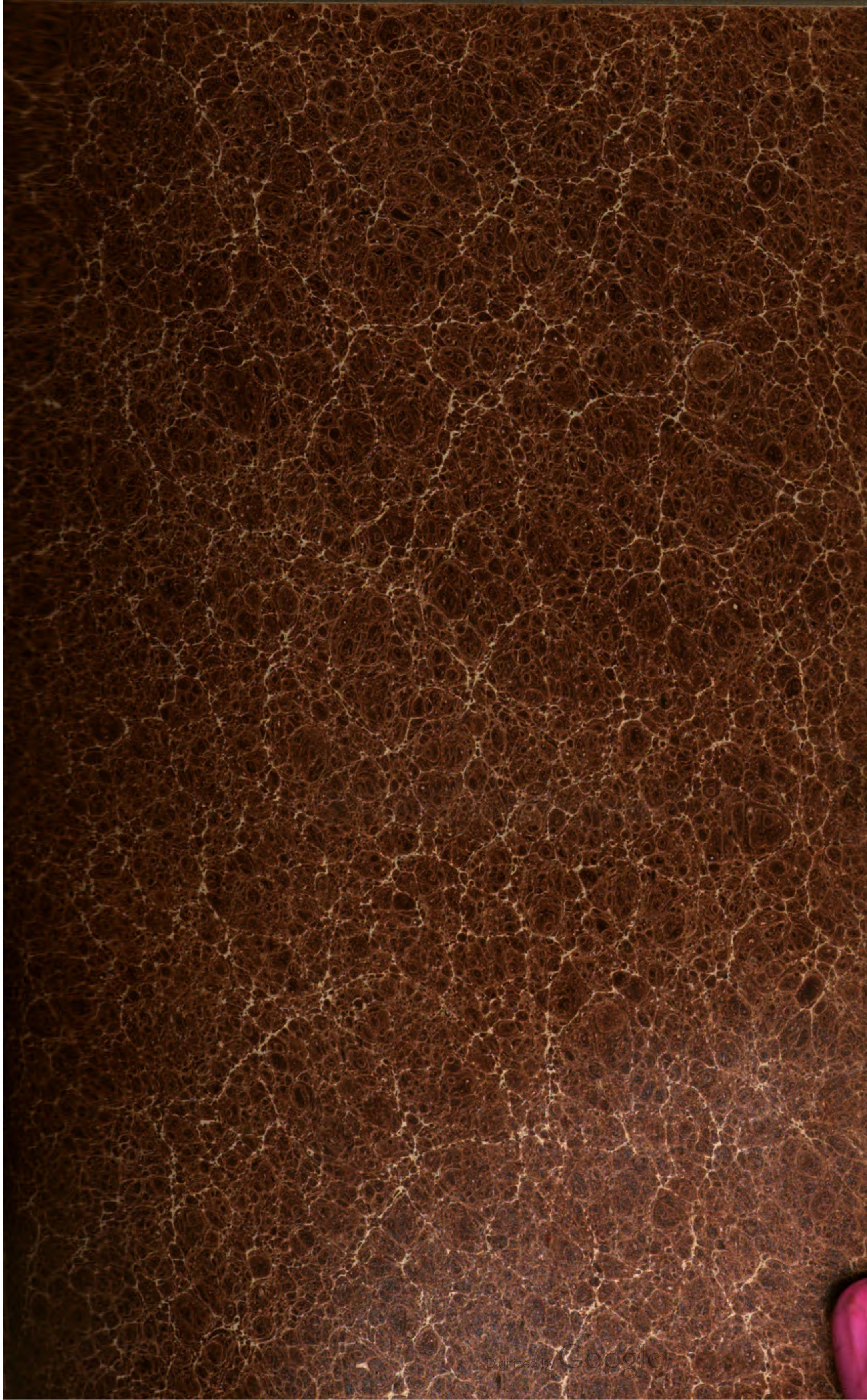




REVUE
GERMANIQUE.

TOME DOUZIÈME



PARIS. — TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON,

8, RUE GARANCIÈRE.



REVUE
GERMANIQUE

PUBLIÉE PAR

MM. CH. DOLLFUS ET A. NEFFTZER

TOME DOUZIÈME.

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE GERMANIQUE

7, Passage Saulnier

DÉPOT PRINCIPAL

LIBRAIRIE A. FRANCK

67, RUE RICHELIEU

1860

DISCUSSION

SUR

QUELQUES POINTS DE LA VIE DE MAHOMET[1].

Mahomet, ou, suivant l'orthographe et la prononciation des Orientaux, Mohammed, est le nom universellement donné au fondateur de l'Islamisme. Suivant une tradition conservée par Haliby, son nom primitif était Zobath, mais bientôt après sa naissance ce nom fut changé en celui de Mohammed. Il y a toutefois des raisons de supposer que Mohammed est un titre répondant à l'appellation de « Christ », et que le prophète des Arabes le prit à l'âge de cinquante-trois ans, quelque temps après qu'il fut venu à Médine.

D'après le sens arabe de la racine *hamd, Mohammed* signifie « loué » (*laudatus*), et d'après le sens hébreu et araméen, il signifie « désiré » (*desideratus*). Les Musulmans considèrent le nom de leur prophète comme une preuve de sa mission. Ils racontent qu'un ange apparut à sa mère, lui annonça qu'elle donnerait le jour à un fils, et lui ordonna de l'appeler Mohammed, ou, selon une autre version, Ahmad. Ce dernier mot signifie « très-désiré » (*maxime desideratus*).

Dans toutes les traditions qui se rapportent au nom du prophète, nous trouvons les noms de Mohammed et de Ahmad employés pour ainsi dire indistinctement. Le premier de ces noms, nous assurent les Musulmans, désigne le fondateur de l'Islamisme dans l'Ancien Testa-

[1] M. A. Sprenger, qui a déjà rendu de grands services à l'histoire des premiers temps de l'islamisme, et qui prépare une Vie de Mahomet, dont une partie a été couronnée par l'Institut de France en 1859, a bien voulu me communiquer ses principaux résultats. Je les livre à la *Revue* dans l'état fragmentaire où me les a transmis le savant auteur. E. RENAN.

ment, et le second dans le Nouveau Testament. Cette dernière assertion se trouve dans le Coran même (61, 6). Il est dit par allusion à la promesse du Saint-Esprit contenue dans l'Évangile selon saint Jean (15, 26) : « Jésus, fils de Marie, dit : O enfants d'Israël, je suis un envoyé de Dieu, confirmant ce qui vous a été révélé, c'est-à-dire la Thora, et vous apportant la joyeuse nouvelle d'un messager qui viendra après moi, et dont le nom est Ahmad (Paraclet). » Aggée dit (2, 7) : « Et le désiré de toutes les nations viendra »; le mot hébreu pour désiré est *Hamad*. Cette traduction n'est pas correcte il est vrai, mais ce mot a été considéré comme une prophétie du Messie avant la fondation de l'Islamisme, et il est très-probable que *Mohammed* « le désiré » était une des épithètes du Messie parmi les Juifs de Médine. Toutefois, il est certain qu'ils refusèrent de lui donner ce nom, qu'ils l'appelèrent, selon l'habitude des Arabes, Aboû-l-Kasim, c'est-à-dire père de Kasim du nom de son premier né, et que ce fut lui qui les *contraignit* à lui donner le nom de Mohammed. Ceci nous fait comprendre le passage du Coran (48, 28-29) dans lequel il dit : « Dieu a envoyé son messager avec l'enseignement et la religion de la vérité, afin de la faire triompher de toutes les autres religions; et, assurément, le témoignage de Dieu pour établir le fait qu'il est (le promis) Mohammed et le messager divin n'a pas besoin de confirmation. Ses compagnons sont braves avec leurs ennemis et doux entre eux..... et ils sont exactement tels qu'ils sont décrits dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament. » Les Musulmans affirment qu'aucun Arabe n'avait porté le nom de Ahmad avant leur prophète, et que deux ou trois chrétiens seulement, connaissant les prophéties relatives à ce nom, et animés du désir que leurs fils fussent choisis comme les envoyés de Dieu, les appelèrent Mohammed. Si le fondateur de l'Islamisme avait reçu de sa mère, à sa naissance, le nom de Mohammed ou Ahmad, ses disciples pourraient trouver dans son nom même une preuve de sa mission, mais il paraît plus certain qu'il adopta le titre de Mohammed (Messie) peu après sa fuite, et celui de Ahmad (Paraclet), quelques années après, lorsqu'il fut en contact plus intime avec le Christianisme[1]. C'est pourquoi le premier nom est considéré comme son nom propre, de préférence au dernier.

[1] J'objecterai aux raisonnements que vient de faire M. Sprenger que le nom de *Mohammed* se trouve sous la forme Μοαμέδης dans une inscription grecque de la province d'Arabie, antérieure de cinq siècles à l'hégire. M. Bœckh, *Corpus inscr. græc.*, n° 4500; Letronne, *Analyse critique des inscriptions du comte de Vidua* (Paris, 1828), p. 19-20. E. R.

Le prophète naquit à la Mecque, le 20 avril 571 de notre ère. Sa ville natale était un endroit de pèlerinage et de commerce, et avait quelque importance, mais elle n'était pas d'une haute antiquité. Sa famille appartenait, par ses alliances et ses fonctions, à l'aristocratie, mais était pauvre et peu puissante. Il est dit que son bisaïeul, Hachim, était un homme très-influent; mais il vivait à une époque antéhistorique, et nous avons des raisons de supposer que son histoire est une invention des courtisans qui voulaient flatter les kalifes Abbassides, ses descendants. A l'époque de Mohammed, les Hachimites n'avaient ni affranchis, ni esclaves, ni alliés parmi les autres tribus.

On raconte qu'il passa les cinq premières années de sa vie dans le désert, sous la garde d'une nourrice bédouine nommée Halîma. Ceci est également douteux, et il semble que cette fable a pris naissance à la cour des kalifes Omeyyades. Les Arabes établis à Damas méprisaient les hommes des villes, et avaient coutume de faire élever leurs enfants parmi les Bédouins, afin qu'ils pussent apprendre à parler le pur arabe et acquérir l'audace et la bravoure de leurs ancêtres. Un homme élevé dans les villes n'était pas tenu pour noble. Ce préjugé fut appliqué au prophète, et donna naissance à la légende susdite. Il n'aurait pas eu de droits à la noblesse, s'il n'avait pas reçu sa première éducation parmi les nomades.

D'après une légende connue, pendant que Mohammed était confié aux soins de Halîma, un jour qu'il jouait avec ses frères et sœurs de lait derrière les tentes de la tribu, vinrent deux anges qui le renversèrent à terre, lui fendirent la poitrine et en tirèrent le cœur; ils lavèrent ce cœur dans de la neige, le remplirent de foi et de piété, et le replacèrent dans la poitrine, qu'ils recousirent. Les enfants coururent à Halîma pour lui dire que Mohammed avait été tué par deux étrangers. Elle accourut avec son mari, mais les anges avaient disparu. Ils trouvèrent Mohammed pâle et épuisé, et il leur raconta ce qui était arrivé. On a cru que cette légende devait son origine à une attaque d'épilepsie que Mohammed eut dans son enfance; mais ceci n'est point exact. Les poëtes et les saints parlent également des flammes du cœur, et les légendes n'ont souvent aucune cause historique réelle. D'après les plus anciennes traditions, le cœur de Mohammed fut purifié avant qu'il entreprît son voyage miraculeux à Jérusalem et qu'il montât au ciel vers l'an 619. Ensuite, la purification du cœur fut reculée jusqu'à l'époque où l'ange lui apporta la première révélation du ciel (an 612), et il fut admis que jusqu'à cette époque il était pécheur et adorait les idoles. Une purification fut donc jugée nécessaire avant qu'il pût commencer son minis-

tère. Mais quand les Musulmans apprirent des Chrétiens que non-seulement Jésus, mais encore sa mère, avaient été exempts de tout péché, ils trouvèrent nécessaire de purifier leur prophète dès son enfance. Vers la même époque, ils inventèrent un autre mythe, d'après lequel Mohammed avait été créé avant le chaos et reposait depuis Adam dans ses ancêtres, lesquels étaient tous purs et exempts de péché. De cette manière ils surpassèrent les chrétiens. Mais malheureusement ce mythe fut inventé trop tard, et sa base historique est si faible, que de pieux Musulmans mêmes doutent de sa vérité. Toutefois, le mythe de la purification du prophète, tandis qu'il était sous la garde de Halîma, est regardé par tous les Musulmans comme un fait historique.

Mohammed perdit sa mère à l'âge de six ans, et fut confié aux soins de son grand-père Abd-el-Mottalib. Ce dernier mourut deux ans après, et alors Aboû-Talib, le frère de son père, prit soin de lui. Mohammed était pauvre, et dans sa jeunesse il était obligé de mener paître les troupeaux des habitants de la Mecque, métier qui, chez les Arabes, est généralement exercé par les esclaves ou les filles. Mohammed, quand on rappela ce fait à l'époque de sa gloire, se consolait en disant que Moïse et David avaient été bergers, et que telle avait été la profession de tous les prophètes.

Mohammed affirme lui-même, dans le Coran, qu'il était annoncé dans les Écritures avec tant de détails et de précision que les juifs et les chrétiens devaient le connaître aussi bien que leurs propres enfants. Pour justifier cette assertion, on inventa des légendes qui nous rappellent l'histoire des Mages, et d'après lesquelles les juifs et les chrétiens, ainsi que les devins inspirés des Arabes païens, le reconnurent comme prophète dans son enfance. Mais le nombre de ces légendes fut si grand pendant les cinq premières années qui suivirent la mort de Mohammed, qu'elles s'éclipsèrent l'une l'autre. Il en est de même des légendes racontant les tentatives qui furent faites pour tuer l'enfant merveilleux, et qui furent déjouées par la Providence. Cependant vers la fin du premier siècle de l'hégire, les éléments de ces deux légendes furent rapprochés : la scène fut transportée à Bosra, en Syrie, et l'époque, comme la visite du Christ au temple de Jérusalem, placée à l'âge de treize ans. Peu à peu, des noms et des faits historiques, qui manquent toujours dans les versions les plus anciennes, s'introduisirent dans le récit, qui devint l'un des plus brillants épisodes de l'histoire de l'enfance du prophète. Ce récit a été conservé dans ses différents degrés de développement; le voici dans sa forme la plus complète, tel que le rapporte Ibn-Ishak.

« Après ceci, Aboù-Talib alla avec une troupe d'hommes montés sur des chameaux en Syrie pour faire le commerce, et comme ils se préparaient pour le voyage, le prophète s'attacha à lui. Lorsque la caravane s'arrêta à Bosra en Syrie, il y avait dans un ermitage un moine du nom de Bahyra, et il possédait la science des chrétiens. Quand ils campèrent cette année-là près de l'ermitage de Bahyra, il leur prépara un grand repas. Ils avaient souvent passé auprès de lui, mais il ne leur avait jamais parlé et n'avait jamais été au-devant d'eux, excepté cette année. Ceci tenait, à ce que l'on suppose, à certaines choses qu'il avait observées. On pense qu'il vit le prophète de son ermitage, lorsqu'il s'approchait avec la caravane, ombragé par un nuage, tandis que les autres ne l'étaient pas. Puis ils s'approchèrent et campèrent sous un arbre près de Bahyra, et il vit comment le nuage ombrageait l'arbre et comment les feuilles devenaient vertes au-dessus du prophète, afin de lui donner de l'ombre. Lorsque Bahyra vit ceci, il descendit de son ermitage pendant que le repas qu'il avait ordonné se préparait, et il alla vers eux et dit : J'ai préparé un repas pour vous, ô Coreychites, et je désire que vous y soyez tous présents, petits et grands, hommes libres et esclaves. Un d'eux dit : Vous venez en grande pompe aujourd'hui, ô Bahyra, vous n'avez jamais rien fait de semblable, quoique nous passions souvent auprès de vous.—C'est vrai, répondit Bahyra, mais vous êtes mes hôtes. Je désire vous faire honneur et vous ai préparé un repas, venez et partagez-le tous. Tandis que les autres s'assemblaient, le prophète resta en arrière auprès des bagages sous l'arbre, étant le plus jeune. Quand le moine regarda au milieu d'eux, il ne vit pas les signes qui lui étaient connus, et il dit : O Coreychites, quelqu'un ne s'est-il pas tenu éloigné de mon repas? Ils répondirent : Personne ne s'est tenu éloigné, excepté un garçon qui, étant le plus jeune, est resté auprès du bagage. Bahyra dit : N'agissez pas ainsi; appelez-le et qu'il soit présent à ce repas. Un d'eux dit : Par Al-Lât et Al-Ozzà, il nous blâme pour n'avoir pas amené le fils de Abd-el-Mottalib à ce repas avec nous. Il le prit par la main et le fit asseoir avec les autres. Quand Bahyra le vit, il le considéra très-attentivement, et il continua à examiner les particularités qu'il avait trouvées en lui, jusqu'à ce que le repas fût terminé et le peuple dispersé. Alors Bahyra s'avança et dit à Mohammed : Je vous conjure par Al-Lât et Al-Ozzà de me donner les informations que je vous demanderai. Bahyra se servait de cette expression, parce qu'il avait entendu ses compatriotes jurer par ces deux idoles. On assure que le prophète répondit : Ne me demandez pas au nom de Al-Lât et de Al-Ozzà, car rien ne m'est plus odieux que ces deux

idoles. Bahyra dit : Alors, au nom de Dieu, donnez-moi les informations que je vous demande. Oui, dit Mohammed, demandez-moi au nom de Dieu. Alors Bahyra le questionna sur sa situation lorsqu'il dormait et marchait, et le prophète répondit à ses questions, et tout s'accordait avec la description que Bahyra avait eue de lui. Puis il examina son dos et vit le sceau de prophétie entre les deux épaules. Ibn-Hisham fait observer qu'il était semblable à la trace que laissent des ventouses. Quand il eut fini, il s'approcha d'Aboù-Talib et lui demanda quelle parenté avait cet enfant avec lui. Aboù-Talib répondit qu'il était son fils, mais Bahyra dit : Le père de cet enfant ne peut être vivant. Aboù-Talib avoua qu'il était son neveu. — Qu'est devenu son père? — Il mourut pendant que la mère de Mohammed était enceinte de lui, reprit Aboù-Talib. — Vous avez raison, reprit Bahyra, retournez avec votre neveu dans votre pays et prenez garde aux Juifs. S'ils le voient et s'ils observent en lui les signes que j'ai découverts, ils le tueront. Sa vocation est élevée; et, en conséquence, hâtez-vous de retourner avec lui dans son pays. Quand Aboù-Talib eut achevé ses affaires, il retourna promptement avec lui à la Mecque.

» Il est dit aussi que Zorayra, Tamam et Daryssa, qui étaient trois croyants de la Bible, remarquèrent pendant le voyage de Mohammed avec son oncle les mêmes signes que Bahyra et qu'ils formèrent le projet de le tuer; mais Bahyra les en détourna. Il leur rappela le Seigneur, la description faite de Mohammed dans la Bible, et il leur expliqua qu'ils ne pourraient pas exécuter leur dessein. Convaincus par ce que Bahyra disait, ils abandonnèrent leur projet et revinrent. »

Quant au mariage de Mohammed, voici ce qu'on en rapporte. Il y avait une veuve à la Mecque nommée Khadidja; elle possédait une fortune considérable et continuait le commerce que son mari lui avait laissé en héritage. Comme elle ne pouvait pas se rendre à des marchés éloignés avec les caravanes, elle avait pour agent Khozayma, un de ses parents. Vers l'an 599, elle eut besoin d'un aide pour son agent, et Aboù-Talib, l'ayant appris, pressa son neveu Mohammed de lui offrir ses services. Ils furent acceptés, et il entreprit pour elle un voyage à Hobasha, sur les bords de la mer Rouge, et probablement aussi à Bosra en Syrie. Sa maîtresse eut de grandes bontés pour lui tant qu'il fut à son service, et enfin elle lui offrit sa main. Il y avait entre eux une grande disproportion d'âge, puisqu'il avait environ vingt-neuf ans, et elle quarante. Mais il était pauvre, et ce mariage

le rendait indépendant. Il l'épousa; quoiqu'elle fût très-libérale pour lui, elle garda l'administration de ses biens; elle les perdit peu à peu par suite des persécutions auxquelles son mari fut exposé, et vers l'an 617-18, il semble que son mari et elle étaient réduits à la pauvreté. Khadidja était une femme d'une haute intelligence et sincèrement dévouée à son mari. Elle avait quelque instruction, et on dit qu'elle avait lu en partie un Évangile. Ils vécurent heureux ensemble, et elle lui donna six enfants. Nous verrons que Khadidja contribua beaucoup à la fondation de l'Islamisme. Elle crut en la mission de Mohammed avant lui-même, le consola et le fortifia au moment de ses persécutions; tant qu'elle vécut, les tendances du prophète furent beaucoup plus pures qu'après sa mort, et sans ses richesses, il n'eût pas pu rendre à Aboù-Talib et à ses parents les services qui lui assurèrent leur protection contre les attaques de ses ennemis.

Le Christianisme et le Judaïsme avaient fait des progrès considérables parmi les Arabes pendant les cinq premiers siècles de notre ère. La doctrine orthodoxe de la première de ces religions était appelée à juste titre du nom de royalisme (*malikiyya*), car la plupart de ceux qui la professaient l'avaient choisie par des raisons politiques, afin d'obtenir la protection et les présents des empereurs grecs. Le Judaïsme convenait mieux en général aux Arabes et aux purs Sémites que le Christianisme; mais ni l'une ni l'autre de ces deux formes religieuses ne les satisfaisait entièrement; c'est pourquoi, de temps en temps, des sectes éclectiques s'élevaient parmi eux, et cherchaient à fondre les deux religions en une seule avec un mélange de magisme. Ces sectes admettaient pour la plupart la doctrine de la divinité du Christ sous une forme modifiée et niaient la Trinité. Les Nazaréens, les Ebionites, les Elxaïtes, les Sabiens ou Mendaïtes, les Rakusiens, étaient des sectes de ce genre. A l'époque de Mohammed, beaucoup d'habitants de l'Arabie centrale (comme Jebel-al-Shammar), appartenaient à cette dernière secte, qui était un compromis entre le Sabisme et le Christianisme. Le célèbre Hatim-Tazy était un Rakusien. A la Mecque et à Tayif il y avait des hommes croyant en un Dieu unique, mais en même temps convaincus de la nécessité d'une révélation; et, après avoir erré dans les ténèbres, ils choisissaient pour guide un des divers canons de révélations sincères ou apocryphes qui étaient alors très-nombreux dans l'Orient. Ces hommes n'étaient ni des philosophes abstraits, ni de froids déistes. Ils étaient pleins de foi, esclaves des superstitions, et sentaient le besoin de cérémonies, de culte et même de contrition d'esprit et de pénitence. On

les appelait *Hanyfs.* Ce mot se trouve plusieurs fois dans le Coran. Le Hanyfisme est, d'après ce livre (30, 29), la religion naturelle pour laquelle Dieu avait créé l'homme; elle fut instituée et professée par Abraham (16, 21). Son principal caractère consiste à adorer Allah seul, sans lui associer le Christ comme le font les Chrétiens, ni Esdras comme les Juifs (ainsi que l'affirme Mohammed).

Le sens et l'origine de ce mot Hanyf (au pluriel Honafa) ne sont pas sans importance. *Hanaf,* racine dont il est dérivé, signifie en arabe « passer d'un côté de la route à l'autre ». Ibn-Abbas, le cousin de Mohammed, soutient que Hanyf signifie une personne qui passe de l'erreur à la vérité. Il est certain cependant, d'après la manière dont ce mot est employé dans le Coran, que Mohammed le considérait comme un mot étranger et non arabe. En syriaque, il signifie un apostat, un gentil. Dans la traduction syriaque du Nouveau Testament, il est employé dans le sens de païen. Aussi Julien l'Apostat est-il appelé de ce nom par les Syriens. En chaldéen, il signifie impie, pervers; il a le même sens en hébreu. Le Coran établit clairement qu'à l'origine il signifiait « passer de la vérité à l'erreur », et qu'ensuite les disciples de la secte tournèrent de cette manière le mot contre leurs adversaires. Il a quelque analogie avec celui de protestant qui, dans la bouche d'un catholique, signifie rebelle, tandis qu'employé par les réformés, il implique une protestation contre les abus. L'origine du mot Hanyf prouve que c'était d'abord le nom d'une secte religieuse, et que les orientalistes ne doivent point le traduire par « orthodoxe ». Tel en est le sens dans des compositions musulmanes, même d'une époque reculée, mais non dans le Coran ni dans quelques traditions. Il y a dans le *Fihrist* (Ms. de Paris, anc. fonds, n° 874) un passage d'une grande importance, d'après lequel les Sabiens appartiendraient aux Hanyfs. Les Sabiens ont tiré leur nom des fréquentes ablutions qu'ils étaient obligés de faire; ils croyaient que les âmes des méchants seraient punies pendant neuf mille ans, et ensuite reçues à merci. Ils devaient prier trois fois par jour, au lever du soleil, à midi et au coucher du soleil, observer trois jeûnes annuels, un de trente jours, un autre de neuf et un troisième de sept jours, et accomplir deux pèlerinages. Dans le Coran (2, 59 et 5, 73) il est dit que les Musulmans, de même que les Juifs, les Sabiens et les Chrétiens seront sauvés pourvu qu'ils croient en Allah, et dans le jour du jugement et qu'ils fassent de bonnes œuvres. Quand Mohammed eut séparé sa secte de toutes les autres, il révoqua cette concession dans le Coran (22, 17). Cela ne suppose pas que Mohammed pensât aux Sabiens ni aux Rakusiens,

quand il parle des Hanyfs; mais le passage du Fihrist prouve que le mot s'appliquait à l'origine à des sectes religieuses qui n'étaient ni complétement juives ni complétement chrétiennes[1].

Le plus important des Hanyfites de la Mecque était Zayd, fils de Amr. Il appartenait à une des principales familles Coreychites, et l'on peut prouver qu'il eut d'intimes relations avec Mohammed avant sa vocation. Les vers suivants, qui sont en partie de lui et en partie d'un de ses amis, nous font pénétrer dans les notions des Hanyfites sur la religion.

« A Allah, j'offre les louanges, la gloire et une invocation tant que je vivrai;

» A lui, le plus grand roi. Aucun dieu n'est plus grand que lui, et il n'y a aucun Seigneur qui l'égale.

» O hommes, souvenez-vous de la mort! Vous ne pouvez rien cacher à Allah.

» Ne reconnaissez aucun autre dieu qu'Allah, car ceci est évidemment la vraie route.

» Vous aviez l'habitude de placer votre confiance dans les démons. Mais tu es *le Dieu*, notre Seigneur et notre espoir.

» Je suis satisfait que toi, ô Allah, tu sois notre Seigneur, et je montrerai que je ne crois pas en d'autre dieu que toi. Il n'y a pas de second Allah.

» C'est toi qui dans ta bonté et ta miséricorde infinies as envoyé un messager (ange) à Moïse, pour l'appeler;

» Tu lui dis: Va avec Aaron et rappelle à Allah Pharaon, qui était un pécheur!

» Demande-lui : As-tu étendu la terre et l'as-tu fixée solidement, (quoiqu'elle nage dans l'Océan) sans ancre?

» Demande-lui : As-tu déroulé le firmament sans point d'appui? Si tu as fait cela, ô Pharaon, tu es réellement un grand maître.

» Toi, ô Seigneur, tu as sauvé Jonas par ta miséricorde, après qu'il fut demeuré plusieurs jours dans le ventre du poisson. »

Nous trouvons ici des allusions évidentes à l'histoire biblique. Zayd affirmait qu'il professait la religion d'Abraham, et un de ses amis dit dans une élégie sur sa mort: « Maintenant tu es avec Abraham, l'ami de Dieu. » Ceci est une idée tout à fait juive.

On peut considérer Mohammed comme un disciple de Zayd. Celui-ci mourut à peu près à l'époque de sa vocation.

[1] Comp. Cor. 2, 129.

Il reste à savoir comment ces idées religieuses arrivèrent à la Mecque. Les auteurs arabes disent que le premier homme qui prêcha l'unité de Dieu dans le voisinage de la Mecque fut Coss, prêtre chrétien (Rakusien?) et Arabe de naissance. Mohammed l'entendit prêcher à la foire d'Okadh. Il y a des raisons de croire que des missionnaires vinrent à la Mecque, et quoiqu'ils n'enseignassent point les préceptes que suivaient les Grecs, ils furent encouragés dans leurs travaux par les empereurs. Nous tirons cette conclusion d'un verset du Koran (25, 5) que nous analyserons dans la suite, et de cette circonstance qu'Othman, fils de Howayrith, ami de Zayd et Hanyfite comme lui, se proclama roi de la Mecque, sous la protection des Grecs, quelques années avant que Mohammed eût sa première révélation.

A son point de départ, Mohammed considérait les ablutions comme nécessaires, et faisait ses prières avec les cérémonies les plus ridicules, au lever du soleil, à midi et au coucher du soleil, de même que les Sabiens. Quand un déiste, un philosophe fonde une nouvelle religion, il ne commence pas par les cérémonies. Mohammed prétendait, ainsi que les Hanyfites, que la religion prêchée par lui était celle d'Abraham. Il employait pour désigner les anciens prophètes les mêmes noms que Zayd et ses amis (ces noms diffèrent beaucoup parfois des noms bibliques); dans plusieurs occasions, il répéta non-seulement leurs doctrines, mais encore leurs expressions. On peut considérer sa doctrine primitive comme une résurrection du Hanyfisme, ou en général des sectes éclectiques que nous avons nommées, mais avec une tendance vers le paganisme plus forte que chez aucun de ses prédécesseurs.

Mohammed souffrait d'une maladie que Schönlein appelle *hysteria muscularis*, et qui présente rarement un caractère aussi profond que chez lui. Nous pouvons, d'après divers récits, réunir les symptômes suivants de ses accès. Quelquefois il souffrait d'un grand accablement; il était comme anéanti. Ses extrémités devenaient froides, il tremblait comme s'il avait la fièvre et demandait qu'on le couvrît. Tant que la crise durait, son esprit était dans l'état d'excitation le plus pénible. Il entendait un tintement dans ses oreilles comme si des cloches sonnaient ou comme si des abeilles tournoyaient autour de sa tête, et ses yeux tremblaient; mais leurs mouvements étaient sous le contrôle de la volonté. Si l'accès continuait au delà de cet état, ses yeux devenaient fixes et éclatants; les mouvements de sa tête étaient convulsifs et auto-

matiques. Enfin survenait une transpiration qui couvrait sa figure de larges gouttes de sueur, et ainsi finissait la crise. Quelquefois cependant il tombait à terre en léthargie, comme une personne qui est ivre, et (au moins à une époque plus avancée de sa vie) sa figure était gonflée pendant l'accès. Il restait quelque temps dans cet état; les assistants lui jetaient de l'eau sur la figure, et il s'imaginait, comme beaucoup de personnes hystériques, qu'il serait fort soulagé si on lui mettait des ventouses sur la tête.

Dans les pays où la foi est plus forte que la raison, et la superstition plus grande que la science, cette maladie de Protée, qui prend toutes les formes et tous les caractères que l'imagination désordonnée du malade peut lui suggérer, est souvent attribuée à une influence surnaturelle quand elle atteint ce degré d'intensité.

Mohammed avait la désolante conviction d'être possédé par les démons. Ce fut sa tendre épouse Kadidja qui découvrit la première que ces accès étaient dus à la visite d'un ange, et qu'il était un prophète de Dieu. Kadidja avait un cousin du nom de Waraca, qui était un Hanyfite et un ami de Zayd. Il avait embrassé le Christianisme, sans qu'il soit possible de dire si c'étaient les doctrines orthodoxes des Grecs ou celles des Rakusiens, car les auteurs arabes ne font point cette distinction. Quelques orientalistes pensent qu'il avait traduit une partie des Évangiles; mais cette supposition n'a pas le moindre fondement. La tradition sur laquelle ils appuient leur théorie se trouve trois fois dans Bokhary, deux fois dans Moslim, dans le Kitab-al-aghani et d'autres collections. Il y est dit : « Waraca écrivit l'Évangile en arabe, et il en écrivit autant que Dieu voulut. » Dans une version rapportée par Bokhary (éd. Dehly, p. 3) il y a « en hébreu » à la place de « en arabe », et cette variante a donné lieu à cette assertion gratuite qu'il *traduisit* les Évangiles d'hébreu en arabe. Il est probable que l'expression « en arabe » ou « en hébreu » ne se rapporte pas à la langue, mais au caractère. L'alphabet arabe avait été récemment inventé, et les livres chrétiens étaient écrits avec des caractères chaldaïques ou hébraïques par les Arabes. Il faut admettre que Waraca se servit du même alphabet, et que « en hébreu » est la véritable lecture. Kadidja consulta Waraca et un étranger alors résidant à la Mecque, du nom de Bahyra; ils déclarèrent que son mari était inspiré, et elle le crut.

Cependant l'assertion de ces hommes ne satisfit pas Mohammed. Un rêve qu'il eut pendant qu'il était à Hira, lieu situé à une heure de marche de la Mecque, et où il avait l'habitude de se retirer pour changer d'air et accomplir des exercices de dévotion, rêve dans lequel un

ange lui ordonna « de lire », n'apporta pas non plus la conviction à son esprit découragé. Au contraire, son agitation augmenta. Il errait comme un fou dans les montagnes stériles du voisinage de la Mecque avec l'intention de terminer ses souffrances en se jetant dans un précipice. Il souffrait des hallucinations des sens. Il entendait son nom et croyait que quelqu'un l'appelait. Il se retournait et ne voyait personne. Ses partisans transformèrent cette hallucination en miracle. Il n'y a pas une pierre dans le voisinage de la Mecque, dit une très-ancienne tradition, qui ne se soit écriée quand le prophète passait au commencement de sa carrière : Salut à toi, ô Mohammed! Ce conte trouva aussi plus tard une place dans quelques versions de la légende de Bahyra.

Un jour, comme Mohammed se dirigeait vers une éminence où il voulait accomplir son dessein, il entendit une voix. Il regarda à droite, à gauche et derrière lui, et ne vit rien. Il leva ensuite la tête, et vit à l'extrémité de l'horizon, un ange assis dans le ciel les jambes croisées. L'apparition s'approcha jusqu'à ce qu'elle fut seulement à la distance de deux arcs de lui. Il contempla avec fermeté l'ange dans toute sa gloire, et celui-ci lui affirma qu'il était un prophète. Mohammed crut sans aucun doute qu'un ange lui était apparu dans cette hallucination de même que dans son rêve, et il fut désormais convaincu de sa propre mission. Mais il attendit vainement quelque temps de nouvelles visites de son ami surnaturel. Sa conviction amena un état plus sain de l'esprit et du corps, et, comme le dit la tradition, un intervalle eut lieu dans les révélations, c'est-à-dire qu'il n'eut pas de nouvelles hallucinations. Il considéra alors les créations de son propre esprit comme des inspirations, et, selon la tradition, c'est alors qu'il commença son œuvre. C'était en 612; Mohammed était âgé de quarante-trois ans. Sa femme reconnut en lui l'envoyé de Dieu, avant qu'il eût réussi à se tromper lui-même; Aboù-Becr, homme de mœurs tranquilles et industrieuses, de sentiments affectueux et d'un esprit supérieur, qui avait été son ami, et qui hésitait à adorer les idoles, crut en Mohammed aussitôt que l'histoire de l'apparition lui eut été communiquée, et persuada aussi à quelques-uns de ses amis de le reconnaître comme prophète. La croyance en sa mission se répandit rapidement, et beaucoup de personnes, surtout parmi le peuple et les jeunes gens, devinrent ses partisans. Les classes élevées ne pouvaient pas si facilement se laisser amener à le reconnaître comme leur supérieur, et pensaient que, s'il avait plu à Dieu d'envoyer un messager, il aurait pu choisir un homme important dans une des deux villes, la Mecque et

Tayif [1]. Mais ils ne manifestèrent aucune hostilité contre lui et se contentèrent de le traiter plutôt avec ironie, le ménageant d'ailleurs, parce qu'il avait grand soin de ne pas attaquer trop directement le culte des idoles.

La religion des Arabes, autant que nous pouvons la connaître par le Coran, n'était pas si opposée à la raison qu'on le suppose généralement. Ils reconnaissaient un Dieu, créateur du ciel et de la terre, qui s'appelait Allah (c'est-à-dire *le* Dieu), et ils croyaient que ce Dieu avait un nombre infini de filles, les unes bonnes, les autres méchantes; les bonnes occupaient une haute position devant son trône et intercédaient pour l'homme. Les idoles représentaient des génies de haute position qui étaient adorés parmi eux. Mohammed ne combattit pas d'abord leurs vues, quoique, à en juger par les notions sublimes de Dieu qu'il développa ensuite, il dût avoir été convaincu de leur erreur. Sa première préoccupation était d'être reconnu pour prophète, et il espérait pouvoir graduellement enseigner au peuple des notions plus pures sur la religion.

Quelque prudent qu'il fût, il lui était impossible de continuer sa mission sans offenser personne. Ce fut probablement pendant l'automne de l'an 612 que deux hommes, venus de Tayif à la Mecque, désapprouvèrent beaucoup ses imaginations et employèrent leur influence, qui était grande, à organiser une opposition contre lui. Ces deux hommes étaient le riche Waled ben Moghayra et le haineux Akhnas. Ils réussirent dans leurs desseins; la plupart des partisans de Mohammed le quittèrent, et quelques hommes résolus eurent seuls assez de force de caractère pour le soutenir. Ses fermes adhérents ne se montaient pas à quarante. La persécution devint de plus en plus violente, et en avril 614 il conseilla à quelques-uns de ses partisans de quitter la Mecque et de se réfugier en Abyssinie. On dit que onze hommes et quatre femmes, la plupart appartenant à de bonnes familles, se rendirent à ce moment en Afrique, et qu'ils furent bien reçus par le roi chrétien d'Abyssinie; ce roi professait des principes unitaires, et devait, ainsi que les Grecs, voir avec plaisir se former en Arabie une secte qui promettait de détruire le paganisme.

Peu de temps après leur départ, Mohammed fit une tentative pour se concilier l'aristocratie de la Mecque en reconnaissant les trois principales émanations personnifiées de Dieu, qu'eux et leurs alliés adoraient sous la forme d'idoles comme des médiateurs entre l'homme et

[1] Voyez le Coran, 42, 30.

Dieu. Ces trois personnifications étaient Al-Lât, c'est-à-dire la déesse, Al-Ozzâ, la sublime, et Manah, qui signifie peut-être une providence bienfaisante.

Il annonça cette nouvelle doctrine aux Coreychites assemblés à la Kaaba, dans une composition qui n'est pas sans mérite poétique : « Je jure par les Pléiades sous l'occultation[1] que votre compatriote Mohammed n'erre pas, et qu'il n'est pas égaré ; il ne parle pas d'après sa propre imagination ; ce qu'il prêche est une révélation inspirée. Un être de grand pouvoir la lui a enseignée — un être de grande intelligence s'est élevé jusqu'à ce qu'il fût dans la partie la plus haute de l'horizon ; alors il s'est approché et est descendu jusqu'à la distance de deux arcs de lui (Mohammed) ; et il a révélé à son esclave ce qu'il lui a révélé. Son cœur (à Mohammed) n'avait aucune illusion. Disputerez-vous donc avec lui au sujet de ce qu'il a vu ?

» Avant cela il l'avait vu une autre fois, près du dernier lotus, dans le jardin du repos. Le lotus était couvert de splendeur, mais son œil ne se détourna pas et n'erra pas ; et il vit le plus grand des signes du Seigneur. Que pensez-vous de Al-Lât et de Al-Ozzâ et de Manât, l'autre, la troisième (idole ou déesse) ? *Vraiment, ce sont de nobles jeunes gens, et leur intercession auprès de Dieu est en vue*[2].

» Lui (Mohammed) est un avertisseur, comme les anciens avertisseurs (prophètes), qui vous annonce les calamités qui sont imminentes et qu'Allah seul peut empêcher.

» Êtes-vous surpris de ces nouvelles ? Et vous riez quand vous devriez pleurer, et vous levez fièrement vos têtes !

» Non — Prosternez-vous devant Allah, et adorez-le ! »

Quand Mohammed eut ainsi parlé, il se jeta à terre, et les Coreychites, qui étaient préparés à cette concession, suivirent son exemple. On dit même que son adversaire Walid ben Moghayra se joignit à cet acte de dévotion.

La Mecque reconnaissait maintenant le prophète, et cette trêve semble avoir duré quelque temps ; car les nouvelles eurent le temps de se répandre jusqu'en Abyssinie. Les réfugiés, remplis de joie par cette réconciliation, se hâtèrent de rentrer dans leurs foyers, et c'est à cette circonstance que l'on doit de connaître cet intéressant épisode, qui,

[1] Les pléiades sont sous l'occultation en mai et dans la première moitié de juin. Nous apprenons de Ibn-Saïd que cette révélation eut lieu pendant le Ramadhan, qui commençait en juin.

[2] Je ne comprends pas bien ici la traduction de M. Sprenger, et surtout je ne vois pas comment elle répond au passage du Coran (LIII, 21-22). E. R.

sans cela, eût certainement été oublié. Mais, avant qu'ils fussent arrivés à la Mecque, Mohammed crut devoir déclarer la guerre aux idoles de sa nation, et avouer que les passages critiquables dans cette révélation lui avaient été suggérés par le diable. L'apostasie de plusieurs de ses adhérents sincères et le mépris de ses adversaires, conséquences de son manque de principe, avaient amené ce nouveau changement.

Les ennemis de la nouvelle religion remportèrent ainsi une grande victoire et ils la poursuivirent en redoublant leurs persécutions. Les réfugiés qui revenaient d'Abyssinie furent obligés de retourner sur leurs pas, et beaucoup d'autres familles crurent nécessaire de suivre leur exemple; l'émigration des nouveaux convertis et des personnes qui avaient tenu leur foi secrète continua jusqu'à ce que le nombre des réfugiés en Abyssinie s'élevât à près de cent personnes. Les Coreychites envoyèrent alors au roi une ambassade particulièrement chargée de prouver que ces réfugiés ne croyaient pas au Christ; mais Mohammed lui envoya une Sura (la dix-neuvième), dans laquelle il raconte l'histoire de la vierge Marie et du Christ. Quoiqu'il montrât une grande ignorance de l'histoire de l'Évangile, l'ensemble était conçu dans des termes qui devaient édifier un chrétien et donner au roi l'espoir que, si Mohammed était bien instruit, il pourrait adopter la vraie foi. L'ambassade des Coreychites resta donc sans résultat, et les réfugiés furent traités avec une bonté plus grande encore.

Comment Mohammed prit-il un tel ascendant sur l'esprit de ses compatriotes? La réponse est renfermée dans les derniers versets de la révélation que nous venons de citer, révélation qui eut lieu en juin 614. Dès l'hiver de l'année 612, il leur raconta l'histoire du déluge, la destruction de Sodome et de Gomorrhe, la perte de Pharaon et de son armée, et la destruction de plusieurs tribus arabes. Il assurait qu'un prophète avait été envoyé à chacune de ces tribus avant qu'elle fût enlevée de dessus la face de la terre; mais qu'ils le tournaient en ridicule et l'accusaient d'imposture. Il prédit que ce sort serait celui des Coreychites s'ils doutaient de lui. La plupart des révélations des quatre premières années portent sur ce sujet, et elles causèrent pendant quelque temps une grande alarme dans la Mecque. Cependant le compromis de Mohammed avait rassuré, ce semble, les plus ardents de ses ennemis et les avait fortifiés dans la conviction qu'il était un imposteur et que sa prédiction n'était pas fondée; ils commencèrent alors contre lui une polémique assez bien soutenue, et dont nous trouvons la réfutation dans le Coran.

Rien de plus facile que de donner un démenti à un prétendu pro-

phète. Les habitants de la Mecque demandaient à Mohammed quel temps il ferait, désiraient savoir si leurs femmes auraient des garçons ou des filles, et voulaient apprendre de lui les prix des marchandises à des foires que l'on devait tenir. Il était obligé de dire que Dieu ne lui avait confié d'autre secret que celui d'un châtiment prochain; mais s'il ne connaissait pas le futur, il pouvait raconter le passé, et cette science, affirme-t-il dans le Coran, était aussi miraculeuse que les prophéties du futur; car il n'avait pas été présent quand cela était arrivé, il n'avait aucun moyen de l'apprendre, et cependant ce qu'il racontait était exact, comme les Coreychites pouvaient s'en assurer en ayant recours à ceux qui possédaient les Écritures (Cor. xii, 103; xi, 51; xx, 99; xxvii, 6; liv, 4.)

Dans une petite société, où la vie de chacun est connue de tous, une aussi misérable imposture ne pouvait réussir longtemps, et ses ennemis furent bientôt en état de répondre à cet argument. « Ce que vous prêchez n'est rien autre que les Asatyr alawwalyn (fables antiques) que vous avez écrites et qui vous sont dictées matin et soir. Le tout est une supercherie à laquelle d'autres vous aident, et vos complices sont des hommes qui, dans une occasion antérieure, ont semé les mensonges et l'oppression. (Cor. xxv, 5, 6.)

Les révélations que Mohammed publia les trois premières années de sa carrière prouvent que son auxiliaire était d'origine juive. Toutes ses légendes sont prises dans l'histoire juive et il parle des Israélites, qu'il considère comme la nation élue, avec un respect qu'un juif seul pouvait ressentir ou inspirer. Son auxiliaire était sans doute Bahyra, qui, d'après les plus anciens récits, était un juif de Tayma et résidait à la Mecque. Cet homme était un objet de scandale pour les premiers auteurs de la biographie dogmatique du prophète, et comme il leur fut impossible d'effacer sa mémoire, ils la déplacèrent, comme nous l'avons vu précédemment. Cependant son nom ne se trouve pas dans les versions de la légende racontée ci-dessus, qui sont du premier siècle de l'hégire.

Il est certain néanmoins que ni les premiers maîtres de Mohammed ni lui-même ne connurent jamais les livres canoniques de l'Ancien Testament; c'étaient probablement des Nazaréens et non des disciples orthodoxes des lois de Moïse, quoiqu'ils fussent d'origine juive. Les livres que Mohammed mentionne dans la première partie de sa carrière comme des livres sacrés sont les Çohofs (rouleaux) d'Abraham et de Moïse. D'après le plus ancien historien arabe dont les ouvrages nous soient parvenus, ces rouleaux contenaient des révélations qui avaient

été faites aux prophètes, entre Adam et Moïse, et ils furent rassemblés par ce dernier. Les Juifs les regardaient comme des livres canoniques, mais non les Chrétiens. Nous en trouverons un important passage dans le Coran (LIII, 37-55). On y enseignait que tout homme est responsable de ses actions, qu'une rétribution nous attend dans l'autre monde, qu'Allah est le créateur du ciel et de la terre, qu'il donne la vie et la mort, les plaisirs et les chagrins. La doctrine de la résurrection, l'histoire de la destruction des *Adites* et des *Thamudites*, du déluge, de Sodome et de Gomorrhe y étaient également consignées. Les Adites et Thamudites existaient encore à l'époque où Ptolémée écrivit sa Géographie, et ils furent détruits, selon toute probabilité par les rois de l'Yémen qui professaient la religion juive; dans tous les cas, les Juifs, de qui Bahyra descendait, leur succédèrent dans leur demeure. C'est pour cela qu'ils furent mentionnés dans les *Çohofs*, qui semblent avoir été d'une fabrication tout à fait moderne et qui probablement ne s'étendirent jamais au delà de l'Arabie Pétrée, où ils furent composés.

Vers l'an 615, un élément chrétien se montre tout à coup dans les révélations de Mohammed, et les *Çohofs* ne sont plus mentionnés. Ibn-Iskak nous apprend que plusieurs Chrétiens de Negran vinrent à la Mecque pour visiter Mohammed et le reconnurent comme prophète. Ce fait et les relations ouvertes avec l'Abyssinie par la fuite d'un grand nombre de ses partisans dans ce pays expliquent suffisamment l'influence chrétienne. Cependant les persécutions qui augmentaient le débarrassèrent ensuite de ses amis, et les révélations des deux dernières années avant sa fuite ont plus d'originalité.

De nombreux changements dans ses doctrines résultèrent de sa polémique avec des ennemis païens, et de l'emploi plus libre qu'il fit de son propre jugement après qu'il eut été délivré des influences étrangères. Il avait pris aux chrétiens le nom du Saint-Esprit. Si aucun des passages du Coran qui portent sur ce point n'est altéré, il est certain que Mohammed ne considéra jamais le Saint-Esprit comme une personne de la Trinité, mais comme un être plus élevé et plus puissant que les anges qui, au jour du jugement, se mettrait à leur tête (Cor. 78, 38; comp. 97,4; 70,4) et qui lui apportait les révélations du ciel (Cor., 26, 193). Un écrivain chrétien, Hermas, eut une semblable notion du Saint-Esprit, de sorte que Mahommed peut l'avoir empruntée à la même secte chrétienne. Vers 619, ses ennemis attaquèrent ses vues sur ce point comme n'étant pas d'accord avec sa théorie d'Allah, et alors il nia l'existence personnelle et individuelle du Saint-Esprit et déclara que ce n'était qu'une manifestation transitoire de Dieu. Il changea à la même époque

sa doctrine relative à la génération du Christ. Selon la Sura qu'il envoya au roi d'Abyssinie, le Saint-Esprit apparut à la vierge Marie sous la forme d'un beau jeune homme. Cependant il déclara ensuite que la création d'Adam et celle du Christ étaient analogues. Pour produire le premier, Dieu souffla son haleine (qui en arabe est aussi appelée Esprit) dans une forme d'argile, et pour le second dans la vierge Marie. Tous deux devaient donc leur origine à une manifestation transitoire de la volonté et du pouvoir de Dieu et non à un fait naturel. On ne peut s'empêcher d'admirer la touche légère avec laquelle Mohammed opéra les changements que ses doctrines subirent avec le temps.

Il faut beaucoup d'attention pour les apercevoir; cependant quand on examine soigneusement le Coran, on voit qu'ils sont clairement exprimés. Évidemment, ni lui ni ses compatriotes, malgré la pesanteur de leur esprit, n'étaient complétement étrangers aux subtilités avec lesquelles les questions théologiques étaient traitées à cette époque hors de l'Arabie. Quelle révolution subira l'Islamisme quand les vrais croyants étudieront le Coran dans le but de tracer le développement des doctrines de Mohammed!

L'aristocratie de la Mecque, convaincue du peu de fondement des prétentions de Mohammed et de la mauvaise influence qu'elles pouvaient avoir, chercha bientôt des moyens efficaces pour le renverser. Ils travaillèrent unanimement au même plan sous la direction d'Aboù-Sofayn. Mohammed était sous la protection d'Aboù-Talib son oncle et de sa famille, dans laquelle il comptait très-peu d'adhérents. Les aristocrates représentèrent à Aboù-Talib qu'il serait de son devoir de retirer sa protection à un homme en qui lui-même ne croyait pas, qui attaquait la religion de leurs pères, semait la discorde dans les familles, obligeait beaucoup de membres de la tribu à quitter leurs maisons et leurs parents, et qui, si on le laissait continuer, ruinerait leur république; ils proposèrent enfin de l'indemniser s'il voulait le leur livrer afin qu'ils pussent le mettre à mort. Aboù-Talib et sa famille résistèrent à toutes les demandes et à toutes les promesses. Si vous le tuez, dit Aboù-Talib, mes alliés et moi nous sommes résolus à venger son sang, et nous commencerons une guerre qui finira par la destruction d'un des deux partis et la ruine de la tribu, devenue trop faible pour résister aux intentions hostiles des races voisines. Ils ne purent s'empêcher de respecter sa bonne foi envers son parent. Pousser les choses à l'extrême eût été d'autant plus dangereux que les partisans de Mohammed auraient combattu avec Aboù-Talib contre leurs propres familles. Il y avait des raisons de croire que la menace

d'Aboù-Talib ne consistait pas en de vaines paroles. Un jour Mohammed était caché dans la maison d'un de ses amis. On croyait qu'il avait été tué. Aboù-Talib rassembla ses parents et leur ordonna de prendre leurs épées et de les cacher sous leurs vêtements. Puis ils se rendit avec eux à la Kaaba, où un grand nombre d'aristocrates étaient assemblés et causaient. Selon un plan conçu d'avance, chacun des amis d'Aboù-Talib devait choisir un aristocrate et, à un signal donné, le tuer. Il arriva heureusement que Mohammed fut informé de ce plan et arriva à la Kaaba avant qu'il fût exécuté. Quand Aboù-Talib vit son neveu, il l'embrassa et apprit aux Coreychites assemblés quels avaient été ses projets. Ceux-ci conclurent alors une ligue contre Aboù-Talib et son parti, par laquelle tout mariage, tout commerce, en un mot toute relation avec ses partisans et avec lui devait cesser tant qu'ils protégeraient Mohammed. Cet interdit commença en septembre 615 et dura deux ou trois ans. Aboù-Talib et ses partisans furent exposés aux plus grandes rigueurs; ils ne pouvaient faire partie d'aucune caravane, et tout moyen de gagner leur vie leur était enlevé. En outre, ils étaient à tout moment en danger de voir commencer des violences et une hostilité déclarée, et ils furent obligés pour leur défense mutuelle de se retirer dans le quartier de la ville où Aboù-Talib et ses plus proches parents avaient leurs maisons. Cependant ils ne cédèrent pas. Leur devoir envers leur parent était plus sacré pour eux que leur propre vie. Les plus modérés parmi leurs ennemis virent enfin l'injustice de cette mesure, et elle fut abolie. Afin d'apprécier les vertus d'un Arabe, nous devons nous placer dans la position des protecteurs de Mohammed. Presque tous le regardaient comme un imposteur ou un visionnaire, et cependant ils sacrifiaient leurs intérêts, supportaient avec leurs familles les plus grandes privations et jusqu'aux angoisses de la faim, et s'exposaient à des dangers perpétuels afin de le protéger. Ils évitaient soigneusement d'employer aucune contrainte, ni même le ridicule ou tout autre moyen indirect pour le ramener à leurs propres vues sur la religion et mettre fin à ce malheureux état de choses. Mohammed, de son côté, voyait leurs sacrifices et persévérait dans son entreprise.

En août de la même année (619), son protecteur Aboù-Talib mourut. Parmi ses parents, se trouvait Aboù-Lahab, un des plus grands ennemis des innovations de Mohammed, et le seul de ses proches parents qui se fût réuni à ses ennemis pendant l'interdit. Mais dès que son parent fut en danger, Aboù-Lahab, approuvé par tous les Coreychites, le prit sous sa sauvegarde. La vie et les biens d'un Arabe n'étant garantis que

par la protection mutuelle que les parents et leurs alliés s'accordent entre eux, toute autre considération cède à l'attachement de famille. Le secret des victoires de Mohammed fut de subordonner ce principe à l'enthousiasme religieux. Beaucoup de païens, qui n'auraient jamais pu être amenés à combattre avec courage contre leurs propres frères, devenaient d'aveugles instruments entre les mains de leur chef, quand ils étaient Musulmans.

Mohammed prêcha la nouvelle religion aux tribus nomades, sans produire aucune impression sur elles. Il alla à Tayif, mais il fut chassé de la ville et hué par les enfants. En revenant à la Mecque, il coucha à Nakhla, et là, un habile échappatoire se présenta à lui. Nous avons vu que les Arabes adoraient les Djinn (démons). Mohammed ne niait pas leur existence, mais soutenait qu'ils étaient serviteurs de Dieu et qu'ils seraient jugés au jour du jugement comme les hommes. Il affirma maintenant qu'un grand nombre de Djinn s'étaient rassemblés autour de lui à Nakhla, pendant qu'il chantait des passages du Coran, et qu'ils s'étaient convertis à l'Islamisme! D'autres Djinn avaient obstinément persévéré dans leur incrédulité et continuaient à induire les hommes à l'idolâtrie; ils seraient punis avec eux.

Mohammed avait commencé vers l'an 612 à menacer les habitants de la Mecque de châtiments temporels. En 614 et 615, il leur dit que ces châtiments étaient proches et pouvaient arriver de jour en jour. Le temps passa, et les Coreychites, d'abord effrayés, revinrent graduellement de leur crainte, et pensèrent qu'on aurait encore le temps de se convertir quand les premiers symptômes d'un châtiment prochain se montreraient. Malgré ces prédictions, les choses allèrent comme à l'ordinaire, et même ces années furent universellement fertiles, au lieu d'être stériles, ainsi que Mohammed l'avait prédit; les Coreychites insistèrent pour qu'il fixât l'époque avec précision. Il éluda leurs questions, et pour expliquer la fertilité des années précédentes, il leur dit que d'ordinaire Dieu aveuglait d'abord par la prospérité les nations qu'il avait vouées à la destruction. Comme ils continuaient à le presser, il leur conta l'histoire de Loth et leur déclara que tant que lui et ses compagnons demeureraient avec eux, le châtiment ne pourrait pas avoir lieu. Ils l'engagèrent à aller en Syrie, où tous les prophètes antérieurs avaient résidé, et à les abandonner à leur sort; il refusa de quitter la Mecque; alors ils le menacèrent de le mettre à mort. Vers l'an 619 ou 620, toutes ses inventions et ses réponses évasives étaient épuisées. Sept ans s'étaient écoulés et aucun châtiment n'avait eu lieu. Il conta que Pharaon lui-même, le plus

méchant persécuteur des prophètes, n'avait pas été noyé avec son armée dans la mer Rouge; sa punition devait être de marcher dans l'enfer à la tête de son armée. Un châtiment dans ce monde n'avait pas d'importance, puisqu'il ne durait pas toujours; c'était la punition de la vie future qui atteindrait ses ennemis, s'ils ne croyaient pas en lui. A la même époque, il composa plusieurs descriptions très-poétiques du jour du jugement, et affirma qu'il était proche. A Médine, il prêcha la même doctrine et répondit à un homme qui lui demandait quand ce jour arriverait qu'il était aussi près que le pouce de l'index, et qu'un jeune homme présent à cet entretien vivrait assez pour le voir. Il agit avec beaucoup d'habileté en changeant sa doctrine. Aux prédictions d'un châtiment temporel, il ajouta une description du jour du jugement. Il y introduisit les expressions poétiques qu'il avait employées dans le sens de tempête, pluie de feu ou catastrophe, et leur donna une signification technique; pour effacer autant que possible la trace de ses anciens actes, il arrangea pour la première fois ses révélations de manière à les rendre parfaitement inintelligibles. Tandis que les premières révélations du Coran étaient ainsi converties en une série de sentences vagues et de formules d'incantation, les nouvelles Suras étaient courtes, appropriées aux circonstances, et avaient le ton des oracles. Quand elles devinrent anciennes et nombreuses, elles furent réunies, mais sans ordre et d'une manière presque incompréhensible.

En 619, Mohammed essaya d'un nouvel échappatoire. Ses adversaires l'avaient, comme nous avons dit, engagé à se rendre en Syrie. Il tomba presque dans leurs piéges (Coran 17, 78); mais il réfléchit longtemps avant de quitter la Mecque; puis il déclara que pendant la nuit il avait été miraculeusement porté au temple de Jérusalem, où il avait trouvé tous les prophètes assemblés pour le recevoir, et qu'avant l'aurore il avait été ramené à la Mecque. Le mensonge était trop grand pour trouver créance, même parmi ses propres partisans; il le laissa tomber en oubli pour le moment, mais plus tard (en partie après sa mort) ses partisans y trouvèrent un parallèle avec la Transfiguration et en firent une splendide fiction. Il n'avait pas seulement visité Jérusalem, mais aussi les sept cieux et avait été admis en présence de Dieu. Cette dernière assertion avait été introduite pour contre-balancer le privilége de Moïse; les Juifs soutenaient en effet que celui-ci était le seul prophète qui eût conversé avec Dieu; c'est pourquoi il avait en arabe le titre de Kalym-Allah (interlocuteur de Dieu).

Après avoir tenté en vain de convertir ses adversaires au moyen d'impostures, Mohammed prit une voie qu'il n'aurait jamais dû aban-

donner. Il s'adressa à ses partisans, leur rappela qu'ils étaient responsables de leurs actions, et leur enseigna touchant la nature de Dieu des notions qui sont élevées et vraies, et qu'il exprima dans le plus beau langage. On supposerait à tort qu'il ne fit que prêcher contre le culte des idoles et des fétiches. Les Arabes païens reconnaissaient Allah comme l'être le plus élevé et le créateur du ciel et de la terre; une telle prédication eût donc été superflue. Il était nécessaire de leur enseigner de justes notions sur Allah, de montrer qu'il n'est pas seulement sublime, mais qu'il dirige toute chose, qu'il est omniprésent, que son pouvoir et sa sagesse se manifestent dans les plus petits détails, qu'il est avec nous dans tous les instants de notre vie, et qu'il est absurde d'invoquer des médiateurs aussi impuissants que nous-mêmes devant Dieu. Depuis l'année 620 jusqu'à sa fuite à Médine (sept. 622), il composa les meilleures parties du Coran, et parmi elles, la première Sura. Il obéit à sa mission sans mélange d'impostures ou de passions.

En mars 621, à l'époque du pèlerinage, des aspects nouveaux et, à ce qu'il semble, inopinés s'ouvrirent pour Mohammed. Yathrib, maintenant appelé Médine, est situé à dix jours de voyage au nord de la Mecque. Les environs de la ville possèdent d'excellentes dattes et un peu de blé. La population se composait d'environ cinq mille Juifs et d'un nombre un peu plus considérable d'Arabes païens. Au nord de Yathrib, il y avait divers autres établissements juifs plus considérables. Ces Juifs parlaient arabe; quelques-uns d'entre eux se distinguaient par leur talent poétique; leurs mœurs et leurs habitudes différaient peu de celles des autres habitants du pays, et, quoique voués à des professions pacifiques, particulièrement au commerce, au prêt d'argent et à la fabrication d'ornements d'or et d'argent pour les Bédouins, ils étaient belliqueux et avaient décidé de plus d'une bataille. Il paraît, d'après Ibn-Khordadbeh, qu'à l'époque de Mohammed ils n'étaient maîtres de Médine que depuis peu de temps; ils ne furent même jamais en possession incontestée de Khaybar, Wâdi-l-Cora et autres lieux. A Médine, ils étaient alors alliés aux populations païennes, et bien qu'ils fussent libres, ils étaient obligés de payer un tribut aux chefs de celles-ci. Toutes les fois qu'ils étaient offensés par les païens, ils leur disaient qu'ils étaient la nation choisie, et que le Messie viendrait bientôt les rendre puissants et victorieux (Cor., II, 83).

Ils appliquaient généralement, comme nous l'avons déjà vu, le nom de Mohammed, c'est-à-dire *desideratus*, au Messie qu'ils attendaient. Les païens leur demandaient des explications sur ce libérateur, et devinrent

ainsi familiers avec cette idée. Il semble qu'à cette époque ils connaissaient déjà le jugement prononcé dans le Nouveau Testament contre les Juifs, quand il est dit que les gentils seront appelés. Ce qui est certain, c'est que bientôt après Mohammed prit le titre de prophète des gentils (Cor., vii, 156, 158; lxii, 2). On pouvait facilement leur persuader qu'il était le Messie prédit par les Juifs, avec la différence qu'il était envoyé aux Arabes et non à la nation choisie. Sous d'autres rapports encore le terrain était préparé, et la secte des Hanyfites avait à Médine plusieurs partisans.

Parmi eux se trouvait Çarma des Benou Naddjar. Il se livrait à une vie d'abstinence, s'habillait de sacs et désapprouvait l'idolâtrie, transformant sa maison en chapelle, d'où étaient exclues toutes les personnes souillées; il professait le culte du Dieu d'Abraham, et fut un des premiers convertis à l'Islam. Aboù-Amir, appelé le moine ou ascète, parce qu'il menait une vie solitaire et vouée à des pratiques de dévotion, fit encore une plus grande sensation. Quand Mohammed vint à Médine, il eut une longue conversation avec lui. Il ne le reconnut pas toutefois comme prophète. Plus tard, il quitta la ville avec cinquante jeunes gens et se rendit en Syrie, où il embrassa la religion chrétienne, dans laquelle il mourut. Un autre, Ibn-Tayyahan, était allié à une famille de Médine. Il abandonna l'idolâtrie, et avait l'habitude de converser avec ses amis Açad ben Zorara et Dzakwan sur l'unité de Dieu et sur des sujets religieux. Ces deux hommes vinrent à la Mecque dans le printemps de 621, à l'époque du pèlerinage, et ils déclarèrent, dès qu'ils entendirent les doctrines de Mohammed, qu'elles s'accordaient de tout point avec les opinions de leur ami Ibn-Tayyahan. Ils le reconnurent sur-le-champ comme prophète, ainsi que leurs compagnons. Cette conversion n'était pas le résultat d'une impulsion spontanée, mais d'un plan bien mûri, et ils purent, au nom de leurs concitoyens, offrir au prophète un asile parmi eux. Mais il ajoutèrent : « Comme notre ville (qui était habitée par deux tribus arabes, les Aus et les Khazradj) est encore déchirée par des partis, à cause de querelles récentes, nous allons y retourner, répandre l'Islam et concilier les partis. L'année prochaine, nous reviendrons et nous arrangerons toute chose. »

A leur retour, la foi de Mohammed fit de rapides progrès à Médine. A l'approche du pèlerinage annuel, au printemps de 622, les croyants s'exhortèrent l'un l'autre à se rendre à la Mecque et à chercher le prophète pour remplir leurs devoirs envers lui. Le pèlerinage fut suivi par plus de soixante-dix Aus et cinq cents Khazradj. Quelques-uns des

fidèles se rendirent auprès du prophète, et il fut convenu qu'ils le rencontreraient dans la ravine à droite du chemin, au-dessous d'Acba, la nuit qui suivrait le jour où les victimes seraient tuées, et où, les cérémonies dans la vallée de Mina étant terminées, la procession retournerait à la Mecque. Il leur enjoignit de s'y rendre tranquillement et de ne pas être en retard, ou, pour employer ses propres paroles, de ne pas réveiller ceux qui dormiraient et de ne pas attendre les absents. Vers onze heures de la nuit, ils quittèrent leurs parents, et se rendirent à l'endroit désigné, où ils trouvèrent Mohammed qui les attendait. Son oncle Al-Abbas, fils d'Abd-el-Mottalib, l'accompagnait. Il y avait en tout soixante-douze hommes et deux femmes de Médine. Al-Abbas était idolâtre; mais il était venu comme protecteur naturel de son neveu, et en conséquence il ouvrit les négociations en disant : « O Khazradj! vous avez invité Mohammed, comme vous le savez. Vous connaissez la position qu'il occupe parmi nous, et vous savez que ceux qui croient en lui et ceux qui n'y croient point se sont réunis pour le protéger dans sa ville natale. Mais maintenant il veut abandonner cette protection, aller avec vous et vivre parmi vous. Si vous pensez que vous lui tiendrez parole et le protégerez contre ses ennemis, que votre souhait s'accomplisse; achevez ce que vous avez entrepris. Mais si vous deviez le livrer et le trahir après qu'il se sera joint à vous, abandonnez-le maintenant, car il est protégé dans sa patrie. » Ils l'assurèrent de la sincérité de leurs intentions et de leur bonne foi, et demandèrent à Mohammed à quelles conditions il se joindrait à eux. Il lut des prières du Coran et leur fit une exhortation; puis il dit : « Je me joins à vous à la condition que vous me défendiez comme vos femmes et vos enfants. » Le plus âgé, al-Bora, qui parlait pour tous, prit sa main et lui jura solennellement fidélité : « Par celui qui en vérité t'a envoyé, nous te protégerons comme nous protégeons notre propre famille. Viens à nous, et reçois-nous comme tes sujets, ô messager de Dieu! » Après ce serment, il dit encore : « O messager de Dieu, nous sommes des hommes de guerre et d'unanimité; nous avons hérité cette qualité de nos ancêtres. » Ici, il fut interrompu par Aboù-Haytham, qui dit : « O prophète! il existe des traités entre nous et un certain peuple (il voulait dire les Juifs de Médine); nous les romprons; mais voulez-vous retourner avec votre tribu pendant que nous le ferons? Après ceci, Dieu fera triompher votre cause. » Mohammed répondit : « Notre honneur et nos intérêts sont les mêmes; vous êtes à moi et je suis à vous. Je combattrai avec vous et je vivrai en paix avec vos alliés, » (c'est-à-dire je respecterai vos traités). Après avoir reçu le serment de fidélité

de tous ceux qui étaient présents, il leur dit de choisir douze chefs qui rempliraient le même office que les apôtres du Christ et que les anciens des tribus d'Israël. Il les appela lui-même, et dit : « Ceux qui n'ont pas été élus ne doivent pas être offensés; car j'ai été guidé dans mon choix par l'ange Gabriel. »

Malgré la précaution que les Musulmans avaient prise de tenir leur réunion secrète, leurs mouvements étaient épiés, et le jour suivant, les chefs des Coreychites vinrent dans le camp des pèlerins de Médine. La majorité de ces derniers était idolâtre et ne savait rien de la réunion de la nuit précédente. Quand les Coreychites les questionnèrent sur ce point, ils répondirent donc qu'ils ignoraient complétement toute transaction de ce genre, et nièrent qu'il y eût aucun fondement à cette assertion. Ceux qui étaient Musulmans gardèrent le silence. Les Coreychites furent obligés de se contenter de maltraiter un des Musulmans de Médine, qu'ils surprirent seul. Mohammed venait de conspirer contre sa tribu, et ses partisans étaient impliqués dans cet acte de haute trahison. La persécution contre eux s'éleva au plus haut degré, et il est étonnant qu'ils n'aient pas été exterminés par leurs adversaires furieux, puisqu'ils avaient perdu tout droit à la protection de leurs parents. L'auteur du *Rawdat-al-Albab* place à cette époque la tentative d'Aboù-Becr de s'enfuir en Abyssinie, et quoiqu'elle eût eu lieu plus tôt, je la rapporte ici parce qu'elle montre combien les Ahabich, Khozaïtes et autres tribus autour de la Mecque étaient favorables aux innovations de Mohammed. L'aristocratie aurait eu une très-grande lutte à soutenir, si elle s'était portée aux extrêmes, surtout parce qu'il existait un traité entre les Khozaïtes et la famille du prophète. Quand Aboù-Becr, allant en Abyssinie, fut à un jour ou deux de distance de la Mecque, il rencontra Ibn-al-Do'onnah, ou Ibn-al-Doghaynah, chef des Ahabich; mais celui-ci l'engagea à retourner à la Mecque et lui promit sa protection. Aboù-Becr avait l'habitude de dire ses prières près de sa maison, et les femmes et les jeunes gens qui le regardaient manifestaient un grand interêt; Ibn-al-Do'onnah déclara qu'une telle habitude était un dommage public, qu'il ne pourrait pas le protéger contre les insultes qui lui seraient faites à ce sujet, mais qu'il le protégerait tant qu'il resterait dans sa maison.

Ce fut alors que le prophète promulgua au nom de Dieu le devoir de combattre ses ennemis, afin d'arrêter les persécutions, et ce précepte fut dorénavant le mot d'ordre de sa religion sanguinaire. Ses partisans, qui avaient à supporter la prison ou les tortures, saisirent la première occasion de s'échapper de la Mecque et de rejoindre leurs frères à Médine.

Mais Mohammed, Ali et Aboù-Becr restèrent encore près de trois mois, malgré les anxiétés de ce dernier et son désir d'émigrer sans perdre de temps. Enfin les Coreychites s'assemblèrent dans la salle de la ville, et après quelques discussions, ils prirent la résolution de mettre Mohammed à mort. Un homme fut choisi dans chaque famille; ils devaient tous se précipiter à la fois sur lui avec leurs épées, afin de partager le crime et d'obliger ses parents (les Benou Abdmanaf) à abandonner leur vengeance et à se contenter du prix du sang. Il était grand temps pour Mohammed de prendre la fuite. Mais les Coreychites avaient l'éveil, et résolurent de ne pas le laisser s'échapper. Dès qu'il apprit leurs intentions, il alla, pendant la chaleur du jour, chez Aboù-Becr, et resta dans sa maison; afin de tromper les Coreychites, qui surveillaient ses mouvements, et qui devaient effectuer leur projet dans la nuit suivante, il dit à Ali de rester dans sa maison (à lui Mohammed), de mettre son châle et de se coucher à la place où il avait l'habitude de reposer. A la nuit, pendant que les Coreychites pensaient s'être bien assurés de Mohammed, ce dernier se glissa dehors avec Aboù-Becr par une fenêtre de derrière, et ils se sauvèrent dans une cave de la montagne de Thawr, qui est à cinq milles environ au sud de la Mecque. Quand les Coreychites découvrirent l'erreur qu'ils allaient commettre, en prenant Ali pour leur victime, celui-ci leur dit franchement que Mohammed était allé chez Aboù-Becr et y passerait la nuit. Ils se rendirent à la maison d'Aboù-Becr, et demandèrent à sa fille Esma où son père était allé. Elle répondit qu'elle ne le savait pas. Aboù-Djahl, qui, pour se servir des propres expressions de la dame, était un mauvais sujet et un vaurien, lui donna un soufflet si fort, qu'elle perdit sa boucle d'oreille. Aboù-Becr avait fait les préparatifs nécessaires pour le voyage. Il avait acheté deux chameaux rapides pour huit cents dirhems, et il gardait cinq ou six cents dirhems dans sa maison pour être pourvu d'argent; il paraît qu'il avait aussi loué d'avance un guide. Quand Mohammed vint dans la maison, Esma fit rôtir pour la route un agneau sous la cendre chaude, et le lia dans un morceau de cuir rond que les Arabes étendent par terre en guise de nappe pour le dîner.

Ils restèrent trois jours et trois nuits dans le caveau de la montagne de Thawr. Elle est située du côté opposé à Médine, et leurs ennemis n'eurent aucun soupçon. Abd-Allah, fils d'Aboù-Becr, leur apportait chaque nuit des nouvelles de la ville; Fohayrah, son esclave affranchi, leur procurait du lait, et Esma continuait à leur envoyer des provisions. Dans la quatrième nuit, ils partirent. Mohammed montait un des deux chameaux qu'avait achetés Aboù-Becr, et derrière lui Fohay-

rah montait l'autre. Leur guide était un homme de la tribu de Dyl, idolâtre, mais digne de confiance.

Le jour suivant, ils se reposèrent pendant la chaleur du jour à Cadid. Les Coreychites avaient promis une récompense de cent chameaux à quiconque arrêterait Mohammed et le ramènerait. Soraca ben Jatham fut tenté par cette offre. Mais son cheval se jeta sur les chameaux; il fut renversé, et au lieu de s'emparer du prophète, il dut lui demander la vie, qui lui fut accordée, à condition de jurer qu'il ne les trahirait pas. Quelques auteurs disent que son cheval s'enfonça jusqu'aux genoux dans le sable, et ils transforment ce fait en un miracle.

Mohammed et sa suite continuèrent leur chemin dans la vallée, prirent la route occidentale de Médine, et y arrivèrent le douzième jour de raby premier (24 septembre 622).

La route de Médine avait été semée de privations et de dangers, mais le prophète fut récompensé à son arrivée dans cette ville. Jusqu'à ce jour, il avait été hué et traité avec ignominie chaque fois qu'il s'était montré en public. A Médine, il fut reçu comme un envoyé de Dieu; une nouvelle ère commença avec cette Épiphanie de l'Islam, et ses successeurs, quand ils durent compter les années, firent de cette fuite le point de départ de leur chronologie.

A peu de distance de la ville, il y a un village ou faubourg appelé Coba et habité par les Benou-Amr. Mohammed accepta l'invitation de leur scheikh Colthoum, et résida une quinzaine de jours dans sa maison avant de se rendre à la ville. Il consacra à cet endroit une chapelle encore aujourd'hui tenue en grande vénération. Il y célébra le premier service religieux, et prêcha un sermon dans lequel il expliqua à son auditoire les principaux devoirs de sa religion. A Médine, il s'établit dans la maison de Aboù-Ayyoub, de la tribu des Naddjar, qui était allié à sa famille par mariage.

Quelques-uns des habitants de la Mecque qui avaient adhéré à la doctrine de Mohammed l'avaient précédé à Médine; d'autres y vinrent après lui. En général, ils ne rencontrèrent pas d'obstacles pour quitter leurs demeures. On ne peut pas donner avec précision le nombre des émigrants. Au combat de Bedr, il y avait quatre-vingt-trois hommes. Comme presque tous ceux qui pouvaient porter les armes prirent part à ce combat, et que les émigrants étaient surtout des hommes dans la force de l'âge, nous pouvons estimer leur nombre à cent cinquante personnes, y compris les femmes. Quelques-uns d'entre eux, surtout les marchands, avaient emporté leurs biens

et continuaient leurs affaires à Médine; d'autres ne possédaient rien, ou furent obligés d'abandonner leurs richesses. En général, il y eut beaucoup de détresse parmi les émigrés, comme il arrive d'ordinaire aux réfugiés; quelques-uns furent réduits à une pauvreté complète, et périrent de faim. Afin de mêler les nouveaux venus avec les habitants de Médine, le prophète déclara que quarante-cinq hommes parmi les réfugiés étaient frères d'un nombre égal d'habitants de la ville, et cette fraternisation fut comprise d'une manière si sérieuse, que les nouveaux frères durent hériter l'un de l'autre, à l'exclusion des parents par le sang. Ce procédé nous paraît arbitraire et antinaturel; mais en Arabie, où les membres d'une famille doivent compter les uns sur les autres pour se protéger, des cas semblables d'adoption mutuelle, en vue d'augmenter les membres d'une famille, se présentent fréquemment. Quelques-uns des Médinois furent très-généreux envers leurs nouveaux frères. Un d'eux partagea avec lui tout ce qu'il possédait, même ses femmes. Il en avait deux; il répudia l'une d'elles et la lui fit épouser.

Avant que Mohammed fût arrivé à Médine, Aboû-Zorara faisait des prières à la tête de la communauté musulmane. Il avait à sa charge deux orphelins qui possédaient un terrain enclos, sans toit, et qui pouvait avoir servi à enfermer les chameaux la nuit. Il l'avait disposé en chapelle, sans y faire cependant de toit. Quand le prophète fut venu à Médine, il acheta cet endroit pour dix dinars (ducats dont chacun vaut environ dix francs), y bâtit la mosquée, et tout auprès des huttes pour lui et ses femmes. La mosquée consistait en une cour ouverte de cent pieds carrés; dans la muraille tournée du côté de Jérusalem (nord), il y avait une niche pour indiquer la Kibla, lieu vers lequel les fidèles devaient se tourner pendant les prières; vis-à-vis était l'entrée principale, et il y avait en outre deux autres entrées. La muraille qui formait l'enceinte avait sept pieds de haut; la partie inférieure était en pierres et la partie supérieure en briques séchées au soleil. Jusque-là, cela différait très-peu de l'enclos primitif où on enfermait les chameaux, si ce n'est que les arbres avaient été enlevés. Mais autour de l'enceinte, il bâtit un toit de feuilles de palmier de plusieurs pieds d'épaisseur, qui s'appuyait d'un côté sur le mur, et de l'autre était soutenu par des troncs de dattiers. Le type général de la mosquée était créé.

Plus tard, de belles arcades, supportées par des piliers de marbre et surmontées de coupoles pleines de goût, remplacèrent ces ombrages. Ces arcades forment encore aujourd'hui la beauté des lieux des-

tinés au culte chez les Musulmans. Une mosquée n'est pas, comme une église, la maison de Dieu, mais de ses serviteurs. Elle n'est que le lieu où l'on se réunit pour les prières. Ceci nous fait comprendre comment Mohammed permit à de pauvres réfugiés d'y vivre. Ces ombrages furent plantés afin de les protéger contre la pluie, le soleil de la journée et la rosée des nuits. Le nombre des personnes qui y vivaient était considérable. Elles recevaient leur nourriture de frères charitables qui les invitaient à manger avec eux ou leur envoyaient des dattes.

Les tentes de Mohammed étaient près de la Mosquée. L'architecture en était très-simple : quatre murailles de pierres ou de briques séchées au soleil et de boue, avec un toit de feuilles de palmier.

Les Juifs de Médine étaient sous la protection des Arabes, qui avaient alors pour la plupart reconnu le prophète de la Mecque comme le Mohammed (c'est-à-dire le Messie) ; ils s'attendaient à ce que ceux-ci, ayant prédit sa venue, le reconnaîtraient également, et lui-même semble avoir compté sur leur soumission. Il était à craindre que, si les Juifs ne se joignaient point à lui, son propre troupeau ne l'abandonnât. Aussi leur fit-il beaucoup d'avances. Mohammed, comme les Juifs, se tournait dans ses prières vers le temple de Jérusalem, il observait quelques-unes de leurs fêtes, adoptait la plupart de leurs maximes, reconnaissait qu'ils avaient joui de plus grands priviléges que lui ; que la Thora était un livre révélé, et que les Juifs, les Chrétiens et même les Sabiens avaient autant de chances d'entrer dans le paradis que ses propres partisans, pourvu qu'ils adorassent un seul Dieu. Les Juifs, en retour, firent quelques concessions : ils admettaient que le prophète fût inspiré ; mais ils affirmaient qu'il avait été envoyé aux païens et non à eux, et c'était avec beaucoup de peine qu'ils lui donnaient le nom de Mohammed. De cette façon, les deux sectes marchèrent à côté l'une de l'autre pendant quelque temps, comme les sujets de deux souverains. Cependant, tandis que plusieurs Juifs se rapprochaient de Mohammed et abjuraient le Judaïsme, d'autres, en plus grand nombre, ne pouvaient croire à sa mission divine, et quoiqu'ils n'osassent pas exprimer ouvertement leur opinion, ils donnaient cours à leurs sentiments par des bons mots et des satires.

Le savant Juif Abd-Allah ben Salem, qui trouva de son intérêt d'entrer en relation plus intime avec le prophète, lui était du plus grand secours par sa connaissance de la Bible. Il rectifia ses allusions aux Écritures, et lui fournit des arguments contre les Juifs et les Chrétiens. Mohammed, d'ailleurs, avait grand soin de ne pas se mettre en son pouvoir ; au commencement de sa carrière, il avait été forcé, quand

il parlait aux gentils, d'insister sur l'histoire biblique; mais ensuite il évita de plus en plus ce sujet et se borna à publier des révélations, selon les nécessités du moment, et plus particulièrement des ordres. Il coupa court aux querelles sur les matières historiques par cette remarque que Dieu, qui parlait par sa bouche, devait mieux savoir l'histoire que les Juifs.

Le nombre des réfugiés augmentait. Non-seulement des habitants de la Mecque, mais encore des membres des tribus nomades se joignirent à Mohammed. Un petit nombre d'entre eux seulement avait des moyens de subsistance; les rapines et les meurtres étaient la seule ressource de ces apôtres du vrai culte de Dieu. Mohammed et ses partisans eurent d'abord peu de succès. Ils égarèrent des caravanes et essayèrent des vols, mais sans résultat. Leurs ennemis s'enhardirent: Mohammed fut réduit au désespoir. Après dix-huit mois de séjour à Médine, il envoya vers le sud douze hommes sur six dromadaires, sous le commandement de Ibn Djahsch, avec des ordres cachetés. Ils devaient ouvrir ces ordres après avoir voyagé pendant deux jours, et alors tout homme aurait la liberté de continuer sa route ou de revenir. Ces ordres prescrivaient d'aller à Nakhla, lieu situé entre la Mecque et Tayif, et d'y tenter la fortune. Tous obéirent. Mais le lendemain soir, après leur arrivée, la nouvelle lune se leva et annonça le commencement du mois sacré de Radjab, pendant lequel les brebis et les loups pouvaient aller aux mêmes abreuvoirs, le sang ne pouvant être répandu, ni aucun vol commis. A peu près à l'époque où le croissant devient visible (28 décembre 623), ils virent quatre marchands Coreychites qui allaient de Tayif à la Mecque. Leurs chameaux étaient chargés de cuir, de raisins et de vins. Les sinistres desseins des partisans du prophète se trahissaient dans leur manière de voyager à la légère. Afin de détourner les soupçons de l'esprit des marchands, un d'eux avait la tête rasée comme un pèlerin. Le stratagème réussit; les marchands, pensant que personne ne violerait le mois sacré, déchargèrent leurs chameaux, les envoyèrent dans la plaine pour paître et commencèrent à préparer leur dîner. Tandis qu'ils étaient sans défiance, un Musulman tua l'un d'eux avec une flèche. Deux autres furent faits prisonniers et le troisième s'échappa sur son cheval à la Mecque. Les deux prisonniers et les marchandises furent transportés victorieusement à Médine. Ce fut le premier succès des armes musulmanes. Mais l'impression que la violation du mois sacré fit sur les Arabes, sans en excepter les partisans de Mohammed, fut si grande qu'il fut obligé de désavouer la part qu'il avait prise dans cette attaque, en

affirmant que ses ordres ne prescrivaient point de commettre de vol après l'apparition de la nouvelle lune. Contrairement à sa propre conviction, il se vit contraint de confirmer la sainteté du Radjab (Coran, 2, 214-215), de rendre le butin aux habitants de la Mecque, et de payer le prix du sang pour l'homme qui avait été tué.

En mars 624, une caravane de Coreychites revenait de Syrie à la Mecque. Mohammed l'avait en vain poursuivie quand elle se rendait en Syrie quelques semaines auparavant. De grands préparatifs furent faits pour l'arrêter, et non-seulement les réfugiés, au nombre de quatre-vingt-trois, mais aussi deux cent trente habitants de Médine se joignirent à cette entreprise. Aboù-Sofyan, le chef de la caravane, ayant eu connaissance des projets de Mohammed, envoya un messager à la Mecque pour dire aux habitants de se hâter de défendre la caravane. Neuf cent cinquante hommes prirent les armes et partirent, montés sur 100 chevaux et 700 chameaux. Pendant ce temps, Mohammed poursuivait la caravane; mais elle s'enfuit avant que les Coreychites qui venaient de la Mecque pour la secourir eussent pu la joindre. Aboù-Sofyan leur envoya un messager afin qu'ils s'en retournassent. Trois cents hommes partirent; les autres allèrent jusqu'à Bedr, où il y avait des citernes, pour prendre de l'eau fraîche. Plusieurs d'entre eux désiraient rencontrer l'ennemi, tandis que d'autres ne voulaient point commencer la guerre offensive.

Mohammed arriva à Bedr avant eux, occupa les citernes et prit, d'après l'avis de ses amis, une position très-avantageuse. Le jour suivant (24 mars 624), dès que les Coreychites furent arrivés, une violente bataille s'engagea, dans laquelle soixante-dix Coreychites furent tués et autant faits prisonniers, tandis que Mohammed ne perdit que quatorze hommes. Les historiens musulmans insistent beaucoup sur cette victoire, et Mohammed lui-même en fait un miracle dans le Coran. Elle fut en effet très-importante, en ce qu'elle établit fortement le pouvoir du prophète. Il se conduisit avec beaucoup d'humanité envers les prisonniers; deux seulement furent exécutés; c'étaient des hommes qui avaient eu des discussions théologiques avec lui. Quant aux autres, il les mit à rançon; mais le plus grand nombre ne pouvant racheter leur liberté, il les délivra pour rien, ou les employa pendant quelque temps à apprendre à lire et à écrire aux habitants de Médine, et leur donna leur liberté en guise de rémunération.

Un des premiers actes de Mohammed, après cette victoire, fut de dissoudre la fraternité qui existait entre les réfugiés et les habitants de Médine. Les premiers retournèrent dans la tribu des Coreychites, dont

on pouvait espérer que les querelles intestines finiraient par une conversion générale.

La nouvelle politique de Mohammed à l'égard des Juifs de Médine fut un résultat très-important de la victoire qu'il venait de remporter. Trois mois auparavant il avait changé la Kibla, c'est-à-dire qu'il avait ordonné à ses partisans de se tourner dans leurs prières vers la Mecque et non plus vers Jérusalem. La Kibla était la ligne formelle de démarcation entre sa secte et les Juifs. Celui-là seul était Musulman qui priait en se tournant vers le temple de la Mecque. Mohammed affirmait que ce temple n'était pas une institution païenne, mais qu'il avait été fondé par Abraham et son fils Ismaël (Coran, 2, 119 et suiv.). Il soutenait maintenant qu'Abraham n'était ni un Juif ni un Chrétien, mais un Hanyfite (Cor. 2, 129), et en réalité le fondateur de cette secte, d'après laquelle il n'y avait qu'un seul Dieu sans égal. Mohammed montre dans le Coran (6, 73), conformément aux légendes juives, la manière dont Abraham propagea cette doctrine. On a supposé que sous le nom de croyance d'Abraham ou de doctrine des Hanyfites on devait entendre une religion idéale ou un système de monothéisme, inconnu avant Mohammed et fondé par lui; mais cela n'est pas exact. Nous lisons dans le *Fihrist,* déjà cité (Ms. Bib. Impér., anc. fonds, n° 873), que les Hanyfites étaient une secte de Sabiens, dont le code religieux consistait en ouvrages apocryphes attribués à Abraham; ils étaient aussi appelés de là Sabiens Abrahamites. Mohammed renvoie à ces révélations comme à des écrits authentiques dans quelques-uns des plus anciens passages du Coran, et on peut prouver qu'à cette époque il ne connaissait rien des Écritures, soit apocryphes ou authentiques, que ces « Rouleaux (Volumina) d'Abraham et de Moïse ». Ibn-Monaggim nous donne de plus amples informations sur ces rouleaux. Ils consistaient, comme nous l'avons dit, en révélations envoyées du ciel aux prophètes entre Adam et Moïse. Il y avait en tout cent rouleaux; mais, à en juger par un ouvrage semblable attribué à Hénoch, et dont il existe une traduction, ils étaient très-courts et chaque rouleau consistait seulement en quelques pages. Dans la 53e Sura du Coran, Mohammed nous donne le contenu de ces rouleaux, et nous trouvons qu'ils coïncident avec le Coran. Les ennemis du prophète lui reprochaient de ne faire que reproduire les *Asatyr* des anciens, qui lui étaient dictés matin et soir par des hommes qui avaient répandu des mensonges dans des circonstances antérieures (Coran, 25, 5-6); il semble que ces accusations étaient parfaitement justifiées et qu'à l'origine, Mohammed se bornait à donner la sanction divine aux doctrines des Hany-

fites, ou à les transformer en révélations qui lui auraient été communiquées pendant ses accès de catalepsie hystérique, qu'il attribuait à l'influence céleste. Nous n'avons malheureusement pas de plus amples informations sur les Sabiens-Abrahamites ou Hanyfites. Il paraît que c'était une secte tout à fait nouvelle, qui fut absorbée par le Mahométisme avant qu'elle se fût beaucoup répandue. Quant au Sabisme, nous savons que c'était un mélange de Judaïsme, de Christianisme et de Magisme. C'était une des tentatives de la race sémitique, toujours opposée à la doctrine de la Trinité, pour conserver la doctrine de l'unité de Dieu dans sa pureté, en l'entourant néanmoins d'une mythologie. Les Sabiens tirent leur nom de leurs fréquentes ablutions, usage adopté par Mohammed au commencement même de sa carrière. Ils priaient au lever et au coucher du soleil et à midi; Mohammed leur emprunta aussi l'usage de ces prières; ensuite il porta le nombre des prières de chaque jour à cinq. Il prit probablement à la même source les cérémonies pratiquées pendant les prières, cérémonies très-fantastiques. On ne doit pas oublier qu'il pratiquait les ablutions et les prières, avant qu'il eût condamné formellement le culte des idoles et prêché clairement le Dieu *unique*. Nous avons vu que longtemps après qu'il se fut proclamé prophète, il admit que l'intercession des idoles devant Allah était utile à leurs adorateurs. Ce fut vers 616-621 qu'il publia ces belles compositions sur l'unité de Dieu, que nous admirons dans le Coran. Assurément, si une conviction enthousiaste de l'unité et de l'omnipotence de Dieu avait été le premier et unique mobile qui fit de Mohammed un prophète, il aurait pu finir par ordonner à ses partisans des ablutions et diverses cérémonies, mais il n'eût pas commencé par là, — il aurait d'abord exprimé ses convictions et prêché le Dieu *unique*.

Excepté Abd-Allah ben Salem, bien peu de Juifs suivirent Mohammed et adoptèrent la nouvelle Kibla, le Shibboleth de la vraie foi. Il lança contre eux des révélations et entra dans des discussions théologiques; mais le fer des assassins fut bien plus efficace pour réprimer leur audace. Quelques jours après la victoire de Bedr, il envoya un de ses amis pour assassiner Azma, femme juive qui avait fait des satires contre lui. L'assassin, qui entra dans sa maison pendant la nuit, la trouva endormie au milieu de ses enfants avec le plus jeune sur sa poitrine. Il écarta l'enfant et plongea son épée dans le cœur de la mère; il retourna le lendemain matin auprès du prophète pour recevoir ses remercîments et ses félicitations. Quinze jours plus tard, un autre Musulman tua Aboù-Afah, la nuit, pendant qu'il dormait dans la cour de sa maison. Aboù-

Afah était très-âgé; on dit qu'il avait 120 ans. Il s'était opposé à Mohammed et avait fait des vers contre lui. Le Juif Cab (qu'il faut distinguer d'un autre poëte du même nom, mais d'origine arabe) était un homme influent et un poëte renommé. Il se rendit à la Mecque pour exhorter les Coreychites à réunir leurs forces pour renverser Mohammed, et il essaya de former une ligue entre eux et les Juifs de Médine. A son retour de cette expédition, cinq mois après la mort de Aboù-Afah, plusieurs partisans de Mohammed entrèrent dans sa maison, se mirent à causer avec lui et le tuèrent par trahison. Les assassins appartenaient à une des familles liguées avec les Juifs, et dont le devoir aurait été de protéger la victime. Il n'y eut donc personne pour venger ce meurtre. Tandis que des individus étaient ainsi traîtreusement mis à mort, Mohammed recevait du ciel, un mois après la bataille de Bedr, l'ordre de commencer la guerre contre les Benou-Caynoca, une des trois tribus juives qui habitaient Médine. Cette révélation leva tous les scrupules des familles arabes alliées aux Juifs et qui auraient dû les défendre. Le prophète commença à les assiéger le samedi 8 avril 625, et après deux semaines ils furent forcés de se rendre à discrétion. Il n'y eut pas de combat. Ils n'avaient pas l'espoir de remporter la victoire, et savaient bien que, s'ils tuaient un seul Musulman, ils seraient tous exterminés. Mohammed prit leurs biens, mais leur permit de garder leurs femmes et leurs enfants, et leur ordonna de quitter Médine. Ils étaient orfévres et leurs richesses étaient considérables. Le prophète en prit le cinquième, et partagea les quatre cinquièmes qui restaient entre ses hommes. Le butin qu'on avait pris à Bedr n'avait pas été considérable, et celui de Médine fut le premier qui secourut les réfugiés mourant de faim. En posant en principe qu'il avait droit au cinquième de toute la propriété mobilière prise à l'ennemi, soit qu'il eût pris part à la campagne ou non, le prophète agissait selon un ancien usage arabe, en le modifiant. Les grands chefs jusque-là réclamaient le quart de tout le butin pris par leur clan. Si les chefs prenaient part à une expédition de pillage, ils recevaient en plus leur part comme tout autre homme. Dans ce cas, Mohammed prit aussi sa part personnelle, en plus du cinquième qui lui appartenait. Mohammed eut encore divers combats avec les tribus nomades du voisinage de Médine, en partie pour les piller et en partie pour les disperser quand il voyait que plusieurs tribus cherchaient à se réunir et à l'attaquer. Aucun de ces combats toutefois n'eut beaucoup d'importance, les nomades se retirant invariablement à l'approche des Musulmans.

Les Benou-Nadhir vivaient à quelque distance de la ville à Al-Ghars.

Un Musulman avait tué deux hommes à qui Mohammed avait donné un sauf-conduit; il fut donc nécessaire de payer le prix de leur sang. D'après une coutume arabe, Mohammed appela ses alliés à contribuer à ce prix du sang, et dans ce but il se rendit, accompagné d'une douzaine de ses amis les plus intimes, à Ghars, chez les Benou-Nadhir. Ils le reçurent poliment, promirent de payer leur contribution; puis ils lui demandèrent de s'asseoir et de prendre quelques rafraîchissements. Il y consentit et s'assit devant une maison avec ses compagnons. Tout d'un coup il se leva et partit. Ses compagnons restèrent assis; puis comme il ne revenait pas, ils le cherchèrent et virent qu'il était parti pour Médine. Il expliqua ce départ soudain en disant qu'il avait découvert que les Juifs avaient l'intention de le tuer en jetant une pierre sur lui du toit de la maison, et il déclara la guerre aux traîtres. Ibn-Obayi, un chef arabe de Médine, qui était leur allié, fut indigné de la conduite perfide du prophète, et sa foi dans la mission de Mohammed, qui ne paraît pas avoir été très-forte, fut alors complétement ébranlée. Il promit des secours aux Juifs et les engagea à résister. Ils soutinrent un siége de six jours. Mais ni Ibn-Obayi, ni les tribus juives des Benou-Corayzha n'osèrent prendre les armes pour les délivrer. Pendant ce temps, Mohammed détruisait leurs plantations de dattes. Cet acte de barbarie fut hautement condamné par ses propres partisans, et il fut obligé de s'arrêter et de publier un passage du Coran (Sura 59, 1-8) pour se justifier. L'influence de Ibn-Obayi et de ses partisans permit du moins aux Juifs de se rendre à des conditions favorables. Ils purent quitter leurs maisons avec toutes leurs propriétés mobilières, à l'exception de leurs armes. Comme leurs propriétés immobilières (terres et maisons) ne rentraient pas dans la dénomination de butin, Mohammed les réclama en sa qualité de chef de l'État et les divisa entre les pauvres réfugiés, n'en donnant une part qu'à quelques pauvres habitants de Médine. Cet acte du prophète forme la base des principales lois financières de tous les États mahométans, et il était sans doute fondé sur des précédents parmi les chefs arabes. Nous trouvons encore aujourd'hui une coutume analogue chez les Bédouins, tout à fait indépendants de la législation musulmane. L'alkawa, ou redevance que les tribus lèvent sur les cultivateurs qui sont sous leur protection, revient le plus souvent au scheikh des tribus, qui s'en sert pour défrayer les dépenses publiques. Quand les Musulmans étendirent leurs conquêtes jusqu'à la vallée du Tigre, l'armée victorieuse réclama les terres conquises comme sa propriété, et voulait les partager. Mais le khalife Omar s'y opposa. Les anciens propriétaires gardèrent

la terre, non comme citoyens libres, mais comme esclaves de la *communauté* musulmane, et ils durent payer le kharadj. Le kharadj signifie primitivement la partie des gages d'un esclave loué au dehors comme travailleur, que prend son maître, ne lui laissant que ce qui lui est nécessaire pour vivre.

Au mois de mars 627, les tribus Coreychites firent un grand effort pour abattre Mohammed. Elles appelèrent à leur secours leurs alliés, les tribus nomades des bords de la mer Rouge nommées Kinana, à qui elles donnèrent des subsides, et les conducteurs de chameaux du voisinage de la Mecque, appelés les Ahabich; elles se liguèrent aussi avec les tribus des Ghatafan, qui occupaient la région située entre Khaybar et l'Arabie centrale. En outre, ils perfectionnèrent leurs engins militaires, et dépensèrent des sommes considérables en achat d'armes. Après tous ces préparatifs, l'armée alliée se montait à dix mille hommes. C'étaient certainement des forces considérables pour l'Arabie, et les Musulmans avaient raison de donner à ce conflit, dans lequel tant de tribus se réunissaient contre eux le nom de « guerre des nations » (ghazat-alahzab). Mohammed et ses amis furent très-inquiets à la nouvelle de l'approche d'une armée si nombreuse. Selman, un de ses partisans, qui était né en Perse, lui conseilla de creuser une tranchée autour de la partie exposée de la ville; cette opinion fut adoptée, et Mohammed avec ses trois mille hommes attendit les ennemis derrière le fossé profond. Le but de la plupart des guerriers arabes est de se distinguer en combat singulier, et pour cela ils exposent leur vie; mais agir en masse ou courir le risque de trouver une mort sans gloire est une idée qui ne s'est jamais présentée à un héros bédouin. Ils essayèrent de sauter par-dessus le fossé avec leurs chevaux. Quand ils eurent échoué, ils firent une fausse attaque dans le but d'attirer les défenseurs loin d'un endroit qu'ils avaient l'intention d'assaillir; n'ayant pas réussi, ils se contentèrent de lancer des flèches contre l'ennemi. Le secret du succès des armes musulmanes consiste dans la discipline que Mohammed introduisit parmi ses partisans. Il avait un pouvoir complet sur leur esprit, et, quoique ses talents de général ne fussent pas grands, il faisait agir ces hommes audacieux selon son propre plan. Étant occupés à se battre presque toute l'année, ils s'habituaient aux armes, et étaient pleins de confiance en eux-mêmes. Après la mort de Mohammed, ses guerriers devinrent les chefs des armées qui vainquirent l'empereur des Grecs et le Chosroès des Persans. Le siége de Médine dura vingt jours. L'ennemi se découragea, et fit une attaque générale qui ne produisit

aucune effet. Ils défièrent les Musulmans en combat singulier. Ali accepta le défi et tua trois d'entre eux. Enfin, Mohammed traita avec le chef des Ghatafanites, et lui promit une partie de la récolte des dattes de Médine s'il se retirait. Les habitants de Médine s'opposèrent à cette condition honteuse et forcèrent Mohammed à renoncer au traité. Mais le chef Ghatafanite avait été vu dans le camp ennemi, les Coreychites perdirent leur confiance en lui. La confédération fut rompue, et les ennemis se retirèrent du champ de bataille. Les Musulmans étaient très-fatigués par suite des veilles incessantes et des patrouilles autour du fossé; ils se hâtèrent de retourner dans leurs familles. Mohammed, qui avait vécu sous la tente et avait été accompagné par deux de ses femmes, avait conservé son courage, et lui seul ne retira pas sa cuirasse. Il envoya un messager à ses partisans pour les assembler de nouveau autour de lui, et leur apprit que l'ange Gabriel venait de lui donner l'ordre de ne pas quitter les armes, mais d'attaquer les Benou-Corayzha, tribu juive dont nous avons déjà parlé; elle avait ses habitations dans l'enceinte de Médine, et avait plutôt servi le prophète qu'elle ne lui avait nui. Il est vrai que deux ou trois d'entre eux avaient voulu se joindre aux Coreychites contre leur ennemi commun; mais leur conseil avait été rejeté. Ils avaient même fourni à Mohammed des pioches, des épées et des instruments pour creuser le fossé, et avaient offert de prendre une part active à la défense de la ville. Cette offre ayant été refusée, ils s'étaient retirés tranquillement dans leurs demeures. Il faut dire que, s'ils s'étaient armés et s'ils avaient occupé les Musulmans à l'arrière-garde, les confédérés auraient pu facilement franchir le fossé et détruire les Musulmans jusqu'au dernier homme. Au lieu de tenir compte de ce service tout négatif il est vrai, mais décisif, Mohammed se laissa guider par l'ange Gabriel, et commença de suite à assiéger les malheureux Benou-Corayzha. Ils s'enfermèrent dans leurs maisons et leurs forts, mais ne combattirent pas; tout ce qu'ils désiraient était d'obtenir des conditions favorables, qu'ils n'auraient pu espérer s'ils avaient tué un seul Musulman. Ils ouvrirent des négociations, mais Mohammed exigea qu'ils se rendissent à discrétion. Ils refusèrent d'abord, puis ils se rendirent à la discrétion d'un de ces chefs arabes qui, étant leurs alliés, devaient les protéger. Ils quittèrent leurs forteresses, et la sentence rendue par l'arbitre de leur propre choix fut que les « hommes dont la face avait été touchée par le rasoir » seraient mis à mort, et les femmes et les enfants réduits en esclavage. Mohammed, qui avait suggéré cette sentence, l'exécuta avec rigueur; les Benou-Corayzha avaient refusé jusqu'au dernier de le reconnaître

comme prophète. Plus de six cents Juifs furent cruellement mis à mort de sang-froid, dans les tortures. Mohammed se prévalut, dans ce cas et dans plusieurs autres, du droit d'un chef d'armée, droit établi par une coutume chez les Arabes : avant que le butin fût partagé, il choisit un ou deux objets qui frappaient sa fantaisie. Cette fois il choisit une belle femme. Les auteurs musulmans ont été frappés de deux traits d'héroïsme qui eurent lieu dans cette circonstance. Un couple juif était tendrement uni. La femme prévit le sort de son mari, et son horreur d'être emmenée en captivité lui fit désirer de mourir avec lui. Pour arriver à ce but, elle lança la pierre d'un moulin à bras sur un Musulman pendant le siége et le tua. Ce fut le seul Musulman qui périt. Quand les autres femmes furent emmenées en captivité, elle se rendit pleine de contentement à Ayisha, la femme du prophète, et lui dit ce qu'elle avait fait. Mohammed admira son courage, mais la fit décapiter. Thabit, un des fidèles partisans du prophète, vint le trouver et lui dit : Il y a un Juif qui a épargné ma vie à la bataille de Toghath, et comme signe que j'étais complétement en son pouvoir il a coupé les boucles de devant de mes cheveux. Maintenant il est condamné à mort, accorde-moi sa vie, afin que je puisse lui rendre la bonté qu'il a eue pour moi. Le prophète lui répondit : Il est à toi. Thabit se rendit auprès de Zobayr (le Juif en question) pour lui apprendre qu'il était libre. Zobayr reprit : Je suis un vieillard, je n'ai ni femme, ni enfants, ni biens; que peut être la vie pour moi? Thabit retourna auprès de Mohammed et dit : O prophète, accorde-moi pour lui sa femme, ses enfants et ses biens. Le prophète répondit : Ils sont à toi. Thabit se rendit auprès de Zobayr avec ces bonnes nouvelles, mais Zobayr lui dit : O Thabit, tu as fait ce que tu as pu; tu as payé la dette de reconnaissance. Mais, dis-moi, qu'est devenu celui dont la figure était aussi brillante qu'un miroir chinois, et dont les joues resplendissaient de modestie, Cab, fils d'Açad? — Il a été mis à mort.

— Dis-moi, continua-t-il, ce qu'est devenu le seigneur des habitants des tentes et des maisons, le chef des deux tribus, qui les conduisait à la guerre et les nourrissait pendant la paix, Hoyay ben Akhtab? — Il a été mis à mort.

— Et qu'est devenu un des principaux d'entre les Juifs, leur chef dans l'attaque et leur protecteur dans la retraite, Azzal, fils de Samuel? — Il a été mis à mort.

— Et cet habile conseiller qui savait dissoudre toutes les ligues et dénouer tous les nœuds, Nobbash, fils de Cays? — Il a été mis à mort.

— Et le porte-étendard des Juifs et de leur armée, Wahb ben Zayd? — Il a été mis à mort.

— Et l'hôte de l'étranger, le père des veuves et des orphelins juifs, Ocba, fils de Zayd? — Il a été mis à mort.

— Et les deux Amrs qui avaient coutume de se rencontrer pour enseigner la Thora? — Ils ont été mis à mort.

— O Thabit, reprit Zobayr, il n'y a pas de charme dans la vie après que ceux-ci l'ont quittée. Je désire retourner à la demeure où ils m'ont précédé et où ils m'attendent dans la vie éternelle. Mène-moi au lieu de l'exécution, et détache ma tête avec ton épée. Thabit s'y refusa, mais le livra à Ibn-Awwam, qui le mit à mort. Thabit se chargea de sa femme et de ses enfants, à qui le prophète rendit la liberté et leurs biens; ils vécurent dans sa maison et sous sa protection. Il y avait environ deux mille femmes et enfants. Le prophète prit d'abord le cinquième du butin, puis le reste fut vendu publiquement. Trois femmes et deux enfants mâles atteignaient presque le prix de 500 francs (45 dynars). Othman, le gendre du prophète, et Abderrahman ben Auf s'associèrent et achetèrent la plupart des femmes par spéculation. Après qu'ils les eurent achetées, ils les partagèrent; Othman prit les vieilles, et Abderrahman les jeunes et les belles. Ils les vendirent à des prix élevés aux Juifs de Khaybar, Tayma, etc., qui les affranchirent, et ils firent de bonnes affaires; mais Othman gagna plus qu'Abderrahman.

Les Juifs avaient fourni à Mohammed les souvenirs historiques et les théories sur le ciel et l'enfer qui forment le fond de sa religion et qui rendent ses doctrines élevées acceptables pour le peuple; — les biens des Juifs lui fournirent les premiers moyens de subsistance pour ses partisans et pour lui!

Ibn-Obayi et son parti, chez qui les sentiments moraux étaient plus forts que la foi, furent indignés de la conduite perfide et infâme de Mohammed; quelques-uns doutèrent de ses inspirations, et d'autres les nièrent complétement. Il était à craindre qu'ils ne pervertissent tous les partisans du prophète; aussi composa-t-il à cette occasion un certain nombre de passages du Coran où ils sont appelés hypocrites. Toutefois ce parti s'éteignit graduellement avec la mort d'Ibn-Obayi. Quoique pendant sa vie Ibn-Obayi n'eût pas cru en Mohammed, il désira à son lit de mort qu'il intercédât en sa faveur, et, sur les instances de son fils, le prophète dit des prières sur son corps.

On peut dire de l'Islamisme, et en réalité de tout grand et durable événement dans l'histoire de l'humanité : *Non ex voluntate viri, sed ex*

Deo natus est. Ce fait fut le résultat de l'esprit du temps, et se serait produit sans Mohammed sous une forme ou sous une autre.

Nous avons déjà vu que Mohammed était affecté de la maladie très-rare appelée *hysteria muscularis*. Les Arabes croyaient que ceux qui souffraient de cette maladie étaient sous l'influence des djinn ou démons; on les considérait comme des kahin ou inspirés, et ils essayaient généralement de se conduire selon l'idéal arabe d'un kahin. L'espace ne permet pas d'entrer dans le détail de ces idées; qu'il suffise de faire observer que les kahin ne sont pas une partie accidentelle mais intégrante de la société arabe, qui n'aurait pu exister sans eux. Quoique Mohammed eût en horreur les kahin, il crut d'abord qu'il était lui-même un kahin, et ses compatriotes eurent la même opinion. Même après qu'il eut proclamé sa mission, il eut à se défendre contre cette imputation (Cor. 52, 29; 69, 42). Nous trouvons toutefois que ses premières inspirations eurent entièrement le caractère des oracles des kahin; elles sont rhythmées, dithyrambiques, et généralement précédées d'un serment emphatique. Il semble ainsi avoir involontairement suivi les idées que ses compatriotes ont d'un kahin. Plus tard, cependant, à mesure que l'idéal du prophète lui fut connu, il s'y conforma de plus en plus; d'ailleurs, à cette époque, sa maladie commençait déjà à être rejetée dans l'ombre, et l'imposture volontaire prenait sa place. Schönlein considère le mépris de la vérité objective et l'imposture comme un symptôme de l'*hysteria muscularis;* Mohammed n'en était certainement pas exempt. Il n'est pas douteux qu'il fut un imposteur dès les premières années de sa carrière. Il affirme dans le Coran que l'histoire des prophètes lui a été révélée, et il modifie habilement ses récits quand il s'est trompé. Nous ne pouvons voir dans ses assertions ni la force de l'enthousiasme, ni l'illusion; c'était une fausseté préméditée. A Médine, le dieu de Mohammed est tout à fait le *deus ex machina.* Il ordonne un perfide assassinat et le justifie par une révélation de Dieu; il viole un traité (et la bonne foi est plus sacrée chez les Arabes que chez aucune autre nation), et il est guidé par un ordre divin. On ne peut douter, toutefois, que Mohammed ne fût un homme de génie. Mais s'il avait une grande élévation d'esprit, il manquait de sens commun, et dans la fondation de son pouvoir temporel (sans lequel sa doctrine n'aurait pu se répandre), la décision et la fermeté d'Omar, la persévérance dévouée et la netteté d'esprit d'Aboù-Becr eurent une plus grande part que le manque de scrupule et la duplicité de Mohammed. Ces deux hommes étaient convaincus que Dieu leur parlait quelquefois par son

intermédiaire; mais ils n'avaient pas beaucoup de confiance en son jugement personnel, et supportaient avec indulgence ses faiblesses. Les Bédouins obéissent encore aujourd'hui à des sentiments analogues. Toute tribu arabe a un agyd (chef militaire). Ils lui obéissent à la guerre, même lorsqu'ils savent qu'il manque de courage et de jugement. Quelquefois il ne reste de la famille de l'agyd qu'un enfant. Ils le placent sur les genoux de sa sœur ou sur un chameau, et suivent sa direction dans la bataille. Quand la guerre est finie, l'agyd n'a pas un plus haut rang ni plus de pouvoir. Les droits de Mohammed à l'inspiration ne reposent pas seulement sur ses attaques d'hystérie, mais aussi sur l'élévation dont son esprit était capable, et sur la beauté de quelques-uns de ses oracles qu'il voulait toujours faire considérer comme des miracles. La langue arabe n'a pas d'expression pour omnipotence, omniscience ou toute autre qualité superlative de Dieu; nous devons en conclure que les attributs qu'il assigne à Dieu sont en grande partie les conceptions de son esprit élevé; quelquefois les expressions nous paraissent à la première vue triviales, et elles sont très-poétiques. Ainsi, l'idée d'appeler Dieu « l'héritier de toute chose » n'est pas sans beauté. Mohammed eut le don d'exprimer ses conceptions sublimes dans un puissant et harmonieux langage. Il y a beaucoup de pompe dans le Coran, et quoiqu'il y ait des choses barbares et presque ridicules, c'est, dans son ensemble, une noble composition. Dans les commencements, il y consacra beaucoup de peine, et il eut grand soin de travailler ses révélations avant de les publier. La réserve, la persévérance, la prudence, sont une partie remarquable de son caractère. Cette dernière qualité était bien plus forte chez lui que l'ardeur des convictions. Il hésita près de deux ans avant d'oser attaquer le polythéisme et d'insister avec force et clarté sur l'adoration d'un seul Dieu. Il manquait complétement de bon sens, mais il y suppléait par la ruse et possédait d'ailleurs une grande science des besoins les plus élevés de l'esprit humain. Il était doux jusqu'à la faiblesse, mais vindicatif quand son amour-propre était offensé. Les personnes indiscrètes qui avaient regardé derrière les coulisses ou dévoilé ses impostures ne trouvaient point de pardon. C'est à cela qu'on doit attribuer sa cruauté envers les Juifs de la tribu des Corayzha, qui avaient refusé d'adopter sa Kibla. Il n'avait pas de courage, et sa lâcheté à la première bataille à laquelle il assista, celle de Bedr, fut excessive; cependant il acquit, par l'habitude, beaucoup d'empire sur lui-même pendant le danger, et même, à Ohod, il prit part au combat. Nous avons donné plusieurs

exemples de son manque de fermeté en traitant avec ses adversaires. Ses amis étaient convaincus de l'origine divine de sa cause et de sa victoire finale; mais lui n'avait pas cette conviction et pensait remporter la victoire par des compromis. L'exemple le plus important en ce genre est son traité avec Moçaylama. Le Nadjd (y compris l'Yémen) est la terre classique de l'Arabie; on y trouve les hommes les plus braves, les femmes les plus belles et les meilleurs chevaux. La population est nombreuse, comparativement riche et pleine d'un courage chevaleresque. Les habitants de Nadjd ne voulaient pas reconnaître pour prophète un habitant de la Mecque. Moçaylama du Yémen avait sur les matières religieuses des principes semblables à ceux de Mohammed, et avait beaucoup d'influence sur ses compatriotes. Il vint à Médine pour voir Mohammed et lui proposa de le reconnaître comme prophète et comme son supérieur, pourvu que celui-ci admît que Moçaylama était aussi inspiré et le choisît pour son successeur. Il est certain que le prophète du Yémen fit cette proposition, et il est très-probable que Mohammed fut assez faible pour l'accepter. Dans tous les cas, la lutte qui s'éleva après la mort de Mohammed entre Moçaylama et les Musulmans fut si violente, que, si ceux-ci n'avaient pas été des vétérans dans l'usage des armes, l'Islamisme eût été détruit.

L'intelligence de Mohammed était très-inégalement développée, et son caractère, comme celui de toutes les personnes malades d'esprit et de corps, était plein de contradictions. C'était un kahin, et le plus grand des kahins de l'Arabie; comme tel il dirigea le mouvement qui avait commencé avant lui; son esprit impressionnable était plein de l'esprit du temps, et devança fréquemment les révolutions de l'opinion. Pour les principaux d'entre ses partisans, il était une source d'oracles divins. Toutefois sa crainte de se compromettre en rendant les paroles de Dieu trop précises ou trop positives était si grande, qu'une grande part d'action et même d'interprétation restait aux croyants. Notre connaissance du drame de l'histoire nous permet de considérer ses révélations comme l'expression élevée, divine de la voix du peuple (*vox populi*). Il y a néanmoins dans le Coran beaucoup de passages arbitraires, égoïstes et coupables. Tant qu'il lutta pour arriver au pouvoir, l'imposture et le mépris de la vérité servirent à faire triompher les convictions sacrées qui l'animaient lui et ses partisans; mais quand il eut obtenu la puissance et qu'il put prouver la vérité de ses paroles par l'argument de son épée, le seul but de son activité, dans bien des circonstances, fut l'ambition.

Le Coran se compose de 114 chapitres appelés *Suras*, qui sont de

longueurs très-différentes. La plus courte ne contient que trois vers et la plus longue 287. Dans les chapitres courts les vers sont de quelques mots seulement; dans les plus longs, un vers est souvent aussi grand que dix petits. Les vers sont rimés, et fréquemment tous les vers d'un chapitre ont la même rime. Le mot *Coran* est dérivé de *qara*, lire à haute voix; ce terme signifiait prier ou répéter un passage d'un livre sacré, ce qu'on faisait toujours (comme c'est encore aujourd'hui l'usage) en chantant; nous pouvons donc traduire Coran par Psautier. Quand ce mot se trouve dans les révélations de Mohammed, il faut généralement le traduire ainsi. Une des intentions primitives de Mohammed était de donner à ses partisans un Psautier où ils pussent chanter leurs prières. Cependant quelques-unes de ses révélations ne lui parurent pas propres à cet usage, et il les appela *Mathaniy,* ce qui correspond à la *Mishna* des Hébreux, comme l'a bien vu M. Geiger. Mohammed lui-même changea néanmoins cet ordre pour les raisons que nous avons déjà données, et il divisa ensuite ses révélations en suras. Quelque temps après avoir fait cette nouvelle division, vers le temps de l'hégire, il composa une introduction qui forme les six premiers vers de la seconde sura. Elle commence ainsi à cause de la demande que les habitants de la Mecque lui avaient faite de montrer un livre envoyé du ciel de la même manière que les tables de la loi ont été données par Dieu : « Ceci est le livre sur l'existence (céleste) duquel il n'y a pas de doute, et il est donné comme un guide pour ceux qui craignent Dieu. » On a déjà fait observer que la plupart des révélations sont mêlées dans le Coran, afin de les rendre inintelligibles. Il y a cependant quelques chapitres qui contiennent une révélation entière, sans mélange, tandis qu'il y a quelques versets qui contiennent deux révélations de différentes époques. Dans la seconde sura, qui est la plus longue, beaucoup de révélations, depuis la fuite du prophète jusqu'à sa mort, sont rassemblées sans ordre, et quelquefois chaque vers contient une autre révélation que le précédent. Il en est de même pour quelques suras étendues. Ce désordre systématique rend l'étude du Coran très-difficile. Mohammed donna de grands soins aux premières inspirations, et quelquefois, après avoir travaillé une idée une fois ou deux et l'avoir donnée comme une révélation, il faisait une nouvelle tentative pour l'exprimer d'une manière plus sensible. Nous pensons, d'après ces circonstances, que la composition lui coûtait beaucoup de peine. Mais à Médine, où il était en possession du pouvoir, il ne se donna plus aucune peine pour écrire avec élégance; il répétait sans cesse les mêmes phrases et le même rhythme;

mais il faut se rappeler que les sujets qu'il traitait étaient différents. Il avait alors à publier des lois, des réprimandes et des règlements pour ses partisans, et non plus des hymnes à Dieu ou l'histoire des prophètes. La précision lui était plus précieuse que la beauté du style. A la fin de la plupart des révélations, il ajoute quelque lieu commun rebattu, tel que : « Et sachez que Dieu connaît et entend toute chose, » ce qui rend le Coran très-monotone. Comme il fait parler Dieu lui-même, nous devons nous attendre à beaucoup de pompe; cependant dans l'ensemble, en considérant l'époque ou Mohammed vécut, nous devons admirer son goût et son génie. Quelques-unes de ses révélations égalent en beauté les poésies les plus sublimes. Un de ses moyens de produire de l'effet est de changer le ton de temps en temps. Cette manière donne une très-grande variété aux descriptions sans cesse renouvelées du même objet. Les suras du Coran avaient, à peu d'exceptions près, à la mort de Mohammed, la forme qu'elles ont aujourd'hui, et beaucoup d'entre elles étaient lues dans la liturgie, mais n'étaient pas rassemblées en livre, ce qui fut entrepris pour la première fois sous Aboù-Becr et complétement achevé sous Othman. Nous apprenons dans le Coran que Mohammed avait effacé quelques révélations et en avait mis d'autres à leur place; mais il n'y a aucune raison pour supposer que Zayd, qui assembla les suras en livres, ait pris une telle liberté. L'ordre des suras de notre texte du Coran est celui de Zayd. Il y avait d'autres textes dans lesquels l'ordre était différent. En tête se trouve une inspiration appelée Fatiha, qui correspond chez les Musulmans à l'Oraison Dominicale. Dans quelques copies la Fatiha est répétée à la fin du Coran, et dans un texte elle se trouve à la fin et non au commencement. Après la Fatiha vient une sura qui commence par l'introduction que nous avons déjà mentionnée. On ne peut donc douter que Mohammed lui-même ait voulu que cette sura fût au commencement. Elle est la plus longue; les autres suras sont arrangées d'après leur étendue, la plus longue au commencement et la plus courte à la fin; mais ce principe n'est pas suivi avec exactitude et souvent de plus courtes suras précèdent de plus longs morceaux. Quand plusieurs suras sont à peu près de la même longueur, elles sont disposées selon l'ordre des lettres initiales. Dans le milieu du Coran nous trouvons un groupe de chapitres qui sont appelés Mofaççal, et qui semblent avoir été mis là pour servir à la liturgie.

(*Traduit de l'allemand du* Dr A. SPRENGER.)

POËTES ALLEMANDS

CONTEMPORAINS.

MM. HEBBEL et PFAU.

M. Frédéric Hebbel, déjà connu des lecteurs de cette Revue par son remarquable drame de *Marie Madeleine,* a publié en 1857 un volume de poésies qui renferme de réelles beautés; dans ces morceaux, auxquels la traduction va enlever le charme du rhythme harmonieux, l'idée est si poétique qu'elle saura résister, nous l'espérons, à la terrible épreuve de vers mis en prose. Le culte de la famille, le culte mystérieux et profond de la nature, le mélange triste et doux des choses de la vie et des choses de la mort, révèlent en M. Hebbel un vrai fils de cette race forte et tendre de la Germanie; il y a sur la table de travail du poëte une antique Bible de famille, et la sainte bénédiction de la grand'mère plane encore sur la *Vieille maison* qui lui a inspiré un de ses plus touchants morceaux. Ses *Conseils aux jeunes gens,* « ne bois que dans une coupe de pur cristal, — n'aime qu'une femme qui te semble divine! » il les a suivis pour lui-même, car il les donne avec la grâce et l'indulgence de la vraie sagesse. Pas une pensée dans ce livre de quatre cents pages qu'on veuille soustraire à des yeux innocents; tout est bon, tout est pur et bienfaisant. — Mais laissons M. Hebbel parler lui-même; il se fera mieux connaître et aimer que nous ne saurions le faire pour lui.

Le livre s'ouvre par une Invocation à la nuit.

CHANT DE LA NUIT.

O nuit! pleine de murmures, — de lueurs et d'étoiles, dans l'espace éternel, dis-moi ce qui veille en toi?

Mon cœur est à l'étroit dans ma poitrine; — une vie nouvelle, plus large, plus élevée, s'approche; — je la sens se mêler puissamment à la mienne, — à la mienne qui m'oppresse.

O sommeil! tu viens à pas légers, — comme une nourrice vers l'enfant; — et autour de la flamme qui nous dévore — tu étends un cercle protecteur.

Voyons encore un de ces morceaux d'une grâce voilée de mélancolie, avant de passer à un genre plus énergiquement accentué :

PENDANT LA NUIT.

La sombre nuit enveloppe la montagne et la vallée; — partout règne le plus profond silence. Les étoiles tremblent parfois sous leur voile de nuages. — La lune, avec son éclat rougeâtre, se reflète dans le ruisseau sombre qui serpente à travers les joncs.

Je marche dans la nuit, — guidé par cette lumière — qui s'échappe furtivement de la maison solitaire dans le bois; elle vacille avec un faible éclat, puis on l'éteint; mais que m'importe! — plus il fera sombre, — mieux ce sera!

Tu crois que je vais me glisser chez ma bien-aimée? — Oh! pour elle, je n'ai pas besoin d'aller si loin! — Je te montrerai le cimetière — où elle repose depuis longtemps. — Mais, là-bas, est la petite maison — où elle entrait, d'où elle sortait naguère — dans des heures douces et bénies!

Et cela me fait du bien — de suivre ce chemin, où j'ai été si heureux autrefois, — et de voir la petite fenêtre où je l'apercevais, — de saluer le banc où elle s'asseyait, — le buisson dont elle cueillait les baies, — les fleurs qui sont encore là — et qu'elle a plantées!

Maintenant, laissons la nuit avec son charme mystérieux. Voici le

jour, le jour avec son travail âpre et incessant, son énergie vitale, et pour nous les montrer dans toute leur étendue, la scène est placée dans un pays du Nord, un pays où le climat habitue l'homme à lutter toujours, et à sortir vainqueur de la lutte par la force de la volonté; on croit voir, en lisant ce morceau du *Fermier des Dithmarsches*, la gravure de Holbein qui représente un laboureur conduisant dans les champs sa charrue et creusant péniblement le terrain raboteux; l'attelage est exténué, le paysan est vieux; tout est âpre, rude, dans cette scène : — mais *l'homme veut*, et le sillon se creuse, et le germe mûrit sous l'œil de Dieu. Ce *Paysan des Dithmarsches* est un des plus beaux morceaux de M. Hebbel.

LE FERMIER DES DITHMARSCHES.

L'été chaud s'en va en jetant ses derniers rayons; — les fils du Midi coupent le blé pour la seconde fois; on le cuit aux bords du Danube; — on le moud aux bords du Rhin et du Mein, et à l'extrémité du royaume on en est seulement à le couper.

Là, entouré de l'Elbe et de l'Eider, — est un pays libre et bien gardé, — au grand chagrin de l'Empereur, — qui l'a cédé depuis longtemps au roi de Danemark, — à qui il appartient, — comme le lion appartient au chasseur : « Prends-le, tu l'auras! »

Aujourd'hui, il s'agit de se remuer — pour que la terrible grêle — dont tant de moissons ont porté les traces — n'abîme pas la récolte. — Aussi toutes les mains des Dithmarsches sont occupées aux champs, et il faut que l'ouvrage soit terminé pour les Quatre-Temps.

Un fermier à cheveux gris parle ainsi à ses serviteurs — qui forment un cercle autour de lui : « Nous aurons une rude journée; — il faudra donner jusqu'à notre dernière goutte de sueur.

Je crains la pluie pour demain, — les nuages sont si lourds! — C'est pourquoi la moisson bénie de Dieu — doit rentrer sous mon toit avant la nuit! »

Il parle d'une voix brève, — et n'ajoute pas un mot — qui promette double paye et plus long repos le dimanche. — On n'entend personne murmurer, — car c'est avec le pain de Noël et le gâteau de Pâques — qu'il récompensera l'accomplissement de ses ordres.

Et l'ouvrage va son train — bravement et gaiement. — Le chemin de la ferme aux champs semble plus court de moitié; les chars pleins jusqu'aux bords roulent rapidement — comme pourraient à peine le faire ceux qui sont vides. — Et des champs tout entiers s'affaissent sous la faux des moissonneurs.

Mais toujours plus sombres s'amoncellent les nuages. — Un des plus violents orages d'automne se prépare; les mouettes blanches s'aventurent en criant sur la digue; — les corneilles fuient effrayées, et les moineaux les suivent à tire-d'aile.

Le jeune garçon apporte le repas; — remporte-le, nous n'avons pas le temps! — L'heure de midi est oubliée, — le soir n'est pas loin! Les chevaux mêmes prennent patience — et bondissent joyeux, — « aussi je vous payerai mes dettes en avoine plutôt qu'en paille! »

Et le temps devient de plus en plus sombre — à mesure que s'approche la nuit. — Comme le vent souffle déjà en venant des bords de la mer! — La pensée du vieux fermier va au delà de la digue, et il se dit : « Ceux de là-bas ont une belle fête ce soir!... Et moi?... Allons, à la volonté de Dieu!

Maintenant l'orage peut éclater! — Que nous importe? nous allons être à couvert! — Car voilà nos fourches qui placent sur les chars la dernière charge! » — En effet, elle arrive sans encombre jusqu'à la grange. — Mais trop lourdement chargée — la voiture s'embarrasse dans la porte!

En avant! — les chevaux mordent leur frein avec rage, — les rênes épaisses se déchirent, — l'écume se mêle au sang! — Mais ni la force, ni la vitesse ne peuvent plus rien ici! — La grange elle-même changerait plutôt de place que le char ne réussirait à y entrer!

Et tout à coup, la fureur des éléments se déchaîne, — les mugissements aigus du vent — déchirent le sein des nuages; — rien ne peut plus arrêter ce nouveau déluge, — et chaque goutte de pluie — tombe en grêlon.

Et le vieux fermier jette feu et flamme : — « Les chevaux ne sont que deux, — les valets sont cinq, — ainsi il faut vous y mettre! Attention donc! et nous triompherons! — Empoignez les roues, moi — je saisis le timon — et ça marchera ou craquera. »

Mais les valets se dirent : « C'est un fou qui parle ainsi, — si nous

cédons, il ne connaîtra plus de bornes! Jouons-lui une fois un bon tour, — sans quoi il deviendra tout à fait fou, — et il nous attellera nous-mêmes le printemps prochain à la charrue. »

Pourtant ils se turent et s'inclinèrent, — comme s'ils approuvaient; — mais on voyait bien qu'ils faisaient à contre-cœur ce qu'on leur commandait. Ils jetaient des regards stupides et furieux, et leur colère était en pleine ébullition quand il cria : « Attention! »

Et cependant, la chose a réussi, du premier coup! « Merci, mes braves garçons! — Ah! vous méritez de boire un fameux coup! — Je vous donne une tonne de bière de Hambourg pour ce soir, — et maintenant amusez-vous jusqu'à ce que le soleil fasse cesser la plaisanterie! »

Mais les valets restaient là, ébahis, la bouche ouverte, comme s'ils avaient vu ce que personne n'a vu encore! puis ils s'écrièrent : « On vous surnomme depuis longtemps Goliath; ah! mais vous pouvez bien vous dire que vous damez le pion à celui-là. »

« Que vantez-vous ma force? — Ne vous êtes-vous pas aussi échauffés à l'ouvrage? — Vous y avez eu une bonne part; — suis-je le seul à suer? »

« Ah! maître, vous seul méritez des éloges — pour ce tour de force diabolique! — Nous n'avons pas poussé, — nous n'avons fait que soutenir les roues! »

« Allons, je serai bref; — je goûte peu la plaisanterie. — Pour aujourd'hui, vous pouvez vous divertir aussi follement que vous voudrez! — Votre fatigue ne sera pas augmentée ce soir, — pourvu que vous veniez demain de bonne heure achever l'ouvrage de la ferme! »

A ce moment, une femme au pas grave sortit de la cuisine, — dont ses vêtements exhalaient l'odeur succulente; — elle dit, le front plissé : « Eh! maître, que tardez-vous? La servante a préparé l'écurie, et le souper est terminé!

— Femme, Dieu me garde de manger et de boire par un orage aussi furieux! — Recevez tous mes remercîments. — Mais ceux-là seuls peuvent boire tranquillement — qui ne tremblent pas de voir leur vaisseau englouti dans la mer sombre près des écueils de Helgoland. »

Puis il salue et s'éloigne rapidement, monte à cheval et se rend à la

digne, servant de guide aux garde-côtes, car c'est à lui de veiller (ainsi le veut sa charge) à ce que les lumières du phare brillent jusqu'au matin!

La ballade *la Belle Hedwige* nous montre dans un frais et gracieux tableau une autre face du talent de M. Hebbel :

LA BELLE HEDWIGE.

Au milieu de ses vassaux — est assis le chevalier jeune et vaillant. — Son œil noir brille plein de feu, — comme s'il voulait voler au combat, — et sa joue est brûlante.

Une douce jeune fille entre dans la salle — et remplit la coupe du chevalier; — puis elle se retire avec un sourire, — et sur son front tombe le clair rayon du matin.

Mais le chevalier la prend par sa main blanche, — et elle baisse vers la terre son œil bleu, limpide et pur; — puis elle le relève, immobile.

« Belle Hedwige, qui es là devant moi, — dis-moi franchement trois choses : D'où viens-tu? — où vas-tu? et pourquoi me suis-tu toujours? Voilà les trois choses auxquelles il faut répondre.

— D'où je viens? Je viens de Dieu; — c'est ce qu'on m'a dit — lorsque, poursuivie par le rire et le mépris, je demandais en pleurant qui étaient mon père et ma mère.

» Où je vais? Rien ne m'entraîne au loin! le monde est par trop grand! — A quoi bon changerais-je de séjour? La nature n'est-elle pas partout pleine de charmes et de magnificences?

» Pourquoi je te suis là où tu me fais signe de te suivre? Ah! dis-moi, comment pourrais-je faire autrement? — Je t'offre le vin que tu bois, — je te l'offre à genoux, et je voudrais rester toujours ainsi!

— Eh bien, ma blonde enfant, je t'adresserai une quatrième question, et à cette dernière réponds vite, car je ne t'en ferai plus d'autre : — Dis-moi, jeune fille, m'aimes-tu? »

Tout d'abord elle resta interdite et muette, — puis elle regarda lentement autour d'elle — le cercle des hôtes aux sérieux visages, et, joignant ses mains, — elle dit : « Je t'aime!

» Mais maintenant je sais bien — où je dois aller en sortant d'ici; — ce n'est que trop clair dans ma pensée : — après un tel aveu, — le voile seul me convient!

— Et lorsque tu dis — que tu viens de Dieu, — tu as raison, je le sens bien. Aussi te conduirai-je, en dépit des railleries, — ainsi qu'une fille bien-aimée de Dieu, — aujourd'hui même à l'autel.

» Vous, nobles seigneurs que j'invitai à une fête qui semblait sans but; vous, chevaliers, fiers de votre renom, — suivez-moi à la chapelle; ce sera la plus belle fête de ma vie! »

Quelle grâce touchante dans ce petit morceau de *l'Enfant!*

L'ENFANT.

La mère était déjà couchée en son cercueil
Dans sa robe aussi blanche qu'elle;
Son enfant qui jouait s'arrêta sur le seuil,
Étonné de la voir si belle.

Aux blonds cheveux flottants s'entrelaçaient des fleurs;
La couronne lui fit envie,
Ainsi que le bouquet aux riantes couleurs
Reposant sur ce cœur sans vie.

Alors, prenant sa douce et caressante voix,
Il dit : « Mère, mère chérie,
» Oh! de ce beau bouquet qu'entre tes mains je vois,
» Une seule fleur, je t'en prie! »

Et la mère restait plongée en son sommeil;
Le pauvre enfant dit en lui-même :
« Elle dort! mais bien sûr, au moment du réveil,
« J'aurai d'elle la fleur que j'aime! »

Puis il se retira, rendant légers ses pas,
Et ferma doucement la porte,
Guettant toujours, pour voir si ne s'éveillait pas
D'un instant à l'autre la morte.

J'ai parlé plus haut de la *Vieille maison* de M. Hebbel; la voici, et ne serait-ce pas grand dommage, en effet, d'y voir donner un coup de marteau?

LA VIEILLE MAISON.

Le maçon accourt en toute hâte, — il va t'abattre! et il me semble, ô vieille maison, que je t'entends me dire : « Comment peux-tu vouloir m'anéantir, moi qui ai été si longtemps le temple de la paix et de l'amour?

» C'est ton aïeul qui m'a bâtie, — et c'est avec une prière pieuse que lui — et sa belle et calme épouse — ont franchi mon seuil! — Je sais toute votre histoire, — et toutes les joies, — et toutes les douleurs — qui vous sont arrivées.

» Ton père est né ici, dans cette chambre brunie; — ses premiers regards ont été pour moi, — quand il était un frais et robuste petit garçon. — Il regardait les petits anges qui jouaient dans les vitraux, puis sa mère.

» Puis, lorsqu'il se traînait péniblement, appuyé sur un bâton, — après de si heureuses années, — apprenant déjà dans mes murs combien la tombe est paisible, il était assis là, dans ce coin, — silencieux et les mains jointes, regardant avec désir le ciel.

» Toi-même... mais non, je ne te le dirai pas! — Je ne parlerai pas de toi, car ceci a peu d'importance; — brisons donc là-dessus. — Le bonheur entra ici avec ton aïeul : ne détruis pas son temple, — de crainte qu'il ne s'en aille aussi!

» Je puis durer encore bien des années; je suis solidement bâtie, — et lors même que le vent s'unit à l'orage, — je reste ferme comme un roc, — et ce que je perds en grâce, — ne sais-je pas le gagner en dignité?

» Et n'ai-je donc pas des salles vastes et commodes? Et mon portail ne se dresse-t-il pas encore dans toute son ancienne majesté? — Bien des êtres ont vécu ici; — aucun heureux ne s'est plaint — que j'aie été trop petite.

» Et quand tu arriveras à ta dernière heure, — quand cette chaude vie — s'éteindra dans tes veines, — ne sera-ce pas pour toi une idée

fortifiante que de penser que là — où tu luttes dans le dernier combat — se sont fermés les yeux de ta mère, — que là aussi est mort ton père? »

Puis elle se tut, la vieille maison, — et il me sembla entendre les pas de mes parents morts — qui venaient intercéder pour elle. — Et dans mon cœur aussi mes joies d'enfant s'élevaient — et disaient : « Laisse debout cette maison! laisse-la debout! »

Pendant ce temps, le maçon, — déjà monté sur le toit, — commençait à faire voler, — en frappant de toutes ses forces, — les pierres et les poutres. — Halte! cher maître, va-t'en; je te payerai volontiers le prix de ta journée, — mais la maison restera debout.

MEMENTO VIVERE.

Je marchais dans l'obscurité — à travers une étroite vallée; — la nuit était triste et silencieuse; — et moi j'étais triste et silencieux aussi.

Je pensais au peu d'amis — que j'avais trouvés sur la terre, — je pensais à tous ceux — que recouvre déjà la poussière.

Tout à coup retentit, — comme si elle venait de la montagne sombre, — une voix qui semblait celle d'un esprit : « Homme, réjouis-toi aujourd'hui de la vie, — car demain elle descend dans la tombe. »

Était-ce un jeune pâtre — qui chantait ces mots? — Je ne sais, mais ils pénétrèrent, en l'inquiétant, jusqu'au fond de mon âme.

Autrefois, je les avais entendus — de la bouche d'un frère, — à l'heure où il buvait à ma santé; — aujourd'hui, il repose dans la tombe froide.

MA CANTATRICE.

J'ai entendu bien des cantatrices! — mais une seule entre toutes — a toujours, en frappant mon oreille, touché mon cœur! — C'est ma mère, près de mon berceau, — qui, par ses chants si doux, cherchait à endormir d'un sommeil bienfaiteur — son enfant bien-aimé.

A LA NATURE.

Nature! tu ne peux m'anéantir! bien que tu sembles t'anéantir toi-même! — Tu ne renonces à aucun atome qui se rattache à l'univers!

Tu les réveilleras, — tous ces êtres qui, grands ou petits, se cachent dans ton sein sombre, — et rêvent qu'ils ne sont plus.

Nature! je ne te conjure pas — de changer pour moi ton cours éternel! — Je sais que tu ne m'exaucerais pas; — mais réveille-moi le dernier!

Je ne veux pas me perdre dans les airs; — je veux, brûlé par le sommeil de la mort, — me changer en pierre — la plus dure de toutes, en diamant!

Qu'il joue en feux sur une couronne, ou qu'à la lueur éclatante des flambeaux il scintille sur le cou d'une jeune fille! qu'importe? je dormirai profondément, je ne sentirai rien.

Peut-être, au milieu des danses et des fêtes, — deviendra-t-il le point le plus brillant de cette couronne de rayons, — peut-être aura-t-il un éclat qu'aucun autre n'égale, — et nul ne pressentira d'où lui vient cet éclat?

Seulement, lorsque je m'éveillerai, je dirai tout bas en me penchant vers celui qui le portera : « Autrefois, un homme s'est dissous en larme, et cette larme s'est durcie en diamant! »

Cette larme humaine changée en diamant n'est-ce pas la poésie qui change aussi en diamant, dans une phrase ciselée avec art, une larme chaude tombée du cœur du poëte! —

Après ces morceaux si doux et si pleins de tendresse, lisez, pour prendre l'idée du talent flexible de M. Hebbel, cet éclat de rire dont la traduction gâte malheureusement l'effet irrésistible dans l'original:

UN VOYAGE AVENTUREUX EN ALLEMAGNE.

Mon chapeau s'envola à X, — naturellement au delà des frontières, — et lorsque je voulus courir pour le rattraper, — alors ce fut une belle affaire!

Je ne pouvais mettre le pied dans le voisinage — sans un passe-port, — et comme je n'étais sorti que pour me promener, — je ne m'en étais pas procuré.

Je l'obtins cependant, — et même j'y fus traité de *monseigneur!* — mais en dépit de cette précaution, c'en était fait de mon pauvre chapeau.

Celui-ci était déjà arrivé dans un troisième État, — et il ne resta pas là à se reposer, — le vent, qui ne se plaît qu'à faire du mal, — lui en fit parcourir une douzaine.

A quoi me servait maintenant ce bon passe-port — que j'avais pris à X? — J'en usai dix dans la même journée, — et il n'y eut pas moyen d'atteindre mon but.

Je m'achetai un chapeau neuf, — et le maître chapelier, — à qui je contai moi histoire, — invoqua le congrès de Vienne comme patron protecteur de sa corporation!

Je voudrais multiplier les citations, les préférant aux froides analyses qui mutilent un morceau de poésie en n'en donnant que des extraits, mais la place me manque, et je dois finir ce travail, qui m'a fait passer de douces heures en m'initiant à la pensée d'un poëte qui devient un ami en le lisant. — J'aurais voulu parler d'une *Promenade dans Paris*, — d'un beau *Prologue pour l'anniversaire de naissance de Gœthe*, et de bien d'autres pièces charmantes; mais comment faire tenir tant de choses dans un si petit espace? M. Hebbel peut seul, malgré toute sa modestie, nous dire, dans une strophe d'un de ses beaux sonnets, à quel point il est uni à jamais à l'art auquel il a voué un culte inaltérable :

A L'ART.

Art! art sacré! je me voue à toi! — Je ne me hâtais pas, — tu m'entraînas à l'autel! — je luttais avec toi pour garder ma liberté! — Tu l'emportes! prends-moi, à la vie et à la mort!

Nous consacrons cette seconde analyse à l'examen des œuvres de M. *Lùdwig Pfaù.* M. Pfaù a la passion de son art, et cette passion jette sur tout ce qu'il écrit un souffle de jeunesse et de vie qui anime et colore ses poésies, même les plus légères. Jeune homme, il a aimé, chanté, puis il a tant aimé à chanter que bientôt l'artiste l'a emporté sur l'amant, et que l'art est devenu le culte idéal et suprême de sa vie. Dans une charmante pièce de vers, appelée *Ars amandi*, M. Pfaù nous montre un ménestrel qui, pour rendre propice à ses vœux sa belle adorée, chante pour elle à chaque saison de l'année. Il vient sous son balcon et l'implore au temps des roses et des rossignols; mais la fenêtre ne s'ouvre pas! — Il revient par une belle et chaude nuit d'été, — et la fenêtre ne s'ouvre pas! — Il reparaît en automne, son luth fidèle à la main, et les feuilles mortes tombent pendant que ses chants montent vers cette fenêtre, qui ne s'ouvre pas! — En hiver, sous la neige et le vent glacé, le ménestrel chante encore, — et la fenêtre s'ouvre enfin! — Ce ménestrel que rien ne décourage, qui garde toujours le ferme espoir que son chant vaincra un cœur rebelle, n'est-ce pas la gracieuse image du poëte qui porte dans son âme la foi profonde en son art, et qui sait qu'il triomphera de toutes les rigueurs du sort? — Je chanterai, se dit-il, je chanterai toujours, jusqu'à ce qu'on m'aime! — Et il en a été ainsi pour M. Pfaù. Dans une biographie écrite par lui-même, *au courant de la plume* (ce sont ses propres expressions), et adressée à un ami qui lui demandait quelques détails sur sa jeunesse, dans ce récit simple et modeste, tracé à la hâte, sans aucune de ces préoccupations guindées d'un homme qui rendrait compte de lui-même pour se faire valoir, nous avons suivi les obstacles, les efforts, les luttes de cette vie que se disputaient des aptitudes si diverses. L'étude des sciences naturelles, la musique, la peinture, la philosophie, la politique, s'emparaient tour à tour de l'esprit du jeune homme inquiet et ardent dans ses goûts. Mais son

cœur était à la poésie, et ce botaniste, ce musicien, ce philosophe, ce journaliste, chantait, chantait toujours comme le ménestrel de sa ballade, et il a si bien chanté que le sort s'est montré favorable, que le succès lui a souri.

Fils d'un horticulteur distingué de la ville d'Heilbron sur le Neckar, M. Lùdwig Pfaù était destiné par sa famille à devenir ministre du saint Évangile. Les tendances du jeune homme exalté et aventureux ne le portaient pas vers cette pieuse vocation, et, trop sincère pour l'accepter comme une profession en ne lui donnant pas son âme tout entière, il renonça à en faire l'essai. Ses premières années furent consacrées à la charmante étude de l'histoire naturelle, où cet enfant de douze ans apprenait, au milieu des fleurs, cette poésie vivante, auprès des oiseaux et des papillons, ces fleurs qui ont des ailes, à donner de même à la poésie qu'il essayait déjà dans son jeune cœur des ailes capables de l'emporter plus haut que cette terre.

A l'université de Tubingue, M. Pfaù fit des études soignées et approfondies de belles-lettres, d'histoire, de philosophie; puis la politique, la politique des jeunes cœurs, la politique des étudiants, l'envahit. En lisant le récit de cette époque de sa vie où ses convictions politiques amenèrent la création d'un journal satirique en Bavière (dans le genre du *Punch* anglais, ou de notre ancien *Charivari*), puis, tout naturellement, l'exil, la fuite en Suisse, le séjour difficile et surveillé dans divers cantons, et enfin l'arrivée à Paris, où il se livre exclusivement au culte des lettres, je ne puis m'empêcher de songer à ces charmantes lignes de Silvio Pellico dans ses *Prigioni* : « Come un amante maltrattato » dalla sua bella, e resoluto a tenerle broncio, lascio la politica ov' ella » sta, e *parlo d' altro.* » Oui, parlons d'autres choses, et quand nous chanterons ces choses comme M. Pfaù, certes personne ne regrettera que nous *tenions rigueur,* comme Silvio Pellico, à notre ancienne maîtresse la Politique. D'ailleurs, sans en parler, il reste toujours dans ce cœur qui a aimé la liberté un souffle animé d'indépendance et de sincérité, qui s'exhale dans les œuvres de M. Pfaù et les fait vivre d'une vie plus large et plus haute. Cette épigraphe du livre de M. Pfaù est sa devise :

« Petits oiseaux, qui longtemps dans le nid — de mon cœur avez » chanté tout bas! — dans un ardent effort, — par delà les montagnes » et les vallées, — vous rêvez d'échapper à votre étroite prison.

» Essayez vos forces à présent! — Ouvrez vos ailes à travers le monde, » — dites tout haut vos chansons. — Quel bonheur que la liberté! »

Le petit volume (trop petit!) de M. Pfaù s'ouvre par des *Chants d'amour* pleins de jeunesse et de vie, comme un souffle de printemps qui passe sur toutes choses et y laisse sa fraîcheur et son parfum. Nous donnons ici quelques-unes de ces jeunes et chaudes inspirations du poëte à la fleur de ses ans; l'amour est la poésie de sa jeunesse, la poésie sera l'amour de son âge mûr et de toute sa vie.

CHANT D'AMOUR.

Ah! comme la passion pleine de vie — comme la joie et la douleur se rendent faiblement par des chants! — Sur un cœur fidèle, dans des bras ouverts, — c'est là seulement qu'existe le bonheur!

Et pourtant ces chants — exhalent dans un mot — ces heures délicieuses de l'amour. Et ce qui semblait mort et éteint — renaît ainsi dans une jeunesse éternelle.

PRÉSENCE DANS L'ABSENCE.

Souvent le jour j'ai envie de pleurer — de ce que je suis si loin de toi, — lorsque je vois le soleil briller sur les montagnes et les vallées.

Mais lorsque vient la nuit, sereine et tendre, avec son pas léger, le jour emporte avec lui les grandes montagnes et les grandes vallées.

Et la terre disparaît, — et le ciel seul demeure; — tout ce qui est distance s'efface, — tout ce qui est amour se rapproche.

Et je sens le bonheur — de ta présence avec une joie silencieuse. — Et il me semble que nous reposons tous deux au sein d'une même mère.

LA PARURE DE LA BIEN-AIMÉE.

Ah! je voudrais placer l'or et les perles — dans tes cheveux et sur ton cou! ô ma bien-aimée! — mais les poëtes, tu le sais, ne sont pas riches, — et je n'en suis peiné que pour toi.

Accepte au moins les bijoux que j'ai forgés moi-même, — ils ne sont ni d'or ni d'argent; — mais le plus précieux joyau n'est-ce pas un chant qui sort d'un cœur fidèle?

Les perles fines y brillent majestueusement, les diamants y jettent leurs pures étincelles. — Quelle parure pourrait mieux te parer que les chants de ton poëte?

Ah! plus d'un sein couvert d'or et de perles — renoncerait à son orgueilleuse parure — s'il était, ainsi que toi, ô mon cher cœur, digne de porter ces bijoux du poëte.

PRIÈRE.

Ah! ne te détourne pas de moi, — oh! regarde-moi encore avec tendresse! — Encore un regard de toi, — un de ces regards qui me font tant de bien!

Je te suivrai comme un enfant, — je me tairai comme la tombe; — pas un seul mot murmuré tout bas — n'avouera que je t'aime tant!

Je porterai facilement toute peine, — mais redeviens pour moi indulgente et tendre! — Ah! je puis vivre sans espérance; — mais je ne puis vivre sans toi!

Ils viennent me dire — que tu es bien loin de moi, et que des villes et des montagnes s'élèvent — entre toi et moi. — Mais je ne me laisse pas troubler par leurs desseins; je ne regarde que dans mon cœur, — là tu es à jamais placée, — tu n'es pas ailleurs.

Ils viennent gémir — et me demander des pleurs; je ne trouve pas un mot — pour répondre à leur peine. J'ai en moi une secrète joie — la nuit et le jour; — j'ai un soleil — qui brille pour moi dans mon cœur!

Ils viennent me demander — pourquoi je suis seul à être joyeux. — Comment pourrais-je me plaindre, comment pourrais-je m'attrister? — je te porte en mon cœur, — toi si douce, si tendre, si pure; aussi suis-je à jamais délivré de la douleur.

CHANSON DE CELUI QUI AIME.

Celui qui porte l'amour en son cœur, — celui-là est un homme bien heureux! — Il a la conviction profonde — qu'aucun mal ne peut plus l'atteindre.

Et ce qui fait battre son cœur — l'aide à marcher d'un pas joyeux. — Celui qui porte son ciel dans son cœur — celui-là ne craint pas l'enfer.

POÉSIE ET RÉALITÉ.

Ah! maintenant, est-il besoin de chanter? — mon bras t'enlace, — et les lèvres qui s'unissent dans un baiser n'ont plus le temps de chanter!

Pourquoi te chanterais-je mon amour, quand les yeux parlent si clairement aux yeux? — A quoi servent les chants? — Ils ont des ailes, — et je ne veux pas m'envoler.

Tu es là, dans toute la fleur de ta beauté, — près de mon cœur, si sincère, et quand je saurais trouver les accents les plus purs, — je n'en ferais pas de la poésie!

Je n'ai qu'à te prendre la main, — à regarder ton visage, — depuis que notre poésie s'est changée en vie, notre vie est devenue notre poésie.

Les chants d'amour sont suivis de chants appelés *Leben*, — La vie! La jeunesse en fleur s'est déjà enfuie, le ciel bleu s'est voilé de nuages; d'autres larmes que celles du bonheur sont tombées des yeux du poëte; — la vie apparaît à travers le rêve.

Veiller et dormir, — craindre et hasarder, — se détacher et se réunir, — rire et pleurer, se reposer et lutter, — prendre et donner, — espérer et renoncer, — voilà la vie!

CHANT DU CŒUR.

Le cœur est semblable à la mer profonde, — dans laquelle écument les vagues; — et dans ce domaine des sauvages tempêtes — dorment les perles fines.

Le cœur est comme le ciel immense — dans lequel flottent les nuages; — et au-dessus de ces tourbillons sombres et de l'orage, — luisent parfois les étoiles d'or.

Lorsque j'erre dans le calme cimetière, — mon cœur est bien oppressé — par la pensée qu'on a pu, et si facilement, — remplir d'amertume le cœur le plus fidèle, — qui a éprouvé comme nous tant de joie et de douleur !

L'herbe croît sur ce cœur, oh! comme elle croît vite! — mais la tombe garde sa sérénité. — Comme une feuille qui tombe de la cime d'un arbre, — ainsi une vie s'en va de ce monde! — Et les oiseaux continuent à chanter.

O cœur humain, cœur orgueilleux! — écoute ce que disent les cyprès : Nous couvrons un étroit espace; — mais à peine un cœur est-il placé là — qu'il est déjà oublié.

O mon cœur! pourquoi palpiter avec tant d'angoisses? ne t'es-tu pas déjà guéri de tant de tourments? — O mon cœur! mon cœur! ne t'inquiète plus!

Poursuivons notre route, à travers ces sombres chemins — d'un pas rapide; — laissons derrière nous ce que nous haïssons, — ce que nous aimons, emportons-le.

Nous trouverons une hôtellerie et une nourriture vivifiante, — car la vie est une bonne hôtesse; — elle ne nous épargnera pas ses dons, qui sauront encore te plaire, ô mon cœur!

LES ABIMES.

Mer profonde! mer profonde! — oh! que tu es fière et belle! — aucun regard n'a pu encore pénétrer ce qui se passe dans tes profondeurs, et voir ce qui vit et se meut, — ce qui naît et flotte — dans ton abîme insondable! — Ton abîme est sombre et terrible! — Ta surface est belle et attrayante! — Mer profonde! mer profonde! que tu es fière et belle!

Ciel immense! ciel immense! — tu planes au-dessus de notre globe! — Tu es si profond et si clair sur tes ailes merveilleuses! — tu portes des multitudes d'étoiles d'or. Au loin, au loin — ces étoiles montent, en aspirant toujours plus haut, dans leur course éternelle! — Ciel profond! ciel profond! tu planes autour de notre monde terrestre!

Cœur profond! cœur profond! — oh! que tu contiens de douleur et de joie! — Rien n'est aussi profond que toi, — rien n'est aussi fier que

toi! — Tu aspires et tu luttes sans relâche. — Tout ce qui vit, tout ce qui se meut — devient le but de tes pénibles efforts, — tout doit t'appartenir! — cœur profond! cœur profond! que tu contiens de joie et de douleur!

CE QUI EST RESTÉ.

O jours purs! ô jours lumineux!
Bonheur qui si vite s'envole!
O de tous vos moments heureux
Que reste-t-il qui me console?
Que reste-t-il de mon espoir,
De mon rêve infini, céleste!...
Emporté par le vent du soir
Tout a fui. — L'amour seul me reste.

O belles nuits! cieux étoilés!
Qui, sur mes veilles solitaires,
Jetiez vos doux rayons voilés,
Que j'aimais vos divins mystères!...
Pure extase, sainte douleur
Qu'inspirait la voûte céleste,
Ah! vous n'habitez plus mon cœur!...
Tout a fui. — Le chant seul me reste.

Le chant, l'amour, viennent tous deux
Donner des ailes à mon âme;
Si je souffre et vis, c'est par eux,
Par leur double et profonde flamme.
S'il n'est plus pour moi d'avenir,
Ni de jeunesse, bien céleste,
Toujours jeune est le souvenir!...
Tout a fui, — le souvenir reste.

A CELLE QUI EST OUBLIÉE.

La tombe t'a engloutie, — là sommeille ton corps; le chant funèbre ne retentit plus, — qui pense encore à toi? Hélas! ils ont disparu aussi, ceux qui te pleuraient avec moi; — moi seul sais encore trouver — le chemin solitaire qui mène vers toi.

Je n'ai pas encore compris que le printemps puisse briller, — que les fleurs n'aient pas pâli — depuis que tu t'es flétrie; — je n'ai pas encore compris qu'une angoisse douloureuse — ne se répandît pas sur chaque joie — depuis que tu es partie — pour retourner dans la patrie éternelle, — douce comme une prière du soir !

Infini était ton amour; — que ton cœur était grand ! — Oh ! ceci reste à jamais gravé — dans ma douleur — mieux que sur l'airain ! — Console-toi d'être oubliée; — quand tous les liens se brisent, quand tout le monde t'oublie, — mon cœur ne t'oublie pas.

Un chant à peine éclos s'éteint dans un souffle léger; — pourtant, il peut vivre inoublié dans un cœur fidèle. — Ainsi tu vivras à jamais pour moi; tu es comme ce chant évanoui, — mais qu'un fidèle écho redit dans mon âme en deuil !

Dans une suite de petits chants, intitulés *Bürschen und Mädchen Lieder* (Chants de filles et de garçons), M. Pfaü s'est servi parfois avec bonheur des traditions populaires, et il a fait avec le goût d'un artiste une charmante couronne de ces fleurs rustiques :

Je suis assise, et je file, — je suis assise toute seule, — et mon bien-aimé est parti, au delà du Rhin ! — Il passe ici tant de voitures — venant de France, — et aucune ne m'apporte un salut — de mon bien-aimé !

Il passe ici tant de barques — qui viennent ou qui s'en vont, — et pas une qui m'apporte une petite lettre — renfermant un baiser. — Ah ! si je savais sa demeure et son adresse, — je lui enverrais une plume, de l'encre et du papier.

Je suis assise, et j'attends — dans ma maison solitaire, je regarde au delà du fleuve — et des villages. Et si quelque chose remue, si quelqu'un passe près de moi, je crois toujours que c'est lui ! — Et pourtant il est bien loin !

Comment je t'aime, — faut-il te le dire, — Comment je t'aime ? — tu peux le demander ?

Toi qui es tout pour moi, — toi que je ne quitte jamais! — Seule pensée — que je comprenne encore!

C'est parce que je t'aime — que je ne puis le dire ; je puis seulement — en silence porter ma félicité.

Regarde mes yeux, — laisse-moi t'embrasser, — et dispense-moi, ô mon bien-aimé, d'autre réponse.

Mais la joie délicieuse — qui tressaille dans le cœur, — Ah! il peut seul la dire — celui qui ne la sent pas!

FLEURS DE LA NUIT.

Pourquoi ne te réveilles-tu — qu'à la lueur des étoiles, — pauvre fleur? — ton éclat ne brille que lorsque tu es toute seule — dans la nuit.

Tes branches s'inclinent doucement, — un léger vent souffle; — — le soleil d'or qui rit, — tu ne le verras jamais — dans la nuit.

Toutes les joies qui s'épanouissent éclatantes — Tu ne peux y aspirer. — Là où aucun regard ne fait attention à toi, — là, tu dois mourir délaissée, — dans la nuit.

De même, au fond de mon cœur — s'ouvre aussi une fleur; — aucun regard ne tombe sur elle, et elle se flétrira comme toi — dans la nuit.

LA CHANSON DU VIEUX JOUEUR DE HARPE.

J'ai chanté pour la mort, à des convois pieux;
J'ai chanté pour la noce, à des repas joyeux;
J'ai chanté pour le riche et le pauvre à la ronde;
Quand la fête cessait, j'allais de par le monde,

Errant, errant toujours, et chantant tour à tour
A chacun sa douleur, sa joie ou son amour.
Le jeune homme riait, la blonde jeune fille
Pleurait; moi je chantais, sans abri, sans famille.

Mon cœur est fatigué, mes pas sont chancelants,
Et sur mon front vieilli flottent mes cheveux blancs.
Le vent souffle bien froid, le monde est solitaire
Pour moi, car je n'ai pas un ami sur la terre.

Mes yeux se sont éteints, tout mon corps s'est roidi,
Ma harpe pèse trop à mon bras alourdi.
Où je vais? — je ne sais!... où le hasard me mène....
D'où je viens?... d'où je viens, je ne le sais qu'à peine.

Je ne saurais plus même au pays revenir :
Des vieux chemins, hélas! je perds le souvenir.
Mettez sur mon cercueil cette harpe fidèle;
En ce monde jamais je n'ai possédé qu'elle!

Dans les chants appelés *Stimmen*, les Voix, il faut lire ce morceau plein d'originalité et de grâce familière :

LE MEILLEUR MESSAGER.

J'allai d'abord à la demeure du soleil; — le soleil était à sa fenêtre : « O cher soleil! te voilà au milieu de ta cour céleste, — regardant par-dessus les montagnes et les vallées; — oh! va, je t'en prie, saluer mille fois de ma part ma bien-aimée.

— Mon enfant, je n'ai pas le temps d'aller porter des saluts, — j'ai bien de l'ouvrage à abattre aujourd'hui; il faut que j'allume bien vite les rayons du jour, — que je réchauffe les fleurs et les petits oiseaux, il faut que je fasse cuire du pain dans les champs, — et que je colore le raisin sur les coteaux; — va plutôt chez ma femme la lune, — qui habite derrière la montagne; elle est habituée à se charger des saluts et des messages d'amour. »

J'allai alors vers la lune, qui dormait encore profondément, — et je vis passer hors de son nid — le bout de son bonnet de nuit : « Ah! bonne chère lune! si pleine de joies et de tristesses, toi qui cours au-dessus des montagnes et des vallées, — oh! va saluer mille fois de ma part ma bien-aimée.

— Qu'est-ce qui frappe et crie ainsi à ma porte? Ce n'est pas le moment de porter des messages. Je suis encore très-fatiguée de ma

dernière course, — il faut que je dorme au moins trois heures. D'ailleurs, tu as souvent maudit ma clarté, — quand tu te glissais chez ta bien-aimée; — aussi tu ne m'auras pas pour messagère. — Va chez mes filles les étoiles, elles ont de meilleures jambes que moi. »

Et j'allai vers les petites étoiles, qui ont des yeux si pleins de miséricorde : « O belles et innombrables étoiles d'or! — Vous qui regardez au loin, au-dessus des montagnes et des vallées! — allez saluer de ma part ma bien-aimée.

— Cher enfant, nous n'avons pas le temps d'aller porter des saluts; le chemin est long dans l'immensité; nous tissons et nous brodons toute la nuit — la robe splendide du ciel. — Et d'ailleurs, ton amour est-il assez jeune encore pour penser au ciel, aux anges, aux étoiles, et avoir recours à ce qui est éternel? — Prie plutôt les nuages de parler pour toi; ceux-là disent encore quelques mots à la terre. »

Et j'allai vers la demeure des nuages. — Beaucoup de ces jolis moutons argentés vinrent à ma rencontre : « O vous, chères petites brebis d'argent, dont les pâturages sont au-dessus des montagnes et des vallées, — allez saluer mille fois de ma part ma bien-aimée.

— Ah! mon enfant, nous n'avons pas le temps d'aller porter des saluts; nous avons de l'eau à verser sur la terre; — il nous faut tordre nos robes pleines de pluie sur les vallées et sur les champs qui en mendient! — D'ailleurs, ton amour est-il un enfant si timide — qu'il ait besoin de se voiler sous les nuages? — dis-en un mot à l'éclair et à la foudre, — dis-le aussi au vent, voilà les maîtres qui nous commandent! »

Et j'allai vite vers les vents. — Ils me reçurent avec une grande violence. « O vents! ne me faites pas ainsi tourner la tête! — Mais puisque vous volez comme l'orage au-dessus des montagnes et des vallées, — allez saluer mille fois de ma part ma bien-aimée.

— Nous autres vents, nous n'avons pas le temps d'aller porter des saluts! C'est nous qui conduisons le mouvement et le tumulte à travers le monde! Nous chantons éternellement la chanson du voyageur; nous cherchons, nous questionnons depuis des milliers d'années, — et nous n'avons encore rien découvert. — Parle plutôt au fleuve; — il n'est pas si pressé que le vent, — et peut-être ta belle amie se baigne-t-elle dans ses eaux? »

J'allai plus loin, et j'arrivai à la source qui sort de la montagne avec un murmure argentin. « O beau torrent! tes eaux scintillantes

serpentent à travers le vallon de ma bien-aimée! Va donc saluer mille fois de ma part ma jeune belle.

— Nous, ondes, nous n'avons pas le temps de porter des saluts! — Notre chemin jusqu'à la mer est si long, si long! — il nous faut marcher en murmurant nuit et jour, — pour arriver à contempler cette magnificence bleue et infinie; — il nous faut porter bien des nacelles et bien des vaisseaux jusqu'au cœur de notre père l'Océan! — Et d'ailleurs, si le soleil et la lune, — les étoiles, les nuages, les éclairs et les vents ne veulent pas être tes messagers, pourquoi ne te mets-tu pas toi-même en route? »

Et j'allai en effet moi-même — vers la maison de ma bien-aimée : « Ma belle amie, mets-toi donc vite à ta fenêtre! — Je viens de si loin, à travers les montagnes et les vallées — pour t'embrasser mille fois! »

Et je fis choix ainsi du meilleur messager.

Parmi les *ballades* dont nous voudrions pouvoir traduire un bien plus grand nombre, nous aimons particulièrement celles du *Retour du vieux ménétrier,* — de la *Joueuse d'orgue* — et des *Fossoyeurs.*

LE RETOUR DU VIEUX MÉNÉTRIER.

Le vieux ménétrier s'appuie contre un tilleul; il caresse comme en rêve les cordes de son violon.

Puis le joueur de violon joue avec force, avec feu, les feuilles dansent et dansent joyeusement.

Il est parti avec une barbe noire; — il revient avec une barbe grise.

Le joueur de violon joue sans relâche, — et les feuilles dansent toujours.

Personne ne le connaît plus dans son village; — toutes ses anciennes joies sont flétries.

Et le joueur de violon joue sans relâche, — les feuilles dansent sur toutes les branches.

Le vieux tilleul, fidèle, le reconnaît seul; — c'est là qu'il conduisait les rondes joyeuses.

Le joueur de violon joue avec une vitesse fébrile; les feuilles dansent comme les banderoles des mâts.

Ceux qui se sont assis autrefois aux repas de noces, — ceux qui ont dansé le soir se reposent maintenant de leurs danses joyeuses.

Et le violon pleure, et le violon gémit, — les feuilles continuent leurs rondes sauvages.

Et le vieux joueur de violon aussi a besoin de repos et de sommeil, — et tout en jouant il ferme les yeux.

Et l'archet tremble, l'archet palpite, — les feuilles dansent, la cime du tilleul gémit.

L'archet s'échappe des mains de son vieux maître, — son cœur jette un soupir! Écoutez! est-ce une corde qui se brise?

Et des plaintes s'élèvent, comme si des esprits causaient entre eux; et les feuilles dansent comme secouées par l'orage.

Un souffle de vent passe sur le violon, — et il joue comme un chant d'adieu au vieux musicien.

Et le vieux joueur de violon reste plongé dans un rêve profond! — Et les feuilles mortes tombent de l'arbre!

LES FOSSOYEURS.

« Hé! fossoyeurs, sous les tilleuls! — pour qui creusez-vous cette fosse profonde?

» — Nous bâtissons une maison avec nos bêches de fossoyeurs; elle » aura six pieds de long et trois pieds de large.

» Elle n'aura que six pieds de long et trois pieds de large, et ce » sera une maison pour... l'éternité.

— » Et quand elle sera bâtie, qui donc y descendrez-vous? Cette » maison est trop petite pour ma douleur.

— » La plus grande douleur trouve place dans une tombe; — nous » y mettrons ta pâle bien-aimée.

— » Et si vous y mettez ma pâle bien-aimée, — je viendrai demain » dès l'aurore.

» Je viendrai chaque jour dès l'aurore, — avec une fraîche cou- » ronne de roses blanches.

» Et lorsqu'un jour se passera — sans que vous ayez vu une cou-
» ronne,

» Allez chercher vos pelles, — et creusez encore une tombe à cette
» même place.

— » Et si nous creusons une tombe à cette même place, — qui l'or-
» nera de roses fraîches?

— » Eh! comment pourrait-on l'orner de roses rouges, — puisque
» tous les cœurs qui m'aimaient sont morts! »

LA JOUEUSE D'ORGUE.

Le vent d'automne balaie la ville en mugissant; — il balance l'arbre placé devant cette haute maison.

Dans les larges rues tourbillonne la poussière, — l'arbre a un beau feuillage doré.

Une pauvre femme est devant la grille de la maison, — elle tourne son orgue, et elle regarde les fenêtres!

Elle regarde les fenêtres, — tout reste sourd; — l'arbre jette sur elle son feuillage doré.

L'orgue chante, l'orgue implore, — la pauvre femme tourne, tourne toujours.

Elle regarde les fenêtres, — tout reste sourd; — l'arbre lui jette son feuillage doré.

Elle a couché son enfant sur l'orgue; — il dort doucement bercé par la musique.

Elle regarde les fenêtres, — tout reste sourd; — l'arbre lui jette son feuillage doré.

Elle joue cette triste chanson du besoin; — cette vieille et toujours nouvelle chanson, — qui demande du pain.

Elle regarde les fenêtres, — tout reste sourd; — l'arbre lui jette son feuillage doré.

Avec des larmes elle lève les yeux vers le ciel, — comme si elle voulait dire : M'entend-on là-haut?

Et nulle part on ne l'entend; — tout reste sourd; — l'arbre lui jette son feuillage doré.

Dans les poésies nommées *Sinngedichte*, nous avons remarqué cette touchante *Épitaphe du pauvre poëte :*

Tu as chanté, parce que tu as vécu, — tu es mort, parce que tu as chanté; — bien doux était le but auquel tu aspirais, — bien amer celui que tu atteignis. — Petite fut ta chanson, mais grand était ton cœur. — Repose-toi dans le sein pieux de la terre, — de ton sort de poëte!

Je ne saurais mieux couronner ces fragments empruntés à l'œuvre poétique de M. Pfaü que par ce charmant morceau placé par lui dans les dernières pages de son volume; il exprime si bien la tendresse et les inquiétudes paternelles d'un auteur qui livre ses enfants bien-aimés, *qu'il a bercés nuit et jour sur son cœur,* aux regards malveillants des étrangers, que rien de ce que nous pourrions dire à cet égard ne vaudrait la grâce naïve et le sens profond de cette poésie :

A MES CHANTS IMPRIMÉS.

Pauvres chants! Vous êtes là tout effarouchés devant les yeux du lecteur, — et vous ne savez plus trouver les paroles que le poëte vous a apprises. — Comme un essaim d'enfants joyeux, devant des visiteurs étrangers, — vous vous détournez à demi honteux, à demi effrayés, — vous réfugiant dans quelque coin. — Bien que l'hôte, pour plaire à votre père, — vous caresse tendrement le menton et les joues en faisant votre éloge, — vous vous taisez obstinément, et vous lui refusez toute réponse; — car, petits coquins, vous devinez qu'il se dit en lui-même : « Ah! si je pouvais avec art me débarrasser de vous, anges tapageurs! » — Mais que les pères sont donc faibles pour leur propre sang! — Le vôtre vous prend sur ses genoux, — vous chuchote en souriant quelques mots à l'oreille, — quelques mots que vous connaissez bien. — Et votre visage s'éclaircit et s'ouvre à l'affection, — comme un calice fermé que le soleil fait épanouir. — Votre père connaît et comprend toutes vos moindres façons, — lui qui vous a bercés nuit et jour sur son cœur paternel, — il sait quels trésors de vie vous possédez — sous cette joue si ronde, sous ce front si uni. — Il est artiste et connaisseur, observateur et créateur; — et il vous aime à bon droit, vous qui l'avez rendu père. — Tenez, voici venir aussi un ami — qui vous est bien connu; — réjouissez-vous, tournoyez, essaim

bondissant, en danses harmonieuses. Riez, chantez, ou pleurez librement devant celui — qui a été pour vous un second père, — et qui vous aime parce qu'il vous comprend. — Votre bégaiement est pour lui une musique; il comprend comment, à travers vos efforts, la pensée arrive à se dégager de la sensation.

Celui-là seul qui s'approche de toi avec sympathie et un cœur simple — peut comprendre ta beauté, ô divine enfance! — Et vous, chants, vous enfants de lumière dans de sombres vêtements, — ne découvrez qu'à ceux qui vous aiment le monde caché que vous portez en vous. — Pour l'étranger vous n'êtes qu'une race oisive, — à l'initié seulement contez avec confiance vos secrets; — lui seul reconnaîtra à certains signes ce qui ne peut s'exprimer par des mots, — et il lira dans un langage incomplet ce que la parole ne peut rendre complétement. »

E. de Villers.

LE ROUET,

Traduit de l'allemand de E. GEIBEL[1].

Tourne, tourne et tourne encore,
File sans repos, sans fin
Pour l'enfant à son aurore,
Pour la mort et pour l'hymen.

Fil doré, ne saurais dire
Ce que tu seras un jour :
Dois-je un jour pleurer ou rire,
Mon rouet, au dernier tour?

Le zéphyr devient tempête,
Et l'espoir se change en deuil;
Ce qu'on filait pour la fête
Ira parer le cercueil.

Du destin voilà l'image,
Car il tourne ainsi que toi;
Tel gaiement part en voyage
Qui revient en pleurs chez soi.

Doucement mon doigt te guide,
Fil léger, tu fuis toujours :
Ainsi fuit d'un vol rapide
L'heureux temps de nos amours.

Tourne, tourne donc sans cesse,
Mon rouet, jusqu'au matin;
Sous le doux mal qui m'oppresse,
O mes pleurs, coulez sans fin.

J. DUESBERG.

[1] Musique de M. de Hartog.

W. A. MOZART.

(*W. A. Mozart,* von Otto Jahn. 4 vol. in-8°. — Leipzig, 1856-1859.)

DEUXIÈME ARTICLE[1].

I.

Au mois de septembre 1767, Léopold Mozart retourna à Vienne avec sa famille. Le prochain mariage de l'archiduchesse Marie-Joséphine avec le roi Ferdinand de Naples lui promettait une occasion favorable de produire de nouveau son fils devant le public, et il espérait que le succès répondrait aux progrès du jeune virtuose.

D'abord ils n'éprouvèrent que des revers. La petite vérole régnait à Vienne; la princesse Joséphine elle-même y succomba; et la maladie augmentant de plus en plus, Léopold Mozart se retira avec sa famille à Ollmutz, chez le comte Antoine de Podstatzky, doyen de chapelle de cette ville et chanoine de Salzbourg, lequel, par une rare exception, ne redoutait point la contagion de la maladie. Les deux enfants cependant en furent atteints; après leur guérison, la famille retourna à Vienne. L'impératrice Marie-Thérèse les fit aussitôt venir à la cour, les reçut de la manière la plus gracieuse, et s'informa avec le plus vif intérêt de la santé des enfants et de leurs voyages. Mais comme, depuis la mort de son mari, elle ne fréquentait plus le théâtre, et ne tenait même plus

[1] Voir la livraison d'août.

chez elle de réunions musicales, une invitation de jouer à la cour ne pouvait venir que de l'empereur Joseph II. Celui-ci, voulant restreindre les dépenses et le luxe, avait commencé par des réformes dans sa propre maison, et se montrait peu disposé à cette libéralité envers les artistes qui, jusque-là, avait été regardée comme inséparable de la magnificence du trône. Pour complaire à l'empereur, la noblesse suivait son exemple. Pendant le carnaval, la danse était le seul divertissement; pour plus d'économie, on donnait les bals, à frais communs, dans des salles publiques; et comme les entreprises de bals et de spectacles étaient affermées par la cour, la caisse de l'État y trouvait de nouveaux profits.

En général, le public viennois avait alors peu le goût des beaux-arts. « Les Viennois, dit Léopold Mozart, ne sont nullement désireux de voir un spectacle sérieux ou raisonnable; ils en ont même peu ou point d'idée. C'est là une chose connue et que leurs théâtres prouvent journellement. Ils ne veulent voir que danses, arlequinades, magie et fantasmagorie. Un grand seigneur portant une décoration applaudira et rira à perdre haleine en écoutant de niaises ou obscènes plaisanteries; mais, pendant les discours les plus ingénieux, la scène la plus belle, la plus tragique, la plus touchante, il ira bavarder avec les dames, à si haute voix que d'autres braves gens n'y comprendront pas un mot. » Loin d'être chargé, il manque à ce tableau le divertissement favori du temps : les abominables combats d'animaux [1].

A la parcimonie de la cour et de la noblesse, à l'indifférence et au mauvais goût général du public, il faut ajouter la jalousie et les cabales des innombrables musiciens et virtuoses qui ne voyaient plus dans le jeune Mozart une intéressante curiosité, mais un redoutable rival. Wagenseil excepté, qui était malade et ne pouvait être utile à nos amis, toute la tourbe des clavecinistes et des compositeurs s'était conjurée. Leur tactique consistait à éviter avec le plus grand soin de voir Wolfgang et de l'entendre, afin de pouvoir dire qu'ils ne le connaissaient pas, que c'était pur charlatanisme, qu'on ne lui faisait jouer que des morceaux qu'il savait, et qu'il était absurde de croire qu'il composait.

[1] Lors de la première représentation de l'opéra d'*Alceste* de Gluck (1767), on entendait, même dans les places occupées par l'aristocratie, des exclamations telles que les suivantes : « Comme c'est édifiant! neuf jours sans spectacle, et le dixième, c'est un *De profundis!* — Quoi! il me semble que ce passage veut des larmes! Possible que j'en verse... d'ennui! — Vraiment, voilà ce qui s'appelle gaspiller son argent! Le beau divertissement, qu'une folle qui meurt pour son mari! »

Cependant l'empereur ayant exprimé le désir que le jeune Mozart fît la musique d'un opéra et en dirigeât lui-même l'exécution, le père et le fils saisirent cette proposition avec transport. Bientôt le premier acte d'un opéra-bouffe fut prêt; on le communiqua aux chanteurs, qui témoignèrent leur admiration. Wolfgang se conformait à tous leurs désirs, composait des airs nouveaux à leur gré, et la partition entière, en trois actes, ne tarda pas à être terminée. Mais alors de tous côtés surgit l'intrigue. On répand que la musique ne vaut rien et qu'elle ne convient pas aux paroles. Lorsque Hasse et Métastase déclarent que trente opéras ont été donnés à Vienne qui ne valent pas celui de l'enfant, on change de système et l'on soutient que la musique est du père. A différentes fois, devant des personnages éminents, Léopold Mozart fait choisir au hasard une poésie de Métastase, et, séance tenante, la fait mettre en musique par son fils. Alors on ameute les musiciens de l'orchestre, en insinuant combien il leur serait honteux d'être dirigés par un enfant occupant la place où l'on était accoutumé de voir Gluck[1]. En face de l'opposition générale, les chanteurs aussi commencent à changer de langage et à manifester des doutes sur la réussite de l'opéra. Le directeur Affligio, sorte d'aventurier pour qui l'art était lettre close, et qui fut plus tard condamné comme faussaire, n'avait accueilli la proposition de l'empereur qu'en vue d'un succès de curiosité par la jeunesse de l'auteur. La méfiance le gagne; il demande délai sur délai, révoque en secret les ordres qu'il donne ouvertement. L'empereur s'informe à plusieurs reprises des progrès de l'ouvrage; rien n'y fait, la direction du théâtre étant affermée à Affligio avec réserve des entrées gratuites de la famille impériale. Il ne restait à Léopold Mozart que d'écarter une à une les échappatoires du directeur, et lorsqu'à la fin il le voit mettre en répétition un opéra après l'autre, sans s'occuper aucunement de celui de Wolfgang; lorsque, poussé à bout, il réclame le prix convenu pour la composition de l'ouvrage, avec indemnité pour le temps perdu, Affligio lui déclare que, s'il veut « prostituer » son fils, l'opéra sera joué; mais lui, le directeur, le fera huer et siffler. Certain que cette seule fois il lui serait fidèlement tenu parole, Léopold Mozart adresse une plainte à l'empereur; l'empereur ordonne une enquête, et l'enquête n'amène aucun résultat.

Le titre de l'opéra est *la Finta semplice;* la partition a été conservée

[1] La réserve que Gluck paraît avoir gardée pendant ces intrigues s'explique par les tendances tout italiennes de l'opéra du jeune Mozart, car son caractère droit et loyal exclut toute idée de jalousie. Plus tard, après avoir entendu l'*Enlèvement au sérail,* il lui témoigna son admiration de la manière la plus franche et la plus affectueuse.

en manuscrit. Le texte, de Luigi Collini, est tout à fait dans le mauvais goût du temps; la musique mérite les éloges qu'en avaient faits les personnes impartiales[1].

Neuf mois s'étaient ainsi écoulés; la famille avait dû vivre presque uniquement de ses économies, car l'archevêque de Salzbourg avait généreusement permis à Léopold Mozart de prolonger son séjour à Vienne, mais en l'avertissant que, « d'après l'avis consciencieux de la plus grande partie de la cour, » son traitement cesserait de courir pendant son absence, dont les jaloux et les envieux ne manquèrent point de profiter pour chercher à lui nuire à Salzbourg; mais Léopold Mozart avait une confiance inébranlable dans la Providence; il regardait un succès théâtral à Vienne comme devant ouvrir à son fils le chemin de l'Italie; et, tout en s'efforçant de persuader à l'archevêque que son honneur personnel, comme celui de l'archevêque même, l'obligeait à persévérer dans la lutte, il était décidé d'abandonner plutôt sa position à Salzbourg que de la conserver au préjudice de l'avenir de son fils.

La cabale avait triomphé; mais son but principal n'en devait pas moins être manqué. Les deux Mozart eurent occasion de voir l'empereur à la cérémonie de la pose de la pierre fondamentale pour une nouvelle église de la maison des orphelins. Joseph II s'entretint avec Wolfgang de son opéra, et c'est sans doute à la suite de cette entrevue que celui-ci fut chargé de composer, pour la bénédiction de l'église, une messe solennelle avec offertoire, et un concerto de trompette. L'exécution eut lieu (le 7 décembre 1768) en présence de la cour et d'un nombreux public; Wolfgang dirigeait, le bâton de chef d'orchestre à la main, et ce succès lui fit prendre place dans les rangs des compositeurs dont la jalousie l'avait voulu exclure.

Pendant leur séjour à Vienne, Léopold Mozart fit encore exécuter chez l'un de ses amis, nommé Mesmer, inspecteur de l'école normale[2], une opérette, *Bastien et Bastienne,* composée par son fils. Le texte, de Schachtner, est une imitation d'une pièce française de Harny et de madame Favart, *les Amours de Bastien et de Bastienne,* jouée à la Comédie française, et qui n'est elle-même qu'une parodie du *Devin de village* de J. J. Rousseau[3]. Il est intéressant de remarquer que l'opéra *la*

[1] On trouvera dans l'ouvrage de M. Jahn une analyse détaillée de cette œuvre, ainsi que des autres dont nous parlerons dans la suite.

[2] Par une erreur de Nissen, on a confondu ce Mesmer avec le fameux magnétiseur de même nom.

[3] La parodie consistait à substituer des paysans véritables aux personnages idéalisés de

Finta semplice est écrit dans le style italien, tandis que la musique de *Bastien et Bastienne* s'éloigne des formes conventionnelles de ce style et se rapproche des essais d'un opéra national allemand que plusieurs compositeurs avaient déjà tentés.

II.

Le succès obtenu à Vienne valut à Wolfgang, après son retour à Salzbourg, l'honneur d'être nommé directeur de l'orchestre — sans traitement. Il employa la majeure partie de l'année 1769 à continuer ses études musicales et à composer de la musique religieuse. On voit que pour former un compositeur d'opéras le père ne prenait point la route la plus facile, ni en apparence la plus courte. Le séjour en Italie était regardé alors comme indispensable pour achever l'éducation d'un musicien et donner du lustre à sa réputation. Non-seulement la musique y était généralement aimée et cultivée, mais elle était l'art de prédilection, inséparable de la pompe et de la splendeur des cours, des fêtes, des églises, et l'on ne ménageait aucune dépense pour lui donner la perfection désirée. L'artiste y trouvait des occasions nombreuses de développer son goût et son talent, de se produire, de se faire apprécier; s'il obtenait du succès, les théâtres lui étaient ouverts, et, dans tous les pays, la réputation gagnée en Italie était la plus brillante et la plus fructueuse. Léopold Mozart n'ignorait pas qu'il n'y avait pas de grands profits pécuniaires à attendre d'un voyage en Italie; les concerts ou académies étaient le plus souvent donnés par des sociétés privées ou par des établissements publics; on n'y payait point d'entrée, et l'artiste ne pouvait guère espérer que des honoraires, généralement peu considérables, payés par le directeur. Mais, en mettant son fils en rapport avec l'élite des musiciens, artistes et amateurs, Léopold Mozart voulait développer de plus en plus son génie et, s'il était possible, le faire réussir comme compositeur dramatique. Conformément aux principes que nous lui connaissons, il tenait à une grande régularité dans les études de Wolfgang, même pendant les voyages, et, ce qui est digne de remarque, il ne se contenta pas d'utiliser leur séjour en Italie pour la musique : nous le voyons encore observer avec intérêt les rapports politiques, les mœurs des nations,

l'opéra du *Devin*; la musique était composée d'airs connus. J. J. Rousseau n'en parle pas dans ses *Confessions*.

les beautés de la nature, les restes de l'antiquité, les chefs-d'œuvre des arts plastiques; communiquer, dans ses lettres, ses observations à sa femme et à sa fille, et les renvoyer à des récits de voyages, en attendant qu'ils reçussent les livres et les gravures dont il faisait collection pour en faire l'objet de leurs entretiens après le retour.

Le changement de climat et de genre de vie exigeait des précautions pour la santé du fils, précautions faciles, d'après le témoignage du père : « Wolfgang, écrit-il de Milan à sa femme, ne se fera pas de mal avec le manger et le boire. Tu sais qu'il se modère lui-même, et je puis t'assurer que je ne l'ai jamais vu aussi attentif à sa santé que dans ce pays-ci. Si quelque chose ne lui semble pas bon, il n'a garde d'y toucher; bien des jours il mange très-peu, et ne s'en trouve pas moins gras et bien portant, alerte et joyeux. » — De Rome il écrit encore que Wolfgang fait aussi bien attention à sa santé que le peut faire une grande personne.

Accueillis partout avec admiration et enthousiasme, leur voyage à travers l'Italie ne fut qu'une série de triomphes. A Milan, Wolfgang fut chargé de la composition du premier opéra pour la saison suivante (les théâtres italiens exécutaient ordinairement, chaque hiver, trois opéras nouveaux). A Bologne, ils trouvèrent le P. Martini, le plus savant musicien de ce temps, et qui était regardé comme un oracle musical, même en dehors de l'Italie; sa recommandation était partout la meilleure. Léopold Mozart ne manqua pas de lui amener son fils, et Martini, après avoir mis le jeune compositeur à l'épreuve, lui délivra une attestation de maître en l'art du contre-point. Arrivés à Rome le mercredi saint, ils se hâtèrent d'aller à la chapelle Sixtine pour entendre le *Miserere* de Greg. Allegri. On sait que Wolfgang nota cette composition de mémoire; le vendredi saint, il l'emporta avec lui, cachée dans son chapeau, pour rectifier ce qui avait pu lui échapper à la première audition[1]. A Bologne, à Rome, à Naples, on lui offrit la composition d'un opéra pour la saison suivante; mais, s'étant engagé pour Milan, il ne put accepter. Le fait suivant peut donner une idée de la surprise, de la stupéfaction qu'occasionnait son talent. Lorsqu'à Naples il joua au conservatoire *alla Pietà*, l'agilité de sa main gauche fit venir aux auditeurs l'idée que la bague qu'il portait au doigt contenait un charme. Il fallut, pour les désabuser, ôter la bague, et alors leur admiration n'eut plus de bornes.

[1] Le père croyait qu'il était défendu aux chanteurs, sous peine d'excommunication, de rien divulguer de cette œuvre. C'était une erreur; une pareille défense n'a jamais existé.

Le pape, dans une audience que les deux Mozart eurent chez lui en repassant par Rome, remit à Wolfgang la croix de l'Éperon d'or, « la même que portait Gluck », comme disait le père, qui ne pouvait sans rire, ni certainement sans satisfaction, entendre appeler son fils *signor cavaliere*. Le fils lui-même paraît avoir peu tenu à ce titre; dans les premières années qui suivirent, il mit bien sur ses compositions : *del signor cavaliere W. A. Mozart;* mais plus tard il n'en fit plus aucun usage, et l'on n'a jamais parlé du chevalier Mozart, comme on parle du chevalier Gluck. Mozart était trop simple de manières, trop uniquement occupé de son art pour attacher quelque importance à des honneurs extérieurs; Gluck, au contraire, y tenait comme à un moyen de rehausser la dignité de l'artiste en face d'une noblesse hautaine qui prétendait maintenir une barrière infranchissable entre elle et la bourgeoisie. Chacun des deux avait raison en son sens.

En revenant à Bologne, Wolfgang reçut une nouvelle distinction : l'Académie philharmonique de cette ville l'accueillit au nombre de ses membres[1]. Cependant le temps approchait de s'occuper de la composition de son opéra pour Milan, et il se mit à composer les récitatifs. Le poëme, de Cigna-Santi, est intitulé : *Mitridate, rè di Ponto, opera seria in tre atti*. Il était généralement d'usage, alors, de ne composer les airs, les duos, les morceaux d'ensemble d'un opéra, qu'après avoir entendu les chanteurs et selon leurs ressources vocales et leur talent. Le public attachait plus d'importance à l'exécution qu'à l'originalité de l'œuvre, et il était avant tout nécessaire au compositeur de *faire vite,* car les chanteurs prenaient leurs aises et se rendaient à leur poste le plus tard possible. Si le compositeur leur fournissait les moyens de déployer tout leur art, leur satisfaction lui était la meilleure garantie de succès; si sa musique ne leur plaisait point, il avait le choix de la changer à leur convenance ou de soutenir contre eux une lutte presque toujours trop inégale pour qu'il la tentât impunément : le chanteur pouvait faire tomber son ouvrage ou remplacer tel air qui ne lui convenait pas par tel autre pris n'importe où, de n'importe qui. Malgré l'empressement du jeune Mozart à se conformer aux désirs des chanteurs, les intrigues ne manquèrent point. Un enfant, et qui pis est, un Allemand, composer un opéra italien! Mais il ignore le *clair-obscur* nécessaire au théâtre[2]! — Dès la première répétition, la cabale

[1] Le travail de contre-point que Wolfgang dut faire comme preuve de sa capacité se trouve dans l'ouvrage de Nissen, aux suppléments, et dans l'ouvrage de M. Jahn, vol. I, p. 660.

[2] Le plaisant clair-obscur que celui de « mauvaises tragédies en musique », dont le sénateur Pococurante fait une critique si mordante! (Voltaire, *Candide*, chap. xxv.)

6.

fut réduite au silence; les chanteurs étaient ravis de leurs rôles; les musiciens de l'orchestre trouvaient la musique facile à jouer; les amis et les juges les plus compétents étaient certains du succès, et le copiste se frottait les mains — ce qui n'était pas l'augure le moins heureux, car lorsqu'un opéra réussissait, le copiste y gagnait souvent plus que le compositeur, par les copies de la partition ou des morceaux détachés qu'il faisait pour les particuliers ou les théâtres. La première représentation eut lieu vers la fin de décembre (1770); l'ouvrage fut porté aux nues (*alle stelle*) et donné vingt fois de suite avec le même succès enthousiaste. L'Académie philharmonique de Vérone reçut Wolfgang dans son sein et le nomma son maître de chapelle. Après s'être entendus avec la direction du théâtre de Milan pour un nouvel opéra à composer au carnaval de l'année 1773, le père et le fils retournèrent à Salzbourg [1].

A peine furent-ils arrivés, que l'impératrice Marie-Thérèse chargea le jeune Mozart de composer une sérénade théâtrale pour le prochain mariage de l'archiduc Ferdinand d'Autriche avec la fille du prince Ercole Rainoldo de Modène, et bientôt les deux Mozart retournèrent à cet effet à Milan. Le titre de cette nouvelle œuvre est *Ascanio in Alba*, en deux actes, liés par un ballet [2]. Hasse avait mis en musique, pour la même occasion, le *Ruggiero* de Métastase. « J'en suis fâché, écrit Léopold Mozart, la sérénade de Wolfgang a tellement écrasé l'opéra de Hasse que je ne puis le décrire. » — Hasse lui-même s'écria, dit-on : « Ce jeune homme nous fera tous oublier! » parole qui s'accorde entièrement avec son caractère libre de toute jalousie et toujours prêt à rendre justice au talent d'autrui.

Malgré les distractions de voyage et les travaux continuels, malgré les distinctions honorifiques et les témoignages d'admiration de toute sorte, Wolfgang reste toujours l'enfant candide, éveillé et spirituel, attaché à sa famille par l'affection la plus chaleureuse. Sa bonne humeur déborde dans les lettres qu'il écrit à sa mère et à sa sœur, soit en post-scriptum à celles de son père, soit séparément. On y trouve un mélange de plaisanteries, de drôleries comme tout enfant de son âge,

[1] Le prix convenu pour la composition de *Mitridate* avait été de cent *gigliati* (près de douze cents francs), avec le logement libre pendant le séjour du père et du fils à Milan. Les honoraires pour le nouvel opéra furent fixés à cent trente *gigliati*.

[2] Pendant que Wolfgang était occupé à Milan de la composition de cet ouvrage, il écrivait à sa sœur : « Au-dessus de nous demeure un violoniste; au-dessous, un autre; à côté, un maître de chant qui donne ses leçons; et dans la dernière pièce, en face, un hautboïste. Cela est très-gai pour composer, cela donne des idées. »

Salzbourgeois ou non, se les permettrait; quelquefois il amalgame des phrases françaises ou italiennes avec des phrases allemandes, voire même avec le dialecte salzbourgeois; mais partout percent l'esprit et la gaieté, et dès qu'il parle de musique, critique les chanteurs ou les compositeurs, les saillies, les épigrammes ne font point défaut et dénotent un jugement sûr et indépendant.

III.

Le retour de Léopold Mozart et de son fils à Salzbourg coïncida avec la mort de l'archevêque Sigismond; à sa place fut nommé l'évêque de Gurk, Jérôme-Joseph-François de Paule, comte de Colloredo, que la population accueillit dans un morne silence, et dont le nom est resté attaché au nom de Mozart comme une preuve qu'à la postérité, ainsi qu'à Rome, plus d'un chemin peut mener.

Le second opéra que Wolfgang avait été chargé de composer pour le théâtre de Milan est intitulé : *Lucio Silla*. Le succès en fut encore plus éclatant que celui de *Mitridate;* mais ce fut son dernier ouvrage pour l'Italie, très-probablement parce que le nouvel archevêque lui refusait la permission de quitter Salzbourg. Cependant l'intérêt que portaient au jeune Mozart le prince Ferdinand de Zeil, évêque de Chiemsée, et l'électeur de Bavière Maximilien III ne permit point à monseigneur de Colloredo de tenir la même rigueur, lorsque Wolfgang fut chargé de composer un opéra-bouffe pour le théâtre de Munich. Cet ouvrage, intitulé : *la Finta giardiniera,* fut exécuté au carnaval de 1775, et l'archevêque fut involontairement témoin du triomphe du jeune auteur. Dans l'intervalle entre la première et la seconde représentation, il était venu faire une visite à l'électeur, et dut écouter les éloges que l'électeur et toute la noblesse lui faisaient du jeune artiste qu'il avait le bonheur de posséder à sa cour. Pour toute réponse, l'archevêque ne sut que secouer la tête et hausser les épaules d'un air embarrassé. Léopold Mozart espérait qu'à la suite de ce succès son fils serait chargé de composer pour l'année suivante un opéra sérieux ; mais soit oubli de l'électeur, soit mauvais vouloir de l'archevêque, son espoir ne se réalisa point [1].

[1] Le dernier opéra de cette période de la vie de W. A. Mozart est *il Rè pastore* (poëme de Métastase), composé peu de temps après *la Finta giardiniera,* à l'occasion des fêtes données à Salzbourg pendant le séjour que fit dans cette ville l'archiduc Maximilien, le fils le plus jeune de Marie-Thérèse, plus tard évêque de Cologne.

La manière régulière et constante dont le génie du jeune Mozart se développait suffit pour faire voir qu'en surveillant soigneusement ses études, son père n'apportait pas moins d'attention à éviter tout excès de travail et toute autre cause qui aurait pu y nuire. Il avait renoncé à ses leçons et à toutes les occupations autres que ses fonctions à la cour de l'archevêque, pour s'occuper exclusivement de l'éducation de son fils. Son traitement était insuffisant pour subvenir à leurs besoins, et le gain des voyages ne pouvait y suppléer que momentanément; mais rien ne put le distraire de sa tâche. Aussi Wolfgang lui était-il complétement dévoué. Le père vante souvent son ardeur au travail; le temps passé à Salzbourg était employé à perfectionner sans relâche son talent de virtuose, et à composer de la musique instrumentale et de la musique religieuse, dont ses fonctions lui fournissaient d'ailleurs l'occasion. L'instruction musicale n'était point la seule : « Je te représentai souvent, dit le père dans une de ses lettres, que même si tu restais quelques années au delà de la vingtième à Salzbourg, tu n'y perdrais rien, parce que tu pourrais employer ce temps à mieux développer ton intelligence, à t'exercer dans les langues et à acquérir d'autres connaissances utiles[1]. » Ce qui est surtout digne d'attention, c'est que, pour habituer ses enfants à s'observer eux-mêmes, le père leur faisait tenir un journal où ils inscrivaient brièvement tous les soirs ce qu'ils avaient appris ou remarqué dans la journée[2].

Cependant le séjour de Salzbourg devenait pour le jeune Mozart de plus en plus pénible. Dans presque toute l'Allemagne, on croyait alors ne pouvoir point, aux chapelles, se passer de virtuoses et de compositeurs italiens; on les payait souvent beaucoup mieux que les autres, sans qu'ils leur fussent toujours supérieurs en talent, ce qui les rendait arrogants, et créait des conflits. Mgr de Colloredo ne pouvait oublier qu'il avait été nommé contre le gré des Salzbourgeois; il mé-

[1] Pendant le voyage postérieur de Wolfgang à Paris, le père lui recommanda dans une de ses lettres de se servir de son livre de prières latin, afin de ne pas oublier cette langue.

[2] Les distractions ne manquaient pas à Salzbourg. « Tout ici, dit un auteur, respire la joie et le plaisir. On fait bonne chère, on danse, on fait de la musique, on aime et l'on joue à la rage, et je n'ai jamais vu d'endroit où l'on puisse, avec aussi peu d'argent, avoir autant de jouissances des sens. » Le théâtre ne jouait pas régulièrement, et l'on soupirait après l'arrivée d'une troupe de comédiens, « comme à l'extrémité de la Sibérie après l'arrivée du printemps ». Léopold Mozart ne négligeait pas de laisser ses enfants prendre part aux divertissements, autant que ses modestes ressources le permettaient. La récréation principale était le tir à l'arbalète, tenu tous les dimanches par une société d'amis dont Wolfgang faisait partie.

prisait tout ce qui n'appartenait pas à la haute noblesse, particulièrement tout ce qui était originaire de Salzbourg, et il ne manquait pas, dans sa chapelle, de donner en tout la préférence aux Italiens. Sa nomination, d'ailleurs, n'avait eu lieu que par suite du désistement de l'évêque de Chiemsée, zélé protecteur de la famille Mozart, et à qui celle-ci était très-attachée. Le père, par sa réserve respectueuse, mais froide, le fils par sa prestesse à la repartie dès qu'on l'offensait, étaient peu propres à gagner les bonnes grâces de Monseigneur. Musicien lui-même, l'archevêque appréciait fort bien le talent de Wolfgang comme compositeur, et y avait recours en toute occasion; mais il n'eut garde d'augmenter son traitement dérisoire de cent cinquante florins, lui répétant d'ailleurs, en guise de gratification, qu'il n'entendait rien à son art et qu'il allât au Conservatoire de Naples pour l'apprendre.

Une autre cause de l'aversion croissante que Wolfgang éprouvait pour Salzbourg était la jalousie des musiciens et le peu d'estime dont ils étaient dignes. Lorsque le père écrivait de Mannheim que l'orchestre y était composé uniquement de jeunes gens de très-bonnes mœurs, ni buveurs, ni joueurs, ni libertins, aussi estimables par leur conduite que par leur talent, il entendait dire sans doute qu'ailleurs il n'en était point ainsi; et Wolfgang, dans une de ses lettres, rend aux musiciens de Salzbourg un témoignage tout opposé, se plaignant que la musique n'y est point considérée, par la mauvaise conduite des musiciens.

Dès la nomination du nouvel archevêque, Léopold Mozart avait commencé de chercher, au moins pour son fils, une position convenable en dehors de Salzbourg; mais ses tentatives avaient toutes échoué, et il ne pouvait d'ailleurs s'y livrer qu'avec de grandes précautions, pour que l'archevêque n'en eût connaissance. Wolfgang n'avait pas quitté Salzbourg depuis les représentations de *la Finta giardiniera;* tant pour ne point se faire oublier que pour trouver un poste digne de lui, il était essentiel qu'il se montrât de nouveau dans un voyage, comme virtuose et comme compositeur. Il s'y était préparé par des études assidues de clavecin et de violon, et par un grand nombre de compositions qu'il tenait prêtes; mais quand il en demanda la permission à l'archevêque, il n'obtint qu'un refus catégorique; il réclama alors son congé, et Monseigneur, irrité de tant d'audace, le lui accorda dans les termes les moins gracieux.

Dans les voyages précédents, Wolfgang avait été habitué à laisser à son père le soin de tout ce qui concernait les difficultés et les embarras

du voyage; d'ailleurs, par sa franchise confiante, sa candeur et sa bonté, il ne semblait point encore suffisamment garanti contre les dangers du monde. Le père, ne pouvant lui-même quitter Salzbourg, résolut donc de le faire accompagner par sa mère, qui devait plus spécialement s'occuper des comptes et de l'ordre domestique. Pour la première fois, Léopold Mozart se trouva dans la dure nécessité de faire des dettes pour subvenir aux éventualités du voyage, et il se remit à donner des leçons de musique[1]. Il recommanda à la mère et au fils de lui écrire très-régulièrement et d'une manière très-détaillée; Wolfgang devait diriger ses vues à gagner de l'argent, à dépenser peu, à trouver une place, ne fût-ce que pour quelques années, soit dans une grande ville, soit telle qu'elle ne l'empêchât point de voyager.

IV.

Le 23 septembre 1777, Wolfgang et sa mère quittèrent Salzbourg. « Après que vous fûtes partis, écrit le père deux jours plus tard, je remontai très-abattu l'escalier et je me jetai sur un siége. Je me suis donné toute la peine possible pour me contenir lors de notre séparation afin de ne point rendre nos adieux plus douloureux, et dans ce désordre de mes esprits j'oubliai de donner à mon fils la bénédiction paternelle. Je courus à la fenêtre, et je vous la donnai à tous deux; mais je ne vous vis point passer par la porte et nous dûmes croire que vous étiez déjà loin, parce que j'étais resté assis longtemps sans penser à rien[2]. »

Wolfgang, au contraire, était transporté de joie; il avait la conscience de son génie et il ne doutait pas que le reste n'allât de soi. « *Viviamo come i principi;* rien ne nous manque que papa; eh quoi! Dieu le veut ainsi; tout ira très-bien. Je suis le second papa; je fais attention à tout. J'ai tout de suite demandé de payer les postillons, car je sais mieux

[1] La gêne dans laquelle il se mit dans l'intérêt de son fils ne l'empêcha point d'être généreux et bienfaisant envers des étrangers. Voyez Jahn, vol. II, p. 40.

[2] On a pu déjà remarquer qu'à l'énergie du caractère Léopold Mozart joignait une profonde sensibilité. Son autorité sur les siens reposait uniquement sur l'affection, la prévoyance, la sollicitude incessante avec laquelle il veillait à tous les intérêts de la famille; une pression despotique lui était aussi étrangère qu'une complaisante faiblesse. Nous insistons sur ce point, parce que, sous ce rapport encore, on a méconnu son caractère, en supposant que son autorité pesait à son fils : erreur que les preuves contraires contenues dans leur correspondance auraient dû prévenir.

parler à ces gens que maman [1]. Que papa ait bien soin de sa santé et qu'il songe que le mufti HC est un ...., mais que Dieu est compatissant, miséricordieux et charitable [2]. »

Arrivé à Munich, Wolfgang se rendit chez le comte de Seeau, intendant des théâtres : « Vous n'avez point ici de compositeur capable, lui dit-il. — Je le sais bien, » répliqua le comte; et il l'engagea à demander une audience à l'électeur. L'évêque de Chiemsée plaida les intérêts du jeune Mozart : « C'est trop tôt, répondit l'électeur; qu'il voyage en Italie et qu'il se rende célèbre, je ne lui refuserai rien; mais maintenant c'est trop tôt. — J'ai été trois fois en Italie, lui dit Mozart; j'ai écrit trois opéras; je suis membre de l'Académie de Bologne; j'ai subi une épreuve qui fait suer à grosses gouttes bien des *maestri* pendant quatre ou cinq heures et que j'ai terminée dans une heure; cela peut prouver que je suis en état de servir à quelque cour que ce soit. Mon seul désir est de servir Votre Altesse. » — « Mon cher enfant, il n'y a pas de place vacante. J'en suis fâché; si seulement il y avait une place vacante! »

Rester à Munich sur des espérances incertaines, sur des offres qui, en fin de compte, ne témoignaient que du bon vouloir des amis : ce n'était point la peine de rompre en visière à monseigneur de Colloredo. Le père insista qu'on allât plus loin [3].

A Augsbourg, moins de bonheur encore. L'accueil cordial que Wolfgang reçut dans la famille de son oncle fut le seul dédommagement de ses mécomptes.

Quoique à Mannheim il n'atteignît pas davantage son but, son séjour dans cette ville, qu'on surnommait « le paradis des musiciens », eut pour lui, comme homme et comme artiste, d'importantes conséquences. On y cherchait à remplacer les opéras italiens ou français par des ouvrages allemands originaux; une excellente école de chant

[1] Pour un artiste, la seule manière de voyager alors, afin de n'être point confondu avec des musiciens ambulants et d'avoir droit au respect et à la considération, c'était de voyager dans sa propre chaise de poste.

[2] Tout en riant de la plaisanterie sur l'archevêque (Hieronymus Colloredo), le père engagea Wolfgang à ne point la renouveler, parce que ses lettres pouvaient se perdre.

[3] Nous avons vu quel soin prenait Wolfgang de sa santé pendant ses voyages en Italie; le père lui recommande les mêmes précautions pendant ce nouveau voyage : « Je te prie, lui écrit-il, de ne pas faire d'excès, car tu es habitué depuis ton enfance à un régime régulier. Je te prie aussi de te garder des boissons irritantes, car tu sais que tu t'échauffes très-facilement et que le froid te vaut mieux que la chaleur : preuve évidente que ton sang est porté à l'échauffement. Les vins forts ou pris en grande quantité te sont donc nuisibles. » Le fils le rassure : « Je mange peu, je bois de l'eau, et seulement à la fin du repas, un petit verre de vin. »

produisait des artistes distingués, et ceux du théâtre y étaient presque tous Allemands. Quant à l'orchestre, nous avons vu l'éloge qu'en fait Léopold Mozart; d'une voix unanime il était regardé comme le premier de l'Europe; il contenait pour chaque instrument les meilleurs et les plus célèbres artistes; il offrait des ressources et des perfections d'exécution qu'un compositeur ne trouvait nulle part ailleurs et qui eurent une grande influence sur le développement de la musique instrumentale.

Par son talent comme par son affabilité, sa complaisance et sa gaieté, Wolfgang s'y fit bientôt de nombreux amis, dont il se vit chéri et admiré et dont la société lui forma un milieu bien différent de celui qu'il venait de quitter à Salzbourg[1].

Trois de ses amis, musiciens à la chapelle de l'électeur palatin, se proposaient d'aller à Paris au carnaval suivant, pour donner des concerts, et l'engagèrent à entrer dans leur projet. Comme on n'était qu'au commencement de décembre, il fallait en attendant trouver des moyens de subsistance. L'électeur paraissait manifester les meilleures dispositions et promettre même à Mozart la composition d'un opéra. Finalement, après bien de l'hésitation, il donna une réponse négative.

[1] A Mannheim se trouvait aussi le célèbre abbé Vogler, dont Mozart critiqué le jeu avec beaucoup de sévérité. Comme il ne saurait être question de jalousie de la part de Mozart, nous renvoyons le lecteur à l'ouvrage de M. Jahn (vol. II, p. 109 et suiv.) pour l'appréciation de son jugement, en faisant toutefois nos réserves sur l'influence « fatale » que M. Jahn accuse l'abbé Vogler d'avoir exercée sur la musique par ses élèves C. M. de Weber et Meyerbeer.

Le portrait suivant, que Mozart fait du poëte allemand Wieland, peut servir d'exemple pour son esprit critique; c'est en même temps un curieux supplément à l'intéressant article sur Sophie de La Roche, publié dans la *Revue germanique* (livraison de mai 1860) : « J'ai fait aussi la connaissance de Wieland; mais il ne me connaît pas encore autant que je le connais, car il n'a rien encore entendu de moi. Je ne me le serais pas figuré tel que je l'ai trouvé. Il me semble un peu affecté dans son langage; il a une voix assez enfantine, il regarde continuellement avec un lorgnon, et il a une certaine grossièreté savante et quelquefois néanmoins un sot air de condescendance. Pour moi, je ne m'étonne pas qu'ici (sinon peut-être à Weimar ou ailleurs) il daigne se comporter de cette manière, car les gens le regardent comme s'il était descendu du ciel. On se gêne en quelque sorte en sa présence, on ne dit rien, on n'ose souffler, on fait attention à chaque parole qu'il prononce; — quel dommage que souvent les gens soient obligés de rester dans une si longue attente! car il a un défaut de la langue qui l'oblige à parler très-bas et à ne pouvoir dire six paroles sans s'arrêter. Du reste, il est tel que nous le connaissons tous, une excellente tête. La figure est parfaitement laide, remplie de marques de petite vérole; le nez est assez long; la taille, environ un peu plus grande que celle de papa. » — « M. Wieland, écrit-il plus tard, est dans le ravissement, quoiqu'il ne m'ait entendu que deux fois. La dernière fois, après tous les éloges imaginables, il me dit, en me serrant la main : « C'est un vrai bonheur pour moi que de vous avoir trouvé ici. »

Quoique le père fût peu porté d'abord pour un voyage à Paris, il ne s'y opposait pas si Wolfgang trouvait jusque-là des ressources dans ses compositions ou dans des leçons, à quoi celui-ci s'appliqua de son mieux. De nouvelles tentatives pour procurer à Wolfgang une position en Allemagne échouèrent encore, et le temps de partir pour Paris approchant, le père lui donna des instructions détaillées sur la conduite qu'il devait tenir pendant le voyage et à Paris : « Pense tous les jours, lui disait-il, à ce que tu dois à Dieu qui t'a donné des talents aussi extraordinaires! » — Mais quelle ne fut point sa surprise lorsque Wolfgang lui déclara renoncer au voyage! Sans discuter les raisons qu'il donna, disons la seule qu'il ne donna point, mais que son père pouvait entrevoir.

Il y avait à Mannheim un brave musicien nommé Weber, copiste et souffleur au théâtre, et qui avec un revenu plus que modeste élevait de son mieux ses six enfants dont cinq étaient des filles. La deuxième de ces filles, nommée Aloysia[1], avait quinze ans, une très-belle voix, une figure qui ne l'était pas moins, de magnifiques dispositions pour le chant, et elle jouait à première vue les sonates les plus difficiles de Mozart pour le clavecin. C'était plus qu'il n'en fallait pour que Wolfgang, avec cette ardeur généreuse qui le caractérisait, prît à tâche de seconder de toutes ses forces cette pauvre famille. Il consacra une grande partie de son temps à développer le talent de la jeune cantatrice; les succès les plus brillants furent le fruit de ses efforts, ainsi qu'une passion réciproque. Wolfgang, dans ses lettres, ne tarissait pas d'éloges sur son élève; car, sans parler d'un amour qu'il n'osait pas trop s'avouer lui-même, son âme n'avait rien de caché pour son père, et celui-ci était trop clairvoyant pour ne point comprendre quelle part avait cette passion dans le changement de ses idées.

Dans une lettre détaillée, le père exposa au fils combien jusque-là il avait peu atteint le but de son voyage, et avec quelle facilité il s'était bercé d'espérances, trop souvent déçues; il lui fit voir l'inanité de ses nouveaux projets; puis « en route pour Paris, lui dit-il, et promptement! Mets-toi au rang des grands hommes : *aut Cæsar, aut nihil!* La seule pensée de voir Paris aurait dû te préserver de tous tes projets en l'air. De Paris, le nom et la réputation d'un homme de grand talent se répandent par le monde entier! » Les exhortations du père firent rentrer Wolfgang en lui-même; il comprit que dans l'intérêt de sa famille et dans le sien propre il devait écouter la voix paternelle. Comme, dans la lettre de son père, il avait cru remarquer avec quelque peine un sentiment de méfiance, le père lui répondit :

« Non-seulement, mon cher Wolfgang, je n'ai aucune méfiance contre toi, mais je mets en ton amour filial tout mon espoir et ma confiance. Tout dépend de la saine raison que tu as certainement et de circonstances favorables; celles-ci ne se laissent pas amener de force, mais ta raison, tu la consulteras toujours, je l'espère et je t'en prie. Tu vas entrer dans un monde tout autre; et ne crois pas que par préjugé je regarde Paris comme un endroit si dangereux : au contraire, d'après ma propre expérience, je n'ai absolument aucune raison de le regarder comme bien dangereux.... Je sais que tu ne m'aimes pas seulement comme ton père, mais encore comme ton ami le plus vrai et le plus sûr; que tu sais et que tu comprends que notre bonheur ou notre malheur, la prolongation de ma vie ou ma prochaine mort, sont, après Dieu, pour ainsi dire dans tes mains. Si je te connais, je n'ai à espérer de toi que de la satisfaction qui pourra seule me consoler d'être, par ton absence, privé de la joie paternelle de te voir, de t'entendre et de t'embrasser. Vis en bon chrétien catholique; crains et aime Dieu, prie-le avec piété, ferveur et confiance, et mène une vie si chrétienne que, si je ne devais plus te revoir, ma dernière heure soit libre de toute angoisse. Je te donne de tout mon cœur ma bénédiction paternelle, et je suis jusqu'à la mort ton père fidèle et ton ami le plus sûr. »

Léopold Mozart savait quelles cordes il avait à faire vibrer dans l'âme de son fils; sa confiance ne fut point trompée.

V.

L'arrivée d'une troupe de chanteurs italiens avait provoqué à Paris, en 1753, une lutte acharnée entre les partisans de la musique française et ceux de la musique italienne[1]. La lutte s'était apaisée par le renvoi des chanteurs étrangers; mais l'influence de la musique italienne continua à se montrer dans les progrès que fit l'opéra-comique entre les mains de Duni, de Monsigny, de Philidor et de Grétry. L'opéra sérieux s'en tenait, comme par le passé, presque exclusivement à Lulli et à Rameau, jusqu'à ce que Gluck vînt rallumer la discorde. Après avoir écrit une série d'opéras dans le style italien en vogue, Gluck s'était proposé d'affranchir la musique dramatique du

[1] Voyez les *Confessions* de J. J. Rousseau, part. II, liv. VIII. Les détails donnés par Rousseau sur cette querelle, appelée la *guerre des coins*, sont confirmés par la *Correspondance* de Grimm.

despotisme des chanteurs et des formes conventionnelles. *Alceste* fut le premier ouvrage où il entra ouvertement dans la nouvelle voie; il développa lui-même ses principes dans l'épître dédicatoire de la partition. Cet opéra, donné à Vienne, fut suivi de *Paride ed Elena;* mais l'innovation parut exciter peu de sympathies, nous avons vu par quelles causes. Le véritable terrain pour la réforme tentée par Gluck, c'était Paris, et du Rollet, ambassadeur français à Vienne, lui arrangea à cet effet un texte d'opéra d'après l'*Iphigénie en Aulide,* de Racine. La protection de la dauphine Marie-Antoinette contribua beaucoup à écarter les obstacles que Gluck rencontra d'abord à Paris, et son *Iphigénie* fut jouée le 14 février 1774. Chez les uns, l'ouvrage excita l'enthousiasme; chez d'autres, des critiques amères. Les partisans exclusifs de Lulli et de Rameau y trouvaient l'influence pernicieuse de la musique italienne; le parti ultramontain blâmait les modifications « tudesques » du style italien, et ne voyait dans la manière de Gluck qu'un « réchauffé » du système de Lulli. Après avoir fait jouer sur la scène française *Orphée, l'Arbre enchanté,* la *Cythère assiégée* et *Alceste,* Gluck entreprit de mettre en musique l'*Armide* et le *Roland* de Quinault. Ses adversaires, de leur côté, réussirent à faire appeler en France Piccini, qui était alors le compositeur le plus éminent de l'Italie. Pour rendre le combat plus décisif, on arrangea pour ce dernier le *Roland* de Quinault, et la lutte se poursuivit avec une nouvelle animosité; les articles critiques, les brochures, les épigrammes se croisaient sans trêve ni merci[1]. L'*Armide* de Gluck, jouée le 23 septembre 1777, fut assez froidement accueillie; le *Roland* de Piccini, représenté au mois de janvier 1778, eut un éclatant succès. On apprécia mieux *Armide* dans la suite, et la victoire remportée par l'*Iphigénie en Tauride* de Gluck sur l'*Iphigénie* de Piccini (en 1779) donna définitivement gain de cause au compositeur allemand.

Mozart arriva à Paris quatre mois après la première représentation de *Roland;* le moment était peu propice pour pénétrer à son tour dans la brèche de la musique française. Il n'avait pu réussir à se procurer, de Vienne, des lettres de recommandation pour Marie-Antoinette; Gluck venait de partir, et quoique Mozart eût fait en Italie la connaissance de Piccini, il ne le rechercha pas : « J'ai parlé à Piccini au Concert spirituel, écrit-il; il est très-poli avec moi et je le suis avec

[1] Le fait suivant peut donner une idée de l'ardeur des deux partis : Dans un concert, on avait annoncé un air de Gluck; dès le commencement de l'air, les piccinistes quittèrent bruyamment la salle; les gluckistes, indignés, applaudirent à tout rompre. L'air chanté était de Jomelli.

lui, si nous nous rencontrons ainsi par hasard; du reste, je ne me lie pas avec lui ni avec aucun autre compositeur. J'entends mon affaire et eux aussi, cela suffit. » — Le père d'ailleurs l'avait engagé à se méfier de la jalousie des musiciens et particulièrement de celle de Grétry[1] : « Tu auras partout des ennemis, lui avait-il dit, c'est une chose inévitable; tous les hommes d'un grand talent en ont. Tous ceux qui maintenant sont en crédit à Paris et ont fait leur nid, ne voudront pas s'en laisser chasser; ils craindront de voir diminuer leur considération, ce qui est contre leur intérêt. »

Avec ce coup d'œil pénétrant avec lequel Mozart jugeait tout ce qui avait rapport à son art, il ne tarda pas d'apprécier la situation musicale, et ses lettres se ressentent du froissement qu'il en dut éprouver. — « Ce qui me chagrine le plus dans tout cela, dit-il, c'est que messieurs les Français ont changé leur goût seulement en tant qu'ils peuvent maintenant entendre aussi ce qui est bon. Mais de comprendre que leur musique est mauvaise, ils n'en ont garde! — Et puis leurs chanteurs et leurs chanteuses, — on ne devrait pas du tout leur donner ce nom; car ils ne chantent pas, mais ils crient, ils hurlent à tue-tête du nez et de la gorge! »

« Que les Français, répond le père, n'ont pas encore changé leur goût, c'est ce qui ne me fait pas plaisir; mais, crois-moi, cela n'en arrivera pas moins peu à peu, car ce n'est pas une petite affaire de refondre toute une nation. C'est bien assez déjà qu'ils puissent entendre aussi ce qui est bon; peu à peu ils sentiront bien la différence. »

Tout en promettant à son père de faire son possible pour réussir, il le prie de s'employer pour qu'il puisse bientôt revoir l'Italie : « Faites-moi ce plaisir, je vous prie; mais soyez très-gai; je m'en tirerai de mon mieux; pourvu que j'en sorte sain et sauf. — S'il y avait seulement ici un endroit où les gens eussent des oreilles pour entendre, un cœur pour sentir, du goût et de l'intelligence pour la musique, je rirais de tout mon cœur; mais au lieu de cela je suis au milieu de vraies brutes (en ce qui concerne la musique). Comment en serait-il autrement, puisque dans toutes leurs actions, leurs sentiments et leurs passions, ils ne sont pas autre chose[2]? Il n'y a pas

[1] Le nom de Mozart est un de ceux qui ne se rencontrent jamais sous la plume de Grétry. Il est vrai que, comme on sait, il n'a écrit ses *Mémoires sur la musique* que pour parler de la sienne et en démontrer l'excellence. Voltaire, dans son *Temple du goût*, voulait réduire le livre de Rabelais tout au plus à un demi-quart. Qu'eût-il fait de Grétry?

[2] Il est facile de voir que Mozart a ici en vue les tendances irréligieuses de l'époque.

d'endroit au monde comme Paris. Ne croyez pas que j'extravague lorsque je parle de la musique d'ici. Demandez à qui vous voudrez — pourvu que ce ne soit pas un Français — tout homme de sens vous dira de même. Me voilà toujours ici. Il faut que j'y persiste pour l'amour de vous. Je remercierai le Tout-Puissant si je m'en tire avec mon goût sain. Je prie Dieu tous les jours de me faire la grâce de me donner du courage et de la persévérance, afin que je me fasse honneur à moi et à la nation germanique, et de permettre que je fasse fortune et que je gagne beaucoup d'argent, afin que je puisse vous tirer de la gêne où vous vous trouvez, et que nous nous revoyions bientôt et vivions contents et heureux. » — « Je m'en allai chez moi, dit-il ailleurs, comme aussi c'est chez moi que toujours j'aime être et serai le mieux, ou chez quelque bon, brave et loyal Allemand qui, jeune homme, vit retiré, en bon chrétien, et marié, aime sa femme et élève bien ses enfants. »

Perdre des journées entières, dépenser son argent pour faire des visites, pour essuyer les dédains de la morgue aristocratique, ou s'entendre dire : « c'est un prodige! c'est inconcevable! c'est étonnant! » et puis « adieu! » : cela devait peu lui convenir. « Celui qui n'est pas ici, dit-il, ne croit pas combien cela est fastidieux. En général, Paris a beaucoup changé; les Français ont bien moins de politesse qu'il y a quinze ans; maintenant ils frisent singulièrement la grossièreté et ils sont abominablement arrogants. » — Cette dernière boutade est pleinement justifiée par les procédés de la duchesse de Chabot chez laquelle il était allé sur une recommandation de Grimm [1].

Ses amis de Mannheim, arrivés à Paris un peu avant lui, le secondaient activement pour lui procurer des élèves et pour faire connaître ses œuvres. Il donna aussi des leçons de composition à la fille du duc de Guines, à qui Grimm l'avait adressé : leçons qui promettaient d'être convenablement rétribuées et qu'à la fin on voulut lui payer si mesquinement que Mozart refusa. « Les Français, ajoute-t-il dans le récit qu'il en fait à son père, s'imaginent toujours que je n'ai que sept ans et me traitent comme un commençant; — les musiciens seuls font exception. » — Mais autant il prenait intérêt à ses élèves, lorsqu'ils en étaient dignes, autant l'occupation de donner des leçons lui offrait peu d'attrait lorsqu'elle approchait du métier. « Donner ici des leçons, dit-il, n'est pas une plaisanterie. Ne croyez pas que ce soit par paresse que je parle ainsi, mais parce que cela est tout à fait con-

[1] Voyez Nissen, p. 364; Jahn, vol. III, p. 274.

traire à mon génie et à mon genre de vie. Vous savez que je suis, pour ainsi dire, enfoncé dans la musique, qu'elle me suit toute la journée, que j'aime à chercher, à étudier, à méditer. Mais ici, mon genre de vie m'en empêche; j'aurai bien quelques heures de libres, mais ce peu d'heures me sera plus nécessaire pour me reposer que pour travailler[1]. »

Son plus ardent désir était de se faire connaître par ses compositions, surtout par une œuvre théâtrale. Dès les premiers temps de son séjour à Paris, il avait réussi à faire la connaissance de Noverre, maître de ballet du théâtre de l'Opéra, qui le reçut bien, l'engagea à composer un opéra, et s'occupa de lui trouver un poëme. — « Je vous assure, écrit-il à son père, que si j'ai bientôt à écrire la musique d'un opéra, je ne m'en effraye pas du tout. Le diable a fait cette langue, cela est vrai, et je comprends parfaitement les difficultés que tous les compositeurs y ont trouvées; mais malgré cela je me sens en état de vaincre ces difficultés aussi bien que tout autre; — au contraire, quand je me figure souvent que l'affaire de mon opéra est arrangée, je sens le feu brûler dans tout mon corps, je tremble des mains et des pieds par le désir d'apprendre de plus en plus aux Français à connaître, à estimer et à redouter les Allemands. »

« Suis mon conseil, lui dit le père, et songe que ton crédit dépend de ton premier ouvrage. Écoute avant d'écrire, réfléchis au goût de la nation, entends ou lis leurs opéras. Je te connais, tu sais tout imiter. N'écris pas à la hâte; aucun homme raisonnable ne le fait. Réfléchis d'abord bien aux paroles avec Grimm et Noverre; fais des esquisses et fais-les entendre. Tout le monde en use ainsi. Voltaire lit ses poésies à ses amis, écoute leur avis et fait des changements. Il s'agit de gagner de l'honneur et de l'argent; puis nous retournerons en Italie. »

Mais un poëme d'opéra n'est pas toujours facile à trouver, et en attendant, Noverre proposa à Mozart d'écrire la plus grande partie de la musique d'un ballet, *les Petits riens*, dont il était l'auteur. Le ballet

[1] De Mannheim déjà il avait écrit à son père : « Je veux bien donner des leçons par complaisance, surtout si je vois qu'un élève a du zèle et des dispositions. Mais être obligé à heure fixe d'aller dans une maison ou d'attendre quelqu'un chez moi, je ne le puis, dussé-je même en retirer de grands profits. Cela m'est impossible, et je l'abandonne à ceux qui ne savent que jouer du clavecin. Je suis compositeur et né pour être maître de chapelle; je ne puis enfouir mon talent de compositeur dont le bon Dieu m'a si richement doué (je puis le dire sans orgueil, car je le sens maintenant plus que jamais), et c'est ce que je ferais avec un grand nombre d'élèves, car c'est un métier très-agité. J'aime mieux, pour ainsi dire, négliger le clavecin que la composition; car le clavecin n'est pour moi qu'un accessoire, mais, Dieu merci, un très-fort accessoire. »

fut donné avec un grand succès; le nom de Mozart n'y a jamais paru, et la musique ne lui a pas valu une obole. Lorsque le père s'informa de ce qu'il en était résulté : « A l'avenir, répondit le fils, je ne ferai absolument plus rien sans savoir d'avance ce qu'on me donnera; car ce n'était qu'une complaisance pour Noverre. » — Mais cette complaisance était tout ce que demandait Noverre, qui trouvait commode de se servir d'un jeune homme toujours ardent à la composition, toujours prêt à rendre service en échange de belles promesses. Après des mois d'attente, il déclara à Mozart qu'il lui procurerait bien un poëme, mais qu'il ne lui promettait pas que son opéra serait joué.

Le père cependant n'avait pas tardé à comprendre les difficultés d'un succès théâtral. « Il faut gagner de la réputation, écrit-il. Quand Gluck, Piccini et tous les autres sont-ils arrivés? Gluck approche de la soixantaine et il n'y a que vingt-six ou vingt-sept ans qu'on a commencé à parler de lui : et tu veux que le public français, ou seulement les directeurs de spectacle soient déjà convaincus de ton talent de compositeur, quand de leur vie ils n'ont rien entendu de toi, et qu'ils ne t'ont connu depuis ton enfance que comme un excellent claveciniste et un artiste de dispositions extraordinaires? — Il faut donc en attendant que tu t'efforces de percer, afin de te montrer comme compositeur dans tous les genres. Pour cela, il en faut rechercher les occasions, n'avoir de cesse à se faire des amis, les stimuler, ne leur laisser aucun repos, les réveiller s'ils s'endorment, et ne pas croire déjà fait ce qu'ils disent. »

Ses amis de Mannheim étaient engagés au Concert spirituel et l'avaient mis en rapport avec le directeur Le Gros[1]; mais la tiédeur ou la négligence que celui-ci avait apportée à l'exécution des compositions de Mozart, avait amené la rupture de leurs liaisons. Un jour, ils se rencontrèrent chez l'un des artistes de Mannheim, et Le Gros, s'excusant de son mieux, demanda à Mozart de lui composer une symphonie, demande que celui-ci n'eut garde de repousser. — « Je suis très-content de ma symphonie, écrit-il à son père; mais je ne sais si elle plaira, — et à dire vrai, je ne m'en soucie guère; car à qui ne plaira-t-elle pas? — Pour ce qui est des quelques Français de sens qu'il y a là, je réponds qu'elle leur plaira; quant aux sots, je ne

[1] Les Concerts spirituels avaient été fondés en 1725 par Philidor, le frère aîné du compositeur d'opéras et joueur d'échecs. Le privilége consistait à donner des concerts dans une des salles des Tuileries, aux jours de fête, où l'Opéra ne jouait pas, en tout environ vingt-quatre fois l'année. On y exécutait de la musique religieuse pour solos et chœurs et de la musique instrumentale. Ces concerts furent supprimés en 1791.

vois pas grand mal à ce qu'elle ne leur plaise pas. » — La symphonie fut exécutée le jour de la Fête-Dieu, et l'attente de l'auteur fut de beaucoup surpassée, car le succès fut des plus brillants et des plus unanimes. « A la répétition, dit-il, j'avais très-peur, car de ma vie je n'ai rien entendu de plus mauvais; vous ne pouvez pas vous faire d'idée comme ils ont, deux fois de suite, râclé et barbouillé ma symphonie. J'aurais volontiers répété une nouvelle fois, mais il n'y en avait plus le temps. Je dus donc aller me mettre au lit, le cœur serré, l'âme mécontente et irritée; j'étais résolu, le lendemain, de ne pas aller du tout au concert; mais le soir, comme il faisait beau temps, je me déterminai de m'y rendre, bien décidé, si cela marchait aussi mal qu'à la répétition, d'aller à l'orchestre, de prendre le violon des mains du directeur et de diriger moi-même. Je demandai à Dieu la grâce que cela marchât bien, puisque tout est pour son plus grand honneur et pour sa gloire. » — Tout se passa à la satisfaction de l'auteur, et la symphonie terminée, dit-il, « j'allai aussitôt plein de joie, au Palais-Royal; je pris une bonne glace, je dis le rosaire, que j'avais fait vœu de dire, et je rentrai chez moi. »

« Je te félicite, répondit le père, du bonheur que tu as eu avec ta symphonie au Concert spirituel. Je comprends ton angoisse. Ta résolution d'aller à l'orchestre, si cela avait mal marché, n'était sans doute qu'une idée suggérée par ta mauvaise humeur. A Dieu ne plaise! il faut te garder de fantaisies pareilles, ce sont autant d'étourderies; un trait de ce genre pourrait te coûter la vie, et aucun homme raisonnable n'ira la risquer pour une symphonie. Un tel affront, fait en public, devrait être vengé avec l'épée à la main, non-seulement par un Français, mais par tout autre qui tiendrait à son honneur. »

Le succès de la symphonie apprit à Le Gros à mieux apprécier le jeune compositeur; il la lui acheta, ainsi qu'une autre symphonie et un quatuor concertant pour instruments à vent. Mozart vendit encore à un éditeur six sonates pour clavecin et violon; la publication de ses œuvres lui semblait la manière la plus facile de se faire un nom; mais au milieu de ces succès, un coup aussi cruel qu'inattendu était venu le frapper.

VI.

En arrivant à Paris, Mozart et sa mère avaient trouvé augmenté de moitié le prix de tous les objets nécessaires à la vie; ils avaient pris un logement sombre et si étroit, qu'il n'y avait pas même de place pour

un clavecin [1]. Pendant que Wolfgang était occupé au dehors, la mère restait « aux arrêts » toute la journée; sa santé s'altéra, elle fut presque continuellement indisposée. Au mois de mai, s'étant relevée une première fois de maladie, elle se proposait de changer de logement et de préparer elle-même leur nourriture; mais bientôt elle dut de nouveau garder le lit; la maladie devint sérieuse, et elle expira le 3 juillet. Quelque douloureuse que fût cette perte, Mozart pensa d'abord à son père; il chercha à le préparer à la fatale nouvelle, puis à calmer son inquiétude, à consoler son affliction; il redoubla de soins pour lui écrire et l'instruire en détail de sa propre situation à Paris. Les lettres écrites à cette occasion par le père et par le fils sont de nouveaux témoignages de la pureté et de la noblesse de leurs sentiments, et de l'affection profonde et inaltérable qui unissait toute la famille.

La mort de sa mère rendit la position de Mozart plus pénible encore. Ses amis de Mannheim avaient quitté Paris. Madame d'Épinay qui, triste exemple et victime des mœurs du siècle, avait abandonné son mari et demeurait avec son amant Grimm, offrit à Mozart une chambre dans son logement; Mozart accepta; mais, par ses propres sentiments de délicatesse et de fierté, aussi bien que sur la recommandation expresse de son père, il crut devoir le moins possible faire appel à leur complaisance : surtout lorsqu'il lui sembla « qu'on lui jetait toujours au nez » les services qu'on lui rendait. La société de Grimm et de madame d'Épinay contrastait trop d'ailleurs avec la maison paternelle pour que Mozart pût s'y plaire; l'air de supériorité avec lequel Grimm le traitait, la manière dont il voulait le pousser, l'opinion qu'il avait de son talent, ne le croyant pas capable d'écrire un opéra qui eût un grand succès à Paris et le renvoyant toujours aux Italiens pour l'apprendre : tout cela froissait Mozart, qui à Paris plus qu'ailleurs avait acquis la conscience de son propre génie, et qui désirait composer un opéra, ne fût-ce que pour faire voir à Grimm que, quoique Allemand, il en savait autant que « son Piccini. » Aussi Grimm, dans une lettre adressée au père, lui délivra-t-il le témoignage suivant, non moins caractéristique pour le protecteur que pour le protégé :

« Il est trop *treuherzig* (candide), peu actif, trop aisé à attraper, trop peu occupé des moyens qui peuvent conduire à la fortune. Ici pour percer il faut être retors, entreprenant, audacieux. Je lui voudrais pour sa fortune la moitié moins de talent, et le double plus d'entre-

[1] A l'hôtel des *Quatre fils Aymond*, rue du Gros-Chenet, vis-à-vis de celle du Croissant. Cet hôtel n'existe plus.

gent, et je n'en serais pas embarrassé. Au reste, il ne peut tenter ici que deux chemins pour se faire un sort. Le premier est de donner des leçons de clavecin; mais sans compter qu'on n'a des écoliers qu'avec beaucoup d'activité et même de charlatanerie, je ne sais s'il aurait assez de santé pour soutenir ce métier, car c'est une chose très-fatigante de courir les quatre coins de Paris et de s'épuiser à parler pour montrer. Et puis ce métier ne lui plaît pas parce qu'il l'empêche d'écrire, ce qu'il aime par-dessus tout. Il pourrait donc s'y livrer tout à fait; mais en ce pays-ci le gros du public ne se connaît pas en musique. On donne par conséquent tout aux noms, et le mérite de l'ouvrage ne peut être jugé que par un très-petit nombre. Le public est en ce moment si ridiculement partagé entre Piccini et Gluck, et tous les raisonnements qu'on entend sur la musique font pitié. Il est donc très-difficile pour votre fils de réussir entre ces deux partis. Vous voyez, mon cher maître, que dans un pays où tant de musiciens médiocres et détestables même ont fait des fortunes immenses [1], je crains fort que monsieur votre fils ne se tire pas seulement d'affaire. »

Veut-on maintenant savoir comment jugeait ce très-petit nombre de connaisseurs, qui, bien entendu, entraient également dans ce ridicule partage? Écoutons Grimm lui-même : « Convenons encore que le premier plaisir qu'on doit rechercher au théâtre de l'Opéra est celui de l'oreille et des yeux, et non pas cet attendrissement, cette émotion soutenue que la tragédie seule peut nous donner, comme susceptible de plus grands intérêts, de développements plus étendus et mieux gradués, en un mot une imitation plus touchante, plus naturelle et plus vraie [2]. » Et le spirituel baron trouve que les raisonnements de son temps sur la musique font pitié!

Léopold Mozart, de son côté, devait peu désirer que son fils restât à Paris. Il voyait clairement que Wolfgang, en dépit et à cause même de son génie, ne pourrait atteindre son but qu'avec le temps. D'ailleurs, il tenait avant tout à la pureté des mœurs et aux convictions religieuses; il savait qu'aussi longtemps que Wolfgang était soutenu par l'affection pour sa mère, pour qui son âme n'avait point de secrets et qui sous ce rapport du moins avait sur lui une influence illimitée, les dangers des mauvaises sociétés n'étaient point pour lui à craindre [3].

[1] Ce n'est là sans doute qu'une exagération oratoire en faveur de l'antithèse.

[2] *Correspondance littéraire*, vol. X, p. 23.

[3] On n'a pas manqué de voir une preuve en défaveur de Mozart dans la résolution de son père de le faire accompagner par sa mère. Nous sommes précisément de l'avis opposé.

Mais l'entourage dans lequel il se trouvait depuis la mort de sa mère était loin d'offrir les mêmes garanties, et le père ne pouvait sans inquiétude le voir ainsi abandonné à lui-même, au milieu de Paris, à l'âge de vingt-deux ans. Le fils désirait être nommé maître de chapelle à la cour de Bavière, et le père s'en occupait activement; mais ils rencontrèrent des difficultés, et bientôt se présenta à Salzbourg même une position avantageuse. Les places d'organiste et de directeur de l'orchestre étaient vacantes; on demandait un homme capable de remplir ces deux fonctions; le nom du jeune Mozart était dans toutes les bouches, et l'archevêque devait, après tout, préférer un artiste dont il connaissait fort bien la valeur à un autre qu'il n'aurait point connu et qu'il eût été obligé de payer chèrement. Léopold Mozart ne l'ignorait point; en homme prudent et habile, il avait eu soin de représenter toujours la position de son fils à Paris sous les couleurs les plus brillantes; il attendit qu'on lui fît des offres, fit valoir les justes plaintes de son fils et les siennes, et amena l'archevêque à faire des excuses et à promettre à Wolfgang, comme au père, un traitement de cinq cents florins, avec la faculté de voyager s'il avait à composer un opéra.

Pendant que Léopold Mozart se conduisait en adroit diplomate avec l'archevêque, il en faisait autant avec son fils, afin de vaincre sa répulsion pour la ville de Salzbourg. Il lui fit valoir tous les avantages que désormais il y trouverait, insista sur la nécessité de se libérer de leurs dettes, et lui fit habilement entrevoir la possibilité qu'Aloysia Weber fût engagée à Salzbourg comme cantatrice; car Wolfgang avait continué de s'intéresser au sort de la famille de cette jeune fille et à en entretenir son père, mais sans jamais parler, du moins ouvertement, de son amour. Dès que l'archevêque eut pris des engagements positifs, le père lui en donna avis et lui dit de partir. Wolfgang demanda à passer par Mannheim pour revoir ses amis et quitta Paris à regret[1], car, au moment du départ, les désagréments de son séjour lui devenaient moins sensibles et les avantages que lui avaient procurés ses compositions lui faisaient espérer de nouveaux succès. Il se promettait de faire tout son possible à Mannheim et à Munich, pour y trouver une position qui l'affranchît de la dure nécessité de retourner à Salzbourg, car son voyage était littéralement la marche du condamné. Le père cependant désapprouvait d'autant plus le séjour qu'il fit à Mannheim, que la cour de l'électeur et la plupart des amis de Wolf-

[1] Il y était resté sept mois.

gang avaient quitté cette ville pour se fixer à Munich; il dut insister à différentes fois, et même à la fin un peu sévèrement, pour que Wolfgang se décidât à reprendre la route de Salzbourg. Craignant d'avoir offensé son père, il s'arrêta à Munich et s'épancha dans le sein d'un ami qui eut peine à tarir ses larmes; le père s'empressa de calmer son inquiétude. « Je vous assure, mon père bien-aimé, répondit le fils, que je me réjouis de vous voir, vous, mais non pas Salzbourg, puisque par votre dernière lettre je suis certain maintenant que vous me connaissez mieux qu'auparavant. Ce doute a été la seule cause de mon hésitation à retourner à la maison et de l'affliction qu'à la fin je n'ai plus pu cacher, en ouvrant mon cœur à mon ami Becke. Quelle autre raison aurais-je eue? Je ne me sens coupable de rien qui puisse me faire craindre vos reproches; je n'ai commis aucune faute (car j'appelle faute ce qui ne convient pas à un honnête homme et à un chrétien). En un mot, je suis plein de joie et je me promets d'avance les jours les plus agréables et les plus heureux, mais seulement dans votre société et dans celle de ma chère sœur. Je vous jure sur mon honneur que je ne peux pas souffrir Salzbourg et ses habitants (j'entends les Salzbourgeois de naissance); leur langage et leur manière de vivre me sont tout à fait insupportables [1]. »

A Munich l'avait attendu la dernière des nombreuses déceptions qu'il avait éprouvées. Il y retrouvait, parmi ses anciens amis de Mannheim, la famille Weber; mais l'appréhension de son père que cette famille, dont la position s'était améliorée, le reçût avec moins d'empressement qu'autrefois, devait se réaliser, du moins pour Aloysia. Grâce aux conseils du jeune Mozart elle était devenue une grande cantatrice; Mozart revenait de Paris, Salzbourgeois et Mozart comme devant; il portait un habit rouge à boutons noirs, — que sais-je? Bref, elle ne semblait plus reconnaître celui qu'elle avait quitté dans les larmes. Pour toute réponse, Mozart se mit au clavecin en chantant à haute voix : « Je laisse volontiers la fillette qui ne veut pas de moi! »

VII.

Dans la maison paternelle, et par les amis, il fut reçu avec effusion et comme en triomphe. Quoique la manière dont il avait quitté Salz-

[1] « Quand je joue à Salzbourg, dit-il plus tard dans une lettre, ou qu'on y exécute une de mes compositions, il me semble n'avoir que des tables et des chaises pour auditeurs. »

bourg et sa longue hésitation pendant le retour fussent de nature à lui mériter moins que jamais la faveur de l'archevêque, il résista de son mieux à la tristesse qui le gagnait plus d'une fois, et le nombre et l'importance de ses compositions qui datent de cette époque prouvent son activité incessante.

Aussi avec quelle joie, après deux pénibles années passées à Salzbourg, il dut accueillir l'invitation d'écrire un opéra pour le théâtre de Munich! Qu'on se figure un ressort durement trempé, puis longtemps comprimé et subitement mis en liberté : c'était le génie dramatique de Mozart, et le produit en fut *Idoménée*. Le poëme est de l'abbé Varesco, qui se trouvait au service de l'archevêque de Salzbourg; la traduction allemande, faite plus tard, est de Schachtner. Après que le texte et une partie de la musique furent terminés, Mozart, selon l'usage, se rendit à Munich pour y achever la composition de l'opéra. Les témoignages d'intérêt, de bienveillance et d'affection qu'il reçut de la cour, de la noblesse, de ses nombreux amis, de tous côtés enfin, devaient le rassurer d'avance sur le succès de son œuvre. « Soyez sans inquiétude, écrit-il à son père; j'espère que tout marchera très-bien. Il y aura bien sans doute quelque petite cabale, mais elle ne sera probablement que très-amusante, car j'ai pour moi les musiciens les plus distingués et les familles les plus considérées et les plus influentes de la noblesse. » N'oublions pas de dire ici qu'Aloysia Weber avait quitté Munich; elle avait été engagée comme première chanteuse au théâtre de Vienne, et sa famille l'y avait suivie.

Le père, qui ne manquait jamais d'aider son fils de ses conseils, lui écrivit : « Je te recommande, dans ton travail, de ne pas songer purement et simplement au public musical, mais aussi au public non musical. Tu sais qu'il y a cent ignorants contre dix vrais connaisseurs; n'oublie donc pas le soi-disant élément populaire qui chatouille même les oreilles longues. » Wolfgang répondit : « Quant au soi-disant élément populaire, ne soyez pas en peine, car dans mon opéra il y a de la musique pour toute sorte de gens — excepté pour les longues oreilles. »

Dès les répétitions l'ouvrage fut accueilli avec un enthousiasme croissant. L'électeur était dans le ravissement, et déclarait que jamais musique ne lui avait produit autant d'effet. A Salzbourg même il ne fut bruit que de l'excellence de l'opéra du jeune Mozart, et le troisième acte surpassa encore les deux premiers dans l'admiration générale. L'archevêque, d'après les promesses positives qu'il avait faites et par égard pour la cour de Bavière, n'avait pu refuser à Wolfgang la

permission d'aller à Munich; mais il l'avait limitée à six semaines, temps beaucoup trop insuffisant pour la composition et la répétition de l'opéra. Wolfgang, à qui l'archevêque et l'arrogante noblesse de Salzbourg devenaient de jour en jour plus insupportables, aurait vu avec plaisir qu'on lui rendît sa liberté; mais son père se chargea d'aplanir les difficultés, si monseigneur de Colloredo devait en faire, ce dont prudemment il s'abstint. Le père se proposait d'aller avec sa fille assister à la dernière répétition et à la représentation de l'ouvrage; mais, ne voulant pas s'exposer à un refus de la part de l'archevêque, il attendit que celui-ci, qui devait se rendre à Vienne, fût parti, puis il partit à son tour.

Après la première représentation de l'opéra, la famille Mozart goûta les plaisirs du carnaval, puis, à la fin du mois de février, le père et la fille retournèrent à Salzbourg, tandis que Wolfgang resta encore quelque temps avec ses amis. « A Munich, dit-il plus tard dans une lettre à son père, je me suis trop diverti, il est vrai; mais je puis vous jurer sur mon honneur qu'avant que mon opéra fût joué, je ne suis allé à aucun théâtre, et je n'ai été que chez mon ami Cannabich. Si ensuite je me suis trop égayé, ce fut folie de jeunesse[1]; je me disais : Où vastu aller?... à Salzbourg! donc il faut te délecter! »

Au milieu de cette joyeuse vie arriva l'ordre de l'archevêque que Mozart vînt sur-le-champ le rejoindre à Vienne.

VIII.

A Salzbourg, Mozart venait plus que jamais de ressentir le malaise d'une situation qui n'était pour lui qu'une source d'entraves et de dégoûts; à Munich, il avait joui de la pleine liberté dont son génie, parvenu à toute sa maturité, avait besoin pour créer et vivre; à Vienne, les deux sentiments se trouvèrent en présence, et l'explosion que leur lutte devait amener ne tarda point. Revenu pour la troisième fois dans cette ville, il se rappelait les succès et les honneurs qu'il y avait eus; il y retrouvait l'estime, l'affection, l'admiration dont il était digne. Une révolution salutaire s'était opérée dans le théâtre; les poëtes les plus distingués s'efforçaient d'améliorer le goût du public; les acteurs rivalisaient de zèle pour relever leur art du mépris où il était tombé,

[1] Si l'on voulait voir dans ces paroles ce qu'on est vulgairement convenu d'appeler folies de jeunesse, ce serait une complète erreur. Il est hors de doute que la jeunesse de Mozart est restée pure de toute espèce de désordres.

et ils se voyaient eux-mêmes accueillis avec empressement dans les sociétés d'où jusque-là ils s'étaient vus exclus. Joseph II avait puissamment contribué à cette réforme en plaçant le théâtre sous la direction de l'État. Regardant l'art dramatique comme un moyen essentiel de civilisation, il y prit un intérêt actif; il fit engager des artistes de premier ordre; il chercha, par l'abaissement des prix d'entrée, à ouvrir le théâtre à la bourgeoisie; il donna plus de liberté à la critique littéraire par des lois moins sévères sur la presse, et il s'appliqua surtout à favoriser la création d'un opéra national allemand. Gluck n'avait plus rien composé depuis son *Iphigénie en Tauride;* le théâtre se trouvait donc dans les conditions les plus avantageuses, et il ne manquait, pour un opéra national, qu'un compositeur de génie. La place de Mozart était toute faite[1]. Mais le premier obstacle à vaincre était l'archevêque de Salzbourg.

Le procédé de l'archevêque était simplement celui-ci : Avoir de bons artistes pour en faire gloire, leur promettre le moins possible et leur tenir moins encore, leur fermer toutes les issues de le quitter, et, en les traitant pis que des laquais, leur ôter jusqu'à l'envie de se plaindre. De même qu'alors il était d'usage, lorsqu'on était invité à dîner, d'emmener ses domestiques pour les faire prendre part au service, de même on commandait les musiciens des chapelles pour se faire entendre. L'archevêque, dans cette intention, avait fait venir Mozart et deux autres artistes de sa cour; Mozart dut même demeurer chez lui, et tous les trois dînaient à la table des valets de chambre et des cuisiniers; ils cédaient le pas aux valets de chambre, et ils avaient la préséance sur les cuisiniers. Il ne restait au pauvre Mozart qu'à garder le silence aux propos grossiers de ses commensaux et à se soustraire le plus tôt possible à leur société. Monseigneur de Colloredo ne manquait aucune occasion de faire appel à son talent de virtuose et de compositeur; mais, tandis que l'admiration et les applaudissements éclataient de toutes parts, l'artiste n'obtenait de son maître que les paroles les plus dures et les plus blessantes. Si une occasion se présentait de se faire avantageusement entendre pour son propre compte, la permission lui en était invariablement refusée. Quand les virtuoses domestiques de Son Excellence devaient se rendre quelque part, un valet de chambre les y escortait, puis un laquais les menait à la place destinée aux musiciens. Le moyen de se résigner à une servitude aussi humi-

[1] Pour les essais d'opéras allemands antérieurs à Mozart, et maintenant complétement oubliés, voyez Jahn, vol. I, p. 124, et vol. III, p. 35.

liante, là où Mozart, enfant, avait brillé au premier rang et conversé librement avec l'empereur et l'élite de la noblesse!... La première fois qu'il dut se faire entendre en ville, aux ordres de l'archevêque, ce fut chez l'ambassadeur russe, prince de Gallitzin. Mozart arrive seul, ne tient aucun compte des laquais, entre tout droit, va rendre ses devoirs au prince et reste à lui parler. Ce fut le premier acte de révolte, et les mauvais procédés de Monseigneur allèrent en augmentant. On réclamait le concours de Mozart à un concert donné au profit d'une caisse de secours pour les veuves et les orphelins de musiciens. L'archevêque, comme d'usage, refusa; mais le mécontentement de toute la noblesse l'obligea pour cette fois à accorder la permission demandée. Le succès fut des plus éclatants; on engagea Mozart à donner un concert pour son propre compte; les dames lui offrirent de placer des billets. Refus de l'archevêque, comme de droit. Bientôt même il parla de renvoyer ses musiciens à Salzbourg. Mozart était décidé à rester à Vienne, certain que s'il retournait dans sa ville natale, il obtiendrait moins que jamais la permission de s'en éloigner. Le père, ne voulant point que pour des espérances incertaines il quittât une position assurée, fit appel à son affection filiale, et Mozart, pour l'amour de son père seul, renonça à sa résolution, mais en demandant qu'il lui permît d'aller à Vienne au carnaval prochain, quoi qu'en pût décider l'archevêque.

Cependant le départ avait été différé lorsque, subitement, un domestique arrive chez Mozart et lui ordonne de déloger sur-le-champ : l'injonction était pour lui seul. Ne pouvant immédiatement se mettre en route pour Salzbourg, il quitte la demeure de l'archevêque, et quelques jours après il va le voir, avant de partir. « Eh bien! drôle, quand s'en va-t-il[1]? » A la réponse de Mozart qu'il avait voulu partir le soir même, mais qu'il n'avait pu trouver de place, succède un feu roulant de reproches, avec les douceurs habituelles de gueux, de polisson, de crétin. Mozart songe à son père et écoute en silence; à la fin son sang bouillonne : « Votre Excellence n'est donc pas contente de moi? » — « Comment! me menacer! » Et les injures redoublent, et l'archevêque lui commande de sortir, et il lui dit qu'il va lui envoyer son congé. Mozart s'empresse de prendre acte de la déclaration; mais ce n'était point le compte de Monseigneur. On espérait dans l'autorité du père pour plier le fils au joug de Son Excellence; mais Mozart, tout en repoussant les calomnies qu'on n'avait pas manqué de répandre sur

[1] La troisième personne du singulier est en allemand une forme d'allocution moins polie que *vous*, et moins familière ou moins impolie que *tu*.

lui, persévéra dans sa résolution. Il savait que la position de son père n'était d'aucune façon en danger; l'argument irrésistible jusque-là, les dettes contractées pendant son voyage avec sa mère, tombait devant l'avenir qui s'ouvrait pour lui à Vienne[1]; et lorsque son père, sans doute par suite des insinuations de l'entourage de l'archevêque, alla jusqu'à dire que l'honneur exigeait qu'il retournât à Salzbourg, Mozart n'en put croire ses yeux. « Je ne sais, répondit-il, ce qu'il faut que j'écrive d'abord, mon très-cher père, car je ne puis encore revenir de ma surprise, et je ne le pourrai jamais si vous continuez à m'écrire et à penser de la sorte. Je dois vous avouer que dans aucun trait de votre lettre je ne reconnais mon père; — j'y vois bien *un* père, mais non le meilleur des pères, le plus rempli d'amour, celui qui a soin de son propre honneur et de l'honneur de ses enfants; — en un mot : *mon* père. Mais tout cela ne fut qu'un songe, vous vous êtes réveillé et vous n'avez aucunement besoin que je réponde à vos observations, pour être entièrement persuadé que, plus que jamais, il m'est complétement impossible de renoncer à ma résolution. — Je ne puis, dites-vous, sauver mon honneur qu'en renonçant à ma résolution? — Comment pouvez-vous tomber dans une pareille contradiction? — Vous ne songiez pas, en m'écrivant ainsi, que par un semblable désaveu je deviendrais le plus grand misérable de la terre. Tout Vienne sait que j'ai quitté l'archevêque et pour quel motif; tout Vienne sait que ce fut pour mon honneur offensé, offensé pour la troisième fois : et vous voulez que je donne publiquement la preuve du contraire? — Je dois faire de moi un lâche et de l'archevêque un prince honnête? — L'une de ces deux choses n'est au pouvoir d'aucun homme, au mien moins qu'en celui de personne; Dieu seul peut faire l'autre, s'il lui plaît d'éclairer l'archevêque. Pour l'amour de vous, mon cher père, je sacrifierais mon bonheur, ma santé, ma vie; mais mon honneur! il m'est plus cher que tout et il doit vous l'être à vous. Mon bon père, mon père bien-aimé, demandez-moi tout ce que vous voudrez, tout, mais pas cela! La pensée seule m'en fait trembler de colère! »

Au lieu de reconnaître son tort, monseigneur de Colloredo s'irritait de la fermeté de Mozart et comptait toujours sur l'autorité du père. « L'archevêque, écrit le fils, jette les hauts cris contre moi chez tout le monde; il n'a pas seulement le bon esprit de comprendre que cela ne lui fait pas honneur, car on m'estime plus que lui. On le connaît pour

[1] Il envoya même à son père une somme d'argent, et il lui en envoya à plusieurs reprises dans la suite. Son aversion pour les leçons avait diminué; il se promettait seulement d'en donner peu, mais à des conditions avantageuses, telles qu'il en avait le droit.

un prêtre vain et arrogant qui méprise tout ici, et moi on me connaît pour un homme complaisant. Je suis fier, c'est vrai, quand je vois que quelqu'un veut me traiter avec mépris et *en bagatelle*[1], et c'est ainsi qu'en agit l'archevêque; mais avec de bonnes paroles il ferait de moi ce qu'il voudrait. »

Le congé promis n'arrivant pas, Mozart en fait à plusieurs reprises la demande; on lui rend chaque fois sa requête, sous prétexte qu'on ne veut point mécontenter Son Excellence. Enfin, la veille du départ de l'archevêque, Mozart va lui-même le trouver. Dans l'antichambre, il rencontre le comte Arco, grand chef des cuisines de Monseigneur; à sa demande d'audience, celui-ci répond par des injures dignes du maître, et finalement le met à la porte avec — un coup de pied. C'est avec beaucoup de peine que le père put le décider à renoncer à la revanche qui lui était due[2]; mais lorsqu'il voulut lui faire entendre que, par l'entremise de quelque personne de qualité, l'affaire peut-être pourrait encore s'arranger, Mozart répondit : « Je n'ai qu'à consulter ma raison et mon cœur pour savoir ce qui est juste et bien[3]! »

IX.

Le père, cependant, continuait à s'inquiéter de l'avenir de son fils; il était trop habitué à veiller à tout, à se faire rendre compte de tout, pour croire que son fils pût lui-même pourvoir à ses intérêts; il craignait que Wolfgang ne se laissât entraîner par les séductions de la capitale; peut-être aussi éprouvait-il du malaise de se voir désormais privé de lui et était-il froissé de la fermeté de sa volonté. Il eut le tort de prêter une oreille trop facile aux insinuations calomnieuses dont on voit aisément la source, et de poursuivre son fils de remontrances inutiles, de reproches sans fondement. Mozart, sans diminuer en rien son affection et son respect filial, resta inébranlable. En

[1] Ces deux mots sont en français dans le texte.

[2] « C'est le cœur qui ennoblit l'homme, avait-il répondu à son père; et quoique je ne sois pas un comte, j'ai peut-être plus de point d'honneur que bien des comtes; un palefrenier ou un comte, dès qu'il m'insulte, n'est qu'un.... »

[3] L'archevêque, voulant faire voir que, s'il renvoyait Mozart, il ne tenait qu'à lui d'avoir à son service des artistes de premier ordre, fit offrir mille florins de traitement à Léop. Kozeluch, qui était regardé comme le premier claveciniste de Vienne (à Mozart, il n'en avait promis que cinq cents, et ne lui en avait payé que quatre cents). Kozeluch refusa, trouvant plus avantageux de rester à Vienne : « L'affaire de Mozart, dit-il, est ce qui m'effraye le plus; s'il laisse partir un tel homme, que ferait-il donc de moi? »

attendant qu'il trouvât un poste fixe, il s'arrangea de son mieux en composant et en donnant des leçons et des concerts. Un de ses protecteurs les plus zélés était l'archiduc Maximilien, le frère le plus jeune de l'empereur, excellent musicien, et dont la présence à Salzbourg avait donné lieu à la composition de l'opéra *il Rè pastore*. Mais Joseph II était trop parcimonieux pour créer en faveur de Mozart une nouvelle place de maître de chapelle. Quoique très-bon musicien lui-même et favorisant les essais d'opéras allemands, il ne regardait la musique que comme un agréable délassement; — c'était l'avis de Grimm; — il avait pour Haydn une répulsion marquée, et tout en comprenant la valeur de Gluck et de Mozart, il préférait la musique italienne, sous l'influence de laquelle il avait été élevé et qui lui semblait une récréation plus douce [1]. Son « idole » était Salieri, qui profitait le mieux qu'il pouvait de la faveur impériale. Les ouvrages exceptés que Salieri a écrits pour Paris, et où il se rapprocha des tendances de Gluck, il est resté attaché aux formes italiennes; il n'avait pas d'ailleurs un talent assez marqué pour introduire dans l'art des éléments nouveaux. Malgré un caractère estimable, il ne pouvait voir sans inquiétude et jalousie le jeune et redoutable rival qui s'élevait à ses côtés. Leurs relations personnelles n'en furent, en apparence, point troublées : Salieri était trop prudent et trop habile, et Mozart d'un caractère trop doux et trop exempt d'envie; mais l'inimitié du premier contre le second est un fait reconnu, et dans l'occasion, Salieri ne se faisait point faute d'intriguer contre son rival ou de chercher à le dénigrer.

Les vues de Mozart étaient dirigées principalement sur la composition d'un opéra. Son désir ne tarda pas à se réaliser; mais des changements à faire, et d'autres causes, telles que les inévitables intrigues, retardèrent l'exécution de l'ouvrage. Heureusement, le théâtre ne se trouvait plus entre les mains des Affligios, et un ordre de l'empereur coupa court aux cabales. L'*Enlèvement au sérail* fut donné le 12 juillet 1782; le succès dépassa toute attente. « Les gens, écrit Mozart, sont vraiment fous de mon opéra; cela fait pourtant du bien d'avoir un pareil succès. » — L'opéra allemand était fondé [2].

[1] Joseph II se donna un jour le plaisir d'un tournoi musical entre Mozart et Clementi, qui venait d'arriver à Vienne (à la fin de l'année 1781) avec la réputation d'un claveciniste extraordinaire. Clementi fut ravi du jeu de Mozart; celui-ci le fut moins de l'artiste italien, car, dans une de ses lettres, il le traite de simple « mécanicien ». Clementi ne recherchait encore dans ce temps que le brillant de l'exécution, et ce n'est que plus tard qu'il prit le style qui l'a placé au nombre des maîtres classiques du piano.

[2] On sait qu'après la première représentation, l'empereur dit à l'auteur : « C'est trop

En quittant subitement la demeure de l'archevêque, Mozart avait trouvé un logement chez la veuve de son ancien ami Weber, laquelle, après la mort de son mari et le mariage d'Aloysia[1], vivait dans une position peu aisée. Cette liaison déplut au père, surtout quand le bruit se répandit que son fils allait épouser l'une des filles de la maison. Mozart, occupé activement de son opéra, n'y songeait aucunement : « Si jamais, répondit-il à son père, j'ai peu pensé au mariage, c'est maintenant; j'ai bien autre chose dans la tête. » — Le père exigea qu'il changeât de demeure, ce qui avait été son intention pour en finir avec la médisance, et ce qu'il ne tarda point à faire. Mais l'isolement dans lequel il se trouva, le besoin d'une personne qui s'occupât de ses affaires domestiques pendant que toute son activité était portée sur la musique, les remontrances du père et les caquets des sots furent cause que ce qui d'abord n'avait eu aucun fondement se réalisa. Il crut voir dans Constance Weber la compagne qu'il lui fallait, et son inclination fut payée de retour. Il développa à son père, dans une lettre, tous les motifs qui le décidaient à ce mariage[2]; mais le père ne voulait point qu'il se mariât avant d'avoir une position assurée, et désapprouvait surtout une union avec la famille Weber. Mozart ne se découragea point; il se défendit contre les calomnies qui continuaient d'aller leur train, et fit tous ses efforts pour faire changer son père de sentiments, en même temps qu'il supportait avec une douceur et une patience inaltérables les caprices de sa future belle-mère et les emportements de sa fiancée. Une main amie le seconda

beau pour nos oreilles, et bien des notes! mon cher Mozart. — Tout juste, Votre Majesté, autant qu'il en faut! » répondit celui-ci. Cherubini fit à Napoléon Ier une réponse semblable au sujet de sa composition pour la mort du général Hoche. — Salieri, sur la demande de Joseph II, avait composé et fait jouer un opéra avec texte allemand, intitulé *le Ramoneur*. Après *l'Enlèvement*, il ne put plus être question de l'opéra de Salieri.

[1] Elle s'était mariée avec Lange, acteur du théâtre impérial de Vienne. Cette union ne fut point heureuse par la faute des deux parties.

[2] Nous en citerons le passage suivant : « Il m'est impossible de vivre à la façon des jeunes gens de maintenant. D'abord, j'ai trop de religion pour cela; en second lieu, j'ai trop d'amour pour mon prochain et des sentiments trop honnêtes pour être capable de tromper une jeune fille innocente; en troisième lieu, j'aime trop ma santé pour avoir affaire à des...; aussi je puis vous jurer que jamais avec aucune femme je n'ai eu des relations de ce genre. Si cela était, je ne vous le cacherais point; car faillir est toujours assez naturel à l'homme, et faillir *une* fois ne serait encore qu'une faiblesse, quoique je n'osasse promettre que je m'en fusse tenu à une seule faute si j'y étais tombé. Mais je puis vous jurer le contraire à la vie et à la mort. » Ces paroles, dont la sincérité ne sera point niée, donnent un éclatant démenti à toutes les inventions gratuites par lesquelles on a voulu ternir la jeunesse de Mozart.

pour aplanir les difficultés; le père finit par montrer des dispositions plus favorables, et le mariage fut conclu le 4 août 1782 [1].

On a voulu voir dans les relations de Mozart avec sa fiancée une circonstance heureuse pour la composition de l'*Enlèvement au sérail*. Le fait est que ces relations ne lui ont valu que de continuelles tracasseries, et que son génie se suffisait à lui-même pour l'*Enlèvement*, comme il s'était suffi pour *Idoménée* [2].

[1] Dans un passage d'une rédaction assez embarrassée, Nissen dit, après avoir parlé de l'accueil qu'Aloysia Weber fit à Mozart revenant de Paris (p. 415) : « Depuis lors, sa sœur Constance, qui était peut-être portée davantage pour le talent de Mozart que pour sa personne, et qui eut pitié du pauvre jeune homme trompé par Aloysia, chercha à l'entretenir. Il se fit un plaisir d'enseigner le clavecin à une élève aussi studieuse. Plus tard, ils se revirent à Vienne, et il se trouva que Constance avait fait plus d'impression sur lui qu'autrefois Aloysia. »

Ce pouvait être une douce illusion pour Nissen de se croire le premier amour d'une veuve approchant de la cinquantaine; mais de la part de sa femme (car ce passage est évidemment écrit sous son influence) de pareilles assertions sont au moins étranges.

[2] Voyez notre premier article (livraison d'août), p. 361.

JOHANNÈS WEBER.

(*Le troisième article à la prochaine livraison.*)

LE ROLE DE L'ALLEMAGNE
DANS LES MODERNES EXPLORATIONS DU GLOBE.

NEUVIÈME ARTICLE.

L'AFRIQUE CENTRALE.

(*Fin*[1].)

XXXVIII.

Les immigrations arabes tiennent une place importante dans l'ethnologie du nord de l'Afrique. Les plus connues appartiennent à la période musulmane; mais ce sont aussi les plus récentes. D'autres les avaient précédées à des époques bien antérieures. Les plus anciennes échappent à toute détermination historique, et la tradition même n'en a pas gardé de trace. Le peu de largeur du détroit qui forme au sud l'entrée de la mer Rouge, rendait très-facile la traversée d'Arabie en Afrique : aussi est-ce par là, selon toute probabilité, plutôt que par l'isthme de Suez, qu'a eu lieu le passage des premières colonies kouschites que l'Yémen a versées sur l'Éthiopie. Quelle que soit la raison qui les ait poussées hors de leur terre natale, ces antiques migrations arabes se répandirent de proche en proche, les unes sur la région littorale en descendant vers la frontière égyptienne, les autres dans les territoires plus rapprochés du fleuve, touchant partout aux tribus aborigènes[2] sans se mêler nulle part avec elles. Cette extraction arabe d'une partie des

[1] Voir le cahier de septembre, p. 639.

[2] Que nous regardons comme étant indubitablement de sang berber. On peut voir à ce sujet notre article précédent, p. 660.

populations de la région du Nil fut bien connue des anciens. Strabon, comme après lui Ptolémée, appelle Arabie la contrée comprise entre l'Égypte et la mer Rouge [1]; et Juba le jeune, ce savant roi de Mauritanie qui écrivit, dans les temps voisins de notre ère, des livres de géographie et d'histoire fréquemment cités par Pline, s'exprimant en termes encore plus précis, disait que « les peuples qui avoisinent le Nil, depuis Syène jusqu'à Méroé, n'étaient pas Éthiopiens, mais Arabes [2]. » Une indication analogue se retrouve, quarante ans plus tard, dans Méla [3]. Plusieurs des tribus que citent les anciens auteurs dans ce que les Grecs nommaient l'Éthiopie au-dessus de l'Égypte, existent encore dans la même région, et appartiennent en effet à la population arabe de la Nubie : tels sont les Mékarébah de l'Atbara, que toute l'antiquité, depuis Ératosthène, a connus sous le nom de *Megabari*. En Abyssinie, enfin, à côté de la population aborigène à demi sauvage des Agaoû, une race étrangère, nommée Gazi ou Kasou dans les inscriptions éthiopiennes des premiers siècles de notre ère, s'établit sur le plateau à une époque inconnue, mais probablement très-ancienne, et y répandit l'usage de sa langue. Cette langue n'existe plus aujourd'hui comme idiome vivant, mais elle s'est conservée en Abyssinie, sous le nom de ghez, comme langue liturgique : c'est un dialecte de l'arabe.

Il résulte de cet ensemble de faits que depuis un temps immémorial des tribus himyârites (ou du sud de l'Arabie) se sont répandues dans une grande partie des hauts pays du Nil; c'est la première période des immigrations arabes en Afrique. La seconde paraît être du temps de Mahomet. Celle-ci ne nous a été révélée que par les découvertes des récents explorateurs de l'Afrique centrale. C'est à Denham et Clapperton qu'on a dû la première connaissance d'une population arabe sédentaire habitant au pourtour du lac Tchad, principalement du côté du sud. Ces arabes ne sont jamais confondus avec les tribus nomades voisines du Ouadâi, du Dârfour et de la Nubie, encore moins avec les tribus du nord et de l'ouest du Sahara. Les nègres du Bornou et des contrées limitrophes leur donnent le nom de Choûa, dont jusqu'à présent l'origine est inconnue. « Les Arabes Choûa, disaient les explorateurs de 1823, sont une race très-extraordinaire. Ils présentent très-peu de

[1] Strab., livre XVII, t. V de la trad. franç., p. 369; Ptolem., lib. IV, c. v. « Toute la région littorale qui borde (à l'ouest) le golfe Arabique, dit ce dernier, est occupée par des Arabes égyptiens (Ἀραβαιγύπτιοι), qui sont ichthyophages. »

[2] Le passage est dans Pline, au § 34 du liv. VI.

[3] « Sinum (Arabicum) undique Arabes incingunt », lib. III, c. VIII.

ressemblance avec les Arabes du nord. Leur physionomie est belle et ouverte, le nez aquilin, l'œil bien fendu; la peau est d'une nuance légèrement cuivrée. Ils sont à la fois rusés et courageux. L'arabe qu'ils parlent est presque du pur égyptien. »

Les observations du docteur Barth ont confirmé l'exactitude de celles de Denham, tout en y ajoutant des particularités nouvelles. Le docteur représente les Choûa comme des hommes de taille moyenne et de formes élancées; leur teint est d'un olivâtre foncé. Il en a même rencontré de presque blancs. Ils demeurent en partie sous des tentes en cuir comme les Touâreg, en partie dans des huttes comme les nègres; leur occupation à peu près exclusive est l'élève des bestiaux. Ils cultivent très-peu; leur nourriture principale est le lait de leurs chameaux, de leurs vaches ou de leurs brebis. Ils ont gardé, en un mot, dans leur vie devenue sédentaire, les habitudes de la vie pastorale. Leurs tentes ou leurs huttes, disposées en cercle, forment des espèces de camps qu'ils nomment encore douârs. Au moral, Denham les représente comme une race fourbe et arrogante, grands confectionneurs de charmes et d'amulettes, prétendant au don de prophétie, et abusant aisément de la simplicité crédule des nègres, qu'ils détestent et méprisent. Sous beaucoup de rapports ils rappellent les Bohémiens d'Europe. Leur nombre est du reste considérable; dans le Bornou seul, où ils composent la partie principale de l'armée du sultan, ils ne fournissent pas moins de 15 à 20,000 cavaliers sous les armes, ce qui suppose une population totale de 150 à 200,000 individus. Ils sont divisés en tribus. Denham et Barth en font connaître nominativement dix à douze, tant dans le Bornou que dans le Baghirmi; et parmi ces tribus, on en voit figurer plusieurs, les Sâlamât notamment, dont les fractions se retrouvent sous le même nom dans les parties du Soudan plus rapprochées du Nil.

Que les Choûa soient venus de l'Orient, c'est ce qui ne saurait être l'objet d'un doute. Mais ce qui reste inéclairci, ce sont les causes, les circonstances et l'époque de leur migration; du moins n'a-t-on à cet égard aucun renseignement certain et précis. La tradition des tribus n'a conservé qu'un seul souvenir, c'est qu'elles sont sorties du Yémen; et sur ce point, la nature de leur dialecte, infiniment plus pur que le mâghrébî de l'Atlas marocain, vient à l'appui de leur tradition. C'est le jugement qu'en porte le docteur Barth; et M. d'Escayrac de Lauture, dans un excellent travail sur le Soudan oriental[1], partage tout à fait

[1] Mémoire sur le Soudan, 1855. Il ne faut pas confondre ce mémoire avec le volume publié en 1853 par le même observateur, sous le titre : *le Désert et le Soudan*.

ce sentiment. M. d'Escayrac n'hésite pas à regarder la colonie arabe du Bornou et du Baghirmi comme les purs descendants de la tribu Koreïchite émigrée de l'Arabie vers la dixième année de l'hégire (qui répond à l'an 631 de l'ère chrétienne), après la prise de la Mekke par Mahomet. On sait quelle longue résistance les Koreïchites, la propre tribu du Prophète, opposèrent à la nouvelle religion; vaincus, mais non réduits, contraints de quitter la Mekke ou d'embrasser la foi que depuis dix ans ils avaient combattue, on sait que le plus grand nombre préféra l'exil à la soumission. Que devint cette population émigrée? l'histoire ne le dit pas, et c'est la tradition des tribus africaines qui répond, si elle est fidèle, à cette question que l'on s'est posée. Fidèle, tout indique qu'elle l'est en effet. A quelle autre branche de la famille arabe les Choûa pourraient-ils se rattacher? Ce n'est pas aux tribus établies sur le Nil ou en Nubie depuis les temps anciens, à celles que mentionnent les auteurs grecs et latins; car si elles ont conservé l'idiome natal, c'est avec de profondes altérations, qu'expliquent assez leur long contact avec les populations natives de l'Éthiopie. On ne saurait songer non plus aux expéditions musulmanes sous les Khalifes, car aucune ne fut dirigée vers ces parties intérieures du Soudan oriental, où le culte de Mahomet n'a pénétré qu'à des époques relativement très-récentes. Il ne reste donc que l'émigration koreïchite, qui seule peut rendre raison et de la route suivie par la colonie arabe du Bornou, et de la pureté avec laquelle les Choûa conservent la langue koreïchite du Hedjaz. Il est assez singulier que ni Denham, ni le docteur Barth, ne parlent de leur religion. Il paraît probable qu'à l'exemple de tous les peuples environnants ils auront embrassé l'islamisme, qui est devenu depuis deux siècles et demi le culte général de ces contrées, et comme un titre de noblesse vis-à-vis des nègres païens du sud; néanmoins il est remarquable que les Kanoûri ou indigènes du Bornou désignent communément les Choûa sous la dénomination de Kârda, qui ressemble singulièrement à celle de Kirdi par laquelle on désigne dans le Bornou et le Baghirmi tous les Noirs idolâtres.

Nous avons déjà parlé dans notre esquisse de l'histoire des Berbers, de l'origine des Arabes du Maghreb. Ni la première invasion du nord de l'Afrique par les armes victorieuses d'Amrou, après la conquête de l'Égypte en 641, ni les expéditions qui se succédèrent jusqu'en 670 et qui eurent pour résultat la soumission au joug musulman des contrées littorales jusqu'à l'Atlantique, n'apportèrent de changement notable dans l'état des populations antérieures. Ce fut une conquête politique

et religieuse; ce ne fut pas une colonisation. Sauf les armées qui restèrent dans le pays, on n'y vit arriver aucune colonie arabe. Enflammés du zèle ardent de leur nouveau prosélytisme, les Musulmans n'aspiraient encore qu'à soumettre et à convertir les peuples, non à s'approprier et à occuper le sol. Ce fut seulement quatre cents ans plus tard, au milieu du onzième siècle de notre ère, qu'une nouvelle irruption changea la face des choses dans les provinces africaines. Nous en avons dit la cause et les résultats. Les Berbers, en partie exterminés, en partie refoulés dans la montagne ou dans le désert, disparurent presque entièrement des plaines littorales. La multitude des tribus arabes, accourue comme une meute furieuse à cette immense curée, s'appropria partout les terres et les troupeaux. Grossie sans doute encore par de nouveaux arrivants, et prodigieusement accrue depuis lors par l'accroissement naturel des générations, cette vaste immigration couvre aujourd'hui une partie considérable du nord de l'Afrique. Elle occupe exclusivement l'ancienne Cyrénaïque, domaine primitif d'une branche nombreuse de la famille berbère, celle des Léwata ou Libyens, aujourd'hui disparus; elle enveloppe les Syrtes, elle remplit le pays de Tunis, elle forme plus de la moitié de la population de l'Algérie et du Maroc. Dans l'ancienne Numidie, elle a franchi l'Atlas et s'est répandue, côte à côte avec les Berbers, dans les plaines sablonneuses du Sahara algérien; au Maroc, ses tribus se sont avancées au sud jusqu'au Sahara, et longeant cette partie aride du littoral de l'Atlantique, elles sont venues, sous le nom de Maures, rejoindre les Berbers sur les bords du Sénégal. Ainsi s'est accomplie la colonisation arabe dans le centre, le nord et l'ouest de l'Afrique.

XXXIX.

L'immigration des Foulâh dans le Soudan, qui à certains égards offre plus d'un rapport avec celle des Choûa, a eu sur l'état des populations natives et sur la condition politique de l'Afrique centrale une action beaucoup plus marquée et bien autrement étendue. L'époque et les circonstances en sont du reste bien imparfaitement connues. Ce qui est certain, c'est que leur extension dans les contrées du Soudan a eu lieu de l'ouest à l'est. Leur point de départ est la contrée alpestre qui avoisine les sources du Dhioliba, se prolongeant vers la mer aux deux côtés de la Gambie et sur la gauche du fleuve du Sénégal. Une nation encore nombreuse, et distincte des peuples nègres, continue

d'occuper un grand territoire au voisinage des comptoirs français du Sénégal, et y a gardé son nom de Foulah diversement modifié en Fouls, Pouls et Peuls par les prononciations locales. Le capitaine Ingram, gouverneur des établissements anglais de la Gambie, dépeint ainsi ceux qu'il avait vus dans l'intérieur : « Les Foulah sont décidément un beau peuple. Beaucoup d'entre eux sont d'une couleur légèrement cuivrée, quoique chez le plus grand nombre la peau soit beaucoup plus foncée. Leurs traits sont réguliers et d'une bonne expression; à la différence des Mandingues et des Djolofs, ils ont la bouche petite, des lèvres européennes et le nez quasi aquilin. Leur chevelure est douce, soyeuse, nullement laineuse; leurs sourcils noirs sont bien tracés, leurs cils longs, leurs yeux noirs et beaux. Ils sont grands, bien proportionnés, la taille droite et gracieuse; parmi les jeunes femmes, quelques-unes ont très-bon air, et passeraient pour belles même en Europe. »

Les Foulah, de même que les Berbers, se rangent avec orgueil dans la classe des peuples *blancs,* nonobstant la coloration plus ou moins foncée de leur épiderme; le portrait que nous venons de transcrire, et qu'appuie le témoignage de tous les voyageurs, justifie jusqu'à un certain point leur prétention. Il est hors de doute que par toute leur conformation, par l'ensemble de leur physionomie, par leur chevelure lisse et soyeuse, non moins que par le développement de leur intelligence, ils appartiennent à une race infiniment supérieure aux peuples noirs à chevelure laineuse. On rencontre même chez eux, surtout parmi les chefs, des figures qui se confondraient aisément avec celle des Arabes de l'Atlas ou des paysans espagnols de l'Andalousie. Cette pureté du type est cependant loin d'être uniforme. Soit dans la région sénégambienne, où depuis une antiquité immémoriale ils sont en contact avec des peuples nègres, soit dans l'intérieur du Soudan où ils se sont répandus à des époques plus ou moins récentes, les Foulah ont fréquemment mêlé leur sang à celui des Noirs, et il est naturellement résulté de ce mélange qu'un grand nombre d'individus, parfois même des tribus entières, présentent à tous les degrés le caractère des races métisses.

Les Foulah sénégambiens ont une tradition qui les fait venir du nord dans leurs demeures actuelles. Ils disent que leurs pères habitaient autrefois au delà du Sénégal, dans une contrée fertile d'où ils furent expulsés par les Arabes, et qu'ayant alors traversé le fleuve, ils s'emparèrent du pays qu'ils ont occupé depuis. Cette tradition, quant au temps et aux circonstances, n'a sûrement pas une grande valeur

historique; mais qu'elle repose au fond sur quelque chose de réel, c'est ce qu'indique la nature même des choses. A moins de supposer, ce que personne ne fera sans doute, que cette population au type presque européen est née et s'est développée au milieu des races nègres du Soudan, il faut bien reconnaître qu'elle y est arrivée du dehors. Or, elle n'a pu venir du sud, c'est-à-dire des côtes de la Guinée, et toutes les circonstances historiquement connues de son expansion dans l'intérieur de la Nigritie prouvent jusqu'à la dernière évidence qu'elle n'est pas non plus arrivée par l'est : il faut donc de toute nécessité qu'elle soit descendue du nord, ce qui implique forcément un séjour antérieur dans la région occidentale de l'Atlas. Si maintenant on se demande à quelle souche les Foulah se rattachent, la première pensée qui se présente est de voir en eux un antique rameau du tronc berber. La comparaison de leur langue avec les idiomes de la région atlantique n'offre rien, il est vrai, qui appuie cette conclusion; mais la même disparité d'idiomes n'existe-t-elle pas entre les branches nubiennes du tronc berber et les tribus de l'Atlas ou du désert, et n'est-ce pas là un fait des plus communs dans l'histoire des races humaines? D'ailleurs, dans le récit qu'ils font de leurs déplacements, les Foulah eux-mêmes disent y avoir perdu leur idiome originaire. C'est au surplus ce qui arrive communément dans toutes les migrations, alors qu'une tribu, venant s'établir par la force au milieu de peuplades étrangères, leur demande leurs filles pour perpétuer sa propre race; car dans ce cas, c'est surtout la langue maternelle qui se transmet aux enfants. Dans cet obscur problème de l'origine d'une grande nation implantée au cœur de la Nigritie, problème que l'on a plus d'une fois agité déjà, et qui a donné lieu à diverses hypothèses, toute considération secondaire reste forcément subordonnée aux nécessités primordiales de la disposition géographique, et à la situation des routes naturellement ouvertes au courant des migrations. Jusqu'à présent d'ailleurs la question n'a pas été véritablement approfondie, et nul ne peut dire qu'un examen plus complet n'y fera pas découvrir des rapports encore inaperçus.

Les chroniques musulmanes du Soudan, dont M. Barth a donné d'amples extraits dans les appendices de sa relation, fournissent quelques indications accidentelles sur les Foulah du Sénégal et du Soudan. La plus ancienne remonte à la fin du treizième siècle ou au commencement du quatorzième, date sous laquelle la Chronique du Bornou fait mention de deux religieux foulah du pays de Melli (au sud-ouest de Timbouktou) qui se rendirent (on ne dit pas pour quel

objet) près du sultan de Kanem. Ce fait montre que les Foulah étaient alors convertis à l'islamisme. Nous savons d'ailleurs que la religion de Mahomet pénétra dès le huitième siècle chez les nègres sénégambiens. La chronique arabe de Timbouktou rapporte qu'en l'année 898 de l'hégire (1492) le royaume foulah voisin de Ghanah (entre Timbouktou et le fleuve Sénégal) fut conquis par le sultan des Songhaï. Dans le même temps, les relations portugaises mentionnent fréquemment le royaume des Foulli, ainsi qu'on le voit par la 1re Décade de Barros. Sous l'année 999 (1591 de l'ère chrétienne), la chronique arabe parle d'une expédition des Songhaï contre les Foulah qui se rendaient inquiétants. A dater de cette époque, le nom de ce peuple figure dans la plupart des relations de la région sénégambienne. Cependant des tribus détachées du gros de leur nation avançaient dès-lors de proche en proche vers les parties centrales du Soudan, non en conquérants armés s'établissant par la force au milieu de populations hostiles, mais en pasteurs allant devant eux avec leurs troupeaux à la recherche de nouveaux pâturages. La chronique du Kanem nous les montre ainsi dès le seizième siècle à l'orient du Dhioliba, dans le Haoussa et dans le Bornou, et la tradition les conduit à la même époque jusque dans la Baghirmi. Leurs descendants y demeurent encore à côté des Choûa, avec lesquels, au rapport de Denham et du Dr Barth, ils ont une grande ressemblance par le genre de vie, les usages, les habitudes et même la physionomie, les deux peuples conservant d'ailleurs intactes leurs langues respectives. Dans l'Adamâoua, les Foulah sont également établis de temps immémorial. Foulah est le nom que leur donnent le plus communément les peuples avec lesquels ils confinent dans la Sénégambie; eux-mêmes se nomment Foûlbé, qui est la forme plurielle de Foûl, ou Poûllo. Les indigènes du Haoussa disent Fellani; ceux du Bornou, Fellâta; les Arabes, Foulân.

Mais c'est seulement avec le siècle actuel que commence le rôle politique des Foulah. Le point de départ de ce grand mouvement fut une impulsion religieuse. Un de leurs imans, nommé Othmân Danfôdiyé[1], qui vivait dans le pays de Goubèr, sur la frontière nord du Haoussa, avait reçu quelque offense du chef du pays. Les nègres de Goubèr étaient encore un peuple païen. Indigné que la dignité de l'islam eût été méconnue dans sa personne par de vils mécréans, Danfodiyé commença dès-lors à prêcher parmi son peuple la croisade contre les kâfirs. C'était vers 1802, précisément à l'époque où le

[1] Dans les relations de Clapperton, le nom est écrit Danfodio.

cheikh Mohammed propageait en Arabie la doctrine réformatrice des Wahabites. Danfôdiyé, comme Mohammed, annonça qu'une apparition surnaturelle lui avait prescrit sa mission. Le ciel lui commandait tout à la fois de servir la gloire du Prophète et la grandeur des Foulah. Toutes ces riches contrées qui les entouraient, ces villes populeuses, ces innombrables villages, c'était aux vrais croyants qu'ils devaient appartenir et non à des populations impures. Dieu lui-même leur commandait de s'armer du glaive, de porter la guerre au milieu des infidèles, de les convertir ou de les exterminer. La parole du nouvel apôtre enflamma les esprits, éveilla tout à la fois l'ambition et le fanatisme, et d'une foule de disciples fit bientôt une armée de conquérants. De toutes les parties de l'Afrique centrale, depuis le Tchad jusqu'à l'Atlantique, les Foulah accoururent se ranger sous la bannière de l'iman et le reconnurent pour chef. On vit se renouveler dans le Soudan l'entraînement impétueux des premiers siècles de l'islam. Les Foulah se répandirent comme un torrent sur le Haoussa et sur les États païens du sud. Tout céda devant cette invasion furieuse, tout se soumit à cette puissance nouvelle. De l'orient à l'occident, du grand lac à Timbouktou, le Soudan tout entier fut frappé de terreur, et les chefs musulmans eux-mêmes, tels que le puissant cheikh du Bornou, durent réconnaître, dans les premiers temps, la suprématie du chef des Foulah.

Ainsi s'est fondé le nouvel empire. Danfôdiyé en tint le sceptre jusqu'en 1817. Son fils Mohammed Bello régnait depuis huit ans lorsque Clapperton, en 1824, le vit pour la première fois à Sakkatou (ou plus correctement Sôkoto), ville dont le successeur de Danfodiyé avait fait sa capitale. La mission de 1822 a rendu célèbre en Europe le nom du sultan Bello; c'était en effet un homme remarquable et d'un génie peu commun. Bello est mort en 1832, et la puissance affaiblie des Foulah a depuis lors en partie perdu le prestige dont leurs rapides conquêtes l'avaient entourée. Cet affaiblissement, d'ailleurs, était préparé par le partage que Danfodiyé fit de l'empire. Son fils Bello régna seulement sur le Haoussa et sur les autres provinces du sud; les territoires de l'ouest, au voisinage du Dhioliba, formèrent un second état en faveur d'Abd-Allâhi, frère de Danfodiyé, avec Gando pour capitale. Les successeurs de Bello ont transporté leur résidence à Vourno, à quelque distance au nord-est de Sôkoto. Leur domination réelle ne s'étend guère à présent au delà du Haoussa; la plupart des provinces conquises ne leur conservent plus guère qu'une obéissance nominale. Mais une supériorité reste aux Foulah, que ne peut leur enlever le

hasard des événements et que les nations nègres ne peuvent leur disputer : ce sont des facultés plus actives et plus énergiques, c'est une intelligence plus étendue, une aspiration morale plus élevée, c'est, en un mot, cette supériorité innée que la nature a départie aux races dominatrices, et qu'au sein même de la barbarie, il suffit d'un jour, d'un rayon, d'un éclair, pour éveiller en elles. Qui peut dire quel avenir le contact et le commerce habituel des nations européennes ouvrirait aux récents dominateurs du Soudan ?

XL.

Après la rapide esquisse que nous avons tracée de l'histoire connue des tribus du Sahara et des peuples du Soudan, essayons de la résumer en quelques lignes, pour en mieux saisir le caractère et le mouvement général.

Une obscurité profonde enveloppe tout le passé de l'Afrique centrale; c'est seulement à l'apparition de l'islamisme qu'un peu de clarté pénètre à travers ces ténèbres. Le jour ne se fait sur les diverses parties de la Nigritie qu'à mesure que la religion de Mahomet y est introduite. Des chroniques rédigées par des lettrés musulmans enregistrent les faits contemporains, et remontent plus ou moins dans le passé en recueillant les traditions locales. Ces chroniques sont, dit-on, assez nombreuses, quoique jusqu'à présent deux ou trois seulement soient connues en Europe. Sauf le curieux aperçu historique que Clapperton reçut du sultan Bello, c'est au Dr Barth que l'on doit la connaissance de ces documents. Aucun, du reste, n'est d'une époque bien ancienne; les deux plus considérables, l'histoire du roi du Bornou, Edris Alavôma, et la chronique arabe des Songhaï, sont du commencement et du milieu du dix-septième siècle. La description de l'Afrique d'El-Békri, dans la seconde moitié du onzième siècle, le voyage d'Ibn-Batoutah dans le Soudan occidental, en 1351, quelques indications de Makrizi dans la première moitié du quinzième siècle, et, soixante ans plus tard, le précieux ouvrage de Léon l'Africain, ajoutent un certain nombre de faits importants à ceux que l'on peut recueillir dans les chroniques.

C'est dans la région de l'ouest que l'islamisme se répandit d'abord, à la fin du dixième siècle de notre ère; c'est là aussi que les souvenirs traditionnels remontent le plus haut. Dans le onzième siècle, on voit poindre sur le Dhioliba supérieur la puissance des Songhaï, grande

tribu nègre dans laquelle nous avons cru reconnaître une branche importante de la nation mandingue, et qui, longtemps éclipsée par les Melli, un autre peuple de la même souche, conquit enfin la prééminence et atteignit son appogée vers la fin du quinzième siècle. C'est aussi dans la seconde moitié du onzième siècle qu'une nombreuse émigration berbère, repoussée de la côte par l'irruption arabe de 1045, pénétra dans les oasis centrales du Sahara où ses tribus ont été connues depuis lors sous le nom de Touâreg. Les Touâreg s'avancèrent rapidement jusqu'à la lisière du pays des Noirs. Vers l'année 1100 ils fondèrent près du Dhioliba la ville de Timbouktou, qui devait prendre bientôt une grande importance commerciale, et acquérir une grande célébrité dans tout le Soudan. Ils occupèrent la vaste oasis d'Asbèn, et y fondèrent Aghadès. Ils pénétrèrent dans le Haoussa et le Bornou, et y prirent un grand ascendant politique.

Vers le même temps, à la fin du onzième siècle, la religion musulmane fut introduite dans le Kanem et le Bornou. Le Haoussa, quoique limitrophe, ne la reçut que beaucoup plus tard, au milieu du seizième siècle, à la même époque que le Baghirmi. C'est bien plus tard encore qu'elle a été apportée dans les oasis situées entre le lac Tchad et le haut Nil; dans le Ouadâi, en 1611; dans le Dârfour, vers 1650.

De la fin du quinzième siècle au milieu du seizième, le royaume de Bornou, sous des rois devenus musulmans, prend un vaste développement dans le Soudan oriental, en même temps que la domination des Songhaï dans le Soudan occidental. Un moment ces deux grands États se partagent presque entièrement l'Afrique centrale. Mais ces États nègres qu'aucune organisation ne consolide, que ne soutient et ne protége aucune pensée politique, tombent aussi rapidement qu'ils se sont élevés. Attaqués par l'empereur du Maroc, qu'avait attiré la réputation d'opulence de Timbouktou, l'empire songhaï fut renversé au premier choc, laissant après lui à peine un souvenir. Le Bornou, revenu bientôt à ses limites naturelles, vit se former autour de lui de petits royaumes, parmi lesquels se distingue celui de Baghirmi.

Deux siècles s'écoulent sans qu'aucun changement extérieur se produise dans le Soudan. Seulement un élément nouveau de population, les Foulah, s'y est graduellement infiltré, s'y est lentement développé en force et en étendue, et y a pris enfin une place prépondérante. Cette force nouvelle s'est révélée tout à coup, au commencement du siècle actuel, par une explosion formidable. Sous son double caractère religieux et politique, elle a profondément remué toute l'Afrique intérieure, et à un certain moment il s'en est peu fallu qu'elle n'en fît

un seul empire. L'impulsion s'est promptement ralentie, et le Bornou a échappé à l'absorption dont il s'était vu menacé; mais il n'en est pas moins sorti de cet ébranlement un État considérable, le Haoussa, qui, par ses conditions géographiques et ses ressources naturelles, non moins que par les qualités qui distinguent sa population, est peut-être appelé à prendre dans l'Afrique centrale un rôle auquel ne s'est élevé jusqu'à présent aucun des États qui s'y sont formés.

Si nous avons attaché une certaine importance à cette suite d'événements, obscurs et indifférents pour la plupart comme les peuplades incultes et les pays presque inconnus qui en furent les acteurs ou le théâtre, est-ce donc seulement pour répondre au besoin d'une curiosité stérile? Non, assurément; mais c'est que dans les annales de la Nigritie il y a un fait dominant, un fait profondément significatif, qui appartient à l'étude générale de l'humanité. Nous voulons parler du rôle que jouent les peuples nègres dans l'histoire même de leurs contrées natales, et de la place qu'ils y occupent.

Nous ne voulons pas entrer dans le domaine spéculatif de la philosophie; nous nous renfermons dans l'enseignement des faits. On peut disserter sur les causes et la nature de l'inégalité intellectuelle des races humaines; on ne peut méconnaître cette inégalité. L'histoire du monde en porte témoignage, et l'histoire de la Nigritie plus qu'aucune autre. L'étude du genre humain dans son développement historique nous montre sept ou huit centres principaux de culture intellectuelle, sept ou huit foyers où les germes de perfectibilité que les races humaines portent en elles se sont manifestés spontanément à des degrés différents, comme le germe que le gland renferme s'ouvre, grandit, se déploie en larges rameaux, et devient, mystère éternel de la création, un des géants du monde végétal. La race jaune a eu sa civilisation dans l'Asie orientale; des ramifications du tronc sémitique ont eu leur développement en Babylonie, en Égypte, en Phénicie; l'Amérique elle-même a eu ses civilisations indigènes. Au contact de ces foyers générateurs, d'autres civilisations sont nées qui leur ont formé de lumineux satellites. Sans doute les civilisations de l'Asie orientale, non plus que les anciennes civilisations sémitiques ou kouschites et les civilisations autochtones de l'Amérique, n'ont eu le développement complet et le caractère élevé des civilisations ariennes; nulle part les facultés humaines ne se sont déployées sous toutes leurs faces avec la puissance, la profondeur et l'éclat qui rayonnent dans les civilisations de l'Inde, de la Grèce et de l'Europe moderne : toutes, cependant, ont eu leur place dans l'harmonie générale; toutes, dans

leur mesure, se sont rapprochées du but commun vers lequel gravite l'humanité. L'Afrique seule, en tant que domaine des peuples noirs, et les autres tribus nègres répandues dans les îles océaniennes, sont restées en quelque sorte en dehors du concert universel. Nulle part, depuis l'origine des temps, on n'a connu un peuple nègre qui ait dépassé les conditions les plus rudimentaires de la civilisation, nulle part un État qui se soit élevé de lui-même à une organisation quelque peu régulière. Tels les peintures des monuments pharaoniques nous montrent, quinze ou dix-huit cents ans avant notre ère, les représentants de cette race parmi les captifs des conquérants égyptiens, tels on les retrouve aujourd'hui, dans les pays du haut Nil, avec les mêmes signes caractéristiques d'infériorité physique et morale. — Il n'y a eu pour eux, dans cette longue suite de siècles, ni changement ni progrès.

On a pu voir par les pages qui précèdent que les États du Soudan n'ont eu quelque chose qui ressemble à l'histoire que lorsque la religion musulmane y a été introduite. Jusque-là les peuples noirs, comme aujourd'hui encore leurs tribus restées païennes, n'avaient eu nulle idée de la tradition historique, et bien moins encore de l'écriture qui la transmet aux futures générations. Sous ce rapport et sous d'autres encore, les musulmans ont été les initiateurs de l'Afrique centrale. Cette initiation, nous l'avons vu, a commencé par le Soudan occidental, dans les dernières années du dixième siècle[1]; mais son action, en definitive, a été bien limitée. Elle s'est exercée plutôt dans l'ordre politique que dans l'ordre moral. Les chefs des peuplades, plus intelligents que le gros du peuple, durent être les premiers convertis : à cet égard, ce que l'on sait des missions plus récentes explique les missions anciennes. D'ailleurs, quelques-uns de ces chefs, si la tradition est fidèle, appartenaient à la race targhî, et il est à croire que dans plus d'un cas les convertisseurs eux-mêmes s'emparèrent de l'autorité. Toujours est-il que les royaumes convertis, et surtout le pouvoir des chefs et leur entourage, reçurent une sorte d'organisation calquée sur les cours asiatiques, en même temps que les ministres et les interprètes de la loi religieuse s'y marquaient leur place; l'orgueil des chefs nègres était, comme il l'est toujours, prodigieusement flatté de ces grossières imitations. A la surface, le Soudan prit donc une apparence mieux ordonnée; mais au-dessous, rien n'était changé. Rien, ou bien

[1] La tribu berbère des Lemtouna, déjà convertie à l'islamisme, porta les premières paroles de la religion de Mahomet chez les Nègres de Gualata et du haut Dhioliba en l'an de l'hégire 380, qui répond à l'année 990 de l'ère chrétienne. C'est à Léon l'Africain (liv. VII, c. 1) qu'on doit la connaissance de ce fait.

peu. Si les peuples avaient compris quelque chose à la loi nouvelle, c'était seulement ce qui flattait leurs appétits sensuels, la polygamie, par exemple; le reste n'avait pu percer la triple couche d'apathie dont leur esprit est enveloppé. Tout au plus adoptèrent-ils, contraints par la force, quelques pratiques extérieures qui ne leur ont pas fait oublier les superstitions de leur grossier naturalisme. Bien peu, musulmans de nom, seraient en état de prononcer la formule sacramentelle : « Il n'y a de Dieu que Dieu, et Mohammed est le prophète de Dieu. » De progrès moral, d'amélioration intellectuelle et sociale, à peine en trouve-t-on quelque trace; le nègre est resté ce qu'il était auparavant, ce qu'il a été de toute éternité, ce qu'il sera peut-être jusqu'à la fin des temps.

Telle a été l'action civilisatrice de la religion musulmane dans le Soudan. Il y a eu certainement un degré d'amélioration sur la barbarie primitive; mais cette amélioration, en ce qui se rapporte au gros des populations, est si faible, elle pénètre si peu avant au cœur du corps social, que les résultats en sont à peine appréciables. S'en prendra-t-on à l'imperfection même de la loi morale dans l'islamisme? Que l'on se transporte au milieu de nos propres missions. A part quelques pratiques extérieures machinalement suivies sous l'œil du Père, où est le progrès intellectuel? Où est la société qui se soit réellement et sérieusement organisée sous la pure inspiration chrétienne, où le progrès se soit manifesté, où l'on voie s'ouvrir pour les Africains un nouvel avenir? Il faut bien reconnaître que cette inaptitude au progrès tient à la constitution même du nègre. Chez lui l'être pensant existe à peine; c'est à la fois l'enfant et la brute. L'enfant, avec la mobilité naïve de ses désirs et de ses volontés; la brute, avec l'impétuosité de ses grossiers appétits. Pourvu qu'il ait à sa portée de quoi les satisfaire, et, comme la brute repue, qu'il puisse ensuite s'étendre à l'ombre dans une inaction complète, le nègre est le plus heureux des êtres de la création. La réflexion et la prévoyance, avec les soucis qu'elles éveillent, mais aussi avec ceux qu'elles préviennent ou détournent, lui sont à peu près inconnues. Comme pour l'enfant et l'oiseau, le moment présent est tout pour lui. S'il est étranger à la plupart des passions qui sont chez nous le fruit de la civilisation, en revanche il en est deux qui le possèdent tout entier, l'amour physique et la paresse. Avec cela, comment nous étonner que cette nombreuse famille de la race humaine ait été vouée à une enfance perpétuelle, et que pas un seul peuple nègre ait jamais dépassé la première et bien imparfaite ébauche de la vie civilisée? La civilisation, c'est une lutte perpétuelle

de l'homme contre la nature, de l'esprit contre la matière; et dans les conditions naturelles où il est placé sur le globe, peut-être même dans les conditions physiques de son organisation, le nègre n'a pas éprouvé l'incitation qui pousse à la lutte, pas plus qu'il n'en a l'énergie et la volonté.

Richardson, dans une page que nous allons transcrire, a bien peint le caractère et la vie des nègres musulmans tels qu'il les avait observés dès son entrée dans le Soudan. « Ces peuples, dit-il, ont très-peu de besoins. Ils vivent de ghossob et de lait, et mangent peu de viande; leur subsistance ne leur coûte presque aucun travail. Cultiver la terre se borne pour eux à brûler sur pied le chaume de l'année précédente, ou à mettre le feu aux arbres sur un nouveau champ; on fait la semaille au moment où les pluies commencent. La nature se charge du reste. Quand le grain est mûr, on le coupe et on le dépose sous de petits abris de nattes, où l'on va puiser au fur et à mesure des besoins. On mène le bétail à l'herbe et à l'eau; là se bornent les soins qu'il exige. Le cotonnier fournit un léger vêtement que l'on regarde comme suffisant; tous les enfants vont nus jusqu'à l'âge de dix ans, ou portent seulement autour des reins une bande de cuir ou de coton. Les hommes d'un certain rang se donnent un tobé[1] de Kano ou de Niffî; les femmes achètent quelques verroteries et d'autres ornements. Deux ou trois calebasses, de la forme de nos concombres, mais étroites et se prolongeant d'un côté en une sorte de tige, leur fournissent leurs ustensiles de ménage; en les séparant dans leur longueur, on en fait des cuillers. Ces calebasses, suspendues dans la hutte, en sont le seul ornement. Quelques ustensiles de culture, une hache et une pioche, grossièrement fabriquées par les forgerons indigènes, complètent l'ameublement; le fer n'est pas importé, il se tire du pays même. Quant aux huttes, elles sont d'une construction tout à fait primitive : quelques poteaux, de la terre détrempée, et pour couverture de grandes herbes ou des nattes, tels en sont les matériaux ordinaires. Ces enfants de la terre africaine mènent ainsi une vie dont la simplicité ne s'élève guère au-dessus de l'existence des purs sauvages, si ce n'est qu'elle a moins de labeur; mais pour eux, cette vie sans travail c'est le bonheur. »

[1] Espèce de robe ou de blouse, ordinairement en cotonnade bleue, qui est le vêtement habituel de toute la Nigritie.

XLI.

Si nous consignons, dans cette étude sur les populations noires du Soudan, les inflexibles indications de l'histoire et de l'observation, ce n'est pas à dire que nous méconnaissions les droits imprescriptibles de cette branche deshéritée de la grande famille à notre sympathie. Nous sommes bien loin aussi de méconnaitre les exceptions intellectuelles, parfois très-remarquables, que l'on peut citer chez les noirs. De même que parmi nous des individualités puissantes apparaissent dans l'histoire, dominant de leur génie les nations prosternées et commandant l'admiration des siècles, la nature a dû enfanter au sein des peuples noirs quelques-uns de ces hommes supérieurs à leur temps et à leur nation. Tel fut, pour ne rappeler qu'un nom parmi ceux que nous avons cités, ce Hadj-Mohammed-Askiâ qui un moment porta si haut, à la fin du quinzième siècle, la puissance des Songhaï dans l'ouest du Soudan. Il est certain aussi que l'éducation européenne a développé chez quelques nègres des aptitudes d'esprit et d'intelligence très-supérieurs au niveau commun. Seulement, nous sommes forcés d'ajouter que ce sont là de rares exceptions, et des exceptions tout individuelles. L'éducabilité est restée bornée à l'individu; elle ne s'est pas communiquée à la race.

Tout en appréciant à sa vraie mesure l'action que les missions européennes ont eue jusqu'à présent sur les peuples africains, nous ne voudrions affaiblir ni le sentiment de vénération que le dévouement des hommes voués à cette œuvre est fait pour inspirer, ni le résultat moral qu'on en peut obtenir. Il y a dans les races africaines de bons instincts qu'il faut seconder, auxquels il faut donner une utile direction : c'est encore une tâche assez belle réservée à l'enseignement chrétien. Si l'on n'arrive pas à constituer en Afrique des sociétés policées selon l'idée européenne, et à y porter le sentiment du beau qui crée les arts, on peut sans doute y développer le sentiment du juste et de l'utile. On peut, du moins faut-il l'espérer, éveiller quelque activité dans ces natures somnolentes; en leur faisant connaître les richesses que leur terre recèle et les ressources qui s'y rattachent, peut-être pourra-t-on leur inspirer le goût du travail, qui deviendrait pour eux un moyen tout à la fois de bien-être et d'amélioration sociale, puisque le travail est la destinée de l'homme et la condition de tout progrès. A quelque degré que cette amélioration puisse atteindre, et n'aurait-on

agi que faiblement sur le sentiment religieux, il y aura toujours là, dans l'apostolat chrétien, un grand progrès sur l'influence musulmane. L'islamisme a fait son œuvre; mais cette œuvre, il faut le répéter, n'a guère pénétré au-dessous de la surface : c'est aux nations chrétiennes qu'il appartient d'aller plus avant et de donner, s'il est possible, une impulsion plus virile à ces pauvres natures incomplètes restées jusqu'à présent dans une inutile enfance.

Un des grands bienfaits que doit apporter avec elle l'ouverture de l'Afrique aux nations européennes, c'est de préparer la suppression de l'esclavage. L'expérience a suffisamment montré que ce ne sont ni des actes législatifs, trop souvent restés à l'état de lettre morte, ni des croisières nécessairement incomplètes, sinon tout à fait inutiles, qui peuvent réaliser cette pensée d'humanité : parvînt-on d'ailleurs à mettre fin à l'esclavage des colonies et de l'Amérique, qui est à la vérité le côté le plus hideux de la plaie, on n'aurait appliqué que la moitié du remède, puisqu'il resterait toujours l'esclavage oriental, sur lequel l'Europe n'a qu'une bien faible action, en dépit des clauses diplomatiques, sans parler de l'esclavage dans l'intérieur même du Soudan, où il a d'immenses proportions.

Les Arabes, propagateurs de l'islamisme dans l'Afrique centrale, loin d'avoir travaillé à l'abolition de l'esclavage, lui ont donné en quelque sorte une organisation régulière. Ils appliquent aux Africains non convertis, qui bordent dans toute sa longueur de l'est à l'ouest la frontière méridionale du Soudan, l'épithète flétrissante de *Madjous*, les Idolâtres; et contre les idolâtres tout est légitime. Il y a en outre des appellations particulières employées dans le même sens par chacun des peuples ou des royaumes du Soudan, pour désigner les nègres païens qui confinent à leur frontière. Au sud du Bornou et du Baghirmi, les tribus noires non musulmanes sont comprises sous la dénomination générale de Kerdis. D'autres qualifications analogues sont employées par les musulmans du Dongola, du Dârfour et du Ouadâi. Le nom de kerdi est employé dans le même sens par les Foulah de l'Adamâoua et du Haoussa. Mais on a encore dans le Soudan une autre appellation cruellement significative qui s'applique indistinctement à toute l'étendue des contrées idolâtres de l'intérieur : c'est celle de Belad el-Abyd, la Région des Esclaves. C'est en effet un champ d'exploitation que les traqueurs musulmans ont mis en coupe réglée, mine vivante et pour ainsi dire inépuisable, d'où se tirent chaque année ces immenses approvisionnements de marchandise humaine qui s'écoulent en longues caravanes vers les marchés de la côte du nord, pour se répandre de là

en Égypte, en Syrie, à Smyrne, à Constantinople et dans le reste du Levant.

Les expéditions qui alimentent ce trafic et fournissent à la consommation d'esclaves dans les contrées musulmanes de l'Asie ont lieu par battues régulières, véritables chasses organisées sur une vaste échelle. De temps à autre, les cheïkhs ou sultans du Dârfour, du Ouadâi, du Baghirmi, du Bornou et du Haoussa, entreprennent des expéditions armées dans le sud, sans autre but que d'en ramener quelques milliers d'esclaves. Barth et Vogel ont assisté à plusieurs de ces chasses au nègre, et nous en ont dit les horribles détails. Denham raconte que le cheïkh bournoûi, pour sceller un traité d'alliance avec le roi du Mandara, ayant épousé la fille de ce dernier chef, la dot stipulée fut le produit d'une expédition combinée dans le pays kerdi de Moûsgou, sur les confins de l'Adamâoua. « Le résultat, ajoute le narrateur, fut aussi favorable que cette confédération sauvage avait pu l'espérer. Trois mille malheureux nègres furent arrachés de leurs contrées natales et voués à un esclavage perpétuel, outre le double de ce nombre, peut-être, qui furent sacrifiés pour obtenir ces trois mille prisonniers. — Les noces furent célébrées, dit-on, avec de grandes réjouissances et un grand déploiement de splendeur barbare. » Il ne faut pas oublier que les chefs du Bornou et du Mandara, aussi bien que ceux du Baghirmi, du Ouadâi et du Dârfour, sont eux-mêmes des nègres; mais l'islamisme qu'ils professent les a imbus de ses préceptes et formés à son image.

On a peine à comprendre comment l'Afrique intérieure peut fournir à cette prodigieuse consommation d'esclaves, et cela depuis les siècles les plus reculés; car il semble que, dès l'origine des temps, la race noire ait été frappée de cette malédiction. Les peintures des temples pharaoniques de la 12e dynastie, plus de 2,500 ans avant notre ère, nous montrent déjà des colonnes de Nègres captifs défilant devant le roi victorieux, et l'on sait ce qu'Hérodote rapporte des chasses des Garamantes (qui étaient des Berbers) contre les Noirs de l'intérieur. Il est vrai que de vastes espaces, sur la lisière de la Nigritie musulmane, sont entièrement dépeuplés. Le docteur Barth, dans une lettre à M. Lepsius, dit à ce sujet : « La population est extrêmement nombreuse dans les pays païens indépendants. Elle est médiocre dans les États musulmans (du Soudan), très-faible dans les territoires païens à demi ou tout à fait soumis, absolument nulle dans les cantons situés sur la limite du paganisme et du mahométisme... »

On se demande aussi comment les populations noires ne trouvent

pas dans leur multitude même un énergique moyen de résistance contre leurs persécuteurs. Il y a à cela plusieurs causes. D'abord l'immense supériorité des armes du côté des assaillants. En outre, les tribus intérieures, formant une foule de petits États, sont presque toujours divisées par des haines et des hostilités, tant la nature de l'homme est misérable; le coup qui doit les atteindre demain les réjouit aujourd'hui, parce qu'il aura frappé une tribu ennemie. Et puis ces créatures infimes savent mieux mourir que se défendre. Acharnés, et souvent féroces dans leurs guerres intestines, les Nègres deviennent craintifs et tremblants devant ces autres ennemis qu'ils regardent déjà comme leurs maîtres. Leur nature mobile, incapable d'impressions profondes et durables, s'est d'ailleurs bientôt familiarisée avec leur destinée nouvelle; leurs mains résignées se tendent d'elles-mêmes aux fers qu'on leur apporte. Le souvenir du pays natal fait bien monter parfois un soupir à leurs lèvres, une larme à leurs cils; mais le premier sourire de la nature ou du maître, une bonne parole, un rayon de soleil, quelques sons de musique, font vite oublier au pauvre Noir et sa fatigue, et sa tristesse, et ses regrets. Il bat des mains, il danse, il est heureux!

Une fois arrivé dans les pays musulmans de l'Asie ou de l'Europe, la condition de l'esclave noir est, il est vrai, infiniment moins misérable que celle de l'esclave condamné aux travaux des colonies chrétiennes: c'est un fait qu'il faut reconnaître, si honteux qu'il soit pour certaines nations de la chrétienté. Mais c'est toujours l'esclavage; et puis, que de souffrances pendant le voyage du Soudan à la côte! Les longues traînées d'ossements blanchis et de cadavres desséchés qui marquent la route des caravanes disent assez les fatigues et les privations auxquelles les Noirs succombent par centaines durant ce long trajet. Et ce n'est pas tout. Le fléau, loin de diminuer, s'est encore agrandi. Autrefois, pour se mettre à l'abri de l'esclavage, il suffisait au Nègre de se faire musulman; aujourd'hui le titre de musulman ne le garantit plus du sort commun de sa race. M. Richardson a consigné dans son journal nombre de faits instructifs sur ce triste sujet. On sait que pour lui un des objets principaux de la mission de 1849 était l'étude de l'esclavage africain. « C'est avec une véritable douleur, dit-il dans un endroit, que j'apprends de quelle manière inique on se procure maintenant des esclaves pour fournir à la demande du Nord. Aujourd'hui que toutes les populations soudaniennes sont mahométanes, il est devenu difficile de pousser le cri de guerre *Kâfirs!* — aux infidèles! Alors que fait-on? Le chef d'une province fomente une querelle avec

une ville ou un village de son propre domaine, puis il marche contre la localité, enlève tous les habitants et les condamne à l'esclavage. C'est ainsi qu'agit le sultan actuel de Zinder[1], et son frère a fait de même durant son année d'administration. Pour apaiser le cheïkh du Bornou, on lui envoie une portion des dépouilles. On peut dire même que le cheïkh favorise ce système, si préjudiciable à ses intérêts comme souverain, et d'un caractère si déplorablement immoral. Le frère du sultan actuel avait coutume de faire chaque mois une razzia d'esclaves, particulièrement dans le Daoura, contrée qui appartient par moitié aux cheïkhs foulah[2]. Les véritables *Kerdis* (les Nègres idolâtres) sont maintenant à de très-grandes distances, et il faut un voyage de bien des journées pour enlever des esclaves vraiment kâfirs. » Plus loin le même observateur dit encore : « Le bruit court en ce moment dans la province de Zinder que le sarkî ou gouverneur va partir d'ici à une huitaine de jours pour une razzia dans quelques places du voisinage, dans la direction du Daoura. On dit même qu'il ne se fera pas scrupule d'étendre au besoin l'exécution à quelques-uns des villages de Méria. Ceux des habitants qui me donnaient ces informations ajoutaient simplement : « Oh! c'est qu'il faut des esclaves pour payer ses dettes; et » comme les gros poissons mangent les petits, les hommes puissants » mangent les faibles. » Ainsi la protection de l'islamisme est maintenant venue à rien, et le cri est : *A la razzia!* sans qu'il soit plus question de kâfirs ou de Kerdis. » Ce n'est pas seulement d'ailleurs, nous l'avons dit, pour fournir à la demande des marchés du Nord que l'enlèvement des esclaves a lieu sur une aussi grande échelle; l'intérieur même du Soudan en fait une consommation très-considérable. On cite nombre d'individus qui possèdent jusqu'à un millier d'esclaves, et au delà. Dans l'Adamâoua, le chef de la province (qui est un foulah) et d'autres grands personnages ont de véritables armées d'esclaves distribués en villages et cultivant le sol pour leurs maîtres; et il fut rapporté à M. Barth que le gouverneur recevait chaque année, outre les chevaux et le bétail, un tribut de cinq mille esclaves. On en organise de nombreuses troupes sous des officiers foulah, pour aller à leur tour à la chasse de leurs frères, comme ces animaux domptés que l'on dresse à chasser les animaux sauvages de leur espèce.

Tel est le mal profond, invétéré, contre lequel auront à lutter dans

[1] Dernière province du royaume de Bornou vers le nord-ouest.

[2] Elle est située entre Zinder et Kano, sur la route de l'Aïr. Elle compte, au rapport de Richardson, un millier de villes ou villages, dont quatre cents environ appartiennent aux Foulah, et six cents au cheïkh de Bornou.

le Soudan non-seulement les missionnaires européens (qui sûrement y pénétreront bientôt), mais les Européens en général, pour l'établissement de rapports réguliers. On trouvera là des obstacles de plus d'une sorte : les habitudes, les préjugés, les défiances aussi sans doute; de plus, chez quelques-uns le fanatisme religieux, et chez un plus grand nombre les intérêts bien ou mal compris. L'œuvre sera longue, si elle doit aboutir. Dans tous les cas, on peut juger par la nature même des choses, par le caractère des populations noires et leur développement intellectuel, que c'est probablement par la corde de l'intérêt matériel qu'on peut espérer, du moins au début, de gagner de l'ascendant sur eux, plutôt que par le sentiment religieux ou moral. Il faut leur bien faire comprendre qu'ils ont tout à gagner à se mettre en rapport direct et habituel avec l'Europe; le reste viendra par le cours même des choses. Les chefs du Haoussa et du Bournou se sont montrés très-disposés, dans leurs rapports avec Clapperton et avec Barth, à ouvrir des relations avec l'Angleterre, mais à la condition, avouée ou tacite, que ces relations leur seraient plus profitables que celles qu'ils entretiennent aujourd'hui avec les marchés tripolitains par les caravanes arabes. Là précisément est la difficulté. Quant à présent, le grand moyen d'échange, le seul, on peut dire, que possèdent les chefs du Soudan pour les marchandises et les armes que leur apportent les caravanes, ce sont les esclaves; ce moyen d'échange supprimé, que leur reste-t-il? Dans l'état actuel des choses, le Soudan n'est pas du tout une contrée de grand commerce. Comme les habitants (le gros de la population, du moins) ont très-peu de besoins, ils n'ont aussi que très-peu d'industries, et des industries très-minimes; ils ont peu à donner et peu à recevoir. Kano est le grand centre de commerce extérieur du Soudan central; tout l'argent du pays, au dire des habitants, y est concentré. Or, veut-on savoir sur quelle échelle cette opulence se mesure? écoutons M. Richardson, dont les investigations étaient surtout dirigées de ce côté. « Je demandai à un marchand quels étaient ceux que l'on regardait comme riches. C'est celui, me répondit-il, qui possède au moins 1000 dollars (5000 fr.). Avec cinq cents dollars de capital on fait déjà figure. » On peut par là juger du reste.

Cette atonie ne tient pas au pays, mais à l'apathie des populations; le sol, si on y appliquait le travail nécessaire, donnerait d'abondants et riches produits, qui deviendraient pour les gouvernants une source de revenus infiniment supérieurs à ceux qu'ils tirent de leurs razzias, pour les habitants un inépuisable moyen d'échange avec les importa-

tions extérieures, pour le grand commerce européen un vaste débouché. Dès lors les Noirs connaîtraient de nouveaux besoins, et par ces besoins de nouvelles incitations; pour eux commencerait une nouvelle vie, dont l'horizon, sans doute, n'embrasserait jamais de bien vastes espaces dans le domaine intellectuel, mais qui n'en serait pas moins incomparablement plus élevée que les destinées qu'ils ont connues depuis les origines de l'histoire. Et puis, il ne faut pas oublier qu'à côté des Nègres proprement dits il y a une autre race, les Foulah, qui leur est de beaucoup supérieure par les aptitudes et l'intelligence, que cette race occupe en grande partie le centre et l'ouest du Soudan, et que de ce côté probablement il y a à attendre des résultats plus décisifs et plus prochains.

En ce qui regarde les populations nègres du Soudan oriental, la transformation que nous avons signalée est-elle réalisable, ou n'est-ce qu'une utopie de nos imaginations excitées? Réalisable, nous croyons qu'elle l'est en effet, mais ce ne sera pas l'œuvre d'un jour. Il faut changer par la persuasion les idées et les habitudes de tout un peuple, et du peuple le moins accessible de toute la création au sentiment de l'amélioration et du progrès. Mais le but est grand, si la route est difficile, et il est permis d'y voir une des tâches providentielles réservées à notre époque. Ne sera-ce pas aussi, d'ailleurs, une œuvre de réparation?

Nous ne pouvons entrer dans le détail purement pratique qui se rattache au côté commercial de ces considérations d'avenir; il est un point cependant sur lequel, en terminant, nous devons encore ajouter quelques mots. On a récemment, dans une région quasi officielle, au sujet précisément des reconnaissances qui s'achèvent ou se préparent dans l'Afrique centrale, agité la question de préférence et de supériorité commerciale entre Kano et Timbouktou. Présentée, comme on l'a fait, en termes exclusifs, la question nous paraît mal posée. Les conditions sont différentes, mais non pas opposées; elles se balancent et ne s'excluent pas. La nature a tracé à travers le Sahara, entre la région littorale du nord et la région centrale du Soudan, trois grandes lignes de communication qu'il n'est donné aux hommes ni de changer ni de multiplier; et par un instinct né de la force même des choses, il s'est formé à l'extrémité intérieure de chacune de ces lignes de grands centres de population, qui sont naturellement devenus, et cela probablement de toute antiquité, des rendez-vous de commerce en même temps que des centres politiques. Les déplacements que ces métropoles ont éprouvés, dans ces contrées barbares où la stabilité ne s'attache

pas aux œuvres de l'homme, ont toujours été renfermés dans un rayon peu étendu; ils n'en ont pas changé la position générale. Les trois villes se nomment aujourd'hui Timbouktou, Kano et Kouka: Timbouktou, la capitale naturelle de la Nigritie occidentale; Kano, l'ancienne capitale du Haoussa; Kouka, la résidence des sultans du Bornou.

Séparées comme elles le sont par de longs intervalles, ces trois villes se trouvent ainsi placées dans des conditions très-distinctes, tout à la fois sous les rapports géographiques et politiques, ethnographiques e commerciaux. La capitale du Bornou est le centre naturel des rapports qui doivent s'établir avec les nations nègres du Soudan oriental, soit que l'on y arrive par la route des caravanes du nord à travers le désert des Tibboû, soit que l'on achève de s'ouvrir la route du sud par la Bénoué et l'Adamâoua. Le marché de Kano mettra les Européens en communication habituelle avec les Foulah, dont il est resté la place principale, quoique les successeurs de Danfodiyé aient porté leur résidence à Vourno; Timbouktou, enfin, est le point intermédiaire entre les pays de l'Atlas (depuis Tunis jusqu'au Maroc) et les Noirs du Soudan occidental. Chacune de ces trois grandes stations a son caractère et son importance propres; l'avenir de l'une n'entrave et n'atténue en rien l'avenir des autres. Diriger uniquement ses vues sur Kano, comme on le propose, à l'exclusion de Timbouktou, ce serait sacrifier sans nécessité la moitié des avantages que notre commerce peut se promettre de nos futures relations avec l'Afrique intérieure.

Ce serait d'ailleurs méconnaître le rôle que par sa position même Timbouktou doit avoir, comme elle l'a toujours eu, dans les rapports réciproques des diverses contrées du nord-ouest de l'Afrique, et celui auquel nous appellent nos possessions africaines. Qu'on veuille bien remarquer les conditions différentes des trois grandes lignes ouvertes au commerce extérieur du Soudan. La ligne orientale, celle du Bornou, a été jusqu'à présent, et restera, selon toute probabilité, une ligne principalement, sinon exclusivement anglaise. Ce sont des expéditions anglaises qui l'ont explorée, et, aux yeux des souverains du Bornou, l'Europe est représentée uniquement par la nation britannique. Il en est bien de même en partie de la ligne du Haoussa; mais déjà, cependant, la plus grande proximité de nos provinces algériennes y a porté la connaissance du nom français, et il est certain que nous pouvons, sans de bien grandes difficultés, nous ouvrir une route intérieure vers Kano, par Ghadamès et Ghât. Ici donc nous nous trouverons sans doute un jour en concurrence avec le commerce britannique,

et aussi avec le commerce américain, qui déjà depuis longtemps a tenté de s'ouvrir la route du sud par le Kouâra, bien que jusqu'à présent les expéditions américaines n'y aient guère eu pour objet que l'achat des esclaves. Il en est tout autrement de Timbouktou. Des diverses routes arabes qui viennent y aboutir par le désert, l'une venant du Touât (d'où elle bifurque sur Ghadamès et sur l'Algérie), l'autre de Fez par Tafilelt, une troisième partant de Mogador, sur la côte marocaine, il en est une, celle du Touât (la seule qui de longtemps ait chance de devenir européenne), dont nous seuls avons les clefs. En outre, par sa position intermédiaire entre Touât et le Sénégal, Timbouktou relie nos possessions africaines du nord et de l'ouest, et nous sollicite invinciblement d'y fonder une station assez bien assise pour assurer de ce côté nos communications intérieures, en même temps qu'elle nous ouvrira la porte de tout le Soudan occidental. M. Barth a parfaitement apprécié l'importance de cette position pour les relations de l'Europe dans cette partie de l'Afrique, bien que, comme agent officiel du gouvernement anglais, ce soit surtout à l'attention de l'Angleterre qu'il l'ait signalée. « Il est bien certain, dit-il, qu'un champ immense est ici ouvert à l'énergie européenne, pour faire revivre le commerce qui, sous un gouvernement stable, a autrefois animé cette partie de l'Afrique, et qui pourrait refleurir encore sur de grandes proportions. Par sa situation, Timbouktou est une position de la plus haute importance commerciale, assise comme elle l'est au point même où le fleuve du Soudan, dans la vaste courbe qu'il décrit vers le nord, se rapproche le plus du Touât, cette grande oasis avancée du Maghreb située à mi-chemin entre les populeuses provinces de la Nigritie occidentale et la région de l'Atlas. Aussi longtemps que les peuples apprécieront le bienfait des relations d'échanges réciproques, il y aura là un grand entrepôt de commerce. »

La France, appelée à porter dans ce poste avancé la force et le respect de son nom, ne répudiera pas le rôle que sa position lui assigne, pas plus qu'en présence des populations de ces contrées à peine connues elle n'oubliera sa mission de science et de civilisation. A la France donc le Soudan occidental et les routes qui y conduisent, comme à l'Angleterre le Soudan oriental, et aux deux puissances réunies le Soudan central et son riche avenir. Il n'y a là ni partage égoïste, ni exclusion, ni antagonisme; il y a la force même et la nécessité des choses, à laquelle les nations obéissent comme les individus.

Nous n'étendrons pas plus loin cette étude sur l'Afrique centrale,

dont la relation de M. Barth nous a fourni l'occasion. Nous n'y avons rencontré que des pays et des nations bien obscurs encore et bien peu connus; mais à ces nations du Soudan le contact prochain des Européens présage une nouvelle ère, dont nous avons voulu marquer le point de départ.

VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

HISTORIENS ALLEMANDS

CONTEMPORAINS.

HENRI DE SYBEL.

LA FRANCE ET L'EUROPE A L'ÉPOQUE DE LA RÉVOLUTION.

DE 1789 A 1795.

(TROISIÈME ARTICLE[1].)

I.

Parmi les hommes qui exercèrent au début de la révolution française une influence incontestable, se trouvent au premier rang Necker, La Fayette et Mirabeau.

Necker, qui jouit à plusieurs époques de sa vie d'une popularité extraordinaire, disparut de la scène au milieu de l'indifférence générale. Il vécut assez, pourtant, pour faire longuement l'apologie de sa conduite, et, après sa mort, sa mémoire eut pour champions dévoués madame de Staël et Lally-Tolendal. Mais les derniers historiens de la révolution lui sont généralement peu favorables; seul, M. Louis Blanc cherche à le relever, moins, il est vrai, comme homme d'État que comme écrivain et penseur, et parce qu'il voit en lui un adversaire du système économique du *laisser faire, laisser passer* et du droit primor-

[1] Voir les livraisons de mai et août 1860.

dial et imprescriptible de propriété. M. de Sybel, on a pu le voir, se place au nombre de ceux qui le jugent avec sévérité, et il déplore en plus d'une occasion que le vaisseau de la France ait eu, pour tenir le gouvernail à l'approche de la tourmente, un pilote aussi peu capable de le diriger.

L'opinion qu'il a conçue de La Fayette est assez différente de celle qu'ont embrassée plusieurs de ses confrères français. « De notre temps, dit M. Mignet, peu de vies ont été aussi pures que celle de La Fayette; peu de caractères plus beaux, peu de popularités plus longues et mieux acquises.... On peut dire de lui que, s'il commit quelques fautes de position, il n'eut jamais qu'un but, la liberté, et ne se servit que d'un moyen, la loi. » M. de Sybel trouve que la répugnance du héros des deux mondes pour tout moyen autre que la loi n'avait rien de trop absolu, et le rôle qu'il lui fait jouer dans les journées d'octobre, s'il est conforme aux faits, est bien de nature à justifier cette appréciation.

D'après les récits de MM. Mignet et Michelet, La Fayette ne serait nullement responsable du départ des femmes pour Versailles et du désir manifesté par le peuple de Paris d'avoir Louis XVI dans la capitale. Suivant notre auteur, au contraire, ce fut La Fayette qui, dans la matinée du 5, empêcha la garde nationale de disperser des rassemblements armés dont les chefs étaient soudoyés par le duc d'Orléans, et dès dix heures le vice-président de la Commune alla en toute hâte porter aux ministres la nouvelle que la garde nationale se mettait en mouvement pour se rendre à Versailles, d'où elle voulait ramener le roi à Paris. Or, jusqu'à ce moment, il n'avait été question entre les Parisiens que du manque de pain, mais nullement du retour du roi. « Ainsi, dit M. de Sybel, le mot qui allait devenir plus gros de conséquences que tout autre pour la marche réelle de la révolution : « Le roi à Paris, » ne fut pas prononcé d'abord par les femmes, mais par les adhérents de La Fayette; il ne le fut pas par le Palais-Royal ou les orléanistes, mais par le vice-président de la Commune. » Au sujet de ce message adressé à Versailles, l'historien allemand invoque les témoignages de Loustalot et de Saint-Priest; M. Michelet, non-seulement ne mentionne pas le fait, mais place dans la bouche des femmes, dès le matin, ces mots : « Allons chercher le boulanger, la boulangère (le roi, la reine). » Il nous suffit d'indiquer cette contradiction; il n'entre pas dans notre cadre d'entamer un examen des témoignages que les deux récits peuvent invoquer.

M. de Sybel constate en outre que la réponse du roi à l'Assemblée

nationale, au sujet des Droits de l'homme, fut connue immédiatement sur la place de Grève, à Paris, ce qui lui fait croire que les fils du mouvement allaient jusqu'au conseil des ministres; il ajoute qu'à midi les Trois-Cents de la Commune ne connaissaient aucune cause du tumulte autre que l'affaire des cocardes et la rareté du pain, mais qu'aussitôt après les gardes-françaises demandèrent à être conduits à Versailles pour en ramener le roi ou le déposséder, afin que le général exerçât la régence au nom de Louis XVII.

Quant aux scènes sauvages dont le château de Versailles fut le théâtre dans la matinée du 6, pendant le sommeil de La Fayette, M. de Sybel regarde comme très-vraisemblable la culpabilité du duc d'Orléans, auquel il n'hésite pas à attribuer le dessein de supplanter Louis XVI. Tel n'est pas l'avis de M. Louis Blanc. D'après ce dernier, « l'âme de ce prince, amollie par l'abus des voluptés, n'avait pas le ressort qu'exigent les vastes desseins et la recherche des joies amères ». Cette raison aurait plus de valeur si l'on pouvait établir que le duc d'Orléans est toujours resté étranger à la politique; mais, dans la position où la naissance l'avait mis, l'ambition du rang suprême est certes aussi compatible avec une nature énervée que le rôle de chef d'opposition. — M. Louis Blanc ne se contente pas d'innocenter le duc d'Orléans; il incrimine le comte de Provence, qui aurait, selon lui, formé le complot de renverser le roi en détournant les soupçons sur le duc d'Orléans. On peut dire, à l'appui de cette opinion, que le nom de *Monsieur* ne fut pas prononcé par les hommes qui envahirent le château au 6 octobre, que ce prince était ambitieux, qu'il ménageait tous les partis, et qu'il ne passe pas pour avoir eu un caractère bien chevaleresque ni une grande tendresse de cœur : l'affaire du marquis de Favras, dans laquelle il fût plus tard impliqué, n'a pas encore été tirée complétement au clair. Mais, cela accordé, est-il bien vraisemblable qu'il pût se flatter de donner ainsi le change à la France, à l'aide du mauvais renom de son cousin d'Orléans, et d'avoir le poignet assez fort pour tenir en ce moment les rênes de l'État? Il n'avait pas reçu une éducation militaire, et ne comptait parmi ses familiers ni La Fayette, ni aucun général; ses relations avec Mirabeau montrent seulement que celui-ci lui reconnaissait de la capacité et aurait voulu lui voir jouer un rôle, afin d'arriver, par son intermédiaire, à se faire écouter du roi et de la reine.

La complicité du grand orateur de l'Assemblée dans les événements d'octobre, dont il fut beaucoup question à l'époque même, n'a jamais pu être établie, et sa correspondance montre qu'il vit dans la présence

du roi à Paris une calamité publique. Mais alors, comme en plusieurs occasions, il jugea à propos de suivre un courant contre lequel il n'était pas en mesure de lutter avec avantage; il craignait qu'une autre conduite ne lui fît perdre sa popularité, indispensable pour la réussite de ses desseins. Mallet du Pan, qui se défia toujours de Mirabeau, juge ainsi l'accusation dont il fut l'objet : « Les présomptions alors formées contre lui eurent pour base la détestable réputation de l'accusé, et ses propos non moins odieux dans l'Assemblée ce jour même du 5 octobre, encore plus que les dépositions si peu concluantes, si peu concordantes et si conjecturales que renferme l'inutile fatras recueilli par le Châtelet. Aujourd'hui[1] que le temps a calmé la première chaleur qu'excita cette procédure, il faut convenir qu'aucun juge n'oserait prendre sur lui de décréter un prévenu de prise de corps d'après des témoignages aussi frivoles. Nous avons cherché très-longtemps à approfondir le mystère de cet effroyable événement. Nous avons comparé des rapports de toutes les espèces, et recueilli des autorités suffisantes. Ces informations nous ont convaincu que Mirabeau ne participa ni à la méditation ni à l'exécution de ce crime, dont les ressorts peu uniformes ne furent jamais qu'imparfaitement connus. Mais, à l'exemple de divers autres factieux de l'Assemblée, pour qui tout grand trouble était une jouissance, un bénéfice et un moyen, Mirabeau vit avec plaisir le roi, la famille royale et le gouvernement enveloppés dans un orage qui les mettait à la merci des démagogues du moment. »

M. de Sybel termine son récit des journées d'octobre par ces mots : « Si l'on considère toute la suite de l'événement, on ne croira pas que La Fayette ait prévu ou provoqué un attentat qui frisa le régicide. Mais il est difficile de le trouver entièrement net; il semble en effet que, mécontent du refus du roi, il crut que, même à ce dernier moment, un peu de frayeur ne nuirait pas, et alla prendre quelque repos sans s'inquiéter du tumulte qui commençait. Il se montre ici comme dans toute l'émeute. Il laisse faire les hommes du Palais-Royal, fort satisfait de ce qu'ils lui procurent l'occasion de s'emparer de la proie qu'ils ont abattue, tout en se parant du rôle de sauveur et de pacificateur. Il conduisit son jeu avec assez de prudence pour écarter de lui tout soupçon; d'ailleurs, ses amis et lui avaient le pouvoir en main, et dirigèrent l'enquête comme ils le voulurent.... J'avoue qu'il ne me reste aucun doute sur le jugement de l'histoire. Ce n'est pas le tumultueux attroupement des femmes, ce n'est pas l'ignoble et meur-

[1] En 1800.

trière invasion du château qui sont les événements essentiels du 5 octobre. Jusqu'à quel point l'argent du duc d'Orléans et l'ambition de ses amis ont été en jeu dans l'affaire, c'est là une question qui intéresse plus la jurisprudence criminelle que l'histoire. Le résultat important de la journée fut de soumettre le roi aux forces révolutionnaires de la capitale. Or, ce résultat était voulu par La Fayette; le premier avis d'un désir exprimé dans ce sens fut adressé à Versailles par des personnes de son entourage immédiat, et l'idée fut adoptée à midi, sous son influence, par le conseil de la ville, qui lui était tout dévoué. Ce furent ses compagnons qui portèrent au roi le vœu de le voir changer sa résidence, vœu qui, après son arrivée seulement, devint à Versailles le cri des masses populaires. Enfin, lui seul et ses amis recueillirent tous les avantages de l'événement, en attendant qu'une nouvelle révolution leur appliquât le procédé dont ils avaient donné l'exemple. »

Notre historien ne félicite pas non plus La Fayette d'avoir proposé une déclaration des droits, ni l'Assemblée nationale d'être entrée en délibération sur cette matière. Son opinion à cet égard est en partie l'écho des paroles que Malouet fit entendre à la tribune à cette occasion. « Opprimée depuis longtemps, et vraiment malheureuse, dit l'orateur constitutionnel, la partie la plus considérable de la nation est hors d'état de s'unir aux combinaisons morales et politiques qui doivent nous élever à la meilleure constitution. Hâtons-nous de lui restituer tous ses droits, et faisons-l'en jouir plus sûrement que par une dissertation : que de sages institutions rapprochent d'abord les classes heureuses et les classes malheureuses de la société! Attaquons dans sa source et combattons avec énergie ce luxe immodéré, toujours avide et toujours indigent, qui porte une si cruelle atteinte à tous les droits naturels; que l'esprit de famille qui les rappelle tous, l'amour de la patrie qui les consacre, soient substitués parmi nous à l'esprit de corps, à l'amour des prérogatives, à toutes les craintes inconciliables avec une liberté durable, avec l'élévation du véritable patriotisme. Opérons tous ces biens, ou commençons du moins à les opérer, avant d'annoncer d'une manière absolue aux hommes souffrants, aux hommes dépourvus de lumières et de moyens, qu'ils sont égaux en droit aux plus puissants, aux plus fortunés. »

Indépendamment de la question générale, on peut se demander si le moment était bien choisi pour occuper l'Assemblée de cette investigation philosophique. A ce point de vue, M. Michelet et M. de Sybel trouvent que cette longue discussion détourna mal à propos les repré-

sentants du peuple de leur tâche la plus pressante; mais tandis que M. Michelet pense que cette tâche était la destruction de la monarchie, M. de Sybel estime que c'était le rétablissement de l'ordre. Ils peuvent avoir raison, chacun à son point de vue, car le débat sur les droits de l'homme tendait à la fois à rendre la réaction plus difficile, à retarder l'avénement de la République, et à empêcher qu'un fort gouvernement constitutionnel ne délivrât définitivement la France de la crainte de l'une ou de l'autre. D'ailleurs, ainsi que le dit M. Mignet, la Déclaration « devait plaire à une assemblée de législateurs et de philosophes, qui n'était retenue par aucune limite, puisqu'il n'existait pas d'institutions, et qui se dirigeait d'après les idées primitives et fondamentales de la société, car elle était élève du dix-huitième siècle. » Aussi M. de Sybel convient-il que, même si La Fayette n'en avait pas pris l'initiative, la Constituante aurait très-probablement tenu à signaler son passage au pouvoir par une déclaration des droits.

Parmi les hommes de la révolution, Mirabeau est le seul auquel notre auteur reconnaisse les qualités de l'homme d'État. « La nature, dit-il, l'avait doté avec une prodigalité merveilleuse; son père, original à la tête de travers, plein de moyens, mais bizarre et entêté, vit avec étonnement les dons éminents de son fils, l'éclat de son talent, sa séduction, ses ardentes passions. Il crut devoir contenir et dompter une telle nature par une discipline sévère, et, par la résistance vigoureuse de son fils, il se laissa entraîner pas à pas jusqu'à la plus révoltante tyrannie. Il arriva ce qui devait arriver : le fils abandonna père, maison et famille, se jeta dans le gouffre des débauches les plus éhontées, et y perdit la distinction qui vient de la pureté et de l'innocence. Mais telle était la puissance de cette nature que ses facultés intellectuelles ne furent nullement affectées par les souillures de sa vie. Il n'avait jamais fait d'études régulières, mais, au milieu de ses saturnales, il sut embrasser avec un génie supérieur toutes les matières qu'il trouva sous la main : la politique et l'histoire, l'administration et les finances, les questions de droit et de constitution. Longtemps avant la Révolution, il était fixé sur la nécessité de son explosion et le cours qu'elle prendrait. Aussi fier aristocrate qu'aucun des chevaliers de l'ancienne foi, il n'en poursuivit pas moins la corruption de la France féodale de toute l'ardeur d'une haine patriotique, et dans une série d'écrits polémiques où éclatait sa supériorité, il traça le tableau de la France à venir en traits incisifs et brillants. Il donna le coup de grâce à l'administration déshonnête de Calonne, il stigmatisa la faiblesse de Necker, alors que tout le monde le vénérait encore comme le dieu

infaillible de la finance. Dès lors il tenait la première place dans l'attention publique. Méprisé, horrible à voir et cynique comme il l'était, il enchantait dans la conversation et ébranlait les esprits par une éloquence sans égale. Jamais assurément homme d'État parlementaire n'excita dans la suite une admiration aussi fervente ni tant de haine. Tandis que, dès 1785, les libéraux le demandaient comme le seul homme capable d'être ministre des finances, il passait auprès des adhérents de l'ancien système pour le vrai brandon de la révolution : au commencement des élections, le ministère allait le faire déporter aux Indes orientales comme le plus dangereux de tous les démagogues, lorsque le bon cœur du roi s'interposa. C'était un des priviléges de ce caractère d'élite que de rester insensible à de tels procédés : malgré l'immensité de son ambition, il ne connaissait ni la susceptibilité personnelle, ni l'irritabilité égoïste. Il voulait gouverner la France, parce qu'il en trouvait la force en lui, et ne la trouvait chez aucun autre; il frappait sans pitié la médiocrité qui cherchait à se faire valoir; mais pour lui-même il n'avait qu'un désir, celui de faire servir sa force au bien du pays. »

L'historien ne paraît pas mettre en doute que Mirabeau, écouté de Louis XVI, n'eût sauvé la monarchie et terminé la révolution. Effectivement, quand on lit la correspondance avec le comte de la Marck, il est difficile de ne pas reconnaître que jamais plus hautes facultés n'ont été mises au service d'une cause plus raisonnable. Toutefois, nous ne pouvons partager la confiance de notre auteur : il nous semble que, décidément, les instruments réels du pouvoir n'étaient pas assez nombreux. Mais notre incrédulité ne va pas aussi loin que celle de quelques-uns, de l'éditeur des *Mémoires* de Mallet du Pan, par exemple. « Cette puissance, dit-il, qu'on supposait à Mirabeau de ressaisir la révolution parce qu'il l'avait déchaînée, d'en recommencer l'œuvre parce qu'il en avait été le premier ouvrier; cette opinion si généralement admise aujourd'hui, n'est-ce point une de ces hypothèses où l'histoire aime à se reposer des démentis qu'elle est trop souvent contrainte de donner aux conjectures de la raison? Tout ce qui manquait à Mirabeau en considération, en sûreté de caractère, tout ce passé compromettant qu'il apportait avec lui, ne furent rien, opposés à son admirable puissance d'entraînement, tant que cette force agit dans le sens des passions et des intérêts révolutionnaires tumultueusement soulevés. Le mouvement qui emportait l'attention publique loin du passé lui laissait à peine le loisir de regarder le présent. Que le mouvement vienne à se ralentir, qu'il s'arrête, le prestige va cesser, la

réalité reparaître, et le héros, comme désenchanté, s'évanouira indifférent à la multitude. Aladin n'a plus sa lampe. Mirabeau se décida, en esprit supérieur et en bon citoyen, pour la royauté en détresse, contre l'impopularité qui le menaçait et l'atteignait déjà par moments. Comment aurait-il résisté encore longtemps, quand il défendait à peine son terrain sans gagner un pas sur celui de ses ennemis, c'est-à-dire tous ceux de la royauté, et Dieu sait s'ils étaient redoutables? Brissot déclare que, si Mirabeau eût vécu, il aurait tué la révolution; cela est bon à dire de la part du démagogue qui avait sa haine à justifier; et cette opinion prouve, du reste, quel intérêt les révolutionnaires avaient à le perdre, et avec quel zèle ils s'y seraient employés. Quel homme, fût-il supérieur à Mirabeau, aurait tenu tête à ces fureurs, à ces inimitiés résolues et sans scrupule? Mirabeau est mort à propos pour la durée de son nom et la satisfaction poétique des générations futures. Quelques jours de plus n'auraient servi qu'à lui donner le temps de descendre dans les rangs obscurs des martyrs de la raison et de la modération, et de mourir vaincu. Aujourd'hui, peut-être, on ne parlerait pas plus de lui que du vertueux Bailly; le grand Mirabeau ne serait pour nous qu'un orateur brillant de la Constituante, une illustre victime de l'ingratitude des révolutions. »

S'il était inévitable, comme nous le pensons, que la royauté française subît une éclipse, le mode de sa chute n'était point indifférent. Succombant avec le programme de Mirabeau à la main, elle succombait pour avoir tendu à un but et s'être heurtée à des obstacles insurmontables; en réalité, elle tomba emportée par un grand mouvement qui avait lieu autour d'elle, mouvement à l'égard duquel elle n'avait pris aucun parti.

La partie positive des plans de Mirabeau est de beaucoup la plus intéressante. Dès avant la réunion des états généraux, il cherche à ouvrir les yeux de la cour sur les dangers qui la menacent, et jusqu'à la fin de sa vie, il réclame, avec la confiance de l'homme de génie, l'honneur de diriger le pays à travers la crise. Quand ensuite il se voit rebuté, d'abord du côté de La Fayette, puis par une partie toujours plus influente de l'Assemblée, et qu'il cherche à ruiner le crédit de ses ennemis, à les *enferrer*, comme il dit, à leur tendre des piéges, il y a moins de grandeur dans cette stratégie et aussi moins de solidité. Rien ne prouve en effet que, si La Fayette et l'Assemblée nationale avaient perdu plus tôt leur crédit, l'autorité du roi se fût élevé d'autant. Il y a même un point où évidemment il se trompe : il croit que, si l'Assemblée nationale assume la dictature, elle soulèvera contre elle l'opi-

nion publique assez énergiquement pour qu'on redemande à grands cris la restauration du pouvoir royal. Ce qui s'est passé à la fin de la Constituante, sous la Législative et sous la Convention dément cette prophétie. Mirabeau jugeait trop d'autrui par lui-même, et prêtait à la nation la haine du despotisme qui remplissait son âme et en débordait. Jamais il ne lui serait entré dans l'esprit que la société française pût supporter un seul jour le régime de Robespierre. N'ayant pas même été effleuré par les doctrines du *Contrat social*, il ne se rendait pas compte des ressources qu'y trouverait une dictature, déjà secondée par toutes les habitudes d'esprit que l'ancien régime avait implantées. Mirabeau fut essentiellement un libéral, et son libéralisme n'a aucun mélange de dogmatisme démocratique ou doctrinaire. C'est peut-être l'homme le plus libéral qui ait jamais existé.

II.

La seconde moitié du dix-huitième siècle vit exécuter deux jugements sévères sur la féodalité. La noblesse française sacrifia ses privilèges le 4 août, échoua dans les efforts qu'elle fit pour regagner par l'épée quelque importance politique, et s'abîma dans la proscription et l'émigration. La république féodale de Pologne fut démembrée par trois fois et a cessé d'exister; mais sa cause passionne encore les esprits, et parmi les écrivains elle ne compte guère que des champions et des vengeurs. « Chose singulière, dit M. de Sybel, dans une telle catastrophe, les vainqueurs ont laissé presque absolument la parole aux vaincus. » Est-ce une raison pour considérer l'affaire comme définitivement jugée? Notre historien ne le pense pas, et il se croit appelé à instruire de nouveau ce procès, où quatre grandes nations sont parties.

A l'occasion du premier partage et de la satisfaction qu'il donna à Frédéric le Grand, M. Laboulaye s'écrie : « Frédéric s'applaudit de l'admirable façon avec laquelle il s'est emparé d'un peuple innocent au mépris de toute justice; et cependant cette politique, que nul frein n'arrête, et qui croit tout permis à la force et à la ruse, qu'a-t-elle fait, sinon de sacrifier à un misérable agrandissement l'avenir même de l'Allemagne? Qu'est-ce que cette habileté suprême qui a fondé la grandeur de la Russie, et une grandeur qui menace l'Europe, et surtout la Prusse? Avec son peuple de soldats, la Pologne était une barrière contre l'ambition des czars; elle contenait la Turquie menaçante, elle

protégeait la Turquie en danger; elle était la défense de la Suède, elle couvrait la Prusse, la Saxe, l'Autriche. Si la discorde la rendait impuissante, faire cesser l'anarchie eût été facile à Frédéric, et s'il eût tendu la main à cette brave nation, il l'eût aisément relevée. Le partage, au contraire, a renversé tout le système politique qui garantissait l'Europe contre la barbarie. Le partage, en coupant à la Suède ses communications avec le continent, en a détruit toute l'importance; il a donné aux czars toute liberté d'action afin de préparer et de poursuivre la conquête de l'Orient; il les a mis en contact immédiat avec l'Autriche et la Prusse, et leur a fourni ce qu'ils convoitaient depuis longtemps, un prétexte pour se mêler des querelles de l'Allemagne et y parler en maîtres. La Pologne indépendante, c'était le bouclier de l'Occident. Sa chute ouvre l'Europe à tous les dangers; Varsovie aujourd'hui est une tête de pont qui menace également Vienne et Berlin : voilà le chef-d'œuvre de Frédéric! »

A M. Laboulaye et aux autres écrivains qui jugent de la même manière le rôle de Frédéric dans cette grave circonstance, M. de Sybel répond : « Nous n'avons pas à raconter le premier partage de la Pologne, à exposer les moyens et les prétextes; qu'on nous permette seulement deux remarques. Frédéric prit part à la chose comme au seul moyen d'empêcher une guerre européenne sur les champs de bataille allemands, et de mettre d'accord aux dépens d'un tiers la Russie et l'Autriche, qui en seraient infailliblement venues aux mains pour vider leurs différends relatifs à la Turquie. L'Autriche répugnait au partage, non-seulement par suite des sentiments d'équité et d'humanité de Marie-Thérèse, mais encore à cause de ses anciennes et naturelles relations avec la République; elle céda, en partie par cette considération qu'il ne fallait pas laisser les autres s'enrichir seuls, mais plus encore par suite d'une tendance nouvelle qui se produisit dans le gouvernement autrichien à côté de la vieille politique des Habsbourg. Ce fut la première influence marquante exercée par Joseph II et la politique lorraine. Quant aux suites de l'événement pour l'Allemagne, il suffit de constater qu'un million d'Allemands furent arrachés à une domination étrangère qu'ils avaient en aversion, et que le premier d'entre les États allemands acquit un territoire arrondi. Lorsque autrefois la maison de Habsbourg se préparait à occuper la Bourgogne et la Bretagne, la France se leva comme un seul homme, et rendit grâces à ses rois d'avoir déchiré les traités, et pourtant il serait difficile de dire s'il s'agissait alors pour la France d'un danger plus pressant que ne l'eût été pour les Allemands la perpétuité de la domination polonaise

en Prusse. Ajoutons que le péril qui menaçait à l'est les frontières allemandes avait pris, depuis le commencement du siècle, une forme toute nouvelle. Si jadis la République avait été une voisine incommode par sa prépondérance, elle l'était alors par son anarchie. Les divisions intérieures étaient une source d'inquiétude aussi pour les États environnants; chaque faction s'adressait à quelque puissance étrangère, mais l'influence russe, et bientôt les armées russes prirent un pied toujours plus solide, et durant la guerre de sept ans, le territoire soi-disant neutre de la République fut le quartier général, le lieu d'approvisionnement et la base d'opération des armées russes contre l'Allemagne du Nord. La Silésie, le Brandebourg, la Prusse orientale, bref tout le territoire allemand entre le Niémen et la Vistule, entre l'Oder et l'Elbe, était également en danger. On comprend de reste de quelle importance était pour l'Allemagne l'occupation de la basse Vistule. Mais, en général, tout l'état des choses était intolérable pour elle, et malheureusement un changement radical ne paraissait pas pouvoir s'opérer d'une manière agréable à la Pologne[1]. »

Si, avant le premier partage, la politique prescrivait au cabinet de Vienne de s'unir étroitement au gouvernement prussien pour la solution de la question polonaise, la même conduite lui était encore commandée pendant les vingt années qui s'écoulèrent entre le premier démembrement et le second. Loin toutefois de faire aucune démarche dans ce sens, l'Autriche chercha, sous Léopold, à constituer en Pologne une puissance capable de tenir la politique prussienne en échec. Il était difficile que la cour de Potsdam laissât faire, et consentît à défendre contre la Russie un État qui dépendait étroitement d'une puissance rivale. L'avenir offrait donc de peu brillantes perspectives aux successeurs de Sobieski, et il semble qu'il n'y avait pas d'autre issue qu'un nouveau démembrement. Mais un événement peut paraître longtemps inévitable et pourtant ne pas se réaliser, et certes en janvier 1792 aucun des hommes d'État de Berlin et de Vienne ne s'attendait à signer un traité de partage l'année suivante. L'agression française les força de s'unir, et mit la Russie en position d'obtenir ce qu'elle voulait de l'Allemagne. Aucun événement de l'histoire n'a été plus funeste à la Pologne que la déclaration de guerre au roi de Hongrie et de Bohême votée par l'Assemblée législ-

[1] A l'occasion de cette discussion sur le partage de la Pologne, nous croyons devoir renouveler spécialement encore une fois les réserves générales que nous avons exprimées à l'occasion des deux précédents articles. L'hospitalité que nous accordons aux vues de M. de Sybel n'implique aucune solidarité de notre part. (*Note de la rédaction.*)

lative, le 20 avril 1791. Ceci nous conduit à nous occuper des relations entre les puissances et la révolution française.

Les préludes de la révolution avaient excité dans toute l'Europe un enthousiasme immense, et il n'est pas douteux que, si elle avait tenu ce qu'elle promettait, elle eût assuré à la France un ascendant prodigieux. En même temps sa puissance matérielle et militaire avait augmenté par la suppression des droits seigneuriaux, des entraves industrielles et de toutes les ordonnances arbitraires qui s'opposaient au développement de la richesse, enfin, par l'abolition du privilége qui réservait à la noblesse les grades militaires. Entouré d'un parlement libre, de ministres éclairés et populaires, disposant d'un trésor dont les recettes se seraient accrues chaque jour, à la tête d'une armée où les descendants de l'ancienne noblesse auraient rivalisé avec les hommes nouveaux, le roi de France serait devenu promptement l'arbitre de la chrétienté. Qu'eussent pu faire les potentats étrangers? Peu de chose. En montrant de la mauvaise humeur, ils n'auraient fait que rendre plus énergique chez les peuples le courant d'opinion favorable à la France. Il ne leur restait qu'un parti à prendre, celui d'imiter, autant qu'ils le pouvaient, ce qui se faisait en France, de réformer dans tous les sens, de faire tomber sous la cognée toutes les institutions qui faisaient obstacle au bien public. L'Autriche, en particulier, aurait dû vouer une attention particulière à ses provinces belges, et l'empire germanique comprendre la nécessité de remplacer par un pouvoir laïque et progressif les principautés ecclésiastiques du pays rhénan. On ne voit pas cependant qu'aucune idée de ce genre ait été agitée, et, à supposer qu'un homme d'État patriote eût fait entendre quelques conseils dans ce sens, la rivalité des deux grandes cours allemandes eût été un obstacle insurmontable à toute modification radicale.

Mais la France ne prit pas alors entre les peuples la place qu'elle semblait appelée à occuper. Le désordre et les violences qui accompagnèrent sa régénération ruinèrent son ascendant moral, et retardèrent son développement économique. Ses voisins, qui n'avaient pas eu l'idée de craindre sa prépondérance, ne se réjouirent pas non plus de la crise qu'elle traversait. Le gouvernement anglais a bien été accusé d'avoir fomenté les troubles, mais la preuve de l'accusation n'a pas encore été fournie. Le sentiment qui domina dans toutes les cours fut celui de la commisération pour la famille royale de France; mais ce sentiment ne fit point oublier aux souverains leurs intérêts particuliers et les affaires qui absorbaient jusqu'alors leur attention, et jamais ils

n'arrivèrent à un accord complet sur les meilleures mesures à prendre pour améliorer le sort de Louis XVI.

Il n'est peut-être pas inutile de rappeler qu'en 1788 l'empereur Joseph II, l'impératrice Catherine et le roi de Pologne Stanislas avaient formé une ligue dont le but prochain et seul avoué était de subjuguer la Turquie, mais où les hommes d'État de Berlin avaient deviné sans peine une coalition destinée à accabler la Prusse un moment ou l'autre : aussi s'étaient-ils hâtés de lui opposer une ligue de l'Angleterre, de la Hollande et de la Prusse. Évidemment l'Europe était à cent lieues alors de penser à se coaliser contre la France. Il est vrai qu'alors les états généraux n'étaient pas encore rassemblés. Mais il ne paraît pas qu'en juillet 1790 on ait songé beaucoup plus à une croisade contre-révolutionnaire. A ce moment, l'empereur Léopold et le roi Frédéric-Guillaume mettent toutes leurs troupes sur pied pour se combattre, et se disposent à ensanglanter de nouveau les plaines de la Moravie et de la Silésie ; puis, s'ils remettent l'épée au fourreau, c'est simplement parce que l'empereur voit s'évanouir l'espérance d'obtenir le concours de la Russie. Mais alors même le roi de Prusse considère comme possible une lutte armée entre la czarine et lui, et n'accepte la paix proposée par Léopold qu'en lui faisant promettre de rester neutre.

Cependant la question de France avait été déjà mise sur le tapis. L'Espagne et la Sardaigne étaient pleines de zèle pour la cause de l'ancien régime, et le roi de Naples montrait des velléités analogues ; le roi de Prusse s'était déclaré prêt à fournir un secours armé si Louis XVI en faisait la demande et s'engageait à en payer les frais. Quant à Léopold, tout indique qu'il répugnait souverainement à mettre ses forces au service de ces projets. D'où vient donc qu'il n'eut pas la même répugnance pour une immixtion quelconque, et qu'il ne le déclara pas nettement, comme le fit le ministère anglais ? Il semble qu'une franche décision sur ce point aurait été avantageuse à tous, et à Louis XVI tout le premier. Mais Léopold pouvait espérer que son intervention, sans être bien utile au roi de France, ne lui serait pas trop nuisible, et qu'elle raffermirait encore la bonne volonté dont la cour des Tuileries était portée à son égard, et dont il avait besoin dans son système de politique générale. Il y a plus, il se flatta qu'une ingérence diplomatique, appuyée au besoin de quelques démonstrations et de quelques menaces vagues, rendrait les révolutionnaires français plus maniables, et accélérerait la fin de la crise. Une telle espérance nous paraît aujourd'hui absurde, et de fait elle l'était ; mais peut-on s'étonner de

la trouver chez un prince étranger, alors qu'elle était continuellement entretenue en lui par des Français, par le roi et la reine d'abord, puis par les feuillants Lameth, Duport et Barnave?

M. Michelet estime que la pensée de Léopold était de fatiguer d'abord les Français par des notes, par des grimaces, par un blocus hermétique, dans l'espérance que ce peuple inconstant et léger s'ennuierait de ces tiraillements, et préférerait ouvrir les portes toutes grandes au beau-frère de son roi, qui, avec ses soldats allemands, remettrait commodément les choses sur l'ancien pied. Que l'empereur ait compté, dans une certaine limite, sur la lassitude qui suit les grands ébranlements, c'est fort possible; mais on voit qu'il se flattait aussi d'amener Louis et Marie-Antoinette à se résigner à beaucoup de choses et à ne désirer que de légers amendements à leur situation. M. Michelet ajoute que Léopold tenait aussi à différer son intervention pour avoir d'abord le temps d'étouffer la révolution de Pologne, ce qui est contre toute vraisemblance. C'est l'empereur lui-même qui avait fomenté le mouvement patriotique de Varsovie du 3 mai 1791, et jusqu'à son dernier soupir il porta beaucoup plus d'intérêt à cette œuvre de sa diplomatie qu'au rétablissement du descendant de saint Louis.

Le roi de Prusse prit une position singulière. D'une part, il se montra plus porté que le chef de l'Empire à une guerre de principes contre la révolution; et, d'autre part, il réclama pour salaire de son intervention un agrandissement territorial, qui, à la vérité, ne devait pas être acquis aux dépens de la France, mais aux dépens de quelque tiers inoffensif, ce qui ne valait guère mieux. Si, au contraire, il avait déclaré qu'il n'avait point à s'ingérer dans le gouvernement intérieur de la France, mais que, si la France attaquait l'Autriche, il soutiendrait celle-ci de toutes ses forces, il aurait peut-être épargné de grands maux à l'humanité.

Les deux monarques se rencontrèrent à Pilnitz, et l'objet principal de leurs entretiens fut la question polonaise; mais il fut aussi question des affaires de France, et c'est alors que fut signée la fameuse déclaration du 27 août. Dans l'analyse que M. Mignet donne de ce document, chaque phrase est rendue plus énergique. « Dans la déclaration de Pilnitz, dit-il, les souverains considéraient la cause de Louis XVI comme la leur. » Le texte porte : « Sa Majesté l'empereur et Sa Majesté le roi de Prusse, ayant entendu les désirs et les représentations de Monsieur et de monseigneur le comte d'Artois, déclarent conjointement qu'elles regardent la situation où se trouve actuellement Sa Majesté le roi de France, comme un objet d'un intérêt commun à tous les souve-

rains de l'Europe. » — « Ils exigeaient, poursuit l'analyse, qu'il fût libre de se porter où il voudrait, c'est-à-dire au milieu d'eux; qu'on le remît sur son trône, que l'Assemblée fût dissoute, et que les princes de l'Empire possessionnés en Alsace fussent rétablis dans leurs droits féodaux. » Voici les termes de la déclaration : « Elles espèrent que cet intérêt ne peut manquer d'être reconnu par toutes les puissances, dont le secours est réclamé, et qu'en conséquence elles ne se refuseront pas d'employer, avec Leursdites Majestés, les moyens les plus efficaces, relativement à leurs forces, pour mettre le roi de France en état d'affermir, dans la plus parfaite liberté, les bases d'un gouvernement monarchique également convenable aux droits des souverains et au bien-être de la nation française. » — « En cas de refus, continue l'historien, ils menaçaient la France d'une guerre à laquelle devaient concourir toutes les puissances qui s'étaient garanti la monarchie française. » « Alors, et dans ce cas, est-il dit dans la pièce officielle, Leursdites Majestés l'empereur et le roi de Prusse sont résolues d'agir promptement et d'un mutuel accord, avec les forces nécessaires, pour obtenir le but proposé et commun. En attendant, elles donneront à leurs troupes les ordres convenables pour qu'elles soient en état de se mettre en activité. » — M. Mignet avance que ce manifeste préparait l'invasion de la France, et M. Henri Martin le juge attentatoire à la liberté du peuple français. MM. Th. Burette et Ulysse Ladet estiment qu'il n'avait pas lieu de surprendre, avec les idées d'équilibre européen, et le font suivre de ce commentaire : « Ainsi, pour que l'empereur et le roi de Prusse se décidassent à *agir*, comme ils disaient, il leur fallait la coopération de toutes les puissances et sûrement la discussion préalable de la question de guerre dans un congrès européen; jusque-là on ne devait attendre d'eux que des précautions hostiles et des mesures dilatoires. » Cette appréciation est, pour l'essentiel, celle de M. de Sybel, qui cite cette ligne écrite par Léopold, le jour même où la déclaration était signée : « *Alors et dans ce cas*, c'est pour moi la loi et les prophètes : si l'Angleterre fait défaut, le cas ne se présente pas. » Or le refus de l'Angleterre n'était douteux pour personne.

Assurément la déclaration de Pilnitz ne témoignait pas d'un respect suffisant pour l'indépendance des Français, puisqu'elle leur recommandait une constitution et faisait mention des princes émigrés; mais elle n'impliquait pas la mise en tutelle de la France, et la coalition était encore loin. Quoi qu'il en soit, ce manifeste fut une faute. Puisque le désir des deux cabinets était de ne pas s'engager, le meilleur moyen eût été de garder le silence. Il semble d'ailleurs que la signature de

l'Autriche pesât singulièrement à Léopold; dès que Louis XVI eut accepté la constitution, il déclare aux puissances que le concert européen n'a plus d'objet, et une circulaire de novembre signifie à toutes les cours qu'il n'y a plus qu'à observer la marche des événements [1]. La déclaration était donc annulée dans ses effets, et la cour de Vienne se séparait nettement des princes émigrés qui, dans le même temps, se refusaient à considérer Louis XVI comme exerçant avec liberté l'autorité royale, et de la cour de Pétersbourg, qui reconnaissait Monsieur pour régent et se faisait représenter auprès de lui. « Je me casse la tête, écrivait Catherine en décembre, pour déterminer l'intervention des cabinets de Vienne et de Berlin dans les affaires de la France. Je voudrais les voir impliqués dans quelque besogne difficile, afin d'avoir les mains libres; car j'ai devant moi tant d'entreprises non terminées, et il faut que ceux-là soient occupés pour ne me pas gêner. »

Le successeur de Léopold, François II, s'était, comme archiduc, montré plus disposé à la guerre que son père. Néanmoins, la correspondance diplomatique conserva sous lui le même caractère, et la dernière dépêche autrichienne, à la suite de laquelle la guerre fut déclarée, était conçue en ces termes, d'après l'auteur que nous analysons. « Nous désarmerons et nous renoncerons à l'alliance prussienne, lorsque la France aura réparé les dénis de justice qu'elle a commis envers les princes possessionnés en Alsace et le pape, et lorsqu'elle se sera mise dans une position telle que la sûreté de l'Europe ne soit plus en péril; quant à la manière d'obtenir ce dernier résultat, c'est aux Français à la trouver eux-mêmes. » M. Mignet donne de la même note cet autre résumé : « Le rétablissement de la monarchie sur les bases de la séance royale du 23 juin; la restitution de ses biens au clergé; les terres de l'Alsace, avec tous leurs droits, aux princes allemands; d'Avignon et du comtat Venaissin, au pape : tel était l'*ultimatum* de l'Autriche. » M. de Sybel affirme qu'il n'existe aucune note où il soit

[1] « Dès le début, dit M. de Sybel, la seule considération qui avait motivé les démarches de Léopold était celle des infortunes personnelles de la famille royale; il regardait comme une folie d'exposer ses intérêts les plus immédiats, qui étaient sur le Danube et sur la Vistule, pour la question constitutionnelle qui se débattait à Paris; mais il considérait comme une affaire d'honneur et comme une obligation de cœur de ne pas laisser la vie et l'honneur de ses parents succomber sans secours. Ses armées auraient donc marché si Louis, après avoir réussi à s'enfuir, avait dû soutenir une guerre contre les démocrates de Paris; mais il était fermement décidé à la paix dès l'instant où la guerre lui offrait en perspective des difficultés immenses et un accroissement de danger pour la famille royale de France. »

question de la déclaration royale du 23, à prendre comme base de la constitution française. C'est Dumouriez qui a accrédité cette fausse version.

Nous avons à suivre M. de Sybel dans le récit de la lutte qui s'engagea et dans celui du développement de la politique agressive de la révolution en Europe.

III.

En octobre 1792, le gouvernement de la France était le plus fort qu'elle eût eu depuis 1789. Il avait à sa disposition les plus puissants leviers du despotisme, la terreur et l'intérêt; la désorganisation de toutes les autorités locales laissait le champ libre aux tout-puissants commissaires envoyés de Paris, et le pouvoir était le dispensateur de faveurs sans nombre qui lui assuraient une grande influence dans le pays et principalement sur la Convention. La chose principale était toujours d'être sûr de Paris. La grande masse des habitants était complétement dégoûtée de la politique; les élections se disputaient entre le parti girondin et le parti jacobin. Ce dernier, ne se sentant pas assez fort pour recourir aux armes, attendait les circonstances. Le ministère, ainsi que l'Assemblée, restait comme en équilibre entre les deux fractions de la France révolutionnaire. Financièrement, on ne vivait que sur les assignats, qui perdaient alors 60 pour 100; l'impôt ne rentrait presque pas; la guerre coûtait 140, 160, jusqu'à 130 millions par mois; les communes faisaient des sacrifices pour abaisser le prix du pain; on ne prévoyait pas où s'arrêteraient les réclamations de l'indigence et celles de l'avidité. Les ministres décidèrent que la solde des armées serait à la charge des pays occupés, qu'on y écoulerait les assignats et que la guerre serait étendue autant que possible. En dehors du ministère, les chefs de la Gironde comptaient encore sérieusement sur les sympathies des peuples; les affiliés de Robespierre, si peu portés pour la guerre d'abord, se laissaient enthousiasmer par les succès de Valmy et de Mayence, et Danton était encore plus décidé qu'eux tous. Depuis le milieu de septembre, on armait contre l'Espagne, à laquelle on ne pouvait reprocher que quelques cordons de troupes aux passages des Pyrénées, et qui offrait 4 millions en réparation de cette offense. Le 10 octobre on résolut l'invasion de l'île de Sardaigne; le 24 il fut arrêté qu'une flotte irait à Naples exiger l'extradition d'un ministre qui avait prévenu le ministère ottoman contre un envoyé du gouvernement français.

Cependant le vainqueur de Valmy rentre à Paris, où il excite un enthousiasme universel. Sans marquer aux hommes du pouvoir plus de respect qu'ils ne lui en inspirent, il leur soumet son plan, qui consiste à ménager la Prusse et l'Allemagne, et à conquérir les Pays-Bas autrichiens pour en faire un État libre. Ce n'était guère parler selon le sentiment des ministres, et ceux-ci préférèrent les idées de Custine, qui se flattait de révolutionner le saint-empire romain et de dicter la paix à Vienne. Dumouriez fut seulement chargé de l'expédition de Belgique, mais n'eut pas le commandement en chef, et tandis qu'on cherchait à l'entraver de toute manière, on accordait à Custine tous les renforts dont on pouvait disposer. Il restait à prendre un parti sur une grave question intérieure. Les Jacobins réclamaient depuis des semaines la mort du roi captif, et les indépendants de l'Assemblée estimaient que par le procès de Louis XVI, on donnerait le coup de mort à la monarchie. Le ministère voulut utiliser diplomatiquement cette affaire. Il décida d'offrir à la Prusse l'élargissement et la remise de Louis en échange d'une paix séparée; mais, en même temps, pour mieux la convaincre que la vie du roi était en péril et donner du prix à son offre, il pensa qu'il fallait laisser d'abord le procès suivre son cours.

La victoire de Jemmapes inaugura d'une manière brillante l'expédition de Belgique. Toutes les villes ouvrirent leurs portes à l'approche des Français, et les Autrichiens abandonnèrent sans résister tout le pays jusqu'à la Meuse. Pour un général dont les mouvements eussent été libres, c'était une magnifique carrière qui s'ouvrait; mais le ministre Pache s'était proposé de faire dans l'armée ce que le 10 août avait fait dans l'État, de soulever les soldats contre leurs officiers, de détruire l'esprit militaire et d'assimiler les régiments aux contingents des agitations parisiennes. Dumouriez voulait traiter la Belgique en pays ami; il reçut l'ordre de la pressurer. Les contrats passés par lui en Belgique pour les fournitures à faire à l'armée furent cassés pour favoriser les boulangers et les ouvriers de Paris. Le soldat souffrait excessivement de cet état de choses, mais les hommes de l'hôtel de ville se disaient avec satisfaction qu'en affaiblissant l'armée on réduisait son chef à l'impuissance.

A Paris, la Convention décréta, le 19 novembre, que la France offrait son secours à tous les peuples qui chercheraient à recouvrer leur liberté et que les généraux recevraient les ordres nécessaires. Quelques clubs de Londres envoyèrent alors des délégués à l'Assemblée souveraine, l'évêque de Bâle fit sa révolution, le parti démocratique de Genève prit

de la hardiesse, des députés de Nice et de la Savoie demandèrent à faire partie de la nation française. L'incorporation de la Savoie fut votée au milieu des plus bruyants applaudissements. Le 23 novembre, en réponse aux dernières propositions favorables à Louis XVI, le ministre prussien déclara au négociateur français que son gouvernement était prêt à reconnaître la république et à négocier en vue de la paix, si l'Autriche n'était pas exclue de l'accommodement, mais qu'une attaque faite à la Hollande ne le laisserait pas indifférent non plus que l'Angleterre; qu'enfin il désirait connaître jusqu'où s'étendaient les pleins pouvoirs du ministère français pour négocier. Ce dernier vit probablement dans cette réponse beaucoup plus qu'il n'y avait, car il proposa immédiatement au roi de Prusse une alliance offensive. Dirigée contre l'Autriche et la Russie, cette alliance s'appuierait sur la Pologne qu'on délivrerait et sur la Suède qu'on agrandirait. La Prusse deviendrait maîtresse de l'Allemagne, et la France ne réclamerait rien pour elle-même. Cette ouverture ne pouvait avoir et n'eut d'autre effet que de décider le cabinet de Berlin à laisser tomber complétement les pourparlers. Sur ces entrefaites, l'armée du duc de Brunswick s'approchait lentement de Custine, et, avec l'aide des habitants, expulsait les Français de Francfort. Custine abandonna la rive droite du Rhin, mais il se dédommagea en contraignant les Mayençais à demander leur réunion à la France. En même temps Beurnonville échouait complétement du côté de Trèves contre une division autrichienne. A ce moment, de nouvelles complications se montrèrent.

L'armée de Dumouriez était parvenue aux frontières de la Hollande. Ce pays avait depuis longtemps cessé d'être une grande puissance; sa population, indifférente au mécanisme assez compliqué du gouvernement, était vouée au trafic, à l'industrie, tirait un bon profit de ses champs et de ses pâturages, dominait le marché d'argent de l'Europe et couvrait les mers de son pavillon marchand. Les esprits étaient soumis à des principes religieux sévères, et les hautes classes montraient le goût de la science et celui du luxe. En fait de politique, on vivait de souvenirs. La marine était toujours excellente, mais l'armée se trouvait dans un état déplorable. On conçoit donc que le gouvernement des Provinces-Unies ne souhaitât rien tant que la paix. Mais en France de fortes raisons militaient pour qu'on ne la lui laissât pas. Entre Paris et Amsterdam, les relations étaient anciennes, et l'ambition d'une influence prépondérante sur les États généraux était une des traditions de la diplomatie française. On songea d'abord à ouvrir la navigation de l'Escaut, en dépit de tous les traités qui garan-

tissaient aux Hollandais la fermeture du fleuve, et à faire d'Anvers une station maritime contre l'Angleterre. Sondé sur ce point, le grand pensionnaire donna à entendre qu'il protesterait, mais ne fit pas même entrevoir la possibilité d'une résistance armée. Dès lors on n'hésite plus : on proclame la liberté de l'Escaut, on envoie une flottille française vers le port d'Anvers, et on donne l'ordre à Dumouriez de poursuivre les Autrichiens sur le territoire hollandais s'ils s'y retirent. Ce cas ne se présenta pas; les Autrichiens allèrent par Liége dans le pays rhénan, et Dumouriez occupa cette dernière ville, où la population, fort démocratique, fut transportée de joie à l'arrivée de ses troupes. Le ministère lui ordonna alors de marcher sur Cologne et Luxembourg, afin d'appuyer Custine et Beurnonville; Dumouriez répondit par la proposition d'envahir plutôt la Hollande.

Il n'y avait dans l'esprit du gouvernement français qu'une objection sérieuse à ce projet. On savait que l'Angleterre ne permettrait pas le séjour d'une flotte française à Anvers ni le renversement de la maison d'Orange. Mais, pour parer à cette difficulté, le ministre Lebrun se flattait de mettre Londres et Dublin en révolution, et d'unir ensuite étroitement les républiques de France, d'Angleterre et d'Irlande. Il s'efforçait de découvrir les diverses causes de mécontentement qui pouvaient exister dans l'empire britannique et de réunir dans sa main tous les fils d'un grand complot qui eût déterminé la chute soudaine et complète de la constitution anglaise. L'Angleterre avait retiré son ambassadeur de Paris après le 10 août, mais Pitt avait exprimé d'une façon non équivoque le désir de vivre en paix et en bonne amitié avec la République, et l'envoyé français Chauvelin avait reçu l'ordre de continuer à séjourner à Londres comme homme privé. Les chefs de l'opposition parlementaire venaient très-publiquement à son hôtel, et plus d'une fois leurs discours coïncidèrent textuellement avec des notes de Lebrun. Mais ce dernier avait des alliés autrement énergiques. Des clubs nombreux se livraient à une agitation bruyante pour la réforme parlementaire et le suffrage universel; ils avaient de nombreux adhérents dans les classes inférieures et jouissaient d'une certaine considération auprès de la fraction libérale de la bourgeoisie. Naturellement on ne disait mot des intelligences avec le gouvernement français et du dessein de constituer le pays en république. Les agents de Lebrun cependant préparaient la rébellion armée, livraient des mousquets, de la poudre et de l'argent, et enrôlaient une bande de vagabonds qu'on destinait à un coup de main sur la Tour, point important dont la possession livrerait à la plèbe des armes nombreuses, et, par suite,

toute la capitale. Les choses furent si vivement conduites, que dès le commencement de novembre Lebrun était convaincu que les Français n'avaient qu'à se montrer pour faire éclater la révolution anglaise. Les révolutionnaires irlandais étaient également en correspondance avec Paris, et recevaient chaque semaine l'assurance d'un appui énergique. Effectivement la France avait depuis septembre vingt et un vaisseaux de ligne en mer, sept sur les chantiers, trente frégates avec la voilure, vingt-trois prêtes à recevoir le dernier armement, et elle fondait sa confiance sur ce que l'Angleterre n'avait que seize mille matelots et soldats de marine, et ne pouvait fournir que les équipages de douze vaisseaux de ligne. Au moins 30 millions en assignats passèrent le canal jusqu'à la fin de l'année, et la presse française de toute nuance s'efforçait d'enthousiasmer les deux nations pour la grande œuvre.

Pitt s'était tenu jusqu'alors fermement au parti de la neutralité et de la paix. Quoiqu'on l'ait répété bien des fois, il ne s'est point réjoui des pertes éprouvées par la France, de la ruine de son commerce et du déclin des colonies, qui faisaient concurrence à l'Angleterre : il avait sous les yeux des chiffres trop précis, qui lui montraient l'importance des importations anglaises en France, principalement depuis 1789; et l'appauvrissement de la France constituait pour l'industrie anglaise une perte trop considérable, pour être mise en parallèle avec les profits que la révolte de Saint-Domingue assurait aux îles à sucre de l'Angleterre. Mais il est vrai qu'au point de vue politique Pitt ne voyait pas de graves inconvénients à l'anarchie française. Lui aussi, quelle que fût la sûreté ordinaire de son jugement, commit l'erreur de conclure des revers économiques de la France à une réduction correspondante de sa force militaire. Il désirait donc qu'on abandonnât le pays à lui-même; la guerre, pensait-il, l'anéantirait complétement ou le livrerait à l'influence allemande, tandis que si on le laissait en paix ses dissensions intérieures mettraient l'étranger à l'abri de ses attaques. Lorsque, pourtant, le 13 novembre, l'envoyé hollandais vint l'entretenir du péril où était son pays et s'informer de ses intentions, il lui promit l'assistance de l'Angleterre en cas de nécessité; mais il persista à penser que la meilleure garantie du repos de la Hollande serait le rétablissement de la paix générale, et il s'adressa aux puissances allemandes pour leur demander à quelles conditions elles consentiraient à traiter avec la France, et leur témoigner l'intention où était l'Angleterre de se porter médiatrice. Mais il n'eut de succès ni en Prusse ni en Autriche, les

deux puissances songeant pour l'heure moins à la paix qu'à leurs acquisitions territoriales, et l'Angleterre ne se montrant favorable ni au partage de la Pologne ni au troc bavarois. Les deux cours évitèrent donc une réponse positive. D'autre part, les démarches hostiles des Français, l'ouverture violente de l'Escaut, l'éloge des radicaux anglais dans la Convention, le décret du 19 novembre, tous ces faits se succédèrent avec rapidité. Pitt ne reconnut que lentement et à contre-cœur le changement de la situation. Il avait jusqu'alors mis son orgueil dans la paix, la prospérité et la liberté de l'Angleterre : il avait couvert le déficit, commencé l'amortissement de la dette, réduit l'effectif de l'armée et de la flotte; il avait préparé dans tous les sens l'augmentation des droits politiques, travaillé en vue de la réforme électorale, de la liberté de la presse, de l'élévation de la bourgeoisie; il avait aussi pris à cœur les destinées du peuple irlandais et l'abolition de la traite des noirs. Tous ces projets, toutes ces espérances, dont la réalisation devait achever l'œuvre commencée en 1688, et ouvrir à l'Angleterre une ère nouvelle, furent mis à néant par l'approche de la révolution. La guerre empêcha l'amélioration des finances, et il parut en général dangereux de modifier en quoique ce fût les lois existantes. Le jacobinisme, qui facilita aux Russes l'accomplissement de leurs desseins de conquête, retarda d'une génération le progrès constitutionnel de l'Angleterre. Cette conséquence n'échappa pas à Pitt, et il se détourna avec douleur du but qu'il avait poursuivi jusqu'alors. Armé des preuves du complot formé pour surpendre la Tour de Londres, il ne put se dispenser de pourvoir à la sûreté de son pays; mais alors même on le voit s'en tenir toujours à ce qui est indispensable, saisir avec empressement toutes les lueurs de paix, et agir sans cesse auprès des puissances pour amener la fin du conflit entre elles et la révolution.

Le 1er décembre, une partie de la milice fut appelée sous les armes, et la Chambre convoquée pour le 13. L'intervalle qui s'écoula jusqu'à l'ouverture fut employé à chercher des appuis au gouvernement dans les partis parlementaires et dans l'opinion publique. Outre la fraction ministérielle, la Chambre en comptait trois autres : ceux d'entre les anciens whigs qui, à la suite de Burke, réclamaient une attitude énergique vis-à-vis de la révolution, et accusaient les ministres de tiédeur; les whigs réformistes, qui inclinaient pour l'alliance française; et les républicains. Il s'agissait de contenir la dernière, et de gagner ou de diviser la seconde. On l'essaya, mais sans succès. En revanche, la réussite en dehors du Parlement ne fut que plus complète.

Le tiers état d'Angleterre s'était enthousiasmé pour le serment du Jeu de paume et la prise de la Bastille; mais le 10 août lui avait donné à penser, et les massacres de septembre l'avaient rempli d'horreur. Il se rappela alors ce qu'il devait à la constitution anglaise, et ce qu'il devait particulièrement au ministère Pitt. La milice courut à ses places d'armes, des associations royalistes s'opposèrent partout aux clubs révolutionnaires, la presse s'éleva presque d'une seule voix pour la conservation de l'ordre de choses. L'entraînement fut populaire et général. L'opposition ne réunit dans la Chambre que 50 voix sur 340. Pitt était bien éloigné d'abuser de la force de sa position; il demanda seulement le droit de contenir les étrangers par une police efficace, l'interdiction du papier-monnaie français, et de l'exportation des grains dans les ports français. Il proposa de porter la force armée à vingt-sept mille matelots et dix-sept mille soldats, effectif dont l'exiguïté relative prouvait mieux que tout commentaire les intentions pacifiques du gouvernement. Quelques semaines se passèrent avant que ces bills eussent subi toutes les formalités; mais, dès le premier instant, nul ne douta qu'ils ne fussent admis. L'Angleterre, arrachée tout d'un coup au plus profond repos, se trouvait donc debout. L'impression fut immédiate et profonde à Paris; le peuple eut le sentiment qu'on venait de rencontrer un adversaire capable d'opposer au feu volcanique de la révolution l'obstacle d'une décision calme et inébranlable.

Le ministère français connut à peu près dans le même temps les nouvelles résolutions du gouvernement anglais et l'échec de Francfort. Il délibérait justement sur la proposition de Dumouriez concernant la Hollande, et répondit au général que, sans repousser absolument cette idée, il croyait plus pressant de faire repasser le Rhin aux Autrichiens. Deux jours après, on écrivit à Chauvelin, à Londres, qu'on ne songeait plus à envahir la Hollande. Dumouriez fut d'autant plus irrité, qu'on ne lui faisait rien connaître des raisons diplomatiques qui motivaient le rejet de sa proposition. Il refuse nettement d'obéir, attendu que son armée, qu'on a désorganisée, n'est plus en état de poursuivre les Autrichiens, qui vont être soutenus par les Prussiens. Cependant il envoie son adjudant Thouvenot pour donner des explications. Des conférences ont lieu, et il en résulte que le ministère renonce à la marche sur Cologne et le général à l'expédition de Hollande. Pache cependant, dominé par le parti de la Commune, ordonne de nouveau l'occupation de la rive du Rhin; mais Dumouriez trouve enfin dans l'échec et la retraite de Beurnonville une raison péremptoire de ne pas

s'engager dans cette direction. La propagande universelle subit un moment d'arrêt.

Il n'y avait plus d'illusion à se faire. Les peuples n'acceptaient pas l'amitié des dominateurs de la France. Aussi n'est-il plus question de les affranchir, mais seulement de faire la guerre à leurs dépens. Le mois de novembre avait apporté 28 millions de recettes pour balancer 138 millions de dépenses, dont 128 étaient pour la guerre. La Convention décréta que, partout où les armées françaises se présenteraient, tous les impôts, toutes les dîmes, tous les priviléges de rang seraient abolis, toutes les autorités dissoutes, de nouveaux administrateurs élus par le suffrage universel, les biens du gouvernement déchu, des privilégiés et de leurs adhérents placés sous la protection de la France; que des commissaires de la Convention seraient envoyés pour fraterniser avec le peuple, et des commissaires du gouvernement pour s'occuper de l'entretien des troupes. Le décret n'avait besoin d'aucun commentaire. Tout y était, la soumission et le bouleversement du pays conquis, la confiscation pour les riches et la ruine pour tous, grâce au discrédit toujours croissant des assignats. Les patriotes hollandais devinrent tout d'un coup muets; chez le peuple allemand comme chez le peuple anglais s'évanouirent pour longtemps les derniers restes de sympathie que le souvenir du printemps de 1789 avait conservés à la révolution, en dépit des massacres de septembre.

IV.

Nous ne raconterons pas en détail le procès de Louis XVI. Dès le début, il fallut abandonner le terrain légal pour se placer sur celui de la souveraineté illimitée du peuple, du droit de nature, du droit de guerre. Danton avait parlé de réserver la ratification des assemblées primaires, mais cela ne cadrait pas avec les combinaisons diplomatiques du gouvernement, qui exigeaient que la personne de l'ex-roi fût constamment à sa disposition. Les ministres contribuèrent donc pour leur part à faire adopter la compétence exclusive de la Convention; mais cela leur servit peu, car par l'excitation qui régnait, ils ne purent exercer aucune influence sur la marche du procès. Le 3 novembre, les ennemis de la liberté furent vivement accusés de vouloir affamer le peuple, et les usuriers de sucer son sang. Dans la campagne, les prolétaires se livraient à des désordres de tous genres. Le comité des finances ayant pris ce moment pour

rayer du budget les traitements des ecclésiastiques, le clergé constitutionnel devint aussi ennemi de la révolution que le clergé réfractaire, et les prêtres se mirent à la tête des bandes réunies pour le pillage. Des propositions et des discours du plus pur communisme retentirent à la tribune de la Convention, et la Commune de Paris se prononça dans le même sens. On put se croire un moment revenu aux journées de septembre; l'effet fut d'abord favorable à la Gironde, autour de laquelle toutes les résistances se groupèrent instinctivement. Pour mieux s'encourager à la vigueur, la majorité de la Convention crut toutefois nécessaire d'imputer préalablement les troubles à la contre-révolution, et se hâta de décréter la mise en accusation de Louis XVI; cela fait, elle prit énergiquement la défense des propriétaires et de la liberté commerciale. Les Jacobins se résignèrent aisément, ne doutant pas que la victoire dans l'affaire du procès ne leur rendît l'ascendant nécessaire pour agir à leur guise dans la question économique. La Gironde commença à le craindre, et à soupçonner que du sort du roi dépendait peut-être le sien propre. Mais alors même elle était encore éblouie et séduite par l'idée que l'avilissement de Louis aiderait au bouleversement européen, et l'on vit ses membres hésiter, rester inactifs, se diviser. Les Jacobins se remirent à déployer tout l'appareil ordinaire de l'intimidation. Les nouvelles de l'autre côté de la Manche arrivent sur ces entrefaites, grand crève-cœur pour les Girondins, car l'alliance anglaise était, avec la guerre contre l'Autriche, le fond de leur politique étrangère. Ils ne peuvent se dissimuler ce qui a ruiné leurs espérances; leurs amis anglais leur écrivent: « Sans les massacres de septembre, Pitt n'aurait pas osé vous regarder de travers; avec l'image de l'échafaud royal, il entraînera le peuple anglais à une guerre d'agression et de vengeance. » Les chefs girondins comprennent alors qu'il vaut la peine de tenter un effort énergique avant d'abandonner la partie; ils tiennent conseil et saisissent, comme dernière planche de salut, la proposition de l'appel au peuple, ne doutant pas qu'une majorité écrasante ne se prononce contre les Jacobins. Mais que vaut pour eux l'appui de la France, s'ils ne peuvent tenir Paris en respect jusqu'au jour du vote? Il faudrait ou s'assurer d'un bon nombre de fédérés, ou s'entendre avec le conquérant de la Belgique, ou se rapprocher de Danton. La Gironde ne veut ni oublier ses anciens griefs contre Dumouriez, ni faire une distinction entre Danton et les autres Montagnards, et elle ne s'adresse que très-mollement aux Fédérés. Les députés du centre, à qui les chefs girondins ne font aucune avance, craignent qu'ils n'aient en vue une prépondé-

rance exclusive, et ne veulent pas entendre parler des assemblées primaires; Pache cherche des prétextes pour envoyer hors de Paris les troupes de ligne, et emploie toutes les ressources de sa caisse à gagner les Fédérés.

Louis paraît devant ses juges et demande un conseil. La fraction girondine se montre disposée à lui donner toute espèce de garantie, afin d'allonger le procès et de mortifier la Commune; les Jacobins, au contraire, s'emportent chaque fois qu'il est question de choses semblables. En attendant le grand jour, les partis mettent tout en œuvre pour s'affaiblir ou s'annihiler. La Gironde réchauffe contre ses adversaires la vieille accusation d'orléanisme; elle propose elle-même plusieurs mesures philanthropiques et populaires. La galerie et la rue restent inexorables. Le débat s'engage. Saint-Just motive nettement son opposition à l'appel au peuple sur ce que la majorité des Français tient encore à Louis XVI. Le girondin Salles a le courage d'exprimer la pensée intime de son parti : il dit que la mort de Louis compromettrait à tout jamais la nation avec l'Europe, que c'est donc à la nation à déclarer si elle veut courir cette chance. Les adversaires répondent que consulter les assemblées primaires, ce serait allumer la guerre civile. Vergniaud, dans un discours qui compte parmi les chefs-d'œuvre de tous les temps, dit admirablement tout ce qu'il y a à dire. Mais les démocrates disposent de moyens plus efficaces que l'éloquence et la raison. Il n'y a plus que les prolétaires d'armés à Paris; les comités de police font de nombreuses arrestations; une section déclare que Louis absous n'en périrait pas moins; dans la crainte d'un renouvellement des horreurs de septembre, quatorze mille personnes sortent de Paris pendant la dernière semaine de décembre. La Gironde en vient à désirer la fin de la crise et la prompte conclusion du procès. Pendant qu'elle fait entrer quelques-uns des siens dans le comité de surveillance, les sections instituent chacune un comité particulier investi de pouvoirs illimités, reçoivent du ministère de la guerre un parc d'artillerie de cent vingt pièces, et soulèvent la question sociale. Enfin, le 15 janvier 1793, le roi est déclaré coupable à la presque unanimité, et 424 voix contre 283 rejettent l'appel au peuple. Beaucoup de membres décidés à sauver Louis s'étaient réservés pour le vote sur la peine. Mais, pour cette dernière épreuve, les menaces sont renouvelées, et ce qui en augmente l'effet, c'est que les plus récalcitrants d'entre les Fédérés consomment alors leur défection. Les députés indépendants se voient sans défense; pour sauver leur propre vie, ils livrent la tête du roi. Sur 721 députés présents, 361 votent la peine de mort le 17, et le 19 la

majorité décide qu'il ne sera pas sursis à l'exécution. Les timides se retournent sous la morsure de leur conscience; la Gironde prévoit sa ruine; isolés au milieu de la nation, les Jacobins trouvent dans une telle victoire plus de raisons de s'irriter que de motifs d'orgueil.

« Nous avons brûlé nos vaisseaux! » s'écriait Marat. Là était le mot de la situation. Les vainqueurs du 19 janvier n'avaient plus qu'à choisir entre leur propre perte et l'extermination de leurs antagonistes. Cette position ne leur déplaisait pas, le but de la révolution étant à leurs yeux le renversement complet de ce qui existait. Ils ne voyaient pas qu'avec ce procédé on peut faire la guerre, mais on ne fonde pas un État. Ils avaient rendu infiniment difficile, pour un temps, le rétablissement du trône, mais c'était en faisant une blessure mortelle à la République.

V.

Le triomphe des Jacobins au 17 janvier ne décida pas seulement l'exécution de Louis; il eut pour résultat la guerre entre la France et les puissances maritimes. Non que le roi d'Angleterre eût l'intention de se lever en vengeur de Louis XVI, et d'entreprendre une croisade pour l'inviolabilité des couronnes : on n'eût trouvé alors un sentiment semblable que chez une seule tête couronnée, chez le roi de Prusse, qui ne fut jamais un homme pratique. Mais c'étaient justement des intérêts pratiques de premier ordre que l'Angleterre voyait menacés, et c'est ce qui fit de la défaite du parti modéré de la Convention le signal de la guerre universelle.

Depuis le commencement de décembre, le gouvernement français, forcé de restreindre ses plans d'invasion, n'en était que plus décidé à faire passer sous la domination française les territoires occupés. Au point de vue matériel, Dumouriez était parvenu à améliorer sa situation, mais il avait dû abandonner à d'autres la direction politique. Les commissaires de la Convention désiraient le châtiment des Belges mécontents, et l'incorporation volontaire. Le parti autrichien et le parti prêtre étaient terrifiés pour le moment, mais les prolétaires des campagnes et des villes ne s'en abstinrent pas moins de toute manifestation, et la bourgeoisie déserta les clubs en masse, dès qu'elle vit l'usage qu'on voulait en faire. Les commissaires ne virent d'autre parti à prendre que de considérer comme peuple souverain belge les bataillons français et les volontaires les moins disciplinables. Ces faits avaient précédé le 15 décembre. Quand il reçut le décret de ce jour,

Dumouriez partit pour Paris après avoir conseillé aux Belges de se concerter pour opposer une énergique résistance au despotisme de Paris, et de nommer au plus tôt une Convention nationale belge. Sa recommandation ne fut pas suivie, et il se convainquit bientôt à Paris qu'il n'y avait rien à espérer. L'incorporation de la Belgique était inévitablement résolue.

Il était impossible, on le savait, que l'Angleterre ne s'émût pas de cet agrandissement; mais les maîtres de la France espérèrent l'intimider par leur audace même. Chauvelin reçut l'ordre de demander catégoriquement au ministère britannique s'il voulait ou non faire la guerre à la France à propos de la question de l'Escaut et du décret du 19 novembre; une circulaire adressée à tous les Jacobins des ports de mer les informa qu'une expédition se préparait pour tirer vengeance du roi George; enfin, dans un rapport fait à la Convention, il fut question de barques de pêcheurs prêtes à transporter cent mille hommes au delà du canal. L'Espagne cependant refusait la proposition d'une alliance offensive que lui faisait le gouvernement britannique. En même temps Pitt apprenait de la bouche de l'envoyé autrichien le nouveau projet de partage polonais et celui de l'échange bavarois. Tous les deux lui déplaisaient, mais le premier surtout, et la paix seule le laissait libre de s'y opposer. Il offrit à l'Autriche de consentir à l'échange bavarois, pourvu qu'elle voulût faire la paix avec la France sous la médiation anglaise, et fit déclarer de sa part à Berlin et à Pétersbourg qu'on ne pouvait plus songer à une contre-révolution en France, et qu'ainsi tombait tout motif de guerre si la France rétrocédait ses conquêtes et respectait les droits des autres États. Enfin il fit répondre à Chauvelin que l'Angleterre ne recourrait pas aux armes tant que la France ne menacerait pas la sûreté et l'indépendance des autres contrées. Là-dessus, le conseil des ministres de Paris, qui avait reçu d'Allemagne et de Naples des nouvelles encourageantes, chargea Chauvelin de se plaindre des mauvais procédés du gouvernement anglais; puis, Lebrun désavoua dans une note toute intention de conquête, et promit que l'occupation de la Belgique ne se prolongerait pas au delà du temps nécessaire aux Belges pour consolider leur liberté, mais déclara en même temps que, si les armements de l'Angleterre ne cessaient pas, la France se disposerait à la guerre avec regret, mais sans crainte. Le jour même où cette note était signée, le conseil des ministres recevait un mémoire où plusieurs patriotes hollandais lui exposaient le mauvais état des défenses de la Zélande et l'invitaient à tenter une attaque soudaine. Dumouriez fut mandé pour donner son

avis. Le 8 janvier, trente commissaires du gouvernement furent nommés pour se rendre en Belgique, avec la mission ostensible de s'occuper des approvisionnements de l'armée, mais chargés secrètement de dissoudre toutes les autorités autres que les conseils communaux, de faire circuler les assignats, et de préparer de toute manière la réunion formelle avec la France. L'Angleterre ayant refusé à Chauvelin les satisfactions qu'il avait ordre d'exiger, la Convention décréta le 13 l'armement de treize et la construction de trente vaisseaux de ligne, et le 14 le ministère fixa la force de terre au chiffre de cinq cent mille hommes. Toutefois on n'était pas aussi décidé que l'on voulait en avoir l'air. On hésitait entre deux alternatives qui déplaisaient l'une et l'autre : l'abandon de la Belgique et la guerre avec l'Angleterre. Si celle-ci consentait à ne pas prendre ombrage de la conquête belge et de l'ouverture de l'Escaut, on était prêt à renoncer à toute offensive ultérieure. La victoire des plus ardents révolutionnaires dans l'affaire du procès royal trancha la question.

Si la Gironde l'avait alors emporté, et qu'elle eût pris la direction suprême des affaires, il n'est pas douteux qu'elle n'eût adopté pour base de sa politique étrangère la liberté de la Belgique et la paix avec l'Angleterre. La défaite des Girondins devait amener la solution opposée; toutefois, cette défaite n'ayant pas été suivie immédiatement de l'arrivée des Jacobins aux affaires, il y eut encore quelques jours d'hésitation sur la conduite à tenir. Pendant cet intervalle, Dumouriez se présente inopinément devant le conseil des ministres, et sollicite l'ambassade de Londres, où il veut tenter un dernier effort en faveur de la paix. Il rencontre une forte opposition; toutefois il gagne Lebrun. Un agent français est envoyé à Londres pour sonder le ministère anglais au sujet de cette mission, et le général retourne à Anvers, où il attendra la réponse. Mais le jour où l'agent entrait à Londres, Pitt ne doutait plus de la guerre; la catastrophe du 21 janvier avait produit sur la population l'effet attendu, et Chauvelin avait reçu ses passe-ports avant qu'on sût que le ministère français l'avait rappelé pour rendre plus aisées les tentatives de conciliation. Néanmoins Pitt reçut parfaitement l'agent de Lebrun, et se déclara prêt à entrer en pourparlers. Le gouvernement de la Haye montra un extrême empressement, et fut d'avis d'ouvrir aussitôt des conférences avec le général français. L'envoyé de France en Hollande vola au quartier général de Dumouriez pour lui porter cette nouvelle. Le vainqueur de Jemmapes le reçut les larmes aux yeux. « Vous avez fait un miracle, dit-il; l'avenir saura l'apprécier, mais le présent le repousse; j'ai l'ordre de

commencer la guerre. » Les ministres avaient assimilé à une rupture formelle le renvoi de Chauvelin, proposé la guerre à la Convention, et ordonné de commencer partout les hostilités. La déclaration de guerre à l'Angleterre et à la Hollande fut votée le 1er février.

A l'intérieur, la situation était indécise. Roland s'était retiré du ministère pendant le procès; Pache était devenu presque impossible depuis qu'on avait découvert dans sa caisse un énorme déficit. Les vainqueurs du 17 janvier se divisaient en trois fractions qui ne s'entendaient pas toujours : les hommes de Robespierre, ceux de Danton, et ceux de l'hôtel de ville. Du reste, la docilité de la majorité de la Convention supprimait les prétextes d'émeute. On arrêta promptement les mesures réclamées par l'extension de la guerre. Pache fut sacrifié au besoin qu'on avait de Dumouriez et remplacé par Beurnonville. On émit des assignats pour 800 millions, et l'on prescrivit une levée de trois cent mille hommes. Toute commune où un nombre suffisant de volontaires ne se présentait pas était tenue de compléter le contingent, et tous les gardes nationaux de dix-huit à quarante ans restaient en réquisition jusqu'à ce que l'armement fût terminé. La troupe de ligne fut fondue avec les volontaires; les deux tiers des promotions étaient réservés à l'élection, et le troisième tiers à l'ancienneté, non dans le grade, mais dans le service. La droite obtint pourtant que le mélange des deux éléments de l'armée n'aurait lieu qu'à la fin de la campagne. C'est ainsi que la République se mettait tout à la fois en mesure de porter un coup mortel à la vieille société française et de tenir tête à l'Europe. Le 14 février la Convention décréta l'incorporation de la principauté de Monaco et du bailliage de Schaumburg, parce que la France devait posséder partout ses limites naturelles, le Rhin, les Pyrénées et les Alpes; puis, trois semaines après, elle ouvrit la lutte contre l'Espagne. L'offense de cet État avait été de refuser un traité de neutralité que d'abord il avait offert comme prix de la grâce de Louis XVI. L'effet immédiat de cette agression de la France contre tous ses voisins fut d'occuper toutes les forces de l'Angleterre et de l'Allemagne, et de livrer ainsi la Pologne et la Turquie à l'avide ambition de l'impératrice Catherine.

M. de Sybel abandonne ici la France et les pays limitrophes, et transporte le lecteur à l'Orient, pour le faire assister au second partage de la Pologne. Il reprend ensuite le récit des opérations militaires, des transactions diplomatiques, des luttes intérieures dans les États qui prennent part à la guerre suscitée par la révolution française. Bien que le sujet paraisse avoir été exploré dans tous les sens, l'écri-

vain trouve moyen non-seulement de présenter bien des faits connus sous un aspect nouveau, mais d'en signaler quelques-uns qui avaient jusqu'alors échappé à l'attention ou aux recherches. Les limites que nous nous sommes imposées ne nous permettent pas de rendre compte de cette dernière partie. Notre travail n'aura pas été tout à fait inutile si l'analyse précédente a montré la diversité des points de vue auxquels peuvent être envisagées les phases successives de la révolution française et la complication infinie des faits et des intérêts, et si nous avons appelé sur l'ouvrage de M. de Sybel, sur son esprit et sur son contenu, l'attention et l'examen de la critique historique française.

PHILIPPE ROGET.

DU ROLE ET DE L'IMPORTANCE

DES ÉTUDES PHILOLOGIQUES

EN ALLEMAGNE[1].

Au pays et au peuple dont les mœurs et la langue avaient, par une tradition directe, quoique obscurcie en bien des points, partout retenu les vestiges de l'antiquité romaine, — à l'Italie, échut, comme une destinée naturelle, la mission de susciter à nouveau, pour le faire éclater en flammes lumineuses, le feu de l'art et de la culture classique, qui avait continué de couver sous la cendre. La gloire d'avoir compris et saisi cette mission, et d'avoir d'un zèle infatigable tourné vers elle l'effort viril des uns et le jeune enthousiasme des autres, cette gloire orne le grand nom de Pétrarque. Sa nature poétique lui fit ressentir avec une force qui le subjugua la beauté et la plénitude de la forme linguistique par laquelle les écrivains romains, Virgile et Horace, Cicéron et Tite-Live, étaient arrivés à l'expression claire et pure de la pensée; la reconnaître, en jouir et se l'assimiler par l'imitation, lui parut le prix suprême du labeur de l'esprit. Son exemple agit comme une étincelle sur des hommes comme Boccace, et dans le cours du quinzième siècle, nous voyons les esprits les mieux doués se presser vers ce but aux applaudissements de leurs contemporains. Le dernier mot de toute culture fut de parler et d'écrire le latin comme les anciens; les princes et les cités mettaient leur plus grand orgueil à posséder, pour les relations diplomatiques, des hommes qui fussent maîtres du style latin dans le discours et dans la rédaction, et se les disputaient entre

[1] Discours prononcé le 15 octobre de l'an dernier, dans une solennité académique, à l'université de Rome, par le vénérable M. Otto Jahn, un des doyens de la science allemande. Le titre n'indique pas tout le sujet, et c'est, comme on le verra, l'histoire tout ntière de la philologie et de l'archéologie modernes que M. Jahn a su condenser dans es pages nobles, élégantes et substantielles.

eux. De Coluccio Salutato[1] et de Poggio[2] aux cicéroniens Bembo[3] et Sadolet[4], les secrétaires de la cour de Rome forment une longue série des plus célèbres stylistes. L'histoire des faits contemporains, partout cultivée avec grand zèle, ouvrait une autre et vaste arène à l'émulation des artistes en langage latin. On n'imita pas avec une moindre ferveur les poëtes, et c'est dans la forme et les couleurs du siècle d'Auguste qu'on chercha et qu'on trouva la juste expression pour le sentiment individuel aussi bien que pour les grands événements du présent et du passé. Et telle fut la naïveté avec laquelle on s'abandonnait au charme de la poésie antique, que celle-ci sembla pousser comme une seconde floraison, qui parut digne du même enthousiasme que la première. La langue latine fut l'arme la plus redoutée, et pas seulement dans les controverses des savants; elle était le gage le plus certain de l'estime de la postérité, et qui l'avait maîtrisée était assuré d'arriver aux honneurs et aux plus riches récompenses.

Mais ce ne fut pas une joie sans peine que cette connaissance, cette jouissance, cette imitation de la littérature romaine. Le grand trésor ne subsistait plus qu'en débris épars, et ce fut avec un maigre fonds qu'on commença l'étude de l'antiquité. Le zèle n'en fut que plus ardent de l'agrandir. Ici encore c'est Pétrarque qui donne l'exemple de la recherche infatigable de manuscrits d'écrivains restés inconnus. Bientôt on ne se borne plus à l'Italie, et les bibliothèques oubliées des couvents de France et d'Allemagne sont fouillées à leur tour; de nouveaux manuscrits sont découverts, et des lacunes comblées dans ceux qu'on possédait déjà; des écrits devenus illisibles paraissent au jour en exemplaires meilleurs. On ne peut contempler sans sympathie la vive activité qui se déploie, la joie qui salue chaque trouvaille nouvelle, l'ardeur avec laquelle elle est répandue et exploitée. Une histoire documentée de ces découvertes littéraires ne jetterait pas seulement une vive lumière sur les tendances et les efforts de cette époque; elle nous fournirait encore, pour la discussion, d'importantes questions

[1] Né en Toscane en 1330.

[2] Né à Terra-Nova, territoire de Florence, en 1380, nommé secrétaire apostolique par Boniface IX. C'est à lui qu'on doit la découverte de *Quintilien*. On a de lui, entre autres ouvrages, une *Histoire de Florence*, en latin, de 1350 à 1455. Parmi ses traductions, il faut citer celles des cinq premiers livres de Diodore de Sicile. Tout le monde connaît ses *Facéties*, dont il y a eu un grand nombre d'éditions et de traductions.

[3] Cardinal, noble vénitien, étudia à Messine sous Constantin Lascaris, mourut en 1547, à l'âge de soixante-dix-sept ans. Œuvres complètes, 4 vol. in-fol. publiés à Venise en 1529.

[4] Né à Modène en 1477, mort à Rome en 1547.

de critique philologique, une base dont le manque se fait douloureusement sentir : car dans la manière dont les écrits retrouvés furent répandus et rendus accessibles au public, nous découvrons un côté faible de cette culture enthousiaste de la littérature ancienne. Aucun ouvrage ancien n'est resté franc de toute altération, et même les plus vieux et les meilleurs manuscrits offrent un texte diversement corrompu par la négligence des copistes, et par les interpolations provenant de l'usage scolaire, de la demi-science des amateurs, et de l'action destructive du temps; une critique scrupuleuse peut seule parvenir à les rendre lisibles. Or, la Renaissance ne pouvait avoir aucune idée des exigences essentielles d'une critique méthodique; toute pleine de l'admiration des anciens, uniquement animée du désir de jouir de la beauté de leurs œuvres, elle cherchait, par les moyens les plus courts et les plus faciles, à rétablir celles-ci où elles paraissaient avoir souffert; elle se sentait parente de l'antiquité, rapprochée d'elle par un dévouement voisin de l'adoration, et n'éprouvait aucun scrupule à en traiter les œuvres comme les siennes propres. Plus on s'y plongeait avec amour, plus facilement on devait réussir à produire quelque chose qui avait l'apparence de l'antique. Celui donc qui copiait pour lui ou pour ses coreligionnaires un manuscrit nouvellement découvert mettait là où il trouvait une difficulté ce que, dans son opinion, l'écrivain avait pu ou voulu dire, et croyait par là avoir servi au mieux l'intelligence et le plaisir du lecteur. Peu de copistes étaient assez dénués de pensée ou armés de conscience pour respecter simplement ce qui leur était échu. Ainsi se répandirent, de nombre d'écrivains, et notamment des plus lus et des plus admirés, des manuscrits qui, sous l'apparence d'une beauté immaculée, donnèrent une image complétement fausse; et cette image doit être enlevée comme la surcharge arbitraire d'une vieille peinture, si l'on veut reconnaître le trait, mutilé sans doute, mais authentique, des textes véritablement conservés. Mais le plus grand dommage dont eurent à souffrir les écrivains anciens, ce fut qu'on négligea souvent pour les copies lisibles les vieux documents mutilés et défigurés, et qu'on les laissa périr.

Comme il n'était pas possible de vraiment jouir de la littérature ancienne sans la comprendre, on s'appliqua bientôt de tous côtés à en développer l'étude. Les savants allaient de ville en ville, assurés de trouver des auditeurs nombreux et reconnaissants partout où ils expliquaient les auteurs anciens; et leurs leçons, assidûment recueillies, se répandaient promptement. Ces vastes et minutieux commentaires font voir le soin qu'on mettait à établir la claire intelligence du sens et

de l'expression jusque dans le moindre détail, aussi bien qu'à donner une idée nette de la vie et des mœurs des anciens, d'où étaient sortis leurs écrits. On peut nettement suivre les progrès de la lecture; on voit la science s'étendre, se clarifier, devenir plus sûre d'elle-même, et constituer peu à peu, au profit de tous, une somme d'idées et de connaissances considérée comme la base et la condition de l'intelligence des anciens.

On ne peut étudier la littérature romaine sans que l'attention se porte vers la littérature hellénique, et Pétrarque déjà sentait profondément le besoin d'apprendre le grec. A la vérité, il ne lui fut point donné de visiter la terre promise de ses aspirations, mais il croyait déjà la contempler de loin quand il pouvait jouir de la vue et de la propriété d'un Homère et d'un Platon grec. Son autorité fut encore féconde dans ce nouveau domaine. De studieux Italiens, comme Filelfo[1] et Guarino[2], firent le voyage de Grèce pour apprendre la langue et rapporter des manuscrits; des savants, des artistes, Manuel Chrysoloras[3], Théodore Gaza[4], George de Trébizonde[5], vinrent en

[1] Né le 25 juillet 1398 à Tolentino, se rendit fort jeune à Constantinople, et y reçut les leçons de Jean Chrysoloras, dont il épousa la fille, Theodora, et enseigna ensuite successivement, jusqu'à l'âge de quatre-vingt-trois ans, dans les principales villes d'Italie. On a de lui des *Propos de table*, dont les Dialogues de Platon et de Xénophon lui avaient donné l'idée, des fables, les cinq premiers chants d'un poëme qui devait en avoir dix : *Opus Mediolanum*. Un ouvrage, *De morali disciplina*, est resté manuscrit; sa Correspondance, plusieurs fois éditée au quinzième et au seizième siècle, passait pour un modèle du genre. Ses traductions du grec ont naturellement beaucoup perdu de leur valeur.

[2] Né à Vérone en 1370, reçut également à Constantinople les leçons de Jean Chrysoloras. Il a traduit Strabon en latin.

[3] La date de sa naissance est inconnue. Il appartenait à l'une des premières familles de Constantinople. Ce fut comme ambassadeur de l'empereur d'Orient, pour demander des secours contre les Turcs, qu'il vint en Occident. Une invitation du sénat de Florence le fixa en Italie. Il se convertit à l'Église latine, et prit une grande part aux controverses théologiques du temps. Il mourut en 1415, au concile de Constance. Comme philologue, il a plus d'importance par ses élèves que par ses livres. On a de lui *Erotemata*, les Principes de la langue grecque, par questions et par réponses. Quatre éditions, toutes imprimées avant 1500, et devenues aujourd'hui des raretés bibliographiques. — Jean Chrysoloras était son neveu.

[4] Né à Thessalonique, il vint en Italie en 1430, après la prise de sa ville natale par les Turcs. Il mourut en Calabre en 1473, après avoir vécu principalement à Ferrare, à Rome et à Naples. Sa Grammaire grecque parut en 1495 in-folio, à Venise, chez Aldus; il y a une édition parisienne de 1516, chez Gourmont. En 1518, elle parut à Bâle dans une traduction latine d'Érasme. Il faut mentionner encore ses Paraphrases de l'Iliade et de la Batrachomyomachie, imprimées seulement de notre temps, en 1804 et 1811. Il traduisit en latin divers ouvrages d'Aristote, et notamment l'*Histoire naturelle*, des écrits de Denys d'Halicarnasse et d'Elien, et quelques homélies de Chrysostome.

[5] Né en 1396 à Chandace, dans l'île de Crète, d'une famille originaire de Trébizonde,

Italie, où leur enseignement fut considéré comme la plus haute faveur. Plus durable fut l'influence des ecclésiastiques grecs qui assistèrent au concile de Ferrare[1] (1438); et après la prise de Constantinople (1453) l'Italie devint l'asile des savants grecs, qui contribuèrent puissamment, comme maîtres et comme copistes, à répandre la connaissance de leur langue et de leur littérature. Ils ravivèrent la flamme de l'enthousiasme, qui se porta d'une manière particulière sur Platon et les platoniciens, et, dans cette direction nouvelle, agit profondément sur les âmes. Sous Marsile Ficin[2], l'académie de Florence célébra des banquets platoniques : on n'entrevoyait pas seulement l'aurore d'une philosophie qui devait verser la lumière dans les esprits et dans les âmes; mais des génies excentriques comme Gémiste Plethon[3] pouvaient se flatter d'avoir découvert les éléments d'une nouvelle religion universelle. Il parut nécessaire de traduire en latin les ouvrages grecs les plus importants, et les études latines trouvèrent un nouveau stimulant dans cette tâche, qui fut notamment poursuivie avec un zèle systématique par le pape Nicolas V, et où il s'agissait de rivaliser avec de nouveaux modèles de style accompli. Mais l'importance des études helléniques fut surtout d'ouvrir à l'esprit un nouveau monde de chefs-d'œuvre, à l'intelligence desquels les précédents efforts paraissaient une initiation préparatoire. Les idées, les connaissances et les facultés gagnèrent en richesse et en certitude, et en même temps s'affermit la méthode, obligée de faire ses preuves en une matière nouvelle qui incitait l'esprit à des comparaisons et à des vérifications incessantes. Et le grec se prêtant bien moins à l'imitation immédiate que le latin, il se présenta bientôt de nouveaux points de vue et de nouveaux problèmes, plus profitables en général à l'investigation scientifique que ces essais de reproduction directe.

Je ne toucherai qu'en passant l'avantage inouï que ces études tirèrent

fut appelé à Venise vers 1428 pour professer les lettres grecques. Il remplit ensuite, sous plusieurs papes, les fonctions de secrétaire apostolique, et mourut à Rome en 1483, après avoir vu décroître un peu sa réputation. Il a traduit en latin plusieurs ouvrages des Pères de l'Église, les *Lois* de Platon (non imprimé) et l'*Almageste* de Ptolémée.

[1] Opposé par le Pape Eugène IV au concile de Bâle.

[2] 1433-1492. Il prêcha le platonisme même en chaire. Œuvres éditées à Paris en 1641, 2 vol. in-fol.

[3] Né à Constantinople. Voici ses principaux ouvrages : *De platonicæ atque artistotelicæ philosophiæ differentia;* Bâle, 1574, in-4°; Paris, 1541, in-8° — *Oracula magica Zoroastris;* Paris, 1538, 1699, in-4° et in-8°. — *De gestis Græcorum post pugnam ad Mantineam, tractatio duobus lib. digesta;* Venise, 1503. Traduit en français par Saliat, 1556. Gemiste s'est occupé aussi de Strabon et de Ptolémée.

de l'imprimerie, apportée par des Allemands à Rome et dans d'autres villes d'Italie, rapidement répandue, et longtemps affectée exclusivement aux travaux classiques. Les noms brillants de Manuce [1] et de Junta [2], qui ont tant concouru au perfectionnement de la typographie et à la diffusion générale de la littérature classique, appartiennent à une longue série d'imprimeurs du plus haut mérite, et en sont l'honneur et l'ornement. De même que, naguère, on avait d'un zèle infatigable recherché les manuscrits, et ramené au jour les écrivains, les uns après les autres; de même on s'appliquait maintenant à mettre à la portée de tous, par l'impression, tout ce qui était du domaine de la littérature antique. Ces hommes honorables ont imprimé bien des manuscrits, dont la typographie ne s'est plus que peu ou point occupée après eux. Sans doute la promptitude hâtive de la reproduction a trop souvent fait négliger les meilleures sources, et plus d'un mauvais manuscrit a été imprimé pour préserver les meilleurs des souillures de l'imprimerie; dès lors aussi les reviseurs inattentifs, les correcteurs arbitraires étaient plus fréquents que les consciencieux, de sorte que bien des textes peu sûrs se sont répandus dans le monde. Mais la facilité qu'eut le grand nombre d'avoir à portée et de connaître des trésors inaccessibles jusque-là n'en eut pas moins une influence incalculable. Quand les premières Aldines en commode format in-octavo arrivèrent à Bâle, la masse des acheteurs se pressa autour de la voiture, demandant seulement le prix, et, loin de marchander, les amateurs firent le coup de poing pour les livres.

Mais la littérature n'était pas le legs unique de l'antiquité, et de bonne heure on sentit la valeur des témoignages immédiats; on se mit

[1] *Aldo Pio Manuzio*, dit l'*ancien*, né à Bassiano (États romains) en 1547, est le chef de cette famille; il fit ses études à Rome, apprit le grec à Ferrare sous Guarino, se lia avec Pic de la Mirandole. La fondation de son imprimerie de Venise est de 1488. Il mourut en 1515. Le premier ouvrage sorti de ses presses est le poëme d'*Héro et Léandre* de Musée, en grec et en latin, qui fut suivi de la *Grammaire* de Lascaris, de celle de Théodore Gaza, des œuvres de Théocrite, d'Aristote. Ce fut lui qui le premier eut l'idée de publier les classiques latins dans un format plus commode que l'in-folio. Manuce est l'auteur de plusieurs ouvrages qui eussent suffi pour lui assurer un rang distingué parmi les savants de son temps, s'il n'en eût été le premier imprimeur. Son fils Paul, son petit-fils Alde continuèrent ses travaux. Le dernier mourut imprimeur du Vatican en 1597.

[2] *Giunta*, ou en dialecte vénitien *Zunta*. Célèbre famille d'imprimeurs, à Florence et à Venise, de la fin du quinzième jusqu'au milieu du dix-septième siècle. Le premier est Philippe Junte, né à Florence en 1450; il obtint le premier du pape Léon X un privilége de dix ans pour l'impression des auteurs grecs et latins qu'il publierait; dans ce privilége, imprimé à la fin de quelques-uns des ouvrages sortis de la presse de Giunta, le pape excommunie les contrefacteurs.

à chercher les inscriptions et à les copier; les voyages et les communications réciproques en grossirent les recueils; on s'occupa des médailles et des camées, et l'attention se tourna vers les débris de l'architecture. Et peu à peu, quand l'intérêt pour l'antiquité eut acquis un peu d'extension, et que l'intelligence des choses anciennes se fut affermie, la terre ouvrit son sein et livra au monde étonné les œuvres de l'art plastique qu'elle avait dérobées à la destruction. Comme on avait cherché les manuscrits, on chercha les créations de l'art, qui depuis le milieu du quinzième siècle parurent en nombre prodigieux, et découvrirent un monde nouveau de beauté antique. L'enthousiasme du beau semblait ici plus directement sollicité encore que par les œuvres littéraires. Les œuvres d'art qui avaient autrefois décoré les temples et les maisons, les places et les rues, devinrent de nouveau l'ornement des palais et des villas; et de même que, pour ne pas être troublé dans la joie de la lecture, on avait modifié les écrits selon ce qu'avait paru commander la nécessité, de même on compléta les statues ressuscitées et trop souvent mutilées, uniquement pour restituer la pleine impression de la beauté, et sans se demander si on touchait juste et si on n'effaçait pas les vestiges du vrai. Ce fut avant tout la renaissance de l'art plastique qui se fortifia à cette source inopinément jaillissante; mais la science elle-même y puisa une vie nouvelle. L'art aussi, pour être pleinement goûté, veut être compris, et l'intelligence de l'antiquité ne se trouvait que chez les philologues, qui, à leur tour, reçurent de l'étude des œuvres d'art bien des stimulants et des enseignements. Et quel esprit, développé par la culture de la poésie antique, eût pu être touché du souffle de l'art antique sans pressentir une affinité intime entre les deux, et sans éprouver le besoin de les réunir, pour restituer l'image complète du génie créateur des anciens?

Des débris grandioses de l'antiquité, réunis et rassemblés par un zèle infatigable, on construisit donc un édifice splendide, et on s'y établit à l'aise comme dans son propre domaine. On créa une antiquité nouvelle, et l'on y vécut. Pas un débris qu'on n'eût saisi avec avidité pour l'examiner, le remettre en état, en jouir, se l'assimiler, afin d'y essayer sa force, et par là de se rapprocher autant que possible des anciens. C'est par ce dévouement, cet amour, cette admiration sans bornes pour tous les vestiges de l'antiquité, qu'il fut possible, au prix de difficultés énormes, de réunir une partie relativement considérable de tous les débris subsistants, de les rendre accessibles, de les comprendre, de les pénétrer, de réaliser enfin toutes les conditions de la pleine jouissance et de l'imitation. Et c'est là la gloire particulière des

premiers siècles des études antiques, que nous devons reconnaître, et que depuis on n'a plus atteinte au même point.

Mais, si haut que l'on doive estimer l'effort et le travail qu'il a fallu pour maîtriser un matériel énorme et le transformer en libre propriété des esprits, cette prise de possession, cette assimilation, s'effectuaient pour ainsi dire d'elles-mêmes et sans lutte. Les Italiens se sentaient une parenté si intime avec les Romains, ils ressentaient si vivement l'orgueil de cette descendance, et l'esprit du temps aspirait si puissamment au libre usage de ses forces et aux joies du travail intellectuel, que les organes du moyen âge cédèrent presque sans résistance. L'Église, qui de sa nature devait être hostile à la résurrection de l'antiquité, laissa faire, parce qu'elle ne se vit pas attaquée. Que la culture de l'antiquité donnât naissance à des productions frivoles, telles que l'*Hermaphrodite* de Beccadelli, ou les *Facéties* de Poggio; que plus d'un savant s'éloignât du christianisme — on parlait même d'un culte païen secret dans l'Académie romaine de Pomponius Laetus[1]; — que le premier grammairien, Lorenzo Valla[2], tournât sa critique contre le Nouveau Testament et la donation de Constantin; que d'autres dirigeassent même sur le clergé les armes nouvellement aiguisées : dans tout cela on ne voyait autre chose que des hardiesses isolées, et l'Église n'eut pas à se défendre contre ceux qui suivaient leurs voies à côté d'elle. On considéra le tout comme une vie de l'esprit dans un monde à part, à peu près comme la vie du poëte dans l'éther des fictions; le paganisme de l'imagination parut inoffensif, et le clergé ne dédaigna pas plus que les laïques les brillants agréments que la vie tirait d'une culture plus fine, et du goût des lettres et des arts. La familiarité avec l'art et la littérature antiques parut le privilége de tous les hommes distingués par leur esprit et leur position dans le monde, auxquels il semblait ainsi donné de trouver dans la jouissance du beau la plus haute satisfaction intellectuelle. Noble, belle et libérale tendance, dont, pourtant, le côté faible fut précisément de mettre la jouissance du beau au-dessus de la connaissance du vrai, et de faire un agrément privilégié de ce qui était fait pour procurer à tous l'éducation et la

[1] Né en 1425 dans la haute Calabre, de l'ancienne maison des San-Severini, mort à Rome en 1497.

[2] L'un des premiers philologues du quinzième siècle, né à Rome en 1406, enseigna successivement à Paris, Milan, Gênes, Florence et Naples. Il est principalement connu par sa *Declamatio de falso credita et ementita Constantini donatione*, et par son *Traité de la langue latine*. Son écrit contre la donation de Constantin ne l'empêcha pas de jouir de la faveur du pape Nicolas V.

liberté de l'esprit. La force d'un constant enthousiasme pouvait seule maintenir les études antiques comme en l'air, à la hauteur où elles s'étaient élevées d'un coup, et nous mesurons avec étonnement le temps que cette force subsista. Quand elle décrut, il n'en fut que plus visible que les vrais et solides fondements n'avaient pas été préparés.

La constante accumulation des matériaux rendit la compréhension et la jouissance plus difficiles, et le gain du premier élan ne supporta pas toujours l'épreuve d'un plus mûr examen; on dut faire effort pour pénétrer de la surface dans les profondeurs; un doute en provoqua d'autres; les questions succédèrent aux questions. Après avoir visé à embrasser l'ensemble, on s'aperçut que chaque détail réclamait une investigation approfondie, et on se porta d'une ardeur redoublée vers ce nouveau labeur. Mais ceux qui ne cherchaient qu'un plaisir sans peine n'y trouvèrent plus leur compte, et la rhétorique ornée des cicéroniens faisait bien mieux leur affaire. L'intérêt général se retira de plus en plus du travail philologique, et ce qui avait été la joie et l'émulation des lettrés devint insensiblement la besogne peu enviée des savants de profession. Ainsi se formèrent la technique et la méthode philologiques proprement dites, qui, dans les premiers temps, durent encore beaucoup à l'Italie, comme l'attestent les travaux de Pietro Vettori [1], de Fulvio Orsini [2], de Paolo Manuzio [3] et de Carlo Sigoni [4]. Rome notamment, par l'inépuisable abondance de ses ressources et la force de ses traditions, resta un centre d'études philologiques, mais elles furent cultivées en grande partie par des étrangers attirés vers la métropole de l'Église; Muret [5] était Français; Ant. Agos-

[1] Né à Florence en 1499, mort en 1585, commentateur d'Aristote.

[2] Fils naturel d'un commandeur de l'ordre de Malte, né à Rome en 1529. On a de lui : *Virgilius collatione scriptorum græcorum illustratus*, Anvers, 1568, in-8°; Leuwarden, 1747, in-8°; — *Familiæ romanæ quæ reperiuntur in antiquis numismatibus*, etc. Rome, 1521, in-fol.; Paris, 1663, in-fol.; — *Imagines et elogia virorum illustrium et eruditor. ex antiq. lapidibus et numismatibus expressa*, Rome, 1570, in-fol., rare; Anvers, 1598, 1606, in-4°, avec planches.

[3] Le second des Manuce.

[4] Né à Modène vers 1520, successivement professeur à Venise, à Padoue et à Bologne. Œuvres publiées à Milan de 1732 à 1737, 6 vol. in-fol., avec une vie de l'auteur par Muratori.

[5] Marc-Antoine Muret, né à Limoges en 1526, un des professeurs de Montaigne; successivement persécuté à Paris et à Toulouse, il trouva un asile à Rome auprès du cardinal d'Este, qu'il accompagna ensuite au colloque de Poissy. Il mourut à Rome en 1585. La mémoire de Muret reste entachée de l'éloge public qu'il osa faire de la Saint-Barthélemy.

tino[1], Fr. Sanchez[2], Espagnols. Chez le peuple italien, elles n'avaient point pris racine, elles n'eurent point de rejetons; le champ se rétrécit, le point de vue se borna, les connaissances s'appauvrirent, et la vue immédiate des impérissables vestiges de l'art et de la culture antiques empêcha seule l'intérêt de s'évanouir tout à fait.

On a souvent observé que les grands devoirs de l'esprit humain passent de race à race, de peuple à peuple, pour être toujours saisis avec une force nouvelle, et incessamment rapprochés de leur accomplissement; et cette loi se vérifie encore dans notre sujet. Il serait trop long de poursuivre dans le détail toutes les migrations de la philologie, après qu'elle se fut transformée en science spéciale. Les noms illustres des deux Scaliger[3] signalent d'une façon remarquable la course rapide que les études philologiques prirent d'Italie à travers la France, où Guillaume Budé[4] fut leur premier représentant. La finesse, la pénétration et la flexibilité de l'esprit français étaient particulièrement propres à perfectionner, à aiguiser et à assurer la critique, ce qui était le premier besoin; et en même temps le concours sérieux, l'action profonde de jurisconsultes distingués, tels que Cujas[5], Hotman[6], Brisson[7], Pithou[8], affermirent les études antiques dans leur méthode, et les conduisirent à un point d'où il fut possible d'embrasser une

[1] Un des plus grands savants de l'Espagne, né en 1517 à Saragosse, fils d'un vice-chancelier du royaume d'Aragon. Il passa en 1535 à Bologne, où il étudia le droit sous Alciat et le grec sous Fasoli. En 1544, il fut nommé auditeur de rote à Rome, et fut ensuite successivement évêque d'Aliffa, dans le royaume de Naples; de Lérida, en Espagne, en laquelle qualité il assista au concile de Trente, et enfin archevêque de Tarragone, où il mourut à l'âge de quatre-vingt-un ans. Comme philologue, il a annoté Varron, Verrius et Festus, et réuni les *Fragmenta veterum historicorum* publiés en 1595 par Ursinus. Il est en outre auteur de *De triginta Romanorum gentibus et familiis* et de *Dialogos de las medallas, inscripciones y otras antiquedades*. Il n'occupe pas une moindre place dans l'étude du droit, et ses nombreux écrits sur le droit romain et sur le droit canonique passent encore aujourd'hui pour classiques. Œuvres complètes publiées à Lucques, 8 vol. in-fol., 1765-1777.

[2] Né à Las Brozas (Estramadure) en 1523. Juste Lipse le surnommait l'*Hermès*.

[3] Jules César et Joseph Juste, le père, né vers 1484 à Padoue, Vérone ou Venise; le fils, né à Agen en 1540. Jules César avait été amené en France par Antoine de la Rovère, évêque d'Agen, qui se l'était attaché en qualité de médecin. Leurs travaux sont trop connus pour être mentionnés ici.

[4] Né à Paris en 1467, mort en 1540.

[5] Né à Toulouse en 1520.

[6] Né à Paris en 1524, quitta la France après la Saint-Barthélemy, et mourut à Bâle en 1590. Œuvres publiées à Genève en 1599, 3 vol. in-fol.

[7] Le président Brisson, pendu par les ligueurs en 1551.

[8] Né à Troyes en 1539, un des auteurs de la Satire Ménippée.

vue animée et vraie de l'antiquité, sous un aspect aussi important pour la connaissance de la vie intellectuelle que de la vie pratique. La liaison intime qu'ils ont établie entre le droit et la philologie est restée jusqu'à nos jours la base de la vraie méthode pour les deux sciences. Au milieu des hommes excellents qui travaillèrent avec esprit et sagacité à la constitution de la science philologique dans des directions diverses, parmi les Turnèbe [1], les Lambin [2], les Derat-Mercier [3], Henri Estienne [4] s'élève comme le type d'une vivacité spirituelle, d'une activité pratique vraiment françaises. Par les éditions qu'il a entreprises en sa double qualité d'érudit et d'imprimeur, il a fixé, pour nombre des auteurs les plus importants, le texte admis comme Vulgate jusqu'aux temps les plus récents; et il n'est presque pas une de ces éditions pour laquelle il n'ait employé des ressources nouvelles, incessamment colligées dans ses voyages, pas une qui ne contienne des dissertations ou des remarques originales, le plus souvent légèrement jetées, mais toujours ingénieuses et fécondes. Par son *Thesaurus linguæ græcæ,* prodigieux monument de travail et de recherche, il fournit à l'étude certaine de la langue, comme elle n'avait pas été possible auparavant, une base assurée et qui est restée définitive. Et c'est un tel homme que les conflits religieux éloignèrent de sa patrie, qui rejeta aussi de son sein Isaac Casaubon [5], Joseph Scaliger, et plus tard Saumaise [6]. On peut dire d'une manière tout à fait générale que ce furent les luttes religieuses qui ruinèrent en France les études philologiques. Les jésuites s'en emparèrent, il est vrai, pour pouvoir se mesurer aussi dans cette lice, comme dans toutes les autres, avec leurs adversaires; mais ils les laissèrent tomber, dès qu'ils n'eurent plus à s'en servir comme d'une arme; l'investigation scientifique ne compta plus que des productions isolées; l'étude de l'antiquité s'étiola dans les écoles, et fut le pauvre complément d'un enseignement scolastique.

Quand la ville de Leyde, en récompense de l'héroïsme avec lequel elle avait soutenu le siége des Espagnols (1575), eut demandé et obtenu la fondation d'une université, on couronna la nouvelle fondation en appelant Joseph Scaliger. Par la supériorité du génie et l'universalité

[1] Né en 1512 aux Andelys, professeur au Collége de France, directeur de l'Imprimerie royale pour les livres grecs.

[2] Né en 1516 à Montreuil-sur-mer, professeur au Collége de France.

[3] Né à Poissy vers la fin du seizième siècle, sous-principal du collége de Navarre.

[4] Né à Paris vers 1470, chef de la famille.

[5] Né à Genève en 1559.

[6] Né à Namur en 1588, mort à Spa en 1658.

des études, Joseph Scaliger s'était élevé à une idée complète, à une vue totale de l'antiquité, où pas un de ses prédécesseurs n'était encore parvenu; de ce point de vue, il reconnut nettement tous les problèmes de la philologie, et en explora des domaines jusque-là négligés; ses recherches originales et ses découvertes montrèrent le chemin à la postérité. Attrayant par la virtuosité de l'exposition, et même du style poétique dans les deux langues, et maître d'une méthode féconde en ressources, il réunit les mérites divers des meilleurs d'entre ses contemporains, d'un Lipsius [1], d'un Dousa [2], d'un Canter [3]. Vers quelque point qu'il se tournât, qu'il supputât l'ancienne chronologie, ou qu'il s'occupât de la critique et de l'interprétation des textes; en toutes choses il donnait une impulsion féconde et procurait des lumières surprenantes, par sa brillante faculté de combinaison et sa sagacité pénétrante, assistées d'une mémoire prodigieuse et de la patiente application du génie; là même où l'audace et la précipitation lui font faire fausse route, son erreur sert encore la pensée et l'examen. Non moins que par ses écrits, — qui ne donnent en aucune manière la pleine mesure de ses connaissances et de ses facultés, et qui font partout deviner un grand ensemble, dont ils apparaissent comme les parties détachées, — il agit par sa grande et noble individualité. Autour de lui se réunit un groupe d'élèves enthousiastes, incités et conseillés par lui sans nulle discipline d'école, et qui s'efforçaient à l'envi de suivre ses exemples. Il sut élever même des natures médiocres, mais les mieux doués n'approchaient pas encore de son génie et de son universalité.

L'effort vital que dut faire la Hollande dans sa lutte pour sa liberté et son existence politique eut aussi une action vivifiante sur les études philologiques. La philologie fut de nouveau le signe d'une culture supérieure; la rédaction latine, le discours latin firent partie de l'art politique, et la poésie latine passa pour de la poésie nationale, comme l'exemple de Grotius [4] en fournit une preuve caractéristique. Mais dès que tombe le mouvement public, la philologie hollandaise prend une direction plus matérielle. La critique grammaticale des auteurs

[1] Juste Lipse, né en 1547, à Isque, entre Bruxelles et Louvain, mort à Louvain en 1606.

[2] Proprement Van der Does, né en 1545, mort en 1604.

[3] Il y avait deux frères Canter, tous deux philologues. Ils sont nés à Utrecht, l'un en 1542, l'autre en 1545.

[4] Par ses *poésies latines*, recueillies par Guillaume Grotius son frère, Leyde, 1617, in-8°.

romains, où J. Fr. Gronov [1] et N. Heinsius [2] avaient montré une science approfondie et une pénétration sûre d'elle-même, dégénéra en mécanisme sans esprit; l'investigation de l'antiquité se réduisit, à la suite de Meursius [3], à la coordination extérieure des textes, et un coup d'œil clairvoyant, comme celui de Perizonius [4], ne fut plus qu'une rare exception dans les études historiques; une fausse idée d'exactitude et de précision fit prévaloir de plus en plus le détail stérile et le fastidieux assemblage de phrases et de citations.

L'Allemagne avait de bonne heure accueilli et cultivé les études antiques. Dès que le premier souffle de la Renaissance, dès que le premier rayon de soleil eut franchi les Alpes, des mains fidèles se mirent à l'œuvre, et ouvrirent le sol inculte qui devait recevoir la semence et la faire germer. Ce ne fut pas l'enthousiasme pour la beauté de la forme, ce ne fut pas la soif des plaisirs de l'esprit, qui éveillèrent et stimulèrent le génie des Allemands : ce fut la conscience, avec son inéluctable commandement de penser et d'agir conformément à la raison et à la justice. Dès que le devoir fut reconnu, des esprits sérieux, de pieux caractères, dans la basse Allemagne et en Westphalie comme sur le haut Rhin, commencèrent l'œuvre par les fondements, par l'éducation. Une discipline sévère devait élever la jeunesse à concevoir nettement, à exprimer la pensée avec justesse, à exercer et employer toutes les forces de l'esprit, à saisir et à appliquer des connaissances fécondes. Il s'agissait d'arriver à tout cela par le moyen le plus court et le plus simple. Or, ce moyen ne se trouvait que dans les débris de l'antiquité classique, qu'il serait possible de dégager du fatras de la scolastique du moyen âge. On parvint à les tirer au jour, mais non sans avoir à soutenir une lutte difficile avec les patrons et gardiens de cette scolastique, avec le clergé, qui vit ses infirmités attaquées et dévoilées. Nul rayon de gloire, aucun sourire de faveur ne vint encourager cet effort vers la science et la moralité; la conscience de leur force suffit aux pionniers; ils avancèrent, les écoles se remplirent et répandirent par toute l'Allemagne des hommes de bonne volonté. Mais après que les relations de l'esprit se furent établies par-dessus les monts, les Allemands s'emparèrent à leur tour avec ardeur des ressources nouvelles; on apprit à comprendre et à employer la langue

[1] Allemand d'origine, né à Hambourg en 1611.
[2] Fils de Daniel Heinsius, né à Leyde en 1620.
[3] Jean Meursius, né à Hosdun, près de la Haye, en 1579, mort en Danemark en 1639. Œuvres publiées par J. Lami, Florence, 1741-63, 12 vol. in-fol.
[4] Né en 1651 à Dam, province de Groningue, mort professeur à Leyde en 1715.

latine et bientôt aussi la grecque. De Celtes [1] à Frischlin [2] et à Taubmann [3], il n'a pas manqué d'hommes en Allemagne qui ont manié la poésie latine et même la poésie grecque, non-seulement avec correction et dextérité, mais avec finesse et avec goût, et qu'on peut hardiment placer à côté des meilleurs Italiens dans l'art de la traduction et de l'exposition. La littérature ancienne célébra aussi en Allemagne la fête de sa résurrection; partout se répandirent l'amour de la culture antique et la joie de la posséder, et l'enseignement fut appelé à profiter de toutes les conquêtes nouvelles. Ce ne fut point la riante splendeur, la satisfaction sereine de la renaissance italienne; mais nulle part on ne s'entendit mieux à aiguiser les armes du style et de la pensée pour la lutte entamée contre l'ignorance et l'immoralité. Ce fut comme une croisade des poëtes et des humanistes en faveur de la culture classique. On les voit aller de ville en ville, accueillis ici par de bruyants applaudissements, et là disputant et arrachant avec peine une place à la scolastique. Quand la plus odieuse attaque menace le vénérable Reuchlin [4], les lumières de la science se groupent autour du vieux maître, et la lutte pour la culture classique devient la lutte pour la liberté de l'esprit. Par la finesse, le goût et la souplesse dans l'assimilation et l'emploi de cette culture classique, nul ne fut plus près des grands Italiens qu'Érasme [5]; il le fut malheureusement aussi par la vanité, la flatterie et la duplicité. Il connaissait les faiblesses de son temps, et maniait en maître les armes de l'érudition, mais le courage de la conviction loyale lui faisait défaut; il savait à merveille inciter, et mieux encore exciter les esprits, mais il reculait devant les consé-

[1] Celtes-Protucius, né dans le duché de Wurtzbourg en 1459, mort à Vienne, bibliothécaire de l'empereur Maximilien I[er], et poëte impérial de la cour en 1508. Il s'appelait *Meissel* (ciseau), mais il latinisa son nom, suivant l'usage du temps. Il a laissé de nombreuses poésies latines.

[2] Né en 1547 à Balingen, dans le duché de Wurtemberg, mort en 1590. On doit à M. Strauss une très-attachante biographie de cet érudit-poëte, qui périt en voulant s'échapper de la forteresse d'Aurach, où il était détenu pour avoir insulté le duc de Wurtemberg, auquel il avait vainement réclamé les appointements de la chaire qu'il avait occupée à Tubingue.

[3] Né à Wonseich, en Franconie, en 1565, mort professeur de belles-lettres à Wittemberg, en 1613.

[4] Né à Pforzheim en 1455, mort à Stuttgard en 1522. Sa science, son influence et sa fameuse querelle avec les dominicains de Cologne, occasion des *Epistolæ obscurorum virorum*, sont connues.

[5] Né à Rotterdam en 1467, mort à Bâle en 1536. Œuvres complètes publiées d'abord à Bâle en 9 vol. in-fol., et ensuite en 1703, à Leyde, en 10 vol. in-fol., ordinairement reliés en 11.

quences. Néanmoins, en dépit de toutes ses faiblesses, et peut-être même en partie par elles, son action a été d'un effet incalculable pour le succès des études classiques, et a dépassé celle de leur chevaleresque précurseur et champion, le poëte lauréat Ulrich de Hutten[1], dont cependant les services ne doivent point être méconnus. Si des savants italiens avaient dégradé l'art du style jusqu'à le faire servir à des invectives empoisonnées et à des outrages réciproques, la maëstria de sa satire assura la victoire aux lumières, et livra les *hommes obscurs* aux atteintes mortelles du rire[2].

Mais la philologie allemande ne sortit pas seulement à son honneur des ardeurs de la lutte; elle prit aussi une part active et honorable au développement tranquille et régulier de la science, comme le nom de Sylburg suffit pour l'attester. Des manuscrits précieux furent mis au jour et utilisés, les textes revus et augmentés, et ce que les officines de Bâle, Heidelberg et de Francfort ont fait pour la diffusion d'éditions correctes, les place à côté des Manuce et des Étienne. Mais si la philologie allemande partage ces efforts et ces succès avec la philologie italienne et française, elle peut revendiquer, comme un titre tout à fait personnel, le mérite de s'être constamment appliquée à mettre la culture classique à la portée de la jeunesse, par l'enseignement approfondi des universités et des écoles, et de l'avoir par là conservée à la nation; et ce mérite doit être prisé d'autant plus qu'il ne trouva pas sa récompense dans des honneurs et des avantages extérieurs, mais dans l'unique sentiment du devoir accompli. Si l'on considère la vie et les travaux d'hommes comme J. Camerarius[3], G. Fabricius[4], J. Wolf[5], J. Sturm[6], W. Neander[7], et le zèle et le dévouement qu'ils mettent à initier la jeunesse à la pleine intelligence des anciens, et à former par ceux-ci l'esprit et les mœurs, on ne peut que ressentir une haute estime pour cette honnêteté consciencieuse, et la plus vive reconnaissance pour l'intelligente fidélité avec laquelle ils ont gardé et administré un legs d'une valeur inappréciable.

[1] Né en 1488 au château de Heckelberg, sur le Mein, mort dans l'île d'Ufnau, dans le lac de Zurich, en 1523. La *Revue germanique* a publié sa biographie d'après l'excellent ouvrage de M. Strauss. (Livraison de mars 1858.)

[2] Allusion aux *Epistolæ obscurorum virorum*.

[3] Né à Bamberg en 1500, mort à Leipzig en 1574.

[4] Né à Kemnitz en 1516, mort en 1571.

[5] Né à OEttingen en 1516, mort bibliothécaire d'Augsbourg en 1580.

[6] Né en 1507 à Sleida, enseigna successivement à Paris et à Strasbourg; il mourut en 1589 aux environs de cette dernière ville.

[7] Né à Soraw, en Silésie, en 1525, mort à Ilfeldt en 1595.

Car depuis que la question confessionnelle eut partagé l'Allemagne en deux moitiés hostiles, tout en reconnaissant des deux côtés la nécessité des études classiques, on en fut bientôt venu à ne plus les considérer que comme un moyen pour le but supérieur de la controverse théologique, et il ne pouvait guère manquer que des deux côtés on cherchât à les réduire à leur minimum. L'épouvantable guerre de trente ans, qui déchira notre malheureuse patrie, et pompa sa force jusqu'à la moelle, ne laissa subsister ni ressources ni intérêt pour les études antiques. Par bonheur, la tradition classique était trop enracinée pour qu'elles disparussent entièrement, mais elles atteignirent le dernier degré du dépérissement. Les jésuites les gardèrent comme un instrument de la forme, et continuèrent au moins pendant quelque temps à attacher du prix à la correction et à la facilité du style. Les écoles protestantes tenaient la philologie pour la servante de la théologie, et quoique le principe acquis de la libre investigation du texte maintînt au moins les germes d'une saine grammaire et d'une bonne critique, les travaux véritablement scientifiques furent de grandes raretés. Comme le fait voir le terrifiant exemple de Barth [1], l'érudition ne produisit le plus souvent qu'un fatras confus, et accusa un manque absolu de goût.

Pendant que la philologie dégénérait ainsi en Allemagne, et qu'en Hollande elle était uniquement occupée de remplir avec un zèle louable les greniers de l'érudition, l'Angleterre, pauvre jusqu'alors en manifestations éminentes dans ce domaine, produisit un modèle accompli, absolu, de critique philologique appliquée aux textes et aux problèmes de l'histoire littéraire. Richard Bentley [2] n'avait pas seulement étudié, avec l'observation la plus fine et la plus pénétrante, et en général de la ma-

[1] Gaspard de Barth, né à Custrin en 1587, d'une famille bavaroise qui faisait remonter son illustration jusqu'à l'ère carolingienne, fut un des érudits les plus encyclopédiques, mais aussi un des plus troubles et des plus fastidieux qui aient jamais existé. Ce fut d'abord un enfant prodige; à neuf ans il savait tout Térence par cœur, et à douze ans il traduisait les Psaumes en vers latins. Ses compilations sont très-nombreuses, mais la plupart sont restées inédites. Il est mort à Leipzig en 1658.

[2] Né en 1662, mort en 1743. Il avait commencé, après avoir étudié la théologie, par être maître d'école, et devint chanoine de Worcester et bibliothécaire de Saint-James. On a de lui des *Observations critiques* sur le *Plutus* et les *Nuées* d'Aristophane; une édition d'Horace, qui fit une véritable révolution, une autre de Térence et de Phèdre, une du *Paradis perdu*. Bentley prit une part ardente à une foule de controverses philologiques de son temps, et il ne se fit presque pas, de son vivant, une édition d'auteurs classiques en Europe, que les éditeurs ne s'adressassent à lui. On montre au Museum britannique les exemplaires qui lui servaient, et qui sont surchargés de notes marginales. Bentley a aussi de l'importance comme théologien.

nière la plus exacte, les caractères et les lois du style antique dans la poésie et dans la prose; mais il s'était aussi profondément initié au caractère individuel des époques et des écrivains. Par là sa critique acquit un point de départ assuré, et une juste appréciation de la tradition lui permit d'affermir son terrain; il sut poursuivre avec la logique la plus sévère l'enchaînement des pensées, découvrir d'un regard pénétrant les fautes, les altérations et les falsifications, et trouver les remèdes avec une promptitude et une sûreté de divination prodigieuses. La force et l'originalité de son esprit eurent l'effet d'une flamme, et son éclatant exemple est devenu la lumière de tous ceux qui sont capables de reconnaître dans une critique libre et sans préjugés la condition fondamentale de toute méthode scientifique. Incités par lui, on vit les philologues anglais, parmi lesquels il y eut des hommes d'une sagacité brillante, jusqu'à Porson[1] et à ses disciples, s'efforcer d'affermir de plus en plus les fondements de la critique par la plus scrupuleuse observation des faits philologiques. Son influence réveilla aussi la Hollande, où Tib. Hemsterhuis[2] et ses successeurs ramenèrent la philologie de la stérile recherche de matériaux inertes à l'observation et à l'investigation méthodiques, et au maniement correct de la critique, ce qui ranima aussi le goût presque éteint pour la correction et la beauté de l'imitation.

La vivifiante influence de Bentley ne put se faire sentir que plus tard en Allemagne. Il fallait d'abord que les études antiques prissent de nouvelles forces pour être en état de la subir. Et ce fut alors qu'on put sentir le bonheur d'avoir implanté la philologie dans les écoles, si mal qu'elle y eût été traitée d'ailleurs. Les germes étaient sauvés, d'où pouvait sortir une nouvelle et robuste moisson, tandis qu'en Italie et en France les splendeurs de la floraison avaient passé sans laisser de semence féconde. La belle image d'un labeur honnête et modeste, mais infatigable, pour affranchir les sciences de leurs entraves et leur restituer une activité féconde, nous est offerte par J. M. Gesner[3]. Une activité constante, discrète et sans nulle prétention, un esprit indulgent à tous et sévère seulement à lui-même, et le constant désir de servir et de secourir, traits distinctifs de sa vie, caractérisent aussi ses

[1] Né en 1759, mort en 1808; professeur de grec au *Trinity College* de Cambridge, auteur de nombreux Commentaires.

[2] Né à Groningue en 1685, mort en 1766, père du philosophe.

[3] Né en 1691, mort en 1761. A côté de la philologie classique, il cultivait les langues orientales, la philosophie, les mathématiques, l'histoire naturelle et le droit. Un de ses frères (André Samuel) a aussi un nom dans la philologie.

travaux scientifiques. Avec les connaissances les plus approfondies, il dédaignait cet étalage d'érudition et de sagacité qui donnait si haute mine aux philologues hollandais. Ce qu'il poursuivait constamment, et par les voies les plus simples, c'était l'intelligence claire et l'intuition vivante, à quelles fins il s'attachait à la vie et aux mœurs de l'antiquité, non moins qu'à l'explication grammaticale et critique des textes. C'est ainsi qu'il exerça une longue et heureuse action, d'abord comme recteur de l'école Thomas, à Leipzig, ensuite comme professeur à la nouvelle université de Goettingue. Dans le même esprit, quoique de manières différentes, travaillaient à Leipzig Christ[1], homme du monde et intelligence pénétrante, sollicitée en sens divers; et J. A. Ernesti[2], penseur lucide, styliste correct et maître excellent, qui fit prévaloir en théologie comme en philologie l'interprétation fondée sur la logique et la grammaire. Plus important, mais moins favorisé par les circonstances, Reiske[3], ne le cédant à aucun de ses contemporains pour la pénétration heureuse, les dépassa presque tous par la connaissance vivante et le libre maniement des langues. A côté de lui, il faut nommer Reiz[4], dont le zèle exemplaire et la solidité profonde ne furent égalés que par sa modestie timorée. Tous ces philologues allemands se distinguaient des hollandais par le dédain du luxe en érudition, visaient au plus près, et se contentaient de satisfaire aux besoins immédiats. Toutefois, s'ils ont environné d'un moindre éclat la philologie allemande, ils n'en ont que plus efficacement assuré la clarté et la solidité de l'enseignement philologique. Mais Reiz avait reconnu la grandeur de Bentley, et avait sans fracas approfondi et tenté d'appliquer sa méthode. Il transmit son admiration avec sa doctrine à son élève G. Hermann[5]. Très-voisin de Bentley par les dons de l'esprit,

[1] Né en 1700, mort en 1756.

[2] Les Ernesti forment, du quinzième au commencement du dix-neuvième siècle, une véritable dynastie de savants en Allemagne. Celui dont il est ici question est né en 1707 et mort en 1781. Il a édité Homère, Cicéron, Tacite, etc.

[3] Né en 1716, il passa en Hollande en 1738, et se fixa à Leyde, où sa situation financière l'obligea à se faire correcteur d'épreuves pour les libraires et les savants. Plus tard, il fut chargé de classer et de cataloguer les manuscrits orientaux de la bibliothèque de cette ville. En 1746, il se fit recevoir docteur en médecine; mais ce ne fut qu'en 1758 qu'il obtint une position convenable à Leipzig, comme recteur du collége de Saint-Nicolas. Le travail forcé qu'il s'imposa pour son édition des Orateurs grecs hâta sa mort, arrivée en 1774. Reiske est aussi marquant dans la philologie orientale que dans la philologie classique.

[4] Il y a plusieurs savants de ce nom. Celui dont il est ici question (Fr. Wolfgang) est né en 1733, mort en 1790.

[5] Né en 1765, mort en 1823.

celui-ci attaqua avec l'audace et la force de la jeunesse les problèmes que l'Anglais avait posés. Doué d'un esprit sagace et pénétrant, et du sens le plus fin pour la pensée et le style des anciens, et formé dans une école sévère, il ne se contenta pas de l'observation attentive des faits philologiques; il en saisit et fit ressortir la valeur comme produits naturels de l'esprit humain, et fonda la philosophie de la grammaire et de la métrique. Par delà le cercle de ses nombreux élèves, il stimula partout dans cette direction les esprits et les efforts; et la virtuosité de sa critique, qu'il exerçait avec la liberté et le bonheur de l'artiste, la fraîcheur et la vie de sa manière, procurèrent à la philologie allemande un éclat et un renom qu'elle n'avait point obtenus auparavant.

Antérieurement déjà, l'étude de l'antiquité avait reçu d'un autre côté une impulsion nouvelle, et cette fois encore de l'Italie, mais par un Allemand. Poussé par la passion innée de l'art, Winckelmann était allé à Rome, et y avait pour ainsi dire découvert une seconde fois l'art antique. Les connaissances philologiques et historiques dont il s'était armé ne le mirent pas seulement en état de reformer de fond en comble l'interprétation des anciens chefs-d'œuvre, en la ramenant à la mythologie grecque; mais il fut encore plus heureux quand d'un regard inspiré il saisit dans la sculpture la beauté, comme le principe de l'art. En poursuivant les vestiges de l'effort des anciens vers la représentation du beau, il créa l'histoire de l'art, où il montra pour la première fois que l'esprit et l'ensemble de la civilisation d'un peuple se développent constamment dans une direction déterminée par les circonstances naturelles et politiques. Si la restauration de la doctrine du beau trouva partout de l'écho, et fut ressentie comme un bienfait par tous les hommes éclairés, l'idée du développement historique ne fut pas une moindre conquête pour l'investigation scientifique. L'étude de l'antiquité ne recouvrait pas seulement un domaine important; mais de nouveaux points de vue se présentaient pour l'étude de la poésie, de la littérature en général et de la vie politique, et la question de leur principe intérieur et de leur développement harmonique ne pouvait plus être écartée.

Cette pénétration plus intime de la vie intellectuelle des anciens eut un effet d'autant plus profond et durable, qu'elle coïncidait avec la renaissance de la poésie allemande, laquelle était elle-même dans le plus étroit rapport avec l'étude de la poésie antique. Klopstock et Lessing étaient sortis de la discipline philologique d'écoles saxonnes. Le premier, qui mit la poésie allemande en honneur avec une noble conscience de lui-même, emprunta la forme et la couleur de la poésie

classique, pour rehausser la nationale. Quant à Lessing, il n'a pas seulement résolu lui-même des problèmes philologiques; ce qu'il faut encore plus mettre en relief ici, c'est que sa critique, qui traversa et assainit la littérature comme un vent frais et salutaire, avait gagné sa force dans l'école philologique; c'est de l'appréciation critique de l'art ancien et de sa théorie qu'il a tiré les principes sur lesquels il a fondé l'art véritable. Wieland et Herder étaient familiers avec l'antiquité classique, et cherchaient tous deux, chacun selon sa nature, à faire fructifier dans la littérature allemande les résultats de leurs études. Gœthe et Schiller, il est vrai, n'ont point été philologues, et sont arrivés par de tout autres voies aux cimes de la poésie; mais lorsque, dans cette ligue poétique et fraternelle qui est l'orgueil de l'Allemagne, ils tendirent d'un effort réfléchi à la perfection, l'art antique ne leur fournit pas seulement des indications et des modèles pour leurs conceptions; mais son étude leur dévoila et affermit en eux les conditions et les lois de leur propre génie, et fortifia le trait idéal de leur nature poétique. Quant aux fondateurs de notre école romantique, ils étaient directement sortis de l'école philologique, et jamais, parmi tous les égarements, leur critique ni leur poésie n'ont démenti cette origine.

Mais, quelque avantage que la poésie allemande ait tiré de l'étude de l'antiquité, celle-ci lui est à son tour redevable de plus grands services. Ce fut avec un tout autre sentiment pour le beau et la poésie qu'on se retourna vers les chefs-d'œuvre anciens, quand l'âme et le jugement eurent été éveillés et épurés par l'action directe et intime de la poésie nationale. Une critique tranquille et sûre d'elle-même remplaça l'admiration sommaire dans l'appréciation de l'art antique. Et ce n'était pas seulement la poésie qui réveillait et stimulait les esprits. La philosophie se mit à son tour à déployer une activité puissante et étendue, et, quoique la philologie ne se soit jamais bien trouvée des tentatives qui ont été faites pour la subordonner à quelque système philosophique défini, néanmoins la fermentation et la discipline des esprits, double résultat de l'effervescence philosophique, eurent une influence heureuse sur l'activité scientifique en général, sans compter que la philosophie grecque fut désormais l'objet d'une étude vive, sérieuse et pénétrante. Le mouvement politique aussi, lequel, montant depuis la fin du dix-huitième siècle, finit par déborder tout, était de nature à jeter une tout autre lumière que celle du solitaire cabinet de travail sur la vie politique des anciens, sur le développement de leurs constitutions parmi les luttes incessantes des partis, et sur leurs relations

avec les nations étrangères. Tout concourait donc à faire embrasser l'antiquité dans son ensemble et son vivant développement.

Le successeur de Gesner à Gœttingue, J. G. Heyne[1], n'avait pas la spontanéité productive de l'esprit, mais il possédait au plus haut point la faculté de répondre à toutes les incitations, de recevoir et d'élaborer avec fruit les impressions les plus variées. Tout ce qui remuait son temps le touchait vivement, et comme dans la vie il montra un patriotisme clairvoyant et courageux, il sut aussi, avec un zèle toujours éveillé, faire dériver de tous les courants de son époque des ressources nouvelles pour sa science. Peu sûr dans la technique philologique proprement dite, il répondit à un besoin réel en vouant une sollicitude particulière à l'interprétation historique et esthétique, et en s'attachant surtout à mettre en relief, dans l'étude de l'antiquité, les côtés qui intéressent l'histoire de l'esprit et de la civilisation. La mythologie, avant lui une agrégation de fables sans grande liaison entre elles, et qu'il s'efforça, quoique sans pleinement y réussir encore, à transformer en une histoire des conceptions de philosophie religieuse; puis ensuite l'histoire elle-même et l'explication de l'art antique, furent par lui introduites dans le système de la philologie. Mais son mérite n'a pas été uniquement d'élargir le cercle de sa science; il visait à embrasser et à comprendre l'antiquité comme un ensemble vivant.

Ce que Heyne avait commencé fut accompli par F. A. Wolf[2]. Il était supérieur à Heyne par une certitude de méthode et de critique qui rendit son allure décidée et sa marche ferme en tout, et surtout par la force rare d'un esprit vraiment créateur, par une faculté de combinaison juste et prompte, et enfin par l'originalité et la lumière de l'exposition. Ses cours n'excluaient aucune des branches de la philologie qui embrassent la vie de l'antiquité, de la pleine et vive intelligence de laquelle il faisait le but de la science. Par l'énergie de sa brillante individualité, il incitait les natures les plus diverses à l'investigation indépendante. Ses recherches sur l'origine des poëmes homériques ne doivent pas seulement leur immense portée à la science, à la pénétration, à la hardiesse qu'il montra en posant à nouveau, pour

[1] Né en 1729, mort en 1812.

[2] Né en 1757, mort à Marseille en 1824, dans un voyage entrepris pour rétablir sa santé. C'est comme professeur à Halle (1783-1806) que Wolf a publié la plupart de ses immenses travaux, qu'il menait de front avec un enseignement académique extrêmement chargé. En 1808, il fut appelé à concourir à la fondation de l'université de Berlin, dont il fut une des gloires. Wolf était associé étranger de l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

la conduire à une solution imprévue, une question fondamentale de la littérature ancienne; elles doivent plus encore cette portée à la méthode qui les dirigea. Pas à pas on y voit la critique poursuivre et vérifier l'histoire du texte que les siècles nous ont transmis comme un ensemble, s'attacher aux plus lointains vestiges de la tradition, et fixer les limites où s'arrêtent les notions certaines. On la voit ensuite revendiquer sa pleine liberté contre les traditions mêmes de l'antiquité, et placer uniquement son critérium dans l'œuvre même, examinée sans parti pris et sans idée préconçue. Le point de vue de l'admiration absolue de l'antiquité et de ses œuvres est complétement abandonné; ces œuvres ne sont plus le but auquel tend la science, mais le sujet qu'elle analyse; ce n'est plus simplement la beauté ou la pensée de l'art et de la littérature ancienne qu'il s'agit de saisir et de posséder pour elles-mêmes; ce que veut le critique, c'est reconnaître et comprendre l'antiquité et la totalité harmonique de son développement dans toutes les directions de l'activité humaine : but suprême où l'esprit n'arrive que par l'investigation historique, en partant de l'examen critique des témoignages, laquelle, à son tour, a pour condition la certitude de l'intelligence des textes.

A cette hauteur, de nouveaux points de vue s'ouvrirent, de nouveaux problèmes se posèrent à la science, et comme pour un moment d'avance attendu, une nouvelle abondance de matériaux afflua soudain. Les pays classiques, l'Italie et la Grèce, puis l'Égypte et l'Asie, s'ouvrirent et furent de plus en plus accessibles à l'exploration scientifique; des trésors inattendus d'art antique, de monuments de civilisation ancienne de toute espèce, furent conquis, et l'inventaire de la science devint tout autre. Et, d'une ardeur nouvelle, les esprits s'élancèrent sur ce domaine en tous sens agrandi. Plus le matériel s'accumulait, plus on réclama de précision scrupuleuse dans l'examen du détail; et plus ces recherches de détail s'étendaient, plus il parut nécessaire, afin de ne pas s'y noyer, de les dominer par la compréhension large et profonde de l'ensemble; plus enfin s'élevait aux yeux de l'esprit cette idée de l'ensemble auquel on tendait, plus il fallut, pour assurer la méthode, perfectionner, préciser, aiguiser les instruments philologiques.

Tout d'abord il s'agit d'examiner la valeur des textes traditionnels. Si jusque-là on s'était contenté le plus souvent de corriger par endroits le texte fourni par le hasard à l'aide de ressources également dues au hasard, on considéra maintenant comme le premier devoir d'établir, au moyen de comparaisons scrupuleuses et le plus souvent

très-pénibles, par quelle tradition un écrivain a été conservé, quels sont les témoignages dépendant les uns des autres, et par conséquent sans valeur propre; quels, défigurés par des altérations arbitraires et des falsifications, et par conséquent indignes de confiance; dans quel rapport ensuite se trouvent entre eux les témoignages authentiques, et jusqu'à quel point cet interrogatoire des témoins peut rapprocher la critique de la source même. Quand, par la solution de toutes ces questions, la critique diplomatique[1] a établi ce qu'il est permis de ramener à une tradition authentique, alors seulement il est possible à la critique méthodique d'entreprendre avec espoir de succès l'élimination des fautes inévitablement attachées à tout texte. La tâche paraît immense par l'étendue de la littérature ancienne et la dispersion des ressources, et pour ardent et sérieux que soit de tous côtés le concours, elle est pourtant à peine entamée. Et c'est uniquement cependant sur cette base que repose l'intelligence des œuvres, non pas cette intelligence sommaire qui s'arrête au sens des mots, mais celle qui veut saisir et résumer par tous les détails l'individualité de l'écrivain, dans l'expression et le style, dans la conception et l'élaboration artistique du sujet, et dans son rapport avec sa nation, son peuple et l'ensemble de la littérature.

Il ne fut plus possible non plus de considérer comme histoire de la littérature une agrégation de notices biographiques et esthétiques sur les écrivains accidentellement conservés. On veut maintenant qu'elle restitue la vie intellectuelle du peuple, en tant qu'elle s'exprime dans les écrits, dans son constant développement sous les influences de la civilisation, et aussi bien dans son mouvement total que dans l'individualité des écrivains. Une recherche préliminaire et subordonnée, quoique ardue, est la classification critique des matériaux dispersés. Mais pour ce qui est de rétablir l'ordre critique dans ces débris, de combler les lacunes, d'assigner à chaque écrivain son caractère artistique et sa signification historique, et par tout cela de produire une claire image de l'ensemble, ce ne peut être que le résultat de beaucoup de travaux entrepris par beaucoup de chercheurs, qui arriveront peu à peu à dominer cet empire immense.

L'histoire de la vie politique et sociale des anciens, qu'on s'était accoutumé à considérer comme une sorte de sublimé artificiel tiré de traditions données, eut de tout autres exigences. D'une part, celui qui poursuit l'épanouissement vivant de la vie antique doit s'être familia-

[1] Critique des diplômes, c'est-à-dire des manuscrits.

risé avec ses conditions naturelles de développement; il doit connaître le pays et les gens, avoir étudié les caractères généraux de la vie sociale, commerciale et politique, afin de pouvoir, d'un coup d'œil et d'un jugement assurés, discerner comment la vie a dû, sous les conditions déterminées, se constituer et se développer dans l'antiquité. D'autre part, il est aussi tenu de commencer par un examen critique de la tradition, afin de démêler quels témoins il doit suivre, et jusqu'où, et de faire la part de l'illusion et du mensonge, de l'ignorance et de la négligence, du jeu et de la fiction. Quel immense progrès pour l'investigation historique, quand Niebuhr fit clairement voir que ce qu'on avait pris pour de l'histoire était le produit de la légende créatrice, dont la nature s'était obscurcie pour la conscience même des anciens. Ici non plus il ne suffit pas d'entendre les témoins, il faut encore! après les avoir entendus, que la critique, si elle a constaté des lacunes et des altérations, ouvre la carrière à la divination, et en même temps lui marque ses limites.

Dans les derniers temps, les trouvailles littéraires ont été rares, et relativement peu considérables; une seule classe de documents scripturaires, les inscriptions, s'est extraordinairement accrue, et a passé à l'actif de la science par une classification méthodique. Notre connaissance de l'art antique, au contraire, s'est enrichie d'une manière vraiment prodigieuse par l'inépuisable affluence des œuvres incessamment découvertes. Sauf les vues nouvelles qu'Herculanum et Pompéi ouvrirent à Winckelman et à son temps sur certaines directions particulières de l'art, on n'avait guère alors que les collections romaines, si peu riches en œuvres du pur art grec; et ce que nous admirons précisément le plus chez Winckelmann, c'est qu'il ait pu, par ces rares exemplaires, en conjecturer la nature avec tant de justesse. Les découvertes de notre siècle, en Grèce, en Sicile et dans l'Asie Mineure, les sculptures de Sélinonte, d'Égine, d'Olympie, de l'Attique, d'Halicarnasse et de Lycie, nous ont mis devant les yeux, en monuments excellents et considérables, les phases principales du développement de l'art grec; de même que dans toute l'étendue de l'ancien empire romain, on a trouvé sur des points divers des œuvres en grand nombre qui nous ont fait voir la diffusion de l'art plus récent du luxe. La seule mosaïque de la bataille d'Alexandre a suffi pour montrer l'inexactitude de la pauvre idée qu'on s'était faite de la peinture antique. Des milliers de vases ornés de peintures, trouvés en presque toutes les contrées où avait pénétré le commerce grec, rendent un éclatant témoignage de la perfection artistique où le métier s'était élevé en Grèce, et nous remplissent

d'étonnement à la pensée de l'abondance avec laquelle la légende, la poésie et l'art remplissaient la vie du peuple. Cette masse inouïe de monuments nouveaux, incessamment découverte, étend à l'infini les problèmes de l'interprétation et de l'histoire de l'art, et fournit à l'investigation de la légende, de la poésie et de toutes les activités de la vie, une ample matière qui trouvera son véritable emploi dans une vue générale de l'antiquité.

Nulle part, peut-être, la vraie critique historique n'a eu une influence aussi décisive que dans la mythologie. Si antérieurement on avait considéré les mythes comme des fictions arbitraires, comme l'oiseux amusement des poëtes, ou comme des allégories philosophiques ou de l'histoire travestie, une vue plus profonde y fit voir, au contraire, un produit nécessaire et spontané de l'esprit humain, tel qu'il doit se présenter chez un peuple poétiquement doué; vivement saisi par les impressions de la nature à laquelle il se sent soumis, impuissant encore à saisir et à rendre nettement son rapport avec celle-ci et avec la puissance supérieure dont il constate l'action irrésistible et harmonieuse dans son propre cœur et dans le milieu qui l'entoure; réunissant alors par instinct divinatoire, et sans s'en rendre compte, ce qu'il a éprouvé, senti et rêvé, les expériences du monde extérieur et les expériences intimes de l'âme, et déposant le tout dans le mythe comme fait historique. Ainsi le mythe conserve dans son noyau, mais dans un noyau inséparable de l'enveloppe, la somme des intuitions supérieures et des expériences qui occupent l'esprit d'un peuple encore jeune; il forme les racines profondes de sa foi religieuse, de sa poésie et de son art. Et la tâche de la mythologie est aussi bien de poursuivre les traces de ces premiers mouvements de la poésie et de l'entendement dans l'esprit humain, et de saisir les éléments divers qui ont concouru à la formation du mythe, que d'en observer ensuite les manifestations successives dans son long développement à travers toute la civilisation ancienne, qui ne l'a jamais abandonné et l'a constamment transformé.

L'étude des langues, enfin, a pris elle-même une autre position. Dans le principe, on n'avait appris les langues anciennes que pour comprendre les écrivains, et on ne se les était assimilées que pour rivaliser par l'imitation avec ceux-ci. Des deux manières on était arrivé, par des observations de plus en plus précises et minutieuses, à mettre en lumière les plus délicates nuances du discours; de mieux en mieux, on avait reconnu, d'une part, la loi logique de la langue, d'autre part, la structure de ses formes; et dans ce domaine aussi, on avait fini par s'élever à la vue historique du développement de la langue dans la

nation et chez chaque écrivain en particulier, sous l'influence des facteurs de la vie nationale. Mais à quelque degré de finesse et de certitude qu'un labeur infatigable ait conduit la connaissance des langues anciennes, celles-ci n'ont pu être explorées que dans de certaines limites, et en tant qu'à l'état de langues faites elles sont devenues un moyen de représentation artistique. L'investigation historique va plus loin; elle considère la langue comme la première création intellectuelle de l'homme parvenu à la conscience de lui-même; elle s'enquiert de la connaissance des formes du langage, et veut savoir de quel point la langue est partie et quel chemin elle a parcouru pour parvenir à l'état d'achèvement dans lequel nous la connaissons. Aucune langue particulière ne saurait pleinement satisfaire à ces questions; toutes nous sont parvenues altérées, avec des lacunes et en débris, sur le long chemin de leur tradition; et ce résultat parut surtout avec netteté quand l'investigation historique se fut tournée vers la langue maternelle, et eut montré le cours normal des phases qu'elle avait parcourues. Et après que les langues les plus diverses eurent été comprises dans le cercle de ces recherches, la conclusion fut que chacune d'elles est un être individuel, et que tous ces individus forment entre eux, avec des degrés divers de parenté, des groupes, des familles et des espèces dont la connexion primitive, la séparation successive et le développement indépendant se font voir en traces visibles et certaines. Ainsi la philologie prend une place des plus importantes dans l'investigation historique; jusqu'en des périodes où n'atteint plus aucun témoignage écrit, aucun monument de l'art, c'est là que le langage a dressé et semé au loin ses signaux.

Plus l'investigation se plonge dans des périodes obscures, plus fortement elle éprouve le besoin de se procurer des lumières par la comparaison de situations analogues. Ce sont principalement les origines de la civilisation des peuples classiques que l'investigation historique, après avoir embrassé la plupart des peuples du Couchant et du Levant, a cherché de cette manière à éclairer par tous les côtés, en admettant aussi bien des affinités primitives que l'apport d'éléments étrangers. De même qu'il s'est développé une philologie comparée, on vise à une mythologie comparée, à une archéologie comparée, à une histoire comparée de la civilisation, et on aspire en général à imprimer à l'étude de l'antiquité ce caractère d'universalité grandiose que les grandes découvertes de notre siècle donnent de plus en plus aux relations mercantiles et sociales. Un but si élevé et des ressources qui s'étendent à l'infini éveillent notre fierté. Comme à l'individu, il convient toute-

fois à chaque science spéciale d'exercer sur elle cette discipline de la modération qui repose sur la juste appréciation des facultés humaines. Aucune invention mécanique n'accroîtra la force, n'aiguisera le regard de l'esprit, et l'excès de la tension opère la faiblesse et l'anéantissement. Tenir l'œil fixé sur l'ensemble auquel chaque individu doit avoir conscience d'appartenir, et servir à sa place dans la mesure de ses forces, voilà les vraies conditions de l'action dans la science comme dans la vie.

(*Traduit de l'allemand de* M. O. Jahn.)

UNE SOIRÉE

DANS UN HOSPICE D'ALIÉNÉS.

I.

Il y a quelques années, je passai un hiver à P..., l'une des plus grandes villes du centre de l'Allemagne. Le docteur Lindblatt, que j'avais connu à une époque antérieure, était à peu près la seule personne que je visse alors de temps en temps. Il avait son logement dans l'hospice des aliénés de la ville, où il exerçait les fonctions de médecin adjoint. Il m'avait souvent engagé à l'aller voir, m'avertissant qu'il était chez lui tous les soirs, et que nous pourrions causer tout à loisir sans être dérangés; mais je négligeai longtemps de me rendre à son invitation, par cette unique raison qu'il y avait passablement loin de mon hôtel à l'hospice en question, et que je tenais un peu trop à mes aises. Je finis pourtant par me faire violence, et un certain soir, à la tombée de la nuit, je me mis en route, cédant à la fois au plaisir de voir mon ami et à la curiosité de visiter un établissement qui était encore tout nouveau pour moi.

Le chemin, à vrai dire, n'était rien moins qu'agréable. L'hospice des aliénés est situé à l'extrême limite de la populeuse et bruyante cité, dans un quartier presque désert, sur un plateau élevé, d'où la vue embrasse tout le pays environnant. Dans le voisinage s'élèvent divers bâtiments qui se lient par leur destination à ce grand établissement public de bienfaisance. Du reste, à part ces quelques bâtiments, on traverse pour y arriver un vrai labyrinthe d'emplacements à bâtir mal clos, de jardins déserts et de rues bordées çà et là de misérables maisons. A peine a-t-on mis le pied dans ce quartier, qu'une voix

semble vous crier : « Ici cesse la vie! ici commence la maladie, la mort, et la science de l'une et de l'autre, la médecine! » Un vent continuel y souffle des montagnes voisines. C'est à peine si, dans ces rues spacieuses et solitaires, on rencontre çà et là un passant; tout au plus se croise-t-on parfois avec un fiacre, qui dépose un être infortuné devant la porte d'un grand édifice de sombre aspect, ou avec une chaise, portée par deux hommes qui gravissent la côte à pas lents. Une seule maison est pleine de bruit et resplendissante de lumière. On y chante un joyeux air de ronde. Est-ce une auberge? Non, c'est tout simplement la boutique d'un fabricant de cercueils. Il paraît que le brave homme fait de bonnes affaires dans ces parages.

Depuis longtemps déjà je cheminais par des rues non éclairées; bientôt le pavé me fit défaut, et mon excursion devint un voyage tout à fait désagréable, contre le vent, à travers des terrains immenses et des bourbiers sans fond. A la fin je vis se dresser devant mes yeux un vieil édifice d'un aspect étrange. Trois étages, une grande quantité de fenêtres, toutes garnies de barreaux de fer formant une saillie très-avancée. La toiture était surmontée d'un haut clocher, élancé et pointu comme une aiguille. La maison avait l'air d'une prison; il n'y manquait que le corps de garde. C'était l'hospice des aliénés. Je montai quelques marches de pierre qui conduisaient au portail et je tirai la cloche, dont le son clair vibra dans le corridor. Un portier en redingote bordée de fourrure m'ouvrit. Je traversai de longs couloirs et j'arrivai dans un vaste jardin, dont les pelouses, découpées dans le style anglais et alors couvertes de neige, étincelaient à la pâle lueur de la lune. Là seulement on pouvait embrasser du regard un bâtiment imposant, entièrement séparé de l'aile en retour sur la rue, et dont les fenêtres sans nombre rayonnaient dans la nuit, un véritable palais élevé par la charité publique à la ruine de la raison.

Ici commençait pour le visiteur toute une nouvelle série de formalités. On vous débarrassait de votre canne et de votre parapluie, après quoi seulement vous étiez admis à monter les escaliers qui resplendissaient de la lumière du gaz. Ces escaliers gravis, on se trouvait encore devant des portes fermées, il fallait de nouveau sonner; un cliquetis de trousseau de clefs se faisait entendre; paraissait alors le gardien, et vous aviez enfin accès dans les corridors, non moins brillamment éclairés que les escaliers.

Les fous s'y promenaient encore à cette heure, allant et venant sans trêve et sans relâche, plusieurs parlant haut, babillant plutôt que parlant, la plupart marchant seuls et n'étant occupés que d'eux-mêmes.

Presque tous attachaient sur le visiteur un regard plein d'une expression indicible; les pantoufles glissaient en grinçant sur les dalles sablées; çà et là, de quelque cellule partaient des sanglots ou des cris de rage.

Monde étrange! pensais-je à part moi. Tous ces malheureux qui errent autour de moi, uniformément vêtus de robes de chambre grises, se croient des dieux et des enfants des dieux, des rois et des prophètes, et dans le triste naufrage de leur raison, ils ne possèdent plus rien que le sentiment de leur souffrance!

Parmi eux encore combien n'y a-t-il pas de Lear, d'Ophélie, de Lady Macbeth, tristes héros de tragédies bourgeoises et intimes, où s'est perdue leur intelligence! Ici se promènent — libres jusqu'à un certain point — des meurtriers et des incendiaires, et quelque nouveau crime qu'ils pussent commettre encore en ce lieu, ils en seront quittes pour une douche. On vit, sur ce terrain, en dehors de la société, en dehors de la justice.

Et puis quels contrastes! pensais-je encore. L'un rit — j'allais dire comme un fou — à côté d'un autre qui se désespère. On a ici sous les yeux, dans le cadre le plus étroit possible, le tableau de tous les extrêmes de la vie. Celui-ci entend les tambours qui battent aux champs pour son supplice, celui-là distingue le bruit des timbales qui annoncent son couronnement — et tout cela n'est que le vain rêve d'une imagination en désarroi....

Après avoir traversé encore deux longs corridors, j'arrivai enfin à une porte sur laquelle étaient écrits ces mots : « Logement du médecin adjoint. » J'entrai. Lindblatt était assis près d'une lampe à abat-jour, qui n'éclairait qu'une table de travail et laissait tout le reste de la chambre dans une demi-obscurité. Il avait devant lui les livres et les papiers de la maison, et travaillait. Du reste, à bien regarder sa pâle figure, sur laquelle se dessinait un mélancolique sourire, on eût pu craindre que ce noble cœur, qui s'était imposé pour unique tâche de panser les blessures de la raison d'autrui, n'eût lui-même à lutter contre d'intimes et profondes souffrances qui eussent exigé les soins d'un médecin.

J'étais là depuis un quart d'heure à peine, lorsque vint à entrer quelqu'un portant l'uniforme de la maison. C'était un homme jeune encore, de trente ans au plus; il s'approcha de Lindblatt, les mains jointes, les yeux en larmes, et le prit à part. Je l'entendis le prier et le supplier de ne pas différer davantage la peine de mort suspendue sur sa tête. « Je ne veux point de grâce, disait-il, je ne la pourrais

supporter, elle m'accablerait. Accordez-moi la mort dans le plus court délai, il faut que j'expie le meurtre de mes deux enfants, il le faut! »

Le docteur prit amicalement la main du malade, lui tâta le pouls, puis lui palpa le front. Je l'entendis alors qui murmurait entre ses lèvres :

« Encore de la fièvre! — Une forte fièvre! un nouvel accès! »

Après quoi il se remit à parler au malade à voix basse, d'un accent énergique, et celui-ci, poussant de profonds soupirs, cessa peu à peu ses plaintes, prit congé du docteur et se retira à pas lents. Je remarquai en ce moment qu'il boitait légèrement.

« Il y a pourtant, me dit Lindblatt lorsque nous fûmes de nouveau seuls, il y a pourtant dans cette maison mainte destinée étrange, mainte existence singulière, qui mériterait d'être décrite et racontée à l'univers entier! Celle de ce malheureux, par exemple. Son histoire est assurément bien courte et fort simple, et il n'y aurait guère de chance qu'elle plût sans quelque ornement. Cependant voulez-vous l'entendre? »

Je lui répondis que dans ces maisons que l'on visite rarement quand on n'est pas médecin, tout m'intéressait, et Lindblatt commença le récit suivant :

« Ce pauvre boiteux que vous venez de voir est un manouvrier du nom de Jacob. Il habitait une petite maison sur la chaussée, dans une des parties les plus désertes, les plus tristes et les plus pauvres de notre pays. C'est un enfant naturel, qui n'a jamais connu son père; son grand'père et sa grand'mère du côté maternel le prirent chez eux et l'élevèrent tant bien que mal, mais un peu plus brutalement que de raison.

Sa grand'mère lui avait appris à faire ses prières; pour ce qui est de lire, un méchant maître d'école du voisinage le lui avait imparfaitement enseigné. A huit ans à peine, il entra en service comme gardeur de vaches, et ce métier, il l'exerça jusqu'à ce qu'il fût devenu tout à fait adulte, chez différentes personnes des localités environnantes.

Il entra enfin chez un paysan comme domestique, et là il devint amoureux de celle qui est actuellement sa femme, et qui était alors servante dans la même maison. Cette fille, plus âgée que lui, s'était amassé de petites économies qui pouvaient bien monter à deux cents florins. Jacob lui plut; il leur fallut pourtant attendre longtemps encore le consentement nécessaire pour leur mariage.

Ce consentement arriva enfin; ils furent mariés. Le pauvre Jacob

acheta une petite maison sur la chaussée, prit avec lui son grand-père et sa grand'mère, et vécut comme manouvrier, tandis que sa femme s'efforçait de faire aller de son mieux leur petit ménage, en tissant de la toile qu'elle vendait ensuite.

Jacob, qui menait une vie fort paisible et très-retirée, n'avait rien de plus cher au monde que ses deux enfants. C'étaient — il me le rappelait encore aujourd'hui — deux petites filles aux joues fraîches comme des roses, aux lèvres rouges comme des cérises. Le soir, quand il revenait de son travail, tout son bonheur était d'asseoir ses deux petites filles en face l'une de l'autre sur ses genoux, de les faire sauter doucement et de jouer avec leurs cheveux. Témoin de tant de tendresse, sa femme l'aimait deux fois plus et oubliait son infirmité qui faisait que partout à la ronde on ne l'appelait que le Boiteux.

Cependant de noirs nuages allaient bientôt crever sur la tête de Jacob. Survint un hiver, un long, un rude hiver, pendant lequel tout travail chôma pour lui, et, pour surcroît de malheur, on vola à sa femme toute la toile qu'elle avait dans son grenier. De ce vol on ne découvrit aucune trace, et la perte fut irréparable pour la famille, qui avait mis toutes ses espérances dans la vente de cette toile.

A dater de ce moment, la femme de Jacob remarqua un profond changement dans le caractère de son mari. Jacob n'avait jamais été, il est vrai, d'humeur enjouée, comme les autres compagnons de son âge. Sa naissance, les mauvais traitements qu'il avait endurés dans sa première enfance, sa pauvreté enfin, tout cela pouvait bien en être la cause; mais il devint dès lors de plus en plus sombre et pensif, et c'est à peine si sa femme obtenait de lui une parole de toute la journée. Il attirait encore ses enfants vers lui, il est vrai, jouait avec eux, les baisait; mais toujours, au plus fort de ces douces caresses, des larmes lui venaient dans les yeux, et quand il les quittait, c'était pour se couvrir le visage de ses deux mains et s'enfuir dans un coin sombre de la chambre ou hors de la maison.

Au fait, le malheureux Jacob était sous le coup d'une maladie noire, et déjà dans son âme, envahie par les ténèbres, il avait arrêté une résolution : celle de tuer ses enfants, ses deux chers trésors, pour leur épargner les rigueurs de la nécessité et les inévitables souffrances qui, selon lui, les attendaient dans cette vie.

En attendant, avec une ardeur infatigable, il allait partout à la ronde en quête de quelque travail, rapportait au logis chaque pfenning qu'il gagnait, et alors passait de longues heures à calculer et à réfléchir. Sa femme, le cœur navré de tristesse, lui parlait, cherchait à l'encoura-

ger, lui disait que tout pouvait encore bien aller; mais il lui répondait toujours : « Et l'hiver?... Il ne nous reste plus rien, vous serez réduits à aller mendier! »

Pour l'égayer, sa femme le poussait elle-même au cabaret les après-midi de dimanche. Il sortait alors, il s'attablait une petite heure avec quelques compagnons pour jouer aux cartes, buvait un verre de bière, mais il gardait toujours la même figure triste. Souvent on l'entendait soupirer : « Hélas! il n'y a ni ciel ni enfer! disait-il. Qu'un homme meure ou qu'un arbre tombe, c'est tout un! »

Vint l'automne. Jacob le boiteux devint de plus en plus sombre et taciturne. Quel dessein formait-il dans le silence de son cœur, quelle sinistre pensée nourrissait-il, quel plan fatal combinait-il, par un excès de tendresse paternelle, dans son cerveau troublé?... Nul ne le pressentait, mais chacun pouvait reconnaître qu'il avait comme un rocher sur la poitrine.

Un soir, il partit pour une petite ville voisine, toujours en quête d'ouvrage. On devait construire un pont de pierre sur une petite rivière. Son bonnet à la main, le pauvre homme alla trouver le maître maçon chargé de la direction de ces travaux. Mais celui-ci, du plus loin qu'il l'aperçut et sans même entendre sa supplique, lui cria d'un ton brusque et méprisant : « Allez! vous pouvez vous retirer, nous n'avons que faire d'un invalide! »

Quand Jacob rentra chez lui, sa femme était attablée avec le grand'père, la grand'mère et les enfants autour d'un énorme plat de bouillie toute fumante. Elle lui demanda s'il avait trouvé de l'ouvrage. « On n'a que faire d'invalides! » répondit Jacob, et il s'assit d'un air sombre.

« Mange, mange, mon homme! tu trouveras demain quelque chose, » lui dit sa femme; et elle lui passa la cuiller. Mais il laissa retomber sa tête dans ses mains et dit : « Femme! femme! qu'adviendra-t-il des enfants? Ils n'auront bientôt plus rien à manger. Mieux vaudrait qu'ils fussent morts et enterrés. La tombe est un asile pour les innocentes créatures qui ne possèdent rien sur terre! » Et, après que les petites eurent mangé et récité leur prière du soir, il les baisa tendrement et resta assis jusque vers minuit dans un silence plein de mystère.

Le lendemain matin, sa femme se leva pour apprêter le déjeuner. Jacob n'y toucha pas même du bout des dents. Plus tard, elle se mit en devoir d'aller déterrer quelques pommes de terre, et supplia son mari de se mettre encore une fois en quête d'ouvrage. Après quoi elle quitta la maison sans le moindre pressentiment.

Jacob, seul avec les enfants, qui jouaient dans la chambre, crut le

moment venu de mettre son projet à exécution. Il porta les deux petites filles dans le lit, déchira un drap qu'il ramassa par terre... et les étrangla toutes deux !

Cela fait, il les regarda d'abord toutes deux d'un œil fixe, penché sur elles, immobile, puis il se releva en chancelant et poussa un cri de douleur navrant. Il entendit quelqu'un qui s'approchait de la maison. L'angoisse le saisit, et il sortit en toute hâte. C'était la grand'mère qui rentrait, et il la croisa d'un air effaré. Elle lui demanda où il allait si vite. Il ne répondit rien et poursuivit sa course à travers champs.

Les cloches carillonnaient midi lorsque Jacob arriva à la ville voisine. C'était jour de marché ; un concert discordant de voix et de chants débordait de toutes les auberges ; toutes les rues étaient encombrées de gens affairés et de voitures chargées. Jacob se fraya un passage en courant à travers toute cette foule, et se dirigea vers le bailliage, où il voulait déposer l'aveu de son crime. Mais les bureaux étaient fermés, les employés étaient allés dîner. Jacob s'assit sur l'escalier et attendit.

Cependant l'appariteur du bailliage, qui était entre deux vins, courait de porte en porte, contant à tout venant l'histoire de Jacob le boiteux, qui avait tué ses deux enfants, et demandait si personne ne l'avait vu. Personne ne le cherchait où il était. Des gens vinrent à passer devant le bailliage, le virent assis et pleurant sur l'escalier, et lui demandèrent ce qui lui était arrivé. Il ne leur donna point de réponse. Seulement, quand les employés revinrent, il se leva, entra dans la salle et fit dresser procès-verbal de sa déposition. On l'appréhenda au corps et on le conduisit en prison.

Dans cet intervalle, la maison de Jacob le boiteux avait été le théâtre d'une scène tout à fait inattendue. La vieille grand'mère, à peine entrée, avait vu les deux enfants sur le lit, qui ne donnaient plus aucun signe de vie. Elle crie, — la mère arrive et se jette inconsolable et désespérée sur les corps inanimés de ses chères petites ; mais quoi ! un léger souffle de l'aînée des deux n'a-t-il pas effleuré ses joues ? Elle applique l'oreille contre son cœur ; — non, ce n'est point une illusion, — le cœur de la petite bat ! la vie n'est pas encore entièrement éteinte en elle ! La pauvre mère, haletante d'espérance, se hâte de desserrer le nœud qui presse encore le cou de la plus jeune. — O bonheur ! sa petite main a remué, — elle soupire, un souffle s'échappe de ses lèvres ! Dieu ! La mère a retrouvé ses deux enfants ! Ils vivent, ils revivent tous deux ! Ils ne sont point morts ; leur père n'est donc pas un meurtrier !

Au moment même où le père confessait son crime devant la justice,

ses enfants, arrachés à la mort, se reprenaient à sourire pour la première fois.

Et bientôt on apprend où est Jacob le boiteux, on apprend qu'il s'est livré lui-même aux mains des juges. Sa femme prend ses deux enfants avec elle, l'un sur son bras, l'autre par la main, et se dirige en toute hâte vers la ville. On lui ouvre la prison; elle entre dans la salle obscure où Jacob le boiteux, les mains enchaînées, pleure et rêve.

« Tes enfants ne sont pas morts! s'écria-t-elle; je te les amène! Ils vivent... ils vivent tous deux! »

Mais Jacob regarda fixement, d'un air impassible, sa femme et ses enfants sans les reconnaître, et dit avec un torrent de larmes :

« Je les ai tués pour leur épargner de mourir de faim et de froid! Ils ne mourront pas de faim et de froid, maintenant! »

On s'aperçut alors que le malheureux avait perdu la raison, et on l'envoya à l'hospice des aliénés.

Depuis ce jour-la, plusieurs années se sont écoulées. Loin d'ici, dans le plat pays, sur le bord de la chaussée, s'élève encore la pauvre maisonnette de Jacob le boiteux. La diligence qui vient de la capitale passe tous les jours devant l'humble masure. Les petites filles, en train de jouer dans le jardin, accourent alors, tout heureuses de voir la belle voiture aux couleurs brillantes, d'entendre les sons éclatants du cor du postillon. Elles battent des mains et rient. Cependant leur père vit toujours à l'hospice des aliénés, blême et consumé par un morne chagrin, et toujours encore on l'entend crier avec un accent déchirant :

« Je les ai tuées toutes deux, toutes deux! »

C'est un des malades incurables de cet établissement.

II.

L'histoire de Jacob le boiteux, avec toute sa simplicité, m'avait vivement ému, et je demeurai silencieux.

Lindblatt, de son côté, restait muet et baissait la tête d'un air tout pensif. Tout à coup il la releva : « Votre visite, me dit-il, m'aurait presque fait oublier que j'avais encore à visiter un de nos malades. L'histoire que je viens de vous conter me le rappelle à présent, car celle de cet autre malade forme en quelque sorte avec elle un sombre pendant. Venez, ajouta-t-il, nous ferons encore cette visite ensemble, avant de revenir nous enfermer ici pour le reste de la soirée. »

Sur ce, il prit un trousseau de clefs et se dirigea vers la porte; je le suivis.

Mais à peine étions-nous sortis, qu'une foule de malades se pressa tout autour de nous. Chacun avait quelque chose à dire, à annoncer, à demander, une plainte à exprimer, une souffrance à révéler. Un bien petit nombre restaient à l'écart d'un air sombre ou indifférent et tout à fait impassible. Parmi tous ces malades qui s'empressaient autour de nous, il y en avait un plus affairé, plus remuant que les autres; c'était un juif au corps décharné, au teint blême, aux cheveux crépus. Preste comme une anguille, il se faufila vivement à travers ses compagnons d'infortune, et se cramponna fortement au pan de la redingote du docteur, de crainte d'en être séparé sous la pression de la foule.

« Monsieur le docteur, dit-il brusquement d'une voix grêle et tranchante et d'un ton élevé, presque impertinent, monsieur le docteur, je me permettrai de vous réitérer mes plaintes au sujet de ma table, au sujet de mon régime alimentaire, qui n'est ni assez abondant, ni assez varié, ni assez substantiel! Je ne suis pourtant pas, que je sache, une plante, qui n'a besoin pour croître que d'un peu de pluie; il me faut, pour sustenter et développer mon organisme, comme homme, comme prophète et comme roi, une alimentation à la fois abondante et délicate. Je viens de mettre la dernière main à un écrit dans lequel j'expose toutes ces idées; je me permettrai — et ce disant, il tira de sa poche un papier, — je me permettrai de vous l'offrir! Si la poésie fait défaut dans ma composition, nul ne saurait me l'imputer à tort; cela tient uniquement et forcément à la privation dont je me plains de ces moyens indispensables de subsistance! L'homme est ce que le fait sa nourriture; or, faute de ces moyens de subsistance essentiels à mon organisme, je ne puis produire rien de mieux! Maintenant, des fous et des visionnaires peuvent tout à leur aise continuer à me considérer comme un de leurs pareils; tant qu'une meilleure nourriture ne me mettra pas en état de développer et de compléter mon organisme, force m'est bien de me résigner à m'entendre traiter par des cerveaux creux de simple mortel! C'est là une situation déplorable! Traité comme je le suis, chaque jour que je passe ici peut être comparé au long jour de jeûne des Juifs, et en considérant que je suis proprement le Juif du siècle, prophète et roi tout ensemble....

— C'est bon, c'est bon, Guy Taubeles, dit le docteur en l'interrompant, je suis pressé, et ne puis vous entendre plus longtemps à cette heure.

— Je sais, reprit le Juif en se cramponnant encore plus fortement à la redingote du docteur, je sais de science certaine que déjà dans cette maison est arrivé un grand coffre contenant mes trois costumes et la triple somme d'argent qui me revient comme roi, prêtre et prophète. A cette saisie illégale d'effets qui m'appartiennent en propre, à cet embargo mis, sans que rien le justifie, sur des sommes importantes, qui constituent en quelque sorte mes trois dotations, je dois opposer une protestation énergique. De ces divers objets envoyés ici à mon adresse, je réclame au moins mon costume de prophète. L'homme est ce que le fait son habit, et tant que je resterai exposé à aller et venir dans cette maison dépouillé de tous les insignes de ma dignité, c'est en vain que je revendiquerai ce respect qui m'est dû, cette déférence et cette considération....

— Vous êtes aujourd'hui d'une insupportable insistance, Guy Taubeles, dit le docteur d'un ton sérieux, et si vous continuez ainsi, je me verrai forcé de vous rogner pour demain, au lieu de l'augmenter, la part de nourriture qui vous revient, et qui est amplement suffisante. »

En remarquant le ton sérieux dont le docteur avait prononcé ces paroles, l'homme aux cheveux crépus s'esquiva soudain, et son intarissable babil fut coupé net, comme par le tranchant d'un couteau.

« Si vous n'aviez pas ici des originaux de cette espèce, dis-je tout bas au docteur en continuant de faire route avec lui, cette maison serait pour vous un enfer. Ce sont là les clowns de toutes ces tragédies.

— Oui sans doute, pour celui qui visite en passant ces établissements, répliqua mon ami, mais pour le médecin des fous, ces gens-là ne sont plus un sujet d'amusement.

— Cet homme a-t-il aussi son histoire? lui demandai-je, car j'avais déjà remarqué que mon ami était ce jour-là plus communicatif que d'habitude.

— Non, à vrai dire, non, répondit Lindblatt. L'histoire de Guy Taubeles n'a proprement rien d'étrange; c'est tout simplement le Talmud qui l'a rendu fou. Un orgueil démesuré emplit peu à peu son âme; il se voyait, à force d'étudier et de s'instruire, sur le point de devenir une des lumières de la foi. Sa science prodigieuse faisait la joie de sa famille. Or le haut rang qu'il s'assignait en idée parmi les docteurs et les interprètes des Écritures contrastait d'une manière trop tranchante avec la faim dont il souffrait, avec la redingote en haillons qu'il était forcé de porter, et il devint ce qu'il est aujourd'hui.... Mais, continua-t-il, vous voyez bien ces deux hommes aux joues terreuses et

flétries, qui marchent à côté l'un de l'autre, sombres et silencieux comme des spectres, ceux-là ont une histoire assez singulière. De plus, ils fournissent une preuve que la folie peut résider en germe dans toute une famille, et n'attend souvent qu'une occasion pour éclore et se développer. Ce sont deux frères, Thomas et Adalbert Hyust. Une vieille femme, que nous rencontrerons tout à l'heure dans le quartier des femmes, est de leur famille. Il y a quatre ans environ, lorsque l'hiver fut si long, Thomas, le plus jeune des deux frères, vola pendant la nuit un peu de bois dans la forêt de l'État. Mais le garde forestier aperçut une ombre humaine à la lueur de la lune, et quand le voleur s'enfuit sur un traîneau, il le suivit jusqu'à la maison où les deux frères vivaient en commun avec leurs femmes et leurs enfants. Il entra brusquement; les fagots se trouvaient dans le vestibule; le vol n'était pas niable. Adalbert se présenta alors, l'aîné des deux frères, et prit la chose sur lui. Il fit cela, moitié par amour pour son plus jeune frère, moitié aussi parce qu'il pensait qu'en sa qualité de cultivateur il ne serait pas puni pour ce délit aussi sévèrement que Thomas, qui était simple manouvrier. Mais en cela il se trompait; on lui appliqua le maximum de la peine, et après la lecture de l'arrêt, qui, pour quelques bûches de bois, le condamnait à quinze jours de prison et à une amende de cinq florins, il perdit la raison.

Thomas apprit cette triste nouvelle un dimanche, comme il revenait de l'église. En voyant son frère ainsi flétri sans l'avoir mérité, son frère qui s'était généreusement dévoué pour le sauver, il fut comme foudroyé. Il ne put plus tenir en place, quitta tout travail, s'enfuit de la maison et — devint fou comme son frère. Mais la mesure des malheurs qui devaient fondre sur la famille des deux frères n'était pas encore pleine. Un an après, leur vieille mère vint visiter ses deux fils dans l'hospice où on les avait enfermés. Tout d'abord elle se refuse à reconnaître dans ces deux créatures blêmes et effarées qu'on lui présente les fils qu'elle avait vus naguère florissants de santé, et voilà que tout à coup le simple contact de cette effrayante réalité déchaîne en elle toutes ces puissances mystérieuses qui, enfouies dans les intimes profondeurs de son être, semblaient y avoir jusque-là sommeillé.

La malheureuse vieille commence à délirer....

Nous avons été forcés de la garder ici!

— Assez, assez! m'écriai-je. Je ne crois pas trouver en moi assez de courage pour en entendre davantage. Oh! dans quel lieu vivez-vous! dans quel lieu!

— Au fait, répliqua mon ami, c'est une sorte de géhenne, un lieu

de damnation, et, comme celui de Dante, cet enfer a aussi ses cercles, dont l'horreur s'accroît par degrés, à mesure qu'on s'y engage et qu'on en veut sonder le fond.... Restez, ajouta-t-il en souriant, et il retint fortement ma main, que je voulais dégager de la sienne, restez, je suis votre guide, votre Virgile. Nous voici d'ailleurs arrivés à la porte de la chambre où je voulais vous conduire. »

Et il tourna la clef dans la serrure.

III.

La chambre où nous entrâmes était spacieuse et très-propre, semblable à toutes celles que j'avais vues jusque-là dans cette triste maison. Sur un lit était étendu un homme, ou plutôt l'ombre d'un homme, tant son corps était amaigri, ses traits altérés. Il débitait sans fin des phrases courtes, interrompues, incompréhensibles le plus souvent par la volubilité qu'il mettait à les prononcer, et il se tournait et se retournait incessamment dans tous les sens, comme si chacun de ses membres eût été tiré et soulevé par un fil d'archal invisible. Le regard que dardaient ses yeux sombres et fatigués avait quelque chose de sauvage et s'attachait avec une fixité morne sur un point du plafond. De temps à autre il tirait profondément sa respiration, et restait deux ou trois secondes tranquille, puis il recommençait ce travail inquiet, infatigable, effrayant, qui consistait à tourner et à retourner ses membres en tous sens.

« L'homme que vous voyez là, me dit mon ami, après avoir considéré quelque temps le malheureux et avoir donné quelques ordres à l'infirmier qui se tenait debout au fond de la chambre, l'homme que vous voyez là, et qui approche à grands pas de sa fin, est un ancien fabricant qui, après avoir cédé sa fabrique à d'autres mains, partit pour la Bohême, et alla s'établir à S..., une jolie petite ville de la frontière. Il était veuf, mais sans enfants, encore dans toute la force de l'âge — quarante ans tout au plus. De nombreux partis s'offrirent à lui dans sa nouvelle résidence, et il épousa bientôt une jeune fille de bonne famille qui avait à peine vingt ans. Nous l'avons vue ici il y a quelques jours. On ne saurait imaginer une créature plus douce et plus aimable.

En dépit de la disproportion d'âge entre les deux époux, leur union fut heureuse. Un enfant leur naquit, un petit garçon, qui bientôt accapara tous les soins et toute la sollicitude de sa jeune mère. Cependant

Oswald — ainsi s'appelait notre fabricant — avait acheté une belle propriété non loin de la ville, consistant en terres et en jardins, et il y passait la plus grande partie de toutes ses journées. Il s'opéra peu à peu dans son caractère un changement qui n'échappa point à sa femme. Les accès de violente colère auxquels il avait été de tout temps sujet devenaient de jour en jour plus fréquents. Sa femme, un ange de douceur, mettait cela sur le compte de diverses entreprises menées en même temps par Oswald, et qui naturellement étaient autant de causes de préoccupations et de soucis.

En ce temps-là vint s'établir dans la petite ville de S.., une famille qu'avait connue Oswald plusieurs années auparavant. Oswald apprit cette nouvelle avec déplaisir, et même avec une sorte de secrète angoisse, ce qui ne laissa pas que de surprendre sa femme. Cependant il n'y avait pas à reculer. Les nouveaux venus firent visite à Oswald, on renouvela connaissance, et les deux femmes, qui étaient à peu près du même âge, se lièrent ensemble intimement. Madame Oswald ne remarqua pas que son mari voyait de fort mauvais œil les visites qu'elle faisait à sa nouvelle amie, et qu'il attachait sur elle un regard investigateur chaque fois qu'elle rentrait à la maison après une course quelconque.

Et pourtant la pauvre jeune femme avait bien souvent besoin d'épancher son cœur oppressé dans le sein d'une amie affectueuse! Ce qui la peinait surtout, c'était de voir que son mari ne semblait pas aimer, comme il l'eût dû, selon elle, son fils, qui était la joie et le bonheur de sa mère. Oui, Oswald paraissait obsédé de sombres pensées qu'elle ne pouvait s'expliquer, chaque fois, — ce qui lui arrivait du reste assez rarement, — chaque fois qu'il prenait ce cher enfant entre ses genoux et le regardait dans les yeux.

« Tu aurais bien dû, lui dit-il un jour, n'être pas un garçon! Comme tel, tu hériteras de mon caractère, et tout ce qu'il y a en moi de sombre et de sinistre ne fera que se développer et s'aggraver en toi avec l'âge! »

Ce n'était là, il est vrai, qu'une idée en l'air, mais la pauvre mère ne se put défendre de s'en tourmenter pendant plusieurs semaines et de lui donner les interprétations les plus étranges.

Oswald devenait de jour en jour plus sombre et plus taciturne. Une fois, après être rentré un peu tard pour souper et avoir mangé sans dire un mot ce qu'on lui avait servi, il fit venir près de lui son petit garçon, qui avait cinq ans alors, et le regarda longtemps fixement dans les yeux.

« Si du moins tu ne me ressemblais pas à ce point! dit-il. Mais tu as mes yeux noirs, chacun de mes traits, mes cheveux noirs. Tu es comme cet autre....

— Comme quel autre? demanda la mère avec une inquiétude visible.

— Tu sais, dit Oswald, que j'ai eu déjà un fils de mon premier mariage. Il mourut à peu près à l'âge de notre Arthur.

— Arthur est l'enfant le plus sain qu'on puisse voir! s'écria la mère.

— Qu'en sait-on? répliqua le père. Les enfants héritent de nos maladies; ils portent en eux en germe les défauts physiques et intellectuels qui sont en nous. Mieux vaut n'être jamais né, mieux vaut mourir en bas âge que d'être, par chaque minute que l'on vit, poussé vers le jour fatal où, par un mystérieux décret du sort, le mal doit nécessairement éclore en nous.

— Mais quelle affreuse pensée! Comment peut-elle te venir à l'esprit? »

Oswald garda le silence.

La pauvre femme était si agitée par les paroles d'Oswald, qu'elle resta assise et comme clouée sur sa chaise longtemps après que son mari se fut éloigné pour aller se mettre au lit. Inerte et comme inanimée, elle regardait le sol fixement, elle cherchait une clef à ces étranges paroles et ne la trouvait point. Enfin elle se leva brusquement et, sans faire de bruit, marchant sur la pointe des pieds, elle conduisit son fils dans la chambre voisine, où il avait son petit lit tout auprès du leur. Oswald dormait déjà d'un profond sommeil.

Elle sentait pourtant qu'elle ne pourrait dormir. Elle gagna donc la chambre de travail attenante à la chambre à coucher, ouvrit le bureau, en tira une feuille de papier, et se mit à écrire à sa mère. Son père, qui était un employé du gouvernement, avait été transféré en Gallicie depuis un an environ.

Je ne crois pas qu'il y ait rien de plus sinistre que le cri d'angoisse poussé par une personne endormie. Ce n'est pas à tort que le peuple, dans sa foi naïve, attribue un cri de cette nature à une conscience coupable. Lorsque ces sons discordants et inarticulés qui s'échappent des lèvres pendant le sommeil viennent rompre tout à coup le silence de la nuit, que troublait seul jusque-là le mouvement uniforme du balancier de la pendule, on éprouve, si l'on est éveillé, un effroi involontaire, et l'on croit entendre une voix d'un autre monde. Trois fois retentit un cri de cette sorte partant de la chambre voisine, puis la femme d'Oswald entendit son mari soupirer profondément, se tourner et se retourner dans son lit, et se rendormir un instant après.

Elle écrivait toujours. Soudain elle entend Oswald qui se lève et qui, comme s'il cherchait quelque chose, allait et venait par la chambre à pas saccadés. Elle ouvre, son flambeau à la main, et — il faut qu'elle se cramponne convulsivement au battant de la porte pour ne pas tomber roide sur le carreau. Effaré, les yeux fixes, avec une figure dont chaque trait exprime une horreur sauvage, Oswald, un couteau à la main, se tient debout devant son fils endormi, prêt à lui plonger le fer meurtrier dans la poitrine.

« Oswald! » crie-t-elle éperdue.

Et il semble s'éveiller d'un rêve en sursaut.... Le couteau s'échappe de sa main, et, comme pour ne pas tomber, le malheureux se cramponne fortement à la muraille.

« La femme noire! » crie-t-il. Le reste de ses paroles se perd dans un murmure indistinct.

Le lendemain, madame Oswald se rend chez sa voisine. Ses larmes, qu'elle ne peut retenir, trahissent bientôt le trouble de son cœur. Elle dit enfin qu'elle est fort inquiète du changement qui se manifeste dans l'humeur de son mari, sans pouvoir toutefois faire confidence à personne de ce qu'elle redoute.

Sa voisine se tait quelques instants, puis, surmontant son hésitation :

« Peut-être est-ce mon devoir, lui dit-elle, de vous donner quelques renseignements sur ce qui vous cause une si vive inquiétude.

— Parlez, parlez!

— Mais il ne faut pas trop vous effrayer.

— Non, non, répond en pâlissant madame Oswald, les lèvres tremblantes.

— Votre mari, dit la voisine, a été atteint autrefois d'aliénation mentale. On l'enferma alors dans l'hospice des aliénés.... »

Elle hésita de nouveau, en voyant son amie devenir pâle comme la muraille.

« On ne croyait pas qu'il dût jamais se rétablir complétement ni recouvrer sa liberté. En effet, il avait dans sa folie commis une action effroyable.... Il avait, dans un accès de démence furieuse, tué le fils qu'il avait eu de son premier mariage. »

Le petit Arthur jouait auprès de sa mère. D'une main crispée par la terreur, elle le tira à elle si violemment, qu'il leva sur elle un regard étonné.

« Oui, oui, continua la voisine, il avait tué son fils, un enfant de cinq ans. Il lui coupa la gorge, Dieu sait dans quel accès de délire! Quand on l'arrêta, il dit qu'une femme voilée de noir ne cessait de

l'obséder de sa poursuite et l'avait poussé à ce coup fatal. Il avait dû épargner à son fils le danger des écarts de raison où il était tombé lui-même. De quelles imaginations inexplicables n'est pas capable l'esprit d'un homme en cet état! »

Madame Oswald commença à trembler de tout son corps, car elle se rappelait que son mari lui avait cette fois encore parlé d'une femme voilée de noir.

On peut s'imaginer dans quel état de trouble la pauvre mère rentra à la maison et comment elle passa les jours qui suivirent. Jour et nuit elle tremblait pour la vie de son cher petit Arthur, jour et nuit son cœur battait avec une angoisse fiévreuse, jour et nuit elle épiait la disposition d'esprit de son mari. Enfin elle prit la résolution de se séparer de son enfant et de le confier à la garde de son grand-père et de sa grand'mère. Oswald y consentit, et le petit Arthur parut sauvé du danger qui, peut-être déjà depuis longtemps, l'avait menacé à son insu.

Des années s'écoulèrent. Après une période d'excitation nerveuse très-violente, le caractère d'Oswald sembla de nouveau s'adoucir et se calmer pendant quelque temps. Devenu docile et maniable, il cédait en toute occasion. De cette nuit fatale, de cet état de vertige où sa raison avait failli sombrer autrefois, par un sentiment de honte involontaire, il n'en parlait jamais. Peu à peu, d'autre part, dans le cœur de sa femme renaquit la confiance; elle se remit insensiblement à espérer que la main d'un ange protecteur avait pour toujours pacifié ces éléments sauvages et maudits qui sommeillaient dans les fibres d'Oswald. L'événement de cette affreuse nuit ne lui apparaissait plus de temps à autre que comme un mauvais rêve à demi perdu dans ces lointaines profondeurs de l'âme où reposent les douleurs que nous avons surmontées, où dorment les morts que nous pleurons....

Il y avait déjà trois ans que le petit Arthur était absent. Sa mère sentit se réveiller dans son cœur un immense désir de le revoir. La fête de Noël approchait. La voisine, consultée sur la question de savoir s'il n'y aurait pas d'inconvénient à ramener l'enfant, ne dit ni oui ni non, manifesta quelque hésitation, et finalement laissa à son amie le soin de tout décider. Mais le besoin pour la pauvre mère de ravoir son enfant auprès d'elle, ne fût-ce que pour quelques jours, fut plus fort que tous les raisonnements possibles. Elle écrivit une lettre, et l'enfant, retiré du pensionnat où on l'avait mis, fut bientôt rendu aux caresses de sa mère.

C'était la veille de Noël, et madame Oswald avait déjà tout disposé

pour fêter à cette occasion son cher Arthur. Le père, de son côté, qui, en revoyant son enfant, était redevenu taciturne, comme si cette vue avait subitement réveillé en lui de vieux souvenirs, avait contribué pour sa bonne part aux nombreux cadeaux destinés au charmant bambin.

Dans l'excès de la joie qu'elle éprouvait de ravoir son fils auprès d'elle, madame Oswald voulut faire partager son bonheur à des gens qui, par rapport à elle, se trouvaient dans une position fort inférieure. Dans la mansarde de la maison qui appartenait à son mari, vivait un petit tailleur bossu avec sa femme et cinq enfants. Elle eut l'idée de leur faire cadeau à tous de chauds vêtements pour l'hiver et, de plus, d'un arbre de Noël, image en raccourci de celui qu'elle avait destiné à son propre fils. Les enfants du tailleur ne l'eurent pas plutôt reçu, qu'ils se mirent à sauter de joie tout autour, tout en parlant entre eux des joujoux encore bien plus beaux que l'on avait donnés au petit Arthur du premier étage, et qu'il leur montrerait peut-être le lendemain.

Vint enfin cette fameuse nuit de Noël, si chère aux enfants et aux familles. La maison d'Oswald et toutes celles de la ville étaient couvertes de neige. Les cloches, mises en branle pour célébrer la naissance du Christ, avaient cessé de vibrer depuis longtemps, et tout était redevenu silencieux.

Le veilleur de nuit venait de crier à son de trompe la troisième heure du matin, lorsqu'il vit une servante à demi vêtue se précipiter hors de la maison et accourir à sa rencontre.

« Au secours! au secours! notre maître assassine son enfant! » cria-t-elle d'une voix haletante d'effroi.

Le petit tailleur bossu, qui avait alors un ouvrage fort pressé, ne s'était couché que vers une heure. En entendant tout ce vacarme, il saute à bas de son lit, ouvre la fenêtre et regarde dans la rue.

Tout à coup il entend madame Oswald qui criait :

« Bonté du Christ! tu as tué notre enfant! »

Le tailleur s'épouvante.

« Enfants, dit-il à sa femme et aux petits qui s'étaient groupés autour de lui, j'aime mieux ne pas savoir ce qui se passe là-bas. Fermons bien la porte et tenons-nous clos. »

Mais il entend alors les voisines et le veilleur de nuit qui accourent en toute hâte dans la maison, et cela lui redonne du courage. Il descend l'escalier et se rend sur le théâtre du meurtre.

Le petit Arthur gisait sans vie sur le carreau, dans une mare de

sang. Près de lui était une hache tout ensanglantée. Au milieu de la chambre se tenait debout le père, effrayant à voir; l'œil hagard, le regard vitreux, il criait :

« J'ai dû faire ce que j'ai fait.... La femme noire est venue rôder autour de moi, et j'ai cédé à son ordre. »

« Le malheureux, depuis ce jour-là, est dans l'état où vous le voyez, » ajouta le docteur.

Lindblatt avait terminé son récit. Nous étions encore dans la chambre du malade. Ai-je besoin d'ajouter que ce malheureux, qui était déjà depuis plusieurs jours sans connaissance, n'avait pas pu entendre un seul mot de son histoire? Cependant ses accès de délire s'étaient singulièrement aggravés. Ses mouvements devenaient toujours plus violents et plus convulsifs, et ses paroles, de plus en plus rapides et incompréhensibles, dégénéraient en un murmure monotone et sans nom.

« Il ne passera pas la nuit! dit le docteur. Infirmier, renouvelez-lui la glace sur le front! La médecine n'a plus rien à faire ici! Donnez à boire au malade le plus souvent que vous pourrez! »

Nous nous éloignâmes alors, amortissant involontairement le bruit de nos pas, comme si nous pouvions encore troubler les derniers moments du moribond.

De retour dans la chambre du docteur, je restai assez longtemps avant de trouver un sujet de conversation qui réussît à dissiper les images et les impressions dont j'avais l'esprit obsédé. Mais quand la bouilloire à thé eut entonné son chant monotone, quand nous eûmes allumé nos cigares et que mon ami Lindblatt, tirant de son armoire la bouteille de rhum obligée, eut versé dans nos tasses une dose raisonnable de la précieuse liqueur, je me sentis plus à l'aise, et je commençai à lui raconter le gai voyage que j'avais fait pendant l'été, et à la suite duquel j'étais venu prendre mes quartiers d'hiver à P...

Nous atteignîmes ainsi minuit sans que je m'en aperçusse.

Je me disposais à me lever et à me remettre en route pour regagner mon hôtel, par cette nuit d'hiver désagréable, lorsque la porte s'ouvrit tout doucement et que nous vîmes paraître devant nous l'infirmier que nous avions laissé dans la chambre d'Oswald.

« Tout de suite, dit le docteur, et il prit à la hâte son bonnet de maison. Allons, ajouta-t-il en s'adressant à moi; retournons au numéro 44. C'est sans doute pour la dernière fois. »

Nous nous dirigeâmes de nouveau vers la cellule d'Oswald.

Oswald était couché, tranquille enfin, ou plutôt dans un état de prostration complète. Seulement il faisait encore par moments quel-

ques soubresauts automatiques, accompagnés d'un bredouillement inintelligible. Sa figure était calme et exprimait une certaine sérénité.

« Je me trouve extraordinairement bien, dit-il enfin d'une voix faible. Je me sens tout allégé...; je suis comme si je venais de naître. »

Il se souleva lentement sur une main, et tendit la tête en avant vers le docteur, d'un air confidentiel, comme s'il avait à lui communiquer une agréable nouvelle.

« Monsieur le docteur! n'est-il pas vrai que vous n'auriez jamais cru que je pusse devenir aussi sain que je le suis maintenant? »

Il continua d'un air solennel :

« Il y a une demi-heure, au coup de minuit, j'ai revu la femme noire. Elle avait rejeté son voile en arrière et paraissait fort radoucie et toute rassérénée. Elle portait mes deux enfants dans ses bras..., mes deux garçons..., et ils avaient tous deux l'air florissant de santé..., et si propret...; ah! si propret!... Une vive et pure lumière, comme une auréole, entourait leurs deux petites têtes... mais.... »

Tout à coup sa figure s'assombrit.

« La femme noire revient..., elle s'avance derrière vous.... »

A peine avait-il dit ces mots, à peine avait-il levé le doigt avec lequel il nous montrait une certaine place dans la chambre vide, qu'il redevint immobile de terreur; ses yeux seulement, ses yeux qui sortaient de leurs orbites, se remuaient de ci, de là, comme s'ils eussent obstinément suivi quelqu'un qui allait et venait par la chambre.

« Elle approche toujours davantage, cria-t-il; toujours davantage. »

Nous nous esquivâmes, saisis d'un effroi involontaire.

A ce moment un cri part. — Il venait de retomber, comme foudroyé, sur son lit; il était mort!

Traduit de l'allemand de M. ALFRED MEISZNER.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE ET CRITIQUE.

PHILOLOGIE.

PHILOLOGIE CLASSIQUE.

Musée rhénan, vol. XV, cah. 2. *Th. Mommsen*. Étude historique sur les noms propres romains. Ordinairement, on suppose que tout Romain portait trois noms : le prénom, le nom de famille (*nomen gentilicium*) et le surnom (*cognomen*). Mais il s'en faut que cette règle soit générale, ou que ces trois noms se suivent toujours dans ce même ordre, ou qu'ils aient toujours et partout eu la même valeur. L'histoire du nom propre romain est le corollaire de l'histoire de la famille romaine. La comparaison du système des noms propres grecs et romains prouve que dans les temps antéhistoriques, chez les peuples de race gréco-italique, tout individu comme tel ne portait qu'un seul nom, qui est le prénom. Mais dès les temps historiques les plus réculés, on avait coutume d'ajouter à ce nom, dans les documents publics, deux ou plusieurs déterminatifs qui indiquaient l'état civil du porteur. Le premier de ces déterminatifs, c'était le nom du père, ou, pour les femmes, celui du mari, et pour les esclaves, celui du maître. Originairement, ce déterminatif se mettait partout au génitif, ainsi que nous le voyons chez les Grecs, les Ombriens, les Volsques, les Samnites. Les Romains, pour plus de clarté, ont ajouté au nom du père le mot *filius*. Le deuxième déterminatif, c'est le nom indiquant la famille ou la tribu (*gens*). Il a partout la forme d'un adjectif déterminé, en grec, en εύς, ou ίδης, ou ιος (p. e. Παιανιεύς, Αἰθαλίδης, Σφήττιος), tandis que le *nomen gentilicium* en latin montre presque constamment le suffixe *ius* (p. e. Fusius, Iulius, Marcius, etc.), qui, au contraire, se trouve seulement dans sept prénoms. Cette distinction formelle du prénom et du nom de famille est essentiellement romaine et ne revient chez aucun autre peuple, ni grec ni italique. La question, si la femme, en se mariant, recevait le nom de famille de son mari, est résolue affirmativement pour le mariage religieux appelé *confarreatio*, mais négativement pour le mariage civil, et quoique ce dernier, dans les formes appelées *coemptio* et *usus*, se soit rapproché avec le temps de la valeur juridique du premier, il ne semble pas avoir entraîné d'une manière constante le changement du nom de famille. Un troisième déterminatif fort ancien était le nom du blason, qui se rencontre surtout sur les monnaies, mais

qui, comme institution légale, s'est perdu d'assez bonne heure. Quant à l'ordre des trois noms ordinaires, le prénom est partout le premier, puis les Grecs, les Ombriens et les Volsques font suivre le nom du père (et d'autres ascendants), et placent le nom de famille (ou tribu) à la fin (p. e. Δημοσθένης Δημοσθένους Παιανιεύς), tandis que les Romains et les Samnites placent le nom de famille en deuxième et le nom du père en troisième lieu (p. e. Q. Fabius Q. f. = Quintus Fabius Quinti filius). Ce système primitif du nom propre romain a subi, dans le cours de l'histoire, deux changements importants qui regardent, le premier, le prénom ; le second, le surnom (*cognomen*), qui s'est ajouté plus tard aux deux autres déterminatifs. On remarque que, depuis le temps du décemvirat jusqu'à Sylla, il n'y a que fort peu de prénoms latins d'un usage général : en tout dix-huit. Ces dix-huit noms, avec trois autres d'un usage plus restreint, se trouvent, dans les documents de la république et même dans les premiers temps de l'empire, dans les inscriptions, sur les monnaies et jusque dans les manuscrits les plus anciens, constamment écrits en abréviations toujours les mêmes : Aulus (A.), Decimus (D.), Gaius (G.), Gnæus (GN.), Kæso (K.), Lucius (L.), Manius (MI.), Marcus (M.), Publius (P.), Quintus (Q.), Servius (SER.), Sextus (SX., plus tard SEX.), Spurius (S., plus tard SP.), Tiberius (TI.), Titus (T.), avec les trois autres, qui appartiennent en particulier à quelques familles patriciennes : Mamercus (MAM.), Appius (AP.), Numerius (N.). Ces abréviations datent d'une époque tellement reculée, que l'alphabet qui y est employé dépasse en âge celui des plus anciennes inscriptions. Ce qui contribua surtout à restreindre à un tel point le nombre des prénoms en usage, ce fut la tendance des familles patriciennes de se distinguer par là de la plèbe. En effet, les clients des familles patriciennes portaient de droit le même nom de famille (*gentilicium*) que celles-ci, et le pronom seul pouvait servir de signe de démarcation entre les deux classes, ce qui nous explique pourquoi ni la plèbe ni les femmes n'étaient tenues à choisir entre ces dix-huit prénoms exclusivement. Les noms des femmes montrent à toutes les époques une grande variété. Quant aux plébéiens, l'usage légal, qui d'abord les excluait de l'emploi des dix-huit prénoms patriciens, a eu avec le temps un effet tout à fait contraire. Dès que la noblesse plébéienne se fut constituée, elle usurpa, en même temps que les droits politiques, l'emploi des noms des patriciens, et s'en servit depuis tout aussi exclusivement que ces derniers. Les quelques exemples qui font exception servent à confirmer la règle. Les affranchis, au contraire, ne participèrent à ce privilége que depuis le septième siècle à peu près de la ville. Naturellement, aux époques les plus anciennes, cette règle des prénoms n'existait point encore dans toute sa rigueur. Encore du temps des rois, on remarque plusieurs autres prénoms ; mais ce qui est beaucoup plus curieux, c'est que pour ces autres prénoms il n'y avait pas alors d'abréviations fixes comme pour les dix-huit noms que nous venons

d'énumérer, et qu'il n'y en eut jamais : preuve certaine que ces derniers seuls déjà alors étaient d'un usage constant et légalement reconnu. Du reste, encore plus tard, les parents avaient toute liberté de donner à leurs enfants mâles un nom quelconque; mais quand cet enfant devenait majeur, il était tenu, en même temps, avec la prise de la toge blanche, de recevoir un nom choisi parmi les dix-huit. Sous les empereurs, les familles de la plus haute noblesse s'émancipèrent peu à peu de cette nomenclature obligatoire, en adoptant de nouveaux prénoms comme signes de distinction, tels que *Faustus* (parmi les *Cornelii Sullæ*), *Paullus* (parmi les *Æmilii Lepidi* et parmi les *Fabii*), *Julus* (fils du triumvir *M. Antonius*, consul de l'an 744), *Cossus* (parmi les *Cornelii Lentuli*), *Nero* (parmi les *Claudii*), enfin *Agrippa*, *Drusus*, *Germanicus*, *Nero* dans la dynastie Julienne elle-même. Lorsque les prénoms patriciens, usurpés peu à peu par la plèbe et par les affranchis, eurent cessé de servir de signe de distinction, le surnom (*cognomen*) fut chargé de ce rôle. Quoiqu'il existât dès les temps les plus anciens, il ne fut reçu dans l'usage littéraire que depuis le cinquième siècle de la ville, et il ne s'introduisit dans les lois et dans les décrets du sénat que depuis le temps de Sylla. Il faut distinguer du reste entre les surnoms qui appartiennent à une seule personne, comme c'est le cas des surnoms de femmes, d'affranchis et de beaucoup d'hommes libres, et entre ceux qui désignent toute une branche de famille. Cette dernière classe est la plus importante. Beaucoup de familles s'étant divisées en plusieurs branches, les surnoms servaient à distinguer les branches (*stirpes*) l'une de l'autre. Et comme les prénoms des patriciens avaient cessé d'être le signe distinctif de la noblesse, on attribua cette fonction aux surnoms héréditaires, qui, pour cette raison, devinrent bientôt d'un emploi presque général pour toute la noblesse, soit romaine, soit municipale, même dans les familles qui ne formaient qu'une seule branche. C'est ce qu'on a appelé le système des *tria nomina nobiliorum*. Mais le privilége du surnom employé comme marque de distinction ne dura pas plus que n'avait duré le privilége du prénom patricien. Dès le milieu du septième siècle de la ville, et surtout sous les empereurs, nous trouvons les surnoms des gens de bas étage et même des affranchis admis, de même que les surnoms des nobles, dans l'usage littéraire. M. Mommsen termine sa dissertation par quelques remarques sur les noms de tribus et les noms de pays (*domus*). Les premiers, tant que les surnoms restaient réservés à la noblesse seule, étaient ajoutés aux noms propres des personnes qui n'appartenaient pas à cette classe. Plus tard, lorsque le surnom fut devenu d'un usage général, les noms de tribus ne s'employaient plus que dans des nomenclatures officielles. Les noms de pays se rapportent à la constitution municipale telle qu'elle s'est formée dans les derniers temps de la république. Ils se trouvent ajoutés aux noms propres seulement sous l'empire, surtout dans les états et dans les inscriptions militaires, et ils se placent toujours après le surnom. —

L. Schmidt. Sur la politique de Démosthène dans l'affaire d'Harpale. Sans vouloir disculper le grand orateur devant le forum de la morale privée, M. Schmidt croit cependant qu'il y a lieu de l'absoudre au point de vue de la politique qu'il a suivie dans cette affaire. — *K. Schwenck.* Des interpolations dans Horace. — *W. Helbig.* Sur la structure symétrique de certaines parties dialoguées dans Aristophane. — *D. Detlefsen.* Des épilégomènes à l'édition de Sillig de la « Historia naturalis » de Pline l'Ancien.

J. H.

LANGUES ORIENTALES.

ZEITSCHRIFT DER DEUTSCHEN MORGENLAENDISCHEN GESELLSCHAFT (*Journal de la Société orientale d'Allemagne*), t. XIV, cah. 1 et 2.

H. Brugsch. Rapport sur le second voyage de l'auteur en Égypte, fait pendant l'hiver de 1857 *à* 1858. — M. Brugsch a remonté le Nil depuis le Caire jusqu'à la frontière méridionale de l'Égypte proprement dite, et rend sommairement compte des points qu'il a touchés et des découvertes qu'il a faites; ces dernières concernent principalement la géographie et l'astronomie de l'ancienne Égypte. La plus longue station de l'auteur a été Luxor (Thèbes), où il s'est arrêté pendant dix jours. Nous ne saurions passer sous silence la généreuse courtoisie du célèbre égyptologue français M. Mariette, qui a considérablement facilité au jeune savant prussien ce voyage scientifique. Informé de l'intention de M. Brugsch de visiter l'Égypte, M. Mariette l'a attendu pendant un mois au Caire, et l'a invité ensuite à faire l'excursion projetée en sa compagnie sur un bateau à vapeur que le vice-roi d'Égypte avait mis à la disposition de M. Mariette pour faire divers préparatifs relatifs au voyage du prince Napoléon, dont on attendait l'arrivée en Egypte pour le mois de février prochain. M. Brugsch donne aussi quelques notices sur les collections d'antiquités égyptiennes de MM. Clot-Bey, Huber, Sabatier, Raimondo d'Odescalchi et Massara au Caire, du Copte Théodoros à Luxor, et du musée d'Ambras à Vienne. Le mémoire de M. Brugsch est suivi d'un extrait d'une lettre de M. Mariette datée du Sérapéum, le 10 avril 1859, et annonçant à M. Brugsch les nouvelles fonctions auxquelles M. Mariette a été appelé par le vice-roi. « Je suis, » dit M. Mariette, « directeur des monuments historiques de l'Égypte, avec permission de S. M. l'Empereur, ce qui fait que je reste encore conservateur adjoint au Louvre. J'ai pour fonctions en Égypte de veiller à ce qu'on ne détruise pas les monuments antiques, et en même temps je crée un musée pour S. A. le vice-roi. »

H. Brugsch. Sur un monument astronomique récemment découvert dans la nécropole de Thèbes. — Le monument dont il s'agit consiste dans certaines représentations d'objets astronomiques qui couvrent la surface intérieure du cercueil d'un prêtre égyptien appelé Heter et mort à Tentyra. Ce cercueil paraît appartenir au temps des derniers rois grecs de l'Égypte, ou même à l'époque de la domination romaine. On y remarque l'image de la déesse Nout, mère céleste de l'univers, et les figures symboliques des quatre vents, des vingt-quatre heures

du jour et de la nuit, des signes du zodiaque de la sphère gréco-égyptienne, des autres constellations principales, et du soleil, dont le dieu, Ra, emmène le mort dans sa barque. Une circonstance qui offre un grand intérêt, c'est que des inscriptions démotiques exprimant les noms des cinq planètes se trouvent placées en différents endroits de la bande occupée par les signes du zodiaque, apparemment pour fixer l'époque de la mort du prêtre enseveli dans ce cercueil.

A. Weber. Traduction du Dhammapadam. — Les quatre cent vingt-trois vers du Dhammapadam forment le plus ancien traité de morale que nous ait laissé le bouddhisme. M. Faussbœll en a publié, en 1855, le texte pâli, accompagné d'une traduction latine, et c'est de ce texte que M. Weber s'est servi pour faire la présente traduction allemande, qui reproduit fidèlement la forme métrique de l'original. Tout en rejetant naturellement la doctrine de la tradition bouddhique, qui attribue à Bouddha lui-même la composition de ce poëme religieux tel qu'il existe actuellement, M. Weber se fonde sur la terminologie peu développée qu'on y rencontre pour conclure à une haute antiquité de ce morceau de littérature bouddhique. La plupart des maximes qu'il renferme ont été énoncées, selon M. Weber, par Bouddha lui-même, et mises en vers par ses disciples, et M. Weber pense que la rédaction définitive du Dhammapadam date du troisième siècle avant notre ère, ou que, en tout cas, elle n'est pas postérieure à l'année 80 avant J. C.

G. Volkmar, à Zurich. *Observations sur l'explication du livre d'Enoch, d'après le texte éthiopien.* — La première partie de ce mémoire roule principalement sur l'explication d'un passage (chap. xc, v. 11 de l'édition de Dillmann) que l'auteur considère comme particulièrement important pour l'intelligence du livre entier. L'auteur se propose surtout d'établir le vrai sens du mot « dabelat », que l'on avait rendu par « bœufs » et par « petits » (des brebis). Il entend ce mot d'une manière plus précise, le traduit par « jeunes béliers », et y voit le symbole de la jeunesse belliqueuse, prête à entrer en rébellion ouverte contre le joug de la domination païenne, par opposition aux vieux Juifs, qui, bien que sincèrement attachés à la croyance de leurs pères, supportaient en silence l'oppression des peuples étrangers. La seconde partie du mémoire a pour objet de démontrer que la prophétie du livre d'Enoch ne se rapporte pas aux temps des Machabées, mais à la guerre de Bar-Kokhba. M. Volkmar est disposé à croire que ce livre a été composé par un disciple du célèbre rabbi Akiba, Simon ben Yokhaï ou Simon ben Azaï, et que la rédaction originale n'a pas été écrite en hébreu, mais en grec.

R. Gosche. Rapport annuel fait à la Société orientale d'Allemagne pour les années 1857 *et* 1858. — Une nécrologie des orientalistes morts en 1857 et 1858, et un examen succinct des travaux des sociétés savantes pendant ce temps, des catalogues de manuscrits publiés, des nouvelles acquisitions faites pour diverses collections de manuscrits, servent d'introduction à ce remarquable travail. Avant de considérer individuellement les nations ou groupes de nations qui forment actuellement l'immense domaine des sciences orientales, M. Gosche passe en revue les ouvrages et mémoires qui traitent de l'histoire, de la géographie, des langues, de la littérature et de l'archéologie de l'Asie en général. Il fait observer que la méthode comparative, après avoir créé la linguistique moderne, commence à marquer une ère nouvelle pour l'étude de l'art, de la littérature, et surtout de la mythologie asiatiques. Après ce coup d'œil jeté sur les travaux qui concernent l'ensemble du monde oriental, M. Gosche prend un à un les diffé-

rents pays qui le composent. Nous n'avons ici que la première partie de son rapport, qui comprend la Chine, le Japon, l'Australie, l'archipel Indien, l'Inde, Ceylan, la presqu'île au delà du Gange, l'Asie centrale, la Perse, l'Afghanistan et l'Arménie. M. Gosche rend compte de tout ce qui a été publié sur la géographie, l'ethnographie, la statistique, l'histoire, la chronologie, l'archéologie, les idiomes anciens ou modernes, la littérature et la mythologie de ces pays, depuis les descriptions de voyages et les observations météorologiques et géologiques jusqu'à l'interprétation des inscriptions cunéiformes et aux études sur les Védas et l'Avesta, depuis les époques dont on ne retrace l'histoire qu'à l'aide des recherches les plus délicates de grammaire et de mythologie comparées jusqu'à l'insurrection de l'Inde anglaise et à la révolution de Taï-ping-wang en Chine. C'est assez dire ce qu'il a fallu de lectures et de zèle à l'auteur pour prendre connaissance des sept cent trente-deux publications qu'il énumère, et même pour en apprendre seulement l'existence. Et que l'on ne croie pas qu'il se borne à nous donner une sèche nomenclature; au contraire, toute cette masse de détails est groupée avec un art intelligent et émaillée de jugements fins et sûrs. Nous tenons d'autant plus à signaler le mérite de ce travail, qu'il est éminemment désintéressé; que M. Gosche, en s'y livrant, prend en faveur de tous les orientalistes une peine dont, sans lui, chacun d'eux serait plus ou moins obligé de se charger lui-même, et que, en leur épargnant une perte de temps considérable, il sacrifie ce temps si précieux pour ses propres travaux. Mais peut-être ce désintéressement aura sa récompense; car des rapports annuels faits avec une connaissance si profonde et si étendue de l'objet scientifique, pleins d'appréciations si justes et en même temps si bienveillantes, formeront sans doute un jour les annales les plus recherchées des sciences orientales et le « monumentum ære perennius » de l'auteur.

C. N. Pischon. De l'esclavage en Turquie. — Après avoir mentionné les passages principaux du Koran qui se rapportent à l'esclavage et qui en forment en quelque sorte la base légale dans les pays islamiques, la notice de M. Pischon traite de l'acquisition, du traitement, de l'emploi, de l'affranchissement et du prix des esclaves. L'auteur est attaché comme ministre évangélique à la légation de Prusse à Constantinople, de sorte qu'il est en état de juger les choses de près, ce qu'il fait avec une grande impartialité et avec une entière bonne foi. Il convient que les Turcs traitent en général leurs esclaves avec une très-grande humanité (fort différents en cela, ce nous semble, des possesseurs chrétiens d'esclaves d'une partie des États-Unis d'Amérique); il admet aussi que l'existence d'esclaves est une partie intégrante de la vie moslémique, et qu'il serait impossible pour les Turcs de remplacer leurs esclaves par des serviteurs libres. Il rappelle même que le christianisme officiel de l'empire byzantin n'a pas eu assez de force pour empêcher l'esclavage de subsister. Cependant l'institution de l'esclavage lui paraît trop essentiellement immorale en elle-même pour qu'il n'en croie pas l'abolition nécessaire. Il n'en voit pas d'autre moyen que la conversion de la nation turque entière au christianisme, résultat qui, à son tour, lui paraît impossible à obtenir sans la conversion préalable du sultan et de sa maison. Il avoue cependant que, jusqu'à présent, on n'a aucun espoir de voir la maison d'Osman changer de religion, et nous n'avons à discuter ici ni la probabilité de cet événement ni l'opportunité des efforts que fait l'Europe civilisée pour communiquer à d'autres nations, malgré elles, les bienfaits de sa supériorité.

Parmi les notices et mélanges qui terminent le volume, nous distinguons encore des *Remarques pour servir à l'explication du Mâlavikâ*, par M. *Weber*; des *Observations relatives à une révision des Thargoums*, par M. *J. Levy*, rabbin à Breslau; la *Traduction* métrique *d'une légende persane* de Ferîdeddîn Attar, par M. *Rückert*; une *Remarque sur Ibn-Ishâk*, le biographe de Mohammed, par M. *Sprenger*; et une *Note sur certains cas où les consonnes doubles du sanskrit ne font pas position*, par M. *Bollensen*, à Iéna.

Poésie héroïque des Indiens *comparée à l'épopée grecque et romaine, avec analyse des poëmes nationaux de l'Inde, citations en français et imitations en vers latins*, par F. G. Eichhoff, inspectenr de l'Académie de Paris, professeur de Faculté honoraire, correspondant de l'Institut. Paris, Anguste Durand, un vol. in-8° de 388 pages.

La philologie indo-européenne n'a pas en France de plus zélé propagandiste que M. Eichhoff. Le *Parallèle des langues de l'Europe et de l'Inde*, l'*Histoire de la langue et de la littérature des Slaves* et plusieurs autres ouvrages de ce linguiste passionné trahissent les plus nobles besoins de prosélytisme scientifique et littéraire. On sent que cet inspecteur progressiste voudrait façonner à son image tous les humanistes français. Il ne tient pas seulement à prouver, ce qui est élémentaire, que, pour bien *savoir* le grec, le latin, le français, etc., il faut savoir le sanskrit; il va plus loin, car la conclusion du livre qu'il publie aujourd'hui pourrait se résumer en ces termes : Dans l'unité de la race arienne ou indo-européenne, le génie littéraire de la famille gréco-romaine ne saurait être scientifiquement apprécié sans une perpétuelle comparaison avec le génie littéraire des Hindous. Ainsi, l'épopée grecque et latine, ne montrant pas tout entier l'âge héroïque de la race arienne, exige, pour être comprise dans ses véritables caractères nationaux, un parallèle d'ensemble et de détails avec l'épopée indienne.

C'est ce parallèle que M. Eichhoff vient de tenter avec bonheur.

Peut-être ce livre fera-t-il plus encore que ses devanciers pour la propagation des études sanskritiques en France. Et ce succès, qu'on peut prédire sans être le moindrement prophète, sera dû non-seulement à l'intérêt philosophique et littéraire inhérent au sujet lui-même, mais encore et surtout à la méthode de l'auteur, à sa manière classique, j'allais dire universitaire, de traiter les plus beaux passages de la Râmaïde et du Mahâbhârata, ces deux géants de l'Épopée. Non content d'offrir au lecteur une traduction française, en général fort exacte, des extraits qu'il cite au fil de son analyse, M. Eichhoff a demandé à la muse romaine de reproduire en hexamètres virgiliens les chants souvent sublimes et « *prosam horrescentes* » de la muse du Gange. Cet appel a été entendu, car il y a, dans cette interprétation des vers sanskrits en vers latins, tout autre chose qu'un simple talent de facture. Pour que tout lecteur indianiste pût juger aisément de la fidélité de cette double traduction, l'auteur l'a fait suivre du texte original lui-même, non pas en écriture *dévanâgari*, mais en caractères romains multipliés à l'aide de quelques signes diacritiques. Cette transcription, remarquable d'ailleurs par sa rigoureuse exactitude, en même temps qu'elle suffit au sanskritiste, permet à tout

profane de lire, je ne dis pas de comprendre, le texte indien après cinq minutes de préparation. Or, voyez le piége : dans sa traduction en vers latins, M. Eichhoff imprime en lettres italiques les mots dont l'identité avec les mots sanskrits de l'original ne saurait manquer de frapper l'observateur le moins familiarisé avec les procédés de la philologie comparée. Enchanté de voir de ses propres yeux, ravi d'entendre des mots et même des phrases du parler des Brahmanes, notre initié deviendra tout à l'heure un prosélyte ardent. Sans doute il savait depuis longtemps que le grec, le latin, l'esclavon, le gothique, le zend et le sanskrit ne sont qu'une seule et même langue sous des modes divers de devenir, de se développer et de se gâter. Sans doute il connaissait l'identité originelle des idiomes indo-européens; mais on ne l'avait jamais conduit tout doucement à se dire avec conviction : « Cette magnifique poésie que j'aperçois à travers le voile transparent de ces traductions, je pourrais, moi, la contempler dans toute la splendeur des formes orales où l'ont incarnée Vyâsa et Valmîki! Je sais *déjà* quelque chose du sanskrit : je veux en savoir davantage et bientôt..... » Le voyez-vous d'ici relire la preface et le chapitre VIII du livre de M. Eichhoff, préface et chapitre où l'habile séducteur a tracé de main de maître les principales lignes d'une esquisse de grammaire indienne? Encore un de gagné! Loué soit l'initiateur!

J'ai dit la méthode de M. Eichhoff et les séductions qui en sont inséparables. Je me hâte d'ajouter que, dans toute la littérature sanskrite, aucun autre sujet ne pouvait mieux que l'épopée convenir à ses desseins de propagande philologique et littéraire. On le verra bien par la suite de cette notice.

Nous ne pouvons analyser aisément que les ouvrages qui furent eux-mêmes le fruit de l'analyse. Or, malgré ses nombreux épisodes, malgré la longueur et l'abondance des détails, le Râmâyana, le plus ancien des deux poëmes épiques de l'Inde, est une œuvre dont toutes les parties s'enchaînent dans une parfaite unité. Le Râmâyana, ou, pour parler comme notre auteur qui parle lui-même comme M. G. de Dumast, la Râmaïde chante la prise de Lankâ (Ceylan) par le héros Râma, le fils le plus vertueux de Daçaratha, roi d'Ayodhyâ (Aoude). Pourquoi cette conquête? pour délivrer la belle et chaste Sîtâ, la femme de Râma, enlevée par Râvana, tyran de Lankâ.

Après un premier livre sur l'enfance et la jeunesse de Râma, le poëme a tout naturellement un livre deuxième pour préparer l'histoire du rapt de Sîtâ par le récit de l'exil forcé et de la vie errante de Râma son époux. Un troisième livre raconte l'enlèvement de la chaste épouse par Râvana; un quatrième dit l'alliance de Râma et de Sugrîva, chef des Vanaras, c'est-à-dire tous les préparatifs de la guerre de délivrance; un cinquième peint les souffrances de la belle captive, respectée d'ailleurs par Râvana; enfin, un sixième et dernier livre est celui des batailles et de la double victoire de Râma. Cette iliade indienne est tout d'une pièce, et je comprends fort bien qu'il ait suffi de quatre-vingts pages à M. Eichhoff pour la résumer dans la trame serrée de ses six livres, de ses 550 chapitres, de ses 40,000 vers.

Je regrette de ne pouvoir indiquer ici les tableaux touchants, les pensées profondes, les images splendides fort habilement insérés par l'auteur dans le tissu de son analyse. Toutefois, pour donner une idée de sa double manière de traduire les passages qu'il cite textuellement, je demande la permission de transcrire ici la prière de la fidèle Sîtâ suppliant Râma son époux de lui accorder la faveur de le suivre dans son exil au milieu des forêts :

« Noble fils de Raghus, je le jure par mon amour et par ma vie, sans toi je ne voudrais pas habiter le ciel même. N'es-tu pas mon maître, mon chef, mon guide, ma divinité? J'irai donc avec toi; c'est ma résolution suprême...

» Avec toi, j'irai me nourrir de fruits et de racines sauvages. Ma présence sera peu importune; car j'aspire à contempler les fleuves, les montagnes, les lacs, les forêts, revêtue de la robe d'écorce, avec Râma pour défenseur!...

» L'épouse qui suit son époux comme son ombre, qui marche quand il marche, s'arrête quand il s'arrête, heureuse d'unir à lui son âme, n'ayant pour but que cette union, continuera après la mort à suivre les pas de son époux...

» Je ne crois pas t'avoir offensé en action, en pensée, en parole, au point de mériter ce funeste abandon... Être avec toi, c'est le ciel; être sans toi serait l'enfer : exauce donc mon plus ardent désir : que j'aille en exil avec toi! »

« Rame, per hanc animam testor sortemque supremam,
» Te sine nulla forent radiantis gaudia cœli.
» Rector es et dominus, tu lux mea, tu deus ipse;
» Te sequar, ô conjux : hæc est mea certa voluntas.

» Exul ego tecum, silvestri ex arbore poma
» Radicesve legam, nec te comes ista gravabit,
» Tantus amor fluvios, montes, silvasque lacusque,
» Veste in corticeâ, Ramo auxiliante, videre.
» Omnibus umbra locis aderit tibi dedita conjux,
» Si stes, stabit amans, si progrediare, sequetur;
» Et sic unanimis, sic fœdere læta perenni,
» Vitæ fida comes premet hos vel mortua passus.
» Non facto, non voce, reor, non mente dolorem
» Hunc merui, infelix, ut spe delusa relinquar.
» Te præsente salus, te nox inferna remoto;
» Cede piis precibus, fausto ferar omine tecum! »

Il y a loin de la belle et rigoureuse unité de la Râmaïde à cette autre épopée, vaste collection de légendes indiennes en deux cent mille vers, et qu'on nomme le Mahâbhârata. On aperçoit néanmoins un sujet principal dans cet amas de sujets, et c'est précisément celui qui a donné son nom à cette immense série de récits. Il s'agit d'une guerre formidable entre les Pandavas, ou fils de Pandou, et leurs cousins les Koravas, ou fils de Kourou, deux branches de la dynastie lunaire de Bharata. Grâce à la protection de Krishna, une des incarnations du dieu Vishnou, les Pandouides enlèvent à leurs rivaux la domination de l'Inde, et l'un d'eux, Youdhistira, est proclamé roi suprême.

M. Eichhoff a su, le premier, faire en huit pages un résumé fort intéressant des dix-huit livres dont se compose la Bharatide. Tout le monde connaît aujourd'hui les plus beaux épisodes de ce poëme gigantesque, traduit depuis longtemps en anglais, en latin, en allemand et, plus récemment, en français! On aime surtout à y rencontrer ces pures et ravissantes figures de femme qu'on n'a jamais vues ailleurs : Çakountalâ, cette charmante fille, si belle « qu'en la contemplant l'œil oubliait de cligner »; Sâvitrî, le modèle de la fidélité conjugale; et, enfin, Damayantî, le plus beau type du dévouement *quand même* à un époux malheureux.

Il faut rendre cette justice à M. Eichhoff, qu'il n'a laissé aucun portrait, aucun tableau de l'immense galerie sans le reproduire avec fidélité, au moins dans ses principales lignes. Ses parallèles entre les grands caractères de l'épopée grecque et ceux de l'épopée indienne jettent un charme tout particulier sur son œuvre. Il sait mettre en saillie et l'unité de race et l'unité d'organisation intellectuelle, en même temps qu'il fait ressortir l'incontestable supériorité des Hindous sous le double rapport des doctrines morales et de la pratique des grandes vertus. En insistant avec une éloquence pleine de foi sur les textes où il est parlé de l'*Être existant par lui-même* (*swayambhuh, swayambhurbhagavan*), de l'Auteur des mondes, de l'immortalité de l'âme, etc., etc., M. Eichhoff a fait de son livre un livre *édifiant* dans toute la force du terme. A quoi servent d'ailleurs toutes les études quand elles ne se résument pas dans ce cri sublime : *Sursum corda!*

H. C.

CHIMIE.

Schwefelkohlenstoff im Steinkohlenleuchtgase, von Aug. Hofmann. (Sur l'existence du sulfure de carbone dans le gaz de l'éclairage [1].)

Tout le monde sait que le gaz de houille, malgré tout le soin qu'on emploie à le purifier, retient toujours une petite quantité d'un composé sulfuré dont la présence se manifeste par la production d'acide sulfureux dans la combustion du gaz. La nomination d'une commission choisie parmi les *Lords of the Committee of Privy Council on Education* [2], et chargée d'étudier l'éclairage au gaz des galeries de tableaux, a fourni l'occasion d'instituer des expériences en vue de déterminer la quantité moyenne de ce composé sulfuré existant dans le gaz fabriqué à Londres. — Il s'agissait surtout d'évaluer le maximum d'acide sulfureux se dégageant pendant la combustion du gaz. Dans ce but, M. Hofmann a brûlé lentement le gaz arrivant par un bec étroit dans un grand ballon à deux tubulures. Dans la tubulure supérieure était fixé le tube qui amenait le gaz; la tubulure latérale, munie d'un bon réfrigérant, était destinée à donner passage aux produits de la combustion. Ces derniers se rendaient dans une allonge bitubulée reliée à deux flacons de Woolf contenant de l'eau ou de l'ammoniaque étendue; l'appareil se terminait par un aspirateur destiné à faire passer un courant d'air constant dans tout le système. Cette disposition a permis de recueillir jusqu'à la dernière trace d'acide sulfureux qui prenait naissance pendant la combustion d'un volume de gaz mesuré exactement et préalablement lavé à l'aide d'une solution d'acétate de plomb. L'expérience terminée, on a réuni tous les liquides renfermant de l'acide sulfureux, on a oxydé ce composé au moyen du chlore, et l'on a précipité par le chlorure de baryum. Il est bon de faire observer que, dans toutes les expériences qui ont été faites, on n'a pu constater que des traces d'hydrogène sulfuré par le passage du gaz dans la dissolution d'acétate de plomb.

[1] *Ann. der Chemie und Phar.* T. CXV. N° 3. Septembre 1860.

[2] *Report on the Subject of Lighting Picture Galleries by gas;* by professors Faraday, Hofmann and Tyndall, Mr Redgrave R. A. and Captain Fowke R. E.

Expériences faites en juillet 1859 :

Nos d'ordre des expériences.	Volume du gaz employé.	Sulfate de baryte.	Poids du soufre contenu dans 100 pieds cubes anglais.		Poids du soufre contenu dans 100 mètr. cub.
	Pieds cubes.	Grammes.	Grammes.	Grains.	Grammes.
I.	1.98	0.0630	0.437	6.74	15.433
II.	2	0.0840	0.577	8.90	20.371
III.	2	0.0630	0.433	6.68	15.278
IV.	2	0.0740	0.508	7.84	17.944
Moyenne. .	. . . . . .	. . . . . .	0.488	7.54	17.256

Expériences faites en décembre 1859 et janvier 1860 :

Nos d'ordre des expériences.	Volume du gaz employé.	Sulfate de baryte.	Poids du soufre contenu dans 100 pieds cubes anglais.		Poids du soufre contenu dans 100 mètr. cub.
	Pieds cubes.	Grammes.	Grammes.	Grains.	Grammes.
V	2	0.0890	0.611	9.43	21.585
VI.	2	0.0953	0.654	10.10	23.111
VII.. . . .	2	0.0975	0.669	10.33	23.644
VIII. . . .	2	0.0935	0.642	9.91	22.677
Moyenne. .	. . . .	. . . . . .	0.644	9.94	22.754

Ces nombres montrent que la quantité de soufre qui existe dans le gaz de Londres, exempt d'hydrogène sulfuré, est extraordinairement minime, et qu'elle est un peu plus grande en hiver qu'en été. Cette différence peut tenir à ce que la production, augmentant considérablement pendant les mois d'hiver, rend l'épuration du gaz plus difficile. Cela pourrait dépendre aussi de la qualité des houilles employées. Pour résoudre cette question, il faudrait faire une série plus complète d'expériences.

Depuis longtemps on admet que le soufre existant dans le gaz épuré s'y trouve à l'état de sulfure de carbone, les conditions dans lesquelles ce composé peut prendre naissance se rencontrant dans la fabrication du gaz de l'éclairage. Vogel a le premier démontré d'une manière élégante que le gaz de houille renferme en effet du sulfure de carbone, en faisant passer le gaz, comme le conseille Liebig, dans une dissolution alcoolique de potasse. Le sulfure de carbone se transforme alors en xanthogénate de potasse ($K,C^2H^5.CS^2O$), qui donne, avec le sulfate de cuivre, un précipité jaune-serin de xanthogénate de cuivre, et avec le nitrate de plomb, en présence de potasse libre, un précipité noir de sulfure de plomb. M. Hofmann, qui a répété les expériences de Vogel, les confirme de tous points.

Cependant la quantité de sulfure de carbone contenu dans le gaz de Londres est tellement petite, qu'il faut faire passer des quantités considérables de gaz dans la dissolution alcoolique de potasse pour obtenir une quantité suffisante de xanthogénate de potasse. Il a fallu employer plusieurs pieds cubes de gaz pour arriver à obtenir le précipité jaune-serin au moyen du sulfate de cuivre.

M. Hofmann propose un procédé plus rigoureux et plus élégant pour déceler la présence du sulfure de carbone dans le gaz de l'éclairage. Il est fondé sur les faits suivants : Le sulfure de carbone forme avec la triéthylphosphine un magnifique composé cristallisé en prisme rouge-rubis. Ce corps est tellement caractéristique et se produit avec une telle facilité, que le sulfure de carbone est devenu entre les mains du savant professeur un réactif important de la triéthylphosphine et de ses homologues. L'idée devait venir facilement à l'auteur d'employer la base phosphorée pour rechercher le sulfure de carbone dans le gaz.

Dans la distillation d'une quantité assez considérable de benzol, M. Hofmann avait recueilli à part les produits qui distillent les premiers au-dessous de 65°. En mêlant ce liquide avec de la triéthylphosphine, il vit le tout se prendre en masse sous forme de cristaux rouge-rubis.

Pour appliquer le réactif au gaz de l'éclairage, M. Hofmann fit dissoudre quatre ou cinq gouttes de la base phosphorée dans l'éther, et plaça la dissolution dans un tube à boule; il amena le courant de gaz épuré dans l'appareil ; à peine 0,2 pieds cubes de gaz avaient-ils traversé la dissolution, que celle-ci prit une teinte rouge prononcée; l'intensité de la coloration alla en augmentant avec la durée du passage du gaz et l'évaporation de l'éther. Après le passage de 0,8 pieds cubes, tout l'éther était évaporé, et le tube à boule tapissé intérieurement d'un réseau de cristaux rouge-rubis.

L. GRANDEAU.

COURRIER LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE.

Berlin, 23 octobre.

Le principal événement dans l'ordre de ceux où ma chronique est appelée à se renfermer, c'est incontestablement le jubilé de notre université. Il y a maintenant cinquante ans que ce grand établissement scientifique, le plus considérable de l'Allemagne et le plus encyclopédique du monde, puisqu'il renferme tous les enseignements dispersés ailleurs, fut fondé dans les circonstances les plus difficiles, pour succéder à l'université de Halle, perdue par suite de nos désastres, et, selon la noble parole du roi Frédéric-Guillaume III, « pour remplacer par le gain de l'esprit les pertes matérielles. » Cinquante ans de nobles travaux et de gloire sont derrière nous, sur lesquels le souvenir se reporte avec orgueil, et aussi avec tristesse, à la pensée de tant d'hommes illustres et remarquables qui ont élevé si haut le renom de cette université, et qui ne sont plus, au souvenir de Guillaume de Humboldt, de Niebuhr, de Wolf, de Fichte, de Hegel, de Schleiermacher et de Neander, de Savigny et d'Eichhorn, de Hufeland et de Rudolphi, de Dieffenbach et de Jean Müller, de Ritter et de Marheineke, et tant d'autres qui, dès les premières années, ont porté la nouvelle fondation à la hauteur où elle s'est maintenue depuis, résistant de son mieux à l'obscurantisme de ces dernières années, et puisant des forces nouvelles dans les tendances plus libres qui prévalent aujourd'hui. L'un des vétérans de la phalange dont je viens de dénombrer une partie, l'illustre philologue Bœckh, est encore parmi nous, et a été naturellement comme le centre de ces solennités, par le double privilége de cette glorieuse ancienneté et par ses fonctions de *Rector magnificus*. C'est lui qui a porté la parole au nom de ce passé auquel il a contribué et qu'il représente; c'est lui qui, dans un discours concis, élégant, profond, dans la chaire de l'église Saint-Nicolas, devant la cour, les ministres, les autorités, les étudiants et la foule, a retracé l'histoire de l'université et en a défini la mission : « Sans négliger aucune faculté spéciale, il s'agissait ici, d'après les propres paroles de Guillaume de Humboldt, de réunir comme en un foyer les plus hauts et les plus généreux intérêts de l'esprit humain, au lieu de morceler la culture scientifique, et de l'accommoder en détail à des fins et à des besoins déterminés. Cet homme d'État, doué de la magnanimité de Périclès, avait l'esprit tourné vers l'idéal comme ce prince des Athéniens et son maître Phidias, et savait en même temps, comme lui, manier les affaires d'une main sûre et légère. Ce fut donc de la lumière de l'idéal que se pénétra la jeune vie de la science, non sans doute sans de nombreuses et amères déceptions. Mais,

dira-t-on peut-être, c'est donc un édifice fantastique qu'on voulait élever, et non un atelier pour les besoins de l'État et de la vie, pour la pratique et la technique, que nous voyons opérer tant de miracles et supprimer le temps et l'espace? Nullement. Mais ce qui est justement, vraiment pratique, c'est que la pensée, exprimée dans son idéalité, se fasse jour dans la vie, et que l'Idée que nous n'atteindrons jamais complétement ici-bas, se réalise au moins par approximation : c'est par là qu'on agit sur les rouages de la vie, et non en dressant la jeunesse à se traîner, ou plutôt à se laisser pousser mécaniquement dans l'ornière de la pratique traditionnelle, au lieu de mettre les ressorts en mouvement par la force de l'esprit. » Tel est aussi le sens de la réponse du prince régent à l'allocution des étudiants : « Il faut que la science forme le caractère et l'énergie; » c'est pourquoi tous les gouvernants doivent la protéger, comme les souverains » de Prusse l'ont toujours fait. »

Vous raconterai-je le détail de ces solennités, dont le souvenir ne s'effacera pas de longtemps? Je craindrais en vérité d'être entraîné trop loin, d'autant plus que j'ai encore d'autres éléments de chronique. Il faut donc que j'abrége, à mon grand regret, et que je glisse plus rapidement que je n'eusse voulu sur la pompe des cortéges où figuraient en costumes traditionnels, avec les professeurs et étudiants de Berlin, et avec leurs insignes particuliers, leurs bannières et le drapeau national allemand, rouge, noir et or, presque toutes les associations d'étudiants répandues par l'Allemagne, la Normannia de Berlin, les Teutons d'Iéna, les Allemans de Heidelberg, les Néoborusses et Normans de Halle; les Wingolf, la Brandenburgia, les Hanovriens verts de Gœttingue et les Armins d'Iéna, la Nassovia de Wurzbourg, la Guestphalia, la Wandalia, etc.

Toute cette science et toute cette jeunesse, ces bannières, ces drapeaux, ces joyeuses phalanges, ont passé deux fois entre les haies tumultueuses de notre population, la première fois de plein jour, pour se rendre de l'Université à l'église Saint-Nicolas où a été prononcé le discours que j'ai mentionné plus haut, et la deuxième fois dans la promenade aux flambeaux qui a marqué la fin de la solennité. Rien de plus imposant et de plus pittoresque que cette promenade. Rien de plus animé que la place du Château, éclairée par plus de deux mille flambeaux, pendant que les étudiants haranguaient le prince régent, que le prince remontait ensuite au balcon du château, accompagné du comité des étudiants, et de là jetait des paroles de remercîment et d'encouragement à la foule attentive. Quand je dis que cette promenade, où retentit le vieux chant latin de *Gaudeamus igitur*, a terminé les fêtes, je me trompe. Il y eut encore le grand *Commers*, auquel on estime que trois mille personnes environ ont pris part, et pour lequel notre municipalité avait voté quinze cents thalers de bière, ce qui, au prix de cette boisson, fait une assez jolie quantité. On a calculé que l'assistance en avait consommé vingt-huit mille schopes, et cette assistance n'était pas composée que d'étudiants. Tous les professeurs étaient là, le recteur était là; tous les ministres, sauf deux, sont venus, et ont bu, chanté et fraternisé avec la jeunesse. Le vieux feld-maréchal Wrangel lui-même a paru, la schope obligatoire à la main, je vous laisse à penser au milieu de quels applaudissements. Un des doyens de la science allemande, l'illustre Mittermaier, avait aussi voulu rester jusqu'au bout. Bien des discours ont été prononcés, mais peu ont été entendus au milieu du joyeux tumulte. C'était bien bruyant, mais c'était aussi bien touchant.

Maintenant parlons d'autre chose. Les mois de septembre et d'octobre ont été

cette année, comme d'habitude en Allemagne, l'époque des congrès scientifiques, et il ne me paraît pas sans intérêt de vous faire le dénombrement de ces réunions, qui ont siégé presque simultanément dans les divers pays de la Confédération. Tandis que toute la chimie européenne se donnait rendez-vous à Carlsruhe, les ornithologistes allemands siégeaient dans le voisinage, à Stuttgard; Munich convoquait dans son sein les représentants de toutes les sociétés historiques et archéologiques d'Allemagne; Cologne avait son congrès d'économie nationale; plus récemment, les philologues ont tenu leur diète annuelle à Brunswick, et ici enfin, le droit et la jurisprudence ont eu leur concile. Ce congrès des jurisconsultes allemands a été des plus importants, tant par le nombre des participants et par l'illustration d'une partie d'entre eux que par l'importance des questions traitées. M. Bluntchli, l'éminent professeur de Munich; M. Mittermaier, M. Gneist, de l'université de Berlin, voilà certes des noms faits pour jeter du lustre sur une assemblée délibérante. Je n'entrerai point dans le détail du programme, ce qui me mènerait beaucoup trop loin, car la session a été des plus laborieuses, et je me bornerai à marquer d'un trait le caractère général des débats et des votes. En tout, c'est l'unité qui a triomphé, de sorte que ce paisible congrès de savants a encore été comme le reflet de la grande préoccupation allemande. Convenons-en, du reste, c'est surtout en matière de législation et de jurisprudence qu'une telle tendance a son prix. Aussi les propositions en faveur de l'uniformité de la législation civile et commerciale ont-elles passé d'emblée et comme par enthousiasme. Mais le congrès n'a pu faire naturellement que des vœux, et l'exécution est affaire des gouvernements et des corps politiques. En cela, messieurs du droit n'ont pas une position aussi avantageuse que leurs confrères des sciences naturelles, qui sont autocrates dans leurs domaines, et, pour faire prévaloir leurs vues dans le monde scientifique, qui seul s'en occupe, n'ont qu'à les manifester avec l'autorité personnelle dont ils sont investis. Les réformateurs théoriques du droit ne sont, dans la pratique, que les serviteurs du droit établi, et quelque opinion qu'ils aient des lois, il faut qu'ils les appliquent tant qu'elles existent. Mais, ici comme en tout, il faut compter sur la puissance de l'opinion et sur l'action continue et persistante des hommes dévoués aux réformes. Ce congrès, que Berlin a eu l'honneur d'inaugurer, et qui deviendra une institution périodique, produira certainement de bons résultats. Dans tous ces domaines, et comme le prouvent tous ces congrès que je signale, il y a chez nous tendance évidente à réunir, à concentrer les efforts, et à les multiplier par l'action commune. Qu'un comité se forme au nom d'une idée ou d'un besoin quelconque, il est certain de trouver tout aussitôt des adhérents et des soutiens dans toutes les parties de l'Allemagne. A ce point de vue, je citerai le comité qui s'est formé dans le but d'envoyer une exploration en Afrique, à la recherche de l'infortuné voyageur Vogel. Personne ne peut ignorer que le sort de Vogel est désormais connu d'une manière plus que probable; mais il a suffi de rappeler les expéditions envoyées par l'Angleterre à la recherche de sir John Franklin, pour déterminer un mouvement notable. Nul doute que le comité n'ait prochainement les fonds nécessaires pour subvenir aux frais d'une exploration qui, malheureusement, ne ramènera pas Vogel, mais qui ne sera point perdue pour la science.

Nous avons ici une exposition de peinture où il y a des choses assez remarquables. Nos peintres, s'ils ne trouvent pas toujours, ont du moins le mérite de

chercher beaucoup. On remarque beaucoup une toile bien réussie et d'un réalisme rare chez les Allemands : c'est un *Convoi d'esclaves nègres dans le désert africain*. Il est vrai que l'auteur, M. Guillaume Gentz, est allé faire ses études sur les lieux. Une autre toile charmante, c'est le *Musicien sorcier* d'Hameln, cet affreux personnage de la légende germanique qui se faisait suivre des enfants au son de la flûte, et les faisait disparaître. L'auteur est M. Spangenberg, un nom nouveau. Quelques tableaux d'histoire, entre autres ceux de MM. Heyden et Pintrowski, ne sont pas sans mérite. La peinture étrangère n'est guère représentée, sauf par la *Bataille de Gravelines*, immense machine d'un peintre belge, M. Severdonck, qui a des mérites, mais aussi de fort notables défauts, et notamment l'accumulation impossible d'une mêlée furieuse de personnages sur un espace relativement insuffisant.

En fait de théâtre, je dois mentionner, quoique déjà un peu anciennes, les représentations de madame Miolan Carvalho, dont le succès n'a pas été tout à fait au niveau du renom de l'illustre cantatrice. Tout en admirant la perfection technique, on a critiqué le manque de puissance dramatique. Madame Carvalho a chanté, entre autres, la *Lucie* de Donizetti. Ce qui a peut-être nui à l'effet, c'est qu'elle chantait en français, tandis qu'on lui donnait la réplique en allemand. En ce moment, nous jouissons de deux troupes italiennes, l'une à l'Opéra royal, l'autre au théâtre Victoria. Dans cette dernière, je rencontre une Française, mademoiselle Artot, qui a eu un succès tout à fait exceptionnel dans Adalgise de *Norma*. L'étoile de l'autre troupe est la signora Trebelli. L'Opéra royal vient d'ajouter avec succès à son répertoire une des meilleures œuvres de Marschner, un maître qu'on n'a peut-être pas estimé à sa valeur, et qui est un des meilleurs successeurs de Weber. Pour ce qui est du drame, l'excitation politique du moment inonde nos théâtres de pièces patriotiques qui ne sont pas toujours bonnes. Il faut le plus souvent se contenter de l'intention, qui n'est pas comptée pour autant en art qu'en morale.

F. W.

Dresde, 20 octobre.

En 1844, quelques artistes de la ville de Dresde se réunirent et prirent la résolution de faire élever par souscription un monument à la mémoire de l'illustre Weber, dont ils venaient déjà de faire revenir la dépouille mortelle d'Angleterre où elle avait séjourné dix-huit ans. Le promoteur et l'âme de cette association était M. Ferdinand Heine, ancien ami de l'auteur du *Freischütz* et pensionnaire du théâtre de Dresde. Cet homme simple et modeste unit aux connaissances les plus variées, au goût le plus éclairé et le plus délicat, un vif amour pour l'art et pour les gloires de son pays. Tout ce qu'il a acquis d'expérience dans sa longue et laborieuse carrière d'artiste et d'auteur dramatique, tout ce qu'il a conservé de chaleur et de vivacité de sentiment, il le met généreusement au service des artistes qui ont besoin de conseils, d'encouragements ou de récompenses. Dans cette circonstance il n'a rien moins fallu que son dévouement infatigable et celui de ses collègues pour mener à bonne fin l'entreprise qu'ils avaient si généreusement conçue. Repoussés par l'indifférence du public saxon, qui se contente

d'admirer ses grands hommes et ne veut rien faire pour récompenser leurs services ou honorer leur mémoire, ils durent s'adresser à tous les gens de cœur et à tous les artistes de l'Allemagne. Leur appel fut entendu : et peintres, musiciens, acteurs, tous s'empressèrent de donner des représentations ou des concerts au profit de la souscription. Quelques princes allemands envoyèrent aussi leur obole, et le comité put dès lors charger Rietschel, l'un de ses membres, d'exécuter la statue de l'illustre compositeur. Elle fut achevée et exposée au public dans le courant de l'année 1858. Mais il fallait faire couler en bronze ce magnifique modèle, et lui élever un piédestal convenable : et la caisse était vide. Le comité se remit à l'œuvre; après deux ans de démarches, il a vu son persévérant effort couronné du plus beau succès : la statue de Weber s'élève fièrement sur l'une des places de la ville. C'est le 11 courant que l'inauguration en a été faite. Malgré la pluie, qui n'a pas cessé un instant de tomber, l'élite de la ville assistait à cette imposante cérémonie. Il y avait d'abord, dans une enceinte réservée, le roi, accompagné de quelques membres de sa famille; puis les ministres, les hauts dignitaires de l'État, et quelques membres du corps diplomatique, parmi lesquels j'ai remarqué le ministre de France, M. le baron Forth-Rouen, qui, à Dresde comme autrefois à Athènes, suit avec intérêt le mouvement des arts; enfin tous les orchestres et toutes les sociétés chorales de la ville. On exécuta d'abord une cantate dont M. Kühne avait composé les paroles, et M. Rietz la musique; en dépit de la pluie, ce beau morceau fut parfaitement exécuté par cette foule de musiciens et de chanteurs, et religieusement écouté par le nombreux public qui stationnait sur la place. M. Hettner prit ensuite la parole et s'exprima en ces termes :

« Enfin ce moment tant désiré est arrivé : nous voyons s'élever devant nous le monument de Charles-Marie de Weber.

» Une mort prématurée enleva le grand artiste dans toute la plénitude de son talent pendant un voyage qu'il faisait à Londres. La dépouille mortelle reposa dix-huit ans sur une terre étrangère; mais dans le courant de décembre 1844 elle fut rendue à sa patrie et déposée dans le cimetière catholique de cette ville. Quelques hommes au noble cœur prirent l'engagement, sur sa tombe encore fraîche, de lui faire élever une statue de bronze qui attestât à la postérité combien Weber a été cher à la nation allemande. Aujourd'hui cet engagement est rempli, cette vieille dette est payée : la gracieuse présence de Sa Majesté le roi et de la famille royale, celle des plus hauts dignitaires de la ville et de l'État, l'empressement de la foule à se rendre à cette fête, le concours enthousiaste des musiciens et des chanteurs de Dresde, prouvent hautement combien le souvenir glorieux et impérissable de celui qu'on fête en ce moment est vivant dans toutes les classes de la nation allemande. Et comment pourrait-il en être autrement? Mozart et Beethoven, il est vrai, ont droit à la plus belle part de gloire dès que l'on considère la musique allemande au point de vue de la grandeur et de la magnificence. Mais Weber a une physionomie originale et propre qui l'a rendu le favori de toute la nation et qui fera vivre ses compositions aussi longtemps que vivra le sentiment allemand : Weber est le plus populaire, le plus Allemand de nos grands compositeurs.

. . . .

» Quel était donc l'élément victorieux que Weber apportait dans notre musique allemande? C'était un amour ardent de la nature et du peuple. Ce que les

romantiques avaient voulu et n'avaient pu exécuter, le grand compositeur le voulut aussi et l'exécuta. Le *Freischütz*, ce premier opéra vraiment allemand, nous transporte au milieu de nos vieilles traditions populaires, éternellement jeunes, avec leurs superstitions, leurs poétiques forêts et leur fraîche nature; *Euryanthe*, cet opéra romantique d'un style si noble et si parfait, nous saisit par le charme toujours nouveau de l'amour et de la chevalerie au moyen âge; dans *Preciosa* on voit revivre les doux attraits d'une vie nomade et aventureuse, et dans l'*Obéron* le monde enchanté des contes de fées. Tout cela avec une telle force dans l'action dramatique, une telle grâce et un tel sentiment dans la musique, que nous pouvons vraiment dire que c'est de Weber que nous avons reçu et appris à connaître le son individuel et la couleur locale. Comme Weber s'inspira directement de l'imagination populaire, il agit d'une manière énergique et profonde sur le peuple; comme il exprima dans sa musique sérieuse, sonore et claire, la secrète et profonde aspiration de l'amour de la patrie, les joies de la vie intérieure et de la nature, ainsi que la rêverie et la poésie du sentiment populaire allemand, tous ces traits de notre caractère national se retrouvent dans Weber comme en aucun autre de nos grands compositeurs.

» C'est cette pensée fondamentale que le célèbre sculpteur à qui nous devons cette statue a reproduite dans son œuvre en représentant Weber, la main gauche appuyée sur son pupitre, la droite pressant avec des roses le rameau de chêne national, et la tête doucement inclinée vers le ciel comme s'il cherchait à percevoir des sons dans un monde supérieur. C'est pourquoi aussi l'emplacement de cette statue répond admirablement à la nature de celui qu'elle nous représente. Son visage est tourné vers ce temple de l'art[1] dont il a été l'orgueil et la gloire; derrière s'étend la verte nature; et tout autour, le repos, la solitude, le silence. Et cependant un sentiment de tristesse vient se mêler à la joie de cette fête : le maître qui a exécuté cette statue n'est pas ici; il est retenu loin de nous par la maladie. Mais il nous parle par son œuvre, par cette œuvre qui, sous ses formes sévères et parfaites, nous révèle dans la douce et heureuse grâce de ses lignes une suave harmonie.

» Qu'il tombe donc, le voile qui recouvre la statue que nous confions dès à présent aux soins et à la garde des habitants éclairés de la ville de Dresde; qu'il tombe et laisse voir à tous le monument que nous avons élevé en l'honneur du grand compositeur allemand, de celui dont la mémoire est impérissable, de Charles-Marie de Weber. »

Après un second discours, tenu par le maire de la ville, pour remercier le comité, les chanteurs et les musiciens exécutèrent encore une cantate de circonstance, et la foule se dispersa lentement, non sans avoir examiné et admiré, toujours malgré la pluie, ce nouveau chef-d'œuvre de notre grand sculpteur. Je vous en ai fait la description lorsqu'il fut exposé dans l'atelier du maître; je n'y reviendrai donc pas, d'autant plus que le jugement de M. Hettner résume parfaitement ce que je vous ai dit et ce que je pourrais vous dire encore sur ce sujet. J'ajouterai seulement que l'emplacement ne me paraît pas aussi bien choisi qu'il le semble à l'orateur : c'est un endroit retiré, caché par le théâtre et où les étrangers n'iront jamais chercher la statue de Weber; les habitants de la ville eux-mêmes, une fois qu'ils auront bien examiné ce chef-d'œuvre, n'y retourne-

[1] Le Théâtre.

ront plus; ainsi il n'aura plus guère pour admirateurs que le personnel vulgaire de l'hôtel Bellone et les flegmatiques Anglais qui traversent Dresde. Comme je faisais remarquer à quelques personnes le mauvais choix de cet emplacement, et lui en indiquais plusieurs autres bien plus convenables, tels que les deux grands marchés : « Ah! y pensez-vous? me fut-il répondu; aller mettre l'auteur d'*Euryanthe* au milieu de toutes ces marchandes de fruits et de légumes! Ce serait une profanation! » Belle indignation, ma foi! Est-ce que jamais la statue d'un grand homme peut être profanée par le contact et l'admiration populaires? Lui-même n'est-il pas le plus souvent un enfant du peuple qui a fini et assuré sa gloire? Aussi me semble-t-il que si, du haut de son piédestal de granit, Weber pouvait percevoir les naïfs éloges et les rustiques exclamations que cette population besoigneuse du marché ne manquerait pas de lui faire entendre s'il était au milieu d'elle, il en serait plus heureux et plus fier qu'il ne pourra l'être dans sa solitude, des rares expressions d'admiration des étrangers curieux et légers. D'ailleurs, qui sait? cette pauvre femme dont la présence vous paraîtrait offenser la dignité du grand artiste, et qui rêve tristement au milieu de ses paniers de légumes en attendant la pratique, pourrait élever sa pensée, épurer son sentiment en fixant ses regards sur l'image du génie, et communiquer au petit être qu'elle porte dans son sein, sinon le talent, du moins le sentiment et l'amour du bien et du beau.

On élève un monument à l'un, on creuse une tombe à l'autre : Schopenhauer, le philosophe de Francfort, que vous avez fait connaître à vos lecteurs, est mort le 21 septembre dernier. Il y a quelques mois, il avait exprimé le désir de me voir traduire quatre chapitres de son second volume *Du monde comme volonté et comme représentation :* ce sont ceux de *la Mort*, de *la Vie de l'espèce*, de *l'Hérédité du caractère* et de *l'Amour*. Il pensait que ce spécimen donnerait aux Français, à l'opinion desquels il tenait beaucoup, une idée sommaire de sa philosophie, qui compte des adeptes assez nombreux et presque tous recrutés dans la classe industrielle, et parmi ceux qui s'occupent des sciences naturelles; ils le seraient plus encore, si les adversaires de Schopenhauer n'avaient pas adopté la tactique qu'ils ont toujours suivie et qui leur a longtemps réussi : ils affectaient d'ignorer tout à fait l'existence du philosophe de Francfort et ne prononçaient jamais son nom. L'article que vous lui avez consacré prouve bien que ce n'est pas un homme à dédaigner. Ses disciples ici espèrent que la presse allemande sera plus impartiale pour lui après sa mort qu'elle ne l'a été durant sa vie. Il est à désirer que ces espérances se réalisent le plus tôt possible, car l'impartialité sert toujours la vérité. Mais je crois que l'accord et l'estime entre les deux partis sont encore loin d'être bien établis. Un fait tout récent qui vient de se passer à Dresde ne le prouve que trop. Quelques jours après la mort de Schopenhauer, Guzkow publia sur lui un article nécrologique dans le journal qu'il rédige. Il traitait assez légèrement son personnage : il se moquait du testament par lequel il a légué 800 florins de rente à son caniche, et le reste de sa fortune, qui est considérable, à l'hospice des Invalides de Berlin. Jusque-là l'article en question ne dépassait pas les bornes imposées à la critique; mais il renfermait plus loin un fait qui, s'il est vrai, ne ferait pas honneur au philosophe de Francfort. Il ne s'agirait de rien moins, en effet, que d'un procès qu'il aurait intenté dans sa jeunesse à sa propre mère pour entrer en possession de sa fortune. Un jeune ami de Schopenhauer, le docteur Baer, qui a publié un livre sur la doctrine de

son maître, livre que je recommande à vos lecteurs, ne croit pas à l'authenticité du fait et va poursuivre Guzkow comme calomniateur. Le procédé ne me paraît pas très-heureux : évoquer l'ombre de Schopenhauer dans un débat judiciaire, c'est presque manquer de respect à la philosophie ; dans tous les cas, c'est agir contre ses intérêts. Le philosophe est comme le bon Dieu : il se moque des impies et des blasphémateurs par le dédain et le silence. Du reste, il me semble qu'ici l'on n'entend pas très-bien les droits de la critique ; on voudrait lui ôter tout à fait son indépendance et son franc parler. Dernièrement encore, une susceptibilité ombrageuse a infligé un châtiment sévère à l'auteur d'un article sur le Salon de cette année. Comme il était membre honoraire de la Société des artistes, ceux-ci l'ont exclu de leur sein comme un vil profane, après avoir porté contre lui une plainte que le ministère a dû nécessairement repousser comme mal fondée. Ce châtiment me paraît d'autant plus sévère qu'il frappe un écrivain de mérite, M. Hettner, directeur du Musée des antiques, et l'auteur de cette *Histoire de la littérature française au dix-huitième siècle* dont votre collaborateur, G. de Sault, a rendu compte dernièrement dans ce journal. J'ai relu son article, qui a paru dans la *Gazette nationale* de Berlin, et qui d'abord ne m'avait frappé que par sa justesse, et vraiment je n'y ai pas trouvé de motif qui pût excuser la mesure dont il a été frappé. Il ne renferme aucune personnalité et ne fait que signaler (avec raison du reste) la pauvreté de notre exposition. Le seul passage qui ait pu éveiller la susceptibilité des artistes de Dresde est celui-ci : « La peinture allemande, dit Hettner, n'a pas répondu en général à l'attente qu'avait fait naître partout le glorieux essor de l'époque des Cornelius et des Overbeck ; mais nulle part elle n'est si pauvre et si avilie qu'à Dresde. » Le jugement est sévère et peut-être un peu trop franc, mais il est vrai. D'ailleurs, des artistes accusés de stérilité et d'impuissance répondent par des chefs-d'œuvre et non par des mesures violentes.

Vous voyez, monsieur, que l'hiver s'annonce chargé de tempêtes ; si cela nous vaut quelque bon livre, quelque bon tableau, nous nous en réjouirons ; sinon, nous déplorerons cette ombrageuse susceptibilité qui soulève des inimitiés et des haines entre gens qui ne devraient penser qu'à bien s'unir, à bien serrer leurs rangs, pour résister à leur ennemi commun, qui a si vite raison d'eux en détail : le prosaïsme égoïste et vulgaire.

A. M.

CHRONIQUE PARISIENNE.

Sur le calendrier littéraire, c'est l'automne qui fait office de printemps. Quand les feuilles tombent des arbres dans la campagne, on voit verdir à Paris l'arbre de l'esprit, cet arbre aussi vieux que l'humanité, le même auquel Ève cueillit la pomme de science. Mais à cet arbre enchanté, combien de feuilles, à peine entrevues, se détachent, emportées on ne sait où par le vent d'oubli!

Espérons cependant que la saison des lettres nous dédommagera un peu de celle que nous venons de traverser en maugréant, les pieds dans la boue, sans ciel et sans soleil.

On attendait avec une certaine impatience l'apparition du nouveau drame de M. Octave Feuillet. Rédemption est un drame essentiellement nocturne; la nuit n'est-elle pas l'élément de la courtisane? Or c'est bien un peu de cela qu'il s'agit. Il est vrai qu'il y a courtisane et courtisane. La *Madeleine* que M. Feuillet met en scène est une courtisane doublée d'une grande comédienne; si elle a peu de vertus, du moins elle a beaucoup de talent, et plus de beauté encore. C'est le bijou du Théâtre impérial de Vienne, en Autriche. Quatre papillons de haute volée tournoient dans les ténèbres autour de cette brûlante splendeur : le duc d'Estival, le comte Jean de Graffenthal, le prince Erloff et lord Sheffield se disputent les faveurs de la dame. Les grandes puissances sont représentées; c'est un véritable congrès. Mais ces messieurs demandent tout le contraire de la liberté; ils payeraient gros pour être enchaînés. Dans ce congrès apparaît, comme un intrus, le représentant du pays des chimères, sous le nom de Maurice Feder, étudiant hier; aujourd'hui, par la grâce de son cousin Jean de Graffenthal, apprenti diplomate. Ce jeune homme, effroyablement vertueux, même pour un Allemand, et qu'il faudrait cribler de prix Montyon — au moins jusqu'au troisième acte inclusivement, — se fait un vrai plaisir d'insulter l'actrice que tant d'autres poursuivent de leurs hommages. C'est sa manière à lui de l'adorer. Ami fougueux du comte Jean, et le voyant sur le point de tomber entre ces bras qui doivent se refermer sur lui pour l'étouffer dans une infernale étreinte, il l'informe, dans la loge même de la comédienne, « invisible et présente » derrière son paravent, qu'il a affaire à un vampire, et, ce qui est beaucoup plus fort, à une créature! Ce mot, qui fait bondir l'actrice comme une hyène blessée, M. Maurice le lui payera; Madeleine aura justice de ce sermonneur audacieux. Il est dit, en effet : qui cligne avec le vice le matin, couche avec lui le soir. Or c'est là justement ce que fait ce jeune homme pauvre — de prudence. Dès le premier acte, dans la cour du cloître des Franciscains,

au pied de la Madone, M. Maurice, en tournée d'aventures, a rencontré Madeleine, voilée, apportant entre les mains du vénérable prieur une somme considérable pour les pauvres. Ils se sont parlé sans se connaître, mais depuis cet instant l'actrice rêve au jeune homme, le jeune homme rêve à la femme voilée du cloître des Franciscains. Une heure plus tard, au deuxième acte, ils ont manqué de se rencontrer encore, toujours par le fait de l'auteur suppléant la Providence et cherchant les antithèses violentes, dans le galetas puant où un certain Wolfram Mateus, empoisonneur de son état et un peu alchimiste, distille des breuvages de succession, et tient, non sans une satisfaction intime, des discours athées à ceux qui l'honorent de leur visite — et de leur confiance. C'est après cette double rencontre que, dans la même soirée, le terrible Maurice est amené, par un jeu du hasard, de la vertu et de la curiosité féminine, et quelque peu aussi par la volonté de M. Feuillet, dans la loge de l'actrice. Là, il débite à son ami le comte Jean les édifiants sermons que vous savez, et dans un suprême effort d'éloquence, appelle *créature* l'actrice aux écoutes. Qu'y gagne-t-il? Une provocation du comte Jean, — sans autre suite d'ailleurs, — et — une invitation à souper, par écrit, chez le vampire, pour la nuit même. C'est après ce souper que Madeleine doit jeter le mouchoir, selon l'engagement pris il y a tantôt un an, et décider lequel d'entre ses quatre brillants adorateurs représentera son esclave en titre. Sera-ce l'Angleterre, la France, l'Allemagne ou la Russie qui l'emportera? Cependant, M. Maurice, tout de noir habillé, s'est rendu à l'invitation de l'actrice, c'est-à-dire au feu, l'imprudent jeune homme! Mais il paraît au milieu du repas aussi glacial que le Commandeur au Festin de Pierre, et presque aussi implacable. Toutefois, si ses discours sont de marbre, son cœur ne l'est pas, comme la fin doit le montrer. C'est là que nous l'attendons. A l'aspect de Maurice, dans lequel elle a reconnu aussitôt son jeune homme du cloître des Franciscains, Madeleine a senti expirer sur ses lèvres tous les sarcasmes dont elle comptait mitrailler l'ennemi. Dès l'entrée du vertueux jeune homme, elle est retombée sur sa chaise, morne et pensive; et voici qu'au dessert elle écoute avec ravissement certaine historiette d'une enfant recueillie, élevée tendrement, et puis mourant entre les bras de Maurice qui lui a tenu lieu de mère. Ce trait fait briller d'un nouvel éclat l'auréole du jeune homme vertueux.

Le dessert et l'histoire achevés, arrive le moment solennel où Madeleine va enfin se prononcer entre les quatre rivaux; Maurice n'ayant pas posé sa candidature, se croit à l'abri. Il s'abuse. L'actrice, après s'être moquée du prince Erloff, du duc d'Estival et de lord Sheffield, qu'elle transforme un instant en domestiques de sa maison avec un insigne mauvais goût, met une lampe entre les mains du comte Jean de Graffenthal en le priant de la précéder dans son boudoir. La toile se baisse. Quand elle se relève, Madeleine et le comte, toujours en porte-lampe, font justement leur entrée dans le sanctuaire. Ils ont judicieusement employé l'entr'acte à faire le trajet d'une pièce de l'appartement dans l'autre. C'est beaucoup, mais ainsi le commandaient les exigences du dénoûment. Il approche à grands pas ce dénoûment. Le comte Jean a quelque droit de croire qu'il va être le plus fortuné mortel de la création. Il fait une déclaration à la divinité du lieu. Celle-ci lui en fait une autre, c'est qu'elle ne l'aime pas, — et une seconde, c'est qu'elle aime Maurice. Le comte, pris d'un accès de rage jalouse, menace d'aller chercher Maurice, qui doit être rentré chez lui, et de l'envoyer à l'actrice. C'est précisément ce qu'elle désirait. La voilà seule, le comte Jean bien et dûment congédié.

Qu'il y a près du Capitole à la roche Tarpéienne! Madeleine est pleine d'angoisse, d'attente et de crainte. Maurice viendra-t-il? ne viendra-t-il pas? — Il arrive. Il ne sortira plus de l'antre du monstre qu'il a si témérairement entrepris de combattre. Enlacé bientôt, il se débat et tente un effort suprême. On lui promet tout, on veut lui tout sacrifier. La Madeleine triomphante devient la Madeleine repentante. Elle parle avec entraînement de repentance, de fidélité, de vie paisible, de retraite à l'ombre du foyer. Elle déborde de repentir en même temps que d'amour. Elle se sent, elle se dit régénérée, purifiée. Un seul mot de Maurice va lui refaire une virginité. Mais Maurice ne croit pas ou feint de ne pas croire à son repentir, et il ose le lui dire. Madeleine a épuisé ses ressources. Elle ne veut pas vivre sans cet homme qui lui a prodigué l'outrage, et qui vient encore de lui dire qu'elle mentait, qu'elle jouait la comédie. Elle mourra donc. Vite, à la dérobée, quelques gouttes de poison dans un verre d'eau que lui présente l'innocente main de Maurice. C'est un poison payé mille ducats à l'affreux Mateus. Il doit opérer sur-le-champ. N'a-t-il pas, dans l'antre de Mateus, tué net une colombe? Le poison fera-t-il une différence entre une colombe et une actrice? Le poison est avalé, mais il se trouve que ce poison n'en est pas un. A l'insu de Madeleine, Maurice, durant le souper, alors que l'actrice faisait circuler la fiole de main en main pour égayer ses convives, a remplacé le formidable liquide par une innocente potion. Madeleine est sauvée, sauvée doublement, car ce dernier trait a détruit tous les doutes de Maurice. Il croit à la sincérité de son amour, à la sincérité de son repentir et à la permanence de ses sublimes résolutions. Il n'a plus de motif pour la repousser, et les voilà dans les bras l'un de l'autre. *Plaudite cives!* Combien de temps durera cette union? Peu importe; rachetée ou non, Madeleine est vengée.

Dans l'hypothèse où Maurice Feder, au lieu de se défendre durant quatre actes et trois quarts pour succomber à la fin du cinquième acte et du sixième tableau, aurait fait tout de suite ce qu'il a fait à la fin, que lui serait-il arrivé de pire? A lui, rien sans doute; il se serait épargné même beaucoup de marches, de démarches et de contre-marches; mais il y aurait un succès de moins au Vaudeville; il y aurait de moins aussi un rôle parfaitement joué, malgré ses disparates, par mademoiselle Fargueil. Le succès cependant ne justifie rien. Une pièce, sans doute, malgré l'état du jugement public, n'est pas nécessairement bonne parce qu'elle tombe; elle n'est pas nécessairement mauvaise non plus parce qu'elle réussit. Mais pour être équitable, il faut, je crois, comparer toujours ce qu'un auteur a fait à ce qu'il peut faire; aux ressources de son talent, l'œuvre qu'il soumet à la critique. Du talent, M. Feuillet en a beaucoup. Il possède une finesse de touche, une délicatesse incisive de langage fort rare en ce temps où le verbiage littéraire s'étale partout avec complaisance; il est plein des qualités exquises du sentiment et de la diction. Mais pour les conserver et les développer, car l'on ne conserve ses qualités qu'en les développant, il faut qu'il reste avec soin sur son terrain. Il n'est pas absolument certain que la sphère de ses succès les plus récents et les plus larges soit aussi celle de ses aptitudes. Chaque esprit doué a son élément. Que M. Feuillet me le pardonne, mais je le crois fait pour les tableaux de chevalet, et non pour les grandes fresques dramatiques. On peut être maître en tout genre. C'est le pinceau et le pastel, plutôt que la brosse, qu'il s'entend à manier. Les touches larges, hardies et précises en même temps, ne me semblent pas être son fait; les gigantesques et sombres perspec-

tives des passions, la perspective shakspearienne, échappent à son œil fin, mais minutieux, plus propre à fouiller qu'à totaliser un vaste ensemble dans les grandes lignes d'une œuvre vraiment dramatique. Dalila et Rédemption ne le prouvent-elles pas suffisamment? M. Feuillet a un talent analytique et réfléchi, et c'est une large synthèse qu'il faut au poëte dramatique, avec l'intuition rapide et spontanée de l'homme et de la vie. Il n'a pas la fougue et l'éclair. Il est scrupuleux et tâtonnant. C'est un psychologiste ingénieux qui tend à dramatiser. Il y a un élément dramatique dans son talent, mais c'est à coup sûr le moindre. La preuve en est pour moi qu'il exagère le drame dès qu'il y touche, et qu'il passe par-dessus ses limites pour atteindre le mélodrame, qui en est la caricature. Il force l'expression. Je ne parle pas du *Jeune Homme pauvre*, qui n'est qu'un excellent roman représenté sur la scène et qui ne concerne pas le théâtre; mais dans *Dalila* et dans *Rédemption* il est visible que M. Feuillet, dès qu'il abandonne le monde des sentiments intimes et des nuances de cœur, qu'il excelle à peindre, tombe à la fois, et par la même cause, dans la gaucherie et dans la violence. Sa timidité et sa hardiesse se tiennent. C'est une chose instructive de voir comment il montre la naïve maladresse du néophyte à côté de cette préméditation de l'effet et de cette témérité, péché chronique de nos vieux dramaturges endurcis et principe de toutes les chevilles et rubriques, de tous les procédés et ficelles dont la vengeance céleste a gratifié de nos jours le théâtre et le roman. C'est la justesse, non la violence, qui prouve la force. Sans coup d'œil pas de justesse, et point de justesse non plus sans modération. J'ai peine à croire que M. Feuillet réussira jamais à quitter les petits sentiers du cœur humain, où il se complaît et se montre chercheur ingénieux et bien disant, pour entrer franchement dans la grande voie des passions, et par suite dans le drame. Ce n'est pas seulement la passion qui fait le drame, c'est le développement logique, mathématique de la passion. Il faut que de la passion une fois donnée se déduise l'engrenage des conséquences. La liberté de l'homme, sa volonté, n'interviennent et ne luttent que pour mieux faire ressortir cette logique redoutable de la passion une fois mise en branle par l'impulsion des circonstances extérieures. Démandez-le à Shakspeare. Chez lui le *fatum* extérieur des anciens est devenu interne; la fatalité dans ses œuvres immortelles procède de l'homme même, elle est son cœur, son caractère qui, déterminé à agir par les situations, se dévide et forme la trame de sa propre destinée. Il y a une mathématique des passions, et un drame est en son genre un vrai théorème.

L'ambition a ses lois inflexibles révélées dans Macbeth, la jalousie a les siennes manifestées dans Othello. Il faut étudier ces lois, mais il faut avant tout les ressentir en soi, porter l'homme tout entier dans son propre cœur et l'en pouvoir faire sortir sous des individualités diverses, mais frappantes et impérissables, parce que ce sont des traits indestructibles de la nature humaine qu'elles font apparaître. Un drame ne s'improvise pas, il ne se fabrique pas à coups d'antithèses; il ne se compose pas d'actes et de scènes agencés extérieurement, selon la loi d'un trivial contraste; il se fait de pièces rigoureusement liées ensemble, par la loi supérieure d'un développement organique et nécessaire, par l'effet d'un essor inévitable de la nature humaine, des caractères et des situations, de telle façon que de l'édifice ainsi cimenté on ne puisse rien enlever sans voir l'œuvre crouler tout entière. Le drame de M. Feuillet supporterait-il pareille épreuve? Non, car il n'y a là que des actes fiévreusement rassemblés autour

d'un thème. Il n'y a pas de drame; c'est pourquoi on ne dira pas que c'est un drame mal fait, n'étant pas fait du tout. L'élégance du dire, les intentions délicates, les phrases finement travaillées, les pierreries enchâssées avec art et répandues dans ce cadre informe ne servent de rien au salut de l'œuvre — (je ne dis pas à son succès) — car ces choses, principales au regard de l'auteur et de son mérite personnel, sont tout à fait secondaires au regard de l'œuvre, et ne sauraient malheureusement ni justifier ni absoudre M. Feuillet comme poëte dramatique. Serait-ce à dire que, dans notre opinion, M. Feuillet ferait bien d'éviter le théâtre? En aucune façon.

La scène est vaste; elle comporte parfaitement, ce me semble, des œuvres d'une psychologie ingénieuse et de dimension réduite, un peu dramatisées dans leur élégante expression. De pareilles œuvres ne sont pas à la portée de tout le monde, il s'en faut de beaucoup, et il n'y aurait pas un mince mérite à y exceller. Je crois que M. Feuillet y parviendrait; les tentatives qu'il a faites dans ce sens sont déjà plus que des promesses. Mais qu'il est difficile de renoncer à temps au succès, parfois si dangereux! Nature nerveuse, distinguée, mais un peu frêle et fantaisiste, M. Feuillet a peut-être tort de grimper sur l'échafaudage du drame; le vertige peut le gagner, et lorsqu'on tombe de là, c'est de haut.

J'ai dit l'événement littéraire du mois. Je quitte le théâtre, et me voici en présence de *la Femme affranchie*[1], de madame Jenny P. d'Héricourt. Ces deux volumes m'embarrassent très-fort, je l'avoue, car il ne s'agit de rien moins que de faire de la femme une émule de l'homme dans la vie publique. Que la femme puisse devenir garde champêtre, magistrat, représentant, préfet, ministre — et même davantage, voilà ce que demande madame Jenny d'Héricourt. Il s'agit d'abroger sur tous les points la loi salique et de mettre fin à la tyrannie de l'homme. Et qu'on y prenne garde! car l'auteur excommunie, au nom de la femme affranchie, tous les êtres ineptes qui lui refusent, seulement en théorie pour le quart d'heure, le droit de concourir avec l'homme dans les fonctions publiques, et généralement en toutes fonctions, — sauf celles dont la nature lui refusa le bénéfice. Mais qu'est-ce que la nature a refusé à la femme? voilà précisément la question. Qu'est-ce qu'elle lui a commandé d'être et de ne pas être? — Je l'avoue en tremblant, au risque de m'attirer les foudres de madame d'Héricourt — en fort bonne compagnie, d'ailleurs — je suis enclin à croire que l'esprit a un sexe comme le corps, et qu'il y a par conséquent une nature et un esprit féminins. En quoi consistent les dissemblances, c'est là ce qu'il faudrait établir avant toute attribution de fonctions dans la société, car il serait assez légitime de déduire de la dissemblance des esprits, et par suite des aptitudes, celle des fonctions et de l'activité. Mais que madame d'Héricourt se rassure : s'il est des fonctions que je ne verrais pas volontiers la femme partager avec l'homme, parce que je crois qu'à nos dépens comme aux siens elle y perdrait sa nature, sa force et son influence réelle, il y a bien des limites que je voudrais voir élargies à son avantage et au nôtre, bien des barrières que je voudrais voir s'abaisser dans l'intérêt mutuel des deux sexes, et dans celui de la société à l'édification de laquelle ils ont été conviés ensemble. Mais chut! ne parlons pas politique.

Moins incendiaire que l'ouvrage de madame Jenny d'Héricourt est celui de MM. Pillot et de Neyremand, dont l'un est président de chambre et l'autre

[1] 2 vol. in-12. — Bruxelles et Paris.

conseiller à la cour de Colmar. *L'Histoire du Conseil souverain d'Alsace*[1] a été faite sur le journal de Michel-Antoine Holdt, qui fut membre de ce conseil, et de 1747 à 1790 traça avec la plus minutieuse exactitude le procès-verbal des faits et gestes de la compagnie. Ce journal, tombé par le fait d'un *hasard intelligent,* — c'est l'expression même des auteurs — entre les mains de Me Ignace Chauffour, avocat et jurisconsulte éminent, et l'un des hommes les plus versés dans l'histoire d'Alsace, a été généreusement mis à la disposition de MM. Pillot et de Neyremand. L'ouvrage a des chapitres bien écrits, d'une tournure fort littéraire, d'autres qui le sont un peu moins; l'homogénéité lui fait légèrement défaut, conséquence presque inévitable de sa naissance en partie double. On aimerait aussi à sentir davantage le milieu historique autour de cette institution du Conseil souverain, dont les auteurs auraient dû faire, si je ne me trompe, en une plus large mesure, le miroir des destinées de l'Alsace durant une des périodes les plus intéressantes de son existence. C'était le moyen d'élargir le sujet et de lui communiquer, avec le mouvement, l'attrait d'un intérêt plus général. Les savants auteurs n'ont certainement pas négligé l'histoire; mais ne se sont-ils pas trop confinés dans les questions d'intérieur du Conseil? N'ont-ils pas trop souvent fermé les portes et les fenêtres par où nous aurions pu apercevoir les grandes perspectives historiques? Leur œuvre manque ainsi de lointain. Les questions de préséance, d'administration *domestique,* de vérification de titres, de compétence, d'attributions, de conflits, etc., me semblent, en s'accumulant sous la plume trop complaisante des deux magistrats, avoir rétréci fréquemment, sinon masqué tout à fait l'horizon. Écrit par des magistrats sur un manuscrit-journal sorti de la plume d'un magistrat, ce livre n'a son plus grand intérêt que pour des magistrats. Quoi qu'il en soit, l'entreprise est digne d'éloges, et plus d'un chapitre trahit les qualités aimables du goût allié à l'érudition, et de la science unie à l'aisance polie de la forme. Ajoutons que la typographie[2] du volume est parfaite, chose rare en province.

Au moment de clore cette chronique, je reçois encore deux volumes sortis de la librairie Hachette: *La Fontaine et ses fables,* de M. Taine, et un roman que je ne peux que mentionner, de M. Ernest Serret, CLÉMENCE OGÉ, histoire d'*une maîtresse de chant.* M. Taine n'a pas besoin d'être recommandé au public; sa cause est gagnée, comme le prouve du reste la rapide série d'éditions dont il est la victime. La présente édition de son œuvre sur La Foutaine est la troisième. M. Taine laisse à peine à ses amis le temps de lire les premières. Ils sont réduits parfois à commencer par la troisième; c'est le cas où je me trouve aujourd'hui. Je n'ai pu que feuilleter avec un tardif empressement l'ouvrage de ce critique si original, mais j'y ai retrouvé au premier coup d'œil ce qui le distingue de tous les autres, ce qui est sa marque et son sceau particulier : un relief surprenant dans l'expression, à tel point qu'en le lisant on croit souvent regarder dans un stéréoscope. La forme est plus saillante, les ombres et la lumière sont plus intenses que dans la nature; mais il arrive aussi parfois, absolument comme dans les vues au stéréoscope, qu'on est pris tout à coup, au milieu de tout ce relief, de cette pléthore métaphorique et de cet accent pittoresque, d'un sentiment étrange de malaise, et qu'on se détourne avec hâte pour reposer son regard, le baigner et le rafraîchir dans la nature, à l'abri du système.

[1] Chez Durand. — 1 beau vol. in-8°.

[2] Le volume est imprimé à Colmar, chez Ch. M. Hoffmann.

Les hommes de M. Taine, qu'il ne peut s'empêcher de démonter pièce à pièce, empruntent à ce procédé de décomposition quelque chose de mécanique et d'uniforme; ils se meuvent, mais c'est par des ressorts, ceux de la pensée que le critique leur prête. C'est sa propre manière d'être et de faire que l'on voit plus encore que la leur. Oserai-je conseiller à M. Taine de chercher un peu plus le mouvement général et le jeu harmonique des facultés, ou leur lutte, quand il y a lieu; en un mot l'ensemble, nécessairement *simultané*, des physionomies morales qu'il s'occupe à disséquer, et auxquelles, en outrant la pénétration de son analyse, il enlève souvent l'âme et la vie? Ne serait-il pas également salutaire à M. Taine de se préoccuper un peu moins d'être ingénieux, et d'outrepasser ainsi, par un excès de sagacité, les limites de la justesse? Qu'il cesse d'avoir un système, un parti pris ou plutôt une manière dans sa critique, et il nous donnera souvent des morceaux parfaits comme celui sur l'esprit gaulois, qui figure comme introduction à son livre.

CHARLES DOLLFUS.



CH. DOLLFUS. — A. NEFFTZER.

PARIS. TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON, 8, RUE GARANCIÈRE.

UNE AVENTURE

DE LA VIEILLESSE DE JEAN-PAUL[1].

I.

En 1814, Bayreuth n'était plus la capitale de l'ancien margraviat du même nom, et depuis quatre ans déjà on en avait fait le chef-lieu d'un cercle de la Bavière, nouvellement érigée en royaume. Les combinaisons politiques ont pu lui donner ainsi d'autres maîtres, et lui

[1] Dans *Une aventure de la vieillesse de Jean-Paul*, tout est réalité, et la fiction ne consiste que dans la manière de présenter les événements. C'est ainsi qu'avant de faire recevoir à Jean-Paul la première lettre de Maria, je le montre dans sa maison, et je cherche à donner une idée de ses allures et de ses habitudes domestiques.

Les détails de ce tableau peuvent paraître minutieux; mais pour sentir leur importance et les trouver intéressants, il suffit de savoir qu'ils sont rigoureusement exacts et vrais.

Lorsque, quelques années après la mort de Jean-Paul, sa famille pria M. Ernest Fœrster d'écrire la vie de ce grand écrivain pour la mettre à la tête d'une édition de ses œuvres choisies, M. Fœrster demanda à la fille aînée de Jean-Paul, nommée Emma, de lui faire connaître les particularités de la vie privée de son père. Emma écrivit à M. Fœrster une longue lettre dans laquelle elle décrit le costume de son père, l'ameublement et les dispositions de sa chambre, la place qu'y occupaient son chien, ses oiseaux, etc., et ses enfants, lorsqu'il leur permettait de venir l'y trouver. Elle parle également de son frère et de la manière dont son père cherchait à développer les bonnes qualités et à corriger les défauts de ce remarquable enfant. En un mot, toutes les plus petites circonstances de la vie privée de Jean-Paul sont naïvement racontées dans cette lettre. Aussi M. Fœrster, au lieu de la paraphraser ou de la commenter, l'a-t-il insérée tout entière dans sa biographie.

C'est dans cette lettre que j'ai puisé tous les détails de la vie privée de Jean-Paul, que j'ai mise en action dans l'aventure de sa vieillesse.

Quant aux lettres de Maria et aux réponses de Jean-Paul, elles se trouvent dans le travail de M. Fœrster, qui les a extraites du recueil de la correspondance entre Jean-Paul

assigner un autre rang dans la géographie de l'Allemagne, mais il n'a pas été au pouvoir humain de la priver des avantages qu'elle doit à la nature. Située dans une vallée haute des avant-coureurs du Fichtelgebirge (mont des pins), le climat y est fort doux, car les montagnes arrêtent les vents du nord; le sol est fertile et les meilleurs fruits y mûrissent facilement.

Le Mein rouge[1] arrose cette vallée tellement pittoresque, que ses anciens souverains y ont fait construire trois châteaux de plaisance, qui portent les noms français de *Sans-pareil, Fantaisie* et *Ermitage.*

Sans-pareil est une véritable résidence d'été princière, et où l'art a si bien habillé la nature, qu'il en a fait ce que la mode fait de nos dames du jour, quand elles se pincent la taille dans un étau, se gonflent le corps à l'aide d'immenses crinolines, et se coiffent de chapeaux presque imperceptibles.

A *Fantaisie,* l'imagination la plus exigeante peut satisfaire ses caprices les plus variés; car là on passe d'un parterre fleuri dans une grotte sauvage, d'un bosquet idyllique sur un rocher nu, du bord d'un précipice dans une prairie émaillée.

et son ami Christian Otto, ouvrage qui a été publié à Berlin, chez Reimer. Dans cette même Correspondance, on trouve aussi la lettre de la sœur de Maria à Jean-Paul. Cette lettre contient tous les détails que j'ai donnés sur la mort de la mère de ces deux jeunes filles, la conduite de Maria dans son intérieur, le mariage de sa sœur, et enfin les détails de sa mort.

La visite qu'Otto rend à Jean-Paul et le voyage de ce dernier à Hof pour consulter son ami sur la conduite qu'il doit tenir envers Maria ont peut-être eu lieu, car ils allaient se voir fort souvent. Je les ai supposés, afin de pouvoir placer ce qu'ils se disent mutuellement dans leurs lettres à l'égard de Maria. Des extraits de leurs lettres eussent peut-être rendu mon travail très-monotone, car je ne pouvais me dispenser de donner les lettres de Maria et de Jean-Paul. Il me semble qu'en entrecoupant cette correspondance par des événements vrais mis en action, le récit de cette aventure de la vieillesse de Jean-Paul est devenu plus vivant et plus mouvementé qu'il ne l'eût été par un échange de lettres.

Pour ce qui est des promenades quotidiennes de Jean-Paul chez la veuve Rollwenzel, où il passait ses journées, afin de travailler plus tranquillement, de ses relations avec le prince Pie, de sa manie de conduire partout son chien avec lui, de la manière dont Caroline envisagea les relations de son mari avec Maria, etc., toutes ces particularités de la vie de Jean-Paul ont été mentionnées dans sa biographie par Fœrster, et surtout dans un travail de huit volumes publié à Breslau sous ce titre : *Wahrhait aus Jean-Pauls Leben.*

BARONNE ALOYSE DE CARLOWITZ.

[1] Sur le sommet le plus élevé du Fichtelgebirge, appelé Ochsenkopf (tête de bœuf), jaillit une source abondante qui descend dans la plaine par deux rivières, dont l'une s'appelle le Mein blanc et l'autre le Mein rouge. Ce n'est qu'à plusieurs lieues au-dessous de Bayreuth que ces deux rivières se joignent enfin et ne gardent que le nom de Mein, sans épithète.

L'*Ermitage* est une charmante boutade de prince, voulant, pour quelques instants du moins, jouer à la Jean-Jacques Rousseau.

La contrée cependant est si belle, que, malgré l'attrait de ces trois châteaux, dont les parcs et les jardins sont toujours ouverts au public, l'on préfère se promener dans les montagnes et les vallées, où la main de l'homme n'a rien embelli ni rien gâté.

Quant à la ville même, elle possède plusieurs édifices remarquables, tels qu'un théâtre, un collége, le vieux château des anciens margraves, le palais moderne où, immédiatement après la concession du Bayreuth à la Bavière, le prince Pie de Bavière, séduit par la beauté de la contrée, était venu fixer sa résidence. Les rues et les places sont larges et régulières, la plupart des maisons ont une belle apparence.

Entrons dans une de ces maisons, situées tout près du collége, montons au premier et arrêtons-nous sur le palier pour voir descendre par l'escalier du second étage un homme dont le costume et les allures annoncent qu'il est chez lui.

Une grande robe de chambre brune enveloppe sa taille épaisse et haute; son cou est sans cravate, et ses pieds sont fourrés dans des pantoufles éculées, dont il est impossible de voir la couleur, car, faute de jarretières, ses bas retombent jusque sur ses talons et laissent voir à nu deux gros mollets et des jambes parfaitement bien faites. Aucune coiffure ne couvre sa tête, et cependant celle-ci est déjà presque chauve, ce qui fait paraître plus élevé encore qu'il ne l'est réellement un front que la nature lui a taillé sur le patron du génie, c'est-à-dire large, haut et légèrement bombé. La figure tout entière répond à ce caractère. Ce n'est cependant pas un de ces visages pâles et décharnés qu'on s'est accoutumé à regarder comme le type d'une intelligence supérieure, mais incomprise. Non, la face de l'homme en robe de chambre est large et grasse. Pour la dessiner, il eût fallu d'abord tracer non un ovale, mais un carré arrondi du côté du menton, qui descend à double étage sur un cou charnu. Un orgueilleux nez à la romaine, aux narines fortement dilatées, s'incline gracieusement vers une bouche souriante et d'une bienveillance ineffable. La nuance animée de ses joues prouve que chez lui le sang tend sans cesse à monter du cœur à la tête. On l'eût cru jeune encore sans les rides nombreuses qui sillonnent son front, et surtout sans deux lignes profondes qui, en partant du bas du nez, séparent les joues de la bouche; lignes fatales, car elles ne se montrent que lorsqu'on touche de près aux limites qui séparent l'âge mûr de la vieillesse. Ses grands yeux bruns, à demi voilés par des paupières un peu alour-

dies, sont baissés en ce moment vers un barbet qui saute autour de lui en aboyant, et qu'il cherche à faire taire par des caresses.

Cet homme, c'est Jean-Paul Richter, le grand poëte. L'esquisse qu'on vient de lire est le portrait fidèle de ce qu'il était lorsqu'il habitait Bayreuth, où, malgré son goût très-prononcé pour les voyages, il s'était enfin fixé définitivement. Il est probable qu'il n'avait pas été amené à cette résolution par la seule beauté de la contrée, et que le voisinage de la ville de Hof, où demeurait son ami de collége Christian Otto, y avait beaucoup contribué. Quoi qu'il en soit, c'est à Bayreuth, et dans un âge déjà avancé, qu'il devint le héros d'une aventure qui, tant qu'il vécut, resta un secret de famille auquel son ami Otto lui avait seul paru digne d'être initié. Mais lorsqu'après sa mort on publia ses correspondances et le journal dans lequel il avait inscrit, presque jour par jour, ce qu'il avait fait, dit ou pensé, sa vie intime fut, pour ainsi dire, mise au grand jour, et avec elle le secret de l'influence qu'il avait exercée sur la destinée d'une jeune fille nommée Maria.

II.

Jean-Paul avait beau chercher à apaiser son chien, les aboiements de cet animal avaient annoncé l'arrivée du maître : une porte en face de lui s'ouvrit avec fracas, et trois enfants, dont l'aîné avait douze ans au plus, se précipitèrent dans ses bras en s'écriant :

— Bonjour, papa !

Leur père les pressa tendrement sur son cœur, et il allait leur demander des nouvelles de leur mère, sa chère Caroline, lorsqu'une jeune et belle femme, à la chevelure blonde, aux cheveux de *Vergissmeinnicht*, comme eût dit Schiller, vint l'accueillir à son tour; il déposa un baiser sur son front, passa un bras autour de sa taille, et entra dans la chambre avec elle. Emma, l'aînée des enfants, et son frère Max s'accrochèrent chacun à un pan de la robe de chambre de leur père; Mathilde, à peine âgée de cinq ans, le suivit par derrière en cherchant à glisser son petit pied dans le vide qui se faisait à chaque pas de Jean-Paul entre ses pantoufles éculées et ses talons. Après plusieurs vaines tentatives, elle réussit enfin et poussa aussitôt un grand cri, car, laissant retomber son pied, il avait, sans le vouloir, enfermé celui de son enfant dans une sorte d'étau. La prenant dans ses bras, il chercha à l'apaiser par de douces caresses.

— Tu es, comme toujours, mille fois trop bon, — lui dit sa femme, — si tu as fait du mal à cette petite, c'est sa faute, pourquoi a-t-elle la manie de fourrer toujours ses pieds dans tes pantoufles ?

— Pourquoi ai-je celle de les éculer ? — répondit Jean-Paul en riant.

— Eh bien, papa, — dit Emma, qui avait été prendre deux bouts de ruban dans une corbeille à ouvrage, — relève-les, tes pantoufles; je vais rattacher tes bas, et tu marcheras plus facilement.

Cette tâche achevée, on prit place autour d'une table, sur laquelle une jeune servante venait de servir le café. Elle avait apporté en même temps une lettre à l'adresse de son maître. Jean-Paul la prit et la regarda sans l'ouvrir.

— Elle vient de Mayence, — dit-il, — je n'ai dans cette ville ni amis ni connaissances.

— Tu oublies, — dit Caroline, — que, pour t'aimer sans t'avoir jamais vu, il suffit d'avoir lu tes ouvrages. Les cœurs blessés de toutes les parties de l'Allemagne s'adressent à toi pour te demander des conseils et des consolations. Et comme tu réponds non-seulement en homme poli et bienveillant, mais en bienfaiteur, en ami, en frère, les réclamations de ce genre vont toujours en augmentant.

— Que n'en est-il de même des moyens dont je puis disposer pour répondre aux espérances que l'on a fondées sur moi !

Et jetant un regard attendri sur la lettre, il la mit dans sa poche, et sortit avec son chien, pour rentrer dans sa chambre. Cette chambre, où nous le suivrons, était très-grande. Les murs, blanchis à la chaux, se cachaient sous des cartes de géographie et des tablettes chargées de livres et de manuscrits. A l'une des extrémités de cette pièce on voyait un immense divan, où le chien s'était empressé d'aller prendre sa place accoutumée. A quelque distance de ce meuble était une grande caisse ferrée, qui jadis avait servi de coffre-fort à Jean-Paul Khun, drapier à Hof, grand-père maternel et parrain de Jean-Paul Richter.

Il était facile de voir que ce meuble de famille avait entièrement changé de destination, et qu'il ne devait pas s'ouvrir souvent, car il était chargé de toute une ménagerie, dont chaque espèce avait sa demeure spéciale. Une grosse araignée vivait philosophiquement dans un carton fermé par une vitre. Dans un grand bocal de verre blanc, deux grenouilles vertes montaient et descendaient alternativement une petite échelle qui, du fond du bocal, où l'on voyait une motte de gazon submergée, conduisait jusqu'au papier servant de toit à leur demeure. Une pièce de monnaie de cuivre fermait le trou destiné à introduire les mouches que ces dames happaient sans pitié. Une maison

en fil de fer, divisée par étages et par chambres, servait d'asile à une alerte famille de souris blanches. Dans une villa en miniature, entourée d'un parc analogue et ornée d'une roue à mouvement perpétuel, un écureuil gambadait follement. Une multitude de mouches bourdonnaient dans une cage d'oiseau, soigneusement enveloppée d'un voile de gaze, afin d'empêcher les captives de s'échapper; c'était le reste de la provision d'hiver pour la nourriture de l'araignée et des grenouilles. Près de cette cage était une petite caisse à compartiments, contenant des noix, des noisettes, des figues sèches, du chènevis, des morceaux de sucre, de pain d'épice et de pain ordinaire.

Le premier regard de Jean-Paul fut pour l'écureuil, qui, à la vue du maître, menaçait de casser sa petite chaîne par ses mouvements désordonnés. Une caresse et quelques noisettes l'apaisèrent; un morceau de pain d'épice produisit le même effet sur les souris blanches. Quant à l'araignée et aux grenouilles, il leur restait encore des mouches de la veille, mais le mouvement de leurs têtes prouvait clairement qu'elles se réjouissaient de l'arrivée du maître. C'est que Jean-Paul possédait à un degré merveilleux le don d'apprivoiser et de s'attacher les animaux que l'on croit ordinairement tout à fait dépourvus d'intelligence et de mémoire.

— Pauvres petites bêtes, — dit-il en jetant un regard attendri sur cette singulière ménagerie, — bientôt je ne serai plus toute la journée avec vous, mais je ne vous quitterai jamais sans vous soigner, et, le soir, je viendrai m'assurer qu'il ne vous manque rien.

Après cette petite allocution, il fouilla les poches de sa robe de chambre et en tira successivement des bouts de ficelle, des bouchons, de vieux clous, des boutons cassés, qu'il fit tomber dans le coffre-fort par un trou pratiqué dans le couvercle de ce coffre, où il avait l'habitude de jeter tous les objets qu'il trouvait sur son passage, et qu'il ramassait sans autre intention que de soustraire à une destruction complète un produit quelconque du travail ou de l'intelligence humaine, pour lesquels il avait une telle vénération qu'il ne brûlait jamais aucune lettre, pas même les plus insignifiantes.

— Toute vie qui s'éteint, — disait-il à ceux qui le plaisantaient sur cette manie, — renaît autre part et sous une autre forme; pour l'œuvre humaine seule il n'y a pas de transformation; son éternité se mesure à la durée éphémère de notre caprice. Sauvons donc aussi longtemps que possible de l'horrible destinée de mourir pour toujours les diverses créations de la main, de la tête et du cœur de l'homme.

Après avoir placé le dernier bout de ficelle dans le singulier pan-

théon que son imagination poétique réservait à toutes les productions dédaignées par les hommes, il prit dans la boîte à compartiments deux morceaux de sucre dont il jeta le plus gros à son chien et porta le plus petit à un oiseau de Canarie, qui battait des ailes en le voyant approcher de sa cage, suspendue dans l'embrasure d'une fenêtre près de laquelle on voyait un grand bureau encombré de livres et de papiers.

Puis, s'asseyant dans le fauteuil placé devant son bureau, il se mit à corriger un grand placard imprimé; c'était une épreuve de la troisième édition de *Levana*, que les Allemands appellent le *Livre d'or de l'éducation*.

Déjà il avait fait plusieurs corrections, lorsqu'il se souvint tout à coup de la lettre qu'il avait reçue dans la chambre de sa femme, et il la tira de sa poche, après avoir essuyé sa plume à un pan de sa robe de chambre, qui lui servait toujours à cet usage. Lorsqu'on lui faisait remarquer la grande plaque noire qui allait toujours s'agrandissant, il répondait qu'il fallait que chaque chose eût sa place, et que, pourvu que cette place ne variât jamais, il en résultait un ordre parfait[1].

L'écriture de cette lettre était si régulière et si belle, qu'elle captiva un instant toute son attention; puis il regarda la signature.

— Maria!... ce n'est qu'un nom de baptême; il paraît qu'on veut garder l'incognito... pour m'initier peut-être à quelque secret d'amour?... Ce n'est plus de mon âge... Voyons toujours.

Il allait se mettre à lire; mais, en entendant monter l'escalier à grands pas, il se leva d'un air irrité qui ne promettait pas un accueil bienveillant au fâcheux qui osait venir l'interrompre, malgré la consigne expresse qui devait rendre son travail inviolable. Déjà la porte s'était ouverte et un homme d'une taille moyenne, au visage flétri, à la chevelure grise et rare, entra vivement.

Jean-Paul se précipita au-devant de lui et se jeta dans ses bras; il avait reconnu son ami Otto. Tous deux se tinrent longtemps embrassés en silence. — Tu seras donc toujours le même? — dit Otto. — Impressionnable comme une femme quand il s'agit du cœur, énergique et grand comme un sage de l'antiquité quand la tête est mise en action.

— Ne commence pas par me gronder, et dis-moi plutôt si c'est une affaire fâcheuse ou agréable qui t'amène?

[1] Cette opinion, qu'il mettait en pratique dans sa vie, est très-originalement développée dans son *Avocat des pauvres*.

— Ni l'un ni l'autre. Des comptes à régler avec quelques-uns de mes commettants, voilà tout. Mon premier soin, comme tu le penses bien, était de passer chez toi, non pour venir te troubler, car je sais que tes matinées sont consacrées au travail, mais pour savoir si tu n'étais pas déjà dans ton ermitage, où tu t'installes ordinairement dès les premiers jours de mai[1]. Je vais aller faire mes affaires, puis je viendrai dîner avec toi, et nous passerons le reste de la journée ensemble. Par ce moyen je ne dérangerai point tes habitudes, et, malgré mon vif désir de t'embrasser, je ne me serais pas permis de monter dans ta chambre, si ta femme ne m'avait pas dit que, sans doute, tu n'avais pas encore commencé à travailler, parce que tu avais reçu une lettre de quelque solliciteur.

Tu devrais mettre des bornes à ton inépuisable bonté qui t'expose à des importunités sans nombre. Un auteur inconnu ne peut-il trouver un éditeur, il s'adresse à toi, et tu places son travail, lors même qu'il contient des opinions opposées aux tiennes.

— C'est mon devoir, pourvu que ces opinions soient exprimées avec talent, car alors le public seul a le droit de les juger.

— Si les peines qu'on te confie peuvent s'adoucir avec de l'argent, ta bourse est toujours ouverte.

— Quand elle n'est pas vide, ce qui malheureusement m'arrive trop souvent.

— Lorsque ces peines tiennent à des causes morales, tu les adoucis par quelques-unes de ces pensées fortifiantes dont le torrent déborde sous ta plume.

— Je crois que la lettre que voici contient le récit de peines dans le genre de celles dont tu viens de parler, car elle est d'une femme.

— Caroline s'en est doutée.

— Et pourquoi?

— Parce que tu ne l'as pas lue devant elle.

— J'ai eu tort; en voulant lui épargner une petite contrariété, je me suis exposé à lui causer un chagrin; mais elle la verra.

— Peut-être ferais-tu bien de me la communiquer d'abord?

— Tiens, la voici. Je n'en connais pas encore le contenu, lis tout haut.

Otto fit ce que son ami lui demandait.

[1] Jean-Paul appelait ainsi en plaisantant le petit cabaret où il avait loué une chambre pour y travailler en été, car ce cabaret était situé sur la route qui, de Bayreuth, conduisait au château de plaisance du prince Pie de Bavière, auquel on avait donné le nom d'*Ermitage*.

Maria à Jean-Paul.

« Ne suis-je pas trop hardie et m'est-il bien permis de vous écrire, » à vous, noble ami de l'humanité? m'est-il permis, surtout, d'oser » vous appeler mon père? Hélas! je ne vous verrai peut-être jamais, et » cependant je vous dois le plus grand des bienfaits, car c'est vous qui » avez fait éclore dans mon âme des vérités sublimes et toute une » éternité de grandes et utiles pensées. Je ne puis vous exprimer ma » gratitude, mais lorsque je pense à votre bonté infinie, j'éclate en » sanglots, et mon cœur est plein de vœux pour vous....

» Quelle félicité que de savoir que tu es, que tu vis!... La foi iné- » branlable en toi est un ciel que personne ne peut me ravir. Ton » empire sur les cœurs est sans limites; tu les consoles, tu les réjouis, » c'est ce que je n'oublierai jamais.

» Vous demanderez peut-être qui ose vous parler ainsi? Hélas! je ne » suis qu'une petite fille beaucoup trop insignifiante pour vous dire » mon nom. Que ne suis-je ce que je devrais être! alors rien au monde » ne m'empêcherait de voir, au moins une fois dans ma vie, celui qui » depuis si longtemps occupe dans mon cœur la place d'un père. La » conscience de mes imperfections et l'extrême médiocrité de ma posi- » tion sociale me retiennent loin de vous. Je n'aurais même jamais » osé vous écrire, si je n'espérais mériter un peu d'amitié, ou du » moins de l'indulgence, parce que mon plus grand désir est de me » rendre digne de votre estime et de l'ineffable félicité de vous entendre » m'appeler votre fille. Ma vie entière est un effort vers ma régénéra- » tion morale, mais j'avance bien lentement, ce qui est un grand cha- » grin pour moi; heureusement que je puis me dire, du moins, que je » suis vraie et loyale.

» Je ne veux cependant pas vous importuner, et je me bornerai à » vous dire que je possède votre portrait et vos ouvrages, qui sont mon » bien le plus précieux. Le pupitre qui les renferme est pour moi un » autel, et je ne sors jamais de la maison, afin d'être auprès de mon » père chéri aussi souvent que me le permettent mes occupations » domestiques. Je n'ai personne à qui parler de vous, et je mène peut- » être une vie trop retirée; mais j'aime naturellement la solitude. » L'habitude m'a éloignée d'un monde qui ne saurait me contenter, » où je suis inconnue et veux le rester toujours.

» Hélas! je crains bien qu'il n'y ait plus de remède pour moi!...

» Je ne me fais cependant pas de chagrins inutiles, et je suis très-

» active dans notre maison; mais je ne vis plus que dans un avenir » au delà de ce monde, avenir que vous m'avez montré si grand et » si beau.

» Puisque je ne puis être ton enfant, l'idée de la mort a pour moi » une douceur infinie; je n'y vois qu'un rayon du ciel qui, en touchant » mon âme, m'élèvera à l'amour éternel et à toi, mon père. Oui, j'en » ai la conviction, avant d'arriver à ton cœur céleste, il me faudra » traverser le passage qui, sous cette terre, conduit d'une vie à l'autre. » Dans cette autre vie tu aimeras mon âme, car alors tu verras du » moins ce qu'elle a voulu être; mais daigneras-tu me reconnaître, » parmi les âmes innombrables qui t'enlaceront de leur amour et de » leur reconnaissance? Pourvu que le ciel ne me condamne pas à te » survivre!... Ah! s'il voulait me permettre de quitter ce monde en » même temps que toi.... Je ne puis m'imaginer une béatitude plus » grande que celle d'être introduite par toi dans l'éternité, où je pourrai » te dire enfin combien je t'aimais déjà sur cette terre où je n'ai jamais » porté envie à personne, si ce n'est aux trois anges qui sont tes enfants.

» Croyez-le bien, mon cher Jean-Paul, c'est presque un bonheur » pour moi d'avoir été si malheureuse depuis mon enfance. Je me sou- » viens à peine d'avoir eu un père, tant je l'ai perdu de bonne heure » et loin de nous, là où notre ville natale l'avait envoyé. Je ne vous » parlerai pas de sa mort, elle vous ferait deviner son nom, à vous » qui avez connu sa vie, sacrifiée à la défense d'une cause noble, mais » déjà perdue!

» Ce serait une injustice de ma part, si je ne m'empressais pas » d'ajouter que j'ai eu une excellente mère et une très-bonne sœur; » mais, hélas! puisque je n'ai plus de père, laissez-moi vous donner » ce titre. Vous m'avez éveillée à la vie de l'âme, et il n'est rien dans » l'univers qui puisse me donner autant de bonheur que j'en trouve en » pensant à vous. Cette pensée, je le sens, ah! puissiez-vous la sentir » aussi, sera ma dernière en ce monde, et ma première quand je me » réveillerai dans l'autre.

» Reçois donc avec bonté mes larmes et ma reconnaissance, réjouis- » toi du bien que tu fais, et sois persuadé qu'à mesure que tu éclaires » notre intelligence, nous t'aimons au point de te faire les plus grands » sacrifices.... Quant à moi, je serais bien heureuse de pouvoir te » sacrifier tout!... Sois heureux, mille fois heureux, et ne va pas » deviner mon nom avant que je sois digne de venir auprès de toi, » mon ange tutélaire.

» Maria. »

— Maintenant, dit Otto, écoute le *post-scriptum*, car il y en a un, ainsi que cela est de rigueur dans une lettre de femme :

P. S. « Pourquoi tout le monde ne peut-il pas demeurer dans votre » maison et vivre avec vous, car alors tout le monde serait sauvé!... » Que de fois n'ai-je pas rêvé que j'étais chez vous en qualité de votre » fille aînée, la moins propre à vous distraire, car je suis très-simple » et très-ignorante; mais je m'acquitterais des travaux les plus rudes, » qui sont un jeu pour moi et que je remplis dans notre maison, où je » fais tout, excepté de balayer la rue; et je le fais avec plaisir, parce » que cela est nécessaire et qu'il en résulte un grand bien, celui d'un » ménage bien tenu à peu de frais. Oh! que j'aimerais à travailler pour » vous et pour les vôtres, mais ce ne sont là que des rêves!... »

— Oui, des rêves enfantés par un cerveau malade, dit Otto en repliant la lettre, qu'il jeta avec colère sur le bureau.

— J'avoue, dit Jean-Paul, que l'exaltation de cette jeune fille m'inquiète.

— Cette Maria a conçu pour toi une de ces passions que l'on croit tout intellectuelles parce qu'elles ont pris naissance dans le cerveau, et qui descendent d'autant plus facilement au niveau des faiblesses humaines, que leur origine est un mensonge de la nature. Je n'ai ni ton génie, ni ton âme poétique, mais j'ai assez de bon sens pour envisager les événements de la vie réelle sous leur véritable point de vue. Crois-moi, mon ami, si tu ne veux pas devenir le héros d'un roman à la Werther, il ne te reste qu'un parti à prendre, celui de ne pas répondre à cette lettre.

— Pour l'instant, du moins, il me serait impossible d'en agir autrement, puisque la pauvre enfant ne me donne ni son adresse ni son nom de famille.

— Parce qu'elle a la conviction que tu le sais déjà.

— Mais elle ne veut même pas que je le devine.

— Cela ne l'empêche pas de te donner tous les renseignements nécessaires à cet effet. Sa lettre est datée de Mayence, donc elle habite cette ville; elle a une mère et une sœur; son père est mort là où la ville de Mayence l'avait envoyé; elle ne te parle pas de cette mort parce qu'elle te ferait deviner le nom de l'homme dont tu as connu, non la personne, mais la vie, qu'il a sacrifiée à une cause noble, mais déjà perdue. Or, quelle peut être cette cause? Celle de la liberté, n'est-ce pas? Quel est le pays où, il y a une vingtaine d'années environ, car c'est là à peu près l'âge que doit avoir cette fille, de nombreuses et sublimes victimes mou-

raient avec et pour la liberté? Ce pays, c'est Paris, en 1793. Quel est le député qu'à cette époque la ville de Mayence envoya à Paris...

— Adam Lux[1], interrompit Jean-Paul. Serait-il possible que cette Maria fût en effet sa fille?

— Tout nous le prouve, mon ami. Lorsqu'Adam Lux partit pour Paris, il laissa à Mayence une jeune femme et deux filles, dont la dernière était encore au berceau. Tu sais comment il mourut.

— Oui, je le sais, et jamais un cœur vraiment allemand ne l'oubliera. Pauvre Maria! c'est de ton père que tu tiens cette âme ardente qui fait de l'être qu'elle anime une de ces plantes superbes qui s'élancent hardiment au-dessus de l'eau, fleurissent avec éclat, plient sous le poids de leurs fruits et sombrent avec eux.

— Je t'en supplie, mon ami, ne va pas ainsi poétiser d'avance cette jeune fille, et souviens-toi, surtout, que si jamais tu te trouvais forcé d'entrer en correspondance avec elle, il est de ton devoir de faire tous les efforts pour la ramener à la raison. En ce moment, je te le répète, tu n'as rien de mieux à faire que de garder le silence. Et, puisque tu n'as pas montré cette lettre à ta femme, tu feras bien de ne pas lui en parler; car cette Maria, tu en conviendras toi-même, a une si singulière manière d'exprimer son amour filial pour toi, que la femme la moins soupçonneuse ne pourrait s'empêcher de donner à cet amour un autre nom. Maintenant, je te laisse à ton travail; nous nous reverrons tantôt à dîner.

[1] Adam Lux, député de la ville de Mayence à la Convention, arriva à Paris avec les plus purs sentiments républicains. La vue de la Terreur l'irrita au point qu'un jour il allait se poignarder aux yeux de la Convention. Ses amis l'arrachèrent malgré lui de la salle, et l'établirent dans une paisible retraite du bois de Boulogne. Il y vécut pendant plusieurs semaines, entièrement occupé de la lecture des lettres de Brutus à Cicéron. Dans la soirée du 17 juillet 1793, il sortit pour aller se féliciter avec ses amis de la mort de Marat. Dans la rue Saint-Honoré, il rencontra la charrette qui conduisait Charlotte Corday à la guillotine. Une populace furieuse la suivait en lui adressant les épithètes de dévote et d'aristocrate. Le regard de l'héroïne planait avec calme sur ce peuple qui l'injuriait. Adam Lux comprit ce regard; l'âme de Charlotte Corday venait de se révéler à la sienne et d'y faire éclore de nouveau toutes les fleurs de ses nobles espérances. Le lendemain, il écrivit une justification très-modérée de Charlotte Corday; car, tout en admirant les intentions de cette jeune fille, il manifestait son horreur pour l'assassinat, quel qu'en pût être le motif. On le conduisit à la Force. Là, il apprit que, dans l'espoir de le sauver, son ami Wedekind avait écrit dans le journal de la Montagne qu'Adam Lux ne défendait Charlotte Corday que parce qu'il en avait été passionnément amoureux. Indigné de ce moyen de défense, Lux démentit énergiquement son ami et demanda à être jugé. Dans la matinée du 10 octobre 1793, il fut traîné à la barre du tribunal révolutionnaire; à cinq heures du soir, sa noble tête tombait dans le panier qui, environ trois mois plus tôt, avait reçu celle de Charlotte Corday.

Et les deux amis s'embrassèrent tendrement. Resté seul, Jean-Paul relut à plusieurs reprises la lettre de Maria, puis il l'enferma dans un tiroir de son bureau. Après avoir passé la main sur son front, comme pour en chasser les pensées qui l'obsédaient, il se mit à travailler; ses idées sautillaient autour de lui comme des feux follets. Pour parvenir à les concentrer sur un seul point, il eut recours à son moyen habituel, qui était de boire de temps en temps une gorgée de vin de Roussillon, dont on plaçait chaque matin une bouteille sur son bureau. Ce stimulant lui était si précieux que, pendant ses repas, il refusait de boire du vin, afin, disait-il, de ne pas affaiblir par un usage trop fréquent ce qui pour lui n'était qu'un moyen de travail.

Bientôt son cœur et sa tête ne furent plus qu'à *Levana,* et les heures s'écoulèrent avec la rapidité de l'éclair.

Otto revint pour le dîner. Après le repas, les deux amis firent une longue promenade pendant laquelle ils ne s'entretinrent que des souvenirs de leur jeunesse. Jean-Paul paraissait avoir entièrement oublié la lettre de Maria, et Otto se garda de la lui rappeler, car il ne pouvait s'empêcher de craindre que l'apparition presque fantastique de cette jeune fille ne vînt troubler la tranquillité parfaite qui rendait la vie de famille de son ami si douce et si heureuse.

III.

Le lendemain, Jean-Paul reprit sa vie laborieuse, bien rarement égayée par quelque distraction, telle qu'une soirée passée dans une société littéraire qui s'était formée à Bayreuth, sous le titre de *l'Harmonie,* et où il se rendait, toujours suivi de son chien et son écureuil sur l'épaule. Parfois aussi il ne pouvait se dispenser d'aller dîner au palais de l'Ermitage, où le prince Pie ne manquait jamais de s'installer dès le commencement de mai, afin, disait-il, de jouir librement du réveil de la nature. Pour donner une juste idée du cas que ce prince faisait de Jean-Paul, il suffira de dire que le chien était toujours nominativement invité avec son maître, car le grand poëte avait positivement déclaré que, sans ce compagnon fidèle, il ne s'assoirait pas même à la table d'un empereur. Et, lorsque les courtisans osaient exprimer à leur maître la surprise que leur causait cette condescendance, le prince leur répondait :

— L'étiquette des cours peut reculer sans honte devant le caprice d'un homme dont le génie a régénéré les idées morales de l'Allemagne.

Un soir que Jean-Paul revenait du palais de l'Ermitage, où des promenades et des conversations intimes avec le prince le retenaient toujours jusqu'à la nuit, il trouva sa femme qui l'attendait dans la chambre que nous connaissons.

— Ma présence ici t'étonne, dit-elle après l'avoir embrassé avec effusion; je vais te l'expliquer. Nous ne nous trouvons ensemble qu'aux heures des repas; mais alors nos enfants nous entourent, et je voudrais te parler sans témoins.

— Qu'as-tu donc de si mystérieux à me dire, ma chère amie? »

Cette question toute simple embarrassa Caroline. Après quelques instants d'hésitation, elle remit une lettre à son mari.

— C'est encore de Mayence, dit-elle; on l'a apportée ce soir : c'est la quatrième dans l'espace de huit jours.

— Je conçois qu'une pareille persévérance t'étonne, puisque moi-même j'ai peine à me l'expliquer.

— Eh bien! moi, mon ami, je me l'explique parfaitement; elle est le résultat de ton silence, et ce silence, tu le gardes parce que tu ne veux pas entretenir des relations qui pourraient blesser le cœur de ta femme. Je te remercie de cette délicatesse; mais le moyen que tu emploies pour empêcher cette Mayençaise de t'écrire lettre sur lettre est mauvais. Fais une réponse telle que ton cœur et ta raison te la dicteront; et, si le sentiment qu'on t'exprime est vraiment coupable, il n'osera plus se manifester. Au reste, en le croyant tel, tu peux t'être trompé, mon ami, car il y a toujours dans les lettres de femmes une certaine exagération qu'il est facile de mal interpréter.

Jean-Paul ouvrit le tiroir qui contenait les lettres de Maria, et les présenta à sa femme.

— Dès la première, dit-il, je me suis repenti de ne pas te l'avoir communiquée, et cependant j'ai persisté. Le sot amour-propre qui hésite devant l'aveu d'une faute nous en fait toujours commettre de nouvelles; pardonne-moi et lis.

Caroline relut plusieurs fois certains passages de la première lettre, puis elle la rendit à son mari.

— Pourquoi donc, dit-elle, cette Maria ne veut-elle pas que tu devines son nom de famille? Est-ce que son père aurait appartenu à quelque maison souveraine?

— Il n'était ni prince, ni roi, mais tout simplement un de ces héros dignes des temps primitifs de la Germanie : c'était Adam Lux.

— Mais qu'est-ce qui te prouve que Maria soit en effet la fille de cet homme?

— Sa seconde lettre, qu'elle a signée de son nom. La voici.

Dans cette seconde lettre, Maria s'efforçait de donner le change sur le véritable sens de la première, et de révoquer surtout le fatal *post-scriptum* dans lequel elle avait exprimé le désir de vivre près de lui. Cependant, plus elle protestait contre ce qu'elle avait osé dire, plus elle le confirmait. Reconnaissant qu'elle avait aggravé le mal, elle s'était empressée d'écrire une troisième lettre, puis une quatrième, celle que Caroline était venue apporter à son mari. Ces deux dernières différaient peu de la seconde; mais la chaleur avec laquelle elle peignait son repentir, les traces des larmes tombées sur le papier, la prière plusieurs fois répétée d'oublier ce qu'elle avait eu le malheur de dire, et qu'elle redisait pourtant en termes différents et plus passionnés encore, ne permirent plus à Caroline de douter que cette jeune fille n'eût conçu pour son mari un autre amour que celui d'une fille pour son père. Malheureusement, la crainte de paraître jalouse l'empêcha d'exprimer franchement ses soupçons; et elle se borna à rendre à Jean-Paul, avec un calme affecté, la dernière lettre, qu'il avait parcourue des yeux pendant qu'elle était occupée à lire les premières.

— Je crois, dit-il, que Maria, douée d'une étincelle de l'âme de son père, cherche un monde idéal où rien de vulgaire, rien de petit ne puisse trouver place. Elle sent que la violence de ses aspirations vers ce monde est coupable; elle demande un père pour lui aider à la tempérer. Je serai ce père, et je suivrai ton conseil en lui écrivant en ce sens.

Caroline regarda son mari avec surprise. Sa profonde vénération pour la noblesse de son caractère ne lui permettait pas de douter de sa sincérité, mais l'idée qu'il allait entrer en correspondance avec Maria la désespéra, et cependant elle-même lui avait conseillé de le faire; et comment avouer qu'elle avait changé d'avis, sans faire connaître les causes de ce changement? Ne se sentant pas la force de supporter plus longtemps la fausse position dans laquelle elle se trouvait, pour la première fois de sa vie, envers son mari, elle lui rappela qu'il était tard et se retira brusquement, sous prétexte qu'elle ne voulait pas le priver plus longtemps du repos dont il devait avoir besoin. Jean-Paul la suivit des yeux d'un air stupéfait.

— Qu'a-t-elle donc?... se dit-il; de la jalousie comme une femme vulgaire?... Oh! non, cela est impossible.... Une boutade?... un caprice?... C'est mal, très-mal; je la gronderai demain... Et pourquoi?... Ne faut-il pas finir par pardonner?... Autant le faire tout de suite.... Oui, ma Caroline, je te pardonne.

Et, pour se convaincre que cette résolution n'était pas une indulgence, mais une justice, il se plaça devant son bureau et se mit à écrire le résumé de toutes les vertus de sa femme.

Par ce procédé singulier, qu'il étendait sur toutes les personnes de son entourage, dès qu'il croyait avoir à s'en plaindre, il entretenait la plus douce paix dans son intérieur. Comment se fâcher sérieusement contre une femme, un ami, une domestique même dont on vient de se représenter les bonnes qualités dans un faisceau tellement serré, que les défauts n'ont pu y trouver place? Au reste, les qualités aimantes de son cœur lui faisaient si facilement oublier les torts d'autrui envers lui, que, lorsqu'il s'agissait d'une de ces offenses ou de ces fautes qu'on ne peut pardonner sans violer son devoir, il avait recours au même moyen par lequel il affermissait sa bonté naturelle, mais dans le sens inverse, c'est-à-dire que ce n'étaient plus les bonnes qualités, mais les défauts qu'il réunissait ainsi dans un foyer ardent, afin d'en faire jaillir l'étincelle de la colère.

En relisant le portrait moral qu'il venait de faire de sa femme, il la trouva parfaite, d'où il conclut qu'elle ne tarderait pas à revenir de ses préventions à l'égard de Maria, d'autant plus qu'il avait la conviction de modérer les élans de cette jeune fille, dès qu'il lui aurait écrit une lettre paternelle. Aussi se mit-il aussitôt à faire cette lettre, sans songer qu'on était déjà au lendemain.

Jean-Paul à Maria.

« J'ai reçu vos quatre lettres, parties d'un cœur excellent, mais trop
» agité. Dès la première, j'ai deviné votre nom, et le meilleur de mes
» amis, à qui je l'avais communiquée, l'avait deviné avant moi. Votre
» noble père méritait une pareille fille. La terre qui a été si injuste à
» son égard lui offre maintenant une compensation, puisque du haut
» du ciel il peut voir sa fille animée des plus nobles sentiments. Et
» cependant, j'en suis convaincu, il désire ardemment qu'un homme
» loyal et bon devienne le père spirituel de sa Maria, qu'il apaise la
» tempête qui la pousse avec trop de véhémence vers le bien; qu'il
» lui dise que, dans la vie réelle, et surtout chez les femmes, les
» emportements les moins blâmables finissent par les précipiter au
» milieu des épines et des poignards de la terre; que le type de la
» puissance et de la sainteté (le Christ) était calme et doux.... Oui,
» votre père désire que le père spirituel qu'il demande pour sa Maria
» lui dise que son âme peut prendre le vol hardi de l'aigle, mais

» que dans le monde elle doit se borner à marcher; qu'elle peut » laisser son cœur s'embraser, mais qu'elle ne doit agir que lorsque » le feu sera devenu lumière.

» Eh bien! tu l'as trouvé, ma chère fille, ce père spirituel, et il t'a » dit ce qu'il devait te dire.

» C'est parfaitement bien éveillé que j'ai interprété ton rêve de venir » dans ma maison. Tu ne peux quitter ta mère; il est donc plus probable » que j'irai te voir un jour qu'il ne l'est que tu puisses venir chez moi.

» Je t'aime de tout mon cœur, ma chère fille, et nous t'embrassons » tendrement ma femme et moi. Reste toujours bonne et pure comme » tu l'es maintenant, chère Maria.

» Ton père, » JEAN-PAUL. »

« C'est bien, dit-il après s'être relu; j'ai parlé de ma femme de manière à lui prouver qu'elle connaît notre correspondance, c'est assez lui dire que cette correspondance ne peut être que celle d'un père avec sa fille.... Elle me répondra.... Caroline trouvera-t-elle sa réponse assez calme?... Les femmes se jugent trop sévèrement entre elles.... Elles ne s'aiment pas, c'est parce qu'elles nous aiment trop; aussi n'avons-nous pas le droit de leur en faire un crime.... Si la première lettre de Maria n'est pas encore telle qu'elle devrait être pour gagner l'amitié de ma femme, je ne la lui montrerai pas.... Cependant, d'après l'entretien de ce soir, cette subite réserve pourrait l'étonner.... J'oublie que depuis plus de huit jours déjà je devrais être installé à mon Ermitage. Dès demain j'irai avertir la mère Rollwenzel de me préparer ma chambre et de recevoir mes lettres. »

Charmé d'une résolution qui devait concilier tous les intérêts, il donna à Maria sa nouvelle adresse, et allait se retirer dans sa chambre à coucher lorsqu'il s'aperçut que le jour était prêt à paraître.

« Ce n'est pas la peine de me déshabiller... dit-il. En attendant qu'il fasse jour chez ma femme, je remplirai mon sac de pèlerin avec les livres et les papiers nécessaires à mon travail. »

IV.

Depuis plusieurs jours déjà, Jean-Paul se levait presque avec le soleil. Après s'être habillé à la hâte, mais sans mettre de cravate, car jamais il ne voulut se soumettre à cet usage, il donnait à son oiseau de Canarie et aux autres commensaux qu'il avait établis dans sa

chambre une nourriture suffisante pour le reste de la journée. Ces préparatifs achevés, il remplissait de papiers et de livres une gibecière qu'il suspendait sur son épaule, jetait sur sa tête un feutre gris à larges bords, s'armait d'un gros bâton noueux, et, toujours suivi de son chien, il sortait de la maison et de la ville. Dans ce trajet, il ne manquait jamais de faire un détour, afin de passer devant la porte d'un brasseur dont la grosse femme, fière de recevoir chaque matin un salut du grand poëte, le guettait au passage pour lui souhaiter le bonjour, souhait qu'il lui rendait de la manière la plus affable, en ajoutant d'un air de triomphe :

« Nous aurons bientôt de la pluie; » ou bien : « Ce beau temps continuera, vous verrez, vous verrez. »

C'est que Jean-Paul avait la manie de prédire le temps d'après certains signes météorologiques. Ce métier de prophète l'exposait à de nombreuses déceptions et à des railleries qui, souvent, le piquaient au vif. La femme du brasseur seule avait une foi inébranlable en ses pronostics et en soutenait l'infaillibilité, même contre l'évidence. Le poëte le savait; aussi aimait-il à passer devant la porte de cette digne femme pour lui jeter quelques-uns de ses oracles.

A peu de distance de la brasserie commence la magnifique avenue de châtaigniers qui conduit au château de l'Ermitage. Là où cette avenue tourne brusquement à gauche et forme un angle aigu, s'élève une maison de chétive apparence; c'est vers cette humble demeure que Jean-Paul s'avance à grands pas.

A son approche, une petite vieille sort avec précipitation, salue Jean-Paul avec une joie respectueuse, le fait monter dans l'unique chambre du premier étage, et, pendant qu'il jette son chapeau et son bâton dans un coin, qu'il place ses livres et ses papiers sur une table à écrire, elle lui demande s'il n'a pas d'ordre à lui donner.

« Toujours la même chose, ma bonne Rollwenzel, répond-il; le dîner pour deux heures au plus tôt. D'ici là, que personne, pas même vous, ne vienne me troubler, à moins qu'il ne m'arrive une lettre de Mayence.

— Soyez tranquille; je sais que vous en attendez une. »

Et elle sort en jetant un regard ému sur l'illustre poëte, pour lequel elle a une vénération qui touche de près au fanatisme.

La table sur laquelle Jean-Paul travaillait dans cette singulière maison de campagne était placée près d'une fenêtre d'où l'on pouvait voir une partie de la vallée et des montagnes qui la forment. C'était sur ces montagnes surtout que le regard de Jean-Paul aimait à s'arrêter; son

imagination ne manquait jamais de les franchir et de descendre dans des vallées riantes où, grâce aux lunettes d'approche du souvenir, il voyait Wonsiedel[1], Joditz[2], Schwarzenbach[3], Hof[4]. Et les premières années de sa vie, son enfance, son adolescence, sa jeunesse tout entière, semblables à des fantômes ailés, passaient devant son âme en lui rappelant des souffrances bien propres à jeter de l'aigreur dans une âme vulgaire. Pour Jean-Paul, cependant, le souvenir de ses souffrances n'était qu'un stimulant à l'amour et à la compassion, car plus il avait souffert, plus il comprenait qu'il était du devoir de chaque enfant de Dieu de faire tous ses efforts pour épargner à ses frères des maux dont il avait lui-même connu toute l'amertume.

En ce moment encore des sensations de cette nature l'absorbaient tout entier.

« Oui, — se dit-il à lui-même, en arrêtant ses regards sur les montagnes qui, à chaque pas que le soleil faisait sur l'horizon, laissaient tomber un pan de leur manteau brumeux, — oui, là, j'ai beaucoup souffert, mais là aussi, j'ai été beaucoup aimé... il est si beau d'être aimé... et plus l'amour nous est accordé comme un don gratuit, plus on apprend à le mériter.... Cependant le cercle des tendres affections dont j'ai été l'objet, et qui d'abord était si étroit, n'a cessé de s'élargir... en a-t-il été de même de mes efforts pour me rendre digne de ce bonheur? Je commence à craindre que l'on pourrait m'accuser de plus d'une ingratitude.... Cette pauvre Maria, par exemple, comme je lui ai répondu froidement... je l'ai blessée, sans doute. Elle est persuadée maintenant qu'elle s'est trompée en me supposant animé des nobles et tendres sentiments que je peins dans mes ouvrages. Elle ne sait pas que ma pensée est toujours près d'elle, que je voudrais la savoir tranquille, heureuse surtout. Hier, j'espérais encore qu'il pourrait en être ainsi, aujourd'hui je ne l'ose plus, mon rêve ne me le permet pas, car les rêves ne sont pas seulement les résultats fortuits de la surexcitation des organes du cerveau que rien, pas même la mort apparente du corps, ne peut réduire au silence. Non, ils sont un moyen dont la Divinité peut se servir et se sert parfois pour nous annoncer d'avance cer-

[1] Petite ville du Fichtelgebirge où naquit Jean-Paul Richter.

[2] Village dans les mêmes montagnes. Le père de Jean-Paul avait été nommé pasteur de ce village peu d'années après la naissance de son fils.

[3] Petite ville dans le Fichtelgebirge où s'écoula la dernière partie de l'enfance de Jean-Paul, jusqu'au moment où il fut mis au collége de Hof. Il revint même dans cette petite ville exercer le métier de maître d'école.

[4] Ville assez considérable, qui possède un fort bon collége où Jean-Paul commença ses études.

tains événements importants de notre avenir. Oui, le songe que j'ai eu cette nuit a une signification prophétique... laquelle?... je le saurai bientôt. En attendant, accordons-lui une place dans le cahier où j'inscris mes rêves, lorsqu'ils offrent des images suivies, une action, un fait. »

Il se mit à son bureau, sur lequel il avait déjà étalé le cahier en question, et voici son rêve tel qu'il l'y consigna :

« Un jour il y aura un dernier homme sur cette terre, le pressenti-
» ment que j'en ai m'obsède souvent. Hier au soir, je l'ai emporté
» dans mon sommeil, et j'ai rêvé que j'étais cet homme [1].

» Debout sur une montagne de l'équateur, je regardais l'eau qui cou-
» vrait toute la surface de la terre; d'immenses amas de glaces bril-
» laient aux deux pôles; la lune et le soleil étaient suspendus très-bas,
» et leurs disques, d'une largeur démesurée et d'un rouge de sang,
» brillaient comme deux yeux ennemis ou deux comètes menaçantes.
» Les nuages amoncelés se précipitaient à travers le ciel comme un
» torrent impétueux; l'éclair seul, en étendant ses ailes de feu, déchi-
» rait parfois leurs masses opaques, à travers lesquelles j'apercevais de
» grandes plaques d'un bleu foncé. Alors une voix intérieure me dit :

» — Dernier homme, lève tes regards vers le ciel, car sur la terre
» tout est déjà anéanti! Les fleuves se sont confondus avec la mer; les
» corps humains dans lesquels les corps antérieurs vivaient comme les
» pétrifications dans les ruines, vont se dissoudre sous cette mer. La
» vague seule résonne encore; car elle est devenue muette pour tou-
» jours, la cloche dont les tintements, en marquant la mesure du
» temps, conduisaient tes frères à la poursuite des siècles, essaim
» d'abeilles sans cesse fuyant devant eux. Bientôt les grains de sable
» que vous appeliez des étoiles, et l'atome que toi seul tu habites
» encore, vont s'élancer vers les hauteurs; le soleil prendra le petit
» cercueil de l'espèce humaine sous son bras, et légèrement couvert
» par la poussière de la terre en dissolution, il ira, avec une multitude
» de frères, danser joyeusement autour de l'étoile mère!

» Faible mortel, toi qui trembles devant tout ce qui doit exister plus
» longtemps que toi, écoute encore.

» — Les soleils de la voie lactée aussi finiront par se saisir, se com-
» battre et n'être plus qu'un serpent dévorant ses propres anneaux! Et
» un chaos de mondes en fusion luttera contre lui-même en répandant

[1] Une partie de ce rêve se retrouve dans un morceau fantastique de Jean-Paul, auquel il a donné ce titre : *la Société merveilleuse de la nuit du nouvel an.* — Jean-Paul avait réellement sur les rêves les idées qui lui sont attribuées ici.

» des flots de sang; e l'ombre noire et sillonnée d'éclairs de ce chaos » orageux vacillera dans l'infini, où sa petitesse la fera passer » inaperçue. Et bien au-dessus et au-dessous de cette ombre, de nou- » velles étoiles brilleront d'un éclat paisible dans des milliers de voies » lactées nouvelles.

» Tu frémis de terreur? n'importe, écoute encore.

» — Dans l'éternité, il viendra un jour où toutes ces voies lactées » nouvelles s'abîmeront à leur tour, et il n'y aura plus dans l'infini que » des nuées chargées d'orages, formées par des soleils en dissolution, » et les ténèbres s'étendront sur toute la création! Mais Dieu sera tou- » jours là, lui seul sera lumière au milieu des ténèbres, et le jour » renaîtra!

» Maintenant, dernier homme, ne parle plus du passé mesquin de » ta petite terre. Dieu tient dans sa main le tonnerre, la tempête, la » douleur; il dispose de l'éternité! L'homme n'a cessé d'accuser le Très- » Haut; et à mesure que sa motte de terre montait ou descendait, il » disait: « Le soleil se lève, le soleil se couche ». Insensés que vous » étiez, le vrai soleil n'a ni soir ni matin, il brillera éternellement, » mais il t'attire, toi et ton monde, vers des régions inconnues!

» Dernier homme! cesse de méditer sur les âges qui t'ont précédé et » qui te suivent; l'univers n'a pas d'âge, l'éternité est toujours jeune. » Précipite-toi sur sa vague, quand elle arrivera jusqu'à toi! Cette » vague aussi finira par se tarir, mais toi, tu ne finiras point!...

» Consolé et fortifié par cette voix, je regardai les nuées qui conti- » nuaient à voyager entre le ciel et l'eau; une colombe partie de l'orient » les traversait d'un vol rapide, et des nacelles aériennes, montées par » de blancs fantômes, s'efforçaient de la suivre de près; ce qui ne m'a » pas empêché de reconnaître dans ces fantômes les êtres chéris que la » mort m'avait enlevés depuis longtemps.

» Une dernière nacelle nageait plus lentement et finit par s'arrêter » près de moi. Un voile de deuil l'enveloppait, et à travers ce voile je » distinguai une vierge à l'attitude pensive, au regard inspiré, au front » radieux et ceint d'une couronne de roses. Il m'était impossible de » distinguer ses traits, et je sentais pourtant que je la connaissais.

» — Es-tu morte déjà? lui demandai-je, ou vis-tu encore?

» — C'est vivante, me répondit-elle, que je me suis embarquée sur » la plus sombre des nacelles de la mort, qui vogue vers l'éternité!

» Et des étoiles tombaient dans le frêle esquif sans le briser, et la » vierge semait tranquillement dans l'espace les roses qu'elle arrachait » de sa couronne.

» Tout à coup les images se confondirent : je croyais que je m'étais » éveillé, c'était mon rêve qui était devenu plus simple et plus humain. » Il me semblait que j'étais debout près de ma fenêtre et que je regar» dais passer les nuages. Au même instant ma porte s'ouvrit, et une » voix douce, sortie d'une poitrine vivante, m'appela par mon nom. Je » me retournai et je vis une femme, le visage légèrement marqué de » petite vérole, mais belle par l'expression et l'harmonie de ses traits.

» — Te voilà ! lui dis-je, comme si je la connaissais intimement ; je » remercie Dieu de ce que tu ne me sois pas apparue dans une des » nacelles de la mort.

» — Et qu'en sais-tu ? me répondit-elle, tu ne m'as vue qu'à travers » le voile qui entourait mon esquif.

» — Mais qui es-tu donc ?

» — Je m'appelle Maria !...

» Le bond que je fis pour m'élancer au-devant d'elle me réveilla » entièrement, car j'avais sauté au bas de mon lit. Il faisait déjà assez » jour pour que je pusse donner à mes bêtes leur nourriture quoti» dienne. Cette occupation et l'air frais du matin, car je m'étais » empressé d'ouvrir ma fenêtre, achevèrent de chasser l'illusion dont » au premier moment de mon réveil je me croyais encore entouré, » mais le souvenir m'en est resté fidèle.

» Je suis fort curieux de voir les événements que la voix mystérieuse » de l'avenir m'a annoncé par ce rêve singulier. »

Après avoir écrit cette dernière phrase, il ferma le cahier de ses rêves et voulut s'occuper d'un autre travail. Mais les tableaux fantastiques qui lui étaient apparus pendant son sommeil le préoccupaient toujours.

« Oui, se dit-il à lui-même, c'est bien Maria que j'ai vue, c'est bien elle qui était dans cette nacelle aérienne.... Certes, il lui est arrivé quelque malheur.... Sera-t-il en mon pouvoir d'y remédier ?... pourquoi m'en inquiéter d'avance et user ainsi inutilement mon courage ? La vie est-elle autre chose qu'un enchaînement de malheurs possibles ? Vouloir les combattre avant qu'ils soient arrivés, c'est prendre des moulins à vent pour des géants, et se mettre hors d'état de combattre les géants véritables quand ils viennent nous attaquer. »

La porte s'ouvrit doucement. C'était la mère Rollwenzel qui entrait sur la pointe du pied et s'avançait avec précaution vers la table. L'expérience lui avait prouvé plus d'une fois que, lors même que Jean-Paul avait donné la permission de l'interrompre pendant qu'il travaillait, on était toujours exposé à devenir l'objet d'un violent accès de colère

Mais cette colère s'apaisait si rapidement qu'elle n'avait rien de redoutable; aussi ce ne fut pas pour s'y soustraire, mais pour épargner au grand poëte un emportement nuisible à sa santé, que la bonne vieille fit glisser deux lettres par-dessus le bras qui tenait une plume inactive en ce moment, puis elle se retira comme elle était venue.

Jean-Paul cependant avait tout entendu, tout vu comme on entend et voit les choses dans un demi-sommeil. A l'aspect de deux lettres avec le timbre de Mayence, il s'élança brusquement du monde de l'idéalité dans celui de la vérité matérielle, et il ouvrit la première de ces lettres qui lui tomba sous la main.

Maria à Jean-Paul.

« Vous ne me répondez pas... vous me méprisez... j'ai été imprudente, folle... je commence à douter de moi-même.... J'ai tort, car » je suis restée pure, mais je ne survivrai pas à la certitude de m'être » rendue méprisable aux yeux du seul homme dont j'ai désiré l'estime, » l'amitié. Trop de fois déjà, je t'ai exprimé la crainte de m'être rendue » indigne de cette estime, de cette amitié.... Maintenant tout est terminé pour moi.... Avant de quitter ce monde pour toujours, je » regarde encore une fois et pendant longtemps son image chérie. » Cette image m'a consolé souvent sans jamais me méconnaître; que » ne puis-je l'emporter avec moi!... Aujourd'hui enfin je me permets » de lui donner un premier, un dernier baiser.... Hélas! ma pauvre » mère, ma pauvre sœur!... Pourquoi n'est-ce pas en rêve seulement » que je t'ai écrit ces fatales lettres?... elles ne sont que trop réelles, et » je ne puis résister ni à ma douleur ni à mon repentir.... Je meurs » avec plaisir, afin de te prouver que je t'aime comme on aime les » anges.

» Le 31 mai, à deux heures du matin.

» MARIA. »

Jean-Paul eut le courage de lire deux fois ces tristes lignes. Ses yeux restèrent secs, mais ses traits se contractèrent, son cœur battait avec violence et le rêve de la nuit repassa devant sa pensée.

« Pourquoi, murmura-t-il, n'a-t-elle pas fait monter avec elle, dans la nacelle de la mort, le dernier homme de la terre? »

Et pendant plusieurs minutes son cerveau continuait à confondre le rêve et la réalité. La seconde lettre frappa enfin ses regards.

« Que peut-on m'apprendre encore? pensa-t-il en la décachetant,

sans doute les détails de sa mort.... Mais c'est encore elle qui m'écrit.... La digue qui sépare le temps de l'éternité s'est-elle rompue? N'y a-t-il plus ni morts ni vivants; sommes-nous tous les nouveau-nés de la tombe?... Lisons :

Maria à Jean-Paul.

« Me pardonnerez-vous d'être encore parmi les vivants?... Oh! oui, » votre lettre me permet de l'espérer. Cette bienheureuse lettre, je » viens de la recevoir! Avant de l'ouvrir, je l'ai couverte de larmes de » joie et de baisers, puis je l'ai lue.

» Il est donc vrai, tu m'as acceptée pour ta fille... et j'ai voulu » mourir!... Père adoré, laisse-moi te raconter l'histoire de cette nuit » cruelle.

» Mon désespoir avait atteint son plus haut degré.... Jugeant de la » grandeur de ta colère d'après celle de mon repentir, et ne pouvant » vivre plus longtemps avec la conviction de m'être attiré le mépris de » l'homme que j'avais choisi pour être mon sauveur, je t'ai dit un der- » nier adieu et je suis sortie furtivement de la maison. Mon premier » soin a été de jeter cet adieu dans la boîte aux lettres qui se trouve » dans la rue qu'il me fallait traverser pour arriver sur le pont. Là, je » tirai de mon sein le poignard dont je voulais me percer avant de me » précipiter dans le fleuve, afin de rendre inutiles les efforts que l'on » pourrait faire pour m'arracher à la mort. Puis j'attendis le lever du » soleil, car je voulais le voir une dernière fois. Il parut presque » aussitôt; j'allais me frapper, un bras résolu arrêta le mien : c'était » celui de ma sœur!...

» Poussée par je ne sais quel pressentiment, elle m'avait suivie de » loin.... Sa douleur et le tableau qu'elle me fit du désespoir de notre » mère si j'avais réalisé mon projet m'arrachèrent la promesse de leur » consacrer à toutes deux une vie à jamais désenchantée; mais, malgré » tous ses efforts, elle n'a pu obtenir de moi l'aveu de ce qui m'avait » poussée à vouloir mourir.

» A peine de retour dans notre demeure, je reçus votre bienheureuse » lettre! Que n'aurais-je pas donné pour n'avoir pas fait partir l'im- » prudent adieu que j'ai eu la folie de vous adresser. Si le ciel n'est » pas entièrement sourd à ma prière, c'est cette lettre, que je vais à » l'instant porter à la poste, et que vous recevrez sans doute en même » temps que celle de cette nuit, que vous ouvrirez la première.

» Je ne dis plus que ma vie est à jamais désenchantée, car j'ai un » père, un ami; et ce père, cet ami, c'est Jean-Paul! lui, qui depuis

» mon adolescence, où j'ai commencé à lire ses écrits, a été pour moi » un saint, un Christ! lui dont la main invisible m'a soutenue sur la » mer orageuse de la vie, où tantôt le doute et tantôt le découragement cherchaient à me faire tomber dans l'abîme; c'est le poëte qui » réunit à lui seul toutes les perfections dont il a doté les héros de ses » ouvrages; c'est toi enfin, toi l'unique être vivant qui as pu trouver » une place dans le monde idéal que je me suis créé, toi qui m'as » prouvé que l'ami que j'ai demandé à Dieu n'est point une impossibilité » matérielle en ce monde, puisque tu existes! Aussi n'est-ce que près » de toi, n'importe à quel titre, à quelle condition, que je puis trouver » le repos et le bonheur. Songes-y, père bien-aimé, et prends pitié de » ta fille.

» Maria. »

Le passage subit de la douleur que lui avait fait éprouver l'idée de la mort de cette jeune fille à la certitude qu'elle était sauvée, avait tellement ému Jean-Paul, qu'il ne s'aperçut point que tout ce qu'elle venait de lui écrire justifiait complétement les prévisions d'Otto et celles de Caroline. Ce fut sous l'empire de cette émotion et surtout dans la crainte qu'un nouveau retard ne fît revivre dans l'âme ardente de Maria l'idée qu'il la trouvait indigne de son estime et de son amitié, qu'il lui répondit sur-le-champ.

Jean-Paul à Maria.

« Chère Maria, n'attribuez le retard que j'ai mis à vous répondre » qu'au peu de temps qu'il m'est possible de donner à mes affections » personnelles, et surtout à l'abondance des choses que j'avais à vous » dire, et qui devraient partir de la bouche pour arriver à l'oreille.

» Votre dernière lettre, que je viens de recevoir, m'a ému plus fortement que n'a pu le faire depuis longues années un malheur quelconque. Songez-y bien, Maria, sans l'intervention de votre sœur, » vous jetiez une ombre terrible sur le reste de mon existence.

» Si vous pouviez voir les nombreuses lettres qui encombrent mes » tiroirs, vous comprendriez qu'il m'est impossible d'y répondre immédiatement; mes meilleurs amis sont souvent obligés d'attendre plusieurs mois.

» Soyez-en bien persuadée, chère Maria, vos lettres m'ont enthousiasmé, je n'y ai vu que le noble amour d'une âme de feu et pas une » ligne qui fût indigne de vous ou de moi.

» C'était une grande imprudence de votre part que de vous attendre » à une réponse immédiate : ne pouvais-je pas être absent, malade, » mort même? Quoique la démarche à laquelle vous avez été poussée » par le motif auquel il vous a plu d'attribuer mon silence annonce » une grande force morale, je ne puis que la blâmer sévèrement; qu'il » n'en soit donc plus jamais question entre nous.

» Pour vous et pour moi, je désire que vous montriez mes lettres à » votre bonne mère; je n'ai pas le courage de me peindre la blessure » que vous avez faite à son cœur.

» Vous avez trop bonne opinion de moi : un auteur ne saurait être » aussi moral que ses livres, pas plus qu'un prédicateur n'est aussi » pieux que ses sermons.

» Écrivez-moi souvent et parlez-moi de tout ce qui intéresse votre » cœur. Un lien singulier vous a rapproché du mien, beaucoup plus » près que ne le sont mes connaissances et même la plupart de mes » amis. Ne tirez donc jamais de fausses inductions de mon silence.... » Notre première entrevue, qui arrivera un jour, bientôt peut-être, car » j'irai vous voir, me causera autant d'émotion que de ravissement.

» Tâche désormais, ma chère fille, d'être heureuse et tranquille; et » puissent ces lignes, que je m'efforce à dessein de rendre simples et » calmes, réjouir ton cœur sans jamais l'égarer ni le blesser.

» Ton père.

» JEAN-PAUL. »

Au premier courrier, Jean-Paul reçut une nouvelle lettre de Maria, qui, plus exaltée, plus passionnée que jamais, lui déclarait positivement qu'elle l'aimait beaucoup trop pour consentir à recevoir sa visite; qu'elle s'était au contraire fait le serment de ne jamais le voir en ce monde, parce qu'il n'y avait pour elle qu'un seul chemin honorable pour arriver jusqu'à lui, celui qui conduit à travers la tombe. Et, s'attachant à cette idée avec délire, elle dépeint le bonheur qu'elle goûtera lorsqu'elle le retrouvera dans le ciel. Puis elle le raille sur la gravité des conseils qu'il lui donne dans sa dernière lettre, proteste contre ce ton de précepteur, exige formellement que leurs relations restent un secret pour tout le monde, même pour sa mère, et finit par lui demander une boucle de ses cheveux.

Et ces manifestations incohérentes et contradictoires étaient entrecoupées par des phrases qui exprimaient la crainte toujours renaissante de perdre son estime en lui écrivant toutes ces choses.

Jean-Paul vit avec chagrin que le calme qu'il avait tant recommandé

à cette jeune fille était encore loin de son âme. Il comprit même que les relations qu'il entretenait avec elle augmentaient son exaltation, mais son silence avait été sur le point d'avoir des conséquences si funestes, qu'il ne songeait pas même à la possibilité d'employer de nouveau un moyen si dangereux pour Maria et très-douloureux pour lui, car en refusant ses conseils et ses consolations à cette malheureuse enfant, il avait déchiré son propre cœur. C'est que, dans un cœur aussi aimant que celui de Jean-Paul, la pitié pour des souffrances que la froide raison aurait pu trouver blâmables ne pouvait manquer d'être plus tendre qu'elle ne l'eût été dans celui de tout autre homme.

Le jugement de sa femme et de son ami sur cette jeune fille lui revenait parfois à la mémoire; mais il lui était impossible de douter de la pureté du sentiment que cette enfant lui avait voué. Celui qu'elle lui inspirait était presque aussi vif, et cependant, il avait beau l'examiner, il n'y trouvait rien de contraire à ses devoirs envers sa femme, même quand il envisageait ces devoirs dans leur acception la plus sévère; pourquoi n'en aurait-il pas été de même de Maria. Il est vrai qu'elle s'avouait coupable, mais Jean-Paul ne voyait dans cet aveu que le résultat naturel de la pureté virginale qui s'effraye de l'amour le plus innocent, quand il a pour objet un autre homme qu'un père, un frère ou un mari.

Ne voulant ni se montrer empressé, ni faire attendre trop longtemps sa réponse, il écrivit à Maria au bout de huit jours :

Jean-Paul à Maria.

« J'ai prié ma femme, chère Maria, de voir s'il y avait encore une » mèche de cheveux sur ma tête presque chauve. Elle en a trouvé une » et l'a coupée pour vous; c'est la meilleure réponse aux craintes que » vous m'exprimez dans votre dernière lettre.

» Je vous en supplie, au nom de votre repos, ne supposez jamais » que je puisse mal interpréter ce qu'il vous plaira de m'écrire. Est-ce » que je ne connais pas la bonté et la chaleur de votre cœur, si puissant » à tout idéaliser; et comment quelques lignes écrites sous l'inspiration » du moment pourraient-elles changer mes convictions à cet égard? » Il y a cependant quelque chose en vous que je blâme, ou du moins » que je déplore sincèrement : ce quelque chose, c'est le brûlant soleil » de votre intérieur, car s'il mûrit pour vous des fruits bien doux, il » les dessèche aussitôt.

» Maintenant je vais reprendre le ton de précepteur, quoique vous

» me l'ayez interdit. Votre serment de ne jamais me voir n'est point » valable, car on ne peut prêter serment qu'aux autres et jamais à soi-» même. Puis on ne saurait jurer de faire le bien et d'éviter le mal, » car c'est une obligation avec laquelle on arrive en ce monde, et » aucun serment ne saurait lui donner plus de force qu'elle n'en a par » elle-même. D'un autre côté, jurer une chose en dehors du domaine » de la moralité, telle que d'éviter pour toujours une ville ou une » personne, est une injustice ou une téméraire intervention dans les » arrêts du destin. Comme dernier argument, je vous dirai que votre » serment ne me regarde pas; aussi irai-je vous voir incessamment. » Vous pourrez alors vous servir de votre serment pour vous couvrir » les yeux comme d'un éventail, si toutefois je vous en laisse l'usage. » Je me fais d'avance un tableau délicieux de l'heure où vous verrez » ma Caroline et nos enfants, puis moi. Je procéderai dans le même » ordre pour voir vous et les vôtres.

» Chère et bonne âme, vous êtes la seule personne à laquelle, sans » l'avoir jamais vue, je parle à cœur ouvert et à laquelle j'envoie même » de mes cheveux. Me conduirais-je ainsi, si je n'avais pas une grande » affection pour vous, et si vous ne possédiez pas toute ma confiance, » vous qui avez voulu sacrifier pour moi beaucoup plus que je ne » mérite, ce dont je ne pourrai jamais vous récompenser.

» Ne vous laissez plus jamais troubler par mon silence, et ne l'attri-» buez qu'à des événements indépendants de ma volonté.

» Sois heureuse désormais, ma chère fille, ne te tourmente plus, si » tu ne veux pas que je me tourmente moi-même, car désormais tes » souffrances sont les miennes.

» JEAN-PAUL. »

« *P. S.* J'ai des raisons puissantes pour désirer que tu révèles tout » à ta mère et à ta sœur. Puisqu'elles ont pour toi une tendresse pleine » de confiance, je ne vois aucun motif raisonnable pour leur cacher » nos rapports. »

A peine cette lettre fut-elle partie, qu'il se demanda s'il ne devait pas réaliser immédiatement son voyage à Mayence. Et comme il avait cessé de montrer à sa femme les lettres de Maria, il ne savait trop comment lui annoncer sa subite résolution d'aller voir cette jeune fille avec elle et ses enfants. Alors il se souvint qu'Otto seul pourrait le tirer de cette situation embarrassante dont il ne pouvait s'empêcher de redouter parfois le dénoûment.

V.

Lorsque Jean-Paul arriva dans la vallée où se cache la ville de Hof, le crépuscule du soir commençait déjà à confondre les objets. Le cœur du poëte les reconnut cependant et les salua avec une vive émotion; car chaque rue, chaque maison de cette ville, chaque arbre, chaque colline ou montagne de ses environs, était une page de l'épopée de sa vie d'adolescent et de jeune homme. Aussi arriva-t-il chez son ami avec la fièvre du souvenir dans la tête, et dans le cœur l'ivresse de la reconnaissance envers la Divinité; car lorsqu'il comparait les années qui venaient de ressusciter dans sa pensée avec celles qui les avaient suivies, il croyait ne jamais pouvoir aimer assez ardemment ce Dieu dont la bonté paternelle l'avait si généreusement récompensé de son courage dans le malheur et de sa persévérance dans le bien.

Otto, qui avait lu sur les traits altérés et dans les regards humides de son ami ce qui se passait dans son âme, chercha à le calmer en le ramenant aux choses vulgaires de la vie.

— Sois le bienvenu, dit-il en le pressant dans ses bras; je gage que, selon ton habitude, lorsque tu te mets en route, tu as oublié de dîner. C'est l'heure de mon souper, mettons-nous à table.

Jean-Paul accepta avec plaisir, car il n'avait rien pris de la journée. Mais comme il mangeait très-vite et qu'il restait entièrement étranger à la conversation banale dans laquelle on cherchait à l'engager, Otto comprit que son ami avait besoin de lui parler en particulier; aussi, dès qu'il le vit repousser son assiette, ce qui, chez Jean-Paul, était un signe certain qu'il ne voulait plus manger, il se leva et le ramena dans sa chambre.

— Il paraît, lui dit-il alors, que ce n'est pas seulement pour me procurer le plaisir de te voir que tu es venu ici?

— Non, mon ami, c'est pour te consulter sur un voyage que j'ai projeté. Cette fois il ne s'agit ni de mon plaisir ni de ma santé, mais d'une démarche très-délicate, et que je crois être de mon devoir.

— Où veux-tu donc aller?

— A Mayence. Voici toutes les lettres de Maria, à l'exception de la première que tu connais. Tu trouveras dans le même paquet mon cahier de rêves. Lis par ordre de dates.

— Tu as raison, dit Otto après avoir lu, tes relations avec cette jeune fille sont sérieuses, graves, très-graves même! Et tu veux aller la voir?

— Oui. Je le lui ai positivement annoncé dans ma réponse à sa dernière lettre.

— Tu t'es bien pressé de répondre à cette singulière lettre.

— C'est que mon silence produisait un effet bien cruel, ainsi que tu as pu le voir. Maintenant, j'ai si peur qu'elle m'accuse de nouveau d'avoir mauvaise opinion d'elle, que j'ai mis dans ma lettre une petite mèche de mes cheveux, en lui disant toutefois que c'était ma femme qui l'avait coupée pour elle.

— Caroline est donc la confidente de cette singulière aventure?

— Je lui ai montré les quatre premières lettres de Maria, mais elle les a si mal interprétées, que, dans l'intérêt de son repos, j'ai donné mon adresse chez la mère Rollwenzel. Je suis sûr que ma femme croit maintenant que cette jeune fille a cessé de m'écrire.

Otto regarda son ami avec une surprise douloureuse.

— Comprends-tu bien, frère, lui dit-il, que chaque jour ta position devient plus embarrassante, plus fausse. Toi, la franchise, la loyauté même, te voilà réduit à voiler tes actions, je ne dirai pas par des mensonges, mais par des fictions poétiques.

— Aussi suis-je décidé d'en finir. Caroline lira tout ce que tu viens de lire, puis je la prierai de venir avec moi à Mayence pour m'aider à guérir cette malheureuse enfant d'une illusion du cerveau qui a jeté le trouble dans son cœur.

— Voici une résolution noble, loyale et digne de toi, mais je doute qu'elle obtienne le résultat que tu en espères. Au reste, avant de prendre un parti quelconque, il faut nous entendre sur l'opinion que nous devons avoir de Maria. Crois-tu enfin qu'elle t'aime, comme un homme dont elle voudrait être non la fille, mais, tranchons le mot, la femme, ou du moins la maîtresse?

— Je crois qu'elle craint trop souvent que l'affection qu'elle a pour moi ne soit en effet tel que tu viens de le dire; mais elle se trompe.

— Qu'est-ce donc qui te le prouve?

— Son énergie morale. Si un sentiment coupable avait pu se glisser dans son noble cœur, elle aurait eu la force de le vaincre. Le doute l'affaiblit et l'égare. Ce doute disparaîtra dès qu'elle m'aura vu tel que je suis en effet, c'est-à-dire flétri par le temps et par le travail, toujours animé du saint amour universel pour tous les cœurs souffrants et bons surtout, mais ne pouvant, ne voulant plus aimer individuellement que ma femme et mes enfants.

— Je conviens avec toi que l'enthousiasme avec lequel, depuis son adolescence, elle lit tes ouvrages, et rien que les tiens, a fini par

confondre dans son âme ardente le poëte avec ses plus nobles héros, ou plutôt par les résumer tous dans sa personne à lui. Alors, elle n'a plus vu en toi qu'un être d'une nature supérieure, descendu sur terre pour répandre le bonheur céleste dans tous les cœurs capables de l'apprécier. Mais ses lettres prouvent en même temps que si, ordinairement, l'imagination finit par ennoblir l'objet pour lequel le cœur a commencé par s'enflammer, chez elle le cœur a fini par s'enflammer parce que l'imagination avait commencé par t'ennoblir jusqu'à l'apothéose. Au reste, cela devait être ainsi, car le sang de la jeunesse finit toujours par matérialiser la passion la plus idéale que la femme la plus pure ait pu concevoir pour un homme. Maria sait qu'elle est arrivée à ce point, et voilà ce qui cause son repentir, sans lui donner la force de vaincre sa passion.

Jean-Paul fit un mouvement d'impatience.

— Ne m'interromps pas, continua Otto, et laisse-moi suivre mon raisonnement. Je viens de t'exposer l'opinion la plus favorable qu'on puisse concevoir de Maria. Mais il serait tout aussi naturel de supposer que ce repentir et toutes les extravagances qui s'ensuivent ne sont qu'un masque pour se rendre intéressante à tes yeux, et s'immortaliser avec toi comme ta maîtresse.

— Assez! assez! s'écria Jean-Paul.

Et se frottant le menton avec le creux de sa main, il la remonta jusqu'au front, et la passa sur sa tête depuis le sommet jusqu'à la nuque. Ce geste, par lequel il soulevait ses cheveux qui se hérissaient sous ses doigts écartés, était chez lui le signe certain d'une colère près d'éclater.

— Ne te fâche pas, mon ami, reprit tranquillement Otto, et ne va pas dire surtout que ma supposition soit indigne de la fille d'Adam Lux. Plus il y a d'élévation dans le caractère d'une femme, plus l'orgueil vient à son insu se mêler aux plus tendres sentiments de son cœur. Dans l'amour, par exemple, l'homme supérieur demande le dévouement sans bornes, l'admiration passionnée que l'on ne peut accorder qu'à l'être que l'on sent au-dessus de soi. La femme supérieure, au contraire, veut pouvoir être fière de l'objet de son choix, ainsi que tu l'as si bien démontré dans ton opuscule sur Charlotte Corday, quand tu dis qu'elle n'avait encore jamais aimé, parce qu'elle n'avait pas trouvé d'homme au-dessus d'elle. Maria sent ce que tu vaux et mettra sa gloire à pouvoir te sacrifier tout, ainsi qu'elle te l'a positivement déclaré dans sa première lettre, et qu'elle ne cesse de te le répéter. Tu peux donc être certain qu'elle veut être à toi, n'importe à quel titre,

à quelle condition. Une entrevue avec elle, dis-tu, la fera changer d'avis; et pourquoi? parce que tu as cinquante et quelques années? Mais qui te répond qu'elle ne te verra pas avec les yeux de son imagination malade? Au reste, quels que soient encore mes doutes sur son véritable caractère, je suis sûr qu'elle est de ces femmes qui ne voient jamais les rides d'un front qu'entoure l'auréole de la gloire. Et toi-même, crois-tu donc qu'une pareille démarche ne pourrait avoir aucune conséquence fâcheuse pour ton repos? Supposerais-tu que la supériorité de ton génie et la noblesse de ton âme t'ont affranchi de toutes les faiblesses de la nature humaine? Espères-tu pouvoir rester indifférent aux transports d'une jeune fille éprise de ton génie et de ta personne, au point de ne demander à la terre ni même au ciel d'autre bonheur que de t'entendre lui dire : Moi aussi je t'aime! J'ai la conviction du contraire, et je n'en demande d'autre preuve que ton rêve. Quand, à la fin de ce rêve, tu l'as vue entrer dans ta chambre, elle avait le visage marqué de petite vérole. Cette résurrection dans le cœur du vieillard d'une particularité de la petite fille de Joditz, qui la première a fait connaître au cœur de l'enfant les émotions de l'amour, ne signifie-t-elle pas que ce cœur pourrait finir par où il a commencé[1]?...

— Épargne-moi, frère... murmura Jean-Paul d'une voix étouffée.

— Je n'ai plus rien à te dire à ce sujet, car tu viens de comprendre qu'il y a dans le monde moral des dangers qu'il est plus sûr, plus honorable même d'éviter que de braver. Passons maintenant à des considérations moins délicates, mais tout aussi importantes. Il est impossible qu'une femme, quelque confiante, quelque douce qu'elle puisse être, voie tranquillement son mari recevoir de pareilles lettres, et surtout y répondre. Si ta Caroline connaissait cette correspondance, elle se sentirait blessée, son cœur se refoulerait sur lui-même. Qu'elle continue donc à ignorer tout ce que cette Maria pourra t'écrire encore, car je doute qu'elle se tienne pour battue, même quand tu auras cessé de lui répondre.

— Est-ce que je pourrais m'en abstenir, quand mon silence vient de de la pousser à une aussi terrible extrémité?

— Tu veux parler de sa tentative de suicide? ce n'était peut-être qu'une petite comédie romanesque. Mais lors même qu'elle y aurait

[1] Une petite fille du village de Joditz, et qui s'appelait Augustine, avait été le premier objet de l'amour enfantin de Jean-Paul, alors âgé de huit ans. Cette petite paysanne, dont il a conservé un tendre souvenir jusque dans sa vieillesse, était légèrement marquée de petite vérole.

été poussée par un désespoir réel, elle s'est laissé détourner de son projet, elle a consenti à vivre pour sa mère, pour sa sœur; tu peux désormais t'en remettre à leur tendresse vigilante, si un nouvel accès....

— Tout ce que tu me dis, — interrompit Jean-Paul, — me glace et ne m'éclaire pas; c'est parce que tu te crois obligé de comprimer toujours les sensations de ton cœur.

— Je ne les comprime pas, mon ami, mais je ne leur permets de se manifester que lorsqu'elles ont passé par le cerveau, où elles se refroidissent et deviennent ce que vulgairement on appelle raisonnables. Chez toi, au contraire, la pensée descend toujours au cœur, où elle devient brûlante et passionnée.

— Tu te trompes, Otto! — s'écria Jean-Paul. — Il y a en moi une force qui domine les sentiments de mon cœur et les mugissements des vagues du temps. Je ne suis pas froid quand je raisonne, je ne suis pas en délire quand je me laisse aller à des émotions que jamais peut-être aucun mortel n'a éprouvées. Je sens, je pense, j'observe en même temps, et je suis persuadé que je sentirai même l'instant de ma mort, c'est-à-dire celui où je ne pourrai plus ni sentir, ni penser ni observer. C'est pour la dernière fois que je t'aurai parlé de Maria, il est des secrets dont il faut savoir seul supporter tout le fardeau : la force qui est en moi me dira seule ce qui me reste à faire.

— T'aurais-je blessé? — dit Otto d'un air effrayé.

— Toi, frère? tu ne le crois pas! tu ne peux pas le croire! La douleur que me cause la triste situation de cette malheureuse enfant avait répandu un voile sur ma conscience; tu viens de déchirer ce voile, je t'en remercie.... N'aie plus aucune inquiétude sur le rôle que je vais jouer dans ce roman à la Werther, comme tu l'appelles.

Les deux amis se serrèrent la main en silence.

— Il commence à se faire tard, reprit Jean-Paul.

— Tu as raison, — dit Otto; — sortons.

Arrivés presque à l'extrémité du faubourg, ils s'arrêtèrent devant une de ces humbles demeures que la misère seule peut accepter.

— Ils dorment, — dit Jean-Paul, — les malheureux qui habitent maintenant la petite chambre où, après la mort de mon père, ma mère est venue s'installer avec ses quatre orphelins, car alors j'étais à l'université.... Elle est fermée, la petite fenêtre près de laquelle, à mon retour de Leipzig, je composai ma *Loge invisible,* pendant que mes quatre frères jouaient ou travaillaient, et que ma mère filait ou lavait dans cette unique chambre.

— Il faut l'avoir vu, — dit Otto, — pour croire que, dans une aussi triste situation, il ait été possible de composer un pareil chef-d'œuvre. Si alors j'avais été riche, indépendant surtout, tu n'aurais pas souffert si longtemps....

Déjà Jean-Paul ne l'entendait plus, car il était entré au cimetière et s'était agenouillé sur un tertre garni d'arbustes en fleur et entouré d'un grillage noir, — la tombe de sa mère.

Le lendemain, la voiture qui avait amené Jean-Paul à Hof vint le prendre dès le point du jour et le reconduisit à Bayreuth.

VI.

Quelques jours après le petit voyage de Jean-Paul à Hof, il reçut une nouvelle lettre de Maria, qui ne lui permit plus de douter que sa dernière réponse et surtout les cheveux qu'il avait eu l'imprudence d'y joindre avaient produit un effet funeste sur l'esprit de cette jeune fille. Elle se croyait aimée d'amour, et s'abandonnait à un délire qui, au premier moment, troubla la tête de Jean-Paul; il rappela sa raison, qui lui dit de garder le silence, et il ne répondit point.

Pendant près d'un an, il reçut presque chaque semaine une lettre. Maria lui disait qu'elle le voyait dans ses rêves, qu'alors elle était à genoux devant lui et lui baisait les mains; qu'il l'attirait sur son cœur, et qu'elle lui donnait un poignard en le priant de la tuer, parce qu'elle ne pouvait plus vivre privée de la béatitude qu'il venait de lui faire goûter. Dans d'autres lettres, elle lui disait qu'elle frémissait à la seule idée de le voir un jour avec les yeux de son corps; que lorsqu'elle se figurait être sa femme, un frisson glacial parcourait ses membres, mais qu'en se supposant la mère d'un de ses enfants, elle se croyait la bienfaitrice du genre humain.

Et tous ces aveux de désirs qui s'exaltaient parfois jusqu'à la plus extrême violence, avaient un charme irrésistible, car le voile de l'innocence les idéalisait, et la frénésie de la passion paraissait toujours aux prises avec une grandeur d'âme qui, sans sortir des limites et du caractère féminin, planait même au-dessus de l'objet adoré.

Jean-Paul eut le courage de persister dans son silence; mais il devint sombre, taciturne, et fuyait toute espèce de société et de distraction. Il ne semblait plus vivre que pour écrire, et il jetait dans ses compositions littéraires des pages que sa pensée adressait à Maria.

Vers le milieu de l'été de 1815, il reçut une nouvelle lettre de

cette inexplicable jeune fille, qui, repentante et désolée, implorait son pardon dans des termes qu'une tendre enfant emploie envers un bon père qu'elle a offensé. Elle terminait sa lettre en lui apprenant que sa mère était très-malade, et que le pardon qu'elle sollicitait pouvait seul lui donner la force de supporter l'idée de la perte dont elle était menacée.

Jean-Paul fut péniblement surpris d'un changement qu'il croyait avoir sincèrement souhaité, mais il n'en comprit pas moins qu'il était de son devoir de répondre. Avant d'écrire, il réfléchit pendant plusieurs jours, afin de pouvoir donner à sa lettre le cachet qu'elle devait avoir pour ne pas rallumer des feux mal éteints, ainsi que plusieurs phrases de la lettre de Maria autorisaient à le craindre.

Jean-Paul à Maria.

« J'ai reçu successivement les nombreuses lettres que vous m'avez » adressées. Il n'y a rien que j'aime tant que d'entretenir des corres- » pondances, et cependant c'est un plaisir auquel je ne puis me livrer » que fort rarement. Ne vous attendez donc pas à me voir vous écrire » de nouveau d'ici très-longtemps.

» Votre dernière lettre m'a vraiment fait du bien, car elle rétablit » entre nous la seule relation possible, celle d'un père avec sa fille; » vous m'y avez entraîné comme par enchantement et, de ma part du » moins, elle est toujours restée la même. Ce n'est qu'à titre de père » que je pouvais vous aimer, vous envoyer de mes cheveux, vous » accorder ma confiance et combattre votre inconcevable scrupule de » me voir. Songez que les mots *père* et *fille* sont sacrés pour le père » et pour la fille.

» Pourquoi donc me croyez-vous triste? L'étude est mon ciel, mes » enfants et ma chère Caroline m'aiment autant que je les adore et » me rendent l'homme le plus heureux de la terre.

» Au lieu de m'affliger, votre sincérité me ferait plaisir, si j'avais la » conviction qu'elle ne vous cause aucune souffrance. Vous me déifiez » au lieu de suivre mes conseils; je ne vous en donnerai plus, car je » connais votre sexe et surtout les âmes de feu telles que la vôtre.

» Je désire beaucoup qu'au lieu de lettres auxquelles je ne puis » répondre, vous vouliez bien m'envoyer un journal dans lequel vous » consigneriez chaque jour ce qui se passe dans votre cœur et dans » votre famille.

» Que le ciel vous conserve votre mère et lui rende bientôt une santé
» parfaite.

» Sois heureuse, ma chère fille, et que l'esprit de lumière, et non
» celui de feu, remplisse désormais ta belle âme.

» JEAN-PAUL. »

VII.

Immédiatement après la conclusion de la paix générale, il s'était fait à Mayence un grand nombre de mariages, que l'incertitude dans laquelle on avait vécu pendant si longtemps n'avait pas permis de conclure. Celui d'un jeune luthier, généralement estimé à cause de son habileté et de sa bonne conduite, allait être célébré, lorsque la mère de la fiancée tomba malade et mourut. Dans sa juste douleur, la jeune personne voulut laisser passer l'année de deuil, mais sa sœur lui fit comprendre que se trouvant orphelines de père et de mère, elles avaient besoin d'un protecteur, et que le jeune luthier ne pourrait dignement remplir ce rôle qu'en échangeant le titre de futur contre celui d'époux; et le mariage s'accomplit.

Depuis quinze jours déjà le jeune couple était installé dans la maison du luthier, mais en dépit de leurs prières réitérées, leur sœur n'était pas encore venue habiter avec eux. Cette persistance à rester dans une demeure plus que modeste, et où tout devait lui rappeler la mort récente de sa mère, étonna fort le jeune luthier. Un dimanche qu'il se promenait avec sa femme sur les bords du Rhin que l'été inondait de ses splendeurs, il s'écria tout à coup :

— Pourquoi Maria n'est-elle pas venue avec nous admirer tous ces magnifiques points de vue?

— Je l'en ai priée, mais elle prétend avoir beaucoup de choses à mettre en ordre chez elle.

— Sais-tu bien, chère amie, que je ne peux pas m'expliquer ta sœur; elle n'a pas encore vingt-cinq ans et paraît morte à toutes les joies de ce monde.

— Dis plutôt qu'elle ne les a jamais connues. Quand nous n'étions encore que de petites filles, elle travaillait avec notre mère, autant et plus qu'elle; et lorsque pendant les heures de recréation je jouais ou je me promenais avec des camarades de mon âge, elle s'enfermait dans sa petite chambre pour lire et pour écrire, et elle a toujours continué cette vie-là.

— Aussi est-elle devenue joliment savante. Qui sait si elle ne nous fera pas un jour imprimer quelque beau livre?

La jeune femme secoua la tête.

— Tout ce que Maria lit et écrit ne lui servira jamais qu'à empoisonner sa propre vie.

— Que dis-tu là? — s'écria le luthier.

— Il y a dix-huit mois environ, je m'aperçus que Maria écrivait souvent de longues lettres qu'elle mettait secrètement à la poste. Cette découverte me fit croire qu'elle avait une intrigue mystérieuse, dont, il faut bien que je l'avoue à ma honte, je grillais d'envie d'être la confidente. Pour la forcer à m'accorder cette faveur, je surveillai toutes ses démarches. Un matin, c'était à la fin de mai, je l'entendis sortir de la maison. Quoiqu'il fît à peine jour, je la suivis de loin, et je la joignis sur le pont au moment où elle allait se poignarder et se jeter dans l'eau. La frayeur me donna la force d'arrêter son bras. Tout en refusant avec une fermeté incroyable de me faire connaître le motif qui l'avait poussée à une aussi cruelle résolution, elle me promit solennellement d'y renoncer, et je parvins à la ramener à la maison. Chemin faisant, elle m'arracha la promesse imprudente de cacher à notre mère sa coupable tentative de suicide, que j'attribuai à un amour malheureux. Dans la même journée, je fus confirmée dans cette opinion, car le facteur vint lui apporter une lettre qu'elle s'empressa de cacher dans son sein; puis elle s'enferma dans sa chambre pour la lire. Quand elle reparut, elle avait l'air si heureux, que je ne pus m'empêcher de la féliciter sur les bonnes nouvelles qu'elle venait de recevoir et de lui demander en quoi elles consistaient et d'où elles venaient. Elle me répondit avec cette gravité imposante que tu lui connais que c'était là un secret qui mourrait avec elle, et que si je ne voulais pas perdre son estime et son affection, je devais me garder de lui adresser la plus légère question à ce sujet, et, surtout, d'en parler à notre mère.

— Et tu lui as obéi? — demanda le luthier.

— Oui, car elle a toujours exercé un très-grand ascendant sur moi et même sur notre mère, qui la respectait presque, parce que, disait-elle, Maria avait les traits et le caractère de son malheureux père. Puis, je craignais qu'elle ne cherchât de nouveau à se tuer, ce que je n'aurais pas pu empêcher toujours, car il y a tant de moyens de sortir de la vie, et la pauvre Maria avait alors des moments d'égarement pendant lesquels je l'entendais dire que la mort serait un bienfait pour elle. Je la vis recevoir encore une de ces lettres mystérieuses, qui,

après l'avoir comblée de joie, la rendit plus triste que jamais. Vers la fin de l'été dernier, surtout, elle changea tout à coup d'allures et de manière d'être. Autrefois, elle faisait presque à elle seule tous les travaux de notre petit ménage; à l'époque dont je te parle, elle s'enfermait pendant plusieurs heures de suite dans sa chambre, et lorsqu'elle en sortait, elle avait les yeux rouges, gonflés, étincelants; ses joues étaient enflammées, sa poitrine haletante et sa bouche prononçait des paroles incohérentes. Je voyais bien qu'elle venait d'écrire, car ses doigts étaient tachés d'encre; puis elle sortait furtivement, sans doute pour mettre une lettre à la poste; mais elle n'en recevait plus, d'où je conclus que c'était le silence de la personne à laquelle elle écrivait qui la désespérait ainsi. Notre mère, quoique déjà très-malade, finit par s'apercevoir de l'état alarmant de Maria. Elle me demanda si elle ne m'avait rien confié, ou, si du moins je n'avais rien deviné. Je me troublai, j'hésitai, et je finis par dire tout ce que je savais, tout ce que je supposais. Elle m'ordonna d'aller dire à Maria de venir la trouver à l'instant. Je la suppliai de ne pas me trahir; elle m'assura en souriant que je pouvais être tranquille, et qu'elle n'avait pas besoin de s'appuyer sur mes révélations pour sonder le cœur de sa fille. Je sortis et j'allai frapper à la porte de Maria qui, selon son habitude, était enfermée dans sa chambre. Elle ne répondit point au premier coup; mais au second, elle me demanda d'une voix altérée ce que je voulais, je lui dis que notre mère demandait à la voir.

— Serait-elle plus mal? — demanda-t-elle avec anxiété.

— Je crois que oui, — lui répondis-je, — sans trop savoir ce que je disais.

Et Maria s'élança d'un bond hors de sa chambre, dont, pour la première fois depuis plus d'an, je me voyais libre de franchir le seuil, car elle en retirait toujours la clef. Persuadée qu'en ce moment ma présence gênerait ma mère et ma sœur, j'entrai dans cet asile mystérieux. Des livres rangés sur une planche attirèrent tout d'abord mon attention : c'était du Jean-Paul, rien que du Jean-Paul, à moitié usés à force d'avoir été lus et relus; et sur plusieurs pages, il y avait des notes de la main de Maria, qui exprimaient une admiration ridicule, telle que des phrases de cette nature : « Homme divin!... homme céleste!... comment te lire sans t'adorer?... Le sentiment que tu peins, je le ressens pour toi.... » Et autres folies semblables. Ma curiosité s'est portée des livres sur un pupitre ouvert.... Là, je vis d'abord un portrait coupé d'un volume : c'était celui de Jean-Paul; puis plusieurs lettres adressées à ma sœur et signées : Jean-Paul!...

— Quoi ! — s'écria le luthier, — cet homme si célèbre, si recherché des plus grands souverains, a daigné écrire à notre sœur ?

— Cela n'est que trop vrai, et, selon moi, ce n'est pas ce qu'il a fait de mieux. Il est vrai qu'il l'appelle sa fille et lui donne de très-bons conseils, mais dans des termes si tendres que je ne puis me les expliquer. Dans une de ces lettres, il lui envoie même de ses cheveux, que sa femme, dit-il, a encore trouvés sur sa tête chauve, afin qu'il puisse les donner à sa chère Maria.

— Il s'est moqué d'elle, — murmura le luthier; — cela n'est pas bien pour un homme qu'on dit avoir autant de cœur que de génie.

— Ne m'interromps pas, car tu m'ôterais le courage de te raconter ce qui me reste à t'apprendre. Dans le même pupitre qui renfermait le portrait et les lettres de Jean-Paul, il y avait un gros cahier de papier dans lequel Maria écrivait quand je suis venue l'appeler. C'était une espèce de journal où elle épanchait son âme. Sur le dernier feuillet il y avait des phrases de ce genre : « Mes désirs s'exaltent » jusqu'à la frénésie !... je veux le mal, je le sens !... et j'ai osé le lui » dire !... il me méprise, car il ne me répond plus... N'importe, je lui » écrirai de nouveau... il finira par se laisser embraser au feu qui me » dévore !... » Je ne voulais plus rien voir, j'aurais voulu n'avoir rien vu, et je m'éloignai le désespoir dans l'âme, car ma pauvre sœur me paraissait perdue sans ressource. N'osant entrer chez notre mère, je me rendis à la cuisine pour lui préparer son souper. J'y étais à peine depuis quelques minutes lorsque Maria vint m'y rejoindre. Il était facile de voir qu'elle avait beaucoup pleuré, mais son irritation fiévreuse avait fait place à la satisfaction tranquille, mais douloureuse, qu'on éprouve toujours quand on a pris une résolution sage, mais pénible. Ne pouvant deviner ce qui venait de se passer en elle, j'aurais peut-être été assez imprudente pour la questionner, si elle ne m'avait pas engagée à la suivre chez notre mère, qui voulait nous voir et nous bénir toutes les deux. Ce fut une scène bien touchante et bien cruelle, car elle me fit pressentir la fin de notre mère; elle-même en parlait avec la tranquillité d'une sainte; puis, elle fit jurer à ma sœur qu'elle ne me laisserait pas seule en ce monde. Maria le jura et ne quitta plus le chevet du lit de notre mère que pour écrire une seule lettre qu'elle mit à la poste avec autant de mystère que les précédentes, d'où je conclus qu'elle était encore adressée à Jean-Paul.... Quatre jours plus tard nous étions orphelines.... La douleur de ma sœur fut moins vive que je ne m'y étais attendue; son calme cependant n'était pas le froid stoïcisme des héroïnes de l'antiquité dont elle m'avait si

souvent parlé, quand, dans notre première jeunesse, elle cherchait à m'expliquer la conduite de Charlotte Corday et la mort de notre père, dont cette femme avait été la cause involontaire; non, c'était la douce résignation d'une âme religieuse qui ne peut pas voir dans la mort une séparation éternelle. Au reste, toutes les facultés aimantes de son cœur semblaient s'être concentrées sur moi, elle ne semblait plus vivre que pour me consoler et assurer mon avenir.... Tu le sais, c'est elle qui a vaincu mes scrupules et précipité notre mariage?

— Oui, je le sais, et je ne pourrai jamais lui en être assez reconnaissant. Dieu merci! je la crois sauvée maintenant. Je suis sûr que notre mère lui aura fait promettre de chasser ce Jean-Paul de son cœur. Les promesses que l'on fait aux mourants sont sacrées, aussi Maria a-t-elle fidèlement tenu la sienne. Si elle est encore triste, il est certain du moins qu'elle a l'esprit tranquille, car avec quelle sagesse, quelle prudence n'a-t-elle pas dirigé notre installation et réglé la petite succession de notre mère, que l'intervention de la justice aurait réduite à zéro. Et depuis, elle ne cesse de venir au secours de ton inexpérience pour certains détails de ménage dont elle a plus l'habitude que toi. Se conduirait-elle ainsi si sa passion pour Jean-Paul lui trottait toujours par la tête : je dis par la tête, car c'était une fièvre cérébrale qu'elle s'était donnée en lisant toujours le même auteur. Dieu merci! la voilà en pleine convalescence, c'est à nous à lui faire reprendre goût aux joies de la vie; à cet effet, il faut qu'elle vienne le plus tôt possible demeurer avec nous. Je lui en parlerai dès ce soir; car, si je ne me trompe, nous devons souper ensemble?

— Oui, elle m'a promis de venir. Voici le soleil qui se couche, hâtons-nous de rentrer, afin de ne pas l'exposer à trouver porte close.

Tous deux reprirent aussitôt le chemin de leur demeure. En passant devant l'hôtel des postes, ils s'arrêtèrent avec surprise, car ils venaient de voir entrer dans le bureau des diligences une femme qui leur parut être Maria.

— Ne bougeons pas, — dit le luthier; — on ne reste jamais longtemps dans ces bureaux, et si c'est en effet notre sœur, elle ne pourra s'empêcher de nous dire ce qu'elle est allée faire là.

Cinq minutes plus tard, la porte du bureau s'ouvrit, et l'on en vit sortir une jeune femme grande et svelte, à la tournure grave, à la démarche aérienne. Son visage, légèrement marqué de petite vérole, et remarquablement beau cependant, était trop grave pour provoquer le désir, trop noble pour inspirer la pitié, malgré la profonde tristesse

qui y était empreinte. L'ensemble de sa physionomie avait un charme tout particulier qui tenait à l'âme qui s'y reflétait. Ses grands yeux noirs, voilés par de longs cils toujours baissés, son nez grec aux narines mobiles, les lèvres un peu fortes de sa petite bouche, son front déjà légèrement ridé et ombragé par les boucles soyeuses d'une belle chevelure noire, la pâleur mate de son teint, la langueur de ses allures, tout en elle semblait prouver qu'après avoir longtemps rampé entre le ciel et la terre, et s'être alternativement égarée dans les rêves de l'idéal et les désirs de la matière, elle avait enfin trouvé le repos dans l'espoir d'une meilleure vie que celle d'ici-bas, où tout est tentation et défaite, lutte et folie.

Maria, car c'était elle, venait d'apercevoir sa sœur et son beau-frère.

— J'allais chez vous, mes amis, — leur dit-elle, — et, si vous rentrez, je vous suivrai.

— Oui, nous rentrons, — dit la femme du luthier en passant son bras sous celui de sa sœur; — mais toi, qu'allais-tu faire au bureau des diligences? est-ce que tu veux te mettre en voyage?

— Je viens de régler une affaire qui achèvera mon repos, — répondit Maria avec un sourire si singulier et si solennel pourtant, qu'on n'osa plus lui adresser aucune question.

Arrivés chez le luthier, les deux femmes s'occupèrent des apprêts du souper. La conversation pendant le repas fut presque gaie. Les jeunes époux parlaient de leurs projets d'avenir; Maria leur fit voir les obstacles qu'ils ne pourraient manquer de rencontrer, et leur indiqua les moyens de les vaincre, avec tant de sagesse, un esprit si net et si prévoyant, que le luthier et sa femme la supplièrent de se décider enfin à venir demeurer avec eux pour être plus à même de les diriger dans ce qu'ils pourraient faire et entreprendre. Maria répondit d'une manière évasive, mais elle ne refusa pas positivement.

Lorsque toutes les horloges de Mayence eurent sonné neuf heures, les époux comprirent qu'il était temps que Maria se retirât, mais ne voulant pas la laisser retourner seule chez elle, ils la reconduisirent. Arrivée près de la porte de l'humble maison où la veuve et les orphelines d'Adam Lux avaient été forcées de chercher un refuge, Maria tira une grosse clef de sa poche et ouvrit la porte. Mais avant d'entrer, elle se jeta dans les bras de sa sœur avec une vivacité dont, depuis longtemps, elle s'était abstenue dans sa conduite et dans ses paroles. Toute joyeuse de ce retour inattendu de tendresse expansive, la femme du luthier accabla sa sœur de caresses naïves; Maria s'y arracha

brusquement, attira son beau-frère sur sa poitrine, et lui dit à voix basse :

— Ma sœur sera toujours heureuse avec vous, n'est-ce pas, mon ami ?

— Oui, oui, — répondit le luthier, — et pour que vous ne puissiez pas en douter, venez le plus tôt possible avec nous... Voyons, vous êtes si gentille, si bonne ce soir... décidez-vous : est-ce pour la semaine prochaine ?

— Je n'ai pas la force de lutter plus longtemps, — dit Maria d'une voix altérée; — laissez-moi aller prendre le repos dont j'ai un bien grand besoin, et demain vous ferez de ma personne tout ce que vous voudrez.

A ces mots elle rentra chez elle et ferma la porte à clef.

— Voilà enfin une bonne parole, — dit le luthier. — Allons vite nous coucher, car demain il faudra nous lever avec le soleil pour préparer la chambre de Maria, que nous ornerons de notre mieux.

La joie empêcha les époux de dormir. Dès les premiers rayons du jour, tous deux traînaient leurs plus beaux meubles dans la chambre qu'ils destinaient à Maria, suspendaient des rideaux aux fenêtres, des tableaux aux murailles. Pendant qu'ils étaient tout entiers à ce joyeux travail, on frappa à la porte : c'était une marchande de légumes chez laquelle Maria avait l'habitude de se fournir.

— Mademoiselle votre sœur, — dit-elle, — a passé devant ma boutique au moment où je venais de l'ouvrir, et m'a prié de vous remettre ce petit paquet quand j'aurais fini mon étalage.

Ce paquet contenait les clefs de la demeure de Maria. La jeune femme poussa un cri de surprise, son mari accourut; un soupçon cruel surgit en même temps dans leurs deux têtes.

— Elle nous a quittés, elle est partie ! — s'écria la pauvre sœur.

— Cours chez elle ! — dit le luthier. — Je vais au bureau des diligences... il est peut-être encore temps de la retenir.

La jeune femme trouva la maison de sa sœur dans un ordre parfait. La propreté la plus minutieuse régnait partout; son lit n'avait pas été défait; il n'y avait plus de livres dans sa chambre, plus de papiers dans son pupitre, mais dans le foyer on voyait un amas de petites plaques noires et légèrement couvertes de cendres blanches qui, au moindre mouvement de l'air, changeaient de place, s'élevaient et disparaissaient comme les dernières pensées d'un mourant.

Sans se rendre compte de ce qu'elle cherchait, la femme du luthier ouvrit toutes les armoires; des vêtements et du linge bien lavé,

repassé et plié, y étaient symétriquement rangés; mais point de lettre, point de papier qui pût donner le moindre indice sur ce que Maria était devenue.

Le luthier entra brusquement.

— As-tu vu le commis des diligences? — lui demanda sa femme.

— Oui.

— Que t'a-t-il dit?

— Mademoiselle votre sœur n'est point venue hier pour arrêter une place dans nos voitures, mais pour envoyer à Bayreuth une petite boîte contenant des papiers et quelques bijoux, à l'adresse de M. Jean-Paul Richter, le grand poëte.

Au même instant, un ouvrier du luthier accourut hors d'haleine.

— Venez, maître, venez vite! un grand malheur vient d'arriver! Mademoiselle Maria s'est jetée dans le Rhin, à deux pas des moulins; les bateliers l'ont vue, ils l'ont retirée de l'eau malgré elle, ils viennent de la porter chez vous. Elle vit encore....

. . . .

Les médecins venaient de quitter Maria, car malgré leurs prières et leurs menaces, malgré les larmes de sa sœur et de son beau-frère, elle avait obstinément refusé tous les remèdes qui eussent pu lui conserver la vie. Sa résolution d'en sortir était si inébranlable qu'elle parvenait à retenir l'eau qu'elle avait bue et que son estomac cherchait à rejeter. Ses efforts presque surnaturels pour annuler le dernier moyen par lequel la force de sa constitution cherchait à la sauver lui causaient des souffrances atroces et de fréquentes suffocations. Mais dès qu'un instant de calme lui rendait l'usage de la parole, elle en profitait pour assurer aux siens que la mort était un bienfait pour elle.

— J'ai assez combattu, leur disait-elle, j'ai enfin le droit de mourir!... Ne me pleurez pas, ne me plaignez pas... j'ai la conviction d'être heureuse, là où je serai bientôt.... Les croyances de mon cœur ne m'ont point trompée, l'âme est immortelle!... Lorsque les vagues m'ont reçue dans leur sein avec un murmure lugubre, j'ai horriblement souffert!... L'instinct de la conservation, le travail des poumons et l'oppression du cœur sont entrés dans une lutte terrible avec ma volonté de mourir!... Pour dompter la puissance de l'eau qui menaçait de me sauver, — car deux fois elle m'a ramenée à la lumière et à l'air, — j'en buvais à longs traits.... Quoique retombée au fond du fleuve, les vagues me portaient toujours.... Alors je me pelotonnais sur moi-même, afin que, dans les angoisses de l'agonie, mes pieds et mes mains ne pussent pas me servir de rames.... Je revins

une troisième fois sur la surface de l'eau... puis je m'enfonçai et je perdis le sentiment de mon être matériel sans perdre la force de penser.... Je sentais qu'on était venu à mon secours et je résistais aux efforts que l'on faisait pour me sauver, mais les forces m'ont abandonnée.... Pendant que les bateliers m'attiraient sur le rivage, mon enveloppe mourut!... Un monde étincelant s'est ouvert devant moi et j'ai célébré l'attente de ma dissolution.... Mon âme, délivrée des liens qui l'oppressaient, se mouvait librement dans des régions nouvelles.... Les sons et les figures d'un autre monde m'ont plongée dans un ravissement infini; une musique céleste et les clartés de l'éternité nageaient autour de moi.... Des mains impitoyablement secourables étaient parvenues à me déposer sur le rivage; alors mes visions se sont évanouies, et la conscience de mon existence terrestre m'est revenue avec toutes ses souffrances intolérables; mais rien ne peut ébranler ma foi, et aucune puissance humaine ne saurait atteindre celle de ma volonté!...

Après ces paroles, qui prouvent que la poésie de son cœur ardent ne pouvait être dépassée que par l'énergie de cette âme d'acier, Maria tomba dans un assoupissement dont elle ne se réveilla plus.

Poussée par le délire de la douleur ou par un besoin mystérieux de vengeance, la femme du luthier, assise près du cadavre de sa sœur, écrivit à Jean-Paul pour lui raconter cette mort cruelle, et lui répéter les dernières paroles de celle qui venait d'expirer pour lui.

Jean-Paul reçut le même jour et la lettre de la femme du luthier et la boîte que Maria avait mise à la diligence pour lui. Cette boîte contenait toutes les lettres qu'il avait écrites à la malheureuse jeune fille, une petite montre d'or, une paire de boucles d'oreilles, une bague et ce dernier adieu :

Maria à Jean-Paul.

« Ne vous irritez pas, mon père bien-aimé, contre votre malheu-
» reuse Maria, parce qu'elle ose vous écrire de nouveau; mais je ne
» peux supporter l'idée que vous me croyiez encore vivante quand
» déjà je n'existerai plus.
» Il y a deux mois et demi que j'ai perdu ma mère, elle ne s'est
» point opposée à mon désir de la suivre de près, mais elle m'a priée
» d'attendre que la destinée de ma sœur fût assurée; elle l'est mainte-
» nant. J'ai fait à cet effet ce que j'ai pu, et j'ai hâte enfin de sortir
» d'un monde où je me suis égarée au point que toutes mes tendances

» vers le bien ont été vaines, et où, depuis les folles lettres que j'ai
» osé vous adresser, je ne pouvais plus marcher que de désespoir en
» désespoir.... Il doit y avoir dans l'immensité de l'univers une place
» pour moi où je pourrai me recueillir et devenir ce que j'ai voulu
» être....

» Je n'ose plus rien vous dire, si ce n'est que celle qui vous écrit en
» ce moment sera morte quand vous lirez ces lignes, et que vous devez
» vous réjouir de sa mort....

» Hélas! vous me mépriserez tant que vous vivrez, et vous ne croirez
» jamais combien j'ai désiré de vous être utile, à vous et aux vôtres, et
» combien j'ai souffert à la seule idée qu'il pouvait manquer quelque
» chose à votre bonheur. Que le ciel vous comble de ses faveurs, et
» que dans l'autre monde il vous réunisse à tous ceux que vous avez
» aimés ici-bas....

» Ne me méprisez pas trop et permettez à vos enfants, auxquels je
» ne puis penser sans larmes brûlantes, parce qu'ils sont bien heureux,
» d'accepter les petits cadeaux que je leur envoie dans cette boîte,
» mais ne leur dites pas d'où ils viennent: je veux disparaître inaperçue
» et être entièrement oubliée....

» J'ai brûlé tous mes livres, tous mes papiers, excepté vos lettres
» que je vous renvoie. Quant à la boucle de vos cheveux, elle restera
» suspendue sur mon cœur; je l'emporte avec moi....

» Soyez heureux, père bien-aimé.... Hélas! pourquoi faut-il que j'aie
» été réduite à finir ainsi?... Mon âme infortunée planera autour de
» vous jusqu'à ce que vous l'ayez reçue en grâce, afin que vous puis-
» siez l'emporter avec la vôtre!... Oh! s'il pouvait m'être permis de
» vous donner un avertissement... de vous apporter des nouvelles d'en
» haut!...

» Votre fille. » MARIA. »

Jean-Paul fit un paquet de toutes les lettres de Maria, des siennes qu'elle lui avait renvoyées et de celle de la femme du luthier, puis il y ajouta ce peu de lignes :

« Les voici, mon cher Otto, ces lettres navrantes; tout est terminé
» maintenant, elle est morte!... morte plus noblement que bien d'au-
» tres ne vivent et ne vivront jamais!... Je me félicite d'autant plus
» vivement de ne pas avoir été plus sévère dans mes réponses, qu'au-
» jourd'hui toutes celles que je lui ai faites, même les plus tendres,
» me paraissent pitoyables, quand je songe qu'elles étaient adressées à

» une âme aussi élevée... mais, dans ma position, il ne m'était pas » permis de lui tenir un autre langage. »

La douleur de Jean-Paul était trop profonde pour être expansive, et lorsque son ami accourut pour lui offrir ses consolations, il le supplia de ne jamais lui parler de cette catastrophe, parce qu'il avait besoin de tout son courage moral, non pour l'oublier, mais pour la supporter sans faire retomber sur tout ce qui l'entourait le fardeau de ses souffrances.

Otto lui conseilla d'avoir recours à un voyage, moyen qui, plus d'une fois déjà, l'avait aidé à surmonter une infortune de cœur. Le poëte suivit ce conseil, et il retrouva la force de rester fidèle à ses devoirs envers sa famille et envers le public, qui attendait de nouveaux ouvrages de son auteur favori. Mais la blessure que la mort de Maria avait faite à son cœur ne se cicatrisa jamais entièrement. Si une douce tristesse aime à parler de l'objet qui la cause, le propre des grandes douleurs est de s'envelopper dans un silence inviolable; et Jean-Paul a constamment évité tout ce qui pouvait faire la moindre allusion à cette cruelle aventure de sa vieillesse, même dans ses conversations les plus intimes avec l'ami qui en a été l'unique confident.

B^onne^ Aloyse de Carlowitz.

CONTENTES ET APOLOGUES INDIENS.

PANTSCHATANTRA : *Fünf Bücher indischer Fabeln, Märchen und Erzählungen, aus dem Sanskrit übersetzt mit Einleitung und Anmerkungen von* Theodor BENFEY. 2 vol., Leipzig, Brockhaus, 1859. — *Contes et apologues indiens* (les Avadanas) *inconnus jusqu'à ce jour,* etc., traduction de M. St. JULIEN. 2 vol. in-12. Paris, Hachette, 1860.

Il y a tantôt deux siècles que la Fontaine disait :

Le monde est vieux... cependant
Il le faut amuser encor comme un enfant.

Le monde n'a pas rajeuni depuis; on pourrait même croire qu'il est tombé tout à fait dans le radotage, à voir la passion de plus en plus vive qu'il montre pour les contes populaires, ces récits qui datent de son enfance ou qui procèdent de celle de son esprit. Et non-seulement, *quand Peau-d'âne lui est conté, il y prend*, comme notre fabuliste, *un plaisir extrême*, mais voilà la science et l'érudition qui s'emparent de de Peau-d'âne et de tout ce qui lui ressemble, qui l'examinent dans tous les sens, lui cherchent une origine, des aïeux, nous font assister à toutes ses aventures et à ses voyages littéraires, en discutent le pourquoi et en tirent presque une philosophie. M. Benfey, par exemple, un des plus savants professeurs de l'Allemagne, entre en lice avec les deux grands volumes dont nous avons indiqué le titre, armé non plus

seulement comme jadis de grec et d'hébreu, mais de sanskrit et *quibusdam aliis,* pour nous expliquer l'origine de l'âne vêtu de la peau du lion, ou du conte des Trois Souhaits, voire du cheval de bois que la duchesse fit monter à l'ingénieux hidalgo de la Manche.

Si quelques personnes étaient d'aventure tentées de croire que c'est là de l'érudition d'autant plus mal employée qu'elle est plus solide, elles seront bientôt détrompées. M. Benfey n'est pas le premier entré dans cette voie, et il n'a fait que poursuivre, en les coordonnant, les recherches de nombreux prédécesseurs, parmi lesquels il est juste de citer, en France, Silvestre de Sacy, Loiseleur-Deslongchamps et, pour ce qui touche plus spécialement le Pantschatantra, son premier traducteur, l'abbé Dubois[1]. Mais, en envisageant son sujet sous un point de vue nouveau, il y a ajouté un intérêt d'un ordre supérieur à celui qu'offre en général l'histoire des contes et des apologues : il l'a rattaché directement à celle des religions qui peut-être a le plus de sectateurs au monde, le bouddhisme.

La nouvelle philologie sanskrite, à son début, n'a cherché et ne pouvait chercher qu'à établir des rapports de langue, de mots, entre l'Europe et l'Inde; aujourd'hui, munie déjà de plus de ressources, elle s'élève à de plus hautes questions, et c'est la filiation des idées, des croyances qu'elle poursuit. A ce point de vue, le Pantschatantra est une des mines les plus riches que l'on puisse exploiter. Il y a longtemps déjà que, sur la foi d'analogies extérieures, on avait rapproché le christianisme des religions de l'Inde; mais ce n'est point dans cette voie que s'est engagé M. Benfey, bien que parfois la lecture de son livre suggérerait volontiers à l'esprit un rapprochement de ce genre entre la méthode d'enseignement primitif de la religion du Christ et celle de Çakyamouni. L'auteur s'est aperçu qu'une grande partie des fables, des contes et des nouvelles, même les moins édifiantes, qui ont cours depuis des siècles et sont devenues en quelque sorte un patrimoine universel du genre humain, remontaient jusqu'au bouddhisme, lequel les avait employées, sous une forme plus ou moins différente, comme véhicule pour la propagation de ses doctrines. S'appuyant en même temps sur les recherches de M. Stanislas Julien, lequel avait retrouvé en chinois et publié en français (dans les *Voyages d'Hiouen Tsang* et les *Avadânas*), un grand nombre d'apologues traduits des livres bouddhiques sanskrits, M. Benfey s'est attaché à démontrer

[1] Cette traduction, publiée en 1826, et qui n'est que partielle, a été exécutée d'après des versions composées dans trois idiomes de l'Inde méridionale. Aussi forme-t-elle un ouvrage très-différent de l'original sanskrit.

l'origine bouddhique non-seulement de la plupart des récits de toute sorte contenus dans le Pantschatantra, mais d'un grand nombre d'autres récits qui ont cours dans l'Inde ou ailleurs. Cette démonstration, poursuivie avec un soin minutieux, à travers tant de peuples, tant de livres et tant de langues, n'offre pas sur tous les points, l'auteur lui-même le reconnaît, une égale certitude; mais elle n'en communique pas moins un vif intérêt à la savante monographie dans laquelle, malgré son ampleur, il ne prétend voir lui-même que le commencement de pareilles recherches.

M. Benfey a résumé dans sa préface les investigations auxquelles il s'est livré et les résultats obtenus. Nous devons les esquisser rapidement, en omettant la question des rapports avec le bouddhisme, qui sera l'objet de quelques développements particuliers.

Le Pantschatantra, comme l'Hitopadéça[1], qui en a été tiré à une époque assez récente et que plusieurs de nos lecteurs connaissent sans doute, est composé de diverses parties : une introduction ou prologue qui nous présente l'ouvrage comme un traité d'éducation politique et morale à l'usage des princes; cinq fables principales, formant autant de sections (d'où son nom, qui signifie cinq sections ou chapitres), dans lesquelles sont intercalés d'autres apologues ou récits, au nombre de soixante-neuf, que les personnages — du règne animal — débitent à l'appui de leurs opinions ou de leurs vues; et enfin des vers ou stances (*slokas*), placés à tout instant et en fort grand nombre (il y en a 1,144) dans la bouche de ces mêmes acteurs.

M. Benfey s'occupe successivement de déterminer l'origine, l'étendue et la forme primitives, le but et le titre du Pantschatantra. Sur presque tous ces points règne, comme c'est l'ordinaire pour la littérature sanskrite, une très-grande incertitude. L'auteur, d'abord, est complétement inconnu. Quant à l'époque de la composition, non pas de l'ouvrage que nous possédons aujourd'hui et qui est bien postérieur, mais d'un autre qui lui a servi de base, elle se place entre deux limites fort éloignées, du deuxième siècle avant notre ère au sixième après Jésus-Christ. Un des faits qui déterminent la première époque, c'est d'une part la mention de l'ouvrage avec son titre dans la grammaire de Panini, lequel paraît avoir vécu avant Jésus-Christ, et de l'autre le grand nombre de fables ésopiques, et même un trait fort important du troisième livre, que l'on croit emprunté à Hérodote. Or

[1] Ou *Conseil salutaire*. L'existence de cet ouvrage, sous sa forme actuelle, n'est pas constatée avant le dix-septième siècle. Il en existe une traduction française récente de M. Lancereau.

cette vulgarisation dans l'Inde des fables grecques ne saurait avoir eu lieu qu'un certain temps après l'établissement des royaumes grecs dans ce pays et les contrées limitrophes. Pour la deuxième époque, la traduction en pehlevi sous Khosrou Anouchirvan, au sixième siècle de notre ère[1], est un fait constant et d'une date précise.

Dans le principe, le Pantschatantra ne se composait pas de cinq livres, mais de onze à treize sections, dont la forme était fort différente de celle qu'elles ont aujourd'hui. « Elles ne faisaient point assurément l'impression d'une pure collection de fables et de contes, comme dans le Pantschatantra moderne; elles avaient plutôt la même forme qu'on retrouve dans les onzième, douzième et treizième chapitres de Kalilah et Dimnah, et dans les sections correspondantes du Mahabharata; et, sous le voile d'une fable, elles exposaient les leçons de la *niti,* et contenaient un manuel de politique à l'usage des princes (*niti çastra*) ». C'était, comme on pourrait dire en Europe, un *miroir* ou une *école des princes,* et la forme de l'apologue, remplaçant la leçon directe, trouve son explication naturelle dans la nécessité de tromper par les apparences les ombrages du despotisme oriental.

L'histoire du Pantschatantra est fort obscure. Au sixième siècle, lors de la traduction en pehlevi, la forme primitive paraît en avoir déjà été fort altérée. Ainsi ces trois fables : « Le Lion, le Taureau et les deux Chaçals; » « La Corneille, la Souris, la Tortue et la Gazelle; » « Les Hibous et les Corneilles, » qui constituent le fond des trois premiers livres et qui, selon M. Benfey, les composaient jadis uniquement, se trouvaient dès cette époque tellement surchargées de nouveaux apologues, qu'elles étaient réduites à l'état de simples cadres.

Le Pantschatantra n'est qu'une compilation puisée à des sources très-diverses; les légendes bouddhiques d'abord, ou plutôt les contes qui en étaient issus, et pour une faible proportion, la tradition épique, le Mahâbharata surtout. Mais un fait très-curieux, et qui a déjà été indiqué plus haut, c'est que ses rédacteurs ont fait aussi de larges emprunts à la sagesse grecque, de sorte que la plupart des apologues où les animaux jouent un rôle ont une origine occidentale, et sont des fables ésopiques plus ou moins altérées. « Il paraît cependant, remarque M. Benfey, que ce genre littéraire a été aussi inventé dans l'Inde, et antérieurement aux communications de ce pays avec la Grèce. » — « La

[1] C'est la version arabe faite d'après cette traduction, sous le titre corrompu de *Kalilah et Dimnah,* et dès le neuvième siècle, qui a servi d'original à toutes celles qui ont été composées dans un grand nombre de langues orientales et européennes à partir du treizième siècle. M. S. de Sacy l'a imprimée et traduite en français.

différence principale, dit-il encore à ce propos, qui existe entre la manière indienne et l'ésopique, c'est que celle-ci fait agir les animaux conformément à leur caractère propre, tandis que l'apologue indien, sans avoir égard à ce caractère, les traite comme des hommes revêtus de la forme d'animaux. Ce qui a pu contribuer à cette manière de traiter l'apologue, c'est sa nature essentiellement, et dans l'Inde uniquement didactique, et peut-être aussi, dans ce dernier pays, la croyance à la transmigration. »

Au contraire, les récits et les contes, dont quelques-uns ont pris avec le temps une apparence assez licencieuse, sont d'origine autochthone, le plus souvent bouddhique, et la diffusion s'en est faite en sens contraire, d'Orient en Occident, presque dans le monde entier.

Cette propagation s'est opérée d'un côté par les Arabes, à la suite de leur conquête de l'Inde au dixième siècle, et de l'autre par les Mongols bouddhistes[1], dans leurs relations avec les peuples slaves. C'est en effet dans les pays habités par ces derniers que paraît avoir eu lieu principalement la circulation *orale*, bien que cette opinion demande encore à être confirmée par de nouvelles recherches. Comme véhicules littéraires ou écrits, on peut citer le *Touti-nameh* persan, et les écrits des Arabes, d'Espagne surtout, et des Juifs qui ont joué au moyen âge un rôle de médiateurs entre l'Orient et l'Occident.

« Ces contes, c'est encore M. Benfey qui parle, paraissent, par suite de leur valeur intrinsèque, avoir absorbé, chez tous les peuples auxquels ils sont parvenus, ce qui existait de semblable parmi ceux-ci, de façon que c'est à peine s'il s'est conservé quelques éléments nationaux dans le récit indien si promptement adopté et approprié à de nouvelles circonstances. » Enfin l'auteur, poursuivant la même idée, et réclamant non sans quelque raison l'indulgence et l'attention du lecteur pour un travail si long et si minutieux, exprime l'espérance qu'il les lui accordera « s'il considère l'importance qu'eut pour l'Europe, au milieu de l'ascétisme de pensée du moyen âge, l'introduction de cet élément de gaieté, de naturel et même de sensualité, qui n'a pas peu contribué à ramener la poésie vers sa vraie source, la nature, et dont le courant aboutit au *Décameron* et au *conte Lucanor,* ces fleurs de la prose du moyen âge, qui, en Italie et en Espagne, attendent encore d'être surpassées. »

Voilà, certes, une opinion qui étonnera les habits rouges, qui

[1] Les Mongols possèdent plusieurs recueils de contes, tirés pour la plupart du tibétain, et de source indienne aussi par conséquent : ce sont l'*Ardji-Bordji Khan*, le *Ssidi-Kur*, l'*Ulligerun Dalaï*.

faisaient naguère, avec grande bravoure, mais avec non moins de férocité, une chasse si sanglante aux cipayes. Si on leur disait que, à l'époque où les Angles et les Saxons habitaient encore les forêts marécageuses du nord de l'Allemagne, les ancêtres de ces hommes, dans lesquels ils ne veulent voir que des *niggers,* que les Hindous possédaient dès lors une civilisation dont la littérature a influé jusque sur un des premiers poëtes de la Grande-Bretagne, le gai Chaucer, auraient-ils assez de haussements d'épaules? Il ne paraît pas cependant qu'il y ait rien d'exagéré dans l'opinion de M. Benfey. Tous les auteurs qui se sont occupés depuis quarante ans de l'histoire du moyen âge ne sont-ils pas unanimes à reconnaître l'influence de l'Orient sur la littérature et même sur les institutions de l'Europe pendant cette époque? Seulement, des recherches prolongées ont fait faire un pas à la question. C'était aux Arabes qu'on attribuait l'honneur de nous avoir en beaucoup de points servi d'instituteurs, et on commence à s'apercevoir qu'eux-mêmes n'étaient (on le savait déjà pour ce qu'ils avaient pris aux Grecs de science et de philosophie) que des intermédiaires : on va chercher la sagesse de l'Orient, cette sagesse proverbiale et un peu sujette à caution, jusque dans son antique berceau, sur les bords sacrés du fleuve du Gange. Ajoutons que si le fait avancé par M. Benfey est exact, si la comédie, sous forme de nouvelles, nous est arrivée de l'Orient, elle a trouvé un terrain bien préparé pour la recevoir chez les races latines d'Occident; les noms illustres qu'il a cités en Italie et en Espagne, et un seul que je choisis chez nous, quoique postérieur, et que je lui ferai une querelle toute française d'avoir omis, celui de la Fontaine, indiquent assez que cette terre a rendu au centuple les germes que le vent du hasard y avait déposés.

M. Villemain, dans son *Cours de l'histoire de la littérature au moyen âge* (tome I, page 119), rapporte une légende extraite du *Speculum historiale* de Vincent de Beauvais, précepteur de Louis IX, et concernant Gerbert, qui, avant de devenir le pape Sylvestre II, avait étudié à Cordoue, chez les Arabes. Il y est dit que « Gerbert, devenu pape et tenant à Rome les clefs de saint Pierre, possédait encore des secrets merveilleux qu'il avait appris, en Espagne, des sages d'Orient. Un jour il découvrit, dans les ruines de Rome, une statue d'airain d'un travail précieux, qui avait un doigt indicateur tourné vers l'Orient; il s'approcha de cette statue, il la toucha; la statue frappée se fendit et donna passage. Gerbert descendit dans une avenue souterraine éclairée de mille lampes, et parcourut de vastes salles éblouissantes de lumière et remplies de statues d'or et de marbre,

avec des diadèmes enrichis de diamants.... » — « Qu'est-ce que tout cela? ajoute l'illustre critique; un conte arabe, un souvenir d'Aladin et de la Lampe merveilleuse.... Cette légende du moyen âge atteste l'impression des contes orientaux sur l'esprit des gens de France et d'Italie. Les moines ennemis de Gerbert qui, au onzième siècle, racontèrent cette histoire, faisaient de l'arabe sans le savoir; ils ignoraient la véritable source de ce conte mystérieux, qui poursuit Gerbert devenu pape, après avoir été disciple des astrologues musulmans. C'est ainsi qu'un grand nombre d'idées se répandent dans le monde; on n'en sait pas l'auteur et on en subit la puissance. » Ces remarques du spirituel académicien pourraient, s'il en était besoin, servir de justification à l'*Introduction* au Pantschachantra, avec cette différence, toutefois, que ce n'est plus de l'arabe, mais du sanskrit que nous faisons tous sans le savoir.

Mais faut-il faire honneur au bouddhisme spécialement du phénomène dont nous avons constaté l'apparition, de cette veine comique qui circule dans le Pantschatantra et ailleurs? C'est là une question toute différente, et j'avoue ne pas connaître assez la littérature légendaire des *Bhikchous*[1], pour être en état de me prononcer. Il semble, d'ailleurs, que notre auteur lui-même procède par voie de supposition, quand il parle « de l'avénement dans le bouddhisme, à côté de ses graves tendances philosophiques, de ce caractère nouveau d'enjouement et de plaisanterie qui se révèle non-seulement dans le Pantschatantra, mais aussi dans toutes les collections de nouvelles indiennes, *dont l'origine est très-probablement bouddhique.* » Dans les légendes bouddhiques qui ont pu leur donner naissance, et que renferme l'Introduction au Pantschatantra, c'est le fantastique et le merveilleux, un merveilleux souvent sombre, qui dominent plutôt que le rire, et c'était là, d'ailleurs, un élément précieux pour les contes populaires. Voici donc comment je m'explique la relation des fictions indiennes avec le bouddhisme : cette religion populaire par excellence, quoique prêchée d'abord par un prince, et s'adressant à tous sans distinction de rang ou de castes, dans des paraboles familières et dans un langage à la portée des plus humbles, choisissant ses exemples parmi les classes les plus déshéritées, apportait, à côté du sublime un peu tendu des hymnes védiques et de la prolixe majesté des épopées, un élément nouveau, et ouvrait la voie à l'observation des mœurs et des passions humaines, voie dans laquelle entrèrent largement aussi les

[1] Mendiants, c'est le nom que se donnent à eux-mêmes les sectateurs de Çakyamouni.

sectateurs de la religion rivale, les brahmanes, qui ont donné à toutes les fictions indiennes leur dernière forme, celle sous laquelle nous les connaissons aujourd'hui. Le bouddhisme aurait donc déterminé dans l'Inde un mouvement analogue à celui que produisirent plus tard en Europe ces mêmes fictions, résultat indirect du premier. C'est ainsi, il me semble, qu'il faut entendre ce que dit M. Benfey des tendances de cette religion, à laquelle de longues études le conduisent à assigner le rôle le plus considérable dans le développement scientifique et littéraire de l'Inde et à faire honneur « de l'épanouissement le plus complet qu'ait atteint la vie intellectuelle dans ce pays. » Ce sont là, assurément, des aspects nouveaux sous lesquels on nous présente la foi prêchée par Çramana-Gautama, et il en est encore un non moins inattendu à l'endroit d'une doctrine qui propose ou paraît proposer — car les savants ne sont pas d'accord sur ce qu'il faut entendre par le *nirvana* — pour bonheur suprême à ses sectateurs l'anéantissement de la conscience et de la personnalité. « C'est elle, dit encore M. Benfey, qui a fondé, encore qu'imparfaitement, les droits de la raison dans l'Inde, en proclamant cette maxime « que cette doctrine du Bouddha est seule vraie, qui n'est point contraire au sens commun. »

Mais c'est trop s'arrêter à des problèmes préliminaires, et il est temps de faire connaître le Pantschatantra en lui-même. Pour cela, nous ferons passer successivement sous les yeux du lecteur quelques-uns des morceaux les plus intéressants parmi les trois genres de composition qu'on y peut distinguer; à savoir : les nouvelles ou fabliaux, les contes ou anecdotes, et les fables proprement dites. C'est là, d'ailleurs, une distinction que nous faisons d'après le sujet de ces compositions ou certains éléments qu'elles renferment, car la manière de les traiter est identique, que ce soient des hommes ou des animaux qui paraissent en scène, et c'est avec raison qu'à défaut d'une désignation particulière dans l'original, le traducteur allemand les a uniformément qualifiées de récits.

Encore une remarque cependant. La crudité, ordinairement facétieuse d'ailleurs, de beaucoup de ces récits, peut étonner à bon droit dans un livre destiné à former l'esprit et le cœur de la jeunesse; mais il convient de se rappeler que si, à l'origine, le Pantschatantra avait cette destination, il y a bien longtemps qu'il l'a perdue. Une pareille prétention était peut-être à demi justifiée, quoique puérile à coup sûr, dans l'ouvrage primitif avec ses fables innocentes, où des hommes à tête de bêtes, à la façon de Granville, faisant les Machiavels au petit

pied, exposaient gravement, par la bouche d'un cheval, d'une corneille ou d'un crocodile, les principes de conduite qui peuvent faire réussir à la cour ou qui doivent guider les souverains dans le gouvernement de leurs empires. L'avenir a été mieux avisé. En conservant le cadre original, qui permettait en effet de faire passer quelques vérités à l'adresse de despotes soupçonneux, il l'a allongé de toutes les inventions que la sagesse des nations accumulait, ne cherchant plus qu'un divertissement là où on avait d'abord voulu instruire; et la sagacité européenne a fort à faire pour retrouver sous la compilation brahmanique, produit de longs siècles, les linéaments effacés de l'œuvre des bouddhistes. En tout cas, nous espérons que les nombreux lecteurs de Boccace et de la reine de Navarre ne se voileront pas les yeux devant les tableaux de la vie orientale que nous allons leur présenter.

LE TISSERAND, SA FEMME ET CELLE DU BARBIER[1].

..... Vers le soir le brahmane arriva à l'entrée d'un village, au moment où un tisserand en sortait avec sa femme, dans l'intention de se rendre à la ville voisine pour y boire des spiritueux. Devaçarman (le brahmane) en l'apercevant lui dit : « Je ne connais personne dans ce village, et je viens chez toi comme hôte; remplis donc à mon égard les devoirs de l'hospitalité, comme on l'a dit[2] :

Le soir, aucun chef de famille ne doit refuser l'homme que le soleil lui amène : car par les soins qu'il lui donne il devient semblable aux dieux, etc.

Le barbier, en entendant ces paroles, dit à sa femme : « Ma chère, retourne à la maison avec notre hôte, prends soin que rien ne lui manque, le lavement des pieds, la nourriture, le coucher et tout le reste; ensuite attends-moi, je t'apporterai un bon coup à boire. Cela

[1] Il est dit beaucoup de mal des femmes dans le Pantschatantra, et l'on y trouve beaucoup d'histoires destinées à railler, quoique sans mauvaise humeur, leurs défauts, surtout un prétendu penchant à l'infidélité, thème favori des conteurs hindous comme des nôtres. La littérature sanskrite a en même temps consacré divers recueils aux ruses féminines sous le nom de *Strîvéda*, « Véda des femmes » (ou, dans la langue de Gavarni, *Fourberies des femmes en matière de sentiment*), et c'est à l'existence de ces recueils que M. Benfey attribue la manière de voir indulgente et joviale qui a prévalu sur ce sujet dans l'Inde, où la législation sur cet article était d'ailleurs beaucoup moins dure que dans les pays musulmans.

[2] Nous imprimons en petit texte les vers intercalés dans les récits.

dit, il poursuivit son chemin. Quant à la femme, qui avait une mauvaise conduite, elle prit un visage riant en songeant à Devadatta[1] et conduisit Devaçarman à sa maison. Là, lui ayant montré un lit tout rompu et sans matelas, elle lui dit : « J'ai à causer avec une amie qui vient d'arriver; je serai de retour dans un moment, jusque-là reste ici et aie patience. » Cela dit, elle se para de ses plus beaux atours, et sortit pour aller trouver Devadatta. Or qui rencontra-t-elle? Son mari, lequel, le corps tout chancelant d'ivresse, les cheveux en désordre, trébuchant à chaque pas, s'en revenait la bouteille à la main. Elle ne l'eut pas plutôt aperçu qu'elle tourna les talons, rentra à la hâte au logis et, ôtant sa parure, se retrouva comme devant. Le tisserand avait depuis longtemps entendu de mauvais propos sur le compte de sa femme, et il en avait conçu de la jalousie, tout en cachant son ressentiment. Mais cette fois, en la surprenant dans tous ses atours et en la voyant s'esquiver comme une coupable, il avait senti s'envoler tous ses doutes; enflammé d'une violente colère il rentra chez lui et dit à sa femme : « Ah! mauvaise coquine que tu es, où allais-tu tout à l'heure? » — « Depuis que je t'ai quitté, répondit-elle, je n'ai pas franchi le seuil de la porte, comment donc peux-tu m'outrager ainsi? c'est le vin qui te fait parler. »

Mais lui, en s'entendant braver de la sorte, et remarquant qu'elle avait ôté ses ajustements, reprit : « Infâme!-il y a longtemps que j'ai entendu parler de ta mauvaise conduite. Maintenant que je m'en suis convaincu par mes propres yeux, je vais te punir comme tu le mérites. » Et, prenant un bâton, il la battit de manière à lui meurtrir tout le corps, la lia solidement avec une corde à un poteau, puis, vaincu par l'ivresse, s'endormit.

Cependant l'amie de la femme, qui était elle-même l'épouse d'un barbier, arriva, et voyant le tisserand endormi, elle dit à son amie : « Devadatta attend au lieu convenu, ainsi dépêche-toi. » — « Vois dans quel état je suis, répondit l'autre, comment pourrais-je y aller? Va donc dire à mon amant qu'il m'est impossible en ce moment d'aller le retrouver. » — « Ne parle pas ainsi, répliqua la femme du barbier, cela ne convient pas à une femme qui aime le plaisir. » — « Mais dis-moi comment je puis m'échapper, attachée comme je suis par une corde solide et à côté de mon mari? » — « Ma chère, il cuve son vin et il ne s'éveillera que lorsque les rayons du soleil le toucheront. Aussi je m'en

[1] Littéralement : donné par les dieux, ou : celui que les dieux puissent donner. Mais ce nom, en sanskrit, s'applique à tout inconnu, comme en français Pierre ou Paul.

vais te détacher, toi; lie-moi à ta place, et reviens après t'être entretenue avec Devadatta. » Ainsi firent-elles.

Au bout de quelque temps, le tisserand se réveilla; sa colère s'était un peu apaisée, les fumées du vin avaient disparu, et il dit à la femme : « Voyons, toi qui te fais courtiser par d'autres hommes, si tu me promets d'y renoncer désormais et de rester tranquille à la maison, je te détacherai. » La femme du barbier, de crainte de se trahir par le son de sa voix, n'osa souffler mot, ce qui fit qu'il répéta plusieurs fois les mêmes paroles. A la fin, voyant qu'elle ne desserrait pas les dents, il entra dans une violente colère, et, saisissant un couteau, il lui abattit le nez, puis il lui dit : « Carogne que tu es, reste là, tu n'auras plus de moi une bonne parole, » et il se rendormit.

Or, Devaçarman, que la perte de son argent et les tourments de la faim empêchaient de dormir, avait été témoin de tout ce manége.

La femme du tisserand, de son côté, après avoir goûté à cœur joie les plaisirs de l'amour avec Devadatta, s'en revint, et dit à la femme du barbier : « Cela va-t-il bien ? ce coquin ne s'est-il pas réveillé ? » — « A l'exception du nez, répondit celle-ci, tout le reste de mon corps se trouve bien. Maintenant hâte-toi de me détacher avant qu'il me voie, afin que je retourne chez moi. »

Cela fait, le barbier s'éveille de nouveau et s'adressant à sa femme : « Allons, coquine, dit-il, refuseras-tu encore d'ouvrir la bouche ? dois-je t'infliger un châtiment plus sévère et te couper les oreilles ? » Mais elle alors : « Sot que tu es, qui donc serait capable de me blesser ou de me mutiler, moi, la plus chaste des femmes et la plus attachée à son mari ? Que tous les (dieux) gardiens du monde m'entendent ! comme on l'a dit :

Le soleil, la lune, le vent et le feu, le ciel, la terre, l'eau, le cœur et Yama, le jour, la nuit, le crépuscule du soir et du matin et Dharma connaissent les actions des hommes.

Si donc je suis chaste, puissent ces divinités rétablir mon nez dans l'état où il était. Si, au contraire, j'ai convoité, seulement en pensée, un autre homme, qu'ils me réduisent en cendres !... — Vois, scélérat que tu es, ajouta-t-elle, par la puissance de ma chasteté, mon nez se retrouve tel qu'il a toujours été. » Le barbier alors saisissant une lumière, s'approchant, et en la considérant, il vit son nez intact, et par terre un ruisseau de sang. Au comble de l'étonnement, il la délia, la prit dans ses bras et, l'ayant portée sur le lit, il chercha à l'apaiser par mille caresses.

Devaçarman cependant, témoin de tout ce qui se passait, se dit en lui-même :

Tout ce que savait Ouçanas, tout ce que savait Vrihaspati[1], n'approche pas de l'habileté des femmes : contre leur astuce il n'y a pas de protection.
Elles font du mensonge la vérité, de la vérité le mensonge; comment les sages pourraient-ils leur échapper en ce monde? etc., etc.

Tout en faisant ces réflexions, la nuit se passait pour le moine mendiant en cruelles souffrances.

Or, l'amie était rentrée chez elle avec son nez coupé, et elle se creusait l'esprit pour trouver un moyen de se tirer d'embarras, quand son mari revint du palais du roi, où il avait passé la nuit dans l'exercice de son métier. Arrivé près de la porte, et pressé de se rendre en ville pour ses affaires, il cria du dehors à sa femme : « Ma chère, je suis attendu en ville, apporte-moi vite le coffret aux rasoirs. » Mais elle, au lieu de sortir à sa rencontre, et cherchant un moyen d'atteindre son but, ne prit qu'un rasoir dans le coffret et le lui lança. Le barbier, à la vue de cet unique rasoir, entra en colère et le rejeta à sa femme. Cette coquine alors, se précipitant hors de la maison, commença à pousser des cris de désespérée. « Au secours! disait-elle, voilà ce scélérat qui vient de me couper le nez, à moi, la plus honnête des femmes. Au secours! au secours! » Aussitôt survinrent les agents de la police qui, après avoir assommé de coups de bâton le barbier, le garrottèrent solidement et l'emmenèrent au tribunal avec la femme au nez coupé. « Écoutez, seigneurs juges, dirent-ils, voilà ce barbier qui a mutilé sans aucun motif cette perle de femme; aussi puisse-t-il être traité comme il le mérite. »

A ces mots, les juges lui demandèrent : « Eh! barbier, pourquoi as-tu ainsi mutilé ta femme? a-t-elle montré de la convoitise pour un autre homme? ou a-t-elle voulu attenter à ta vie? ne s'est-elle pas rendue coupable d'un vol? Réponds, qu'as-tu à lui reprocher? »

Mais le barbier avait le corps tellement meurtri par les coups qu'il avait reçus, qu'il se trouvait hors d'état de répondre. Alors les juges dirent : « Ce que les agents de police nous ont rapporté est vrai. Il ne veut desserrer les dents, c'est un scélérat. La pauvre femme a été maltraitée sans avoir commis aucune faute; ainsi il porte tous les caractères d'un criminel. Pour mauvais traitements exercés envers une femme, la peine est la mort. En conséquence il sera empalé. »

[1] Régents de deux planètes et auteurs supposés de recueils de sentences ou préceptes de conduite.

Lorsque ensuite Devaçarman le vit conduire au lieu de l'exécution, il alla trouver les juges et leur dit : « Ce pauvre barbier est innocent, c'est à tort qu'on le mène au supplice. » — « Comment cela, ô vénérable ? » demandèrent les juges. Devaçarman alors raconta toute l'histoire ainsi qu'elle s'était passée, et les juges, après l'avoir ouïe avec un profond étonnement, firent mettre en liberté le barbier et se dirent entre eux :

Il n'est permis de mettre à mort ni brahmanes, ni femmes, ni enfants, ni malades, ni pénitents : ce n'est même que pour les plus grands crimes qu'ils peuvent souffrir la mutilation.

Celle-ci s'est attiré par ses propres actions la perte du nez. Comme peine, au nom du roi, elle aura encore les oreilles coupées.

Quand cela eut été exécuté, Devaçarman s'en retourna à son couvent.

LA FEMME ET LE RENARD[1].

(DE CEUX QUI PERDENT DEUX CHOSES A LA FOIS.)

Il y avait quelque part un couple de cultivateurs. Le mari était vieux, aussi la femme avait-elle le cœur constamment occupé d'autres hommes, et, au lieu de rester en épouse fidèle au logis, ne faisait-elle qu'errer çà et là, cherchant aventure. Un jour, un voleur, adroit ravisseur du bien d'autrui, la rencontra dans un lieu désert et lui dit :

[1] Voici le même sujet tiré des *Avadanas*, dans toute la maigreur de la manière chinoise :

« Il y avait jadis une femme riche en or et en argent qui aimait un homme. Elle prit, pour le suivre, son or, son argent et ses vêtements, puis ils partirent ensemble, et arrivèrent au bord d'une rivière rapide. Son amant lui dit : « Apportez-moi vos richesses, afin que je les passe d'avance ; je reviendrai ensuite au-devant de vous. »

» Cet homme, ayant passé tous ces objets précieux, s'enfuit et ne revint plus. La femme resta sur le bord du fleuve, et s'abandonna à la douleur en voyant que personne ne venait à son secours. Elle aperçut un renard sauvage qui avait pris un épervier et qui, ayant vu un poisson dans la rivière, avait lâché l'épervier dans l'espoir de prendre le poisson. Mais il ne put l'attraper et perdit sa première proie (l'épervier). La femme dit au renard : « Il faut que vous soyez bien stupide ; par le désir de prendre les deux, vous n'en avez pu conserver un seul. »

« — J'avoue, dit le renard, que j'ai été stupide, mais votre stupidité l'emporte grandement sur la mienne. »

« Ma femme est morte, et à ton aspect je me sens tourmenté par le dieu de l'amour. Rends-toi donc à mes vœux. » — « O fortuné! lui répondit-elle, s'il en est ainsi, sache que mon mari possède de grandes richesses et que l'âge l'a rendu incapable de bouger de place. Aussi veux-je lui prendre tout son argent et l'apporter ici demain; de là nous nous rendrons dans quelque autre endroit pour y goûter à notre aise les joies de l'amour. » L'autre reprit : « J'en suis ravi; ainsi demain viens ici d'aussi bonne heure que possible, nous gagnerons quelque grande et belle ville, afin que le monde porte ses fruits pour nous. » Elle promit et retourna chez elle avec un visage où se peignait la joie de son âme. Pendant la nuit, tandis que son mari dormait, elle prit tout l'argent et accourut dès le point du jour au lieu convenu. Le voleur la fit marcher devant lui et se hâta de s'éloigner dans la direction du sud. A deux milles de là, une rivière leur barra le passage. En l'apercevant le scélérat pensa en lui-même : « Que ferai-je de cette femme, qui a déjà dépassé la saison de la jeunesse? D'ailleurs des gens se sont peut-être déjà mis à sa poursuite, et, s'ils l'atteignent, il en peut résulter de grands désagréments pour moi. Prenons-lui tout bonnement son argent, et détalons au plus vite. » Cette résolution arrêtée, il lui dit : « Ma chère, cette rivière est large et difficile à traverser, il sera mieux que je porte d'abord le bagage à l'autre rive et que je revienne; alors je te mettrai sur mes épaules et il me sera aisé de te transporter de l'autre côté. » — « O fortuné, lui dit-elle, fais à ton gré; » et elle lui remit tout l'argent. « Ma chère, dit-il encore, ton manteau et ton vêtement de dessus pourraient t'embarrasser dans l'eau, donne-les-moi aussi. » Le voleur, ayant en sa possession l'argent et les habits, s'en alla où il lui plut.

Pendant que la femme, nue et en proie à l'inquiétude, était là au bord du fleuve, assise et les bras passés autour de son cou, survint un chacal femelle, qui tenait en sa gueule un morceau de viande. Au même instant un gros poisson faisant un bond hors de l'eau, tomba sur le rivage. Le chacal aussitôt de lâcher sa proie et de se précipiter sur le poisson. Mais voilà qu'un milan qui planait en l'air fond sur le morceau de viande, le saisit et reprend son vol en l'emportant dans ses serres; le poisson aussi, à la vue du chacal, fait un saut et retombe dans la rivière. Alors la femme se moquant du chacal, qui regardait, la gueule béante, le milan s'envoler avec sa proie, lui dit :

Le poisson nage de nouveau dans la rivière, le milan a emporté la viande toi qui as perdu chair et poisson, chacal, que regardes-tu?

A ces paroles, le chacal voyant qu'elle avait perdu mari et amant, repartit d'un ton non moins railleur :

Si grande que soit ma sagesse, la tienne est encore deux fois plus grande: sans mari et sans amant, femme nue, que regardes-tu?

LA FEMME DU BRAHMANE ET L'ESTROPIÉ[1].

Il y avait quelque part un brahmane dont la femme lui était plus chère que sa propre vie, bien qu'elle fût du matin au soir en querelle avec la famille de son mari. Celui-ci, à qui toute dispute était odieuse, quitta sa famille par amour pour sa femme, et partit avec elle pour un pays éloigné. En chemin, et comme ils traversaient une grande forêt, la femme dit à son mari : « O fils d'un vénérable, la soif me tourmente, cherche donc de l'eau afin que je puisse l'apaiser. » A peine eût-elle exprimé ce désir, qu'il s'éloigna afin d'y satisfaire. Mais quand il revint il la trouva morte. Tandis que, par excès d'amour, il se livrait aux lamentations du désespoir, il entendit une voix dans l'air qui disait : « Eh bien, brahmane, si tu veux abandonner moitié de ta propre vie, ta femme revivra. » Le brahmane, ayant ouï cette voix, se purifia, fit solennellement en trois paroles l'abandon de la moitié de sa vie, et, avant même qu'il eût achevé de les prononcer, la morte était ressuscitée. Tous deux alors burent de l'eau, mangèrent des fruits sauvages, et reprirent leur route.

En la poursuivant, ils aperçurent, aux abords d'une petite ville, un jardin, et le brahmane dit à sa femme : « Ma chère, reste ici jusqu'à ce que je revienne avec des provisions. » Cela dit, il s'éloigna. Or, il y avait dans ce jardin une roue à puiser de l'eau, laquelle était mue par un estropié (un cul-de-jatte), qui s'accompagnait dans son travail en chantant d'une voix céleste. En entendant cette voix, la brahmane se sentit le cœur frappé par celui qui a pour arme une flèche garnie

[1] C'est le Bouddha lui-même qui a dit : « Toute femme péchera, si l'occasion lui est offerte de le faire en secret, quand même l'amant serait sans bras et sans jambes. » Et cette parole, sortie d'une bouche aussi vénérable, est aussitôt suivie dans l'original de la remarque qu'elle s'applique à la reine *Kinnará*, laquelle quittait l'appartement de son mari pour pécher avec un homme qui avait les mains et les pieds coupés (extrait du *Milinda-Prama*, Spence Hardy, *Eastern Monachism*, p. 160). La parenté de cette reine avec la brahmane du texte est assez évidente.

de fleurs (le dieu de l'amour); elle alla vers le chanteur, et lui dit : « Si tu ne veux m'aimer, tu commettras sur moi le crime du meurtre d'une femme. » — « Que puis-je faire pour toi, répondit l'estropié, dans l'état où la maladie m'a réduit ? » — « A quoi bon tant de discours, reprit-elle, il faut que tu sois à moi. » Alors il fit ce qu'elle désirait, et lorsqu'ils eurent goûté le plaisir de l'amour, elle lui dit : « Je viens de me donner à toi pour toute ma vie; grave bien cela dans ton cœur, et viens avec nous. » — « Comme tu le voudras, » répondit-il. Là-dessus le brahmane revint avec des aliments, et il commença à manger avec elle. « Cet estropié, dit-elle alors, a faim, donne-lui aussi un petit morceau. » Son désir ayant été satisfait, elle dit au brahmane : « Si tu entres encore dans quelque village, je n'aurai personne pour me tenir compagnie; prenons donc avec nous cet estropié. » — « C'est à peine si je puis me traîner moi-même, répliqua-t-il, comment porterais-je encore cet estropié ? » — « Je veux, fit-elle, le mettre dans mon panier et le porter moi-même; » et lui, dont le cœur était séduit par les discours artificieux de sa femme, y consentit.

Un jour que le brahmane se reposait au bord d'un puits, sa femme, cédant à l'amour qu'elle ressentait pour l'estropié, poussa son mari, qui tomba au fond du puits. Cela fait, elle prit l'estropié et se rendit dans une ville. Là, les employés du roi, qui rôdaient çà et là pour réprimer les fraudes de douanes, ayant aperçu le panier qu'elle portait sur la tête, le lui prirent de force et le portèrent au roi qui, en l'ouvrant, aperçut l'estropié. A ce moment arriva la brahmane, qui avait suivi en sanglotant les officiers royaux. « Que signifie ceci ? » lui demanda le roi. — « C'est, répondit-elle, mon époux qui est tourmenté par la maladie; ses proches le persécutaient, et moi, le cœur consumé par l'amour, je l'ai pris sur ma tête et te l'ai apporté. » — « Ma bonne, répliqua le roi quand il eut entendu cette réponse, tu es ma sœur. Prends deux villages, et vis en paix et satisfaite avec ton époux. »

Par le décret du sort cependant, il arriva que quelque homme charitable tira le brahmane de son puits, et, errant çà et là, il parvint dans cette même ville. La méchante femme l'ayant aperçu, dit au roi : « Voilà l'ennemi de mon mari qui vient le poursuivre jusqu'ici. » Et le roi ordonna de le mettre à mort sur-le-champ. Mais lui : « Majesté, dit-il, elle a quelque chose qui m'appartient; si la justice t'est chère, ordonne-lui de me le rendre. « Et le roi dit à la femme : « Ma bonne, si tu as quelque chose qui soit à lui, il faut le lui remettre. » —

« Majesté, fit-elle, je n'ai rien. » Mais le brahmane reprit, en s'adressant à elle : « Rends-moi la moitié de ma vie que je t'ai remise solennellement en trois paroles. » Là-dessus, et redoutant la colère du roi : « Voilà, fit-elle, la vie que tu cédas en trois paroles; » et au même instant elle expira. « Que veut dire tout ceci ? » demanda le roi, rempli d'étonnement, et le brahmane lui raconta tout ce qui s'était passé. Voilà pourquoi je dis :

Celle pour qui j'ai quitté ma famille, donné la moitié de ma vie, celle-là m'abandonne durement : quel homme pourrait se fier aux femmes?

LE TISSERAND QUI SE FAIT PASSER POUR VICHNOU [1].

Dans une certaine ville vivaient deux amis, un tisserand et un charpentier. Unis dès leur enfance par une étroite amitié, ils passaient leur temps à se divertir ensemble. Or il avint qu'une fête solennelle fut célébrée avec beaucoup de pompe autour d'un temple situé dans le lieu qu'ils habitaient; une foule immense était accourue de tous pays, et il y avait cohue de danseurs, de baladins et de chanteurs. Pendant que les deux amis se promenaient dans la foule, ils virent une jeune princesse qui, montée sur un éléphant, entourée d'eunuques et d'esclaves et parée de tous les charmes, arrivait pour adorer le dieu. A peine le tisserand l'eût-il aperçue, que, frappé des flèches du dieu de l'amour, il tomba par terre comme s'il eût avalé du poison ou qu'un démon se fût emparé de lui. Le charpentier, le voyant dans cet état, se sentit ému de compassion et le fit enlever par des hommes vigoureux et porter à sa maison. Là, divers remèdes rafraîchissants que prescrivirent les médecins et l'emploi de conjurations finirent, quoique à grand'peine, par le rappeler à lui. Le charpentier lui demanda alors : « O mon ami, comment se fait-il que tu aies ainsi perdu tes sens tout à coup et sans cause? Raconte-le-moi en toute sincérité.... »

— « Mon camarade, reprit le tisserand, écoute donc ce qui m'est arrivé. A l'instant où j'aperçus la princesse, montée sur son éléphant, je fus jeté dans l'état où tu me vois par le dieu glorieux qui porte la

[1] M. Benfey voit dans le Garouda de bois de ce conte l'ancêtre du cheval sur lequel don Quichotte fit sa fameuse ascension.

figure d'un poisson sur son étendard[1]. Les douleurs que j'éprouve sont intolérables. Comme on l'a dit :

Quand m'endormirai-je, épuisé par les combats de l'amour, la poitrine plongée entre deux collines blanches comme le lait, humectées de safran et arrondies comme les tempes d'un éléphant, reposant dans la cage de ses bras et goûtant par intervalles la douceur de ses embrassements. »

Et aussi :

La lèvre rouge comme le *bimba*, les seins semblables à des calices et étincelants de l'orgueil de la jeunesse, la cavité du nombril... la taille élégante et mince, tous ces charmes peuvent bien tourmenter le cœur qui se les représente avec passion; mais que ses joues transparentes me consument sans répit, voilà ce qui ne doit pas être.

Le charpentier, après avoir ouï ce discours passionné, dit en souriant : « Mon camarade, si c'est là la cause unique de ton chagrin, notre but sera heureusement atteint! Dès aujourd'hui, tu auras un rendez-vous avec elle. » — « Cher ami, reprit le tisserand, rien que le vent, tu le sais, ne peut pénétrer dans l'appartement de cette jeune fille, entouré comme il l'est de gardiens. Comment donc me serait-il possible de l'y voir? pourquoi me décevoir par ces discours trompeurs? » — « Ami, répliqua le charpentier, tu verras le pouvoir de mon intelligence. »

Et sans perdre de temps, il fabriqua avec le bois de l'arbre *Vayoudja*, un *Garouda*[2] se mouvant sur un pivot, puis une paire de bras munis de la conque, du disque, de la massue et du lotus, ainsi que le diadème et l'ornement de poitrine. Puis, après avoir fait asseoir le tisserand sur l'oiseau, il lui apprit à manœuvrer le pivot et lui dit : « Mon camarade, te voilà transformé en Vichnou. A minuit, rends-toi dans cet équipage dans l'appartement de la jeune fille, qui est situé à l'extrémité du palais haut de sept étages, et gagne son cœur par des discours trompeurs; dans son inexpérience, elle te prendra pour *Vaçoudeva* (Vichnou) et se rendra à tes désirs. »

Le tisserand suivit ces instructions, et en entrant il dit à la princesse : « Dors-tu, ou es-tu éveillée? L'amour vers toi m'amène, pour toi j'ài quitté Lakchmî[3]. Viens donc dans mes bras. »

La princesse, en l'apercevant monté sur l'oiseau Garouda, en lui

[1] Kama, le dieu de l'amour.

[2] Oiseau divin qui est la monture de Vichnou. Les objets dont il est question ensuite sont les insignes de ce dieu.

[3] L'épouse de Vichnou.

voyant les quatre bras, les armes et l'ornement de poitrine de Vichnou, sortit, remplie d'étonnement, de son lit, et, croisant dévotement les mains, lui dit : « O vénérable, je ne suis qu'une mortelle impure, semblable à un ver, et toi, le créateur et l'objet de l'adoration des trois mondes. Comment donc ce que tu dis pourrait-il arriver? » — « Bienheureuse, répondit le tisserand, tu as raison; mais mon épouse Râdhâ n'est-elle pas née jadis dans la famille de Nanda? Elle s'est incarnée en toi, voilà pourquoi je suis venu. » — « S'il en est ainsi, adresse-toi à mon père, lui aussi n'hésitera pas à consentir à notre union. » — « Bienheureuse, reprit le tisserand, je ne me laisse pas voir aux hommes, loin de m'entretenir avec eux. Unis-toi donc à moi à la mode des Gandharvas[1]. Si tu refuses, je prononcerai une malédiction qui réduira en cendres ton père et toute ta race. »

Ayant dit ces paroles, il descendit du Garouda, prit la jeune fille par la main gauche, la conduisit toute tremblante de crainte et de pudeur vers le lit, et après y avoir passé avec elle le reste de la nuit, selon les préceptes de Vatsyayana[2], il la quitta avant l'aube et regagna sa maison sans être aperçu.

Quelque temps s'écoula pour lui dans ces jouissances amoureuses, mais un jour les serviteurs du harem s'aperçurent que la lèvre de corail de leur maîtresse portait des traces de morsures et se dirent : « Il faut faire notre rapport au roi. »

Ayant pris cette résolution, ils se rendirent près du roi. Le roi, l'esprit grandement troublé, fit ces réflexions :

« Une fille est née, » grand souci; « qui l'épousera? » grande perplexité : puis : « est-ce heur ou malheur qui l'attend dans le mariage? » Infortuné, en vérité, est le père d'une fille.

Les filles et les rivières en agissent de même, celles-ci avec leurs bords, celles-là avec les familles; par leurs eaux, par leurs vices, elles amènent la ruine : les unes, de leurs rivages; les autres, de leurs familles.

.... La reine, hors d'elle-même, courut à l'appartement de sa fille. « Malheureuse, lui dit-elle, opprobre de ta famille, comment as-tu fait le sacrifice de ta vertu? Quel est l'homme choisi par le dieu de la mort qui s'approche de toi? dis-moi la vérité tout entière. »

La princesse en entendant ce discours qu'inspiraient à sa mère la colère et l'orgueil, émue de crainte et de honte, se prosterne le visage

[1] C'est-à-dire par le simple consentement mutuel. Les *Gandharvas* sont des êtres célestes d'un ordre inférieur.

[2] Auteur d'un ouvrage érotique.

contre terre : « Ma mère, dit-elle, le glorieux Nârâyana vient chaque nuit me visiter en personne, monté sur Garouda. Si tu doutes de mes paroles, qu'une femme se cache dans un endroit où elle sera invisible, et à minuit elle verra le glorieux époux de Lakchmî. »

La mère aussitôt, le visage rayonnant de joie, courut en toute hâte trouver le roi et lui dit : « O roi, le bonheur et les bénédictions sont ton partage! Le glorieux Nârâyana vient chaque nuit visiter ta fille. Il l'a prise pour épouse à la façon des Gandharvas.... »

Le roi fut si réjoui de ce qu'il apprenait, que le jour lui parut long de cent années. Mais lorsque enfin minuit arriva, et que de l'endroit où il s'était caché avec son épouse, il vit le glorieux Nârâyana descendre du ciel sur Garouda, sa monture, avec la conque, le disque, la massue et les autres insignes qui lui appartiennent, il lui sembla qu'il nageait dans une mer de délices et il dit à la reine : « Il n'y a pas au monde d'hommes plus heureux que nous. Car le glorieux Nârâyana aime notre enfant et s'est uni à elle. Ainsi sont accomplis tous les désirs que nous portons dans notre cœur. Désormais je pourrai, soutenu par la puissance de mon gendre, me soumettre toute la terre. »

Ayant pris cette résolution, il se permit des injustices à l'égard des rois voisins. Mais ceux-ci, voyant sa conduite inique, se réunirent tous pour lui faire la guerre et l'accabler.

Le roi alors, par l'intermédiaire de sa fille, fait prier le prétendu dieu d'exterminer ses ennemis. Le tisserand répond, de jour en jour, qu'il n'en fera qu'une bouchée. Cependant le royaume est presque entièrement conquis, il ne reste que la capitale, et l'imposteur, assuré de périr au cas où elle serait prise, se résout d'aller au-devant de la mort en jouant son rôle jusqu'au bout. Il fait annoncer au roi que le lendemain il paraîtra dans les airs pour exterminer les assiégeants, mais que le roi doit en même temps sortir avec son armée prête au combat.

A ce moment, le vrai Vichnou, qui connaissait toute l'histoire, la raconte à Garouda, l'oiseau divin, et il ajoute : « Le tisserand va sûrement périr atteint par les flèches qu'on lui lancera. Mais, après sa mort, le monde dira que *Vaçoudêva* (Vichnou) et son Garouda ont été vaincus, et les hommes ne nous rendront plus d'honneurs. C'est pourquoi il te faut entrer dans cet oiseau de bois, en même temps je pénétrerai dans le corps du tisserand, afin qu'il anéantisse les ennemis, et ainsi notre gloire sera augmentée devant les hommes. » L'exploit accompli comme il vient d'être dit, le tisserand descend, tranquille et rayonnant de la joie du triomphe, sur son oiseau de bois aux yeux de la

foule ébahie. Il raconte son histoire au roi, qui lui donne pour tout de bon sa fille en mariage, et il « passa sa vie avec elle dans la jouissance des cinq espèces de plaisirs sensuels qui forment la quintessence du monde ».

AUG. DOZON.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

W. A. MOZART.

(*W. A. Mozart,* von Otto Jahn. 4 vol. in-8°. — Leipzig, 1856-1859.)

TROISIÈME ARTICLE[1].

I.

« Je suis compositeur et né maître de chapelle » : c'est ainsi que Mozart a défini lui-même sa véritable vocation, le but constant de tous ses efforts[2]. Le succès extraordinaire de l'*Enlèvement au sérail* lui donnait le droit d'espérer que l'empereur le chargerait, pour le moins, de nouvelles compositions; mais quand, malgré ce succès, malgré son talent généralement admiré de virtuose, malgré les recommandations de personnages éminents, il se vit trompé dans son attente et ne put seulement pas se faire agréer comme maître de clavecin de la princesse Élisabeth, il se sentit froissé et indigné, et résolut de quitter Vienne. « Il n'y a pas de monarque au monde, écrivit-il à son père, que j'aime mieux servir que l'empereur; mais je ne veux point mendier une place. Je crois être en état de faire honneur à quelque cour que ce soit. Si l'Allemagne, ma chère patrie, dont, comme vous savez, je suis fier, ne veut pas m'accueillir, eh bien! à la grâce de Dieu! la France ou l'Angleterre s'enrichiront d'un Allemand capable de plus, à la honte de la nation allemande. Vous n'ignorez pas que les Allemands

[1] Voir les livraisons d'août et d'octobre.

[2] Voyez notre deuxième article, p. 96.

sont ceux qui ont excellé presque dans tous les arts; mais, où ont-ils trouvé leur fortune? où leur gloire? Assurément point en Allemagne! Gluck lui-même, est-ce l'Allemagne qui l'a fait le grand homme qu'il est? Malheureusement non! » Il se proposait d'aller au prochain carnaval à Paris, et s'adressa à Le Gros dans cette intention; il lui semblait que s'il avait un engagement pour le concert spirituel et pour le concert des amateurs, les élèves ne lui manqueraient pas; son but principal était néanmoins la composition d'un opéra. Il avait recommencé à s'exercer dans la langue française et avait même pris des leçons d'anglais pour le cas d'un voyage en Angleterre. Mais son père lui représenta combien, après s'être à peine fixé à Vienne et s'y être marié, il était peu prudent de se remettre en voyage, au lieu d'attendre des circonstances plus favorables, et Mozart renonça, pour le moment, à son projet. On lui offrit bien un poëme d'opéra intitulé : *Quelle est la meilleure nation?* mais l'œuvre valait le titre, et Mozart la refusa.

Malheureusement, au moment même où l'Opéra allemand semblait entrer dans une pleine voie de prospérité, il déclinait au contraire rapidement. Des cabales et des dissensions se manifestèrent dans l'administration; les ouvrages qui succédèrent à l'*Enlèvement* étaient médiocres ou mauvais; le parti italien, dirigé par Salieri, faisait de son mieux, et Joseph II, entraîné lui-même par son goût pour la musique italienne, se décida à supprimer l'Opéra allemand. Une bonne troupe d'acteurs et de chanteurs français était venue donner des représentations à Vienne pendant l'été de 1782; l'empereur les fit même jouer à Schœnbrunn, mais ils le mécontentèrent par leur conduite fort irrévérencieuse; il les renvoya donc, fit dissoudre l'Opéra allemand à la fin du carnaval de 1783, résolut de s'en tenir à une troupe de chanteurs bouffes, et donna ordre d'engager d'excellents artistes italiens. On y joignit les meilleurs artistes de l'Opéra allemand, et l'on réussit ainsi à composer une troupe que, pendant des années, nulle autre ne surpassa. Le nouvel Opéra bouffe ouvrit au mois d'avril 1783 par la *Scuola dei gelosi* de Salieri. On n'y donnait des opéras sérieux que par exception; l'*Iphigénie en Tauride* de Gluck fut jouée, la première année, avec un texte italien, mais elle ne se trouva plus du goût du public. Mozart dut se résigner à se voir exclu du nouveau théâtre; tout ce qu'il put faire, ce fut de composer quelques morceaux de chant, à la demande d'Adamberger et de madame Lange (Aloysia Weber). Ces deux artistes avaient fait autrefois partie de l'Opéra allemand; ils connaissaient d'expérience les succès que leur valait la musique de Mozart, et ils voulaient intercaler ces morceaux dans l'opéra d'Anfossi, *il Curioso indis-*

creto, donné au mois de juillet 1783. Les deux airs de Mozart, chantés par madame Lange, furent seuls applaudis dans tout l'ouvrage; quant à un rondeau composé pour Adamberger, Salieri réussit à en empêcher l'exécution, par une pauvre petite intrigue dont Mozart rend compte lui-même dans une lettre adressée à son père [1].

Malgré tous les obstacles, Mozart se sentait irrésistiblement attiré vers le théâtre, et il se mit à la recherche d'un poëme italien. Après en avoir feuilleté plus d'une centaine sans en trouver un seul à sa convenance, il pria son père d'en demander un à l'abbé Varesco, l'auteur du poëme d'*Idoménée*, et il se rendit ensuite lui-même à Salzbourg dans la même intention.

Ce ne fut cependant point la principale cause de ce voyage. Le père avait fini par consentir au mariage de son fils, mais de mauvais gré; il ne put jamais se défaire entièrement d'une certaine aigreur; il continua de le seconder de ses conseils pour l'empêcher d'agir avec précipitation; mais, en donnant son consentement au mariage, il avait déclaré que désormais son fils n'avait plus à compter sur son aide, ce dont celui-ci était entièrement convenu. Mozart avait continué sa correspondance assidue avec Salzbourg, sans vouloir toutefois s'assujettir à tenir une sorte de journal tel qu'il l'avait tenu pendant ses voyages, et tel que sa sœur, un peu plus tard, après son mariage, le communiqua en effet régulièrement à son père. Le désir le plus vif du fils était de pouvoir aller à Salzbourg avec sa femme; il était convaincu que les préventions de sa famille contre Constance ne résisteraient pas au contact personnel. La mauvaise saison, ses occupations pendant l'hiver, et les couches de sa femme au printemps, ne lui permirent de se mettre en route qu'au bout de la première année de mariage. Mais le voyage n'eut pas le résultat désiré : Constance Weber ne réussit pas à gagner les sympathies de son beau-père et de sa belle-sœur [2].

A Salzbourg, Mozart eut occasion d'empêcher monseigneur de Colloredo de commettre une mauvaise action de plus. Michel Haydn, frère cadet de Joseph Haydn et directeur de l'orchestre à la chapelle de l'archevêque, avait été chargé par celui-ci de composer des duos pour violon et alto; mais une grave maladie l'avait rendu pour quelque temps inca-

[1] Voyez Jahn, vol. III, p. 275.

[2] Avant son mariage, Mozart avait fait vœu dans son cœur que, s'il pouvait conduire Constance Weber comme sa femme à Salzbourg, il y ferait exécuter une nouvelle messe de sa composition. La messe qu'il fit exécuter en effet dans l'une des églises de cette ville est la messe en *ut* mineur; mais elle est restée inachevée. Sa femme y chantait la partie de soprano.

pable de tout travail d'esprit et l'avait empêché de livrer les duos au terme prescrit; sur quoi l'archevêque, ami des moyens énergiques, l'avait menacé de lui retenir son traitement. Mozart, dès qu'il eut connaissance du fait, se mit à l'œuvre avec ardeur; les duos furent terminés à temps et remis à monseigneur, sous le nom de Michel Haydn. Ces duos, faits avec tout le soin et le talent que Mozart était capable d'y mettre, ont été publiés plus tard, sans son concours, sous son nom.

Le poëme que l'abbé Varesco avait commencé pour Mozart est intitulé : *L'Oca del Cairo* (l'Oie du Caire); le premier acte seul fut entièrement terminé. Mozart s'était mis immédiatement à en composer la musique; il y travailla avec ardeur après son retour à Vienne; mais bientôt il reconnut que la pièce, assez mauvaise en elle-même, ne pourrait se jouer sans des changements importants; il en composa une demi-douzaine de morceaux, puis il l'abandonna. Il commença successivement deux autres opéras, mais il y renonça encore, soit à cause du poëme, soit par le peu d'espoir de les voir représenter. Les compositeurs italiens étaient en pleine vogue; Sarti et Paesiello, dont l'un allait en Russie tandis que l'autre en revenait, étaient accueillis à Vienne avec enthousiasme. Paesiello, dès son arrivée, se vit honoré de distinctions qu'on n'avait jamais accordées à l'auteur de l'*Enlèvement;* son *Barbier de Séville* fut aussitôt mis à l'étude, et le poëte Casti fut chargé d'écrire pour lui *il Rè Teodoro,* dont l'empereur, dit-on, avait donné la première idée. Le succès d'*il Rè Teodoro,* joué pour la première fois au mois d'août 1784, fut tel que Salieri lui-même s'en alarma. Il abandonna un opéra qu'il venait de commencer, intitulé : *Il Ricco d'un giorno,* et s'occupa de terminer, pour Paris, *les Danaïdes*, que Gluck n'avait pu finir à cause de son affaiblissement, produit par une première attaque d'apoplexie[1]. Après la réussite des *Danaïdes*, Salieri revint à Vienne et acheva *il Ricco,* qui fut joué vers la fin de l'année 1784, mais sans aucun succès.

En attendant, Mozart donnait des leçons et des concerts. L'offre qu'il avait reçue d'écrire un opéra pour le théâtre de Mannheim n'eut pas de suite, nous ignorons pour quelles causes. Il vivait dans la meilleure intelligence avec Paesiello, que M. Jahn appelle un perfide intrigant[2], et avec Sarti, qui, plus tard, traita un quatuor de Mozart dédié à Haydn, de « musique à se boucher ses oreilles », tout indigné

[1] Lors du succès de *l'Enlèvement*, Salieri était allé composer *Semiramide* pour le théâtre de Munich.

[2] Vol. III, p. 304.

de ce que « des barbares sans aucun sens musical se mêlassent de composer » [1].

Son père vint au commencement de l'année 1785 lui rendre sa visite. Il se convainquit que les revenus de son fils devaient être suffisants pour vivre, et que la maison était bien tenue; néanmoins il ne s'y sentit pas tout à fait à l'aise, et ne voulut pas accepter la proposition de venir demeurer à Vienne. C'était le temps des concerts, et Léopold Mozart eut la joie d'assister aux triomphes de son fils, dont les compositions lui arrachèrent des larmes. Les paroles suivantes de Joseph Haydn durent achever de lui prouver que ses efforts pour accomplir la grande tâche de sa vie n'avaient pas été infructueux. « Je vous le dis devant Dieu et en honnête homme, que je reconnais votre fils pour le plus grand compositeur dont j'aie jamais entendu parler; il a du goût et possède les connaissances les plus approfondies dans la composition. » Léopold Mozart retourna à Salzbourg à la fin du mois d'avril; il continua de suivre avec un vif intérêt les succès de son fils; mais ç'avait été leur dernière entrevue; bientôt la santé du père déclina rapidement, et après une amélioration fugitive, il succomba subitement le 28 mai 1787.

II.

Malgré son engouement pour la musique italienne, Vienne n'avait pas entièrement oublié l'Opéra allemand. L'*Enlèvement au sérail* reparut à la scène au mois de janvier 1784; madame Lange l'avait choisi pour une représentation donnée à son bénéfice, et Mozart en dirigeait l'exécution. L'année suivante, on tenta de rétablir l'Opéra allemand. La cour venait de prendre sous sa direction le théâtre de la porte de Carinthie; on résolut de le restaurer et de le destiner à l'opéra allemand et à l'opéra italien, en réservant le théâtre national ou théâtre du château pour les pièces non musicales. L'Opéra allemand fit sa réouverture le 16 octobre 1785, par la traduction d'un opéra français, le *Félix* de Monsigny; il se trouva placé dans des conditions peu favorables; les représentations y étaient bien inférieures à celles de l'Opéra italien, et Mozart dit, dans une lettre, qu'on l'avait rétabli plutôt pour le discréditer tout à fait que pour le faire prospérer. Jusqu'en 1788, où

[1] Ce quatuor a été l'objet de savantes controverses. La supposition qu'il y a erreur dans le début est contredite par le manuscrit de Mozart et par le catalogue thématique de ses œuvres.

ce théâtre succomba de nouveau, l'*Enlèvement* resta continuellement au répertoire; mais son auteur ne fut chargé d'aucune nouvelle composition.

Une seule fois le nom de Mozart parut revenir à la mémoire de Joseph II. Pour une grande fête qu'il voulait donner dans l'orangerie de Schœnbrunn, en février 1786, il avait ordonné une représentation théâtrale à laquelle devaient concourir les meilleurs artistes du Théâtre National et du théâtre de l'Opéra. Mozart fut chargé de composer le *Directeur de spectacle*, pièce de circonstance dont le poëme est assez médiocre. Salieri mit en musique, pour la même occasion, *Prima la musica e poi le parole*, opérette dont le poëme, de Casti, est spirituel et amusant. Le *Directeur de spectacle* fut ensuite donné plusieurs fois à l'Opéra allemand, mais il n'avait pas un intérêt suffisant pour le public.

Dans ces fâcheuses conjonctures, il vint à Mozart un secours inattendu. La discorde s'était mise dans le camp ennemi. Da Ponte, à qui la protection de Salieri avait valu la faveur de Joseph II et la charge de poëte théâtral, était l'auteur du poëme d'*il Ricco d'un giorno,* et Salieri avait juré de ne jamais plus mettre en musique un seul vers de celui qu'il accusait d'être la seule cause de sa mésaventure. Il avait eu un grand succès avec *la Grotta di Trofonio,* représentée en octobre 1785, et dont le texte était de Casti, poëte protégé par le directeur général des théâtres, le comte de Rosenberg. Casti cherchait depuis longtemps à se faire nommer poëte impérial, en remplacement de Métastase, auquel Da Ponte avait en quelque sorte succédé. Pour soutenir la lutte, il fallait à Da Ponte un compositeur de talent. Après avoir écrit successivement des poëmes pour plusieurs compositeurs, avec un succès nul ou insuffisant, il s'adressa enfin à Mozart. Doué d'une grande sagacité pour distinguer les qualités vraiment dramatiques et musicales d'une œuvre, Mozart choisit le *Mariage de Figaro* de Beaumarchais, qui avait été représenté pour la première fois, à Paris, le 27 avril 1784, et sur lequel la faveur dont jouissait le *Barbier* de Paesiello avait sans doute contribué à porter son attention. Mais Joseph II avait défendu de jouer la pièce française à Vienne; il fallait donc, avant tout, gagner son approbation. Quand l'opéra fut prêt, Da Ponte lui parla; il fit d'abord des difficultés, puis il consentit à entendre quelques morceaux et donna son assentiment pour la représentation. On conçoit qu'elle n'eut point lieu sans entraves. On raconte qu'à la première représentation (1er mai 1786), Mozart, après le premier acte, courut tout consterné à la loge de l'empereur, parce que les chanteurs cherchaient à faire tomber l'ouvrage. Que ce fait soit vrai ou non, il est certain que les intrigues ne

manquèrent point; le père de Mozart lui-même parle de cabales en masse de la part de Salieri. Néanmoins, le triomphe de l'opéra ne fut point douteux. Presque chaque morceau dut être répété, et à la fin, Mozart dut paraître sur la scène, sous des tonnerres d'applaudissements. A la deuxième et à la troisième représentation, plusieurs morceaux furent encore redemandés; un duo dut même être chanté trois fois. Un pareil succès froissait bien des intérêts, bien des amours-propres; aussi l'empereur défendit-il au public de faire, dorénavant, répéter un morceau d'opéra. Il daigna même dire aux chanteurs qu'il pensait leur avoir rendu service; quelques-uns s'inclinèrent en signe d'assentiment; un seul osa répliquer : « Que Votre Majesté n'en croie rien, ils désirent tous entendre crier *da capo;* pour moi, du moins, je vous en donne l'assurance positive. » L'empereur rit, la défense subsista.

Arrêter les représentations de l'ouvrage n'était guère possible; mais on eut soin de le faire jouer rarement. Il ne fut donné en tout que neuf fois, et quand l'opéra *Cosa rara* de Martin eut obtenu, au mois de novembre de la même année, un succès sans exemple (encore cette fois-là il fallut un ordre de l'empereur pour mettre les chanteurs à la raison), on abandonna bientôt les *Noces* tout à fait.

Voyant encore une fois ses espérances déçues, Mozart forma de nouveau le projet de quitter Vienne. Il se proposait de se rendre en Angleterre, et il comptait à cet effet sur l'aide de deux Anglais, l'un nommé Atwood, son élève et son ami, et l'autre, le compositeur Storace, frère de la première chanteuse de l'Opéra italien; mais son père fut encore cause qu'il renonça à son dessein[1].

III.

A Prague, l'*Enlèvement* avait eu de nombreuses représentations, et l'on y donna le *Mariage de Figaro* aussitôt après qu'il eut été représenté à Vienne. La Bohême était alors, et est encore aujourd'hui, un pays essentiellement musical[2]; le nouvel opéra de Mozart obtint à Prague,

[1] Mozart avait demandé à son père de garder ses deux enfants, moyennant le payement d'une pension pendant son absence; mais le père, fidèle à sa promesse de ne l'aider qu'en conseils, répondit par un refus catégorique, quoiqu'il en agît tout différemment avec sa fille. Voyez Jahn, vol. III, p. 182.

[2] Voyez Jahn, vol. IV, p. 278.

pendant tout l'hiver de 1786, le plus grand succès. Au mois de janvier 1787, Mozart y alla lui-même avec sa femme; le comte de Thun, l'un des plus zélés protecteurs de l'art, les fit demeurer dans son hôtel. Partout Mozart reçut l'accueil le plus cordial, et se vit honoré selon son talent; il donna deux concerts très-brillants, et dans la joie de son cœur il dit que pour un public qui le comprenait si bien et lui témoignait tant de sympathie il écrirait volontiers un opéra. On le prit au mot, et il s'engagea à en composer un pour le commencement de la saison suivante. De retour à Vienne, il s'adressa à Da Ponte en lui laissant le choix du sujet; celui-ci proposa *Don Juan*, et Mozart l'accepta.

L'accueil qu'il venait de recevoir à Prague lui rendait le séjour de Vienne plus pénible encore. Ses amis d'Angleterre allaient le quitter, et leur départ fit de nouveau surgir en lui l'idée de partir pour ce pays. Mais, devenu plus circonspect, il chargea Atwood de lui préparer d'abord à Londres une position sûre, soit par des souscriptions pour des concerts, soit par l'assurance de la composition d'une œuvre théâtrale. A Vienne, l'opéra *Cosa rara*, de Martin, continuait à jouir d'une vogue universelle; par suite du départ de la première chanteuse, Storace, on ne pouvait plus le jouer sur la scène italienne, mais on le donnait sur un théâtre secondaire avec un texte allemand. Un compositeur, nommé Dittersdorf, avait eu l'idée de traduire en musique les *Métamorphoses* d'Ovide; il avait fait exécuter à Vienne, en 1786, douze symphonies dans ce style éminemment pittoresque. L'une de ces symphonies représentait les quatre âges du monde; une autre racontait l'histoire d'Actéon : *Allegro*, Actéon à la chasse; *Adagio*, Diane au bain; *Menuet*, Diane surprise par Actéon; *Finale*, Actéon déchiré par sa meute. Ces symphonies valurent à leur auteur plus d'honneur et d'argent qu'à Mozart les siennes, et on lui offrit immédiatement de composer un opéra allemand, intitulé : *Docteur et Apothicaire*, qui fut joué pour la première fois au mois de juillet 1786, puis vingt fois de suite dans la même année. Cet opéra fut aussitôt suivi d'un autre : *Tromperie par superstition*, joué au mois d'octobre, puis d'un troisième : l'*Amour à la maison des fous*, joué en avril 1787, toujours avec le même succès. Bientôt ces ouvrages se répandirent par toute l'Allemagne et acquirent une très-grande popularité. Joseph II partagea l'enthousiasme de ses sujets : il déclara ouvertement à Dittersdorf qu'il le préférait à Haydn et à Mozart, qui donnaient trop d'importance à l'orchestre, et il le récompensa largement, lorsqu'au printemps 1787 Dittersdorf quitta Vienne pour retourner à Breslau. Ce compositeur était maître de cha-

pelle du prince-archevêque de cette ville, lequel lui avait donné des titres de noblesse et l'avait nommé bailli général de Freienwalde. Sa musique néanmoins ne fit point prospérer l'Opéra allemand de Vienne; pareil à un malade repoussant le seul médecin qui le pût sauver, ce théâtre succomba de nouveau; sa fermeture, décidée en automne 1787, s'effectua à la fin du mois de février suivant[1].

Cependant les projets de départ de Mozart étaient venus à la connaissance de l'empereur; *Don Juan* avait eu à Prague, le 29 octobre 1787, un éclatant succès, et Joseph II jugea sans doute utile de fixer à Vienne le compositeur tant négligé. Il le nomma son compositeur de chambre avec un traitement annuel de huit cents florins. Gluck, à qui Marie-Thérèse avait conféré le même titre, avec un traitement de deux mille florins, venait de succomber à une nouvelle attaque d'apoplexie, le 15 novembre 1787. Mozart lui succéda donc en quelque sorte; mais les maigres émoluments qui lui furent accordés étaient une nouvelle preuve de la parcimonie impériale, et Mozart en accusait l'influence de Strack, le valet de chambre de Joseph II, lequel faisait également partie de sa musique de chambre et y exerçait un grand pouvoir, mais était du parti de Salieri. Quant à une représentation de *Don Juan*, il n'y fallait pas penser pour l'instant. Salieri venait de donner à Paris son opéra de *Tarare*, sur des paroles de Beaumarchais, et qui, quoique jugé inférieur aux *Danaïdes*, avait eu un assez grand succès, dû en partie à la magnificence du spectacle. Da Ponte fut chargé par l'empereur de faire un poëme italien pour l'opéra de *Tarare*, qui fut joué sous le titre d'*Axur*, le 18 janvier 1788, lors du mariage de l'archiduc François avec la princesse Élisabeth de Wurtemberg.

Joseph II avait nommé Mozart son compositeur de chambre, mais sans lui donner rien à composer, et l'artiste se sentit cruellement blessé de voir que non-seulement on ne songeait pas à améliorer sa position comme on le lui avait fait espérer, mais qu'on le laissait encore toucher son traitement comme une aumône. « C'était, disait-il, trop pour ce qu'il faisait et trop peu pour ce qu'il pouvait faire. » L'auteur de *Don Juan* dut se résigner à composer — des airs de

[1] On peut être surpris de cette série de compositeurs italiens ou allemands (nous n'en citons que les plus importants) qui ont barré la route à Mozart, soit par leurs intrigues, soit par leurs succès, et dont l'immense majorité du public ignore aujourd'hui jusqu'aux noms. Mais, comme l'a dit le père de Mozart, « ce n'est pas une petite affaire de refondre toute une nation, » surtout quand cette nation vient à peine de perdre le goût, non pas de la musique de Lulli et de Rameau, mais des arlequinades et des combats d'animaux.

danse pour les bals masqués. Quelques mots d'explication sont ici nécessaires.

Après la construction du nouveau Théâtre national, l'ancienne salle, située dans une aile du palais impérial, avait été transformée en une grande et une petite salle de bal où l'on donnait, outre les fêtes particulières de la cour, des concerts et des bals masqués. Joseph II favorisait beaucoup ces bals comme un moyen de rapprocher les différentes classes de la nation; il y laissait régner une grande liberté et y paraissait souvent lui-même avec sa cour, ce qui leur donna beaucoup de vogue parmi le peuple et la noblesse. On y dansait ordinairement des menuets, des contredanses et des valses; les classes inférieures du peuple prenaient seules part à ces dernières, à cause de la trop grande foule, absolument comme dans le premier finale de *Don Juan*. La direction de ces bals était réunie à celle du théâtre; on commandait la musique à des compositeurs en renom, quoiqu'une collection de danses ne se payât que de quelques misérables ducats. Haydn, Hummel et Beethoven, aussi bien que Mozart, ont eu l'honneur de faire danser les masques viennois. Mozart a écrit ainsi une série de contredanses, d'allemandes et de menuets pendant le carnaval des années 1788, 1789 et 1791 (Joseph II était mort au mois de février 1790)[1].

Une tâche plus digne de Mozart que la composition d'airs de danse lui fut offerte par le baron Godefroid Van Swieten, fils du premier médecin de Marie-Thérèse. Van Swieten était un amateur passionné de musique; il avait même composé des symphonies « aussi roides que lui », comme disait Joseph Haydn. A Berlin, où il était allé en qualité d'ambassadeur, il s'était pris d'une grande prédilection pour la musique sérieuse et surtout pour les *Oratorios* de Hændel. Après son retour à Vienne, il chercha à les faire connaître dans cette ville; il donnait souvent chez lui des concerts de musique sérieuse, et il fit exécuter les *Oratorios* de Hændel par un orchestre et des chœurs nombreux. Il intéressa à son entreprise d'autres amateurs distingués, et les frais étaient couverts par voie de souscription. La direction de ces concerts échut d'abord à Joseph Starzer, puis, après sa mort, en 1787, à Mozart. Comme le public était habitué à une instrumentation brillante, on crut utile, et même conforme à la pensée de Hændel, de compléter son orchestre par un emploi bien entendu des nouvelles ressources acquises à cette partie de l'art sous le rapport des instruments

[1] On a publié des collections de ces danses, mais elles sont en partie d'une origine douteuse.

à vent. C'est dans ce but que Mozart a instrumenté *Acis et Galathée*, le *Messie*, l'*Ode à sainte Cécile* et la *Fête d'Alexandre*[1]. Son travail atteste non-seulement une habileté consommée, mais encore un respect religieux pour les inspirations du maître, une préoccupation exclusive de saisir sa pensée et de la rendre avec la plus entière fidélité. Van Swieten lui dit dans une lettre : « Celui qui sait revêtir Hændel avec tant de solennité et de goût, que d'un côté il plaît même aux niais admirateurs de la musique à la mode, et d'un autre côté se montre cependant toujours dans sa sublimité, celui-là a senti sa valeur, l'a compris, est parvenu à la source de son expression et peut y puiser et y puisera d'une main sûre. C'est ainsi que je considère votre travail.... »

IV.

Le grand succès que l'opéra de *Don Juan* obtenait à Prague décida enfin l'empereur à le faire jouer aussi à Vienne. Mozart y ajouta plusieurs morceaux, soit dans l'intérêt des chanteurs, soit comme concession au public viennois. Néanmoins, l'ouvrage, représenté pour la première fois le 7 mai 1788, ne plut point d'abord. « L'opéra, disait Joseph II, est divin; plus beau encore peut-être que *Figaro;* mais ce n'est point là un plat pour les dents de mes Viennois. » Lorsque Da Ponte eut rapporté à Mozart le mot de l'empereur : « Laissons-leur le temps de mâcher », dit le compositeur. D'après son conseil, Da Ponte eut soin que l'opéra fût joué coup sur coup, et à chaque nouvelle représentation le public l'apprécia davantage. Mais, l'année finie, on l'écarta du théâtre jusqu'en 1792, où il fut repris, après la mort de Mozart, avec une mauvaise traduction allemande. De Vienne, il s'était répandu rapidement sur toutes les scènes de l'Allemagne.

A en croire Rochlitz, Mozart aurait dit qu'il n'avait pas écrit *Don Juan* pour les Viennois, mais plutôt pour Prague et surtout pour lui-même et pour ses amis[2]. Ce mot a été souvent cité et commenté en diverses

[1] Ce n'est point Mozart, comme on l'a dit souvent par erreur, mais son prédécesseur, Starzer, qui a instrumenté *Judas Maccabée*. L'intention dans laquelle Mozart a été chargé de faire ces arrangements aurait dû le préserver des critiques qu'on ne lui a point épargnées, sous prétexte qu'il a voulu corriger Hændel. Si, après sa mort, ces arrangements ont été publiés par la gravure, ce n'est point dans cette vue qu'il les a faits. Au reste, il n'est nullement démontré que des travaux de ce genre doivent être désapprouvés sans réserve.

[2] *Gazette musicale de Leipzig*, vol. I, p. 51.

manières. La seule chose qu'on ait oubliée, c'est de demander s'il était exact. Ce qui est certain, c'est que Mozart n'a pu dire que la vérité, à savoir, qu'il avait écrit *Don Juan* avant tout pour le public de Prague, qui, comme nous l'avons vu, était en effet de ses amis; quant aux autres, il leur a laissé le temps de « mâcher », et il y a même ajouté un assaisonnement de leur goût.

Pas plus que *l'Enlèvement* et *Figaro, Don Juan* n'améliora sensiblement la position de Mozart. Sa situation précaire lui pesait de plus en plus; sa faculté créatrice cependant n'en souffrit pas, car les symphonies en *mi* bémol majeur, en *sol* mineur et en *ut* majeur, sont de l'été de 1788. Il dut donc saisir avec empressement l'occasion d'un voyage, qui lui fut offerte par le prince Lichnowsky, gendre de la comtesse de Thun, l'une des dames les plus distinguées de l'aristocratie viennoise, et très-zélée protectrice de Mozart. Lichnowsky était lui-même grand amateur de musique, élève de Mozart et très-affectionné à son maître. Ses propriétés en Silésie et sa position dans l'armée prussienne l'obligeaient à faire de temps en temps un séjour à Berlin. Au printemps de 1789 il proposa à Mozart de l'emmener dans sa voiture; la libéralité du roi Frédéric-Guillaume II et son amour pour la musique autorisaient l'artiste à des espérances proportionnées à son talent.

A Dresde, Mozart joua à la cour, puis très-souvent dans des sociétés privées, avec sa complaisance ordinaire. Il s'y fit de nombreux amis par la franchise et la simplicité de ses manières, sa gaieté spirituelle, son jugement droit et intègre. Arrivé à Berlin, il se rendit immédiatement à Potsdam, où Lichnowsky le présenta au roi. Frédéric-Guillaume II était musicien lui-même et très-bon violoncelliste; il entretenait une excellente chapelle, et se distinguait de son illustre prédécesseur Frédéric le Grand par un goût plus développé et moins exclusif. Il estimait Hændel, Gluck et Haydn; il favorisait en même temps la musique allemande, la française et l'italienne, particulièrement la musique instrumentale. Dans une fête à la cour, pendant l'été de 1789, on joua dans la même soirée un opéra de Cimarosa, un de Dalayrac et un autre de Reichardt, maître de chapelle du roi. Frédéric-Guillaume II connaissait Mozart par le grand succès que *l'Enlèvement* avait eu à Berlin et par ses compositions instrumentales, surtout par ses quatuors. — « Que pensez-vous de ma chapelle? » demanda-t-il à l'artiste, qui, avec sa franchise ordinaire, lui répondit : « Votre Majesté, elle réunit les plus grands virtuoses du monde, » mais quand ces messieurs sont ensemble ils pourraient mieux

» faire! » — Le roi, dit-on, lui offrit une place de maître de chapelle avec trois mille thalers de traitement annuel. Mozart hésita : « Dois-je » donc quitter tout à fait mon bon empereur ? » dit-il. Le roi l'engagea à réfléchir et l'assura qu'il maintiendrait son offre, à quelque moment qu'il plût à Mozart d'en profiter[1].

On avait demandé à Mozart de revenir à Leipzick, où l'on se proposait d'organiser un concert en sa faveur. Il y retourna au mois de mai; mais le concert fut si peu productif que son voyage se trouva presque en pure perte. Il revint à Berlin; mais là encore il dut céder le pas au traducteur musical des *Métamorphoses* d'Ovide. *L'Enlèvement* fut le seul opéra de Mozart joué à Berlin en 1789; *le Mariage de Figaro* et *Don Juan* n'y furent donnés qu'à la fin de l'année suivante; on préférait les œuvres de Dittersdorf, et *l'Amour à la maison des fous* était annoncé publiquement comme l'œuvre musicale la plus parfaite. Mozart joua du clavecin chez la reine, parce que les convenances l'exigeaient, mais sans pouvoir espérer une rémunération considérable. D'après le conseil de ses amis, il renonça à donner un concert public parce qu'il n'y avait pas à attendre une brillante recette, et que le roi ne l'aurait d'ailleurs pas vu avec plaisir. Frédéric-Guillaume II lui envoya une somme de cent frédérics en exprimant le désir que Mozart composât pour lui des quatuors : ce fut là tout le bénéfice de son voyage, diminué encore par un prêt de cent florins qu'il ne crut pouvoir refuser à un ami resté inconnu. Il annonça donc à sa femme qu'elle devait se réjouir davantage de son arrivée que de celle des richesses acquises.

Peu de mois après que Mozart eut quitté Berlin, Dittersdorf y arriva. Le roi l'invita aussitôt à mettre à l'étude son opéra *Docteur et Apothicaire* et à en diriger lui-même l'exécution à une fête donnée à Charlottenbourg; il lui permit de faire entendre son oratorio de *Job* au théâtre de l'Opéra, qui jusque-là avait été uniquement réservé à l'usage de la cour, et il mit à sa disposition les musiciens de la chapelle royale. L'oratorio eut un très-grand succès, et Dittersdorf quitta Berlin comblé d'honneurs et d'argent.

[1] Il paraît certain que le roi de Prusse fit des offres à Mozart, mais il n'est pas prouvé qu'elles eussent été aussi avantageuses. Du reste, il est possible que le séjour de Berlin n'ait pas convenu à Mozart sous d'autres rapports; les cabales n'y auraient pas plus manqué qu'à Vienne, et après tout il n'avait pas à se louer extraordinairement de la réception qu'on lui avait faite.

V.

Aussitôt après son retour à Vienne, Mozart se mit à composer un quatuor pour lequel le roi de Prusse lui envoya, dit-on, cent frédérics et une tabatière en or. Sa situation était toujours des plus affligeantes; sa femme était tombée très-dangereusement malade; sans cesse entre la crainte et l'espérance : « Ah! je suis pourtant bien malheureux! » écrivit-il à l'un de ses amis. Il ne songeait plus à l'offre du roi de Prusse; les instances de ses amis l'engagèrent à exposer sa situation à l'empereur et à déclarer à Sa Majesté qu'il ne lui restait qu'à demander son congé. Joseph II tenait certainement à conserver le grand artiste, tant qu'il en coûtait le moins possible à son trésor et absolument rien à sa prédilection pour les Italiens; ses traits trahirent une pénible surprise : « Comment, Mozart! vous voulez me quitter? » — Ému, celui-ci répondit : « Votre Majesté, je me recommande en grâces, je reste! » — Un de ses amis lui ayant demandé s'il n'avait pas profité de l'occasion pour demander un dédommagement en rapport avec son sacrifice, il s'écria avec indignation : « Le diable y pense dans un pareil moment! » — Joseph II témoignait du regret, Mozart restait; que fallait-il de plus?

Au mois d'août 1789 on reprit *le Mariage de Figaro*, et l'empereur chargea Mozart d'écrire un nouvel opéra : *Cosi fan tutte*, dont le poëme, assez mauvais, est de Da Ponte. L'ouvrage fut représenté pour la première fois le 26 janvier 1790; malgré un succès non contesté, il ne fut joué qu'une dizaine de fois et ne reparut qu'en 1794 avec un texte allemand.

Joseph II mourut le 20 février 1790, et l'avénement de Léopold II fut pour l'art musical d'un augure peu favorable. Au mois de juillet il n'avait pas encore mis le pied dans un théâtre, ni témoigné d'aucune façon de son intérêt pour la musique. L'impératrice Louise paraissait seule y donner quelque attention. Léopold II différait de son prédécesseur par ses goûts comme sous d'autres rapports; les ballets furent rétablis; l'opéra sérieux fut favorisé de nouveau à côté de l'opéra bouffe. Tous ceux qui avaient joui de la protection de Joseph II étaient sûrs de leur disgrâce; le comte de Rosenberg perdit la direction générale des théâtres; bientôt Salieri qui, en 1788, avait été nommé maître de chapelle, trouva prudent de donner sa démission : il fut remplacé par J. Weigl. Mozart avait été assez favorisé par le défunt

empereur pour n'avoir rien à espérer du nouveau. Sa demande d'être nommé second maître de chapelle fut rejetée; celle d'être admis à donner des leçons de clavecin au jeune prince impérial eut le même sort. Perdant ainsi toute espérance d'être placé à la cour, il adressa à la magistrature de Vienne la demande d'être adjoint, sans rétribution, au vieux maître de chapelle Hoffmann, de la cathédrale de Saint-Étienne, afin de gagner ainsi des droits à lui succéder. Sa demande fut accueillie, mais Hoffmann lui survécut.

Pendant la présence à Vienne du roi Ferdinand de Naples et de la reine Caroline, venus pour assister au mariage de leurs filles Marie-Thérèse et Louise avec les archiducs François et Ferdinand, en septembre 1790, Mozart eut une preuve non douteuse du dédain que la cour affectait à son égard. En l'honneur du roi Ferdinand, on exécuta un nouvel opéra de Weigl, *la Cafetierra bizarra;* l'empereur se rendit lui-même pour la première fois au théâtre de l'Opéra lors d'une représentation d'*Axur;* à la fête du mariage, il y eut un grand concert sous la direction de Salieri, où l'on exécuta entre autres une symphonie d'Haydn, que le roi savait par cœur et suivait en chantant tout haut; Haydn reçut une invitation pour Naples et se vit commander des compositions; de Mozart, il ne fut point question, et il ne fut seulement pas appelé à jouer devant le roi. La maladie de sa femme continuait et, ses dépenses augmentant, ses recettes diminuaient; au mois de mai il n'avait que deux élèves et se trouva dans l'obligation de solliciter ses amis de faire en sorte de le faire arriver au nombre de huit. Les complaisances de ses amis ne suffisant plus, il dut avoir recours à des usuriers, et tous les moyens par lesquels il chercha à sortir de sa situation le trompèrent. Sa faculté créatrice s'en ressentit, et l'année 1790 fut pour lui la plus pauvre en œuvres musicales.

Il conçut le projet d'aller à Francfort pour le couronnement de Léopold II, qui devait avoir lieu au mois d'octobre. Salieri et d'autres membres de la chapelle impériale s'y rendirent dans la suite de l'empereur, et jouirent des prérogatives attachées à cette qualité. Mozart ne put obtenir les mêmes avantages; il partit dans sa propre voiture, avec son beau-frère, le violoniste Hofer, qui avait épousé la sœur aînée de sa femme, et qu'il emmena par générosité afin de le laisser prendre part aux bénéfices. Quelques jours après la fête du couronnement, il donna au théâtre de Francfort un concert où il ne fit exécuter que de sa musique. A son retour il s'arrêta à Munich, et l'électeur l'invita à jouer dans le concert donné au roi de Naples, qui resta deux jours dans cette ville en revenant de Francfort. « Bel honneur

pour la cour de Vienne, écrit Mozart à sa femme, que le roi doive m'entendre en pays étranger! »

Les profits de ce voyage durent être peu considérables. Son désir le plus ardent, comme il le dit dans une lettre, c'était de pouvoir travailler, rien que travailler en repos. Aussi dans la dernière année de sa vie (1791) déploya-t-il une activité qui dépasse toute croyance. On dirait qu'il lutta avec un courage désespéré pour triompher du malheur qui le poursuivait. On trouve dans le nombre de ses œuvres jusqu'à des compositions pour pendule à musique, pour orgue à cylindre[1].

VI.

Tandis que les souverains dédaignaient le génie de Mozart, un misérable histrion et un effronté plagiaire lui fournirent l'occasion de composer les deux chefs-d'œuvre qui devaient couronner dignement sa pénible carrière. Schikaneder, tour à tour ou à la fois acteur, chanteur, poëte et directeur de théâtre, avait fait, puis défait sa fortune avec une égale témérité; de vicissitude en vicissitude, il avait fini par se trouver à la tête d'un mauvais petit théâtre de Vienne. Il vint demander à Mozart de lui composer un opéra-bouffe sans lequel, disait-il, il était perdu. La bonté et la générosité naturelles au grand artiste, son penchant irrésistible pour la composition dramatique, ne lui permirent point de refuser. Le poëme que Schikaneder lui offrait était celui de la *Flûte enchantée*. « Si nous avons du malheur, dit Mozart, je n'y puis rien, car je n'ai pas encore composé d'opéra-féerie. » Schikaneder lui donna un logement à côté du théâtre, et ce fut là que Mozart écrivit une grande partie de son ouvrage, s'entendant continuellement et selon les besoins avec le directeur, qui était un des auteurs du poëme et qui voulait s'approprier le rôle de Papageno.

La plus grande partie de l'ouvrage était terminée lorsqu'un inconnu se présenta avec une lettre anonyme, très-flatteuse, dans laquelle on invitait Mozart à écrire une messe des morts. L'offre lui convenait d'autant plus qu'il n'avait point encore composé de messe de ce genre; il communiqua la lettre à sa femme, qui l'engagea d'accepter. Le prix fut fixé à cinquante (d'autres disent cent) ducats, sans délai précis pour la livraison de la partition. Bientôt l'inconnu revient, paye d'avance la

[1] Les deux « morceaux pour une pendule à musique » en *fa* mineur ont été publiés sous la dénomination arbitraire de *Fantaisie et sonate* pour piano à quatre mains. L'*Andante* pour un petit orgue à cylindre est gravé comme *Rondeau* pour le piano.

somme convenue, avec promesse d'une gratification quand l'œuvre sera terminée; du reste il refuse de faire connaître son nom, et disparaît sans que Mozart puisse en savoir davantage. Rochlitz a donné à cette histoire une couleur funèbre, et peu s'en faut que d'après lui on n'ait pris l'homme mystérieux pour un messager du royaume des ombres, avertissant Mozart de se préparer au fatal voyage[1]. La vérité du fait n'a rien de poétique : l'inconnu était le régisseur des biens d'un comte Walsegg de Stuppach, qui, non satisfait d'être grand mélomane et de jouer du violoncelle, avait encore la fantaisie de se donner pour compositeur. Il désirait faire exécuter un *Requiem* en mémoire de sa femme, décédée au mois de janvier de la même année, et son intention était de faire copier la partition de Mozart et de la donner sous son nom, ce qu'il fit en effet : comme aussi il a donné pour sienne une symphonie du même auteur.

Avant que Mozart eût pu donner beaucoup de temps à cette nouvelle tâche, il fut chargé par les États de Bohême, vers le milieu du mois d'août, de composer un opéra pour la fête du couronnement de Léopold II, comme roi de cette partie de l'empire. On avait choisi le poëme de *la Clemenza di Tito,* de Métastase; il ne restait que peu de semaines pour la composition de la musique, et Mozart se mit immédiatement avec sa femme en route pour Prague. Au moment de monter en voiture, l'inconnu se présente de nouveau; Mozart s'excuse et promet qu'après son retour le *Requiem* sera son premier travail. Pendant le voyage, il commença déjà de s'occuper du nouvel opéra; il avait emmené avec lui un de ses élèves, le jeune Süssmaier, qui écrivit les récitatifs intermédiaires entre les morceaux de chant, et dans l'espace de dix-huit jours la partition fut terminée et répétée. L'opéra fut exécuté le 6 septembre, le jour du couronnement; il eut peu de succès aux premières représentations. La cause principale en fut sans doute à la faiblesse du poëme, presque entièrement dépourvu d'intérêt; peut-être aussi à la rapidité avec laquelle Mozart avait été forcé de terminer son œuvre, et à d'autres circonstances défavorables. Habitué aux suffrages du public de Prague, Mozart fut d'autant plus affecté qu'il était arrivé souffrant déjà et que l'excès du travail avait aggravé son mal. Quoiqu'en société il ne perdît pas sa bonne humeur, il avait l'air abattu; il prenait continuellement des médicaments, et en quittant ses amis il fut si ému qu'il versa des larmes.

[1] Rochlitz s'est persuadé très-sérieusement que Mozart a pris l'inconnu pour tel. (*Gazette musicale de Leipzig*, vol. I, p. 149 et 177.)

De retour à Vienne, il s'occupa de terminer la *Flûte enchantée*, dont la première représentation eut lieu le 30 septembre. Le succès, douteux au premier acte, fut décisif au deuxième; il ne fit que s'accroître aux représentations suivantes, et bientôt l'ouvrage se répandit partout. A Vienne, il fut joué dès la première année près de cent fois[1].

Après la première représentation de la *Flûte enchantée*, Mozart se mit avec ardeur à l'achèvement du *Requiem*. Le travail incessant qu'il y consacra, même pendant la nuit, aggrava son état maladif. Déjà, en terminant la *Flûte enchantée*, des défaillances l'avaient pris; l'épuisement augmenta et la mélancolie s'empara de son esprit. Vainement sa femme s'efforça de le distraire; un jour, il dit avec des larmes qu'il écrivait le *Requiem* pour lui-même; il était poursuivi par l'idée d'avoir été empoisonné. Effrayée, sa femme lui ôta son manuscrit pour l'empêcher de continuer. Le repos et les conseils d'un médecin amenèrent une amélioration; il put composer une cantate pour l'ouverture de la loge maçonnique dont il faisait partie et en diriger lui-même l'exécution. Le succès releva son courage; il déclara que l'idée de l'empoisonnement lui avait été suggérée par son état de souffrance, redemanda son manuscrit et se remit au travail. Mais au bout de quelques jours ses idées noires reparurent; il parla de nouveau d'empoisonnement, et ses forces diminuaient de plus en plus. Pendant les quinze jours qu'il garda le lit, il ne perdit point la conscience de lui-même; il avait continuellement la mort devant les yeux; il l'attendait avec résignation, non cependant sans regretter plus d'une fois la vie. Il disait souvent : « Et c'est juste maintenant que je dois quitter la terre quand je pourrais vivre tranquillement! Maintenant quitter mon art, quand, sans être esclave de la mode ni enchaîné par des spéculateurs, je pourrais suivre l'impulsion de mes sentiments et écrire avec indépendance ce que mon cœur m'inspire! Je dois quitter ma famille, mes pauvres enfants, au moment où j'aurais été en état de prendre soin de leur bonheur[2]! »

En effet, le succès de la *Flûte enchantée* lui avait ouvert de nouvelles vues; une partie de la noblesse hongroise venait de prendre en sa faveur l'engagement d'une souscription annuelle de mille florins, d'Amsterdam on lui garantissait une somme annuelle plus forte encore contre l'obligation d'écrire un petit nombre de compositions pour les

[1] Le rôle de la Reine de la nuit a été écrit pour madame Hofer (Joséphine Weber).
[2] Niemtschek, p. 36.

souscripteurs seuls; son vœu si ardent de pouvoir travailler en repos était accompli : et il se mourait!

Sa bonté et son affabilité ne se démentirent pas un instant sur son lit de douleur. La *Flûte enchantée* l'occupait toujours et il désirait l'entendre encore une fois; son *Requiem* aussi ne lui sortait pas de la pensée. La veille de sa mort, il se fit donner la partition et chanta lui-même la partie de contralto, tandis que trois de ses amis chantaient les autres parties; mais aux premières mesures du *Lacrymosa* il éclata en violents sanglots et ferma le manuscrit. Quelques heures avant le moment suprême, il s'entretenait du *Requiem* avec son élève Süssmaier. Il était si sûr de l'approche de sa dernière heure qu'il chargea sa femme d'en aller avertir Albrechtsberger, avant que personne en sût rien, parce que, disait-il, c'était à lui qu'appartenait sa place à l'église Saint-Étienne[1]. Des compresses d'eau froide ordonnées par le médecin ébranlèrent tellement son cerveau qu'il commença de délirer; le *Requiem* semblait l'occuper continuellement. A une heure du matin, il s'était doucement endormi du dernier sommeil (le 5 décembre 1791). Sa mort avait été causée par une fièvre inflammatoire qui régnait alors presque généralement et enlevait beaucoup de monde[2]; selon la crainte exprimée par le médecin dès le début, elle s'était changée en fièvre cérébrale. La maladie avait présenté les symptômes ordinaires; l'examen du corps n'offrit aucune particularité.

Le prêtre qu'on avait appelé pour donner au moribond l'extrême onction avait refusé, parce que le malade ne l'avait pas demandé lui-même. Dès que sa mort fut connue, des flots de monde accoururent avec des pleurs et des gémissements; quiconque l'avait approché l'estimait, le chérissait, et l'admiration éclata librement quand la perte fut devenue irréparable. Sa femme déjà souffrante fut brisée par la douleur; Van Swieten se chargea des soins de l'enterrement, qu'il fit le plus simple et le plus économique possible; l'idée ne lui vint pas, ni à lui ni à aucun autre riche amateur, de donner à Mozart d'autres funérailles qu'au dernier des indigents. Le 6 décembre, à trois heures de l'après-midi, on porta le corps du défunt à l'église métropolitaine, où les prières d'usage furent dites dans une chapelle latérale. Au sortir de l'église, la pluie et la neige tombaient avec violence; arrivés aux portes de la ville, les amis peu nombreux qui avaient suivi

[1] J. G. Albrechtsberger, organiste de la chapelle impériale, succéda en effet à Mozart comme adjoint au maître de chapelle de l'église métropolitaine de Saint-Étienne; à la mort d'Hoffmann, en 1792, il fut nommé maître de chapelle. Voyez Jahn, vol. IV, p. 91.

[2] D'autres disent une fièvre miliaire.

le convoi résolurent de s'en retourner; Mozart fut enterré dans une fosse commune comprenant quinze à vingt cercueils; aucun ami ne se trouvait sur le bord de la tombe quand on y descendit le corps; aucune marque n'en indiqua la place. Un vieux serviteur demanda à la veuve si elle ne voulait pas y faire mettre une croix; elle croyait que la paroisse s'en chargeait. Lorsque, sa douleur s'étant un peu calmée et sa santé s'étant raffermie, elle voulut, accompagnée de quelques amis, aller visiter la tombe, le fossoyeur, qui avait été changé, ne put lui indiquer la place exacte. On a cherché, on a discuté, on a écrit des dissertations : Vienne n'a jamais su où est la tombe de Mozart.

VII.

La situation de la veuve était des plus pénibles. Elle adressa une demande de secours à l'empereur; mais on l'avertit que Léopold II était peu favorablement disposé, parce qu'il était venu jusqu'à son oreille que Mozart avait laissé trente mille florins de dettes causées par ses débauches; on l'engagea donc à remettre sa demande en personne et à instruire l'empereur de la vérité. La veuve déclara franchement à Léopold II que le grand talent de Mozart lui avait seul valu des persécutions et des calomnies sans relâche; qu'avec trois mille florins elle payerait toutes les dettes; encore ces dettes n'avaient-elles pas été faites légèrement, et avaient-elles des causes légitimes. L'empereur accorda à la veuve une pension annuelle de deux cent soixante florins, l'engagea à organiser un concert, et y contribua lui-même pour une part, de sorte qu'elle put se libérer de ses dettes.

Il fallait songer à livrer le *Requiem*, ou renoncer aux honoraires promis et restituer ceux qui avaient été payés. La veuve s'adressa à plusieurs compositeurs pour achever la partition, mais ils refusèrent tous un travail aussi risqué sous plus d'un rapport. Mozart avait souvent joué ou chanté avec Süssmaier les morceaux terminés; il s'était fréquemment entretenu avec lui de son œuvre, et lui avait donné des explications sur la marche et les raisons de l'instrumentation. Ce fut donc ce jeune compositeur qui acheva la partition; puis il en fit une copie complète, dans l'intérêt de l'homogénéité du manuscrit, et le *Requiem* fut ainsi remis à celui qui en avait fait la commande. La substitution était d'autant plus facile que l'écriture de Süssmaier ressemblait à s'y méprendre à celle de Mozart. Mais la veuve avait gardé une copie; elle en laissa faire d'autres et en distribua elle-même, et le *Requiem* fut

bientôt exécuté dans différents endroits. Le succès de l'ouvrage suggéra à la veuve le désir de le faire graver à son profit; et comme d'après les conventions faites dans le principe une telle publication lui était interdite, elle eut l'idée, qu'elle ne réalisa cependant pas, de demander par la voie des journaux le consentement du propriétaire anonyme. Dans l'intervalle, la maison Breitkopf et Hærtel, à Leipzig, avait songé à publier le *Requiem;* elle demanda à la veuve de lui communiquer son manuscrit pour le collationner avec ceux qu'elle avait acquis, et la veuve se rendit à l'invitation, n'ayant du reste aucun moyen d'empêcher la publication[1].

De son côté, le comte Walsegg avait fait exécuter le *Requiem* sous son nom et en avait fait faire des copies. Quoique la manière dont l'œuvre se répandit ne dût pas être de son goût, il ne réclama point d'abord; mais lorsqu'en 1799 on en annonça la publication d'après le manuscrit original de Mozart; lorsque, d'autre part, le bruit se répandit qu'elle était en partie d'une main étrangère, il demanda des éclaircissements à la veuve et parla de dommages-intérêts. Nissen se chargea de la négociation. Après bien des plaintes et des menaces, le noble comte se résigna sagement, et permit même qu'on revît encore une fois la partition d'après son manuscrit.

Quant à la part qui revient à Süssmaier dans l'achèvement du *Requiem*, voici les résultats auxquels a conduit l'examen des manuscrits : les deux premiers morceaux, le *Requiem* et le *Kyrie*, ont été complétement terminés et orchestrés par Mozart lui-même. Pour les morceaux qui suivent, Mozart avait écrit la partition de chant avec la basse chiffrée, en indiquant les traits des instruments dans les ritournelles, les phrases intermédiaires entre celles du chant, et partout où les instruments jouent un rôle caractéristique. Comme il n'avait pas composé les différents morceaux dans l'ordre où ils se suivent, il avait esquissé de cette manière la partition depuis le *Tuba mirum* jusqu'au *Hostias* inclusivement; mais, dans le *Lacrymosa*, il s'était arrêté après les paroles *Judicandus homo reus*. Süssmaier termina donc le *Lacrymosa* et réalisa l'instrumentation des autres morceaux d'après l'esquisse manuscrite et les indications orales de l'auteur; puis il composa lui-même, à son dire, le *Sanctus*, le *Benedictus* et l'*Agnus Dei*, et termina l'œuvre par la simple reprise de la fugue du commencement. La critique, cependant, n'a pas cru devoir admettre son assertion sans réserve. Il

[1] On a répandu d'autres messes des morts sous le nom de Mozart; mais celle dont nous parlons est seule authentique.

est très-possible que Mozart ait noté sur des feuilles détachées des indications pour les trois derniers morceaux. Le *Sanctus*, avec la petite fugue *Hosannah*, pourrait être de lui, mais rien n'empêche qu'il ne soit de son élève. Dans le *Benedictus*, il n'y a que les premières mesures dites par le contralto qui puissent être de Mozart; tout le reste n'en est certainement pas[1]. Quant à l'*Agnus Dei*, qui est un des morceaux les plus admirables de la partition, les compositions de Süssmaier ne contiennent absolument rien qui puisse lui faire attribuer cette œuvre, et il n'est pas croyable que, pour l'essentiel du moins, elle ne soit point due au génie de Mozart lui-même.

VIII.

Mozart était d'une nature très-impressionnable, non-seulement moralement, mais encore physiquement. On l'a pu voir par son propre témoignage, comme par celui de son père et de Grimm. Malgré les soins les plus attentifs que prenait son père, et qu'il prenait lui-même de sa santé, il avait été gravement malade à deux reprises différentes, pendant le voyage en France et en Angleterre; à Olmutz, la petite vérole l'avait si rudement attaqué qu'il était resté neuf jours aveugle, et dut ménager ses yeux pendant plusieurs semaines; après son second retour d'Italie, il fit encore une très-grave maladie; sa dernière entrevue avec l'archevêque de Salzbourg l'avait tout bouleversé; en 1783 il fut très-maltraité par la grippe, et l'année suivante par une fièvre rhumatismale. Il se laissait très-facilement toucher jusqu'aux larmes, même par sa propre musique. Un jour, chantant une partie dans le quatuor d'*Idoménée*, il en fut tellement ému qu'il dut s'arrêter et ne put pendant longtemps regarder cette composition. Avec une nature semblable, les préoccupations et les luttes continuelles des dix dernières années de sa vie ne suffisent que trop pour expliquer sa mort précoce.

Par son éducation comme par son caractère, Mozart était essentiellement attaché à la vie de famille[2]; le mariage ne fit que fortifier son goût pour la vie domestique; en novembre 1787, il écrivit à l'un de ses amis qui venait de se marier aussi : « Eh bien! mon très-cher ami, comment vous portez-vous?... Pour ce qui est d'être content, vous ne

[1] Voyez Jahn, vol. IV, p. 733.
[2] Voyez notre deuxième article, p. 95.

pouvez pas y manquer, puisque vous possédez tout ce que vous pouvez désirer à votre âge et dans votre position, d'autant plus que vous paraissez avoir tout à fait renoncé à votre vie un peu agitée d'autrefois. N'est-ce pas, vous vous convainquez tous les jours davantage de la vérité de mes petites mercuriales? N'y a-t-il pas une énorme différence entre le plaisir d'un amour volage et capricieux et le bonheur que donne un amour vrai et sensé? Je suis sûr que bien souvent, dans votre cœur, vous me remerciez de mes enseignements! Vous allez vraiment me rendre fier! Mais, sans plaisanterie, vous me devez au fond quelque reconnaissance, du moins si vous êtes devenu digne de mademoiselle N...; car, dans votre conversion je n'ai certainement pas joué le rôle le moins important. »

L'affection inaltérable et très-profonde que Mozart éprouvait pour sa femme est un fait sur lequel non-seulement sa femme a insisté elle-même, mais qui était encore connu de tout Vienne[1], et qui est appuyé des preuves les moins douteuses. Nous ne citerons que le trait suivant : Un jour il composait, assis à côté du lit où reposait sa femme malade. Tout le monde gardait le plus grand silence; tout à coup un domestique entra brusquement; Mozart voulut lui faire signe de ne point troubler le sommeil de la malade; il tenait son canif ouvert et se l'enfonça jusqu'au manche dans la cuisse. Quelque douillet qu'il fût d'ordinaire, il ne fit pas un mouvement, sortit en silence pour panser sa blessure, qui était très-profonde, et, quoique la douleur le contraignît à boiter, il sut s'arranger de manière que sa femme ne s'aperçut de rien. Pendant cette longue maladie, il s'était tellement habitué à faire signe à tout le monde de ne point faire de bruit, que longtemps après la guérison de sa femme, chaque fois qu'il rencontrait dans la rue une personne de connaissance, il se levait sur la pointe des pieds et faisait chut! en mettant le doigt sur les lèvres.

Les lettres adressées à sa femme pendant ses voyages témoignent toutes de l'impatience avec laquelle il attend de ses nouvelles, de la tendre sollicitude avec laquelle il s'occupe d'elle sans cesse. Par exemple, il écrit de Dresde, au mois d'avril 1789 : « Après l'opéra je retournai à la maison. Maintenant vient l'instant le plus heureux pour moi : j'y trouvai une lettre de toi, ma bien-aimée, une lettre si longtemps et si ardemment désirée! Duschek et la famille Neumann étaient là,

[1] Lorsqu'en 1785, on parlait généralement de la désunion des époux Lange, Joseph II rencontra un jour Constance Mozart, et après s'être entretenu avec elle de la situation malheureuse de sa sœur : « Quelle différence, lui dit-il, d'avoir un brave mari comme le vôtre! »

comme d'habitude; j'allai aussitôt tout triomphant à ma chambre, je baisais la lettre mille et mille fois avant de l'ouvrir, puis je la dévorais plus que je ne la lisais. Je restai longtemps dans ma chambre, car je ne pouvais la relire assez souvent, ni la baiser assez souvent. Quand je rejoignis la société, la famille Neumann me demanda si j'avais reçu une lettre; sur ma réponse affirmative, ils me félicitèrent de tout leur cœur, parce que je me plaignais tous les jours de n'avoir point encore de nouvelles.... Adieu, ma bien-aimée! songe que tous les soirs, avant d'aller au lit, je reste une bonne demi-heure à parler à ton portrait, et de même quand je me réveille[1]! » De Francfort il écrit, en septembre 1790 : « Je me réjouis comme un enfant de te revoir; si les gens pouvaient lire dans mon cœur, je serais presque honteux; tout est froid pour moi, froid comme de la glace. Ah! si tu étais ici, je goûterais peut-être davantage l'amabilité que les gens ont pour moi; mais sans toi tout me semble si vide!... En écrivant la page précédente, plus d'une larme est tombée sur le papier; mais maintenant, alerte,—attrape,—les baisers volent en foule[2].... »

On connaît l'amitié étroite qui unissait Mozart et Joseph Haydn, et la chaleur avec laquelle ils se défendaient réciproquement contre leurs détracteurs; mais nous ne pouvons omettre ici les deux traits suivants, qui nous semblent très-caractéristiques.

Gyrowetz raconte dans sa biographie, écrite par lui-même, que dès son arrivée à Vienne il fit, dans une grande réunion, la connaissance des artistes les plus distingués. Celui de tous qui paraissait avoir le plus excellent cœur, c'était Mozart; il regardait Gyrowetz d'un air si plein d'intérêt qu'il semblait dire : Pauvre jeune homme! tu fais le premier pas sur le chemin du grand monde, et tu attends avec anxiété l'avenir que te réserve ton destin. Gyrowetz s'adressa donc à lui pour lui demander ses conseils et son aide; encouragé par son affabilité, il le pria de jeter un coup d'œil sur six symphonies qu'il avait composées

[1] Peu de semaines après, Mozart écrit à Berlin sur le même ton; il fait le compte des lettres qu'il a écrites et de celles qu'il a reçues; il gémit d'être resté dix-sept jours sans nouvelles, par suite de la perte probable d'une lettre : « Dieu merci, ajoute-t-il, nous allons être bientôt au bout de tous ces accidents malencontreux; en te pressant sur mon cœur, je te raconterai bien tout ce que j'ai ressenti alors! » Et pendant qu'il n'a de pensées que pour sa femme, il aurait été, selon les dires, amoureux d'une chanteuse dont ses amis eurent beaucoup de peine à le détacher!

[2] De Francfort, Mozart se rendit à Mayence, où, dit-on, se passa une touchante histoire d'amour, dont on a fait, comme de tant d'autres, un honteux roman, et qui aurait donné à Mozart l'occasion de composer l'air : *Io ti lascio,* lequel air n'est pas du tout de lui, mais de God. Jacquin, à Vienne. Voyez Jahn, vol. III, p. 331; vol. IV, p. 556.

et de lui en dire son avis. Mozart se rendit à sa demande, loua son travail, et lui promit de faire exécuter une de ses symphonies dans l'un des six concerts d'abonnement qu'il allait donner. La symphonie eut un grand succès; au milieu des applaudissements, Mozart prit le jeune artiste par la main et le présenta au public comme l'auteur de l'œuvre.

J. N. Hummel était venu à Vienne, en 1785, à l'âge de sept ans, avec son père, qui prit plus tard la direction de l'orchestre de Schikaneder; dès lors l'enfant excitait l'étonnement général par son talent de claveciniste, et Mozart consentit à donner des leçons au jeune virtuose, mais à la condition qu'il demeurât chez lui. Outre les instructions que l'élève recevait de son maître, il l'écoutait jouer, et chaque fois qu'on apportait de la musique nouvelle il était chargé de la lui faire entendre. Un soir Mozart rentra tard avec sa femme; l'enfant l'avait attendu, mais finalement s'était couché en travers de deux chaises et s'était endormi. En arrivant, Mozart trouva un nouveau morceau de musique qu'il désirait entendre; il dit à sa femme d'éveiller le jeune Hummel et de lui donner un verre de vin, ce qui fut fait, et l'enfant se mit au clavecin[1]. Hummel passa deux ans dans la maison de Mozart, puis son père entreprit un voyage avec lui. Lorsque Mozart vint à Berlin, son ancien élève y donnait un concert; Mozart alla y assister. En apercevant son maître, dont il avait ignoré l'arrivée, l'enfant eut peine à se contenir; dès qu'il eut fini de jouer il fendit la foule des auditeurs et se précipita dans les bras de Mozart avec les témoignages de l'affection la plus vive[2].

Une circonstance qui n'est pas sans valeur pour l'appréciation exacte du caractère de Mozart, c'est l'intérêt qu'il prit à l'ordre des francs-maçons. Dans la seconde moitié du siècle dernier, il y eut une tendance générale en Allemagne de favoriser les progrès de l'esprit humain par l'action de sociétés secrètes, qui, pour la plupart, se rattachaient à la franc-maçonnerie, et cette tendance a laissé des traces visibles jusque dans la littérature. Lessing, Herder, Wieland, Gœthe étaient francs-maçons. En 1781 il se forma à Vienne une association de ce genre, comprenant les hommes les plus distingués de cette ville. La franc-maçonnerie devint même à la mode : on chantait partout des chants maçonniques, on portait des signes maçonniques en breloques, on faisait des articles de modes « à la franc-maçon ». L'ordre gagna bientôt

[1] La suite de l'histoire fait voir que ce procédé n'avait rien qui pût blesser le jeune élève.

[2] Ce trait a été communiqué à M. Jahn par la veuve de Hummel (vol. III, p. 195).

une foule d'adeptes, les uns par conviction sérieuse, les autres par intérêt ou par pure curiosité. Joseph II en avait reconnu l'existence en 1785, tout en le traitant assez dédaigneusement.

Les relations de Mozart avec des hommes éminents qui étaient franc-maçons, ses instincts généreux, son besoin religieux et moral, joint à une profonde aversion pour la tyrannie cléricale, le conduisirent à devenir un zélé partisan de l'ordre. Il y fit recevoir aussi son père, lorsque celui-ci vint le voir à Vienne[1], et le passage suivant d'une de ses lettres prouve combien les pensées sérieuses l'occupaient: « Je ne vais jamais au lit sans songer que peut-être, quelque jeune que je sois, je ne verrai plus le lendemain, et cependant aucune des personnes qui me connaissent ne pourra dire que, dans le commerce journalier, je sois triste ou morose. Je remercie tous les jours le Créateur de m'avoir accordé ce bonheur, et je le souhaite de tout mon cœur à chacun de mes prochains. »

Après le dernier séjour de Mozart à Salzbourg, ses lettres adressées à son père concernaient très-probablement en partie la franc-maçonnerie; aussi ont-elles disparu, à peu d'exceptions près, et, d'après l'avis de la sœur de Mozart, elles furent détruites par le père lui-même[2]. — Mozart composa divers morceaux de chant pour l'usage maçonnique, et le fond allégorique et maçonnique de *la Flûte enchantée* fut certainement pour quelque chose dans le soin qu'il consacra à cette œuvre.

IX.

On s'est fait les idées les plus singulières sur la manière dont composait Mozart. Lui-même a toujours protesté contre l'opinion qu'il ne faisait que jeter rapidement sur le papier ce que son imagination créatrice lui fournissait. Il donnait ses quatuors dédiés à Haydn pour le fruit d'un travail long et pénible; il disait de *Don Juan :* « Je n'ai pas craint la peine et le travail pour donner à Prague quelque chose d'ex-

[1] « Dans ma vie, dit le père dans une lettre adressée à sa fille, j'ai connu toute sorte de gens, mais j'ai toujours trouvé que, sans aucune exception, le cagotisme est l'indice infaillible de nombreux vices, qu'une détestable méchanceté veut cacher du manteau de l'hypocrisie. » Et ailleurs : « C'est toujours bien fait de supprimer les couvents de femmes. Il n'y a ni vocation vraie, ni appel surnaturel, ni vrai zèle spirituel, ni mortification des passions, ni vraie école de la véritable dévotion; mais rien que contrainte, fausseté, hypocrisie, cafardise, et infiniment de puérilités et de méchanceté cachée. » Ce mélange d'observance rigide et de liberté de la pensée n'était point rare alors.

[2] Nissen, p. XVI.

cellent. En général on se trompe si l'on croit que mon art m'est devenu facile[1]. Je vous assure que personne ne s'est appliqué autant que moi à l'étude de la composition. Il n'y a guère de maître célèbre que je n'aie étudié assidûment d'un bout à l'autre et souvent plus d'une fois. » — Aussi les œuvres de Durante, de Porpora, de Leo, de J.-Séb. Bach, de Hændel et autres étaient-elles toujours sur son pupitre, surtout les fugues de Bach et de Hændel. — « Hændel, disait-il, sait le mieux de nous tous ce qui fait un grand effet; là où il veut, il frappe comme un coup de tonnerre. » Il ne négligeait point d'étudier aussi les œuvres des compositeurs contemporains[2].

Quoique la faculté de composer très-rapidement ne lui manquât pas au besoin — il était un des improvisateurs les plus admirables et l'on aimait surtout l'entendre en cette qualité — ce n'est cependant en général point ainsi qu'il composait. Il créait une œuvre dans sa tête, sans toucher aucun instrument, sans rien écrire ou n'écrivant que quelques détails; il ne se laissait jamais décider à porter une composition sur le papier avant qu'elle fût mûrie dans son esprit; il se fiait à sa mémoire, qui était vraiment extraordinaire et ne l'a jamais laissé en défaut. Comme d'un autre côté il trouvait plus de charme à la création qu'au travail mécanique d'écrire, il tardait parfois jusqu'à ce qu'il fût pressé par les circonstances. Pour ses compositions avec orchestre, il n'écrivait d'abord qu'une esquisse, comme nous l'avons vu pour le *Requiem*.

Quand Mozart était occupé d'écrire ses compositions, non-seulement le bruit et les conversations ne le dérangeaient pas, mais il aimait que son attention fût attirée ailleurs, soit pour tenir sa faculté créatrice en échec, soit plutôt pour le distraire de ce que ce travail avait de fastidieux. A Prague, après s'être diverti de l'inquiétude de ses amis qui ne le *voyaient* pas composer l'ouverture de *Don Juan*, il écrivit la partition de cette ouverture dans la nuit qui précéda la première représentation, à côté d'un verre de punch, et pendant que sa femme, pour le tenir éveillé, lui contait l'histoire de Cendrillon et autres histoires d'enfant, dont il riait jusqu'aux larmes. Mais ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que, comme il le raconte lui-même dans une lettre

[1] La devise de son père était : « L'habitude est une cotte de fer. » C'est sans doute cette maxime qui se trouvait dans la lettre que nous avons rapportée dans notre premier article, p. 383, et dans lequelle Nissen a probablement substitué le mot allemand *Pfad* (sentier) au mot *Pfoad*, qui, dans le dialecte salzbourgeois, signifie chemise.

[2] C. M. de Weber proteste également contre la funeste influence des anecdotes sur la prétendue facilité avec laquelle auraient été créés les chefs-d'œuvre des grands maîtres.

adressée à sa sœur, pendant qu'il écrivait une fugue, il en méditait le prélude[1].

L'aspect de la nature et le séjour en plein air étaient une des circonstances qui paraissaient favoriser le développement de ses idées; aussi aimait-il à demeurer pendant l'été à la campagne ou près d'un jardin. En 1788, il avait loué une maison située dans un jardin, et il dit dans une lettre : « Depuis dix jours que je demeure ici, j'ai plus travaillé que dans mon autre logement en deux mois. » A Prague, il écrivit la plus grande partie de *Don Juan* dans le jardin de l'un de ses amis, jouant parfois aux quilles et quittant la plume quand c'était son tour de jouer, puis se remettant à écrire[2].

Quoique toujours de bonne humeur et attentif à la conversation, il avait néanmoins au fond l'air préoccupé d'autre chose[3]. Son beau-frère, Lange, a observé qu'il ne faisait jamais des plaisanteries plus drôles que lorsqu'il était occupé d'un grand travail.

Parmi les récréations qui lui étaient un besoin, Mozart aimait surtout le jeu de billard. Barisani, fils du premier médecin de l'archevêque de Salzbourg, excellent médecin lui-même et zélé ami et admirateur de Mozart, avait vainement cherché à le déshabituer tout à fait d'écrire tard dans la nuit et le matin au lit; il lui conseilla d'écrire debout et de faire de l'exercice. Il lui avait prescrit les promenades matinales à cheval; mais quoique cet exercice convînt à Mozart, il dut y renoncer, ne pouvant s'y défendre d'une certaine crainte, sans doute à cause de ses préoccupations continuelles. Le billard lui fut donc recommandé, même par le médecin; il en avait un chez lui sur lequel il jouait au besoin seul, ou avec sa femme; il affectionnait ce jeu ainsi que le jeu de quilles, parce qu'il pouvait y suivre librement ses idées.

[1] C'est le plus souvent le matin qu'il écrivait ses compositions, et, pendant les dernières années, dans son lit, à moins que le travail ne fût pressé, comme, par exemple, pour le *Mariage de Figaro,* auquel cas il y consacrait aussi les soirées. Par là s'est accréditée l'opinion qu'il ne composait que le matin, avant dix heures, puis ne faisait plus rien (Schlichtegroll, p. 111). Et les bonnes gens de s'étonner qu'il ne composât pas toute la journée, puisque cela lui coûtait si peu!

En voyage, il avait dans sa voiture une poche en cuir contenant des feuilles de papier de musique, sur lesquelles il notait ce que sa faculté créatrice, toujours en jeu, avait arrêté. C'était, comme il disait, son portefeuille à papiers de valeur.

[2] D'après ce que nous avons dit, le mot *écrire* doit ici être pris dans son sens propre, et nullement comme synonyme de *composer.*

[3] Il paraît même qu'à table (non toujours sans doute), il se faisait découper sa viande par sa femme, parce que, nous apprend Schlichtegroll, ses mains avaient pris une direction si décidée pour le jeu du clavecin, qu'il ne pouvait la découper lui-même qu'avec une peine et une crainte extrêmes. Pauvre Mozart!

A Prague, il composa le quintette du premier acte de la *Flûte enchantée* en jouant au billard avec ses amis.

Naturellement porté aux amusements de société, Mozart aimait encore la danse, et l'occasion ne lui manquait pas, car il régnait alors à Vienne une véritable rage de danse[1]. Dès sa jeunesse, il avait cultivé ce genre de divertissement; il avait eu surtout une prédilection pour les masques de caractère. Il était élève de Vestris, et à en croire madame Nissen, il était encore plus remarquable comme danseur que comme compositeur. Du reste, il est nécessaire de se rappeler ici ce que nous avons dit plus haut de la faveur extraordinaire dont jouissaient les bals masqués sous le règne de Joseph II, autrement il serait difficile de se représenter Mozart en costume de Pierrot ou d'Arlequin, rôles dans lesquels, dit-on, il était incomparable[2].

X.

Mozart ne fut jamais un maître de clavecin aussi recherché et aussi bien rétribué que les professeurs en vogue; il manquait pour cela de l'activité, de la souplesse, peut-être aussi un peu de la régularité nécessaires. Quand il trouvait du zèle, des dispositions, de l'attrait personnel, il donnait leçon de bon cœur; mais dans le fond ses sentiments n'avaient point changé, et plus il se voyait obligé d'avoir recours à ce gagne-pain, moins il pouvait y prendre goût. Le plus souvent c'étaient des dames qui prenaient des leçons de clavecin ou de composition; car les dames, surtout celles d'un rang supérieur, se distinguaient et donnaient le ton par une éducation plus soignée et plus développée[3].

La publication des compositions musicales était alors peu productive; le commerce de musique était encore peu développé, et ce sont précisément les œuvres de Mozart qui, après sa mort, ont donné à ce

[1] Jahn, vol. III, p. 237.

[2] Il composait lui-même des ballets et des pantomimes. Dans une de ces pantomimes exécutées entre amis, Mozart remplissait le rôle d'Arlequin; madame Lange, celui de Colombine; son mari, celui de Pierrot, et deux autres personnes, ceux du Docteur et de Pantalon. Il est à remarquer que Lange poursuivait sa femme de sa jalousie; il faut donc qu'il n'ait éprouvé aucune méfiance contre Mozart.

[3] « Les dames, dit un auteur, se distinguent d'une manière étonnante des hommes par leur esprit naturel, leur vivacité et leurs connaissances variées. Elles sont jolies, aimables, spirituelles et d'un sans gêne tout à fait charmant. Toutes savent le français et l'italien, beaucoup même savent l'anglais. Jouer du clavecin est très-général, et le dessin l'est assez. »

commerce une plus grande extension. La très-grande majorité de ses œuvres se répandit pendant sa vie par des copies. Une grande partie en a été faite soit pour des élèves, soit, par complaisance, pour des chanteurs ou d'autres personnes; la plupart ne lui rapportaient rien. Pour un opéra les honoraires usités étaient de cent ducats, plus une représentation à bénéfice. En Allemagne, comme en Italie, un directeur de théâtre pouvait obtenir la partition d'un opéra soit de l'auteur lui-même, soit du copiste du théâtre qui en avait fait la commande; puis il en disposait à son gré, sans que l'auteur y pût mettre obstacle ni en retirât quelque profit. De même, un éditeur pouvait se procurer une copie d'une œuvre et la publier sans le concours du compositeur, à qui on ne s'adressait qu'autant qu'on y était obligé. Le fait suivant peut donner l'exacte mesure de cet état de choses.

Un comte polonais avait été ravi en entendant le quintette pour clavecin et instruments à vent que Mozart venait de composer (en mars 1784); il pria l'auteur de lui faire, à loisir, un trio avec flûte obligée, et il lui envoya cent demi-souverains d'or avec une lettre très-flatteuse. Mozart, d'après la lettre, regardant cette somme comme un cadeau, en exprima ses remercîments au comte et lui envoya en retour le manuscrit original du quintette — ce que d'habitude il ne faisait jamais. Au bout d'un an, le comte vint réclamer le trio promis; Mozart s'excusa en disant qu'il ne s'était pas encore trouvé disposé à écrire une œuvre digne de Son Excellence. « Vous ne serez sans doute pas disposé non plus, lui répliqua celui-ci, à me rendre les cent demi-souverains d'or que je vous ai payés d'avance? » Mozart, sans mot dire, rendit la somme; le comte garda le manuscrit, et le quintette fut bientôt après gravé à Vienne à l'insu de l'auteur, comme quatuor pour clavecin et instruments à cordes. Dans des cas semblables Mozart ne faisait que hausser les épaules en disant : « Le gueux! »

Le mode de publication le plus usité pour des œuvres musicales, c'étaient les souscriptions d'amateurs; mais une fois la publication faite, la contrefaçon avait libre jeu. Du reste, les grandes compositions de Mozart semblaient trop difficiles et ne se répandirent que dans la suite; de même, ses quatuors et ses quintettes pour instruments à cordes furent peu goûtés de son temps; on les trouvait également trop difficiles et on leur préférait les œuvres de Léopold Kozeluch[1].

[1] L. Kozeluch était originaire de la Bohême. Il fut nommé maître de clavecin de la princesse Élisabeth, ce que Mozart avait vainement demandé, et, après la mort de celui-ci, compositeur de chambre de l'empereur avec quinze cents florins de traitement. Il se distinguait surtout par sa risible vanité, et il était un zélé détracteur, particulièrement de

La ressource la plus productive pour Mozart, c'étaient les concerts. Il n'y avait qu'une voix sur son talent de virtuose, et il était généralement regardé comme le premier claveciniste de son temps. Clementi disait qu'il n'avait entendu personne jouer avec autant de grâce et d'âme; J. Haydn assurait avec des larmes que le jeu de Mozart lui allait au cœur et qu'il en gardait un souvenir ineffaçable. Aussi, quand Mozart vint se fixer à Vienne, il comptait beaucoup sur son talent de claveciniste. Son père lui ayant objecté que le public de cette ville était capricieux et n'accordait pas à un artiste sa faveur pour longtemps : « Il est vrai, répondit-il, que les Viennois sont très-changeants, mais seulement par rapport au théâtre; mon instrument est trop en faveur pour que je ne puisse pas me maintenir. C'est certainement ici le pays du clavecin! — et puis, admettons que cela soit, cela n'arrivera que dans quelques années, pas plus tôt assurément, et en attendant on s'est fait de l'honneur et de l'argent. » — Les représentations théâtrales étant interdites pendant le carême, c'était là le véritable temps des concerts; la plupart se donnaient au théâtre; la noblesse et la bourgeoisie riche composaient le public.

Mozart donnait tous les hivers un ou plusieurs concerts, toujours avec le plus grand succès. A propos du quintette pour clavecin et instruments à vent exécuté dans un de ses concerts, il écrivit à son père : « Moi-même je le regarde comme la meilleure composition que j'aie faite de ma vie. Je voudrais que vous l'eussiez entendu! Et comme cela a été bien exécuté! Du reste, à dire vrai, j'étais fatigué à la fin, à force de jouer, et ce n'est pas un petit honneur pour moi que mes auditeurs ne l'aient pas été un instant! » — Il tenait régulièrement chez lui, le dimanche matin, des réunions musicales auxquelles il invitait ses amis, et que les amateurs pouvaient fréquenter moyennant une rétribution. Les occasions ne devaient d'ailleurs pas lui manquer de se faire entendre dans des réunions tenues par l'aristocratie.

Malheureusement le moment semble être venu où Mozart aussi dut s'apercevoir du caractère « changeant » des Viennois. Après 1788, il ne composa plus ni concerto ni symphonie, ce qui nous autorise

J. Haydn. Un jour qu'on exécutait un nouveau quatuor d'Haydn, il se plaça à côté de Mozart, critiqua tantôt ci, tantôt là; à une modulation hardie : « Je n'aurais pas fait cela ainsi, dit-il. — Ni moi non plus, répliqua Mozart; mais savez-vous pourquoi? Parce que ni vous ni moi n'en aurions eu l'idée. » Depuis ce temps, Kozeluch voua à Mozart toute sa haine, et lors de la représentation de *la Clémence de Titus* à Prague, il se posa si ouvertement comme son adversaire, qu'il ne réussit qu'à se discréditer lui-même dans cette ville.

à croire qu'il ne donna plus de concerts; ce n'est qu'en janvier 1791 qu'il composa un concerto pour clavecin, très-probablement en vue d'un concert qu'il voulait donner dans le carême suivant. Ce fut là sans doute une des causes de la gêne dont il a souffert pendant les dernières années de sa vie.

Quelque désavantageuses que fussent, sous beaucoup de rapports, les conditions dans lesquelles Mozart se trouvait placé, il semble cependant qu'elles auraient pu lui suffire pour vivre à l'abri du besoin, sans être inquiété par des créanciers exigeants ni avoir recours à des expédients du moment, tels que renouvellements de lettres de change ou services d'amis. D'après le témoignage de son père et de sa belle-sœur Sophie Haibl[1], l'économie la plus stricte présidait à sa table, et Mozart, selon l'habitude de toute sa vie, se contentait de la cuisine la plus simple. Il aimait une toilette élégante et soignée; mais ce goût était nécessairement modéré par les préoccupations continuelles et sérieuses de son esprit. Une qualité dangereuse au point de vue de l'économie, ce fut sa trop grande générosité; il ne pouvait s'empêcher de venir au secours d'un ami qui l'implorait, au risque de se mettre lui-même dans l'embarras. D'ailleurs, lorsqu'on entre en ménage comme Mozart, avec rien ou avec des dettes et sur des perspectives incertaines ou variables, l'économie la plus sévère et la plus soutenue peut seule prévenir la gêne pécuniaire, et Mozart était, comme il disait, trop « enfoncé dans la musique » pour pouvoir s'occuper de sa maison d'une manière régulière[2]. Sa femme voyait le mal, mais elle ne sut pas y remédier; elle n'entendait point la manière de gouverner une maison avec la prudence, l'énergie et l'ordre nécessaires. D'après une lettre de Mozart, écrite avant son mariage, Constance Weber, sans être spirituelle, possédait assez de bon sens pour remplir ses devoirs d'épouse et de mère. Elle n'avait point reçu une éducation en rapport avec celle de son mari; elle n'avait même point une intelligence assez développée pour en comprendre toute la valeur. Elle possédait des dispositions musicales qu'elle avait cultivées, sans cependant arriver à un talent bien marqué. Elle jouait du clavecin; elle avait, comme toutes ses

[1] Sophie Haibl était la sœur la plus jeune de Constance Weber; son mari fut d'abord ténor au théâtre de Schikaneder, puis il se distingua comme compositeur. C'était une personne d'un excellent cœur; elle soigna fidèlement sa sœur dans ses couches et ses maladies, ainsi que Mozart lui-même sur son lit de mort.

[2] Si l'on songe que sa femme eut quatre couches, le plus souvent très-difficiles; qu'elle fut malade à différentes reprises; qu'en 1789 surtout elle fit une maladie très-longue et très-grave; qu'elle dut plusieurs fois faire un séjour aux bains : on ne sera plus surpris de la position pénible de Mozart pendant ses dernières années.

sœurs, une voix très-étendue, moins belle néanmoins que celles d'Aloysia et de Joséphine; elle chantait bien; elle était surtout très-bonne lectrice, et son mari avait l'habitude d'essayer ses compositions avec elle. Mais dès avant le mariage Mozart avait eu occasion de la rendre attentive à l'irréflexion de sa manière d'agir[1]; dans une lettre écrite de Dresde en avril 1789, il lui recommande encore entre autres choses d'avoir égard, dans sa conduite, non-seulement à leur honneur à tous deux, mais aussi à l'apparence. « Ne te fâche pas de ma prière, ajoute-t-il. Tu m'en dois aimer davantage de ce que je tiens à mon honneur. » — Le faux récit qu'elle a fait faire à Nissen des circonstances qui ont amené son premier mariage vient à l'appui du témoignage de Mozart[2]. M. Jahn suppose que ses souvenirs ont pu la tromper; mais un pareil défaut de mémoire aurait lieu de nous surprendre. D'ailleurs, les lettres de son premier mari pouvaient l'instruire de son erreur; or Nissen n'a tenu aucun compte de ce qui, dans les lettres écrites avant le mariage, regarde les relations de Mozart avec elle et sa sœur Aloysia; disons mieux : il en a copié quelques lignes assez insignifiantes concernant Aloysia, et quelques autres faisant l'éloge de Constance. Si madame Nissen a fort inconsidérément altéré la vérité, heureusement les preuves qui la rétablissent ont subsisté.

Mozart, grâce à ses préoccupations musicales, à sa douceur et à sa docilité, à son amour extrême pour sa femme, aurait certainement abandonné très-volontiers à celle-ci tout ce qui concernait la direction de l'intérieur de la maison. Lui-même ne manquait ni d'intelligence ni de bonne volonté pour l'ordre domestique. Non-seulement il commença en février 1784 un catalogue thématique de ses compositions, mais il se mit encore en même temps à tenir un livre de recette et de dépense qu'il continua avec l'exactitude la plus minutieuse de mars 1785 jusqu'en février 1786, puis il l'abandonna à sa femme. Le catalogue de ses œuvres a été continué par lui jusqu'à sa mort; le livre de dépense ne le fut que très-peu de temps par sa femme[3].

[1] Jahn, vol. III, p. 150.

[2] Voyez notre deuxième article, p. 111.

[3] La prétention de Constance Weber à ne mettre aucun tort de son côté est visible non-seulement chez Nissen, mais encore chez Schlichtegroll et Niemtschek. « Si Constance, dit M. Jahn, avait été une ménagère comme Mozart fut un compositeur, leur maison eût bien marché » (vol. III, p. 251). Nous croyons qu'il aurait suffi de moins.

XI.

Sophie Haibl atteste que dans un travail soutenu Mozart aimait à stimuler ses forces au moyen d'un verre de vin ou de punch; mais elle affirme aussi qu'il ne faisait jamais un usage immodéré de ces stimulants, et aucun témoignage d'une valeur réelle ne prouve le contraire. D'après M. Jahn, toutes les partitions de Mozart sont écrites avec la netteté, l'exactitude la plus rigoureuse jusque dans les moindres détails, même quand elles sont tracées avec la plus grande célérité. D'ailleurs de pareils stimulants, surtout pour une constitution aussi délicate, aussi irritable que celle de Mozart, ne sauraient être employés que dans une certaine mesure, au delà de laquelle ils produiront forcément une altération dans les créations de l'artiste, et ce n'est assurément pas dans les œuvres de Mozart, dans ses dernières pas plus que dans toutes les autres, qu'on trouvera des traces d'une influence semblable. Quant aux gens qui croient très-sérieusement qu'après une jeunesse exemplaire Mozart a passé à l'extrême opposé; que malgré cela son génie a continué à grandir et s'est soutenu dans toute sa vigueur jusqu'aux derniers jours de sa vie; qu'après avoir employé les nuits à sabler le champagne, à se gorger de punch, il se mettait immédiatement à composer, sans même prendre le moindre repos; que c'est avec un corps brisé de débauches, un esprit alourdi et hébété de vapeurs alcooliques qu'il a écrit *Don Juan, la Flûte enchantée* et le *Requicm* : à ceux-là il ne reste qu'à répéter la fable des trente mille florins de dettes et, s'il leur plaît, à rechercher quelque marque de lie de vin échappée aux investigations scrupuleuses de M. Jahn [1].

Un reproche plus fondé, c'est qu'au milieu des mœurs légères qui régnaient alors surtout dans les grandes villes et particulièrement à Vienne [2], Mozart n'a pas toujours gardé intacte la sévérité de principes qu'il avait suivie jusqu'à son mariage. Doué d'un naturel très-impressionnable, il n'a pas toujours su résister à l'entraînement d'un instant. Mais si l'on considère sa droiture et sa loyauté, la pureté de ses idées morales et religieuses, son attachement pour la vie domestique, son affection extrême pour sa femme, on sera convaincu que ce ne furent là que des faiblesses passagères; d'autant plus qu'il avouait ses fautes à sa femme avec la plus entière sincérité, et il lui aurait été certaine-

[1] Nissen lui-même, avec cette absence complète de sens critique qui le caractérise, a copié des imputations de ce genre sans y ajouter un mot.

[2] Jahn, vol. III, p. 173.

ment impossible de les cacher[1]. Du reste, sans nous arrêter aux calomnies que l'envie, la haine et la jalousie de métier durent accumuler contre lui, et qui, comme nous l'avons vu, ont commencé dès l'instant qu'il eût quitté le service de l'archevêque, disons que Mozart prêtait d'autant plus à la médisance que dans la pureté de son cœur il s'abandonnait à sa gaieté et à son besoin d'affection avec une liberté qui pouvait souvent donner lieu à de fausses interprétations. « Ma principale faute, écrit-il à son père en juin 1781, c'est qu'*en apparence* je n'agis pas toujours comme je le devrais; » et plus tard, au mois de juillet : « S'il fallait que j'épousasse toutes les jeunes filles avec qui j'ai plaisanté, j'aurais bien une centaine de femmes. »

Nous devons revenir ici sur un point que nous avons déjà effleuré dans l'introduction de notre travail : c'est la manière presque incroyable dont on a non-seulement altéré les faits historiques, mais encore inventé des anecdotes dépourvues de toute espèce de fondement. Lorsqu'on voit, par exemple, comment Rochlitz a coloré ses récits à sa fantaisie; confondu les temps, les lieux, les personnes; prêté à celui-ci des discours qu'il n'a pu tenir; discrédité celui-là par une inculpation manifestement erronée; publié comme authentique une lettre de Mozart évidemment altérée ou arrangée; donné un récit détaillé des circonstances qui auraient amené le mariage de Mozart, récit faux de tout point, injurieux pour Mozart et pour la famille de sa femme, récit qu'il prétend avoir été fait par Mozart et écrit par lui, Rochlitz, dans la même nuit[2] : on se demande quelle foi on peut ajouter à cette multitude d'anecdotes qu'on va répétant continuellement et souvent avec des additions nouvelles. Pour ne citer qu'un dernier fait, nous lisons dans un ouvrage français[3] qu'à la première représentation de l'*Alceste* de Gluck, à Paris, Mozart se trouvait, seul peut-être capable de sentir une telle musique, au nombre des auditeurs; qu'outré de la froideur du public, il ne put s'empêcher, en embrassant Gluck dans un accès d'enthousiasme et d'admiration, d'accuser les Parisiens de barbarie : « Ils n'ont ni cœur ni entrailles, s'écria-t-il : Dieu me préserve de jamais rien écrire pour eux ! » — L'*Alceste* de Gluck fut représentée à Paris en 1776; Mozart n'y vint que deux ans plus tard, et quand il y arriva, Gluck était parti. Quant à sa résolution de ne rien écrire pour

[1] Voyez Jahn, vol. III, p. 172.

[2] Voyez Jahn, vol. III, p. 162, 184, 187, 223, 225, 381, 496; vol. IV, p. 4, 697.

[3] *De l'École musicale italienne*, par J. D'Ortigue; Paris, 1839, p. 198. Il n'est nul besoin de dire que nous mettons la bonne foi de l'auteur à qui nous empruntons cette anecdote absolument hors de cause.

les Parisiens, nous avons vu ce qui en est. Par de telles fictions, où la calomnie n'entre pour rien, on peut juger de la valeur des autres.

Non-seulement la source la plus certaine pour l'histoire de Mozart c'est sa correspondance et celle de sa famille, quant aux années de sa vie auxquelles elle se rapporte, mais cette correspondance suffit encore pour déterminer le fond de son caractère et fournir ainsi un critérium pour l'appréciation de documents d'une valeur plus ou moins suspecte. Malheureusement Nissen, tant par sa propre incapacité que par l'influence de sa femme ou des considérations pour des personnages haut placés, a tronqué cette correspondance d'une manière vraiment déplorable. Sous le rapport psychologique surtout, son livre est tout à fait insuffisant. En rendant justice aux soins infatigables avec lesquels M. Jahn a rassemblé tous les éléments pour donner une biographie de Mozart aussi complète et aussi vraie que possible, nous devons surtout constater combien il est important pour l'art qu'il ait réussi à retrouver la correspondance de la famille à partir de 1777, c'est-à-dire depuis le commencement du voyage de Mozart avec sa mère[1]. Le grand artiste est en droit de dire à tous ce qu'il écrivait à son père en juillet 1781 : « Croyez-en votre fils et fiez-vous-en davantage à lui qu'à certaines gens qui n'ont rien de mieux à faire que de calomnier les honnêtes gens[2]. »

[1] Nissen dit dans sa préface (p. xvi) : « Dans les lettres de W. A. Mozart depuis 1777 il y en a d'une grande valeur, mais l'ensemble n'est point satisfaisant et n'épuise point le sujet. Il n'était pas fait pour écrire des lettres, mais des notes, et il était devenu alors plus occupé, plus distrait, plus libre. » — Le bon Nissen, que certaines lettres devaient en effet peu satisfaire, ignorait complétement que, si son jugement était exact, ces lettres n'en seraient que plus précieuses.

[2] Des quatre enfants de Mozart, le premier et le troisième ne vécurent que peu de mois; le deuxième, nommé Charles, né en 1784, est mort en 1859 à Milan, dans un modeste emploi du gouvernement autrichien. Il s'était d'abord destiné au commerce, puis il avait pendant quelque temps cultivé la musique; il était bon pianiste. Son frère Wolfgang, né en juillet 1791, s'est distingué comme pianiste et comme compositeur. Depuis 1814, il a été chef de musique à Lemberg, puis à Vienne; il est mort à Carlsbad en 1844. — Madame Nissen, après la mort de son second mari, vécut à Salzbourg avec sa sœur Sophie Haibl, qui était devenue veuve le même jour. Elle y est morte le 6 mars 1842, peu d'heures après l'arrivée du modèle de la statue de Mozart; Sophie Haibl mourut l'année suivante. — La sœur de Mozart, devenue veuve en 1801, retourna à Salzbourg avec ses enfants, et se remit à donner des leçons de musique, quoiqu'elle ne fût pas dans le besoin. En 1820, elle perdit la vue, mais supporta ce malheur avec résignation. Elle est morte en 1829; elle était, ainsi que Sophie Haibl, très-estimée et très-aimée à Salzbourg. — Quant à madame Lange, elle avait fini par se séparer de son mari en 1795. Après avoir chanté sur les théâtres de plusieurs grandes villes, elle quitta la scène en 1808, et mourut à Francfort-sur-le-Mein en 1830. Elle parla toujours de Mozart avec une vive admiration.

JOHANNÈS WEBER.

(*Le quatrième article à une prochaine livraison.*)

DIEU DANS L'HISTOIRE

OU

LE PROGRÈS DE LA CROYANCE EN UN ORDRE MORAL DANS L'UNIVERS,

PAR

CHRISTIAN CARL JOSIAS BUNSEN.

(3 volumes in-8°. — Leipzig, Brockhaus, 1857-1858.)

Je ne m'étonne pas qu'un pareil sujet ait tenté un écrivain comme M. Bunsen, à la fois théologien, philologue et philosophe. On n'en saurait concevoir, en effet, de plus étendu ni de plus élevé; car c'est pénétrer au cœur même de la civilisation que de rechercher dans l'histoire, sous les documents semés par le pèlerinage des races et des peuples, le développement de l'idéal dans la conscience humaine. Si le progrès de la science, si l'épanouissement des arts, si l'expansion de l'industrie doivent en réalité servir la civilisation, c'est à la condition qu'ils se rattacheront à quelque féconde notion morale et qu'on les sentira vivre dans la communion d'un grand type religieux. Quand la science, quand l'art et l'industrie ne servent pas à l'élévation de l'homme, ils favorisent son abaissement. Je n'entends pas dire assurément qu'il faille asservir ces fonctions sociales aux exigences de la moralité, car chacune d'elles demande à se mouvoir dans son orbite et selon ses propres lois; mais il est certain que, si elles se trouvent réduites à vivre en dehors d'un milieu moralisateur, elles se dessécheront malgré tous les efforts, comme des rameaux détachés du tronc

commun et privés de séve. C'est ainsi que, dans les époques et chez les nations qui s'affaissent dans le matérialisme faute d'un appui idéal, on les a vues toujours entrer en complicité avec ce matérialisme, et en le raffinant dans la forme, rendre plus subtile et plus prompte l'action de son venin désorganisateur. La science, les arts et l'industrie contribuent puissamment à la civilisation partout où celle-ci se montre efficace, mais ils ne sont pas la civilisation même. La vraie civilisation, je dirais volontiers l'unique civilisation, consiste dans le progrès de la moralité humaine, et j'emploie ici ce mot, que les sectes ont rétréci et qu'une phraséologie vide a trop réussi à trivialiser, dans le sens où il exprime l'équivalent du respect que l'homme cultivé se doit à lui-même. Né de la conscience, et se développant avec elle, l'idéal à son tour la façonne, l'élargit, l'élève et l'épure en tous les sens. Dans ce progrès, coupé d'intermittences et d'inévitables affaissements, ce qu'il y a de plus intéressant à observer, c'est la faculté que possède l'homme de placer hors de lui cet idéal, de le mettre en regard de cette conscience d'où il le tira, et de l'adorer en le personnifiant sous des formes multiples, ou dans une existence unique capable d'unir en elle toutes les perfections qu'il peut rêver.

L'histoire de la conscience humaine est nécessairement parallèle au développement de la notion divine dans l'humanité. C'est ce double mouvement et ce double progrès que M. Bunsen a voulu dérouler sous nos yeux, depuis les premières ébauches de la civilisation jusqu'à nos jours. Un livre ainsi conçu devait être un tableau grandiose : l'humanité cherchant son Dieu allait tout entière passer devant nous. Ce livre, ce tableau, M. Bunsen a-t-il réussi à les faire? J'hésite à le penser. Certes, l'érudition n'a pas manqué à l'illustre auteur; elle coule à pleins bords dans son volumineux ouvrage. Serait-ce l'élévation de l'intelligence, ou bien l'ardente sympathie pour l'humanité qui lui ont fait défaut? Non, car il est dans notre siècle peu d'esprits plus larges que le sien, peu de cœurs plus remplis de sollicitude pour les intérêts supérieurs et la destinée morale de notre espèce. Qu'est-ce donc alors qui a trahi l'intention de M. Bunsen dans l'exécution d'un si admirable projet, et d'où vient que l'ouvrage est demeuré inférieur à la pensée qui l'a si noblement conçu?

En réfléchissant sur ce point, le livre à la main, je me suis arrêté à quelques observations que je demande la permission de soumettre au lecteur et à M. Bunsen lui-même; heureux si je devais m'abuser, et si l'Allemagne, comme ceux d'entre nous auxquels la connaissance de la langue allemande rend l'ouvrage accessible, devaient en appeler

d'une opinion que je n'émets qu'avec la profonde déférence dont je suis pénétré pour le caractère, l'érudition et l'intelligence de l'auteur.

Une chose, en premier lieu, paraît en souffrance dans ces trois gros volumes : c'est la méthode, d'où naissent la proportion, la juste ordonnance et l'enchaînement des parties entre elles. M. Bunsen n'est pas un esprit abréviateur. A l'opposé de Montesquieu, il aime à s'étendre en surface; la séve du langage le déborde volontiers; souvent, entraîné par sa propre abondance, il nage dans le flot de son érudition plutôt qu'il ne le regarde couler. Il en résulte que M. Bunsen n'a pas toujours ce sang-froid, cette discipline et cette réserve qui maîtrisent partout un sujet, et qui font qu'un écrivain, tout en s'abandonnant à l'excitation favorable de la production, garde cependant une certaine puissance critique au moyen de laquelle, se jugeant constamment lui-même et se refrénant dans l'excès de son ardeur improvisatrice, il reste en un sens extérieur à son propre travail et le domine comme s'il lui demeurait étranger.

Il y a dans l'œuvre de M. Bunsen des chapitres assez longs et qui me semblent trop courts; il y en a d'autres qui, très-courts en apparence, vu la place qu'ils devraient occuper, sont trop longs en réalité. Les proportions ne sont pas chose superficielle; elles naissent toujours du fond d'un sujet. Des proportions purement matérielles ne constituent qu'une illusion d'optique bien vite dissipée. Ce sont les proportions intellectuelles qui font la logique d'un livre, car elles prouvent, par la juste disposition et l'agencement des parties entre elles, que l'idée mère a pénétré avec clarté et avec force dans l'esprit de l'écrivain : condition essentielle pour qu'elle passe de même dans l'esprit du lecteur. L'encombrement et la diffusion qu'il est impossible de ne pas constater, même au premier coup d'œil, dans le livre de M. Bunsen, ne témoigneraient-ils pas que l'auteur a pris la plume avec trop d'impatience, et qu'il a prématurément cueilli le fruit de méditations inachevées? Je hasarde même une téméraire supposition, c'est que M. Bunsen, plutôt qu'il n'a songé à écrire un livre fortement enchaîné sous le contrôle des faits, a trouvé dans ce titre fascinateur, Dieu dans l'histoire, un cadre assez vaste pour que sans contre-sens il y pût verser les richesses qu'au jour le jour, et, je le crains, sans une préméditation bien positive du futur sujet, son érudition avait glané sur les sillons du passé. Peut-être aussi que, M. Bunsen envisageant les choses à la fois en théologien, en linguiste et en philosophe, chacune de ces qualités lui a tour à tour imposé un point de vue particulier et l'a conduit à traverser en maints endroits, ou à exagérer au gré de préfé-

rences inaperçues les lignes flexibles de l'histoire. L'œuvre, de la sorte, quoique remplie de brillants aperçus, est assez loin de satisfaire au programme annoncé dans l'introduction.

L'érudition de l'auteur, l'une des plus grandes dont se puisse honorer aujourd'hui l'Allemagne, cette nation érudite par excellence, est ce qu'on pourrait appeler une érudition plantureuse. Avec elle, et sous la magie d'une incessante activité, on se trouve transporté au sein de l'histoire un peu comme au milieu d'une forêt vierge. Je ne suis pas de ceux assurément qui aiment l'histoire mise en coupe réglée; cependant, il doit être permis à la hache d'y pénétrer et d'y faire du jour, pourvu que ce ne soit pas celle du système, taillant et émondant arbitrairement les créations spontanées du genre humain. Toutefois, on peut être diffus et systématique à la fois; or, je crains bien qu'on ne signale quelque chose de ce double inconvénient dans l'œuvre que j'examine. M. Bunsen n'aurait-il pas légèrement justifié à son tour le sarcasme de Méphistophélès, affirmant que l'esprit de l'histoire est celui de l'historien qui se contemple en elle?

Mais nul n'échappe tout à fait à l'ironique affirmation de Méphistophélès : chaque intelligence a son système; l'intelligence, en un sens, est forcément systématique, ou, pour mieux dire, elle ne constitue elle-même qu'un système, car elle renferme des moules invariables où elle fait rentrer les phénomènes pour les classer, et des procédés fixes à l'aide desquels elle élabore ces phénomènes pour les transformer en notions. Mais, en outre de cette systématisation obligée qui résulte du jeu de l'esprit humain en général, il y a dans chaque esprit particulier, selon ses aptitudes personnelles et celles qui distinguent sa race, selon les dispositions du pays et de l'époque où il est né, selon la série des influences complexes qu'il a subies ou bien accueillies volontairement, les motifs d'une appréciation dont il subit l'empire sans qu'il s'en doute. Il n'est pas, je crois, d'intelligence si puissante ni si vaste, qu'elle n'ait éprouvé le besoin de suppléer à l'insuffisance humaine en attirant l'histoire à elle dans les contours préconçus d'un système. Le tout est de faire sentir ce système le moins possible, de l'appliquer avec une réserve attentive et une scrupuleuse légèreté, afin qu'il ne pèse pas sur l'histoire comme un joug. L'humanité seule renferme pleinement l'humanité, que nulle théologie, qu'aucune philosophie n'épuisera jamais, tandis qu'elle épuisera toujours dans son immense mouvement toutes les doctrines des philosophes et des théologiens. Le véritable historien ne met pas de fanatisme dans l'histoire; il l'aime et il la comprend assez pour ne pas se substituer à elle et en faire

l'esclave de ses tendances ou de ses passions. Il ne l'abaisse point, il s'élève, au contraire, avec elle et par elle.

M. Bunsen est de ceux qui conçoivent ainsi le rôle de l'historien; on le sent à la largeur avec laquelle il manie les faits, les documents, les peuples et les races. M. Bunsen est un grand seigneur de l'érudition, mais il ne veut pas pour cela cesser d'être un chrétien, un propagateur fervent de la Bible, d'où résulte chez lui un constant effort tenté pour accorder les vues du philologue avec celles du théologien et de l'interprétation biblique. M. Bunsen est tout entier dans cet effort, et ses livres en résultent. Est-il parvenu cependant à concilier, sans imposer nulle violence aux unes ou aux autres, les grandes vues de la philologie moderne et les exigences d'un christianisme rigoureux envers lui-même ?

Je demande la permission d'examiner ce point capital, c'est par là que je ferai entrer la critique au cœur même de l'ouvrage qui m'occupe.

Avec le christianisme, une grande force a paru dans le monde, et nulle autre, malgré les sanglantes aberrations du fanatisme, n'a mieux servi en définitive l'humanité et la civilisation. On ne saurait méconnaître la part immense de l'Évangile dans la formation des sociétés modernes. M. Bunsen est pénétré de ce fait à un tel point, qu'il va jusqu'à voir dans la Bible, surtout dans le Nouveau Testament et dans la sublime personnalité qu'il nous révèle, le centre même de l'histoire et du monde. A ses yeux, l'Évangile a eu pour effet de consommer l'union entre les peuples sémitiques et ceux de la race aryenne[1]. Le génie des premiers, on le sait, a surtout brillé aux bords du Jourdain, avec Moïse, Abraham et les grands prophètes d'Israël. Le génie des seconds a eu, dans l'antiquité, sa plus belle floraison en Grèce, avec Homère et Sophocle, avec Aristote et Platon. Selon M. Bunsen, qui cherche ici à satisfaire en lui d'un seul coup le philologue et le théologien, l'Évangile se trouverait placé au confluent de ces deux grands fleuves de peuples descendus des versants de l'histoire universelle. Jésus donnerait la main à Moïse et à Platon; il serait même plus près de Platon que de Moïse. Cette hardiesse, où plus d'un chrétien moins savant flairera l'hérésie, étonne de la part du nouveau traducteur de la Bible, qui, en tant d'autres occasions, insiste sur la haute valeur des livres d'Israël et semble les considérer comme l'aurore de la civilisation. La position est difficile à tenir sur ce terrain entre les exigences

[1] Ou indo-européenne.

de la philologie et celles plus jalouses encore et plus strictes de la Bible. M. Bunsen appartient lui-même foncièrement à la race indo-germanique. Il est fils de Japhet beaucoup plus que de Sem, et tout en traduisant la Bible avec ferveur, le génie de sa race le pousse à étendre autant qu'il est possible le christianisme dans le sens où il se prêterait plus aisément à une interprétation platonicienne. De Platon à Hegel et à Schelling, il y a une voie tracée; il n'y en a point qui mène de Moïse ou d'Abraham aux grands métaphysiciens de l'Allemagne moderne. Fort heureusement pour la thèse de M. Bunsen, saint Jean est là avec son Évangile imprégné d'un platonisme de seconde main. Un mot suffit pour tout sauver, mot bien précieux : le λογος (verbe éternel). Grâce à lui, on nage d'emblée, par la vertu du Saint-Esprit, en plein mysticisme. Avec saint Pierre l'hébraïsant, la transaction serait impossible; avec saint Paul, qu'on ne peut écarter, elle est malaisée, non pas à cause de ses prédilections pour l'ancienne loi, mais à cause de la théorie du péché si vigoureusement développée par le grand apôtre et qui nous jette à mille lieues du monde hellénique, de la race aryenne, de ses monuments philosophiques ou religieux. En tant que philosophe, M. Bunsen doit être appuyé; mais j'éprouverais beaucoup de scrupule à le suivre, s'il s'agissait non pas de faire entrer le christianisme dans les exigences de la conscience moderne, mais de rechercher dans ses origines, dans le milieu qui l'a préparé, couvé et fait éclore, les indications capables de nous guider dans sa véritable interprétation.

Soustraire l'Évangile à son entourage historique, le déraciner en quelque sorte du sol de la Judée, c'est le moyen sans doute d'avoir justice de toutes les épines dont il se montre hérissé à l'encontre de la raison contemporaine; ce n'est pas le moyen de pénétrer et de reproduire la pensée authentique de son fondateur et de ses premiers disciples. Là-dessus, si j'étais chrétien au sens rigoureux du mot, je me montrerais absolument intraitable. La révélation chrétienne, en effet, dépassant de beaucoup en ceci toutes celles qui la précédèrent, crée une aristocratie morale nettement tranchée par la doctrine de la rédemption et du salut exclusifs dans la foi en Jésus-Christ et en sa parole. Cette affirmation péremptoire qu'il n'y a de salut que par Jésus-Christ, qui oserait la retrancher de l'Évangile sans le détruire dans son fondement? La révélation est un commandement de Dieu, ou elle n'est pas : si elle est un commandement absolu, il faut qu'elle le prouve dans l'inflexibilité de sa sanction. Le salut et la vie éternelle pour ceux qui croient; pour ceux qui ne croient point, la mort, les

tourments, l'irrémissible réprobation : voilà ce que nous propose nettement l'Évangile. En face de cette inévitable conséquence d'un principe essentiel, il n'est pas facile à un homme de cœur et de justice d'être chrétien, car il ne peut se résoudre à accepter pour lui et quelques privilégiés les félicités de la vie éternelle, tandis qu'il se voit contraint de rejeter dans les ténèbres, la réprobation et l'inextinguible souffrance les neuf dixièmes du genre humain. M. Bunsen, comme tous les théologiens qui voudraient rester évangéliques sans renier la philosophie, me semble tourner cette difficulté capitale par des interprétations humanitaires[1] du péché, de la rédemption et du salut, plus voisines de MM. Strauss et Feuerbach que des affirmations catégoriques du Livre saint. M. Bunsen, en ceci, obéit aux meilleures intentions, et il se montre fort ingénieux ; mais il me semble qu'à examiner les choses de près, c'est de la philosophie qu'il fait au sein d'un christianisme apparent. En présence de ces explications humanitaires qui subtilisent les textes et leur enlèvent toute leur âpreté, il me paraît toujours que l'on dissout dans une sauce trop moderne les couleurs à la fois si lumineuses et si sombres, l'accent si plein de véhémence, les contrastes si dramatiques du tableau que nous offrent les Écritures. J'éprouve alors, en vérité, le besoin de me reposer de tant de perspicacité dans la rude et simple croyance de ces âmes qui ne connaissent pas d'Évangile à double fond et ne se croient autorisées à se dire chrétiennes qu'en prenant à la lettre, avec humilité et confiance, la nouvelle foudroyante que du haut du Golgotha Jésus est venu jeter au milieu de notre corruption.

M. Bunsen peut alléguer sans doute que le christianisme s'est en partie développé dans le sens qu'il préfère, et qu'il portait en lui par conséquent, dès le principe, une aptitude à se laisser développer dans ce sens-là. Que serait devenu le christianisme cependant si les peuples sémitiques eussent été chargés de l'interpréter ? Que deviendrait-il encore entre les mains d'Israël qui persiste à en nier jusqu'à l'opportunité ? Combien différent il s'est montré et se montre aujourd'hui même chez les différents peuples et jusque dans le sein d'une seule nation ? Son élasticité paraît suffire à tout. Toutefois, il ne faut pas en abuser. Pour être équitable envers le christianisme aussi bien qu'envers les peuples qui l'ont accueilli et modifié dans un sens ou dans l'autre, soit pour l'élargir ou le restreindre, ne serait-il pas

[1] Voir surtout, vol. III, les chapitres intitulés : *L'Éternel*, *Jésus*, *humanité*, — *La vie éternelle de l'homme terrestre*, — *La vraie religion*, — *Le royaume de Dieu sur la terre*, — *Le péché et le mal*, etc.

nécessaire d'attribuer, encore plus qu'au propre génie de l'Évangile, à celui des peuples et des individus le mérite ou la responsabilité de ses transformations? Ne faudrait-il pas surtout laisser à l'Allemagne réformée, et principalement aux récents efforts d'une théologie issue d'un mouvement philosophique, l'honneur d'avoir travaillé, de travailler encore sans relâche à cette union des Aryens et des Sémites que M. Bunsen voit consommée dès l'origine et que je serais fort enclin à regarder comme très-lointaine encore de nos jours?

Je n'ai pas le désir de poser ici l'éternel et insoluble débat sur l'orthodoxie. Je ne crois pas à l'orthodoxie, ou plutôt, je crois que chacun est orthodoxe dans sa foi, dans son doute ou dans sa négation, pourvu qu'il soit sincère avec lui-même. Mais cette orthodoxie exige, quand on se dit chrétien, qu'on ne prenne pas le change sur ses propres convictions. Il s'agit donc de savoir ce qu'on affirme, au regard des autres et vis-à-vis de soi-même, quand on se dénonce au monde religieux comme un chrétien? On affirme qu'on est uni d'esprit, de cœur et de volonté avec l'esprit, le cœur et la volonté du maître, quel qu'il soit, dont l'Évangile nous a révélé la pensée; car je ne suppose pas qu'on veuille retrancher le Christ du christianisme. Mais j'entends les objections : cette pensée, pour bien des motifs, est-il possible de la pénétrer jusque dans son for intérieur? Est-il bien certain que Jésus, pour se faire entendre du peuple, n'a pas revêtu de la forme mythologique qui avait cours alors les faits tout intérieurs de sa conscience morale, et que sa pensée intime n'a pas été plus voisine des interprétations modernes de l'Allemagne que des images dramatiques à l'aide desquelles il arrivait d'emblée jusqu'à l'âme des multitudes? Qui nous garantit sur ce point capital et l'authenticité des rapporteurs et celle de textes, de documents, de témoignages triés entre mille par l'Église naissante? A cela je réponds que pour ceux qu'afflige un pareil doute le christianisme me paraît impossible. Il faut bien, si l'on veut être chrétien, qu'on accepte une base du christianisme. La critique et l'exégèse, l'examen des documents et des textes peuvent limiter cette base, ils ne peuvent la détruire sans ruiner les assises du christianisme. A défaut du pape ou du concile, dont il ne veut pas, il faut au protestant un texte sur lequel il s'exerce et qui serve d'aliment à son édification particulière. Il faut que, dans le recueil des Évangiles, il accepte sans conteste quelque chose comme exprimant avec authenticité à son égard la pensée et le cœur du maître. Voilà, si je ne me trompe, le côté positif du christianisme protestant. Son côté négatif me paraît plus facile à indiquer, mais non moins essentiel, et c'est sur lui qu'il

m'importe d'appuyer ici. Il s'agit, dans ce sens, non plus de savoir ce que Jésus a pensé, mais, au contraire, ce qu'en tous les cas il est impossible qu'il ait pensé. M. Bunsen, avec toute la partie libérale et philosophique de la théologie allemande contemporaine, prête à Jésus des idées qu'il n'a pu avoir, parce que ces idées sont nées du dix-neuvième siècle, au sein de notre civilisation européenne, sous l'excitation d'un mouvement particulier, et que Jésus, il y a tantôt deux mille ans, vivant et enseignant aux bords du Jourdain, au milieu du peuple juif, et Juif lui-même, n'a pas pu avoir ces idées. Pour grand que soit un génie, il ne cesse pas d'avoir ses racines dans son peuple, dans sa race, dans son époque. Jésus s'est écarté en beaucoup de points du judaïsme, il l'a agrandi et spiritualisé, il a fait dans l'enceinte du judaïsme quelque chose de semblable à ce que la réforme a accompli ou voulu accomplir dans l'enceinte du catholicisme. Jésus a franchi de la sorte les barrières étroites d'une religion qui de plus en plus tendait à se pétrifier dans un formalisme hypocrite et purement national. Cet admirable effort a ouvert le monde à un Jéhovah nouveau, glorifié dans l'amour et régénéré par le culte idéal de la conscience. Mais un chrétien, je ne dis pas un philosophe, est-il par suite autorisé à scinder ce qui se mêle indissolublement dans la physionomie complexe de l'Évangile? Tout en souscrivant, mais au nom de la libre pensée, aux interprétations que nos modernes docteurs emploient pour mitiger les rudesses de l'Évangile et de la Bible en y dépouillant de toutes ses scories le pur diamant de l'idéal, ne doit-on pas s'inscrire en faux, dès qu'on se place au point de vue de l'Évangile historique, à l'encontre de ces mêmes interprétations dans lesquelles, à ce point de vue, on ne peut se dispenser de signaler un monstrueux anachronisme et le plus évident des contre-sens? Je consens à ignorer si Jésus a réellement cru au diable, à l'enfer et au paradis, bien qu'il soit difficile de se tromper sur ce point et de ne voir dans sa pensée que de redoutables métaphores substituées à la réalité. Mais ce que je sais pertinemment, c'est que Jésus n'a pu donner à tant de menaces, à tant de véhémentes apostrophes, à tant d'allocutions vivantes et spontanées le sens allégorique ou humanitaire qu'une interprétation raffinée voudrait glisser sous les textes. Jésus avait trop de verve pour être si subtil, Jésus était peuple, Jésus n'était ni érudit, ni Allemand. Il vivait à Jérusalem, il y a déjà quelque temps, et non en 1860, près de Heidelberg, dans la ravissante et hospitalière résidence de M. Bunsen, au bord du Neckar, au milieu d'une somptueuse bibliothèque, brillant et redoutable arsenal dont s'est armée la pensée moderne et qui lui

garantit des conquêtes toujours plus étendues. Jésus surtout ne savait pas le sanscrit, et il n'avait pas non plus, j'imagine, partagé l'histoire entre les grandes races aryenne et sémitique. Jésus enfin, ce qui est plus important, n'avait lu ni Schelling ni Hegel. S'il réapparaissait aujourd'hui, peut-être serait-il de l'avis de M. Bunsen, — de même que M. Bunsen, si on pouvait le transporter, sans sa bibliothèque, en Palestine, dans un lointain rétrospectif de près de deux mille ans, serait probablement un des plus fervents disciples et des plus ardents apôtres de la foi qui surgissait alors comme une nouveauté. Cependant, aucune de ces deux hypothèses ne pouvant se réaliser, nous sommes bien forcés de combler la distance entre Jésus et M. Bunsen, et de la combler à l'aide de toutes les transformations que l'histoire, mise en mouvement par le christianisme lui-même, a fait subir profondément à ce dernier. Après tant de métamorphoses dans tous les sens, la civilisation moderne cherche avec l'Évangile des accommodements; et il en est, car l'Évangile, je le répète volontiers, a des côtés larges et ouverts sur l'avenir, s'il en a d'autres très-rétrécis tournés vers le passé. Mais, croyez-vous que les doctrines du Christ soient d'une élasticité indéfinie et qu'on en puisse à volonté habiller tous les esprits? Si le protestantisme allait jusque-là, il créerait à son tour son jésuitisme, au moyen d'un simple abus de langage et par le désir pieux de transiger avec le siècle.

Non, les doctrines renfermées dans l'Évangile ne sont pas indéfiniment extensibles. On croit se tirer d'embarras en avançant qu'il n'y a pas de dogmes formulés avec précision dans l'Écriture. On se met, il me semble, un peu trop à l'aise sur ce sujet. Il se trouve dans l'Écriture une doctrine du péché, de la rédemption et du salut. Qu'on lise Matthieu, Marc, Luc — et même Jean, on sentira cela aussitôt avec une force et avec une clarté irrésistibles; on sentira qu'entre le péché, la rédemption et le salut, la liaison est si étroite, que ces trois termes de la chaîne évangélique ne forment à vrai dire que les aspects successifs d'une affirmation unique. Je renvoie encore à saint Paul, cet implacable logicien de la loi nouvelle, quiconque en pourrait douter. Le christianisme forme un ensemble; on n'en peut détacher une pierre sans menacer tout l'édifice; mais c'est la redoutable notion du péché qui en forme la pierre angulaire. Le Christ est venu révéler le péché au monde, le péché par le christianisme et le christianisme par le péché. Qu'on lise l'Évangile sans mettre les lunettes de l'interprétation symbolique, qu'on se livre à lui naïvement, et puis qu'on me dise en quoi le sentiment qu'éveille sa tragique parole correspond à celui

que nous font éprouver les œuvres d'Homère ou d'Hésiode, de Sophocle, ou de Platon lui-même? On est aussitôt transporté bien loin du monde hellénique, et ce n'est plus le ciel placide, lumineux et doux de la Grèce, ce ciel qui enveloppait la religion elle-même des voiles rayonnants de la poésie et de l'art, qui se réfléchit dans l'âme doucement émue et apaisée. Celle-ci, au contraire, troublée jusqu'en ses fondements devant l'image de sa corruption originelle violemment évoquée, chancelante sous le poids de son impuissance, cherche le miracle qui seul peut la sauver, et se jette éperdue dans les bras de Jésus. Non, le monde de Platon et celui du Christ n'ont rien de commun, leur pivot n'est pas le même. Platon bâtit sur la foi de l'âme humaine en ses propres ressources et en sa capacité pour découvrir seule la vérité; Jésus et le christianisme bâtissent sur l'impuissance de l'âme humaine, et sur son incapacité radicale d'atteindre par elle-même l'Éternel et la solution de sa destinée morale. L'un, dans la sérénité et la confiance, ne fait appel qu'au génie de l'homme; l'autre, prosterné dans la souffrance et dans l'humilité, ne croit au salut que par l'intervention miraculeuse de la Divinité rompant tout à coup la trame de l'histoire. Le christianisme est fils du miracle, la doctrine de Socrate ou de Platon est née de la philosophie, qui est la négation du miracle. Comment, dès lors, s'y prendra-t-on pour voir dans l'Évangile l'alliance consommée entre Athènes et Jérusalem, entre la race aryenne et la race des Sémites? Cette alliance ne s'est pas consommée sur le Golgotha; elle le sera du jour seulement où le christianisme aura été définitivement ramené dans le courant de l'histoire, quand à travers les écorces du mythe et de la légende, à jamais rompues, il ne laissera plus apparaître que le noyau du pur idéal de charité et de justice qu'il renferme en lui. C'est alors que de cette dépouille légendaire sortira régénérée, agrandie même s'il est possible, la noble figure du Christ ramenée dans le cadre de l'humanité. Ce jour-là, serons-nous encore des chrétiens? Eh! qu'importe? Nous serons plus que des chrétiens, nous serons des hommes, mais nous n'oublierons pas que la civilisation avance par l'impulsion des grandes individualités, et que le Christ, cette âme ruisselante d'amour, la plus admirable qu'elle ait connue, en jetant en elle le divin ferment d'une révolution morale, lui aura fourni un premier appui pour s'élever au-dessus des particularités transitoires et locales de l'Évangile lui-même. Il y aura dans cette civilisation des éléments chrétiens qui feront corps à jamais avec elle, mais le christianisme, en tant que religion stricte et maîtrisant le genre humain au nom d'une autorité surnaturelle, ce christianisme-là,

j'ose le dire, l'avenir ne le connaîtra plus. Au lieu d'enfermer dans les symboles du christianisme, s'autorisant du miracle, l'histoire et l'humanité, il mettra au contraire dans l'humanité et dans l'histoire le christianisme qui leur appartient. Le présent nous garantit cette issue. Mais une pareille transformation ne pourra rien sur les germes impérissables semés dans les dogmes de l'Évangile, et cet Évangile restera, envisagé sous cet aspect, le plus beau monument, le livre classique de notre conscience morale. L'Évangile sera le livre classique de la conscience humaine au même titre que les œuvres d'Homère, de Sophocle ou de Shakspeare sont classiques pour l'art; au même titre que les grandes découvertes d'un Newton ou d'un Cuvier le sont pour la science. L'idéal d'amour et de justice que Jésus a institué juge de notre activité morale ne périra plus, car il est le divin épanouissement où cette conscience elle-même s'est enfin couronnée. Jésus nous offre le plus sublime révélateur dans l'ordre moral. L'humanité ne le reniera jamais dans son adoration; car elle restera morale surtout par l'ascendant de l'homme le plus moral et le plus pur qui fut jamais. Toute âme désormais qui voudra s'imprégner de charité ira se plonger à la source jaillissante qui s'est ouverte par le génie même de la charité il y a bientôt vingt siècles, et qui déjà a déversé sur le monde, en traversant des cœurs élus, tant de flots consolateurs. Le nom de Jésus est un phare qui continuera de briller au-dessus des écueils de l'égoïsme, de la vanité et de la haine, jusqu'à ce que soient accomplies les mystérieuses destinées de l'homme.

La solidarité entre l'idéal divin et la conscience qui l'engendre est l'histoire des religions, et c'est à la supériorité de cet idéal, chacun le reconnaît, que se mesurent les degrés dans l'élévation de l'échelle religieuse. M. Bunsen, grâce aux immenses et fécondes lectures dont il nous fait profiter, a pu recueillir dans l'antiquité indienne, grecque et romaine, les traits épars, les prophétiques éclairs qui annoncent de loin, ou plutôt réclament le réveil de la conscience humaine qui eut lieu au sein du peuple juif.

Mais ici, et en présence même des faits indéniables de l'histoire, se pose au regard de l'homme qui réfléchit le grave, l'unique problème peut-être qui aujourd'hui tourmente l'âme moderne. L'idéal que la conscience de l'homme conçoit a-t-il une valeur, une existence distincte et personnelle en dehors de cette conscience elle-même?

Et d'abord voici l'histoire elle-même, voici le progrès religieux dont M. Bunsen a marqué les grandes étapes qui soulève à l'encontre de l'affirmative au moins un doute puissant. Brahma, le dieu des Védas,

correspond chez la race aryenne à un état de la conscience dans l'antiquité; de même Jupiter reproduit, en son point culminant et dans sa plus haute personnification, l'état de la conscience morale ou religieuse de la Grèce, avant que la critique des philosophes eût fait irruption dans la croyance du peuple pour en dissoudre les formes mythologiques. Enfin, Jéhovah lui-même, ce Jupiter sémitique armé des foudres du Sinaï, exprime, sous le couvert d'une personnification extérieure au peuple d'Israël, la conscience morale de ce peuple, façonnée tour à tour par Moïse, Abraham et les grands prophètes. Brahma, Jupiter et Jéhovah sont-ils des réalités? Doit-on les considérer seulement comme les images extérieures d'un idéal religieux, comme les expressions d'une conscience qui se personnifie naïvement au dehors pour se contempler elle-même dans son objet; ou bien faut-il reconnaître dans ces types variés de la notion divine des existences réelles et souveraines, directrices du monde et du genre humain? En un mot, Brahma, Jupiter et Jéhovah ont-ils eu jamais une existence effective en dehors de l'imagination religieuse des peuples ou des races qui les ont conçus? Leurs sectateurs le pensent, ou bien ils l'ont pensé. Mais le monde moderne, la civilisation du dix-neuvième siècle, orgueilleuse de sa science, passe à côté de cette question et sourit. Et qu'en penserait M. de Voltaire, si l'on allait prendre souci de se prononcer là-dessus par un raisonnement? L'érudition seule, la sympathique curiosité du philologue, du poëte ou de l'historien, conservent avec piété dans leur musée d'antiques les statues mutilées de ces dieux détrônés. Que la civilisation cependant prenne garde à ses dédains. Si j'étais sectateur de Brahma, de Jupiter ou de Jéhovah, je les lui ferais expier au nom de la logique, qui est l'équité de l'intelligence. Je demanderais au chrétien pourquoi son Père éternel jouirait, au regard de cette logique, d'une prérogative que n'ont pas ou que n'ont plus Brahma, Jéhovah ou Jupiter? Sans doute, l'idéal que la conscience chrétienne adore est supérieur à tous ceux que l'humanité a produits avant son avénement. La supériorité de cet idéal est telle, qu'à travers les grossiers épaississements de son origine, à travers ceux que lui ont fait subir encore des siècles obscurs, il a soulevé le monde, et qu'il marche à la suprématie par la défaite lente, graduelle, mais absolument certaine des autres religions. Cependant, en quoi cette incontestable supériorité est-elle une preuve évidente que l'idéal chrétien existe en dehors de la conscience chrétienne? Le mont Blanc est plus élevé que la Jungfrau, le Chimboraço l'est plus que le mont Blanc, et l'on découvre, selon l'élévation plus grande de chaque sommet, des horizons plus étendus sur notre pla-

nète. Mais quelle cime touchera jamais du front les étoiles suspendues dans l'infini? Au sein de l'éternel azur, ces pics orgueilleux n'apparaîtraient plus que comme des taupinières. Qui nous assure qu'il en est autrement de nos conceptions les plus hautes concernant la Divinité, et que leur élévation n'est pas, comme ces conceptions elles-mêmes, chose relative à l'humanité et au globe qu'elle habite? On discute sur la personnalité et sur l'impersonnalité de Dieu, sur sa justice, son amour, sa puissance, et l'on ignore si ces termes empruntés au vocabulaire de l'homme peuvent avoir une application quelconque en dehors du langage de l'humanité et des attributs qui s'y trouvent enfermés.

Voilà ce que je demande à M. Bunsen, et voilà à quoi son livre ne répond, selon moi, que par de simples affirmations. C'est qu'il n'y pouvait répondre autrement, et que, sur ce point, il faut absolument que la démonstration cède le pas à la foi. La foi seule peut résoudre pour chacun le problème posé par la foi. Mais de ce témoignage individuel, que chacun est libre de se donner à lui-même, il y a loin jusqu'à des preuves dont la nature et l'histoire feraient les frais. A vrai dire, l'abîme ne se peut combler entre la simple affirmation de la conscience individuelle et la démonstration qu'on chercherait inutilement en dehors de cette conscience sur la scène de la nature ou de l'histoire. Là nous sommes sur un tout autre terrain, et, au lieu de rencontrer des solutions, nous nous sentons bientôt écrasés sous le poids des problèmes. Approchons sans parti pris de la nature et de l'histoire. Que nous enseigne la première dans ce prodigieux déploiement de forces qui s'entre-croisent, d'éléments qui se combinent ou luttent, depuis l'atome de poussière jusqu'aux organismes stellaires dont chaque centre est un soleil? Que nous enseigne la nature, depuis le rudiment organique jusqu'à l'homme, le plus complexe des êtres que nous connaissons? La nature nous enseigne qu'elle forme un ensemble, et que dans l'infinité de ses détails il y a une vivante unité présente et révélée. Elle nous apprend que cette force est une, qu'elle se trahit en des lois générales qui enlacent tout et sous la discipline desquelles les parties les plus éloignées, les êtres les plus distants, les règnes, les espèces, les groupes, les familles et les individus, tout en subsistant pour eux-mêmes, ne vivent en réalité et n'existent que par l'ensemble. En un mot, la nature nous enseigne la solidarité. Mais, outre la solidarité, elle nous enseigne le progrès, et le progrès par la solidarité. L'univers n'est pas un ensemble immobile et mécanique, un total d'existences innombrables et diverses simplement

superposées comme dans un total arithmétique une série de chiffres inégaux. L'univers est un tout organique, c'est-à-dire indivisible dans sa multiplicité; un tout qui se meut dans une ascension graduelle mais permanente, entraînant forcément dans les transformations auxquelles le soumet son progrès les existences particulières, les formes définies, les groupes et les associations hiérarchiques dont il est composé. La nature nous dit l'enchaînement dans la simultanéité, ou l'espace, l'enchaînement dans la succession, ou le temps. Cette solidarité et ce progrès, la sibylle impénétrable nous les enseigne sans qu'il soit besoin de recourir à la foi, car la solidarité et le progrès dans la nature forment la double notion où se rencontrent les sciences tendant à se généraliser dans un commun résultat. Je ne crois pas qu'il soit possible à aucun esprit adonné aux sciences naturelles, s'il porte en lui la moindre aptitude de généralisation, de contester ce double fait d'une activité universelle agissant sous les formes de la solidarité et du progrès.

Mais cette force, qui circule pour ainsi dire dans toutes les veines de l'univers et l'anime sans relâche, s'accuse-t-elle à l'observateur comme une force aveugle? Entre le hasard et la raison il n'y a pas de milieu, comme M. Bunsen l'a fort bien fait remarquer lui-même; ou le monde est dominé par le hasard et sort du groupement fortuit des atomes, comme l'affirme gratuitement le matérialisme, ou bien il est dominé, stimulé par une force rationnelle, organisé et relié par une activité intelligente. L'intelligence est partout où se trouve la loi. Bien que nous ne puissions comprendre la raison universelle, de par notre propre raison nous sommes contraints de l'admettre. Je l'ai dit ailleurs : un être de raison est forcé d'accepter dans les choses une raison d'être. Outre que l'on ne comprendrait pas comment l'intelligence sortirait du hasard, et comment la raison habiterait dans les êtres raisonnables si elle n'était pas en substance dans la création d'où dérivent ces êtres, il suffit de pénétrer le jeu des combinaisons universelles, de constater les rapports, les concordances et les convenances de toutes choses, d'étudier leur finalité respective qui ne se peut nier, pour demeurer convaincu que l'activité dont nous voyons les lois présider aux évolutions de l'univers et constituer son essence générale, son ressort, son unité, est une activité rationnelle et logique en soi.

Mais c'est tout ce que nous pouvons faire que d'affirmer cette intelligence. Dès qu'il s'agit de la comprendre, elle nous échappe. On peut croire parfois la saisir; c'est toujours pour s'enfoncer à sa suite dans

un plus profond dédale. Qui oserait affirmer qu'il la comprend dans son essence et dans sa fin prouverait seulement que son regard n'a fait qu'effleurer l'épiderme de l'immense problème où toute recherche va s'engloutir et se confondre. L'esprit universel attirera éternellement le nôtre, et il se dérobera éternellement à lui. C'est que notre raison, bien que dérivée, il le faut, de la raison générale qui constitue la charpente logique des mondes, n'a pas le même diamètre qu'elle, et par conséquent ne peut arriver à l'embrasser. L'intelligence humaine, apte au service de l'humanité, dans les champs de l'absolu doit se contenter de recueillir en nous et hors de nous, dans ces lois immuables que la science découvre, les rayons que projette le foyer inaccessible de la création. Il faut qu'elle se borne à affirmer la raison universelle, en même temps que son impuissance à la comprendre. Cette raison qui se manifeste dans la loi, c'est aux sanctions de la loi à nous l'imposer. On peut en douter théoriquement, la pratique nous en inflige l'évidence, car la raison universelle violée dans la loi se dénonce elle-même par ses implacables arrêts. On éprouve alors que la liberté humaine, quand elle méprise la loi qui se propose à son adhésion, est par le fait la servitude radicale, et que la pratique seule de la vérité reconnue peut nous affranchir.

Cette vérité, cette loi suprême, est précisément la solidarité et le progrès, ou d'un seul mot le progrès dans la solidarité. L'existence qui s'isole agit contre la logique universelle, contre la suprême raison des choses : elle s'agite quelque temps, et puis elle se corrompt comme le fruit détaché de l'arbre, se dessèche, et meurt dans une dissolution complète. C'est la loi de la solidarité, secrète intelligence du monde, qui l'a tuée. L'existence qui ne se développe pas agit à son tour contre la loi du progrès, et le mouvement que la raison universelle imprime incessamment à l'ensemble la ramène en arrière, la réduit, l'amoindrit de plus en plus et la dissipe enfin. C'est la loi du progrès, où habite l'universelle raison des choses, qui l'a dissipée.

Je n'en appellerai pas au spectacle des faunes et des flores éteintes, à la peinture des catastrophes ou des évolutions terrestres pour montrer comment le progrès vit dans la nature en même temps que la solidarité, et comment rien ne subsiste que la solidarité et le progrès eux-mêmes, avec la substance invariable qu'ils pétrissent dans leurs moules. L'histoire nous offre un spectacle pareil; mais ici les couches successives, les étages du progrès sont des générations humaines, des races, des peuples, des civilisations, tour à tour détruites pour servir d'échelons à des formes supérieures de culture et de civilisation. Je

vois le progrès foulant dans ses pressoirs implacables cette vendange humaine. J'entends monter le flux de l'histoire et s'abaisser son reflux au milieu des gémissements ou des cris d'enthousiasme, dans cet océan immense dont chaque vague est une âme qui palpite dans la douleur ou dans le triomphe. Oui, l'histoire et la nature, qui ne sont point une fête, m'enseignent la même chose, la loi d'un progrès qui met en poussière successivement toutes les formes qu'il a érigées, mais qui également, par le jeu d'une étroite solidarité, dans le présent conserve le passé, et déjà tient l'avenir en germe dans l'heure qui s'écoule.

L'idéal d'un Dieu tout-puissant, infini dans son amour, dans sa sagesse et dans sa justice, d'un Dieu fait à l'image du souverain désir de l'homme moral, cet idéal ainsi déplacé de la conscience humaine pour être mis à la tête de la création, est-il susceptible de s'ajuster aux révélations de la nature et de l'histoire? Je dois avouer que j'ai peine à faire coïncider avec la physionomie compliquée des faits dans le monde et dans la civilisation les lignes de cet idéal, qui m'apparaissent seulement comme la prolongation à l'infini de l'humanité elle-même se mirant dans ses plus nobles attributs. Mais si l'idéal du genre humain n'est pas Dieu, Dieu est présent en lui; car cet idéal manifeste par excellence le principe de solidarité et de développement que la nature et l'histoire elles-mêmes nous enseignent. Cet idéal n'est pas Dieu, mais dérivant du principe des choses et de leur rapport nécessaire, il est divin et nous le ressentons comme tel. Le principe divin de la solidarité et du progrès s'épanouit dans la conscience de l'homme. Qu'est-ce que l'amour, sinon le lien et le développement des cœurs? Qu'est-ce que la science, sinon le contact et la séve qui fait croître les esprits? Qu'est-ce que la justice, sinon la solidarité même et le progrès rendus visibles dans la société? Qu'est-ce enfin que cette force même de l'idéal qui nous oblige à reconnaître son empire, qui met l'infini au sein de notre être périssable, et sous les formes passagères de notre culte engendre la persistance invincible du sentiment religieux?

Non! au lieu de s'éteindre, l'idéal ne pourra que grandir et s'épurer dans ses défaillances mêmes. Les besoins populaires le chercheront longtemps encore, toujours peut-être, en des symboles et des personnifications extérieures; mieux vaut toutefois l'adorer et le ressentir à travers le mélange des superstitions que de le bannir de son âme. Si la forme sous laquelle on l'adore n'est pas indifférente, l'essentiel cependant est qu'on l'adore d'une façon ou d'une autre. Le monde religieux n'est pas assez mûr pour se passer des voiles de la mythologie et pour

atteindre directement le divin dans le sanctuaire même de la conscience où il habite. Mais le monde religieux mûrit chaque jour. Retranchez l'idéal de l'humanité, c'est son génie que vous lui ôterez : l'homme va demeurer immobile, sans perspective dans l'infini, rivé au sol, et le regard dans la poussière comme l'animal. Il ne sera plus, en effet, qu'un animal perfectionné, mais non perfectible. Ne redoutons rien cependant de la crise religieuse où le monde est engagé ; l'idéal ne périra pas. Comme un lierre qui reverdit toujours, on le voit s'élever en serpentant à travers les ruines et les désastres de l'histoire. De cette plante sacrée nous ne connaissons que la croissance et l'épanouissement, mais nous sommes sûrs, et cela suffit, que son germe est divin et que ses racines plongent dans l'impénétrable raison de la vie universelle. C'est par là que nous nous rattachons à l'infini. Cultivons-la donc, cette plante qui renferme la parcelle de divinité qui nous fut départie. « Tout ce qui unit est divin, » a dit un admirable poëte. Tout ce qui élève, tout ce qui développe est divin, faut-il ajouter, car tout ce qui développe et élève les hommes tend aussi à les unir, à resserrer entre eux la communauté religieuse, en même temps que leur communauté avec tout ce qui a vie, avec tout ce qui palpite, souffre ou jouit dans la nature. Jésus, je le répète, a un nom qui ne passera pas, car il s'appelle avant tout la charité. D'autres ont par la science révélé l'Éternel en découvrant à l'esprit les rapports des choses et leur principe d'harmonie. D'autres encore, dans l'art, ont sous un autre aspect dévoilé l'harmonie à l'imagination avide de ses splendeurs ; Jésus, dans la loi morale, dans l'amour et la justice, a révélé l'harmonie à l'homme sous la forme du devoir. Les révélateurs de l'harmonie dans l'ordre intellectuel, dans l'ordre esthétique, dans l'ordre moral, sans qu'ils soient parvenus à atteindre dans sa source même la raison universelle des choses, nous l'ont fait comprendre ou éprouver dans ce qui rassemble et édifie les esprits ou les cœurs. Ils ont vaincu, chacun dans sa sphère, le chaos et la dissolution qui menacent le monde. Ils ont découvert la loi de vie parce que cette loi était en eux plus puissante que dans le reste des hommes : en nous ouvrant leur âme ou leur intelligence, ils ont à leur insu laissé échapper un rayon de ce foyer caché qui brûle au sein de l'univers.

L'idéal a son objet, puisque l'idéal existe. Suivons-le donc, il ne peut être un leurre. Mais ne cherchons pas à enfermer le tout dans la partie, le soleil dans le prisme particulier où il se réfléchit ; dans le fleuve de l'histoire qui emporte l'humanité, ne tentons pas d'absorber la source inépuisable dont il n'est qu'une dérivation particulière. Au

lieu de nous ingénier à pénétrer l'origine du monde, regardons en avant : le monde marche, marchons avec lui; servons de toutes nos forces et sous tous ses aspects l'éternel progrès, c'est le Dieu inconnu, mais inévitable, que nous servirons. Le mystère primitif se dérobe à nos poursuites; qu'importe! nous savons ce que nous sommes, puisque nous savons ce que nous devons faire. Le devoir est l'unique solution de toutes les antinomies et de toutes les contradictions apparentes ou réelles, il est l'unique refuge contre un doute incurable, la seule affirmation qui demeure et qu'on ne peut abandonner qu'avec l'humanité. Autour de ce roc, tout est mouvant. Nous pouvons y affermir nos pieds indécis. Quand tout croulerait, la conscience resterait debout avec sa liberté. Et c'est là que j'aime à me rencontrer avec M. Bunsen, dans lequel il est impossible de méconnaître, je le répète, un très-noble et très-éminent esprit, un illustre et infatigable champion de la liberté religieuse.

CHARLES DOLLFUS.

L'EMPEREUR FRÉDÉRIC BARBEROUSSE,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES [1].

---

[1] Par la tragédie de *Frédéric Barberousse*, nous introduisons auprès de nos lecteurs une des figures les plus curieuses et les moins connues de la littérature allemande. Nous ne croyons pas qu'il ait été jusqu'à présent beaucoup question à l'étranger de Grabbe et de ses étonnantes compositions dramatiques. Il vaut la peine pourtant qu'on l'étudie, et nous nous proposons de le faire; mais nous avons voulu d'abord le poser pour ainsi dire en plein jour devant le public, en traduisant une de ses œuvres principales. On reconnaitra sans peine que Grabbe a possédé, comme peu de poëtes, quelques-unes des plus essentielles parties du génie dramatique, le mouvement, la vie et le maniement puissant des masses théâtrales. Ce qui lui a manqué principalement, c'est la mesure et le travail patient, dont le génie lui-même n'est pas dispensé. *Frédéric Barberousse* est une de ses pièces les plus modérées et les plus ordonnées. Nous ne la donnons point pour une œuvre accomplie, et nous trouvons qu'il y manque beaucoup de choses. Les personnages vivent, à coup sûr, mais d'une vie pour ainsi dire sommaire et incomplète. Ce drame historique ressemble moins à un tableau d'histoire qu'à une tumultueuse, gigantesque et flamboyante esquisse; aucune figure n'est suffisamment individualisée. L'Empereur lui-même est plutôt un type général qu'un caractère; il résume les traits de sa race et de son temps, il exprime le génie de sa dynastie, mais sans lui imprimer un cachet personnel. De même ses vassaux représentent plutôt l'idée générale des vassaux que des individualités historiques, et, pour la plupart d'entre eux, le poëte ne s'est pas même donné la peine d'indiquer leurs noms. Ce sont des personnages plus symboliques que réels, et quelques-uns même sont tout à fait contraires à la vérité historique. Ainsi, du temps de Frédéric Barberousse, il n'y avait pas encore d'archiduc d'Autriche, et le margraviat d'Autriche venait à peine d'être érigé en duché par le même empereur. Nous ne pouvons pas admettre que Grabbe l'ignorât, et nous croyons que c'est de propos délibéré qu'il a préféré la dénomination d'archiduc, uniquement parce qu'elle est devenue caractéristique pour l'Autriche : ce qu'il a voulu mettre en scène, c'est moins tel ou tel prince que l'Autriche même. De même la maison de Hohenzollern existait déjà sans doute, mais elle ne faisait pas encore grande figure, et la branche des burgraves de Nuremberg, d'où est sortie la maison royale de Prusse, ne s'était pas encore détachée. Ce burgrave de Hohenzollern, dont Frédéric Barberousse fait si grand cas, et à qui il prédit la grandeur de sa maison, est donc un personnage entièrement symbolique; le comte de Tyrol, à qui l'Empereur confia la garde de l'Impératrice à la bataille de Legnano, figure uniquement la fidélité traditionnelle du Tyrol; Othon de Wittelsbach n'est mis en relief que comme ancêtre de la maison royale de Bavière; le terrible et facétieux archevêque de Mayence, qui est

le caractère relativement le mieux étudié, n'est lui-même que le type d'une partie du haut clergé de son temps. Ce qui est extraordinaire, et ce qui donne une haute idée du tempérament dramatique du poëte, c'est que ces symboles, que ces ombres vivent, et que, ne débitant trop souvent que de grands lieux communs sonores, elles nous intéressent vivement cependant, et nous passionnent.

Notons encore quelques inexactitudes, qui nous paraissent également volontaires. Du temps de Frédéric Barberousse, l'aigle à deux têtes ne figurait pas encore dans les armes de l'Empire, et Grabbe l'a antidatée, comme l'archiduché d'Autriche. Peut-être n'y a-t-il point trop de mal à de tels anachronismes. L'intérêt du poëte dramatique n'est point de heurter des idées généralement reçues, quand ces idées n'offensent pas son sujet, parce que la trop minutieuse exactitude du détail peut solliciter le lecteur à des doutes et à des recherches, suspendre par conséquent son attention, et la détourner de l'objet véritable, qui est uniquement la marche de l'action dramatique. Une licence peut-être plus forte, c'est d'avoir fait du prince Henri, fils de l'Empereur, un enfant du premier lit, quand la stérilité de l'impératrice Adélaïde avait précisément motivé le divorce. Mais Grabbe voulait une impératrice jeune, et un fils de dix-sept ans eût singulièrement fait tort au rôle tel qu'il l'a conçu. Béatrice n'est pas plus individualisée que Frédéric : elle est l'impératrice du moyen âge poétique et chevaleresque, comme lui-même en est l'Empereur. Frédéric Barberousse avait cinquante-six ans à la bataille de Legnano, et il ne les a certainement pas dans le drame.

Le poëte a usé de son droit et suivi les vraies règles de l'art, en concentrant les événements et en les groupant au gré de l'idée principale. Il a appelé sa pièce une tragédie, bien que Frédéric n'y meure pas; mais il succombe en reconnaissant la suzeraineté du pape qu'il avait défié, et en se croisant par ses ordres. Le sujet véritable, c'est la lutte des empereurs allemands contre la papauté, et des Gibelins contre les Guelfes. L'élément tragique, c'est la défaite du pouvoir temporel dans sa personnification la plus éclatante, par le pouvoir spirituel. Dans la pensée tout à fait nationale de l'auteur, l'empire allemand eût triomphé s'il eût été uni. Le poëte appuie fortement sur la corde patriotique, sans diminuer les Italiens, et cette impartialité si difficile est encore un des signes de sa vocation dramatique.

Pour ne pas allonger démesurément cette note initiale, nous renvoyons au bas des pages quelques autres remarques.

Sauf quelques scènes en prose, que nous indiquerons, *Frédéric Barberousse* est écrit en vers iambiques.

PERSONNAGES :

L'EMPEREUR FRÉDÉRIC Ier, dit BARBEROUSSE.
BÉATRICE, sa femme.
LE PRINCE HENRI, son fils du premier lit.
LE ROI DE BOHÊME.
LE ROI DE POLOGNE.
LE ROI WALDEMAR de Danemark.
LE GRAND-DUC DE LITHUANIE.
HENRI LE LION, duc de Saxe et de Bavière.
MATHILDE, sa femme.
L'ARCHIDUC D'AUTRICHE.
LE COMTE PALATIN OTHON DE WITTELSBACH.
LE BURGRAVE DE HOHENZOLLERN.
LE COMTE DE TYROL.
L'ARCHEVÊQUE DE MAYENCE.
LE COMTE D'ORLA.
JORDANUS TRUCHSESS.
HENRI D'OFTERDINGEN.
LE BARON DE RODEN.
LE COMTE D'ANDECHS.
LANDOLPHE, GUILLAUME, } lansquenets de Henri le Lion.
GISON, lansquenet bavarois.
RODOLPHE, ULRICH, } soldats souabes.
LE PAPE ALEXANDRE III.
LE CARDINAL UGOLINI.
GHERARDO, consul de Milan.
GALDINO, ALBERTO, } jeunes gens nobles de Milan.
LE DOGE DE VENISE.
LE COMTE DE MONTPELLIER.
LE COMTE DE BARCELONE.
LE COMTE DE MONTFERRAT.
CONSTANCE, princesse héréditaire de Naples et de Sicile.
HÉRAUTS, MESSAGERS, TROUPES MILANAISES, LOMBARDES, ALLEMANDES, et autres personnages accessoires.

(La scène est dans l'Italie supérieure et en Allemagne.)

L'EMPEREUR FRÉDÉRIC BARBEROUSSE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

Les ruines de la ville de Milan.

Entrent GALDINO *et* ALBERTO.

Galdino. — O Milan, ma patrie! où es-tu? Où sont tes tours? où les tombes des ancêtres? O douloureux revoir! Plus une trace de nos splendeurs, des places, des rues où se prolongeait sans fin la multitude des palais splendides, où montaient, comme les vagues de la mer, les flots des citoyens. La charrue de l'empereur a passé dessus. Et tu peux garder le silence, Alberto!

Alberto. — Les pleurs de mes yeux parlent, et mes mains crispées; je les enfonce dans le sol de ma patrie, et puissent-elles y prendre racine à jamais.

Galdino. — Lève-toi! Les horreurs de la ruine, la douleur de l'exil n'en sont pas moins derrière nous : nous retrouvons nos foyers, et de nouveau s'est réuni ce que le Souabe courroucé avait cru dispersé à jamais, comme la poussière dans les airs! Voici que reviennent les citoyens de Milan : en armes les rangs serrés des hommes, et les jeunes filles avec la parure des fiançailles, — et toute la Lombardie les accompagne.

Alberto. — Que tardent-ils? Nos chevaux gisent morts au bord du chemin, tant nous aiguillonnait l'ardeur du revoir. Ils paraissent moins pressés.

Galdino. — Écoute : ils approchent, et déjà retentit de cent mille lèvres le cantique d'actions de grâces composé par le saint de Milan; et jamais, vraiment, il n'a si magnifiquement éclaté qu'en ce jour, où renaît sa cité (*Le* Te Deum laudamus *de saint Ambroise éclate derrière la scène; entrent d'innombrables Milanais armés, et avec eux des femmes, des jeunes filles et des enfants.*)

Galdino. — Ah! les voici.

ALBERTO. — Ils ne chantent plus. Je sais pourquoi : la douleur chante mal.

GALDINO. — Ils voient la dévastation.

ALBERTO. — Et tous, vieillards, hommes d'armes, femmes et jeunes filles, tous tombent à terre, comme frappés de la foudre, embrassent les pierres et sèment des larmes ardentes où Barberousse a semé du sel. Je sens comme un ouragan sur ma tête, je m'affaisse, je me prosterne avec eux encore une fois. Nous retrouvons enfin la patrie, mais comme la mère retrouve l'enfant longtemps cherché : elle le trouve, mais déchiré par les bêtes fauves.

VOIX NOMBREUSES PARMI LES MILANAIS. — O jour de désolation! jour de joie! jour de colère!

GALDINO. — Quel mouvement terrible! Comme trois aigles géants, la douleur, la colère, la joie, agitent la foule du vol rapide de leurs ailes.

ALBERTO. — Et ces trois aigles, ami, s'abattront sur l'aigle impérial, et le déchireront, dût-il voler aussi haut que la pensée d'un Hohenstauffen peut monter dans son orgueil. (*Un père et son fils sortent de la foule.*)

LE PÈRE. — Mon fils, vois cette place, ces débris. — il y a sept ans, quand tu fus mis au monde, il y avait ici une maison avec des degrés de marbre et de hautes colonnes; le bien-être, la paix, le bonheur domestique y habitaient; deux filles charmantes y croissaient, belles comme des fleurs, et la sollicitude de la mère veillait sur elles et sur tout. — C'était la maison de ton père. — Alors, le jour où l'arbre du Carroccio [1], qui se dresse de nouveau là-bas, tomba honteusement aux pieds du Hohenstauffen, les cavaliers de fer de Barberousse s'abattirent sur nous; ils firent franchir les degrés à leurs chevaux, et transformèrent les salles en écuries. Leur poing saisit le père et la mère, les filles et le nouveau-né, et les jeta dans la rue; fenêtres, lambris et colonnes suivirent avec fracas. — Le cœur de la mère se brisa de douleur; les filles moururent lentement. Toi seul restas, parce que tu ne pouvais comprendre; et moi, moi je ne mourus pas,

[1] Le *Carroccio* (carrosse) était un char à quatre roues, peint en rouge et attelé de quatre taureaux. Un mât également rouge, supportant une pomme d'or et la bannière communale, se dressait au milieu. A mi-hauteur du mât se trouvait l'image de Jésus-Christ. Le *Carroccio* était à la fois drapeau et palladium. Il suivait toujours l'armée, et l'attelage de taureaux devait ralentir la retraite. Il fut inventé par l'archevêque Héribert de Milan dans les guerres contre l'empereur Conrad, et son usage se répandit ensuite par toute l'Italie.

parce que mon cœur était trop ferme pour se rompre si facilement. — Et ainsi nous vivons pour la vengeance. Jure haine et vengeance éternelles à Barberousse! — Tu pleures? Je suis content : qui pleure, maudit et cherche à faire payer ses larmes.

Le Fils. — Ma mère! mes pauvres sœurs!

Le Père *criant.* — Guerre à mort à Barberousse!

Tous les Milanais *se levant de terre et agitant leurs piques.* — Guerre à Barberousse jusqu'à la mort! (*Le cardinal Ugolini, et Gherardo, consul de Milan, s'avancent.*)

Le Cardinal. — L'entends-tu? L'Océan gronde autour de nous. Maintenant, consul, il s'agit de le diriger sur la tête du coupable impérial, pour qu'il périsse dans les vagues, un nouveau Pharaon.

Gherardo. — Seigneur cardinal, avant de diriger la foule, il est urgent de l'organiser. La fureur aveugle se change facilement en lâcheté stupide.

Le Cardinal. — Organisez donc, et tout ce que vous ferez, l'Église le bénit. Mais hâtez-vous : la longanimité de Dieu a bien trop longtemps toléré sur le trône impérial le dragon des montagnes de Souabe.

Gherardo. — La longanimité du pape eût été vraisemblablement moins longue!

Le Cardinal. — Mais maintenant un sort miraculeux vous met aux mains le glaive de l'Église. Le Souabe voulait vous écraser, et vous lui percez le talon. Luttant pour votre vie, vous vous trouvez être aussi les alliés et les champions de l'Église. (*Élevant la voix.*) Écoutez, Milanais et Lombards! Je donne ici ma main au consul de Milan, en signe d'alliance éternelle avec le Vatican. Sus donc! Où que vous alliez, et qui que vous combattiez, l'éclair et le tonnerre de l'excommunication vous accompagnent et vous protégent.

Milanais et Lombards. — Gloire et salut à nous! Dieu lui-même combattra pour nous.

Gherardo. — A l'œuvre, maintenant, et pas une minute de repos! A l'œuvre tous, et que personne ne s'épargne, ni vieillard, ni jeune fille, jusqu'à ce que les murs soient élevés, que les fossés soient creusés de nouveau.

Alberto. — Consul, à quoi bon des murs? Dans nos poitrines sont les remparts de Milan, et le sang de nos veines vaut mieux que l'eau des fossés! Cherchons le Hohenstauffen dans son nid, et que notre vengeance l'extermine!

Les Milanais. — Que notre vengeance l'extermine!

GHERARDO. — Ce sont là des paroles, mes amis. Et ce ne sont point des paroles, c'est l'épée, c'est une tactique habile, ce sont le courage, la persévérance et la confiance en Dieu qui auront raison de Barberousse. Ne le cherchez point dans son nid. Je vous le jure : c'est lui qui vous cherche déjà.

ALBERTO. — Messire, les yeux ne vous ont-ils jamais fait mal depuis sept ans pour la chute de Milan?

GHERARDO. — Je crois bien, mon fils, que depuis sept ans, depuis l'heure où Barberousse a semé du sel sur les ruines, il n'y a pas eu de nuit où je n'aie crié en larmes vers le ciel, ni de jour où je n'aie lutté pour étouffer mes pleurs. Crois-moi, ce sont les larmes des ténèbres et de la solitude qui ont le plus d'amertume. (*Un messager, pâle et couvert de poussière, se précipite hors d'haleine sur la scène.*)

LE MESSAGER. — Malheur à la Lombardie! Déjà la tempête est déchaînée aux champs de Roncale.

GHERARDO. — Ah! il est déjà près de nous! Et qui donc a dit qu'il viendrait nous chercher?

LE MESSAGER. — Déjà ils y dressent la tente palatine; déjà ils ont suspendu au chêne le bouclier de l'empire, météore d'horreur; des hérauts en frappent l'airain de leurs bâtons, et, criant aux quatre coins de la terre, appellent l'Italie au tribunal de l'Empereur.

GHERARDO. — Et Barberousse?

LE MESSAGER. — Il donnait, dit-on, un festin dans les champs dorés de la Thuringe, quand arriva la nouvelle que les citoyens de Milan s'étaient réunis sous la protection des Lombards. — Au même instant, il se lève de table en sursaut, renverse la coupe où le vin du Rhin petillait devant lui, et appelle aux armes les forces de l'empire. Lui-même ramasse ce qu'il peut trouver en vassaux et en hommes, et précède l'armée comme un ouragan; Côme, Peschiera sont tombées et détruites. Le voici à Roncale, et le puissant lion de Brunswick marche à sa gauche.

LE CARDINAL. — Celui-ci démentira-t-il donc toujours l'humeur léonine, et se laissera-t-il jusqu'à la fin mener en laisse par le Hohenstauffen?

GHERARDO. — J'en doute! Vous qui régnez sur les cœurs, et liez et déliez, déliez donc aussi une fois la fidélité du Lion.

LE CARDINAL. — Garde ton conseil, et attends avec humilité les décrets de Dieu sur son Église.

GHERARDO *au messager*. — Et quelles sont les forces allemandes de Barberousse?

Le Messager. — Faibles encore, mais elles croissent d'heure en heure. Déjà les grands vassaux de la couronne descendent des Alpes, et toutes les routes des montagnes fourmillent de combattants. — Déjà les chevaux de l'Elbe se désaltèrent dans le Pô.

Gherardo. — Milanais, que ferez-vous?

Les Milanais. — Nous tirons l'épée du fourreau, et nous élevons nos lames au ciel. Vaincre ou mourir en combattant!

Gherardo. — Je vois avec bonheur que votre élan ne trompe point mon attente. L'heure des épreuves est venue, et vous la soutenez plus facilement que je ne pensais. L'aspect de ces ruines vous change en rochers. Soyez très-durs, pour ne point être brisés. — Rien n'est perdu, mais le temps presse : l'armée de Barberousse est encore plus faible que nous, mais dans trois jours elle sera plus forte. Donc, des députés à toutes les villes de la haute Italie, pour le concours et l'action. — Nous-mêmes, nous courons à Legnano, pour nous y retrancher en face de l'Empereur, et lui offrir une dernière fois la paix.

Milanais et Lombards. — A qui la paix? A lui? La poitrine, la pointe de nos piques, la mort, mais non la paix au tyran!

Gherardo. — Il est le maître et l'Empereur! Sa cruauté a été terrible envers nous, mais avouons-le : nous l'avons trop bravé. Un faible bruit ébranle les avalanches à la cime des Alpes, et de même, aux hauteurs où trône le Hohenstauffen, nos cris pour le droit ont pu paraître une tempête insolente : sa colère est tombée sur nous. Donnons donc à l'Empereur ce qui lui revient en tributs, redevances et hommages des vassaux. — Mais que ses baillis ne lient plus notre liberté, et que nos cités soient à l'abri de sa fureur arbitraire.

Le Cardinal. — Projet de paix heureux et bien conçu! L'Église du Christ fait aussi grand cas de la paix; j'accompagnerai donc vos envoyés, pour réconcilier aussi l'Empereur avec nous.

Gherardo *à part.* — O Rome, douce comme les colombes, rusée comme les serpents! La nécessité nous lie, nous ne pouvons nous détacher d'elle. — Mais jamais Barberousse n'acceptera la paix qu'elle offre. Il tentera plutôt d'abord la guerre, et s'il rejette les propositions de Rome, les nôtres sont rejetées en même temps. (*A haute voix.*) Cardinal, je vous souhaite bonne chance, et puissiez-vous réussir mieux que vous ne pensez et n'espérez! — Milanais, aux armes! Vous savez contre qui. — Au-dessus de tous les souverains, il s'élève comme le plus terrible. — Mais savez-vous aussi pour qui vous combattez, et quel sein vous recevra avec amour, si vous succombez? C'est la terre de la patrie! C'est pour la cité paternelle, pour la patrie, pour l'Italie tout

entière que vous entrez en lice. Et pour puissant que soit Frédéric, nos alliés le sont encore plus : ce sont toutes les poitrines d'homme qui, comme un incessant tremblement de terre, se soulèvent pour la liberté et pour l'honneur. — Et là-bas ces montagnes, ce fleuve, et tous les arbres qui ombragent la patrie : autant d'obstacles à l'ennemi, et à nous de fidèles compagnons d'armes! — Et gloire à celui qui reçoit la plus grande, la plus belle mort en donnant sa vie pour la patrie : il meurt pour sa maison et sa cité, pour ses enfants et ses parents, pour ses derniers descendants et pour tous les siècles à venir, et le gazon de sa tombe, arrosé et béni par des larmes civiques, verdira éternellement.

Tous les Milanais et Lombards. — Verdira éternellement.

Gherardo *tirant l'épée.* — Alignez-vous, et que le Carroccio paraisse au milieu de nos rangs. (*Le Carroccio est amené sur le devant de la scène.*) Voyez le char des bannières : notre saint patron s'y dresse et nous appelle à la victoire. Suivons-le : nous vaincrons.

Tous les Milanais et Lombards. — Nous partons avec des cris de joie pour la guerre de l'indépendance. (*Marche guerrière. Sortent Lombards et Milanais.*)

SCÈNE II.

Le camp allemand dans la plaine de Roncale. Beaucoup de tentes, et au milieu, au fond, la tente impériale palatine, tendue de soie et de pourpre. Devant l'entrée, le bouclier de l'empire suspendu à un pieu élevé. Partout des sentinelles, surtout autour du bouclier et de la tente palatine.

Entrent LANDOLPHE *et* GUILLAUME [1].

Guillaume. — Eh! la joie rit sur ta figure.

Landolphe. — J'ai enfin trouvé un peu d'avoine pour ma Lise, et elle vous grignote que le cœur s'en retourne de plaisir.

Guillaume. — Oui, il n'y a rien de tel que d'entendre un cheval manger de l'avoine. Il m'est impossible de m'endormir sans cela. Et ton estomac, à toi, comment va-t-il? Le mien a une faim d'enfer.

Landolphe. — Le mien est vide, comme le monde avant sa création. Mais ma Lise au moins se régale.

Guillaume. — Cette Italie est un misérable pays. Si j'étais de l'Empereur, je n'en voudrais pas, quand on me la donnerait.

[1] Cette scène est en prose. Il y a dans cette conversation de lansquenets incultes une intention très-fine, qu'on trouvera plus loin accusée par Henri le Lion.

Landolphe. — Entre nous, Guillaume, toutes ces expéditions ne sont pas non plus du goût de notre duc. Depuis quelques jours, je vois son poing serré, son front plissé, comme des nuées orageuses qui se concentrent avant de se décharger. Et la peau de lion pend de travers sur son épaule. Cette peau est ma girouette : l'ouragan de ses pensées la porte vers le Nord.

Guillaume. — Il faut convenir aussi que tout est trop mauvais par ici. Le jambon....

Landolphe. — Tout juste : le jambon est déplorable. On ne sait pas ici ce que c'est que d'élever des cochons. Ce qu'on vous appelle un porc gras ressemble à deux planches clouées ensemble, avec des copeaux en guise de soies. Par le vautour, j'imagine qu'ils engraissent les cochons avec leurs absurdes olives! — C'est chez nous, Guillaume, au Weser, qu'on voit encore des cochons. Mille sabres! quelles bêtes on vous trouve là par les rues!

Guillaume. — Les jambons, les jambons! Voilà que dernièrement on me sert là, près de Côme, je ne sais quoi de si coriace. — J'aurais juré du cuir de semelle. On y eût taillé des courroies pour en lier Samson. Ni graisse ni couleur. Enfin je flaire que ce doit être quelque chose à manger : je mords. — Tonnerre! mes pauvres dents! — C'est ce qu'ils appelaient du jambon! — L'instant d'après, je repassais ma lance pour l'enfoncer plus profondément dans la poitrine de tout Italien, dans la bataille.

Landolphe. — Et quels légumes, Guillaume! Des choux de Savoie et de la viande avec du sirop et des raisins de Corinthe! — Des lentilles, des pois, de gros haricots et un morceau de lard avec, voilà ce qui fait des Westphaliens, et donne des poings fermes et puissants comme le mien et le tien. (*Il serre la main à Guillaume.*)

Gison *entrant*. — Eh! Saxons, de quoi devisez-vous donc là?

Landolphe. — Appelle-nous plutôt Westphaliens. Quelques sires de notre vraie Saxe sont allés là-bas sur l'Elbe, près de Wittenberg et dans la Misnie, y ont enlevé quelques lopins de terre à ces canailles de païens, et se mettent à appeler leurs sujets Saxons, ou même hauts Saxons. — Eh quoi! serions-nous donc des bas Saxons? Je voudrais bien voir ceux qui nous sont supérieurs.

Guillaume. — Le pitoyable pays que cette Italie!

Gison. — Dieu me pardonne! Il n'y a pas de bière de Nuremberg.

Guillaume. — Ni de gose[1] du Harz.

[1] Espèce de bière blanche particulière aux localités de Harz.

LANDOLPHE. — J'ai le mal du pays, Bavarois, quand je vois ces figures welches. Où trouve-t-on ici un gars qui ait la poitrine large comme la tienne, ou qui seulement m'allât jusqu'aux épaules? Et ces vilaines figures noirâtres avec leurs yeux de chat! Ma parole, je les tiens tous pour Juifs!

GUILLAUME. — Et quelle langue, Landolphe! — Peut-on comprendre les coquins? — Est-ce de l'allemand, cela?

GISON. — C'est du welche, Westphalien!

LANDOLPHE. — Voilà nos joyeux Souabes, avec des poulets volés. — Les drôles dansent comme s'ils n'étaient pas en Italie. (*Entrent* ULRICH *et* RODOLPHE; *ils chantent*) :

Tralala!
Les poulets sont conquis,
Les Milanais occis,
Vive l'Empereur!

TOUS. — Vive l'Empereur!

LANDOLPHE. — Et avec lui le lion de Brunswick!

TOUS. — Vive le lion de Brunswick!

ULRICH. — Part à tous, camarades. Voici des poulets : à chacun le sien. Prenez, le compte y est.

GUILLAUME. — Merci. — Ce coq n'est pas mal. Je vais tout de suite lui tordre le cou, pour lui ôter l'envie de s'envoler.

RODOLPHE. — Et voyez-vous là-bas la tente palatine? L'Empereur approche, et avec lui de l'argent et du fourrage à bouche que veux-tu. Encore aujourd'hui la revue, et puis à Milan! — Vous rappelez-vous, il y a sept ans?

GUILLAUME. — Oui, oui, c'était gai à Milan.

GISON. — Je te vois encore assis sur la place du Marché, et riant à crever.

GUILLAUME. — Non, c'était trop fort : comme les pignons dégringolaient, et comme les coqs des clochers se mettaient à voler!

LANDOLPHE. — Saint Ambroise! Jésus! Seigneur Dieu! criait le peuple.

GISON. — Et le vin montait des caves dans la rue.

ULRICH. — Et quelque vie que nous ayons faite, l'Empereur n'a pas froncé le sourcil.

RODOLPHE. — Il punissait des rebelles.

LANDOLPHE. — Si nous y revenons, ce ne sera pas comme la première fois. Plus de Milan, rien que des ruines à contempler. Nous en avons trop fait.

Ulrich. — Eh! la bonne âme qui s'attriste de ne pas trouver autant à piller qu'à la première visite!

Landolphe. — L'Empereur avait permis le pillage. Ce que j'ai pris, c'est Dieu qui me l'a donné.

Gison. — Arrière, on vient! — Il faut que ce soit quelqu'un de grand : les sentinelles saluent à fond.

Landolphe. — C'est notre duc et le vôtre, Bavarois.

Gison. — Vrai, il s'appelle Lion, et c'est un lion. — A la dernière croisade, où nous fûmes mal à l'aise, dans le sable syrien, il y avait un lion accroupi au soleil : sérieux, les yeux grands ouverts, deux miroirs du désert, immobile, et cependant prêt à bondir ; chaque fois que je vois le duc, je pense à cette noble bête!

Ulrich. — Mais le soleil, Bavarois, le soleil qui éclairait le lion fauve, il ressemblait à notre Empereur, planant au-dessus des hommes et du monde, avec sa chevelure blonde et son front libre.

Landolphe. — Lion et Empereur! — Priez qu'ils soient toujours amis comme aujourd'hui.

Rodolphe. — D'où a-t-il ce surnom de Lion?

Landolphe. — As-tu jamais vu un dragon?

Rodolphe. — Non.

Landolphe. — Alors tu n'as rien vu. Représente-toi un cloporte avec cinquante pieds, mais des millions de fois plus grand. Une telle bête avait empoigné un lion, et le serrait à le faire hurler comme un chien. Le duc le vit, et délivra le lion d'un coup d'épée. Pour cela, le lion suivit le duc jusqu'à la mer d'Ascalon, où il se noya parce qu'ils ne voulurent pas le prendre dans le navire. — Le duc a conservé le nom et la force.

Guillaume. — Rangeons-nous, le Lion passe.

Landolphe. — Chargé de nuages, comme une tempête. (*Ils reculent.* — Henri le Lion *s'avance.*)

Henri. — Pas de fin! Rien ne repose, rien n'assouvit ses yeux insondables et altérés de grandeurs. Par delà les ruines de Milan et les coupoles de Rome, jusqu'aux cimes enflammées de l'Etna, jusqu'aux Pyramides et à Jérusalem s'élance déjà son regard. — Et moi, le Lion, je le suivrai toujours comme un chien! — N'étais-je pas trop grand pour cela? — Je l'étais. — La moitié de l'Allemagne, le fort Bavarois et le Saxon géant suivent mon appel. Le Vende et le Polonais frissonnent à mon nom. Bien loin, le long de la mer du Nord et de la Baltique s'étend mon empire, et à mon ordre, le roi danois ferme ma porte, le Belt tempêtueux. — C'est là que je dois régner,

prince du Nord, et par là peut-être du monde! — Mais ici, dans le Sud, gaspiller pour Frédéric le sang de mes peuples, cela me paralyse et ne fait pas l'Empereur plus grand. — Vouloir écraser Rome, c'est vouloir décrocher la lune du ciel! — Te vois-je enfin? Et m'envoies-tu de nouveau ton fauve éclat du ciel de minuit, étoile des Welfes? — Elle est autre que celle des Waiblingen[1] : toutes deux, dans le crépuscule des temps fabuleux, sorties du sol allemand avec un éclat merveilleux, elles ont monté sans cesse à travers les siècles, nouveau couple de Dioscures, jusqu'aux cimes suprêmes de l'éther. — Et voilà qu'elles se rencontrent au zénith, et il faut que l'une d'elles s'incline, ou s'éteigne, ou que, se heurtant, elles se détruisent. — Je flaire ta tempête, ô destin, déchaînée dans ma race et dans celle de Frédéric. Comme deux comètes chargées de foudres et de volcans, elle nous pousse inéluctablement l'un contre l'autre. — Malheur! je frissonne, car l'adversaire est mon ami, le plus grand et le plus éclatant des hommes, et mieux que les joyaux de sa couronne, brillent autour de son front la force, la magnanimité et la grâce. Mon cœur agite ma poitrine quand je l'aperçois, et s'ouvre comme une porte triomphale pour le recevoir. Et combien de fois ai-je entendu le sien battre contre le mien! — Retentis, retentis, voix de l'amitié, et surmonte le mugissement de la Baltique, qui, par-dessus les Alpes et l'Allemagne, vient chercher le duc des Saxons et le rappelle au Nord! (*Fanfares au loin.*) — Ah! vient-il? Je dois le saluer. (*Il sort.*)

GUILLAUME. — Landolphe, Landolphe, j'ai vu une larme dans les yeux du duc. Mort à celui qui l'a suscitée!

LANDOLPHE. — Quand le duc pleure, il y a des nuages sur le Harz.

ULRICH. — Et quand l'Empereur sourit, le Neckar sautille avec un redoublement de plaisir, et chaque Souabe donne à son amoureuse un plus solide baiser.

GUILLAUME. — Voici l'Empereur! Oh! le grand cortége! En avant la bannière de l'empire; les deux rois au nez crochu, ceux de Pologne et de Bohême, portent le glaive et le sceptre. — A gauche de l'Empe-

[1] Les maisons des *Welfes* et des *Waiblingen* étaient depuis longtemps rivales en Allemagne. Quand ces dénominations passèrent en Italie, elles devinrent les *Guelfes* et les *Gibelins*. Les deux maisons avaient donné des empereurs à l'Allemagne. Henri le Lion était chef de la maison des Welfes; quant aux Hohenstauffen, ils avaient hérité de la seigneurie de Waiblingen par des alliances de famille avec les empereurs de la maison salienne. (Henri IV, Henri V.)

reur, le Lion; à droite, le jeune prince. (*Grande marche guerrière.*) Oh! la délicieuse musique!

GISON, ULRICH, RODOLPHE. — Allons rejoindre nos guidons.

LANDOLPHE. — Guillaume et moi, nous sommes trabants du duc, et nous restons ici, auprès de lui. (*Sortent* GISON, ULRICH *et* RODOLPHE.)

Grand cortége. En avant, hérauts de l'empire; quatre d'entre eux se rangent autour du bouclier. Ensuite, avec la bannière de l'empire, le comte palatin OTHON DE WITTELSBACH. Devant l'EMPEREUR, le ROI DE BOHÊME avec le sceptre, le ROI DE POLOGNE avec le glaive. L'EMPEREUR. Autour de lui, l'ARCHIDUC D'AUTRICHE, le burgrave HOHENZOLLERN, le comte de TYROL, et beaucoup d'autres princes et chevaliers. Des lansquenets ferment le cortége et forment un vaste cercle autour de la scène.

OTHON DE WITTELSBACH *déroulant la bannière de l'empire avec l'aigle à deux têtes, et la plantant dans le sol, à droite du bouclier, de l'autre côté de la scène.* — Déploie en frémissant tes ailes de soie, aigle romaine, aigle impériale, et poursuivant ta victorieuse carrière, ta carrière de mille ans, vole jusqu'à la lisière du monde. — Wittelsbach s'élancera toujours dans le sillon de tes ailes.

GUILLAUME. — Landolphe, je suis tout je ne sais comment: le frémissement de ce drapeau me pénètre jusqu'à la moelle comme un fer aigu. — Ce n'est qu'un chiffon de soie, et pourtant je mourrais pour lui.

LANDOLPHE. — Guillaume, les bannières des Welfes n'ont pas une voix moins forte et moins majestueuse.

L'EMPEREUR FRÉDÉRIC. — Pour la première fois dans cette campagne, je vais passer la nuit dans ma tente palatine[1], aux champs de Roncale. Hérauts, remplissez votre office selon l'immémorial usage! (*Trois forts coups de trompette; un des quatre hérauts qui entourent le bouclier de l'Empire lève sa masse.*)

LE HÉRAUT. — L'Empereur dort ce soir pour la première fois dans sa tente palatine sur les champs de Roncale. (*Il frappe le bouclier de sa masse.*) Le bouclier de l'armée retentit! A sa voix, nous appelons les vassaux immédiats de l'empire à paraître en armes, et, le glaive en main, à protéger de leur personne le sommeil de l'Empereur. Le ban et la mort aux retardataires!

L'EMPEREUR. — Appelez les noms!

[1] Palatine, de *Palatium*. Depuis Charlemagne, les demeures des empereurs dans les diverses parties de l'empire, et par suite aussi leurs tentes à la guerre, étaient des demeures *palatines*. Le nom de Palatinat est resté, comme on sait, à une partie de l'Allemagne où se trouvait un de ces palais impériaux. Les Allemands en ont fait *Pfalz*. La traduction française a mieux conservé l'étymologie.

LE HÉRAUT. — Duc de Saxe et Bavière!

HENRI LE LION *s'avançant*. — Présent, avec tous ses guerriers.

L'EMPEREUR. — Henri, mon Lion!

HENRI LE LION. — Mon empereur, mon ami!

L'EMPEREUR. — Je me souviendrai éternellement que tu m'as suivi plus promptement et avec plus de forces que tous les autres. Tes cohortes sont la moitié de mon armée, et on les reconnaît à première vue : là-bas, les Bavarois, forts, fermes et fidèles comme les murs de Landshut; et là, les bas Saxons, gigantesques et magnifiques comme les pins qui couronnent le Harz. A la vue de tels hommes, le cœur de l'Empereur allemand se soulève avec plus de force et de fierté que celui de tous les rois. Qui pourrait les vaincre?

HENRI LE LION. — Empereur, mon Empereur, tu m'as donné la Saxe et la Bavière. — Je t'en remercie. — Mais je crains, je crains que tu ne m'aies fait trop grand.

L'EMPEREUR. — Je ne puis te comprendre, mon Henri, et ne le veux pas. Mais apprends : rien n'est trop grand pour le Hohenstauffen, et surtout pas l'ami.

LE PRINCE HENRI. — Messire duc, effrayez-vous de votre grandeur, si elle vous est tant lourde. — Elle ne nous fait peur, et nous paraît encore assez petite!

L'EMPEREUR. — Mon fils, quelle parole dans ta bouche de dix-sept ans!

HENRI LE LION *à part*. — Ah! déjà dans celui-ci l'esprit des Hohenstauffen, héréditaire comme leurs couronnes! Mais le cœur des Welfes s'est aussi montré parfois dès le berceau. — Je mettrais en pièces ce jouvenceau trop hardi, et j'ai besoin de toute ma force pour me contenir.

L'EMPEREUR. — Mon fils, aie, si tu veux, l'orgueil d'un dieu, mais alors travaille aussi sans relâche à monter ta valeur au niveau de ton orgueil, et tu seras un Titan.

HENRI LE LION *à part*. — Voyez donc l'éducation des Waiblingen!

LE PRINCE HENRI. — La grandeur peut faire défaut, mais non l'effort.

L'EMPEREUR. — Continuez l'appel, héraut.

LE HÉRAUT. — L'archiduc d'Autriche!

L'ARCHIDUC D'AUTRICHE *s'avançant*. — Il salue l'Empereur!

L'EMPEREUR. — Tu t'appelles le cœur et le bouclier de l'empire, et tu es un cœur ferme et un fort bouclier! L'impétuosité du Magyare s'arrête devant toi, et maint sabre encore s'ébréchera sur les murs de Vienne.

L'ARCHIDUC. — Le Slave et le Hongrois ne cessent de me menacer au

nord et à l'ouest. Pardonne donc, si je ne t'amène qu'un faible contingent.

L'Empereur. — Toi-même es ici, et tu me suffis.

Le Héraut. — Le comte de Tyrol !

Le Comte de Tyrol *s'avançant*. — Présent le comte de Tyrol !

L'Empereur. — Ah ! mon guide par les défilés des montagnes, le gardien des clefs de l'Italie.

Le Héraut. — Duc de Zaehringen !

L'Empereur. — Comment ? Pas de réponse !

Le Héraut. — Duc de Zaehringen !

L'Empereur. — C'est indigne ! Les domaines de Zaehringen sont près. Il pourrait être ici ; il doit y être ! Je flaire la fourbe ou l'orgueil, deux dragons que je sais écraser. — Pour la dernière fois, appelez Zaehringen.

Le Héraut. — Duc de Zaehringen ! (*Pause*.)

L'Empereur. — Il fait défaut. — Je le jette au ban de l'empire. — Vous, Autriche et Tyrol, exécutez la sentence ! Ses pays à vous et à ses voisins ! Que pour l'avenir ce soit comme un conte, si on rappelle que de la source du Rhin à la Forêt-Noire, et des monts du Tyrol au lac de Genève, Zaehringen a régné, et que son nom a été cri de bataille.

Le Héraut. — Le comte de Bourgogne[1] !

L'Empereur. — Il est excusé. Il veille du côté de la France.

Le Héraut. — Duc de Lorraine !

L'Empereur. — Dispensé pour le même motif. — Cessez l'appel. Pour Franconie et Souabe, je suis moi-même ici, et tous ceux qui manquent encore, ceux de Flandre, des Pays-Bas, de Trèves et de Cologne, sont justifiés par la longueur du chemin. Quant à l'archevêque Christian de Mayence, au lieu de tarder, il nous a devancés, et campe devant Ancône. Il a l'ordre de se réunir à l'armée principale. Je vois avec plaisir les rois de Bohême et de Pologne remplir leur office à mes côtés ; et mes yeux rencontrent l'intrépide regard de mon voisin, le joyeux Hohenzollern.

Hohenzollern. — Mon regard se plonge dans l'éclat dont l'éblouit le tien, où je lis la gloire, l'honneur, la grandeur de l'Allemagne.

L'Empereur. — Que sont les dieux morts de l'Italie ! En Allemagne

[1] Il s'agit ici de la Franche-Comté de Bourgogne, l'une des parties de l'ancien royaume de Bourgogne, la Franche-Comté d'aujourd'hui. L'Impératrice Béatrice était la fille du franc-comte de Bourgogne, un des grands vasseaux de l'empire allemand.

verdoie une forêt de races immortelles. — A-t-on cité la Lombardie et Milan à mon tribunal?

Le Héraut. — Trois fois déjà.

L'Empereur. — Oh! ma clémence est infinie. Malheur à ceux qui ne saisissent pas son sourire. Mon courroux est son lion jumeau. — Héraut, citez encore une fois les Lombards.

Le Héraut. — Lombards, Milanais, votre Empereur vous cite à sa barre. Paraissez, c'est le dernier appel!

L'Empereur. — Ils ne viennent pas! ils sont au ban. Parents, enfants, corps et biens, rien n'est épargné! — Voici mon gant de cartel : qui le ramassera?

Henri le Lion. — Arrête, mon Empereur, de grâce! Sois clément et réfléchis.

L'Empereur. — Réfléchir, quand il y a des traîtres à punir! Lève ta main au ciel; arrête la foudre quand sa colère flamboyante déchire les ténèbres.

Un capitaine de l'armée impériale *entrant en scène*. — Des envoyés de Rome et de Milan entrent au camp à cheval.

L'Empereur. — Milan vient trop tard.

Henri le Lion. — Non, de grâce! Ils montreront du repentir.

L'Empereur. — Tant mieux pour leur conscience, mais ma parole est immuable.

Henri le Lion. — La puissance de la Lombardie est grande.

L'Empereur. — Quand j'ai affaire à des traîtres, je considère leur méfait, non leur force.

Un Héraut. — Voici les envoyés. (*Entrent le cardinal Ugolini et trois députés lombards.*)

L'Empereur *aux Lombards*. — Vous trois, qui êtes-vous?

Un des Lombards. — Des citoyens de Milan, sublime seigneur, et nous implorons....

L'Empereur. — Arrière! Qu'on les saisisse, et qu'on leur tranche la tête sur-le-champ.

Henri le Lion. — Suspends, pour l'amour de moi, cet ordre sanglant....

Le Cardinal. — Écoute l'avertissement de Rome.

L'Empereur. — Ah! Rome! Oh! si des armes pouvaient la dompter. Une armée se soulève en moi à son nom! — Qu'on leur tranche la tête : c'est l'unique discours de l'Empereur à des rebelles.

Guillaume *s'avançant*. — Puisqu'il faut couper la tête à ces gens, seigneur, chargez-m'en.

HENRI LE LION. — Quoi, Guillaume, tu veux devenir bourreau?

GUILLAUME. — Dieu m'en garde, mon duc! Je voudrais seulement me revancher de l'exécrable jambon.

LANDOLPHE *se joignant à* GUILLAUME. — Oui, duc, ce sont des drôles indignes qu'on se batte avec eux.

HENRI LE LION *à part.* — Un instinct confus parle par ces hommes. Ce que la nourriture inaccoutumée leur fait sentir à leur manière, je le vois clairement, moi : le Saxon n'a rien à faire en cette Italie, et il ne lui est de nul intérêt de la conquérir.

L'EMPEREUR. — Qu'on les emmène.

UN DES LOMBARDS. — Tigre et barbare! tu fais de douze enfants des orphelins! Tu insultes au droit des gens! Égorge, et sème du sang! La vengeance n'en mûrira que plus tôt! Malheur à toi, tyran forcené! Déjà tu es enlacé dans les filets du désastre : à Legnano, l'innombrable armée des Lombards t'attend, et bien des milliers menacent déjà ta retraite.

L'EMPEREUR. — Hors d'ici! (GUILLAUME *et d'autres lansquenets entraînent les députés lombards.*) Et si même nous étions enlacé dans leurs filets, nous aurions des lions pour les déchirer.

HENRI LE LION *à part.* — A toi, Empereur, la sphère même du monde est trop petite, et ne te paraît qu'un filet! Je doute que le lion soit toujours là.

LE CARDINAL. — Je proteste, César, contre ton procédé.

L'EMPEREUR. — Tu protestes? Rome proteste? Oui, je sais que vous le faites même quand il vous convient de vous taire. — Cardinal, que désire le saint-père?

LE CARDINAL. — Il veut que tu cèdes, et entendes la voix de l'Église, ta mère : donne aux Lombards la liberté, et rends au vicaire de Jésus-Christ ce que tu lui as pris, les biens de Mathilde [1]. — Rappelle à leur poste les prêtres déposés, et reconnais le pape comme suzerain.

OTHON DE WITTELSBACH. — Quoi! est-ce ma main qui tressaille, ou est-ce la colère de l'aigle impériale qui fait trembler mon bras? Le pape suzerain de l'Empereur!

LE PRINCE HENRI. — Père, les demandes du cardinal sont abominables. Saisis l'occasion, et que sa tête tombe avec celles des Lombards!

HENRI LE LION *au cardinal.* — Mon ami, il serait sage de te modérer.

LE CARDINAL. — Me modérer? Pourquoi? J'ai raison! Qui est le plus grand, l'Empereur ou Dieu? Et le pape n'est-il pas le vicaire de Dieu

[1] Mathilde de Toscane, l'amie et l'alliée de Grégoire VII.

sur terre? Rayons d'emprunt que toute la splendeur qui entoure la tête de votre Empereur! Le pape est le soleil, et votre Empereur n'est que la lune.

OTHON DE WITTELSBACH. — Tonnerre et sang! — Qui peut en entendre davantage?

L'EMPEREUR *montrant le cardinal.* — Ce qu'il crie là, c'est pour le peuple qui m'entoure. — Il compte sur le fanatisme pour me l'enlever. — Mais je suis moins faible que ceux qui tiennent en ce moment les trônes d'Angleterre, de France et d'Espagne. — Ce regard, jeté à l'armée, suffit pour l'attacher à ma poitrine.

L'ARMÉE ALLEMANDE. — Vive l'Empereur!

L'EMPEREUR. — Entendez-vous ce tonnerre? L'éclair a-t-il brûlé?

HENRI LE LION *à part.* — Les yeux des Hohenstauffen!

L'EMPEREUR *au cardinal.*. — Fais savoir au pape que je rejette ses demandes, et que je m'étonne de son audace. — Et quand je m'étonne, je vise aussi à détruire la cause de mon étonnement. — L'Église romaine n'a point à se mêler de mes griefs contre les Lombards, et l'héritage de Mathilde appartient à l'empire comme fief éteint. C'eût été trahison et félonie, si elle l'eût légué au pape, comme vous l'inventez. Par Dieu! je la mettrais encore au ban dans sa tombe! — Et mon suzerain! lui qui tient son petit territoire de la grâce de Constantin et de Charlemagne, mes prédécesseurs, qui le lui ont donné pour l'empêcher de mourir de faim, malgré tout son orgueil. — Cardinal, le pape n'est que mon premier évêque. La couronne impériale de Rome est sur ma tête, et, n'aimant pas les jeux d'enfant, je veux être ce qu'elle signifie.

LE CARDINAL. — Es-tu Romain? Ton trône est-il à Aix-la-Chapelle ou à Rome? Cette armée est-elle allemande ou se compose-t-elle de légions romaines? Voilà ce que te demande celui qui m'envoie, et qui te croit bien trop grand pour confondre des titres creux avec la chose même.

L'EMPEREUR. — Homme, ne te fie pas trop à la protection de ton habit : tu pourrais te tromper. Mais sache une chose : les Romains étaient autrefois la première nation de la terre, et pour au loin que regardât le soleil, il ne trouvait rien de comparable à leur héroïsme. C'est pourquoi ils vainquirent et dominèrent le monde. Mais leurs descendants dégénérèrent et devinrent des lâches. Alors la force des Allemands remplaça leurs grands aïeux, et, comme autrefois l'aigle de Rome, elle saisit le globe. C'est par là que nous sommes les successeurs et vrais fils de Rome. Notre valeur est notre droit.

Le Cardinal. — C'est le pape qui fait les empereurs allemands. Il t'a placé la couronne sur la tête : il peut donc te la prendre.

Othon de Wittelsbach. — Prêtre, chien, tu t'es jacassé à mort, et maintenant expie tes outrages mille fois. (*Il fond sur le cardinal l'épée haute.*)

Cri général. — Mort au prêtre! Assommez-le!

Le Cardinal. — O joie! la couronne du martyre me sourit! Coule, mon sang, et orne ma tête comme une guirlande de fleurs.

L'Empereur *à* Othon de Wittelsbach *et à l'armée.* — Paix! — Me tenez-vous pour un enfant, pour vous charger de me venger quand même je ne l'ordonne pas? L'Empereur se venge et se garde lui-même, quand il le faut! (*Montrant le cardinal.*) Cet homme n'est qu'égaré, fou de superstition, et ce serait une honte pour moi de me commettre à le punir. Pour vous, pour vous seuls, si fort soulevés d'indignation, et non pour ses discours, je lui réponds : La couronne d'Allemagne est libre par la grâce de Dieu, et c'est le libre choix des Allemands qui la défère. A l'archevêque de Mayence revient l'honneur du premier suffrage; l'archevêque de Cologne ensuite couronne le roi à Aix-la-Chapelle, dans la cathédrale; mais au pape appartient le devoir du couronnement impérial. — Devient-il mon maître parce qu'il me met mon habit? — Alors le valet serait plus que le prince! (*On entend des cors derrière la scène.*) Des fanfares! Heureux pressentiment!

L'armée impériale. — L'Impératrice! l'Impératrice!

Le Cardinal. — Au nom du Christ, je prononce l'excommunication sur toi! Sois maudit dans ton corps et dans ton âme, et péris membre par membre! Que l'enfer te ronge et te dévore éternellement, toi et quiconque te voue sa foi, ou qui même seulement t'adresse la parole!

L'Empereur. — Tu crois? (*Entre l'Impératrice* Béatrice, *avec une suite de chevaliers et de dames, l'Empereur à sa rencontre.*) Le Hohenstauffen brave l'univers; mais devant la grâce et la beauté il incline le sceptre, arrache le manteau impérial, et le met sous les pieds de la bien-aimée, comme l'unique tapis sous le ciel digne d'être foulé par elle.

Béatrice. — Mon Empereur, pardonne à l'abeille qui a la hardiesse de venir revivre à ton soleil.

L'Empereur. — Bienheureux et surhumains les soleils dont de telles abeilles recherchent les rayons!

Béatrice. — J'étais seule dans mon château de Souabe, — ne pensant qu'à toi, — oubliant la Bourgogne, ma patrie, oubliant mon père. — Mes regards se tournaient vers le Sud, vers l'Italie, vers tes traces lointaines. — J'appuyais mon front brûlant à la fenêtre, et le verre

devenait ardent à son contact. — Le matin, le soir, dans le rouge des nuages, dans les flammes du soleil, je ne voyais que toi; je ne voyais que la pourpre impériale flottant dans les cieux, et toi, mon Empereur, mon soleil, sortant des nuées en armure d'or. — Mon cœur s'appesantit. — Mon désir me poussait au loin, — et me voici, sans savoir comment, — et je te vois, et ne puis mesurer mon bonheur.

L'Empereur. — Je n'envie plus les bienheureux dans le paradis, car je le sais maintenant : j'ai une demeure dans la splendeur de ton sein. (*Un soldat se précipite sur la scène.*) Qu'est-ce ?

Le Soldat. — Seigneur, des centaines de mille de Lombards armés sont à Legnano. — La fureur et la vengeance jettent la flamme dans leurs rangs. « Vengeance, la liberté ou la mort! » Voilà les cris qui, nuit et jour, et des millions de fois, retentissent dans leur armée! Ils nous croient faibles encore, et ils se hâtent pour nous écraser.

L'Empereur *à l'armée.* — En marche dans trois heures au-devant des rebelles. — Jusque-là, que chacun se prépare. — L'ennemi est encore loin. Mais en fût-il autrement, je ne négligerais pas pour des traîtres l'usage antique. Dès qu'il s'agit des coutumes impériales, un véritable Empereur n'omet rien de ce qui est prescrit et transmis. (*A* Béatrice.) Il faut nous séparer. Seul avec ma couronne, je dois dormir là sous cette tente, sous la garde de mes grands.

Béatrice. — Déjà nous séparer?

L'Empereur. — Pour quelques heures seulement. (*A plusieurs hommes d'armes.*) Là, où si doucement murmure le Pô, dressez la tente que m'a envoyée sultan Saladin comme gage de son estime. (*A* Béatrice.) Aussi loin que campent les armées de sultan Saladin, de l'Indus jusqu'au Nil, il a fait chercher les soies les plus précieuses et les plus belles couleurs pour en faire tisser et orner cette tente. Des filles de rois arabes, captives, en ont brodé les coussins, doux aux membres fatigués comme les ondes qui bercèrent Aphrodite, — trop rudes cependant encore pour toi. — Mais où trouverais-je quelque chose d'assez doux? Pardonne-moi donc, et que ton sommeil soit heureux!

Béatrice. — Mon sommeil heureux? Maintenant, quand à tout moment le sort funèbre de batailles peut fondre sur toi?

L'Empereur. — Sauf l'amour peut-être, rien n'est plus magnifique que la bataille, où, parmi les épouvantements et la mort, se heurtent et se mêlent le courage et l'âme de deux armées, où tous les regards tendent au but suprême de la vie, à la couronne de la victoire!

Béatrice. — Je le sens, je suis trop humble pour ton amour. Le danger qui t'enivre me fait trembler.

L'Empereur *passant le bras autour du cou de* Béatrice. — Crois-moi quand je te jure que ma gloire impériale serait sans lumière et sans parfum si tu n'étais à moi, toi, la fleur la plus charmante de Bourgogne.

Béatrice. — Mon Empereur, mon époux, pense donc à moi dans la bataille, car mes pensées te suivent éternellement.

L'Empereur. — Oui, je penserai à toi dans la bataille ténébreuse : c'est dans la nuit la plus noire que les étoiles ont le plus bel éclat. (Béatrice *sort avec sa suite; l'Empereur la reconduit jusqu'au fond de la scène et revient.*)

Henri le Lion *à l'Empereur.* — L'amour vient de roucouler, et là même j'ai entendu le grondement du Hohenstauffen. Maintenant le Lion se place devant toi, et te demande de sa voix de lion : Crois-tu que j'aie jamais tremblé?

L'Empereur. — Toi, trembler! Jamais je n'oublierai le jour où, à Rome, ma garde gisait autour de moi, nageant dans le sang, et me couvrant d'une pourpre plus noble que celle d'Auguste. Déjà mon bras s'affaissait, et comme une trombe de sable, la multitude se pressait pour me submerger. — Là, mon Lion, mon ami, que j'embrasse aujourd'hui, j'entendis soudain le tonnerre de ta voix, présage du salut; et ma poitrine se souleva, comme se gonflent les fleuves sous l'orage dans la sécheresse de l'été; comme un troupeau de gazelles, la plèbe ameutée s'enfuit devant ta force — et je fus délivré! — Douter du courage et de la fidélité de mon sauveur? Plutôt de la lumière du jour!

Henri le Lion. — Écoute donc! Écoute : les Lombards sont trop nombreux, et si tu risques une bataille, tu verses le sang inutilement. Retirons-nous jusqu'aux Alpes. Là, nous nous retranchons, jusqu'à ce que toute la puissance de l'empire se soit ralliée à nous. Alors nous mettons l'Italie en pièces.

L'Empereur. — Quand il s'agit de punir, je me hâte. — Henri, je crains presque de t'avoir conçu plus grand que tu n'es. — Jamais, te voyant à mes côtés, je n'ai douté de la victoire.

Le prince Henri. — N'écoute pas ce conseiller trop prudent, mon père, et ne retarde point la lutte contre les rebelles. Que la bataille donne la victoire ou la mort, combattre est la volupté.

L'Empereur. — Et l'honneur.

Henri le Lion. — Quand la fureur emporte les Hohenstauffen, la voix des Welfes, si fort qu'elle retentisse, si vrai qu'elle dise, ne les arrête plus. Allez donc, et donnez-lui carrière. La contagion me saisira peut-être, et alors nous lutterons de fureur.

L'Empereur. — Duc des Saxons, tais-toi, et obéis. (*Au cardinal.*) Toi, cardinal, sors du camp à l'instant. Prêtre ou laïque, quiconque défère à l'excommunication de ce fou est mort.

Le Cardinal. — Le Bélial, l'Antechrist....

L'Empereur *avec autorité.* — Paix! car l'Empereur va dormir. Grands, protégez et gardez son sommeil. (*Il entre dans la tente palatine.*)

Un Héraut. — Ducs et rois, entourez la tente, et, gardiens fidèles, veillez sur le maître du monde. (*Les* rois de Pologne et de Bohême, l'archiduc d'Autriche, le burgrave Hohenzollern, le comte de Tyrol *et autres grands, le glaive en main, prennent position à égale distance autour de la tente impériale.*)

Henri le Lion *s'avançant.* — Quelle paix tout à l'entour! La lune rayonne, et les étoiles silencieuses décrivent autour d'elle leurs cercles d'or, comme nous autour de l'Empereur, dans nos cuirasses resplendissantes. — Tout se tait! Mais que mon cœur bat, et quelles paroles me ramène le souvenir! *Hé! Welfe! Hé! Waiblingen!* O cris de la bataille de Weinsberg! Quand vous retentîtes, toutes les cimes, du Harz à la Calabre, tremblèrent sous l'effort des deux races terribles, et partout roulèrent, chargées de sang, écrasant villes et villages, les avalanches de la guerre.

Landoplhe *qui est resté dans le voisinage du duc.* — Seigneur, vous parlez là de Welfe et de Waiblingen : recommençons-nous? Croyez-moi, nous les empoignerons, les Souabes, et ils ne seront pas à la noce.

Henri le Lion. — Tais-toi, valet. Je n'ai pas encore appelé.

Landolphe. — Il m'avait bien cependant semblé entendre notre ancien cri de guerre.

Henri le Lion *à part, frissonnant.* — Je ne l'ai dit qu'à voix basse, et déjà l'étincelle a porté.

Le Cardinal, *se glissant sur la scène, à* Henri le Lion. — Magnanime Welfe, saisis, écrase le Hohenstauffen. Joins l'armée de Milan, et il est perdu. Il t'a grandement offensé. Seras-tu toujours son chien? Le pape....

Henri le Lion. — Tu t'imagines, pauvre hère, que, pour quitter l'Empereur, je tramerais quelque mesquine trahison. Si je l'abandonne, je me détache à la face du ciel, comme la foudre des nuées, annoncée par l'éclair. — Le Lion et l'Empereur sont trop forts pour s'accorder toujours. — Ils peuvent s'entre-tuer, sans cesser de s'aimer. — Vois cette goutte qui tremble dans mes yeux : ainsi frissonne le chêne sous

le souffle de l'orage! (*Concentré, les yeux fixés à terre.*) Ah! encore le vieux chant qui gronde dans mon sein :

> Tant que le corbeau criera,
> Tant que l'herbe poussera,
> Welfe et Waiblingen sans trêve
> Entre eux croiseront le glaive.

(*Relevant les yeux, au* CARDINAL.) Encore ici! Il me souvient que l'Empereur t'a commandé de déguerpir sur-le-champ. Landolphe, conduis-le hors d'ici.

LANDOLPHE. — Très-volontiers, seigneur.

LE CARDINAL. — Je pars. — Toi, tiens ferme à Barberousse : il ne t'en sait aucun gré, et tu péris avec lui. (*Sortent* LANDOLPHE *et le* CARDINAL.)

HENRI LE LION *à* OTHON DE WITTELSBACH. — Eh! Wittelsbach, rêves-tu?

OTHON DE WITTELSBACH. — Possible! Quand la bannière de l'empire flotte autour de ma tête, et que je me mets à rêver sous ses plis frémissants, c'est toujours de victoire et d'immortalité. Voilà les chants qu'elle chante aux armées qui luttent et saignent sous elle.

HENRI LE LION *se dirigeant vers la tente palatine.* — Les princes sont à leur poste. Je me joins à eux.

L'ARCHIDUC D'AUTRICHE. — Qui va là?

HENRI LE LION. — Brunswick.

L'ARCHIDUC D'AUTRICHE. — Il est le bienvenu, comme noble ami et vaillant compagnon de veille. (*Les sentinelles tournent autour de la tente,* HENRI LE LION *avec elles.* OTHON DE WITTELSBACH, *immobile, tient la bannière. — La toile tombe.*)

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE I.

La route de Legnano. Henri le Lion en marche avec ses troupes.

Henri le Lion. — Halte! mandez les généraux auprès de moi. (*Plusieurs hommes d'armes sortent pour appeler les généraux.*)

Landolphe. — Duc, l'armée de l'Empereur a déjà beaucoup d'avance.

Henri le Lion. — Crois-tu que je sois aveugle?

Landolphe *à part.* — Il est en colère.

Henri le Lion. — Tiens-toi près d'ici avec Guillaume et quelques compagnons solides, et munissez-vous de fortes chaînes.

Landolphe. — A tes ordres. (*Il sort.*)

Henri le Lion *seul.* — Tous les bouillonnements de l'Elbe gonflent mes veines; le Harz avec ses terreurs, ses rochers, ses pins et ses vautours, a envahi mon âme, et s'y agite! Je n'hésite plus, je ne doute plus! Le voici venu, le jour où le Welfe se sépare du Hohenstauffen, où la terre allemande se déchire du nord au sud — pour des milliers d'années, me dit mon pressentiment! — Je l'abandonne dès cette heure, et qu'il sente comme finissent les campagnes insensées! — Mais après? — Quand il sera revenu en Allemagne, écumant de colère? — Oh! il n'oubliera pas; et moi, je n'implorerai pas son pardon. — Guerre alors, guerre : de lui, pour ma vie; de moi, pour sa couronne! Les enjeux sont égaux. O Mathilde, Mathilde, comme la couronne impériale d'Allemagne siérait bien à tes blonds cheveux! Cette main peut-être l'y posera un jour, et déjà elle en frissonne de volupté! (*Entrent* Jordanus Truchsess, *le* comte d'Orla, Albrecht de Roden, *le* comte d'Andechs, *et autres généraux saxons et bavarois.*)

Henri le Lion *s'avançant au milieu d'eux.* — Pensez-vous au logis?

Le comte d'Orla. — Eh! que faire en ce pays de fourbe et de mensonge, où le soleil vous rôtit, où les oliviers rabougris vous marchandent leur ombre, où le vin vous dégoûte par sa douceur fade, que faire, si ce n'est de penser aux cœurs et aux chênes allemands, et aux roses du vin du Rhin?

Jordanus Truchsess. — Sans oublier notre bière écumeuse, Orla.

Henri le Lion. — Orla, réjouis-toi donc, car aujourd'hui même nous nous tournons vers l'Allemagne.

Orla, Jordanus Truchsess, Albrecht de Roden *et les autres généraux saxons.* — Quoi! l'Allemagne! la patrie! où coulent le Weser et l'Elbe, où mugissent la mer du Nord et la Baltique, qui nous connaissent et ont vu les jeux de notre enfance! — où nous avons nos femmes, promptes à solder en baisers le prix de nos victoires! où nous pouvons recevoir sur nos lances les Slaves, ces chiens qui voudraient piller nos domaines! — O patrie! nous aspirerons de nouveau la santé et la vie dans les rudes caresses de l'air natal.

Le comte d'Andechs. — Et cette retraite est la volonté de l'Empereur?

Henri le Lion. — C'est la mienne! Te faut-il autre chose, et voudrais-tu peut-être en savoir davantage, Andechs?

Jordanus Truchsess. — Que nous fait le Waiblingen? Toi-même es Empereur, dès que tu le veux. — Depuis trop longtemps le Souabe abuse de nous. Welfe, redresse-toi!

Tous les généraux saxons *se levant en sursaut.* — Debout, Welfes!

Henri le Lion *commandant le silence, sans se lever du tronc d'arbre où il s'est assis.* — Pas de tumulte, et n'agitez pas vos épées : terribles dans le repos.

Le comte d'Andechs. — Duc, je risque ma tête pour la vérité. Nous sommes tenus de te suivre, mais jamais contre la volonté de l'Empereur, qui t'a investi de tes duchés. Le Bavarois me paraît plus fidèle que le Saxon. Faire défection, en ce moment où Frédéric a besoin de nous!

Henri le Lion. — S'il est un homme, qu'il voie comme il s'en tire, et qu'il remercie Dieu de la générosité du duc de Saxe, qui le quitte sans se joindre à ses adversaires. — Mais je ne voudrais pas, si jamais j'ai affaire à lui, partager avec Dieu même l'honneur de le combattre seul. — Comte d'Andechs, le Bavarois m'aime moins que le Saxon, — et toi, tu pousses l'insolence jusqu'à me résister. Tes compagnons se taisent, inertes et perfides. Ah! si je vous laissais faire, comme vous décideriez vos gens à ne pas suivre le duc des Saxons! — Or donc, reconnaissez le lion prêt à bondir, — la foudre instantanée sortant du nuage tranquille. (*Il se lève avec emportement.*) Lansquenets, à moi! Landolphe, Guillaume, saisissez les comtes bavarois, enchaînez-les, et menez-les à notre suite dans la Harzbourg. — Nous les y jugerons. (Landolphe, Guillaume *et les lansquenets se sont précipités sur la scène et ont enchaîné les généraux bavarois. Il les emmènent.*)

Henri le Lion *aux Bavarois qui sortent.* — Hé! sentez-vous maintenant mes griffes de lion? Elles sont de fer. (*Aux généraux saxons.*) A Legnano! Je dois à mon cœur et à l'Empereur de ne pas le quitter

en cachette. Moi-même je lui annoncerai mon dessein. Au moment suprême peut-être il cédera, reconnaissant son obstination.

JORDANUS TRUCHSESS. — J'en doute.

HENRI LE LION *d'une voix sombre.* — Alors — alors bientôt l'ami contre l'ami! — Par Dieu! je voudrais n'être jamais né! Horrible est le fardeau de la vie, le poids de la puissance! Les couronnes sont aussi lourdes que les empires qu'elles désignent! Heureux l'homme libre qui se nourrit du travail de ses mains, et qui peut dire bonsoir à son voisin, sans craindre de se trouver le lendemain en face de lui en champ clos! — En marche, et veillez que les Bavarois ne nous quittent pas. Mêlez des hommes sûrs à leurs rangs, et réprimez la résistance par la terreur. (*L'armée de* HENRI LE LION *se met en marche.*)

SCÈNE II.

Le camp allemand près de Legnano. L'intérieur de la tente impériale. Entrent l'EMPEREUR et l'IMPÉRATRICE, le comte de TYROL et autres personnages de la suite.

L'EMPEREUR. — Mon aimée, le soleil est rouge, comme s'il était déjà chargé des reflets du sang qui va couler. Les avant-postes en sont aux mains, et le moment de la bataille approche.

BÉATRICE. — Et c'est avec joie que tu dis cela?

L'EMPEREUR. — Qui ne se réjouirait de trouver enfin son ennemi à la pointe de son acier? — Tyrol, je te confie le salut de l'Impératrice, si je succombe.

BÉATRICE. — Succomber? Toi? Impossible! Qu'ai-je fait pour que le destin me punisse ainsi?

L'EMPEREUR. — Mon cœur, tomber dans la fleur de la vie, le glaive haut, la poitrine gonflée de souffle, et déjà dans les cheveux le frôlement du laurier immortel : voilà ce que j'appelle mourir! Dans le lit, la mort est langueur et dépérissement!

BÉATRICE. — Tu es Barberousse! Mon cœur se serre quand je te vois défier ainsi la mort, et cependant, si tu étais autre, je ne pourrais t'aimer.

UN HOMME D'ARMES *entrant.* — Empereur, les Lombards approchent. Déjà leurs fanfares retentissent; leurs bataillons s'amoncellent; toute la jeunesse de Milan s'est rangée sous la bannière de la mort et a juré de vaincre ou de mourir.

L'EMPEREUR. — Allons! nous aurons des adversaires plus dignes de nous que je n'appréhendais. (*A sa suite.*) Mon casque! Que son panache vous serve de guidon!

Béatrice. — Qu'il est fier et superbe! Il n'y a pourtant qu'un Hohenstauffen sur terre.

L'Empereur *jetant un coup d'œil hors de la tente.* — Des nuages de poussière s'élèvent sous les pas des deux armées, et obscurcissent le ciel. (*Revenant.*) Je sens un insurmontable désir de voir le Lion! Jamais je n'ai combattu avec plaisir sans lui.

L'Homme d'armes. — Il arrive justement avec ses troupes. (*Entrent* Henri le Lion *et sa suite, parmi laquelle* Jordanus Truchsess, Albert de Roden *et autres chevaliers.*)

Béatrice. — Le voici!

L'Empereur. — Henri, viens dans mes bras.

Henri le Lion *se jetant dans les bras de l'Empereur.* — Le vertige me saisit. — Battez, ô cœurs, battez ensemble pour la dernière fois! Pressez-vous, et puissiez-vous vous briser! — Ce serait une mort heureuse!

L'Empereur. — Lion, tu tressailles, et ton haleine se précipite. — Qu'as-tu? souffres-tu?

Henri le Lion *s'arrachant des bras de l'Empereur.* — Et maintenant plus jamais! — Empereur, je ne te suis plus!

L'Empereur. — Tu ne me suis plus?

Henri le Lion. — Je retourne en Allemagne avec mon armée. Si tu te joins à moi, j'en serai comblé de joie, et t'aiderai à couvrir la retraite. — Mais jamais je ne livrerai cette bataille aux Lombards.

L'Empereur. — Quoi? Est-ce un rêve, est-ce la démence qui fait tournoyer ses fantômes autour de mon front? Toi me quitter? Aujourd'hui? Quand partout le déluge des ennemis me déborde?

Henri le Lion. — Par ta propre faute.

L'Empereur. — Tu plaisantes, Henri. La gloire de l'Allemagne, l'honneur de l'Empereur et le but de toute ma vie sont en jeu. Je t'en prie, sois sérieux.

Henri le Lion. — Je ne le suis que trop! — Viens avec moi! Que peut te faire cette Lombardie? Dans l'Allemagne même est la force de l'Allemagne!

L'Empereur. — Welfe, connais-tu si peu le but des Hohenstauffen?

Henri le Lion. — Ah! Welfe! Comme en ce moment ce nom est bienvenu à mon oreille!

L'Empereur. — Comment? La Lombardie ne me serait de rien! Le plus puissant des princes, je suis le champion de l'Europe. Ce que nous combattons, c'est l'outrecuidance de l'Église, et puisque le pape m'oppose la Lombardie comme boulevard du Vatican, il faut détruire d'abord ce boulevard, avant que de ce gantelet de fer je le saisisse

à la gorge. Périssent des millions dans cette lutte pour la liberté de l'esprit! Ils ne sauraient avoir de plus belle mort, et déjà je vois le phénix qui doit sortir de leurs cendres, pour couvrir le monde, du levant au couchant, de la rayonnante splendeur de ses ailes.

HENRI LE LION. — J'entends, et le mieux est de partir d'ici. Le Welfe ne vise pas moins haut que le Waiblingen, mais ce qu'il poursuit ne sont point des chimères fugitives et vaines. Il espère un jour planter au pôle les insignes de sa maison, régner sur le Nord et le lier comme il est lié par la glace. La mer gémira sous le poids de ses vaisseaux, tandis que les peuples feront retentir les tillacs de cris joyeux[1]. — Adieu!

L'EMPEREUR. — Soleils, tombez du ciel! Alpes, fondez-vous, comme la neige aux haleines du printemps! Terre, tremble; rocs, évanouissez-vous en fumée! Car en ce jour meurt la fidélité allemande!

HENRI LE LION. — Où est la fidélité du lion est aussi la fureur du lion, et, une fois déchaînée, celle-ci ne connaît plus rien et fait tout voler en éclats.

L'EMPEREUR. — Henri, mon Henri! m'as-tu sauvé à Rome pour que je périsse ici?

HENRI LE LION. — Laisse-moi!

L'EMPEREUR. — Oh! rien, rien au monde que je ne sacrifiasse en ce moment! — Ton Empereur se jette à tes pieds; il saisit tes genoux; son œil s'obscurcit, et il te supplie! Ne l'abandonne pas dans cette heure suprême!

HENRI LE LION. — Terrible! — Lève-toi! Debout, debout, debout!

JORDANUS TRUCHSESS. — Duc, la couronne que maintenant tu vois à tes pieds bientôt ornera ton front!

HENRI LE LION. — Comme se heurtent dans ma poitrine la douleur et l'orgueil! — Ici les Welfes sont vengés de tout ce qu'ils ont souffert! — Empereur, lève-toi, je t'en prie. — Tu t'es humilié en vain. — J'en souffre — mais tu eusses dû savoir que ma résolution est ferme, et que le monde ébranlé ne l'ébranlerait pas.

BÉATRICE. — Mon époux et cher seigneur! — Pardonne, ma voix se dérobe. — Lève-toi! Dieu t'assistera, si jamais tu te souviens de ce jour!...

L'EMPEREUR. — C'est toi qui dis cela, si douce et si clémente, et tu

[1] Il s'agit ici de la puissance maritime de l'Angleterre. Pour l'intelligence de cette allusion, il est nécessaire de dire que la maison de Brunswick, actuellement régnante en Angleterre, descend du quatrième fils de Henri le Lion. Mathilde, la femme de Henri, était elle-même princesse d'Angleterre.

le dis avec des larmes de colère et les joues enflammées. Elles m'embrasent à mon tour, et je me retrouve. Trabants, saisissez Brunswick.

HENRI LE LION. — Malheur à qui le touche! Il est armé, et des milliers de bras sont là pour le secourir. (*Criant avec fureur.*) Hé! Welfe!

L'EMPEREUR *de même.* — Hé! Waiblingen! (*Du côté de* HENRI LE LION *des seigneurs et chevaliers saxons; du côté de l'*EMPEREUR, *des seigneurs et chevaliers souabes et franconiens se précipitent sur la scène; ils brandissent leurs épées en criant.*)

LES SAXONS. — Hé! Welfe!

LES SOUABES ET FRANCONIENS. — Hé! Waiblingen! (*Marche guerrière des Souabes et Franconiens, trompettes et timbales; les Saxons répliquent en soufflant la leur dans des cornes de taureaux.*)

CRI GÉNÉRAL DES DEUX ARMÉES. — Aux armes! — A mort! — Exterminons les Welfes! — Les Waiblingen!

ACCLAMATIONS DES LOMBARDS DANS LE LOINTAIN. — Vivent les Guelfes! Salut, Brunswick! Salut, alliés!

L'EMPEREUR. — Qu'est-ce cela?

UN CHEVALIER SOUABE. — Les cris de joie des Lombards. Ils saluent (*montrant* HENRI LE LION) celui-ci comme ami!

L'EMPEREUR. — Des rebelles partout! Donnez carrière aux épées! Il faut nous faucher un chemin!

HENRI LE LION. — Sifflez, bonnes lames.

BÉATRICE *se jetant entre l'empereur et le duc.* — Avant de vous attaquer, percez-moi donc la poitrine! — Veux-tu devenir doublement traître, Lion; et ne pas seulement quitter l'Empereur, mais t'unir à ses ennemis? — Empereur, veux-tu le forcer à cette double trahison? Il faut qu'il la consomme, si tu l'attaques maintenant. Voulez-vous vous exterminer ici sous les yeux des Welches, et pour leur plaisir? En Allemagne verdit le terrain où il vous convient de vider votre querelle!

L'EMPEREUR. — Je vois de nouveau qu'une âme tendre et haute est toujours armée d'une vue profonde. — Impératrice, tu as raison.

HENRI LE LION. — Elle a raison.

L'EMPEREUR. — Maintenant pars, Lion, pars; mais prends garde au chasseur qui, dès ce moment, va suivre ta piste jusqu'aux Marches du Nord.

HENRI LE LION. — Le Lion ne s'effraye pas des chasseurs, fussent-ils des empereurs. Il se contente de secouer la crinière!

LES COMPAGNONS DE HENRI *secouant leurs lances et les frappant les unes*

contre les autres. — De secouer la crinière! (HENRI LE LION *sort avec sa suite.*)

L'EMPEREUR. — Oh! en voyant partir ces vaillants, je sens un déchirement comme de mille chênes arrachés des abîmes saignants de mon cœur.

BÉATRICE. — Par Jésus! tu pâlis.

L'EMPEREUR. — Je pâlis. (*Montrant les Saxons qui partent.*) Une grande partie de ma force vient de me quitter! (*Galop d'un cheval derrière la scène.*) Qui nous arrive?

UN HOMME D'ARMES *entrant.* — L'archevêque de Mayence met pied à terre devant la tente.

L'EMPEREUR. — Oh! que ne peut le nom d'un ami! Ma douleur me faisait presque oublier qu'il m'en restait d'autres après le Lion. Isolé, perdu, feuille chassée par les vents, l'homme erre par le monde s'il n'est soutenu par deux liens, l'amour et l'amitié.

BÉATRICE. — Le lien de l'amour n'est-il pas trop faible pour mon héros!

L'EMPEREUR. — Je t'ai fait injustice en parlant de lien : l'amour est un ciel dont les rayons nous suivent en tous lieux. Personne ne veut ni ne peut le quitter. Chaque étoile est reflet de la bien-aimée. (*Entre* L'ARCHEVÊQUE DE MAYENCE.)

L'EMPEREUR. — Cordiale bienvenue, comte de Buch! Pardon, je voulais dire : Christian, archevêque de Mayence.

L'ARCHEVÊQUE. — Les deux, mon Empereur, tu peux dire les deux. Voyez mon surplis d'hyacinthe : c'est Christian, le prêtre; — et dessous, la cuirasse solide et bien trempée : c'est Hermann, comte de Buch, le soldat.

L'EMPEREUR. — Viens-tu d'Ancône?

L'ARCHEVÊQUE. — Sans doute.

L'EMPEREUR. — Amènes-tu des forces considérables?

L'ARCHEVÊQUE. — Elles sont fondues. La peste est plus méchante que les Italiens. Je n'amène que six cents hommes et environ huit cents ânes.

L'EMPEREUR *souriant.* — Par conséquent plus d'ânes que d'hommes.

L'ARCHEVÊQUE. — Comme il arrive parfois. — Mes bêtes sont bien chargées de bagages précieux et de quelques dames qui m'aiment.

L'EMPEREUR. — En Christ?

L'ARCHEVÊQUE. — En tout bien et en tout honneur, seigneur.

L'EMPEREUR. — As-tu pris la ville?

L'ARCHEVÊQUE. — Tes ordres pour le départ étaient trop pressants.

Cependant j'étais résolu de risquer encore un assaut à la hâte; mais les Anconitains se sont montrés avisés : ils m'ont apporté quelque chose que je préfère à leur maudit nid à rats.

L'Empereur. — Et c'était?

L'Archevêque. — Une contribution de guerre. Que m'importe que le peuple m'appelle prince ou valet, pourvu qu'il contribue?

L'Empereur. — Sais-tu que le Lion m'a trahi?

L'Archevêque. — Je le sais. Tant pis! Le Lombard nous est supérieur en forces.

L'Empereur. — Que me conseilles-tu de faire?

L'Archevêque. — Mon Empereur, je te conseille de prier et de taper dessus. On ne saurait trop faire ce qui est bon. Si cela ne fait pas de bien, cela ne peut pas faire de mal.

L'Empereur. — Eh! tu penses et parles presque comme un Waiblingen.

L'Archevêque. — Tout brave Allemand pense ainsi, hors les Welfes! — Ceux-là ont leurs étoiles à eux!

L'Empereur. — Que faire alors avec lui? Si c'est son étoile qui l'a séduit, il est innocent.

L'Archevêque. — Tâche de le détruire, mais ne le hais pas pour cela.

L'Empereur. — Personne ne comprendra cela.

L'Archevêque. — Je suis certain que le Brunswick l'a compris. Autrement il ne t'eût jamais abandonné.

L'Empereur. — Il a dit lui-même quelque chose de semblable, et j'aime mieux le penser! Sa défection m'avait fait douter de la nature humaine.

L'Archevêque. — Tu es grand, seigneur, mais tu as un défaut.

L'Empereur. — Nomme-le.

L'Archevêque. — Tu pourchasses trop les pensées hautes, surhumaines, et tu ne fais pas cas de l'argent! — L'argent, mon Empereur! — Si tu avais de l'argent, tu pourrais te rire du Lion, car tu disposerais de cent mille mercenaires pour le punir, lui et les Lombards. — Moi, je m'y prends autrement : Mes gens sont chargés d'or comme des chameaux. Aussi se battent-ils à miracle! Ils savent pourquoi : leur vie vaut quelque chose, ils sont riches, et ne veulent pas se laisser prendre pour n'être point pillés. Oh! ils montrent les dents. — Mais il y a encore de l'espoir pour toi.

L'Empereur. — Et quel espoir?

L'Archevêque. — Sûrement ton fils sera un avare! L'exemple lui profitera.

L'Empereur. — Ami, ton rire me réjouit à l'heure du danger, je te remercie.

L'Archevêque. — Où le rire serait-il mieux placé que dans le malheur?

Le prince Henri *se précipitant sur la scène.* — Père, déjà les cris de bataille retentissent dans les armées; les cuirasses résonnent et les épées étincellent. Tous les cœurs battent de désir, et les chevaux piétinent. Gloire et bonheur! Bataille! bataille!

L'Empereur, l'Archevêque *et tous les chevaliers.* — Gloire et bonheur! Bataille! bataille!

Béatrice. — Les terribles!

L'Empereur. — Ne nous appelle pas ainsi : pour toi nous donnerions tous notre vie avec transport.

Tous. — Pour elle avec transport!

L'Empereur. — Ouvrez la portière de la tente, que je voie la position des corps. (*La portière s'ouvre. On aperçoit l'armée allemande sous les armes, et au fond, dans la lointain, sur une ligne de hauteurs très-étendue, les Lombards.*) Mes ordres ont été bien exécutés, et les dispositions sont à mon gré. Mais ne commençons pas avant que l'ennemi ait franchi ce ruisseau là-bas. Alors, la poitrine en avant!

L'Archevêque. — Et la pointe devant la poitrine. (*Les* rois de Pologne et de Bohême, l'archiduc d'Autriche, Othon de Wittelsbach, le burgrave Hohenzollern *et autres se précipitent sur la scène.*)

Hohenzollern. — Mon Empereur, le Lion t'a traîtreusement abandonné, mais Autriche, Wittelsbach, Hohenzollern et tous ceux qui se pressent ici autour de toi vont d'une ardeur redoublée combattre pour toi.

L'Empereur. — Peuple superbe que ces Allemands! Parce que l'un est devenu infidèle, les autres rougissent de honte et de colère. Ces flammes de courroux me réconcilient.

Hohenzollern. — Des flammes! Le feu est de la glace en comparaison de notre amour pour toi.

L'Empereur. — O mon Hohenzollern (*l'embrassant*). Prends la place de mon Lion. Ton nom déjà me fait souvenir du mien, et nos burgs se regardent au pays des Souabes, le front souvent battu par les orages : mais ils ne fléchissent pas, et moins encore leurs habitants. Souvent déjà, voisin, contemplant ton donjon des créneaux du mien, pensant à toi, à tes aïeux, à nos noms, j'ai senti monter en moi des pensées prophétiques; un jour, quand Hohenstauffen sera tombé en débris dans les combats de ce siècle ténébreux, s'élèveront les Hohenzollern aux clartés d'un plus radieux soleil, accomplissant ce que ma

maison a commencé, et levant haut sur le monde le bouclier resplendissant comme le ciel, retentissant comme le tonnerre, de la force, de la vérité et de la liberté! D'autres Frédéric me remplaceront un jour, je le sens, de ma maison ou de la tienne! — En avant! soyons dignes de nos noms! Bataille! bataille!

BÉATRICE. — Mon Empereur, tu veux donc maintenant te jeter dans la mort?

L'EMPEREUR. — M'arrêteras-tu dans la route de l'honneur, ma bien-aimée?

BÉATRICE. — Pars, et que Dieu te protége et me fortifie!

L'EMPEREUR. — Tyrol, veille sur elle.

LE COMTE DE TYROL. — Fie-toi aux rochers et aux cœurs du Tyrol.

L'EMPEREUR. — Allons, héros, et dans la défaite même, si nous pouvons être vaincus, montrons-nous dignes de la victoire. (*Marche de combat. Tous sortent.*)

SCÈNE III.

Champ de bataille près de Legnano. Les collines occupées par les Lombards. GHERARDO, en armure, sur un point éminent; près de lui, le carroccio avec la garde du drapeau; cohortes de toutes les villes lombardes; parmi elles, la compagnie de la Mort, composée de la jeunesse de Milan, en noirs costumes de chevaliers, sous les ordres d'ALBERTO et de GALDINO. Partout, de près et de loin, musique militaire allemande et lombarde.

NOMBREUX LOMBARDS. — Ils marchent contre les Padouans, qui franchissent le fleuve! Liberté et patrie!

GHERARDO. — Laissez donc les cris aux poltrons. Ils troublent, étourdissent, peuvent chasser les oiseaux, — mais non pas les Hohenstauffen et les Allemands! — Silence! — Moi, votre général, je vous l'ordonne! — N'écoutez que moi, et ne répondez que lorsque je questionne. (*A* ALBERTO *et à* GALDINO.) Compagnons de la Mort, êtes-vous résolus de mourir plutôt que de céder?

ALBERTO ET GALDINO. — La jeunesse de Milan y est résolue.

GHERARDO. — Jurez-le donc.

ALBERTO, GALDINO *et leurs compagnons.* — Nous le jurons.

GHERARDO *à* ALBERTO *et à* GALDINO. — Car, voyez! on ne rira pas ici. Ils approchent, faibles par le nombre, mais des héros, des géants, terribles à contempler et à vaincre. — Nous les fatiguerons d'abord en les mettant aux prises avec cette multitude réunie de toutes les villes de Lombardie. Ensuite, compagnons de la Mort, élancez-vous! Alors, alors j'attends que vous prouviez vos paroles par des faits.

ALBERTO ET GALDINO. — En expirant, nous écrirons encore de notre sang le nom de Milan sur le sol.

GALDINO. — Qui donc balance si fièrement la bannière allemande? Elle s'agite dans les airs comme une flamme secouée par la tempête.

GHERARDO. — C'est Wittelsbach : impétueux comme lui-même, flotte son étendard.

GALDINO. — Et l'autre, en bleu surplis d'évêque, dont le pas ferme semble ignorer la retraite? Ce prêtre vient-il aussi nous combattre?

GHERARDO. — Tu le sentiras. C'est l'archevêque Christian de Mayence; la massue qu'il brandit est son psautier.

GALDINO. — Et celui-là dont l'armure resplendit comme de l'argent poli, et qui nous indique de l'épée?

GHERARDO. — Ne reconnais-tu pas le juvénile éclat de Hohenzollern?

GALDINO. — Et ces deux autres avec la couronne royale sur la chevelure sombre?

GHERARDO. — Ce sont les rois de Bohême et de Pologne. Ils portent le glaive et le sceptre de l'empire. — Heureuse la défection du Lion! Assez de héros encore nous restent à vaincre.

GALDINO. — Mais là — ce cavalier cuirassé d'or qui vole à travers les rangs sur un étalon brun — la visière haut levée — le front libre comme s'il était d'invulnérable airain — dardant sur nous ses yeux enflammés et sombres comme deux tombes ouvertes? — Ah! ce sont les regards de celui qui a changé Milan en ruines!

MILANAIS ET LOMBARDS. — Barberousse! Sus à Barberousse!

LE CARDINAL UGOLINI *entrant en scène*. — Assommez-le! assommez-le! Je vous bénis!

GHERARDO. — Quoi, seigneur cardinal, vous vous trouvez ici?

LE CARDINAL. — Oui, à ma place, sous l'aile de Dieu.

GHERARDO. — Puisse-t-elle vous garder! Voici les lances souabes qui commencent à siffler autour de nous.

LE CARDINAL. — Hélas! hélas!

GHERARDO. — Déjà blessé? Je m'en afflige, mais les piques ne connaissent personne. — Emportez-le! (*Le cardinal blessé est emporté hors de la scène.*) Quelle outrecuidance! Les chevaliers mettent pied à terre, uniquement, à ce qu'il semble, pour montrer qu'ils ne songent pas à la retraite.

MILANAIS ET LOMBARDS. — En avant! Gherardo! en avant!

GHERARDO. — Pas d'une semelle avant mon commandement! Tenez ferme comme moi. — Des javelots! enfants, figurez-vous que ce sont des mouches. C'est la foi qui sauve. — Mais voici le moment. — La

danse a commencé, et déjà les Padouans sont serrés de près. (*Commandant.*) En avant, gens de Lodi, au secours des Padouans!

L'Empereur *derrière la scène.* — Archevêque de Mayence, sus à la troupe de Lodi.

L'Archevêque *derrière la scène.* — Je vous salue, crapauds welches.

Cris de ceux de Lodi *derrière la scène.* — Arrière! nous sommes perdus! — Mort et malédiction!

L'Archevêque *derrière la scène.* — Amen! Je n'ai pas le temps de vous donner l'extrême-onction, mais je vous promets des messes par milliers, si vous vous laissez convenablement assommer.

Gherardo. — Ils fuient. — Avancez, Bolonais.

L'Empereur *derrière la scène.* — Autriche, à la rescousse de l'archevêque contre les Bolonais.

L'Archevêque *derrière la scène.* — Merci, Empereur! Avec Autriche pour allié, je ne crains personne. — Bonjour, archiduc!

L'Archiduc *derrière la scène.* — Bonjour, Mayence.

Gherardo. — Tortesans, en avant au pas de charge! — La mêlée est épouvantable, mais notre victoire est sûre par le nombre. (*La scène change et représente une autre partie du champ de bataille. — Entrent l'archevêque de Mayence et l'archiduc d'Autriche avec leurs troupes.*)

L'Archevêque *serrant la main à l'Archiduc.* — C'est dans la mêlée qu'on apprécie les amis. On fait double besogne.

L'Archiduc. — Non, ce n'est pas aux noces, aux festins que l'ami se révèle. Dans la vapeur du sang, dans les ténèbres de la mort, s'il paraît, réjouis-toi: tu vois l'étoile de ta vie.

Gherardo *derrière la scène.* — Véronais, en avant!

L'Archevêque. — Ce manant a une voix comme une baleine, si les baleines en avaient une. Mais dussent crever mes poumons, je crierai plus fort! (*Criant.*) *Miserere,* Lombards, *Miserere!* Garde à vous! c'est aujourd'hui jeudi saint! (*Les combattants véronais se précipitent sur la scène.*)

L'un d'eux. — Mort à ce prêtre insolent!

L'Archevêque. — Que viens-tu chercher ici, l'ami? Tu ne peux qu'y laisser quelque chose. — Par exemple les dents de ton museau de chien. (*Brandissant sa massue.*) Casse, casse-noisette?

Le Véronais *tombant.* — Ah!

L'Archevêque. — Encore un qui ne mordra plus! (*Se jetant avec sa massue dans la mêlée.*) C'est tout au plus s'ils valent la peine d'être assommés : ils tombent au premier coup.

L'Archiduc. — Je le crois bien. Quand t'en a-t-il jamais fallu deux?

GHERARDO *derrière la scène.* — Défendez-vous mieux, Véronais! Bresciens, à la rescousse, sur-le-champ!

L'ARCHEVÊQUE. — En avant, Mayençais!

L'ARCHIDUC. — Autrichiens, en avant! (*Ils sortent avec leurs troupes.*)

OTHON DE WITTELSBACH *entrant avec l'étendard de l'empire et des troupes.* — En avant! en avant! La bannière veut être au premier rang, comme toujours!

UN CAPITAINE *entrant.* — Où est l'Empereur?

OTHON DE WITTELSBACH. — Cherche le plus fort du danger, tu l'y trouveras à coup sûr. (*Il sort avec ses troupes. — Entrent* L'EMPEREUR, LE PRINCE HENRI *et* LE BURGRAVE HOHENZOLLERN *avec des troupes.*)

LE CAPITAINE *courant au-devant d'eux.* — Empereur, l'archiduc et le Mayençais sont serrés de près.

L'EMPEREUR. — Je le sais. (*A sa suite.*) Compatriotes, Souabes! c'est votre tour, et faites-nous honneur.

LES SOUABES *se précipitant hors de la scène.* — Sus aux Lombards, l'épée haute! (*Tumulte, cris et cliquetis de sabres derrière la scène.*)

L'EMPEREUR. — Bravo! déjà je les entends. — Mon fils, et toi, Hohenzollern, courons aussi au secours du pieux archevêque!

HOHENZOLLERN. — Il sait bien que nous ne l'oublions pas. (*Sortent* L'EMPEREUR, LE PRINCE HENRI *et* HOHENZOLLERN.)

LES LOMBARDS *derrière la scène.* — Voici Barberousse!

GHERARDO *derrière la scène.* — Sus! sus! Tous, de tous les côtés, entourez-le, chargez-le! — Maintenant, pensez aux ruines de Milan, à vos femmes, à vos enfants! Risquez hardiment votre vie : elle ne vaut rien pour le moment, car elle est perdue s'il est vainqueur.

LES LOMBARDS *derrière la scène.* — Pour nos femmes et nos enfants, pour la vie et la patrie!

GHERARDO *derrière la scène.* — Arrêtez, compagnons de la Mort! Pour vous, il n'est pas encore temps. (*Entrent de côtés opposés les* ROIS DE BOHÊME *et* DE POLOGNE.)

LE ROI DE BOHÊME. — Ah! Pologne!

LE ROI DE POLOGNE. — Bohême!

LE ROI DE BOHÊME. — C'est ainsi que nous nous rencontrons.

LE ROI DE POLOGNE. — Fuyant tous les deux! La multitude de l'ennemi est trop grande; l'aile gauche cède le terrain avec moi.

LE ROI DE BOHÊME. — Et avec moi la droite!

LE ROI DE POLOGNE. — Notre suzerain est en péril là-bas, et, tout Allemand qu'il est, je me sens attiré vers lui, comme le sang vers le cœur.

LE ROI DE BOHÊME. — En péril? — Oui, vraiment. — Que les ailes deviennent ce qu'elles peuvent! Courons le secourir de notre personne (*Ils sortent.*)

GHERARDO *derrière la scène.* — A nous la victoire! Poussez, poussez!

L'EMPEREUR *derrière la scène.* — Comme les tourbillons de poussière que le sabot du cheval soulève en un jour d'été, cette plèbe italienne foisonne autour de nous. — Dispersez-la du souffle de votre colère!

UNE MASSE DE COMBATTANTS ALLEMANDS *se précipitant sur la scène.* — Place, place! Il faut céder, nos bras tombent.

L'EMPEREUR *entrant avec* LE PRINCE HENRI, HOHENZOLLERN, WITTELSBACH *et autres.* — C'est dans la nuit que brille la flamme, c'est dans le malheur que j'ai les plus radieuses visions. (*Élevant la voix.*) L'étoile de la fortune se voile. Criez Allemagne et Béatrice, et deux plus belles, deux plus puissantes étoiles vont vous conduire.

L'ARMÉE IMPÉRIALE. — Vive l'Allemagne, et vive Béatrice! Et trois fois vive l'Empereur! (*Fanfares.*)

L'EMPEREUR. — Merci, ma brave, ma fidèle armée. (*Tous se précipitent de nouveau à la rencontre des Lombards.*)

GHERARDO *derrière la scène.* — Les flots s'amoncellent de nouveau. Soutenez cet assaut : c'est le dernier.

L'EMPEREUR *derrière la scène.* — Le dernier flot est souvent le pire : ce que les autres ont rongé, il l'entraîne. Déjà ma main saisit l'arbre du carroccio.

GHERARDO *derrière la scène.* — Maintenant, compagnons de la Mort, en avant, tuez et mourez! Moi-même à votre tête, et pas de quartier!

LA COMPAGNIE DE LA MORT *derrière la scène.* — Mort aux barbares!

L'EMPEREUR *derrière la scène.* — Vous avez pris une armure noire pour voiler la pâleur de vos cœurs, mais en vain! Nous ne voyons que le blanc de vos yeux.

MILANAIS *entrant.* — Cette poignée est terrible à entamer, mais la voilà cernée!

L'ARMÉE ALLEMANDE *derrière la scène.* — Malheur! nous sommes cernés!

L'EMPEREUR *derrière la scène.* — Reculons, mais pas à pas. Même pour la fuite, remarquez-le, c'est celui qui court le plus vite qui risque le plus de tomber. (*Il entre en scène avec sa suite et l'armée. — Aux Milanais qui se trouvent sur la scène.*) Place! (*A ses troupes.*) Balayez-les de vos sabres. Il nous faut respirer ici. (*Les Milanais sont attaqués et vident la scène.*)

L'Archevêque de Mayence. — Par le pallium et l'hostie, il a plu, et c'est le pays des champignons! Comme champignons, ce peuple sort de terre. Il faut qu'un Italien coûte bien peu de temps à faire.

L'Empereur. — Que vois-je, et quel frisson me saisit! L'étendard de l'empire se meut vers nous en chancelant. Il faut que Wittelsbach soit blessé à mort.

Hohenzollern. — Une blessure béante et profonde saigne à son front.

L'Archevêque. — Mais ses yeux flamboient comme transfigurés par l'éclat du drapeau.

Othon de Wittelsbach *grièvement blessé au front et tenant la bannière, arrive en chancelant.* — Des milliers ont voulu me l'arracher, mais son esprit courroucé avait passé en moi. J'ai été fort, et les Lombards sont tombés. Je l'ai sauvé au prix de ma vie, et pouvais-je mieux la vendre? — Reçois-le, Empereur, donne-le à plus digne que moi — et que son cœur l'aime comme le mien l'aimait, mais c'est impossible. Cet étendard était mon unique trésor.

L'Archevêque. — Sois ferme. Tu as été un bon serviteur. Reçois l'extrême-onction. Pour des héros de cette trempe, je porte toujours ce flacon sous mon manteau, même à la bataille. — Le ciel t'appelle.

Othon de Wittelsbach. — Le ciel, le ciel, je ne le connais pas. Mais cet étendard, je l'ai connu dès les plus beaux jours de ma jeunesse, et le plus beau fut celui où je le reçus.

L'Empereur. — Mon Wittelsbach, écoute et réjouis-toi : C'est à Hohenzollern que je donne la bannière.

Hohenzollern. — Empereur, je me jette avec transport à tes pieds.

Othon de Wittelsbach. — A Hohenzollern! Mon âme s'apaise! j'entrevois pour mon étendard un avenir victorieux. Cette vision transfigure la mort. (*Il s'affaisse.*)

L'Empereur. — Il meurt, son âme monte aux étoiles. Agitez la bannière sur sa tête pour la dernière fois, en signe d'adieu. (*On agite la bannière.*)

Othon de Wittelsbach *se redressant avec force.* — Oh!

L'Archevêque. — Comment? il ressucite des morts?

Othon de Wittelsbach *montrant l'étendard.* — J'ai senti le souffle de la gloire et de la vie, le souffle de mon aigle. Je l'aspire et me sens immortel. (*Il retombe et meurt.*)

L'Archiduc d'Autriche. — Que serait-ce, mon Empereur, si maintenant, débordés, accablés par l'ennemi, nous ne reculions plus; si nous restions fermes pour égorger des Italiens jusqu'au dernier souffle et périr à la fin sous le nombre?

LE PRINCE HENRI. — Oui, père, oui, mourons ainsi, de la mort la plus belle, la plus glorieuse!

HOHENZOLLERN. — La plus glorieuse! Wittelsbach nous l'a montré.

L'ARCHIDUC. — Et jamais nous ne pourrions recevoir la mort en plus beaux habits de fête. Vois le rouge éclat des casques et des cuirasses : c'est le sang des ennemis et le nôtre.

LE ROI DE POLOGNE. — Et jamais non plus nous ne trouverons meilleure compagnie. Hohenstauffen et Hohenzollern, Autriche et Bohême, et de nombreux chevaliers à l'entour.

L'ARCHEVÊQUE. — Si vous vous y résolvez, j'en suis, et vous donne ma bénediction.

TOUS. — Empereur, mourons ici.

UN CAPITAINE *se précipitant sur la scène.* — L'armée consent et veut mourir avec vous. Elle salue la mort avec des fanfares. (*Fanfares triomphales derrière la scène.*)

L'EMPEREUR. — Mépriser la mort est plus que la vie. Je vous comprends et vous remercie, âmes fières. — Mais ces Milanais ne valent pas que nous succombions sous leur multitude ; la raillerie et l'outrage seraient nos chants funèbres. Ils sont trop petits pour honorer dans l'ennemi la grandeur. — Amis, un plus grand adversaire, un plus grand champ de bataille nous appellent aux pieds du Harz, où marche le Lion entouré de ses Saxons. Jusque-là, que la mort nous épargne. — Ou je connais mal le Lion, ou votre sang aura là occasion de couler. (*A part.*) Le Lion m'a donné une leçon d'une terrible clarté. Si l'Allemagne unie est à l'abri de la défection du vassal, elle domine la terre, tous nos voisins tremblent devant nous, et, tranquille sur mon trône, je suis l'arbitre du monde. Voilà le sens de la couronne impériale des Germains. (*A l'Archevêque.*) Je fais la paix.

L'ARCHEVÊQUE. — Avec cette roture lombarde?

L'EMPEREUR. — Non, avec le grand ennemi, avec le pape. Quand je serai réconcilié avec lui, les Lombards d'eux-mêmes entendront raison ! — Je traiterai moi-même avec le pape Alexandre.

L'ARCHEVÊQUE. — Et vous vous quitterez plus irrités l'un contre l'autre.

L'EMPEREUR. — N'est-il pas un grand esprit? et je ne me compte point parmi les petits. De tels esprits s'entendent aisément dès qu'ils se sont reconnus. Venise, la reine des mers, Venise, restée pure de toute alliance avec les Lombards, aura la gloire de voir l'Empereur et le pape réconciliés dans ses palais de marbre : Toi qui parles vingt langues et qui es aussi versé dans les affaires que dans la guerre....

L'Archevêque. — Pardon! je n'ai appris les langues que parce qu'elles m'ont paru plus baroques les unes que les autres. Aucune d'elles ne donne de l'esprit.

L'Empereur. — Sois mon ambassadeur, cours auprès du pape, e invite-le pour Venise.

L'Archevêque. — Je n'ai pas le moindre soupçon des ouvertures de paix que je dois faire. Le pape serait un fou — et il ne l'est pas — de croire à notre sincérité.

L'Empereur. — L'Église et l'Empire se sont divisés pour des mots, et c'est avec des mots qu'ils se réconcilieront. Quant à la partie décisive, elle dépendra du hasard et de la force. Tu diras au pape que je reconnais qu'il est bon et juste qu'il y ait sous la lumière du soleil deux puissances, la temporelle et la spirituelle, l'Empereur et le pape, qu'elles ne doivent point se combattre, mais s'appuyer, et que j'offre, contre la bénédiction du pape, la protection de mon glaive impérial.

L'Archevêque. — Je veux le risquer, mais accorde-moi une prière : tu vois comme Autriche, qui avait fait une pointe vers les assaillants, est ramené vers nous, et comme tout autour de nous les rangs se replient. Laisse-moi suivre votre retraite jusqu'aux Alpes, afin que je ne perde pas mes ânes de vue. Ils emportent plus que la valeur de toute la Toscane, et je mourrais de chagrin si les Lombards s'en emparaient; mais toi, tu peux disposer de ces richesses, elles sont à toi sans réserve.

L'Empereur. — Singulier, mais noble caractère!

L'Archevêque. — Ce qui est noble est toujours singulier; c'est le vil et le bas qui n'ont rien d'extraordinaire.

L'Empereur *commandant*. — En retraite jusqu'aux Alpes! Emportez le cadavre de Wittelsbach; qu'il repose au Rhin, et que le bruit du fleuve berce éternellement son sommeil funèbre. — Et, même dans la retraite, attaquez l'ennemi, et montrez-vous à l'assaillant, non comme des chevreuils, mais comme des tigres qui se retournent quelquefois. — Sonnez des marches triomphales; car, à défaut de la fortune, la gloire est nôtre.

L'Archevêque. Hélas! — Mais j'aperçois un Lombard qui s'est risqué trop avant. — Je l'assomme — il est mort. — Oh! comme sa fiancée pleurera! — Cette massue est pourtant plus forte que mainte cervelle. A l'essai, on trouve beaucoup de têtes faibles! (*L'armée impériale se retire avec le corps d'Othon de Wittelsbach au bruit des trompettes et des timbales. — Entre l'armée lombardo-milanaise, Gherardo à sa tête.*)

Gherardo. — Nous avons vaincu, mais la victoire nous coûte cher.

— Écoutez : comme l'orage en tonnant, ils se retirent au fracas insolent des timbales ! — Poursuivez-les, avant-garde. — Encore une victoire comme celle-ci, et la Lombardie est menacée de dépopulation. A la vue de ce champ de bataille, j'oublie mes blessures. Comme des moissons abattues avant le temps par l'orage, je vois étendus en rangs serrés les jeunes hommes des plus nobles familles. — Plus d'un palais de marbre tremblera aux lamentations des mères ! — Où est Galdino ?

Un Milanais. — Il a péri.

Gherardo. — Et Alberto ?

Le Milanais. — Percé par la lance de Hohenzollern ; mais réjouis-toi, consul, Barberousse aussi a succombé !

Gherardo. — Ce serait plus que vingt victoires. Alors peut-être un jour, aux temps de nos petits-fils, l'esprit de liberté descendrait parmi nous pour saluer avec joie les dernières traces de notre désolation et les tombes de nos défenseurs.

Autre Milanais *entrant*. — Seigneur, ce n'est pas Barberousse, c'est Wittelsbach qui est mort.

Gherardo. — Alors notre gain est petit, et les batailles naîtront des batailles ; car le génie de l'Empereur est indomptable, et la force de l'Allemagne inépuisable. — A peine aurons-nous le temps de rebâtir Milan avec sécurité. Il nous faut décider pour la modération et la paix. — Mais maintenant poursuivons-les, car pour imposer la modération à de tels ennemis, il faut ne pas se lasser de les accabler. — En avant ! en avant ! (*Il sort avec l'armée lombarde. — La toile tombe.*)

(*Traduit de l'allemand de* Grabbe.)

(*Les trois derniers actes à la prochaine livraison.*)

VOYAGE

DANS LE BRÉSIL MÉRIDIONAL.

LES ANCIENNES MISSIONS DES JÉSUITES.

Reise durch Süd-Brasilien im Jahre 1858, par le docteur Avé-Lallemant. — 2 vol. in-8°. Leipzig, Brockhaus, 1859.

Le docteur Avé-Lallemant, Français de nom, Allemand d'origine, avait longtemps résidé au Brésil en qualité de médecin, et était destiné à y retourner. Revenu en Europe en 1855, il se sentit bientôt pris de la nostalgie du lointain; l'entremise d'Alexandre de Humboldt lui valut d'être adjoint aux médecins qui devaient accompagner l'expédition scientifique de la frégate autrichienne la *Novara*. Un différend sur lequel il a la discrétion de glisser légèrement, un de ces malentendus rendus irrémédiables par la rigoureuse discipline des navires, le sépara de la frégate au mouillage de Rio-de-Janeiro; il s'établit de nouveau au Brésil, et bientôt après il entreprit, avec l'agrément de l'empereur, un voyage dans les provinces du Sud. Sa relation, à laquelle nous nous proposons de revenir encore plus d'une fois, nous conduit dans une des parties les moins explorées du continent américain, et a de l'importance au triple point de vue de l'ethnographie, de l'histoire naturelle et de la colonisation. Aujourd'hui nous en détachons un chapitre des plus courts, mais non des moins intéressants, sur les ruines des anciennes missions des jésuites. L'empire fondé par les jésuites au Paraguay s'étendait sur les deux rives de l'Uruguay; les missions de

la rive gauche tombèrent plus tard entre les mains du Portugal, et font aujourd'hui partie du territoire du Brésil. Elles sont au nombre de sept : S. Borja, S. Nicolão, S. Luiz Gonzaga, S. Laurenço, S. João-Baptista, S. Miguel et S. Angelo. Les Indiens groupés autour d'elles s'appelaient *Povos* ou *Povoaçaoes* (peuples, populations), et cette ambitieuse dénomination est restée aux maigres débris des anciennes races qui subsistent encore autour des débris des missions, de sorte qu'on dit le *Povo* de S. Laurenço, de S. Miguel, etc.; mais ces populations ne se composent plus que de quelques individus, sauf à S. Borja, qui a conservé de l'importance, comme siége des autorités et quartier général de la garde nationale de la frontière. Le docteur Lallemant a visité trois de ces missions en ruine, et nous allons lui laisser la parole.

A. N.

J'étais arrivé devant un épais fourré, dans lequel on pénétrait par plusieurs sentiers escarpés. Au premier pas, je reconnus que cette petite forêt n'était pas l'œuvre spontanée de la nature, mais l'œuvre des hommes, un ancien jardin transformé par l'abandon en oasis sauvage et touffue.

Tout d'un coup je me trouvai dans un espace libre et assez considérable, et j'eus un aspect aussi surprenant que mélancolique dans ces régions : un monument noble et grandiose, une vaste église bâtie en grès rouge étalait ses ruines devant moi. Six marches majestueuses conduisaient aux cinq arches d'un magnifique péristyle, derrière lequel se dressait le mur de l'église, haut de près de trente mètres, orné de niches, de colonnes engagées et de nombreuses sculptures.

L'église a trois portails. La nef principale a quarante à quarante-cinq mètres de long et dix de large, et communique avec les nefs latérales par sept arches de deux mètres d'épaisseur, supportées par d'épais piliers carrés et sculptés. Tout cela est encore debout, mais la toiture s'est effondrée.

A la droite de l'église, s'élève encore le clocher, en trois étages; il a environ quarante mètres de haut et douze mètres d'épaisseur.

Derrière cette église, jadis si fière, on aborde une grande place, entourée d'un haut mur en grès rouge, et c'est derrière cette place que se trouvaient les immenses bâtiments du collége des jésuites. Au fond, le tout est bordé par un autre jardin, changé en forêt vierge comme celui de l'entrée.

Et tout ce gigantesque ensemble de constructions était devant moi, dans les ruines les plus tristes. La toiture des propylées et la voûte de l'église ont complétement disparu. Une petite forêt a pris possession du sol de l'église, et c'est par de petits sentiers qu'on arrive d'arche en arche, de pilier en pilier. Le clocher montre de nombreuses fissures; des colonnes, couvertes de plantes grimpantes, gisent à terre, tandis qu'en haut, aux cymaises, dans les fentes des pierres et dans les arabesques des sculptures, des cactus géants, une forêt de cryptogames et de vrais arbres ont élu domicile, le cédant peu, sans nul doute, aux jardins suspendus de Sémiramis. Des papillons merveilleux voltigent entre les ruines, et en haut, sur les pointes les plus élevées, les oiseaux des bois envoient leur chant du soir dans les profondeurs de la solitude solennelle et mystérieuse.

C'est ainsi que m'apparut, le 2 avril, le jour du vendredi saint, le collége autrefois si fameux de San-Miguel.

En fouillant l'inextricable fourré de l'ancien parc, on rencontre des débris de murs véritablement cyclopéens, dont les contours, autant qu'il est possible de les suivre parmi les arbres enchevêtrés les uns dans les autres, révèlent l'ancienne existence d'une citadelle tout à fait conforme aux règles de l'art, d'une vraie forteresse dont le canon seul eût eu raison, même de nos jours.

Après être resté quelque temps sans apercevoir trace humaine, je finis par découvrir deux figures singulières : une vieille Indienne, qui s'était nichée dans les ruines, et un vieux Portugais en cheveux blancs, de bonnes manières, mais visiblement peu sain d'esprit, qui se trouvait là depuis quelques semaines pour déterrer les trésors enfouis des jésuites. Il avait déjà creusé de grandes fosses, levé des pierres, roulé des colonnes, toujours dans une fiévreuse attente, aiguillonnée plutôt que découragée par les amères déceptions de la recherche. Nous le trouvâmes fouillant la terre, et notre arrivée fut pour lui la cause d'une angoisse visible, comme s'il nous eût soupçonnés de projets de concurrence. Peut-être roulera-t-il un jour dans quelque catacombe secrète, pour y mourir de faim, mais dans la ferme conviction qu'il eût trouvé l'or des jésuites, s'il n'y fût pas tombé : image répugnante en somme de la convoitise humaine, au jour le plus saint de la semaine sacrée.

Sur une hauteur, derrière l'ancien parc des jésuites, je découvris un bien petit, bien modeste établissement : un espace entouré de pieux, avec deux chaumières. Et ce fut justement là que je trouvai celui auquel j'étais adressé dans cette solitude, Adriano-José Bueno,

capitaine de la garde nationale de la frontière. Il me souhaita la plus cordiale bienvenue, à moi et à mon spahi [1].

Le capitaine était un long et robuste Pardo, de fort bonne mine, quoique souffrant justement d'une contusion au genou. A côté de lui se tenait une svelte Indienne dont la jolie figure ovale avait une expression de souffrance et de mélancolie, et dont la bouche charmante, mais silencieuse, semblait avoir toujours ignoré le sourire. Une vieille Indienne allait et venait, et me parut être la mère de la jeune fille.

Dans ces contrées, les hommes mangent toujours seuls, et les femmes ne prennent jamais place à table. La jeune Indienne se contenta de nous servir en silence. Je lui demandai si elle ne voulait pas nous tenir compagnie : un sourire douloureux joua un moment autour de sa jolie bouche, et il me sembla qu'un léger souffle d'incarnat venait animer la pâleur de ses joues. Mais ce ne fut qu'un moment fugitif, et aussitôt après la charmante enfant indienne reprit son visage triste et s'assit à distance, immobile comme une statue de marbre. Peut-être était-ce la première fois qu'un Européen avait dit une douce parole au paria féminin, la première et probablement aussi la dernière fois.

La mélancolie d'une telle figure de Guarani exprime toute l'histoire de la tribu qui disparaît. Les jésuites forcèrent autrefois ces Indiens à se réunir, et firent des chrétiens de ces hommes qui n'avaient de sens que pour l'existence provisoire des forêts et des campos. Le christianisme ne leur a point apporté de joie dans la vie, mais il leur a donné la consolation dans la mort, et cette résignation avec laquelle ils supportent le dépérissement de leur race. Oui, et je serais tenté de dire qu'il a conduit ce peuple jusqu'à la douleur du vendredi saint, mais non jusqu'à la joie sacrée de la matinée pascale.

Je passai la nuit sur un large banc de bambous, à côté de la porte ouverte, ou plutôt à côté de l'ouverture de l'habitation, car ces maisons ont une entrée et une sortie, mais pas de porte; elles n'ont pas non plus de fenêtres, car la lumière pénètre suffisamment par les interstices des parois de bambous, imparfaitement consolidées avec de l'argile. Je dormis très-bien sur ma couche primitive, avec ma selle pour oreiller.

Le lendemain, mes chevaux eurent à traverser des campos et des ravins dénudés. Un incendie avait brûlé l'herbe [2], et le sol n'était par-

[1] Le docteur Lallemand avait pris pour domestique un ancien spahi de l'Algérie.

[2] Il ne s'agit pas ici d'un incendie accidentel; la combustion de l'herbe est régulièrement pratiquée dans le bassin de l'Uruguay et fait partie des opérations agricoles.

tout que de la cendre noire. Quelques autruches jetaient seules un peu de vie dans la solitude profonde. Vers midi, nous vîmes de nouvelles ruines se détacher d'un fourré, et bientôt nous nous trouvâmes devant un écroulement des proportions les plus grandioses. C'était San-Laurenço, autre forteresse cléricale, mais où la dévastation était bien plus grande qu'à San-Miguel.

Ce qui subsiste des fondements de l'église ne permet plus même d'en conjecturer l'ancienne étendue. A droite de ces débris est un emplacement couvert de broussailles, et au milieu de cet emplacement s'élève une grande croix, haute de quatre mètres environ et taillée en un seul bloc de grès; tout autour, on voit des amas de tessons de terre cuite, avec des noms et des chiffres à moitié effacés : ce sont les pierres funéraires des anciens habitants de la mission.

Entre le cimetière et l'église, à la place où devait sans nul doute se trouver le clocher, je vis un joli baptistère, également taillé en un seul bloc de grès, appuyé contre un fragment de mur, mais parfaitement conservé. Si on ne veut rien faire pour les ruines des missions, on devrait au moins sauver ce baptistère et la croix, et les transporter à Rio comme des restes vénérables.

La génération actuelle a établi un cimetière au milieu de l'emplacement de l'ancienne église, et les pierres funéraires en terre cuite de l'ancien cimetière servent ici une seconde fois pour ceux dont les aïeux se sont décomposés sous elles. Les bonnes gens d'aujourd'hui ne savent point lire; mais ils conjecturent dans les inscriptions de ces anciennes briques un caractère mystérieux et sacré, et n'ont aucun soupçon de l'anachronisme qu'ils commettent en les employant. Mais que font, après tout, les anachronismes, que fait l'histoire dans ce coin perdu de la terre? A peine si on peut dire que le temps existe encore dans ces murs mornes et dévastés.

Une entrée obstruée par la végétation conduit à l'emplacement des anciennes habitations des jésuites, du collége proprement dit, et là on trouve encore quelques parties de constructions assez bien conservées pour servir d'abri à quatre familles et à quelques groupes vagabonds, les restes dégradés du Povo de San-Laurenço.

Quelques vieilles femmes indiennes, au visage laid et stupide, mais nullement méchant, vinrent au-devant de moi. Elles ne pouvaient comprendre d'où nous venions et ce que nous voulions. Pas une âme ne pénètre dans la solitude de ces ruines.

J'arrivais juste au moment d'un office religieux du plus naïf caractère. Un cadran solaire subsistait au-dessus du grand portail du collége,

et un petit gars indien suivait avec la plus grande attention la marche de l'ombre, pour voir quand elle marquerait midi. Et elle marqua midi, et alors le petit Indien de courir en toute hâte dans un coin et de se mettre à frapper avec deux marteaux sur une cloche haute d'environ deux pieds, pendant que deux de ses camarades se joignaient à lui, chacun muni d'un tambour, dont ils firent un tapage épouvantable.

Je vis alors paraître tous les habitants de la ruine, et se réjouir que le Seigneur était ressuscité, et se raviver à leurs alleluia.

Je voulus examiner la cloche. Elle était suspendue à quelques bâtons, à peine à un pouce de terre. L'ancien anneau de suspension était à moitié brisé, et on avait dû le consolider au moyen d'une corde faite de plantes grimpantes. La cloche était celle qui avait servi aux jésuites. Elle portait en gros caractères l'inscription suivante : *Ave, Maria, gratia plena, Dominus tecum.*

Dans un compartiment du collége, les femmes conservaient avec respect, dans l'éventualité d'une restauration glorieuse, les saints de l'église en ruines. Je trouvai là trente-trois statues de diverses grandeurs, Joseph, Marie, plusieurs christs, un archange Michel terrassant le démon, toutes choses faites sans beaucoup d'art, mais d'un sentiment simple et touchant, comme les générations d'Indiens qui ont dû leur adresser plus d'une prière naïve.

Une longue veranda, supportée par d'assez élégantes colonnes monolithes, s'étend sur toute la longueur de la façade du collége, de sorte que, même en temps de pluie, on pouvait circuler à l'air libre d'une extrémité de la maison à l'autre. Derrière la maison se trouve le jardin, complétement abandonné à lui-même, où je remarquai, au milieu des broussailles, des orangers de fortes dimensions, et quelques-uns de l'épaisseur d'une bonne taille d'homme.

A la place des pieux pères, on trouve maintenant dans le collége, entre autres habitants, un certain don Francisco, qui vend des articles de mode au milieu des ruines, et débite du vin et de l'eau-de-vie. Quelques Indiens et métis faisaient tapage dans son bouge, et se criblaient réciproquement de lazzi sur leur origine, sans se fâcher.

Un jeune homme dont trois races eussent pu se disputer la paternité s'offrit à me montrer le chemin chez l'estancieiro[1] Sebastião Soarez de Souza, pour lequel j'avais une lettre du sous-délégué de Santa-Maria da Boca do Monte, et qui devait être un personnage principal du

[1] Maître d'une *estancia*, d'un domaine.

Povo dispersé de S. Laurenço, bien que le bon sous-délégué, dans son préjugé d'Américain du Sud, eût jugé nécessaire de s'excuser de me donner une lettre pour un Indien de race pure.

Mon guide ambigu m'accompagna en effet une partie du chemin. Puis, après une heure de course encore, je découvris dans un coin du bois une petite maisonnette. Un chien aboya, et un métis parut à l'entrée.

Je demandai l'estancia du senhor Sebastião; elle était encore distante de deux lieues : « Mais senhor Sebastião est justement ici, » ajouta l'homme en m'invitant à prendre pied à terre.

Deux ou trois Indiens d'aspect ordinaire se tenaient dans la maison, un simple rancho[1] sans nulle subdivision. Un autre Indien, au contraire, attira aussitôt mon attention, à cause de son extérieur magnifique. C'était justement le senhor Sebastião Soarez de Souza que je cherchais.

Il ne pouvait parcourir ma lettre avec plus d'ardeur que je n'en mis à examiner ce superbe exemplaire de l'espèce humaine. Il m'invita de façon très-cordiale à l'accompagner chez lui. Nous montâmes à cheval, et nous partîmes juste au moment où une Indienne en vêtement rouge arrivait au galop, posée à cheval comme un homme, et comme un homme sautait à terre en passant la jambe par-dessus le dos du cheval. Si seulement elles avaient d'autres figures, on prendrait volontiers ces brunes filles des campos pour des Amazones classiques.

Après avoir traversé un torrent, nos montures s'engagèrent dans un sentier étroit et pierreux, qui montait en zigzag sous le branchage surplombant des palmiers et des bambous. Devant moi, sur un grand et fort cheval, dont la selle, les brides et les étriers étincelaient d'argent, chevauchait le robuste seigneur indien, dans l'expression du repos et de la sécurité, et avec la visible fierté de l'opulence. Sa chevelure noire, brillante et lisse, débordait en touffes épaisses son petit feutre blanc et rond. A tout moment, il tournait vers moi sa figure brune, un vrai type de beauté virile indienne, à laquelle les moustaches noires seyaient à merveille, pour me parler, me questionner et m'avertir aux mauvais endroits du chemin. Son œil noir avait une expression hardie et décidée. Un poncho[2] rouge à bandes jaunes se drapait bien sur ses larges épaules, se relevant ensuite au coude et laissant voir une chemise large et blanche comme neige, et la puis-

[1] Abri de campagne, composé d'une seule pièce.
[2] Manteau.

sante main cuivrée qui gouvernait avec aisance le grand cheval. Un pantalon à larges carreaux descendait jusqu'aux chevilles; les bottes étaient armées d'immenses éperons en argent massif, de la dimension desquels on se fera une idée quand on saura qu'un tel harnachement de pied coûte de quatre cent cinquante à six cents francs; la petite étoile d'acier avait bien trois pouces de diamètre.

Tel était Sebastião Soarez de Souza, véritable exemplaire de luxe de sa race, et modèle d'un baron des bois à l'état demi-civilisé. S'il eût été plus jeune, sa toilette eût peut-être eu un soupçon de ridicule. Mais tel qu'il était, de quarante-quatre à quarante-huit ans, tout s'accordait très-bien, et je ne pouvais me rassasier de sa vue.

Nous sortîmes du bois : « Nous voici déjà sur mes domaines, » me dit-il. Mais nous eûmes encore une pleine heure de course à travers le campo avant d'arriver à sa maison.

Ce riche Indien ne possède en effet pas moins de cinq lieues carrées de pays, et cependant sa maison est aussi modeste que peut l'être une maison indienne. Elle se compose de trois pièces, l'une affectée au jour, l'autre au sommeil, et la troisième aux étrangers.

Il avait huit enfants d'une femme indienne. Les deux fils aînés étaient à l'armée; les deux suivants surveillaient la vaste propriété; les trois derniers n'avaient pas encore dépassé les limites de l'enfance. Mais tous présentaient des types énergiques de la race indienne la plus pure, dont la vue m'intéressa vivement.

Nous étions assis sur des bancs devant la porte. Je me voyais dans un monde américain tout à fait primitif, et plus primitif que je ne l'avais jamais rencontré, et rien dans mon entourage ne me faisait souvenir de l'Europe. Un seul visage, qui vint se mêler au groupe des hommes bruns, me parut étranger, ou plutôt aisément reconnaissable parmi les fils de l'Uruguay : un Allemand se trouvait parmi nous. Il est vrai qu'il savait à peine encore un mot de sa langue maternelle, car il n'avait pas plus de trois ans quand il était arrivé à San-Leopoldo[1]. De là, les hasards de la vie l'avaient poussé jusqu'aux missions, où il était devenu un véritable Indien allemand, un Guarani à cheveux blonds.

La joie intérieure que je goûtais dans ce cercle original et primitif fut tout à coup interrompue par un fort bruit de hennissements, de piétinements, de beuglements. Un troupeau d'environ trois cents têtes

[1] Une des principales colonies allemandes du Brésil. L'ouvrage du docteur Lallemant nous y ramènera.

bovines et chevalines arrivait en pleine course avec veaux et poulains, et vint se grouper magnifiquement sur la hauteur, tout auprès de la maison. De puissants taureaux allaient et venaient en grondant, pendant que des vaches à la peau lisse et luisante allaitaient leurs veaux. Des étalons jouaient ensemble, se mordaient et se battaient, jusqu'à ce qu'on vînt les séparer, ce qui les faisait se sauver au galop et en hennissant.

D'une adresse merveilleuse, l'un des fils captura un cheval au lasso. A peine l'animal lancé sentit-il le nœud coulant autour du cou, qu'il s'arrêta soudain et montra une obéissance de mouton; car la courroie de cuir étrangle tellement le cou des chevaux, qu'ils risquent rarement deux expériences, et aiment mieux se rendre dès qu'ils en sentent le contact. Mais à peine peut-on comprendre que dans ces contrées les gens s'occupent de l'élève des chevaux. Un cheval coûte de quatre à six dollars, et si l'on paye davantage, on en a un excellent, ou on est volé.

Après le souper, nous eûmes un dessert vraiment brésilien, de maïs blanc, la célèbre canjica, arrosée de lait excellent, que la ménagère fit couler d'une gigantesque corne de bœuf. Puis, tout le monde alla se coucher, bien entendu sans qu'il fût question de lit; je m'étendis sur la peau de bœuf qui m'était destinée dans l'appartement des étrangers. Mais il me fut difficile de trouver le sommeil dans cet entourage primitif qui m'intéressait si vivement, et où la cordialité, la bonté éclataient par tous les endroits; et j'étais près de donner raison à ce Canadien, qui disait : « Voyez, nous autres sauvages, nous valons mieux que vous. »

Le lendemain matin, dimanche de Pâques, mon hôte insista pour me conduire au delà de ses domaines, jusqu'à la route de San-Luiz ou San-Aloïs-Gonzaga. Nous chevauchâmes donc de nouveau à travers pays. Chez un pauvre Portugais, où nous descendîmes un instant, et auquel l'Américain cuivré avait accordé un asile sur son vaste territoire, je découvris de nouveau, parmi plusieurs Indiens authentiques, un Guarani allemand, natif de Trieste, mais qui ne comprenait plus un mot d'allemand.

Puis nous arrivâmes aux limites de l'estancia. Mon hôte sauta en bas de son cheval et se jeta sur l'herbe en faisant observer négligemment que juste à cette même place deux hommes s'étaient coupé le cou, mais que l'un d'eux avait pu néanmoins se sauver avec la gorge coupée. Il me détailla ensuite l'histoire avec tant de précision, que je ne jugeai pas opportun de demander quels en avaient été les

acteurs. Finalement mon homme me demanda mon écritoire et du papier, et m'écrivit, pour le lieutenant Feliciano Correa, à San-Luiz-Gonzaga, une lettre que j'eusse volontiers conservée comme souvenir de mon cacique civilisé, car telle était l'impression qu'il me faisait.

Nous nous serrâmes les mains. Le superbe Indien remonta à cheval et eut disparu en un clin d'œil. Pour moi, je chevauchai encore trois lieues, puis j'aperçus de nouveau des ruines à travers les broussailles, et une demi-heure après, j'étais dans l'ancienne mission de San-Luiz-Gonzaga.

Cette mission est la plus remarquable de toutes celles qui se trouvent sur la rive gauche de l'Uruguay, en ce sens que ce qui en subsiste est suffisant pour donner une idée complète de l'installation de ces établissements.

A l'entrée même de la mission se trouve une grande place verte et carrée, d'une longueur d'environ cent trente mètres. Trois des côtés sont occupés par les anciennes habitations des Indiens, tandis que l'église et les bâtiments du collége remplissent le quatrième. Les habitations sont des rez-de-chaussée contigus, réunis par un toit unique, et ayant chacun une porte et une fenêtre. Le toit surplombe sur la place, et forme ainsi une veranda qui règne tout à l'entour, et qui est supportée de six pas en six pas par des piliers octogones. Les habitations sont encore assez bien conservées, et toutes occupées, principalement par des Indiens.

Tout à l'entrée demeurait le lieutenant Feliciano Correa, pour lequel le senhor Sebastião venait de me remettre une lettre. Le senhor tenente était absent, ce qui n'empêcha pas sa femme de nous recevoir avec cordialité et de nous traiter de son mieux.

L'église s'élève au centre du quatrième côté, et c'est aussi la mieux conservée de toutes les églises des missions; néanmoins la toiture s'est effondrée presque tout entière, elle ne tient plus qu'à l'entrée, sur la nef du milieu, et en partie sur le maître-autel; mais là aussi elle peut tomber à tout moment.

Dix marches de grès conduisent au vestibule de l'église, qui a près de quarante mètres de largeur et six de profondeur. L'église elle-même est longue de cinquante mètres et large de vingt, à quoi il faut ajouter encore un vaste espace devant le maître-autel. La nef paraît avoir été tout d'une pièce, avec un toit de pierre porté par des piliers de bois, et un revêtement de bois avec des peintures à l'intérieur du toit. Au-dessus des approches du maître-autel on voit encore la voûte de bois, haute d'environ soixante pieds, richement

ornée et peinte, et la chaîne de lustre pendant au milieu. L'autel lui-même est encore debout, laissant voir deux niches superposées et entourées de douze colonnes dorées, dont deux torses.

La paroi de la niche supérieure porte l'inscription suivante :

ORA PRO
NOBIS
D. 1728
MAYO 1

Si cette date est celle de la fondation, le bâtiment a cent trente ans, et, dans ce cas, la domination des jésuites à San-Luiz n'a duré que quarante ans.

On a conservé la plupart des statues de saints dans une sacristie latérale. Il y en a dix-neuf, quelques-unes colossales, d'autres toutes petites, sans nulle valeur d'art, et uniquement remarquables comme monuments historiques. Elles sont sculptées en bois et peintes. Plusieurs représentent des prêtres ou des saints en costume ecclésiastique espagnol; saint Aloys de Gonzague tient une tête de mort à la main, il a pour vis-à-vis un jésuite qui m'a paru devoir être Ignace de Loyola. J'ai encore noté un archange Michel, et quelques crucifix, le tout en formes très-primitives.

A gauche de l'église se trouve de nouveau une grande cour bordée tout à l'entour des bâtiments du collége, toujours avec le même système de veranda. Une partie de ces bâtiments est utilisée; on y a établi une pauvre petite chapelle, un logement pour un jeune ecclésiastique chargé de dire la messe, et un autre pour un instituteur qui a produit sur moi une impression très-favorable.

Derrière le collége, nouvelle veranda, puis le parc abandonné, avec de gros orangers, comme précédemment.

L'ornementation du portail central du collége attira particulièrement mon attention. Elle se compose d'une bande de beaux cristaux de couleur d'améthyste; cette étincelante bordure fait une impression doublement tragique lorsque le regard se porte de là sur l'église effondrée, où les plus magnifiques cactus s'étalent au milieu des ruines. Dans la cour du collége, quelques palmiers font entendre au souffle du soir leur bruissement mélancolique.

Rien n'égale la solitude qui régnait sur la grande place devant l'église, où paissaient çà et là quelques chevaux. Et quel autre aspect devait offrir cette place aux Pâques d'autrefois, remplie de milliers

de Guaranis bruns, au sortir de l'église! Maintenant c'est à peine si l'un ou l'autre s'y laisse voir comme un fantôme qui rappelle le souvenir de temps meilleurs, mais qui ne permet aucune espérance de leur retour.

Le soir, quelques connaissances vinrent chez la femme du lieutenant; ma pratique médicale fut mise à contribution, et il se forma un cercle assez original; hommes et femmes fumaient à l'envi leur cigare de paille de maïs, et les femmes se passaient de bouche en bouche le même cigare; c'était d'un aspect assez comique.

Le 5 avril, à sept heures du matin, je quittai l'ancienne Mission de San-Luiz.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE ET CRITIQUE.

GÉOGRAPHIE, ETHNOGRAPHIE, HISTOIRE.

MITTHEILUNGEN d'Aug. Petermann, n° 9.

Th. de Heuglin, consul d'Autriche à Khartoum. Voyage dans le nord-est de l'Afrique et au long des côtes de la mer Rouge en 1857 (avec une carte). Ce morceau important remplit la presque totalité du cahier. Revenant du Caire à Khartoum, au mois de mars 1857, et ne voulant pas suivre les sentiers battus par la foule des touristes, M. Heuglin résolut de prendre le chemin de la mer Rouge et de la Nubie méridionale. Il remonte le Nil jusqu'à Qénèh, et là, quittant la vallée du fleuve, il coupe le désert jusqu'au port de Qosseïr. Après plusieurs excursions intéressantes aux environs de cette place, le voyageur s'embarque sur un bateau arabe pour remonter la mer Rouge. Comme l'embarcation, selon la coutume des marins arabes, longe de près la côte, M. Heuglin peut en suivre tous les accidents topographiques, et ses notes ajoutent fréquemment aux indications de la carte de Moresby, la plus détaillée que l'on ait jusqu'à présent de la mer Rouge. On lit surtout avec intérêt les détails que donne le journal sur les ruines de Bérénice, sur Souâkïn et les populations environnantes, sur la baie d'Akik, que Moresby regarde comme la plus belle de la mer Rouge, et où débouchent, à certaines époques de l'année, des courants temporaires dont on n'a pas encore déterminé le point de départ; sur la ville de Massâoua, centre principal du commerce actuel de l'Abyssinie avec l'extérieur, et sur ses environs; sur le golfe d'Adulis et le site ruiné de l'ancien Emporium; sur l'île de Dâhlak et le nombreux archipel d'îlots en partie madréporiques qui l'entoure; sur la côte peu fréquentée et peu connue qui s'étend depuis cet archipel jusqu'au détroit de Bab-el-Mandeb et à l'île de Périm. La suite de cette intéressante communication, qui nous conduira sur la côte des Somâl, est renvoyée à un prochain cahier. — Expédition projetée de M. de Heuglin dans l'intérieur de l'Afrique, pour éclaircir le sort du docteur E. Vogel et compléter ses explorations. Si faible que soit aujourd'hui l'espoir que Vogel puisse être encore en vie dans le Ouadâi, c'est une bonne pensée de chercher au moins par un effort énergique à connaître avec certitude le sort de l'infortuné voyageur. Le docteur Petermann en a eu l'honorable initiative, et un comité s'est formé à Gotha pour organiser et diriger l'entreprise. Une souscription a été ouverte pour subvenir aux frais que nécessitera l'expédition, et à la fin du mois d'août elle avait déjà produit une somme assez importante. En même temps le comité a trouvé dans M. de Heuglin, dont on vient de suivre la navigation sur la côte africaine de la mer Rouge, un homme disposé à tenter cette expédition hasardeuse. On ne pouvait rencontrer personne qui réunît de meilleures conditions. Attaché pendant sept ans au consulat autrichien de Khartoum, M. de Heuglin est parfaitement acclimaté et familiarisé avec les choses et les hommes de l'Afrique. Il est natu-

raliste, et, de plus, bien au fait des observations physiques et astronomiques. Il ne s'agit pas seulement, en effet, de constater le sort de Vogel, et s'il n'existe plus, comme il n'y a que trop lieu de le craindre, de tâcher au moins de recouvrer ses journaux; un autre objet de l'expédition projetée est de continuer les explorations que le jeune voyageur avait entreprises pour remplir un des grands *desiderata* actuels de la géographie de l'Afrique, à savoir, la reconnaissance des contrées situées entre le lac Tchad et le haut Nil. On estime que, pour l'expédition, qui devra durer trois ou quatre ans, une somme de 15 à 20,000 thalers est nécessaire (de 60 à 80,000 francs); l'Allemagne tiendra sans doute à honneur d'y subvenir seule; elle a devant elle l'exemple encore tout récent de l'Angleterre, qui a consacré des millions et plusieurs années d'efforts incessants pour connaître le sort de Franklin. — Notice analytique de vingt-huit publications récentes relatives à la géographie.

MATHÉMATIQUES et ASTRONOMIE.

Astronomische Nachrichten. (*Nouvelles astronomiques.*) Tome LIII. Nos 1249 à 1272, du 20 avril au 25 août 1860.

Les deux phénomènes astronomiques principaux qui se sont produits pendant l'espace des quatre mois auxquels correspond ce volume, sont l'éclipse totale de soleil du 18 juillet et l'apparition d'une comète (1860, III) visible à l'œil nu, depuis le 18 juin environ jusque vers la fin du mois de juillet. Presque tous les observatoires de l'Europe communiquent des observations de cette comète; MM. Auwers, Lœwy et Powalky en ont calculé des éphémérides et des éléments; MM. Donati, de Gasparis, Safford et Tuttle, des éléments; M. Schmidt, à Athènes, en a étudié avec un soin particulier les phénomènes physiques. Une comète télescopique (1860, II), découverte par M. G. Ruemker à Hambourg le 17 avril, a été observée à Kœnigsberg, Vienne, Rome, Berlin, Bilk, Kremsmuenster, Florence et Cambridge, par MM. Auwers, Hornstein, Secchi, Fœrster, R. Luther, Reslhuber, Donati et Bowden; M. Ruemker lui-même, et puis MM. Tiele et Krueger, à Bonn; Murmann, à Vienne; Sievers, à Kœnigsberg, et Romberg, à Berlin, en ont calculé des éléments et des éphémérides. Nous remarquons encore une série d'observations de la comète de Donati (1858, V), par M. Mœsta, directeur de l'observatoire de Santiago, au Chili, et des observations d'étoiles de comparaison pour cette planète, par M. E. Luther, à Kœnigsberg; une détermination des éléments de la comète de Tempel (1859, I), fondée sur la plupart des observations connues, par M. Hertzsprung, à Copenhague, et quelques observations de la même comète, par MM. Bowden et Donati; enfin un nouveau calcul des éléments de la comète de M. Faye, par M. Mœller, à Lund, d'après des observations faites de 1843 à 1844 et 1850 à 1851.

Des 58 petites planètes découvertes jusqu'à la fin du mois d'août, 44 ont

été observées à Kœnigsberg, Cambridge, Vienne, Bilk, Gœttingue, Bonn et Washington, par MM. Auwers, Sievers, Breen, Lœwy, Murmann, Hornstein, R. Luther, Adolph, Krueger et Ferguson. Les conjonctions physiques de quelques-unes d'entre elles ont été calculées par M. de Littrow, et des éphémérides des planètes Circé, Concordia, Harmonia, Nemausa, par MM. Auwers, Bruhns, Powalky et Tietjen.

Passant aux étoiles fixes, nous signalons la découverte d'une nouvelle étoile de septième à sixième grandeur dans une nébuleuse du Scorpion, par M. Auwers. M. Heis, à Munster, communique des observations des étoiles variables Algol, Mira Ceti et χ Cygni. M. le baron Dembowsky déduit les positions de 52 étoiles doubles d'observations qu'il a faites à Naples pendant les années 1855 et 1856. M. Hoek, directeur de l'observatoire d'Utrecht, annonce que trois étudiants de l'Université de cette ville se proposent de recueillir les nombreuses positions d'étoiles déterminées à l'occasion d'observations de comètes et de planètes, et dispersées dans des écrits périodiques, afin d'en faire un catalogue méthodique après les avoir réduites à une époque commune.

M. d'Andræ complète un travail antérieur, dans lequel il avait établi des formules géodésiques pour servir au calcul des longitudes, latitudes et azimuts sur le sphéroïde terrestre, en développant les termes du cinquième ordre pour les longitudes et les latitudes, et ceux du quatrième ordre pour les azimuts. M. Radau expose une méthode des azimuts correspondants proposée par M. d'Abbadie. M. Oudemans a fait une nouvelle détermination de la longitude de Batavia, fondée sur des observations de la lune; il trouve $7^h7^m12^s,8$ à l'est de Greenwich, tandis que la valeur adoptée jusqu'à présent était $7^h7^m28^s$. MM. Maury, à Washington, et Ellery, à Williamstown, continuent à observer des passages de la lune et d'étoiles qui l'avoisinent au méridien; et MM. Ragona, directeur de l'observatoire de Palerme, et Reslhuber, directeur de l'observatoire de Kremsmuenster, communiquent des séries d'observations du même genre. Des occultations des pléiades ont été observées à Saint-Pétersbourg le 18 septembre 1858 et les 14 janvier et 6 avril 1859; des occultations d'autres étoiles à Wilna et à Vienne, une occultation de Saturne le 8 mai 1859 à Wilna, une occultation de Vénus le 24 avril 1860 à Washington, et une occultation de Jupiter le 24 mai 1860 à San-Fernando. L'éclipse de soleil du 18 juillet a été observée à Zurich, à Storlus, à Trieste, à Milan et à Kremsmuenster. Comme en ces endroits l'éclipse n'était que partielle, ce sont les immersions et émersions des taches solaires qui ont principalement fixé l'attention des observateurs. Le prochain volume des Nouvelles astronomiques nous apportera sur ce phénomène des communications plus étendues. M. Wolf, à Zurich, annonce de nouvelles recherches sur les taches solaires et leurs rapports avec le magnétisme terrestre. M. Schwabe, à Dessau, résume dans une courte note les résultats de ses observations sur les bandes de Jupiter.

Les travaux les plus importants que contient le présent volume des Nouvelles astronomiques concernent la théorie des instruments. Ce sont deux mémoires d'une étendue considérable : l'un de M. Pape, à Altona; l'autre de M. Marth, à Durham. Une des méthodes dont on se sert pour débarrasser les observations faites à l'instrument des passages, de l'influence de la flexion du tube, consiste à mettre l'objectif à la place de l'oculaire, et réciproquement. M. Hansen, en faisant la théorie de cette méthode, a indiqué les conditions qui doivent être remplies pour qu'elle soit applicable. Le résultat du travail de M. Pape est de montrer que ces conditions ne sont pas remplies par la lunette méridienne de l'observatoire d'Altona construite par Reichenbach, et d'écarter l'hypothèse généralement admise d'après laquelle la flexion serait proportionnelle à la pesanteur; l'auteur propose ensuite une méthode applicable aux instruments qui se trouvent dans les conditions de celui qu'il a étudié. Le mémoire de M. Marth a pour objet un examen critique des distances polaires observées à l'instrument des passages de Greenwich. M. Marth traite successivement de la réduction de ces observations et de leurs erreurs probables, de la loi de ces erreurs, des micromètres, de la détermination de la colatitude, de la réfraction et de la flexion, des erreurs de la division du cercle et des inconvénients qu'entraîne l'emploi de cercles d'un très-grand diamètre dans les instruments des passages. Il propose enfin d'introduire dans les micromètres un plus grand nombre de fils pour donner plus de précision aux lectures, et de remplacer les micromètres auxiliaires par un cercle auxiliaire, afin d'éliminer l'influence des erreurs permanentes des divisions. Nous mentionnerons encore quelques remarques de M. le baron Dembowsky sur un cercle méridien portatif, construit par M. Christian Starke, dont M. Dembowsky s'est servi pour ses observations d'étoiles doubles; deux notes de M. Steinheil, à Munich, l'une sur les images produites par la réflexion de la lumière dans l'oculaire d'une lunette, l'autre sur un objectif construit d'après les formules de Gauss; et une note de M. Juergensen à Copenhague sur des montres marines munies de ressorts cylindriques en or.

LITTÉRATURE et PUBLICATIONS DIVERSES.

Neuer Adel (Nouvelle Noblesse), roman d'Alfred Meissner, 3 vol. — Leipzig, Fr. Wilh. Grunow, 1860.

Si l'on a en Allemagne du respect pour la science, on a pour la noblesse plus que de la vénération. On incline la tête devant M. le professeur ou M. le docteur; devant M. le baron ou M. le comte on se plie en deux. Pour un Français qui voyage ou plutôt qui habite quelque temps au delà du Rhin, c'est un sujet d'étonnement toujours nouveau que ce culte superstitieux des titres survivant à

tant de révolutions. Pour les Allemands même qui ne peuvent joindre le mérite de la naissance à celui du talent, ce doit être souvent un sujet d'humiliations et de révolte intérieure que ce préjugé maintenu par la constitution et par les mœurs publiques. L'inégalité créée par les parchemins demeurant chez nos voisins un mal social, il ne faut pas s'étonner de voir leurs écrivains les plus distingués prendre la plume pour le combattre. Le mal existant surtout dans l'opinion et se maintenant par elle, l'arme littéraire la plus sûre pour l'atteindre se trouve naturellement le roman.

Le principal intérêt du *Doit et Avoir* de M. Gustave Freytag se trouvait dans le contraste de la maison d'un noble, ruinée par le luxe et l'incapacité de son chef, sans que rien puisse la sauver, et de la maison d'un bourgeois prospérant par l'esprit d'ordre et l'habileté de son patron, sans que les crises commerciales les plus terribles puissent l'ébranler. Un contraste analogue se trouve dans le nouveau roman de M. Alfred Meissner. C'est aussi un noble qui tombe, tandis qu'un bourgeois à côté de lui reste debout.

L'ouvrage de M. Meissner n'a ni l'étendue ni les développements de celui de M. Freytag. L'action moins compliquée et moins lente a plus d'unité et de mouvement. L'auteur ne nous ramène pas aux origines, il ne nous fait pas la biographie de chacun de ses personnages. Les analyses psychologiques cèdent la place aux scènes et aux dialogues. Nous assistons comme à une représentation dramatique. Un prologue prépare à l'intelligence des événements qui vont ensuite se dérouler en courant au dénoûment. Cette forme même indique que la passion tient ici une plus grande place, et qu'au lieu de sentiments honnêtes et calmes, nous avons en face de nous une faute et une situation fatale dans laquelle tous les efforts pour échapper à l'expiation succomberont devant l'implacable nécessité.

Le prologue débute d'une façon tout originale et suggérée presque par le lieu de la scène. Nous sommes au cœur même du pays de l'Allemagne où la musique est le plus en honneur, dans la vieille cité de Prague. Un violon d'un appartement voisin se met à répondre à un violon qui jouait d'abord seul, un violoncelle se joint un jour au duo, puis un quatrième instrument vient compléter le quatuor. Après avoir joué ensemble sans d'abord se connaître, les personnes se rapprochent, et avec un vieillard qui les a une fois applaudies de sa fenêtre, elles finissent par former un petit club musical. Les quatre musiciens sont quatre jeunes gens : un médecin, un peintre, un avocat et un maître de langues. Le premier est comme le d'Arthez du cénacle, le dernier en est comme le Lucien de Rubempré. Le vieillard, que l'on croyait pauvre, meurt au milieu de ses jeunes et nouveaux amis, leur léguant à chacun quinze mille thalers, fortune, on le prévoit, dont les premiers feront un noble usage, et que le dernier dissipera follement. — Les funérailles du vieillard terminent le prologue; mais nous avons entrevu avant que le rideau se baisse deux personnages qui joueront un rôle considérable dans le drame même : une jeune fille très-belle que les suites d'une faute ont amenée dans la maison d'une vieille femme chez qui le jeune médecin l'a soignée, non sans en devenir platoniquement épris, et un jeune homme inconnu qui a pleuré près du corps du vieillard et qui pourrait être le fils que celui-ci croyait perdu et mort à l'étranger.

Après le prologue, l'action se transporte aux eaux de Carlsbad. Parmi la foule des personnages que réunit la saison des bains, nous distinguons tout d'abord

M. de Rosenstern et sa fille; le père, ancien négociant et noble de fraîche date, vain de sa noblesse, et d'une faiblesse sans bornes pour sa fille; la fille, belle, capricieuse et romanesque. Deux prétendus artistes, caricatures, pour le dire en passant, assez bien dessinées, quoiqu'un peu trop chargées, attirent d'abord l'attention de mademoiselle de Rosenstern. Mais bientôt ils reculent à l'arrière-plan pour céder la place au comte de Nixenhausen, le chef de l'une des plus anciennes familles nobles d'Allemagne. Après s'être posé en soupirant, ce grand seigneur se donne lui-même un nouveau rival en présentant à M. et mademoiselle de Rosenstern M. Solm comme le plus riche négociant de Prague. Cet homme que mademoiselle de Rosenstern avait jusqu'alors presque dédaigné, à cause de la simplicité de sa mise, devient l'objet de ses coquetteries. Solm, vieux garçon de quarante-deux ans, n'est pas indifférent à tant d'amabilité et de beauté. La double intrigue est à peine nouée qu'une terrible nouvelle rappelle à Prague M. de Rosenstern. La moitié de sa fortune est gravement compromise par la ruine d'un jeune noble (aussi de nouvelle date) sur les biens de qui il a hypothèque. Par faiblesse, le père voulait tout cacher à sa fille et rester. Celle-ci lui arrache le secret et décide le départ.

Quelques jours après, le comte et M. Solm sont aussi de retour dans la ville. Le comte, qui est en réalité d'une branche cadette et pauvre, plus épris que jamais de la jeune fille et surtout de la fortune qu'il lui suppose, condescend à demander sa main. Mademoiselle de Rosenstern, comme si elle avait été rendue prudente par une expérience antérieure, demande le temps de réfléchir. Dans l'intervalle elle apprend du comte sa pauvreté, et le résultat immédiat des réflexions que cette nouvelle lui suggère est qu'elle n'épousera pas le comte. Elle le déclare à son père au moment où celui-ci, succombant à une nouvelle catastrophe financière, ne voyait plus de salut que dans le mariage du comte avec sa fille.

Le vieux noble du reste ne se fera aucun scrupule d'abandonner la fille du nouveau noble ruiné. Dans cette détresse où il s'est mis lui-même, où l'a précipité plus avant un gentilhomme semblable à lui et où l'abandonne un gentilhomme de vieille roche, quel sera le sauveur de M. de Rosenstern? S'il est possible de le sauver, il sera sauvé par Solm. Entraîné par un sentiment nouveau et tout-puissant, le vieux garçon fera tout pour conjurer la perte de M. de Rosenstern. Il achètera à un prix très-élevé les biens sur lesquels celui-ci avait hypothèque. Il lui demandera la main de sa fille.

Mademoiselle de Rosenstern semble toucher ainsi que son père au but de toute leur ambition : un riche mariage. M. Solm, qui n'a jamais vu la jeune fille que sous un jour favorable, reste sourd aux insinuations de sa nièce. L'avocat du cénacle, chargé d'affaires de Solm et amoureux de sa nièce dont il n'est pas aimé, favorise l'amour du vieux garçon, pour le maintenir dans ses intérêts. Les fiançailles longtemps remises ont lieu enfin; mais le soir même, dans une pièce écartée du château de M. de Borr, récemment acheté par Solm et où a eu lieu la fête, M. de Rosenstern fait une découverte étrange : celle du portrait de sa fille. Comment ce portrait se trouvait-il chez M. de Borr? Mademoiselle de Rosenstern dissipe les soupçons de son père par son air d'assurance et par une légère explication. Les apprêts du mariage continuent.

Mais en même temps il se trame dans l'ombre un complot contre ce mariage. Dans une armoire secrète de la pièce même où était le portrait se trouvent les

lettres les plus compromettantes, qui prouvent qu'une faute a livré la jeune fille à M. de Borr, et qu'elle ne peut plus appartenir à un autre. Le jeune noble ruiné voudrait avoir ces lettres pour revendiquer dans sa misère la possession d'une femme qu'il a abandonnée autrefois et qui maintenant pourrait un peu l'enrichir. Les amis du cénacle, prévenus par l'un d'eux, l'ancien maître de langues qui avait partagé les folies et eu les confidences de M. de Borr, guidés par le médecin qui a reconnu dans la femme menacée celle qui l'a autrefois tant intéressé, s'unissent pour conjurer la perte de mademoiselle de Rosenstern. Mais les fatales lettres finissent malgré leurs efforts par arriver sous les yeux de M. Solm. Mademoiselle de Rosenstern, voyant sa honte découverte, va se précipiter dans le bassin du parc, et le père, à qui on ne veut pas laisser voir sa fille qu'on dit seulement malade, meurt d'une fièvre nerveuse sans avoir su la vérité. Solm se console en unissant sa nièce à l'homme qu'elle aime, et qui n'est autre que le fils du vieillard par qui les amis du cénacle ont été enrichis.

Dans ce sommaire rapide, nous n'avons pu faire ressortir le mérite principal du roman de M. Meissner, qui est surtout dans la vérité des détails, dans le mouvement naturel de l'action, dans la sobriété et l'exactitude des traits choisis pour rendre les caractères et les situations; mais nous avons marqué la tendance de l'œuvre. En reprenant la thèse de l'auteur de *Doit et Avoir*, M. Meissner, avec un talent égal, mais d'une nature différente, a poussé plus loin que M. Freytag la démonstration par laquelle il condamne les nobles d'ancienne et de nouvelle date qui au lieu d'accepter la loi du travail comme le but de la vie, comme sa vraie satisfaction et sa gloire, n'y reviennent que comme à un expédient tardif, ou rompent brusquement avec elle pour une existence extérieure et factice, toute de luxe et de vanité. M. de Rothsattel dans *Doit et Avoir* ne perd que sa fortune, il n'est pas frappé dans la sainteté de sa famille. M. de Rosenstern dans *Nouvelle Noblesse* perd bien plus que sa fortune. Sa fille, pour qui il a tout sacrifié, afin de la produire dans le monde des gens titrés, a été la victime de ce monde. Il a failli par vanité de père, et il est mortellement atteint dans l'honneur de sa fille. Il est vrai qu'il meurt sans savoir que sa fille est morte déshonorée; mais quel intérêt aurait eu pour nous après ce dénoûment un personnage qui avait abdiqué au point de n'avoir plus d'âme ni de caractère à lui et de n'être que l'instrument aveugle de qui il aurait dû conduire. Le rôle unique, ou du moins le plus intéressant, est celui de cette jeune fille, vaine et mal élevée, mais chez qui se trouvent des qualités aimables, du courage et de l'énergie, pour qui la faute n'est rien et l'opinion est tout, qui lutte avec les armes dont on lui a appris à se servir pour se conquérir dans le monde une place riche et honorée, mais qui n'hésite pas une minute à se condamner elle-même à périr quand sa faute est connue. Dans le soin avec lequel M. Meissner a peint la figure de mademoiselle de Rosenstern, on reconnaît tout le talent du peintre de *la Femme d'Urias*.

E. de Suckau.

COURRIER LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE.

Dresde, le 20 novembre.

Je vous donnais à entendre dans ma dernière lettre que la peinture était ici dans un assez triste état : permettez-moi de revenir à ce pénible sujet et de justifier mon jugement par une rapide revue de l'exposition de cette année. Ouverte le 1er août et fermée le 30 septembre, elle n'a pas offert une seule œuvre vraiment intéressante, et cependant elle renfermait un nombre respectable de tableaux de toutes les dimensions et de tous les genres. Il y avait d'abord ceux d'histoire, dont les sujets étaient presque tous empruntés aux dogmes ou aux traditions de la religion : c'étaient des Passions avec de saintes femmes plus ou moins éplorées, des Descentes de croix avec un appareil des plus lugubres : puis des Nativités interprétées d'une manière symbolique, et des Trinités où Dieu le Père, occupant le haut du tableau, était représenté sous la figure d'un vieux Juif à barbe vénérable; le Saint-Esprit, placé au milieu, sous celle du pigeon conventionnel, aux ailes étendues, au bec éloquent, et enfin le Christ, relégué au-dessous des deux autres, sous celle d'un jeune homme mélancolique. Tout cela était correctement dessiné, mais c'était pâle, froid, conventionnel; il y avait dans les attitudes des personnages et leur distribution une roideur théâtrale qui faisait sourire; on eût dit qu'ils avaient été mis en mouvement au commandement de l'artiste par des ficelles qui restaient encore tendues derrière la toile : en un mot, c'était de la peinture de commande. La plupart de ces tableaux nous avaient été envoyés par des artistes des États voisins; il nous en était même venu un de Belgique, aux dimensions gigantesques, représentant la bataille de Poitiers; mais il ne brillait ni par le coloris ni par la clarté de la composition. Notre Académie de peinture n'avait fourni cette année qu'un très-faible tribut. Les professeurs, tout entiers à leurs devoirs, sont peu féconds et saisissent rarement le pinceau, si ce n'est pour exécuter des tableaux d'église qu'on leur commande. L'un d'eux, M. Peschel, s'est acquis dans ce genre une certaine réputation, et j'ai vu de lui, il y a deux ans, une *Passion* qui était loin d'être une œuvre médiocre. Le directeur, M. Hubner, est aussi connu par ses cartons religieux et ses tableaux d'église; il fait aussi de fréquentes incursions dans le monde profane, mais ce n'est pas toujours avec bonheur. S'il joignait au savoir-faire et à l'habileté qui le caractérisent, un peu plus d'originalité et de vigueur, il aurait droit en Allemagne à l'une des premières places parmi les peintres de second ordre. Enfin, nos jeunes artistes, préoccupés sans doute par les événements politiques, n'ont pas eu le temps de préparer de bons tableaux; ceux qu'ils ont exposés révèlent de bonnes intentions plutôt que du talent et de vigoureux efforts. Il faudrait ici un grand peintre pour diriger toute cette jeunesse ardente, en exposant sous ses yeux l'exemple vivant d'une application soutenue, du succès qui la couronne et des chefs-d'œuvre qu'elle peut réaliser. L'exemple est tout dans les arts, et le précepte très-peu de chose; nous le voyons ici par la bonne influence que Rietschel exerce sur ceux qui s'occupent de sculpture : tout en exécutant des chefs-d'œuvre, il forme des élèves qui feront un jour honneur à leur maître et à leur pays. Si Schnorr maniait encore le pinceau, il remplirait parfaitement ce rôle de maître et de directeur de la jeunesse; malheureusement, il ne se sert plus que de la plume, avec laquelle il fait de magnifiques dessins pour illustrer la Bible. Bendemann en a été chargé pendant assez longtemps; malheureusement aussi, il a dû cesser, il y a quelques mois, pour aller prendre la direction de l'Académie de Düsseldorf.

Le paysage n'était guère mieux représenté à notre exposition que la peinture d'histoire. M. Kummer, notre célèbre paysagiste, nous avait livré deux tableaux qui n'ont pas du tout répondu à l'attente du public; c'étaient deux paysages des environs de Lisbonne, qui lui avaient été commandés par le prince George de Saxe, qui a épousé l'année dernière une princesse de Portugal. De telles commandes sont toujours très-difficiles à exécuter pour un grand artiste; son genre lui défend d'être d'une exactitude photographique, et ses protecteurs ne lui permettent d'introduire aucun changement dans la disposition de la scène qu'il doit reproduire; il ne satisfait ainsi personne, et lui encore moins que tous les autres. C'est ce qui est arrivé à M. Kummer : la princesse, dit-on, trouve ces deux tableaux trop enjolivés et pas assez ressemblants; et par contre, ceux qui n'ont jamais visité le Portugal les supposent trop ressemblants et ne les trouvent pas assez poétiques. Quand M. Kummer reviendra à ses montagnes du Monténégro, d'où il a tiré déjà ces jolis trésors qui lui ont valu l'année passée, à l'exposition de Munich, la médaille d'or de première classe, il sera sûr de contenter tout le monde, princes et critiques. Nous possédons un autre paysagiste inférieur au précédent, mais qui ne manque cependant pas de talent; c'est M. Sparmann. Il a habité longtemps la Suisse, d'où il a rapporté de très-jolis sujets, et où il a donné des leçons de peinture au prince Napoléon, aujourd'hui empereur des Français. Il paraît que le prince a conservé un bon souvenir de son maître, car il lui a accordé dernièrement une pension de douze cents francs. Mais cette année, M. Sparmann, qui est d'ordinaire assez fécond, n'a exposé que deux toiles assez médiocres.

Enfin, monsieur, je laisse de côté la peinture de genre, sur laquelle il n'y a absolument rien à dire, et j'arrive aux portraits. Ils n'étaient pas nombreux, et le meilleur était celui de M. Hettner, peint par M. Gonne, professeur à l'Académie. Il était d'une ressemblance frappante, et reproduisait avec bonheur l'énergique physionomie de l'historien de la littérature; cependant il ne révélait pas la qualité ordinaire de l'artiste, qui est une certaine habileté dans l'emploi et la distribution des couleurs : il avait quelque chose de dur et de heurté dans les teintes. M. Gonne avait exposé, il y a trois ans, un portrait de femme qui était bien supérieur à celui-ci par le ton moelleux et harmonieux des couleurs. Un autre peintre de Dresde, très-connu aussi dans ce genre de peinture, M. Gliemann, avait exposé le portrait de mademoiselle Bose, notre première danseuse; il ne laissait rien à désirer non plus sous le rapport de la ressemblance et de l'expression, mais l'exécution n'en était pas assez soignée et laissait voir de près des négligences regrettables. M. Gliemann n'aurait eu cependant, pour mieux faire, qu'à se rappeler son beau portrait de Davison dans son rôle de Richard III; un artiste qui a mis son nom au bas d'un tel tableau ne doit jamais se négliger.

La négligence, voilà le défaut général que l'exposition de cette année a révélé chez nos artistes. J'aime à croire qu'il est le résultat des préoccupations politiques du moment, et non pas de la défiance de soi-même et du mépris de l'art. Mais nos artistes doivent se rappeler (puisqu'ils semblent si facilement l'oublier) que l'art est un dieu jaloux qui exige que ses disciples se dévouent tout entiers à lui. Pour lui, il n'y a plus ni Grec, ni Romain, ni Allemand, ni Français; il n'y a que des adorateurs zélés et fervents qu'il récompense suivant le degré de leur enthousiasme et de leur foi.

A. M.

CHRONIQUE PARISIENNE.

Chaque fois que j'ai entendu parler d'une école française de peinture, il m'est venu des doutes sur l'existence réelle de cette école à aucune époque. La France a eu des peintres, et des peintres éminents, mais elle n'a pas eu, comme l'Italie, la Hollande ou l'Espagne, des écoles de peinture au vrai sens du mot. J'admire autant que personne tant d'œuvres si diversement remarquables qui ornent les galeries françaises au musée du Louvre. Le mystique pinceau de Lesueur me touche, et si l'ordonnance magistrale de Nicolas Poussin me fait songer aux grandes tragédies de Racine, Claude Lorrain m'apparaît comme l'un des plus grands poëtes du paysage, sinon comme le plus grand de tous; j'aime la véhémence dramatique de Jouvenet, la spirituelle facilité de Chardin. J'adore dans Prudhon la chasteté amoureuse de compositions où rayonne l'âme du Corrége; parmi ceux qui sont plus rapprochés de nous, je comprends les efforts d'un David, réagissant par l'austérité des formes antiques et sculpturales contre le vide et la galante frivolité d'une décadence de cour; je m'incline surtout avec respect devant les admirables toiles de Gros, devant l'emportement, le mouvement expressif jusqu'à la violence du pinceau de Géricault; la tristesse méridionale dont sont imprégnées les toiles de Léopold Robert me retient captif devant elles et rêveur. Mais au sein de toutes ces richesses de la peinture en notre pays, je ne trouve pas les attributs constitutifs de l'école, je ne vois pas la glorieuse transmission d'un maître engendrant des disciples qui deviennent des maîtres à leur tour. Et parmi les maîtres, en citerait-on beaucoup dont le génie ne s'est pas allumé à la flamme du soleil italien? L'Italie a été le vrai printemps de la civilisation moderne; elle a eu de grands savants et de grands philosophes — elle en aura encore, avec la grâce de Dieu! — mais c'est par les arts qu'elle a marqué surtout dans le splendide réveil de la renaissance. C'est d'elle que procède, comme un lointain reflet, la peinture française; c'est à Rome, à Florence, à Milan, à Venise, qu'il faut remonter pour trouver des aïeux à nos peintres justement célèbres. Il n'y a de vraiment français, ce me semble, que les Watteau et les Boucher, les Pater et les Lancret, en un mot l'école de la galanterie se traduisant sous la fiction d'une pastorale convenue. Vive la bagatelle! voilà la devise du petit groupe qui mérite réellement, au sens propre du mot, la qualification d'école française. Ces réflexions, qu'on trouvera peut-être empreintes d'une misanthropique exagération, je confesse n'avoir pas su les combattre avec succès en présence de la nouvelle exposition du boulevard des Italiens, due aux soins intelligents de M. Francis Petit et à la bonne grâce des amateurs qui ont bien voulu ouvrir encore leurs galeries pour faire jouir le public, non plus cette fois des œuvres de nos artistes contemporains, mais de celles qui appartiennent aux anciens peintres français, et plus spécialement à ceux du dix-huitième siècle.

Ce n'est pas qu'une certaine unité ne se révèle dans cette diversité des aptitudes, des origines et des tendances; le génie français est là formant entre ces œuvres variées un incontestable enchaînement. Ce qui m'a frappé dans l'assemblage de ces tableaux tirés avec soin, c'est leur élégance, leur forme constamment polie et, si je puis dire, leur savoir-vivre. L'excès et la violence datent du romantisme; dans la peinture comme dans les autres arts, ils sont une importation étrangère plutôt qu'un produit du sol. Il est possible, et pour ma part j'admets volontiers qu'à rompre avec ses habitudes d'élégance et de mesure, la peinture soit devenue chez nous plus expressive, qu'elle ait gagné également en profondeur et en vérité; mais elle y a perdu souvent une chose bien précieuse, l'équilibre et le tact. Aujourd'hui, certains tableaux semblent une provocation au regard; de même qu'il est des auteurs ambitionnant d'être lus à tout prix, il se voit des peintres, et ils sont tout aussi nombreux, qui veulent absolument être regardés. Ils se préoccupent bien plus d'étonner que de séduire, de surprendre que de charmer. On dirait dans nos expositions une place publique où chacun frappe à tout rompre sur sa caisse, essayant de frapper plus fort que le voisin, afin de s'approprier les oreilles, parfois un peu longues, de la foule. La peinture, comme les lettres, est devenue tapageuse. Cependant, d'un côté et de l'autre, une réaction légitime, un heureux retour s'est déjà fait sentir; peut-être retrouverons-nous la mesure sans perdre la force, et à côté de l'éclat, l'honnête simplicité, la discrétion patiente et laborieuse des vrais talents.

Nos ancêtres avaient une certaine tenue, même dans le dévergondage: Watteau et Boucher sont là pour le dire. Leur peinture cause; vraie peinture de salon, elle ne crie et ne discute jamais. Mais on ne saurait dire en vérité que pour avoir évité les tons criards, les violentes antithèses, les contours épileptiques, elle ait réussi à former beaucoup de peintres. Son élégance masque trop souvent le vide de la conception, et c'est dans le fard qu'elle trempe sa brosse plus souvent que dans la couleur, car la vraie couleur ne se superpose pas : elle naît directement de l'âme du peintre et du fond de sa composition. L'art aristocratique des Watteau cherche aujourd'hui à s'établir sur une base plus générale. Mais qu'il prenne garde à la multitude, qu'il maîtrise la foule par la beauté et la domine, au lieu de lui faire de pernicieux sacrifices. Qu'il ne soit ni aristocratique, ni bourgeois, ni démocratique; qu'il soit l'art, c'est-à-dire, l'interprète, dans la langue du beau, de tout ce qui est humain. Sans se confiner dans les limites exclusives de la nationalité, qu'il sache en conserver les précieuses qualités de tact et de goût. Le goût ne suffit pas à l'artiste, mais sans lui il n'y a pas d'artiste. A quels périls s'expose une imagination qui ne le connaît pas! Avec le goût, les peintures les plus pauvres se font accepter; que serait-ce des tableaux où s'unirait à une féconde et chaleureuse imagination ce subtil discernement des gens de goût qu'on ne remplace pas? Le goût consiste surtout à ne pas accuser là où seulement il faudrait indiquer, à laisser deviner les choses qu'il ne faut pas dire : le goût ne va donc pas sans l'esprit. Aucune nation n'a possédé l'un et l'autre comme la France, et l'exposition du boulevard est bien faite pour le prouver. Le goût, si l'on excepte quelques toiles emphatiquement vulgaires de Greuze, y tient presque lieu de tout ce qui manque à tant de peintures superficielles, à tant d'œuvres frivoles et de convention que condamne un examen attentif.

Chose remarquable encore, et dont il est aisé de se convaincre en parcourant

cette galerie improvisée, c'est que les peintres français connaissent la galanterie, mais qu'ils ignorent presque tous la volupté. Or, je doute qu'une vraie nature d'artiste puisse l'ignorer. Une volupté poétique n'est-elle pas l'âme des peintures italiennes de la renaissance? Pourquoi les Allemands ont-ils si peu de peintres, de vrais peintres qui peignent et ne prouvent pas? Ne serait-ce point que, par d'autres motifs, le tempérament voluptueux leur fait également défaut? Il n'y a pas dans leurs œuvres assez de cette sensation divinisée qu'on trouve ailleurs, ils subtilisent volontiers dans le raffinement métaphysique des contours cette volupté où s'idéalise la chair et le sang, et que les Français pervertissent à leur tour en y glissant, souvent avec trop d'esprit, un élément érotique qu'il faut bien se garder de confondre avec elle. — En Allemagne, les plus grands peintres, Dürer, les Holbein, Kranach, Martin Schoen, n'ont-ils pas été des théologiens évangélisant la palette à la main? Gardons-nous d'en médire toutefois, de cet admirable Holbein surtout! Qu'on nous fasse encore de cette théologie-là en peinture. Qu'on nous donne pareille exégèse des Écritures, qui s'en plaindra? Ceux qui ont vu à Bâle *la Passion* et le *Christ couché* ont compris l'Évangile; il s'est gravé dramatiquement dans leur imagination, par la main incisive, sûre et nette d'un maître parfait.

Peut-être que Holbein eût été assez surpris de lire nos modernes explications des textes évangéliques. Et toutefois, qui sait? Il y a dans ses Christ, sous le voile divin, une tristesse profondément humaine. C'est par là sans doute que son esprit pourrait rejoindre le nôtre dans la conscience moderne de l'Évangile. J'imagine même qu'il n'aurait pas lu sans quelque édification le volume que M. Scherer vient de publier sous le titre de *Mélanges de critique religieuse*[1]. Le nom de M. Scherer est connu et apprécié de tous ceux qui n'ont pas fait du protestantisme le synonyme d'absolutisme religieux; mais il est plus connu encore, j'imagine, des adversaires de l'auteur. M. Scherer est un logicien intrépide; il va dans son protestantisme aussi loin qu'on peut aller. — Mais peut-on aller trop loin? Un M. Poulain, ancien pasteur au Havre, aujourd'hui pasteur à Lausanne, est de cet avis, et dans une lettre insérée dans *l'Espérance*, journal religieux du pays de Vaud, il fulmine contre le libéralisme de ses confrères, tout en se disant libéral lui-même, un réquisitoire quelque peu brutal. M. Poulain pense charitablement qu'il serait temps de mettre à la porté de l'Église et de chasser des chaires où ils prêchent tous ceux qui ne croient plus, comme M. Poulain, à l'autorité *surnaturelle* des Évangiles. M. Coquerel fils, dans *le Lien*[2], lui a fait une loyale, une noble et courageuse réponse. M. Poulain ne s'est pas tenu pour battu et il a répliqué. Nouvelle Réplique de M. Coquerel. Cette polémique entre deux journaux qui représentent les deux pôles opposés du protestantisme, est extrêmement significative. Je la recommande à tous ceux qui, à un degré quelconque, s'intéressent au mouvement religieux. Elle accuse un schisme irrémédiable entre deux partis qui se divisent l'Église : le parti qui se dit orthodoxe, et celui qui, avec une franchise dont il faut lui tenir compte, se proclame lui-même hétérodoxe. Et pourquoi pas hérétique? C'est par les hérétiques en tout genre que le monde a marché. Au regard du judaïsme, Jésus prêchait l'hérésie tout en partant du judaïsme lui-même. Ainsi font aujourd'hui à l'égard de la doctrine chrétienne les

[1] Paris, Joel Cherbuliez, 1860.

[2] Voir les numéros des 20 octobre, 10 et 17 novembre. Voyez également la réponse de M. Martin Paschoud dans le *Disciple de Jésus-Christ*, numéro de novembre.

pasteurs qui remanient, dans leurs consciencieuses recherches, les documents que la tradition écrite a portés jusqu'à nous. On se demande de quel côté serait Jésus s'il vivait et prêchait dans nos temples. Pour moi, je n'en doute pas un seul instant : il serait du côté de l'hérésie, car il serait du côté de l'esprit qui vivifie contre la lettre qui divise et qui tue. Contre lui-même, s'il le fallait, il rejetterait le miracle pour prêcher l'autorité divine de la conscience; il en appellerait avec éloquence, pour raffermir le monde religieux vacillant, au grand instinct de l'humanité et à son constant effort vers la perfection. M. Poulain, incrusté quand même dans le rocher sablonneux de l'orthodoxie, pourrait se donner alors le facile plaisir de le réfuter sans le convaincre; car M. Poulain a raison : les hommes intelligents et courageux dont il incrimine jusqu'aux intentions ne sont plus dans l'Église; ils s'en consolent, je pense, car l'Église est en eux, l'Église universelle de la tolérance où le christianisme va grandir revêtu du génie de l'humanité, mais dépouillé du miracle; partout où ils prêcheront, ces hérétiques, que ce soit dans les limites d'un consistoire ou au delà, on se pressera autour de leur chaire affranchie pour les entendre. Les foudres de M. Poulain, qui continuera d'avoir trop raison contre lui-même, ne les atteindront pas; il pourra, sans danger pour personne, exercer dans l'Église les fonctions répressives dont il s'est revêtu spontanément.

Que M. Poulain cependant prenne garde à M. Scherer! C'est un rude champion, et qui pourrait bien mettre en poussière son édifiante orthodoxie. Il le pousserait dans ses derniers retranchements, car il ne semble pas beaucoup redouter pour lui-même les conséquences de sa manière de voir. Il obligerait peut-être M. Poulain à se faire catholique pour rester orthodoxe, en lui démontrant qu'il n'y a point de refuge pour l'autorité surnaturelle des Écritures qu'il invoque, hors l'infaillibilité de l'interprétation; et nulle infaillibilité de ce genre sans une autorité absolue, indiscutable, reconnue à un interprète collectif, soit pape, soit concile, soit pape et concile à la fois. M. Scherer s'en remet avec confiance au libre examen; il croit la conscience humaine d'accord en chacun avec les principes essentiels d'un christianisme dégagé des langes du miracle et de la légende. Si j'ai bien compris la pensée qui relie les différentes études qu'il nous offre aujourd'hui, c'est dans cette conviction qu'il faut chercher l'inspiration générale d'un livre où toute difficulté est abordée de front avec une loyauté parfaite, sans que nulle part les problèmes insolubles, catégoriquement posés, soient tournés au moyen d'une fantasmagorie de l'imagination. On ne saurait faire mieux d'ailleurs que de lire ce volume où chaque phrase porte sa pensée, et où la trame solide, parfois un peu lourde, de la forme accuse à chaque ligne un esprit substantiel et vigoureux.

La conscience se portant sa propre caution, la conscience à la fois libre de toute tutelle extérieure et asservie à elle-même, voilà l'outil avec lequel se reconstruira, en grande partie sur une base chrétienne, le monde moral et religieux. La conscience est naturellement religieuse; elle engendre la religion comme l'araignée file sa toile, comme la vigne produit le raisin. C'est elle qui a supporté, et c'est elle qui supportera jusqu'à la fin tous les édifices religieux. En réalité, il n'est aucun homme vraiment religieux, à quelque confession qu'il appartienne, dont cette conscience ne soit la garantie et le témoin. C'est par elle, c'est par son autorité inavouée ou inaperçue que s'introduit dans l'âme cette autorité qu'on appelle surnaturelle, appuyée ou non d'un organe d'interprétation proclamé infaillible.

Le christianisme orthodoxe et littéral descend au tombeau, mais c'est au moment où celui de l'esprit, affranchi du miracle, ressuscite glorieusement dans l'histoire. Que M. Poulain et d'autres s'enveloppent du suaire de la lettre morte; il y a du courage à mourir fidèlement avec ce qui meurt; mais il y en a plus à proclamer sans détour, en face des accusations du plus grand nombre et de la suspicion presque générale, l'avénement de ce qui s'efforce de naître.

« Laissez venir à moi les petits enfants, » disait le divin Maître. Ainsi dit également M. Louis Ratisbonne. Sa *Comédie enfantine* est une œuvre de piété paternelle. Nous lui souhaitons le meilleur, le plus large succès; écrit pour les enfants, et le plus souvent avec leur collaboration, — malheureusement pas toujours, — c'est aux enfants eux-mêmes qu'il faut en remettre le jugement. Critiques sévères, mais justes, M. Ratisbonne peut s'attendre de leur part à un jugement infaillible, quoiqu'ils n'appartiennent pas à la rédaction des *Débats*. Tout en me récusant ici sur le fond, je ne puis me dispenser de signaler dans cette œuvre un sentiment attendri de l'enfance, qui règne sous la forme souple et facile de la versification. On connaît sous ce rapport les qualités toutes littéraires de l'auteur; ses preuves sont faites, et en passant de *la Divine Comédie* à *la Comédie enfantine*, M. Ratisbonne n'a pas cessé de nous les faire apprécier.

Qu'il me soit permis de faire en passant mon compliment à l'éditeur. Il a fait merveille dans l'exécution typographique de ce volume, illustré, non sans distinction, par MM. Gobert et Froment. Mais il s'est dénoncé par là au monde; on a vu poindre sous M. Hetzel, éditeur, M. P. J. Stahl, le piquant et gracieux auteur de « Bêtes et Gens » et de tant d'aimables récits où circule doucement la veine de l'humoriste.

L'occasion est bonne, et je la saisis avec empressement, de recommander les « *Récréations instructives* » de M. Jules Delbrück[1]. Les petits enfants, et les grands aussi, comme nous le sommes tous un peu, y puiseront la science au milieu des récits et des images. Soyons sages, enfants petits et grands, pour récompenser de leurs peines l'auteur de *la Comédie enfantine* et l'auteur des *Récréations instructives!*

Le Théâtre-Français continue avec succès les représentations de la pièce de M. Camille Doucet : « *La Considération.* » Il est difficile de dire beaucoup de mal de cette pièce, il l'est également d'en dire beaucoup de bien. Les uns prétendent que son mérite principal est d'être écrite en vers, les autres que c'est là son principal défaut. Elle plaît à ceux-ci parce qu'elle prêche une douce morale, sans en appeler à un autre catéchisme qu'à celui des gens du monde et de leur honnêteté tempérée par le bon ton. Elle déplaît au contraire à ceux-là parce qu'ils n'aiment pas qu'on prêche sur la scène, même en bottes vernies et avec toutes les atténuations de la bonne compagnie. Quelques esprits mal faits trouvent que le titre est ce qu'il y a de mieux dans cette pièce pavée d'excellentes intentions, comme l'enfer, quoique peu infernale du reste. Enfin, il y en a qui, pour se tirer d'affaire, ne se plaisent ni ne se déplaisent à l'audition de cette œuvre, laquelle n'a peut-être à leurs yeux d'autre originalité que de leur offrir un rôle de jeune pensionnaire joué par mademoiselle Figeac. Pourquoi donc se vieillir ainsi aux yeux du public, et qu'est-ce qui nécessitait un pareil dévouement? La Comédie

[1] Chez C. Borrani.

française, si d'aventure elle manquait d'ingénuité, ne manque pas d'ingénues. Le public, bon prince d'ailleurs, pourrait bien se fâcher une autre fois.

On a fort bien inauguré la saison aux Italiens par la *Sonnambula* de Bellini et *il Matrimonio segreto* de Cimarosa. Voilà des fêtes pour l'âme qui en sont également pour l'oreille. Mais gare à M. Verdi; son génie va éclater comme une bombe au milieu de toutes ces discrètes, douces et spirituelles mélodies.

Y a-t-il rien de plus opposé que la musique du *Trovatore* et celle de l'*Orphée* de Gluck, qu'on a repris *in extremis* au Théâtre-Lyrique? Là, tout est mouvement et violence; ici, c'est la nature au repos, la beauté sculpturale, la beauté antique, si admirablement comprises par madame Viardot. On peut, tout en préférant ces régions plus élevées de l'art où la douleur devient sereine, où elle se calme et s'approfondit sans s'affaiblir, apprécier beaucoup aussi la passion en mouvement, et l'expression dramatique dont nécessairement elle doit se revêtir; mais il est bon de répéter que le bruit n'est pas la force, et que le mouvement n'est pas la course haletante, la course parfois frénétique à travers les traditions éternelles de l'art et du beau.

Je serais ingrat si j'oubliais de mentionner la séance musicale qui a eu lieu au Cirque, dans les premiers jours de ce mois, sous la direction de M. Chevé, menant — à la baguette — tout un bataillon de chanteurs des deux sexes à l'assaut de difficultés musicales improvisées. On ne peut juger qu'en profane des choses qu'on sait mal ou point du tout. Mais il est toujours permis d'affirmer, quand on assiste à des épreuves aussi concluantes, qu'une méthode est bonne qui produit de pareils résultats; et, s'il en faut augurer de la sorte, la méthode de MM. Galin-Paris-Chevé me semble mériter, elle aussi, les honneurs du suffrage universel.

Quiconque croirait qu'en ce jour on ne fait plus de poëmes épiques, se tromperait, et nous le renverrions au petit volume de madame la marquise de Saffray: « *Les Origines de Paris.* » Malheureusement, en matière de poëme épique, comme cela arrive en matière pénale, l'intention ne saurait être réputée pour le fait, et ce n'est pas assez, au regard de la critique, d'avoir, en 1860, entrepris de raconter en de fastueux alexandrins l'histoire de Clovis.

Charles Dollfus.

La librairie Plon vient de commencer la publication des *Œuvres complètes de madame Émile de Girardin*. C'est une bonne nouvelle que nous devions nous empresser de donner à nos lecteurs. Tous ceux — et assurément ils sont nombreux — qui se rappellent ces charmants *Courriers de Paris*, ces célèbres feuilletons du vicomte Charles de Launay dans le journal *la Presse*, seront heureux de les retrouver et de pouvoir raviver un de leurs plus charmants souvenirs de lecture. Et nous oserions presque leur promettre qu'ils y prendront plus de plaisir que la première fois, non moins par l'attrait qui précisément s'attache à tout bon et agréable souvenir, que par le contraste de la décadence où est tombé ce genre si essentiellement français, dans lequel madame de Girardin n'a du reste jamais pu être égalée. Elle y mettait tout : l'esprit le plus spontané et le plus imprévu, et toutes les qualités dont l'esprit ne peut se passer, s'il doit valoir quelque chose, et dont il ne doit être en quelque sorte que la fleur,

l'éclat, le sourire. Celui de madame de Girardin avait un fondement solide; il procédait d'une âme haute et d'un cœur généreux, comme on peut aisément le découvrir jusque dans ses causeries en apparence les moins sérieuses. Ceux qui ont eu le bonheur de la connaître le savent encore mieux.

Mais madame de Girardin n'a pas écrit que ces *Courriers de Paris*, et quand elle les commença, sa double renommée de poëte et de romancier était déjà établie sur des titres sérieux et qui gardent leur valeur. Plus tard, dans la pleine maturité du talent, elle aborda le théâtre et s'y consacra presque tout entière. Sans parler de plusieurs tentatives plus anciennes et moins heureuses, il suffit de rappeler *Cléopâtre; Lady Tartufe*, profonde étude qui s'est maintenue avec tant d'honneur au Théâtre-Français; un succès plus grand encore, une de ces œuvres heureusement trouvées, qui résument un écrivain, *La joie fait peur;* et enfin cette ravissante plaisanterie du *Chapeau de l'horloger*, une bagatelle, un rien dont la fine observation et le vif esprit de madame de Girardin ont fait un petit chef-d'œuvre.

Le théâtre tout entier a paru dans un des volumes qui sont publiés. L'autre est composé de la moitié des *Courriers de Paris*. L'édition tout entière en aura six. C'est une édition définitive et complète, à laquelle l'imprimerie Plon a mis tous ses soins, ce qui est tout dire.

A. N.



CH. DOLLFUS. — A. NEFFTZER.

PARIS. TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON, 8, RUE GARANCIÈRE.

LE LAMAÏSME.

Die lamaische Hierarchie und Kirche (La Hiérarchie et l'Église lamaïques), par C. Fried. Koeppen.
— Berlin, 1859; 1 vol. in-8° de viii et 407 pages.

PREMIER ARTICLE.

Le bouddhisme a été la première religion qui, s'élevant au-dessus des préjugés de castes et des vanités nationales, s'est adressée à tous les hommes sans distinction de races et de climats. Tandis que le brahmanisme excluait de son sein, avec le scrupule le plus sévère, tout homme dans les veines duquel le sang arien ne coulait pas dans toute sa pureté; que le mazdéisme, partageant l'humanité tout entière en deux camps ennemis, ne voyait que des ennemis à repousser ou à détruire dans ceux qui appartenaient à une autre famille que celle d'Ormuzd; qu'ailleurs encore, même en des lieux où la raison avait atteint un haut degré de développement, on déclarait les autres peuples incapables de culture et destinés par la nature à l'esclavage[1], Çakyamouni appela tous les mortels à la délivrance du mal, fonda une religion qui, dans sa pensée et dans celle de ses disciples, était destinée à sauver, non pas une caste ou une nation privilégiée à l'exclusion de toutes les autres, mais la race humaine tout entière, et jeta les bases d'une Église universelle, dans le sens le plus large du mot.

[1] Aristote, *la Politique*, liv. I, ch. v.

Une religion qui, selon l'expression du Bouddha, était une loi de grâce pour tous, ne pouvait manquer d'inspirer à ses partisans une immense ardeur de prosélytisme, et nous voyons en effet que ce sentiment anima de bonne heure le bouddhisme. Si l'on excepte le christianisme, il n'est pas de religion qui ait eu de plus nombreux missionnaires, qui ait été prêchée dans autant de contrées diverses et dans des pays plus lointains[1]; il n'en est point aussi qui se soit établie sur une plus grande étendue de la surface de la terre[2].

Mais, en rayonnant au loin, le bouddhisme subit nécessairement des modifications de diverses natures. La race jaune, en particulier, au milieu de laquelle il a pris une grande extension, ne put adopter une doctrine religieuse née sous un autre ciel et au sein d'une race fort différente, sans la traduire, si je puis ainsi dire, à sa manière, sans l'adapter à ce qu'on pourrait appeler les catégories distinctives de sa nature intellectuelle et morale. Cette circonstance, jointe à quelques autres qui seront indiquées plus loin, lui a donné dans la haute Asie un caractère tout autre que celui qu'il a pris en d'autres lieux. C'est dans le Tibet qu'il a revêtu la forme la plus extraordinaire, comme aussi la plus éloignée de la conception première de son fondateur. Sous les deux rapports, sous le dernier surtout, le lamaïsme, — c'est sous ce nom qu'on désigne le bouddhisme tibétain, — mérite de fixer l'attention. Par un rare concours de circonstances, toutes les vicissitudes que peut traverser une idée religieuse se trouvent réunies dans l'histoire de son établissement et de son développement, et l'on chercherait peut-être vainement ailleurs un exemple plus intéressant de la manière dont une religion peut se modifier, non-seulement en descendant le cours des âges, mais encore en passant d'un peuple à un autre peuple.

Il n'y a pas encore trente ans qu'on ne savait du lamaïsme que ce qu'on pouvait en apprendre dans les récits peu explicites des rares voyageurs et des quelques missionnaires qui, depuis le treizième siècle jusqu'à la fin du siècle dernier, avaient visité le Tibet ou les contrées voisines. Alex. Csoma de Körös est le premier qui ait rapporté du Pays de la neige, où il avait fait un long séjour, des documents positifs sur sa religion, sa langue et son histoire. Depuis ce moment, de nombreux orientalistes, en France, en Allemagne

[1] Eug. Burnouf, *Introd. à l'histoire du bouddhisme indien*, p. 235 et s *Le Bouddhisme*, trad. de A. Weber par M. Baudry, dans la *Revue germanique*, t. IV, p. 150 et 151.

[2] *Le Bouddhisme*, *Revue germanique*, t. IV, p. 156-159.

Russie, ainsi que des voyageurs de cette dernière nation, ont jeté de nouvelles lumières sur un sujet naguère encor si obscur. Ces savants travaux ont été mis à contribution par M. Kœppen qui, les complétant par ses propres recherches, a tracé dans le second volume de son *Histoire du bouddhisme* un tableau plein d'intérêt de la hiérarchie et de l'église lamaïques. Je vais essayer, en prenant cet ouvrage pour guide, de donner une idée générale de cette forme religieuse qui règne dans le Tibet, la Mongolie, la Mandchourie et une partie de la Russie d'Asie, et qui est encore si peu connue parmi nous.

I.

Le Tibet a dû au bouddhisme non-seulement sa civilisation, mais encore une place dans le mouvement général de l'histoire. Autant qu'on en peut juger par quelques rares données, ses habitants, avant leur conversion à la religion du Bouddha, ne s'élevaient pas au-dessus de l'état sauvage. Il suffirait pour le prouver de rappeler que deux coutumes atroces, les sacrifices humains et l'anthropophagie, étaient usitées parmi eux. Relégués dans les hautes vallées de leur pays alpestre, ils n'avaient aucuns rapports avec les peuples voisins, auxquels ils restèrent longtemps inconnus. On assure que les annales chinoises ne font aucune mention du Tibet avant le sixième ou le septième siècle.

C'est vers cette époque que le bouddhisme y fut introduit. Il y vint à la fois de deux côtés, de la Chine et du Népâl. Ce grand événement s'accomplit sous le règne d'un de ces hommes privilégiés qui, d'un amas de tribus sauvages, réussissent à faire un peuple. Le chef d'un des clans épars dans les montagnes du Tibet parvint, vers l'an 630, à soumettre tous les autres à ses lois. Dès qu'il se vit à la tête d'une multitude puissante, il continua ses conquêtes et porta ses armes chez les peuples voisins. Les frontières occidentales de la Chine et une partie du Népâl et d'Assam tombèrent successivement sous sa domination. L'empereur de la Chine fut obligé de traiter avec lui. Pour rendre l'alliance plus solide, il lui donna une de ses filles en mariage. La jeune princesse, se regardant, non sans quelque apparence de raison, comme la victime de combinaisons politiques, ne consentit à se rendre auprès du barbare auquel on la livrait, qu'à la condition de pouvoir rester fidèle à son culte, et d'apporter avec elle les écrits sacrés et

une statue merveilleuse du Bouddha. Quelque temps après, un roi du Népâl acheta la paix au même prix, et sa fille apporta également dans le Tibet les livres sacrés des bouddhistes et une autre statue de Çakyamouni.

S'il faut en croire la légende, ces deux statues étaient du nombre de celles qui, faites du vivant du Bouddha, avaient été destinées à servir de modèles à toutes les autres que la piété et la reconnaissance des fidèles élèveraient, dans les siècles suivants, au maître vénéré qui avait enseigné la voie du salut. Elles étaient pleines de vertus miraculeuses, dont elles donnèrent bientôt une preuve éclatante. Pour les honorer, le vainqueur tibétain ordonna qu'on leur construisît deux temples dans le lieu même où il avait fixé sa résidence, et qui est devenu plus tard la capitale du Tibet. Les démons unirent leurs efforts pour arrêter les travaux. Tous les matins on trouvait renversés les pans de muraille élevés la veille; les deux images divines mirent un terme à cette impie opposition : d'un regard elles réduisirent en cendres l'arbre sous lequel s'abritaient les esprits du mal, et chassèrent au loin leurs infernales cohortes.

Le sens de cette légende n'est pas difficile à saisir. Elle nous représente la lutte de la religion nouvelle et de l'ancien culte des esprits des tribus tibétaines, et le triomphe de la première sur les antiques superstitions. Et en effet le roi, cédant sans doute aux pieuses exhortations de ses deux épouses, embrassa le bouddhisme et travailla avec zèle à le répandre autour de lui.

Rong-Tsan-Gam-po (en chinois Lung-dzan ou Lun-tsang), — tel était le nom de ce prince qui fit lever le soleil de la religion sur les sombres Pays de la neige, — occupe naturellement une des premières places dans l'hagiologie du bouddhisme tibétain; sa vie est ornée d'un nombre infini de miracles. Dès sa naissance, qui eut lieu vers le commencement du septième siècle, de nombreux prodiges annoncèrent ses hautes destinées. La terre trembla six fois; tous les bouddhas le bénirent; tous les bôdhisattvas lui souhaitèrent une éternelle prospérité, et les dieux firent pleuvoir des fleurs sur son berceau. Il apporta, en venant au monde, tous les signes de la perfection; l'image du Bouddha amitâbha était même empreinte sur son front. Comment sa venue au monde n'aurait-elle pas été annoncée par une joie universelle? Rong-Tsan-Gam-po n'était rien de moins qu'une incarnation du Bôdhisattva avalokitcêvara, le patron du Pays de la neige.

L'Église bouddhique du Tibet n'a pas été plus avare de ses témoignages de reconnaissance envers Wen-tsching et Bribsoun, les deux

épouses de ce grand prince; elle les a placées également au nombre des êtres divins. Ces deux mères spirituelles du Pays de la neige ont été désignées l'une par le nom de Glorieuse Mère Blonde (*Tsaghan-Dâra-Eke*), et l'autre par celui de Glorieuse Mère Brune (*Neghon-Dâra-Eke*). Ce nom de *Dâra-Eke*, Glorieuse Mère, appartient à l'épouse de Çiva. Les deux femmes de Rong-Tsan-Gam-po ont donc été identifiées avec la Grande Déesse par la légende tibétaine, ou du moins présentées comme ses incarnations. Si Kâli a été ainsi dédoublée, c'est qu'elle joue dans la mythologie indienne un double rôle. Sous un rapport elle est une divinité terrible, présidant à la mort, et alors elle est la Glorieuse Mère Blanche, et sous un autre une divinité bienfaisante, présidant à l'amour, et alors elle est la Glorieuse Mère Noire. Chacune des deux femmes du roi tibétain représente un des côtés de l'épouse de Çiva[1].

Cette identification de Wen-tsching et de Bribsoun avec Kâli, aussi bien que la doctrine de l'incarnation des êtres divins dont le bouddhisme tibétain fit l'application à Rong-Tsan-Gam-po et à ses deux épouses, indiquent clairement que la doctrine de Çakyamouni, quand elle fut apportée dans le Tibet, était fort loin de sa pureté primitive et avait subi des modifications nombreuses et profondes. Rien de semblable n'aurait pu avoir lieu dans le bouddhisme primitif, qui ne connaissait pas les incarnations, et qui aurait repoussé toute alliance avec un culte tel que le çivaïsme. Il faudrait être bien étranger à l'histoire des religions, bien ignorant des lois qui en régissent la marche, si, sur la foi des légendes, on rapportait à Çakyamouni toutes les conceptions qui se sont couvertes de son nom, et si l'on se refusait à distinguer avec soin les altérations successives que son enseignement a subies, soit par le cours des âges, soit par les antécédents religieux des peuples divers qui se sont peu à peu déclarés ses disciples.

A travers l'obscurité qui plane encore sur l'histoire du bouddhisme, il est impossible de ne pas voir qu'il a passé par trois phases bien distinctes. La première, qui est commune au bouddhisme du nord et à celui du midi, et qu'on pourrait appeler l'âge des pères de l'Église bouddhique, s'étend depuis l'origine de cette religion jusqu'au troisième concile, réuni à Patalipoutra, 318 ou 335 ans après la mort de Çakyamouni. La tendance et l'esprit qui la distinguent semblent s'être conservés avec plus ou moins de pureté dans le système appelé

Kœppen, *Die Religion des Buddha*, t. II, p. 62, 65 66.

Hînayâna (le petit véhicule[1]). Des deux suivantes qui ne sont propres qu'au bouddhisme du nord, — et c'est de celui-là seul qu'il peut être question ici, — l'une est caractérisée par le *Mahâyâna* (le grand véhicule)[1], système qui se rattache au nom du célèbre Nâgârdjouna, et qui fut sanctionné dans un quatrième concile tenu dans le nord[2], et inconnu aux bouddhistes singalais; l'autre, qui s'ouvre vers le second siècle de l'ère chrétienne, est marquée par la doctrine mystique (*Iôgâtschâra*), rapportée au religieux Asanga ou Açamgha, et contenue dans les écrits connus sous le nom de Tantras[3].

Le bouddhisme de la première époque n'est qu'une doctrine morale, du moins dans la bouche de Çakyamouni. Ses disciples, non pas probablement ses disciples immédiats, mais ceux qui étaient séparés de lui par quelques générations, purent bien déjà essayer de la combiner avec le système Sankhya, qui leur sembla propre à lui servir de base pour les besoins de l'enseignement et de la discussion avec les écoles brahmaniques. Mais le maître s'était proposé avant tout d'indiquer les moyens par lesquels il est possible à l'homme de s'affranchir des maux inséparables des conditions de l'existence actuelle. « Il ne sert de rien, disait-il lui-même, de savoir que la » suprême intelligence est sans attributs et sans marques distinctives; » mais il est d'une bien plus grande importance de veiller sur la » conduite du cœur[4]. » Eug. Burnouf a parfaitement indiqué cet esprit de l'enseignement de Çakyamouni, dans lequel domine, comme il le fait remarquer, la morale pratique. « Je parle ici en particulier, ajoute-t-il, du bouddhisme qui me paraît être le plus ancien, du bouddhisme humain, si j'ose ainsi l'appeler, qui est presque tout entier dans des règles très-simples de morale, et où il suffit de croire que le Bouddha fut un homme qui parvint à un degré d'intelligence et de vertu que chacun doit se proposer comme l'exemple de sa vie. Je le distingue à dessein de cet autre bouddhisme des bouddhas et des bôdhisattvas de la contemplation, et surtout de celui d'Adibound-

[1] Le terme « véhicule » se retrouve aussi bien dans le bouddhisme du midi que dans celui du nord. L'origine et le sens de cette expression métaphorique sont faciles à saisir. Le bouddhisme se propose de conduire toutes les créatures de la mer agitée de la douleur et de la mort au rivage de la délivrance, au port du repos. Sa doctrine est le moyen de transport, la barque, le véhicule dont l'homme doit se servir pour ce voyage. Kœppen, *ibid.*, t. II, p. 14.

[2] Dans le couvent Djâlandhara, dans le Cachemire, sous le règne de Kanischka.

[3] Kœppen, *Die Religion des Buddha*, t. I, p. 199.

[4] *Mélanges asiatiq. de Saint-Pétersbourg*, t. I, p. 442.

dha, où les inventions théologiques rivalisent avec ce que le brahmanisme moderne a conçu de plus compliqué[1]. »

Le bouddhisme des bouddhas et des bôdhisattvas de la contemplation forme le second âge de la religion de Çakyamouni. A la simplicité primitive a succédé à la fois une mythologie compliquée, une cosmogonie bizarre, une métaphysique subtile, en même temps qu'un esprit cénobitique prononcé et une discipline ecclésiastique détaillée. Au bouddha Çakyamouni, on a associé deux ou trois autres bouddhas qui ont apparu sur la terre avant lui, et un dernier qui doit apparaître à la fin de ce kalpa. Autour de ces êtres divins, création de la fantaisie, se groupaient, comme pour leur former une cour, des myriades de bôdhisattvas, leurs disciples, leurs émanations ou les aspirants à leur dignité suprême[2].

C'est ici pour la première fois qu'on trouve exposée dans son ensemble cette métaphysique qui cherche à remonter jusqu'à l'être premier par une série d'êtres de plus en plus simples, métaphysique qu'on a fort gratuitement attribuée à Çakyamouni, ou du moins qu'on lui a fait emprunter au Sankhya. Enfin c'est encore ici pour la première fois qu'apparaît dans le bouddhisme la théorie des incarnations des bouddhas et des bôdhisattvas dans des êtres humains[3], théorie qui trahit, aussi bien que la métaphysique panthéiste dont il vient d'être question, une origine brahmanique. Evidemment pendant cette période, le brahmanisme a envahi le bouddhisme; il s'est opéré une fusion de ces deux tendances, ennemies dans le principe.

Les écrits dans lesquels est exposé ce nouveau bouddhisme sont les Sûtras, ouvrages qui, d'après les autorités népâlaises, renferment tout ce qu'ont dit les bouddhas imaginaires associés au bouddha historique, Çakyamouni. Ces livres[4], attribués à celui-ci, lui sont de beaucoup postérieurs; c'est là un fait acquis sur lequel il ne reste plus l'ombre même d'un doute. Les plus développés d'entre eux, ceux qui appartiennent au second âge du bouddhisme, sont dans le plus étroit

[1] Eug. Burnouf, *Introd. à l'hist. du bouddhisme indien,* p. 335-337. Kœppen, *ibid.*, t. I, p. 124 et 125.

[2] Le bôdhisattva est celui qui possède l'essence de la bôdhi, ou de l'intelligence d'un Bouddha. Eug. Burnouf, *ibid.*, p. 110. Il doit devenir à son tour un bouddha, et sous ce rapport on peut voir en lui un *buddha designatus*. Kœppen, *ibid.*, t. II, p. 18.

[3] L'incarnation d'un bouddha ou d'un bôdhisattva est tout autre chose que la renaissance de l'homme qui reparaît dans un nouveau corps, jusqu'à ce qu'il soit parvenu à la perfection ou à la délivrance.

[4] Eug. Burnouf, *ibid.*, p. 36, 99-102.

rapport avec le système du grand véhicule (*Mahâyâna*), ou, pour mieux dire, c'est ce système qui est exposé dans ces écrits [1].

Ce fut ce bouddhisme mahâyânique, si l'on me permet cette expression, qui fut apporté dans la Chine vers le milieu du premier siècle de l'ère chrétienne et qui y domine encore. On sait avec quel dédain le pèlerin bouddhiste Hiouen-thsang reproche aux partisans du petit véhicule de ne pas savoir s'avancer jusqu'à la métaphysique. Il n'est pas éloigné de les prendre pour des esprits obtus, incapables de comprendre la sublimité de ses doctrines [2]. Le Mahâyâna prit dans la Chine les formes arides d'une scolastique sans vie, et la discipline monacale qui se rattache à ce système, et qui dut séduire l'esprit essentiellement pratique et ami des minuties des habitants de l'Empire du milieu, y donna naissance à un ascétisme réglementé, à une sorte de piété formaliste et machinale. Si la roue à prières [3], que nous retrouverons plus tard dans le Tibet, ne fut point inventée en Chine, ce que j'ignore, on peut croire du moins qu'elle y atteignit toute sa perfection.

Tel fut le bouddhisme que Wen-tsching apporta avec elle dans le Pays de la neige, quand elle épousa Rong-Tschan-Gam-po. Autre était le bouddhisme qui arriva du Népâl dans le Tibet avec Bribsoun. Celui-ci appartient au troisième âge et est encore bien autrement mélangé de doctrines étrangères que le précédent.

La collection des livres religieux du Népâl renferme une série d'écrits qui manquent à celle des bouddhistes singalais, et qui donnent au bouddhisme du nord un caractère distinctif. Ce sont les Tantras, ouvrages dans lesquels on trouve à la fois le culte impur et grossier des personnifications du principe femelle, tel qu'il est admis parmi les çivaïtes [4], et une sorte de science magique, enseignant les cérémonies et les formules parmi lesquelles les divinités se sont engagées à se rendre aux vœux de leurs superstitieux adorateurs [5]. « Nulle part, dit Eug. Bur-

[1] Eug. Burnouf, *ibid.*, p. 113 et suiv., 122 et suiv., etc.

[2] Les partisans du grand véhicule ont toujours professé un orgueilleux dédain pour les disciples du petit véhicule. Dans une discussion qui eut lieu entre les deux écoles en présence de Kanischka, Vasoubandhou, soutien du mahâyâna, jeta ces paroles méprisantes à la face des arhats (les hommes qui ont atteint la perfection dans la secte du petit véhicule) : « Je me soucie aussi peu de l'affranchissement de l'étude (du rang d'arhat) que d'un vil crachat; ma seule ambition est d'obtenir le fruit du bôdhi. Je ne marche pas dans les petits sentiers. » Hiouen-thsang, *Mémoires sur les contrées occidentales*, t. I, p. 173.

[3] *Journal asiatiq.*, 1847, t. II, p. 462.

[4] Eug. Burnouf, *Introd. à l'hist. du bouddhisme indien*, p. 546.

[5] Eug. Burnouf, *ibid.*, p. 538 et 539.

nouf, le bouddhisme n'est réduit à des proportions plus humaines et à des conditions d'une pratique en général plus facile que dans ces livres. Il ne s'agit plus, ainsi que dans les Sûtras anciens, de se préparer, par l'exercice de toutes les vertus, à remplir un jour les devoirs d'un bouddha. Il suffit de tracer une figure, de la diviser en un certain nombre de compartiments, d'y dessiner ici l'image d'Amitâbha, le bouddha d'un monde fabuleux comme lui; là celle d'Avalôkitêçvara, le fameux bôdhisattva, saint tutélaire du Tibet; ailleurs celles de quelques divinités femelles aux noms singuliers et aux formes terribles; et le dévot s'assure la protection de ces divinités qui l'arment de la formule magique ou du charme que possède chacune d'elles. Pour des esprits grossiers et des ignorants, de tels livres ont certainement plus de valeur que les légendes morales des premiers temps du bouddhisme. Ils promettent des avantages temporels et immédiats; ils satisfont enfin à ce besoin de superstitions, à cet amour des pratiques dévotes par lequel s'exprime le sentiment religieux en Asie, et auquel ne répondait qu'imparfaitement la simplicité du bouddhisme primitif[1]. »

Ce n'est pas seulement ici un simple développement de la doctrine de Çakyamouni; ce n'en est pas même une altération plus ou moins superficielle. Dans les Tantras du Népâl, les pratiques et les formules spécialement relatives aux divinités femelles occupent d'ordinaire deux fois autant de place, d'après Eug. Burnouf, qui en avait fait un examen suivi, que tous les éléments purement bouddhiques réunis ensemble; et parmi ces éléments mêmes, celui qui se montre le plus rarement, c'est le nom de Çakyamouni, qui n'est guère cité que comme maître, ainsi qu'il l'est dans tous les Sûtras. De sorte que si les Tantras ne se fussent pas donnés pour des livres émanés de la prédication de Çakyamouni, son nom aurait bien pu n'y pas paraître, remplacé qu'il eût été par ceux des bouddhas surhumains dont l'existence et les qualités merveilleuses satisfont bien mieux la superstition[2].

C'est ce bouddhisme si profondément défiguré qui fut apporté du Népâl dans le Tibet. D'autres éléments, d'une origine bouddhique plus pure, furent, il est vrai, introduits aussi dans le Pays de la neige. Mais, dans le principe, ce fut sous la forme tantrique que le bouddhisme y fut connu; ce système y domina même pendant des siècles. Eug. Burnouf reconnaît que la littérature des Tantras y prit des développements considérables[3]; et s'il est vrai que les Tibétains mirent de

[1] Eug. Burnouf, *ibid*, p. 523 et 524.
[2] Eug. Burnouf, *ibid.*, p. 545 et 546.
[3] Eug. Burnouf, *ibid.*, p. 638 et 639.

côté ce genre d'écrits dans la classification la plus générale de leurs livres religieux, et qu'ils les distinguèrent des Sûtras (*Mdo* en tibétain) ou des livres dérivés de l'enseignement de Çakyamouni [1], ce ne fut qu'à la suite de la réformation opérée au quinzième siècle par Tsong-Kha-pa contre le système tantrique, en faveur du système des Sûtras.

Cette religion, si fortement empreinte de magie, reçut encore de nouvelles altérations dans ce sens, en se répandant dans le Tibet. Comme tous les cultes étrangers qui s'implantent dans des lieux différents de ceux où ils ont pris naissance, elle fut obligée, pour se faire accepter, de faire des concessions aux superstitions déjà établies au milieu des Tibétains. Il y eut des compromis inévitables entre la religion nouvelle et la religion ancienne. Or la religion antérieure du Pays de la neige ne consistait guère qu'en une sorte de magie [2]. Les prêtres n'étaient pas autre chose que des sorciers conjurant les esprits, principalement les esprits de l'air et les esprits des montagnes. Ce schamanisme, qui se maintient encore, à ce qu'on assure, dans quelques vallées reculées du Tibet inférieur, laissa de nombreuses empreintes dans le bouddhisme tibétain [3]. Les saints personnages de la légende du Pays de la neige tiennent toujours par quelque côté du sorcier. La réaction de Tsong-Kha-pa contre le bouddhisme tantrique ne put pas même leur enlever ce caractère [4].

II.

Quelques concessions que le bouddhisme fît dès le principe aux antiques superstitions, il ne triompha dans le Tibet qu'après une lutte qui dura des siècles. Ce furent cependant, à ce qu'il paraît, moins les formes religieuses nouvelles qu'il apportait, que les modifications de la vie sociale qu'il entraînait à sa suite, qui soulevèrent la plus vive opposition. Rong-Tsan-Gam-po n'établit pas, en effet, seulement un culte différent de celui auquel les habitants du Pays de la neige étaient habitués. Il érigea en code de lois un ouvrage bouddhique apporté de

[1] Eug. Burnouf, *ibid.*, p. 522.

[2] Elle était désignée par le nom de *Bon*, mot que Schmidt et Klaproth rapportent à *dpon*, seigneur.

[3] Kœppen, *ibid.*, t. II, p. 44-47, 260-262.

[4] Kœppen, *ibid.*, t. II, p. 262.

l'Inde[1]. Il fit plus encore pour la culture morale de son peuple. Il encouragea l'agriculture, fit ouvrir des routes, construire des ponts, creuser des canaux destinés à recevoir les torrents qui, se précipitant des montagnes, portaient autrefois la désolation dans les vallées. Par ses soins, on alla chercher dans la Chine la vigne et le ver à soie. Des poids et des mesures furent fixés pour tous ses États. Un alphabet tibétain fut composé sur le modèle de l'écriture divine (le dêvanagâri) par Thu-mi-nam-bhota, qu'il avait envoyé dans ce but dans l'Inde. Des écoles furent fondées; les jeunes gens des familles nobles furent obligés de les fréquenter; ceux qui s'y distinguaient allaient ensuite compléter leur éducation dans les établissements savants de la Chine. Enfin, il travailla à répandre parmi ses sujets le respect des parents, la pitié pour les vieillards et les infirmes, la douceur des mœurs, la sobriété, la pudeur, la chasteté, la bonne foi dans les transactions[2].

Par ces institutions, ce prince que M. Kœppen appelle avec raison le Charlemagne du Pays de la neige, fut certainement le bienfaiteur du Tibet[3]. Mais ces sages mesures ne pouvaient être appréciées par des peuplades barbares; elles les gênaient dans leur sauvage liberté; elles contrariaient des habitudes invétérées. On aurait accepté peut-être sans de grandes difficultés le bouddhisme magique et mythologique de Népâl. Quelques superstitions de plus ou de moins, c'était de peu de conséquence. Mais changer de manière de vivre, c'était un sacrifice insupportable pour des hommes attardés aux derniers degrés de la civilisation. Il fallut cependant courber la tête devant un prince énergique et puissant. Malheureusement ses successeurs immédiats n'héritèrent ni de son génie, ni même de son caractère, et les progrès du bouddhisme s'arrêtèrent pendant leurs règnes.

Le quatrième ou le cinquième de ses successeurs, Khri-Rong-De-Tsan, reprit avec vigueur l'œuvre de son aïeul. Pendant sa minorité, les grands du royaume avaient laissé la religion nouvelle à la merci des partisans de l'ancienne. Les livres saints avaient été dispersés; les deux statues miraculeuses du bouddha jetées hors de Lhassa; une d'elles avait été même enfouie. Par dérision de la doctrine bouddhique, qui

[1] M. Kœppen conjecture que cet ouvrage était le *Samatog* (le Vase ou la Cassette), sorte de manuel de morale. *Ibid.*, t. II, p. 60.

[2] Kœppen, *ibid*, t. II, p. 64, 65.

[3] S'il fallait déterminer, dans les institutions dues à Rong-Tsan-Gam-po, la part d'influence qui revient à chacune de ses deux femmes, il conviendrait probablement d'attribuer à la Chinoise celles qui regardent l'administration et la culture générale, et à la Népâlaise celles qui se rapportent à la religion.

interdit formellement de mettre à mort des créatures animées, le grand temple de La-brang avait été converti en abattoir. Ces impiétés avaient eu naturellement pour effet une foule de calamités publiques qui n'en étaient que la juste punition. La sécheresse et par suite la famine avaient entre autres manifesté la colère divine; les incrédules étaient restés sourds à ces avertissements. En montant sur le trône, Khri-Rong-De-Tsan [1] mit un terme à ces débordements. Les coupables ministres reçurent la peine de leurs crimes; les images saintes furent ramenées dans les temples purifiés, et le pieux monarque se consacra tout entier au triomphe d'une religion qui devait faire le salut de son peuple.

Pour assurer le succès de sa sainte entreprise, il appela de l'Inde un grand nombre de docteurs. Çanta Raxita [2] tenait le premier rang parmi ces hommes éminents. Ses efforts, soutenus de ceux de ses compagnons, ne purent vaincre cependant les démons, anciennes divinités du Pays de la neige, ou pour parler le langage de l'histoire, ne purent ni convaincre, ni réduire au silence les partisans de la religion antérieure. Il conseilla alors au roi de faire venir d'Udayâna [3] le célèbre et puissant Padma-Sambhava. Ce saint personnage se rendit aussitôt à cet appel, et, après avoir mis en fuite les démons qui essayèrent vainement de le faire périr dans les gorges de l'Himalaya, il contraignit les esprits des dragons et des géants du Tibet à ne plus opposer d'obstacle à la propagation de la vérité [4].

Padma-Sambhava apparaît, dans la légende tibétaine, moins sous les traits d'un prédicateur que sous ceux d'un magicien. Il venait d'un pays qui a toujours passé dans le Tibet pour la terre classique des sorciers et des enchanteurs, et dans lequel la doctrine de Çakyamouni avait été profondément altérée par le çivaïsme. Le bouddhisme, que ce nouvel apôtre apporta avec lui, était par conséquent analogue à celui qui avait été introduit dans le Tibet par la princesse népâlaise Bribsoun, et l'autorité de Padma-Sambhava ne put que fortifier les tendances magiques de la religion du Pays de la neige. Aussi tous ceux de ses disciples dont le chroniqueur mongol, Sanang-Setsen, nous a conservé les noms et raconté les vertus, ne diffèrent-ils en rien des magiciens. C'est Okthangoin-Dschirüken, qui pouvait voyager sur un rayon

[1] Il régna de 740 à 786, d'après la chronologie de Csoma.

[2] Il était de Sachora, ville du Bengale, d'après Csoma et Schmidt, *Tibet Lexicon*, p. 501.

[3] Udayâna est le Kaferistan actuel.

[4] Kœppen, *ibid.*, t. II, p. 67 et 68.

de soleil; Bogda-Dschnâna, qui plantait un pieu dans un rocher; Dalaï-ilaghuksan-Belgebiligun-Dakini, qui savait rappeler les morts à la vie; Ilaghuksan-Oyotou qui transmutait les cadavres en or; Tsok-Sali-Dabchurlaksan qui lisait dans les pensées intimes des hommes; Toktu-Arssalan, qui faisait à son gré remonter les fleuves vers leurs sources, etc. L'art des conjurations faisait évidemment le fond de leur enseignement religieux; mais de la morale et de l'ascétisme qui est le caractère essentiel du bouddhisme primitif, il n'en était guère question [1].

Cependant, dès cette époque, le bouddhisme tibétain fut troublé par des dissensions intestines. Ho-schang, entre autres, soutint des doctrines peu en harmonie avec celles de l'ensemble des docteurs de la religion bouddhique [2]. Vaincu dans une discussion publique, en présence du roi, par le savant indien Kamalaûha, il dut quitter le Pays de la neige. Il paraît cependant que ses opinions ne disparurent pas avec lui, et qu'elles se conservèrent parmi des religieux qui vivaient dans la solitude. On prétend que son nom est encore en vénération auprès d'un grand nombre d'ermites.

Quel était le point dogmatique qui séparait Ho-schang du reste des religieux tibétains?

Georgi prétend que le docteur dissident fut condamné pour avoir fondé l'ordre des ermites (Ri-ghro-pa) qui, quoique vivant dans la solitude, peuvent se marier et avoir une famille [3]. La vénération que les solitaires ont conservée pour sa mémoire donnerait quelque vraisemblance à cette hypothèse, si ce fait ne pouvait recevoir une solution plus probable. On peut supposer en effet avec quelque vraisemblance que ceux de ses disciples qui ne voulurent pas ou ne purent pas quitter le Tibet, furent contraints d'aller se cacher dans des lieux écartés. La fondation de la vie érémitique aurait été ainsi, non la cause, mais la conséquence de la défaite et de l'expulsion de Ho-schang.

D'après A. Rémusat, il aurait été condamné pour avoir enseigné le

[1] Kœppen, *ibid.*, t. II, p. 69-71.

[2] Ho-schang n'est pas un nom propre; c'est le terme par lequel on désigne en Chine les moines bouddhistes. Le surnom de religieux chinois, par lequel le personnage dont il question ici nous est connu, semble indiquer qu'il était d'origine chinoise, ou plus vraisemblablement qu'il avait été élevé dans quelque couvent chinois. C'est probablement de la Chine qu'il apporta les doctrines qui soulevèrent contre lui les religieux tibétains. Ces doctrines ne pouvaient être que celles du mahâyâna (grand véhicule), qui dominaient parmi les bouddhistes chinois. Il y a là une induction en faveur de l'hypothèse de M. Kœppen dont je vais bientôt parler.

[3] Georgi, *Alphabetum tibetanum*, p. 225 et 505.

grand véhicule (*Mahâyâna*), tandis que dans les couvents bouddhistes du Tibet on était attaché au petit véhicule (*Hinâyâna*). Il resterait à prouver qu'en effet le petit véhicule dominait à cette époque parmi les bouddhistes tibétains, et je ne crois pas que le savant sinologue français ait pu établir ce fait.

L'hypothèse présentée par M. Kœppen me paraît infiniment préférable. D'après lui, Ho-schang se serait élevé, en s'appuyant sur le *Mahâyâna* (le grand véhicule) contre les Tantras qui faisaient le fond de la croyance des religieux du Tibet. Son enseignement aurait donc été un premier pas en arrière, un commencement de retour de la forme magique du bouddhisme des Tantras, à la forme monacale et méthaphysique du bouddhisme des Sûtras, une première entreprise pour épurer et débarrasser la religion bouddhique des éléments çivaïtes et schamaniques qui, à son troisième âge, l'avaient si profondément altérée. Cette opposition aux vues que Padma-Sambhava avait décidément fait triompher dans les couvents du Tibet, pourrait être ainsi considérée comme un prélude imparfait de la réforme que prêcha plus tard Tsong-Kha-pa, réforme qui réussit trop facilement pour n'avoir pas eu des antécédents, et pour n'avoir pas été préparée de longue main. Ho-schang aurait été un des précurseurs du moine d'Amdo, le Jean Huss tibétain du Luther du bouddhisme [1].

Il est probable que des débats de ce genre durent agiter plus d'une fois ce qu'on pourrait appeler le moyen âge de l'histoire du Tibet. Il paraît cependant qu'ils ne ralentirent pas les progrès du bouddhisme, favorisé constamment à cette époque par les rois, mais bien éloigné encore d'être franchement adopté comme religion nationale. Le successeur de Khri-Rong-De-Tsan fut un fervent partisan du culte bouddhique. Son petit-fils, Ral-pa-Tschan, qui monta sur le trône au commencement du neuvième siècle, d'après les données chinoises, le surpassa encore en piété. L'hagiologie lamaïque l'a mis au nombre des saints et le donne pour une incarnation du bôdhisattva Vadschrapâni [2]. Sous son règne fut achevée la traduction des livres saints, commencée sous le roi Khri-Rong-De-Tsan [3]. Les couvents se multi-

[1] Kœppen, *ibid.*, t. II, p. 71.

[2] Kœppen, *ibid.*, t. II, p. 72.

[3] Cette traduction porte le nom de Gandjour. Elle a été imprimée plusieurs fois. L'édition de Péking a 108 volumes in-folio oblong; celle du couvent Snao-tsang, 100 volumes in-folio (1728-1746). A ce recueil, il faut joindre le Dandjour, recueil de commentaires, dissertations, etc. On en a aussi plusieurs éditions. Celle de Péking a 240 volumes in-folio oblong, celle de Snao-tsang, 125. Kœppen, *ibid.*, t. II, p. 278-283. *Journal*

plièrent à l'infini et obtinrent des priviléges étendus. Ils furent affranchis de toute espèce d'impôts, en même temps ils reçurent des dotations considérables. Les religieux furent chargés de veiller sur les consciences. La fortune et le pouvoir leur étaient ainsi livrés. Les chroniques tibétaines exaltent jusqu'à l'hyperbole la plus outrée le règne de Ral-pa-Tschan, le bienfaiteur du clergé. « La prospérité du peuple du Tibet égala sous ce roi celle des dieux, » dit le chroniqueur mongol.

Ce bonheur ne fut pas aussi hautement apprécié de la population du Pays de la neige. Le pieux chroniqueur avoue lui-même que l'immense libéralité du roi fut à charge à ses sujets, dont un grand nombre furent dépouillés pour enrichir les couvents. Le mécontentement, surtout parmi les grands, qui avaient toujours été en hostilité ouverte ou cachée avec le bouddhisme, augmenta en proportion de la piété de Ral-pa-Tschan. A ces griefs, résultant des intérêts privés sans cesse lésés, venait se joindre cette circonstance que le roi était monté sur le trône au préjudice d'un de ses aînés, le prince Lang-dar-ma, excommunié pour cause d'incrédulité. Il se forma une conspiration; Ral-pa-tschan fut étranglé dans son lit, et Lang-dar-ma reçut la couronne de la main de la noblesse [1].

Les choses changèrent aussitôt de face. L'ancien ordre de choses trouva des protecteurs dans le nouveau roi et dans les grands; et le bouddhisme fut poursuivi comme une religion étrangère. « La puissance et l'éclat du royaume tibétain disparurent alors comme le » torrent des eaux du printemps. La majesté des dix œuvres méritoires » croula comme une cabane vermoulue. Le bonheur et la prospérité » du peuple s'éteignirent comme une lampe dont l'huile est épuisée. » La dignité royale s'éclipsa comme les couleurs de l'arc-en-ciel. La » religion et les pratiques du pays noir (l'ancien schamanisme du » Tibet) se répandirent comme une tempête dévastatrice déchaînée » du fond des sombres régions. » Telles sont les lamentations d'un chroniqueur bouddhiste à la vue de l'étrange révolution qui vient de s'accomplir.

La justice divine allait cependant bientôt éclater.

Un ermite, qui vivait dans une caverne de la montagne Jer-pa, fut l'instrument qu'elle choisit pour punir et renverser l'impiété. Une nuit

asiat., 1849, t. II, p. 360. A. Csoma a donné une analyse du Gandjour dans *Asiat. Res.*, t. XX, et le baron Schilling de Canstadt un index lithographié à Saint-Pétersbourg, 1845, in-4°, avec une préface de Schmidt.

[1] Kœppen, *ibid.*, t. II, p. 72-74.

qu'il était plongé dans la méditation, Dâra-Eke la blanche lui apparut. « Toi seul, dans le Tibet, lui dit-elle, peux venir en aide à la religion. » Le roi Lang-dar-ma cherche à détruire par la violence la doctrine » de Bouddha. Le temps est venu de tuer l'impie. Je serai auprès de » toi; ne crains rien. » Obéissant à cet ordre divin, le pieux ermite se rendit à Lhassa, et trouvant le roi occupé à examiner une inscription qu'on venait de graver sur une colonne pour conserver la mémoire d'une paix récente entre la Chine et le Tibet, il lui décocha un trait qui lui perça le cœur[1].

Une longue période de troubles paraît avoir suivi cette catastrophe. Il est difficile de se rendre bien compte de ce qui se passa pendant environ un siècle; on voit bien que le bouddhisme et le schamanisme se disputèrent alors la supériorité dans le Pays de la neige; que les religieux, que la persécution avait dispersés et qui avaient cherché un refuge dans la province orientale de Kham, revinrent à Lhassa, après la mort de Lang-dar-ma; qu'ils ranimèrent le courage de leurs partisans, et qu'après une longue guerre de religion, ils restèrent maîtres du terrain; mais les détails nous échappent, et l'on ne peut déterminer par quel concours de circonstances la victoire se porta du côté des bouddhistes. Ce qui est certain, c'est que le succès fut complet. A partir du milieu du dixième siècle, le bouddhisme règne en vainqueur dans le Tibet; le schamanisme, entièrement défait, cède la place à son heureux rival, et s'il en existe encore quelques traces dans ce pays, comme on l'assure, ce n'est que dans quelques vallées reculées et ignorées, où se retirèrent sans doute ses plus opiniâtres défenseurs, et où, loin de tout mouvement et séparés du reste du monde, leurs descendants ont pu rester fidèles à la fois aux superstitions antiques et aux mœurs sauvages de leurs pères.

Un changement non moins important et qui tourna à l'avantage du clergé bouddhique, s'était accompli en même temps dans le régime politique du Tibet. Le roi Lang-dar-ma n'eut point de successeurs, soit que la dynastie royale se fût éteinte et qu'il n'y eût pas de famille assez puissante pour recueillir sa succession, soit que les chefs des clans, pour recouvrer leur antique indépendance, telle qu'elle était avant que Rong-Tsan-Gam-po les eût forcés à le reconnaître pour maître, eussent à dessein empêché le rétablissement de la royauté, soit enfin que les troubles qui venaient de désoler le Tibet pendant plus d'un siècle eussent brisé le lien social et l'unité qu'avait créés et maintenus le régime

[1] Kœppen; *ibid.*, t. II, p. 75 et 76.

monarchique. M. Kœppen fait remarquer que, pendant le onzième et le douzième siècle, le Pays de la neige présente un spectacle assez analogue à celui qu'offre l'Allemagne au quatorzième et au quinzième siècle. Les hauts dignitaires de l'Église tibétaine et une noblesse barbare se partagent ou, pour mieux dire, se disputent le pouvoir. Le Tibet est divisé en une foule de fiefs, dont les uns dépendent de chefs religieux et les autres de chefs laïques, et la bonne harmonie ne paraît pas avoir régné d'ordinaire entre voisins, quand les voisins appartenaient les uns à l'Église et les autres à la noblesse.

L'épée cependant céda peu à peu l'influence au bâton pastoral. Il ne pouvait en être autrement. Le clergé poursuivait son but sans interruption, avec cette persistance qui est propre aux corps organisés; la noblesse manquait d'unité de vues et d'intérêts; chacun des hauts barons tibétains n'avait de souci, comme nos seigneurs du moyen âge, que pour ses affaires particulières. La domination ecclésiastique était d'ailleurs plus douce en général que celle des nobles. Le peuple avait encore d'autres raisons de préférer les couvents aux forteresses. Aussi, par la marche naturelle des choses, peu de générations après le rétablissement du bouddhisme dans le Tibet, les seigneurs ecclésiastiques se trouvèrent-ils plus riches, plus puissants et plus influents que les anciens chefs des clans[1].

Jusqu'à ce moment, les supérieurs des couvents, indépendants les uns des autres, avaient formé une véritable aristocratie ecclésiastique. Cet état de choses changea bientôt après qu'ils furent devenus les maîtres du pays. Ceux qui se trouvèrent à la tête des établissements religieux les plus florissants aspirèrent naturellement à dominer ceux qui étaient moins bien favorisés de la fortune. Cette transformation du régime aristocratique en régime monarchique dans l'Église tibétaine se dessine déjà avant le temps des Mongols, sous lesquels elle s'accomplit définitivement. Il n'est pas inutile d'en indiquer les premiers commencements.

Vers la fin du onzième siècle, les grands lamas du couvent de Sa-kya prétendirent que le premier rang leur appartenait dans le clergé bouddhique du Pays de la neige. Ils trouvèrent de puissants antagonistes dans les grands lamas du couvent de Bri-goung, situé à quatre journées de marche au nord-est de Lhassa, qui revendiquèrent pour eux-mêmes cette haute position. Kan-ga-nying-po (Joie suprême du cœur[2]), grand

[1] Kœppen, *ibid.*, t. II, p. 76-80.

[2] Klaproth, *Fragments bouddhiques*, p. 15.

lama de Sa-kya, pour triompher de son rival, inaugura une politique qui depuis a été constamment suivie par les chefs spirituels du Tibet; il en appela à l'empereur de la Chine et invoqua son intervention. Celui-ci sanctionna ses prétentions, et lui envoya un sceau d'or et un diplôme de roi du Tibet. Aussitôt, fort de cet appui, Kan-ga-nying-po fit valoir les droits qui lui avaient été conférés, et se posa en seigneur suzerain de tout le Pays de la neige. Le grand lama du couvent de Brigoung réclama contre cette usurpation. Une guerre s'ensuivit entre les deux compétiteurs. Le grand lama de Brigoung fut vainqueur, et soumit tout le Tibet à ses lois. Il est probable cependant que sa victoire n'avait pas été assez décisive pour que la question se trouvât tranchée, car les deux rivaux en appelèrent également à l'arbitrage de l'empereur de la Chine. Celui-ci confirma sa première décision et déclara que le rang suprême appartenait au grand lama de Sa-kya[1].

Toutes les difficultés ne furent pas aplanies par cet arrêt du monarque de l'Empire du milieu. Le grand lama de Brigoung continua de protester, et il avait un parti puissant dans le clergé tibétain, comme le prouve la victoire qu'il avait remportée sur son antagoniste. D'un autre côté, malgré l'appui de la Chine, la suprématie du grand lama de Sa-kya ne consista guère pendant longtemps qu'en un privilége de préséance. Il n'était encore que le premier parmi des égaux. Mais il allait s'accomplir dans l'Empire du milieu un événement qui devait avoir d'heureuses conséquences pour l'affermissement de son autorité.

III.

Comme on vient de le voir, l'élévation d'un grand lama au-dessus de tous les autres ne fut le résultat ni des vœux du clergé ni de l'entraînement populaire. Les religieux ne furent pas plus consultés que le peuple en cette circonstance. Ce changement dans le régime ecclésiastique n'eut pas d'autre cause que l'ambition des grands lamas de Sa-kya et le secours que leur prêta l'empereur de la Chine. Pendant des siècles encore, et jusqu'au moment où les Tibétains, façonnés à cet ordre de choses, ne purent plus même concevoir la pensée qu'il pût en être autrement, la suprématie du chef suprême de la religion

[1] Kœppen, *ibid.*, t. II, p. 79-81.

dans le Pays de la neige n'eut pas d'autre garantie que l'aide d'un puissant prince étranger.

La politique fut d'abord le seul mobile qui poussa les empereurs de la Chine à prêter leur appui au grand lama de Sa-kya. On comprend, en effet, qu'en se déclarant les protecteurs du pape bouddhique, qui était à la fois le chef spirituel et temporel du Tibet, en le nommant eux-mêmes à cette dignité suprême, ou du moins en le confirmant dans cette haute position, ils faisaient acte d'autorité dans ce pays, et s'en déclaraient en quelque sorte les suzerains. Les choses changèrent un peu de face, mais à l'avantage des grands lamas de Sa-kya, quand la dynastie mongole des Yuen eut remplacé sur le trône du Céleste Empire celle des Tsong. L'appui que leur avaient donné les empereurs Tsong par politique, les empereurs mongols le leur continuèrent par dévouement religieux. Aussi l'influence mongole fut-elle décisive pour l'affermissement du pouvoir suprême des grands lamas de Sa-kya.

La religion primitive des Mongols était un schamanisme assez analogue à celui qui régnait dans le Pays de la neige avant Rong-Tsan-Gam-po. Des idées plus pures paraissent cependant avoir été le partage de quelques-uns de leurs chefs; du moins Gengis-khan nous offre-t-il sous ce rapport une élévation de vues qu'on est étonné, certes, de rencontrer dans un homme que l'histoire regarde à juste titre comme un fléau de l'humanité. Ce farouche conquérant était monothéiste. Un seul Dieu dans le ciel et un seul khan sur la terre[1], telle était sa devise; et ce qui a bien autrement le droit de nous surprendre, c'est qu'il regardait toutes les différentes religions qui se partagent le monde comme autant de formes diverses, plus ou moins impures, de cette croyance fondamentale. Aussi, entièrement indifférent aux cultes particuliers des peuples qu'il soumettait à ses lois, professait-il à leur égard la plus entière tolérance[2].

Ces principes restèrent dans sa famille pendant plusieurs générations. Un de ses petits-fils, Mangou, après une discussion entre des missionnaires chrétiens, des imams musulmans et des religieux bouddhistes, dit au P. Rubruquis[3], qui avait joué un rôle considérable dans cette

[1] « Deus excelsus super omnia, et super terram Chingishan solus dominus. »

[2] W. Schott, *Ueber den Buddhaismus in Hochasien*, p. 33.

[3] Le cordelier Guillaume Rubruquis (Ruysbröck), accompagné d'un autre religieux, Barthélemy de Crémone, et d'un clerc, fut envoyé dans la Tartarie par saint Louis, qui, étant en Palestine, avait entendu dire que le christianisme avait pénétré parmi les Mongols. Ces missionnaires arrivèrent auprès de Mangou à la fin de l'année 1253.

conférence : « Nous, Mongols, nous croyons qu'il y a un seul Dieu qui nous fait vivre et mourir, et nous l'honorons d'un cœur sincère. Mais, comme il y a différents doigts à la main, de même il y a différentes manières de l'adorer. » Quelques dizaines d'années plus tard, Choubilaï, un autre petit-fils de Gengis-khan, disait à Marco Paolo : « Il y a quatre prophètes qui sont invoqués par les quatre races d'hommes. Les chrétiens tiennent Jésus-Christ pour leur Dieu; les Sarrasins, Mahomet; les juifs, Moïse; pour les païens [1], Sogomoubarkan [2] est la première de leurs divinités. Quant à moi, je les révère tous les quatre, et je prie celui qui est en réalité le plus grand d'entre eux de vouloir bien me venir en aide [3]. »

Ce système d'éclectisme religieux disparut cependant par la division de l'empire de Gengis-khan. Quand la famille du grand conquérant se fut partagé ses États, les khans s'acclimatèrent pour ainsi dire dans leurs possessions respectives, et chacun d'eux se tourna vers la religion qui dominait dans son empire. Mais, déjà même avant ce moment, le bouddhisme avait pénétré parmi les Mongols. Deux frères, prêtres bouddhistes, Natotschi et Namo (Garma, dans la Chronique tibétaine), avaient été en grande faveur auprès des empereurs Gouyouk et Mangou. Ce dernier aurait même donné à Namo le titre de docteur de l'empereur, et l'aurait nommé chef du bouddhisme. Ce fait, rapporté par Sanang Setsen, ne manque pas de vraisemblance. Il était assez naturel que le même esprit qui avait dicté la devise : « Un seul Dieu et un seul khan » inspirât l'idée d'établir l'unité de commandement dans chaque culte.

Un autre événement, qui paraît plus certain, eut une action bien plus directe sur l'affermissement du gouvernement monarchique dans l'Église bouddique du Tibet. Un petit-fils de Gengis-khan, le prince Godan, fut atteint d'une maladie attribuée à l'influence de l'esprit du dragon. Les enchanteurs de la Mongolie ne purent le guérir : Godan appela auprès de lui le grand lama de Sa-kya. Celui-ci, malgré son grand âge, se rendit à ses désirs et le délivra de sa maladie. La reconnaissance rendit le prince favorable au bouddhisme; il se convertit à sa doctrine; un grand nombre de Mongols suivirent son exemple, et depuis ce moment cette religion ne cessa de se répandre dans la Mon-

[1] Le mot *païens* est évidemment une interprétation de Marco Paolo.

[2] Sogomoubarkhan est une corruption de Çakyamouni et de Burhkan, désignation mongole du Bouddha.

[3] Il est digne de remarque que ces sentiments furent plus tard également professés par plusieurs grands Mogols, entre autres par Akbar le Grand et son fils.

golie, où elle finit par dominer[1]. Le service que le grand lama de Sakya avait rendu à Godan rejaillit naturellement sur son couvent. Les Mongols, dont il fut le premier père spirituel, et au milieu desquels il resta jusqu'à sa mort, arrivée trois ans après son arrivée dans la Mongolie, le regardèrent comme le véritable chef du bouddhisme, et le monastère qu'il dirigeait comme la métropole de leur nouvelle religion.

Le grand lama qui avait guéri le prince Godan avait été accompagné dans son voyage par son neveu, Mati-dhvâdscha (l'Étendard de la sagesse). Celui-ci succéda à son oncle, en 1451, dans la direction du couvent de Sa-kya et naturellement aussi dans ses prétentions à la souveraineté spirituelle dans le Tibet. Quand Choubilaï, le fondateur de la dynastie mongole Yuen dans la Chine, eut conquis le Tibet, il confia, en 1460 ou en 1461, à Mati-dhvâdscha, qu'il avait connu précédemment dans la Mongolie, la direction suprême du Pays de la neige. Nommé vice-roi du Tibet, le grand lama de Sa-kya ne rencontra plus d'opposition à ses prétentions au gouvernement spirituel; sa délégation venait d'un prince qui avait le droit de commander dans le pays, et elle ne séparait pas le pouvoir temporel du pouvoir spirituel[2]. Mati-dhvâdscha fut désigné par les titres pompeux de « Roi de la grande et précieuse doctrine[3] », de « Très-vénérable », de « Docteur de l'empereur », etc.

Le « Très-vénérable lama » (Phags-pa-lama[4]) est déjà le prototype du Dalaï-lama. Il n'en porte pas encore le nom; il n'en possède pas même toutes les prérogatives. Il est cependant le chef de la religion bouddhique du Tibet, à laquelle on peut dès ce moment donner le nom de Lamaïsme.

Le pouvoir spirituel, à peine assis sur une base solide, aspira à la domination universelle. En tant que représentant suprême de la grande et précieuse doctrine, le Phags-pa-lama n'hésita pas à se proclamer supérieur à l'autorité laïque. On peut se faire une idée de la théorie des rapports des deux pouvoirs, soutenue déjà à cette époque par les grands lamas du couvent de Sa-kya, par ces paroles de Sanang Setsen : « Quand le lama enseigne et consacre, il a un siége plus élevé que » celui de l'empereur. Quand le lama et l'empereur s'occupent des » affaires de l'État, ils sont assis sur des trônes égaux. » L'infériorité

[1] W. Schott, *Ueber den Buddhaismus in Hochasien*, p. 34.
[2] Kœppen, *ibid.*, t, II, p. 96 et 97.
[3] En chinois, ta-pao-fa-wang, « magnæ pretiosæ legis rex. »
[4] Phags-pa ou Pags-pa, Paspa, que les Tibétains prononcent presque *Papa*.

du pouvoir temporel, par rapport au pouvoir spirituel, fut formulée plus tard en termes bien autrement énergiques.

Choubilaï, dit M. Kœppen, rendit au lamaïsme le même service que Charlemagne au catholicisme. Il eut encore un autre trait de ressemblance avec le grand empereur d'Occident. Comme lui, il ne laissa que des successeurs faibles de corps et d'esprit[1]. Leur mollesse et leur incapacité égalèrent leur bigotisme. Ils comblèrent de faveurs les lamas, et ne furent guère moins favorables aux ho-schang (les religieux bouddhistes chinois[2]). Ceux-ci abusèrent étrangement des priviléges qui leur furent accordés. Les annales chinoises racontent fort au long les excès de tous genres auxquels ils se livrèrent. Ces annales, il est vrai, sont écrites par des ennemis; mais on ne peut récuser leur témoignage, quand on voit que le peuple chinois tout entier s'éleva contre les moines et força les empereurs, même ceux qui leur étaient les plus dévoués, à sévir contre leurs déportements. C'est un fait incontestable que la faiblesse de la dynastie mongole des Yuen pour un clergé dont les principes étaient antipathiques au génie pratique de la Chine[3], ne fut pas une des moindres causes de sa ruine[4].

Il est vraisemblable que les lamas usèrent de leur pouvoir avec plus de retenue. Mais on manque de données détaillées sur cette époque de l'histoire du Tibet. Il paraît que l'autorité spirituelle resta entre les mains des grands lamas de Sa-kya. Il est certain, du moins, que la forme monarchique se maintint et probablement se fortifia dans l'Église bouddhique du Pays de la neige, et que le clergé se soumit en général à la juridiction suprême d'un grand lama. Saint Oderic d'Udine, qui parcourut ces contrées vers la fin du quatorzième siècle, raconte qu'il y avait à la tête des prêtres un chef qui exerçait parmi les idolâtres tibétains des droits analogues à ceux du pape dans la chrétienté[5].

Cet état de choses changea après que la dynastie mongole des Yuen

[1] Kœppen, *ibid.*, t. II, p. 98, 99 et 103.

[2] W. Schott, *Ueber den Buddhaismus*, p. 34.

[3] Loin de jouir d'une condition honorable aux yeux de la loi, les religieux de la Chine, autant les bonzes que les tao-sse, se trouvent relégués dans la classe des *tsien*, ou des individus d'une basse condition. *Journal asiat.*, 1856, t. II, p. 168. La loi regarde les religieux, à quelque ordre qu'ils appartiennent, comme des sujets inutiles (*Statuts de* 1398), et en général comme sortant de la règle sociale, dès qu'ils s'engagent dans l'état religieux. *Journal asiat.*, 1856, t. II, p. 151 et 156.

[4] Kœppen, *ibid.*, t. II, p. 103 et 104.

[5] « In hac civitate, dit saint Oderic, moratur Abassi, quod sonat Papa in illa lingua. Iste caput est omnium idololatrarum, quibus secundum morem suum distribuit gradus et beneficia dignitatum. » *Acta sanctorum*, t. I, p. 991.

eut été chassée de la Chine. Les empereurs de la dynastie Ming, comprenant que la religion était le moyen le plus facile de retenir sous leur domination le peuple tibétain, habitué depuis des siècles à n'obéir qu'à ses prêtres, s'appliquèrent à s'attacher le clergé. Mais ils adoptèrent une politique différente de celle de Choubilaï et de ses successeurs. Les Mongols avaient cru qu'il convenait, dans l'intérêt de leur pouvoir dans le Pays de la neige, d'élever un des lamas au-dessus des autres, de lui donner une sorte de puissance royale, et de continuer cette haute dignité dans une même famille. Il sembla au contraire aux Ming que la division du pouvoir hiérarchique entre plusieurs lamas serait plus favorable à l'influence chinoise. Le premier empereur de cette dynastie, Hong-vu, conféra, en 1373, à trois autres grands lamas le même titre de *Van* (vice-roi) et les mêmes prérogatives qu'à celui de Sa-kya[1]. Un de ses successeurs, Yong-lo, divisa encore plus le pouvoir[2]; il nomma vice-rois huit grands lamas, et celui d'entre eux auquel il donna le premier rang n'appartenait pas à la famille des grands lamas de Sa-kya. Cette famille avait été liée à la dynastie mongole par des rapports trop intimes pour ne pas exciter la défiance des Ming[3].

IV.

La seconde moitié du quatorzième siècle fut témoin d'un des événements les plus importants de l'histoire religieuse du Tibet. Je veux parler de la réforme de Tsong-Kha-pa, réforme qui ramena le bouddhisme tibétain à une forme moins corrompue, et introduisit des changements considérables dans la vie ecclésiastique, sans toucher toutefois à la hiérarchie.

Cet homme dont le nom, dans le Pays de la neige et dans le Pays des herbes, est mis presque sur la même ligne que celui du Bouddha, naquit, selon les données les plus vraisemblables, en 1355 ou 1357, dans la contrée d'Amdo[4], au sud-est du Koukou-noor (lac Bleu), là

[1] Hong-vu avait été élevé dans un couvent de bonzes; mais, peu édifié de leur vie, il avait quitté l'habit religieux et s'était fait soldat. La connaissance qu'il avait du clergé bouddhique ne fut pas peut-être sans influence sur sa politique à l'égard des lamas du Tibet.

[2] Il régna de 1403 à 1425.

[3] *Nouv. Journ. asiat.*, t. IV, p. 119. Amiot, *Mémoires concernant les Chinois*, t. XIV, p. 180. Kœppen, *ibid.*, t. II, p. 106 et 107.

[4] « La contrée d'Amdo, dit le missionnaire Huc, est habitée par les Tibétains orien-

même où s'élève actuellement le fameux monastère de Koumboum (les Dix mille images). Sa naissance, comme celle de tous les grands personnages de l'histoire religieuse du Tibet, fut surnaturelle. Sa mère, femme d'un pauvre berger, tombait un jour dans un gouffre, en puisant de l'eau, quand un rapide tourbillon la saisit, l'enleva et la déposa sans connaissance sur une pierre. Cette pierre portait une inscription en l'honneur du Bouddha. Quand la jeune femme reprit ses sens, elle sentit qu'elle était enceinte. Neuf mois après, elle mit au monde un fils, qu'on appela Tsong-Kha-pa, du nom de la montagne au pied de laquelle ses parents avaient planté leur tente.

L'enfant du miracle vint à la lumière avec une barbe blanche, signe, sans aucun doute, de sa sagesse précoce. Dès le premier jour, il s'exprima fort distinctement et tint des discours aussi profonds qu'édifiants sur les choses spirituelles. A trois ans, il prit la résolution de renoncer au monde. Sa mère lui rasa elle-même la tête et jeta sa belle et longue chevelure à l'entrée de la tente. Aussitôt de ses cheveux naquit spontanément un arbre merveilleux, arbre qui existe encore dans une des cours du couvent de Koumboum, et dont chaque feuille est ornée d'un ou de plusieurs caractères de l'alphabet tibétain[1].

Depuis ce moment, le pieux enfant vécut dans la plus complète retraite, absorbé tout entier dans la prière et la méditation[2]. Un savant lama qui vint de l'ouest dans la contrée d'Amdo, se fixa près de lui et pendant quelques années l'initia aux profondes vérités de la religion[3]. Après qu'il fut mort, Tsong-Kha-pa se mit en route du côté

taux, qui, comme les Tartares mongols, mènent la vie pastorale et nomade. Ce pays est d'un aspect triste et sauvage. L'œil ne découvre de tous les côtés que des montagnes d'ocre rouge et jaune, presque sans végétation et sillonnées en tous sens par de profonds ravins. Cependant, au milieu de ce sol aride et désolé, on rencontre quelquefois des vallées assez abondantes en pâturages, où les tribus nomades conduisent leurs troupeaux. » *Souvenirs d'un voyage*, etc., t. II, p. 104.

[1] C'est à cause de ces images imprimées sur les feuilles de cet arbre que le couvent dans lequel il se trouve est appelé Koumboum (les Dix mille images). Le missionnaire Huc a constaté que ces images sont bien réelles et ne sont pas dues à la fraude des religieux. Il ne sait comment expliquer cette singularité. *Souvenirs d'un voyage*, t. II, p. 113 et 115. Un botaniste n'aurait pas peut-être éprouvé le même embarras.

[2] Cette vie solitaire rappelle les anachorètes, auprès desquels le nom de Ho-schang était resté en vénération.

[3] Qui était cet homme venu de l'ouest? La légende ne le dit pas; elle se borne à le dépeindre comme ayant un grand nez et des yeux ardents. Faudrait-il, à ces traits, reconnaître un Indien? On est tenté de le supposer, quand on voit les Chinois parler des habitants de l'Inde comme d'hommes ayant un grand nez et des yeux brillants (Hioueng-

de l'Occident, dans le dessein de puiser aux sources les plus pures une connaissance parfaite de la doctrine. Il arriva, après de longues pérégrinations, aux environs de Lhassa. Là, un esprit céleste lui commanda de s'arrêter.

Une étude approfondie du bouddhisme l'avait déjà convaincu de la nécessité d'une réforme dans le culte et dans la discipline de la religion tibétaine. Il commença à prêcher dans ce sens. Son enseignement éveilla l'attention. Des disciples se groupèrent autour de lui. Comme signe distinctif, il leur donna la mitre jaune, tandis que les partisans du système reçu en portaient une rouge. Enfin, le grand lama de Sa-kya, le plus haut dignitaire de l'Église du Tibet, crut devoir mettre un terme aux hardiesses du petit lama d'Amdo, comme on l'appelait par dérision. Tsong-Kha-pa reçut l'ordre de comparaître devant lui. Il n'eut garde de se rendre à l'assignation d'un homme qui professait une doctrine corrompue. Le grand lama de Sa-kya, revêtu de tous ses insignes, alla trouver alors le petit moine audacieux, pour le ramener par son autorité dans le droit chemin. Entré sous la tente de Tsong-Kha-pa, il s'assit fièrement, sa grande mitre rouge sur la tête. Mais la mitre tomba d'elle-même à terre, présage miraculeux de la prochaine victoire du bonnet jaune.

Cependant le réformateur, sans s'inquiéter le moins du monde de la présence du chef de l'Église, restait assis, immobile, les jambes croisées, et continuant à dérouler entre ses doigts les grains de son rosaire. Mais au moment que le grand lama se levait pour l'écraser sous la démonstration de la sainteté des rites établis, Tsong-Kha-pa l'arrêta par cette exclamation : « Misérable, j'entends les soupirs d'une créature que tu tourmentes! » Et en effet le prince de l'Église écra-

thsang, *Mémoires sur les contrées occidentales*, t. I, p. 70). On comprend en effet que ces traits aient frappé des hommes de la race au petit nez et aux yeux petits et bridés. Le missionnaire Huc est disposé à voir en lui un Européen, un de ces missionnaires chrétiens qui, au quatorzième siècle, pénétrèrent dans la haute Asie, et il prétend expliquer par là les analogies étonnantes de la religion bouddhique et de la religion catholique. On ne peut nier que les hommes de la race mongole ne reconnaissent les Européens à leur grand nez et à leurs yeux ardents. Mais il est impossible d'assigner à la cause qu'indique ici le missionnaire Huc les ressemblances des deux cultes, par cette simple raison que la plupart des cérémonies bouddhiques qui ressemblent à des rites catholiques sont d'une origine vraisemblablement antérieure au christianisme, ou sont nées dans les premiers siècles de notre ère, à une époque par conséquent où ces pratiques et ces cérémonies étaient absolument inconnues à l'Église chrétienne. Ce n'est pas là cependant une raison pour faire dériver en bloc, avec M. A. Weber, les rites catholiques des pratiques bouddhiques avec lesquelles ils ont de l'analogie. J'aurai occasion d'examiner plus tard cette question.

sait entre ses doigts un pou qu'il venait de saisir, sans se souvenir que, d'après les commandements de la loi bouddhique, le plus grand de tous les péchés est de tuer un être vivant. Terrassé par ces paroles, il se précipita aux pieds du religieux d'Amdo et reconnut sa supériorité. Depuis ce moment la réforme ne rencontra plus de résistance.

Telle est la légende puérile sous laquelle s'est conservé dans le Tibet le souvenir des luttes intérieures que le réformateur dut d'abord, sans le moindre doute, soutenir avec ses préjugés d'enfance, avant de se décider à attaquer des usages sanctionnés par le temps et universellement reçus, ainsi que des oppositions nombreuses qui ne manquèrent pas certainement de s'élever contre ses nouvelles vues, et qu'il lui fallut combattre avant que le succès vînt couronner ses efforts. Mais elle mérite d'être connue, parce que rien autre ne saurait donner une image plus vraie de la simplicité enfantine du génie religieux des habitants du Pays de la neige.

Tsong-Kha-pa mourut, ou, pour mieux parler le langage bouddhique, se dépouilla de son enveloppe terrestre, en 1419[1]. Son âme retourna dans le royaume céleste, où elle fut admise dans le ciel du ravissement. Son corps, resté au couvent de Kaldan, a conservé, jusqu'à ce jour, toute sa fraîcheur; il se soutient, par un prodige continuel, un peu au-dessus du sol, sans aucun point d'appui; il lui arrive même quelquefois d'adresser la parole aux lamas les plus avancés dans la voie de la perfection; mais ceux qui n'ont pas fait les mêmes progrès ne peuvent entendre sa voix[2]. La légende va bien plus loin encore. Elle fait du grand réformateur une incarnation d'Amitâbha, le mettant ainsi au-dessus d'Avalôkiteçvara, le saint spécial du Tibet, qui ne fut qu'une émanation, un bôdhisattva de ce Dhyâni-Boudda (Bouddha de la contemplation). Bien avant le quinzième siècle, Tsong-Kha-pa avait vécu plusieurs fois, sous diverses formes et sous des noms différents, soit dans l'Inde, soit dans le Tibet, et il avait été, dans chacune de ses existences antérieures, une des lumières du bouddhisme[3].

L'Église tibétaine a associé son nom à celui du fondateur de la doctrine bouddhique dans la fête des Lanternes[4], qui se célèbre dans les premiers jours de février, commencement de l'année dans le Pays de la neige. Cette fête, comme celles des temps primitifs, se rapportait

[1] D'après quelques orientalistes, il ne serait mort qu'en 1478, et sa naissance devrait être placée à la fin du quatorzième siècle ou au commencement du quinzième.

[2] Huc, *Souvenir d'un voyage dans la Tartarie*, etc., t. II, p. 109 et 110.

[3] Kœppen, *ibid.*, t. II, p. 118.

[4] Huc en donne une description, *Souvenir d'un voyage*, t. II, p. 138-140.

dans le principe au changement de saison, et était destinée à exprimer la joie naïve qu'inspirait aux premiers hommes le retour de la lumière et de la chaleur, après les sombres ennuis de l'hiver. Le bouddhisme, en se l'appropriant, l'avait consacrée à rappeler la victoire de Çakyamouni sur les six Tirthyas (les six faux docteurs)[1], ce qui était encore en un sens la victoire de la lumière sur les ténèbres. Tsong-Kha-pa avait aussi fait triompher la vérité sur l'erreur. L'Église tibétaine reconnaissante consacre à la commémoration de ces deux grands événements une des journées ou, pour mieux dire, une des nuits des grandes fêtes du renouvellement de l'année[2].

Que se proposait cependant Tsong-Kha-pa? Ce n'était pas sans doute seulement de remplacer la mitre rouge des religieux par une mitre jaune. Ce changement ne laisse pas cependant d'avoir sa signification; et indique déjà la tendance de sa réforme. Le Bouddha et ses premiers disciples portaient des vêtements jaunes. Adopter cette couleur pour le costume des religieux, ou du moins pour la partie qui en est la plus apparente, c'était montrer en un certain sens le désir de se modeler sur le maître. Et en effet ce n'est pas seulement par la forme et la couleur de l'habit, c'est encore par la doctrine et par les rites que Tsong-Kha-pa prétendit ramener l'Église tibétaine au bouddhisme primitif. Sa réforme fut une réaction contre les additions et les modifications par lesquelles la religion de Çakyamouni avait été défigurée dans le cours de dix-huit siècles, et s'était éloignée d'une manière si sensible de son esprit véritable.

Mais cette restauration du bouddhisme dans sa pureté primitive était une entreprise au-dessus des forces du réformateur. Les circonstances qui avaient préparé et provoqué la prédication de Çakyamouni, la nature du génie indien, qui avait déterminé en partie l'idée de la religion nouvelle et entièrement la forme sous laquelle elle s'était produite, la personnalité de son fondateur qui était empreinte dans son œuvre; le caractère divers des légendes qui s'étaient successivement accumulées autour du nom, de la doctrine et des institutions du Bouddha, les différentes influences qui leur avaient donné naissance; tous ces faits et bien d'autres encore dont il aurait fallu nécessairement tenir compte pour dépouiller le fond premier des enveloppes de provenances diverses qui l'entouraient, et pour distinguer nettement ce qui appartenait au maître des nombreux remaniements que son ensei-

[1] Kœppen, *ibid.*, t. I, p. 106.
[2] Kœppen, *ibid.*, t. I, p. 574-577; t. II, p. 314.

gnement avait subis, étaient entièrement inconnus du réformateur tibétain, et lui étaient même tout à fait inaccessibles. Il n'eut pour guide que la conscience d'un des principes du bouddhisme, mais ce principe était un des plus essentiels de cette religion, et il put conduire le réformateur, non sans doute au but qu'il se proposait, mais encore assez avant dans son entreprise.

Tsong-Kha-pa avait saisi avec une grande sûreté de vue que l'ascétisme est la grande affaire de la religion bouddhique. Il concluait de là que tout ce qui ne se rapporte pas de près ou de loin au complet renoncement de soi-même, doit être repoussé comme une erreur. Tout ce qui, dans les croyances et les rites de l'église tibétaine, dérivait du système tantrique, était dans ce cas; en conséquence, le réformateur travailla, sinon à faire disparaître en entier, du moins à rejeter au second plan les pratiques magiques qui tenaient une si grande place dans le lamaïsme, et à ramener au premier plan les pratiques ascétiques.

Partant de ce point de vue, il combattit à outrance la coutume, jusqu'alors sanctionnée par la religion, de conjurer les esprits des ténèbres pour soulever des orages, ou pour produire d'autres phénomènes physiques, et celle d'évoquer les morts, pour leur arracher la connaissance des choses cachées. Il s'éleva aussi vivement contre les jongleurs qui par des tours de prestidigitation[1] en imposaient à la naïve ignorance du peuple du Pays de la neige. Il ne faudrait pas croire cependant que le réformateur voulût proscrire les prodiges et les miracles. Il ne repoussait que ceux qu'il attribuait à l'influence des démons; tous les autres étaient parfaitement licites. Une religion comme celle du Bouddha ne pouvait que donner le spectacle continuel d'événements extraordinaires, et d'ailleurs, pour les esprits simples et incultes des habitants du Tibet, le surnaturel était la chose la plus naturelle du monde. Mais du moins, par les restrictions qu'imposa le réformateur à la pratique de la sorcellerie, par la distinction qu'il établit entre une magie innocente, dérivant d'une puissance divine, et une magie coupable, résultat de l'action des esprits du mal, ou, pour me servir d'expressions modernes, entre une magie blanche et une magie noire, une foule d'actes uniquement propres à retenir la foule dans les plus basses régions de la superstition furent écartés de la religion, et on

[1] Les magiciens tibétains étaient à peine à la hauteur des bateleurs qui parcourent de nos jours les foires de villages. On peut en juger par cet article de loi encore aujourd'hui en vigueur : « Si ses disciples avalent des épées ou vomissent du feu, le dalaï lama les punit. »

limita l'influence malsaine des charlatans et des jongleurs qui s'étaient jusque-là couverts de son autorité.

Cette partie de la réforme de Tsong-Kha-pa n'eut pas cependant tous les résultats qu'on aurait pu en attendre. C'est qu'elle manqua, pour produire ses fruits, d'une culture intellectuelle suivie, ou de quelque mouvement imprimé aux facultés de réflexion. Le réformateur ne poussait pas les esprits de ce côté; il était purement et simplement un homme religieux, dans le sens le plus étroit du mot; il se proposait de ramener la doctrine et le culte à leur ancienne pureté ou du moins à la forme qu'il croyait primitive; tout le reste lui était complétement indifférent, ou pour mieux dire, il ne connaissait plus rien au delà de cet horizon. Malheureusement, livrés à eux seuls et soustraits à l'action vivifiante de la pensée, les exercices de piété ne sont pas ce qu'il y a de plus propre à conduire l'homme à la plénitude de son développement. Aussi, quoiqu'elle fût un progrès réel sur l'état religieux précédent, la réforme opérée par Tsong-Kha-pa n'eut que des résultats fort incomplets, et, pour ce qui regarde la magie, sa pratique fut restreinte dans l'Église bouddhique, mais elle n'y fut pas entièrement abolie. Il est resté dans les couvents les plus considérables du Tibet un devin en titre qui est chargé, officiellement, dans certaines circonstances graves, de découvrir les choses cachées, de conjurer les éléments et de prédire l'avenir. Ce lama magicien porte la mitre rouge, indice évident qu'il appartient à l'ancien ordre de choses, contre lequel s'accomplit la réforme. Sa présence au sein des sanctuaires les plus renommés du bouddhisme jaune ne peut s'expliquer que par une concession aux préjugés antérieurs, soit que cette concession ait été arrachée ou imposée à Tsong-Kha-pa lui-même, soit, ce qui est plus probable, qu'elle ait été la suite d'un compromis, survenu après sa mort, entre ses disciples et les lamas du rite ancien.

Il n'est pas difficile de s'apercevoir que les attaques du moine d'Amdo portèrent ici contre la conception tantrique de l'enseignement bouddhique: son but était de dégager la doctrine de Çakyamouni des superstitions magiques dont elle avait été infectée par son mélange avec le çivaïsme dans le Népâl et avec les restes des croyances populaires dans le Tibet. Il y réussit en partie. Mais aurait-il remporté sous ce rapport une victoire complète, qu'il n'aurait pas par cela seul rétabli la religion du Bouddha dans sa forme primitive. Pour retrouver le bouddhisme authentique, le bouddhisme tel qu'il avait été enseigné, sinon par Çakyamouni lui-même, du moins par ses plus anciens disciples, il aurait fallu pousser plus loin encore et renverser, sur les ruines du

système magique des Tantras, le système mythologique du Mahâyâna (grand véhicule). Ce n'était qu'au delà de cette nouvelle couche de superstition qu'on pouvait saisir le bouddhisme antique. Ce second pas, Tsong-Kha-pa ne le fit point; il ne comprit même pas qu'il aurait fallu le tenter, pour atteindre réellement le but qu'il se proposait. Il s'arrêta au bouddhisme de la seconde époque, dans la conviction erronée qu'il était arrivé au pur enseignement du maître, et les mythes des bouddhas et des bôdhisattvas, avec les rêveries confuses d'une cosmogonie bizarre et d'une creuse méthaphysique, qu'ils avaient amenées à leur suite et qui les expliquaient, restèrent, comme un informe chaos d'idées absurdes, dans la religion tibétaine.

Il n'en est pas moins vrai cependant que les plus hétérogènes des éléments qui avaient troublé la doctrine bouddhique furent enlevés en grande partie par la réforme du lama d'Amdo. Le Mahâyâna avait sans doute surchargé la doctrine du Bouddha de croyances superstitieuses qui lui étaient entièrement étrangères; mais il n'avait pas dénaturé son caractère essentiel d'une manière aussi profonde que le fit plus tard le système tantrique, et l'on pouvait, jusqu'à un certain point, reconnaître, à travers ce monde de bouddhas et de bôdhisattvas d'invention postérieure, quelques-uns des traits de la figure du maître. Aussi, même en s'arrêtant au Mahâyâna, la réforme de Tsong-Kha-pa put rétablir en une certaine mesure les principales tendances du bouddhisme primitif, et tourner les esprits des religieux vers l'ascétisme qui en était réellement le caractère le plus marqué.

Les exercices de dévotion et les pratiques ascétiques que le réformateur mit en honneur dans les couvents du Tibet furent en général calqués sur les rites en usage parmi les anciens bouddhistes. Le jeûne y occupe une place considérable. Dans les temps anciens, les Çramanas jeûnaient deux fois par mois, le premier jour de la nouvelle lune et le premier jour de la pleine lune[1]. Les religieux tibétains s'imposèrent une plus rude pénitence; ils célèbrent le jeûne quatre fois par mois, à chaque phase de la lune[2]. A la même époque, chaque religieux est tenu de se confesser[3], et l'absolution a pour condition, selon la gravité des péchés, la récitation plus ou moins multipliée de certaines prières, la discipline ou même des peines plus sévères. Dans

[1] Kœppen, *ibid.*, t. I, p. 367.
[2] Il en est de même depuis longtemps dans l'île de Ceylan, dans le royaume de Siam et l'empire de Birman. Kœppen, *ibid.*, t. I, p. 564.
[3] Kœppen, *ibid.*, t. II, p. 307 et 316.

le bouddhisme primitif, la repentance était l'unique condition de l'absolution [1].

Tsong-Kha-pa imposa aux religieux cinq réunions annuelles, sortes de retraites spirituelles, pendant lesquelles ils se livrent d'une manière plus suivie à la prière et à la méditation. Ces réunions, dont chacune dure de quinze à vingt jours, ont lieu en février, mai, juillet, novembre et décembre. Elles semblent destinées à tenir lieu du Varschâs-Vasana des anciens ascètes bouddhistes [2], c'est-à-dire, des exercices de piété auxquels ils se livraient en commun, quand la saison des pluies (varschâs) [3] les ramenait des forêts et des champs où ils vivaient en plein air, dans les Vihâra, qui sont devenus plus tard les modèles des couvents.

Il faut citer encore parmi les pratiques destinées à ranimer la dévotion des religieux le Mon-lam (vœux de bénédiction). Cette fête remonte à Tsong-Kha-pa. Elle se célèbre encore aujourd'hui à Lhassa. Le Mon-lam est une sorte de meeting qui a lieu pendant les quinze premiers jours du premier mois de l'année [4]. A cette époque, une foule de religieux accourent de divers points de la province Oui [5] à la métropole du lamaïsme, et forment de grandes réunions de prières, non-seulement dans les temples, dans les cours du couvent, mais encore dans les rues et sur les places publiques [6]. Cette institution fut probablement, dans la pensée du réformateur, une imitation du Môkscha-Mahâparischad (assemblée de délivrance) qui se célébrait tous les cinq ans parmi les anciens bouddhistes de l'Inde [7] et qui était comme la fête du Grand Pardon.

De toutes les réformes de Tsong-Kha-pa, celle qui rentrait le mieux dans l'esprit du bouddhisme primitif, sans aller cependant au delà du système du Mahâyâna (grand véhicule), fut le rétablissement du célibat parmi les ecclésiastiques. Jusqu'à ce moment, les religieux tibétains s'étaient mariés. Les grands lamas ne se distinguaient pas sous ce rapport du reste des prêtres bouddhistes du Tibet; seulement ils étaient dans l'usage de se séparer de leurs femmes quand il leur était né un

[1] Kœppen, *ibid.*, t. I, p. 366-369.

[2] Kœppen, *ibid.*, t. II, p. 316.

[3] Cette saison des pluies dure trois mois dans l'Inde.

[4] L'année commence au Tibet à la nouvelle lune de février.

[5] La province d'Oui, une des quatre dont se compose le Tibet, a pour capitale Lhassa, résidence du dalaï lama.

[6] Huc, *Souvenir d'un voyage*, t. II, p. 375 et 376. Kœppen, *ibid.*, t. II, p. 309-312.

[7] Hioueng-thsang, *Mémoires sur les contrées occidentales*, t. I, p. 252, 256-262.

enfant mâle; quelquefois même cette séparation était retardée jusqu'à ce que leur fils eût lui-même un descendant. Telle était aussi la coutume des brahmanes, et c'est d'eux, sans le moindre doute, qu'elle était passée aux bouddhistes du Népâl et par ceux-ci aux bouddhistes du Tibet. Quoi qu'il en soit, rien n'était plus contraire aux prescriptions de Çakyamouni et aux principes les plus fondamentaux du véritable bouddhisme, que le mariage des religieux. Le fondateur de cette religion tenait les rapports des deux sexes pour ce qu'il y a de plus capable de porter le trouble dans l'âme, de détourner du travail intérieur et d'empêcher la purification qui doit conduire à la délivrance : « Il n'y a pas, disait-il, de passion plus violente que la volupté. Par » bonheur, il n'y a qu'une seule passion de ce genre; car, s'il y en » avait deux, il n'y aurait pas un seul homme dans l'univers qui pût » suivre la vérité[1]. »

Par suite de cette opinion, il avait fait du célibat la première des conditions de la recherche de la délivrance. Aucun çramana, c'est-à-dire, aucun homme aspirant à vaincre ses passions et à atteindre par là l'affranchissement des maux de l'existence humaine, ne pouvait être marié. Le précepte du maître était trop précis pour que le réformateur pût tolérer l'ancien ordre de choses. Les lamas de tous les rangs durent se vouer au célibat[2]. La même règle fut imposée aux femmes pieuses qui embrassaient la vie religieuse, soit qu'elles habitassent des couvents, soit qu'elles continuassent à vivre au sein de leur famille[3].

Cette mesure n'eut pas tout le succès qu'on s'en était promis. Elle fut loin de conduire le clergé tibétain à cet état de perfection que leur religion leur imposait. Les religieux ne veillèrent pas toujours sur leurs cœurs avec ce soin que Çakyamouni leur avait si souvent recommandé. Ils oublièrent plus d'une fois que les çramanas, pendant qu'ils résident dans ce monde corrompu, doivent être semblables à la fleur du nénuphar, qui ne contracte pas de souillure au milieu d'une eau bourbeuse[4].

Pour écarter les tentations auxquelles ils paraissent avoir été trop

[1] *Les quarante-deux points d'enseignement proférés par le Bouddha*, § 22. *Journal asiat.*, 1848, t. I, p. 546.

[2] Kœppen, *ibid.*, t. II, p. 113.

[3] Kœppen, *ibid.*, t. I, p. 375. Il faut distinguer les religieuses vivant dans leurs familles des personnes dévotes qui ne renoncent pas au monde et qui se contentent d'observer avec un redoublement de zèle les pratiques de la religion.

[4] *Les quarante-deux points d'enseignement proférés par le Bouddha*, § 27. *Journal asiat.*, 1848, t. I, p. 548.

sensibles, on ordonna aux femmes de ne paraître en leur présence qu'avec le visage barbouillé d'une couche d'un vernis noir et dégoûtant, mesure bizarre qu'il fallut prendre deux siècles environ après a mort de Tsong-Kha-pa, et qui est encore aujourd'hui en vigueur [1]. Cet étrange remède préventif, plus propre à donner la mesure de la profondeur du mal qu'à le faire disparaître, ne produisit aucun heureux effet. Sans s'arrêter au sombre tableau que trace Georgi, d'après des documents émanés des missionnaires et déposés au collége de la Propagande, de la démoralisation des couvents dans le Tibet [2], on peut admettre, sur les rapports des voyageurs non prévenus, que les lamas ne sont pas tous des modèles de sainteté [3].

[1] Huc, *Souvenirs d'un voyage*, t. II, p. 253-255.

[2] « Inde conjicies Tibetanas sanctimoniales non aliter ac manichæas ab sanctis Tibetanis stupris affectas matres sæpe fieri, sed matres immanes, quæ ne religionis nomen probris et maledictis exponant, misellos infantes vix natos per saxa et dumeta lacerandos præcipites dejiciunt a rupibus. » *Alphab. tibetanum*, p. 270.

[3] Pallas, *Histor. Nachricht. über die Mongolischen Völkerschaften*, t. II, p. 128 Kœppen, *ibid.*. t. I, p. 356, 375, 376; t. II, p. 276.

Michel Nicolas.

LA DÉDAIGNÉE.

L'amour ne cherche pas ses propres intérêts.

I Cor., ch. XIII.

Et si nulle couronne de joie ne m'était accordée,
Je me parerais, au lieu de cette couronne,
Du sentiment d'avoir sur une tête chérie
Posé d'une douce main la couronne du bonheur.

RUCKERT.

LA PETITE LOUISE.

Mainte jeune fille de la ville, qui ne connaissait la vie de presbytère que par la *Louise* de Voss et par ses propres illusions, venait de temps à autre faire une promenade au presbytère de W***, et prendre le café et le beurre frais sous le berceau du jardin ; elle se sentait toute pénétrée du calme de la vie champêtre, et félicitait Louise, la petite-fille du pasteur, de ce qu'elle devait toujours rester dans cet agréable séjour, loin de la poussière et de l'agitation des villes. Les doux yeux de Louise prenaient bien alors une expression un peu surprise, lorsqu'elle les regardait, en se demandant si ces jeunes filles, qui ne vivaient que pour leur éducation et pour leur plaisir, seraient à la longue fort satisfaites de l'échange. Elle se trouvait elle-même bien ingrate de n'avoir pas jusqu'alors estimé à plus haut prix ce bonheur si vanté, et acceptait encore beaucoup plus courageusement, plus infatigablement, les devoirs multipliés dont les demoiselles de la ville ne se faisaient même pas l'idée.

Louise était l'aînée des enfants du pasteur. Elle avait à peine connu sa mère. Le pasteur avait été si accablé de la mort de sa femme, qu'il

considérait comme un devoir, à titre de père de famille qui devait se conserver aux siens, de faire tout son possible pour se remettre et se distraire. La direction de la maison délaissée avait été confiée à mademoiselle Dore[1], parente éloignée du ministre, personne acariâtre qui apprenait à Louise à filer et à tricoter, et à qui, pour tout le reste, elle et les deux petits frères étaient une gêne constante. Les enfants remarquaient chez elle des situations tout à fait dangereuses, surtout lorsqu'elle s'était occupée des affaires de la cave : ils se retiraient alors, craintifs, dans un coin de la maison ou du jardin. Louise leur faisait des montagnes de sable et de petits nids de foin, ou bien elle jouait avec eux sur la pelouse de l'ancien cimetière. Les enfants n'étaient pas tourmentés, ils n'avaient pas de privations matérielles à souffrir; mais le poids d'un logis sans joie s'abaissait péniblement sur leurs jeunes âmes.

Le pasteur avait une sœur qui demeurait loin de lui. Tante Iette[2] vint faire visite à son frère, et découvrit avec horreur le ménage désordonné de mademoiselle Dore.

« Christian, dit-elle du ton le plus positif, c'est une affaire décidée, il faut te remarier : ta maison et tes enfants dépérissent. — Je le crois aussi, dit le pasteur avec soumission : depuis longtemps je remarque que les choses ne vont pas bien ici, et, à force de contrariété et de pitié pour les pauvres enfants, je ne pouvais plus tenir chez moi. Si tu me trouves une femme convenable.... »

Avant tout, mademoiselle Dore fut congédiée, ce qui ne fit pas de peine aux enfants, quoiqu'ils fussent surpris de la tendresse larmoyante avec laquelle elle les embrassa en partant. La tante resta pour le moment; elle les lava à fond, leur fit avoir des vêtements neufs, et, à chaque petit péché d'enfant qu'ils commettaient, elle se récriait en soupirant : — « Mais, pour l'amour de Dieu, qu'est-ce qu'une belle-mère dira de cela! »

Un jour, la maison et les enfants furent parés avec un soin tout particulier; on fit des gâteaux, et le café fut grillé d'un brun beaucoup plus vif que de coutume. La tante exhorta les enfants à se conduire comme il faut : — « Il va venir des visites, soyez gentils, affectueux et mignons; si une demoiselle vous parle, n'ayez point de sotte sauvagerie, mais faites-lui une petite plaisanterie, et dites-lui : — Sois notre petite mère. — Cela lui fera plaisir, et je vous donnerai ensuite du

[1] Abréviation de Dorothée.
[2] Abréviation d'Henriette.

gâteau. — Mais notre mère est morte, pensa Louise. — Et les belles-mères sont méchantes, dit l'audacieux Fritz. — Tais-toi, impertinent gamin, reprit la tante en grondant; vous devez être bien contents si le père vous rend une bonne mère! Théodore est certainement bien gentil, et il dira tout net *mère* à la demoiselle, j'en suis sûre. »

Les visites vinrent en effet : c'était une connaissance de la tante, veuve aisée d'un marchand de la ville voisine, et sa fille, brillante et élégante personne d'environ vingt-huit ans. La mère fit une inspection très-attentive de toutes les parties de la maison, et, au café, elle se fit rendre compte par la tante de toutes les dîmes et autres rapports de la paroisse. Le pasteur s'entretint avec la fille, qui, malgré la grande assurance de ses manières, paraissait un peu embarrassée dans cette circonstance; elle finit par se tourner vers les enfants, qui étaient à une petite table, dans un coin, sous la garde de leur sœur.

« La petite a de beaux yeux bleus, dit mademoiselle Amélie en rencontrant le regard calme et attentif de Louise, et a l'air intelligent. — Et très-bon, ajouta la mère. — Ils le sont tous les trois, confirma la tante, c'est dans notre famille. »

Fritz comprit vaguement les regards significatifs de la tante, et, se souvenant de ses exhortations à la familiarité, il montra à Amélie son livre d'images, et demanda :

« N'est-ce pas que c'est beau? — Oui, certes, vous avez beaucoup de belles choses, dit Amélie. — Alors, reste là et sois notre petite mère! » s'écria Théodore avec assez d'à-propos, puis il regarda triomphalement la tante et le gâteau. Amélie rougit, la tante et la maman se poussèrent : « Quelle chose merveilleuse! dit la dernière. — Évidemment le doigt de Dieu, » répliqua la tante.

On fit ensuite une promenade dans le jardin, et les enfants, dont on n'avait que faire, furent laissés à la maison. Théodore se vantait fort de son exploit, et Fritz regardait d'un œil un peu jaloux le morceau de gâteau plus gros que les autres qu'il avait reçu en récompense. — Pour Louise, elle se faisait, dans sa petite tête de cinq ans, ses calmes réflexions.

Il ne s'était pas écoulé un temps bien long depuis cette visite, lorsque de nouveaux préparatifs de fête eurent lieu au presbytère; on fit cette fois non-seulement des gâteaux, mais encore des biscuits. La demoiselle revint beaucoup plus luxueusement parée, et le pasteur la présenta aux enfants comme sa fiancée et leur future mère. Elle apportait à Louise, qui jusqu'alors avait gardé le deuil de sa mère, une petite robe rose; aux garçons, des tambours et des fusils. Elle les embrassa

tous trois. La tante leur dit que c'était pour eux un grand bonheur de trouver une si bonne mère, et ce ne fut que joie et splendeur.

Bientôt après, la noce fut célébrée; on tapissa toutes les vieilles chambres aux murs blanchis, et l'on installa pour la nouvelle mère quantité de choses belles et neuves. Tout cela fit un effet singulier à la petite Louise. Elle se mit à penser beaucoup plus fréquemment qu'auparavant à la mère défunte : comment elle était assise à la petite table de travail près de la fenêtre, ayant les enfants sur des escabeaux à ses pieds; comment, au dernier jour, on les avait encore conduits près d'elle, lorsqu'elle était étendue si pâle sur son lit; comment elle leur avait seulement donné la main sans parler, et comment ensuite elle était couchée sous les fleurs, dans le cercueil, avec le petit frère mort dans les bras. Elle ne pouvait s'entretenir là-dessus avec personne. Elle ne put dire non plus combien cela lui fit mal, quand on relégua dans une chambre en haut la vieille petite table ronde de sa mère, et que l'on mit à la place, dans la fenêtre, une élégante table à ouvrage avec des pieds tournés. Mais c'était une enfant, et elle se réjouissait, comme les enfants, de toutes les nouveautés : des chambres tapissées, des beaux meubles et aussi de la nouvelle mère.

Du reste, ils ne pouvaient guère jouir de celle-ci. La jeune femme déclara à son mari, avec un agréable enjouement, qu'elle n'était point venue à la campagne pour s'y enrouiller. Alors on entreprit de petits voyages chez les parents, et de nombreuses visites de voisinage furent faites et rendues. Les enfants n'avaient absolument rien contre ces allées et venues, car il leur en revenait toujours quelque chose de bon, et, au commencement, ils étaient le plus souvent de la partie. Aussi chacun s'édifiait-il de la tendresse de la jeune belle-mère envers les enfants, et particulièrement envers Théodore, qui était un très-charmant garçon. Mais avec le temps il devint incommode de les traîner partout avec soi; Théodore avait d'ailleurs une éruption autour de la bouche qui ne le rendait pas très-présentable : on le laissa donc à la maison, et on lui laissa les autres pour compagnie.

Louise se retrouva avec les petits frères sur la pelouse ou dans le coin de la chambre. Elle consolait l'impatient Théodore, que la mère ne se souciait plus d'avoir auprès d'elle, parce que sa figure lui inspirait du dégoût; elle leur racontait à tous deux des histoires : c'était une vraie petite mère avant qu'elle eût encore sept ans.

Aux grands transports de joie des enfants, il arriva une autre petite sœur. La garde-malade qui était venue de la ville ne tolérait pas les petits drôles dans la chambre de l'accouchée. Louise seule devait y

rester, bercer la petite sœur, empêcher les mouches de tourmenter la mère, aller chercher les petites chemises dans le séchoir; — elle se rendait très-utile, la petite Louise! mais les frères soupiraient incessamment après elle et tournaient à l'état sauvage.

Cependant la mère était relevée et prenait soin de son rétablissement; Louise traînait le nouveau-né sur la pelouse dans la petite voiture, riait et chantait devant lui quand il voulait pleurer, et les petits bohémiens de frères recommençaient à se laisser apercevoir de temps en temps. La mère trouvait épouvantable qu'il n'y eût point dans le village d'école où l'on pût mettre de semblables drôles. Aussi, l'année suivante, lorsque, pour alterner, il fut venu un nouveau frère, elle jugea indispensable de placer les gamins dans une bonne pension, où ils fussent sous une continuelle surveillance. Le pasteur pensait qu'ils étaient encore bien trop jeunes, mais elle lui dit avec une grande décision : — « J'ai accepté envers ces enfants les devoirs de mère, et je dois pourvoir à leur plus grand bien, lors même qu'il en coûte des sacrifices. Tu vois que je ne me sépare pas de Louise, et je voudrais faire plus encore, mais malheureusement *tout* ne m'est pas possible, et les pauvres petits ont bien aussi quelques droits sur mon cœur de mère. » Ce disant, elle regarda avec des yeux humides les pauvres petits, soignés et caressés dans le moment même par Louise et par la bonne. — Et le pasteur consentit en soupirant.

Alors Amélie devint une vraie lionne d'amour maternel pour les deux petits garçons. Elle fit venir des tailleurs et des couturières pour réparer leur garde-robe, fort négligée d'ordinaire; de belles pièces neuves aux genoux et aux coudes firent revoir aux vêtements fanés la splendeur de leur jeunesse. Elle ne se laissa pas ravir le soin de conduire elle-même les enfants à madame la préceptrice; elle donna à cette femme tourmentée, — qui devait, outre six enfants à elle, porter dans son cœur maternel dix-huit pensionnaires, — les instructions les plus circonstanciées sur la manière de traiter le caractère et la garde-robe de Fritz et de Théodore; elle les recommanda dix fois à la surveillance la plus assidue, aux soins les meilleurs, et fut si touchée de sa propre fidélité de mère, qu'elle en versa des larmes. Le pasteur eut le cœur bien serré quand il lui fallut laisser les pauvres petits garçons dans une maison étrangère : mais il reçut en chemin tant et de si solides témoignages de la sollicitude maternelle de sa femme à leur égard, que ce fut en vérité bien sa faute à lui-même s'il ne fut pas suffisamment heureux et reconnaissant.

Louise était restée à la maison avec la bonne, auprès des petits

enfants. Elle apprenait à marcher à Gabrielle, et avait une joie indéfinissable à la vue de ses premiers pas : mais l'oreiller du petit Bruno, dans lequel elle cachait sa tête, était humide des larmes brûlantes qu'elle versait sur les frères partis.

Il ne fallut pas beaucoup d'années pour que ce vide fût rempli dans le presbytère. Le moyen âge et les temps grecs et romains durent fournir des noms pour la jeune génération : Cornélie, Adelgonde et Thorilde, Bruno, Arthur et Thuisko, remplirent successivement le presbytère, et ce fut à peine si, aux vacances et aux fêtes de baptême, il y eut encore de la place pour Fritz et pour Théodore, qui ne s'orientaient plus du tout dans cette population nouvelle. Quand, par extraordinaire, ils revenaient en visite à la maison, ils tiraient en entrant leur sœur Louise par la manche, et lui demandaient tout bas : « Dis, y en a-t-il encore un ? »

LA GRANDE LOUISE.

Louise, qui savait bien se reconnaître au milieu de la nouvelle troupe de frères et de sœurs, la petite Louise était graduellement devenue grande, elle ne savait comment ; et les frères et sœurs connaissaient tous Louise, et appelaient Louise, et tourmentaient Louise beaucoup plus que la mère, qui « bien qu'elle eût infiniment préféré rester à la maison » considérait cependant comme un saint devoir, à cause de ses enfants, de ne pas se laisser enrouiller, et faisait fréquemment en conséquence de petites excursions et de grands voyages.

Le père trouvait en Louise la joie de son cœur, et souvent des larmes lui roulaient dans les yeux lorsqu'il la voyait, cette petite mère, au milieu de ses frères et sœurs, tenant le plus jeune sur son bras, donnant à un plus grand des cailloux pour jouer, racontant à l'autre une histoire, s'occupant des frères éloignés, et n'oubliant personne qu'elle-même. Sur son éducation, il n'était pas si rassuré ; il avait été bien difficile de lui procurer seulement la fréquentation régulière de l'école du village, et, depuis qu'elle avait été confirmée, rien absolument n'avait plus été fait pour l'instruire. Il avait eu quelquefois le projet de la mettre dans une maison d'éducation du dehors, ou de lui faire donner du moins des leçons de musique par le maître d'école ; mais sa femme lui démontra, dans un beau discours, comme quoi l'activité domestique était l'élément propre

de Louise et convenait seule à son caractère; quant à l'enseignement de la musique, il fallait qu'il fût bon ou qu'il ne fût pas du tout : cela ne faisait pas grand doute qu'ici on ne pouvait décider que pour pas du tout.

On l'avait établie près de la vieille ouvrière qui, hôte permanent de la cure, devait tenir en état le linge des enfants; elle s'était élevée peu à peu, sans direction particulière, de la moindre jusqu'à la plus délicate couture; plus les yeux de la vieille Catherine devenaient faibles, plus grossières ses piqûres, et plus finement et plus habilement Louise apprenait à conduire son aiguille. En voyant travailler la couturière que la mère faisait venir de la ville, elle avait aussi appris d'elle ses secrets, et elle contemplait avec un juste orgueil ses petites sœurs, dont les toilettes élégantes étaient son ouvrage et pour l'amour desquelles, quand elle allait par hasard à la ville, elle étudiait toutes les futilités des magasins de mode, afin de les reproduire ensuite à peu de frais.

Cependant, pour prendre également soin de la culture intellectuelle de sa belle-fille, la femme du pasteur régla que le soir, quand enfin Gabrielle, Adelgonde, Thuisko et le reste étaient couchés, on ferait la lecture d'ouvrages capables d'éclairer l'esprit. C'était fort beau, mais la bonne Louise qui, depuis sa onzième année, ne savait plus ce que c'était que le repos tranquille de la nuit, se trouvait la plupart du temps si fatiguée qu'elle était bientôt presque endormie, et ne se réveillait pas même aux passages classiques.

« Vois, la bonne enfant, disait Amélie avec un sourire compatissant, combien il serait ridicule de lui imposer une éducation dont elle n'a ni le goût ni le besoin! J'ai toujours considéré comme le premier devoir d'une mère de traiter chaque enfant suivant son individualité. — Louise, mon amour! criait-elle d'une voix élevée, je crois que tu voulais encore préparer la pâte au beurre pour demain? » — Louise se relevait promptement, et, honteuse de son somme, elle se mettait diligemment à l'ouvrage.

— « Vois-tu? disait la mère à voix basse et triomphalement à son mari, elle est toujours alerte dès qu'il s'agit de choses de cette sorte, c'est à son goût! »

Alors elle lisait pour son propre compte le livre propre à éclairer l'esprit, jusqu'à ce que, édifiée d'elle-même et de son procédé d'éducation individuelle, elle allât se coucher, tandis que Louise vaquait, bien avant dans la nuit, aux affaires de la maison, et se couchait auprès de la petite Thorilde, afin d'apaiser ses cris.

On admirait généralement comme la femme du pasteur se conservait bien, et comme elle savait toujours réserver du temps et de l'entrain pour les relations sociales; ses bons rapports avec sa belle-fille étaient aussi très-vantés : jamais dans cette maison il n'y avait trace de querelle, de dispute, de malveillance, de dépits réprimés; tout se passait de la façon la plus amicale. — « Chère Louise, occupe-toi donc du café! Mon amour, il faudrait bien que tu prisses soin des petits; » — et ainsi de suite. Quand Amélie faisait une partie de campagne avec ses hôtes, — comme il était préférable la plupart du temps que Louise restât à la maison, — elle leur adressait aimablement cette remarque : — « Il faut la laisser faire, elle est exactement créée pour le cercle resserré de la famille. »

Puis elle accueillait avec beaucoup de complaisance les compliments sur l'éducation si heureusement réussie de sa belle-fille, et faisait modestement observer : — « La petite elle-même m'a vraiment facilité cette tâche, et maintenant elle me récompense des peines qu'il m'en a coûté pour la traiter d'après son individualité. »

Et Louise? était-elle une victime sans volonté, ou bien la calme patiente d'une existence sans joie? Ni l'un ni l'autre. Elle n'était jamais arrivée à avoir conscience de ses droits à la vie; elle ne pensait qu'à ses devoirs, auxquels, selon son humble sentiment, elle suffisait si peu, et, chaque soir, elle demandait à Dieu, pour le lendemain, la force de mieux accomplir la journée. Accoutumée depuis sa plus tendre enfance à se donner de la peine pour les autres, elle avait appris, presque sans s'en rendre compte, l'art difficile que beaucoup dans toute une longue vie n'apprennent pas, ou ne veulent pas apprendre, l'art de s'oublier. La meilleure cuirasse contre les piqûres de l'égoïsme d'autrui, c'est une âme détachée de soi. Ce que d'autres rejetaient comme un fardeau et mettaient sur ses épaules, elle l'acceptait joyeusement comme le signe d'une confiance qui l'honorait.

Sa vie n'était pas sans joie : elle se réjouissait de la croissance des petits frères et sœurs, de leur affection, et surtout de l'indicible tendresse des deux frères aînés, pour qui elle était toujours restée ce qu'ils avaient de plus proche et de plus cher sur la terre; elle se réjouissait du jardin, qui était exclusivement livré à ses soins; elle se réjouissait de ses œillets et de ses roses de tout mois : — tout cela il est vrai, sans bien s'en rendre compte, sans écrire là-dessus des réflexions dans son journal, — mais elle ressentait la bénédiction de cette joie dans la force et le courage constants avec lesquels il lui était donné de remplir ses tâches fatigantes.

Bruno et Arthur avaient depuis longtemps atteint l'âge auquel Théodore et Fritz avaient quitté la maison paternelle; mais la mère trouvait que, pour leur individualité, il convenait mieux de les garder chez soi; et d'ailleurs la caisse du ministre aurait à peine suffi à la pension de tous les fils. Mais comme aussi, pour les capacités qui commençaient à se révéler chez Gabrielle et chez Cornélie, l'enseignement du maître d'école ne pouvait en aucune manière être jugé suffisant, la mère tint pour le plus convenable de prendre un vicaire, qui se chargerait de l'instruction des enfants conjointement avec le papa: — « Nous avons fait de grands sacrifices pour nos aînés, dit-elle avec une noble abnégation, je dois chercher à rendre moins dispendieuse l'éducation de mes propres enfants; je me suis toujours efforcée de remplir mes devoirs maternels. » Et, doucement attendrie sur elle-même, elle se tut.

LE VICAIRE.

M. Lehner, le vicaire, arriva. C'était un jeune homme de robuste stature, beaucoup trop peu cultivé dans sa mise et dans ses manières pour le goût de la femme du pasteur, et rendu *fatal* par la pipe, dont le tuyau, garni de sa petite houppe, ressortait de sa poche dans toutes les circonstances de la vie, lorsqu'elle ne fumait pas dans sa bouche. Mais il était bon prédicateur, possédait de belles connaissances en linguistique, avait une douce manière d'accoutumer à lui les enfants, et se livrait infatigablement aux diverses fonctions dont il était chargé.

Enfant de pauvres gens, il avait passé une jeunesse pleine de privations et sevrée de joie; son misérable intérieur dans lequel, malheureusement, la pauvreté était devenue une source de discorde, formait le contraste le plus frappant avec les besoins de confort extérieur, inséparables d'une culture intellectuelle plus étendue, qui commençaient à s'éveiller en lui.

Il lui parut donc extrêmement bon de se trouver transporté de la chambre sale du cordonnier, des pièces de caserne du séminaire, dans un joli presbytère, bien arrangé; la modeste petite chambre de vicaire — ancien cabinet de débarras que l'on avait restauré et garni de

meubles d'inventaire de différents âges — lui sembla renfermer l'ensemble de toutes les aises.

La brillante et élégante femme du pasteur lui imposait extraordinairement, et il était son auditeur croyant, son admirateur quand elle lui faisait deviner successivement ses mérites comme mère en général, et comme belle-mère en particulier. Mais Louise, dont la simple figure était à peine remarquée près de la mère si distinguée et si bien conservée, Louise, qui, au dîner, arrivait toujours de la cuisine trop tard et les joues rougies, et le plus souvent ne trouvait plus de soupe, mais seulement un reste de légumes refroidis; Louise, qui après le souper disparaissait immédiatement pour mettre au lit les petits frères et sœurs, et tenir compagnie aux plus grands lorsqu'ils avaient peur, — Louise, il fit à peine attention à elle dans les premiers temps. Grâce au tableau tracé par la mère, qui se réjouissait d'avoir un nouveau témoin de son excellence, et se réconciliait avec la pipe, qui faisait du vicaire un si patient auditeur, il la connaissait comme « une bonne et simple créature, fort modestement douée et créée uniquement pour le cercle le plus resserré de la famille », et il pensait que, dans le fait, elle y semblait très-bonne et très-utile.

Mais il se trouva que, pour l'amour de ses enfants devenus plus grands, la femme du pasteur considéra de plus en plus comme un devoir de fréquenter les cercles du voisinage : il y avait de petites réunions hebdomadaires que chacun tenait chez soi; chaque mois il y en avait de plus considérables dans un hôtel des environs; il était absolument nécessaire de faire soi-même, à la foire, des emplettes pour la maison, et, quant aux acquisitions plus importantes, il fallait bien, à Noël, aller s'en occuper à la résidence; — et puis madame la doyenne était une femme très-polie, et quand on ne lui faisait pas de fréquentes visites, elle se montrait extrêmement susceptible; c'était ensuite la femme du docteur, devant laquelle elle n'oserait plus paraître si elle n'allait bientôt passer une journée avec elle; enfin, madame la grande-baillive, avec laquelle il pourrait y avoir inimitié mortelle si l'on ne conduisait Gabrielle et Adelgonde à sa Rosalie et à son Alwina! La bonne femme du pasteur succombait presque sous le poids de ses obligations de société, et tout le temps que Louise lui apportait son châle, son chapeau et son ombrelle, elle soupirait douloureusement : — « Combien elle aurait aimé rester aujourd'hui à la maison! »

Louise jouissait abondamment de ce bonheur de rester à la maison. « C'est dommage, si ce n'était pas aujourd'hui la lessive, tu aurais pu

venir avec moi, » disait la mère; ou bien : — « Ne veux-tu pas venir avec moi, Louise? Mais je crains que Thuisko ne te laisse pas aller, le pauvre garçon! il est si singulier, quand quelque chose lui manque, et si accoutumé à toi! »

Louise trouvait cela tout naturel et la laissait tranquillement aller: elle avait assez à ranger après son départ. Il lui paraissait très-bon que le calme s'établît et qu'elle pût pourvoir à ses affaires sans les continuelles instructions et remarques au moyen desquelles la femme du ministre voulait sauvegarder sa dignité de mère et de maîtresse de maison; alors seulement il lui était possible de rester tranquillement à son travail. Le plus souvent, le pasteur accompagnait sa femme et laissait, en témoignage de sa confiance, la maison et le ministère au vicaire; il se rencontrait donc assez fréquemment que celui-ci se trouvait seul avec Louise et quelques-uns des enfants. Il était beaucoup plus à l'aise avec elle qu'avec Amélie, vis-à-vis de laquelle il se fatiguait par degrés de jouer constamment le rôle d'un auditeur qui devait uniquement donner de temps à autre un signe d'attention, ou faire entendre un murmure approbateur.

Louise, elle, l'écoutait quand ils prenaient ensemble le café de l'après-midi, ou qu'il s'asseyait avec sa pipe non loin de la petite table ronde qu'elle avait réinstallée pour elle dans un coin modeste. C'était étonnant, comme il pouvait tout lui raconter : son enfance flétrie, la misère et la discorde de la maison paternelle, les plaisirs économes de ses années d'études; — et quand alors les yeux bleus de Louise se reposaient sur lui avec leur expression d'intérêt profond, de compréhension intime, il se disait qu'ils étaient réellement très-beaux, et que même son visage était agréable, mais seulement un peu trop florissant. Louise, qui était presque muette en présence de la mère, et ne se déliait la langue que dans la solitude, n'avait point à confier de plaintes : elle ne trouvait que des motifs de reconnaissance dans son passé; mais, pour la première fois, elle pouvait donner des paroles aux souvenirs de sa défunte mère qui surgissaient au fond de son âme. Lehner aussi avait de bonne heure perdu sa mère, et seul, son doux et pâle visage flottait encore devant lui dans un vague souvenir. Lorsqu'il parlait de sa querelleuse et jalouse belle-mère, que de raisons Louise ne trouvait-elle pas de vanter son sort à elle, qui jamais n'avait subi de duretés de la part de sa seconde mère! Lehner avait bien là-dessus ses pensées personnelles, depuis que ses yeux s'ouvraient par degrés sur la manière dont la seconde mère mettait à profit l'individualité de la belle-fille, mais il se gardait de troubler cette heureuse croyance.

Il faut avouer que ces entretiens ne restaient pas toujours fort paisibles, pour peu que toute la bande ne fût pas dehors. Gabrielle tirait la grande sœur par sa manche : « Louise, taille-moi donc ma robe de poupée! » Puis venait Bruno : « Louise, couds-moi un cahier! » Arthur réclamait une ficelle pour son cerf-volant, et Thorilde avait perdu son mouchoir; la servante ne savait pas de quel parterre elle devait s'occuper, et quelques jeunes filles du village demandaient des fleurs pour une noce : « Louise! mademoiselle Louise! » était le cri qui retentissait de tous côtés. Et de tous côtés elle donnait une réponse, un renseignement ou un secours, avec une patience infatigable, avec une bonne humeur indestructible.

Et l'inimitable talent de Louise pour deviner les goûts et les besoins de chacun! Une seule fois, elle avait remarqué que le vicaire avait un peu repoussé, avec la cuiller, la civette jetée sur la soupe : de ce jour la civette fut toujours servie à part. Comment elle avait deviné la date de sa naissance, ce fut toujours pour lui une énigme; mais ce ne put être par hasard que, tout juste ce jour-là, ses mets favoris parurent seuls sur la table, et les enfants lui apportèrent dans sa chambre des fleurs fraîches. Il aurait pu, sans doute, attribuer cette attention à un intérêt particulier pour lui; mais, un dimanche matin, il entendit par hasard la servante, étonnée, demander :

— « Mais, mademoiselle Louise, pourquoi ne vous habillez-vous pas pour aller à l'église ce matin? Je puis bien y aller l'après-midi. »

Et Louise répondre amicalement : « Non, Christine, c'est aujourd'hui ta fête, tu vas aller tranquillement à l'église, et, pour l'après-midi, la mère te permet d'aller voir tes parents.

— Ah! bon Dieu! s'écria la pauvre fille émue, c'est à peine si je pensais moi-même que c'était ma fête, et, de la vie, personne n'y a encore songé; comment le savez-vous donc? »

Par là, le vicaire trop flatté apprit que Louise n'avait pas pour lui seul une si délicate attention.

Si éloignée que fût la simple nature de Louise de toute intention préméditée et de toute coquetterie, un observateur attentif aurait cependant pu remarquer qu'elle faisait maintenant tout ce qu'elle avait toujours fait, avec encore beaucoup plus d'empressement, de sérénité, d'activité qu'auparavant; un esprit de calme allégresse animait toutes ses actions, et ajoutait au mérite du devoir accompli fidèlement l'attrait de l'amabilité. Ce n'était pas le désir de plaire; à peine était-ce encore un sentiment plus ardent commençant à naître en elle... c'était avant tout, et sans même s'en rendre compte, le sentiment que pour la

première fois un regard plein d'intérêt se reposait sur elle, que ses petits sacrifices, ses soins assidus pour les autres, étaient compris et reconnus, — c'était la chaleur de la sympathie qui donnait tout d'un coup à toute la floraison de son âme tranquille le coloris et le parfum.

Et cette Louise, si oublieuse d'elle-même, qui ne savait ni ne pressentait pas encore d'où lui venait cette allégresse inaccoutumée, se surprenait parfois dans des pensées égoïstes, présomptueuses, telles que jamais elle n'en avait conçu : elle pensait à une demeure à elle, plus calme, plus simple peut-être que la maison paternelle, — une demeure où elle fût la maîtresse et qu'elle conformât à ses goûts; — à un cœur même qui lui appartînt en propre, qui s'affligeât quand elle souffrirait, qui se réjouît quand elle serait joyeuse... Mais elle redoutait de donner une forme extérieure à ces rêves, et quelquefois, lorsqu'elle était restée assise un instant, elle se levait en sursaut et entreprenait un travail quelconque avec une précipitation à elle étrangère. Elle ne s'endormait plus jamais quand, le soir, le vicaire faisait la lecture, et plusieurs fois, avec un étonnement inexprimable, son père l'avait surprise dans sa chambre fouillant avec ardeur le Dictionnaire de la Conversation, afin de combler quelques lacunes de son savoir.

Pour le vicaire, il ne suivit pas si longtemps sans s'en rendre compte le cours de ses impressions. Presque aussitôt que cette pensée eut pris place dans son esprit : — « Ce serait *une* bonne femme, » — il ajouta : — « Et pourquoi pas *ma* femme? » et la chose lui parut chaque jour plus évidente. Sans doute il n'y avait pas encore longtemps qu'il avait quitté l'université, et les perspectives d'emploi étaient bien dans le lointain; mais Louise n'avait que dix-neuf ans, et ne pouvait-il pas obtenir un service de patronat[1]?

Il était né pauvre, et Louise n'était pas riche; mais il avait souvent entendu dire qu'une femme d'intérieur est un capital, et qui pouvait être plus femme d'intérieur que Louise? D'ailleurs un revenu de trois cents et peut-être même de cinq cents florins lui paraissait une chose magnifique, et il ne savait pas encore bien comment on pourrait arriver à dépenser tout. Il n'y avait que Louise qu'il pût conduire sans rougir dans la pauvre maison de son père; — bref, il trouvait toujours davantage que Louise était pour lui l'unique femme possible sur terre, et il résolut de hasarder près d'elle la question importante.

Mais ce n'était pas si facile à faire qu'à résoudre. Que pouvait-il lui

[1] On appelle ainsi les cures dont disposent des seigneurs sur leurs domaines.

offrir en effet, pour espérer une réponse affirmative? un tel bijou de fille n'avait pas besoin d'attendre dix ans un pauvre vicaire; le riche pasteur de Langsfeld, un veuf qui n'avait que deux enfants, s'était déjà exprimé devant lui de la manière la plus favorable sur « cette jeune fille extrêmement capable et active ». Le juge du grand bailliage, qui était encore garçon, à l'indignation générale de la contrée, avait émis l'opinion que, « avec une personne si modeste, si attentive, on serait, en définitive, mieux loti pour ses vieux jours, pour ses jours d'infirmités, qu'avec un parti plus brillant. » Ces perspectives devaient être dans la pensée du vicaire bien plus séduisantes pour Louise.

S'il eût seulement su avec certitude si elle l'aimait un peu! Quant à être bonne, amicale et attentive, elle l'était envers tout le monde: il fallait encore attendre un signe particulier.

FIANÇAILLES.

Par une lourde journée de mai, Lehner avait dû se rendre, pour une communion de malade, à la succursale assez éloignée du presbytère. Louise lui avait envoyé par Bruno un parapluie, parce qu'il viendrait certainement de l'orage; mais avec un courage viril il avait dédaigné et renvoyé le parapluie. Cette insulte fut vengée: au retour, l'orage le surprit, et d'effroyables ondées le trempèrent. Frissonnant de froid et d'humidité sous l'air rafraîchi du soir, il se hâtait de regagner la maison, lorsqu'il rencontra le carrosse du presbytère: Louise l'envoyait-elle au-devant de lui? Hélas! non; M. le pasteur et sa femme étaient à la ville, au repas d'adieu d'un fonctionnaire; le carrosse était pour eux et non pour lui. Enfin il atteignit la maison, et pas une âme amicale pour l'accueillir! Louise avait eu bien assez à faire de ranger châles et couvertures dans le carrosse, et maintenant elle faisait les préparatifs pour le retour des parents. Un peu mal disposé et attristé, il monta à sa petite chambre; il lui sembla que, dans le corridor sombre, une figure se glissait auprès de lui descendant l'escalier: il ne la reconnut pas. Il entra dans la chambre dont il avait laissé les fenêtres ouvertes: elles étaient soigneusement fermées; les livres que la pluie aurait pu rendre humides étaient écartés; sur la petite table auprès du lit un thé embaumé dégageait des fumées engageantes. Il y avait vraiment de quoi être ravi. Il se hâta de s'en-

foncer dans les couvertures; le lit était agréablement chauffé.... Une bassinoire!... non, c'était par trop touchant d'y penser! à peine put-il, d'émotion, prendre sa tasse de thé. Réchauffé de corps et d'âme, il s'endormit sous les impressions les plus agréables, et la bassinoire resplendit dans ses rêves comme le soleil levant de son bonheur.

Il lui fallait encore être certain s'il était réellement redevable à Louise de cette délicate sollicitude. Lorsque, le lendemain, elle arriva enfin à table, il tourna la conversation sur l'orage de la veille.

« Vous avez aussi été mouillé, monsieur le vicaire? demanda le pasteur.

— Passablement, répondit-il, mais je me suis remis dans la perfection; j'ai pris un thé délicieux et j'ai été surpris par la plus soigneuse attention. »

Il se hasarda furtivement à jeter un regard à Louise.... Non, cette rougeur.... elle ne pouvait provenir du feu de la cuisine.

Il était si absorbé par ses propres pensées qu'il entendit à peine la réponse du ministre et une réflexion un peu sarcastique de la femme; mais, sur l'escalier, en s'en allant, il entendit celle-ci parler à Louise d'un ton assez tranchant :

« Je dois te dire, ma chère, que je n'aime pas que d'autres que moi disposent de mon thé; je considère aussi comme mon devoir de te faire remarquer.... »

Quoi? il ne le sut pas, car justement en cet instant les enfants sortaient de la chambre. Mais, l'après-midi, lors du café, Louise, qu'il n'avait jamais vue que sereine, avait les yeux rouges de larmes. Elle servit en silence et disparut.

« Mademoiselle Louise est-elle indisposée? demanda-t-il inquiet.

— Oh! non, elle étend le blanchissage des enfants, » dit brièvement Amélie.

La pauvre enfant, elle devait encore souffrir à cause de lui!

Plongé dans ces pensées, au lieu de se retirer dans sa chambre, il se trouva conduit tout à fait fortuitement dans le pré où la lessive en question était étendue. Thuisko et Thorilde, assis dans le gazon, jouaient avec les fichoirs; en outre ils appelaient à chaque instant sœur Louise pour la déranger de son travail. Elle était tellement enfoncée dans ce travail et dans ses pensées qu'elle ne fit pas attention au vicaire jusqu'à ce qu'il fut auprès d'elle.

« Vous voilà donc bien assidue, mademoiselle Louise?

— Un peu, dit-elle sans le regarder.

— Je ne vous ai pas encore remerciée.

— Oh! je vous en prie, dit-elle, ne pouvant retenir ses larmes; j'ai déjà fait la même chose pour notre vieille voisine quand elle rentrait mouillée à la maison.

— Ainsi ce n'est pas pour l'amour de moi? dit-il tristement. Et il lui prit la main.

Pas de réponse.

— Et ne pourrais-je espérer de jouir pour toute ma vie d'une sollicitude si fidèle?

Pas de réponse encore, mais un demi et timide regard.

— Hélas! je sais bien que je puis si peu vous offrir! Je suis pauvre, sans famille, seul.... »

Ici l'œil de Louise s'illumina, sa tête penchée se releva : Il était pauvre, il se sentait seul, il avait besoin d'elle.

« Je ne suis pas belle, et je suis si simplement élevée, si peu façonnée.... dit-elle tout bas.

— Vous êtes la meilleure de toutes les jeunes filles que j'ai jamais connues, et une bénédiction pour un mari! » s'écria avec ardeur le vicaire.

Alors il n'y eut plus beaucoup de paroles échangées, mais des regards qui disaient davantage, — et peut-être même encore plus que cela. Et les oiseaux chantaient, et le pommier répandait ses fleurs sur ces deux êtres qui étaient là, se regardant, radieux, dans les yeux; — et Louise se demandait, comme dans un rêve, par quoi donc, elle, elle avait pu mériter une telle félicité.

« Et maintenant, allons trouver le père! s'écria Lehner, qui, dans cet instant, se trouvait assez fort pour tout entreprendre, et demandons-lui sa bénédiction!

— Hélas! non, s'écria Louise, qui se réveillait tout à coup au sentiment de la réalité, — qui est-ce qui étendrait la lessive? Je vous en prie, allez-vous-en; si l'on nous voyait ainsi! »

Mais on les avait vus, c'est-à-dire ce petit monde que, dans leur bonheur, ils avaient complétement oublié. Thorilde s'était hâtée de monter, Thuisko l'avait suivie aussi vite que le lui permettaient ses petites jambes torses, et ils avaient proclamé que monsieur le vicaire avait embrassé sœur Louise. Cela mit la maison en grand émoi, et ce fut un bonheur que le vicaire arrivât lui-même bientôt après la publication de cette effroyable nouvelle. Aux rires sous cape et aux signes d'intelligence des deux indiscrètes petites créatures, il comprit qu'elles avaient trahi son méfait, et il considéra comme le meilleur parti de

présenter vite sa demande, aussi adroitement ou maladroitement qu'il le put.

Le pasteur ne fut pas si surpris que sa femme, qui, en vérité, n'avait jamais songé à la possibilité d'un mariage pour Louise, tant elle lui paraissait « complétement créée pour être la compagne amicale de ses jeunes frères et sœurs ». Mais dans de telles conjonctures, il n'y avait rien à faire que de donner sa bénédiction, ce que le père fit avec une émotion profonde, et la mère avec beaucoup de décorum maternel. Il y eut même le lendemain une sorte de repas de fiançailles, où Louise ressentit douloureusement le vide causé par l'absence de Fritz et de Théodore, que l'on ne pouvait naturellement faire venir du séminaire théologique. Quiconque ne savait pas combien étaient grands les mérites de la femme du pasteur à l'égard de ses beaux-enfants, put s'en pénétrer très-profondément ce soir-là.

Louise vivait encore comme dans un songe bienheureux et ne savait comment montrer la reconnaissance de son humble cœur pour tant d'amour, pour tant de bienveillance immérités. Elle était pour quelque temps le point central de la maison, on lui offrait des souhaits de bonheur, elle faisait des visites, afin de faire connaître à la famille son fiancé! Cela lui parut véritablement bon, lorsque l'adroite Amélie eut ramené les choses à leur marche accoutumée et qu'elle rentra dans l'obscurité.

Tout se passa comme auparavant : elle restait à la maison, elle faisait la cuisine, elle raccommodait, elle avait soin du ménage et des frères et des sœurs, mais cependant, que c'était différent! Quel souffle doré planait sur ce monde de tous les jours! comme elle sentait jusqu'au plus intime de son cœur l'œil qui suivait ses pas avec approbation et avec amour! Elle ne pensait jamais pouvoir en faire assez pour montrer qu'elle n'était pas arrogante dans son bonheur et pour reporter encore tout son amour, toute sa fidélité, sur cette maison à laquelle cependant elle n'appartenait plus tout à fait en propre. La mère n'aurait vraiment pas eu besoin d'exprimer si souvent son espoir que Louise ne négligerait pas ses devoirs de fille, et ne rémunérerait pas par l'ingratitude les sacrifices de ses parents.

Une petite demi-heure passée à causer dans le jardin, une petite promenade le soir, un salut et un regard furtif en se rencontrant dans la journée, un serrement de main sous la table, c'étaient toutes les

joies de fiancés qu'ils pussent se permettre : mais pour le cœur modeste de Louise, c'était tout un monde de bonheur.

Et les plans d'avenir, les rêves dorés, qui abrégeaient pour elle les heures nocturnes passées à filer de fin lin pour son trousseau! — Un presbytère à soi, avec un petit jardin rempli de fleurs devant les fenêtres, et où seule, toute seule, elle vivrait et travaillerait pour l'époux aimé, — où, libre et non entravée dans ses actions, devenue la mère d'une paroisse, elle partagerait son beau ministère. Elle se représentait les soirs où elle le recevrait dans l'intime et chaude petite chambre, sa robe de chambre et ses pantoufles préparées auprès du poêle chaud, et sa pipe allumée — puis les courses avec lui dans le village, et les heures tranquilles où il remédierait amicalement à son ignorance.... Oh! c'était une vie pleine de paix et de joie.

Ils conféraient ensemble sur l'arrangement de leur futur presbytère; sans doute, il serait en tout beaucoup plus simple que celui de W., auquel la belle-mère avait donné un vernis citadin, et dont le premier aspect faisait douter si l'on entrait dans un magasin de cristaux et de porcelaines, ou dans un presbytère — mais cependant il serait très-intime et très-joli. Le vicaire déclarait les rideaux inutiles à cause de la fumée, mais là-dessus Louise lui tenait tête : — « Cela donne un aspect si agréable et si tranquille! Je les laverai bien assez souvent. » Le vicaire fondait aussi de grandes espérances sur l'effet d'un docteur Luther qu'il avait déjà acheté comme futur ornement de muraille; il avait encore des projets sur une Catherine Bora et sur une *Mater amabilis*. Il considérait comme très-nécessaire de dépenser quelque chose en œuvres d'art, puisque naturellement il n'y avait pas à songer à des tentures.

Quand la réalisation de ces plans couleur de rose trouverait place dans la vie, c'était encore impossible à entrevoir, et « la perspective lointaine » était l'unique réflexion de toutes les connaissances contre cette union. Mais la jeunesse est riche d'espérance, et un service de patronat restait toujours, en définitive, la dernière ancre de salut.

Si discrètement que le jeune couple jouît du bonheur de ses fiançailles, les parents ne jugèrent cependant pas convenable, à la longue, que le futur demeurât l'hôte de la maison. La mère trouva aussi que Louise pourrait se préparer plus tranquillement à ses devoirs d'intérieur quand il serait éloigné, et Louise elle-même acquiesça volontiers

à la séparation, le village où Lehner trouvait une nouvelle place étant à trois lieues à peine.

Il venait donc faire mainte chère visite, et c'était un nouveau bonheur pour sa fiancée chaque fois que, par sa fenêtre, elle le voyait de loin traverser le champ, ou bien qu'il la surprenait inopinément au milieu de quelque occupation domestique. Et quand le soir elle l'accompagnait jusqu'au bosquet de saules, qu'ils s'asseyaient encore quelque temps l'un auprès de l'autre, que tout autour d'eux était si calme, si paisible, et qu'ils parlaient du temps où ils ne se diraient plus adieu, plus jamais — oh! que tout cela était beau et bon!

La mère considérait comme inutile et peu convenable que Louise allât visiter avec Lehner la pauvre cabane de son père. — « On pouvait bien faire venir les gens, » disait-elle. Mais Louise ne se laissa pas détourner de son projet.

C'était une triste demeure que celle-là! En la voyant, elle se dit qu'il lui faudrait, par un amour décuple, rendre à son bien-aimé tout ce qui lui avait si longtemps manqué. La querelleuse belle-mère était morte, et maintenant la famille se composait du cordonnier, malade et misérable, d'une pauvre garçon, d'une jeune fille étiolée; tout était négligé, détérioré, lamentable.

Louise apparut dans la triste cabane comme la lumière du soleil — non pas comme un éclatant rayon qui ne fait que rendre la misère plus évidente, mais comme une douce lumière du matin. Ce fut si naturellement, si simplement, qu'elle tendit la main au frère et à la sœur, qu'elle s'assit près du père et se fit raconter ses souffrances! Ce fut si modestement qu'elle donna à la jeune fille de bons conseils pour alléger les souffrances du vieillard et qu'elle encouragea le jeune homme à essayer de reprendre son métier négligé! Lehner lui-même voyait apparaître sous un autre jour sa demeure natale et ses devoirs de fils; n'eût-il jamais aimé Louise, il n'eût pu faire autrement que de commencer à l'aimer. A partir de ce moment, on plaça, dans les plans d'avenir, une petite chambre en haut pour le vieux père.

« Tu verras, disait-elle gaiement, il se remettra si bien chez nous, qu'il fera lui-même tout notre approvisionnement de chaussures. Cela nous procurera une grande économie, les souliers sont une si grosse dépense à la campagne! Naturellement, nous prendrons aussi Catherine avec nous : je n'aurai pas besoin de bonne, nous travaillerons ensemble, et cela ne lui sera certainement pas pénible. Pour Christian, quand il se sera un peu fortifié, il faudra bien qu'il soit au dehors pour apprendre ce qui est nécessaire; il me semble que cela lui sera

bon, au pauvre garçon, de sentir qu'il a un *chez lui* où on l'aime et où l'on s'occupe de lui. »

De retour, Louise se hasarda pour la première fois à demander à son père un peu d'argent pour ses menus plaisirs, et depuis lors elle trouva toujours moyen de réjouir le père malade ou la pauvre Catherine par quelque petit présent.

ESPOIR ET ATTENTE.

Le pasteur du voisinage mourut, et Lehner fut placé dans un endroit beaucoup plus éloigné. Alors les visites devinrent très-rares, mais les lettres eurent leur tour : félicité nouvelle et complétement inconnue pour Louise, qui jamais n'avait eu de correspondance. Ursule, la vieille messagère, avec son énorme poche de cuir, était maintenant à ses yeux la plus ravissante apparition du monde. Quelquefois, par les tièdes nuits d'été, il lui était possible de se glisser hors de la maison, et, montant par l'ancien cimetière, d'aller au-devant d'Ursule, quand elle venait de la ville. Et lorsque la vieille, avec un grondement plein de bonhomie sur cette hâte extraordinaire, trouvait la lettre désirée, avec quelle allégresse intérieure Louise la faisait glisser dans sa poche, volait à la maison, se réfugiait dans la chambrette qu'elle partageait avec les petits, baisait la lettre dans la joie de son cœur, et lisait, à la lumière avare qui lui était accordée, les lignes chéries!

Pour elle, qui n'était pas précisément exercée dans la composition des lettres, il y avait bien un certain tourment, jusqu'à ce qu'elle eût mis en état sa réponse; il lui arrivait bien, de temps en temps, d'écrire et de récrire un mot sur l'ardoise jusqu'à ce qu'il eût l'air convenablement orthographié, ou de demander en secret conseil à Gabrielle, qui, sous la direction d'un nouveau précepteur, faisait des progrès satisfaisants. Mais peu à peu elle apprit à épancher plus facilement et plus librement dans les lettres son cœur aimant — et qu'elle fut heureuse, qu'elle fut reconnaissante de cette nouvelle source de joie!

La toile était filée et blanchie. Amélie avait aussi, quoique à regret, remis à Louise, sur sa demande, quelque partie des provisions de toile de la mère défunte. Louise, qui pouvait si facilement sacrifier quelques heures de nuit depuis que les frères et sœurs dormaient tranquillement, voyait avec joie s'augmenter l'approvisionnement de son futur

ménage, et à chacune des rares visites du vicaire elle le surprenait par quelque nouvel accroissement.

Lehner lui avait apporté un jour la liste des magisters[1]; elle effaçait ponctuellement ceux auxquels des places étaient données et comptait combien de noms se trouvaient encore avant le cher nom qui devait devenir le sien. Hélas! il y en avait beaucoup, mais beaucoup! Louise, la douce et bonne Louise, se surprit un jour avec frayeur dans un premier mouvement de joie, en entendant le père s'écrier, à la lecture du journal : « Quoi? trois pasteurs morts! » Mais elle ne se faisait pas tant de remords de souhaiter ardemment à tous les vieux pasteurs de sa connaissance l'obtention de leur retraite.

Les années succédaient aux années. Lehner arpentait le pays toutes les fois que, n'importe où, un service de patronat ou de paroisse se trouvait vacant — mais c'était toujours en vain. D'anciens pasteurs, et de plus jeunes, mais fiancés comme lui depuis longtemps, des précepteurs de seigneurs, d'élégants et adroits jeunes gens en gants glacés, prenaient le pas sur lui. Il revenait toujours plus découragé de ces expéditions inutiles, mais toujours aussi il trouvait Louise pleine de consolation et riche d'espérance.

Gabrielle et Cornélie, deux prudes et adroites créatures, avaient été mises en pension, « par sollicitude maternelle pour Louise, — à ce que madame leur mère expliquait en confidence à ses amis, — afin que leur beauté naissante ne fît pas trop ressortir la figure fanée de leur aînée ». Théodore était vicaire chez son père, Fritz en voyage, comme commis de négociant, Bruno à l'université, Arthur au gymnase, — Louise était toujours assise à la petite table ronde, cousant son trousseau, lorsqu'il n'y avait pas pour le moment à travailler pour la mère ou les frères et les sœurs, et regardant sur le chemin par où devait venir la vieille messagère. Elle ne se précipitait plus au-devant d'elle : plus d'une fois elle y serait allée en vain, car lorsqu'il n'y avait pas de demande en train, Auguste ne trouvait pas grand'chose à écrire. « Vois-tu, lui disait-il, cela date déjà de loin entre nous, tu sais déjà depuis longtemps ce que je pourrais t'écrire. »

Hélas! elle eût tant aimé à le lire encore une fois! — Cependant elle restait infatigable et sereine.

[1] Candidats aux fonctions de pasteur.

Gabrielle et Cornélie revinrent de pension avec une belle éducation et de nouveaux modèles de broderie. Elles firent fureur dans le voisinage. Il ne se passa pas bien du temps avant que Gabrielle devînt la fiancée du jeune médecin qui pratiquait dans l'endroit, avec expectative de la place de médecin du grand bailliage. Louise fit le repas et aida à enguirlander la maison pour la fête des fiançailles. Ce qui fut trouvé assez beau dans les portions préparées de son trousseau, on le prit pour Gabrielle, dont la noce devait être prochainement célébrée.

« Tu as bien le temps, Louisette, de refaire tout cela pour toi! »

Elle sourit avec bonté et se remit à l'ouvrage : mais elle pensait souvent en elle-même que les points ne voleraient jamais aussi vite que la première fois.

Le pasteur mourut, et Louise dut quitter la maison paternelle : le pommier sous lequel elle s'était promise, la fenêtre par laquelle si souvent elle avait vu venir son fiancé, tous les lieux, hélas! où elle avait droit d'être chez elle.

Louise et ses frères n'avaient droit qu'à un très-modeste partage; mais, par des héritages de mère et de tantes, la belle-mère était fort à son aise. « Pour l'amour de ses enfants, pour achever convenablement leur éducation, » elle résolut de s'imposer le sacrifice d'aller à la résidence, « quoiqu'elle eût de beaucoup préféré pour elle-même le calme de la vie champêtre. »

« Tu restes naturellement avec nous pour le moment, dit-elle gracieusement à Louise; il va falloir que nous voyions comment faire pour la place. » Ces paroles bien intentionnées ne servirent qu'à faire sentir à Louise, avec une profonde douleur, que c'en était fini du droit d'avoir un chez soi. Cependant elle eut vite pris une résolution et fit part à la mère que, si elle le permettait, elle s'enquerrait d'une place, puisque maintenant Cornélie et Adelgonde étaient assez grandes. La mère s'y refusa généreusement, — d'autant plus que l'on attendait les couches de Gabrielle, mariée depuis longtemps déjà, et que d'autre part un jeune cousin, négociant habile et qui avait beaucoup voyagé, manifestait des vues sur la florissante Adelgonde, auquel cas il y aurait encore un trousseau à préparer.

Dans les jours du deuil de la famille, Lehner avait été fidèlement et affectueusement à ses côtés. Il lui fut alors très-pénible de ne pouvoir lui offrir une demeure, et il pensa qu'il fallait faire des démarches encore plus actives et plus sérieuses.

Mais hélas! la malheureuse liste portait toujours de longues séries

de noms avant le sien, et les plus modestes demandes n'étaient soutenues par nulle idée d'espoir.

Théodore était devenu vicaire dans un autre endroit, et le futur beau-frère l'aidait de son expérience dans l'emploi nouveau. Louise s'en réjouissait de tout son cœur. Mais un jour que Lehner ne s'apercevait pas de sa présence, elle l'entendit qui disait au jeune homme comme une chose toute simple :

« Écoute, prends garde, puisqu'il y a tant de filles dans la maison; les fiançailles prématurées ne valent rien. »

Son cœur se contracta douloureusement, et, de ce moment, il y resta une légère épine.

Lehner fut appelé comme vicaire dans une contrée éloignée. Il se présentait en solliciteur fanatique, presque chaque fois qu'un service se trouvait vacant, si bien que son nom était devenu proverbial dans le consistoire et qu'il s'élevait dans les séances une hilarité générale chaque fois que le président mettait à côté de sa pétition les paroles flegmatiquement énoncées : « Pourra attendre. »

Louise soignait Gabrielle dans ses couches, faisait le trousseau et la robe de mariée d'Adelgonde, et l'accompagnait à l'autel. Au mariage de Gabrielle, elle avait été vêtue de blanc, comme demoiselle d'honneur; mais à celui d'Adelgonde, la mère pensa qu'une robe foncée serait plus convenable pour elle.

Le vieux cordonnier était mort avant d'avoir eu sa petite chambre de repos dans la maison de son fils; Catherine, dont Louise s'était fidèlement occupée en tout ce qu'elle avait pu, était au service; Christian faisait sa tournée de compagnonnage.

Lehner écrivit avec une espérance nouvelle : la sœur d'un conseiller supérieur du consistoire, femme d'un conseiller intime au département des finances, avait amené dans le village qu'il administrait sa fille, jeune personne maladive, à laquelle il fallait l'air de la campagne et l'exhalaison des étables. Il était souvent appelé chez ces dames pour adresser des paroles de consolation à la jeune fille, lui faire la lecture, etc. Madame la conseillère intime était très-reconnaissante, très-bienveillante et très-obligeante envers lui : elle lui avait positivement promis son intercession auprès de son frère. La paroisse de Kaltennest était vacante : cinq cents florins d'appointements fixes et un revenu mobile en bois. Cela ne pouvait manquer.

Un rayon de soleil pénétra dans le cœur de Louise : « Va pour Kaltennest[1] ! Je saurai bien en faire un nid chaud et hospitalier! »

[1] Ce nom signifie *nid froid*.

SÉPARATION.

C'était la fête de naissance de Louise : on n'y avait pas fait grande attention. Cependant la mère l'avait rendue heureuse par le cadeau d'une pelle de foyer et d'un fer à repasser, qu'elle avait achetés par hasard dans des enchères. Pour Louise, c'étaient des présents plus agréables que des roses : c'étaient des présages du prochain *chez soi!* Elle remerciait Dieu de ce que, en attendant, elle n'était pas restée inutile au monde. Pour le moment, Gabrielle et Adelgonde, dans de nouvelles perspectives de joies maternelles, se disputaient sa fidèle et circonspecte assistance.

Cependant Cornélie lui confiait qu'elle serait peut-être bientôt fiancée : ce n'était pas pour rien que le jeune quartier-maître du régiment passait si souvent devant la fenêtre. « Il y a bien assez à faire pour toi, Louisette, ne te dépêche pas trop de devenir madame! » Les frères éloignés avaient bien soin d'adresser directement à leur sœur tous leurs souhaits de chemises modernes, de cravates à la mode, etc. Un oncle goutteux d'Amélie qui, tourmenté lui-même par sa gouvernante, se chargeait de son côté de tourmenter tout le monde, avait découvert les inimitables talents d'intérieur de Louise et l'appelait assez fréquemment à son secours. Non, certes, elle n'était pas inutile en ce monde! Mais cependant elle dirigeait ses regards avec un patient désir et avec joie vers le port paisible que Kaltennest allait lui offrir.

C'était sa fête de naissance. Mère et sœurs étaient allées à la foire, elle restait seule. Elle avait tiré toutes les lettres de Lehner : neuf lettres d'anniversaire s'y trouvaient; elle les lut de la première à la dernière. Ses yeux avaient un peu souffert de ses longs travaux nocturnes, et, pour les coutures très-délicates ou les caractères très-fins, elle se servait à la dérobée de lunettes : mais Lehner n'avait jamais vu cela. La première lettre avait quatre feuilles, les suivantes devenaient graduellement plus courtes, et enfin la dernière, celle de l'année précédente, ne contenait qu'une seule page, — mais d'autant plus affectueuse, se disait Louise; — la voici :

« CHÈRE LOUISE,

» Je te souhaite sincèrement tout le bonheur possible pour ton anniversaire de naissance. Tu l'as déjà célébré seule bien des fois; mais le prochain, j'espère que nous le passerons ensemble. Je puis à peine

manquer de réussir pour Gabelheim ou pour Kaltennest. J'aurais voulu te faire un petit cadeau, mais on ne peut absolument rien avoir ici, et je ne sais réellement pas ce dont tu peux avoir besoin. Je suis tellement pressé d'affaires, que je me vois obligé de conclure. Si c'est possible, j'irai te faire visite à la prochaine vacance; comme cela n'est pas éloigné maintenant, je réserve tout le reste pour te le dire de vive voix.

» Ton LEHNER. »

En relisant la lettre, elle ne la trouva plus tout à fait si affectueuse; mais elle se consola : « L'intention n'en est pas moins bonne, les mots n'y font rien. »

Aujourd'hui, il n'était pas encore arrivé de lettre, et elle épiait, avec un battement de cœur, si la sonnette de la maison n'allait pas se faire entendre. Elle levait pensivement le regard, et ce regard ne rencontrait plus de chemin vert qui amenât le bien-aimé, — mais par-dessus les toits et les cheminées sans nombre il s'arrêtait en esprit sur un petit jardin, — il y en aurait bien un comme cela, même à Kaltennest! — sur un presbytère, quelque petit et quelque modeste qu'il pût être; — et elle ne se sentait pas moins heureuse, tout en se sentant plus calme, qu'au premier jour de fête qui lui avait apporté de vive voix les souhaits ardents de celui qu'elle aimait.

La sonnette retentit, elle s'élança pour ouvrir au facteur, et — recula avec un cri de joie. C'était lui-même, lui, grand et élancé, aussi élégant qu'il le pouvait dans l'habit noir d'ordonnance qui bravait sans nul changement les tyrannies de la mode. Elle le conduisit dans sa chambre, lui servit tout ce qu'elle avait, et trouva occasion, en passant près de la table, de cacher dans la corbeille à ouvrage les fatales lunettes et les lettres. Dans son empressement, elle ne remarquait pas comme Lehner était étonnamment calme et froid.

« Et où en est Kaltennest? demanda-t-elle enfin avec timidité quand elle se fut assise près de lui.

— Fini! s'écria-t-il avec humeur; c'est Gukenberger qui l'a! Gukenberger, ce candidat de temps immémorial, qui a déjà été, pour des sottises, suspendu et destitué, et tout ce qui s'ensuit. — Il s'est amendé, a dit M. le président, il ne faut pas lui fermer le chemin du retour, et il a une pauvre mère. — En général, malgré la recommandation, ces messieurs n'ont pas été gracieux le moins du monde; ils m'ont montré, sur la liste, le grand nombre de candidats qui se trouvent encore avant moi, et m'ont fait observer combien on se rend

désagréable par une importunité sans fin, et comme quoi des fiançailles follement conclues ne constituent point un droit à être placé avant le temps. »

Lehner allait et venait violemment de long en large dans la chambre. Louise étouffait ses larmes et n'osait parler, de crainte de les laisser éclater.

La mère rentra avec les sœurs, salua monsieur son futur beau-fils et entendit avec regret la nouvelle de son échec, qu'il lui donna aussi brièvement que possible. Lehner était extraordinairement froid et distrait; il n'avait fait aucune mention de la fête de sa fiancée. L'après-midi n'était pas bien avancée lorsqu'il se mit en route : il voulait encore faire quelques lieues le soir pour retourner chez lui de bonne heure le lendemain. Louise se disposa à l'accompagner, comme elle l'avait toujours fait. Ils passèrent silencieusement dans le beau jardin du château de la résidence. Louise se sentait accablée par son silence.

Ils s'assirent sur un banc écarté. Tout était merveilleusement beau, dans la verdure et dans les fleurs; des enfants parés cherchaient des violettes sur le gazon; les oiseaux gazouillaient et chantaient, — mais Louise ne pouvait se réjouir comme d'ordinaire, — il lui semblait sentir planer sur elle un nuage accablant.

« Chère Louise, commença Lehner, j'ai encore à m'entretenir avec toi, et je suis persuadé que nous nous entendrons. »

Il ne sentit pas comme ce début la fit trembler.

« Notre espérance est encore une fois trompée et repoussée jusqu'à un avenir incertain. Tu commences aujourd'hui ta trente et unième année...

— La trentième, objecta-t-elle tout bas.

— Eh bien! oui, tu accomplis la trentième et tu entres dans la trente et unième, reprit-il avec un peu d'humeur (cette manière de compter les années était un de ses côtés faibles); cela ne fait rien à la chose. Je regrette de t'avoir fait perdre, dans une attente vaine, tant de belles années de jeunesse. Avec tes qualités d'intérieur, tu pourrais certainement encore faire un parti sortable, si tu n'étais liée à moi. Moi-même, je pourrais plus tranquillement suivre ma vocation et attendre la décision finale, si je n'étais toujours oppressé par la pensée que ton sort est attaché au mien et que tu es condamnée à cette attente sans fin, à ces désillusions sans nombre. Donc, en homme loyal, je considère comme un devoir de te rendre ta parole; mais je m'en remets entièrement à ton opinion. »

Il fut effrayé du regard d'indicible douleur, du visage pâle comme la mort que Louise releva lentement vers lui.

« Si cela te fait peine, Louise, si tu crois que j'ai des motifs égoïstes, dit-il précipitamment, je suis prêt à laisser les choses comme elles sont; je n'ai pas d'intention mauvaise, je pensais seulement qu'il vaudrait mieux pour toi et pour moi... »

A ce moment, le sentiment féminin s'éleva dans le cœur de Louise. Elle ne voulut pas recevoir sa fidélité et son amour comme un don de compassion.

« Tu as bien raison, dit-elle doucement et tranquillement; si tu crois que ce soit mieux ainsi, fais-le, au nom de Dieu; — moi-même je voulais te le proposer, ajouta-t-elle tout bas et en hésitant. C'était peut-être son premier mensonge.

— Vois-tu? s'écria-t-il vivement, nous avons donc eu la même pensée; c'est très-douloureux, sans doute, mais, quand nous serons plus calmes, nous verrons tous deux que c'était le mieux. Nous étions trop jeunes, trop irréfléchis, quand nous avons fait la démarche.

— Il faut t'en aller, il est tard, fit Louise après une longue pause. Adieu. Que Dieu te garde et te bénisse!

— Effectivement le temps me presse, dit-il précipitamment; adieu, chère Louise; ne prends pas en mauvaise part ce que j'ai fait.

— Adieu, Auguste, dit-elle encore; que Dieu soit avec toi! »

Il s'en allait, mais il se retourna encore une fois.

« N'est-ce pas, Louise, tu es persuadée que j'ai agi pour ton bien? »

Elle fit signe de la tête avec un doux sourire.

« Et n'est-ce pas, reprit-il, revenant encore une fois, si je puis rendre un service d'amitié à toi ou aux frères, n'est-ce pas que tu comptes sur moi?

— Certainement, » dit-elle encore, et elle lui donna la main.

Il s'en alla, et, en marchant, il se répétait toujours : « C'était certainement ce qu'il y avait de mieux à faire, il faut seulement que la première impression se passe; une si longue suite de vaines illusions nous aurait tous deux mis en terre. »

Il s'en alla, et, avec lui, s'en allaient la joie de Louise et le bonheur de sa vie, l'amour et l'espérance de longues années. Longtemps, longtemps elle resta assise, immobile, à l'endroit où il l'avait laissée. Elle ne pleurait pas, elle ne sanglotait pas; son œil éteint regardait le chemin par lequel il était parti. Quelques larmes silencieuses coulaient seulement sur ses mains jointes. Le soleil s'abaissait entre les arbres en fleurs, les oiseaux chantaient et gazouillaient, un doux parfum

montait des fleurs et des arbustes; les enfants s'en retournaient chez eux en bondissant, des femmes en toilette descendaient l'avenue principale; des jeunes filles qui avaient à se confier quelque secret d'une haute importance passaient devant le banc écarté et regardaient avec une curiosité furtive ce visage contracté par la douleur. Pas un être ne pressentait quel cœur appesanti par le chagrin battait sous ce ciel doré du soir, quel rude combat se livrait ici sans bruit...

Mais le combat était gagné. Louise se releva lentement, et bien bas, bien bas, elle dit à part elle ces mots :

> **Ton éternelle fidélité, ta grâce éternelle,**
> **Savent et voient, ô mon Père,**
> **Ce qui pour la créature humaine**
> **Est un bien ou un dommage.**

Et lentement elle reprit sa route dans le jardin devenu désert; — et personne, pas même Dieu dans le ciel, n'avait entendu une plainte sortir de son sein.

LA FIDÉLITÉ DES HOMMES.

Plus d'un an s'était écoulé depuis cette soirée dans le jardin du château. Le vicaire avait depuis longtemps accordé à lui-même et au consistoire trêve de pétitions. Il allait volontiers et fréquemment dans le monde, et se sentait effectivement plus dispos et plus libre depuis qu'il était affranchi des éternelles alternatives d'espérance et de désillusion. Il se répétait souvent, et il témoignait aussi au jeune recteur du voisinage, son ami intime et celui qui lui avait tout particulièrement conseillé de dénouer cette liaison, — que la solution adoptée avait été, en effet, la meilleure et la plus sage. Mais il y avait cependant en lui un ver par lequel il se sentait rongé de temps en temps. — « Eh bien! si je finis par obtenir une place, je pourrai toujours faire ce que je veux. » — C'était le dernier remède par lequel il calmait ces morsures.

Il entendait dire que Louise allait bien. Elle avait maintenant trois sœurs mariées, chez lesquelles elle était très-recherchée. — « Et, à la maison, elle doit aussi se trouver plus agréablement, depuis qu'il n'y a plus tant de filles, » concluait-il en se consolant.

La cure de Tannhausen devint vacante. Il voulut encore hasarder une tentative et fit sa demande, mais sans poursuivre l'affaire de plus près.

« Heureux gaillard! lui annonça le recteur, un jour qu'il avait presque oublié sa demande, tu as tout juste attendu quelque chose de bon! C'est la plus charmante cure de début, pas loin de la résidence, maison toute neuve, magnifique jardin, petite commune, — tu ne pouvais rien imaginer de mieux. »

Enfin! Lehner n'avait pas cru lui-même qu'il pût encore se réjouir d'être au but. Il fut généralement envié, et le conseiller supérieur du consistoire, chez lequel il se présenta pour lui exprimer sa reconnaissance, lui dit avec un gracieux sourire : « Eh bien! vous voyez que nous accordons plus volontiers à une demande tranquille qu'à une importunité incessante. »

Et maintenant, c'était bien le moment de faire encore ce qu'il voulait et de dégager son ancienne parole. Louise n'habitait plus la résidence; elle était allée avec la mère dans la ville de garnison où avait été transféré le quartier-maître du régiment de Caroline; et, de là, elle se rendait, selon le besoin, porter son secours aux sœurs, qui s'étaient accrues de deux belles-sœurs. Devant le recteur il n'osa qu'à demi émettre la pensée de revenir à son ancien amour; celui-ci la déclara, sans plus de motifs, une pure absurdité. Seulement au plus profond de lui-même, une voix sourde tenait un autre langage que le recteur.

Mais auprès de l'image flétrie de sa fiancée, dont la jeunesse n'était plus, de ses fidèles yeux bleus, de sa bonne figure, de son simple aspect, se plaçait une autre, une jeune image, qu'il avait déjà vue quelquefois dans des songes éveillés : un fin petit visage effleuré d'une délicate rougeur, des yeux foncés, spirituels, fixés sur lui avec expression, un ensemble rempli d'une inimitable grâce dans chaque parole, dans chaque mouvement.... la jeune fille souffrante à laquelle il avait fait la lecture, Adèle, la fille de madame la conseillère intime.

« Quelle sottise! disait-il, se réprimandant lui-même, quelle sottise de penser qu'elle accepterait un pasteur de trente-quatre ans! Et comment s'arrangerait-elle de vivre au village? »

Mais cependant il pensait encore et encore à ses manières gentilles et amicales, et à la prédilection qu'elle avait toujours montrée pour la vie champêtre.

« En tout cas, conclut-il, je dois leur faire une visite, car je crois bien, après tout, que je suis en partie redevable de mon avancement

à madame la conseillère. Ensuite, je pourrai toujours faire ce que je voudrai. »

Le vieux frac d'ordonnance ne pouvait, en vérité, faire l'affaire pour cette visite; le tailleur fournit donc un habit d'élégant, d'un noir brillant. Ce ne fut pas sans un battement de cœur que Lehner tira la sonnette d'une maison de belle apparence. Il trouva la mère et la fille chez elles l'une et l'autre. Adèle était plus florissante qu'en quittant le village; les bains de l'été précédent lui avaient parfaitement réussi. On le complimenta, on se réjouit de son bonheur, et, lorsqu'il parla de son avenir modeste, Adèle s'exprima avec tant de feu sur le charme et la poésie de la vie champêtre, qu'il sentit s'échauffer son cœur et s'accroître ses plus audacieuses espérances.

Madame la conseillère l'invita pour le soir à prendre le thé. Tout enivré de cette bonté et de l'atmosphère aristocratique qui environnait Adèle, cet être charmant, il alla passer le temps intermédiaire dans le jardin du château : mais il évita le banc sur lequel il s'était assis jadis avec Louise. A la fin il évita même ses propres pensées, et préféra se promener devant les étalages des marchands de livres et d'objets d'art, jusqu'à ce que, à son compte, l'heure du thé fût arrivée.

Mais il était un peu en avance; la mère était encore sortie, Adèle était seule auprès de la petite table à thé élégamment arrangée. L'entretien roula sur son séjour à la campagne, sur son attrait pour la simplicité et le calme en général; il devint de plus en plus vif, de plus en plus ardent, et, avant que ni l'un ni l'autre sût comment, Lehner avait hasardé une question hardie, reçu une douce réponse, — et la mère, à sa grande surprise, trouva, en rentrant, une théière refroidie et un couple heureux.

Rien ne pouvait survenir plus inopinément pour elle. Toujours elle avait considéré le vicaire comme un personnage complétement inoffensif, et elle nourrissait d'autres espérances pour sa fille, jeune et belle. Mais maintenant c'en était fait, les idées romanesques d'Adèle avaient débordé ses plans; d'ailleurs elle n'était pas de pierre, et aussi elle regardait le moineau dans la main comme plus sûr que le faisan sur le toit. Elle donna la bénédiction maternelle avec la plus grande condescendance, et émit la supposition « que Lehner reconnaîtrait le sacrifice que lui faisait sa fille par les égards les plus attentifs pour son caractère et pour sa délicate santé ».

La paroisse qu'il administrait dut la plupart du temps, jusqu'à son départ, se tirer d'affaire sans pasteur : il avait bien trop souvent affaire à la résidence; il fallait bien aussi que le nouveau presbytère

— d'après les renseignements de la belle-mère — fût tapissé partout et que le jardin fût dessiné à neuf; toutes les épargnes furent employées à cela et à l'acquisition d'une garde-robe nouvelle : il fallait bien se présenter convenablement dans une famille si considérée. Puis, la belle-mère avait toujours à lui indiquer quantité de bagatelles qui pourraient faire plaisir à la petite : c'étaient des odeurs, des figurines; une fois même ce fut une montre, indispensable pour une ponctuelle femme de pasteur. Il lui semblait toujours vivre dans un rêve, quand il voyait les élégants préparatifs de leur installation future, qu'il était assis près de sa belle fiancée sur le divan moelleux, ou bien qu'il sortait avec elle, tenant sous son bras ce bras délicat, paré de riches agrafes, et qu'il entendait le frôlement de sa robe de soie. — Seulement il n'aimait pas à se promener dans le jardin du château.

UN CŒUR SOLITAIRE.

Dix ans s'étaient écoulés depuis ce soir où Louise était restée seule dans le jardin du château, seule au monde. Elle ne demeurait plus avec sa belle-mère, qui s'en était allée chez une de ses filles cadettes. Un legs du vieil oncle lui avait assuré une modeste indépendance et maintenant elle habitait chez Théodore, qui depuis quelques années était entré, lui aussi, dans le port souhaité d'une paroisse.

Ainsi, elle était dans un presbytère! Elle en était reconnaissante, et, s'il lui fallait laisser à sa jeune et vigoureuse belle-sœur l'administration de la maison et du jardin, elle trouvait cependant dans le village une calme sphère d'action. Le frère la nommait en plaisantant monsieur le sous-pasteur.

Le temps et la souffrance avaient passé avec ménagement sur ses traits, et la patience avait confirmé en elle cette promesse « d'un radieux visage », dont parle la vieille chanson. Elle reconnaissait la douce et paternelle main qui voulait la tirer à soi; elle ne discutait plus sur le chemin qui devait la conduire au but véritable; elle apprenait à dire, du plus profond de son cœur :

C'est toi qui brises miséricordieusement
Ce que nous bâtissons au-dessus de nous,
Afin que nous regardions le ciel;
C'est pourquoi je ne me plains pas.

Il y avait huit ans, lorsque le mariage de Lehner avait été célébré à la résidence, elle s'était rendue là, faire visite à une amie, et, dans un coin obscur du temple, elle avait assisté à la cérémonie.

C'était là qu'elle avait revu son premier, son unique amour, Lehner, avec son aspect vigoureux et viril, — et aussi elle avait vu, s'appuyant sur lui, la svelte et délicate fiancée, avec ses vêtements d'une blancheur de neige, son voile brodé d'argent et sa couronne de myrte.

Elle regarda tranquillement l'autel, les yeux calmes et les mains jointes. Aucune prière plus fervente pour la prospérité des nouveaux époux ne monta au ciel, que de son âme, et pas un des assistants ne retourna chez soi avec un cœur plus calme et plus paisible que la solitaire Louise.

Ce n'était donc point une Niobé s'enveloppant dans sa douleur : c'était la sereine Louise d'autrefois, joyeuse, bonne et s'oubliant elle-même, reconnaissante des beaux jours que Dieu lui avait accordés, — le secours de tous ceux qui avaient besoin de secours, — la tante chérie, mais dont abusaient souvent les deux bons petits neveux.

Un jour, Louise était assise à la petite table ronde de la mère défunte, cette petite table qui avait plus à lui raconter que toutes les tables magnétisées, tournantes et frappantes — sur les anciens jours, où, jeune fille, elle avait tiré du grenier ce cher héritage; — où, plus tard, Auguste s'était assis près d'elle avec sa pipe; — où, levant les yeux, elle le voyait venir par le champ de blé; — où, dans les heures de calme travail, elle avait appris par degrés à reconnaître que Dieu avait eu sur elle des pensées de paix et non d'affliction. — Oh! c'était une précieuse petite table, avec ses compartiments contenant le fil et les rubans, et les vieux boutons de toutes formes, et l'étui de buis qu'Auguste avait rapporté un jour de la foire.

Le petit Gustave-Adolphe, fils aîné et futur chef de famille, grimpa l'escalier en criant : « Tante *Uis!* » et, tout fier de son importance, il lui remit une lettre. Ce n'était pas précisément chose rare. Quoique maintenant encore Louise ne fût pas bien forte dans la composition des lettres, elle en recevait cependant de tous côtés, suivant qu'ici ou là, dans la famille, une maladie était survenue, ou qu'un baptême, un déménagement ou un voyage de la maîtresse de maison allaient avoir lieu. Lorsqu'on avait fait monter une lettre à la tante, on savait à peu près immanquablement en bas qu'une fois lecture prise, elle allait se rendre au grenier pour chercher et épousseter sa vieille malle de cuir; et son frère avait coutume de l'aborder alors avec cette question : « Eh bien! où est-ce qu'il y a quelque chose cette fois-ci? »

Mais pourquoi cette lettre l'émut-elle d'une tout autre manière? Pourquoi le sang lui monta-t-il dans les joues, et son cœur se mit-il à battre et sa main à trembler si fort qu'elle pouvait à peine l'ouvrir? Gustave-Adolphe, après avoir vainement attendu le salaire de son message ou du moins le remercîment de la tante distraite, était redescendu en grande hâte, et avait porté plainte contre elle : — « Tante si fâchée, rien donné, rien dit! » Un peu inquiet, le frère était monté pour s'informer du contenu de la lettre. Louise avait pris son parti et la malle de cuir était là. La lettre restait ouverte sur la petite table; elle la tendit à son frère, avec une vive rougeur, et se hâta de faire ses préparatifs.

Voici ce qu'elle contenait :

« Ma bonne Louise, ma chère amie,

» Je n'ai aucun droit à vous adresser cette lettre et la prière qu'elle contient, si ce n'est la foi en cette bonté oublieuse d'elle-même que j'ai si souvent éprouvée autrefois.

» Vous savez que je suis marié depuis huit ans. Ma chère femme, toujours d'une santé délicate, est complétement alitée depuis six mois; mes enfants sont sans mère, ma maison sans surveillance, ma femme sans soins convenables. Nous avons essayé plusieurs fois de trouver du secours à prix d'argent; mais cela ne peut aller... et puis, chère Louise, je dois être tout à fait franc avec vous : c'est presque impossible pour notre position.

» J'ose donc vous faire cette question : Pourriez-vous, voudriez-vous nous secourir dans cette nécessité extrême? Je ne demande pas si vous avez pardonné; mais je demande si vous pourriez oublier à ce point. O Louise! des temps de souffrance comme ceux que j'ai déjà traversés sont de sévères juges des jours passés! Cependant je ne veux ici rien exprimer que ma prière; je ne veux que répéter la question : Pouvez-vous, voulez-vous nous secourir?

» A partir de dimanche prochain, je verrai chaque soir à la poste de K... si vous n'y êtes pas. Je ne puis m'attendre à ce que vous veniez, j'ose à peine l'espérer, mais... je le crois.

» Je suis, avec un respect profond, Auguste Lehner. »

« Et tu iras? demanda impétueusement le frère, tu iras vers celui qui t'a fait perdre ta jeunesse et le bonheur de ta vie, et qui maintenant te trouve assez bonne pour garde-malade et pour gouvernante?

— J'irai vers ceux qui ont besoin de moi, dit doucement Louise; tu sais bien ce que je pense du passé. Et s'il m'a fait du mal, ne dois-je pas remercier Dieu qui m'accorde de lui faire du bien? »

Elle demeura ferme, malgré la contradiction du frère et les réflexions de la belle-sœur, qui durent la laisser aller, tout en branlant la tête et en tirant cette conclusion : « On peut aussi être par trop bon! »

REVOIR.

Il commençait à faire sombre lorsque Louise descendit de voiture devant la maison de poste de K., où l'attendait déjà le pasteur de Hochbrunn. ..... le premier revoir depuis cette séparation.

Lehner se sentit dans un pénible embarras; mais elle lui tendit amicalement la main et lui dit avec cordialité : « Me voilà, et si je puis vous être utile, je m'en réjouirai. »

Après avoir veillé au déchargement de sa malle et suspendu à son bras l'énorme sac, elle se mit en route avec le pasteur. Chemin faisant, elle s'efforça de le distraire de son malaise :

« Vous n'êtes plus à Tannhausen?

— Hélas! non; après la mort de ma belle-mère, il eût été trop émotionnant pour Adèle de rester dans le voisinage de la résidence; on ne croyait pas non plus que l'air lui fût bon, et... nos dépenses m'obligeaient à chercher un emploi plus lucratif.

— Que ressent donc votre femme? »

Cette question de Louise fournissait un sujet de conversation qui suffit grandement jusqu'au presbytère. Il lui raconta comme quoi Adèle avait toujours été faible du côté des nerfs; comme quoi le mal avait passé des nerfs au cœur, du cœur dans les membres, et de là sur la poitrine; comme quoi les voyages aux eaux, dans les dernières années, n'avaient fait qu'empirer son état, et comme quoi, maintenant, elle était atteinte au delà de toute idée, de sorte que les plus petites excitations pouvaient amener des attaques de nerfs de la plus extrême violence..., et avec cela la gestion du ménage, les jardins, les enfants avec leurs tracasseries, les servantes incapables ou indociles! « Oh! c'est souvent une calamité dont vous n'avez nulle idée.

— Eh bien! cela ira mieux avec l'aide de Dieu. »

Ils étaient arrivés. C'était une belle et imposante maison que le

presbytère de Hochbrunn, vu surtout au clair de lune, qui ne permettait pas, comme le soleil, de reconnaître l'état négligé des dehors. Lorsque le pasteur tira la sonnette pour introduire dans sa demeure, comme une étrangère, celle qui jadis avait mis avec tant de confiance sa main dans la sienne pour faire avec lui le voyage de la vie, une impression étrange leur traversa bien le cœur à tous deux. Pour la première fois, il osa lever les yeux sur Louise : la clarté de la lune tombait en plein sur ses traits; mais elle le regarda d'un œil si limpide, si calme, si plein de paix et de pardon, que ce regard lui montra le fond d'un cœur qui est au-dessus des orages et qui a vaincu le monde.

La servante descendit, ouvrit la porte et présenta à son maître, avant qu'il entrât, un tire-bottes et des pantoufles.

« Cela agace ma femme, d'entendre le craquement des bottes sur l'escalier, dit-il à Louise en s'excusant.

— Mais les paysans? demanda-t-elle involontairement.

— Quand quelqu'un du village a affaire à moi, je le reçois à la maison d'école, » dit-il un peu confus.

Il ne fallait pas, pour aujourd'hui, tourmenter la femme par la nouvelle de l'arrivée de Louise. Celle-ci mangea le reste de soupe brûlée que la servante avait tenu chaud, et se fit indiquer sa chambre à coucher.

La chambre d'étrangers semblait servir depuis longtemps de cabinet de débarras. Le lit était arrangé comme il faut; seulement on avait établi sous le matelas un dépôt pour le linge sale. Louise en eut jusque bien avant dans la nuit pour rendre la chambre habitable, et les âmes poétiques devront lui pardonner si, dans cette première nuit passée sous le toit de la maison qui aurait dû devenir son chez elle, la prose du présent fut plus forte que la poésie du passé, et si, en s'endormant, ses pensées se tournèrent plutôt vers de futures réformes de ménage que vers les rêves ensevelis.

UNE SPHÈRE D'ACTION.

Le lendemain, elle descendit de bonne heure à la cuisine et trouva e pasteur fort affairé, piétinant de ci et de là, et traînant, avec la queue de sa longue robe de chambre, des pelures d'oignons, des coquilles d'œufs et autres ordures dont le sol de la cuisine était cou-

vert. Une robuste cuisinière, fort courroucée, paraissait-il, de l'empiétement inopportun sur ses droits, jetait des brassées entières de bûches dans un feu ardent, devant lequel bouillait et rebouillait le café. A côté, le pasteur soufflait laborieusement un petit feu sur un fourneau à charbon.

« Mais que faites-vous donc là?

— Hélas! le chocolat d'Adèle, dit-il avec quelque embarras; c'étaient chaque matin des gémissements sur ce qu'il n'était pas bien préparé. J'ai voulu essayer moi-même.

— Eh bien! à présent, laissez-moi cela, dit-elle soufflant déjà le petit feu, et allez tranquillement à votre cabinet de travail. — N'est-ce pas que nous n'aimons point voir le maître dans la cuisine? » ajouta-t-elle en souriant et en se tournant vers la cuisinière, qui, déjà gagnée par cette familiarité, prenait soin de son café d'une manière un peu plus calme.

Le chocolat venait d'être achevé, lorsque, d'une chambre de derrière, on entendit sortir de grands cris, modulés d'une quantité de façons différentes.

Tout en souriant, Louise fit signe de s'en retourner au pasteur qui arrivait au secours, avec une mine lamentable, et elle passa dans la chambre des enfants. Là, quatre petites créatures, de deux à sept ans, en diverses postures et dans un négligé fort malpropre, se roulaient dans le lit ou sur le plancher, se disputant et criant.

L'apparition d'une étrangère leur imposa un peu et ils se laissèrent, l'un après l'autre et en silence, laver, peigner et habiller par Louise, en tant du moins que c'était possible avec les ressources fort imparfaites dont elle pouvait disposer. C'était un fait inouï qu'ils fussent habillés avant déjeuner, et chacun d'eux regardait fixement tantôt les autres, tantôt la femme étrangère qui procédait si assidûment et si promptement à l'œuvre laborieuse de leur nettoiement.

Cependant le pasteur était encore dans l'embarras de savoir comment, sans trop émotionner Adèle, il pourrait l'informer de l'arrivée de cette nouvelle habitante de la maison. Le chocolat fraya la voie à cette communication.

« Qui l'a fait cette fois? il a enfin le goût qu'il doit avoir, dit la malade lorsqu'il eut été apporté.

— Louise Stein, que j'avais priée de venir ici pour t'aider, est arrivée hier soir, et elle a essayé de le faire.

— Alors, c'est bien; je voudrais bientôt la voir. »

La malade était inquiète de cette entrevue, comme de tout ce qui

ressemblait à un événement. Mais les manières modestes et silencieuses de Louise, l'intérêt cordial qui lui fit venir les larmes aux yeux lorsqu'elle trouva sur son lit, si malade et si amaigrie, la jeune femme qu'elle n'avait vue qu'une fois, dans la fleur de la jeunesse et du bonheur — tout cela la calma facilement. Bientôt Louise fut assise auprès d'elle, arrangeant ses oreillers et lui présentant son breuvage, comme si elle eût toujours été là.

Le père sortit pour le déjeuner, que l'on était obligé de prendre dans le cabinet de travail, afin qu'Adèle n'entendît pas le bruit des enfants. Il trouva tous les petits nettoyés et habillés, et n'eut, pour la première fois, point de querelle à terminer, parce qu'ils étaient encore tout déconcertés par l'événement inouï de la femme étrangère qui était si bien venue à bout d'eux. Et il lui sembla voir poindre l'aurore d'un meilleur avenir.

Il n'était pas aisé de faire lever cette aurore. Le désordre de ce ménage surpassait les idées de Louise, et elle pensait succomber à la tâche.

Mais elle ne succomba pas. Elle mit la main à l'œuvre avec un nouveau courage, sans impétuosité, doucement et graduellement, sans cesse et sans relâche. Elle ne manifestait d'étonnement sur aucune de ses découvertes; elle se contentait de demander à la cuisinière s'il ne lui semblait pas que peut-être il serait aussi convenable de s'arranger de telle ou telle sorte, et elle lui faisait prendre part à chaque réforme.

« C'est une demoiselle très-bien, accordait la cuisinière elle-même.
— Oui, il fait bon travailler avec elle, » avouait aussi la femme de chambre.

Et les enfants se suspendaient à elle avec un amour qu'elle n'avait jamais éprouvé depuis qu'on lui avait emmené ses petits frères, et ils obéissaient à ses signes. Et le pasteur la regardait avec tant de reconnaissance! Et la malade qui ne se doutait pas des montagnes que Louise avait franchies quand elle venait s'asseoir, si paisiblement contente, auprès d'elle, lui souriait toutes les fois qu'elle entrait dans la chambre.

Et Louise priait souvent que Dieu lui conservât un cœur humble, afin qu'elle ne s'enorgueillît pas de ce qu'il lui était tant confié — et elle n'avait absolument pas le temps de songer à la douleur passée.

MISSION INTÉRIEURE.

Adèle ne ressentit son influence bienfaisante que graduellement et sans s'en apercevoir, comme l'air rafraîchissant et sain. Elle était si simple, cette Louise, ses pensées se mouvaient tellement dans la sphère des choses vulgaires — il semblait que ce fût la pure et simple bonhomie, avec quelque bon sens naturel. — Et cependant, il y avait souvent dans ses paroles si ordinaires une profondeur et une gravité qui faisaient pressentir à Adèle ce que, avec toute son éducation, avec tous ses sentiments beaux et délicats, elle n'avait pas encore trouvé jusqu'alors : — un cœur que la paix avait renfermé en soi et en son Dieu.

Louise couchait auprès des enfants; le petit Othon qui était extrêmement débile, avait encore le sommeil très-agité : mais la première moitié de la nuit, où les petits étaient le plus souvent tranquilles, elle la passait avec la malade.

« Hélas! Louise, n'est-ce pas que je suis bien bizarre? demandait Adèle en soupirant, une nuit que Louise l'avait tantôt couchée haut, tantôt couchée bas, lui avait apporté tantôt de l'eau fraîche, tantôt du thé chaud, tantôt avait éteint la lampe et tantôt l'avait rallumée.

— Tu sais bien que cela me fait plaisir de t'être bonne à quelque chose, dit Louise la tranquillisant.

— Oh! non, il ne faut pas que tu me gâtes, comme tout le monde l'a fait. Tu ne me l'as jamais dit, et cependant ce n'est que depuis que tu es ici qu'il m'est venu à l'esprit combien je vous tourmente tous inutilement et combien je pense à moi-même : certainement je veux devenir autre que je n'ai été jusqu'ici.

— Tu es malade, chère Adèle.

— Oh! je sais bien que si tu étais malade aussi, tu serais néanmoins autrement que moi. Vois-tu, je n'ai jamais été très-bien portante, et, depuis que j'étais au monde, ma pauvre bonne mère ne s'occupait exactement qu'à m'ôter chaque petite pierre du chemin; elle portait cela si loin qu'à la fin un grain de sable me faisait mal. J'étais la meilleure créature du monde, et j'étais charmée de voir à tout le monde tout le bien possible, pourvu que rien ne me manquât.

» Je ne pouvais prendre part aux fêtes. Toutes les fois que ma mère, se disant qu'il fallait bien pourtant me procurer un peu de plaisir, me conduisait à quelque bal, il me fallait expier par des semaines de maladie cette joie d'une soirée. Alors on chercha toutes les choses ima-

ginables pour me donner des agréments d'autre sorte : les livres étaient ce que je préférais. Ah ! comme je m'introduisais et comme je vivais dans ce monde de la poésie ! Sous quelles ravissantes couleurs je me peignais surtout la vie champêtre ! Je fis la connaissance de Lehner....

— L'as-tu aimé ?

— Eh bien ! vois-tu, dit Adèle en rougissant, je l'ai connu à la campagne, et là, c'était un si grand bienfait que les lectures qu'il venait me faire ! Je n'aurais cependant jamais songé à devenir sa femme ; il avait seize ans de plus que moi. Mais, lorsqu'il fut nommé à Tannhausen, j'attachai à lui plus d'importance, le presbytère était tellement admirable ! Nous autres jeunes filles, nous nous disputions déjà, à l'école de couture, à qui deviendrait femme du pasteur de Tannhausen, et Lehner me paraissait si véritablement noble et digne....

— Ne l'as-tu donc pas trouvé tel ?

— Oh ! certainement, il est bien bon et bien brave — trop bon pour moi. Mais je ne m'étais jamais représenté un pasteur en costume de tous les jours, et cela troubla mes illusions de le voir en robe de chambre et la pipe à la bouche. — Je sentais bien que ma nature molle et frêle avait besoin d'un soutien et d'un appui, et j'ai dit mon *oui* du fond du cœur, quoique cela se soit fait si vite que je n'ai pas trop su comment. Et je suis devenue sa femme. Sans doute je voulais un mari comme se le figure une jeune fille, — viril et ferme, — un orme robuste pour soutenir le lierre flexible. Mais, à côté de cela, ma mère m'avait si souvent répété quel bonheur inouï c'était pour Auguste de m'obtenir, et comme il devait m'honorer et me ménager, et me porter sur ses mains ! Et toute ma vie on m'avait appris à penser, premièrement et principalement, à ce qui pourrait être en quelque manière nuisible ou salutaire à ma santé.

» Lors donc qu'Auguste voulut se montrer avec cette fermeté que, jeune fille, je m'étais représentée si charmante, cela me fit un mal horrible. Je fondais en larmes quand il critiquait une soupe brûlée, et je fus prise d'une si amère compassion pour moi-même, que je me trouvai la plus malheureuse femme du monde, et infiniment généreuse si je pardonnais. Avec cela venait ma mère, qui, dans sa bonté, me gâtait, me soignait et me ménageait avec tant d'excès, que mon bon mari me semblait, par comparaison, un monstre d'indifférence et de dureté.

» Arrivèrent les enfants. Je n'étais réellement pas à la hauteur du fardeau, et, plus une femme active, vigoureuse, eût été nécessaire

au ménage, plus je m'affaiblissais. Les tentatives que j'avais faites au commencement pour m'occuper de la maison, je dus les abandonner; le pauvre Auguste se consumait en soucis de ne pouvoir me procurer tout le secours et tout l'allégement que réclamait mon état. La bonne mère était intarissable en indications de bains, de voyages, d'endroits de cures qui devaient me faire du bien. Moi, je m'accommodais de tout cela; je n'avais jamais eu une connaissance bien nette de notre situation financière, et si je supposais que notre revenu ne dût pas suffire, je m'en consolais sur ce que j'étais l'unique enfant de la mère, qui ne manquerait pas de nous aider en temps utile.

» Après la mort de ma mère, mes yeux s'ouvrirent il est vrai, et je vis que nous avions vécu de longues années sur un pied qui excédait nos ressources; mais j'étais trop faible physiquement, et j'avais trop peu exercé ma force morale pour songer alors à un changement décisif; j'espérais qu'avec un nouvel emploi tout irait bien.

» A présent seulement, Louise, depuis que tu es ici, je vois que, malgré ma faiblesse, j'aurais pu faire davantage, surtout pour mes enfants. Il est trop tard. Chère Louise, habitue mes enfants à prendre et à accepter courageusement la vie, apprends-leur à s'oublier, afin que Dieu les préserve de l'aiguillon qui, sans que je m'en rendisse compte, a dévoré mon âme durant toutes ces années, auprès d'un bon mari et de charmants enfants : garde-les du sentiment du devoir non accompli. »

Il était trop tard pour la pauvre femme pour commencer une nouvelle vie d'activité; mais il n'était pas trop tard pour apprendre à l'école de la souffrance ce qui lui restait à savoir. Les enfants, qui d'ordinaire étaient craintivement tenus à distance, devaient maintenant se rassembler autour de son lit. Elle apprenait à jouir d'eux et à prendre part à leurs petites douleurs et à leurs petites joies. Elle était si douce, si patiente, si anxieuse de ne pas donner de peine aux autres, que, sans la tendresse attentive de son époux et de Louise, elle aurait été privée de plus d'une chose nécessaire. Et ce qui était peut-être le plus important, ce qui était le résultat du plus difficile combat soutenu en silence, elle voyait sans jalousie et avec un doux sourire avec quel amour et quel respect les enfants s'attachaient à Louise et se tournaient vers elle pour chercher le conseil, la consolation, le secours; comment le pasteur mettait entre ses mains, avec une confiance sans réserve, tous les intérêts de la maison et de la famille, et comment les domestiques se conformaient à ses plus légers désirs.

Elle trouva dans cette abnégation une paix qu'elle n'avait jamais ressentie, pas même dans les plus beaux jours de son court printemps, une paix qui fit de son lit de maladie un cher séjour pour les siens, et de son lit de mort, après de longues, longues semaines de souffrances, un lieu sacré d'espoir bienheureux.

LE DERNIER SACRIFICE.

Adèle reposait dans la tombe sur laquelle déjà fleurissaient les roses blanches que Louise avait plantées avant son départ du presbytère. Le pasteur avait placé ses deux fils aînés dans une pension, et il dirigeait lui-même, avec l'aide d'une brave servante, le ménage que Louise avait mis en bon ordre.

Et Louise était de nouveau assise à la petite table à ouvrage, dans la chambre en haut, chez ses frères; elle avait amené avec elle le petit Othon, qui demandait encore de grands soins; il animait sa petite chambrette virginale et jouait à ses pieds.

Louise n'avait pas seulement donné, dans son séjour au presbytère de Hochbrunn : elle avait aussi beaucoup appris, beaucoup gagné auprès du lit de souffrance et de mort d'Adèle. L'éducation supérieure de la jeune femme, lorsqu'elle eut été purifiée des scories de l'égoïsme, s'était révélée comme le noble trésor de son âme et avait élargi le cercle des pensées et des sentiments de sa compagne dévouée. La paix sans nuages avec laquelle elle traversait, courageuse et sereine, les petites vicissitudes et les troubles inévitables de la vie de chaque jour, provenait plus encore qu'auparavant d'une source plus profonde que la bonne humeur naturelle : d'un cœur tourné vers le ciel.

Un jour Gustave-Adolphe, qui était déjà au latin, et qui accordait gracieusement sa protection au petit Othon, vint encore apporter une lettre à la tante. Une lettre du pasteur Lehner à celle qui prenait soin de son enfant n'avait plus rien de nouveau; depuis longtemps Louise avait recommencé à se familiariser avec l'adresse, et cependant cette lettre-ci la jeta dans une agitation que son cœur calme ne connaissait plus depuis longues années, de sorte que Gustave-Adolphe, en redescendant dans la pièce où se tenaient ses parents, leur rapporta cette nouvelle : — « La tante est toute triste, elle pleure et ne cesse d'aller et de venir dans sa chambre. »

Le contenu de la missive n'aurait pas dû la surprendre : c'était la fervente et cordiale prière que lui adressait Auguste d'ajouter encore, à tout ce qu'elle avait déjà donné à lui et aux siens, le don suprême d'elle-même, — de devenir pour ses enfants une mère fidèle, pour ses jours solitaires une compagne, pour son presbytère délaissé la maîtresse de maison qui le bénirait.

Louise aurait pu prévoir cette prière ; ses frères et sœurs, tout le cercle de ses connaissances, s'attendaient depuis longtemps, comme à une chose toute naturelle, à ce qu'elle devînt la femme du pasteur. Auguste lui offrait un chez soi comme elle l'avait rêvé jadis; il était son premier, son unique amour, et cependant.... Seul, un cœur de femme pourra peut-être croire et comprendre qu'en recevant cette prière, elle ait eu à livrer à sa fierté féminine le plus pénible combat de sa vie. Spontanément, sans hésitation, de tout cœur, elle s'était élancée vers lui dans la qualité modeste de gouvernante de sa maison et de garde-malade de sa femme; elle l'avait assisté comme une sœur, servi comme une domestique. . . . . Mais devenir sa femme ! mettre dans sa main la main qu'il avait dédaignée, maintenant que ses sentiments pour lui étaient depuis longtemps devenus la calme et presque compatissante affection d'une sœur, à tel point qu'avec un cœur pur jusqu'aux dernières profondeurs, elle avait pu se tenir au lit de mort de sa femme.... Son sentiment féminin le plus intime se roidissait contre cela, et plus d'une fois elle prit la plume pour lui envoyer un remercîment fraternel et un refus.

Mais elle pensa à l'avenir solitaire du pasteur, aux enfants orphelins, que leur mère avait si souvent déposés en son âme; elle se demanda si ce n'était pas le doigt de Dieu qui lui indiquait une sphère d'action nouvelle, et si alors une autre réponse pouvait convenir que celle-ci : — Je suis la servante du Seigneur.

Elle a donc dit *oui,* et elle est entrée paisible dans ce presbytère dont elle avait franchi la première fois le seuil comme un ange consolateur. Elle est devenue pour son époux une femme bonne et fidèle, qui toute sa vie lui a fait du bien et jamais une douleur. Sa main diligente a apporté la prospérité dans le ménage, et les enfants d'Adèle, restés ses seuls enfants, ont crû et se sont développés comme des rameaux d'olivier.

Si elle a retrouvé l'ancien sentiment de sa jeunesse, le bonheur et la confiance entière de son jeune cœur : — je ne le sais pas et je ne le crois guère. Mais son mari a été considéré comme un homme heu-

reux et béni, et il a toujours reconnu en elle son bon ange, jusqu'à son dernier soupir.

Ses enfants se sont attachés à elle avec un amour et un respect tels qu'une mère peut les demander comme le plus précieux don de Dieu. Depuis longtemps elle repose dans la tombe, auprès d'Adèle et de son époux, et les enfants d'Adèle sont devenus des hommes; mais les yeux de ces hommes deviennent humides et leurs mains se joignent comme pour prier quand ils pensent à leur seconde mère et à sa fidélité.

(*Traduit de l'allemand d'Ottilie Wildermuth* par MARIE D'ASA.)

CONTES ET APOLOGUES
INDIENS.

Suite [1].

LE BRAHMANE ENCHANTÉ [2].

Dans la ville de Radjagriha vivait un brahmane du nom de Devaçarman. Sa femme ne lui avait pas donné d'enfants, et c'était pour elle un chagrin perpétuel que de voir ceux des voisins. Mais un jour le brahmane lui dit: « Ma chère, cesse de te désoler, je viens d'offrir un sacrifice afin d'obtenir un fils, et, pendant que je le célébrais, un être

[1] Voir la précédente livraison.

[2] Le culte des serpents joue, comme on sait, un grand rôle dans les croyances indiennes, mais le bouddhisme manifeste encore pour lui une préférence particulière, et c'est là qu'il faut chercher l'origine des serpents et de leurs métamorphoses, des dragons gardiens de trésors, etc., qui remplissent les légendes européennes. Pour montrer un exemple bien saillant de la transmission, par les Mongols aux Slaves, des inventions indiennes, voici la traduction abrégée d'un conte serbe (*Zmia mladojénia*), imprimé pour la première fois il y a sept ans.

« Il y avait une pauvre femme qui n'avait point eu de fruit de ses entrailles, et qui priait Dieu sans relâche de lui faire la grâce d'être mère, ne fût-ce que d'un serpent. Enfin Dieu permit qu'elle conçût, et, son terme arrivé, elle mit au monde un serpent, lequel n'eut pas plutôt vu le jour, qu'il s'enfuit et disparut dans l'herbe. Ce fut un nouveau chagrin pour la pauvre femme; elle ne cessait de se lamenter : « Quel malheur est le mien, disait-elle; Dieu a exaucé mon désir, j'ai enfanté, et voilà le fruit de mon sein perdu pour moi! » Vingt années s'écoulèrent ainsi. Au bout de ce temps, le serpent revint et dit à sa mère : « Je suis ce serpent que tu as mis au monde et qui a disparu dans l'herbe; je suis venu vers toi, mère, afin que tu demandes pour moi en mariage la fille du roi (*tzar*), et que tu me maries. » La mère se réjouit d'abord en voyant sa progéni-

invisible a prononcé distinctement ces mots : « Brahmane, tu obtiendras le fils que tu désires, il surpassera tous les hommes en beauté et en vertu, et sera comblé par la fortune! » Ces paroles remplirent d'une suprême félicité le cœur de la femme et elle dit : « Ces oracles sont infaillibles. »

Au bout de quelque temps, elle devint enceinte, et lors de sa délivrance elle mit au monde un serpent. Tous ceux qui étaient présents et qui le virent, voulaient qu'on s'en défît. Mais elle, sans se soucier de ce qu'on disait, prit le serpent, le baigna, et dominée par l'instinct maternel, le plaça dans un grand vase bien propre; puis elle commença à le nourrir de lait, de beurre frais et autres choses semblables, de façon qu'en peu de temps il atteignit toute sa grandeur. Un jour, la mère ayant vu la fête qui se donnait à l'occasion des noces du fils d'un voisin, ses yeux se mouillèrent de larmes et elle dit à son époux : « C'est me traiter avec trop de mépris; tu ne te donnes aucune peine pour faire aussi qu'on célèbre les noces de mon enfant chéri. » — « Pour cela il me faudrait, répondit le brahmane, descendre au plus profond des enfers et m'adresser au roi des serpents Vaçouki; car, quel autre, folle que tu es, voudrait donner sa fille à un serpent? » A cette réponse, un profond chagrin se peignit sur le visage de la femme du brahmane. Celui-ci s'en aperçut, et, dans son amour pour elle, résolut de la contenter; il prit quelques provisions et partit pour un pays éloigné.

Son voyage durait déjà depuis quelques mois, lorsque étant arrivé

ture, mais elle s'effraya aussitôt à la pensée de demander au roi, elle pauvre, et pour un serpent, sa fille en mariage....

» Rassurée par les paroles du serpent, la mère va faire la demande, et le roi y accède, moyennant l'accomplissement de trois conditions merveilleuses, qui ressemblent fort à celles par lesquelles Aladin, dans *la Lampe merveilleuse*, obtient la main de la belle princesse Badroulboudour, et ici elles s'exécutent encore plus simplement. Le serpent, à la façon serbe, « rassemble ses invités, va chercher la jeune fille, la ramène chez lui et l'épouse. » Elle devient bientôt enceinte, ce qui excite l'étonnement de tous les siens. Pressée de questions par sa belle-mère, elle lui avoue qu'elle n'a pas affaire « à un serpent, mais à un jeune homme, le plus beau qu'il y ait au monde; chaque soir il sort de son enveloppe, et le matin il y rentre. » La mère s'assure, en effet, en regardant par le trou de la serrure, qu'il en est ainsi, et son projet est bientôt arrêté.

« Après qu'elles se furent ainsi concertées, la mère fit chauffer le four, et le soir, quand le jeune homme eut quitté sa peau de serpent et se fut endormi dans le lit, elles s'en emparèrent et la jetèrent dans le four. Dès que la peau commença à brûler, une chaleur ardente s'empara de lui, mais elles de verser sur son corps de l'eau en abondance, tant qu'il fut sauvé, etc. » = *Vuk Sèrbske priponèdkè*, etc. Vienne, 1853. — Le sujet du morceau suivant (le serpent aux dinars) se retrouve aussi avec une identité frappante dans le conte abrégé cité par le même auteur dans ses *Proverbes serbes*, p. 63.

un soir dans la ville de Koukoutanagara, il dut demander asile pour la nuit à un homme de sa caste qu'il connaissait et chez lequel il trouva bain, nourriture et ce qui s'ensuit. Le matin, il était déjà sur le point de s'éloigner, après avoir pris congé de son hôte, quand celui-ci lui demanda : « Pour quel motif es-tu venu ici et où vas-tu de ce pas? » — « Je suis venu, répondit le premier brahmane, dans l'intention de chercher une fille qui soit une épouse convenable pour mon fils. » Le second brahmane, ayant ouï cette réponse, reprit : « S'il en est ainsi, j'ai une fille qui conviendrait merveilleusement; comme tu as toute mon estime, je te la donne pour ton fils. » Sur ces paroles, le brahmane prit la jeune fille avec sa domesticité et repartit pour son pays.

Lorsque les habitants de la ville virent l'incomparable beauté et les merveilleuses qualités des charmes suprêmes qui ornaient cette jeune fille, ils ouvrirent de grands yeux et dirent aux gens de sa suite : « Comment avez-vous pu livrer un tel bijou à un serpent? » Ces mots remplirent d'effroi le cœur de tous ceux qui l'accompagnaient, et ils s'écrièrent : « Il faut l'arracher au meurtrier apporté par ce vieux brahmane. » Mais la jeune fille leur dit : « Gardez-vous d'une telle fraude, car voyez :

Les rois ne parlent qu'une fois (n'ont qu'une parole), les honnêtes gens ne parlent qu'une fois, une fois seulement on fiance les vierges; ces trois choses n'ont lieu qu'une fois.

» D'ailleurs, ajouta-t-elle, il ne faut pas que mon père soit, à cause de sa fille, exposé au reproche de mensonge. » Et elle fut, du consentement de son entourage, mariée avec le serpent, auquel elle donna des témoignages de respect et offrit du lait et autres choses semblables.

Or une certaine nuit il arriva que le serpent, quittant le panier qui lui servait de gîte et qui se trouvait dans la chambre à coucher de la jeune femme, monta sur le lit de celle-ci ! « Quel est, s'écria-t-elle, cet être fait comme un homme? » et croyant que c'était un étranger, elle sauta en bas du lit, ouvrit la porte, et, dans son effroi, elle allait s'enfuir, quand le serpent lui dit : « Reste, ma chère, c'est moi qui suis ton époux. » Et, pour la convaincre, il rentra dans le corps qu'il avait laissé dans le panier, puis le quitta de nouveau. En lui voyant sur la tête un diadème magnifique et aux bras et aux poignets des anneaux et des bracelets, la femme tomba à ses pieds. Ensuite ils goûtèrent ensemble le plaisir de l'amour. — Tout cela eut pour témoin le père, le brahmane, qui s'était levé avant son fils; il se hâta de prendre

la peau du serpent restée dans le panier, et en disant : « Il ne faut plus qu'il puisse y rentrer, » la livra aux flammes. Le matin arrivé, il montra plein d'allégresse à sa famille le jeune homme, qui témoigna d'une affection sans bornes et se conduisit comme le meilleur des fils.

LE SERPENT QUI DONNE DE L'OR.

Il y avait quelque part un brahmane nommé Haridatta. Il était de son métier cultivateur, mais le temps s'écoulait sans qu'il recueillît aucun fruit de ses labeurs. Une fois, accablé par la chaleur, il lui arriva de s'endormir à l'ombre d'un arbre qui se trouvait au milieu de son champ. Non loin de là était un nid de fourmis, et quand il se réveilla, il en vit sortir un serpent énorme dont la tête était surmontée d'une crête élevée. « Sûrement, pensa-t-il en l'apercevant, c'est la divinité de ce champ. Elle n'a encore reçu de moi aucun hommage : voilà pourquoi la terre, malgré mes peines, reste inféconde. Il me faut m'incliner devant lui. » Ayant fait ces réflexions, il alla chercher quelque part du lait, le versa dans une jatte et s'approcha du nid de fourmis en disant : « O seigneur de ce champ, j'ignorais qu'ici fût ta demeure : voilà pourquoi, depuis si longtemps, je ne t'ai encore adressé aucun hommage, mais veuille me le pardonner. » Cela dit, il déposa la jatte à terre et s'en retourna chez lui. Le lendemain, lorsqu'il arriva, il aperçut dans la jatte un *dinar*[1], et de même tous les jours qui suivirent il remplissait le vase de lait, et ne manquait jamais d'y trouver un dinar. Mais une fois le brahmane, ayant besoin de se rendre dans un village, ordonna à son fils de porter le lait à sa place. Le fils obéit. Le jour suivant, lorsqu'il arriva au même lieu, il aperçut le dinar dans la jatte et se dit : « Sûrement ce nid de fourmis est plein de pièces d'or. Il n'y a qu'à tuer le serpent et à prendre tout à la fois. » Suivant cette résolution, le lendemain, en présentant le lait au serpent, il lui asséna un coup de bâton sur la tête. Mais l'animal, dont la vie fut préservée par la volonté du destin, le mordit de ses crochets venimeux avec une telle violence qu'il expira sur-le-champ. Ses gens, ayant élevé non loin de là un bûcher, lui rendirent les derniers

[1] Pièce d'or.

devoirs. Lorsqu'il eut appris de ses gens la manière dont son fils avait péri, il approuva pleinement (la conduite du serpent), et dit :

Quiconque n'accorde point sa protection aux créatures qui ont cherché un refuge près de lui, celui-là voit sa prospérité s'évanouir, comme il arrive aux cygnes dans la forêt de lotus [1].

Ensuite il prit du lait comme par le passé, se rendit au champ et prononça d'une voix forte les louanges du serpent. Celui-ci attendit longtemps avant de se montrer, et sans sortir de son trou il dit au brahmane : « C'est la cupidité qui t'amène ici, et te fait passer même sur la mort de ton fils. Désormais, il ne saurait subsister d'amitié entre nous. Aveuglé par l'ignorance de la jeunesse, ton fils m'a frappé, et moi, je l'ai mordu. Comment pourrais-je oublier le coup que j'ai reçu? et toi, la perte que tu as faite? » Cela dit, le serpent lui donna encore une perle de grand prix, et après lui avoir défendu de jamais revenir, disparut dans son trou. Le brahmane s'en retourna à sa maison, en maudissant la sottise de son fils.

LES ANIMAUX RECONNAISSANTS ET L'HOMME INGRAT [2].

Dans un certain lieu vivait un brahmane nommé Yadjnyadatta (donné par le sacrifice). Sa femme, succombant sous le poids de la pauvreté, ne cessait de l'accabler de reproches : « Homme sans cœur et sans courage, lui disait-elle, tu ne vois donc pas comment tes enfants sont tourmentés par la faim, que tu restes là à ne rien faire? Entreprends quelque voyage, emploie tous tes efforts à te procurer des moyens de subsistance, puis reviens aussi vite que possible. » Fatigué de ces discours, le brahmane se résolut en effet de faire un voyage, et il partit. Au bout de quelques jours, se trouvant dans une grande forêt, il cherchait de l'eau pour apaiser la soif qui le tourmentait, quand tout à coup il aperçut une grande fosse recouverte de feuillage.

[1] Ici le brahmane récite une fable « le Cygne et l'Oiseau étranger », dont ce distique forme la *morale*.

[2] La conception de cet apologue est certainement due au bouddhisme, qui, comme on sait, recommande avant tout la bienveillance et la compassion envers les animaux, et, dans la pratique même, exerce bien plus ces sentiments à leur égard qu'à l'endroit des hommes. Il existe une foule de légendes où Bouddha donne sa vie pour sauver celle de quelque bête. D'autres aussi le représentent comme victime, sous une forme animale et dans une existence *antérieure*, de la méchanceté et de l'ingratitude humaine.

En la considérant, il vit qu'il s'y trouvait un tigre, un singe, un serpent et un homme, qui le regardaient aussi. Le tigre, reconnaissant un homme, lui adressa la parole : « O vertueux, dit-il, songe que c'est un grand mérite que de sauver des créatures vivantes ; tire-moi donc d'ici, afin que je retourne dans la société de mes amis, de ma femme et de mes enfants. » — « Ton nom seul, quand on le prononce, répondit le brahmane, jette dans l'épouvante tout ce qui a vie. Comment n'aurais-je pas aussi peur de toi ? » Le tigre reprit :

Pour le meurtrier d'un brahmane, pour les ivrognes, les criminels, les voleurs et ceux qui violent leurs vœux, il y a une expiation, mais non pour les ingrats.

Et il ajouta : « Je te le jure par un triple serment : tu n'as aucun danger à redouter de moi. Aie donc pitié et tire-moi d'ici. » Là-dessus le brahmane fit cette réflexion : « La mort elle-même, quand on la souffre pour sauver la vie d'une créature, ouvre la voie de la félicité ; » et il l'aida à sortir de la fosse.

Le singe alors lui dit : « Homme de bien, viens aussi à mon secours, » et le brahmane le tira de la fosse.

Le serpent à son tour lui dit : « O deux fois né[1], ne me refuse pas ton aide. » Mais le brahmane : « Votre nom seul fait trembler, comment oserait-on vous toucher ? » — « Si nous mordons, reprit le serpent, ce n'est pas de notre propre mouvement, c'est qu'on nous provoque. Je te le jure par un triple serment : tu n'as rien à redouter de moi. » Et le brahmane le fit aussi sortir.

Tous trois alors lui dirent : « L'homme est le siége de tous les vices. Songes-y, et garde-toi de délivrer celui-ci ou de lui donner ta confiance. »

Le tigre reprit : « J'ai ma tanière dans un ravin de cette montagne aux pics nombreux que tu vois d'ici. Il faut que tu daignes m'y venir voir une fois, afin que je te témoigne ma reconnaissance et que je ne reste pas ton débiteur dans une existence future. » A ces mots il s'éloigna et prit le chemin de sa demeure.

Le singe dit ensuite : « C'est là aussi que j'habite, dans le voisinage de sa tanière et tout près d'une cascade. Il faut que tu viennes aussi m'y rendre visite. » Et il partit.

« Si tu te trouves dans quelque danger de mort, reprit à son tour le serpent, songe à moi. » Puis il s'en alla d'où il était venu.

Pendant ce temps, l'homme qui était dans la fosse ne cessait de

[1] Les brahmanes, comme on sait, prennent ce titre à la suite de leur consécration ou confirmation, qui est regardée comme une seconde naissance.

crier : « O brahmane, aide-moi aussi à sortir. »....[1] « Si tu as de l'or à mettre en œuvre, ô brahmane, apporte-le-moi. » Et il s'en alla de son côté.

Le brahmane continua d'errer, mais sans trouver aucun moyen de subsistance. Un jour que, pressé par la faim, il avait repris le chemin de sa maison, il se souvint des paroles du singe; il alla le voir, et reçut de lui des fruits doux comme de l'ambroisie dont il se rassasia. « S'il ne te faut que des fruits, dit alors le singe, tu en trouveras toujours ici. » — « Je te remercie, repartit le brahmane, maintenant montre-moi la demeure du tigre. » Et le singe la lui indiqua. Le tigre, l'ayant reconnu, lui donna en souvenir du bienfait qu'il en avait reçu, un collier d'or avec d'autres joyaux et lui dit : « Un jeune prince qui avait été emporté par son cheval et se trouvait seul, est tombé sous mes griffes et je l'ai dévoré. Tous ces joyaux viennent de lui; je les ai réservés et destinés pour toi. Prends-les et vas où tes affaires t'appellent. » Le brahmane les prit, et s'étant souvenu de l'orfévre, il alla le trouver, dans la pensée que par gratitude il s'occuperait de les vendre. L'orfévre s'acquitta avec grande attention des devoirs d'un hôte : le don pour le lavement des pieds, l'invitation à s'asseoir, le salut, la nourriture et le reste; puis il dit : « Seigneur, commande, et j'obéis. » — « J'ai apporté de l'or, répondit le brahmane, il faut que tu le vendes. » L'orfévre demanda à voir l'or, et le brahmane le lui ayant montré, il reconnut que ces joyaux étaient les mêmes qu'il avait faits pour le fils du roi. Il se rendit au palais et les montra au roi, qui lui demanda comment il les avait en sa possession. « C'est, répondit-il, un brahmane qui est actuellement chez moi, qui me les a apportés. » — « Sûrement, pensa le roi, ce scélérat a tué mon fils, il me le payera; » et les gardes reçurent aussitôt l'ordre d'enchaîner le brahmane et de l'empaler dès le point du jour. Celui-ci, quand on l'eut mis en prison, se souvint du serpent. Au moment même où il y pensait, le serpent parut devant lui et dit : « Quel service puis-je te rendre à mon tour? » — « Délivre-moi de captivité, » répondit le brahmane. — « Je vais, repartit le serpent, mordre l'épouse favorite du roi; rien ne pourra la guérir, ni les conjurations du plus habile sorcier, ni l'onction avec les remèdes que les autres médecins emploient pour combattre le poison; le mal ne disparaîtra que par l'attouchement de ta main. Alors on te mettra en liberté. »

[1] Il y a ici une lacune dans le texte. C'est après avoir été tiré de la fosse que l'homme ou l'*orfévre*, comme on le voit plus loin, prononce les paroles qui suivent.

Le serpent, après avoir fait cette promesse, alla mordre la reine. Alors il s'éleva dans le palais un concert de lamentations, et la ville fut dans la consternation. On appela tous les médecins qui guérissent de la piqûre des serpents, les sorciers, charmeurs et charlatans; il en vint de tous les pays; ils essayèrent le pouvoir de leurs remèdes, mais aucun ne put soulager la reine. Le deux fois né ayant entendu le tambour du crieur public, dit: « Je veux la guérir. » A ces paroles, on le tire de prison, il fut conduit au palais et mené en présence du roi qui lui dit : « Délivre-la du venin. » Et lui, s'étant rendu près de la reine, posa la main sur elle, et au même instant elle se trouva guérie. Le roi, la voyant rendue à la santé, témoigna au brahmane une grande estime, et lui demanda avec beaucoup de respect de quelle manière les joyaux étaient venus en sa possession? Alors le deux fois né raconta tout ce qui lui était arrivé depuis le commencement et conformément à la vérité. Lorsque le roi connut le véritable état des choses, il ordonna de jeter l'orfévre en prison, fit présent au brahmane de mille villages, et l'institua son ministre. Le brahmane alla chercher sa famille, et vécut dès lors heureux de la société de ses amis, se livrant aux œuvres de la jouissance (l'acquisition des biens et la justice), travaillant à s'acquérir par de nombreux sacrifices une vie postérieure[1] riche en bonnes œuvres, et participant, par les soins qu'il donnait à tout le royaume, à l'exercice de la puissance suprême.

L'ANE QUI N'A NI CŒUR NI OREILLES.

Dans une certaine forêt habitait un lion, nommé Karâlakéçara (à la terrible crinière), qui avait pour compagnon et serviteur un chacal du nom de Dhoûçaraka (de couleur grise). Ce lion un jour ayant attaqué un éléphant, reçut dans le combat des blessures telles qu'il ne pouvait même plus mettre un pied devant l'autre. Le lion ainsi réduit à l'inaction, Dhoûçaraka avait la gorge consumée par la faim et perdait aussi ses forces; un jour il dit au lion : « O seigneur, la faim me tourmente, et je puis à peine me remuer. Comment donc continuerai-je mon service auprès de toi? » — « Écoute, répondit le lion, va-t'en à la recherche

[1] Ce n'est pas la vie *future*, dans le sens que nous y attachons, qu'il faut entendre ici, mais une nouvelle existence terrestre, suivant la croyance indienne.

de quelque animal et amène-le ici, de telle sorte que, couché comme je suis, je puisse lui donner la mort. » Le chacal se mit en quête, et près d'un village peu éloigné il aperçut, au bord d'un étang, un âne nommé Lambakarna (longue-oreille), qui broutait avec peine de maigres pousses de chardons. S'étant approché, il lui dit : « Mon ami, permets-moi de te présenter mes hommages. Il y a bien longtemps que je ne t'ai vu. Dis-moi donc comment tu es devenu si faible? » — « Ah, fils de ma sœur, répondit Lambakarna, que te raconterai-je? J'ai pour maître un foulon impitoyable, qui me fait porter des fardeaux énormes, et ne me donne pas même une poignée de fourrage; je n'ai pour toute nourriture que ces pousses de chardons couvertes de poussière. Comment voudrais-tu que mon corps fût vigoureux? » Dhoûçaraka reprit : « Mon cher, s'il en est ainsi, suis-moi; je connais une contrée délicieuse, traversée par une rivière, dont les bords sont couverts de gazon d'un vert d'émeraude; viens-y, tu y jouiras des charmes d'une conversation amicale avec moi. » — « Ah, fit Lambakarna, tu as raison, mais nous autres animaux domestiques, nous vous servons de proie, à vous, bêtes sauvages. Que m'importe donc ta délicieuse contrée? » — « Mon cher, ne parle pas ainsi; mes bras entourent cette région ainsi qu'une cage et en font un séjour paisible, où nul ne peut pénétrer. En outre, il s'y trouve trois ânesses encore vierges, qui naguère étaient comme toi maltraitées par un foulon. Elles ont repris leurs forces, et, brûlant de l'ardeur amoureuse de la jeunesse, elles m'ont dit : Si tu veux vraiment te conduire en oncle à notre égard, va-t'en dans quelque village et amène-nous un époux convenable. Voilà pourquoi je t'engage à me suivre. » Lambakarna eut à peine entendu ces paroles, que, tourmenté par l'amour, il s'écria : « Mon cher, s'il en est ainsi, montre-moi le chemin et partons vite. » On l'a dit avec raison :

Il n'y a pas de nectar et il n'y a pas de poison comparables à une belle jeune fille; on trouve la vie dans ses embrassements et la mort dans la séparation d'avec elle.

Et aussi :

Rien que son nom, sans la proximité et sans la vue, fait naître l'amour : quelle félicité ne goûte-t-on pas alors qu'on la voit et qu'on l'approche?

Lambakarna donc suivit le chacal, qui le conduisit vers le lion. Celui-ci, épuisé par la maladie, se leva en le voyant, mais l'âne épouvanté prit la fuite, et le coup que le lion lui appliqua de sa patte resta sans effet, comme l'effort d'un être que le sort ne favorise point. Ce que voyant

le chacal, il lui dit transporté de colère : « Ah! voilà les coups que tu assènes! Si un âne venu à ta portée t'échappe, comment oses-tu te mesurer avec un éléphant? Je vois maintenant combien tes forces sont usées. » Mais le lion confus lui répondit : « Eh bien, qu'y puis-je faire? ma patte n'était pas préparée, autrement un éléphant lui-même n'échappe pas à ses coups. » — « Aujourd'hui même, reprit le chacal je ramènerai cet âne devant toi, mais fais en sorte que ta patte soit préparée cette fois. » — « Mon cher, comment celui qui m'a vu de ses propres yeux et m'a échappé pourrait-il revenir? Cherche donc quelque autre animal. » — « Est-ce là ton unique souci? Aie soin seulement de tenir ta patte prête. »

Le chacal alors suivit la trace de l'âne, qu'il retrouva paissant au même endroit. « Ah, fils de ma sœur, dit Lambakarna en l'apercevant, c'est une belle contrée que celle où tu m'as conduit! Peu s'en est fallu que je n'y aie laissé ma peau. Dis-moi seulement quelle était cette créature effrayante, dont le coup de patte semblable à la foudre m'a presque terrassé? » Le chacal répondit par un éclat de rire : « Ami, dit-il, c'était une ânesse qui doit à son séjour dans les bois une vigueur prodigieuse. A ta vue, elle a couru au-devant de toi pour te témoigner sa passion et t'embrasser. Lorsque tu pris la fuite, elle étendit la main pour te retenir. Voilà tout. Reviens donc, car elle a résolu de se laisser mourir de faim à cause de toi, et elle dit : « Si Lambakarna n'est pas mon époux, je me jette dans le feu ou dans l'eau, ou bien je prendrai du poison. Être séparé de lui m'est intolérable. » Ainsi, laisse-toi fléchir et reviens; sinon tu commets le meurtre d'une femme [1], et le dieu de l'amour concevra contre toi un ressentiment terrible.... »

L'âne se laissa séduire par ces discours artificieux et reprit en compagnie du chacal le même chemin. Car c'est avec raison qu'on dit :

Le sort pousse l'homme à faire le mal de lui-même et sciemment; autrement, qui dans le monde trouverait plaisir à s'adonner au mal?

Ils arrivèrent à portée du lion, qui cette fois tenait sa patte prête et terrassa Lambakarna. Après l'avoir égorgé, il ordonna au chacal de veiller sur lui, tandis qu'il irait à la rivière voisine pour s'y baigner. Mais le chacal, ne pouvant résister à sa gloutonnerie, dévora le cœur et les oreilles de l'âne. Quand le lion, après s'être baigné et avoir adoré les dieux et sacrifié aux Pitris, revint, il trouva l'âne qui n'avait ni cœur ni oreilles. Furieux, il dit au chacal : « Misérable, quelle action

[1] Crime qui est l'objet de dispositions spéciales dans les anciens codes hindous.

inconvenante as-tu commise là? Car ce corps, maintenant que tu en as mangé les oreilles et le cœur, n'est plus qu'un reste. » — « Seigneur, répondit respectueusement le chacal, ne parle pas ainsi; car cet âne n'avait ni cœur ni oreilles : voilà pourquoi, après être venu ici et s'être enfui de terreur à ton aspect, il est cependant revenu une seconde fois. » Cette raison parut plausible au lion; il partagea avec le chacal et mangea sans scrupule. Voilà pourquoi je dis :

Celui qui, étant venu et s'étant échappé, après avoir vu la force du lion, est pourtant revenu, est un fou qui n'a ni cœur ni oreilles.

LE CHACAL ET L'ÉLÉPHANT MORT.

Dans une certaine forêt habitait un chacal nommé Mahâtchatouraka (le très-rusé). Ayant une fois trouvé le corps d'un éléphant mort naturellement, il tourna longtemps autour, cherchant un endroit par où l'entamer, mais ce fut inutilement, la peau en était trop dure. A ce moment survint un lion en quête d'une proie. Le chacal, en le voyant venir, déposa à terre le cercle de sa couronne, joignit les deux mains et dit d'un air humble : « O seigneur, je suis ici comme ton porte-massue, et c'est pour toi que je veille sur cet éléphant. Veuille donc, ô seigneur, le manger. » Mais le lion, en voyant ce ton soumis, répliqua : « Jamais je ne touche à un animal qui a été tué par un autre que moi. Ainsi je t'abandonne cet éléphant. » Ces paroles remplirent de joie le chacal, qui s'écria : « C'est ainsi qu'il convient à un roi d'en user envers son humble serviteur. » Mais le lion s'était à peine éloigné qu'un tigre parut. « Ah! pensa le chacal à son aspect, je me suis débarrassé d'un scélérat par ma soumission, comment faire avec cet autre? C'est bien certainement un brave, et je n'en viendrai à bout que par la discorde, comme on l'a dit :

Où les paroles flatteuses et même les présents sont impuissants, il faut semer la discorde; car elle aussi aide à obtenir la victoire. »

Ayant fait ces réflexions, il s'avança fièrement et en redressant son échine, à la rencontre du tigre, auquel il dit : « Mon cher, qu'as-tu à courir ainsi de toi-même au-devant de la mort? car cet éléphant a été tué par un lion, qui l'a confié à ma garde; il est allé faire ses ablutions à la rivière, et, en partant, il m'a fait cette recommandation : S'il arrivait ici un tigre, ne manque pas de m'en informer, car je

veux exterminer tous ceux qui se trouvent dans cette forêt. Depuis qu'un éléphant que j'avais tué a été dévoré par un tigre, je nourris contre ces animaux la plus violente colère. » Après avoir ouï ces paroles, le tigre, saisi d'épouvante, dit au chacal : « O fils de ma sœur, épargne ma vie; si tard qu'il revienne, ne fais pas mention de ma venue ici. » Cela dit, il se hâta de prendre le large. Le tigre parti, survint un léopard. « En voilà un, pensa le chacal, qui a des dents solides; il faut qu'elles servent à me faire un trou dans la peau de l'éléphant. » Dans ce dessein : « O fils de ma sœur, lui dit-il, pourquoi y a-t-il si longtemps qu'on ne t'a vu? Et quel air affamé tu as! Sois donc mon convive. Voici un éléphant que le lion a tué et qu'il m'a chargé de garder. Pourtant tu peux, avant qu'il soit de retour, manger de la chair de cet éléphant, et, lorsque tu seras rassasié, décamper au plus vite. » — « Mon cher, répondit le léopard, Dieu me garde d'y toucher. Pour avoir plus tard le charme d'être heureux, il faut d'abord garder sa peau. Aussi vais-je sans plus tarder te dire adieu. » — « Lâche que tu es, reprit le chacal, aie donc un peu de courage et mange. Je te préviendrai dès qu'il reviendra, et du plus loin que je l'apercevrai. » Le léopard se mit à l'œuvre, mais il n'eut pas plutôt déchiré la peau du cadavre que le chacal lui cria : « Sauve-toi, fils de ma sœur, sauve-toi, voilà le lion! » et le léopard de courir.

Le chacal commençait à manger par l'ouverture qu'avaient faite les dents du léopard, quand parut un autre chacal, féroce et affamé. En apercevant cet individu de la même espèce que lui, et son égal en force, il récita cette stance :

Devant le très-puissant prosterne-toi, contre le brave sème la discorde, fais au faible de petits présents, mais combats avec courage contre ton égal.

Alors il s'avança pour combattre son rival, le déchira à coups de dents, et, l'ayant mis en fuite, resta tranquille possesseur de l'éléphant, dont la chair lui fournit longtemps sa nourriture.

LE CHAT JUGE ENTRE LE MOINEAU ET LE LIÈVRE.

Jadis j'habitais (c'est une corneille qui parle) sur un grand figuier, au bord d'une forêt. Au bas de l'arbre et dans un creux, un moineau nommé Kapindjala avait établi sa demeure. Le soir, au coucher du soleil, nous avions coutume de nous réunir, et nous passions le temps

en entretiens, dans lesquels nous célébrions les actions des sages parmi les dieux, les rois et les prêtres, et nous goûtions ainsi le plus vif plaisir. Il advint un jour que Kapindjala, pressé par le besoin de nourriture, partit avec d'autres moineaux pour un lieu où se trouvait du riz mûr en abondance. Le soir arriva sans qu'il fût de retour, et moi, le cœur plein d'inquiétude et troublé par les angoisses de la séparation, je me dis : « Ah! pourquoi Kapindjala n'est-il pas revenu? Est-il tombé dans quelque piége, ou même aurait-il péri? Si rien ne lui était arrivé, il n'aurait assurément pu se passer de moi. » Plusieurs jours s'étaient écoulés pour moi dans ces tristes pensées, lorsqu'un soir, comme le soleil disparaissait à l'horizon, survint un lièvre nommé Sîgragha (le rapide coureur), qui s'établit dans le creux resté vide, et moi, qui avais perdu toute espérance de revoir Kapindjala, je le laissai faire. Mais voilà qu'un jour celui-ci, devenu gros et gras à force de manger du riz et pris du désir de revoir ses foyers, s'en revint. Lorsqu'il aperçut le lièvre couché dans le creux du figuier, il lui cria d'une voix irritée : « C'est mal fait à toi d'avoir pénétré dans ma demeure; ainsi, fais en sorte de déloger au plus vite! » — « Sot que tu es, répondit le lièvre, cette maison n'est pas la tienne, c'est bien à moi qu'elle appartient. Pourquoi donc te permets-tu de mentir d'une façon aussi inconvenante? Va-t'en vite, sinon c'en est fait de toi. » — « Si tel est ton avis, reprit le moineau, les voisins doivent être consultés....[1]. » En conséquence, d'après le texte même de la loi, cette maison m'appartient. » Kapindjala dit alors : « Eh bien! si tu t'en réfères à la loi, allons ensemble soumettre la question à quelque jurisconsulte, et celui en faveur de qui il la décidera, aura la maison. » Ils s'en allèrent de compagnie pour faire vider leur procès, et moi, par curiosité, je les suivis. Le lièvre demanda à Kapindjala : « Mon cher, qui sera juge de notre différend? » — « Ne convient-il pas, répondit ce dernier, que ce soit le chat Dadhikarna (qui a les oreilles blanches comme le lait)? Il habite sur une île de la vénérable Gangâ[2], dont les flots, battus par les vents impétueux, produisent dans leur choc un bruit sourd; il y passe sa vie dans la pénitence, les austérités et un profond recueillement animé de compassion envers toutes les créatures. » Mais le lièvre, après l'avoir vu, sentit tout son corps frissonner de terreur, et il s'écria : « Ne me parle point de ce scélérat! on l'a dit :

[1] Il cite plusieurs articles des codes hindous relatifs à la *prescription* immobilière.

[2] Le Gange. Le nom sanskrit est du féminin, le fleuve lui-même étant une *déesse*.

Ne te fie jamais au méchant, simulât-il la pénitence; même dans les lieux de pèlerinage, on voit assez de prétendus pénitents qui ne sont qu'esclaves de leurs passions. »

Cependant le chat sauvage, nommé Dadhikarna, ayant entendu leur dispute, et pour leur inspirer de la confiance, se dirigea vers le bord d'une rivière voisine du chemin, tenant une poignée de l'herbe sainte, marquée des douze saintes taches, un œil demi-fermé, les bras levés en l'air, touchant à peine le sol du pied, le visage tourné vers le soleil; il prononça ces sentences : « Ah! combien ce monde est vain! la vie n'est que l'illusion d'un moment, l'union avec la bien-aimée est semblable à un songe, l'embrassement de ses proches semblable à une illusion des sens! Il n'y a donc point de salut en dehors de la vertu! » etc., etc.

Le lièvre, lui entendant débiter ces maximes, dit à Kapindjala : « Écoute, voilà au bord de la rivière l'ascète qui prêche sur la vertu. Nous n'avons qu'à l'interroger. » Mais, fit Kapindjala : « N'est-il point par sa nature notre ennemi? Restons à distance pour lui parler, il se pourrait faire que ses vœux ne fussent pas assez *fermes*. » Sans avancer davantage, ils dirent donc de loin : « Hé, ascète, savant jurisconsulte, nous avons un procès; décide entre nous, et tu mangeras celui qui aura tort. » — « Mes amis, répondit le chat, au nom du ciel, ne parlez pas ainsi! J'ai quitté le chemin qui conduit à l'enfer. La voie de la vertu est celle-ci : ne faire tort à aucune créature.... Ceux-là même qui immolent des animaux en sacrifice sont dans l'erreur et ne comprennent pas le vrai sens des saintes écritures. Il y est dit, il est vrai, qu'il faut offrir en sacrifice des *adja*[1], mais par là il faut entendre des grains de riz vieux de trois ou de sept ans, comme n'étant pas exposés à une *renaissance*.... Aussi ne mangerai-je personne et déciderai-je seulement qui a raison et qui a tort. Mais je suis vieux et ne puis entendre distinctement le sens de vos discours. Approchez-vous donc et exposez-moi le sujet de votre différend, afin que je puisse en pleine connaissance de cause rendre une sentence fondée sur la nature des faits, et que je ne mette point en péril ma félicité éternelle. »

Bref, le scélérat sut si promptement leur inspirer une pleine confiance, qu'ils s'avancèrent à ses côtés. Mais lui, au même instant, les happa tous les deux, l'un de ses dents, pareilles à une scie, l'autre de sa patte, et les dévora.

[1] Le mot *adja* signifie à la fois *qui n'est pas né* et *bouc*, d'où l'incertitude. — Le chat, avant et après ce passage, cite plusieurs stances qui marquent son horreur du sang répandu et sa prétendue réprobation pour le mensonge.

L'ANE AYANT VOULU CHANTER.

Il y avait quelque part un âne nommé Ouddhata (l'Outrecuidant). Il avait pour maître un foulon qui l'employait pendant le jour à porter des fardeaux et la nuit le laissait errer à sa guise. Une belle nuit, en rôdant par la campagne, il lia amitié avec un chacal, et dès lors ils se mirent à briser de compagnie les clôtures et à pénétrer dans les champs de concombres, dont ils mangeaient les fruits tout à leur aise; le matin, ils retournaient chacun chez soi. Or il arriva une fois que l'âne, gonflé d'orgueil, dit au chacal : « O fils de ma sœur, la nuit est si belle et si pure, qu'il me prend envie de chanter. Dis-moi donc sur quel mode tu veux que je commence? » — « Mon cher, répondit l'autre, à quoi bon un tapage inutile? Nous faisons ici de la maraude. Les voleurs et les amants doivent se dérober avec soin. Ton chant d'ailleurs ressemble aux sons que l'on tire d'une conque et n'est nullement agréable. Du plus loin qu'ils l'entendront, les gardiens des champs accourront, et la prison et la mort t'attendent. Ainsi contente-toi de savourer ces concombres aussi délicieux que l'ambroisie, et laisse-là le chant. — Ah! tu ne connais guère le charme de la musique, reprit l'âne; on voit bien que tu es un habitant des bois, autrement tu ne parlerais pas ainsi. Comme on l'a dit :

Lorsque les rayons de la lune d'automne percent les ténèbres dans le voisinage d'une maîtresse, heureux celui dans les oreilles duquel pénètre le breuvage divin du chant. »

Le chacal reprit : « Mon cher, cela est vrai; mais toi tu as la voix rauque, et ton braire ne ferait que déranger nos projets. » — « Fi de l'ignorant, répliqua le baudet, moi ne pas savoir ce que c'est que le chant? Écoute donc, que je t'en énumère les diverses espèces[1]. Pourquoi donc, ô fils de ma sœur, me taxer d'ignorance et m'empêcher de montrer mon talent? » — « Eh bien, si tu le veux absolument, répliqua le chacal, attends que j'aille me placer à la porte de l'enclos, d'où j'aurai l'œil sur les gardes; toi, chante ensuite autant que le cœur t'en dira. » L'âne alors étendit son cou et commença à braire. A peine le gardien eut-il entendu ce bruit, que, grinçant les dents de colère, il saisit un gourdin et accourut. Ayant aperçu l'âne, il fit pleuvoir sur lui une telle grêle de coups qu'il l'étendit par terre; puis il lui passa

[1] L'âne expose ici en quatre stances toute une théorie du chant qui, dans sa *bouche*, ne laisse pas d'être assez comique, mais que le traducteur allemand ne se flatte pas d'avoir entièrement comprise.

au cou une cangue; après quoi il se coucha et s'endormit. L'âne aussitôt se releva, n'ayant déjà plus aucun sentiment de douleur, ainsi qu'il est dans la nature de cet animal. Ensuite il brisa la clôture et gagna le large, emportant avec lui la cangue, et le chacal, qui l'aperçut de loin, lui dit en riant :

J'ai eu beau te dire : « O mon oncle, renonce à ton envie de chanter, » tu ne m'as pas écouté, et voilà qu'en récompense de ton chant on t'a suspendu au cou cet ornement d'un nouveau genre.

Ces extraits suffisent pour donner, sous toutes ses faces, l'idée de la manière des conteurs hindous. Nous craignons même qu'on ne les ait trouvés bien longs. Cependant le nom de Shakspeare a un attrait si puissant, qu'on nous permettra de les compléter par un dernier morceau, qui n'est pas le plus mauvais, il s'en faut, et que M. Benfey rattache à l'une des conceptions à la fois les plus gracieuses et les plus terribles du grand dramaturge anglais, *le Marchand de Venise*. Le jugement de Chémèka (*Chémèkine-soud*), qu'on imprime depuis un temps immémorial à Moscou sur des feuilles volantes d'un papier grossier, se retrouve en substance dans le *Dsang-loun* (le Sage et le Fou), recueil tibétain. Il apparaît aussi dans l'Inde et dans l'Allemagne du moyen âge, et compliqué de ce trait qui forme la base du drame anglais, la chair du débiteur exigée comme gage par Shylock. Or ce trait paraît bien réellement emprunté, quoique sous une forme détournée, au bouddhisme, dont les livres religieux renferment une masse de légendes où hommes et animaux se taillent et se rognent de cette manière afin de sauver la vie d'autrui, les bêtes y comprises[1]. Mais ces pesages de chair humaine faits spontanément et avec tant de méthode, auront — tel est le système du professeur allemand — excité le dégoût des musulmans, qui, en les transformant, les auront appliqués par haine à un juif et donné ainsi naissance au récit qui, passé dans le *Pecorone* entre autres, a reçu ensuite de Shakspeare une forme immortelle. Dans le russe, il n'existe aucune horreur de ce genre; elle y a été remplacée fort heureusement par un trait comique, et, à en croire Gogol, national au plus haut degré, celui de la corruption du juge. Mais il est temps que celui-ci entre en scène.

[1] « Ces modes de sacrifice spontané forment une partie si essentielle des idées religieuses bouddhiques, qu'ils ont été ramenés formellement à un système. Le premier chef consiste dans le sacrifice des yeux, de la chair et du sang; le second, dans celui de l'épouse, des enfants, esclaves, chevaux; le troisième, dans l'abandon des choses qui impliquent la perte de la vie. » Spence Hardy, *Eastern Monachism*. — On peut voir aussi plus haut *la Femme du brahmane et l'Estropié*.

LE JUGEMENT DE CHÉMÈKA.

Il y avait dans un certain pays deux frères, dont l'un était riche et l'autre pauvre. Celui-ci vint un jour trouver le premier et le pria de lui prêter son cheval, afin d'aller chercher du bois à la forêt. Le riche ne voulut pas d'abord y consentir, à la fin il céda, mais en refusant de donner le harnais avec.

Force fut au pauvre d'attacher le traîneau à la queue du cheval, et, s'étant rendu ainsi à la forêt, il ramassa une telle charge de bois, que le cheval avait toutes les peines du monde à la traîner. Cependant il arriva heureusement au logis. Mais quand il s'agit de faire passer le véhicule avec son fardeau par-dessus le seuil de la porte, la queue du cheval se rompit.

Ce fut donc un cheval sans queue qu'il ramena à son frère. Il se jeta à genoux et le supplia de ne pas lui en vouloir. Mais ce fut peine inutile. Le riche, transporté de colère, le cita devant le juge Chémèka. L'accusé se hâta de se mettre en route, de crainte qu'on ne l'envoyât chercher; car il n'avait même pas de quoi payer l'huissier du tribunal.

Le chemin était long. Les deux adversaires avaient, avant d'arriver à la résidence du juge, à passer la nuit dans une petite ville. Or le hasard voulut qu'ils prissent tous deux leur gîte dans la même maison, qui appartenait à un homme aisé. L'hôte fit asseoir à sa table le frère riche, but, mangea et se divertit avec lui. Quant au pauvre, il ne fit pas la moindre attention à lui. Celui-ci alla, le cœur serré et le ventre creux, se coucher sur le lit de camp près du poêle. Mais pendant qu'il guignait la table à la dérobée, il s'approcha trop près du bord, et paff! le voilà qui tombe. Par malheur au-dessous du lit se trouvait le berceau d'un petit enfant, que dans sa chute il étouffa. Aussitôt l'hôte, qui venait de perdre son enfant, se mit en route pour aller accuser le meurtrier devant Chémèka.

Justement se trouvait devant la ville un pont très-élevé. Le pauvre prévit que Chémèka allait le condamner à mort. Il se résolut de le prévenir, et se précipita en bas du pont. Or juste à ce moment passait au-dessous un malade que son fils faisait porter au bain. Le pauvre tomba sur le malade et l'écrasa. Le fils ainsi privé de son père, se joignit également aux accusateurs.

Tous comparurent ensemble devant le juge. Le frère riche parla le premier en dénonçant l'accident arrivé au cheval. Pendant qu'il parlait, l'accusé, debout derrière lui, tenait en l'air, de manière que

Chémèka pût le voir, un mouchoir où il avait mis une grosse pierre. Le juge ne douta point qu'il ne renfermât une jolie somme d'argent à lui destinée. Aussi décida-t-il « que l'accusé garderait le cheval et en ferait usage, et ne le rendrait au plaignant que lorsque la queue lui aurait repoussé ».

Ce fut au tour du père de porter plainte pour la mort de son fils chéri. L'accusé leva de nouveau son mouchoir. « Ce sera cela de plus, ce sera cela de plus, » pensa Chémèka, et sa sentence fut « que l'accusé devrait cohabiter avec la mère de l'enfant étouffé jusqu'à ce qu'il lui en eût fait un autre ».

Enfin s'avança le fils qui avait été privé de son père. Le mouchoir brilla encore devant les yeux de Chémèka, qui rendit pour jugement « que l'accusé se mettrait à la place où se trouvait l'homme écrasé quand celui-là était tombé sur lui, et que le plaignant se jetterait sur lui du haut du pont, de manière à l'écraser bel et bien ».

Le procès terminé, le frère pauvre déclara à l'autre que provisoirement il gardait le cheval. Mais le riche en avait besoin, et en échange il lui donna cinq roubles, six boisseaux de blé et une chèvre laitière. Cela les réconcilia, et ils devinrent amis pour tout le reste de leur vie.

Auprès du père de l'enfant étouffé, l'accusé n'insista pas moins pour l'exécution de la sentence. Mais il ne lui souriait guère de livrer sa femme à un autre homme, pour qu'elle en eût un enfant. Il offrit donc comme équivalent une vache avec son veau, une jument et son poulain, dix boisseaux de blé et cinquante roubles. Le marché fut conclu.

Ensuite il vint trouver le fils dont le père était mort par son fait, et l'invita très-poliment à se jeter sur lui du haut du pont. Mais celui-ci fut arrêté par la crainte de ne pas tomber exactement sur le meurtrier, qui pourrait bien, au moment où lui se précipiterait, faire un saut de côté. Il offrit donc, en manière de compromis, deux cents roubles, un cheval et huit boisseaux de froment, et les deux parties se séparèrent également satisfaites.

Mais avec tout cela le compte de maître Chémèka n'était pas encore réglé. Il envoya son domestique à l'homme dont il avait, dans sa bienveillante équité, prononcé l'acquittement. « Si monsieur le juge, répondit celui-ci, ne m'avait pas absous, il recevait cette pierre-là dans la tête. » — « Dieu soit loué donc, dit Chémèka, que je me sois si habilement tiré d'affaire ! »

AUG. DOZON.

L'EMPEREUR FRÉDÉRIC BARBEROUSSE,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

ACTE TROISIÈME [1].

SCÈNE I.

(Grande salle du palais des doges à Venise.)

Le pape ALEXANDRE; *autour de lui, en grand costume, le* DOGE *et les* SÉNATEURS *de Venise.*

LE PAPE. — Doge et Sénat de Venise, je vous bénis. Puisse votre cité, ornement et merveille des mers, fleurir jusqu'à la fin des temps, et puissent avec la puissance et le nom, vos petits-fils hériter aussi de votre génie et de votre magnanimité! A jamais alors l'Océan vous est soumis.

LE DOGE. — Vois cet anneau des fiançailles, constellé de diamants. — Le doge de Venise est l'époux de la mer, et jamais de lui ne se détachera l'épouse.

UN SÉNATEUR. — La race des Nobili ne peut dégénérer; un platane ne produit que des platanes.

LE PAPE. — Mais l'orgueil engendre souvent la faiblesse.

LE DOGE. — La ville des ondes voit aujourd'hui un miracle plus grand qu'elle-même : les deux maîtres de la chrétienté — Toi et l'Empereur — mettent fin à leurs longues et funestes discordes, et donnent la paix aux nations.

LA FOULE *derrière la scène.* — Vive l'Empereur! gloire, bonheur et reconnaissance à Barberousse!

LE PAPE. — Qu'est cela?

LE DOGE. — Le navire de Barberousse entre dans les lagunes, et tu

[1] Voir les deux premiers actes dans la précédente livraison.

sais combien Venise, par lui favorisée de libertés impériales avant toutes les villes, lui est attachée de reconnaissance et d'amour.

Le Pape. — Vous avez congé d'aller le recevoir. (*Sortent le Doge et les Sénateurs.*) Un esprit particulier anime cette race puissante de Hohenstauffen, et comme la flamme dans la forêt, inextinguible et toujours grandissant, il passe du père au fils, du fils au petit-fils. Je connais cet esprit : ils luttent avec le temps, et, quoique peut-être ils n'en aient que l'obscur pressentiment, ils représentent des siècles à venir. Leur orgueil trouve le présent étroit et mauvais : la grandeur des vassaux, la puissance de l'Église les froissent et les gênent. Ils les voudraient supprimer, et ils ne savent pas que si la force ne balançait la force dans ces temps sombres, si l'Église ne bridait la superbe des princes et des chevaliers, justement ce Waiblingen, qui se croit un Dieu, tyranniserait le monde encore plus que ne l'ont fait les Tibère de Rome.

Un Officier *entrant.* — L'archevêque de Mayence et le consul de Milan sollicitent la grâce de ton audience.

Le Pape. — Qu'ils entrent. (*L'officier sort; entrent* l'Archevêque *et le* Consul.)

L'Archevêque. — Saint-Père, puisque tu te réconcilies avec l'Empereur, les Lombards aussi reçoivent la paix.

Gherardo. — C'est ainsi.

L'Archevêque. — Je crois bien que, sauf peut-être l'argent, il n'y a de sérieux dans le monde que les mots. Au commencement fut le Verbe, et vraiment il est aussi à la fin. Semez des mots, et vous voyez pousser la moisson des faits. Nous avons fait la guerre pour des mots, Saint-Père, et c'est avec des mots que nous faisons la paix.

Le Pape. — Mayence, j'entends trop le comte de Buch dans tes discours. Retiens ta verve, et viens au fait.

L'Archevêque. — C'est difficile : la chose me paraît trop ordinaire. Le Lombard reconnaît l'Empereur comme son maître et paye des impôts comme par le passé. En revanche, l'Empereur daigne leur laisser le libre choix de leurs autorités, — et promet de ne plus planter au milieu de leurs cités les méchants baillis allemands, — comme Jupiter le serpent dans la mare des grenouilles, — et comme d'ailleurs ce serait bon et accommodé à leurs mérites.

Gherardo. — Seigneur, Legnano a calmé notre sang, malgré la victoire. Les plus nobles hommes de l'Italie sont morts. Les enthousiastes de liberté et de vengeance ne sont plus. Las, chargés de blessures, les rangs ravagés, c'est ainsi que nous sommes sortis de la mêlée. Nous

sommes trop faibles pour toujours combattre Barberousse. La discorde aussi s'agite de nouveau entre nos villes : chacune ne pense qu'à elle, et l'unité s'est évanouie avec la nécessité. On jalouse et redoute Milan. Toi-même, tu fais la paix, et nous te supplions de sanctionner aussi la nôtre. Sinon la liberté, elle nous donne au moins le repos.

Le Pape. — Cette paix ne sera pas éternelle. Elle laisse beaucoup de jeu aux deux parties, et l'important sera de voir laquelle en fera le meilleur usage. Je la sanctionne. Vous pouvez vous retirer. (*Sortent l'Archevêque et Gherardo.*) L'esprit des Hohenstauffen est héréditaire; mais plus héréditaire encore est celui des républiques et des ligues. Cette Venise, ma Rome, la papauté, le prouvent. La superbe maison des Hohenstauffen s'évanouira comme la tempête qui a soulevé la mer, et tous ces farouches fronts d'empereurs s'affaisseront et disparaîtront. Mais après toutes ces guerres, les cités lombardes fleuriront comme les roses après les ondées du printemps.

Un officier *entrant.* — Le comte de Montferrat!

Le Pape. — Montferrat? de Palestine?... Qu'on l'introduise! (*L'officier sort; entre le comte de* Montferrat, *pâle et en grande agitation.*)

Montferrat. — Vicaire de Dieu, verse tes consolations, et fais tonner ta prière vers le ciel, jusqu'à ce qu'il entende et ait pitié! Toute la chrétienté va frissonner d'horreur! Elle est tombée, ses murs ont éclaté sous le choc des Seldschoukes, Jérusalem la sainte.

Le Pape. — Jérusalem!

Montferrat. — Blessé, inaperçu dans le tumulte, je gisais dans l'ombre. — Là, — ô mes yeux! — j'ai vu la porte voler en éclats, et se précipiter le flot des Sarrasins, brandissant leurs sabres recourbés, éperonnant leurs chevaux, foulant aux pieds la croix. A leur tête, Saladin!

Le Pape. — Le sultan! Un païen, mais grand et terrible! — La chrétienté toutefois dispose d'un bras plus fort, et c'est celui-là que j'enverrai contre lui.

Montferrat. — Toi-même?

Le Pape. — Je dois rester, pour brider l'Europe. — C'est du Hohenstauffen que je veux parler.

Montferrat. — Jamais celui-là ne marchera avec toi.

Le Pape. — Il le fait aujourd'hui même. Je l'ai délié de l'excommunication, et déjà sa proue fend les eaux de Venise.

Montferrat. — Ne pensant qu'à Jérusalem, je n'ai point vu son navire.

Le Pape. — C'est le doigt de Dieu : le seul homme qui puisse

anéantir Saladin est nôtre. Qui vient? (*Entrent l'empereur* FRÉDÉRIC *et le prince* HENRI.) Ah! voilà deux Hohenstauffen! Je ne les ai jamais vus, mais, comme l'Etna à sa flamme et à sa masse, on les devine au regard et à la haute attitude.

L'EMPEREUR. — Vois, mon fils, ce n'est point ici un cardinal, fanatique aveugle, et néanmoins simple instrument du maître : c'est le maître lui-même, que l'Empereur salue avec respect.

LE PAPE. — Heureuse Église, et heureux toi-même, pour avoir, toi, le premier de ses fils, reconnu l'erreur qui t'enlaçait. L'Église te reçoit avec amour, comme une mère, et veut s'unir à toi pour un grand but.

L'EMPEREUR. — L'erreur qui m'enlaçait? Et c'est Alexandre qui me dit cela? Maintenant que nous sommes entre nous, face à face? J'ai perdu la première partie du grand jeu engagé entre nous. Mais mon but était-il pour cela une erreur? Alors toute haute pensée serait tromperie et mensonge! Je combattais pour la liberté des peuples, et je voulais détruire la domination des prêtres.

LE PAPE. — Tu le voulais, en effet, mais descends au fond de ton âme : n'était-ce pas peut-être pour y substituer la domination des empereurs, et laquelle vaut le mieux?

L'EMPEREUR *après avoir réfléchi, d'un air sombre et à mi-voix.* — Il est dangereux de vouloir chercher dans les replis du cœur les germes profonds des actions. L'âme a des gouffres insondables comme l'enfer, et malheur à celui qui s'y plonge. (*Se redressant.*) Mais, quelle que fût la source de mes actions, je poursuivais de nobles résultats, et ce n'est pas dans des vues mesquines que j'ai lutté contre toi.

LE PAPE. — On voit loin du haut du Vatican : ce que tu voulais sera peut-être la vérité de l'avenir. Mais tu as devancé ton temps, et qui sort de son temps lui devient étranger.

L'EMPEREUR. — Je crois qu'on peut dominer l'œuvre du temps, car elle est la création de l'homme.

LE PAPE. — Sous la direction de Dieu.

L'EMPEREUR. — Si les opinions nous divisent, montrons que nous n'en pouvons pas moins être unis et amis. — Tu approuves mes propositions de paix?

LE PAPE. — Tu dédommages tous les prêtres que tu as déposés?

L'EMPEREUR. — Je les dédommage.

LE PAPE. — Tu reconnais la dignité du pape comme vicaire de Dieu, et successeur de Jésus-Christ?

L'EMPEREUR. — Je la reconnais.

Le Pape. — Tu concèdes qu'il a le droit de reprocher leurs méfaits même aux rois?

L'Empereur. — Je le concède.

Le prince Henri *à part.* — Il le concède, mais nous saurons nous défendre.

Le Pape. — Tu me rends tous les honneurs extérieurs qui me sont dus?

L'Empereur. — De bonne grâce, et sans marchander.

Le Pape. — A mon tour, je te laisse pour quinze ans l'usufruit des biens de Mathilde. — Je sais que tu en as besoin plus que jamais; — après ce délai, des arbitres décideront du droit de propriété; et nous sommes réconciliés.

L'Empereur. — Nous le sommes.

Le Pape. — Heureuse alors la chrétienté! Car écoute et frémis!

Le prince Henri *à part.* — Écouter, bien; mais non pas frémir!

Le Pape. — Montferrat! (*Le comte* Montferrat *s'avance.*) Regarde-le, et lis la nouvelle sur sa figure.

Le prince Henri. — Il est pâle; mais où ces petits comtes de Montferrat pâlissent, Waiblingen ne pâlit pas encore.

Le Pape. — La ville du Seigneur, la ville de la grâce, qui a vu l'incarnation de notre Rédempteur, elle est tombée sous le bras de Saladin! — Et celui-ci l'a vu.

L'Empereur. — Tu l'as vu, et tu vis! — Vassal, je te déclare coupable de lâcheté.

Montferrat. — Ouvrez-vous, cicatrices, et de vos lèvres sanglantes criez : Ce n'est pas la faute de Montferrat, s'il a survécu! — Je m'affaissai dans mon sang, privé de sentiment; et un accident m'a sauvé de la captivité.

Le Pape. — Empereur, la victoire t'appelle dans la plus noble carrière. Elle te conduit par les forêts de Hongrie, te fait traverser l'Hellespont à l'ombre des murs de Constantin, te porte à travers l'Asie Mineure. — Antioche te salue comme son sauveur; — les cèdres du Liban te reçoivent sous leur ombrage. — Et au but, — dans la splendeur des rayons du Levant, sur la cime du mont des Oliviers, t'attendent les palmes terrestres et célestes.

L'Empereur. — Ce fut toujours mon vœu, après toutes les peines de l'empire et ma vie tourmentée, de chercher une fin pieuse et glorieuse comme combattant de Dieu, la croix du Christ sur l'épaule. Et je te le promets et te le jure : quand l'ordre si nécessaire sera enfin établi dans les affaires de mon Allemagne, je pars pour la terre

sainte avec toute ma chevalerie, et nous éprouvons nos glaives aux sabres ottomans! Je connais Saladin, et il vaut qu'on se mesure avec lui.

LE PAPE. — Et réconcilie-toi avec celui que connaît la Palestine, et à qui elle a donné le nom de Lion, parce qu'il y a semé plus de terreur que les lions. Toi et lui : qui tiendrait devant vous?

L'EMPEREUR. — Pas de réconciliation avec le Lion! — Mort et extermination!

LE PAPE. — Quoi! est-il devenu tellement étranger à ton cœur? N'étiez-vous pas des amis, les meilleurs, les plus fidèles?

L'EMPEREUR. — Nous l'étions, et maintenant encore, je sens la valeur d'un cœur de lion! — Oui, il est bien le Lion. — Il est encore établi dans mon cœur, et le déchire.

LE PAPE. — De grands cœurs se fortifient par les blessures : ils les sentent plus profondément que les petits, mais ils sortent de la douleur trempés et affermis.

L'EMPEREUR. — Qui dit cela doit avoir lui-même un grand cœur, et bien éprouvé.

LE PAPE. — Les triples couronnes sont lourdes et pèsent sur la poitrine. (*Entrent le* DOGE *et le* SÉNAT *de Venise.*)

LE DOGE *au* PAPE *et à l'*EMPEREUR. — Venise vous appelle par des milliers de voix, et par le tonnerre du bourdon de Saint-Marc. — Les lagunes ont disparu sous la masse des navires, et les mâts pavoisés de toutes les nations en font un jardin avec des fleurs colossales. Comme un arc triomphal s'élève le Rialto, chargé de la foule des Nobili. A toutes les fenêtres, des guirlandes et du brocart, et derrière cet éclat la splendeur plus rayonnante des princesses et des dames. Les plus beaux yeux de l'Italie ont allumé leurs flammes, et forment comme un miroir à mille facettes avide de recevoir votre image! Regardez vous-même, et acceptez la reconnaissance du monde. (*Les battants des fenêtres s'ouvrent, on aperçoit Venise, pleine de monde et de signes de joie.*)

LE PAPE. — Il faut faire la volonté de ce peuple et paraître au balcon. (*Le* PAPE *et l'*EMPEREUR *se rendent sur le balcon; tous les autres, sauf le prince* HENRI, *les suivent.*)

LE PEUPLE. — Bénie la terre, et bénie Venise! Vive l'Empereur et vive le Pape! La chrétienté a la paix!

LE PRINCE HENRI *regardant au dehors.* — Ah! ah! voilà le chapelet des cérémonies qui commence.... Il baise la main du Pape.

LE PEUPLE. — Vive l'Empereur!

LE PRINCE HENRI. — La plèbe crie de nouveau. Enfin le père en a assez, je le vois à sa figure. — Il fait descendre au Pape l'escalier de marbre, le laisse entre les mains des cardinaux; — c'est ce qu'il peut faire de mieux, — et revient.

L'EMPEREUR *rentrant*. — Ah! quelle lueur m'a traversé tout à l'heure, quand j'étais là, près du Pape, au milieu des cris de la foule! — Une pensée sage et juste vraiment, dangereuse peut-être pour la tiare, mais non perfide. — Ce n'est qu'un mariage. — La paix ne me défend pas de marier mon fils où bon me semble, dût Rome y périr. (*Au prince* HENRI.) Mon fils, connais-tu l'empire où deux volcans soufflent la flamme, où du Vésuve à la Grèce, et de l'Etna aux sables de Libye flotte le pavillon terrible des Normands? Cet empire couvre le Pape et le protége; mais, pour le conquérir, il te suffit de cueillir une fleur.

LE PRINCE HENRI. — Naples! Naples! Se mirer en roi dans son golfe! Des ailes d'aigle m'enlèvent jusqu'au ciel.

L'EMPEREUR. — Tant mieux que l'aigle impériale s'agite ainsi en toi. — As-tu jamais aimé?

LE PRINCE HENRI. — J'ai aimé, — j'aime : aux bords du Rhin lointain, mais proche de mon cœur, Cécile me sourit. Mais je suis comme toi, un Hohenstauffen.

L'EMPEREUR. — C'est dire que rien ne saurait arrêter ton élan dans la carrière. Il s'agit d'atteindre la cime de la grandeur terrestre, et, devant le grand but, il faut que s'efface le petit cœur.

LE PRINCE HENRI. — Oui, et dussé-je le planter sanglant sur mon étendard en guise de trophée!

L'EMPEREUR. — Oublie Cécile!

LE PRINCE HENRI. — Je la délaisserai. Que te faut-il de plus? Je ne sais point oublier. Ma haine, mon amour, sont immortels.

L'EMPEREUR. — Constance est héritière de la fière couronne de Sicile. Va, et conquiers-la en valeureux et brillant chevalier. Tu réussiras, mon fils.

LE PRINCE HENRI. — Déjà je vois les barons normands à mes pieds. A moi Constance et la couronne!

L'EMPEREUR. — Alors c'en est fait du Vatican; et par-dessus ses débris, nous nous tendons la main, couronnés de lauriers: moi, empereur d'Allemagne; toi, roi de Sicile!

LE PRINCE HENRI. — Je suis tout impatience, tout flamme; je prends congé de toi, dépose mon hommage aux pieds de la princesse, et me ris des foudres de Rome.

L'EMPEREUR *posant la main sur l'épaule du prince*. — Il cherche la

fiancée; il se réjouira de sa splendeur. — Et moi, ô colère et douleur! je cherche le Lion.

SCÈNE II.

(En Souabe. Galerie du château de Hohenstauffen.)

BÉATRICE *entrant*. — Le soleil brille sur les collines de Souabe, et lui, lui — tous les messagers le disent — il est tombé à Legnano[1]! — Et le soleil brille! Non, non, déjà il s'obscurcit. — Ou bien sont-ce mes yeux qui ne sentent plus ses rayons? — Oh! comme est devenu morne et désert le monde naguère si brillant! — Plus de printemps, plus de roses pour moi! Il a tout emporté dans la tombe! — La tombe, le noir abîme de la terre! Je frissonne! — Jamais elle n'est rassasiée; jamais elle ne rend ce qu'elle a pris, et quand nous versons nos larmes sur elle, pour se rire de nous, elle fait germer des fleurs sur le gazon humide! — Ah! voici la place où il se tenait souvent, méditant ses grands projets, et plongeant son regard dans les vallons épanouis de la Souabe, pendant que je l'admirais en silence. — Parfois alors, s'éveillant de ses rêves, il venait à moi, et jouait avec les boucles de mon front. — Et me voici seule, et son souvenir frissonne en moi. — Oh! pauvres fictions des troubadours, qui vantez le souvenir et l'imagination! Que sont-ils auprès de la présence de Frédéric? Tristes cendres de splendeurs consumées, voilà le souvenir!

DES PAYSANS *chantent dans le lointain :*

A Legnano,
A Legnano,
Des empereurs est mort le plus grand.
Le berger soupire,
Et laisse son troupeau;
La laboureur pleure,
Et laisse sa charrue;
Le guerrier s'indigne et frémit,
Mais sa main tremble,
Et tout le pays est orphelin!

BÉATRICE. — Déjà ils le pleurent dans leurs rudes chansons. Du moins peuvent-ils chanter encore et assourdir leur douleur. — Pas moi! — Je veux nourrir la mienne de silence, car elle est mon dernier, unique et insondable trésor.

[1] Le bruit de la mort de l'Empereur courut en effet après la bataille de Legnano, et l'Impératrice, qui attendait à Côme, y crut pendant quatre jours. Dans le drame, son erreur dure plus longtemps, puisqu'elle a eu le temps de retourner en Souabe, pendant que l'Empereur faisait la paix à Venise. Cette longue ignorance est quelque peu invraisemblable.

LE CHATELAIN *entrant.* — Des cavaliers de haute mine, et avec des écus aux armoiries princières, mettent pied à terre devant le château, — et le plus grand, le plus éclatant de tous veut te parler.

BÉATRICE. — Fais-le entrer. (*Le châtelain sort.*) C'est sans doute le messager funèbre, le messager de l'empire. Je tremble de l'entendre.

L'EMPEREUR *entrant, la visière baissée.* — Béatrice!

BÉATRICE. — Quelle voix! La voix que j'entendis en Bourgogne au jour de mes fiançailles! Est-ce du ciel qu'elle descend pour me ravir.

L'EMPEREUR. — Je n'ai pas voulu plus longtemps me jouer de ta douleur. Les nouvelles de mort que tu as reçues étaient fausses : l'empereur Frédéric est en vie; il rapporte les lauriers d'une paix glorieuse avec l'Église. Dans le mal et dans la joie, il pensait — il pense à toi (*il lève sa visière*), et enflammé d'amour, il se jette sur ton cœur.

BÉATRICE. — Il vit, et j'entends son haleine! O ouragan de bonheur, grâce! grâce! et ne me brise pas tout à fait! Ce n'est pas maintenant que je voudrais mourir! Ah! je ne suis qu'une faible tige! — Mon empereur, Frédéric, mon époux, mon héros, mon dieu, tu es à moi de nouveau! — Je deviens coupable envers le ciel, car la résurrection du Christ ne me réjouit pas comme la tienne.

L'EMPEREUR. — O la félicité d'être aimé! — On s'enfonce dans le péril, dans le désert, et on le sait : un autre cœur bat pour le vôtre! — O Béatrice, pur ange! — Les anges peuvent-ils aimer des hommes dont la poitrine est dévastée par les tempêtes de l'orgueil, de la gloire et de l'ambition?...

BÉATRICE. — Oui, car les anges ne voient que la fleur de l'arbre tourmenté, et, sur terre, cette fleur s'appelle Amour.

L'EMPEREUR. — Vrai! — et jamais les hautes et nobles pensées n'ont germé dans un cœur qui n'ait pas aimé; et quand je pars pour conquérir des couronnes, c'est encore ton sourire que j'entrevois comme le prix suprême de la victoire! — Où est le comte de Tyrol, à qui je t'avais confiée?

BÉATRICE. — Dans sa comté, pour défendre contre les Lombards les frontières de ton empire.

L'EMPEREUR. — Les Lombards! Ils sont tranquilles, et Tyrol n'a plus de souci de ce côté. Avec toi, avec lui et tous les grands je pars pour Mayence. Déjà s'y réunit la diète de l'Empire, pour juger la trahison du Lion; et pour orner de jeux joyeux l'œuvre sérieuse, sont indiqués tournois et carrousels, comme l'Europe n'en a jamais vu. C'est ainsi que l'aime le Hohenstauffen.

BÉATRICE. — O vous, Waiblingen! Comme au printemps, les orages

descendus du Jura traversent les plaines de Bourgogne, ainsi vous traversez le monde! — Vous tonnez, et les feuilles et les fleurs s'ouvrent à votre passage.

L'Empereur. — Toute la chevalerie de la chrétienté est en route pour Mayence. — D'abord, je veux me montrer vivant à mes fidèles Souabes. Puis, afin que le soleil ne manque pas au jour, ni la princesse aux jeux des chevaliers, tu m'accompagnes à Mayence.

Béatrice. — Où tu es, est ma patrie. (*Ils sortent, la toile tombe.*)

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

(Camp de plaisance de l'Empereur, et diète de l'Empire, près de Mayence. Partout des tentes magnifiques et des barrières pour les tournois. Vue sur les fleuves qui enserrent le camp, le Rhin et le Mein, avec leurs coteaux de vignes; dans le lointain, les coupoles de Mayence, etc.)

Henri d'Ofterdingen[1] *entrant en scène*.. — Si j'avais à choisir mon sort sur terre, je dirais empereur ou poëte : le monde obéit aux deux. Ce que peut la puissance de l'empereur, le poëte le crée dans son monde à lui par ses enchantements. — Quelle splendeur environne ici le trône impérial de Waiblingen!

Un Héraut des joutes *derrière la scène*. — Le soleil est égal. Partez, combattants!

Un Chevalier *derrière la scène*. — Les lances sont brisées et les chevaux dans le sable. — A pied et à l'épée!

Le comte de Barcelone *derrière la scène*. — Le comte de Barcelone appelle au combat à la lance le plus hardi chevalier des Français, pour l'honneur de leur pays.

Le comte de Montpellier *derrière la scène*. — Quand Barcelone appelle, Montpellier répond aussitôt. — Vivent la France et madame Blanchefleur!

Le comte de Barcelone *derrière la scène*. — Vive l'Espagne, et vive la dame dont l'image, scellée dans mon cœur, le consume, mais que je ne nomme pas!

[1] Poëte allemand du moyen âge dont le nom est fort connu, mais dont les œuvres n'ont pas subsisté. On verra plus loin l'empereur Frédéric lui attribuer la composition des *Nibelungen*. C'est une hypothèse qui avait été mise en avant par Guillaume de Schlegel et par Van der Hagen.

HENRI D'OFTERDINGEN. — Partout le mouvement des joutes et le bruit des armes, les jeux joyeux du sang et de la mort pour la gloire de la patrie et des dames; les nobles cavaliers sur des étalons aussi fiers qu'eux-mêmes; sur des palefrois blancs, les dames, flammes portées par les vents, allumant la félicité dans tous les regards; autour des cuirasses, les écharpes éclatantes, ouvrages de mains aimées, et les panaches flottant au soleil : incomparable éclat, vie splendide!

HÉRAUT DES JOUTES *derrière la scène.* — Qui veut disputer le premier prix des joutes, une simple couronne de fleurs rustiques, mais que le vainqueur recevra des mains de l'Impératrice?

L'ARCHIDUC D'AUTRICHE *traversant la scène en courant.* — Autriche se précipite au champ clos.

HOHENZOLLERN *de même.* — Hohenzollern le suit.

LE PRINCE PLANTAGENET *de même.* — Plantagenet d'Angleterre aussi.

LES ROIS DE POLOGNE ET DE BOHÊME *de même.* — Et Bohême et Pologne.

L'ARCHEVÊQUE DE MAYENCE *de même.* — Et l'archevêque brandit la massue sur ses hôtes.

L'EMPEREUR *derrière la scène.* — Arrêtez! les combattants sont trop nombreux; il n'en faut que deux. Le sort décidera.

HÉRAUTS DES JOUTES *derrière la scène.* — Princes, tirez au sort. — Le sort désigne Hohenzollern et Plantagenet.

HENRI D'OFTERDINGEN. — Et elle, là-bas, la fleur de Bourgogne, si loin de moi sur la hauteur sacrée du trône impérial, et pourtant aimée, vénérée, cherchée de mes yeux, comme l'unique étoile de ma vie! — Ils luttent, pour recevoir de sa main le prix de la victoire. — Et moi, je ne suis pas au champ clos! — Hélas! Rêver est le sort des poëtes, et la réalité même se change en rêve dans mon cœur.

HÉRAUTS DES JOUTES *derrière la scène.* — Apportez de nouvelles lances et de nouveaux boucliers pour Plantagenet et Hohenzollern.

HOHENZOLLERN *derrière la scène.* — Arrière les boucliers : nos cœurs sont fermes assez.

LE PRINCE PLANTAGENET *derrière la scène.* — Tu parles en noble héros.

HÉRAUTS DES JOUTES *derrière la scène.* — La troisième passe.

HOHENZOLLERN *derrière la scène.* — Elle est fournie. — A moi la victoire!

HÉRAUTS DES JOUTES *derrière la scène.* — Ramassez Plantagenet.

VOIX NOMBREUSES *derrière la scène.* — Honneur et gloire au vainqueur Hohenzollern! (*Entrent* L'EMPEREUR *et* BÉATRICE, *avec* L'ARCHEVÊQUE, *les princes, les chevaliers et la suite.*)

L'EMPEREUR. — Mon Allemagne est pourtant belle à ravir les yeux.

Vois cette plaine, semblable à celle de Troie, le champ clos des héros, enlacé par le bras argenté du Mein et par le Rhin sombre! Devant nous, la ville de l'archevêque, remplie de grands souvenirs, et depuis des siècles au milieu des tempêtes humaines, de ses clochers montrant le ciel. Derrière, dans un crépuscule bleu, les montagnes, cathédrales de Dieu, belles comme nulle autre part en Europe, et ornées de verdure et de fer, des sources du Rhin au Harz.

BÉATRICE. — Et ces raisins, ces pampres suspendus le long du Rhin, comme des guirlandes de rubis! Ils resplendissent comme l'aurore automnale, et ma Bourgogne elle-même n'en pourrait montrer de plus beaux.

L'EMPEREUR. — Le bourgogne roule des ondes de feu dans les veines; le champagne veut escalader le ciel. Mais quand je veux jouir à mon gré et fortifier mon cœur par le vin sérieux des héros, c'est mon vieux Rhin qui me tend la coupe parfumée.

HÉRAUT DE L'EMPIRE *entrant avec les ambassadeurs de France et d'Angleterre.* — Les ambassadeurs de France et d'Angleterre!

LES AMBASSADEURS. — Nos rois nous envoient pour saluer la gloire et la puissance de ta couronne.

L'EMPEREUR. — L'Empereur les remercie de leur bienveillance.

HENRI D'OFTERDINGEN. — Quel frisson de mélancolie a traversé mon esprit. Toute cette gloire un jour disparaîtra! Elle est trop grande, et la grandeur n'est éternelle que dans l'empire des fictions. J'ai souvent pleuré dans le bonheur, mais la foule ne comprend rien à cela.

TROUBADOUR PROVENÇAL *entrant avec plusieurs de ses compagnons.* — Des troubadours de Provence ont tenté de te réjouir de leurs chansons légères. — Mais pardonne! ils ne sont pas dignes de chanter la splendeur de l'Empereur.

L'EMPEREUR. — J'entends avec plaisir les sons de la langue d'oc, que j'ai apprise de la bouche de l'Impératrice. Pour l'honneur de votre patrie, et pour l'honneur des dames que vous avez célébrées d'Aragon jusqu'en Toscane, recevez la réponse à vos aimables trouvades :

Plas mi cavalier Franses,
E la donna Catalana,
E l'onrar del Ginoës,
E la court del Castellana,
Lou cantar Provençalès,
E la dansa Trevisana
E lou corps Aragones,
E la perla Juliana,
La man i Kora d'Anglés,
E lo donsel de Toscana!

L'ARCHEVÊQUE DE MAYENCE. — Cela sonne bien, seigneur. Mais quand on y regarde de près, c'est du latin gâté. Je préfère l'allemand.

L'EMPEREUR. — Et tu as raison. L'art et l'esprit sont au Français; la poésie à l'Allemand. (*Montrant* HENRI D'OFTERDINGEN.) Vois-tu celui-là?

L'ARCHEVÊQUE. — C'est moi qui l'ai invité.

L'EMPEREUR. — Et tu as bien fait. Mon regard est depuis longtemps fixé sur lui : il est mon pair. Il se tait, mais c'est le silence de l'Océan dont le miroir étincelant reflète la terre et le ciel. Pas une parole ne retentit ici, pas une lance n'est rompue, pas un regard d'amour ne brille, qu'il ne le sente dans sa poitrine et que l'effet ne s'y prolonge en cercles merveilleux.

HENRI D'OFTERDINGEN, *qui a entendu les paroles de l'Empereur, s'avance.* Empereur, tu reconnais le poëte.

L'EMPEREUR. — Chevalier et poëte! Les pleurs de Chriemhilde coulent-ils toujours [1]?

HENRI D'OFTERDINGEN. — Ils couleront à jamais, jusqu'à ce qu'ils se mêlent au sang de Hagen.

BÉATRICE. — Une femme est-elle si inflexible?

HENRI D'OFTERDINGEN. — Elle n'a connu qu'un bonheur : elle a aimé, et l'ombre sanglante de Siegfried plane sur elle dans les bras d'Attila.

BÉATRICE. — C'est vrai : nous autres, nous ne connaissons qu'un bonheur, mais un bonheur sans fond et sans bornes, — l'amour.

L'EMPEREUR. — Et Volker, le vaillant chanteur?

HENRI D'OFTERDINGEN. — Uni au féroce Hagen, il se précipite dans la mort.

L'EMPEREUR. — Et Hagen?

HENRI D'OFTERDINGEN. — Déjà la flamme entoure les Burgundions, et les suce jusqu'à la moelle. Ils ont soif, mais Hagen crie : Ouvrez-vous les veines, et buvez votre sang!

L'EMPEREUR *d'un regard perçant.* — Et ne le livrent-ils pas?

HENRI D'OFTERDINGEN. — Le livrer, lui! le farouche mais fidèle serviteur? Jamais, jamais! Ils verraient plutôt s'effondrer les montagnes de Bourgogne.

L'EMPEREUR. — Comme le caillou reluisant dans le torrent limpide, ton cœur se montre dans ton poëme. Tant que dans les plaines allemandes vivront des hommes allemands, ils sentiront le souffle de tes chants.

[1] Tout le dialogue qui suit entre l'Empereur et le poëte se compose d'allusions au poëme des *Nibelungen*.

HENRI D'OFTERDINGEN. — Si je n'avais vu la grandeur des Hohenstauffen, jamais je n'eusse mené à bien les *Nibelungen.*

HÉRAUTS DES JOUTES *s'avançant.* — Hohenzollern approche pour réclamer la couronne.

L'IMPÉRATRICE *à une dame de sa suite.* — La couronne!

HOHENZOLLERN *aux genoux de l'Impératrice.* — La plus belle heure s'est levée au ciel de ma vie.

BÉATRICE. — Une Hohenstauffen couronne Hohenzollern. Combats toujours pour la vertu, la gloire et l'amour, et ta race continuera de verdir, comme aujourd'hui ces feuilles.

HOHENZOLLERN. — Le frôlement du laurier sur mon front est comme le bruissement d'une forêt. Je puis à peine me relever. (*Se levant.*) Impératrice, montre-moi le champ de bataille où je puisse le mériter. Si Wittelsbach n'était tombé dans sa gloire à Legnano, c'est lui qui eût remporté la couronne.

BÉATRICE. — La modestie a toujours été le plus bel ornement de la vaillance, et elle te pare, Hohenzollern. (*Silence.*)

L'EMPEREUR. — Je regarde et regarde, et ne vois pas le plus puissant des héros. — Où reste le Lion de Brunswick?

HÉRAUTS DE L'EMPIRE. — Appelé trois fois, il n'a pas comparu.

L'EMPEREUR. — Alors donc, comme je l'ai pensé, il risque la lutte avec moi. Je la risque aussi. — Je délie tous ses vassaux du devoir de vasselage. Je donne la Bavière aux héritiers de Wittelsbach. Les archevêques de Cologne et de Trèves, les évêques de Brême et de Halberstadt, le duc de Holstein, et les nobles comtes de Lippe se partageront ses domaines, les morcelleront. Il est mis hors la loi, jeté au ban, et j'appelle aux armes contre lui toute la chevalerie qui m'entoure.

TOUS LES ASSISTANTS. — De l'Èbre au Weser, nous suivrons ton appel.

L'EMPEREUR *à* BÉATRICE. — O femme, tu ne connais que l'amour, et tu ne connais pas l'amitié. L'amour orne la vie, comme le pampre l'arbre auquel il s'attache. Mais l'amitié lie avec des chaînes, et malheur si elles se rompent! — Malheur, quand je verrai le Lion à mes pieds, et il faut que je l'y voie! — Ouvrez les barrières aux joutes et aux danses. Laissez approcher les vendangeuses qui viennent à nous du Rhin avec des fleurs! — Et, Ofterdingen, c'est avec toi que l'Empereur veut rompre sa première lance aujourd'hui.

HENRI D'OFTERDINGEN. — Quels efforts je ferai, pour te rendre la victoire honorable et difficile!

HÉRAUT DU TOURNOI *criant dans toutes les directions.* — De nouveau, jeux et tournois! Sus, Allemagne! Sus, France! Sus, Espagne!

HENRI D'OFTERDINGEN. — Déjà l'aigle allemande s'agite dans les airs; le léopard espagnol tend ses membres, et les lis de France fleurissent comme s'ils défiaient toute main de les briser. — Empereur, aux joutes! (L'EMPEREUR *et* L'IMPÉRATRICE *sortent avec tous les assistants, sauf l'Archevêque de Mayence.*

L'ARCHEVÊQUE. — Tout archevêque et Christian qu'on est, on mène joyeuse vie avec cet Empereur. — Christian! maudit nom! Si j'y avais pensé, j'aurais dû m'appeler Saint-Christophe....

SCÈNE II.

(Camp de HENRI LE LION au pied du Harz. Feux de signaux sur les montagnes, et, au milieu de la scène, grand feu entouré de généraux saxons. Sentinelles et soldats. Parmi ces derniers, LANDOLPHE et GUILLAUME.)

JORDANUS TRUCHSESS *entre en scène.*

UNE SENTINELLE *barrant le chemin de sa lance.* — Qui vive?

JORDANUS TRUCHSESS. — A bas ta perche! Il n'y a ici que de bons et fidèles Welfes.

LE COMTE D'ORLA. — Ah! Jordanus Truchsess! sois le bienvenu près de notre feu.

JORDANUS TRUCHSESS. — Bonsoir.

ALBRECHT DE RODEN. — Voici de la bière de Goslar — et du vin de Wurtzbourg. Choisis, et bois à la santé des frères!

JORDANUS TRUCHSESS. — Au diable le vin de Wurtzbourg, et au diable l'Empereur! Comme cette bouteille, que sa grandeur éclate en tessons. (*Il jette la bouteille à terre et la brise.*)

L'ARMÉE SAXONNE *des montagnes et des vallées.* — Sa grandeur en tessons!

JORDANUS TRUCHSESS. — Écoutez! le Harz ouvre tous les abîmes de ses vallées, et hurle la réponse. — Frères, vivez en héros, mourez en vainqueurs : je vous le souhaite avec la boisson du Walhalla[1]

LE COMTE D'ORLA. — L'esprit des aïeux s'agite dans la bière. Il me semble être assis près d'Alf et de Wittekind[2], et boire du meth dans des cornes bordées d'or.

JORDANUS TRUCHSESS. — Que tous les souvenirs des temps anciens se réveillent! J'ai hérité de mes pères les cornes d'Alf et de Wittekind!

[1] Tout le monde sait que le Walhalla est l'Olympe ou le Ciel de la mythologie du Nord, le paradis des héros. Toute cette scène a une couleur sauvage et septentrionale fort accusée, et doit marquer le contraste entre le nord et le midi de l'Allemagne.

[2] Le duc des Saxons qui résista si longtemps à Charlemagne.

Valets, apportez-les. (*Plusieurs valets sortent.*) Guerre, comme autrefois avec le Carl des Francs[1] jusqu'à ce qu'éclatent nos crânes!

L'ARMÉE SAXONNE. — Jusqu'à ce qu'éclatent nos crânes!

ALBRECHT DE RODEN. — Nous ne pouvons faire davantage.

JORDANUS TRUCHSESS. — Tu crois! Dans le gouffre de l'enfer encore, je m'acharnerai contre le Souabe! — Année par année, il nous traînait en Italie comme à la boucherie, pour y arroser de notre sang la grandeur de sa maison. — Et un sourire était son unique merci. — Dieu soit loué! le duc l'a reconnu : nous sommes maintenant plus avisés et combattons pour nous-mêmes. (*Les valets apportent les cornes ; on les remplit et elles circulent.*) Les cornes à la ronde! Pas de Judas parmi nous : tous visages saxons, forts et libres! (*Saisissant une corne.*) Ici peut-être a bu la lèvre de Wittekind. Je bois, et ceux avec qui je bois, avec ceux-là je meurs!

LE COMTE D'ORLA *buvant.* — Pauvre soleil du Sud, qui fait tiédir le sang et pousse à la sueur! — C'est ici, autour des flammes des pins du Nord que se scellent les bons pactes d'amitié.

ALBRECHT DE RODEN. — Entendez-vous les sons des cors?

JORDANUS TRUCHSESS. — Ce ne sont point des cors : c'est la voix des conques marines et des fifres, telle qu'on l'entend quand les rois de la mer luttent contre les tempêtes de la Baltique, et lancent au haut des vergues l'audace de leurs matelots; c'est Waldemar, le roi des Danois, avec ses cohortes. Le duc lui a fait signe et il vient à la rescousse.

ALBRECHT DE RODEN. — Et ces sourds tambours qui retentissent à travers la tempête et la nuit?

JORDANUS TRUCHSESS. C'est le grand-duc de Lithuanie avec ses Slaves. Le Nord tout entier a entendu le rugissement du Lion. (*Entrent le roi* WALDEMAR *et le* GRAND-DUC *de Lithuanie.*)

WALDEMAR ET LE GRAND-DUC. — Salut, Saxons!

JORDANUS TRUCHSESS ET LES AUTRES. — Bienvenus, alliés!

LE COMTE D'ORLA. — Si le Slave et le Danois s'unissent à nous, on portera bientôt le deuil du Hohenstauffen.

JORDANUS TRUCHSESS. — Quelle poitrine ne se gonflerait à ce spectacle! Le Lion est grand! Rougi des flammes de ses pins, entouré des feux de la guerre, le Harz, nouveau Typhée, éclaire au loin la plaine de ses cent fronts courroucés; ses rochers résonnent sous les pas lourds des Westphaliens. — Hohenstauffen, il fera plus chaud ici qu'à Legnano!

[1] Charlemagne.

ALBRECHT DE RODEN. — Voilà les feux qui s'éteignent. La tempête fait rage dans les bois.

JORDANUS TRUCHSESS. — Les éclairs sont ses ailes, les nuées son plumage. — Rallumez les feux. — Défiez les éléments. — Les aigles s'envolent en tourbillonnant comme du sable agité. — Mais nous tenons fermes.

TOUS LES GRANDS RÉUNIS AUTOUR DU FEU, *chantant :*

Par tous les temps, sur tous les tons,
Nous chantons, buvons, combattons.

ALBRECHT DE RODEN. — Voyez donc sur ce chêne ce hibou qui fait rouler ses yeux en hurlant.

JORDANUS TRUCHSESS. — Il flaire déjà les cadavres dont le sang va abreuver les bords du Weser.

LANDOLPHE. — Guillaume !

GUILLAUME. — Quoi ?

LANDOLPHE. — Ce hibou m'est suspect. Que le diable l'emporte ! Attrapons-le.

GUILLAUME. — Pourvu que ce ne soit pas une sorcière ! Il vous roule les yeux et agite les ailes comme une créature raisonnable, comme un curé en chaire.

LANDOLPHE. — Quoi ! une sorcière, Guillaume ! — Ne hurle-t-il pas dans le camp de notre duc ? Le souffres-tu ?

GUILLAUME. — Tu connais bien ton Landolphe, Guillaume. Qui moleste notre duc a affaire à moi, et dussé-je y laisser ma peau....

LANDOLPHE. — Viens. (*Ils sortent.* — HENRI LE LION *et* MATHILDE, *sa femme, sortent de la montagne avec leur suite.*)

LE COMTE D'ORLA *les apercevant.* — Ah ! lui !

JORDANUS TRUCHSESS. — Le casque noir fièrement posé sur la tête, et la verte couronne de chêne frémissant autour des tempes.

LE GRAND-DUC DE LITHUANIE. — Et l'ange svelte et merveilleux qui marche à ses côtés en armure de chevalier, quel est-il ?

JORDANUS TRUCHSESS. — C'est l'étoile qui pour lui s'est levée du couchant : Mathilde, fille d'Angleterre, sa femme.

ALBRECHT DE RODEN. — Le silence se fait tout alentour.

JORDANUS TRUCHSESS. — Le silence avant l'orage. Tout à l'heure nous entendrons le tonnerre. Vive le Lion de Brunswick ! et vive Mathilde !

L'ARMÉE SAXONNE. — Vive le Lion de Brunswick ! et vive Mathilde !

HENRI LE LION *à ses généraux et à son armée.* — Les Bavarois m'ont abandonné. — Je le pensais bien ! ils n'ont jamais oublié que c'est ici

que je suis né. — Je leur pardonne. — Où sont les comtes bavarois que nous avons amenés prisonniers d'Italie ?

JORDANUS TRUCHSESS. — Connais-tu le Saut-du-Cheval[1] et l'abîme qui s'ouvre au-dessous ? c'est là qu'ils sont couchés avec trois hérauts de l'Empire. — Qu'ils y sacrent et complotent à leur aise, et que les hérauts demandent justice pour leurs os fracassés.

HENRI LE LION. — Trèves et Cologne sont armées contre moi. — Munster, Brême, une foule de localités auxquelles Frédéric a perfidement accordé la franchise à mes dépens, me trahissent. — Villes et pays se détachent de moi comme feuilles sèches. — Ne sommes-nous pas en automne ? — Mais qu'importe ? Moi et ce Harz dont je saisis ici la roche, nous sommes encore debout, deux monts assez forts pour enfanter mille nouveaux printemps.

JORDANUS TRUCHSESS. — Comme la forêt qui flamboie derrière toi, incendiée par des mains rudes qui voulaient te faire honneur, tous les cœurs saxons s'enflamment pour te venger.

HENRI LE LION. — Chauffez donc les cœurs, car la fidélité me paraît sujette à s'éteindre dans la tempête.

JORDANUS TRUCHSESS. — Tu as beau nous bouder et nous méconnaître, pour toi seul bondit notre sang.

LE ROI WALDEMAR ET LE GRAND-DUC DE LITHUANIE. — Le Danois même et le Slave se rangent à ton service.

HENRI LE LION *aux Saxons*. — Vos maisons flamberont.

JORDANUS TRUCHSESS. — Qu'elles flambent ! nos cœurs flambent déjà.

HENRI LE LION. — L'Empereur arrive de Mayence avec la moitié de l'Europe pour m'écraser.

JORDANUS TRUCHSESS. — Pique sur pique se hérisse pour le bien recevoir ; il connaîtra les épines de la basse Saxe.

HENRI LE LION. — Il m'a déposé de mon duché.

JORDANUS TRUCHSESS. — Afin que nous t'élevions sur le trône impérial à Aix-la-Chapelle.

HENRI LE LION *à Mathilde*. — Que dis-tu de mes guerriers ?

MATHILDE. — Ce sont les audacieux qui ont conquis ma patrie.

HENRI LE LION. — Qui n'a pas redouté le soulèvement de la mer ne craindra pas l'assaut des Souabes.

MATHILDE. — Que je t'embrasse, Henri ! Enfin je te vois tel que tu dois être ; tu as déchaîné ta force, tu te lèves, et le Mein et le Rhin en tremblent jusqu'à leurs sources.

[1] Célèbre localité du Harz, à laquelle s'attache une légende.

HENRI LE LION. — Et sais-tu que nous mettons sur un dé toute notre vie, toutes nos espérances?

MATHILDE. — Ne suis-je pas armée à tes côtés pour porter fortement avec toi toute destinée, quelle qu'elle soit. (LANDOLPHE *et* GUILLAUME *rentrent portant le hibou qu'ils ont tué.*)

LANDOLPHE *tenant le hibou.* — Le coquin ne nous chantera plus sa litanie mortuaire. — Sire duc, n'a-t-il pas quelque chose de Barberousse?

GUILLAUME. — Non, c'est à l'archevêque de Mayence qu'il ressemble: une couleur grise qui joue dans le bleuâtre, une tête comme une massue, et un nez crochu.

HENRI LE LION. — Une puissante bête! Quelles serres!

MATHILDE. — Terribles!

HENRI LE LION. — Pas si terribles que l'épée du Mayençais.

MATHILDE. — Je ne redoute pas le Mayençais, je le hais, car il veut t'anéantir; mais cette bête me fait peur, parce qu'elle m'inspire du dégoût.

HENRI LE LION. — Mathilde, que ne suis-je né sous cette étoile resplendissante qui nous contemple de si haut, de si loin; je pourrais regarder sur terre, aimer l'Empereur, et n'aurais pas besoin d'entrer en bataille avec lui. — C'est un héros, et le soleil, depuis qu'il brille, n'en a jamais éclairé de plus superbe, de plus éclatant.

MATHILDE. — Et l'Empereur pense-t-il ainsi de toi?

HENRI LE LION. — J'en suis certain.

MATHILDE. — Alors le monde est trop petit pour vous deux. — Regardez votre destinée en face, et ne tremblez pas devant l'inéluctable: de vous deux, il faut que l'un périsse.

HENRI LE LION. — Il le faut! Il me cherche, je marche au-devant de lui. — Debout, Welfes!

L'ARMÉE SAXONNE. — Debout, Welfes! Welfes, debout! Au combat!

HENRI LE LION. — Eteignez les grands feux sur les montagnes, et que le Harz tout entier porte de la cendre sur la nuque en signe de deuil! — Au Weser, il s'agit de combattre l'unique ami de mes jeunes années.

L'ARMÉE SAXONNE. — Nous serons couchés morts à ses pieds, si nous ne le couchons mort aux tiens. (*Tous sortent, excepté* LANDOLPHE *et* GUILLAUME.)

GUILLAUME. — Landolphe, entends-tu le féroce chasseur sur le Hackelberg? Dieu nous sauve! Comme sifflent les arbres, comme brament les cerfs! et cliff claff, la meute à travers les airs!

LANDOLPHE. — Guillaume, il me semble que ce sont là de grands signes. Quelque chose de grand doit périr. Prions Dieu que ce ne soit pas notre duc. (*Ils s'agenouillent et prient.*)

GUILLAUME. — Dieu protége notre duc!

LANDOLPHE. — Amen! — Viens, qu'as-tu à regarder?

GUILLAUME. — Là, dans le fourré, — mon grand-père en linceul blanc, comme il était dans le cercueil, s'y montre entre les arbres, et nous regarde parfois d'un air triste.

LANDOLPHE. — Je le vois. — Détourne les yeux, — pense au duc! (*Ils sortent.*)

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

(Champ de bataille près du Weser.)

L'EMPEREUR FRÉDÉRIC *entrant avec sa suite.* — Depuis le grand matin jusqu'après midi se prolongent déjà les épouvantements de cette bataille. — Les armées fondent et ne cèdent pas. — Toujours, encore, la couronne impériale branle sur ma tête, et les griffes du Lion ne la lâchent pas. Comte de Barcelone, as-tu jamais vu quelque chose de semblable?

LE COMTE DE BARCELONE. — Jamais au monde. Et cet acharnement, cette rage de l'ennemi contre l'ennemi; ces coups sûrs et mortels — dans les yeux des Souabes et des Francs des flammes brunes, des flammes bleues dans ceux des Saxons! — Ah! du danger là-bas! j'y cours! Adieu, Empereur! nous ne nous reverrons sans doute pas.

L'EMPEREUR. — Gardons l'espoir. (LE COMTE DE BARCELONE *sort.*) Certes il me faut priser haut le Lion, même aujourd'hui que sa fureur désespérée fauche mon armée! Quelle force immense, inouïe!

JORDANUS TRUCHSESS *derrière la scène.* Que veut ce freluquet, ce welche? Que vient-il chercher? Landolphe, embroche-le.

LANDOLPHE *derrière la scène.* — C'est bientôt fait.

L'EMPEREUR FRÉDÉRIC. — Voilà Montpellier qui tombe. On l'apporte ici.

LE COMTE DE MONTPELLIER, *blessé à mort, est transporté sur la scène.* — Ma journée est finie, mon Empereur, et la nuit approche. Veux-tu accomplir le vœu d'un mourant?

L'EMPEREUR. — Tout ce que tu voudras.

LE COMTE DE MONTPELLIER. — Aux bords charmants de la Garonne s'élève parmi les fleurs le château du vicomte de Leval; une jeune dame y habite, que le messager reconnaîtra à l'éclat des boucles sombres; fais-lui savoir que Montpellier a succombé aujourd'hui, et que son dernier souffle a été : Blanchefleur! (*Il meurt.*)

L'EMPEREUR. — Il sera fait selon son vœu. (*A un homme d'armes.*) Selle ton cheval et porte la nouvelle funèbre. Qu'on emporte le corps du champ de bataille avec les honneurs de la guerre. (*On emporte le corps du comte de Montpellier.*)

LE COMTE DE BARCELONE *derrière la scène.* — A la rescousse! à la rescousse contre Truchsess!

JORDANUS TRUCHSESS *derrière la scène.* — Tu es perdu, fou Espagnol!

L'EMPEREUR. — Le désespoir crie dans la voix de Barcelone : il faut qu'il soit serré de près. Je cours moi-même.... (*Se précipitant hors de la scène.*) Vive Waiblingen!

JORDANUS TRUCHSESS *derrière la scène.* — Et vive dix fois Welf!

HENRI D'OFTERDINGEN. — Le lion et ses gens sèment la mort, et la fureur du Franc et du Souabe ne se lasse pas de les attaquer. Un ravissement furieux, une ivresse insensée s'emparent de moi. Vrai, je pourrais chanter! — Mais sus, dans la mêlée, aux côtés de l'Empereur! (*Il sort.*)

L'ARCHEVÊQUE DE MAYENCE *entrant avec des troupes.* — Maudite bataille! — Je finis par me fatiguer. — Le Lion et l'Empereur paraissent s'éviter jusqu'à présent. — Le premier combat là-bas contre Pologne et Bohême; le second assiste Barcelone contre Truchsess. — Enfants, assommez bien les bonnes gens, et priez pour leurs âmes. — Tuez dru, mais chrétiennement! (*Il sort avec ses troupes.*)

CRI DES SAXONS *derrière la scène.* — Malheur! Truchsess tombe!

JORDANUS TRUCHSESS *derrière la scène.* — Pour un, ne perdez pas courage. Mon esprit planera sur vous.

L'EMPEREUR FRÉDÉRIC *rentre plein de sang avec* OFTERDINGEN, *qui en est également couvert.*) — On sort de cette mêlée dégouttant de sang. Truchsess est tombé, et Barcelone peut maintenant se tourner contre Brunswick.

HOHENZOLLERN *entrant avec des soldats.* — Mon Empereur, j'ai dû plier. — Assiste-moi, je ne le supporte pas. — Plutôt la mort! — Je retourne au combat. (*Entrent* L'ARCHEVÊQUE DE MAYENCE, L'ARCHIDUC D'AUTRICHE, LES ROIS DE POLOGNE ET DE BOHÊME.)

L'ARCHEVÊQUE. — Blessés, mon Empereur, tous blessés! Le Lion a

des griffes énormes. J'en ris, mais je t'assure qu'il n'entend pas la plaisanterie. — Si tu n'en viens pas à bout, nous sommes déconfits.

L'Empereur. — En avant! attaquez-le! il est temps que je le voie face à face.

L'Archevêque. — Suivons l'Empereur! (*Tous sortent.*) — (*Autre partie du champ de bataille.*)

Henri le Lion *avec des troupes saxonnes.* — La solitude se fait autour de moi. — Truchsess est tombé — et Orla — et Roden! — Waldemar mort, Lithuanie prisonnier! — Qu'importe? Les lions sont seuls au désert.

Landolphe. — Qu'ils tombent, duc! qu'ils tombent! — Toujours encore assez de fidèles.

Henri le Lion. — Tu perds ton sang, Landolphe.

Landolphe. — Eh! ce peu de sang et ces quelques blessures! ce n'est pas la peine d'y penser. J'ai sauvé la bannière.

Henri le Lion *lui prend la bannière et la tient lui-même.* — Elle est rouge, elle dégoutte de sang. J'aime cette pluie.

Landolphe. — Duc, ta cuirasse est en pièces. Laisse-moi bander tes blessures.

Henri le Lion. — Les bander! Vois : un coup de hache a ébréché mon front, et un seul bandage peut fermer la blessure : la couronne impériale.

L'Archevêque de Mayence *entrant.* — Du sang! du sang! Hallali! le Lion! Je te salue de ma massue! — Un, deux, trois! — Trois coups, et pas encore en pièces! — Un Westphalien, non un Lombard!

Henri le Lion. — Nos os sont quelque peu de fer. — Merci, archevêque. (*Il fond sur lui, l'épée haute.*)

L'Archevêque *combattant.* — Je m'en aperçois! — Mon bon, entre lions et évêques les rencontres sont rares : comment finira celle-ci?

Henri le Lion *le frappant à mort.* — Voilà!

L'Archevêque *par terre.* — Ah! ah! ton « Voilà! » c'est la mort. Le diable emporte les « Voilà! » Je meurs — meurs, — Séla! [1]

Henri le Lion. — Séla, mon brave! (*A ses troupes.*) Voilà ceux de Munster. — Exterminez-lès jusqu'au dernier, les traîtres! Voici venir Pologne, et Bohême, et Autriche! — A mort les impuissants! (*Une partie des troupes sort.*) Ce combat est suprême : battus, le pays est démembré; vainqueur, le pape me baise les pieds à Rome. (*Entrent* l'archiduc d'Autriche, les rois de Pologne et de Bohême.)

[1] Formule biblique, principalement en usage dans les Psaumes.

L'ARCHIDUC. — Lion, tu es triplement cerné.

HENRI LE LION. — Alors je me fraye un triple chemin. — Homme, connais les coups des Welfes. (*Il le perce.*)

L'ARCHIDUC. — Autriche s'affaisse, le cœur fendu, l'âme indomptée.

HENRI LE LION. — Toi, Pologne, tords-toi de douleur, vermisseau qui oses approcher les lions. — Et toi, cher Bohême, pardonne-moi si j'ai la maladresse de te planter justement ma pique dans la poitrine. (POLOGNE *et* BOHÊME *tombent.*) Landolphe, Landolphe, vaillant valet, où est Guillaume?

LANDOLPHE. — Il est occupé : je le vois là-bas qui assomme Barcelone. (*Entre* L'EMPEREUR.) Malheur! l'Empereur!

L'EMPEREUR. — Jamais cette bataille ne finira! Homme sur homme tombe! Le duel des deux chefs peut seul mettre un terme au carnage! — Ah! voici les traces du Lion : mort ici Mayence, et là Autriche; ici Pologne, et là Bohême, plein de sang, au bord du chemin; les couronnes royales en pièces. — Je touche à l'affût du Lion! (*Il aperçoit le* DUC.) Ah! le voici! — O Henri, Lion, mon Lion, comme nous nous aimions!

HENRI LE LION. — Arrière! ne souille pas ton armure. Tu le vois! mon sang s'échappe de mes veines.

L'EMPEREUR. — Ne suis-je pas blessé comme toi?

HENRI LE LION. — Il le semble. (*Montrant son cœur.*) Mais le gouffre intérieur saigne-t-il aussi?

L'EMPEREUR. — En doutes-tu? Mon Henri, comme le soleil qui triomphe des brouillards, ton visage surgit et rayonne au-dessus de la mêlée! A la lumière de tes yeux, je revois, astre ressuscité, le plus beau jour de ma jeunesse!

HENRI LE LION. — Frédéric, Frédéric, mon sang n'est rien; la moindre égratignure du fer le fait couler! Mais vois cette larme, sortie de là où nul regard ne pénètre; elle coule pour toi, pour le souvenir de temps plus heureux.

L'EMPEREUR. — Où, dans l'éclat de la jeunesse, nous nous rencontrâmes aux vertes plaines du Rhin, et, reconnaissant notre valeur, nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre.

HENRI LE LION. — Où l'airain de nos cœurs se fondit et se mêla en flammes d'amitié.

L'EMPEREUR. — Où nous crûmes, fous que nous étions, anéantir par notre alliance la haine des Welfes et des Waiblingen.

HENRI LE LION. — Comme une lointaine étoile, cette heure brille

encore dans mon souvenir, et maintenant nous sommes ici, pour un duel de vie et de mort.

L'Armée saxonne *derrière la scène.* — Hé, Welf!

L'Armée impériale *derrière la scène.* — Hé, Waiblingen! (*Musique guerrière.*)

Henri le Lion. — L'as-tu entendu? Ne m'appelle pas ennemi. Dans ces cris, le tonnerre de la destinée roule sur nos têtes.

L'Empereur. — Tu m'as vu à tes pieds à Legnano.

Henri le Lion. — Oui, je t'y ai vu, et la joie des Welfes a fait bondir mon cœur.

L'Empereur. — A ton tour, il faut que tu tombes à mes pieds.

Henri le Lion. — Tant que tient mon épée, je reste debout et ferme.

L'Empereur. — Je le sais. Donc, au combat!

Soldats souabes et franconiens *poursuivant des troupes saxonnes.* — Enfin victoire! Les Welfes fuient ou sont assommés.

Henri le Lion *à ses hommes.* — Reformez vos rangs, mes braves!

L'Empereur. — Hors Hohenzollern, tous mes grands sont tombés. O courroux et vengeance!

Henri le Lion. — Oui, courroux, vengeance et combat! (*Ils combattent.* L'Empereur *le blesse.*)

L'Empereur. — O Henri, cette blessure! te fait-elle mal?

Henri le Lion. — Elle est de Frédéric!

L'Empereur. — Nous recommençons! (*Ils combattent de nouveau.*)

Henri le Lion. — Je tombe et la Saxe avec moi.

L'Empereur, *brandissant son épée au-dessus de lui.* — Je suis maître du monde! (*Les Saxons s'enfuient.*)

Henri le Lion. — Mon empire devient la proie des chiens!

L'Empereur. — Certes, mais j'aurai plus aisément raison de mille chiens que d'un lion.

Henri le Lion. — Mathilde! — Elle n'a plus rien, elle n'a plus que moi. — Dès le commencement de la bataille, une flèche souabe l'a blessée. — Son visage était trop rayonnant : on ne visait qu'elle. (*A voix basse et d'un accent douloureux, à* l'Empereur.) Pas pour moi, mais pour elle, laisse partir — celui qui jadis te sauva à Rome.

L'Empereur *de même.* — Pars, Henri, et jamais tu ne sentiras ma poursuite. — Et crois-moi, tu ne pars pas seul! ma pensée, ma tristesse t'accompagnent. (Henri le Lion *sort.*) Oh! cette plaine, où l'Allemagne a déchiré l'Allemagne! (*Entre* Hohenzollern.) Hohenzollern, vois le Weser! rouge de sang, veine ouverte de l'Allemagne, il se hâte vers la mer pour s'y cacher. — A Goslar, pour décider du sort de la

Saxe! (*Il sort avec son armée.* — LANDOLPHE *et* GUILLAUME, *tous deux, grièvement blessés, restent en scène, couchés à terre.*)

GUILLAUME. — Adieu, Landolphe! Porte mes adieux à ma mère.

LANDOLPHE. — La mère! Que me fait la mère! Notre Saxe est finie.

GUILLAUME. — Finie, finie! — Et Lise est-elle morte aussi?

LANDOLPHE. — Oui. Elle savait que je n'avais plus besoin d'elle pour le service du duc.

GUILLAUME. — Landolphe, Guillaume t'a bien aimé. — Il aimait aussi sa mère et le duc. — Et ne s'est-il pas bien battu? — Et a-t-il jamais eu peur de la mort?

LANDOLPHE. — Tu as combattu, tu es tombé en brave.

GUILLAUME. — Landolphe, c'est fini de rêver. — Évanouie la patrie et, Dieu merci, la vie aussi! — Je meurs. (*Il meurt.*)

LANDOLPHE. — Mon Guillaume, ta mère ne te pleurera pas autant que moi. (*Il veut se soulever de terre, mais n'y peut parvenir.*) Bien, bien! La fin vient aussi pour moi. Ces blessures me brûlent partout. N'importe, je rampe sur les traces du duc. (*Il sort de la scène en rampant.*)

SCÈNE II.

(Côte déserte dans la Frise orientale.)

HENRI LE LION, *étendu sur le bord de la mer;* MATHILDE, *en habits de femme, se tenant à côté de lui.*

HENRI LE LION. — Couché sur le rivage de la mer du Nord, le duc des Saxons plonge le regard dans l'immense chaos des vagues, et n'y peut retrouver que les tempêtes de son cœur soulevé.

MATHILDE. — A côté du duc des Saxons se tient Mathilde, la fille des rois d'Angleterre, reconnaissant sa destinée glorieuse! Des marches du trône de son père, elle est descendue pour consoler dans le malheur le premier des héros allemands.

HENRI LE LION. — Mon pied faisait trembler le Nord comme un tremblement de terre, et il ne me reste que la place où je suis étendu. Ma voix, qui mettait en fuite les chevaliers, n'effraye plus même la mouette.

MATHILDE. — Mais avec bien plus de force que dans les jours du bonheur, cette voix pénètre aujourd'hui dans ma poitrine. Et d'un tel immense amour t'aime ton épouse, qu'elle se croit le pouvoir de te remplacer tes duchés, tes peuples et ta gloire par les battements de son cœur.

HENRI LE LION *se levant en sursaut.* — Un ennemi! un ennemi! J'ai l'oreille du soldat aux aguets! — Quelque chose de dangereux arrive en rampant. (LANDOLPHE *arrive en chancelant.*)

MATHILDE. — C'est un ami, c'est Landolphe! Oh! comme il saigne. (*A* LANDOLPHE.) Fidèle serviteur, laisse-moi bander ta blessure.

LANDOLPHE. — La duchesse déchire son voile pour panser le pauvre mais fidèle Landolphe! Vous êtes payées bien au delà de votre prix, mes blessures!

HENRI LE LION. — Landolphe, cher Landolphe! Guillaume vit-il encore?

LANDOLPHE. — Dieu, comme il se réjouirait s'il apprenait comme vous vous enquérez encore de lui après sa mort!

HENRI LE LION. — Mort! mort! Toujours plus de solitude, plus de désert!

LANDOLPHE. — Duc, il fallait que je te visse encore cette fois. Tu ne peux soupçonner comme j'avais soif de ton regard quand tu trônais encore au milieu des splendeurs de ton Brunswick. — Je m'endormais dans des rêves splendides les jours où je t'avais rencontré. — Je suis à bout. — Adieu! — Toutes mes cicatrices s'ouvrent! — Le Welfe ne périra pas. — Le lion d'Ascalon te fut fidèle. — Landolphe n'était pas si fort, mais il ne fut pas moins fidèle.

HENRI LE LION. — Tu t'affaisses? — Dans mes bras!

LANDOLPHE. — Je meurs. — Hé, Welf! (*Il meurt.*)

HENRI LE LION. — J'ai pourtant été bien aimé.

MATHILDE. — Tu l'es toujours.

HENRI LE LION. — Oh! que toi aussi, Mathilde, aies perdu la puissance avec moi! qu'au lieu d'entrer comme impératrice au dôme d'Aix-la-Chapelle, tu sois obligée d'accompagner ma fuite! — Dieu le sait, ce n'est point ma faute. Ma résistance a été presque surhumaine.

MATHILDE. — Blessée, couchée à l'écart, j'entendais de loin les coups de tonnerre de ton courage. En Autriche, Bohême et Pologne, les cloches sonnent le glas des souverains tombés, et ceux qui les entendent frémissent à la terreur de ton nom. Ne gémis plus sur ma destinée, et crois-moi : la fille de Plantagenet n'a pas épousé ta richesse, ta gloire et ta puissance; elle n'a choisi que le cœur, et sera heureuse tant qu'il battra.

HENRI LE LION. — En Angleterre donc, et adieu à jamais, chers rivages de mon Allemagne! Sur une faible nacelle, la vague balance le dernier des Welfes comme un coquillage.

MATHILDE. — Non pas adieu à jamais à la patrie! Non pas le dernier des Welfes!

HENRI LE LION. — Tu rougis.

MATHILDE. — Arrière, fausse pudeur, dès que je puis réjouir le duc! (*Baissant la voix.*) Henri, quelque chose vit sous mon cœur.

HENRI LE LION. — Ah! c'est Dieu qui parle : ma race ne doit pas périr, — elle ne le méritait pas non plus, — ses vues étaient trop grandes : aussi loin que s'étendent la terre et les mers, elle voulait régner — et elle régnera! (*Il embrasse* MATHILDE *sur le front, puis se redressant dans un accès d'enthousiasme sauvage.*) Que vois-je! Les nuages se dissipent, et les portes de l'avenir s'ouvrent en tonnant! Un délire de triomphe me ravit — ou bien est-ce la vérité? Ah! les solitudes de l'Océan s'emplissent et fourmillent; des forêts de mâts du Nord, aux voiles enflées et bruyantes, volent sur ses ondes. — Les vents conspirent avec eux, les caressent, et le dos des vagues se fend comme verre à l'approche des navires. — Sont-ce des vaisseaux — ou des volcans flottants? — L'ennemi se précipite, mais la lave et le tonnerre éclatent par toutes les ouvertures, et l'ennemi est submergé. — Et de nouveau les flottes se balancent sur les vagues dans le calme de la victoire, et les armes des Welfes brillent haut sur leurs mâts, sceptres des mers.

MATHILDE. — La maison des Welfes sera victorieuse. Hohenstauffen n'est que le nuage passant sur le monde pour un jour. — A bord! — La fortune nous accompagne, et tu auras des fils dignes de toi.

HENRI LE LION. — Est-ce un pressentiment? est-ce une vision? — Mon œil est plein encore de flottes puissantes et de voiles blanches, et elles ne veulent point disparaître! (*Il monte avec* MATHILDE *dans une barque et se dirige vers l'Angleterre.*)

SCÈNE III.

(Grande salle du château impérial de Goslar.)

Marche guerrière. Entrent L'EMPEREUR, BÉATRICE, HOHENZOLLERN, HENRI D'OFTERDINGEN, *et les Grands de l'Empire.*

L'EMPEREUR. — J'ai brisé la nuque orgueilleuse du vassal. L'Allemagne est unie, et elle défie le monde.

HENRI D'OFTERDINGEN. — Comme la jeune aurore, la couronne étincelle de nouveau sur ton front!

L'EMPEREUR. — La génuflexion de Legnano en avait obscurci l'éclat; mais la tache est lavée dans le sang des Saxons. A toi, Oldenbourg, à toi, Lippe; à vous, archevêques de Cologne et de Trèves, — à vous,

gens de Brême, de Lubeck et de Hambourg, je partage encore aujourd'hui les domaines de Henri. — N'imitez pas le Lion, et respectez l'honneur impérial.

LES ARCHEVÊQUES, PRINCES ET CHEVALIERS. — Nous en connaissons la terreur.

L'EMPEREUR *à lui-même, mais de façon à être entendu.* — Où erre maintenant le Lion! Peut-être sur les vagues?

BÉATRICE. — Mathilde lui sera une compagne fidèle.

L'EMPEREUR. — Qu'elle soit l'étoile de sa nuit!

HENRI D'OFTERDINGEN. — Seigneur, ton bonheur devient trop grand, et me fait presque trembler. — Voici venir en triomphe le prince Henri; des Normands autour de lui brandissent leurs glaives courts, et dans ses bras il t'amène la reine du pays des volcans.

L'EMPEREUR. — Réalisés donc tous les désirs de mes rêves. (*Entrent le* PRINCE HENRI, CONSTANCE *de Naples et de Sicile, en parure de fiancée, et des chevaliers normands.*)

LE PRINCE HENRI *à* L'EMPEREUR. — Sous le poignard des ennemis, et parmi les fleuves de lave, j'ai, comme tu l'avais commandé, cueilli au Vésuve la plus précieuse des fleurs! — Constance te demande ta bénédiction!

CONSTANCE *s'agenouillant avec le* PRINCE HENRI. — Père, bénis-nous.

L'EMPEREUR. — Je bénis votre belle et illustre alliance.

LES SEIGNEURS ALLEMANDS ET NORMANDS. — Vive l'Empereur Frédéric! Vivent Henri et Constance! (*Fanfares.* — HENRI *et* CONSTANCE *se relèvent.*)

L'EMPEREUR. — Alexandre, tu vas respirer à l'étroit entre Naples et moi. — Mon œuvre terrestre est accomplie. (*Au prince* HENRI.) Je te fais élire roi des Romains, et tu administreras l'Empire en mon absence. (*Aux autres assistants.*) Et moi, le maître de l'Occident, je vais chercher Saladin en Orient, et marche au but que m'a montré le doigt du Pape.

BÉATRICE. — Malheur à vous qui aimez des héros! Pas de repos, pas de paix, pas de trêve! Toujours ils combattent, et nous tremblons toujours.

L'EMPEREUR. — Le manteau impérial n'a pas assez de prix pour qu'on le déchire et qu'on y taille la croix du Sauveur! Mais quelle autre étoffe plus précieuse trouver sur terre? (*Il déchire le manteau; les princes et chevaliers s'en distribuent les morceaux pour en faire des croix sur leurs épaules.*) Jérusalem la sublime gémit sous le joug! Dieu le veut! portez tous la croix pour son honneur!

TOUS LES ASSISTANTS. — Dieu le veut! portons tous la croix pour son honneur!

HOHENZOLLERN *tenant la bannière de l'Empire.* — Ainsi donc bientôt, comme du Harz aux laves de l'Etna, du haut des cimes sacrées de Sion, l'étendard de l'Empire flottera dans les airs!

L'EMPEREUR ET TOUS LES ASSISTANTS. — Et mourir même c'est vaincre, sous la croix! (*Marche triomphale. Tous sortent.*)

(*Traduit de l'allemand de* GRABBE.)

VOYAGE

DANS LE BRÉSIL MÉRIDIONAL,

PAR LE DOCTEUR AVÉ LALLEMANT [1].

LES COLONIES ALLEMANDES.

Les lettres de M. Frœbel sur l'émigration allemande, dont nous avons donné il y a quelque temps la traduction à nos lecteurs [2], ont montré le rôle important que joue cette émigration dans la mise en culture des vastes espaces que le continent américain offre encore à l'activité humaine. Le principal courant se dirige, comme on sait, vers les États-Unis, mais le gouvernement brésilien a su néanmoins en détourner une partie, et le Brésil compte des colonies allemandes qui ont une importance réelle, et qui paraissent dans de bonnes conditions de développement et de multiplication. Le docteur Lallemant les a toutes visitées, et nous réunissons aujourd'hui les renseignements que fournit sa relation sur celles de la province de Rio-Grande. L'action officielle est plus forte au Brésil qu'aux États-Unis, où le flot des émigrants se porte naturellement et où le gouvernement se contente d'offrir l'attrait du bon marché du sol; mais, sauf quelques erreurs partielles, elle paraît généralement, d'après le témoignage du docteur Lallemant, libérale et bien entendue.

[1] Voir la dernière livraison.

[2] Voir la *Revue germanique* de février et mars 1860.

La principale colonie de la province de Rio-Grande est San-Leopoldo, dont les origines remontent à 1824. Elle ne prospéra qu'après avoir traversé de grandes difficultés. Aujourd'hui elle compte douze mille habitants, sans compter six mille artisans et laboureurs qui en sont sortis pour se disperser dans toute la province de Rio-Grande. Relativement à la religion, la population est mixte; le gouvernement brésilien, quoique catholique, garantit le libre exercice du culte protestant. La population protestante est environ d'un quart plus forte que la population catholique. Les deux confessions vivent en paix entre elles, sauf des difficultés soulevées dans les derniers temps relativement aux mariages mixtes. La colonie produit principalement du maïs, de la farine de manioc, des fèves, des pommes de terre. Le lin, le chanvre, le coton, le tabac, la canne à sucre, le thé, la vigne, n'ont que des commencements récents, mais qui promettent des résultats très-rémunérateurs. La viande, la tannerie, les œufs, le miel, le combustible, sont aussi l'objet de transactions importantes et productives. Le commerce de la colonie est de près de deux millions de francs à l'exportation et d'environ un million et demi à l'importation.

La statistique judiciaire rend le meilleur témoignage de la moralité des colons; elle n'indique qu'une affaire de vol dans l'espace d'une année, et neuf affaires de coups et blessures par suite de rixes; la somme de tous les délits et contraventions ne donne que la proportion d'un accusé sur cinq à six cents habitants dans une année.

« J'appellerai San-Leopoldo une colonie modèle, dit le docteur Lallemant, et sa prospérité est un fait des plus importants, car elle prouve que le sol brésilien se prête fort bien à des établissements étendus, et que les émigrants allemands peuvent s'y faire une nouvelle patrie, où leurs forces et leur diligence, s'ils en ont réellement, trouvent une récompense infiniment meilleure qu'en Allemagne. Les artisans et laboureurs qui n'ont pas les moyens d'arriver immédiatement à la possession du sol, obtiennent des salaires élevés, qui peuvent aller jusqu'à cent cinquante francs par mois, non compris l'entretien complet. »

Suivons maintenant notre voyageur dans son excursion à la colonie. On se rend de Porto-Alegre à San-Leopoldo par le Rio-dos-Sinos, sur lequel est organisé un service de bateaux à vapeur. « San-Leopoldo commence sur les rives mêmes du fleuve, par une grande place verte sur laquelle débouchent plusieurs rues dont l'une est la rue principale de l'endroit. Beaucoup de maisons sont élevées d'un étage et ont jusqu'à six fenêtres en largeur; la plupart cependant ne sont que de massifs

rez-de-chaussée. Elles sont toutes couvertes en tuiles, ce qui leur donne un air de bien-être et même de richesse. Les rues toutefois, quoique munies de trottoirs, ne sont point pavées, et gardent par là une apparence rustique que vient compléter l'aspect de la population.

» On se croirait tout à fait dans une commune allemande, et à chaque pas on se rappelle les *Histoires de village* d'Auerbach et les vignettes de Richter. De petits drôles très-blonds se roulent avec acharnement dans le sable, tandis que des groupes de petites filles arpentent les rues d'un air plein de gravité. Les plus grandes sont assises sur des chaises et des escabeaux devant les maisons, à côté de leurs mères; les jeunes gens vont et viennent, font la cour aux jeunes filles et les lutinent; je saisis au passage bien des questions joyeuses et de bonnes réponses. Dans quelques maisons, le son du piano se faisait entendre. Dans le vestibule ouvert d'une maison, je vis deux jeunes filles sveltes et robustes, d'au moins dix-huit ans, qui luttaient ensemble à qui jetterait l'autre à terre : à mon aspect, elles disparurent comme l'éclair, avec de joyeux éclats de rire. Quelques jeunes gens, drapés d'élégants ponchos et semblables à des gauchos quelque peu civilisés, se faisaient voir à cheval, peut-être dans l'intention de produire quelque effet, mais je dois dire que leurs montures n'avaient pas très-belle mine. Une carreta, attelée de cinq paires de bœufs, s'avançait lentement, en faisant crier le sable. Puis les lumières s'allumèrent dans les maisons, et par toutes les fenêtres je pus voir le travail du jour se prolonger dans la nuit : cordonniers, tailleurs, tourneurs, etc., se pressaient de terminer le travail de la semaine, car c'était samedi soir.

» Le lendemain, dimanche, ce fut encore plus beau. La chère Allemagne avait fait toilette; les jeunes gens parurent avec des raies irréprochables, et les jeunes filles avec des tresses blondes dans la nuque; ajoutez à cela de petites jupes bleues, des guêtres blanches et des chaussures luisantes, et dites-moi si elles n'étaient pas gentilles. Tout autour de l'endroit, les troupeaux paissaient dans de vastes pâturages, parsemés de petits bouquets de myrtes et de jolis mélastomes, entre lesquels les vaches et les chevaux se détachaient fort bien, et paraissaient même plus nombreux qu'ils n'étaient, car, à une certaine distance, l'œil confond volontiers avec eux les édifices des termites, hauts de deux à quatre pieds, et voûtés en coupoles, complétement inertes au dehors, animés à l'intérieur, et habités par des milliers de fourmis. Les troupeaux n'ont pas de chien pour les garder. C'est le cheval du jeune berger qui en fait les fonctions. Dès qu'un animal s'écarte trop, le berger décrit au galop un arc autour de lui et le ramène en

un clin d'œil au troupeau. De cette manière, les jeunes Allemands de Rio-Grande deviennent des Centaures dès leur enfance.

» Mais le dimanche attire aussi des colons de districts plus éloignés, de jeunes cavaliers, aux ponchos éclatants, aux éperons d'argent, et des amazones en jupe courte, maniant des brides également relevées d'argent. Je vis venir plusieurs de ces jeunes filles toutes seules. Personne ne leur fait rien, et probablement elles défieraient les voleurs à la course.

» Des pâturages, ma course matinale me conduisit à des plantations isolées, disséminées entre des restes de forêt vierge. Rien n'égale le silence de ces forêts, à peine interrompu de temps en temps par le vol d'un oiseau effarouché à travers les branchages. Le bruit des pas s'amortit sur le sol mou de l'étroit sentier, pendant que de magnifiques papillons suivent d'un vol silencieux leur route aérienne. Les arbres sont tellement serrés les uns contre les autres, qu'on peut à peine distinguer leur forme dans le labyrinthe des branches et des feuilles, et les lianes, quoique pendant droit à terre de la couronne des arbres, n'en forment pas moins un fouillis inextricable par leur quantité. Parfois, elles paraissent avoir des feuilles, mais quand on s'approche, c'est une autre plante, une aristoloche, qui remonte en l'air le long de ses maigres voisins.

» Dans cette libre nature, qui leur offre de plus vastes espaces, et qui, par ses obstacles mêmes, sollicite davantage leurs forces, mes compatriotes allemands ont gagné une plus grande décision dans la résolution et dans l'action. Leurs pères ont eu à vaincre la forêt vierge et à livrer des combats aux Indiens sauvages. Les difficultés ont été grandes, mais ils les ont surmontées; ils ont conquis le sol, et ceux qui, en Allemagne, étaient valets sont devenus maîtres par le droit du travail. Ils se sentent libres, parce qu'ils ont appris à se connaître; ils sont dispos, courageux, et même un peu provocants quand on se trouve sur leur chemin. Et cet élément d'énergie se développe même chez les jeunes filles, qui manient le cheval comme leurs frères. Elles n'ont pas le moindre soupçon de l'humiliante distinction entre une paysanne et une demoiselle de haut parage. Cela se voit à la figure, à l'attitude alerte et décidée, et au fier regard de l'œil bleu.

» Le lendemain, lundi, je montai à cheval pour aller visiter les établissements plus éloignés qui font encore partie du district de San-Leopoldo. A deux lieues de distance, au pied d'une chaîne de hauteurs, on trouve la charmante colonie de Hambourg-Mont ou Hambourg-Ville. Ici, le caractère allemand, encore mélangé de brésilien à

San-Leopoldo, ressort plus fortement. A partir de là, les colons ressemblent davantage aux pionniers primitifs, et la lutte avec la nature n'est pas encore terminée. Au milieu de la forêt vierge, on rencontre tout à coup de vastes éclaircies qui ressemblent à un champ de bataille. La hache et la flamme y ont fait leur œuvre, et des centaines, des milliers de troncs carbonisés gisent sur la pente. Au milieu de ce chaos ondoient déjà des moissons de maïs et de fèves; de magnifiques jardins d'orangers se montrent par endroits; des vaches broutent l'herbe épaisse, des chevaux envoient leurs hennissements dans les bois, des aboiements de chiens se font entendre, et tout à coup on aperçoit une avenante maison; des enfants s'ébattent devant la porte parmi les poules, les oies et les cochons, et leurs yeux de bluet jettent sur le passant des regards étonnés. Les établissements se suivent de distance en distance. Puis soudain on retombe dans le silence de la forêt profonde, interrompu seulement de temps en temps par la voix bruyante des perroquets, ou par les cris d'alarme d'oiseaux plus petits, qui ont aperçu un couple de faucons décrire au haut des airs leurs cercles de mauvais augure. Par intervalles, on rencontre des colons transportant leurs produits à travers bois. Les chevaux portent un sac du poids de cent cinquante livres, les mulets le double. Il est aussi fréquent de rencontrer une paysanne qu'un homme à la tête du convoi, et, dans ces hauteurs, à la différence de leurs voisines de San-Leopoldo, elles chevauchent à califourchon comme les hommes, car les chemins sont mauvais, étroits, escarpés et glissants, et la monture doit être serrée de près. Il n'est question de bas ni de souliers, car il y a trop de boue pour ce luxe des villes. Le pied, et souvent même seulement le gros orteil, tout à fait à la vraie mode des cavaliers de Rio-Grande, se tient nu dans l'étrier, et le mollet bien musclé, parfois nu jusqu'au genou, est collé aux flancs du cheval. Ces filles des bois, la plupart nées dans le bois même, intimement unies à la nature, leur vraie mère, ne connaissent aucune peur; ni la solitude, ni les mauvais chemins, ni les chevaux indociles ne les effrayent. Elles possèdent, gouvernent et soignent leurs bêtes comme les hommes. Je vis une fois une troupe de cinq personnes, dont deux femmes; l'une d'elles allaitait son enfant tout en chevauchant; il y eut un ruisseau à franchir; le cheval sauta et l'enfant ne fut pas troublé : la jeune mère avait observé d'une égale adresse monture et nourrisson. Une autre fois, c'était un couple qui chevauchait avec un enfant; il y eut quelque chose de dérangé à la selle de la femme; le mari ne s'en soucia et poursuivit sa route avec l'enfant, pendant que la femme mettait pied à

terre pour arranger la selle. Quand elle eut fini, elle enfourcha de nouveau son cheval impatient, et rejoignit son mari au grand galop, avec une légèreté, une résolution, une sûreté admirables.

» Chez les toutes petites filles, ces allures d'amazone sont des plus gentilles. Devant une maison, un cavalier mit pied à terre et entra. A peine eut-il tourné le dos qu'accourut une petite fille qui pouvait être âgée d'environ dix ans. Elle regarda tout alentour, et, ne se croyant pas observée, elle sauta en selle comme un chat et partit au galop. Elle revint de même, mit pied à terre d'un saut et s'enfuit au plus vite, pour ne pas être découverte. Plus loin, je rencontrai un frère et une sœur, la sœur d'environ quatorze ans, le frère de huit; celui-ci avait passé les bras autour de sa sœur, qui dirigeait le cheval en personne entendue et attentive, et je vous assure que c'était un groupe charmant. Et tout cela ne parle qu'allemand, notamment ceux qui sont nés dans le bois. Ils ne connaissent au monde que leur patrie allemande dans la forêt brésilienne, et ne savent que répondre au voyageur qui leur adresse la parole en portugais, ce qui, du reste, arrive très-rarement.

» Les dépendances de l'établissement colonial de San-Leopoldo se prolongent encore de l'autre côté de la pente que je montais, dans la *Valachie* et la *Vallée-de-Misère,* noms d'origine humoristique. Quand les *picadas*[1] se furent, sous des dénominations diverses, étendues jusqu'à la crête, les nouveaux arrivants durent aller au delà et se créer des établissements de l'autre côté. Les noms qu'ils donnèrent à leurs futurs cantons rendent l'impression qu'ils ressentirent à la vue de ces gorges abruptes et sauvages. La Valachie et la Vallée-de-Misère sont peuplées aujourd'hui d'établissements fort prospères. Mais il est difficile de voir une nature plus sauvage que les parties non défrichées. C'est à peine si l'œil découvre de loin, dans la profondeur des gorges, des traces de culture. Il fallut certainement du courage pour descendre des hauteurs dans ces vallées, les refuges des Indiens sauvages, des onces et des tapirs, et la lutte avec les premiers a eu bien des épisodes sanglants. Lors de l'établissement de la colonie de San-Leopoldo, les Indiens sauvages occupaient la rive droite de Rio-dos-Sinos, en avant de Hambourg-Mont. Ils se replièrent dans la montagne, mais non sans inquiéter longtemps les Allemands par leurs attaques et leurs embuscades. On cite une de ces attaques où onze colons ont péri. Les Indiens ont ravi des femmes et des enfants qu'il n'a été possible de délivrer qu'après une année de captivité. Et même ils ont, sous les yeux

[1] On appelle *picadas* (taillis) les parties défrichées de la forêt vierge.

d'une femme qu'ils avaient enlevée, et qui venait d'accoucher parmi eux, écrasé le nouveau-né contre un tronc d'arbre, parce qu'il criait. On assure qu'ils en usent souvent de même avec leurs propres rejetons, parce qu'ils ne veulent point parmi eux de cris d'enfants, qui pourraient trahir leurs refuges. On comprend que les choses étant ainsi, nulle relation ne put s'établir entre les indigènes et les colons. Partout où se montrait un de ces hommes nus — car ils sont constamment nus, et obligent tous leurs prisonniers, même les femmes, à vivre dans cet état parmi eux — on le tire comme à la cible. Et cette *ultima ratio* a réussi : depuis trois ans on n'entend plus parler des Indiens sauvages. Quelques Indiens « apprivoisés » ont obtenu du gouvernement des cantonnements dans un coin de la colonie; mais ils se tiennent dans un isolement complet, et on les soupçonne capables de pouvoir bien encore rejeter leurs habits, afin de reprendre dans la forêt leur vie primitive. »

San-Leopoldo est une colonie en pleine prospérité. Nous allons maintenant, avec le docteur Lallemant, en visiter une plus jeune et à peine sortie des premières crises, celle de Santa-Cruz, près du Rio-Pardinho, dans une autre partie de la province de Rio-Grande. Celle-ci date seulement de 1849 : « La prospérité de San-Leopoldo, dit notre auteur, était un puissant encouragement pour la fondation d'une colonie nouvelle, d'autant plus qu'on y pouvait affecter un terrain semblable de constitution à celui de San-Leopoldo. Huit à dix lieues carrées furent mises à la disposition d'émigrants allemands, auxquels on fit des conditions favorables. Mais on crut d'abord devoir limiter le nombre des colons, ce qui était fâcheux, car on gênait ainsi le libre courant de l'immigration. Un agent fut envoyé à Hambourg, avec promesse d'une commission de tant par tête d'immigrant. Il en vint suffisamment, dont beaucoup parfaitement propres à la lutte contre la nature primitive, et aujourd'hui heureux; d'autres, au contraire, tout à fait impropres et mal préparés au rude labeur que des agents trop zélés leur avaient probablement dépeint sous des couleurs trop roses. Les commencements de la colonie furent des plus pénibles. Mais aujourd'hui son existence est assurée; elle subsiste par ses propres forces, et la population a déjà dépassé le nombre d'habitants primitivement fixé. Elle est tout à fait ce qu'était San-Leopoldo il y a dix ou vingt ans, et a la certitude du meilleur avenir. Sans doute, quand on place un homme avec une hache et des allumettes devant la forêt vierge, et qu'on lui dit : « Voilà ce que tu as à détruire! » on comprend à peine qu'il ait le courage de porter le premier coup. Mais ce qu'on comprend

encore moins, c'est qu'au bout d'un an, et même en moins de temps encore, la terre produise là, sur ce même emplacement de la forêt vierge, de quoi nourrir parfaitement l'homme à la hache et aux allumettes avec toute sa famille. Dix fois j'ai posé la question : « Combien de temps, après le premier coup de cognée dans la forêt, pouvez-vous vivre du produit de la terre? » Et toujours on m'a répondu : « Parfaitement bien après la première année. »

» Et quand ce sont de vrais laboureurs qui se mettent à la besogne, la prospérité est vraiment remarquable. J'ai visité la plantation d'un Poméranien nommé Schneider. Cet homme est installé depuis cinq ans, a complétement défriché sa part, et l'a élevée à une valeur d'environ mille thalers (3,750 fr.), a acquitté le passage pour lui et sa famille, et s'est charpenté une habitation convenable et parfaitement appropriée. On entend aussi des plaintes. En parcourant les défrichements, j'aperçus un jeune et robuste colon assis à terre entre la cendre et les charbons, comme Marius sur les ruines de Carthage. Il brûlait la forêt depuis un an et pouvait déjà vivre du produit de son travail. « Mais, disait-il, le diable lui-même ne l'endurerait pas tout seul dans la forêt vierge. » Il ne pouvait pas trouver de femme! La colonie manque de jeunes filles. A peine nubiles, elles s'envolent. En revanche, il en vient quelques-unes de San-Leopoldo. On se plaint encore plus des mauvais chemins; mais, sur cet article, les nouveaux colons se comportent en vrais Allemands : « Oh! si le directeur nous commandait une bonne fois de faire les chemins, nous nous y mettrions tous; mais personne n'y songe de lui-même, » me dirent quelques-uns, auxquels je parlai de la chose. Ils n'ont point de mauvaise volonté; ils n'ont pas de volonté du tout; ils ne savent pas s'aider, et ils veulent être commandés. Il en est de même des écoles. L'instituteur se plaint des parents; les parents se plaignent des distances, ou se rejettent sur les travaux pour se dispenser d'envoyer leurs enfants à l'école, et quand ensuite l'école est fermée faute d'élèves, tout le monde se plaint du manque d'écoles. Si le directeur commandait aux colons d'envoyer leurs enfants à l'instituteur, ils le feraient certainement.

» Les hommes constituent une grande différence entre les deux colonies de Santa-Cruz et de San-Leopoldo. A Santa-Cruz c'est toujours encore la première génération venue d'Allemagne, avec sa bonhomie et sa lourdeur natives. Il manque la force et la vie de San-Leopoldo, la deuxième génération, mieux douée, née dans de meilleures conditions et dans un climat plus heureux, les jeunes gens alertes et décidés, les fortes, sveltes et fières jeunes filles que nous avons vus à San-Leopoldo.

Là, ils se sont pour ainsi dire ennoblis, et sont devenus meilleurs que leurs parents, affaiblis et démoralisés par le poids de l'ancien labeur européen et la pression de maints préjugés. Ils sont nés libres sur le sol libre de leurs pères. Et cela se voit dans leur manière d'agir, dans leur démarche et leurs mouvements, et jusque dans leurs habits. A toutes choses, ils apportent une expression de résolution, de certitude et de précision, qu'on peut appeler en un sens le résultat de l'éducation, quoique l'instruction des écoles fasse généralement défaut.

» Une telle génération émancipée, dans la bonne acception du mot, ne peut se produire à Santa-Cruz qu'avec le temps. Mais elle se produira inévitablement. La dignité de la peau blanche, le droit et l'honneur du travail auront certainement leur effet. Et déjà il me semble avoir entrevu chez des enfants à moitié adultes, dans les picades de Santa-Cruz, une certaine indépendance, une résolution, un courage particuliers. La forêt n'a point de terreurs pour eux, en dépit des onces qui l'habitent. Ils combattent contre les serpents avec un courage froid, ou les évitent sans se troubler. Des enfants de dix ans, garçons et filles, parcourent à cheval, tout seuls, de vastes espaces. Je trouvai chez un colon une petite fille de neuf ans qui dirigeait le ménage en l'absence de la mère. A notre arrivée, elle alluma le feu et prépara le café, tout en s'occupant d'un petit frère en sevrage, et finalement elle fit encore rentrer un cheval qui s'était échappé. Cette enfant, sérieuse et affairée, vêtue seulement d'une chemise et d'une petite jupe, avait quelque chose de fort comique. Elle agissait comme une femme de trente ans, avec une simplicité et une franchise dans les réponses qu'on n'eût jamais trouvées en Allemagne chez une petite fille de son âge. Ainsi sont ces enfants des picades : au lieu de joujoux de Nuremberg, ils ont déjà leur petit travail, où ils trouvent leur plaisir, et qui grandit avec eux, ce qui fait que jamais ils n'ont à rougir des jouets de leurs premières années. « Que fais-tu là? demandai-je à un petit drôle qui arrangeait les feuilles de sa plantation de tabac.— Je travaille, » fut la réponse. »

La troisième colonie visitée par le docteur Lallemant, celle de San-Angelo, en est tout à fait encore à ses débuts, et venait à peine de naître lors de son passage. Sa relation montre le désappointement du colon à son arrivée dans un milieu où tout est nouveau pour lui : « Je trouvai un vrai tohu-bohu, et toute la confusion que peut avoir un commencement sans préparation convenable. Dans un grand rez-de-chaussée de l'architecture la plus simple, de nombreuses familles habitaient côte à côte des compartiments séparés et jouaient à l'Alle-

magne, c'est-à-dire qu'elles étaient désunies, se querellaient et s'aigrissaient la vie à cœur joie. Tout le monde me porta ses griefs. Les uns ne voulaient pas recevoir de comestibles, mais de l'argent, afin de se défrayer eux-mêmes; d'autres demandaient plus de fèves et moins de riz; ici on réclamait des pommes de terre au lieu de la *farinha de manioca;* là, de la viande fraîche à la place de *carne secca.* Quelques-uns trouvaient la ration trop petite; d'autres exigeaient une nourriture particulière pour des personnes âgées. Et ainsi de tous côtés plaintes et récriminations.

» J'écoutai tout le monde, et cherchai à faire entendre raison à toutes les parties. La quantité ni la qualité de la nourriture ne pouvaient donner lieu à une plainte fondée. Mais il ne faut pas disputer des goûts. Les colons auraient voulu être nourris à l'européenne, et on leur donnait la nourriture ordinaire du peuple au Brésil, qui est excellente. Quand je demandai s'ils avaient jamais été si bien nourris en Europe, ils se turent tous, mais tous, et ce silence fut suivi d'un rire général. Un seul s'obstina à soutenir qu'il valait mieux donner de l'argent aux hommes, afin qu'ils se procurassent eux-mêmes leur nourriture. Il avait le nez rouge, les yeux légèrement enflammés, une haleine sucrée, symptômes d'ivrognerie, d'après mon diagnostic de vieux praticien d'hôpital. Je lui dis très-nettement que ces subsides en argent ne servaient qu'à se procurer de l'eau-de-vie, et il se trouva que j'avais rencontré on ne peut plus juste. Il me fut du reste très-facile de faire comprendre aux gens le caractère essentiellement provisoire de leur situation, et comme un certain nombre d'entre eux devaient se rendre dès les jours suivants aux parcelles qui leur étaient concédées, où les surprenants résultats des premiers travaux leur donnent immédiatement de la satisfaction, je n'attachai aucune importance sérieuse aux réclamations que j'entendais. L'inspection du personnel des colons m'inspira plus d'appréhensions. Il s'y trouvait des gens qui n'auraient pas dû émigrer pour tout au monde, et qui surtout n'auraient pas dû choisir une colonie à fonder. Ici une vieille femme tremblotante, là une modiste étiolée, et tout à côté un groupe de matelots en rupture de ban, et mainte autre apparition désagréable. Par contre, je vis aussi de précieux éléments de colonisation, des hommes jeunes et robustes, des couples florissants avec des enfants qui étaient déjà plus qu'une espérance; car un enfant de six ans représente ici une force utile : il gagne son entretien par son travail, et au bout de peu d'années, il gagne au delà.

» Les commencements de l'exploitation agricole sont dans la nou-

velle colonie tout à fait comme à Santa-Cruz. La cognée et le feu sont les principaux moyens, et le maïs, les fèves et les pommes de terre viennent à merveille dans la cendre.

» Il y aurait à relever bien des faces d'ombre dans de tels débuts. L'hygiène de l'âme et du corps était complétement abandonnée; la colonie n'avait ni ecclésiastique ni médecin, et ce sont là de graves lacunes.

» La vue d'un groupe d'enfants m'inspira une profonde tristesse. Un couple s'était embarqué avec cinq enfants; la mère mourut pendant la traversée, et les enfants virent disparaître son corps dans les flots. Deux jours avant ma visite à la colonie, le père avait eu la tête fracassée par la chute d'un arbre qu'il abattait; il avait fallu scier le tronc pour pouvoir retirer le cadavre, et l'on venait justement de l'enterrer dans le bois. Les cinq enfants n'étaient pas restés orphelins une heure, ils avaient été adoptés par la colonie. Les deux filles aînées surtout me remplissaient de pitié. Quand j'entrai dans l'habitation où elles se trouvaient, la plus âgée était justement occupée à écrire en Allemagne la déplorable nouvelle; elle paraissait bien élevée, et était charmante dans la parure de ses quinze ans. La seconde s'apprêtait à dîner, elle avait une assiette devant elle et tenait sa fourchette à la main; mais lorsqu'on se mit à me raconter la mort de son père, elle déposa sa fourchette et pleura amèrement.

» Je vis là le baron de Kalden, le jeune directeur de la nouvelle colonie, ancien officier de la légion allemande[1]. J'avais passé devant sa maison sans pouvoir deviner que ce fût là le palais directorial; elle était fort modeste, construite en terre et couverte de chaume; mais elle n'en était pas moins un asile charmant par la cordiale hospitalité de ses habitants. Je passai très-volontiers le reste de la journée dans la compagnie du directeur et de sa jeune et élégante femme, une Brésilienne de bonne famille. La maison est tout à fait isolée, enfoncée dans un coin de forêt. A voir les murs d'argile nue, les ouvertures sans vitres et le toit de chaume, on croirait découvrir la demeure d'un ermite ou d'un misanthrope dégoûté de l'humanité, de ses pompes et de ses plaisirs; et on trouve au contraire une maison pleine de jeunesse, un nid planté dans la forêt profonde par un jeune couple, non pour peu de jours, ni pour les courtes semaines de la lune de miel, mais très-sérieusement et presque pour toujours, et dans tous

[1] Composée de soldats allemands qui avaient pris des engagements dans l'Amérique du Sud, après la guerre du Schleswig-Holstein, en 1849.

les cas, pour beaucoup d'années, pour la meilleure partie de leur existence. Dans une telle situation, l'homme peut trouver des compensations et des stimulants, il a le sentiment de pouvoir devenir le créateur d'un petit monde; mais pour la femme, c'est autre chose; toutes les fleurs charmantes de la vie sociale, auxquelles une jeune femme ne renonce certainement pas sans soupirer, sont exilées de ces bois profonds. Ce ne fut pas sans sourire que je vis la jeune et jolie baronne aller et venir en élégante toilette du matin entre ces parois de terre. Je songeai aux contes d'enfants où figurent de jeunes princesses qu'un enchanteur retient dans la forêt, et qui passent leur vie dans les larmes et la solitude profonde; mais la comparaison ne cadrait pas tout à fait, car la jeune femme était l'aimable image de la plus heureuse gaieté, et les charmes de la lune de miel promettaient de s'étendre à la vie tout entière dans la terne, solitaire et primitive maison des bois. »

Après San-Angelo, le docteur Lallemant nous conduit dans une autre petite colonie, Santa-Maria-da-Boca-do-Monte, qui a acquis un haut degré de prospérité, mais qui n'est point principalement agricole comme les précédentes. Santa-Maria a un caractère plus industriel et plus commercial, et n'est même point une colonie dans le sens proprement dit; c'est un petit bourg brésilien où l'industrie et le trafic se sont concentrés entre les mains d'Allemands venus principalement de San-Leopoldo. « Qu'on se figure un gros et riche village européen à l'entrée d'une gorge de montagnes, et l'on est au milieu de Santa-Maria. Le dialecte du Palatinat résonne par les rues, et la jovialité du Palatinat s'y fait amplement voir, mais modifiée par l'originalité de la vie brésilienne. Les jeunes Allemands de Santa-Maria ne quittent presque jamais les éperons et le léger poncho rayé. A chaque instant, de grandes carretas attelées de huit magnifiques bœufs font entendre leur bruit dans la rue allemande. Ces lourds véhicules à deux roues sont chargés des produits du pays ou d'articles d'importation, pour le transport et la vente desquels Santa-Maria est un des points les plus importants; aussi trouve-t-on parmi les négociants allemands de l'endroit des gens fort riches, quoiqu'on ne le croirait guère à première vue. Le plus riche d'entre eux possède une fortune de cent cinquante mille thalers; ceux qui possèdent cinquante mille thalers sont assez nombreux dans l'endroit. Et comment sont-ils venus au Brésil? Pauvres comme Jacob lorsqu'il passa le Jourdain. Un de ces négociants allemands, qui était arrivé avec zéro à l'actif, et qui est établi depuis dix-neuf ans, me montra sa maison, ses magasins, son jardin, tout en si bon ordre et si bien

arrangé, qu'on oublie complétement les campos de Rio-Grande, et qu'on se croit chez un négociant d'Europe; ses grands cartons contenaient des châles de prix, des dentelles, des robes élégantes; les chalandes se trouvent à Santa-Maria, dans les environs, dans la montagne; elles ont assez d'argent pour pouvoir se passer ces fantaisies de luxe. Derrière le magasin de marchandises se trouvait le dépôt de sel, et à côté de celui-ci un dépôt de peaux, le tout dans un ordre exemplaire.

» J'avais à remettre une quantité de lettres, et comme Santa-Maria ne possède pas d'hôtels, j'eus à choisir mon logis, qui me fut offert par trois ou quatre habitants. Je me décidai pour un Allemand de la vieille roche, de la maison et de la famille duquel je dois dire quelques mots. Cette famille débute tout à fait à la manière antique par un vieux couple dont le mari est âgé de quatre-vingt-sept ans, et la femme de soixante-treize; leur fille est la femme du maître de la maison, Pierre Jaeger, qui célébrait juste au jour de mon arrivée le cinquante-troisième anniversaire de sa naissance, et qui, de son côté, avait avec lui sa mère, âgée de soixante-dix-sept ans. Il a neuf enfants, dont deux sont déjà mariés, et l'aînée de ses filles a déjà à son tour une fille de onze ans. L'aîné des fils est dans la garde nationale de la frontière sur les bords de l'Uruguay; les autres prennent part au travail de la maison, de magnifiques jeunes gens aux allures nettes et décidées. Le plus jeune enfant est une fille de onze ans, qui a par conséquent juste le même âge que sa nièce, la fille de sa sœur aînée. C'est une enfant formidable, aussi grande qu'une fille adulte, à moitié timide et à moitié sauvage; à peine m'eut-elle dit bonjour qu'elle se trouvait déjà de nouveau dans la cour, où elle entamait un combat de taureaux avec deux grands veaux. Quand je me trouvai à souper avec les arrière-grands-parents, les grands parents, les parents et les enfants, je me sentis véritablement recueilli. La bénédiction de la Providence était visible sur ces quatre générations d'émigrants, et pouvait se lire en traits éloquents, aussi bien dans les cheveux gris du vieillard de quatre-vingt-sept ans, que sur les joues rouges des arrière-petits-fils; toute cette famille, si ramifiée, vit ensemble dans trois maisons, dans une profonde union, et d'une manière vraiment patriarcale.

» J'eus mon lit dans la maison du second fils, établi orfévre, quoique âgé seulement de dix-huit ans; il habite avec sa grand'mère âgée de soixante-dix-sept ans, qui voulut m'accompagner dans ma chambre, afin de jaser encore avec moi « un instant, » lequel instant dura bien deux heures. Cette grand'mère m'était incompréhensible, elle était

alerte comme une jeune femme; et cependant quelle vie elle avait traversée ! Elle était venue au Brésil en 1829 avec une vieille montre d'argent et onze shellings de Hambourg, et voilà que sa descendance est devenue légion. Ses deux fils se sont enrichis par un travail infatigable, l'un à Porto-Alegre, l'autre à Santa-Maria. »

La province de Rio-Grande n'est pas la seule du Brésil où il y ait des colonies allemandes. Une autre fois nous suivrons le docteur Lallemant dans celle de Sainte-Catherine, où se trouvent des établissements importants.

A. N.

POÉSIE.

LE ROI AVEUGLE.

*Ballade traduite d'*UHLAND.

Pourquoi sont-ils rangés en ligne de bataille
Les blonds guerriers du Nord, sur le bord de la mer?
Que vient-il faire ici, plein d'un chagrin amer,
Le vieux monarque aveugle, une épée à sa taille? —
Sur son bâton appesanti,
Penché vers l'horizon, il crie auprès de l'onde,
Tellement qu'au delà du noir détroit qui gronde,
Toute l'île en a retenti.

— « Rends-moi, brigand, rends-moi ma fille, prisonnière
Dans tes rochers muets et sourds;
Les accords de sa harpe et sa voix printanière
Faisaient soleil dans mes vieux jours.
Tu profitas, monstre sauvage,
De ses danses sur le rivage
Pour me la voler. — Lâche affront!
Seul penser d'un cœur qui se brise! —
Cela met l'opprobre à ton front;
Cela courbe ma tête grise. »

De sa caverne alors, haut comme un peuplier,
S'avance lourdement le ravisseur difforme;
Il tire du fourreau massif son glaive énorme
Et frappe sur son bouclier.

— « Tu soldes à grands frais des archers en grand nombre,
Roi; pourquoi donc l'ont-ils souffert?
Tant de guerriers suivent ton ombre....
Pour délivrer ta fille aucun ne s'est offert! »

Archers et chevaliers gardent tous le silence;
Nul ne sort des rangs. Le vieux roi
Tourne en tous sens sa tête aveugle qu'il balance :
« N'ai-je donc personne avec moi?... »
Quand son plus jeune fils, le plus aimé des quatre,
Lui saisit sa main froide avec feu : « Tu verras,
Mon père; accorde-moi seulement de combattre;
J'ai du courage au cœur et de la force au bras. »

— « Enfant! c'est un géant terrible, l'adversaire!
Vautour, qui d'un coup d'aile abat tous les oiseaux.
Mais Dieu mit de la moelle héroïque en tes os;
Je le sens, mon cher fils, à ta main qui me serre.

Prends cette vieille épée. En plus d'un grand hasard
Les Scaldes ont chanté sa gloire.
Prends; et si tu péris, que les flots sans mémoire
Dévorent le pauvre vieillard! »

L'onde écume et gémit. Chut! la barque est en route.
L'aveugle roi se tient immobile; il écoute.
Tout se tait, rien ne bouge autour de lui. — Soudain
Le choc des boucliers se mêle au bruit des glaives;
Les rauques hurlements du fort combat lointain
Fendent l'air, prolongés par l'âpre écho des grèves.

Les bras tendus, les yeux de larges pleurs noyés,
Dans un espoir craintif, le blanc vieillard s'écrie :
« Contez-moi, contez-moi tout ce que vous voyez!
Mon épée! Ah! j'entends sa bonne voix chérie!

C'est mon épée... oh! oui, qui rend ce son aigu!
Dans le cœur du brigand elle a laissé sa marque....
Le brigand est tombé, par le héros vaincu!
Salut à toi, robuste enfant du vieux monarque! »

Et tout redevient calme ainsi qu'auparavant.
L'aveugle roi se tient immobile; il écoute.
— Qui vient donc sur la mer? — Les rames, se levant
Et tombant, frappent l'onde en leur bruyante joute.

On aborde! — C'est lui, c'est lui, ton fils vainqueur,
Avec ta bonne épée où s'attache son cœur!
    Puis, avec ses cheveux de soie
    Et brillant comme le soleil,
    Gunilde, l'aube à son réveil,
    Ta fille, ton amour, ta joie!

— « Bienvenus! crie enfin l'aveugle rayonnant.
    C'est mon aigle, et c'est ma colombe!
Ma vieillesse n'aura qu'heureux jours maintenant,
    Et l'honneur sera sur ma tombe!
Mon fils, tu placeras auprès de moi, d'abord,
Mon épée, à la voix, la bonne voix qui vibre;
Et toi, Gunilde, et toi, qui désormais es libre,
Tu me pourras du moins chanter mon chant de mort! »

Et le bon roi mourut. C'était là son envie,
Car il avait perdu le jour avant la vie;
Et l'aveugle est un mort resté chez les vivants. —
Mais de la harpe en deuil, relique filiale,
S'élève encor, les soirs, une plainte idéale,
Qu'en échos affaiblis nous apportent les vents.

Émile Deschamps.

NÉCROLOGIE.

Une bien noble existence vient de finir. M. le baron Christian-Carl-Josias Bunsen est mort à Bonn le 28 novembre, à l'âge de soixante-dix ans, à l'heure même où, le croyant plein de vie et de force, nous entreprenions ici d'examiner avec une respectueuse sincérité son plus récent ouvrage. La plume fût tombée de nos mains si nous avions pu entrevoir que cet ouvrage devait être son dernier!

Quand, l'hiver passé, M. Bunsen vint à Paris, et que l'Institut honora dignement l'Allemagne en le recevant au nombre de ses membres correspondants, rien ne pouvait faire augurer à de nombreux amis qu'ils verraient sitôt tomber cette vaillante et robuste vieillesse, où tant de promesses semblaient renfermées encore. Aucun voile précurseur, aucun affaissement douloureusement prophétique ne marquait sur son visage, animé du plus généreux éclat, dans sa belle et droite stature, que l'heure du départ était si prochaine.

La science a pris le deuil d'un éminent esprit; mais si elle perd les travaux qu'elle semblait en droit d'espérer encore de lui, elle garde ceux dont il l'a enrichie durant sa brillante carrière, que soutint en toutes circonstances un caractère viril, une bienveillance sans bornes, un infatigable zèle pour la liberté. Ceux qui ont perdu l'homme et son insigne bonté ne perdront pas du moins le souvenir reconnaissant de ce qu'il fut pour eux. C'est par là qu'ils demandent à partager une affliction qu'ils comprennent, mais que l'image même de celui qui avait triomphé de la mort par l'espérance est si bien faite pour adoucir.

Christian-Carl-Josias Bunsen était né le 25 août 1791 à Corbach. Il commença ses études philologiques à Marbourg, et les poursuivit à Gœttingue, sous la direction de Heyne, de 1808 à 1813. Merveilleusement doué pour l'étude des langues, c'est de ce côté qu'il se porta surtout. Des voyages en Hollande, puis à Copenhague, où Finn Magnussen devint son maître dans l'islandais, l'initièrent profondément aux sources de l'idiome germanique. En 1815, un séjour de quelques mois à Berlin lui valut la connaissance personnelle de Niebuhr, dont les œuvres historiques et le caractère politique avaient de bonne heure excité son enthousiasme. Au printemps suivant, il vint à Paris, et étudia le persan sous Silvestre de Sacy. Il se rendit alors à Rome, où il se maria. Niebuhr était à cette époque ambassadeur de Prusse auprès du saint-siége; cette circonstance fut éminemment profitable au jeune philologue, dont Niebuhr suivait avec une encourageante sympathie les travaux. Celui-ci le fit nommer en 1818 secrétaire d'ambassade par le gouvernement prussien. La présence à Rome, quatre ans plus tard, du roi de Prusse fut décisive pour la carrière de M. Bunsen. Le futur théologien ayant osé contredire son souverain dans un entretien où il lui développa ses vues sur certaines matières d'administration religieuse, Guillaume III, loin de s'en offenser, pria le jeune secrétaire de rester au service de l'État, en l'assurant de sa bienveillance personnelle. Au départ de Niebuhr, M. Bunsen fut invité à prendre définitivement les affaires de l'ambassade, qu'il avait jusque-là dirigées par intérim. Peu après, en 1827, nommé ministre résident de Prusse, il fut chargé de poursuivre la délicate question des mariages mixtes, ce qui, dans l'automne de la même année, le ramena pour quelque temps à Berlin.

M. Bunsen avait beaucoup profité de son séjour à Rome et de son commerce scientifique avec Niebuhr pour pénétrer davantage dans la philosophie des langues et de la religion, considérées au point de vue de l'histoire universelle; il s'appliqua surtout à approfondir la philosophie platonicienne et la constitution de l'antiquité, tandis qu'il se vouait également à des recherches bibliques, d'histoire ecclésiastique et de liturgie. C'est au point de jonction de ces diverses recherches qu'il faut voir la naissance des principaux ouvrages de M. Bunsen. L'arrivée de Champollion à Rome, en 1826, amena une nouvelle phase dans ces études sur l'antiquité. Auditeur zélé du maître français, Bunsen excita son compatriote M. Lepsius à entreprendre de son côté l'étude des caractères hiéroglyphiques, et il obtint pour lui, dans ce but, de l'Académie des sciences de Berlin, une assistance pécuniaire durant plusieurs années. M. Bunsen resta à Rome jusqu'en 1838. Ce fut lui qui, en 1835, fonda sur la roche Tarpéienne un hospice protestant, et qui fit construire à côté de sa demeure, sur le Capitole, une salle de réunion pour l'Institut archéologique. En 1882 parut le bref de Léon XII sur les unions mixtes, dû en grande partie à son zèle intelligent et au mémoire : « *Memorandum del Maggio* », qu'il écrivit sur l'invitation de la conférence européenne de Rome pour la réglementation des rapports ecclésiastiques dans les États de l'Église. Lors des troubles de Cologne en 1836, M. Bunsen, après l'incarcération de l'archevêque de cette ville, entreprit d'amener personnellement le pape à une réconciliation. Ayant échoué, il demanda sa démission. Accrédité en 1839 auprès de la diète helvétique, il passa deux années à Berne; sa carrière diplomatique s'élargit ensuite par des missions en Angleterre, suivies de sa nomination à l'ambassade de Londres. Pendant qu'il occupait ce poste éminent, il fit plusieurs voyages à Berlin, et s'employa à agir sur Guillaume IV pour obtenir une assemblée des états, avec voix délibérative, une double représentation, sur le modèle que l'Angleterre avait mis sous ses yeux.

Toujours égal à lui-même dans ses hautes fonctions et dans ses études si multiples, M. Bunsen a su laisser partout, chez les hommes qui l'ont approché, des traces fécondes d'un noble caractère, et dans la science, celles d'un esprit lumineux, un peu facile peut-être aux conjectures. M. Bunsen aimait à écrire sur les marges vides de l'histoire. Il laisse inachevée une traduction de la Bible; mais il y a dans ses autres ouvrages de quoi nous dédommager. Sans compter ses écrits publiés en langue anglaise, la nomenclature[1] de ses écrits principaux parle en faveur d'une érudition variée et d'une ardeur intellectuelle dont l'Allemagne elle-même offre peu d'exemples.

C. D.

[1] *La Passion et la Semaine sainte* (2 vol., 1841, Berne).

Élisabeth Fry aux femmes et aux jeunes filles chrétiennes de l'Allemagne (Hambourg, 1843).

La Constitution de l'Eglise de l'avenir (Hambourg, 1845; en anglais, Londres, 1845).

Ignace d'Antioche et son temps (Hambourg, 1847). — *Les trois Lettres authentiques et les quatre Lettres apocryphes d'Ignace d'Antioche* (Hambourg, 1847).

La place de l'Egypte dans l'histoire universelle, — ouvrage commencé à Londres; — deux volumes ont paru de cet ouvrage, qui devait en avoir cinq (Hambourg, 1845).

Les Basiliques de l'ancienne Rome (Munich, 1843).

Hippolyte et son temps, ou la Vie et la Doctrine de l'Eglise romaine sous Commode et Alexandre Sévère (en anglais à Londres, 1851; en allemand à Leipzig, 1851).

Les Signes du temps (1855, 2 vol.).

OEuvre biblique (traduction inachevée, 1857-59).

Dieu dans l'histoire (3 vol., 1858).

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE ET CRITIQUE.

THÉOLOGIE.

J. C. BAUR, *Die tübinger Schule und ihre Stellung zur Gegenwart* (l'École de Tubingue et sa situation présente), IIe *neu durchgesehene und mit einigen Zusätzen vermehrte Auflage*, 1860.

J. C. BAUR, *Das Christenthum und die christliche Kirche der drei ersten Jahrhunderte* (le Christianisme et l'Église des trois premiers siècles), IIe *neu durchgearbeitete Auflage*, 1860.

A. HILGENFELD, *Der Paschastreit der alten Kirche, nach seiner Bedeutung für die Evangelien-forschung und die Kirchengeschichte urkundlich dargestelt* (la Controverse pascale de l'Église ancienne, exposée, d'après les documents, dans son importance pour l'histoire de l'Église et pour la critique des Évangiles), 1860.

C. HOLSTEN, *Inhalt und Gedankengang des Griefes an die Galater* (Contenu et suite des idées de l'Épître aux Galates), 1859.

Zeitschrift für wissenschaftliche Theologie, herausgegeben von Dr A. Hilgenfeld (Journal de théologie scientifique, publié par Dr A. Hilgenfeld), 2e et 3e cahier de 1860.

Les publications dont nous venons de transcrire les titres constituent la meilleure des réponses aux assertions de ces écrivains qui, prenant leurs désirs pour des réalités, se plaisaient à proclamer naguère la mort de l'école de Tubingue et la condamnation définitive de ses idées; elles prouvent que cette école, ainsi que le mouvement auquel elle a donné l'impulsion, n'ont point cessé, au contraire, de poursuivre leur marche et d'intéresser les esprits. Ce fait n'a rien de bien étonnant sans doute, lorsqu'on songe que les principes qui se trouvent ici en cause sont ceux mêmes de la science, et qu'il ne s'agit au fond que de savoir si on continuera ou non à étudier, au point de vue rigoureusement historique, un des principaux problèmes de l'histoire de l'humanité, les origines du christianisme. Néanmoins, en présence des efforts qui ont été faits depuis quelques années en Allemagne pour refouler ce dernier et légitime progrès de la critique, on aime à la retrouver toujours pleine de vie et d'activité, et à lui voir donner le signal du réveil de l'esprit scientifique dans le domaine de la théologie.

L'écrit de M. Baur, *l'École de Tubingue*, a déjà été apprécié et analysé d'une façon très-détaillée, dès sa première apparition, par la *Revue germanique* (livraison de mars 1859). La deuxième édition, que nous annonçons aujourd'hui, n'a subi d'autre changement que quelques additions peu importantes et presque uniquement consacrées à des questions de personnes. Si nous en faisons mention ici, ce n'est donc que pour avoir l'occasion de signaler le succès très-décidé d'un livre qui, malgré son caractère tout spécial, a été épuisé en moins d'une année et continue à attirer vivement l'attention.

Le second des ouvrages cités, *le Christianisme et l'Église chrétienne des trois premiers siècles,* constitue, comme travail d'ensemble, l'œuvre capitale de M. Baur, et est destiné à résumer et à grouper dans un même cadre les résultats essentiels de ses recherches au sujet de l'histoire de la primitive Église. Cette deuxième édition est donc une de ces bonnes fortunes littéraires dont il est aisé de saisir l'importance. « Elle m'a fourni l'occasion ardemment désirée, dit l'auteur dans sa nouvelle préface, de revoir encore une fois et d'améliorer un livre dans la première édition duquel j'avais déjà déposé le résultat de longues études, que mes préoccupations constantes et l'intérêt profond que je porte à ces questions m'ont rendues chères. J'ai pu le compléter ainsi de tout ce que mes propres recherches ultérieures et la littérature contemporaine en général m'ont paru présenter de remarquable. Comme on pouvait s'y attendre, mes vues historiques n'ont point varié; lors même que j'ai cru devoir refaire entièrement des parties considérables, ainsi qu'il en a surtout été du deuxième chapitre, je n'ai eu pour but que de développer davantage l'un ou l'autre point, de mettre mieux en relief les faits capitaux, de donner enfin à mon exposition plus de clarté, de précision et d'évidence. » Il est inutile d'ajouter que l'ouvrage tient largement tout ce qu'il promet, comme nous le montrerions sans peine si nous en avions la place. M. Baur consacre presque toute la suite de sa préface à répondre aux injures que M. Ewald vomit contre lui, à défaut d'arguments, depuis plus de douze ans. Mais malgré la justesse, le calme et la dignité de cette réponse, il eût peut-être mieux valu encore ne point s'occuper d'un adversaire dont les critiques ne sont plus prises au sérieux par personne. Voilà déjà trop longtemps qu'on a appris à apprécier à leur juste valeur ces reproches d'ignorance et d'immoralité (*unsittlichkeit*), que le professeur de Göttingue ne cesse de faire pleuvoir sur tous ceux qui osent s'écarter de ce qu'il appelle plaisamment la meilleure science allemande (*die bessere deutsche wissenschaft*), c'est-à-dire penser autrement que lui. Quoi qu'il en soit, M. Baur termine par une noble parole, qui est aussi pour nous une promesse précieuse : « Les luttes que j'ai eu à soutenir jusqu'ici, dit-il, ont si peu abattu mon courage, que je me sens au contraire tout disposé à tenter de passer de l'histoire de l'Église ancienne, que constitue le présent travail, joint à celui qui a paru en 1859, et qui va jusqu'à la fin du sixième siècle, de passer de là, dis-je, à l'Église du moyen âge, et d'en suivre de la même façon le développement, aussi loin que me le permettront encore mes forces vieillissantes. » Puisse-t-il lui être donné d'accomplir ce projet, et d'enrichir encore longtemps le champ de la science de ses excellentes productions.

Dans le troisième ouvrage, *la Controverse pascale de l'Église ancienne,* M. Hilgenfeld traite une des questions qui ont le plus occupé les théologiens pendant ces vingt dernières années, et qui méritait bien en effet d'être élucidée. Voici, en deux mots, de quoi il s'agit. Dans le courant du deuxième siècle, on voit se révéler au sein de l'Église un désaccord profond au sujet de la célébration de la Pâque. Tandis qu'à Rome et dans tout l'Occident, la fête pascale, se dégageant nettement de l'institution judaïque, se trouvait fixée au premier dimanche qui suivait le quatorzième jour de la lune de mars, les Églises de l'Asie Mineure la célébraient avec les juifs, et sans avoir égard au jour de la semaine, le quatorze même de cette lune, ou du mois de nisan. En maintenant et en défendant leur pratique, les Asiatiques se réclamaient de l'exemple et de l'autorité de l'apôtre Jean, croyaient demeurer fidèles à l'usage primitif, voulaient enfin perpétuer

le souvenir de la dernière Cène du Sauveur, qui, d'après les Évangiles synoptiques, avait en effet célébré la Pâque avec ses disciples, conformément à la loi, dans la nuit du 14, et était mort le 15. Cela étant, on se demande : 1° si la coutume quartodécimane du deuxième siècle doit être considérée ou non comme une trace et un indice du judéo-christianisme des Douze; 2° si l'apôtre auquel les Églises de l'Asie Mineure faisaient remonter l'origine de leur pratique traditionnelle peut avoir écrit le quatrième Évangile, qui, semblant prendre fait et cause pour les non-observants (μὴ τηροῦντες), ôte manifestement à la Cène son caractère de repas pascal, et fait mourir le Christ, non le 15 nisan, comme les synoptiques, mais le jour même où on immolait l'agneau, c'est-à-dire le 14. Baur et Hilgenfeld soutiennent, contre Weitzel et Steitz, leurs principaux adversaires dans cette question, l'affirmative sur le premier point et la négative sur le second. Après un débat non moins vif que celui de l'Église ancienne, Hilgenfeld nous donne enfin ici un travail dans lequel toutes les pièces du procès se trouvent relatées et discutées, et qui peut être considéré comme un traité complet sur la matière. Il commence par exposer avec une grande clarté la polémique moderne, depuis le Père Gabriel Daniel, en 1724, jusqu'à nos jours. Puis, abordant le sujet lui-même, il étudie la fête pascale successivement chez les Juifs, d'après les données de l'Ancien et du Nouveau Testament, au sein des communautés chrétiennes primitives, dans les églises johanniques de l'Asie Mineure, à Rome, en Égypte, enfin pendant et après le concile de Nicée, jusqu'à la parfaite disparition de tout vestige quartodéciman. Nous ne saurions indiquer ici les divers résultats auxquels il aboutit, et qui ne font du reste que confirmer la thèse de l'école de Tubingue; mais aucun ne nous semble plus intéressant et plus fondamental que celui qui consiste à montrer que le paulinisme, en rejetant la Pâque avec tout le cycle des solennités juives, fut l'occasion première et le point de départ d'une controverse qui roula d'abord sur l'observance ou la non-observance absolue (τηρεῖν μὴ — τηρεῖν τὴν τεσσαρεσκαιδεκάτην τοῦ πάσχα), et qui ne porta ensuite sur une différence de pratique que lorsque les églises ethnico-chrétiennes de l'Occident eurent adopté la fête, en la modifiant et en lui enlevant son caractère judaïque. Ce point de vue, qui s'accorde si bien avec le développement général des idées au sein du christianisme pendant les deux premiers siècles, nous semble jeter une très-vive lumière sur la question et en faciliter singulièrement la solution; au surplus, tout le livre de M. Hilgenfeld paraît destiné, ainsi qu'il en exprime l'espoir, à la mener à bon terme.

M. Holsten, déjà avantageusement connu par quelques productions exégétiques d'une pénétration et d'une rigueur peu communes, n'est point de ceux qu'on comprend ordinairement sous la dénomination collective d'école de Tubingue. Cependant, il s'accorde évidemment avec elle, au moins sur les points fondamentaux, savoir : l'indépendance absolue de la critique, et l'opposition primitive entre Paul et les Douze. Quelques parties de son analyse de l'Épître aux Galates, dont nous avons inscrit le titre en tête de ces lignes, sont traitées avec une sagacité de pensée et un bonheur d'expression très-remarquables. Toutes ses interprétations particulières ne nous semblent pas, il est vrai, également solides; mais plusieurs d'entre elles joignent au mérite de la nouveauté celui d'une justesse à laquelle nous nous plaisons à rendre hommage. En somme, le présent travail de M. Holsten est excellent, et est propre à faire désirer vivement le commentaire complet qu'il nous promet, et auquel les encouragements ne feront point défaut.

En passant au *Journal de théologie scientifique*, nous aimons à constater un fait que nous estimons doublement heureux. Il y a quelque temps, nous exprimions ici même (livraison de mars 1860) le regret de ne pouvoir citer M. Volkmar, un des critiques les plus distingués de l'école de Tubingue, parmi les collaborateurs de l'excellent recueil que dirige M. Hilgenfeld. Les vœux que nous formions alors pour une prompte réconciliation entre ces deux écrivains se trouvent réalisés aujourd'hui, et les lecteurs du *Journal de théologie scientifique* ont pu déjà en recueillir les fruits, en prenant connaissance de l'article que M. Volkmar vient d'y insérer. Voici le sommaire des deux derniers cahiers : A. Hilgenfeld, *Paul et les apôtres primitifs, l'Épître aux Galates et les Actes des apôtres, et les derniers travaux à ce sujet;* J. T. Tobler, *De l'origine du quatrième Évangile;* A. Hilgenfeld, *Un mot contre Weizäcker;* J. Hitzig, *Pour servir à la critique des livres apocryphes de l'Ancien Testament;* J. C. Baur, *La signification de l'expression :* ὁ υἱὸς τοῦ ἀνθρώπου (*le Fils de l'Homme*); G. Volkmar, *Rectification concernant les témoignages extrinsèques relatifs à l'Évangile de Jean.*

A. St.

MATHÉMATIQUES et ASTRONOMIE.

Journal für die reine und angewandte Mathematik, herausgegeben von Borchardt. (*Journal de mathématiques pures et appliquées, publié par* M. Borchardt, *fondé par* M. Crelle.)

L'abondance des matières nous oblige à renoncer cette fois à notre habitude d'analyser, ne fût-ce que brièvement, les mémoires que nous passons en revue; nous devons nous borner aujourd'hui à en indiquer très-sommairement le contenu. Voici ce que nous trouvons dans le 4e cahier du tome LVII :

C. Neumann, à Halle. *Sur la théorie de l'élasticité.* Dans ce mémoire, l'auteur expose une méthode nouvelle pour obtenir les équations différentielles qui expriment l'équilibre et le mouvement d'un corps élastique. Il détermine d'abord la fonction potentielle qui représente l'action exercée sur une seule molécule par toutes les autres molécules, et déduit de là la fonction potentielle de l'ensemble des actions moléculaires qui ont lieu dans le corps, sous la forme d'une intégrale triple étendue sur tout l'espace occupé par le corps. Il arrive ensuite, par la variation de cette intégrale, aux équations de condition qui doivent être satisfaites pour que le corps élastique, soumis à l'action de forces extérieures, puisse être en équilibre. La forme sous laquelle ces équations se présentent, se prête avantageusement à leur transformation pour passer à un système de trois surfaces orthogonales quelconques. Cette transformation fait l'objet de la seconde partie du mémoire.

A. Clebsch, à Carlsrhue. *Théorie des milieux qui exercent la polarisation rotatoire.* En ajoutant aux équations différentielles qui expriment les mouvements d'un milieu élastique, certains termes que l'on n'a pas réussi jusqu'à présent à interpréter d'une manière entièrement satisfaisante, M. Cauchy

(Comptes rendus, t. XXV) a rendu ces équations propres à représenter les phénomènes de la polarisation rotatoire. M. Clebsch entreprend la discussion complète de ces équations, en ayant égard aux cas qui correspondraient aux cristaux à deux axes. Le développement de ce cas plus général permet d'en déduire avec facilité la théorie des cristaux à un axe. L'auteur essaye aussi de donner une interprétation des équations qui abandonne les simples attractions moléculaires et se rapproche de la loi d'Ampère. Voici les titres des onze paragraphes du mémoire : 1° Établissement des équations. 2° Interprétation physique des équations. 3° Les intégrales les plus simples. 4° Ellipses de mouvement des trois ondes. 5° Milieux isotropes. 6° Milieux à deux axes. Décomposition de l'équation cubique qui représente la surface des ondes. 7° Courbes des vibrations dans les trois ondes. 8° Direction du mouvement dans les ondes transversales. 9° La surface des ondes. 10° Directions où la polarisation est circulaire. 11° Application aux cristaux à un axe (quartz).

A. Siebeck, à Liegnitz. *Sur une espèce de courbes du quatrième degré qui dépendent d'une certaine manière des fonctions elliptiques.* Les courbes dont il s'agit sont les lieux d'un point tel qu'en désignant par σ et δ la somme et la différence des distances de ce point à deux points fixes, et la distance de ces derniers points par d, l'on ait $p\sigma^2 + q\delta^2 = d^2$, où p et q sont des constantes. L'auteur démontre plusieurs propriétés des foyers et des rayons vecteurs de ces courbes, et examine les rapports qui existent entre ces courbes et les expressions sin am u, cos am u, Δ am u.

Ch. Hermite, Sur le résultant de trois formes quadratiques ternaires, extrait d'une lettre à M. Borchardt. Cette note contient plusieurs remarques ingénieuses, inspirées à l'auteur par le mémoire de M. Cayley, dont nous avons rendu compte dans le Bulletin du 30 juin, p. 706.

Tome LVIII, 1er cahier. — *R. Lipschitz*, à Bonn. *Sur la théorie de la distribution de l'électricité statique à la surface et à l'intérieur des corps conducteurs.* M. Lipschitz démontre d'abord que le problème général de la distribution de l'électricité statique peut être ramené au problème fondamental énoncé par Green, où l'on suppose la valeur donnée de la fonction potentielle égale à la valeur réciproque de la distance d'un point pris à volonté, à chaque point de la surface du corps conducteur, d'où l'on tire la solution du problème pour une valeur arbitraire de la fonction potentielle par une double intégration. Il réussit aussi à traiter d'une manière analogue le problème général relatif à la distribution de l'électricité dynamique. Il donne ensuite les solutions du problème fondamental relatives au cas de l'ellipsoïde de révolution sous la forme de séries infinies, et celles des cas où l'ellipsoïde, en s'aplatissant infiniment, dégénère en cercle, et où il se rapproche d'une ligne droite, sans cependant atteindre complétement cette limite, en forme finie.

G. Hærtenberger, à Feldkirch. *Sur la génération des courbes géométriques.* Ce travail s'occupe des questions traitées par M. de Jonquières dans son

Essai sur la génération des courbes géométriques, publié dans le tome XVI du Recueil des savants étrangers de l'Académie des siences, et en particulier du problème énoncé par M. de Jonquières en ces termes : « Étant donnés autant de points qu'il en faut pour déterminer une courbe de l'ordre m (m étant égal à $n + n'$), former deux faisceaux anharmoniques de degrés respectifs n et n', qui engendrent cette courbe. « M. Hærtenberger résout ce problème pour le cas de $n = 1$, $n' = m - 1$, et pour le cas de $n = 2$, $n' = m - 2$ (si $m > 6$); enfin il construit géométriquement les points d'intersection d'une courbe d'ordre m, donnée par $\frac{1}{2} m (m + 3)$ points, avec une droite donnée.

L. Fuchs, à Berlin. *Intégration de l'équation aux différences partielles*

$$\frac{d^2z}{dx^2}\left[1+\left(\frac{dz}{dy}\right)^2\right]=\frac{d^2z}{dy^2}\left[1+\left(\frac{dz}{dx}\right)^2\right],$$

qui se présente dans la recherche des ombilics des surfaces.

E. B. Christoffel, à Berlin. *Remarque relative au mémoire de M. Heine sur les numérateurs et les dénominateurs des réduites de certaines fractions continues* (mémoire dont nous avons rendu compte dans le Bulletin du 31 juillet, p. 242). M. Christoffel montre que, pour une des applications que l'on trouve à la fin du travail de M. Heine, les quatre fonctions que celui-ci détermine séparément, savoir : les numérateurs et les dénominateurs de deux réduites successives, sont contenues dans une seule forme.

Tome LVIII, 2e cahier. — *A. Clebsch*, à Carlsruhe. *Sur un problème de la théorie des surfaces algébriques*. Il existe sur une surface d'ordre n certains points par lesquels on peut mener une droite ayant avec la surface un contact du troisième ordre. M. Clebsch démontre que le lieu de ces points est la courbe d'intersection de la surface proposée avec une certaine surface du $(11n - 24)^e$ ordre.

Le même. *Sur une transformation des fonctions homogènes du troisième ordre à quatre variables*. Dans un mémoire inséré dans le tome LIII du Journal de Crelle, M. Steiner a fait connaître une série de théorèmes concernant une surface qu'il appelle surface-noyau de la surface du troisième ordre. M. Clebsch fait voir que cette surface n'est autre chose que le déterminant hessien de la surface du troisième ordre; et, reconnaissant que les théorèmes de M. Steiner expriment la transformation algébrique d'une fonction homogène du troisième ordre à quatre variables dans une somme de cinq cubes, il démontre que cette transformation ne peut se faire que d'une manière, et ne peut par conséquent conduire qu'à une équation du cinquième degré. Il donne ensuite la formation de cette dernière équation en se fondant sur certaines considérations intéressantes des invariants de la fonction du troisième ordre.

C. W. Borchardt. *Sur la moyenne arithmético-géométrique*. On sait que la détermination de l'intégrale elliptique complète de première espèce,

$$\int_0^{\frac{1}{2}\pi}\frac{d\varphi}{\sqrt{m^2\cos^2\varphi+n^2\sin^2\varphi}}$$

revient à calculer la moyenne arithmético-géométrique de m et n. M. Borchardt résout le problème inverse et beaucoup plus difficile, qui consiste à prendre pour point de départ la moyenne arithmético-géométrique comme limite résultant de l'opération algébrique indéfiniment répétée, et à en ramener le calcul à la détermination de l'intégrale elliptique.

F. Joachimsthal, à Breslau. *Sur un problème d'attraction*. Solution du problème suivant : Trouver la fonction de la distance $f(r)$, qui exprime l'attraction exercée par les éléments d'une droite infinie et homogène sur le point m, dont la distance à la droite est h, si l'on connaît par l'observation l'attraction totale $\varphi(h)$ dirigée suivant la perpendiculaire h.

M. Cremona, à Milan. *Sur quelques propriétés des lignes gauches de troisième ordre et classe*. M. Cremona fait connaître divers modes de génération et plusieurs propriétés nouvelles de la courbe à double courbure connue sous le nom de la cubique gauche, dont M. Chasles a, le premier, donné une théorie, de même qu'il a montré les remarquables analogies qu'elle présente avec les coniques planes. M. Cremona se sert dans son mémoire presque exclusivement des procédés de la géométrie pure.

R. Lipschitz, à Bonn. *Sur la distribution de l'électricité statique dans un segment de sphère limité par un cercle*. Pour connaître complétement la distribution de l'électricité statique dans un corps conducteur de figure donnée, il suffit d'en avoir théoriquement déterminé l'état dans deux hypothèses. Premièrement, on suppose qu'une certaine quantité d'électricité a été communiquée au corps, et qu'il n'est pas soumis à l'action de forces extérieures; secondement, on le suppose soumis à l'action d'un point attractif situé en dehors du corps. Le travail de M. Lipschitz, qui est fondé sur les résultats obtenus dans le mémoire du même auteur dont nous avons rendu compte ci-dessus, résout les deux problèmes correspondant aux deux hypothèses, pour le cas où le corps conducteur est un segment de sphère terminé par un cercle quelconque, et en supposant que l'une des dimensions du corps est très-petite par rapport aux deux autres. Le premier des deux problèmes avait été traité déjà antérieurement, avec certaines restrictions, par M. Green, dont la solution s'accorde parfaitement avec celle de M. Lipschitz.

M. Grossmann, à Schweidnitz. *Sur une nouvelle propriété des points appelés par M. Steiner points opposés de l'hexagone de Pascal*. Les neuf droites menées d'un groupe de trois points pris sur une conique à un autre groupe de trois points pris sur la même conique, donnent lieu à six hexagones, et par conséquent à six droites de Pascal qui se coupent en deux points. M. Grossmann démontre quelques propriétés de ces points et de la droite qu'ils déterminent.

J. N. Bischoff, à Munich. *Sur les plans tangents d'inflexion des courbes dans l'espace*. M. Bischoff démontre qu'une courbe à double courbure, intersection de deux surfaces d'ordre m et n respectivement, a $2mn(3m+3n-10)$ plans tangents d'inflexion.

CHIMIE.

Veranschaulichung der Volumetrischen Constitution des Ammoniaks (Démonstration expérimentale de la constitution volumétrique de l'ammoniaque), par Aug. Hofmann [1].

La décomposition de l'ammoniaque par une série d'étincelles électriques met en évidence d'une manière à la fois prompte et précise la condensation qui se produit lors du passage d'un mélange d'azote et d'hydrogène à l'état d'ammoniaque. Mais il n'est pas aussi facile de rendre sensible le rapport des volumes d'azote et d'hydrogène qui existent dans l'ammoniaque.

L'expérience suivante, indiquée par M. Hofmann, nous semble des plus intéressantes à exécuter dans un cours :

On prend un tube de verre de 1 mètre à 1 mètre et 1/2 de long et de 2 à 3 centimètres de diamètre; on le ferme à la lampe à l'une de ses extrémités, puis, en y versant un liquide quelconque, on le divise en trois parties à peu près égales; on marque les divisions à l'aide d'une bande de papier ou par tout autre moyen. On remplit ensuite le tube de chlore pur sur la cuve à eau; on le place immédiatement après dans un verre à expérience rempli par moitié de mercure et d'ammoniaque liquide concentrée. On introduit ainsi dans le tube une couche d'ammoniaque d'environ 5 à 6 centimètres d'épaisseur, qui réagit immédiatement sur le chlore. Le mercure s'élève dans le tube, et la couche liquide qui surnage le métal est remplie de bulles d'azote qui se dégagent, tandis que le chlore disparaît sous forme de nuages de chlorhydrate d'ammoniaque. D'après l'égalité :



$$H^3Az + 3Cl = 3HCl + Az,$$

les trois volumes de chlore doivent être remplacés par un volume d'azote, ce qui a lieu en effet.

A la température ordinaire, la décomposition ne s'effectue que lentement; le dégagement d'azote va en s'affaiblissant, et persiste cependant durant plusieurs heures. La réaction, au contraire, s'accomplit instantanément si l'on chauffe la couche d'ammoniaque jusqu'à l'ébullition, en inclinant légèrement le tube; on peut entourer le tube d'un manchon de verre, le remplir d'eau, et faire en sorte que le ménisque intérieur et le ménisque extérieur soient dans le même plan; on s'assure ainsi aisément que trois volumes de chlore sont exactement remplacés par un volume d'azote. Si l'on connaît déjà la composition en volume de l'acide chlorhydrique, l'expérience que nous venons de rapporter fait évidemment connaître la composition de l'ammoniaque. Cette seule expérience met donc à la fois sous les yeux les équivalents gazeux du chlore, de l'hydrogène et de l'azote.

Ammoniakflamme (Flamme de l'ammoniaque), par Aug. Hofmann.

L'ammoniaque, ininflammable dans l'air atmosphérique, brûle, comme on le sait, dans l'oxygène avec une flamme vert-jaunâtre. On a coutume, dans les cours de chimie, de montrer cette flamme en faisant arriver le gaz ammoniac à l'aide d'un tube effilé dans un grand vase rempli d'oxygène. Mais il n'est pas toujours facile d'enflammer le gaz, et d'ailleurs, dans les circonstances les plus favorables, le phénomène est toujours éphémère. En général, on se contente de faire arriver un jet de gaz ammoniac dans une flamme. Si l'on emploie un bec de gaz muni d'un verre de lampe et qu'on amène le jet d'ammoniaque à la partie

[1] *Ann. Chemie und Pharm.* T. CXV. Cahier n° 3.

inférieure, en ayant soin que la flamme soit à peine visible, la flamme jaune-verdâtre apparaît aussitôt.

On peut observer ce phénomène d'une manière plus nette et plus brillante en opérant de la façon suivante : On place une dissolution concentrée d'ammoniaque dans un matras à large ouverture, et l'on porte le liquide à l'ébullition; on introduit ensuite un rapide courant d'oxygène dans l'intérieur de la dissolution bouillante. On peut alors enflammer aisément le mélange d'ammoniaque et d'oxygène ainsi produit; il brûle à l'orifice du matras avec la flamme jaune-verdâtre caractéristique, qui dure jusqu'à complète volatilisation de l'ammoniaque.

Electrisches Licht mit Quecksilber erzeugt[1] (Lumière électrique produite à l'aide du mercure).

Le *Gewerbe-Blatt* de Breslau emprunte au *Times* les détails suivants sur ce nouveau procédé d'éclairage électrique :

« M. le professeur Way vient de faire des essais sur un nouvel éclairage beaucoup plus brillant que tous ceux dont on a parlé jusqu'ici, et qui ne peut être comparé pour l'éclat et la blancheur qu'à la lumière du soleil. L'expérience a eu lieu le 17 août dernier, à bord d'un yacht parti de Portsmouth le soir et se rendant, par Cowes, à Osborne, résidence de la reine Victoria dans l'île Wight. L'appareil fixé au mât du bord envoyait des rayons si purs et si éclatants, que toutes les lumières de la ville et des nombreux bâtiments qui l'avoisinaient semblaient des taches rouges se détachant sur un fond noir.

» La lumière produite était si intense, que l'œil nu n'en pouvait supporter l'éclat. Vue au travers d'un verre coloré, elle n'avait cependant qu'un diamètre apparent égal seulement à une pièce de trois pence (grande comme un franc environ de notre monnaie).

» Cette lumière est produite par le passage d'un courant électrique à travers un filet de mercure s'échappant par un mince orifice. Le mercure est placé dans une boule de verre de la grosseur d'une pomme environ; il s'écoule par une petite ouverture d'un diamètre à peine égal à la pointe de l'aiguille la plus fine. Ce filet de mercure tombe dans une capsule située à la partie inférieure, d'où il s'écoule dans un vase collecteur placé au-dessous, qui sert à le verser de nouveau dans la boule supérieure, de telle sorte que la même quantité de métal sert sans interruption. La lumière se produit aussitôt que l'un des pôles plonge dans la boule supérieure, tandis que l'autre est en communication avec la capsule. Il suffit d'interrompre le courant pour faire cesser la lumière. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que, malgré l'énorme dégagement de lumière et de chaleur produit dans cette expérience, le mercure ne paraît pas se volatiliser sensiblement. »

La gazette de Breslau n'indique pas le nombre d'éléments employés à produire cette lumière; tout porte à croire qu'il doit être assez considérable.

Un numéro précédent du même recueil[2] nous apprend que M. Brettell d'Islington, près Londres, a confectionné une lentille de 3 pieds de diamètre dont l'effet comburant est extraordinaire. Le platine, le fer, l'acier, le quartz, placés au foyer, fondent en quelques secondes. Un diamant pesant 10 grains, maintenu pendant une demi-heure au foyer, ne pesait plus que 6 grains. Pendant ce temps, il s'en échappait une fumée blanche, il se boursouflait et prenait l'aspect d'un bouton de rose épanoui.

L. Grandeau.

[1] *Breslauer Gewerbe-Blatt*. 1860. N° 18. *Dingler's Polytechnisches Journal*. CLVII. N° 5.

[2] *Breslauer Gewerbe-Blatt*. 1860. N° 16.

COURRIER LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE.

Berlin, 8 décembre.

J'ai sous les yeux le premier rapport annuel du comité central de la *Fondation de Schiller*. Cette institution, qui a pour objet, comme vous le savez sans doute déjà, l'assistance des écrivains qui se recommandent à sa sollicitude par le divorce trop fréquent du mérite et des capitaux, était en voie d'organisation depuis plusieurs années [1]. Elle s'est définitivement constituée l'an dernier, lors des fêtes de Schiller, et son comité d'administration, dans lequel figurent MM. Gutzkow et Dingelstedt, vient de communiquer aux journaux le compte rendu des opérations de la première année. Le rapporteur commence par faire observer que cette première année ne doit compter que comme année d'essai, et qu'au bout de si peu de temps, l'association allemande ne peut avoir la prétention de rivaliser ni avec le *Royal litterary Fund* anglais, qui existe depuis 1773, ni avec votre Société des gens de lettres, qui remonte maintenant à vingt-trois ans. Cependant, les premiers résultats paraissent assez satisfaisants. La Société mère compte vingt succursales, dont l'activité s'étend sur toute l'Allemagne. Les dons qu'elle a réunis jusqu'à présent lui ont composé un capital de soixante-dix-sept mille thalers, desquels, ce qui vous étonnera peut-être, l'Autriche a fourni près de la moitié. Vienne, avec ses trente-quatre mille sept cents thalers, éclipse tout à fait Berlin, qui ne figure qu'au cinquième rang, avec quatre mille thalers. Dresde en a fourni quinze mille; Weimar, dix mille cinq cents, relativement la contribution la plus forte, et tout à fait digne des souvenirs classiques de cette petite capitale; Munich, cinq mille vingt-quatre. De plus, le grand-duc de Weimar a constitué à la Société une rente annuelle de deux cent cinquante thalers, applicable aux frais d'administration; et à la dernière foire de Leipzig, la Société des libraires allemands a voté une somme de trois cents thalers, qui promet de se convertir aussi en rente annuelle.

La Société affecte les intérêts de son fonds à des pensions à vie ou à des secours une fois donnés, selon les cas. Sa munificence s'exerce sous le sceau du secret; elle a dû naturellement se borner jusqu'à présent dans d'assez étroites limites; mais elle est autorisée à compter, pour l'accroissement de son capital, sur de nouveaux dons, et surtout sur la *Loterie de Schiller*, dont l'idée a été également suggérée par les fêtes de l'an dernier, et qui a eu un succès inouï par toute l'Allemagne, puisque le nombre des billets écoulés s'élève à six cent soixante mille. La Société bénéficiera des deux tiers de cette loterie, tandis que le troisième tiers doit aller à une autre Société d'assistance littéraire, d'existence plus ancienne, mais dont le domaine est moins vaste. Le grand-duc de Saxe-Weimar, qui tient à raviver les glorieux souvenirs de patronage littéraire que lui a légués

[1] Voir une notice publiée dans la *Revue germanique*, livraison d'avril 1858.

son aïeul Charles-Auguste, a donné pour cette loterie un jardin et une maison, qui font le lot principal.

J'ai pensé que ces détails sur les commencements d'une institution digne du plus haut intérêt seraient de nature à vous intéresser, et vous apprendrez sans doute avec plaisir qu'une autre fondation, dont celle de Schiller a donné l'idée, mais qui poursuit un autre objet sous le patronage d'un nom qui n'est pas moins glorieux, se trouve également en bonne voie d'organisation. Je veux parler de la Fondation Alexandre de Humboldt, dont la pensée fut conçue aussitôt après la mort de cet illustre savant, et qui se propose pour mission d'encourager les voyages scientifiques et les explorations lointaines. Le goût des découvertes géographiques ne s'éteint pas chez nous, et tout permet d'espérer que l'impulsion si vivement donnée par Humboldt et par Ritter leur survivra longtemps, et qu'en dépit des risques malheureusement encore trop réels de ces voyages, les Barth et les Vogel auront de nouveaux successeurs. De bien douloureuses nouvelles nous sont récemment encore parvenues de l'intérieur de l'Afrique. Après le docteur Vogel, sur le sort duquel il ne peut plus rester aucune incertitude, le jeune voyageur Albert Roscher a succombé aux atteintes du climat à Zanguebar, et un membre de notre famille royale, le jeune baron de Barnim, issu du mariage morganatique du prince Adalbert de Prusse, qui n'avait pas encore atteint sa vingtième année, et qu'une précoce ardeur scientifique avait emporté dans l'intérieur de l'Afrique, vient de mourir des fièvres à Roserres, sur les bords du Nil Bleu. Cette funèbre et toute récente nouvelle a produit ici la sensation la plus pénible, et l'éminent professeur Ehrenberg s'est fait l'interprète du sentiment général dans une petite notice qui a paru dans nos journaux.

Je suis très-pauvre en nouvelles littéraires. Nos théâtres n'ont rien donné dans ces derniers temps qui vaille la peine d'être mentionné, et il n'y a eu de remarquable, de ce côté, que le duel inouï à Berlin de deux troupes d'opéra italien du premier ordre. C'est le théâtre Victoria qui en a donné le signal; notre Opéra-Royal, jaloux de ses succès, a voulu ramasser le gant, et s'est empressé d'engager une autre compagnie, qu'il trouva sous la main; deux troupes italiennes furent donc en présence. La balance, qui penchait d'abord en faveur du théâtre Victoria, grâce surtout à mademoiselle Artot que vous connaissez, puisqu'elle a débuté à votre Académie impériale de musique, a penché ensuite de l'autre côté, et l'Opéra-Royal l'a emporté, si ce n'est peut-être par la qualité, au moins par la quantité des étoiles. Avec mademoiselle Artot, un autre de vos artistes, M. Faure, a aussi figuré dans cette bataille lyrique où les forces, quoique rangées des deux côtés sous les couleurs italiennes, ont été quelque peu cosmopolites, et qui a eu le privilége de passionner tous nos amateurs et de les diviser en factions ennemies.

Nos critiques d'art s'escriment en ce moment contre les modèles du monument équestre du roi Frédéric-Guillaume III, qui doit faire une sorte de pendant au célèbre monument de Frédéric II, de Rauch. Mais les modèles ont été loin de réunir l'unanimité des suffrages. L'esprit berlinois s'est attaqué à tout, à la figure principale, au piédestal, aux figures accessoires, Victoires, chevaux, etc. En revanche, les initiés disent le plus grand bien du carton que Kaulbach termine pour les peintures murales du nouveau Musée, et dont le sujet est grandiose : le Progrès moderne, avec la Réforme pour centre et groupe principal. Ce carton, qui est le dernier d'une série considérable, sera prochainement ter-

miné. Puisque je parle beaux-arts, laissez-moi vous dire aussi que la ville de Kœnigsberg peut enfin se flatter de contempler bientôt dans ses murs la statue du grand philosophe auquel elle doit son illustration. Elle la possédait depuis longtemps, mais emballée et sous une remise. Les fonds manquaient pour le piédestal ou pour l'inauguration, je ne sais lequel. La diète provinciale vient enfin de les voter, et la noble effigie de Kant va se produire au grand jour.

Il me semble qu'il faut aussi que je vous dise un mot d'un conflit qui vient d'éclater sur le terrain du dogme catholique et dont on s'entretient partout en Allemagne, et par conséquent aussi à Berlin. Un théologien catholique, le docteur Lutterbeck, justiciable de l'évêque de Mayence, a publié une *Histoire de la faculté de théologie catholique* de l'université de Giessen, à laquelle l'évêque a trouvé une odeur d'hérésie. L'évêque le somma de désavouer son livre, de se rétracter, et libella plusieurs propositions qu'il lui commanda de signer, et entre autres celle-ci : Qu'il n'y a pas de conflit entre l'autorité ecclésiastique d'une part et la vraie science et liberté scientifique de l'autre. Vous devinez par là que l'auteur avait soutenu ou insinué qu'il y avait conflit. Il refusa de se rétracter, alléguant que nous ne sommes plus au temps de Galilée. Ce petit épisode me paraît assez caractéristique comme indication du mouvement des esprits.

M. Welcker, l'illustre professeur de Bonn, vient de publier la deuxième partie du second volume de sa *Mythologie grecque*. Je vous signale un chapitre sur les mystères d'Éleusis, qui intéresserait, je crois, vivement vos lecteurs. Il vient aussi de paraître un nouveau volume, le soixante et onzième de la première série de cette savante mais interminable publication qui s'appelle l'*Encyclopédie* d'Ersch et Gruber, qui paraît depuis plus de quarante ans, et qui menace de ne pas être complète avant cent ans, au train dont se suivent actuellement les volumes, car on n'en voit guère plus de deux par an, et en calculant le développement qu'ont pris les articles, il y en aura bien encore cent cinquante. Il serait digne de la maison Brockhaus, aux mains de laquelle est tombée cette entreprise colossale, de l'activer un peu, et surtout de reprendre la publication simultanée des trois séries. Je me persuade que les souscripteurs acquitteraient bien volontiers le prix d'une demi-douzaine de volumes par an, ce qui reculerait encore la conclusion suffisamment loin.

F. W.

CHRONIQUE PARISIENNE.

Il y a deux ans que M. Albert Blanc publia la première partie de la Correspondance diplomatique de Joseph de Maistre, dont il nous livre aujourd'hui la seconde. Cette publication prit les proportions d'un événement littéraire dans le monde de la critique. On crut avoir affaire à un nouveau de Maistre. Ce n'était plus là, disait-on, le défenseur systématique du trône et de l'autel, l'homme qui avait écrit, en véritable Croquemitaine de génie, le livre du *Pape* et les *Soirées de Saint-Pétersbourg*. Évidemment, ce de Maistre n'avait pas grande affinité avec celui que l'on venait de découvrir. L'agréable surprise que l'éditeur de cette correspondance avait causée à quelques esprits les poussa à exagérer encore des dissemblances qui s'offraient au premier coup d'œil, et qui semblaient motiver en plus d'un sens leur satisfaction. On aime à se faire illusion, quand il s'agit de voir dans les gens des traits qui correspondent mieux à ceux que l'on porte en soi-même. Quoi qu'il en soit de cette prétendue révélation, il est difficile, en rapprochant attentivement l'homme et l'auteur, de ne pas retrouver le premier dans le second, et le second dans le premier. Non, Joseph de Maistre n'a pas été changé en nourrice : c'est bien lui, lui seul et tout entier, que nous retrouvons dans la Correspondance diplomatique, aussi bien dans la seconde que dans la première partie [1]. Seulement, dans cette série de lettres et de dépêches écrites dans les coulisses, de Maistre n'a pas vu la nécessité d'ignorer ce qu'il n'aimait pas à constater, les envahissements de cette société nouvelle dont il s'épouvante de voir le flot monter sans cesse autour de lui. Dans ses livres, il a été plus diplomate que dans cette Correspondance diplomatique, où nous pouvons étudier à nu son caractère et son esprit, avec les appréhensions, les hommages indirects, le respect involontaire que lui imposent les idées qu'il sent grandir, qui se rapprochent toujours, cernant la citadelle où il voudrait se réfugier. Il les compte, il les devine, il ne réussit pas à en écarter le cauchemar. Il cherche un refuge dans l'uniformité, et de toutes ses forces repousse, conteste, nie les existences individuelles. De l'homme privé à l'écrivain, de l'esprit qui craint à celui qui affirme et qui dogmatise, en rendant des oracles infaillibles au nom de l'infaillibilité, du Joseph de Maistre écrivant son livre du *Pape* et la *Correspondance diplomatique*, la distance n'est pas grande, malgré tout : un pas suffit pour la combler. Tout homme qui écrit pour le public quitte la simple pensée pour l'action, car il transforme sa pensée en un fait

[1] Michel Levy; 2 vol. in-8°.

social. Sentant cela, il incline à la tactique et feint volontiers d'ignorer l'adversaire. Il ne change pour cela ni de rôle ni de personnalité; il ne change surtout pas de tempérament, et le tempérament est l'invariabilité de chacun. De Maistre est né avec un tempérament gaulois et un esprit rectiligne. Mais il a soumis le Gaulois frondeur au catholique, ardent à fondre toutes les diversités dans un moule universel. La verve, l'humeur frondeuse ne disparaissent pas; elles se mettent au service des instincts unitaires. Le Gaulois s'est voué en lui à la géométrie ecclésiastique. Dans cette correspondance diplomatique, il ne fait point l'ogre, et ne parle pas à travers un porte-voix. On l'en apprécie davantage, et j'avoue que dans cette simplicité et ce naturel, il a grandi à mes yeux. Ce n'était pas là certainement un médiocre esprit, ni un médiocre caractère. Sa sagacité est du premier ordre, et la vigueur qu'il met à nager contre le fleuve des idées modernes, contraint souvent l'admiration; presque toujours, la sincérité de ses convictions commande l'estime. De Maistre était un homme convaincu, par conséquent un écrivain honnête. Si le paradoxe apparaît avec une allure de provocante fierté au milieu de ses écrits destinés à la publicité, c'est que, écrivant alors en présence de l'ennemi, il croyait sans doute que sa conscience lui interdisait toute concession. Retranché dans le dogme de la souveraineté absolue, il a en quelque sorte levé le pont-levis entre lui et les assiégeants. Il en est autrement dans la Correspondance diplomatique; de Maistre n'y est plus, de son propre fait, en état de siége; il pense pour lui-même et ne craint pas que ses adversaires épieut ses soucis et ses craintes pour en tirer parti contre la cause qu'il défend. Cette Correspondance, d'ailleurs, où l'intéressante individualité de l'auteur se dessine si bien, en tant de traits tour à tour énergiques ou fins, est pleine des aperçus les plus précieux sur les événements et les hommes de l'époque. Il suffit de dire que c'est durant la période de 1811 à 1817 que de Maistre, un peu à contre-cœur, a rempli des fonctions officielles à Saint-Pétersbourg. Sur la campagne de l'Empire, ses lettres sont de véritables procès-verbaux qui enregistrent l'émotion publique, où retentissent, en des alternatives de crainte, d'espoir ou de stupeur, la marche de nos formidables armées. Rien de plus pénétrant et de plus doucement ironique que les vues consignées dans les lettres sur la Sainte-Alliance. C'est là qu'il faut voir de Maistre, luttant contre lui-même, au milieu des courants opposés qui l'environnent. Nulle part il ne m'a semblé plus vivant que dans ces quelques pages, où tous les traits de sa physionomie s'accusent à la fois, parce que toutes les notes de son être sont remuées et vibrent sous le coup des événements.

De Maistre eût-il trouvé son idéal en Chine ou au Japon? J'en doute, malgré de lointaines apparences. La mission du comte d'Elgin dans ces deux pays, en 1857, 1858 et 1859, racontée par M. Laurence Oliphant [1], lui aurait appris, surtout par l'exemple de la Chine, combien l'uniformité est loin de constituer l'unité et la vie. Elle crée à la longue un masque, un mensonge : c'est dans le mensonge que s'abîme l'empire chinois. Il s'est vainement embaumé de ses propres mains; il ne retrouvera la vie qu'en retrouvant la vérité. Le culte du mandarin l'a perdu. Il s'est pétrifié dans le fétichisme de lui-même. Cette féodalité de lettrés, au sommet de laquelle trône l'empereur, n'est plus depuis longtemps qu'un mécanisme immense dont les rouages fonctionnent à faux au milieu de la

[1] Michel Levy; 2 vol. in-8°. Avec une Introduction de M. Guizot.

rouille accumulée par des siècles d'immobilité morale. L'esprit est devenu de l'habileté, l'habileté de la ruse; la ruse s'est convertie en mensonge pratique. C'est pour avoir trop de subtilité, parce qu'elle n'a pas assez d'âme, que la Chine s'est affaissée sur elle-même, et qu'elle demeure accroupie dans ses traditions. Elle vit de l'apparence en toutes choses, elle s'est couchée dans le formalisme comme dans un cercueil. En lisant la relation de M. Oliphant, on reste persuadé que les Chinois ne sont pas des hommes, mais qu'ils sont des Chinois, et que rien ne pourra les enlever à eux-mêmes et au cercle vicieux où ils tournent, sinon le choc de la civilisation occidentale. Voici un mandarin, Chaou, qui gouverne, avec le droit de vie et de mort, trente-huit millions d'habitants, et cependant il n'est que le subordonné du gouverneur général des deux Kiangs, qui, à son tour, est un fonctionnaire responsable. — Qu'on bâtisse l'empire chinois sur cette échelle, en territoire et en population! Une seule province contient la France. En faut-il davantage pour accuser l'immense supériorité de la force morale et civilisée sur la force matérielle?

La Chine et le Japon, dit-on volontiers. — Une simple conjonction grammaticale unit les deux empires, un étroit bras de mer les sépare, — mais combien est grande leur séparation réelle! « Il n'y a pas plus de 450 milles de Shanghaï à Nangasaki, dit M. Oliphant, mais l'Océan tout entier roulerait entre les deux empires que le Japon ne serait pas plus complétement isolé du reste du monde. » Et le portrait que l'auteur nous donne ailleurs des Japonais le prouve de reste. « Dans nos rapports journaliers avec les commissaires et avec les gens de notre suite, nous ne vîmes pas une seule fois un Japonais se mettre en colère, bien qu'il soit impossible de supposer qu'ils n'en aient jamais eu l'occasion, appartenant comme ils le font à une race naturellement fière et hautaine. Je donne ici le résultat de notre expérience, il ne s'ensuit naturellement pas que ceux qui vivront plus longtemps dans le pays ne puissent avoir occasion de se former un autre avis. Nous avons quitté le Japon parfaitement d'accord avec le vieux Kaempfer, qui, après y avoir résidé de longues années, résume ainsi son opinion sur le caractère de la population : « Ils sont unis et paisibles, ils ont appris à rendre aux dieux le culte qui leur est dû, aux lois l'obéissance qui leur est due, à leurs supérieurs la soumission qui leur est due, à leur prochain l'affection et les égards qui lui sont dus; ils sont polis, obligeants, industrieux; en fait d'art et d'industrie, ils surpassent toutes les autres nations. Ils habitent un pays excellent, enrichi par le commerce intérieur; ils sont courageux, abondamment pourvus de toutes les nécessités de la vie, et en outre ils jouissent des fruits de la paix et de la tranquillité. » Saint François-Xavier donne ceci comme résultat de sa longue expérience de la vie d'un missionnaire : « Autant que j'en puis juger, les Japonais surpassent en vertu et en probité toutes les nations découvertes jusqu'ici. Ils sont d'un caractère doux, opposé à la chicane, fort avides d'honneurs qu'ils préfèrent à tout le reste. La pauvreté est fréquente chez eux, sans être en aucune façon déshonorante, bien qu'ils la supportent avec peine. »

Les missions, surtout les missions catholiques, ont beaucoup travaillé, au seizième siècle, la conscience japonaise. Les Japonais ne se montrèrent nullement hostiles au christianisme, mais il paraît que l'on poussa les choses un peu loin, et que l'empereur en vint à soupçonner, bien à tort sans doute, mais non sans quelque apparence de raison, « que le christianisme, catholique ou protestant, — c'est M. Oliphant qui parle, — n'est qu'une excuse pour acquérir secrètement

une influence politique; ils regardent avec les mêmes soupçons les missionnaires des deux croyances..... » etc. [1].

Les enseignements de saint Xavier trouvaient bon accueil; quelque chose cependant en arrêtait parfois le développement. Le Japonais, moins subtil et moins *terre à terre* que le Chinois, cultive un peu le raisonnement. « Il était difficile, dit le biographe de saint Xavier, de prouver aux Japonais que ceux qui, pendant leur vie, n'auraient pas adoré le vrai Dieu, seraient condamnés aux flammes éternelles de l'enfer. Ils ne pouvaient accorder cet article de foi avec la bonté infinie de Dieu : « Si le Verbe incarné est mort pour tout le monde, disaient-ils, pourquoi sa mort ne profiterait-elle pas à tout le monde? S'il condamne aux châtiments éternels tous ceux qui n'obéissent pas à sa loi, pourquoi a-t-il tardé à nous la faire annoncer pendant plus de quinze cents ans? » Les bonzes ne manquaient pas d'enchérir sur ces objections, et ils ajoutaient que les prêtres et les chrétiens n'étaient bons à rien, puisqu'ils n'avaient pas la puissance de faire sortir une seule âme de l'enfer, ce qu'ils accomplissaient tous les jours par leurs jeûnes et par leurs prières, et que ce Dieu devait être bien cruel s'il ne voulait pas mettre fin aux souffrances des damnés, ou bien impuissant s'il ne le pouvait pas [2]. »

Ainsi raisonnent les Japonais. Hélas! ce n'est pas tout. Ce peuple pactise encore avec l'électricité; il tient la foudre à ses ordres :

« A l'extrémité méridionale est située l'île d'Ivogasima, ou île de soufre, qui brûle, dit-on, constamment. Les mines de cette île rendent au prince de Satsuma un revenu annuel de deux cents coffres d'argent. Le capitaine Kattendyke, Hollandais établi à Nangasaki, m'a appris que ce prince avait déjà établi un télégraphe électrique qui fonctionnait à merveille, entre son palais et sa capitale Kagosima, sur une distance d'environ trois milles. Il avait également des fabriques de verre considérables et des fonderies pour les canons, où l'on employait huit cents ouvriers. »

Ainsi, non-seulement les Japonais possèdent dans l'arsenal de leur civilisation des arguments théologiques, mais ils sont encore munis de télégraphes et de canons — rayés? — M. Oliphant avait bien raison de dire que, si près de la Chine, on en est bien loin cependant au Japon.

Cette relation se lit comme un roman, avec autant d'intérêt, et plus de fruit peut-être. Du reste, comme chacun sait, il y a roman et roman. Un nouveau volume de M. Flourens, qui n'appartient pas à cette catégorie de produits littéraires, ne nous en offre pas moins une lecture attrayante en même temps qu'instructive. Le talent si agréable de l'éminent secrétaire de l'Académie des sciences ne rencontre pas de contradicteurs. Il en est autrement de la thèse que soutient M. le docteur J. Moreau (de Tours) dans un livre récent. D'après cet auteur, le génie est une névrose, il est congénère de la folie. C'est beaucoup pour combattre lesdites propositions que M. Flourens a réuni en chapitres divers morceaux, et en volume divers chapitres; car il faut distinguer toujours le volume du livre : celui-ci suppose toujours celui-là; mais il n'en est pas de même à l'inverse. En dépit de la pruderie qu'on pourrait montrer sur cet article, M. Flourens sera toujours intéressant. D'autres font de véritables livres et sont

[1] Voir p. 24, t. II.

[2] Page 25, tome II.

véritablement ennuyeux : M. Flourens ne connaît pas ce genre proscrit par Voltaire. Mais pourquoi M. Flourens a-t-il, en sa qualité de physiologiste, si peu de confiance dans la mémoire du public? Même avant de lire ce nouveau volume, personne n'en était plus à ignorer que M. Flourens avait fait des expériences et des découvertes, dont maître Jean Lapin, hélas! sait quelque chose aussi; tout lecteur un peu curieux de physiologie, et qui regarde comme une heureuse fortune une publication nouvelle du savant académicien, ne saurait être pris sur ce point en flagrant délit d'ignorance. M. Flourens, en supposant une telle ignorance chez un lecteur quelconque de ses écrits, marque trop de modestie, en vérité. Mais c'est là un détail. Sachons gré au paradoxe de M. le docteur Moreau d'avoir fourni prétexte à la plume de M. Flourens de verser dans le courant général des esprits, sous cette forme brillante et facile qu'on lui connaît, une nouvelle abondance de faits, de résultats et d'ingénieuses observations. Quant à M. le docteur Moreau, nous lui avouerons humblement, n'étant pas médecin, que nous avions cru jusqu'ici que la folie était l'imagination sans la raison, et que le génie était une puissante imagination alliée à une raison supérieure. De ces deux coursiers, l'un tend sans cesse à prendre la route de Charenton, tandis que l'autre tire du côté du Panthéon et de sa lumineuse inscription : « Aux grands hommes la patrie reconnaissante. » Mais s'ensuit-il que le génie, toujours tangent en un sens à la folie, ne s'en écarte pas toujours aussi irrésistiblement? Du jour où la raison est dételée, c'est l'imagination qui emporte le char au grand galop; mais ce jour-là, où est le génie? il a disparu avec la raison même. Où donc est la consanguinité du génie et de la folie? Voir une névrose dans le génie, c'est commettre encore, presque de parti pris, une singulière exagération. Sans nul doute, le génie, qui exige une grande puissance d'impressionnabilité, n'existe pas sans un système nerveux très-sensible, intermédiaire et organe de cette impressionnabilité exceptionnelle. Mais ici encore, en n'appuyant que sur un seul côté de la question, nous versons bientôt dans l'absurde.

La *névrosité*, si je puis dire ainsi, n'est pas la névrose. La névrose est une maladie, au lieu que la sensibilité du système nerveux, son aptitude, rehaussée chez l'homme de génie, à recevoir les impressions, à vibrer sous leur contact et à transmettre au cerveau les influences extérieures, n'est pas une maladie, mais une faculté, un organe traduisant son activité par une fonction normale. Sans doute encore, cette sensibilité, si elle n'est surveillée, menace de se perdre dans l'excès, et par là de s'affaiblir, de se fausser en se pervertissant. Elle peut dégénérer en névrose; mais, qu'on en soit certain, à mesure que la névrose augmentera, on verra le génie diminuer, cette force sublime déviera, et si la névrose l'emporte définitivement, elle ira s'abîmer, s'éteindre peut-être dans la mélancolie, dans la folie, et même dans l'imbécillité. Le génie n'est donc pas une névrose; il serait à ce compte trop facile, mais aussi bien malsain, de s'en procurer. Quel homme de sens ne sera pas là-dessus de l'avis de M. Flourens? Mais il n'était pas tout à fait inutile d'appuyer, comme il l'a fait, avec l'autorité d'un grand nom scientifique, sur ces incontestables vérités : car il en est de l'erreur comme de la mauvaise herbe; comme elle repousse toujours, il ne faut pas se lasser de la faucher.

Les anciens avaient plus de respect que nous pour le génie, tout en parlant moins de lui; ils ne compromettaient pas, je crois, sa haute humanité en compagnie de pareilles hardiesses médicales ou physiologiques. On pourra s'en con-

vaincre en lisant la Collection des auteurs grecs et latins, que la librairie Dentu a commencé d'éditer, et qui nous offre ces auteurs, avec texte en regard, traduits scrupuleusement, sans préjudice de notre langue, par une société de professeurs et de gens de lettres. Si nous devons conjecturer l'avenir de cette publication sur les deux présentes livraisons, qui renferment la « Vie d'Alexandre », par Plutarque, et « la Guerre des Gaules », par Jules César, nous ne pourrons qu'applaudir au développement de la glorieuse série qu'elle va dérouler sous nos yeux.

CHARLES DOLLFUS.



CH. DOLLFUS. — A. NEFFTZER.

PARIS. TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON, 8, RUE GARANCIÈRE.

LE LAMAÏSME.

Die lamaische Hierarchie und Kirche (La Hiérarchie et l'Église lamaïques) par C. FRIED. KŒPPEN.
— Berlin, 1859; 1 vol. in-8° de VIII et 407 pages.

DEUXIÈME ARTICLE [1].

La hiérarchie lamaïque prit une forme nouvelle après Tsong-Kha-pa. On a vu que dans la seconde moitié du treizième siècle, deux compétiteurs s'étaient disputé l'autorité suprême dans l'Église tibétaine, et que la victoire qui était restée à l'un des deux n'avait pas mis fin aux réclamations plus ou moins fondées de l'autre. Ces discussions cessèrent devant un nouvel ordre de choses. Depuis l'époque de la réformation, l'Église tibétaine est dirigée par deux chefs suprêmes, et ces deux chefs ne sont ni le grand lama de Sa-kya ni celui de Bri-goung, rentrés tous les deux dans l'ombre. Ces deux chefs sont le dalaï-lama [2], qui réside à Lhassa, dans le monastère Potala, et le pan-tschen-lama [3] qui habite à Kra-Schiss-Lhoun-po (montagne de la grâce), dans le Tibet inférieur (province de Tzang).

Ainsi tout a changé, les choses, les noms et les hommes. Par quel

[1] Voir la précédente livraison.

[2] Dalaï-lama ou, ce qui serait plus exact, talé-lama, est un terme composé de deux mots, l'un mongol, *dalaï* ou *talé*, signifiant mer, océan, et l'autre tibétain, *lama*, prêtre, religieux. Le dalaï-lama est par conséquent le religieux qui est aussi grand que la mer, désignation assez singulière chez un peuple qui ne touche à la mer par aucun côté.

[3] Proprement pan-tschen-rhin-po-tsche, ce qui signifie « vénérable, grand et précieux docteur ». *Pan* est une abréviation du sanscrit *pandita* (savant). Les Mongols nomment ce prince ecclésiastique ban-schen-erdeni (le docteur vénérable joyau). Il est aussi connu sous le nom de bogdo-lama.

concours de circonstances cette révolution radicale s'est-elle opérée? D'où est issue entre autres cette double papauté, qui présente un phénomène unique dans l'histoire? Il est encore difficile de s'en rendre compte; ces changements ont été sans doute l'effet de la réformation; mais les causes directes et prochaines n'en sont pas connues, on est même fort loin de se faire une idée bien nette des rapports des deux chefs de la religion lamaïque.

Pallas a prétendu qu'ils représentaient, l'un le lamaïsme jaune ou réformé, et l'autre le lamaïsme rouge ou ancien[1]. M. Kœppen assure, avec une grande apparence de raison, que c'est là une erreur radicale. Tous les deux appartiennent en effet à l'Église des mitres jaunes. Il resterait cependant à prouver que le chef des partisans des anciens rites, en adhérant, peu de temps après la réforme, aux changements accomplis, ne se serait pas réservé sa haute position.

Deguigues raconte que Tsong-Kha-pa se déclara lui-même le premier dalaï-lama[2]. D'où serait alors issue l'autorité du pan-tschen? Schmidt, au contraire, prétend que le réformateur construisit le couvent de Kra-Schiss-Lhoun-po, résidence du pan-tschen; celui-ci serait alors son légitime successeur[3]. Mais, dans ce cas, quelle serait l'origine du dalaï-lama? Les Tibétains et les Mongols semblent cependant admettre cette dernière opinion. Ils croient en effet que la série des incarnations du pan-tschen remonte plus haut que celle de son collègue de Lhassa[4]. Il paraît cependant, d'après une comparaison de dates faite par M. Kœppen, que les deux patriarches sont du même âge et ont commencé l'un et l'autre après la mort de Tsong-Kha-pa.

D'après une légende tibétaine, le grand réformateur aurait désigné lui-même deux de ses disciples pour ses successeurs, et leur aurait ordonné de renaître continuellement d'une manière surnaturelle, afin de maintenir la doctrine du salut dans toute sa pureté. Cette légende pourrait bien avoir un fond historique. On a déjà vu que la grande préoccupation du réformateur avait été d'imiter autant que possible le bouddhisme primitif, ou du moins ce qu'il prenait pour sa forme première. Or, la tradition bouddhique assure que Çakyamouni établit deux de ses disciples au-dessus des autres, et leur donna une égale autorité. Quoi qu'il en soit de la valeur historique de cette tradi-

[1] Pallas, *Nachricht. über die Mongolische Völkerschaften*, t. I, p. 26 et suiv.; t. II, p. 113 et suiv. *Neue Nordische Beiträge*, t. IV, p. 219.

[2] Deguigues, *Hist. gén. des Huns, Turcs, Mongols*, etc., t. V, p. 207.

[3] Schmidt, traduct. de Sanang-Setsen, p. 415.

[4] W. Schott, *Der Buddhaismus in Hochasien*, p. 31.

tion, il ne serait pas étonnant que Tsong-Kha-pa eût voulu, à l'imitation du maître, confier à deux de ses disciples la direction de l'Église lamaïque.

On trouve la confirmation de cette légende dans les images du réformateur placées dans les temples du Tibet. Tsong-Kha-pa est représenté, tantôt assis entre le dalaï-lama, qui est à sa droite, et le pan-tschen, qui est à sa gauche; tantôt tenant en chaque main une fleur de lotus dont le calice de celle de droite est surmonté d'un cierge, tandis que le calice de celle de gauche porte un livre. Le cierge est dans ce cas le symbole du dalaï-lama, et le livre celui du pan-tschen. Faudrait-il conclure de là que celui de ses disciples qui est représenté par le cierge, et qui est le premier type du dalaï-lama, fut préposé à la discipline, et que celui qui est figuré par le livre, et qui est le premier pan-tschen, fut chargé de l'enseignement[1]? On trouverait dans cette supposition une explication satisfaisante, et de l'origine des deux chefs de l'Église tibétaine, et de la supériorité réelle que le dalaï-lama a conquise de bonne heure sur son collègue. Dans une Église en effet où le rituel est l'affaire essentielle, et où tout revient en définitive à un culte machinal, il est dans l'ordre des choses que le chef de la discipline soit tout, et que le représentant de la science ne soit presque rien. Ce qui est certain, c'est que le dalaï-lama passe en général pour la tête du lamaïsme. C'est lui, comme on le verra plus loin, qui a étendu loin du Pays de la neige la domination de l'Église lamaïque. C'est auprès de lui que résident les délégués supérieurs de la Chine, depuis que le Tibet est sous la tutelle du gouvernement chinois. En un mot, il a effacé son rival, mais sans l'anéantir tout à fait.

La haute position du dalaï-lama et du pan-tschen ne leur donne pas cependant une autorité absolue sur le reste du clergé, et il ne serait pas exact de dire, comme du temps de saint Oderic d'Udine, que ces princes de l'Église tibétaine confèrent à leur gré les bénéfices et les dignités ecclésiastiques. Les supérieurs des couvents ne sont pas sans doute les égaux de ces deux hauts personnages, qui tiennent incontestablement le premier rang dans la hiérarchie lamaïque; mais ils appartiennent, si l'on peut ainsi dire, à la même classe d'êtres qu'eux; comme eux, ils sont des choubilghans[2], c'est-à-dire des incarnations des bôdhisattvas.

[1] Kœppen, t. II, p. 118 et 130.

[2] *Choubilghan* est un terme mongol qui dérive de *choubilchon*, se transformer. Le mot tibétain correspondant est *proul-pa* ou *toul-pa*. Choubilghan et toul-pa sont des

Avant la réforme de Tsong-Kha-pa, les dignités ecclésiastiques étaient héréditaires. Chaque grand lama laissait sa charge à son fils, et à défaut de fils, au plus proche parent qui était engagé dans la vie religieuse. C'est ainsi qu'on a vu que Mati-Dhvadcha succéda à son oncle dans la direction du couvent de Sa-kya, en même temps que dans ses prétentions à la souveraineté spirituelle. Quand le célibat eut été imposé aux religieux, il fallut recourir à un autre mode de succession dans les hauts emplois de la hiérarchie. Dans l'ancien bouddhisme, le supérieur de chaque monastère était élu par le chapitre. Telle est encore la règle parmi les bouddhistes du sud; seulement dans le Birman et à Siam, les chefs des grands monastères royaux sont nommés directement par les rois[1]. Ce mode de pourvoir aux premières fonctions ecclésiastiques était trop simple pour se présenter à l'esprit, dans un pays où la religion consiste tout entière en fictions et ne vit que de prodiges et de miracles.

La superstition publique plaçait les grands lamas au-dessus de la condition humaine, elle les prenait pour les interprètes des dieux et les maîtres de la nature; de là à en faire des dieux vivants, des incarnations d'êtres divins, il n'y avait qu'un pas, et il était impossible qu'il ne fût pas franchi. La légende tibétaine avait transformé en bôdhisattvas incarnés les hommes qui avaient bien mérité du bouddhisme. Ce qui avait été admis dans le principe pour honorer la mémoire de ces pieux personnages, on le fit plus tard pour honorer les vertus des chefs de la religion. Les grands lamas aussi bien que le dalaï-lama et le pan-tschen-lama furent regardés comme des incarnations de bôdhisattvas, et l'on admit que chacun d'eux, en quittant sa dépouille mortelle, en prenait aussitôt une nouvelle, et ne cessait jamais de se manifester sous une forme humaine au milieu des faibles mortels, dans la charitable intention de maintenir parmi eux la bonne doctrine du salut.

Cette étrange théorie des incarnations des êtres divins est d'origine brahmanique. Elle ne s'introduisit dans le bouddhisme, auquel elle était primitivement étrangère, qu'au second âge de son histoire, c'est-à-dire dans la période où il subit l'influence du brahmanisme. Le Mahâyâna (le grand véhicule), système né à cette époque, est plein de spéculations subtiles sur les incarnations. Il n'est pas inutile de

traductions du mot sanscrit *nirmâna*, transformation magique. Ajoutons ici que les Chinois appellent *ho-fo* (bouddhas vivants) toutes les incarnations des bouddhas. Kœppen, *ibid.*, t. II, p. 125.

[1] Kœppen, t. II, p. 379.

faire remarquer ici que les êtres divins qui s'incarnent appartiennent tous à la mythologie du Mahâyâna; et cette théorie des incarnations s'explique dans ce système, par cette raison que les bôdhisattvas, qui sont les futurs bouddhas, doivent préparer, en s'incarnant, l'affranchissement final, et que Çakyamouni, après avoir accompli son œuvre, qui était la prédication de la vérité, en a laissé la continuation à ceux qui sont appelés à lui succéder[1].

C'est sur ce principe que se fonda, après la réformation de Tsong-Kha-pa, l'ordre de succession dans les hautes fonctions de la hiérarchie lamaïque. Quand le dalaï-lama, le pan-tschen-lama ou un grand lama quelconque est mort, ou, pour parler le langage de l'Église tibétaine, s'est dépouillé de son enveloppe terrestre, on pourvoit à son remplacement, non point en choisissant parmi les plus pieux et les plus savants des religieux celui qu'on juge le plus capable de lui succéder, mais en cherchant sous quelle nouvelle enveloppe terrestre l'être divin incarné dans le précédent prince de l'Église a bien voulu reparaître au milieu des mortels. Dans cette circonstance il s'agit de remettre dans la même fonction précisément celui qui l'a déjà occupée; car dans cette singulière théorie, le dalaï-lama est toujours le même bôdhisattva, se reproduisant constamment sous des formes nouvelles; et il en est de même du pan-tschen-lama et de chaque grand lama; système excellent pour maintenir, comme l'avait tant recommandé Tsong-Kha-pa, la doctrine du salut dans toute sa pureté.

A quels signes peut-on reconnaître l'individu dans lequel il a plu au choutouktou de renaître à l'existence terrestre? Voici comment on a procédé jusqu'à la fin du siècle dernier. Il arrivait parfois que le défunt, avant de changer d'enveloppe terrestre, avait eu soin d'indiquer dans quelle famille et même parfois dans quel individu il se proposait de s'incarner dans sa prochaine existence; et comme la nature humaine est partout la même, on peut supposer que l'individu désigné dans ce cas était d'ordinaire le neveu, et plus souvent encore l'enfant naturel de celui qui le nommait à l'avance son successeur[2]. Quelquefois des enfants de deux ou trois ans s'écriaient, comme inspirés par l'esprit : « Je suis un choubilghan, grand lama de tel couvent; qu'on m'y conduise aussitôt. » Cette petite comédie, concertée à l'avance entre la famille de l'enfant et les lamas influents du couvent, ne manquait jamais son effet. Mais, en général, le soin de constater la réalité

[1] Kœppen, t. II, p. 123 et 124.

[2] Pallas, *Nordlische Beiträge*, t. I, p. 209. *Journ. asiat.*, 1830, p. 327.

de l'incarnation appartenait au dalaï-lama, quand il s'agissait de trouver le successeur du pan-tschen-lama; à celui-ci, quand il fallait remplacer celui-là, et au lama remplissant les fonctions de devin, quand il était question d'un grand lama. En somme, tout ceci n'était qu'un tissu de fourberies; mais le peuple assistait à ce spectacle avec la plus édifiante naïveté, et les hauts dignitaires de l'Église y jouaient leur rôle avec une imperturbable gravité.

Depuis que le Tibet est tombé sous la complète dépendance de la Chine, les choses ont un peu changé de face, et les nominations sont entre les mains du gouvernement chinois. Quel que soit le haut dignitaire de l'Église tibétaine qu'il s'agisse de remplacer, depuis le dalaï-lama jusqu'au supérieur du moindre couvent, on recueille et on envoie à Lhassa, au couvent de La-Brang, les noms des enfants mâles nés dans le Tibet depuis la mort du choutouktou, et les parents qui croient posséder une incarnation dans leur famille sont invités à donner sur ce point toutes les explications nécessaires. Parmi tous les enfants inscrits, on en désigne trois qui portent la marque incontestable de choubilghan, marque que les lamas et les devins sont appelés à constater. En réalité, ce choix est dirigé par les délégués chinois, qui prennent, dans le nombre des enfants inscrits, ceux dont les familles offrent quelques garanties à leur gouvernement, ou que d'autres circonstances recommandent à leur sagacité. Les trois noms, inscrits sur des bulletins d'or, sont placés dans une urne d'or envoyée pour cet usage à Lhassa, en 1792, par l'empereur de la Chine; et après que le collége des choutouktous, réunis en conclave, s'est préparé au tirage au sort par six jours de retraite, de jeûnes et de prières, le doyen d'âge sort un des trois noms de l'urne; l'enfant désigné est proclamé choutouktou, et successeur du grand lama décédé. Les deux autres reçoivent un présent comme fiche de consolation.

Pour le remplacement du dalaï-lama, le tirage au sort des trois noms désignés a lieu, non à Lhassa, mais à Pékin, au ministère des affaires étrangères, en présence de tous les chefs de cette branche de l'administration. La cérémonie est présidée par le tschantscha-choutouktou, c'est-à-dire par le choutouktou qui réside à la cour impériale en qualité de délégué et de représentant de l'Église lamaïque auprès du gouvernement chinois. C'est lui encore qui procède au tirage au sort[1].

Il convient d'ajouter que, par excès de prévoyance, un décret de

[1] Kœppen, t. II, p. 150.

Khyang-loung interdit à tout parent d'un choubilghan d'être choisi ou d'être désigné par le sort pour une incarnation[1].

Tout n'est pas fini cependant. On ne saurait trop prendre de précautions dans une affaire de cette importance. Il faut s'assurer si le sort ne s'est pas trompé en désignant le nouvel élu pour la même personne que le grand lama qu'il est appelé à remplacer, ou pour mieux dire à continuer. Dans ce but, on procède à des épreuves auxquelles les fidèles sont conviés d'assister, et qui ne manquent jamais d'attirer des milliers de spectateurs. C'est quand il a atteint l'âge de quatre ou cinq ans, que l'enfant admis comme la nouvelle incarnation du précédent choutouktou est soumis à cet examen. On le questionne sur ce qu'il a fait pendant son existence précédente, c'est-à-dire sur ce qu'a fait le grand lama qu'il est appelé à remplacer, et dont il est censé une forme nouvelle; on lui présente les livres, les vêtements et les divers ustensiles que celui-ci affectionnait. L'enfant n'hésite jamais, on le comprend sans peine, il récite sa leçon avec une parfaite docilité.

On étale alors devant lui un grand nombre de ces clochettes qui servent dans les offices bouddhiques, et on l'engage à chercher parmi elles celle dont il se servait d'ordinaire, pendant son existence antérieure. L'enfant cherche, ne trouve pas, et dit enfin : « Où avez-vous donc laissé ma clochette de prédilection? » Aussitôt des cris de joie éclatent de tous côtés; tous les doutes sont dissipés; il est démontré *ad oculos*, comme dit M. Kœppen, que l'enfant est bien, sous une autre enveloppe, le grand lama précédent; et en effet, la clochette de ce vénérable personnage n'avait pas été mise parmi celles qu'on avait présentées au nouvel élu.

Un semblable mode de nomination aux hautes fonctions ecclésiastiques ne paraît guère propre à mettre à la tête de l'Église des hommes éminents; mais, en vérité, rien n'est moins nécessaire. Toute l'affaire d'un choutouktou, de quelque rang qu'il soit, consiste à se laisser adorer avec toute la dignité convenable, à savoir varier ses bénédictions selon le rituel, et à exécuter avec la plus stricte exactitude les pratiques cérémonielles. Et il est assez facile de dresser un enfant à ces divers exercices. S'il faut prendre une décision difficile, il a auprès de lui quelques lamas plus habiles que les autres et rompus aux affaires; ce sont eux qui tiennent les fils qui font mouvoir l'automate. D'ailleurs, depuis 1792, les véritables directeurs sont les deux délégués chinois qui résident à Lhassa.

[1] Kœppen, t. II, p. 249.

On se tromperait cependant si l'on croyait que tous les dalaï-lama ont été de vaines ombres. Il y a eu parmi eux, surtout au seizième et au dix-septième siècle, des hommes qui surent diriger les affaires de leur Église avec une rare habileté, et étendre leur influence sur les peuples voisins avec une adresse étonnante. Leur prudence égala un peu trop celle du serpent, et la facilité avec laquelle ils employèrent, sans hésiter, les fraudes pieuses au profit de leur ambition, jette bien quelque ombre sur leur caractère moral; mais il ne fut pas à leur choix de se servir d'autres armes; il est probable d'ailleurs qu'à leurs yeux la fin sanctifiait les moyens; peut-être aussi que l'habitude ne leur laissait plus aucun scrupule sur l'emploi de la duplicité et des miracles apocryphes.

VI.

Après avoir été chassés de la Chine en 1368, les Mongols, rentrés dans leurs steppes, reprirent leurs mœurs nomades, oublièrent peu à peu le bouddhisme, et revinrent au culte des esprits[1], tel qu'il régnait parmi eux avant leur conversion au lamaïsme, culte qui s'était sans doute maintenu dans quelques-unes de leurs peuplades. Les farouches enfants de Gengiskhan s'étaient amollis au contact d'une civilisation pour laquelle ils n'avaient pas été faits, et au sein des plaisirs d'une vie facile que leur permettait leur titre de conquérants. L'air libre de leur Pays des herbes leur rendit la vigueur physique et l'énergie morale. Il ne se trouva plus parmi eux de génie comparable à Gengiskhan, capable de les réunir sous une même bannière et de les conduire à de grandes entreprises. Mais ils eurent de hardis aventuriers qui surent se rendre redoutables à leurs voisins. La Chine eut souvent à compter avec eux; mais quand elle n'était pas en mesure de les repousser par les armes, elle était assez riche pour payer quelques moments de tranquillité[2]. Le Tibet se trouvait dans des conditions plus défavorables. Trop faible pour leur résister et trop pauvre pour leur acheter la paix, il vit pendant longtemps ses frontières du nord presque continuellement ravagées par des bandes de pillards. Ce fut cependant par un effet inattendu de ces actes de brigandage, qu'un changement considérable s'accomplit, au seizième siècle, dans l'état moral et religieux des Mongols.

[1] W. Schott, *Ueber den Buddhaismus in Hochasien*, p. 34.
[2] W. Schott, *ibid.*, p. 35.

Deux cents ans après leur expulsion de la Chine, en 1566, Choutouktai-Setsen, chef de la tribu mongole qui habite encore aujourd'hui les steppes sablonneuses enfermées dans les détours du fleuve Jaune, fit prisonniers plusieurs lamas, dans une invasion du Tibet septentrional. Quelques années après, en 1573, son neveu Altan-Chaghan, de la tribu Trimed, s'empara également, dans une incursion qu'il fit au Pays de la neige, de quelques religieux tibétains. Ces lamas prisonniers ramenèrent les Mongols au bouddhisme. Un d'entre eux, Arik ou Aschik, est considéré encore aujourd'hui comme l'apôtre de la Mongolie.

Arik et ses compagnons de captivité rappelèrent à Choutouktai-Setsen et à Altan-Chaghan que leurs aïeux avaient été de pieux adorateurs du Bouddha, et qu'aussi longtemps qu'ils avaient été fidèles à la doctrine du salut, la victoire avait accompagné leurs armes et leur avait assuré l'empire du monde. Ces souvenirs glorieux des temps passés éveillèrent dans les deux princes des vues ambitieuses et inclinèrent leurs cœurs vers une religion qui avait été celle des plus célèbres de leurs aïeux. Bouddhisme et conquête de la Chine s'unirent dans leur esprit en une seule et même pensée. Ils finirent par embrasser la grande doctrine de la délivrance, et les lamas captifs, désormais leurs maîtres, leur enseignèrent la prière de six syllabes et l'usage du chapelet. Ce fut là à peu près toute l'instruction religieuse que reçurent les deux chefs mongols; mais si leur foi ne fut ni bien profonde ni bien éclairée, elle n'en fut que plus vive.

Altan-Chaghan envoya, bientôt après sa conversion, une ambassade à la bienheureuse incarnation du Bôdhisattva-Avalokitêçvara, pour le prier de l'honorer d'une visite. Rien n'était plus naturel que cette invitation adressée au dalaï-lama. Les princes mongols devaient regarder la présence du chef de la religion qu'ils venaient d'embrasser, comme une bénédiction pour leur pays; peut-être aussi comptaient-ils, non sans quelque apparence de raison, qu'elle relèverait encore leur importance dans le Pays des herbes, et qu'elle leur donnerait une certaine prépondérance sur les chefs des autres tribus. L'histoire religieuse ne considère pas les événements à ce point de vue vulgaire. La résolution d'Altan-Chaghan fut, selon la légende, le résultat d'un miracle.

Ce prince souffrait de la goutte. Ses chamanes lui conseillèrent de faire éventrer un homme[1] et de plonger les pieds dans ses entrailles encore chaudes, opération qu'il fallait renouveler le soir de chaque pleine lune jusqu'à sa complète guérison. Mais la première fois qu'il

[1] Sanang-Setsen a adouci la légende en substituant des chevaux à des hommes.

exécuta cette ordonnance, une figure blanche descendit devant lui du haut des airs et lui reprocha amèrement le péché qu'il venait de commettre en enlevant la vie à une créature humaine. Il fit part de cette vision aux lamas. A la description qu'il leur donna de la figure qui lui avait apparu, ceux-ci reconnurent aussitôt le miséricordieux Bôdhisattva, incarné dans le dalaï-lama. Ce fut alors qu'Altan-Chaghan invita le pontife de Lhassa à se rendre auprès de lui [1].

Sod-Nam-Dschamtso, la seconde des incarnations régulières du Bôdhisattva-Avalokitêçvara, depuis la réforme de Tsong-Kha-pa, se rendit aux vœux du prince mongol. Il arriva en 1578 dans le Pays des herbes. Son voyage fut marqué par une multitude de miracles dont le principal fut le bannissement éternel des esprits, anciens dieux nationaux de la Mongolie. Le dalaï-lama se montra aux Mongols sous les traits du glorieux Bôdhisattva, avec quatre bras, dont deux étaient croisés sur sa poitrine et étaient, selon l'expression de M. Kœppen, l'œuvre de son tailleur [2]. Mais il n'était pas besoin de prodiges bien raffinés pour jeter dans la stupéfaction les naïfs habitants du Pays des herbes; ils furent frappés d'admiration, à la vue de ce personnage extraordinaire.

Parmi une foule de communications étonnantes que le prince spirituel de Lhassa fit à Altan-Chaghan, il lui révéla qu'ils s'étaient déjà rencontrés plusieurs fois dans des existences antérieures, l'un comme puissance spirituelle et l'autre comme puissance temporelle, et qu'ils avaient toujours vécu jusqu'à ce moment dans un parfait accord, agissant en commun pour répandre et raffermir la foi [3]. Il lui apprit entre autres que, trois cents ans auparavant, le prince mongol était le grand Choubilaï, tandis qu'il avait été lui-même Mati-Dhvâdscha, le neveu de Sa-kya-Pandita. A cette importante révélation il ajouta qu'il avait alors, en qualité de grand lama du couvent de Sa-kya, reçu de l'empereur, aujourd'hui vivant de nouveau dans la personne d'Altan-Chaghan, un sceau d'or et un diplôme jaune qui lui conférait la suprématie spirituelle dans l'église lamaïque [4]. Le prince mongol, qui se prêta, à ce qu'il paraît, avec la plus grande complaisance à cette comédie, ne pouvait faire autrement que de renouveler le don qu'il avait fait autrefois au grand lama de Sa-kya, et de reconnaître les priviléges qu'il lui avait conférés dans une existence antérieure. En conséquence, il lui donna

[1] Kœppen, t. II, p. 135 et 136.
[2] Kœppen, t. II, p. 137.
[3] W. Schott, *ibid.*, p. 35.
[4] Kœppen, *ibid.*, t. II, p. 137.

le titre de wadschradhara-dalaï-lama [1], et en retour, celui-ci lui conféra le nom glorieux de Tschakravartin [2].

Pour célébrer cet heureux événement, il y eut une grande réunion des tribus mongoles. Choutouktai-Setsen leur adressa une brillante allocution, que l'historien mongol Sanang-Setsen rapporte au long, en l'embellissant sans doute à sa manière. Après leur avoir exposé que, par un effet de la bénédiction céleste, les Mongols avaient le bonheur de contempler en ce moment le puissant Chaghan et le vénérable grand lama, semblables à la lune et au soleil, quand ces deux astres se montrent ensemble dans l'azur des cieux [3], il leur rappela qu'autrefois les liens de la plus étroite amitié avaient uni Godan et Sa-kya-Pandita, Choubilai et Mati-Dhvâdscha; que pendant tout le temps que les princes mongols et leurs fidèles tribus avaient été attachés à la bonne doctrine, ils avaient été les vainqueurs et les maîtres du monde; mais que du moment que le dernier des empereurs de la dynastie des Yuen eut rompu avec le grand lama, leur puissance avait diminué dans la même proportion que leur foi, et que leur prospérité n'avait pas survécu à leur fidélité religieuse; il leur annonça ensuite que les choses allaient changer; que la bonne harmonie qui venait de renaître entre les habitants du Pays des herbes et le chef de la bonne doctrine, était le présage certain d'une nouvelle ère de prospérité. Si, pleins de confiance dans le Chaghan et dans le grand lama, leur dit-il en finissant, nous marchons de nouveau dans le sentier que nous ont préparé nos aïeux, tout tournera bien pour nous [4].

Pour veiller au progrès de la foi parmi les Mongols, le dalaï-lama, avant de retourner à Lhassa, institua au milieu d'eux un patriarche particulier. Ce nouveau choutouktou fut déclaré une incarnation du Bôdhisattva-Mândschouçri [5]. Il s'établit à Koukou-khotoun (la ville

[1] *Wadschradhara* signifie, Celui qui porte le sceptre.

[2] *Tschakravartin*, c'est-à-dire Celui qui met en mouvement les mille roues d'or (de la loi). Kœppen, *ibid.*, t. I, p. 434; t. II, p. 72 et 139. C'est par ce titre qu'on désigne, en style bouddhique, les princes qui ont bien mérité de la religion et de l'Église. La légende lamaïque ne l'accorde qu'a trois rois tibétains, savoir: à Srong-Tsan-Gam-po, à un de ses petits-fils et à Khri-Srong-Tan-Gam-po. Kœppen, *ibid.*, t. II, p. 72 et 73. W. Schott, *ibid.*, p. 35.

[3] Il est bien entendu, du moins dans l'esprit de Sanang-Setsen, et peut-être était-ce dans le sens contraire que le prenait le prince mongol, que le dalaï-lama est le soleil, et qu'Altan-chaghan est la lune. Il est assez étrange que cette comparaison soit précisément celle dont se servait Grégoire VII pour indiquer les rapports du pouvoir spirituel et du pouvoir laïque.

[4] Kœppen, t. II, p. 137 et 138. W. Schott, *ibid.*, p. 35.

[5] W. Schott, *ibid.*, p. 36.

bleue), où ses successeurs résident encore[1]. Mais depuis 1604 il n'a plus que le second rang dans le clergé mongol[2].

Altan-Chaghan mourut en 1583. Il paraît que le lamaïsme n'était pas encore bien assis dans la Mongolie. En effet, à la mort du vieux Chaghan, protecteur du culte nouvellement restauré, il y eut un mouvement parmi les princes et les grands contre le bouddhisme, dont ils s'étaient sans doute exagéré la puissance, et qu'ils avaient cru capable de les exempter de tous les maux et même de la mort. « A quoi est bonne cette religion, disaient-ils, si elle n'a pu sauver le Chaghan? Ces lamas sont des fourbes; il faut nous en débarrasser. » Sanang-Setsen, toujours grand défenseur du lamaïsme, raconte que le choutouktou de Koukou-khothoun apaisa les mécontents, en rappelant le vieux Chaghan à l'existence, et en l'y maintenant encore pendant un an. Il est probable cependant que l'habileté et la prudence du dalaï-lama, qui se hâta d'accourir dans la Mongolie, contribuèrent plus que ce miracle apocryphe au triomphe de la bonne doctrine.

Le lamaïsme n'a jamais eu de chef plus éminent que Sod-Nams-Dschamtso. Il avait vu, dès le premier moment, d'un coup d'œil rapide et sûr, quels immenses services l'Église lamaïque pouvait attendre de la conversion des Mongols. Ces hommes grossiers, mais simples et naïfs, pouvaient devenir, entre les mains des prêtres, des instruments d'autant plus utiles qu'ils étaient plus faciles à manier. Ils composaient une force imposante qui, une fois acquise au dalaï-lama, pouvait être opposée, avec le plus grand avantage, à l'influence croissante que les chefs de l'Empire du milieu prétendaient exercer sur les affaires civiles et religieuses du Tibet. Il n'avait pas échappé à Sod-Nams-Dschamtso que la protection que la Chine accordait à l'Église lamaïque, offrait un danger d'autant plus redoutable qu'elle n'avait pas d'autre mobile que des raisons politiques, et que l'esprit pratique et foncièrement incrédule des Chinois les mettrait toujours au-dessus des manœuvres ecclésiastiques, et les laisserait inaccessibles aux entraînements religieux. S'assurer la protection désintéressée des Mongols pour se débarrasser, si les circonstances le permettaient, du protectorat dangereux du Céleste-Empire, ou du moins pour le maintenir dans des limites restreintes, c'était une entreprise de haute politique que l'habile dalaï-lama conduisit avec le plus brillant succès. On peut dire que ce coup

[1] Koukou-Kothoun, quoique déchu de son antique splendeur, est encore une place de commerce importante et un des grands centres du lamaïsme. Il y a cinq couvents qui renferment ensemble dix mille lamas. Kœppen, t. II, p. 381.

[2] Kœppen, t. II, p. 140, 380 et 381.

de maître a sauvé le lamaïsme. Il n'aurait pas peut-être disparu entièrement devant les envahissements du gouvernement de Pékin dans le Tibet; mais il aurait perdu la plus grande partie de son prestige, si les empereurs chinois ne s'étaient crus dans la nécessité de le ménager, d'abord pour ne pas s'attirer sur les bras les hordes mongoles qui étaient à la dévotion des lamas, et plus tard, quand ils les eurent soumises, pour les maintenir plus facilement sous leur autorité. Ainsi servis par un heureux concours de circonstances, les pontifes de la religion lamaïque, après s'être emparés de l'autorité suprême avec l'aide des empereurs chinois, au moment où ceux-ci étaient dévoués au bouddhisme, trouvèrent le moyen de la conserver, quand les chefs de l'Empire du milieu, devenus indifférents à cette forme religieuse, n'avaient plus de motif pour la favoriser, en leur opposant la masse compacte et puissante des Mongols complétement dévoués au lamaïsme et à ses chefs.

Cette dernière combinaison est certainement l'œuvre de Sod-Nam-Dschamtso. On a vu avec quelle habileté, après qu'un heureux hasard eut ouvert de nouveau la Mongolie au lamaïsme, il avait exploité à son profit les vues ambitieuses d'Altan-chaghan et de son neveu Choutouktai-setsen, et la vanité nationale des Mongols, et avec quel empressement il était accouru dans la Mongolie quand, à la mort du vieux Chaghan, la cause de la bonne doctrine fut un moment sérieusement compromise. Tous les dangers écartés, il restait à en prévenir le retour dans l'avenir et à attacher les habitants du Pays des herbes au lamaïsme par des liens impérissables. Le génie souple et fécond du dalaï-lama sut y pourvoir. Il annonça que sa prochaine incarnation aurait lieu parmi eux. Et, en effet, après sa mort, et probablement d'après les instructions qu'il avait données aux principaux choutouktous de Lhassa, on reconnut tous les signes de l'incarnation du bodhisattva Avalokitêçvara dans un enfant que venait de mettre au monde la princesse Dara-chatoun, femme d'un petit-fils d'Altan-chaghan. Un arrière-petit-fils du célèbre prince de la tribu de Tumed devint ainsi le chef spirituel du lamaïsme en 1589, sous le nom de Jon-Tan-Dschamtso. Par cet événement habilement préparé par Sod-Nam-Dschamtso, la famille d'un des plus puissants khans de la Mongolie, et avec elle la plus grande partie des Mongols, se trouvèrent liés aux intérêts du pontife de Lhassa[1].

Jon-Tan-Dschamtso resta dans la Mongolie jusqu'à l'âge de quatorze

[1] Kœppen, t. II, p. 141 et 142.

ans. Il fut alors (1602) conduit à Lhassa pour prendre possession du siége pontifical. Les Mongols le virent avec regret s'éloigner de leur pays. Pour les consoler, il leur donna deux ans après (1604) un patriarche qui fut son vicaire en Mongolie. Le premier qui remplit ces fonctions élevées fut Sam-pa-Dschamtso (la mer des pensées); il habita d'abord au milieu des Khalkhas, vivant comme eux sous la tente et les suivant dans les campements; mais quelque temps après, il fixa sa résidence dans le couvent de Kouren, bâti sur la rive droite de la Toula, en face de la ville d'Ourga[1], qui s'élève sur la rive opposée, et qui est la capitale des Mongols Khalkhas. Il n'en continua pas moins de vivre avec ses disciples, sous la tente, à la manière du reste de sa nation. Les Mongols le désignent sous le nom de Maïdari-choutouktou, parce qu'il est censé l'incarnation du Bouddha Maïdari[2], ou encore sous celui de Gheghen-choutouktou (le grand choutouktou.) Par suite de la création de ce vicariat, le choutouktou du Koukou-khotoun que Sod-Nam-Dschamtso avait établi sur l'église lamaïque du Pays des herbes, pendant son premier voyage dans la Mongolie, descendit d'un degré dans la hiérarchie ecclésiastique et céda le pas au patriarche de Kouren; celui-ci est du reste, après le dalaï-lama et le pan-tschen-lama, le personnage le plus considérable du lamaïsme; les Mongols ont pour lui la plus profonde vénération[3]; le couvent qu'il habite possède des richesses immenses : on prétend que trente mille familles sont ses tributaires.

Ajoutons enfin que, de tous les hauts dignitaires de l'Église lamaïque, le grand choutouktou de la Mongolie est celui sur lequel on a recueilli les documents les plus étendus et les plus certains, par cette raison que sa résidence se trouve sur la route des caravanes de Kiatcha à Pékin, et qu'il a dû à cette circonstance la visite d'un grand nombre de voyageurs européens[4].

Depuis la conversion d'Altan-chaghan et de Choutouktai-setsen à la loi bouddhique, la Mongolie est devenue, selon l'expression de M. Kœppen, le paradis des lamas. Les couvents y sont en si grand nombre, qu'on a prétendu que les religieux forment le tiers de la population mongole[5]. Ce qui est certain, c'est que nulle autre part,

[1] Ourga est aujourd'hui la résidence du van (vice-roi).

[2] Maïdari est le nom mongol de Maitreya : le Bouddha de l'avenir, le Messie des bouddhistes. Kœppen, t. II, p. 377, note 2.

[3] Pallas, *Neue Nordlische Beiträge*, t. II, p. 118.

[4] Kœppen, t. II, p. 142, 143, 376-380. Bell, *Journey throug Russia, Tartary and China*, p. 465. Timkowski, t. I, p. 107-116.

[5] Kœppen, t. II, p. 376.

pas même dans le Tibet, le dalaï-lama n'a de plus fervents adorateurs et des serviteurs plus désintéressés. Le tibétain est devenu la langue ecclésiastique; il est employé dans les prières et dans les offices, comme l'arabe chez les musulmans et le latin dans l'Église catholique.

Il ne tarda pas à se présenter une circonstance qui donna occasion aux Mongols de prouver leur dévouement au dalaï-lama. Une partie du Tibet, à l'ouest de Lhassa, était restée indépendante des chefs de l'Église lamaïque. Au commencement du dix-septième siècle, elle avait pour chef un khan du nom de Tsan-pa; le missionnaire portugais d'Andrada, qui se trouvait en 1624 à la cour de ce prince, assure qu'il était un zélé protecteur de la loi chrétienne, et qu'il montrait une grande disposition à l'embrasser[1]. On sait comment il faut traduire ces assertions des missionnaires sur les penchants au christianisme des princes de la race jaune. Tsan-pa crut pouvoir tirer quelque utilité des connaissances du P. d'Andrada, il l'accueillit avec une faveur marquée; le missionnaire prit ses politesses intéressées pour un gage certain de ses sentiments religieux. Le khan tibétain était de l'école chinoise : la religion n'était pour lui qu'un moyen de domination, mais il détestait les lamas et avait formé le plan de s'emparer du Tibet tout entier, de régner à leur place, et de les réduire à n'être que ses dociles instruments. Il ne faisait pas un mystère de ses projets ambitieux, et à peu près à l'époque où le P. d'Andrada était à Caparanga, résidence de ce khan, il prenait ses mesures pour les mettre bientôt à exécution.

En d'autres temps, le dalaï-lama se serait peu ému des menaces de Tsan-pa. Le chef de la plus puissante tribu de Mongols du Koukou-noor (lac bleu), Gouschi-khan, était disposé à prendre sa défense; mais de graves événements venaient de s'accomplir dans l'Empire du milieu. Une famille de Tartares-mandchous, qui ne possédait au quatorzième siècle que quelques misérables bourgades, et ne commandait qu'à quelques bandes de pillards, avait envahi la Chine, s'en était emparée avec l'aide de plusieurs tribus mandchoues, et son chef, Thaï-tsoung[2], avait pris le titre d'empereur (1634). De quel œil verrait-il une collision entre Gouschi-khan et Tsan-pa? de quel côté inclinerait sa politique? quelles étaient ses intentions à l'égard des lamas? Il importait de s'en assurer avant de prévenir les projets ambitieux du khan tibétain. Il fallait avant tout essayer de le rendre favorable à la

[1] L'abbé Grosier, *la Chine*, t. II, p. 63.
[2] Né en 1559 et mort en 1643.

cause des lamas. Les chefs de l'Église lamaïque se hâtèrent, dès qu'ils le virent solidement établi sur le trône de l'Empire du milieu, de lui envoyer une ambassade. Les délégués du dalaï-lama apportaient à Thaï-tsoung, non pas seulement des présents, mais encore la bénédiction des princes spirituels du Tibet, qui le saluaient du titre de Mandschouçri-ta-houang (grand dominateur)[1]. L'ambassade fut très-bien reçue, et quand, huit mois après, elle retourna au Pays de la neige, elle fut accompagnée d'envoyés impériaux qui apportaient au dalaï-lama, de la part de l'empereur, le titre de vadschradhara-bôdhisattva. En même temps, Gouschi-khan reçut l'ordre de prendre la défense du « peuple qui suit la doctrine du Bouddha », et il fut signifié à Tsan-pa de se garder de lui faire du mal.

Le khan des Khochotes entra alors dans le Tibet à la tête de ses Mongols, attaqua Tsan-pa, et remporta une victoire décisive. Le khan tibétain, fait prisonnier, fut mis à mort, et son pays se soumit au dalaï-lama qui, dès ce moment, exerça dans tout le Pays de la neige une autorité désormais incontestée. Le prince mongol n'avait pris les armes que par dévouement pour la cause de la religion ; bien loin de vouloir retirer quelque avantage pour lui et pour les siens du service qu'il venait de rendre au chef de l'Église, il prit la résolution de rester auprès de lui pour continuer à le protéger, et il s'établit avec sa tribu dans le voisinage de Lhassa. Ses fils suivirent son exemple; l'on verra plus loin que leur aide ne fut pas inutile à l'autorité spirituelle du dalaï-lama, dont ils restèrent pendant longtemps les seuls défenseurs désintéressés.

Jusqu'à ce moment tout avait tourné à l'avantage du pontife de Lhassa. Son autorité avait grandi peu à peu par une suite d'intrigues habilement conduites; nous allons maintenant assister à sa décadence.

VII.

La ruine de la puissance temporelle du dalaï-lama a été l'œuvre de la politique chinoise. Le pontife suprême du lamaïsme est encore aujourd'hui dans son couvent de Potala; les fidèles accourent toujours en foule de tous les points du Tibet, du fond des steppes de la Mongolie,

[1] Les lamas partent de là pour regarder Thaï-tsoung et ses descendants comme les choubilghans du Bôdhisattva Mandschouçri. Schmidt fait dériver de ce titre, avec peu de vraisemblance, ce nous semble, le nom de Mandchoux, que Klaproth rapporte au contraire au chinois. Gorski, *Arbeiten der russischen Missionen*, t. I, p. 380.

parfois même des bords du lac Baïkal, pour se prosterner devant lui, l'adorer et recevoir sa bénédiction; il est resté pour sa nombreuse Église le bouddha vivant; mais il n'est plus, depuis bientôt un siècle, qu'un dieu de parade, devant lequel on fait fumer l'encens, mais auquel il n'est pas permis d'avoir une volonté. Les délégués de l'empereur de la Chine ont seuls le pouvoir en main; le dalaï-lama règne, si l'on veut, mais les mandarins chinois gouvernent.

Comment a-t-il été dépouillé de son autorité temporelle par son protecteur chinois? c'est ce que nous avons maintenant à faire connaître. Il faut rendre cette justice à la sagacité des chefs de l'Église lamaïque, que, depuis les derniers temps de la dynastie des Yuen, ils n'avaient cessé d'être pleins de défiance de la politique de la cour de Pékin à leur égard. Ils avaient compris qu'ils avaient tout à craindre des tendances pratiques et utilitaires de l'esprit chinois, au fond infiniment peu religieux. On a déjà vu que c'est sous l'impression de ce sentiment qu'ils avaient travaillé avec une si vive ardeur à la conversion des Mongols au bouddhisme, dans le but d'opposer la puissance de ces peuplades crédules et naïves, comme un utile contre-poids, à l'influence dangereuse des légers et sceptiques habitants de l'Empire du milieu.

L'avénement de la dynastie mandchoue au trône de la Chine leur parut un coup du ciel. Ils se flattèrent que les Mandchoux, hommes grossiers et simples, ne seraient pas plus difficiles à soumettre à leur autorité spirituelle que ne l'avaient été les Mongols, et ils conçurent l'espoir de voir, sous la dynastie des Zin, renaître les jours heureux de Choubilaï et de ses faibles successeurs. Mais il fallait avant tout s'emparer de leurs esprits, pour les empêcher de se laisser infecter par le venin de l'incrédulité chinoise.

Nous avons déjà dit avec quel empressement ils avaient salué l'avénement de la nouvelle dynastie. Ils firent mieux encore en 1643, quand Schoung-tschi succéda à Thaï-tsoung. Le dalaï-lama et le pantschen-lama se hâtèrent de désavouer la dynastie des Ming, dont en ce moment un représentant faisait un dernier et malheureux effort pour ressaisir la couronne. Ils renvoyèrent à Schoung-tschi les sceaux et le diplôme qu'ils avaient reçus peu de temps auparavant de la dynastie déchue, et ils le reconnurent pour le chef légitime de l'Empire du milieu.

Leurs vœux semblèrent un moment sur le point de se réaliser. Schoung-tschi se déclara leur protecteur décidé, et c'étaient, non des raisons politiques, mais ses convictions religieuses qui le poussaient à

favoriser le lamaïsme; il était lui-même un fervent adorateur du Bouddha, et toute sa famille, sa mère et son épouse favorite entre autres, partageaient ses sentiments religieux et réchauffaient sans cesse son zèle. En 1651, il invita le dalaï-lama et le pan-tschen-lama à lui rendre visite à Pékin; celui-ci s'excusa sur son grand âge; mais le prince spirituel de Lhassa, Navang-Lobsang, entreprit ce long et difficile voyage, et passa un hiver à la cour de l'empereur, qui le combla d'honneurs, de présents et de témoignages de respect et d'affection. Ce n'est pas tout encore : malgré son attachement pour le jésuite Adam Schall, dont les connaissances lui avaient été plus d'une fois utiles, et auquel il avait permis, un an avant l'arrivée du dalaï-lama à Pékin, de construire une église catholique dans la capitale même de l'empire, il fonda dans toute la Chine un grand nombre de temples et de couvents bouddhiques; dans les derniers temps de sa vie il fit prendre le bonnet jaune à ses courtisans, à ses eunuques et à ses femmes, et il finit lui-même par se faire tonsurer et par revêtir l'habit religieux[1].

Les choses changèrent de face avec son successeur. Kang-hi[2] n'avait que trois ans quand Schoung-tschi, son père, mourut; cette circonstance enleva son éducation à l'influence des bonzes, qui avaient été tout-puissants pendant le règne du dernier empereur. Kang-hi passe, et à juste raison, pour le plus grand monarque de la Chine dans les temps modernes. Tel est le jugement qu'en portent, et les missionnaires jésuites, qui le comparent à Louis XIV, et M. Kœppen, qui le met sur la même ligne que Frédéric le Grand[3]. Tout en restant un véritable Mandchou par ses goûts militaires, et en général dans sa manière de vivre, il eut le caractère pratique des Chinois, et partagea leurs vues utilitaires en politique et en religion; mais il sut donner une certaine élévation à cette philosophie du sens commun qui paraît constituer le fond du génie des habitans du Céleste-Empire, par les rapports qu'il entretint constamment avec les Européens, dont il était avide de connaître les arts et les sciences.

Un homme d'une si grande indépendance d'esprit ne pouvait manquer de s'apercevoir des vices du gouvernement ecclésiastique de Lhassa, et de juger sévèrement les déplorables effets de l'influence sacerdotale dans le Tibet et dans la Mongolie. La politique lui fit

[1] Kœppen, t. II, p. 168 et 169. Huc, *le Christianisme en Chine*, t. II, p. 441.
[2] Kang-hi n'est qu'un surnom destiné à marquer la prospérité de son règne. Son nom était Ching-tson-jin-houang-ti.
[3] Kœppen, t. II, p. 169 et 170.

cependant une loi de ménager les lamas, pour maintenir son action parmi les Mongols et les Tibétains; mais il travailla avec une infatigable persistance à réduire leur influence, et à la renfermer dans l'administration des choses purement spirituelles. Les événements qui, pendant presque toute la durée de son règne, agitèrent le Pays de la neige et le Pays des herbes, événements que les vues ambitieuses des chefs tibétains et des khans mongols provoquèrent, et qu'il ne fût en son pouvoir ni de prévenir ni d'arrêter, secondèrent merveilleusement ses vues, et lui donnèrent l'occasion de réaliser ses projets plus promptement qu'il n'aurait espéré. Il put, avant de mourir, voir la puissance ecclésiastique dépouillée de son pouvoir temporel, et l'histoire doit lui rendre ce témoignage qu'il accomplit ce grand changement, non-seulement sans violence, mais encore avec la plus admirable modération.

Nous allons faire passer sous les yeux du lecteur les phases principales de cette mémorable révolution.

Le premier dalaï-lama, d'après Deguigues et Grosier[1], le second, d'après M. Kœppen[2], avait séparé l'administration du temporel de celle du spirituel. Tandis que les choutouktous restaient à la tête des affaires ecclésiastiques, le soin des affaires temporelles fut confié à un premier ministre désigné sous le nom de tipa[3]. Les dalaï-lama maintinrent constamment cette organisation, sans se douter qu'elle était une menace continuelle à leur autorité souveraine. Il ne pouvait se faire, en effet, qu'un tipa entreprenant ne conçût une fois ou une autre le dessein de se servir de la puissance qui lui était déléguée pour mettre au second rang le pouvoir spirituel. Une circonstance pouvait rassurer les dalaï-lamas contre ce danger; c'est que chacun d'eux conférait le titre de gouverneur temporel à un de ses plus proches parents. Mais rien ne garantissait qu'à la mort d'un prince spirituel, son tipa serait toujours disposé, soit à servir avec la même fidélité son successeur, soit à céder ses fonctions sans résistance, si le nouveau dalaï-lama les lui enlevait.

Ce danger ne tarda pas à éclater. Navang-Lobsang, le cinquième des dalaï-lamas, n'avait pas pris en main la direction des affaires depuis longtemps, que le tipa se révolta contre lui. Cependant la rébellion fut promptement étouffée, sans doute par les armes des Khochotes, qui, depuis le khan Gouschi, étaient établis non loin de Lhassa; et le dalaï-lama, pour prévenir le retour de semblables événements, conféra le titre de tipa à Sangdsche-Dschamtso, qui était, à ce qu'on assure,

[1] Deguigues, *Hist. génér. des Huns*, t. V, p. 207. Grosier, *la Chine*, t. I, p. 270.
[2] Kœppen, t. II, p. 133 et 134.
[3] Tipa ou dépa signifie gouverneur, directeur.

son fils naturel. Sa confiance ne fut pas trompée; tout alla bien pendant sa vie; mais, à sa mort, le tipa ne put résister à l'attrait de conserver le pouvoir.

Sangdsche-Dchamtso était un homme d'un grand savoir. Son nom est resté célèbre dans la littérature de son pays. Il écrivit plusieurs ouvrages encore hautement estimés dans le Tibet et dans la Mongolie, sur la médecine, l'astronomie et la chronologie[1]. Son ambition était encore plus grande que sa science. Placé au second rang, il aspirait à monter au premier, et il n'attendait que la mort du dalaï-lama pour mettre à exécution ses projets ambitieux. En attendant, il cherchait à se concilier l'estime et l'affection des lamas, et il affectait un grand dévouement à leurs intérêts et une profonde haine pour l'empereur de la Chine, qui n'était pas un homme selon le cœur des religieux, et dont l'incrédulité bien connue leur était à charge.

On prétend que le tipa ne fut pas étranger à la révolte du vieux général chinois Ou-san-kouei, dans les provinces méridionales de l'Empire du milieu, révolte qu'il eut l'habileté de faire soutenir dans le Nord par une attaque des Mongols qui, sous la conduite du khan Satschar, descendant de Gengiskhan et de Choubilaï, tentèrent une attaque contre la Chine. Surpris par la rapidité de Khang-hi, les Mongols furent battus, leur prince fait prisonnier, et la révolte dans l'intérieur du Céleste-Empire s'éteignit à la mort d'Ou-san-kouei (1679). L'empereur de la Chine ne douta pas que le tipa et les lamas n'eussent trempé dans tous ces événements, et dès ce moment il se crut obligé de surveiller plus attentivement les intrigues dont la cour de Lhassa était le centre.

En 1682, le dalaï-lama Navang-Lobsang-Dschamtso quitta son enveloppe terrestre. Au lieu de rechercher aussitôt l'enfant dans lequel il s'était incarné de nouveau, le tipa, d'accord avec les choutouktous de Lhassa, tint sa mort secrète et annonça que le bouddha vivant s'était retiré au fond de son palais pour se plonger dans la contemplation. Il n'y avait là rien d'extraordinaire pour les fidèles de l'Église lamaïque. La légende parle d'une foule d'arhats et de bôdhisattvas qui avaient passé des années entières, et même des siècles, dans le ravissement, sans avoir conscience d'eux-mêmes. Pendant ces longues méditations des choses divines, le tipa et ses complices pouvaient donc être certains que personne ne voudrait avoir accès auprès du dalaï-lama, de peur de le distraire de sa pieuse extase, et qu'ainsi leur mensonge ne

[1] Csoma donne les titres de ses ouvrages dans *Tibet. grammat.*, p. 181 et 191.

courait aucun risque d'être démenti. Et, comme ils pouvaient prolonger autant qu'ils le jugeraient convenable le ravissement du bouddha vivant, ils avaient tout le temps de mûrir leur plan, d'en préparer le succès de longue main, et d'attendre avec patience une occasion favorable pour son exécution.

Ce plan avait pour effet immédiat de laisser indéfiniment le pouvoir entre les mains du tipa, qui pouvait espérer, si les circonstances le permettaient, de relever à son profit le trône du Tibet. Les choutouktous l'avaient adopté, soit que, séduits par la science et la piété de Sangdsche-Dschamtso, ils n'eussent pu résister à son influence, soit que, ne pouvant aspirer au rang suprême, ils eussent rêvé le rétablissement de l'ancienne organisation aristocratique de l'Église lamaïque, organisation qui leur aurait assuré une part plus large d'indépendance et d'autorité individuelle que ne leur en laissait le régime monarchique prédominant depuis Mati-Dvâdscha. L'un d'entre eux, et c'était, selon toutes les vraisemblances, le plus influent, espérait bien recueillir d'autres avantages. Nous voulons parler de Galdan, petit-fils de Kharou-khoula qui avait, par ses armes, rendu l'indépendance aux Mongols orientaux, et qui avait introduit parmi eux le bouddhisme. Ce prince, qui n'était que le troisième fils du successeur de Kharoukhoula, s'était consacré à l'état ecclésiastique et était venu étudier à Lhassa. Sa haute naissance l'avait fait distinguer des autres religieux; le dalaï-lama l'avait revêtu de la dignité de choutouktou, et l'avait retenu auprès de sa personne. Ambitieux, fourbe, entreprenant, fertile en ressources, sans scrupule et sans conscience, il nourrissait sous l'habit religieux les plus hautes espérances; il dut accepter avec joie les projets du tipa, qui croyait se servir de lui comme d'un utile auxiliaire, et qui n'était peut-être qu'un aveugle instrument entre ses mains.

Le complot venait à peine de se nouer que la mort de ses deux frères aînés appela Galdan à la tête des Mongols orientaux, pendant la minorité de ses neveux. Il put aussitôt travailler à la réalisation de ses projets ambitieux. Ses vues étaient dignes d'un grand génie. Il avait conçu le dessein de réunir tous les Mongols sous ses drapeaux, de les conduire ensuite à la conquête du Céleste-Empire, et de faire revivre pour sa race les beaux jours de Choubilaï et de ses successeurs. La fortune lui fut longtemps favorable; il soumit la plus grande partie de la Mongolie, et pendant vingt ans il tint la Chine en échec. Mais enfin, battu et réduit à la dernière extrémité, il mourut subitement, empoisonné, à ce qu'on assure, au moment où il se croyait en état de tenter

de nouveau le sort des armes avec quelques milliers d'hommes qu'il était parvenu à réunir autour de lui.

Pendant ces longs démêlés, Kang-hi avait essayé plus d'une fois de faire intervenir le prince spirituel de Lhassa pour rétablir la bonne harmonie entre la Chine et ses dangereux voisins. Il n'avait reçu que des réponses évasives, et il était resté convaincu que les entreprises de Galdan étaient favorisées sous main par les lamas. Des bonzes qu'il avait envoyés à Lhassa pour se renseigner sur les dispositions du dalaï-lama à son égard, n'avaient pas été admis à s'entretenir avec le prince de l'Église; on les avait seulement introduits dans une grande chambre, au fond de laquelle était le dalaï-lama ou, pour mieux dire, un homme qui remplissait son rôle, plongé dans la contemplation; l'encens qu'on brûlait et les cierges allumés produisaient une si épaisse fumée, qu'ils n'avaient pas même pu distinguer les traits du Bouddha vivant.

Kang-hi, qui croyait peu à l'extase et encore moins à la bonne foi des lamas, commençait à se douter de la comédie qui se jouait à Lhassa. En 1694, il avait reçu un message de la cour du souverain pontife, qui lui annonçait que le dalaï-lama, à cause de son grand âge, avait délégué au tipa l'administration de toutes les affaires. Il s'était empressé de donner au représentant du père spirituel le titre de roi du Tibet; mais en même temps il avait fait partir pour Lhassa des affidés chargés de voir ce qui s'y passait et de s'assurer, entre autres, si le dalaï-lama était encore en vie. Cette mission ne fut pas plus heureuse que la précédente.

Kang-hi se tourna alors vers le pan-tschen-lama, et l'invita à se rendre à Pékin. Celui-ci se disposait à partir; les menaces du tipa le retinrent[1]. Enfin tous les doutes de l'empereur de la Chine furent dissipés; des Mongols et des Tibétains, faits prisonniers à la bataille de Tschao-modo, lui donnèrent des renseignements assez précis sur ce qui se passait à Lhassa. Il parla aussitôt au tipa sur un autre ton.

Du moment que cette longue intrigue fut dévoilée, le tipa se trouva à la merci de l'empereur. Celui-ci n'abusa pas cependant de sa victoire. Il le laissa à la tête de l'administration dans le Tibet, et reconnut le nouveau dalaï-lama, qui était cependant une créature du tipa. Malheureusement ce nouveau bouddha vivant, jeune homme de quinze ou seize ans, était d'une nature vicieuse; il se livra à une débauche effrénée. Ni les conseils de Kang-hi, ni les représentations du tipa, ni les

[1] Amiot, *Mémoires concernant les Chinois*, t. XIV, p. 133.

instances du khan des Khochotes ne purent le ramener à de meilleurs sentiments. Il s'éleva de toutes les parties du Pays de la neige un cri unanime contre ses déportements. Des doutes se répandirent sur ses droits au siége pontifical; on fit remarquer qu'il était issu d'une famille de la religion rouge, et qu'il ne pouvait être par conséquent l'incarnation nouvelle du dernier bouddha vivant.

Sur la proposition de Kang-hi et des khans mongols, on convoqua un concile de lamas et de tschoï-tschongs (les lamas devins dont il a déjà été question), pour décider si le nouveau dalaï-lama était réellement un choubilghan. Par égard sans doute pour le fait accompli, et pour ne pas jeter des soupçons dans l'esprit des fidèles sur la validité du mode de succession au trône pontifical, le concile décida que le nouveau dalaï-lama avait reçu en effet l'esprit du bôdhisattva, mais que cet esprit l'avait abandonné et que son âme humaine et pécheresse était rentrée dans son corps[1]. Le tipa le soutenait; on n'osa pas le déposer.

Il se trouva cependant un homme assez énergique pour s'élever contre le faux dalaï-lama. Ce fut Latsan-khan, descendant de Gouschi, et en ce moment le chef des Mongols Khochotes qui, depuis 1643, étaient établis à Dam, au nord-ouest de Lhassa[2]. Pendant tous les démêlés de Galdan et de Kang-hi, il était resté en bons rapports avec celui-ci, et n'avait pris aucune part aux intrigues du tipa et des choutouktous de la cour lamaïque. Le premier il avait protesté contre le dalaï-lama nouvellement intronisé; il prétendait, de plus, connaître lui-même la véritable incarnation du bôdhisattva. Il surprit le tipa dans la capitale, le fit mettre à mort et s'empara de son protégé. Arraché de ses mains par neuf mille lamas de Préboung, couvent situé à deux lieues à l'ouest de Lhassa; repris par le khan, qui fut obligé d'emporter le couvent d'assaut, le dalaï-lama fut conduit à Dam, où, malgré les protestations du devin en chef de Préboung, il fut décapité[3].

Ces singuliers événements se passaient en 1705 et 1706.

Il fallait une foi aussi robuste que celle des Tibétains et des Mongols pour que le lamaïsme pût résister à ces terribles épreuves. Il en sortit cependant aussi solide qu'auparavant. Un nouveau dalaï-lama fut désigné, à la suite d'un miracle; le jeune débauché qui avait été renversé du siége pontifical passa pour un martyr auprès des âmes pieuses, et

[1] Kœppen, t. II, p. 188 et 189.
[2] Kœppen, t. II, p. 151 et suiv.
[3] D'après une autre version, il aurait été envoyé en Chine, et serait mort en chemin d'une hydropisie.

Latsan-khan, le défenseur de la morale et de la religion, fut regardé comme un impie et un sacrilége. Kang-hi n'apprécia pas, toutefois, de ce point de vue, les événements qui venaient de s'accomplir. Il approuva la conduite du khan des Kochotes, et il resta de plus en plus convaincu que l'organisation actuelle du gouvernement du dalaï-lama serait constamment la source ou le prétexte de troubles sans fin dans la haute Asie. Il était urgent de porter remède à ce mal; le seul qui parût efficace à l'empereur de la Chine, était la séparation du temporel et du spirituel. De nouveaux événements, qui mirent bientôt en feu la Mongolie et le Tibet, hâtèrent le dénoûment et forcèrent Kang-hi de mettre ses projets à exécution.

Le dalaï-lama, qui venait d'être intronisé sous le nom de Navang-ji-sche-Dschamtso (l'Océan sage et savant), ne tarda pas à rencontrer des difficultés. Nommé sous l'influence de Latsan-khan, il eut pour adversaires toutes les créatures du tipa qui avait été dernièrement mis à mort. Il avait été choisi parmi les lamas de Scha-po-ki, un des couvents de Potala. Malgré les assurances des devins que l'esprit du dernier bouddha vivant était entré en lui, on trouva étrange que le chef spirituel qui venait de se dépouiller de son enveloppe terrestre, se fût incarné, non dans un enfant, comme c'était l'usage constant, mais dans un homme fait. Les devins avaient, il est vrai, prévu l'objection, et avaient voulu l'écarter par avance, en déclarant que c'était, non point l'âme du précédent dalaï-lama, mais son esprit qui était passé dans Navang-ji-sche-Dschamtso. C'était là une subtilité théologique devant laquelle les partis ne pouvaient pas désarmer. Bientôt le bruit se répandit que l'âme du dernier bouddha vivant s'était réellement manifestée dans un enfant depuis 1706, c'est-à-dire depuis la mort du pontife déposé par Latsan-khan. Cet enfant était le fils d'un lama de Préboung qui, après la prise de ce couvent par les Khochotes, s'était retiré à Lithang. La nature de ce choix montrait assez clairement qu'il était l'œuvre des ennemis du khan des Kochotes. Le jeune saint devint le drapeau du parti de l'ancien tipa, et le centre ou pour mieux dire le prétexte de nouvelles intrigues.

Latsan-khan voulut arrêter aussitôt le mouvement, en s'emparant de cet enfant. Mais, prévenu à temps, celui-ci se sauva auprès des princes du Koukou-noor, qui se prononcèrent en sa faveur, et demandèrent à l'empereur de la Chine de le confirmer dans la dignité de dalaï-lama. Kang-hi ne pouvait favoriser des manœuvres qui, sous le couvert de la religion, n'avaient pas d'autre but que de ruiner son influence dans le Tibet. Il fit enlever l'enfant du lama de Préboung et

l'enferma dans un couvent de Si-ning-fou. Les Mongols prirent alors les armes.

Le chef de ce mouvement était Tsakhan-Araptan, un de ces princes que leur oncle Galdan avait, pendant leur minorité, dépouillés du pouvoir. Il avait, à cette époque, cherché un refuge en Chine; mais depuis la mort de Galdan, il était rentré dans la Mongolie, s'était mis à la tête de sa tribu et avait considérablement agrandi ses États. Il était devenu le khan le plus puissant; en ce moment il pouvait mettre en bataille une armée de soixante mille hommes d'un courage éprouvé. D'après l'abbé Grosier, il aspirait à la domination absolue du Tibet, dont il se disait le seul légitime souverain. Il ne s'agissait pas seulement pour lui d'enlever ce pays à l'influence de la politique chinoise; il voulait dépouiller les lamas de toute autorité sur les peuples, prétendant que leur unique affaire était de s'occuper, dans l'enceinte de leurs monastères, du soin de réciter des prières et de célébrer les cérémonies religieuses[1]. Il paraît qu'il comptait sur de nombreux adhérents dans le Tibet. Une foule de circonstances se réunissent en effet pour nous faire croire qu'il s'était formé, dans le Pays de la neige et dans le Pays des herbes, un parti politique qui se proposait de substituer à l'autorité ecclésiastique un gouvernement dirigé par la noblesse. C'est sur ce parti que s'était appuyé le tipa Sangdsche-Dschamtso. Tsakhan-Araptan était maintenant à sa tête.

C'est de ce côté qu'était le danger le plus menaçant pour les lamas. Ils avaient bien moins à craindre de l'empereur de Chine qui, en leur enlevant l'administration du temporel, entendait ne pas toucher à leurs prérogatives ecclésiastiques et leur laisser encore une immense influence dans les affaires religieuses. Mais les lamas ne voyaient dans les Chinois que des incrédules et par conséquent des ennemis, tandis qu'ils avaient une confiance illimitée dans les Mongols, dont ils avaient jusqu'à ce moment exploité avec autant d'adresse que de bonheur la dévotion naïve. Tous leurs vœux étaient pour Tsakhan-Araptan. Les événements ne tardèrent pas à dissiper leurs illusions.

Il paraît que les projets ambitieux du khan mongol ne s'arrêtaient pas à la domination du Tibet. Comme son oncle Galdan, il espérait enlever à la dynastie mandchoue la couronne de l'Empire du milieu. Quelques nuages s'étaient déjà élevés entre lui et son ancien protecteur Kang-hi. Le refus de celui-ci de reconnaître le nouveau dalaï-lama lui sembla une occasion favorable pour rompre décidément avec

[1] L'abbé Grosier, *De la Chine,* t. II, p. 65 et 66.

lui. Il envahit aussitôt le Tibet, dans l'intention de conduire ensuite son armée victorieuse à la conquête de la Chine.

Le seul défenseur désintéressé de la religion lamaïque, le khan des Khochotes, périt en défendant le Pays de la neige contre les Mongols, et Tsakhan-Araptan, après avoir échoué à une première attaque contre Lhassa, s'empara de la ville, le 30 novembre 1717, par la trahison des lamas, assez aveugles encore pour saluer en ce prince ambitieux le sauveur de leur cause. Malheureusement la prudence lui fit défaut au moment même du triomphe. Il ne sut pas faire respecter la capitale religieuse de la haute Asie. Ses grossiers et féroces soldats firent main basse sur les richesses entassées dans les temples et, dans la fureur du pillage, massacrèrent sans pitié les religieux qui s'opposaient à la dévastation des lieux saints.

Il arriva de là qu'il ne resta pas d'autre parti aux lamas que de se jeter dans les bras de l'empereur de la Chine et d'implorer sa protection[1]. Trois ans après, Tsakhan-Araptan était chassé du Tibet, et cent mille Chinois occupaient Lhassa. Kang-hi pouvait parler en maître. Il faut lui rendre cette justice qu'il n'usa de la victoire qu'avec la plus grande modération. Après avoir fait monter sur le siége pontifical le jeune dalaï-lama[2] qu'il avait fait auparavant enfermer dans un couvent de Si-ning-fou, concession qui n'avait pas une grande importance, et qui avait l'avantage de donner une sorte de satisfaction aux vœux des Mongols, il se contenta de séparer le gouvernement temporel du gouvernement spirituel; celui-ci fut laissé entre les mains du bouddha vivant; celui-là fut confié à un vice-roi (van), assisté de cinq ministres qui formaient son conseil.

Les lamas essayèrent en vain, à plusieurs reprises, de rétablir l'ancien ordre de choses. En 1727, une révolte, dans laquelle le van fut surpris et massacré, n'eut d'autre résultat que de rendre le joug chinois plus pesant. Les principaux chefs du mouvement furent mis à mort, le dalaï-lama, qui avait pris part à la rébellion, enfermé dans un couvent de la province de Son-Tschouan, et un vice-dalaï-lama installé à sa place pour diriger les affaires ecclésiastiques. Un nouveau vice-roi vint prendre la direction du temporel; deux mandarins furent placés à côté de lui pour l'aider de leurs conseils, et une garnison chinoise resta dans les environs de Lhassa.

En 1750 une autre révolte éclata. Khyang-loung qui, en 1736, était

[1] Kœppen, t. II, p. 194 et 195.

[2] Il reçut le nom de Lobsang-kalsang-dschamtso. Kœppen, t. II, p. 193.

monté sur le trône de la Chine, persuadé que le système établi par son grand-père Kang-hi serait une cause continuelle de troubles dans le Pays de la neige, supprima le gouvernement civil et réunit dans les mains du dalaï-lama le temporel et le spirituel. Mais en même temps, il prit ses mesures pour rendre toute-puissante son influence dans le Tibet. Le dalaï-lama fut tenu de nommer quatre ministres (kalou) pour diriger le temporel; deux mandarins restèrent à Lhassa pour surveiller la marche du gouvernement, et la garnison chinoise fut augmentée de quinze cents hommes. Ce nouveau système, qui est encore en vigueur, ne laissa au dalaï-lama qu'une autorité purement nominale. Il n'est pris aucune mesure importante sans l'avis des deux mandarins; c'est en réalité dans leurs mains qu'est le pouvoir. Depuis le milieu du siècle dernier, les souverains pontifes du lamaïsme n'ont plus fait le moindre effort pour se soustraire au contrôle des Chinois. Il est possible qu'une longue habitude les empêche même de sentir leur dépendance. Peut-être aussi ont-ils compris qu'ils sont hors d'état d'essayer même de rétablir l'ancien ordre de choses. Ils ne peuvent plus rien espérer du côté des Mongols, pendant si longtemps leurs infatigables défenseurs, et ils savent très-bien qu'ils ne peuvent pas compter sur le bras des Tibétains.

Khien-loung, au moment qu'il rendait au dalaï-lama le pouvoir temporel, soumettait la Mongolie tout entière à ses lois. Un million d'Œleutes sacrifièrent leur vie à la défense de leur indépendance. Vingt mille familles cherchèrent un refuge en Russie. Le Pays des herbes ne fut longtemps qu'un désert[1]. Il s'est repeuplé depuis; mais l'autorité chinoise y est solidement établie, et si les Mongols sont restés de fervents adorateurs du bouddha vivant, ils n'ont pu, incapables de reconquérir leur propre indépendance, rendre à leur père spirituel de Lhassa son ancienne puissance.

Les Tibétains sont encore moins capables de se délivrer de la domination étrangère qui, il faut le reconnaître, ne leur est guère pesante. Peuple de dévots, plus habitués aux rosaires qu'aux armes, ils seraient tombés depuis longtemps sous des maîtres plus durs, si les Chinois ne les avaient pas défendus. Quand, en 1791, les Ghorkhas, peuplade guerrière des montagnes du Népal, pillèrent à deux reprises le Tibet inférieur et le célèbre couvent de Lhoun-po, les habitants du pays prirent la fuite et ne durent leur salut qu'aux armes des Chinois. Le général des troupes chinoises envoyées contre les Gorkhas comptait si peu sur

[1] Kœppen, t. II, p. 205 et 206.

le concours des milices tibétaines, qu'il eut soin, dans chaque rencontre avec l'ennemi, de les placer à l'écart, en lieu de sûreté.

La cour du dalaï-lama n'en a pas moins continué d'être le foyer d'incessantes intrigues. On en a un exemple curieux dans l'histoire du Nomekhan, racontée par le missionnaire Huc[1]. Il faut ajouter que le scandale du népotisme y était devenu si insupportable que le gouvernement chinois fut obligé d'intervenir et de défendre, non-seulement que le dalaï-lama choisît ses principaux officiers parmi ses parents, mais encore que les incarnations se continuassent dans une même famille[2].

VIII.

Il n'est pas de religion qui ait réussi, au même degré que le lamaïsme, à s'emparer de l'esprit tout entier de ses adhérents. Les Tibétains et les Mongols ont réalisé l'idéal d'un peuple de dévots. Le missionnaire Huc ne peut se défendre d'un sentiment d'amère jalousie, en comparant la tiédeur des chrétiens à la ferveur religieuse de ces nations païennes[3]. Il est certain qu'il n'est pas de lieu au monde où l'on prie autant et où l'on soit plus soumis aux prêtres que dans le Pays de la neige et dans le Pays des herbes.

Les Tibétains et les Mongols sont sans cesse occupés à réciter des oraisons. La prière de six syllabes est, entre autres, continuellement sur leurs lèvres. Le pâtre la répète en gardant ses troupeaux, le marchand en attendant l'acheteur ou pendant les pénibles étapes de la caravane, la femme en se livrant aux soins du ménage, le religieux au sein de la somnolence où il est plongé la plus grande partie du jour[4]. Cette monotone récitation n'est pas même interrompue pendant les amusements les plus frivoles[5]. Les religieux jouent au baki[6], ou assistent en spectateurs à ce jeu, tout en disant leur rosaire, et, malgré l'exactitude avec laquelle ils font rouler dans leurs doigts les grains du chapelet, ils ne manquent jamais d'exprimer leur approbation ou leur blâme par les jurements les plus énergiques[7].

[1] Huc, *Souvenir d'un voyage*, t. II, p. 282-292.
[2] Kœppen, t. II, p. 229 et 230.
[3] Huc, *Souvenir d'un voyage dans la Tartarie*, t. II, p. 337.
[4] Kœppen, t. II, p. 59.
[5] Kœppen, t. II. p. 117 et 118.
[6] Le baki se joue avec six osselets de mouton que l'on jette sur un tapis de feutre.
[7] Bergmann, *Voyage chez les Kalmuks*, trad. par Dubeux, p. 178 et 179.

A certaines époques de l'année, pendant les fêtes qui amènent naturellement une recrudescence de dévotion, les fidèles et les paroisses se disputent avec la plus touchante émulation l'honneur de réciter le plus grand nombre de fois cette célèbre prière. C'est une coutume assez générale dans le Tibet et dans la Mongolie, que chaque personne donne au lama de sa communauté, à la fin de la célébration de la fête de la nouvelle année, le chiffre indiquant le nombre de fois qu'il l'a répétée pendant la semaine sainte. Le lama fait ensuite l'addition, et il annonce du haut de la chaire combien de millions ou de billions de fois l'*Om mani padme houm* a été prononcé par son troupeau dans le courant de cette solennité[1].

Cette prière, la quintessence de toute la religion, la voie de la délivrance, la porte du salut, la barque qui porte l'âme au port, la lumière qui dissipe toutes les ténèbres[2], cette prière ne saurait être répétée trop souvent. Le mérite religieux de chaque fidèle se mesure sur le nombre de fois qu'il l'a récitée, et la prospérité générale est en proportion du soin qu'on a mis à la reproduire le plus qu'il a été possible, par la parole, l'écriture, la gravure et l'impression. Pour suppléer à l'insuffisance de la voix à la faire entendre, et de la main à l'écrire, à l'imprimer et à la graver, on a inventé la machine à prières. Cette machine est un cylindre de bois, de cuivre ou de cuir, rempli de petites bandes de papier sur lesquelles sont écrites ou imprimées les six précieuses syllabes. Ce cylindre est mis en mouvement par une manivelle, et l'agitation des bandes de papier qui y sont contenues constitue une œuvre pie au profit de celui qui met la machine en branle.

Il existe de grandes machines à prières dans les vestibules des temples; il y en a aussi sur les places publiques et dans les principales rues, pour donner la facilité aux passants d'accomplir leurs devoirs de religion, en leur imprimant deux ou trois évolutions. Dans les familles qui tiennent à leur salut, on possède de petits cylindres de ce genre, et on a soin qu'ils soient mis en mouvement le plus souvent qu'il est possible[3]. Les personnes riches ont un serviteur spécialement consacré à cette besogne. Les lamaïstes ont pensé, avec beaucoup de logique sans doute, qu'il était indifférent que la machine à prières fût mise en mouvement par un moteur physique ou par la main de l'homme, puisque, dans un cas aussi bien que dans l'autre, les six syllabes sont

[1] Kœppen, t. II, p. 318.
[2] Kœppen, t. II, p. 59.
[3] Kœppen, t. II, p. 319.

également agitées. En conséquence, on a construit dans le Tibet et dans la Mongolie des moulins à eau et des moulins à vent pour la faire mouvoir [1].

Il est question pour la première fois de ces machines à prières dans la relation du pèlerin bouddhiste Fa-hian, qui en vit dans le Balkistan à la fin du quatrième siècle de notre ère; mais leur invention et leur usage remontent certainement beaucoup plus haut [2]. Il est probable que cette pieuse puérilité naquit de l'interprétation littérale d'une métaphore fréquemment employée dans le langage des bouddhistes primitifs. Tourner la roue de la loi, c'était, dans l'ancien bouddhisme, annoncer la doctrine de la délivrance. Plus tard, on prit à la lettre cette expression figurée, on matérialisa l'idée qu'elle était destinée à représenter, et on crut tourner la roue de la loi, dans le sens bouddhique, en mettant en rotation un cylindre rempli de transcriptions de la prière regardée comme le résumé de la religion [3].

Enfin, pour que cette prière soit partout et toujours en mouvement, on l'écrit sur des banderoles flottant au gré du vent, en haut de grands mâts, sur les édifices publics, sur les maisons particulières; et pour que les fidèles l'aient toujours présente, en tout temps et en tous lieux, à l'esprit, elle est inscrite en caractères gigantesques sur les flancs des montagnes, affichée sur les troncs des arbres, peinte sur les murailles, gravée sur les ustensiles de ménage.

Que signifie donc cette précieuse prière qui, pour le plus grand nombre des Tibétains et des Mongols, constitue à peu près toute la religion?

Mot à mot *om mani padme hôum*, signifie : « O! le joyau dans le lotus, amen! » Cette formule est évidemment symbolique. Quel est le sens réel qu'elle cache? Par le joyau il faut entendre, à ce qu'on assure, le Bôdhisattva-Avalôkitêçvara; et en effet, d'après la légende tibétaine, le Bôdhisattva, fils d'Amitâbha, apparut pour la première fois à Srong-San-Gam-po sous la figure d'un enfant assis dans le calice d'une fleur de nénufar flottant sur l'eau [4]. Entendue dans ce sens, cette prière serait une invocation, une sorte d'*Ave* au saint protecteur du Pays de la neige.

Nous ne croyons pas cependant que tel soit le sens primitif de cette formule, et voici nos raisons : Inconnue, aussi bien que le per-

[1] Kœppen, t. I, p. 556 et 557. Huc, *Souvenir d'un voyage*, t. II, p. 145.

[2] Kœppen, t. I, p. 556.

[3] Kœppen, t. I, p. 557.

[4] W. Schott, *Ueber den Buddhaismus in hochasim*, p. 27.

sonnage auquel on la suppose adressée, aux bouddhistes méridionaux, elle n'a pas pu, d'un autre côté, prendre naissance dans le Tibet ou dans le Népâl. Le nénufar ne se trouve pas dans ces hautes régions. Son origine est certainement indienne; mais dans l'Inde, elle n'a pu naître que dans le culte de Çiva. Et, en effet, elle représente un symbole çivaïte, le lingam dans l'yôni, c'est-à-dire l'union du principe mâle et du principe femelle. Pour les adorateurs de Çiva, le mot *mani* (le joyau) est une des appellations les plus usitées du lingam, et l'yôni est figuré par le padma (le lotus). Cette formule est, dans son sens primitif, une invocation à la force créatrice universelle, qui y est représentée sous un symbole peu décent, mais fort usité dans le çivaïsme, qui le reproduit dans tous ses temples par la peinture et par la sculpture. Elle est absolument étrangère au bouddhisme, aussi bien quant à l'idée qu'elle exprime que quant à la forme sous laquelle cette idée est présentée; elle n'y a été introduite que lorsque le culte de Çiva se mêla dans le Népâl aux idées bouddhiques[1]. Mais les naïfs dévots du Pays de la neige et du Pays des herbes ne se doutent ni de l'origine ni du sens réel de cette formule obscène, et sont pleinement convaincus qu'en la récitant ils invoquent les esprits célestes.

Les théologiens du Tibet et de la Mongolie n'en savent pas davantage sur l'histoire de cette prière; mais en revanche ils lui ont découvert une infinité de vertus cachées; ils assurent que la doctrine renfermée dans ces paroles merveilleuses est immense, et que la vie tout entière d'un homme ne suffirait pas pour en mesurer l'étendue et la profondeur[2]. En général, ils y voient un symbole de la transmigration des âmes à travers les six royaumes de la renaissance, royaumes représentés chacun par une des six syllabes de cette prière, ou encore l'élévation de l'âme vers la perfection, en passant par les six vertus transcendantes, dont chacune est exprimée également par une des six syllabes[3]. C'est un mélange éclectique de ces deux explications que le missionnaire Huc a mis, quoique d'une manière un peu confuse, dans la bouche du tipa, dont il était curieux, dit-il, de connaître l'opinion sur cette formule[4].

Le dogme fondamental de toutes les religions sacerdotales est la

[1] Kœppen, t. II, p. 61.

[2] Huc, *Souvenir d'un voyage*, t. II, p. 340.

[3] Kœppen, t. II, p. 60. Schmidt, *Forschungen*, p. 200. *Lotus de la bonne loi*, p. 544.

[4] Huc, *Souvenir d'un voyage*, t. II, p. 340 et 341.

soumission absolue au prêtre; le lamaïsme ne fait pas exception à à cette règle générale; bien loin de là, nulle part cette soumission n'est ni plus fortement recommandée, ni mieux observée; nulle part aussi, il faut le reconnaître, elle n'est plus logique, puisque ici le prêtre est non pas seulement, comme dans toutes les autres religions sacerdotales, le représentant de la Divinité, mais la Divinité elle-même.

« On ne doit pas, est-il dit dans le *Nomoun dalaï* (Mer des lois), » traiter les lamas avec indifférence, il faut au contraire leur témoigner » de la gratitude pour tout le bien qu'ils font. Il convient, autant qu'on » le peut, de contribuer à réjouir leurs âmes en éloignant d'elles tout » ce qui peut s'opposer à leur contentement. » Et dans un autre ouvrage mongol : « Vous arriverez à la plus haute sagesse si vous honorez les » lamas. Le soleil même qui dissipe les brouillards impénétrables, ne » se lève que parce qu'on rend des honneurs aux lamas. Les plus » grands péchés sont pardonnés à ceux qui témoignent du respect à » ces doctes religieux. En glorifiant le grand lama, on dispose les » bourkhans[1] et les bôdhisattvas à répandre leurs bienfaits sur les » hommes et à détourner le mal de dessus la terre. Si l'on implore » sincèrement, pendant un jour, la bénédiction du lama, tous les » péchés commis pendant d'innombrables générations se trouvent » effacés. Toute offense contre les religieux fait perdre des mérites » acquis pendant plusieurs milliers d'existences. » Vient ensuite une longue énumération des maux réservés à quiconque résiste aux prescriptions des lamas, désobéissance, est-il dit, qui est le plus grand de tous les crimes[2].

Les habitants du Pays de la neige et du Pays des herbes observent ces commandements avec la plus scrupuleuse exactitude; leur vénération pour leurs prêtres va jusqu'à l'absurde. Si l'on s'en rapporte à Pallas, il ne faudrait pas prendre pour une mauvaise plaisanterie ce que l'on raconte des extravagantes reliques des Mongols[3]; ce qui est du moins incontestable, c'est que les lamaïstes adorent leurs choutouktous comme des dieux vivants, et que leur foi se manifeste, non pas seulement par de vains hommages, mais encore par des sacrifices bien réels. Les Tibétains et les Mongols ont trouvé dans leur misère des ressources suffisantes pour enrichir les couvents.

Conformément aux prescriptions du bouddhisme primitif, les religieux sont censés vivre des aumônes qu'ils recueillent; mais en réalité,

[1] Le mot bourkhan est le nom mongol du bouddha.
[2] *Tartarie, Bélouchistan*, etc., par M. Dubeux, p. 211 et 212.
[3] Pallas, *Nachrichten über die Mongol. Völkerschaften*, t. II, p. 118.

dans la Mongolie et dans le Tibet, ils possèdent des biens immenses, et ce sont depuis longtemps les laïques qui vivent des aumônes des couvents. L'excessive humilité des premiers bouddhistes est une vertu inconnue à leurs successeurs. En embrassant la vie religieuse, Çakyamouni échangea ses vêtements avec un chasseur qui en avait de tout usés en peau de cerf de couleur jaune. Plus tard, il trouva cet habit trop magnifique. Une esclave de Soudjâtâ étant morte, il enleva la toile grossière dans laquelle son cadavre avait été enveloppé et il s'en fit lui-même un vêtement. Il ordonna à ses disciples de ne se couvrir que de haillons rapiécés qu'ils devaient recueillir dans les rues, sur les routes et même dans les cimetières. Le dalaï-lama, le pantschen-lama et les choutouktous du premier ordre sont au contraire couverts de laine fine, de soie, d'or et de pierres précieuses[1]; ils habitent des palais magnifiques[2], eu égard du moins aux misérables demeures des habitants du Pays de la neige et du Pays des herbes; ils sont entourés de ministres, de courtisans et de gardes. Ces hommes qui, d'après leur loi, devraient être des mendiants[3] sont devenus des rois.

Ce n'est pas seulement par leurs richesses, c'est aussi par leur nombre qu'il faut mesurer la puissance des religieux lamaïstes. Les couvents couvrent le Tibet, la Mongolie et les autres contrées où domine le lamaïsme. On assure que dans les trois provinces tibétaines de Kam, Oui et Tzang, il y a environ trois mille couvents et cent mille lamas, sans compter les paysans qui, en qualité de frères lais ou frères servants, cultivent les champs et s'occupent des travaux serviles pour le compte de leurs seigneurs spirituels[4]. Ces chiffres sont probablement au-dessous de la vérité. En partant de cette base, qu'il n'y a pas de famille dans les pays lamaïques, et principalement dans le Tibet, qui ne consacre au moins un de ses enfants à la vie monastique[5], on peut admettre avec quelque vraisemblance que le nombre des religieux et des religieuses forme à peu près le cinquième de la population totale.

Les plus riches et les plus renommés des couvents d'hommes sont ceux de Lhassa, de Lhoun-po et de Kouren. Au centre de Lhassa, la

[1] Kœppen, t. II, p. 270. Huc, *Souvenir d'un voyage*, t. II, p. 101.
[2] Huc, *ibid.*, t. II, p. 251.
[3] *Bixou*, mendiant, tel fut le nom par lequel se désignèrent les premiers bouddhistes.
[4] Kœppen, t. II, p. 370.
[5] Kœppen, t. II, p. 348.

ville sainte[1], où, selon un proverbe chinois, on ne voit que des prêtres, des femmes et des chiens, s'élève le couvent de La-brang[2], le plus ancien de tous ceux du Pays de la neige, et le siége du gouvernement[3]. C'est là que se trouve le temple bouddhique que fit construire au septième siècle Srong-Tsan-Gam-po, pour loger celle des deux statues miraculeuses du Bouddha, qui fut apportée dans le Tibet par son épouse népâlaise; celle qui fut apportée par Wen-tsching, son épouse chinoise, est dans un autre couvent de Lhassa, nommé Ha-mo-tsché, dont le temple fut également l'œuvre de Srong-Tsan-Gam-po. Un troisième couvent de la capitale du Tibet, celui de Morou, mérite d'être connu pour son imprimerie, qui jouit d'une grande réputation; c'est là que se célèbre la principale cérémonie de la fête de la nouvelle année, et que se trouve le siége de l'enseignement de la magie dans l'Église lamaïque. Citons enfin le couvent de Gar-ma-khian, situé à quelques minutes de marche à l'est de La-brang. Il est habité par les tschoï-tschongs, les lamas magiciens, dont il a été déjà plusieurs fois question. Le 2 et le 16 de chaque mois, un de ces lamas magiciens, armé en guerre et accompagné d'une suite d'hommes déguisés en spectres, sort de Gar-ma-khian, au bruit des tambours, se place sur une hauteur voisine et donne des consultations magiques à la foule empressée, qui vient lui demander la guérison de ses maux ou la révélation de l'avenir.

Au nord-ouest de la ville, à un quart de lieue de distance, s'élèvent, sur les trois éminences du mont Potala, les trois couvents de Tscha-po-ri, au sud, de Thag-mo-ri, au nord, et de Mar-po-ri, au centre. Celui-ci, construit sur l'emplacement du palais de Srong-Tsan-Gam-po, par le dalaï-lama Navang-Lobsang-Dschamtso, au dix-septième siècle, est depuis cette époque la demeure du bouddha vivant, qui habitait auparavant le couvent de Préboung, situé à deux lieues à l'ouest de Lhassa, et celui de Séra, à une petite lieue au nord de cette même ville[4]. Cette célèbre lamaserie, le Vatican du lamaïsme, est, dit-on, d'une grande magnificence. Elle renferme dix mille cellules, continuelle-

[1] *Lhassa*, proprement le pays de Dieu, la contrée divine. Klaproth, *Notice sur H'Lassa, capitale du Tibet*, dans *Nouvelles annales des voyages*, 2e série, t. XIV, p. 257-275.

[2] La-brang, c'est-à-dire la maison du lama, l'habitation du prêtre, et primitivement la grande maison.

[3] La chancellerie chinoise n'y est pas logée; elle habite un château du dalaï-lama dans la principale rue de Lhassa.

[4] Preboung et Sera furent fondés par Tsong-Kha-pa.

ment peuplées par la multitude des religieux qui s'y rendent en pèlerinage [1].

A l'extrémité septentrionale d'une vallée qui se dirige vers le sud, sur une étendue de six lieues de long et d'une lieue de large, non loin du confluent du Puinom et du Tsan-po-tschou, s'élève Lhoun-po, résidence du pan-tschen-lama. Cinq couvents réunis ensemble forment, autour du palais du patriarche du Tibet inférieur, une immense lamaserie habitée par trois mille sept cents prêtres consacrés, et par un grand nombre de diacres et de novices; telle était du moins sa population en 1783, époque depuis laquelle aucun voyageur européen n'a plus visité cette contrée [2].

Nous avons déjà parlé du couvent de Kouren, habité par le patriarche de la Mongolie. Nous ajouterons seulement ici que le nombre des lamas qui y résident est estimé au plus bas à dix mille, et au plus haut à trente mille, et que, dans l'intérieur de son mur d'enceinte, qui embrasse une immense étendue, se trouvent en outre des temples, des écoles, des salles de réunion et des jourtes sous lesquelles vivent le gheghen-choutouktou et ses religieux, et d'innombrables constructions destinées à abriter les chevaux, les chameaux, les bœufs, les brebis et les provisions de toutes sortes que les pieux Mongols fournissent à leurs pères spirituels, soit comme redevances, soit comme dons volontaires [3].

Nous n'avons trouvé aucune indication positive sur le nombre des religieuses dans les pays lamaïques. Il est probable qu'il doit être fort considérable. Plusieurs circonstances se réunissent, dans ces contrées, pour jeter presque forcément une multitude de femmes dans la vie religieuse. C'est, d'un côté, le grand nombre des lamas voués par les règles ecclésiastiques au célibat; c'est, d'un autre côté, la polyandrie qui est en usage dans plusieurs parties du Tibet [4]. A ces deux causes, il faut peut-être ajouter la pauvreté du pays, qui a fait de la polyandrie une nécessité, et qui pourrait bien être aussi la raison du célibat d'une grande partie de la population. Mais toutes les nonnes n'entrent pas dans les couvents. Le plus grand nombre des femmes qui embrassent la vie religieuse restent au milieu de leurs familles. C'est ce qui a lieu

[1] *Nouv. Journ. asiat.*, t. VI, p. 243. Huc, *Souvenir d'un voyage*, t. II, p. 250.

[2] Lhoun-po est situé à 29° 4′ 20″ de latitude nord et 89° 7′ de longitude du méridien de Greenwich. Kœppen, t. II, p. 355.

[3] Kœppen, t. II, p. 377 et suiv.

[4] *Correspondance de Vict. Jacquemont*, t. I, p. 226.

principalement dans le Kanawer[1]. Ces religieuses sont d'ordinaire occupées à soigner les jardins et les potagers des couvents, et à filer, tisser et coudre pour les besoins des lamas.

Par suite de cette institution de religieuses qui continuent à vivre, après leur consécration, dans le domicile paternel, les couvents de femmes sont naturellement moins nombreux que les couvents d'hommes. Mais quelques-uns d'entre eux égalent en prospérité les plus riches lamaseries. Tel est, entre autres, celui qui est situé dans une île du lac Yang-thso[2]. La supérieure qui le dirige est une choutouktoue, c'est-à-dire une incarnation d'un être divin, qui est une bôdhisattva femelle, d'après les Tibétains, et la déesse Bhavâni, d'après les Népâlais. Cette dernière opinion est la seule qui puisse s'accommoder avec le développement historique du bouddhisme dans le nord. La légende de la choutouktoue de Yang-thso a ses racines dans le culte de Çiva, qui, comme on l'a déjà vu, altéra profondément le bouddhisme du système Mahayâna, en se mêlant avec lui dans le Népâl. La sainte tibétaine est tout simplement la représentante de Kâli[3]. Elle s'appelle Dotsche-Phagmo, c'est-à-dire la Truie diamant, nom singulier qui pourrait bien dériver de quelque symbole du culte de Çiva[4].

Cette choutouktoue est entourée d'une grande vénération. Elle ne sort de son île que pour aller de temps à autre à Lhassa, répondre aux vœux des fidèles avides de jouir de sa bienheureuse présence, et de lui présenter leurs adorations. Revêtue d'habits magnifiques, elle est, pendant ce voyage, portée triomphalement sur un trône surmonté d'un baldaquin. A ses côtés siége le religieux qui est le directeur spirituel du couvent. Derrière elle marchent en procession les trente religieux qui forment sa cour. Elle est précédée par des autels portatifs sur lesquels brûle continuellement l'encens, et par de jeunes néophytes qui agitent en mesure leurs encensoirs. A son arrivée à Lhassa, elle est reçue par la foule des dévots et des lamas. On se prosterne trois fois devant elle, et on la comble d'offrandes et de présents. Elle, de

[1] Kœppen, t. II, p. 375 et 376.
[2] Ritter, *Asien*, t. III, p. 229.
[3] Kœppen, t. II, p. 354.
[4] Les Tibétains l'expliquent de la manière suivante : Cette choutouktoue habitait dans dans le principe Lhassa. Mais au dix-septième siècle, effrayée des troubles occasionnés par la révolte du tipa Sangsche, elle ne trouva pas d'autre moyen d'éviter le danger qui la menaçait que de s'enfuir sous la forme d'une truie.

son côté, leur accorde la faveur de baiser son bâton pastoral; c'est ainsi qu'elle leur donne sa bénédiction [1].

Tous les couvents de religieuses sont dirigés par des choutouktoues, incarnations de bôdhisattvas du sexe féminin; mais elles sont aidées dans l'administration et dans l'instruction de leurs troupeaux par des lamas qui sont à la fois les confesseurs, les directeurs et les surveillants des nonnes.

Le clergé lamaïque, si puissant par son nombre et par ses richesses, exerçant sur des millions d'âmes une autorité qui n'a d'égale dans aucune autre religion, est bien loin d'être distingué par ses lumières. Mais aussi rien ne lui est moins utile que la science. Dans une religion dominée par le formalisme, il suffit au prêtre de connaître le rituel. L'accomplissement des cérémonies religieuses ayant sa valeur en lui-même, peu importe qu'on y attache un sens ou un autre, ou qu'on n'y en attache même point. Il y a dans la liturgie lamaïque des formules en sanscrit; telle est, entre autres, la célèbre prière de six syllabes; il n'est pas un seul lama qui en ait la véritable intelligence; et il en est à peu près de même dans la Mongolie des prières en langue tibétaine. Mais cela ne fait pas une difficulté; Dieu, à qui on les adresse, en comprend le sens, et les effets qu'elles doivent produire ne manquent pas de s'accomplir.

Ce n'est pas à dire cependant qu'il n'y ait pas dans le lamaïsme une certaine apparence de science. Il n'est pas de couvent dans lequel un religieux ne soit chargé de l'instruction des novices; et même, à certaines époques de l'année, tous les lamas doivent assister à ses leçons. Dans les couvents les plus considérables, il existe un enseignement supérieur assez analogue, par la forme, du moins, à nos universités. Il se compose, en outre d'une faculté de médecine, de trois facultés correspondant à peu près aux trois grandes parties de la théologie bouddhique [2], c'est-à-dire au dharma, au vinaya et à l'abhidharma [3]. Mais les études qu'on fait à ces écoles ne mettent guère en jeu que la mémoire. Dans une de ces facultés, et c'est la plus estimée, on apprend par cœur les nombreuses oraisons du lamaïsme; le plus habile est celui qui est capable d'en réciter imperturbablement le plus grand nombre. Dans une autre, on se forme à l'exercice des cérémonies religieuses. Une troisième est consacrée à expliquer les règles de la vie contemplative, règles qu'on appuie des exemples édifiants donnés par les saints boud-

[1] Georgi, *Alphab. tibét.*, p. 271 et 451.
[2] La triple corbeille (tripitaka) des bouddhistes du Sud.
[3] Kœppen, *ibid.*, t. II, p. 289.

dhistes. Enfin dans la faculté de médecine, science qui est aussi entre les mains des lamas, on fait connaître les quatre cent quarante maladies du corps humain et les remèdes employés dans le traitement de chacune d'elles.

Les subtilités métaphysiques ne paraissent pas manquer à la science lamaïque, subtilités qui rappellent celles de nos théologiens du moyen âge, et qui n'ont pas d'autre but que de donner une apparence de raison aux choses les plus complétement déraisonnables. En somme, cette science ne se propose point pour but la recherche de la vérité; comme la scolastique, elle veut tout simplement démontrer une doctrine arrêtéé et immuable, doctrine qui est posée sans autre discussion, comme la vérité, mais qui n'est la vérité, ainsi que le fait remarquer M. Kœppen, que pour ceux qui y croient[1].

La magie fait aussi partie de la science lamaïque. Elle n'est enseignée qu'à Lhassa, dans les deux couvents de Ka-mo-tsche et de Mo-rou. C'est là que se rendent ceux qui veulent devenir nyagrampa, c'est-à-dire maîtres en conjurations, posséder l'art de commander aux esprits, aux vents, à la pluie, aux orages, et exercer la médecine sympathique et magique. Ces connaissances sublimes consistent en des formules que le maître confie à la mémoire de ses disciples et qui sont empruntées, dit-on, à quelques-uns des traités du Kandjour.

La science lamaïque tout entière repose sur les deux recueils dont nous avons déjà dit un mot, le Kandjour (traduction de la parole), qui se compose de mille quatre-vingt-trois écrits différents, et le Tandjour (traduction de la doctrine), qui est encore plus volumineux que le précédent. A côté de ces deux énormes collections, il existe des milliers d'ouvrages dont la plupart sont des livres d'édification ou des recueils de prières. Ceux qui sont consacrés à l'histoire de l'Église, sous le titre de Tschoïdschoung (origine de la loi), ne renferment qu'un amas indigeste de légendes[2]. Ces écrits sont l'œuvre de Tsong-Kha-pa, de divers dalaï-lamas, de quelques-uns des pan-tschen-lamas et d'un grand nombre de choutouktous.

Dans le Pays des herbes aussi bien que dans le Pays de la neige, les livres sont non-seulement très-répandus, mais encore extraordinairement considérés, On ne les regarde, on ne les touche, on ne les lit qu'avec les marques de la plus profonde vénération[3]. On les considère

[1] Kœppen, t. II, p. 277.

[2] *Mélanges asiatiques de Saint-Pétersbourg*, t. II, p. 347 et suiv., 563 et suiv.

[3] Bergmann, *Voyage chez les Kalmuks*, trad. de l'allem., p. 87. M. Dubeux, *Tartarie*, *Bélouchistan*, etc., p. 211.

évidemment comme des objets sacrés. Les multiplier par la presse et par l'écriture est un acte pieux et méritoire. Le mérite accordé dans l'autre vie à l'auteur d'un travail de ce genre augmente en proportion de la difficulté et de la beauté de son exécution. La copie d'un livre saint en encre rouge est cent huit fois plus méritoire pour celui qui l'a écrite qu'une copie en encre noire; une copie en lettres d'argent, cent huit fois plus qu'une en encre rouge, et une copie en lettres d'or, cent huit fois plus qu'une en lettres d'argent[1].

Et cependant, dans le Tibet, qu'on peut appeler aussi bien que la Chine un pays de livres, dans lequel, depuis des siècles, on a imprimé des milliers et des milliers d'ouvrages, où la reproduction d'un écrit est une chose sainte et doit être récompensée dans le ciel, où enfin l'on s'incline devant quelques pages couvertes de caractères avec autant de respect que devant le Bouddha vivant, on n'est pas arrivé à une seule idée lucide en matière de religion; on est resté dans la plus profonde ignorance de l'histoire et des lois de la nature; la réflexion n'a été éveillée par aucun des grands problèmes dont la solution semble un besoin de l'esprit humain; l'état social ne s'est pas élevé au-dessus du niveau de l'enfance des peuples. L'histoire du Pays de la neige prouverait-elle, comme le prétend M. Kœppen, la vanité de tout ce que l'on a dit et écrit jusqu'ici dans l'Occident, sur le rôle éminemment civilisateur de l'imprimerie? Nous serions assez disposé à le croire. A voir ce qui s'est passé au Tibet, on est forcé d'admettre que la presse est un instrument aussi propre à l'asservissement de l'esprit qu'à son émancipation et à son développement. L'Europe en serait probablement encore au point où les Tibétains sont arrêtés depuis plus de mille ans, si l'imprimerie n'avait servi, entre les mains des dominicains et des franciscains, qu'à reproduire les légendes des saints ou les énormes Sommes de la théologie scolastique. Si elle est devenue un auxiliaire de la liberté et du progrès intellectuel et moral, il faut en rendre grâce au grand mouvement qui, au seizième siècle, fit passer la science des mains des clercs dans celles des laïques, et à l'esprit nouveau que l'étude des grands écrivains de l'antiquité gréco-romaine fit naître dans l'Occident.

[1] Kœppen, t. II, p. 282.

IX.

Les voyageurs qui ont visité le Tibet ou la Mongolie, soit de nos jours, soit dans les siècles passés, ont tous été frappés des ressemblances étonnantes du culte lamaïque avec le culte catholique.

Comme les églises catholiques, les temples lamaïques ont leurs murs, à l'intérieur, peints à fresque ou couverts de riches tapis. Plusieurs d'entre eux ont, de chaque côté de la grande nef, deux nefs latérales qui en sont séparées par des rangées de colonnes. Il en est un grand nombre qui sont construits en forme de croix, à peu près comme la plupart des cathédrales catholiques. Au fond, dans une sorte de chœur, s'élève un autel, et de nombreuses images de saints et de rois protecteurs de la religion ornent les différentes parties de l'église[1].

Le culte qu'on y célèbre se compose de cérémonies singulièrement analogues à celles de l'Église catholique. Quand un grand lama officie, « un connaisseur superficiel, dit Victor Jacquemont, prendrait, à distance, sa messe tibétaine pour une messe romaine du meilleur aloi. Il fait alors vingt génuflexions, à divers intervalles, se tourne vers l'autel et vers le peuple tour à tour, agite une sonnette, boit dans un calice l'eau que lui verse un acolyte; il maronne des patenôtres sur le même air; de tout point c'est une ressemblance choquante »[2]. Les prières publiques des lamas ne ressemblent pas mal aux vêpres en général, et surtout aux vêpres des chanoines. Qu'on en juge par le tableau suivant qu'en trace le missionnaire Huc : « Aussitôt que le maître des cérémonies a donné le signal, en agitant une clochette, chacun murmure à voix basse comme des actes préparatoires, tout en déroulant sur les genoux les formulaires des prières marquées par la rubrique. Après cette courte récitation vient un instant de profond silence. La cloche s'agite de nouveau, et alors commence une psalmodie à deux chœurs, sur un ton grave et mélodieux. Les prières tibétaines, ordinairement composées par versets et écrites en style métrique et cadencé, se prêtent merveilleusement à l'harmonie. Quelquefois, à certains repos fixés par la rubrique, les lamas musiciens exécutent une musique qui est peu en rapport avec la mélodieuse gravité de la psalmodie »[3].

[1] Kœppen, t. II, p. 299.

[2] *Correspondance de Vict. Jacquemont*, 4e édition, t. I, p, 263. C'est du grand lama de Kanum, dans le Kanawer, que parle ici Vict. Jacquemont; mais la cérémonie qu'il décrit est la même dans les autres contrées lamaïques.

[3] Huc, *Souvenir d'un voyage*, t. I, p. 129.

Les laïques, dans le lamaïsme, de même que dans le culte catholique, assistent aux offices religieux, sans y prendre d'autre part active que de répondre parfois à l'officiant. On les voit, selon les différentes cérémonies, tantôt debout, tantôt accroupis sur leurs jambes croisées, tantôt prosternés à deux genoux. Mais plus fervents que les catholiques, les adorateurs du Bouddha vivant ne se contentent pas de se prosterner devant leurs prêtres et devant les images de leurs saints, ils frappent la terre de leurs fronts avec la plus édifiante componction. Il est fâcheux seulement que ces pieux sentiments n'aient pas assez de consistance pour empêcher les habitants du Pays de la neige et surtout ceux du Pays des herbes de s'enivrer presque au sortir de leurs temples [1].

Les processions sont, dans le lamaïsme, aussi bien que dans le catholicisme, une des cérémonies les plus imposantes du culte. Elles ont lieu pendant le cours de plusieurs des fêtes de l'Église lamaïque. Le missionnaire Huc parle de celle du *Tortché*, instrument sanctificateur, venu autrefois, à travers les airs, d'après la légende du Tibet et de la Mongolie, de l'Inde au couvent de Séra [2]. Georgi donne une description de ces processions [3] et a représenté celle de la Fête des Fleurs dans la dernière planche de son *Alphabetum Tibetanum*.

De même que dans l'Église catholique, les fidèles de l'Église lamaïque, prêtres et laïques, font usage du rosaire pour la récitation de leurs prières. Ce rosaire ne diffère à peu près en rien de celui dont on se sert parmi nous. Il se compose de cent huit grains enfilés que l'on fait glisser dans la main gauche, tandis qu'on le tient de la main droite. Dans le Pays de la neige et dans le Pays des herbes, il n'est pas une seule personne qui ne porte constamment son rosaire, soit à la main, soit pendu au bras, soit attaché à la ceinture [4]. On comprend de quelle utilité est cet instrument de prières dans une Église où la récitation multipliée des oraisons constitue un mérite, et où il importe en certains moments de savoir au juste combien de fois on a répété telle ou telle formule. Tous les bouddhistes, au reste, aussi bien ceux du midi que ceux du nord, font usage du rosaire. Pour une raison qui ne nous paraît pas suffisante, M. Kœppen en attribue l'origine au

[1] M. Dubeux, *Tartarie*, *Bélouchistan*, etc., p. 192, 193, 225. L'ivrognerie est fort commune dans la Mongolie, quoiqu'elle soit mise par le bouddhisme au nombre des cinq grands péchés. Kœppen, t. I, p. 444.

[2] Huc, *Souvenir d'un voyage*, t. II, p. 378 et 379.

[3] Georgi, *Alphab. tibét.*, p. 212.

[4] Kœppen, t. I, p. 345 et 557; t. II, p. 319.

çivaïsme[1]. Ce qui est certain, c'est qu'il remonte à une haute antiquité et qu'il paraît antérieur à l'ère chrétienne.

Les analogies entre les deux cultes vont bien plus loin encore. Dans l'un et dans l'autre, on attache un prix excessif aux reliques des saints. On sait que dans le bouddhisme, presque depuis son origine, on conserve avec soin, non-seulement les ossements, mais encore tout ce qui a appartenu à des personnages vénérés[2]. Ces saintes reliques sont confiées à des châsses magnifiquement ornées; ces châsses sont exposées dans les temples, et parfois enfermées dans des monuments d'une nature particulière, nommés Stoupas dans l'Inde, Dhagopas dans l'île de Ceylan, Doungten dans le Tibet, Souvourghan dans la Mongolie[3]. C'est de ces édifices que parle Clément d'Alexandrie, quand il dit que les Samanéens vénèrent une pyramide sous laquelle ils croient que reposent les ossements d'un dieu. Les reliques offertes à la vénération des fidèles bouddhistes ne sont pas toutes authentiques. Telle est, entre autres, la fameuse dent de l'œil de Bouddha, dont M. Kœppen raconte la curieuse histoire, et qui est tout simplement un morceau d'ivoire de deux pouces de long[4].

Nous avons déjà parlé de la confession. On a vu qu'elle est fort analogue à celle de l'Église catholique; qu'elle est, comme celle-ci, suivie de l'absolution, et que cette absolution a également pour condition non-seulement la repentance, mais encore une pénitence consistant en certaines abstinences, et dans la répétition plus ou moins considérable de quelques prières.

Pour compléter ce tableau, il faudrait encore mentionner les exorcismes, les retraites spirituelles, le culte des saints, les jeûnes, les litanies, l'eau bénite, l'encensoir soutenu par cinq chaînes et pouvant s'ouvrir et se fermer à volonté[5]. Il nous suffit de les indiquer, et nous en venons à ce qui concerne plus spécialement le clergé lamaïque.

La réception d'un fidèle lamaïque dans les ordres religieux offre certaines particularités singulièrement identiques à quelques-unes des cérémonies pratiquées en pareille circonstance dans l'Église catho-

[1] Kœppen, t. II, p. 319, note 4.
[2] Kœppen, t. I, p. 515-530.
[3] Kœppen, t. I, p. 534-539; t. II, p. 258, 311 et 302.
[4] Kœppen, t. I, p. 519-521. Il existe encore parmi les reliques du Bouddha d'autres dents d'une aussi colossale dimension. Les empreintes des pieds du Bouddha sont aussi considérées comme de vénérables reliques. Hiouen-thsang en vit un assez bon nombre pendant son pèlerinage dans l'Inde.
[5] Huc, *Souvenir d'un voyage*, t. II, p. 110.

lique. C'est ainsi que, dans le Tibet et dans la Mongolie, le novice, en entrant dans les ordres, est tonsuré et fait vœu de pauvreté et de chasteté; en même temps il échange son nom pour le nom d'un saint bouddhiste[1]. Il y a cependant cette différence essentielle entre les religieux lamaïques et les religieux du culte catholique, que les vœux des premiers ne sont pas, comme ceux des seconds, déclarés éternels. Le religieux bouddhiste peut rentrer dans la vie laïque, s'il le juge convenable, sans aucune formalité. C'est là une règle unanimement reçue chez tous les bouddhistes, aussi bien parmi ceux du midi que parmi ceux du nord; elle remonte aux premiers temps de cette religion.

L'organisation ecclésiastique de l'Église lamaïque est absolument identique à celle de l'Église catholique. Au sommet le dalaï-lama qui correspond au pape; immédiatement au-dessous de lui les grands dignitaires, tels que le pan-tschen-lama, le gheghen-lama, le tschantscha-choutouktou de Pékin et khan-po-pandita du temple de Gusinoé-osou (le lac de Ganse), à trente verstes nord-ouest de Selengensk, qui correspondent aux métropolitains; les choutouktous de Lhassa, qui représentent les cardinaux, et les choutouktous des couvents du reste du Tibet, de la Mongolie, des Burètes, des Kalmouks, etc., qui sont les évêques ou les abbés mitrés de l'Église lamaïque.

Les ressemblances de détail sont peut-être encore plus singulières. C'est ainsi, par exemple, que le costume des dignitaires des deux Églises est presque identique. « Le grand lama de Kanum, dit Victor Jacquemont, a la mitre et la crosse épiscopales; il est vêtu comme nos prélats[2]. » « Le costume du grand lama de Kounboum, dit le missionnaire Huc, est rigoureusement celui des évêques. Il porte sur la tête une mitre jaune[3]; un long bâton en forme de crosse est dans sa main droite, et ses épaules sont recouvertes d'un manteau en taffetas violet, retenu sur la poitrine par une agrafe et semblable en tout à une chape[4]. »

Il n'est pas jusqu'à la magnifique bénédiction papale *urbi et orbi* qui n'ait son analogue dans le lamaïsme. Et pour comble de bizarrerie,

[1] Kœppen, t. II, p. 204 et 205.

[2] *Correspondance de Vict. Jacquemont*, t. I, p. 163.

[3] La mitre des choutouktous n'est pas cependant tout à fait identique à celle des évêques catholiques. Elle s'élève en forme de bonnet, et ressemble un peu, par devant, au bonnet des anciens grenadiers prussiens. Il faut ajouter que les choutouktous de Lhassa ont pour certaines cérémonies un chapeau à larges bords, assez analogue à celui des cardinaux romains.

[4] Huc, *Souvenir d'un voyage*, t. II, p. 101.

cette cérémonie a lieu à Lhassa à peu près à la même époque de l'année qu'à Rome. Le dernier jour de la grande fête du Mon-lâm, c'est-à-dire à la fin de février, quand la grande procession arrive devant le temple de La-brang, le dalaï-lama paraît sur une estrade et de là il donne sa bénédiction à une foule immense accourue de toutes les contrées où le bouddhisme compte des adhérents [1]. Le soir, la ville est splendidement illuminée, et devant les divers temples du couvent de La-brang sont exposées ces merveilleuses figures en beurre [2], dont le missionnaire Huc vit les analogues à la lamaserie de Kounboum et dont il fait une si curieuse description [3].

Qu'on transporte au milieu d'une peuplade bouddhiste un Européen qui ignore la langue qu'on y parle et qui ne peut juger que par ce qu'il voit, quel sentiment éprouvera-t-il à la vue de ces religieux couverts d'habits épiscopaux, célébrant une cérémonie qu'un connaisseur superficiel prendrait à distance, comme s'exprime Victor Jacquemont, pour une messe romaine de bon aloi; d'hommes tonsurés, vêtus pauvrement d'une longue robe de couleur terne, et recueillant çà et là des aumônes; de longues processions composées d'individus faisant tourner dévotement, entre leurs doigts, les grains d'un chapelet? Il n'y a pas le moindre doute qu'il se croira au milieu d'une communauté chrétienne. Et c'est là bien certainement ce que pensèrent les premiers navigateurs européens qui abordèrent sur quelques côtes de l'Inde, où se trouvaient des bouddhistes, et les voyageurs que le hasard conduisit, il y a quelques siècles, dans des lieux où le culte bouddhique était établi. Ils rapportèrent à leur retour l'étonnante nouvelle, les uns que le christianisme comptait de nombreuses églises dans l'Inde, et les autres que la foi chrétienne avait pénétré au milieu des barbares de l'Asie centrale. Telle fut l'origine de la croyance si longtemps répandue que saint Thomas avait fondé une église dans les Indes. Ce nom de saint Thomas est facile à expliquer. Gantama est un des surnoms du Bouddha; on l'invoque souvent sous cette dénomination. Ce nom sonnait à des oreilles peu exercées à peu près comme saint Thomas [4], et l'on conclut de là que les hommes qui pratiquaient des cérémonies si analogues aux cérémonies de l'Église chrétienne étaient des disciples de cet apôtre. C'est de la même manière qu'il faut expliquer ces bruits

[1] Kœppen, t. II, p. 311.

[2] Kœppen, t. II, p. 311 et 312.

[3] Huc, *Souvenir d'un voyage*, t. II, p. 96-99. Des ouvrages de ce genre sont exposés le même jour dans toutes les lamaseries, et l'illumination générale y a également lieu.

[4] Renan, *Hist. comparée des langues sémitiques*, t. I, p. 251, note.

si longtemps accrédités d'un prêtre Jean et d'une communauté chrétienne que l'ignorance du moyen âge plaçait dans l'Orient, mais tantôt en Afrique et tantôt dans le centre de l'Asie.

Cette confusion des deux cultes était le résultat d'une première surprise. Quand on y regarda de près, on vit bien vite que les deux religions, malgré leurs ressemblances extérieures, étaient fort différentes. Mais d'où venaient ces ressemblances?

Les anciens missionnaires prétendirent que le diable, pour faire pièce à l'Église chrétienne, en avait fait la caricature dans le lamaïsme. Cette explication, très-bonne à l'époque où elle fut donnée, ne l'est plus autant de nos jours. Les missionnaires modernes ont dû en chercher une autre. Les uns ont donné le lamaïsme pour une corruption du christianisme; les autres, comme Huc, ont voulu attribuer à l'enseignement des missionnaires chrétiens, répandus au quatorzième siècle dans la haute Asie, celles des cérémonies lamaïques qui offrent une si surprenante analogie avec celles de l'Église catholique[1]. Cette explication est encore moins admissible que la précédente qui l'est déjà si peu. Une foule d'objections très-fondées s'élèvent contre elle. Comment, par exemple, aurait-il pu se faire, si le lamaïsme était une corruption du christianisme, qu'il en eût si bien gardé les formes extérieures, et qu'il n'eût rien, absolument rien gardé de l'histoire et de la doctrine chrétiennes? Comprend-on encore, si le lamaïsme doit la plupart de ses cérémonies aux missionnaires chrétiens du quatorzième siècle, que ces apôtres de l'Évangile aient mis tant de soins à apprendre aux bouddhistes de la haute Asie l'usage du chapelet et de l'eau bénite, à revêtir leurs ecclésiastiques de la chape et de la mitre, etc., et qu'ils aient entièrement oublié de leur parler de Jésus-Christ?

Mais il est inutile de s'arrêter à toutes ces observations de détail. L'échafaudage fort maladroitement construit par les missionnaires s'écroule devont cette simple observation que la plupart des cérémonies qu'on veut faire dériver, d'une manière ou d'une autre, du christianisme, sont antérieures à l'ère chrétienne. Il y avait dans l'Inde des moines mendiants, la confession y était établie, on y vénérait les reliques des saints, on y voyait de nombreux couvents d'hommes et de femmes, le rosaire y était en usage, bien avant qu'aucun de ces usages fût admis dans l'Église, avant même que Jésus-Christ et ses apôtres eussent prêché la doctrine du salut.

Une opinion entièrement opposée à celle des missionnaires sur les

[1] Huc, *Souvenir d'un voyage dans la Tartarie*, etc., t. II, p. 110-112.

rapports historiques des cérémonies bouddhiques et des cérémonies catholiques analogues, compte aujourd'hui un grand nombre d'adhérents parmi les orientalistes. M. Weber, entre autres, est disposé à croire que la plupart des rites communs aux deux cultes sont passés du bouddhisme dans le catholicisme. « Les ressemblances entre les rites et le culte bouddhiques et ceux du christianisme primitif qui se constituaient à cette époque, ont fait supposer, dit ce savant orientaliste, que ce dernier pouvait bien avoir été plus d'une fois l'emprunteur. Telles sont les institutions monacales encore en vigueur aujourd'hui en Égypte, le célibat et la tonsure des religieux, le culte des reliques, l'usage des cloches et des chapelets, la construction des clochers, le nimbe qui entoure la tête des saints, et encore bien d'autres choses[1]. »

L'influence du bouddhisme sur le christianisme nous paraît incontestable; nous ne serions même pas éloigné d'accorder qu'elle pourrait bien avoir été plus considérable qu'on ne l'a admis jusqu'ici. Cependant l'explication de M. Weber, prise dans son ensemble, nous semble exagérée. Nous pensons qu'il faut établir des distinctions, et ne pas prétendre expliquer par une même raison les ressemblances que nous avons signalées entre la plupart des cérémonies des deux cultes.

Il en est qui sont bien certainement le résultat du hasard. Que la mitre des évêques catholiques soit jaune comme celle des grands lamas, et la robe des premiers de couleur violette comme celle des seconds, c'est là une concordance fortuite et qui ne tire pas à conséquence.

Il en est d'autres, et elles sont plus importantes, qui ne résultent pas d'un emprunt, mais qui sont la conséquence du principe ecclésiastique, lequel est le même dans les deux cultes. Toutes les religions sacerdotales doivent avoir des chefs. Ce seront les choutouktous chez les bouddhistes du nord, et les évêques chez les catholiques. Cette organisation est l'effet même de la nature des deux religions. Il est encore dans leur nature que, par la marche même des choses, l'autorité religieuse tende à se concentrer dans les mains d'un chef suprême. La direction des consciences, et par suite la confession, l'absolution donnée par le prêtre, et les pénitences qu'il impose, sont encore des faits qui doivent se reproduire nécessairement sous une forme plus ou moins différente dans les cultes où un sacerdoce domine. Le formalisme est également une nécessité des religions sacerdotales, et avec le

[1] Weber, *le Bouddhisme*, trad. dans la *Revue germanique*, t. IV, p. 158.

formalisme viendront les processions, les cérémonies pompeuses dans lesquelles les fidèles sont simples spectateurs, les bénédictions données par les prêtres, les prières et les formules courtes, mais répétées à l'infini.

Il en est d'autres enfin, importantes sans doute, mais peu nombreuses, qu'on ne peut expliquer que par un emprunt, et dont on peut suivre d'ailleurs assez exactement l'histoire. C'est, par exemple, le rosaire, qui est venu de l'Inde dans l'Église catholique par l'intermédiaire des musulmans, qui l'ont pris aux bouddhistes et qui l'ont donné aux chrétiens. C'est encore la vie ascétique et monastique, qui avait été absolument étrangère à la race sémitique et aux peuples gréco-romains, et qui fut apportée, avant même l'origine du christianisme, par les missionnaires bouddhistes en Égypte, d'où elle se répandit plus tard dans tout l'Occident.

MICHEL NICOLAS.

UN MYSTÈRE EN BAVIÈRE.

LES REPRÉSENTATIONS DE *LA PASSION* A OBER-AMMERGAU.

L'Allemagne est le pays des surprises, la terre privilégiée des contrastes. Les extrêmes s'y touchent. A côté d'un rationalisme critique qui sonde tout, qui pèse tout, qui ne recule devant aucune solution, quelque audacieuse qu'elle paraisse, on voit fleurir dens cette patrie du libre-penser le lis immaculé de la foi naïve du moyen âge. Tandis que le docteur Strauss célébrait, dans la vigoureuse préface qu'il a placée en tête de sa traduction des Dialogues d'Ulric de Hutten, le vingt-cinquième anniversaire de la naissance de la *Vie de Jésus*, et rappelait avec un légitime sentiment d'orgueil à une génération un peu oublieuse les grands travaux de ses devanciers, plus de cent mille de ses compatriotes entreprenaient un pèlerinage à des représentations de la Passion à Ober-Ammergau — un petit bourg à une vingtaine de lieues derrière Munich.

Cette tragédie de village a été le grand succès dramatique de la saison. Vingt et une représentations en plein air dans le cours de l'été — et quel été! un hiver avec des feuilles — n'ont point épuisé la pieuse curiosité du public, et ces acteurs en sarrau et en souliers ferrés ont été applaudis par des spectateurs que leur eussent enviés les premiers artistes de l'Europe[1]. Des têtes couronnées, de hauts person-

[1] Voici les jours qui avaient été fixés pour ces représentations : le 28 mai; — les 4, 16 et 24 juin; — les 2, 8, 15 et 25 juillet; — les 6, 19 et 26 août; — et les 9 et 16 septembre; mais le concours des assistants fut tel, qu'à sept reprises on dut le lendemain redonner la pièce, au profit de ceux qui n'avaient pu trouver de place la veille.

nages, le roi et la famille royale de Bavière, l'empereur et l'impératrice d'Autriche, le roi de Saxe, le grand-duc de Saxe-Weimar, le comte de Chambord, des pèlerins de tous les pays catholiques et, ce qui plus est, des contrées protestantes, particulièrement de la rigide Allemagne du Nord, sont accourus à Ober-Ammergau. Les grands journaux d'outre-Rhin y ont envoyé leurs critiques ordinaires. La *Gazette universelle* d'Augsbourg a confié extraordinairement à un esthéticien renommé de Munich la mission de rendre compte de cette pièce, et les publications illustrées ont reproduit dans de nombreux dessins les principales scènes de ce curieux spectacle.

Mais la foi seule n'accomplit plus, de nos jours, de pareils miracles. A un sentiment religieux très-réel, très-visible, auquel nous rendons pleine justice, est venu se joindre un autre plus mondain de curiosité artistique, et peut-être même une vague espérance de voir sortir de ce drame, fait par le peuple en collaboration avec le temps, cette régénération si ardemment désirée du théâtre national, de découvrir dans cette Passion le Messie dramatique appelé à racheter les péchés passés.

Quoi qu'il en soit, à tous égards, comme intéressant signe du temps et du pays, et comme précieuse relique historique, la tragédie d'Ober-Ammergau mérite que nous lui accordions dans cette Revue les honneurs d'un compte rendu.

I.

L'origine de ce mystère ne remonte pas au moyen âge; ces représentations ne datent que des malheurs de la guerre de Trente ans. A la suite des horribles dévastations commises par les hordes suédoises dans la haute Bavière, une peste épouvantable avait éclaté dans le pays et achevait l'œuvre sanglante de la guerre en tuant tout ce qu'elle avait épargné.

Grâce à de prudentes mesures de précaution, à l'établissement d'un sévère cordon sanitaire, les habitants du petit bourg d'Ober-Ammergau avaient réussi à échapper à la maladie noire, lorsque le 25 septembre 1634, la veille de la fête patronale, l'un d'eux qui travaillait dans les environs, possédé du désir de passer la fête en famille, parvint à tromper la vigilance des gardes et à se glisser dans sa maison. Le lendemain, il était mort, et la peste avait pris possession du village. En moins de trente-trois jours succombèrent quatre-vingt-quatre personnes, le cinquième d'une population déjà décimée par la guerre. « Dans cette

misère, dit la chronique du couvent d'Ettal, les habitants de la commune se réunirent dans l'église et firent vœu de représenter tous les dix ans la Passion du Sauveur, et à partir de cet instant, bien que beaucoup d'entre eux portassent des signes de peste, personne ne mourut plus. »

Qu'on ne s'étonne pas de rencontrer au milieu du dix-septième siècle les mystères encore en usage au delà du Rhin; ils se sont maintenus dans les campagnes, en Suisse, dans le Tyrol, à Salzbourg, dans la Styrie, la haute Bavière et la Souabe jusqu'au commencement des guerres de la Révolution. M. Gervinus nous apprend que, même après l'établissement de la Réforme, le goût pour les représentations tirées des saintes Écritures avait survécu chez les populations du Nord, et que la religion naissante n'avait pas dédaigné de mettre à profit ce moyen d'instruction pour consolider la foi nouvelle. Luther lui-même avait donné le ton en appelant le livre de Judith et les aventures du jeune Tobie de charmantes, de divines comédies, et en exprimant la supposition que les Juifs avaient sans doute représenté ces poëmes comme les chrétiens la Passion.

Ces comédies devinrent un complément des sermons et on les nomma des « Miroirs de vices et de vertus », *Tugend und Lasterspiegel*. Le plus souvent elles consistaient à représenter après le service divin, sous divers costumes, des scènes de l'Ancien Testament, sans autre texte que les paroles tirées de la Bible. Les dépenses qu'elles occasionnaient étaient couvertes par des collectes ou des fondations pieuses. Plus tard, elles perdirent cette simplicité, cette innocence, et prirent une forme allégorique et un langage graveleux mieux appropriés au goût de l'époque. On larda le dialogue de grosses plaisanteries faisandées, on y mêla des paillasses, des princes galants, et elles finirent, comme un vaudeville, par le mariage du Christ avec sa fiancée Ecclesia.

Hors l'Angleterre, où ces sortes de pièces ne prirent jamais racine, — moins peut-être par véritable sentiment éclairé qu'à cause du magnifique essor imprimé à l'art national par Shakspeare, — elles se répandirent très-rapidement et se maintinrent durant plus d'un siècle dans tous les autres pays protestants, dans les Pays-Bas, en Suède et dans le Danemark.

Des esprits distingués, des savants, ne dédaignèrent pas de s'essayer dans ce genre, et le *Christ souffrant* de Hugo Grotius lui valut, de son vivant, une plus grande popularité que ses immortels travaux juridiques et philologiques. Joast Van den Vondel, le premier des poëtes tragiques de la nation batave, dramatisa dans son *Lucifer* la chute des

anges, et mit en trilogie l'histoire de Joseph. Enfin, au milieu du siècle dernier, nous trouvons dans la *Thirza* de Feith, qui est l'épisode de la mère et des sept fils du livre des Machabées, un écho affaibli de ces drames religieux.

Un des deux apôtres de la réformation en Suède, Olaüs Petri, disciple de Mélanchthon et estimé pour sa remarquable traduction de la Bible, ses chroniques et ses poésies, crut également nécessaire de fortifier la croyance des nouveaux convertis par des représentions tirées des saintes Écritures. Dans la préface de sa comédie de *Tobie*, il s'efforce de démontrer les heureux résultats de ces pièces au point de vue moral. On cite encore un autre drame de la même époque, d'un auteur resté inconnu, et qui a pour titre *la Création, ou la Chute du premier homme*. Pendant plus d'un siècle, ces repré entations conservèrent leur vogue, et restèrent surchargées de toute la pompe des allégories et des personnifications que nous avons déjà signalée plus haut.

La littérature danoise, malgré les travaux historiques de Saxo Grammaticus et de Swend Aagesen, malgré les beaux chants, les antiques ballades et les légendes scandinaves, traduits par Guillaume Grimm, ne commence, à vrai dire, qu'avec la Réforme. De même que Calvin en France et Luther en Allemagne, Christiern Pedersen fut tout à la fois le réformateur des croyances religieuses et le fondateur de la langue nationale. Mais, incident assez rare au début d'une littérature, tous les premiers essais se concentrèrent sur l'art dramatique. Un prédicateur, Jérôme Raach, composa deux drames, *le roi Salomon* et un *Samson*, qui ont été souvent réimprimés depuis lors, et l'évêque Hegeland n'en écrivit pas moins de cinq dont voici les titres : *Caïn et Abel*, *Abraham*, *Lazare*, *les Dix Lépreux* et *la Chaste Susanne*. De ces deux écrivains est sortie une longue génération d'auteurs dramatiques religieux dont nous ne citerons que le recteur Thœrgessen, qui a mis en comédie le vingt-cinquième chapitre du livre de Samuel, et l'évêque Erik Pontoppidan, le premier grammairien de la langue danoise, qui traita à son tour le sujet de Tobie, ce touchant épisode qui a été le sujet de prédilection des poëtes protestants. Quant à la manière de représenter ces pièces, quelques-unes des affiches qu'on placardait aux portes des églises ont été conservées, et elles nous apprennent qu'on les donnait le dimanche, immédiatement après le service divin.

Nées des études humanistes et du culte de la Bible, ces pièces d'origine réformée n'ont pas l'originalité naïve des anciens mystères. Ce sont des filles honnêtes, mais maigres et revêches, sans poésie et sans grâce, qui ne séduiront plus personne. Il leur manque, même aux

plus belles, cette fraîcheur candide, ce charme mystique, ces tons doux et suaves des madones de Cimabuë et du Giotto, que l'art catholique a répandus sur ses créations et qui nous ont si vivement frappé dans la représentation de la Passion à Ober-Ammergau. Cet éloge, nous l'espérons, ne sera pas suspect sous notre plume.

Cependant cette Passion elle-même n'est plus, à vrai dire, un mystère dans la pure acception du mot; c'est une de ces pièces pour lesquelles la littérature allemande a une dénomination spéciale et qu'on désigne sous le nom de drames de paysans, *Bauernspiele*. Elle appartient à un genre dégénéré : la religion l'inspire sans doute encore, mais ce n'est plus une cérémonie religieuse comme au moyen âge.

Dès le quinzième siècle les paysans du midi de l'Allemagne essayèrent de reproduire dans leurs villages les imposants mystères qu'ils avaient admirés dans les cathédrales des villes et les riches églises des couvents. Ces imitations ne furent d'abord que de simples dialogues versifiés qu'on récitait aux reposoirs pendant les processions, puis elles devinrent plus tard de véritables pièces de théâtre qu'on représentait dans les cimetières. Le texte était fait soit par le curé soit par le maître d'école qui, en sa qualité d'organiste, était chargé spécialement de l'arrangement de ces fêtes où la musique jouait le principal rôle. Vinrent ensuite les jésuites qui leur donnèrent une impulsion nouvelle. Non-seulement les Pères de la Société de Jésus rétablirent, comme chacun sait, avec une grande pompe les mystères dans leurs colléges, mais ils encouragèrent en outre autant qu'il était en leur pouvoir ces représentations religieuses parmi les paysans. C'est grâce à cette protection puissante qu'elles ont traversé, saines et sauves, les horreurs de la guerre de Trente ans et les troubles intestins de l'Allemagne, et qu'elles se sont transmises jusqu'à la fin du siècle dernier. Elles périrent alors de la mort ordinaire de toutes les institutions, non de vieillesse, comme on dit à tort, mais des désordres graves qui s'étaient développés dans leur propre sein.

Pour les habitants du Tyrol et de la haute Bavière, elles étaient devenues de véritables passions : on ne se contentait plus des spectacles aux jours consacrés par l'Église, et chaque dimanche on jouait dans les auberges de ces montagnes des histoires de saints ou des aventures de chevaliers. Cet abus amena peu à peu de criants scandales, et l'autorité religieuse, trop faible ou trop négligente pour obtenir des paysans mêmes une réforme, se vit dans la nécessité de recourir au bras séculier et de brûler ce qu'elle avait édifié. Au lieu d'utiliser précieusement l'admirable instinct artistique de ces montagnards, d'en faire

un levier de civilisation, on l'étouffa sous de brutales mesures de police. De toutes ces fêtes, qui étaient très-nombreuses, il ne subsiste plus aujourd'hui qu'une seule, celle d'Ober-Ammergau; mais elle se trouve dans des conditions tellement heureuses qu'en rendant compte de ces représentations isolées, nous avons la conviction de donner une idée complète d'un genre dramatique presque éteint, et qui pourtant n'est pas une des pages les moins instructives de l'histoire littéraire de l'Allemagne.

II.

Deux causes ont pu contribuer à sauver la Passion d'Ober-Ammergau du sort commun, et détourner le coup qui a frappé les autres : le pieux caractère de l'origine de ces représentations et l'esprit même de la population, car, nous avons hâte de le dire, Ober-Ammergau n'est pas un village ordinaire, c'est un vaste atelier de sculpture; ses habitants ne sont pas des laboureurs épuisés par les travaux des champs, ce sont des artistes en sabots, qui taillent les jolies statuettes de bois et d'ivoire si recherchées des amateurs.

Dès le douzième siècle, cette industrie y fut introduite par des moines du couvent de Rothenbuch; elle s'y est maintenue sans interruption, et forme encore aujourd'hui le revenu principal de la commune. Au moyen âge, époque de communications difficiles, les habitants avaient un excellent débouché pour leurs marchandises, — leurs vierges, leurs crucifix et leurs saints, — à leurs portes, dans le couvent voisin d'Ettal, un des pèlerinages les plus fréquentés de la Bavière. Plus tard, quelques-uns d'entre eux quittèrent le pays et établirent des dépôts dans diverses villes d'Europe, par exemple à Brême, à Copenhague, à Drontheim, à Pétersbourg, à Cadix. Comme les Savoyards et les Auvergnats, après avoir amassé un petit pécule, ils cédaient leur fonds à un compatriote, le plus souvent à un jeune parent, et retournaient mourir dans leurs montagnes.

Depuis lors, le couvent d'Ettal a été supprimé, les guerres de la Révolution et de l'Empire ont détruit les dépôts; mais le mouvement général du commerce moderne est venu au secours des habitants, en leur offrant des moyens nouveaux et plus rapides d'écouler leurs marchandises. Cette industrie est donc plus florissante que jamais; mais, sous l'influence d'autres goûts, de la mode et du temps, elle s'est un peu transformée : on ne sculpte plus seulement des objets de sainteté;

le ciseau des artistes rustiques est devenu profane comme le siècle lui-même, et, à côté des vierges et des saints, de tous les hauts dignitaires du paradis, on voit, dans les magasins des frères Lang, à Ober-Ammergau, tout un petit monde terrestre de soldats, de bergers, de chasseurs de chamois et d'animaux.

On comprend facilement qu'entre les mains de ces hommes, familiarisés dès l'enfance avec la Bible, qui est le manuel de leur art, élevés pour ainsi dire au milieu des prophètes, des apôtres et des saints, les rôles de la Passion aient pris un caractère et un ton naturels qu'on demanderait en vain à des gens du métier. Si, dans la représentation à laquelle nous avons assisté, rien n'est venu encourager nos préventions; si au contraire, la tenue, le geste et la démarche étaient en parfaite harmonie, les poses remarquablement dessinées; si ces acteurs, enfin, semblaient sortis vivants, avec une gravité qui n'était pas exempte de roideur, des fonds d'or de l'ancienne école allemande ou d'une toile de Martin Schœn ou de Holbein, ce n'est pas à la foi religieuse, comme on s'est plu à le répéter à tort, c'est au sentiment artistique de ces paysans que revient l'honneur de ce miracle. L'homme n'est jamais que ce que l'éducation l'a fait, et je ne sache pas que le catholicisme ait la vertu de créer des comédiens.

Jusqu'en 1830, ces représentations, bien que très-fréquentées par les habitants des environs, étaient encore ignorées du grand public, quand un article du professeur Oken, le philosophe naturaliste, appela sur elles l'attention du monde littéraire. Dix années plus tard, le mystique et fougueux Gœrres ne laissa pas échapper une si belle occasion d'expectorer une de ces tirades boursouflées qui avaient le secret de mettre en liesse le parti ultramontain. De ce jour, Ober-Ammergau devint un pèlerinage à la mode. Ce que Gœrres n'avait fait qu'au point de vue religieux, M. Édouard Devrient, le consciencieux historien du théâtre allemand, l'entreprit au point de vue littéraire et dramatique. Il publia en 1850 une étude largement conçue et qui, comme tout ce qu'il a écrit, est tracée d'un trait de plume ferme et discret. Dans le cours de l'analyse de la pièce, nous aurons l'occasion d'y revenir, et d'en citer quelques passages, tant pour appuyer des critiques que pour combattre des appréciations hasardées. Cette énumération serait incomplète si nous omettions de citer la brochure de M. Louis Clarus, le pseudonyme d'un protestant converti au catholicisme; c'est un compte rendu qui respire à chaque page la foi ardente et crédule du néophyte. Tout ce bruit autour de la Passion d'Ober-Ammergau, renforcé de quelques parades littéraires dans les journaux bavarois,

ont surexcité la curiosité publique au point que, cette année, malgré les rigueurs de la saison, le concours des spectateurs a atteint des proportions inouïes.

On se rend de Munich à Ober-Ammergau par le chemin de fer et le lac de Starnberg, dont les bords charmants sont chaque été le rendez-vous de la haute société de Bavière. Jusqu'au débarcadère du bateau à vapeur, on ne remarque rien qui vous frappe; le voyage a lieu dans les conditions ordinaires. On abdique son libre arbitre, on renonce pour quatre heures à sa liberté, et on devient une victime du régime cellulaire ambulant qu'on nomme un train express. Chaque époque a sa grandeur : si, vingt années durant, nos pères ont parcouru d'étape en étape l'Europe entière, des rives du Tage aux bords glacés de la Moskowa, du moins était-ce à pied, — et nous, leurs fils, ne sommes pas aussi dégénérés qu'on nous accuse, puisque nous avons l'héroïsme de la traverser à la vapeur. M'est avis que si les légionnaires de l'empire avaient été réduits à faire leurs campagnes en chemin de fer, ils se seraient reposés avant Moscou.

Par bonheur, circonstance atténuante, le pays a du caractère et vous distrait un peu des déboires d'une institution qui a plus d'égards pour les paquets que pour les voyageurs. De la prison cellulaire du wagon vous passez dans le préau, qui est le pont du bateau à vapeur. Enfin vous êtes rendus..... à la liberté; vous débarquez et la fête commence, comme toutes les fêtes, par une cohue.

On se presse, on se pousse, on s'appelle : les vieillards soupirent, les jeunes gens pestent; des mères inquiètes sont à la recherche de leurs enfants, et on a même vu en ce désordre affreux des maris courir après leurs femmes. Mais enfin l'ordre se fait dans le désordre, et on se case *sine ira et studio*, sur les genoux de ses voisins et de ses voisines, dans d'atroces véhicules qui datent de l'époque de la fondation de ces représentations.

La route qui conduit au fond de la vallée et qui passe devant l'ancien couvent d'Ettal, présente le plus curieux aspect : qu'on se figure une immense quantité de voitures, de cavaliers armés de parapluies, et de pèlerins, les pieds nus dans la boue et transis de froid, qui chantent à tue-tête des cantiques ou nasillent le chapelet. C'est une énorme queue de théâtre qui a cinq lieues de longueur.

Après un chemin montant, boueux, malaisé, exposé de tous les côtés au vent et à la pluie, on arrive, par une descente rapide, dans le vallon où se prélasse, à l'abri de hautes montagnes, la commune d'Ober-Ammergau. Elle est située à deux mille six cents pieds au-dessus

du niveau de la mer, non loin des frontières du Tyrol. Les maisons ne sont pas entassées sur le bord du chemin sans grâce et sans style : ceintes de verts enclos, elles sont disséminées dans un désordre harmonieux. Leurs toits un peu plats, chargés de grosses pierres, rappellent ceux de la Suisse. Les pignons sculptés et les fresques qui ornent les murs, et qui représentent le plus souvent Notre-Dame d'Ettal, révèlent un sentiment d'art et de foi qui distingue Ober-Ammergau des villages des environs. Un torrent descend des glaciers et traverse ce charmant asile. Il y a dix ans, il bondissait fier et emporté par-dessus roches et troncs d'arbres; aujourd'hui il roule sa nappe transparente sur un lit de cailloux polis, entre deux fortes digues construites avec le produit des représentations de 1850. On dirait un jeune fou qui a abjuré ses erreurs passées, et qui, par la grâce divine, s'est converti à une vie plus régulière.

Dans l'intérieur du village, les chevaux n'avancent plus qu'au pas, tant est grande la foule qui se presse dans les rues. Paysans souabes qui rêvent choppes et pipes, femmes du monde qui ne sont pas rêveuses, curés gais et dodus, moines chagrins et nu-pieds, chasseurs de chamois, l'inséparable carabine sur l'épaule, rapins de Munich, le non moins inséparable album sous le bras, tout cela défile devant vous avec des mines joviales, dévotes ou railleuses. En descendant de voiture, vous êtes ahuri par le bruit : c'est une Babel de tous les dialectes gutturaux d'Allemagne, la confusion, non de la langue, mais de l'oreille du touriste. Dans cette foule bigarrée on découvre plus d'un bon type; j'ai vu de véritables compatriotes d'André Hofer, en bas gris, souliers ferrés, en culotte et veste de velours râpé et roussi, qui ressemblaient aussi peu aux Tyroliens de Bade, d'Ems et de Hombourg, que les Turcs massacreurs de Damas aux marchands de dattes du boulevard. La population de l'endroit n'est représentée dans ce fouillis pittoresque que par une marmaille endiablée, — les chérubins du lendemain, — qui ne donnent pas, par les trous de leurs pantalons, une idée bien favorable de la propreté de leurs parents.

Cette crainte ne tarde pas à se dissiper dès qu'on pénètre dans les maisons. Elles sont pauvres, mais proprettes; les murs sont blanchis à la chaux, les tables et les chaises en vieux chêne. Ce jour-là chaque masure est un hôtel, chaque grange un dortoir, chaque cour une salle à manger.

L'accueil que me fit mon hôte, qui cumulait les fonctions de cordonnier, d'apôtre et d'aubergiste, fut patriarcal, et le menu qu'il me servit, d'une simplicité rustique, — une soupe à la crème, du jambon et

des nouilles assaisonnées d'une dissertation sur la maladie des pommes de terre. Je renonce à décrire le trouble, la fièvre que jette dans ce village la subite invasion de quatre mille voyageurs affamés et à la recherche d'un gîte. Quelques privilégiés seuls couchent dans des lits, — et quels lits, grand Dieu! — la vile multitude est condamnée à camper dans les granges. Mais on reconnaît tout de suite que ces bonnes gens ne sont hôteliers que d'occasion : la carte est d'une modestie fabuleuse, — triste consolation pour ceux qui ont la faiblesse d'aimer mieux être bien servis pour beaucoup d'argent, que très-mal pour très-peu. Je pourrais citer le nom d'un malheureux ministre plénipotentiaire français qui a dû passer une fraîche nuit de septembre dans un corridor.

Le surplus des spectateurs tâche de s'héberger tant bien que mal dans les hameaux environnants, dans les fermes du voisinage, et n'arrive que le lendemain pour l'ouverture des bureaux.

Elle a lieu à six heures du matin, à une heure où les portes des autres théâtres viennent à peine de se fermer. Un brave curé bavarois, mon compagnon de chambre, m'assura, pendant que nous prenions notre café — détestable traduction allemande d'une délicieuse poésie orientale — que bon nombre de spectateurs se préparaient à la représentation en recevant le sacrement de l'eucharistie. Je n'eus pas le temps de contrôler son dire, mais à en juger par l'air recueilli et béat de certaines têtes de l'auditoire, cela ne me parut pas improbable. Je dois néanmoins à la vérité de déclarer que la grande majorité de l'assemblée ne répandait pas précisément une odeur de sainteté, et qu'elle semblait avoir communié plutôt sous les deux espèces du kirsch et du saucisson.

Jusqu'au commencement de ce siècle, c'est au cimetière qu'on représentait la Passion, la tragédie de la Rédemption sur des tombes, dans le poétique asile de la Mort. Un souffle de ferveur et de recueillement passait sur l'auditoire et la piété gagnait à son insu le cœur le plus rebelle. Nous ne nous chargerons pas de sonder l'abîme qui sépare la scène d'hier de celle d'aujourd'hui. Une immense baraque de champ de foire s'élève maintenant à l'entrée du village, dans une riante prairie. Elle a la forme d'un carré allongé dont la plus grande partie, qui est exposée au midi, est destinée aux spectateurs. C'est un amphithéâtre clos de planches qui peut contenir sur ses bancs en gradins plus de six mille spectateurs. Il est découvert comme les théâtres antiques, à l'exception d'une grande loge du fond et de deux petites loges latérales, où l'on est un peu protégé contre le soleil et la pluie.

La scène est très-vaste : elle a quatre-vingts pieds de largeur et le proscénium seul en compte vingt de profondeur, — disproportion qui est nécessitée par la présence d'un chœur. Nul rideau ne sépare l'avant-scène du public; elle reste toujours ouverte, car de même que dans les pièces de Shakspeare telles qu'elles nous ont été restituées par M. François-Victor Hugo, cette Passion n'est pas soumise à la division uniforme des actes qui rompt arbitrairement l'unité de l'œuvre. De chaque côté du proscénium s'étendent des portiques qui aboutissent à deux portes de ville à travers lesquelles on entrevoit des rues de Jérusalem. Entre ces portes se trouve une partie couverte où se passent toutes les scènes d'intérieur, et où l'on représente les tableaux vivants qui sont mêlés à l'action. Cette partie-là est séparée des rues latérales par deux maisons à balcon qui appartiennent à Anne et à Pilate. Enfin cette petite scène sur la grande est fermée par une toile qui représente également une rue de Jérusalem, de sorte que quand elle est baissée, on a devant soi une vue intérieure de la ville. Ces dispositions sont nouvelles et heureuses; elles sont admirablement appropriées à la pièce. Avec le secours d'un chœur, elles permettent de représenter la Passion sans la moindre interruption, et de déployer, dans les grandes scènes populaires, dans l'entrée du Christ à Jérusalem, dans le chemin de la Croix, une animation, une vie et une pompe que je n'avais encore vues sur aucune autre scène.

La première impression pourtant, quand on entre dans la salle, n'est pas favorable. Les décorations sont peintes dans un ton criard et lourd, et dans un style impossible qui rappelle péniblement les affreux portiques romains des enlumineurs de la fin du siècle dernier. Je défie, il est vrai, un pinceau quelconque de lutter d'harmonie, de sentiment et de vigueur avec le fond merveilleux sur lequel elles se détachent. Au-dessus de la scène, l'œil n'est arrêté par aucun obstacle; au-dessus des toits de Jérusalem il est ébloui par un splendide site de montagnes, par les riants pâturages et les sombres forêts qui bornent l'horizon étroit d'Ober-Ammergau. Quant au style architectural en lui-même, si tant est qu'un anachronisme était inévitable, pourquoi, au lieu de s'attacher aux plus détestables modèles, ne s'est-on pas inspiré plutôt d'une toile d'Albert Durer, et n'a-t-on pas choisi de préférence l'intérieur consacré par l'art d'une vieille ville allemande? Du moins eût-on obtenu ainsi un accord relatif entre les décors et les costumes.

Dans les costumes des principaux personnages on a suivi religieusement la tradition artistique, et chacun a pu s'assurer de l'exactitude de l'observation faite, il y a dix ans déjà, par M. Édouard Devrient :

« Non-seulement, dit-il, la figure du Christ, mais même ses gestes semblaient comme détachés d'une toile du moyen âge. La tenue des bras et des mains, sa démarche légère et calme, tout enfin était dans le style le plus religieux, le plus naturel et le moins cherché. » Cet éloge s'adresse également aux autres personnages, surtout à Pilate, à Judas et à l'apôtre Jean. Mais jusque dans la costume du chœur, composé d'hommes et de femmes, on admirait un tact heureux, une délicate mesure. Pour habiller ces êtres supérieurs, idéals, qui ne sont plus des humains et qui ne sont pas encore des anges, on a imaginé un costume sans sexe et sans nationalité, qui n'est d'aucun temps et d'aucun pays, et qui répond très-bien à l'idée qu'il doit représenter.

De même que les décorations, les costumes sont l'œuvre des habitants du village. Il serait donc injuste d'exiger dans les moindres détails une fidélité historique que d'ailleurs vous demanderiez en vain aux scènes si richement dotées de Vienne, de Berlin et de Dresde; il serait ridicule de s'arrêter à quelques naïvetés réalistes, de se moquer agréablement des gants de coton blanc des anges et d'appliquer avec rigueur aux créations des bons paysans la mesure d'une civilisation raffinée et subtile. Ce que je puis affirmer hautement, après que la presse allemande a été unanime à le proclamer, c'est que, sous ce rapport, Ober-Ammergau a dépassé toutes les espérances; que sur six cents personnes qui prennent part à l'action, pas une n'a fait tache sur l'ensemble, et que, dans les grandes scènes populaires, on a su donner aux masses une véritable pompe orientale. A ceux enfin qui croient voir entre les mains d'artistes et d'acteurs de Munich le bout des ficelles qui font mouvoir ce drame, qu'il me suffise d'assurer que, loin de s'aider de conseils et de secours étrangers, ces paysans mettent au contraire leur amour-propre, leur gloire, à ne se servir que des seules ressources qu'offre leur propre village.

A la fin du compte rendu, j'aurai à revenir sur le jeu des acteurs; pour le moment, avant l'ouverture, je veux répondre à une question qui se présente naturellement à l'esprit. On se demande sans doute — tout en faisant la part d'influence des occupations artistiques — par quel miracle il est possible d'obtenir, de dix ans en dix ans, non de quelques rares sujets d'élite, mais de tout un village perdu au fond des gorges du Tyrol bavarois, un aussi remarquable ensemble, un concours aussi intelligent. Cela provient d'une excellente institution qui remonte à l'origine de ces représentations. L'Allemagne n'a pas de conservatoire, mais Ober-Ammergau en a un. Ce n'est pas par la grâce du Saint-Esprit ni par l'intercession de la Vierge et des saints, mais

par des exercices dramatiques sans cesse répétés, qu'on parvient à ce prodigieux résultat. Chaque hiver, la maison commune se transforme en un théâtre d'amateurs dont le curé a la direction et le maître d'école la régie; chaque dimanche, après vêpres, une partie de la population donne à l'autre, à tour de rôle, des représentations théâtrales tirées des saintes Écritures ou des romans de chevalerie. Voilà tout le mystère de cette Passion. Les acteurs grandissent dans leur art, et tel qui a été chérubin au premier acte de sa vie sera patriarche au dernier.

J'ai cru devoir insister sur ces détails techniques parce que des écrivains dont le zèle a égaré le sens critique, n'ont voulu faire hommage de ce succès qu'à la religion, et n'attribuer qu'à une pieuse ferveur ce qui mérite d'être partagé pour le moins par le sentiment artistique, — par ce sentiment héréditaire qui a sauvé ces représentations de la ruine générale à la fin du dix-huitième siècle, et qui aujourd'hui encore leur donne la valeur d'un grand événement dramatique. Il m'a paru d'autant plus nécessaire de relever cette erreur qu'elle mène droit à des conclusions absurdes; car si l'on venait à méconnaître l'influence esthétique que j'ai signalée, on serait amené infailliblement à admettre qu'un crucifix qui s'élève au bord du chemin, par cela seul qu'il aura été sculpté par une main dévote, devra avoir autant de valeur artistique qu'un Christ de Rembrandt ou de Rubens.

La séduction d'ailleurs est excusable, quand on établit une comparaison avec d'autres villages et qu'on se figure ce qu'ils seraient capables de nous offrir. Aussi ne s'est-il pas rencontré jusqu'à cette heure de touriste ou de critique dont les espérances n'aient été de beaucoup dépassées. Néanmoins, si l'on veut éviter tout à la fois l'écueil de l'enthousiasme et celui de la moquerie, il faut déposer, comme l'a fort justement observé M. Édouard Devrient, dans l'appréciation de ce drame, toute mesure critique ordinaire, et ne jamais perdre de vue quels acteurs et quel auditoire on a devant soi. « Celui qui recherchera à Ober-Ammergau, a dit l'historien du théâtre allemand, une représentation dramatique de paysans pour des paysans, une représentation religieuse, pleine de sérieux et de ferveur, exécutée avec un art profond, mais étroit, par des gens qui, avant de se couvrir de leurs costumes, ont d'abord arrosé leurs jardins et donné du foin aux bêtes, emportera de ce théâtre rustique l'impression la plus pure et la plus élevée : en faveur de la fidélité, de la naïveté et du naturel du jeu, et des traits d'un sentiment attendri et doux, il pardonnera plus d'une

expression non polie, journalière ou drolatique. Un sourire effleurera ses lèvres, mais il n'effacera pas du cœur l'émotion que la pièce aura fait naître. »

III.

La pièce ne ressemble en rien à celles que nous connaissons : pour un sujet unique, l'imagination populaire a su découvrir une forme unique. Si ce drame présente quelque analogie littéraire avec des œuvres classiques, ce n'est qu'avec les tragédies d'Eschyle. Au théâtre grec il a emprunté son chœur, aux mystères du moyen âge ses tableaux vivants, et à Shakspeare ses grandes scènes populaires. Et encore, quant à ce dernier surtout, je crains que le mot emprunt ne dépasse ma pensée, et qu'il ne faille voir là qu'une rencontre fortuite, amenée naturellement par les exigences du sujet. Comme les *Chronikled histories* de la première période du grand tragique anglais, le drame de la Passion est une chronique dialoguée de la naissance du christianisme.

Les transformations que le mystère a subies dans le cours des temps autorisent mon hésitation à me prononcer sur une question aussi délicate. N'ayant point eu les textes anciens sous les yeux, tout contrôle exact m'est impossible, et je dois me contenter de rapporter l'assurance des critiques allemands qui ont pu consulter les sources, qu'il nous est parvenu sans changements notables. Il est certain, toutefois, qu'au commencement de ce siècle, des modifications assez importantes y ont été introduites sur l'ordre du comte de Mongelas. Ce disciple de Joseph II, cet ami et ministre de Maximilien Ier, était un homme d'esprit, mais d'esprit voltairien, fort soucieux de bannir du pays tout ce qui pouvait contribuer à entretenir dans le peuple dont le gouvernement lui était confié, des pratiques superstitieuses. Il réduisit les innombrables couvents qui couvraient la Bavière, déclara une guerre à mort aux images de saints qui bordaient les routes, et supprima d'un trait de plume les représentations villageoises tirées des saintes Écritures ou des Légendes dorées. Il céda pourtant aux supplications de députés d'Ober-Ammergau accourus à Munich pour sauver leur Passion, et permit exceptionnellement d'en continuer les représentations, à la condition d'une expurgation du texte primitif.

Un ancien bénédictin du couvent d'Ettal, supprimé à la même époque, le docteur en théologie Ottmar Weiss, fut chargé par la commune de ce travail d'épuration. Il enleva les figures allégoriques et symboliques

qui défiguraient la pièce, expulsa Satan et sa cour, et motiva le développement des passions humaines par des motifs plus humains, moins surnaturels que par le passé. Le ministre de Mongelas assista en personne à la première représentation du mystère ainsi censuré, et, à la sortie, signa son arrêt définitif de grâce, le privilége exclusif de jouer à Ober-Ammergau Dieu, la Vierge et les saints.

La facture de la pièce se distingue, comme je l'ai dit plus haut, de la forme dramatique adoptée de nos jours, par l'emploi d'un chœur et de tableaux vivants. Ce chœur se compose d'un coryphée et de seize choristes, hommes, femmes, jeunes gens et jeunes filles, qui, les bras croisés sur la poitrine, sortent des portiques de droite et de gauche et viennent se ranger en fer à cheval au milieu du proscénium. Son caractère, qui se traduit plus encore par ses gestes que par ses paroles, est sacerdotal. De même que dans les tragédies grecques, il est placé entre les acteurs et les spectateurs pour expliquer et commenter la marche de l'action, et préparer par ses chants l'assemblée des fidèles aux tableaux qui se déroulent devant elle.

On a fait gloire à madame de Genlis de l'invention des tableaux vivants; on a rappelé que pour distraire et instruire les enfants du duc d'Orléans, comme on montre à d'autres de simples images, elle avait eu l'idée ingénieuse de reproduire devant eux des scènes historiques illustrées par l'art, avec le concours de David et d'Isabey. J'y consens pour ce qui concerne ces représentations mondaines qui du salon sont tombées aujourd'hui au champ de foire, mais la Passion d'Ober-Ammergau, à défaut de tout autre document, est là pour prouver que la naissance des tableaux vivants remonte bien plus haut, aux mystères du moyen âge. Bien avant les distractions aimables de la célèbre gouvernante du duc de Chartres, l'Église, en mère pleine de sollicitude, s'était servie du même moyen pour éveiller la foi naïve de ses enfants, et avait mêlé de semblables représentations aux cérémonies du culte.

Avant tout, je dois déclarer que jamais je n'ai attaché la moindre valeur artistique à ces compositions de mauvais aloi, caprices plastiques créés dans une heure de désœuvrement par une femme du monde éprise de sa beauté. Non, quelque soin qu'on ait donné aux détails, au choix des personnages, à l'exactitude des costumes, à la draperie, jamais ils n'ont produit sur moi qu'une impression déplaisante. Tandis que la peinture et la sculpture animent une matière morte, le prétendu tableau vivant, qui n'est qu'un tableau mort, tue toute vie dans l'homme, et rabaisse un être pensant qui joue dans la comédie terrestre le rôle le plus dramatique, à n'être qu'une masse inerte, un manne-

quin plus ou moins bien éclairé. Malgré l'instinctive répugnance que que font éprouver ces profanations, je ne crains pas d'avouer qu'à Ober-Ammergau j'ai trouvé ces tableaux à leur place. Ils font corps avec la pièce, et dans leur silence même ils sont dramatiques. On devrait sans doute réduire leur nombre, qui s'élève à trente-sept, concentrer davantage une action qui languit, mais j'ai garde de me prononcer pour leur complet éloignement. Ils reproduisent d'une manière saisissante des scènes de la Bible, et montrent du doigt les concordances de l'Ancien et du Nouveau Testament. Chaque tableau parlé de la Passion est précédé d'une composition muette tirée des livres bibliques, et ces dernières forment dans leur ensemble une symbolique de la légende chrétienne.

La grandeur imposante de ces tableaux, leur ordonnance plastique, leur pompe, la rapidité silencieuse de leur exécution et particulièrement l'immobilité stupéfiante des personnages pendant six à huit minutes, tout cela n'a point été une des moindres surprises de cette étonnante représentation. Dans quelques-uns, on a vu plus de cinq cents personnes et bon nombre de petits enfants concourir à la mise en scène; et pourtant, pas le moindre bruit derrière la toile durant l'arrangement, pas le plus léger mouvement pendant que le chœur explique aux spectateurs la signification du tableau. Il n'y a donc pas d'exagération quand M. Édouard Devrient affirme n'avoir jamais remarqué dans aucun opéra ni ballet, autant d'ordre, d'exactitude et de naturel.

Un mot encore sur la musique. L'ouverture et l'accompagnement du chœur ont été composés par un ancien organiste de la commune, et ils sont écrits dans le style facile, aimable et un peu trivial du bon père Winter, le maître de chapelle du roi Maximilien Ier. Le croirait-on? c'est de l'orchestre que j'ai été le moins satisfait dans la patrie de la musique instrumentale!

Mais l'heure passe vite à étudier les dispositions de la salle, le public et le plan de la pièce : il ne nous reste plus guère le temps, avant l'ouverture, que de jeter un regard sur l'affiche du mystère.

LE GRAND SACRIFICE EXPIATOIRE DU GOLGOTHA

OU

LE RÉCIT DE LA PASSION ET DE LA MORT DE JÉSUS

D'APRÈS LES QUATRE ÉVANGÉLISTES

AVEC

DES TABLEAUX VIVANTS TIRÉS DE L'ANCIEN TESTAMENT

POUR LA MÉDITATION ET L'ÉDIFICATION DES FIDÈLES.

Avec permission très-haute et très-gracieuse

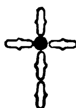
à

OBER-AMMERGAU, DANS LA HAUTE BAVIÈRE

DISTRICT ROYAL DE WIRDENFELS

Aux jours suivants :

28 mai; — 4, 16 et 24 juin; — 2, 8, 15 et 25 juillet; — 6, 12, 19 et 26 août; 9 et 16 septembre 1860.



« *O vous tous qui passez ce chemin, prenez garde, et contemplez si une souffrance peut se comparer à la sienne.* » Lam. Jér., I, 12.

« *Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous et vos enfants.* » Luc, XXIII, 28.

PERSONNAGES :

LE CHRIST.	RUPERT SCHAUER, bourgmestre de la commune et sculpteur en bois.
PIERRE.	JACOB HETT, sculpteur en bois.
JEAN.	SÉBASTIEN DESCHLER, sculpteur en bois.
JUDAS.	GRÉGOIRE LEDNER, sculpteur en bois.
CAIPHE.	F. LANG, marchand d'objets sculptés.
ANNE.	GRÉGOIRE STADLER, sculpteur en bois.
PILATE.	TOBIE FLUNGER, sculpteur en bois.
HÉRODE.	FRANÇOIS LANG, potier.
MARIE.	BARBE SCHALLER, orpheline.
MARIE-MADELEINE.	JOSÈPHE LANG, fille de sculpteur.
MARTHE.	MARIE BIRLING.

Prêtres, docteurs de la loi, pharisiens, sacrificateurs, marchands du temple, disciples, centurions, gardes et habitants de Jérusalem.

Ainsi donc, les origines de cette religion qui émane de l'homme du peuple, comme a dit un jour Novalis, seront représentées par des hommes du peuple.

IV.

Trois coups de boîte à feu annoncent à huit heures le commencement de la représentation. Étrange signal, je l'avoue, mais qui s'explique : la voix du canon étant seule assez puissante pour imposer silence au bruit de la foule.

Après une maigre ouverture écrite sans élévation et sans style, et exécutée par des musiciens de kermesse, le chœur sort des coulisses de droite et de gauche et se range en demi-cercle, de manière à prendre toute la largeur de la scène. Il salue gravement l'assemblée, et l'invite dans un prologue à assister à la réconciliation de Dieu avec ses enfants :

> « Incline-toi dans un saint trouble,
> Peuple ployé sous la malédiction du Seigneur,
> Que la paix soit avec toi! la grâce est descendue de Sion;
> L'insulté n'est plus courroucé contre toi. »
> . . . .
> . . . .

Le chœur se divise en deux; la toile du fond se lève, et l'on voit deux tableaux vivants : d'un côté, Abraham au moment où l'ange arrête son bras prêt à frapper Isaac; et de l'autre, Adam et Ève chassés du paradis terrestre par l'archange à l'épée flamboyante. La toile retombe un instant, et se relève sur une scène muette qui symbolise la réconciliation et le pardon après la chute : au pied d'une croix vide sont agenouillés quelques enfants; le chœur tombe aussi à genoux, et dans la coulisse retentit un chant de grâce exécuté par quatre voix d'hommes, sans accompagnement instrumental.

Ce prologue, qui ne manque pas d'un certain appareil poétique, enlève au spectateur l'idée d'une représentation ordinaire, et donne presque à la pièce le caractère d'une cérémonie accessoire du culte.

Pendant que le chœur se retire, des cris d'allégresse, des *alleluia*, éclatent dans les rues; ils annoncent l'entrée du Christ dans sa bonne ville de Jérusalem : « Hosanna! béni soit le roi d'Israël qui vient au nom du Seigneur! » La décoration du milieu représente également une rue, de manière que le cortége a tout un quartier à parcourir et

peut s'étendre tout à l'aise, ce qui ajoute beaucoup à l'effet scénique. La foule grandit peu à peu, et déborde sur l'avant-scène, un des carrefours de la ville. Une cinquantaine d'enfants israélites, l'école primaire de Jérusalem sous la conduite du maître d'école, — *O sancta simplicitas!* — agitent des branches de palmier ; des hommes et des femmes, des bourgeois endimanchés, des artisans sous l'uniforme du travail, des mères, leurs enfants sur les bras, acclament l'envoyé du Seigneur, étendent des tapis d'Orient sur son passage ou sèment son chemin de roses du Cédron. Enfin le Christ apparaît, monté sur un petit âne et entouré de ses disciples. N'est-ce pas là une magnifique et singulière composition, d'une couleur un peu tapageuse, mais dessinée avec une netteté naïve que n'eût point démentie un vieux maître de l'école allemande; encadrée d'un horizon éblouissant de lumière et éclairé d'un véritable soleil d'août?

Dès l'entrée nous sommes frappés de deux traits essentiels de parenté entre ce drame et les mystères. Même *religiosité*, même caractère de cérémonie supplémentaire du culte, d'acte de piété plutôt que de plaisir; même *vulgarité*, même imitation minutieuse, puérile parfois, de la vie commune, même conformité du jeu théâtral avec la réalité de tous les jours. Ce mystère n'est pas un amusement profane, c'est un appendice du culte illustré par de belles images, et les bonnes gens qui le représentent, étrangers au raffinement des études érudites, au sentiment de la couleur historique, donnent la Passion comme si elle s'était passée, non pas il y a dix-huit cents ans en Palestine, mais il y a deux siècles à peine dans la haute Bavière, avec un réalisme qui agit d'autant plus vigoureusement qu'il s'adresse à un public ignorant et peu délicat.

Au point de vue plastique, le Christ est parfait. Sa taille est élancée, sa constitution délicate, son visage rêveur et mélancolique, ses yeux bleus, ses cheveux roux. Il porte une tunique violette et un manteau rouge, qui couvre en partie la croupe de l'âne. L'expression de la physionomie, la pose, la coupe des cheveux et de la barbe, tous les moindres détails rappellent la douce figure créée et consacrée par l'art, l'image que nous avons appris à vénérer dans notre enfance. Ce n'est pas un Christ de l'école italienne ou espagnole, c'est une copie réussie d'une toile de M. Overbeck.

Jésus glisse plutôt qu'il ne descend de l'âne. Sa démarche est légère, son regard voilé de tristesse, plein de douceur et d'humilité. Avec quelle appréhension n'attend-on pas maintenant l'épreuve décisive, — les premières paroles ! Il prononce quelques mots tirés de l'Évangile,

et toute inquiétude se dissipe; on respire à l'aise, on est rassuré; le succès n'est pas compromis, l'oreille ne sera pas plus offensée que les yeux. La voix est sympathique, étendue, d'un timbre grave et caressant; la prononciation n'a qu'un légèr goût de terroir, qu'une nuance de cet accent bavarois qui n'est pas harmonieux, tant s'en faut, mais dont l'affectueuse bonhomie ne déplaît pas dans la bouche du divin personnage. Je commence à deviner la pensée de M. Devrient, qui m'a paru si étrange à la lecture de sa brochure : « Ce rôle, dit-il, n'est pas appris, mais enseigné par la vie. »

La toile, que l'on avait baissée, se relève, et nous avons devant nous le parvis du temple. Ce tableau est amusant, original, théâtral, tout enjolivé d'artifices humoristiques. Les marchands et les chalands sont groupés autour de tables couvertes d'argent et de cages qui renferment des pigeons et d'autres animaux domestiques. C'est l'heure du marché, et son mouvement, son activité bruyante et affairée sont heureusement rendus. Comme opposition, comme repoussoir, on voit, par les portes entr'ouvertes du temple, une procession de prêtres et de sacrificateurs couverts de riches ornements et de tiares étincelantes.

Mais ces vendeurs, ces usuriers, sont loin d'être des bourgeois de Jérusalem, encore moins des compatriotes de Spinosa et de Mendelssohn; ce sont de vrais juifs polonais sur la face avilie desquels on contemple dix-huit siècles de persécution et de despotisme. Et pourtant, quelque répugnant et faux que soit ce spectacle, je n'ai pas la sévérité de réprimander ces braves paysans de cette double faute d'histoire et de géographie. La responsabilité en remonte plus haut qu'Ober-Ammergau; cet anachronisme est traditionnel sur la scène allemande. Les enfants d'Israël y remplissent l'emploi ridicule joué autrefois sur la nôtre par les fils d'Albion; en plein dix-neuvième siècle, ils sont les boucs émissaires d'un chauvinisme religieux du moyen âge. Dans le rôle héroïque, par exemple, d'Éléazar, au lieu de l'inspiration poétique que M. Duprez et M. Roger ont su y mettre, vous ne trouverez partout en Allemagne, même dans le jeu remarquable de M. Tischatscheck à Dresde, que la repoussante copie du type dégradé du juif polonais; à plus forte raison ce défaut est-il saillant dans l'interprétation de Shylock, — à une exception près, la création de ce rôle par M. Bogumil Dawison, qui est lui-même d'origine juive et né en Pologne. Hélas! quand les Allemands se décideront-ils donc enfin à prononcer l'émancipation des juifs jusqu'au théâtre inclusivement?

Le Christ pénètre dans le parvis et adresse à la foule une réprimande sévère. Il s'écrie en se tournant vers les vendeurs : « Ma mai-

son est une maison de prières, et vous en avez fait une caverne de voleurs. » A ces mots, il délie la corde qui tient attaché un agneau, s'en sert comme d'étrivières et chasse les vendeurs du temple. Ils essayent de résister, mais le peuple prend parti contre eux; ils fuient. Jésus indigné renverse les tables chargées d'argent, ouvre les cages, et les colombes s'envolent joyeuses au-dessus de nous aux colombiers d'Ober-Ammergau.

Jusqu'alors les six mille spectateurs avaient assisté dans un recueillement religieux à l'exposition du drame, mais au moment où le Christ tombe sur les vendeurs, une joie folle éclate dans l'auditoire : ce sont des cris et des rires sans fin. Allons, bon! un peu de fanatisme contre les juifs ne dépare pas la représentation d'un mystère. C'est de la couleur locale.

Dès que le Christ est entré dans le temple pour faire ses prières, les prêtres, qui ont assisté impassibles à cet empiétement sur leurs droits, s'élèvent contre l'audacieux réformateur. Ils promettent leur protection aux marchands, qui reviennent un à un pour tâcher de sauver une partie de leur avoir, et la toile tombe, tandis que les prêtres, sur le devant de la scène, crient : « Avec nous, avec nous, ceux qui reconnaissent Moïse et les prophètes! » et que les marchands groupés derrière eux font entendre le cri : « Vengeance! vengeance! »

L'action est chaudement engagée. Le second tableau parlé nous montre la conspiration qui s'organise. Il est précédé d'un tableau vivant qui représente Joseph vendu par ses frères : le préféré du père est déjà dans la citerne, deux frères sont penchés sur le bord, les autres s'entretiennent vivement, et alentour paissent des moutons et des chameaux. Nous assistons ensuite à une séance secrète du sanhedrin. A droite et à gauche, Anne et Caïphe sont sur des trônes; à leurs pieds écrivent des secrétaires; au fond se dressent en amphithéâtre les siéges des prêtres et des pharisiens, et dans un coin se tient debout un groupe timide de vendeurs, étonnés de se voir admis en pareil lieu. Le moyen de se débarrasser de l'ennemi commun est à l'ordre du jour. On prononce des discours; on vote une somme d'argent pour gagner le peuple, et les vendeurs s'offrent d'être les intermédiaires, les agents provocateurs, comme on dirait dans la langue du jour. Un marchand clôt ces débats par la proposition d'acheter le témoignage d'un des partisans du Galiléen, qu'il croit être un homme vénal, et elle est adoptée par acclamation.

Ainsi rapportée, cette discussion semble d'un effet médiocre, et

pourtant à la scène elle produit une vive impression. Chacun sait l'immense difficulté de donner au théâtre des débats politiques ou religieux, celle surtout de mettre en action de grandes masses. Les plus habiles y ont succombé, et seul, le grand William s'en est tiré avec bonheur dans son *Coriolan* et son *Jules César*. Eh bien, je ne crains pas de l'affirmer, un souffle shakspearien passe sur cette scène, et pour se sentir entraîné, attaché, point n'est besoin d'être un paysan souabe ou un chasseur tyrolien.

Dans ce second tableau nous avons vu les ennemis du Christ à l'œuvre; le troisième nous montre ses amis, ceux dont l'affection et le dévouement l'entourent et le consolent dans son passage sur cette terre. Jésus est à Bethanie pour prendre congé de sa mère et de la famille de Lazare, avant de retourner à Jérusalem. On nous prépare à cette scène de séparation par les adieux du jeune Tobie et par la fiancée du Cantique des cantiques qui soupire après son bien-aimé. Nous sommes ensuite dans la maison de Simon le lépreux. Jésus et ses disciples sont à table et Marthe les sert. La collation terminée, Marie-Madeleine s'approche du Sauveur et répand sur ses pieds un parfum précieux. L'âme avare de Judas se révolte de cette dilapidation. N'aurait-on pas pu vendre cet onguent? il valait pour le moins trois cents deniers. Mais Jésus dit : « Laissez-la, pourquoi lui donnez-vous de la fâcherie? Elle a fait un bon acte envers moi; elle a fait ce qui était en elle, elle a anticipé d'oindre mon corps pour l'appareil de ma sépulture. En vérité, je vous le dis, qu'en quelque lieu que cet Évangile sera presché en tout le monde, cela aussi qu'elle a fait sera récité en mémoire d'elle. » Car le mystère prend grand soin de ne prêter, autant que possible, au Christ que des paroles tirées des saintes Écritures, et dans un allemand qui rappelle, comme j'ai essayé de le rendre dans la traduction, le français de Marot et de Théodore de Bèze.

Les disciples et les femmes se retirent, et Marie paraît pour prendre congé de son fils. Sa tunique est bleue, son manteau écarlate et elle porte sur le front le bandeau blanc des vierges de Holbein. Cependant elle ressemble plutôt à une Madone d'église de village qu'à l'œuvre d'un maître. Sa voix est faible et son jeu insuffisant. Ce reproche est d'ailleurs général, il s'adresse à tous les rôles de femmes, — preuve nouvelle de l'influence exercée sur le jeu des acteurs par leurs travaux artistiques. La femme, qui ne s'occupe que du ménage, est de beaucoup inférieure à l'homme, qui taille des crucifix, des vierges et des saints.

De Bethanie, Jésus se rend à Jérusalem. Il pleure sur cette ville mau-

dite dont le chœur annonce la destruction par le tableau de la chute de l'orgueilleuse Vasthi. Pierre et Jean partent en avant pour préparer l'agneau pascal; Jésus les suit lentement et s'entretient avec ses disciples de sa fin prochaine. Judas reste en arrière; l'inquiétude commence à le gagner. Les paroles prophétiques du Christ sur sa mort le préoccupent pour son avenir. Qu'adviendra-t-il de lui? Il a bien mis quelque argent de côté, qu'il a pris dans la bourse commune dont il était chargé, mais cela suffira-t-il? Ne sera-t-il pas poursuivi, arrêté ou obligé de fuir, à cause de sa participation à toutes ces menées?... C'est dans cette disposition d'esprit qu'il est abordé par le vendeur, qui parvient sans grande difficulté à le séduire à ses desseins. « De deux choses l'une, se dit-il: ou Jésus triomphera, et alors il me sera facile de rentrer en grâce auprès de lui, car c'est un si doux maître; ou il succombera, et alors ce n'est qu'un misérable imposteur, et j'aurai sauvé la religion, l'État et moi-même d'une mauvaise affaire. Judas, sois prudent et avisé! » s'écrie-t-il, et il accepte le marché.

Ici encore, qu'il me soit permis de couvrir mon appréciation du témoignage de M. Devrient, un protestant dont j'aime à rapporter le jugement: « Sans doute, observe-t-il, ce caractère n'est pas dessiné dans le grand style, parfois même il tombe dans le trivial. Mais il est d'une si épouvantable vérité que, mieux que toute autre interprétation, il met en lumière les rapports du traître et de son maître. Pour une pièce populaire, il a le mérite d'une telle clarté, que ce Judas semble frapper à chaque poitrine de six mille spectateurs et demander : Ne me ressembles-tu pas? Aujourd'hui ou demain, pour ta propre sûreté et un gain éphémère, ou pour complaire à ton curé et à ton bourgmestre, ne trahirais-tu pas la vérité éternelle?... Il n'était pas possible de peindre Judas d'une manière plus saisissante. »

Pour ne pas trahir ses desseins, le traître, en homme habile qui ne veut pas se démasquer trop tôt, assiste au banquet pascal. Deux tableaux vivants qui symbolisent, sous la forme du pain et du vin, l'institution de l'Eucharistie, précèdent la représentation de la Cène : les Hébreux recueillent la manne dans le désert, et deux envoyés apportent au camp un raisin monstre du pays de Canaan. Le premier de ces tableaux est un des mieux ordonnés, des plus réussis de la pièce : plus de quatre cents personnages, hommes, femmes et enfants, ramassent le don céleste; seuls debout, au milieu de cette foule agenouillée, Moïse et Aaron élèvent les mains vers le ciel en signe de reconnaissance. La Cène se passe telle qu'elle est racontée dans les Évangiles : on emprunte même à celui de saint Jean le lavement des pieds et l'admirable entre-

tien qui le suit et qu'on pourrait nommer le Testament du Christ. Jésus détache son manteau, met un tablier, verse de l'eau dans un bassin et « se prend à laver les pieds de ses disciples et à les essuyer du linge duquel il est ceint ». Cette scène, incontestablement une des plus délicates à reproduire au théâtre, passe sans encombre, malgré l'anachronisme du tablier, grâce au sentiment biblique qu'on a su lui donner.

Judas a fui pour accomplir sa trahison. Il pénètre dans le sanhédrin, conduit par le vendeur qui l'a gagné. On lui remet les trente marcs d'argent; on lui promet l'aide d'une troupe armée pour surprendre le Christ, et la toile tombe au milieu des cris de l'assemblée : « Qu'il meure, qu'il meure, l'ennemi du Dieu de nos pères! »

Pas moins de trois tableaux vivants nous prédisposent à la scène du jardin des Oliviers. L'un d'eux est fort beau, plein de vigueur et d'originalité : il fait penser à Murillo. C'est Adam qui travaille à la sueur de son front. Le premier prolétaire, accablé de fatigue, se repose sur sa bèche et jette au ciel, comme un défi, un regard de sauvage résignation. A ses côtés, deux enfants déjà grands arrachent des ronces et des mauvaises herbes, et deux autres plus jeunes jouent avec un agneau. Sur le dernier plan, on aperçoit Ève la blonde, flétrie par la misère et la maternité, les cheveux épars, assise sur une pierre et qui allaite un nourrisson. Emplissez votre âme de cette rustique inspiration; rêvez aux hardiesses et aux tristesses de cette page douloureuse; aspirez la poésie pénétrante qui s'en dégage. Les autres tableaux montrent l'assassinat d'Amasa par Joab, et la prise de Samson par les Philistins, — deux trahisons de la Bible, qui servent d'introduction à celle de Judas.

L'acte du jardin des Oliviers est très-dramatique. La scène représente une partie rocheuse de la montagne. Jésus apparaît entouré de ses disciples. Il leur ordonne, à l'exception de Pierre, de Jean et de Jacques qu'il emmène avec lui, de se tenir à l'entrée du jardin. Arrivé sur le devant de la scène, il leur adresse ces paroles : « Mon âme est saisie de tristesse jusqu'à la mort; demeurez ici et veillez. » Puis il s'agenouille entre deux grosses pierres et commence à s'épouvanter et à être fort angoissé. « Père, si tu voulais, s'écrie-t-il, transporter cette coupe arrière de moi; toutefois, que ma volonté ne soit pas faite, mais la tienne. » L'ange — un jouvenceau de douze à quinze ans — apparaît et le fortifie dans le vigoureux dialecte guttural d'Ober-Ammergau. Et lui en agonie prie plus instamment, et sa sueur devient « comme des grumeaux de sang découlant à terre ». Elles sont visibles, ces gouttes

sanglantes, car à l'abri du rocher qui couvre entièrement le corps du Christ quand il s'incline, on peut de la coulisse lui peindre le visage. Enfin Judas survient à la tête d'une troupe armée de sacrificateurs, de scribes et de soldats. Jésus s'avance vers eux : « Qui cherchez-vous? leur demande-t-il. — Jésus le Nazaréen. — C'est moi. » A ces mots, ils tombent à la renverse de frayeur, mais se relèvent aussitôt, prennent courage, saisissent le Christ et l'entraînent.

Nous ne suivrons pas, de station en station, le mystère dans son long développement; nous n'accompagnerons pas le Fils de l'Homme sur le balcon d'Anne, où il reçoit un soufflet, ni au palais de Caïphe, où de faux témoignages sont portés contre lui, ni chez Pilate, ni chez Hérode. L'analyse des premiers tableaux a dû suffire à donner une idée de l'habileté avec laquelle on a découpé ce drame dans la légende chrétienne. Parmi les scènes qui m'ont le plus frappé, je citerai la pendaison de Judas, la flagellation et l'*Ecce Homo*, d'après la toile de Fra Fiesole qui se trouve, si je ne me trompe, dans la galerie de Florence.

Ces réminiscences, ces comparaisons tirées de l'histoire de la peinture qui, à la vue de ces tableaux, s'offrent spontanément et sans effort à l'esprit, ne sont-elles pas, je vous prie, tout à la fois une preuve évidente de la valeur plastique de la pièce et du sentiment plus artistique que religieux qui a inspiré les auteurs? Ce culte presque païen de l'art, au milieu d'un mystère de la Passion, se révèle toujours de plus en plus, à mesure qu'on approche du dénoûment.

Les dernières scènes sont d'une grandeur épique. L'auditoire n'a plus d'haleine, et le silence religieux de la foule n'est interrompu que par les sanglots étouffés des femmes et des enfants.

Avant même qu'on puisse voir le cortége funèbre se diriger vers le Golgotha, on entend dans la rue de droite des cris de joie et des imprécations qui annoncent son arrivée : la voix de l'inquiète et vile multitude lui sert de héraut. La scène du milieu se transforme en une allée touffue et montueuse qui conduit au Calvaire. Simon de Cyrène, qui revient des champs, la descend pour rentrer en ville; il porte un panier sous le bras et se range timidement au bord du fossé afin de laisser le chemin libre. Par la rue de gauche accourent les saintes femmes, tout éplorées, toutes baignées de larmes. En tête du cortége s'avance à cheval un centurion romain; il agite un guidon couronné d'une aigle, où est inscrite la devise de Rome : S. P. Q. R. Derrière lui, le Christ courbé sous le poids qui l'accable traîne péniblement sa croix. Il est entouré de quatre superbes valets de bourreau, en culottes rouges

et les manches de chemise retroussées, que je me rappelle avoir admirés, l'avant-veille à Munich, dans une fresque de M. Cornelius. Puis viennent les deux larrons, qui se débattent un peu et qu'on conduit de force, et une foule tumultueuse de soldats, de prêtres, de marchands, d'ouvriers qui ferme la marche. Jésus tombe; les valets saisissent Simon, qui ne se doute de rien, et le poussent sous la croix. En se relevant, le Christ aperçoit un groupe sanglotant de femmes avec des enfants sur les bras. « Filles de Jérusalem, leur dit-il, ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous et vos enfants. » Mais quand il remarque sa mère à moitié évanouie de douleur dans les bras de Marthe et de Marie-Madeleine, et à qui Jean prodigue des consolations, il ne lui adresse qu'un long et doux regard. Je note ce regard au passage, car que d'ineffables tendresses dans ce silence! Que dire à cette pauvre mère, à cette immense infortune humaine? C'est là un trait de profonde sensibilité qui n'est pas emprunté aux Évangiles, et qui révèle dans l'auteur du mystère un sentiment poétique aussi délicat que vrai.

La dernière parole à sa mère, Jésus la prononcera du haut de la croix.

Pendant que le cortége se perd peu à peu, avec un mouvement dramatique, dans le chemin tortueux qui monte au flanc du Golgotha, les saintes femmes accroupies, abîmées dans la poussière, entonnent des plaintes rhythmées qu'on désignait au moyen âge sous le nom de Lamentations de Marie, *Marien-Klagen.* Elles formaient une partie essentielle du *Ludus pascalis de Passione Christi,* et les historiens de la littérature de cette époque, MM. Gervinus, Mone, Pickler, sont d'accord pour les signaler comme un intéressant souvenir lyrique des premiers âges de la poésie chrétienne[1]. Le chant terminé, les saintes femmes se relèvent et se dirigent d'une marche incertaine et brisée vers le Calvaire.

Quand la toile se relève, trois croix se dressent devant nous sur le Golgotha. La vue du Crucifié arrache à l'assemblée des fidèles un cri d'angoisse, de sublime horreur. Jésus, le regard fixé sur le groupe de ses amis, adresse ces mots à sa mère : « Femme, voilà ton fils! » A ses pieds, Marie-Madeleine agenouillée embrasse la croix qui porte son bien-aimé; Jean, le fidèle disciple, les mains croisées, a les yeux fixés sur son maître mourant. A quelques pas de là, les valets

[1] Gervinus, *Histoire de la poésie allemande,* 2, 327; Mone, *l'Art dramatique au moyen âge,* 1, 31; Pickler, *les Drames du moyen âge dans le Tyrol,* 30.

étendus par terre se partagent les vêtements et jouent aux dés la tunique du divin supplicié. Plus au fond, des soldats, la lance à la main, contiennent la foule avide des fanatiques et des curieux qui se presse à ce spectacle. Depuis la pose de l'inscription : *Jésus de Nazareth, roi des Juifs*, jusqu'à la descente de la croix, il ne s'écoule pas moins de vingt minutes, et pas un seul instant le jeu de l'acteur chargé du rôle de Jésus ne se ressent de l'atroce position où il se trouve. Le Fils de l'Homme prononce enfin le *Consommatum est!* sa tête s'incline sur la poitrine, le ciel se couvre de ténèbres et le tonnerre retentit. Les prêtres fuient épouvantés; le peuple se disperse à la hâte; Longinus donne le coup de lance et quelques amis s'approchent pour détacher le corps. La descente de croix est la copie fidèle, animée, du magnifique tableau de Rubens dans la cathédrale d'Anvers. Joseph d'Arimathie et Nicodème enlèvent les clous; les bras pendent hors du linceul, et doucement on glisse le corps au pied de la croix. Jésus repose dans les bras de sa mère....

Mais, après la Passion, l'Église célèbre les Pâques.

La pierre qui couvre la tombe se brise; le Christ, triomphant de la Mort, sort du tombeau une bannière rouge à la main, et le cri : « Halleluia, halleluia, il est ressuscité! » clôt le mystère.

V.

L'invention, on le voit, est presque nulle : ce mystère est la mise en action des quatre fragments dus à l'esprit différent et gradué de Matthieu, de Marc, de Luc et de Jean. Aussi ce drame n'est-il ni catholique ni même protestant, — il est biblique et évangélique. Pas la plus petite trace de dogme : c'est la chronique dialoguée de la naissance du christianisme. Le rationaliste le plus lucide pourra assister à ces représentations sans être choqué dans ses convictions, car, avec un tact exquis, on a banni tout le côté surnaturel, et pas le moindre miracle — hors l'apothéose du Christ — ne viendra éveiller sa secrète ironie.

Arrêtons-nous un instant au dessin des caractères : il renferme plus d'originalité que le plan de la pièce.

La figure de Judas est d'une vérité saisissante. Judas n'est pas un méchant homme, un pervers, encore moins un traître de tragédie. C'est un bourgeois rangé, plein de prévoyance pour l'avenir, un bon Philistin de Jérusalem qui s'est égaré dans une bande de novateurs. Il

est bien un peu avare, mais, aux yeux de certaines gens honnêtes, cela s'appelle avoir de l'ordre et de l'économie. Rien de satanique en lui : le pauvre diable tremble pour ses vieux jours et craint de mourir de faim. Il devient un misérable, non par perversité, mais par peur; il trahit son maître pour se faire bien voir de l'autorité. Et quand il arrive à la conscience de sa mauvaise action, il est trop tard — et il se pend de désespoir.

Le Christ reste le personnage principal de l'action. Il a été compris par le poëte et interprété par l'acteur avec une simplicité touchante et une vraie dignité. Jésus est triste et rêveur : la vue des hommes l'attriste, et néanmoins il rêve à leur bonheur. Il mène la vie commune, confie à ses disciples l'héritage de sa parole et triomphe par la douleur et le sacrifice, ses armes divines. Il n'a plus rien de la race royale de David et n'a rien encore du Verbe mystique. S'il était plus divin, il nous toucherait moins.

Les autres personnages, Pilate, Hérode, les Apôtres, ne sont pas moins traités avec une audacieuse vérité de touche, avec un sentiment prophétique du passé. Pilate est un homme avisé, un administrateur prudent, un fier citoyen romain qui méprise la vile canaille juive qui grouille et gronde au pied de son siége. Prince d'Orient voluptueux et blasé, Hérode vit en nabab israélite sous la domination de Rome, comme les rois tributaires de la Compagnie des Indes. Il s'ennuie, et il est curieux de voir un faiseur de miracles, de s'amuser aux dépens d'un magicien en renom. Mais quand le Christ s'obstine dans son silence, lui refuse le plus petit tour de sorcier, il le juge un être ennuyeux et partant peu dangereux pour le repos et la sûreté publique, et le renvoie à Pilate qui, toujours fidèle à son rôle, préfère sacrifier un innocent que de se créer des embarras politiques.

Enfin, si l'on me demande le sens même de la pièce, je répondrai avec la tradition chrétienne : Un assassinat juridique provoqué par la caste cléricale de Palestine.

Il est certain que tout le monde ne sera pas édifié de cette interprétation des saintes Écritures, que plus d'un trouvera à redire aux portraits que j'ai esquissés : des esprits délicats et raffinés les accuseront de réalisme; les âmes timides et croyantes, de sacrilége. Pour moi, qui ne connais ni ces pruderies académiques ni ces pieuses colères, je déclare qu'à mes yeux ce drame ne mérite

Ni cet excès d'honneur ni cette indignité.

Parti plein de préventions de toute espèce, je ne me suis pas converti

au catholicisme sur la route d'Ober-Ammergau, mais je sais grand gré à ses braves habitants de m'avoir donné le spectacle d'une pièce d'une facture originale et hardie, jouée avec un remarquable talent plastique et psychologique. Par ce temps de disette, on serait satisfait à moins.

Un épisode de mon voyage eût suffi d'ailleurs à me ramener à des sentiments plus indulgents, s'il m'était resté quelques préventions contre ces représentations. Au moment de retourner à Heidelberg, je lus à la devanture d'un libraire de Munich : *la Crucifiée, ou la Passion de Wildesbach,* par Jean Scherr [1]. Le nom de l'auteur m'était connu; c'est celui d'un écrivain estimable et laborieux qui consacre les tristes loisirs de son exil à d'intéressantes études de culture historique, pour me servir d'une expression fort en vogue au delà du Rhin. J'achetai le livre avec l'ardeur d'un néophyte critique.

Mais qu'on juge de mon horreur : du ciel il me sembla que j'étais précipité dans l'enfer! C'était le récit d'un acte épouvantable de fanatisme religieux accompli en 1820 dans le canton de Zurich. Une communauté, *die Margrethli-Gemeinde*, avait célébré la Passion en brisant la tête à une pauvre fille, après lui avoir imposé des tortures de cannibale. La prêtresse de ce culte sauvage s'était fait mettre elle-même en croix; on lui avait percé de clous les mains, les pieds et la tête; on lui avait donné — ô sacrilége! — le coup de lance au côté. Son insensibilité tenait du prodige. Jusqu'au dernier soupir, elle avait excité ses bourreaux à continuer et à multiplier les tortures. Les tribunaux s'étaient emparés de l'affaire et avaient condamné les assistants; — moi, je les eusse envoyés dans une maison d'aliénés.

Que pensez-vous de cette fête de Moloch dans un chalet suisse? Oh! qu'on me ramène au plus vite à mes bons acteurs d'Ober-Ammergau, à ces hommes pieux et droits qui louent le Seigneur sans offenser ni le Code pénal ni l'art poétique.

Et maintenant, Dieu me garde de discuter doctoralement une question qui a été agitée par tous les critiques qui ont assisté aux représentations d'Ober-Ammergau, à savoir : s'il est permis de donner en spectacle au peuple la vie du fondateur du christianisme? Cette question, je le confesse, n'en est pas une pour moi; m'est avis qu'elle se résout en se posant. Je ne comprends pas ces pieux scrupules. De quel droit prétendu divin arracherez-vous du livre de la poésie humaine cette page sublime de la légende chrétienne? Les peintres, les sculpteurs et les

[1] Johannes Scherr, *Die Gekreuzigte oder das Passions-spiel zü Wildesbach*. Scheitlin *und* Zollikofer, à Saint-Galles.

musiciens s'en sont inspirés à la plus grande gloire de la religion et de l'humanité; pourquoi l'interdiriez-vous aux poëtes? pourquoi refuserait-on à des cœurs simples les émotions édifiantes des épreuves de cet homme sorti du peuple, élu de l'humanité, envoyé de Dieu?... Taillez dans l'Évangile, l'admirable livre, le drame de la douleur et de l'espérance; donnez-le, mais donnez-le bien.

E. SEINGUERLET.

L'AME DE LA PLANTE.

PREMIER ARTICLE.

La physiologie végétale a été lente à prendre son essor. Bien que ses premières traces se montrent dès l'époque où Leuwenhoëk et Malpighi entreprirent leurs travaux micrographiques, son origine réelle ne remonte pas au delà du siècle dernier, alors que les belles recherches de Hales sur la nutrition et la transpiration des plantes vinrent expliquer quelques-unes des phases de la vie des végétaux. C'est à partir de ce moment seulement que l'on voit les naturalistes commencer à étudier attentivement les phénomènes de la végétation. Il y eut une grande émulation parmi les hommes éminents de ce siècle, si riche en observateurs habiles et consciencieux. Ceux qui s'étaient déjà illustrés ajoutèrent encore à leur gloire en contribuant à fonder, à régulariser une science nouvelle. Les observations de Linné et de Wolff, les expériences nombreuses de Bonnet et de Sénebier, les travaux de Duhamel et de Ludwig, les écrits de Mustel, les investigations de H. de Saussure et de Hedwig, tous ces efforts tendaient vers un même but, celui de réunir les matériaux épars pour en former un ensemble régulier. Les uns, en étudiant la vie de la plante, examinaient plus particulièrement la forme, la structure, le développement de ses organes, tandis que les autres s'attachaient à en expliquer le jeu et le fonctionnement. De l'ensemble de ces travaux naquirent deux sciences nouvelles : la physiologie et l'organographie végétales.

Grâce aux moyens d'investigation que fournissent le microscope et l'analyse chimique, ces deux branches de la botanique se sont développées d'une manière étonnante. Néanmoins, bien des points de la végétation sont encore aussi obscurs et aussi insaisissables qu'ils

l'étaient au début de la science. La physiologie, malgré ses progrès constants, arrivera-t-elle jamais à rendre compte d'une manière concluante de certains phénomènes qui semblent échapper à toutes les lois de la physique et de la chimie? Nous ne savons.

Mais lorsqu'on observe avec quel redoublement de zèle et d'ardeur les physiologistes de l'Allemagne se portent en ce moment vers l'étude des phénomènes qui composent la vie des plantes, il est permis d'espérer qu'un avenir prochain éclairera quelques-uns des faits restés obscurs.

Les physiologistes ont de tout temps constaté dans les végétaux des phénomènes extraordinaires dont ils ont été diversement impressionnés. Ils ont tous, il est vrai, reconnu une analogie sensible entre ces faits et certains instincts des animaux; mais les uns, n'y voyant que des phénomènes isolés et d'une importance secondaire, ont proposé de les expliquer par des théories toutes mécaniques ou physiques; d'autres, au contraire, attirés par la singularité de ces faits, les ont étudiés avec beaucoup d'attention, et ont conclu de l'ensemble de leurs observations que la plante est probablement une créature animée.

C'est ainsi que Vrolik, Hedwig, Bonnet et Ludwig s'étendent volontiers dans leurs écrits sur les phénomènes qui leur semblent révéler un instinct végétal. Ils penchent à croire que la plante peut éprouver un ordre quelconque de sensations.

F. Ed. Smith, le botaniste anglais, pense qu'on ne peut refuser aux plantes la faculté de sentir, et qu'elles peuvent même arriver à un sentiment de bien-être et de félicité.

Percival considère comme des actes volontaires la faculté que possèdent les végétaux de diriger leurs racines vers les endroits où se trouve une nourriture convenable, ainsi que le pouvoir dont ils sont doués de diriger vers la lumière leurs feuilles et leurs tiges.

Les écrits de deux savants également distingués ont, dans ces dernières années, appelé l'attention des naturalistes allemands sur la question de l'âme dans le règne végétal.

De Martius, un des hommes les plus éminents de la science moderne, accorde à la plante non-seulement la faculté de sentir, mais encore une âme immortelle[1].

A la voix du célèbre botaniste est venue récemment s'unir celle d'un savant non moins recommandable, Théodore Fechner, un des penseurs les plus indépendants et, croyons-nous, les mieux inspirés de

[1] K. F. von Martius, *Die Unsterblichkeit der Pflanzen, ein Typus.*

l'Allemagne contemporaine. Il est le premier qui soit entré dans les développements que comporte la question de l'âme de la plante. Les aperçus nouveaux, les idées originales abondent dans cet ouvrage, que l'on pourrait considérer comme le premier essai d'une psychologie végétale[1].

La physiologie découvre chaque jour de si nombreuses et de si frappantes analogies dans les fonctions vitales de tous les êtres organisés des deux règnes animal et végétal, que l'on ne saurait rejeter sans aucun examen la proposition qui nous est faite par des hommes tels que MM. Martius et Fechner, de considérer la plante comme un être sentant et doué d'une âme individuelle.

Aussi allons-nous exposer quelques-uns des faits qui semblent révéler l'existence d'une âme végétale, afin que le lecteur puisse se prononcer en connaissance de cause sur le problème psychologique qui, dans ces derniers temps, a soulevé une vive controverse en Allemagne[2].

Lorsqu'on observe les efforts que font les animaux, soit pour se procurer leurs aliments, soit pour se soustraire aux influences qui leur sont nuisibles, soit enfin pour se maintenir dans des conditions favorables à leur bien-être, on admet sans aucune difficulté que ces efforts sont des actes volontaires et non de simples manifestations de la force vitale. Il en est autrement quand il s'agit des plantes. Leur organisation, leur port, leur forme, leur immobilité apparente, leur manière de croître et de vivre, offrent une si grande divergence avec notre constitution et notre propre mode d'exister, que nous nous sentons fort peu disposés à voir des manifestations d'une âme dans les phénomènes remarquables que nous offre la vie de ces êtres.

La nutrition apparaît dans tous les êtres organisés comme l'acte le plus essentiel à leur conservation. Elle est toujours accompagnée, chez les créatures du règne animal, de signes évidents de volonté ou de persévérance. Les animaux se meuvent tout entiers vers l'objet qu'ils convoitent, tandis que la plante n'envoie à la recherche de sa nourriture que quelques-unes de ses parties. C'est au moyen d'organes spé-

[1] Gust. Theod. Fechner, *Nanna oder über das Seelenleben der Pflanzen*.

[2] Le zèle que beaucoup d'écrivains ont mis à défendre et à combattre les opinions de MM. de Martius et Fechner est une nouvelle preuve de l'intérêt avec lequel le public suit, en Allemagne, les discussions scientifiques. M. Schleiden, notamment, le célèbre physiologiste, a combattu avec une vivacité extrême les écrits des deux savants que nous venons de citer. La réplique de M. Fechner se trouve dans la première partie de son livre intitulé : *Professor Schleiden und der Mond*. L'humour et l'érudition n'y font point défaut.

ciaux, des racines, qu'elle cherche dans le sein de la terre les matériaux nécessaires à sa nutrition. En examinant avec attention les circonstances de ce mouvement, on y découvre des indices d'énergie, et l'on se convainc que les efforts que fait la plante pour trouver une nourriture conforme à son organisation ne sont pas moins réels que ceux par lesquels les animaux arrivent au même but.

L'énergie que les végétaux décèlent en cette circonstance est telle, qu'on les voit souvent diriger leurs racines à travers le roc même, vers la terre où se trouve une nourriture abondante. Les grands châtaigniers qui vivent sur le mont Etna savent trouver le lit des sources, malgré l'épaisseur des laves et des rochers.

Bien plus, les végétaux semblent posséder une sorte d'instinct en vertu duquel ils reconnaissent la bonne terre, et dirigent vers elle leurs racines. Lord Kainer raconte le fait suivant, confirmé par Murray. Au milieu des ruines de New-Abbey, dans le comté de Galloway, s'élève un érable qui croissait anciennement sur un des murs. Soit qu'il s'y trouvât à l'étroit ou qu'il y manquât de nourriture, il fit descendre le long de la muraille une forte racine qu'il fixa solidement dans la terre au-dessous. Lorsque cette racine eut pris de la consistance, l'érable, pour s'y asseoir, détacha petit à petit ses autres racines du mur où il avait vécu jusque-là, et s'en sépara entièrement pour vivre désormais dans le sol où il s'était transporté par ses propres efforts[1].

Murray cite encore le fait suivant. Un groseillier qui se trouvait dans un endroit où il ne pouvait prospérer fit avancer une de ses branches vers une terre plus fertile. Cette branche prit racine et commença elle-même à se transformer en arbuste, tandis que la tige primitive disparaissait complétement du sol où elle s'était élevée. Ainsi, cet être, après avoir atteint la bonne terre vers laquelle il s'était dirigé, s'y installait définitivement et cessait de demander sa nourriture au sol aride qu'il abandonnait.

On peut observer, sur les bords du lac de Côme, près de la villa Pliniana, des racines que les arbres des hauteurs font descendre le long des rochers. Ces racines se dirigent vers la bonne terre, y pénètrent profondément et se transforment en tiges nouvelles, tandis que les anciennes finissent par dépérir entièrement.

Nous mentionnerons encore un fait, dont nous avons été témoin à Saint-Thomas, petite île des Antilles. Sur un rocher de quatre

[1] Murray, *Frorieр's Notizen.*

à cinq pieds de haut avait germé une plante, un grenadier. Il s'y était élevé à quelque distance du bord, tout près du mur d'une citerne qu'on avait établie sur le rocher. La plante grandissait à vue d'œil pendant les premières années de son existence. On eût dit qu'elle avait hâte de s'élever au-dessus du mur qui lui interceptait les rayons du soleil. Quand, après quelques années, nous la revîmes, c'était un être mince, élevé, ayant la forme et l'aspect d'un peuplier. Ses racines avaient étreint le rocher et avaient pénétré dans les moindres interstices. Il avait une attitude penchée; tout en lui décelait un état de souffrance et de langueur. C'est à cette époque, où il semblait devoir mourir, qu'il fit descendre le long du rocher une forte racine, laquelle, ayant atteint la terre fertile, y pénétra bientôt en se frayant un passage à travers les petites plantes qui encombraient la plate-bande. Cette nouvelle racine prit une grande vigueur, tandis que les anciennes, qui étreignaient le rocher, s'en détachèrent et commencèrent à dépérir : l'arbuste changeait visiblement de point d'appui. Il finit par abandonner entièrement le roc où il était né pour prospérer dans la terre vers laquelle il avait dirigé ses racines et s'était transporté tout entier.

Quelques observations, peu nombreuses, il est vrai, tendraient néanmoins à démontrer que les végétaux sont privés de la faculté de reconnaître la terre fertile et de diriger vers elle leurs racines. La seule expérience de quelque importance est, croyons-nous, celle de M. Durand, de Caen. Cet observateur a vu les racines de quelques plantes qu'il avait élevées dans des appareils disposés à cet effet, côtoyer la bonne terre sans y pénétrer. Isolée comme elle est, cette expérience ne peut, à elle seule, décider la question et contre-balancer le grand nombre de faits contraires observés dans diverses espèces et toujours sur des individus vivant en liberté. Aussi la plupart des physiologistes ont-ils continué, après comme avant cette observation, à admettre que les végétaux peuvent reconnaître la bonne terre, ou du moins diriger vers elle leurs racines.

Lorsque l'on considère dans leur ensemble les faits qui se rattachent à la nutrition des végétaux; lorsqu'on voit ceux-ci montrer de l'énergie et de la persévérance dans la recherche de leur nourriture, abandonner une terre aride pour se porter vers une terre plus fertile, on est presque tenté d'admettre que ces efforts sont des actes animés, et que l'individu dont ils émanent peut en avoir conscience, de même que l'on se croit pleinement autorisé à voir dans la bête un être animé, dès qu'elle agit d'une manière analogue, quoique dans une toute autre sphère.

Ce n'est pas seulement dans les circonstances qui accompagnent la nutrition des végétaux que l'on découvre les traces d'une force animée. La plante semble, comme les autres êtres organisés, posséder des tendances multiples, des penchants divers qui la dominent et la dirigent durant tout le cours de son existence.

De toutes les créatures qui respirent autour de la terre, notre mère commune, aucune ne recherche la lumière avec autant d'avidité que la plante. Elle s'y complaît, elle y prospère.

Nous avons déjà indiqué la faculté que possèdent les végétaux de se diriger vers la lumière lorsque, plus haut, nous avons expliqué la rapide croissance d'un grenadier, par la tendance qui le dominait de s'élever au-dessus du mur qui interceptait les rayons du soleil.

Gœthe a fait des observations analogues, mais beaucoup plus concluantes.

« Lorsqu'un chêne qui vit dans une forêt, dit-il, a de grands arbres » pour voisins, il manifestera une tendance constante à s'élever tout » droit à la recherche de l'air et de la lumière. Il étendra fort peu de » branches dans une direction latérale. Encore ces branches isolées » dépériront-elles, et finiront-elles par tomber avant le premier siècle » révolu. Le chêne a-t-il atteint le but de ses persévérants efforts, sent-il » enfin sa cime s'agiter librement dans la lumière, un sentiment de » repos succédera à cette incessante activité. Bientôt après il commen- » cera à développer de nombreuses branches latérales, afin d'en for- » mer sa couronne. Mais au moment où il entre dans cette nouvelle » phase d'activité, il a déjà atteint la moitié de son existence. Les » efforts incessants qu'il a faits pour arriver à la lumière du ciel » auront épuisé toute la vigueur de sa jeunesse, et le nouvel effort par » lequel il voudra montrer sa puissance n'aura point le succès qu'il » s'en promettait. Après son entier développement, il se présentera à » nous comme un être élancé, grand, fort même; cependant le défaut » de proportion entre sa tige et sa couronne nuira essentiellement à sa » beauté[1]. »

Glocker a observé le fait suivant : Un stachide (*stachys recta*) avait pris naissance près de la lisière d'une forêt, au milieu d'une haie très-épaisse. A peine la plante fut-elle parvenue à quelques pouces de hauteur, qu'elle s'arrêta dans son développement vertical, pour incliner sa tige et la faire avancer dans une direction horizontale vers une petite ouverture qui laissait pénétrer dans la haie une lumière plus

[1] Eckermann, *Gespräche mit Gœthe*, vol. III, p. 146.

intense. Le stachide continua à croître ainsi horizontalement vers la partie la plus éclairée, jusqu'à ce qu'il y fût parvenu. Dès ce moment il releva sa tige et reprit sa direction normale en croissant verticalement[1].

On a vu des pommes de terre, qui avaient germé dans une cave, s'élever jusqu'à vingt-cinq pieds au-dessus du sol, pour atteindre à l'unique soupirail par lequel la lumière pénétrait dans le souterrain[2].

Une expérience faite par Tessier, et souvent répétée après lui, prouve jusqu'à l'évidence que ces plantes, en agissant ainsi, obéissent uniquement à un instinct, à une tendance qui les porte vers la lumière, et que le besoin d'air n'y est pour rien. Si différentes plantes qui ont germé dans une cave sont placées entre deux soupiraux, dont l'un, établi dans un point obscur, laisse pénétrer librement l'air atmosphérique, tandis que l'autre, étant vitré, donne accès à la lumière seulement, on verra tous les végétaux croître vers le soupirail éclairé, mais fermé[3].

On a observé, et ceci est tout à fait digne de remarque, que les végétaux qui vivent ainsi dans les souterrains se dirigent en droite ligne vers la lumière; mais, que ne pouvant soutenir leur tige gigantesque, qui acquiert jusqu'à sept ou huit fois la longueur normale, ils la laissent traîner sur le sol pour la relever dès qu'elle aura atteint le mur où se trouve le soupirail, et contre lequel ils s'appuieront désormais.

On ne peut se défendre d'un sentiment de surprise en voyant des êtres considérés de tout temps, à tort ou à raison, comme absolument insensibles, non-seulement déceler une grande impressionnabilité sous l'action de la lumière, mais encore se porter à sa rencontre avec une énergie telle, que ne pouvant y atteindre autrement, ils modifient spontanément leur mode habituel de croître pour se mettre à ramper et à grimper vers elle.

Remarquons encore l'ingénieuse expérience faite par Mustel[4]. Cet habile observateur plaça devant un pot de jasmin (*jasminum azaricum*) une petite planche où il avait ménagé plusieurs ouvertures de deux pouces de diamètre, à une distance de six pouces les unes des autres. Le jasmin changea la direction de sa tige et s'achemina vers la lumière en traversant l'ouverture la plus rapprochée. Mustel donna aussitôt à la planche et au jasmin une position tout opposée, de sorte que la tige,

[1] Glocker, *Versuch über die Einwirkung des Lichts auf die Gewächse*, p. 25.
[2] *Memoirs of the american Academy of arts and science*, vol. II.
[3] Lamark et de Candolle, *Flore française*, t. I, p. 198.
[4] Mustel, *Traité de la végétation*, t. II, p. 101.

qui avait passé par le premier orifice, se trouva dans l'ombre; mais la plante vint de nouveau s'offrir à la lumière en traversant la seconde ouverture. Après avoir ainsi plusieurs fois réitéré l'expérience, Mustel eut la satisfaction de voir la tige traverser toutes les ouvertures et courir en zigzag des deux côtés de la planche. Ce fait ne rappelle-t-il pas l'instinct auquel obéit l'oiseau, qui s'échappe, lui aussi, par la première ouverture qu'on lui aura ménagée?

Le fait suivant, que nous trouvons consigné dans le livre de M. Fechner, en même temps qu'il démontre combien l'aspiration vers la lumière domine les végétaux, nous semble aussi pouvoir être proposé comme un exemple de l'énergie dont sont capables ces êtres lorsqu'ils tendent à sortir d'une situation défavorable à leur existence.

Le professeur Schwaegrichen, de Leipzig, bien connu des botanistes, fut informé qu'un nouveau genre de cryptogame venait d'être découvert dans les mines profondes du Mansfeld. Sa tige écailleuse s'était élevée à une hauteur de cent vingt pieds, sans avoir néanmoins réussi à atteindre l'entrée de la mine. Qu'était-ce que ce prétendu cryptogame? Une clandestine (*lathræa squamaria*), plante qui d'ordinaire n'acquiert que quelques pouces de hauteur. Jetée par un hasard quelconque dans cette grande profondeur, elle s'était mise à chercher ce qui lui manquait le plus, c'est-à-dire la lumière. Le seul moyen d'y arriver, c'était de croître, de croître toujours : ainsi avait fait cette plante, qui, au moment où elle fut découverte se dirigeant vers la lumière, avait déjà dépassé plus de cent fois la hauteur qu'elle acquiert lorsqu'elle vit en pleine lumière à la surface de la terre. Lorsque la chenille tend à passer de son état de chenille à une existence meilleure, un instinct lui apprend qu'il lui faut d'abord concentrer tous ses efforts dans un travail unique, celui de filer un cocon. Nous croyons que cet instinct est une puissance tout aussi mystérieuse que peut l'être celui qui a révelé à la clandestine que, pour arriver à la lumière et y trouver une existence meilleure, il lui fallait d'abord concentrer tous ses efforts dans un acte unique, celui de croître. Il est à remarquer que cet être avait commencé à chercher la lumière avant que celle-ci l'eût atteint, de sorte que la tendance qui le portait vers elle s'était spontanément révélée en lui, sans que le moindre rayon solaire eût pénétré dans la grande profondeur où il avait vécu. Cette circonstance, qui démontre que la plante n'avait point agi sous l'excitation d'un agent extérieur, nous fait découvrir dans le phénomène qui nous occupe le signe caractéristique de tout acte volontaire : la spontanéité. Nous ne saurions admettre, il est vrai, que la clandestine

savait précisément que c'était la lumière qu'elle cherchait, mais nous n'aurions aucune objection sérieuse à opposer au lecteur qui penserait que cet être devait sentir ce qu'il ne voulait pas; et ce qu'il ne voulait pas, c'était de rester dans un milieu où il ne pouvait ni produire ses feuilles et ses rameaux, ni se propager. Sortir de cette condition anormale semble avoir été le but unique auquel avaient tendu tous ses efforts.

Quoique nous ayons cru reconnaître une impulsion intérieure, un acte tout spontané dans l'effort que faisait la lathrée pour se mettre en contact avec la lumière, nous éprouvons néanmoins une grande hésitation à admettre comme un fait général l'existence de cette spontanéité dans tous les végétaux. Dès que nous la leur aurons accordée, nous serons amené à les considérer comme des êtres doués d'instincts particuliers, et, par suite, comme possédant la faculté ou la liberté d'obéir à ces instincts individuels.

Sans toucher ici à la question de la liberté des âmes, nous dirons simplement qu'il nous semble qu'une créature, quelle qu'elle soit, peut se sentir libre dès l'instant qu'elle obéit à une impulsion intérieure, à un instinct qui lui est propre.

Aussi, malgré le résultat contraire auquel sont arrivés quelques penseurs isolés, la plupart des observateurs s'accordent-ils à attribuer aux animaux la faculté d'agir librement, sous l'impulsion de leurs différents instincts.

Mais comment arriver à la même conclusion quand il s'agit des plantes? Peut-on signaler dans le règne végétal, non pas quelques phénomènes isolés, mais des faits constants qui nous autorisent à penser que les végétaux possèdent dans une mesure quelconque cette liberté sans laquelle nous ne saurions voir en eux des créatures animées?

Ce qui nous frappe tout d'abord lorsque nous commençons à rechercher dans la plante des indices de liberté, c'est la grande latitude qui lui est réservée dans la direction de ses branches et de ses rameaux; c'est la faculté qu'elle possède de produire, selon les circonstances, peu ou beaucoup de branches, de feuilles, de fleurs; de les grouper, de les distribuer d'une manière toujours variable. Les bourgeons, les feuilles, les fleurs d'un châtaignier apparaîtront dans tel endroit plutôt que dans tel autre; les branches ou la tige en seront droites ou tordues, sans que l'on puisse attribuer la cause de ces phénomènes aux agents extérieurs, à l'air, à la lumière. Cette dernière remarque nous semble d'autant plus juste, qu'en examinant des plantes d'une

même espèce, par exemple des chênes, qui croissent sur un seul et même sol, nous apercevons dans ces végétaux des différences très-sensibles. Les uns se sont divisés en deux, les autres en trois grandes branches qui se trouvent à des distances inégales du sol et forment avec lui les angles les plus divers. Les feuilles, les rameaux, les fleurs viennent s'y grouper dans un ordre qui diffère toujours d'individu à individu. Loin d'observer que ces êtres soient soumis, quant à la production de ces différentes parties, aux lois immuables qui régissent la matière inanimée, on sent, au contraire, qu'ils sont libres d'en varier indéfiniment le nombre et la direction.

Cette même liberté d'évolutions que nous venons d'observer dans la vie aérienne des végétaux se manifeste aussi, quoique moins distinctement, dans leur vie souterraine, puisqu'ils ont la faculté de diriger leurs racines vers la bonne terre et de les ramifier diversement.

Cette infinie variété que décèle la plante relativement à la production et à la direction de ses diverses parties constitue un de ces phénomènes de la végétation qui échappent à toute explication physique. La force vitale ne suffit point pour en rendre compte, et dès lors on est presque porté à la considérer comme un indice de la liberté individuelle dont seraient doués les végétaux. Quoique cette explication soit trop opposée à notre manière habituelle d'envisager les plantes pour que nous puissions l'accepter sans difficulté, les faits que nous allons exposer tendraient néanmoins à la justifier. Nous voulons diriger de nouveau l'attention du lecteur sur la diversité que décèlent dans leur accroissement les végétaux d'une seule et même espèce, diversité qu'on peut rapprocher des penchants souvent dissemblables que l'on observe dans les animaux de même espèce.

Deux pepins d'une même pomme ont été mis dans une même terre; ils sont restés exposés aux mêmes influences; ils ont germé, ils ont prospéré; ils sont devenus de beaux arbres que nous allons examiner avec soin. On remarquera tout d'abord une grande conformité dans les deux individus : feuilles de même forme, écorce et aubier de même aspect, similitude dans le port. Mais, si l'on y regarde de plus près, on verra percer à travers cette ressemblance générale des différences très-sensibles, d'une nature particulière, et que l'on pourrait appeler psychique. L'un des deux êtres, comme impatient d'agrandir son cercle d'action, aura commencé de bonne heure à se bifurquer tout près du sol et longtemps avant son voisin. Tous les ans, ses fleurs et ses fruits seront plus précoces et plus abondants que ceux de l'autre; il sera aussi plus feuillé, plus branchu et nous lui attribuerons presque

involontairement un caractère plus actif, un tempérament plus remuant. Bref, on verra ces deux êtres se conduire à peu près comme feraient deux frères auxquels on aurait prodigué les mêmes soins et qui, en grandissant, montreraient néanmoins des penchants opposés.

Qu'il nous soit permis de rappeler le fait suivant, qui nous semble pouvoir être cité comme un exemple de la ténacité avec laquelle les êtres du règne végétal maintiennent, à travers le caractère commun à l'espèce, leur aptitude, nous allions dire leur liberté individuelle.

Plusieurs centaines de marronniers vivent dans le jardin des Tuileries sous les mêmes influences climatériques, et y reçoivent des soins identiques. Eh bien, il y en a un, bien connu des Parisiens, d'un tempérament plus actif, d'un caractère plus entreprenant que tous ses pareils. A peine les premiers rayons du printemps commencent-ils à paraître, que notre marronnier se réveille, et le voilà produisant bourgeons et feuilles plusieurs semaines avant les autres habitants du jardin, bien longtemps avant le réveil de son voisin, dont les branches noires et toutes nues viennent se mêler aux siennes pour mieux en faire ressortir la verdure précoce, et mieux faire apprécier la différence de caractère qui existe entre ces deux individus. Depuis quinze ans que nous observons cet arbre, jamais nous ne l'avons vu faillir à sa réputation.

De Candolle, qui a observé des faits semblables en Suisse et à Montpellier, croit, avec raison, que l'on ne saurait expliquer ces phénomènes autrement que par le tempérament tout particulier des individus.

Quoiqu'on ait des observations nombreuses et minutieuses à cet égard, jamais on n'a vu croître d'une manière absolument identique des plantes appartenant à la même espèce, et vivant dans la même terre. Soit par un accroissement plus ou moins rapide, soit par une production plus abondante d'organes, elles ont toujours décelé une variété infinie, analogue à celle que l'on observe dans les manières toujours différentes d'agir des animaux d'une même espèce, vivant dans un même milieu.

C'est avec intention que nous venons de rapprocher l'accroissement des plantes de la manière d'agir des animaux; car nous voudrions signaler un des faits les plus essentiels de la vie des végétaux, et examiner la mission que l'acte de croître remplit dans le monde végétal.

Dès que nous eûmes observé la faculté que possèdent les végétaux de croître vers la lumière, nous avons aussi présumé que l'acte de croître avait, dans le règne végétal, une signification tout autre que

dans le règne animal, de sorte que notre croissance et celle des végétaux constitueraient deux phénomènes fort peu comparables entre eux, quoique souvent nous les confondions dans une même dénomination.

Un animal quelconque aura toujours le même nombre d'organes et de membres, lesquels se trouveront toujours à la même place, toujours disposés de la même manière. La faculté d'y introduire la moindre modification lui est entièrement refusée. Il n'en est pas de même des végétaux; car, ainsi que nous l'avons déjà fait observer plus haut, la plante est libre de produire des organes en nombre illimité, de les renouveler et de les disposer dans un ordre toujours différent.

La croissance de la plante nous apparaît spontanée, libre, pleine d'imprévu et de variabilité. Les végétaux, en se développant librement dans toutes les directions, atteignent au même but que poursuivent les animaux par leurs mouvements de translation, puisque c'est par un accroissement incessant, partiel ou général, qu'ils cherchent leur nourriture, qu'ils se dirigent vers la lumière, qu'ils accomplissent enfin l'acte de fécondation.

Les différentes saisons, la température, la lumière, l'obscurité, la chaleur, n'ont aucune influence sur la croissance générale des êtres du règne animal. Ils croîtront d'une manière égale au milieu du changement des saisons et de la température; l'accroissement des plantes, au contraire, variera selon les saisons, selon la température, selon le temps.

C'est précisément par sa différente manière de croître que la plante, répondant aux sollicitations des agents extérieurs, réagit de son côté sur les éléments dont elle est enveloppée de toutes parts. Ce sera par un accroissement continu, par une transformation incessante qu'elle satisfera aux diverses tendances qui l'animent, et qu'elle atteindra le but de son existence, exactement comme les animaux remplissent le cercle de leur vie par des actes successifs et incessants.

Mais en même temps que nous constatons ainsi le rôle essentiellement différent que la croissance remplit dans les deux règnes d'êtres organisés, nous voyons, d'autre part, se dessiner plus nettement l'analogie qu'offre la croissance des plantes avec l'activité des animaux. En effet, dans le monde des végétaux, cesser de croître c'est cesser de vivre, de même que dans le règne animal, la vie cesse avec la faculté d'agir. Bref, pour les végétaux, croître c'est agir. L'observation de quelques faits achèvera de mettre en relief la justesse de cette assertion.

Remarquons tout d'abord que, de même que les animaux modifient spontanément leur manière de vivre ou d'agir, selon les pays qu'ils habitent et selon les différentes saisons, de même aussi les plantes semblent posséder la faculté d'arranger, de modifier leur accroissement selon le temps et les circonstances, selon le sol et le milieu où elles vivent.

Il est inutile d'insister sur l'influence qu'exercent les différentes saisons de l'année sur l'accroissement des végétaux, de rappeler l'activité de la plante au printemps, son indolence en hiver; pendant toute cette dernière saison elle semble dormir comme font aussi beaucoup d'animaux.

Nous savons comment, selon Gœthe, se conduit le chêne qui vit dans l'ombre. Cet attentif observateur de la nature va nous apprendre maintenant comment agissent des chênes qui vivent dans des conditions différentes.

« Si un chêne, dit-il, se trouve isolé sur un sol humide, marécageux et par trop fertile, il produira de bonne heure des branches » et des rameaux en grand nombre et dans toutes les directions; mais » l'absence d'influences contraires et modératrices se fera remarquer. » L'individu ne sera point trapu, raboteux, vigoureux. Vu de loin, il » aura un air de mollesse, rappelant celui du tilleul. Il ne sera pas beau, » ou du moins il n'aura pas la beauté du chêne. Par contre, le chêne qui » vit sur le penchant d'une montagne, sur un sol pierreux et aride, sera, » il est vrai, anguleux, noueux, mais il le sera outre mesure. Tous les » efforts qu'il fera pour se développer complétement seront constamment paralysés. Contrarié, arrêté de bonne heure dans son libre » accroissement, il ne parviendra jamais à ce qu'on dise de lui en le » voyant : Il règne dans cet être quelque chose qui nous cause de » l'étonnement. — Une terre sablonneuse, dans laquelle il peut faire » pénétrer de puissantes racines dans toutes les directions, paraît être » celle qui convient le mieux au chêne; et puis il faut que tout autour » l'espace soit suffisamment libre, afin que l'arbre puisse de toutes » parts s'offrir à l'action des éléments, et se pénétrer des influences de » la lumière et du soleil, de la pluie et du vent. S'il a mollement vécu » à l'abri des orages et des intempéries, il n'en adviendra rien de » bon. Une lutte séculaire avec les éléments le rendra fort et puissant, » et lorsqu'il aura atteint son entier développement, nous nous sentirons en sa présence saisis d'admiration et d'étonnement[1]. »

[1] Eckermann, *Gespräche mit Gœthe.*

Ce qui prouve l'exactitude des faits observés par Gœthe, c'est que les végétaux modifient toujours leur manière de croître lorsqu'on les transplante d'une terre dans une autre, ou que l'on change leur exposition relativement au soleil. Ce revirement dans les dispositions de l'individu se manifeste d'une manière très-apparente.

Ainsi, le noyer et le marronnier, lorsqu'ils vivent au bord des eaux, se jettent en arcades comme font la plupart des végétaux aquatiques; mais ils changent complétement de port et d'attitude lorsqu'on les transporte loin des eaux, dans un sol aride[1].

Liebig a observé que la simple transplantation d'un amandier suffit parfois pour que l'individu qui portait des amandes amères en produise désormais de douces[2].

La pêche, qui est, dit-on, fort malsaine en Perse, son pays natal, est devenue chez nous un des fruits les plus appréciés.

En général la culture agit profondément sur le caractère de la plupart des plantes, ce qui rappelle l'influence que la domestication exerce sur une foule d'animaux : comme ceux-ci, les végétaux changent de mœurs et d'habitudes sous l'influence continue de l'homme. C'est à peine si vous voudrez reconnaître dans l'humble églantier l'ancêtre des superbes rosiers de votre jardin. La plante a non-seulement transformé ses étamines en pétales pour créer la fleur que vous admirez, mais elle a changé de port et d'aspect et a fini par exhaler ce parfum que l'églantier ne distille pas.

Il y a des végétaux qui, selon les heures de la journée, croissent autrement et décèlent des propriétés différentes; ainsi fait le *bryophyllum calycinum,* dont les feuilles, acidulées le matin, sont sans saveur dans la journée et très-amères au coucher du soleil. Bien plus, l'*hibiscus mutabilis*, ainsi que j'ai pu l'observer aux Antilles, donne à sa fleur d'abord une teinte blanche, vers midi il la colore en pourpre, et le soir, au moment où le soleil disparaît, le pourpre se transforme en rouge éclatant. *Victoria regia* porte des fleurs qui, au moment où elles s'épanouissent, sont toutes blanches; mais, quelques heures après, elle commence à les teindre en rouge.

Meyer, le physiologiste, assure que l'*amaryllis Josephinæ* naît deux fois plus vite le jour que la nuit.

De même qu'il existe des animaux dont les mouvements sont lents, et d'autres qui agissent et se meuvent avec une rapidité extrême, il y

[1] Bernardin de Saint-Pierre, *Études de la nature.*

[2] Liebig, *Chemische Briefe.*

a aussi des plantes qui croissent lentement, et d'autres dont l'accroissement est d'une rapidité étonnante.

Dans le jardin botanique de Caracas vivait une plante grimpante de l'espèce *convolvulus*, qui, dans l'espace de six mois, avait atteint une longueur de six mille pieds, de sorte qu'elle s'était accrue de plus de vingt-quatre pieds par jour, ou d'un pied par heure [1].

Victoria regia montre en son accroissement une activité réellement prodigieuse. Dans l'espace de quelques mois, elle produit une foule de feuilles énormes, dont quelques-unes atteignent en peu de temps jusqu'à sept pieds de diamètre. Quand nous avons pu observer attentivement les feuilles de cette plante, il nous a semblé que nous les voyions croître. Ce n'était point une illusion, puisque j'ai pu me convaincre que, dans un intervalle de vingt-quatre heures, une des feuilles s'était accrue de près d'un pied en diamètre. Nous avons vu *Victoria regia* couvrir dans trois mois une nappe d'eau de plus de cent vingt pieds de superficie. Lorsque cette plante extraordinaire se trouve dans de bonnes conditions climatériques, et que l'emplacement ne met aucun obstacle à son entier développement, elle s'étendra facilement sur une surface de plusieurs milliers de mètres, ainsi que cela a lieu dans les grands fleuves du Brésil et de la Guyane. Alcide d'Orbigny a vu une *Victoria* (*Victoria cruziana* d'Orb.) qui vivait dans le Parana, couvrir une surface de plus d'un quart de lieue. Sir Robert Schomburgk, l'illustre voyageur, a rencontré cette plante en grand nombre dans la rivière Berbice, et il nous assure qu'un seul individu y occupait quelquefois des espaces immenses.

Un fait très-remarquable, c'est que l'on a souvent vu des plantes modifier brusquement leur manière de croître, et montrer des tendances tout opposées à celles qui les avaient caractérisées jusque-là, sans que l'on ait pu en trouver l'explication ailleurs que dans un acte tout spontané de l'individu, exactement comme les hommes ou les animaux modifient quelquefois subitement leur manière d'agir. On connaît un grand nombre de faits de ce genre, mais nous n'en citerons qu'un seul.

Il y avait au jardin des Plantes une *agave fœtida* qui, pendant plus d'un siècle, y croissait avec une lenteur extrême, lorsque tout à coup, et sans cause apparente, elle commença, en 1793, à s'élever avec une si grande rapidité, qu'il y eut une époque où elle croissait de plus d'un pied par jour [2].

[1] Murray, *Froriep's Notizen*, t. XXVIII.

[2] De Candolle, *Physiologie végétale*.

Hartingh, qui a fait des observations fort remarquables sur le houblon, affirme que cette plante, qui croît d'abord assez lentement, accélère son accroissement de jour en jour jusqu'à son entier développement[1].

Beaucoup de plantes sont plus actives à l'époque de leur floraison qu'à toute autre époque de leur existence, de même que nous remarquons dans les êtres de l'autre règne une activité plus inquiète au moment où l'amour les anime.

L'*agave* d'Amérique, qui fleurit dès sa troisième année dans les contrées du nouveau monde d'où elle est originaire, reste communément cinq années avant de porter des fleurs, dans les régions méditerranéennes où elle est naturalisée. Dans les serres de nos contrées du Nord, son indolence naturelle prend des proportions extrêmes. Malgré la température élevée de la serre, elle croît si lentement, sa paresse est si grande, qu'elle reste plus d'un demi-siècle avant de se décider à l'acte de la fécondation. Mais dès que cet instinct s'est réveillé en elle, ce n'est plus le même être. Du milieu du groupe formé par ses longues feuilles épineuses, elle élève avec une inconcevable rapidité une gigantesque hampe florifère, qui, dans le court espace d'une quinzaine de jours, acquiert jusqu'à vingt-cinq pieds de hauteur. Le mystère de la fécondation accompli, la plante meurt épuisée.

Au lieu de se porter tout entières d'un endroit dans un autre, comme le font les animaux, les plantes, de la place qu'elles occupent, feront pénétrer toujours plus avant dans l'espace des organes sans cesse régénérés. Elles croîtront pendant toute leur vie, de même que les animaux ne cesseront d'agir tant qu'ils vivront. Nous l'avons dit, pour celles-là, cesser de croître c'est cesser d'exister. Avec quelle activité le blé ne produit-il pas ses feuilles, sa tige et ses épis! Dès qu'il aura cessé de croître, il aura cessé de vivre. Les nouveaux bourgeons et les nouvelles feuilles que le chêne produit cette année disparaîtront à leur tour et seront remplacés par d'autres. Le but du chêne, c'est de les produire et non de les posséder. Il se complaît dans cette activité; ses racines, ses branches, ses feuilles, ses fleurs, ses fruits sont ses œuvres; tous les ans il en entreprend de nouvelles et modifie les anciennes. L'observateur, si habile qu'il soit, ne peut saisir que les plus grossières, les plus apparentes modifications que l'activité incessante de la plante apporte dans toutes ses parties. Où est l'homme qui aurait compté tous les changements que le chêne fait subir à

[1] *Wiegmann's Archiv.*, 1844, t. II, p. 41.

une seule de ses branches pendant quelques années de sa vie seulement ?

Lorsque l'on a contemplé ce travail incessant, lorsque l'on a bien saisi cette tendance irrésistible qui porte les végétaux à se modifier, à se transformer, à se perfectionner, on ne saurait nier qu'ils ne soient doués d'une activité prodigieuse, et l'on admet volontiers, avec de Martius, qu'ils sont des créatures très-laborieuses et très-diligentes.

Nous venons d'observer que l'accroissement et le développement des végétaux étaient toujours accompagnés de traces évidentes d'instinct. Mais ce n'est point seulement par leur développement, ou par leur accroissement proprement dit, que ces créatures révèlent les différentes facultés dont leur âme serait douée. Le lecteur a certainement déjà été frappé du pouvoir qu'ont les végétaux de changer la position de leurs feuilles ou de leurs fleurs, d'incliner, de relever, de tordre leurs tiges, leurs branches, et même leurs racines. Ce sont là des mouvements partiels, continus ou passagers, qu'il ne faut pas confondre avec le mouvement général de l'individu. De même que les animaux peuvent se transporter tout entiers d'un endroit à un autre, ou se borner à donner une nouvelle position à leurs membres, de même la plante peut non-seulement se développer dans l'espace, mais aussi imprimer à la plupart de ses organes des mouvements spontanés et volontaires.

Certaines plantes rampent ou grimpent à la recherche d'un appui, tandis que d'autres semblent uniquement occupées à diriger leurs feuilles ou leurs fleurs vers les rayons du soleil. Certaines porteront leurs tiges et leurs branches inclinées pendant la chaleur ou la sécheresse, et les relèveront sous l'action de l'humidité ou de la fraîcheur. Il y a des plantes tellement impressionnables, qu'elles ferment leurs feuilles au moindre contact.

Chaque plante agit d'une manière différente et caractéristique, de sorte que ces phénomènes qui appellent en ce moment toute notre attention nous offriront une variété infinie. Les faits qui s'y rattachent sont du reste si nombreux, que nous nous bornerons à mentionner seulement quelques-uns des plus remarquables.

La plante que la nature a destinée à s'enrouler autour d'un appui s'élèvera d'abord tout droit en sortant de terre ; puis, après un certain temps, elle imprimera à l'extrémité de sa tige une direction horizontale. Bientôt après, on verra la partie inférieure de la tige se contourner en spirale sur elle-même. A la suite de ce mouvement, l'extrémité de la tige, qui avait suivi une direction latérale, décrira un cercle

dans l'espace. La plante se sert par conséquent de cette extrémité comme d'un organe tactile, au moyen duquel elle cherche son appui en tâtonnant. Si le premier tour de spirale n'a point suffi, la plante recommencera la même évolution. La tige, devenue plus longue, décrira cette fois un cercle plus large, et il se pourra qu'elle rencontre l'appui qui ne s'était point offert d'abord. Cependant, si, malgré tous ses efforts, elle ne parvenait pas à trouver ce qu'elle cherche, elle abandonnera son premier projet, et, ne pouvant plus maintenir le haut de sa longue tige dans une position horizontale, elle se couchera tout entière sur le sol, pour s'y traîner jusqu'à ce qu'elle rencontre sur son chemin l'appui qui lui est nécessaire. Elle sent aussitôt la présence de celui-ci, car à l'instant même, cessant de courir sur le sol, elle enlace son tuteur et commence à s'y élever. Si elle n'avait point senti la présence de cet objet, si à son contact elle n'avait point éprouvé quelque sensation qui éveillât en elle l'instinct, le goût, la faculté qu'elle a de grimper, il est évident qu'elle aurait passé à côté de l'appui sans changer de direction, ce qui lui aurait été plus commode, ce nous semble, que d'entrer dans une voie nouvelle où désormais elle aura à lutter contre l'action de la pesanteur.

Que fera la plante quand elle aura atteint le sommet de l'objet autour duquel elle s'est enroulée? Elle n'y trouve plus d'appui, et cependant le désir, le besoin de s'appuyer persiste en elle. Elle recommencera par conséquent les mêmes évolutions que nous avons remarquées au début de son existence : elle s'élèvera pendant quelques jours tout droit au-dessus du tuteur, puis elle inclinera horizontalement le haut de sa tige, qu'elle promènera dans l'espace par des mouvements en spirale.

Il est très-remarquable que des familles entières s'enroulent autour de leurs appuis en se tournant sur elles-mêmes de droite à gauche, comme font les légumineuses, les passiflorées, les convolvulacées, tandis que d'autres familles exécuteront ces mouvements toujours de gauche à droite, comme font le houblon, les dioscorées, les tamus. Pour déterminer le sens de l'enroulement, il faut que l'on se suppose placé dans le centre de la spirale et tourné vers le midi. Beaucoup d'observateurs ayant omis d'indiquer s'ils avaient regardé le midi ou le nord, il ne faudra point s'étonner de trouver citées chez les uns, comme s'enroulant de droite à gauche, les mêmes plantes auxquelles d'autres auteurs assignent la marche inverse.

En général, les plantes grimpantes s'enroulent indistinctement autour de toutes sortes d'objets ; cependant la cuscute dédaigne de s'attacher aux

corps inanimés, et ne s'enroule qu'autour de végétaux vivants. Si l'on met une jeune cuscute en contact avec n'importe quel objet, elle passera à côté sans l'avoir enlacé; mais elle s'enroulera autour de toute plante que l'on mettra à sa portée, surtout autour du thym, qu'elle affectionne beaucoup. Pourquoi montre-t-elle ce discernement, qui semble manquer aux autres genres de la grande famille à laquelle elle appartient? C'est qu'elle a des goûts et des appétits tout particuliers à satisfaire. Tandis que les autres espèces grimpantes restent enracinées dans la terre où elles naissent, pour continuer à y puiser leur nourriture, la cuscute, au contraire, après avoir germé dans la terre, s'en détache en grandissant, et laisse dépérir les premières racines qu'elle y avait jetées. Elle puisera désormais sa nourriture dans la séve même des végétaux qu'elle aura enlacés, et dans le sein desquels elle fera pénétrer à cet effet une infinité de petites racines à mesure qu'elle grandira. Il arrive quelquefois qu'elle épuise la plante dont elle absorbe le suc nourricier. Lorsque cette plante en meurt, la cuscute, ingrate et vorace comme tous les parasites, fera avancer l'extrémité de sa tige à la recherche d'un nouvel appui, et, abandonnant sa première victime, elle s'attachera à toute autre plante dont la séve peut lui fournir une abondante nourriture.

Les plantes volubles s'enroulent le plus souvent par leurs tiges mêmes autour de leurs appuis; il y en a néanmoins quelques-unes, comme la capucine, qui s'y attachent en formant un simple crochet de la queue de leurs feuilles. L'œillet en fait autant avec l'extrémité de la sienne[1].

Beaucoup d'espèces s'enroulent autour de l'appui par le moyen d'organes spéciaux appelés vrilles, ou plus communément mains. Cette dernière dénomination nous semble de beaucoup la meilleure, car les végétaux s'en servent absolument comme de mains au moyen desquelles ils saisissent les corps, s'y attachent, y soutiennent leur tige et s'y élèvent en grimpant.

C'est avec raison, croyons-nous, que la plupart des physiologistes ont pensé que les mains des plantes ne sont pas des organes proprement dits, ou plutôt qu'elles ne sont que des organes accidentels et accessoires, nés de l'avortement des feuilles ou des fleurs. Ce fait contribuerait dès lors à faire ressortir la nature toute psychique de cette activité continue, de ces métamorphoses incessantes que nous avons observées dans la vie des végétaux. Comment, en effet, expliquer par une théorie mécanique le fait qui nous occupe en ce mo-

[1] Bernardin de Saint-Pierre, *Études de la nature.*

ment, celui de créatures qui, pour s'attacher à un objet, font avorter à leur gré, ici une feuille, là une fleur, afin de les transformer en mains qui leur permettent de satisfaire à l'instinct inné, à l'impulsion intérieure qui leur fait chercher un appui? La plante semble, dans cette circonstance, agir avec une certaine intelligence, ou du moins avec un discernement remarquable, puisque, pour arriver à son but, elle emploie les moyens les plus sûrs. Nous n'agissons guère autrement lorsque, pour nous élever contre un mur, nous suppléons à l'insuffisance de nos moyens naturels par l'invention et l'emploi de crochets ou de crampons. Ce qui semble indiquer que la production des vrilles ou des mains est bien réellement abandonnée à l'instinct particulier de ces plantes, c'est qu'on a observé, d'une part, que les mains n'apparaissent que lorsque les individus sont arrivés à la hauteur où ils commencent à en avoir besoin pour s'appuyer, et, d'autre part, qu'ils peuvent en produire un nombre indéfini à mesure qu'ils s'élèvent autour de leur appui.

Nous ne saurions quitter cette grande et remarquable famille de végétaux sans mentionner le fait suivant, qui nous semble pouvoir jeter quelque jour sur la question de l'âme végétale, et qui a été signalé par M. Macaire, de Genève. Si l'on touche la main d'une plante volubile, celle du taminier, par exemple, sur un point éloigné de trois ou quatre centimètres de son extrémité, on la verra bientôt se contracter et former une boucle au moyen de laquelle elle se saisira de l'objet dont elle a senti le contact, si toutefois on ne lui a pas présenté un corps par trop gros. On observera même deux mouvements bien distincts, car en même temps que la main forme une première boucle autour de l'appui, elle continue à s'enrouler en spirale par son extrémité, où cependant il n'y a pas eu de contact avec le corps étranger, et l'on verra dans l'espace d'un quart d'heure se former ainsi plusieurs nœuds.

De l'ensemble des faits que nous venons d'observer dans les plantes grimpantes, il résulterait que ces êtres, doués de sensibilité tactile dans leurs mains et à l'extrémité de leurs tiges, agissent sous l'impulsion d'un véritable instinct quand, au moyen de ces extrémités sentantes, ils cherchent leurs appuis par des mouvements spontanés.

En examinant plus haut quelques-uns des faits caractéristiques qui accompagnent l'accroissement des végétaux, nous avons été amené à constater dans ces êtres la présence d'un instinct particulier qui leur fait chercher la lumière et croître tout entiers vers elle. Ici, en étudiant les mouvements partiels et spontanés dont serait douée la plante, nous remarquons que ses feuilles et ses fleurs sont

ceux de ses organes qu'elle dirige plus particulièrement vers la lumière.

Ce qui semble indiquer qu'il y a dans ce fait un acte animé, c'est que la plante, par des mouvements énergiques et qui semblent volontaires, rend à ses feuilles leur position normale chaque fois qu'une force étrangère vient les déranger. Des deux côtés d'une feuille, l'un est toujours tourné vers le ciel, l'autre regarde la terre. Si l'on maintient une branche ou une plante entière dans une position où la lumière atteigne la face inférieure des feuilles, tandis que la face opposée reste dans l'ombre, on verra, quelque temps après, la plante retourner ses feuilles et, par une torsion de leur base, en ramener la face supérieure vers la lumière. Bonnet, dans une de ses nombreuses expériences, a vu la même plante entreprendre quatorze fois la version de ses feuilles. Néanmoins, lorsqu'on a trop souvent répété l'expérience sur le même individu, il en éprouve une grande fatigue. Le mouvement des feuilles devient plus lent, et le phénomène finit par être accompagné de traces de désorganisation à la face inférieure des feuilles.

On peut, du reste, observer le même fait dans les arbres pleureurs où le phénomène a lieu naturellement. En même temps que ces êtres singuliers, agissant en ceci au rebours de tous les autres végétaux, renversent ou réfléchissent leurs branches vers la terre, ils impriment à leurs feuilles un mouvement de torsion qui en ramène la face supérieure vers le ciel.

Knight, le célèbre botaniste anglais, avait exposé à la lumière la face inférieure d'une feuille de vigne, après l'avoir privée de tout moyen de se retourner. Il ne tarda pas à voir la plante réagir contre la violence exercée sur cette feuille. Elle essaya d'abord de la retourner, puis elle tâcha d'en replier les bords; enfin, ayant échoué dans ces deux différentes tentatives, elle éloigna cette feuille de la vitre contre laquelle elle se trouvait appuyée, et la fit avancer dans une autre direction vers la lumière qui, entrant dans la serre du côté opposé, devait nécessairement frapper la face supérieure de la feuille[1].

Si l'on recouvre d'une petite planche le côté supérieur de la feuille d'une plante quelconque vivant en plein air, on verra celle-ci tenter de se soustraire à cette gêne, et entreprendre des actes qui varieront selon les circonstances, mais qui seront toujours ceux que l'on eût entrepris soi-même pour arriver au but le plus promptement. Tantôt

[1] Treviranus, *Beiträge zur Pflanzenphysiologie*

la plante inclinera à droite ou à gauche le pétiole de sa feuille; d'autres fois, elle renversera la feuille en la serrant contre sa branche ou sa tige, pour la faire glisser sous la planche et lui rendre ainsi sa position normale.

Que conclure de ces faits? Les animaux, même les mieux doués, feraient-ils preuve de plus de discernement pour soustraire un de leurs membres à de gênantes entraves? Dutrochet est resté émerveillé devant ces faits, qu'il a observés très-attentivement. Lui, toujours si enclin à expliquer les phénomènes de la végétation par d'ingénieuses théories physiques, n'y songe plus en ce moment, et, entraîné par l'évidence des faits, il s'écrie : « Lorsqu'on voit de combien de moyens la plante » dispose pour atteindre un seul et même but, on est porté à penser » qu'il règne en elle une intelligence mystérieuse qui décide du choix » des moyens qu'elle doit employer[1]. »

Tout le monde sait que l'hélianthe tourne ses grandes fleurs constamment du côté du soleil; mais beaucoup de personnes ignorent qu'une foule de plantes rustiques suivent également le cours du soleil. Hegel a été frappé de ce fait.

« Lorsque le soir, dit-il, on entre dans une prairie en regardant le » couchant, on n'y voit que fort peu de fleurs, parce qu'elles sont » toutes tournées vers le soleil couchant; au contraire, si l'on y arrive » du côté opposé, on voit la prairie briller de l'éclat de mille et » mille fleurs. De même, lorsque de grand matin l'on se dirige vers la » prairie en regardant l'occident, on n'y aperçoit d'abord aucune fleur, » parce qu'elles sont restées inclinées du côté où le soleil s'est couché; » mais on les verra se retourner vers l'orient à mesure que le soleil » s'élèvera sur l'horizon. »

Parmi les mouvements les plus singuliers que l'on observe dans les plantes, il faut compter ceux qui constituent leur sommeil, ainsi que les mouvements inverses qu'amène leur réveil et qui les rétablissent dans l'état de veille. Lorsqu'on observe un grand nombre de plantes, on est frappé de la différence d'aspect qu'elles présentent la nuit et le jour, et l'on se convainc facilement que cette différence est occasionnée par la position que les feuilles, les fleurs et même les tiges prennent en l'absence de la lumière; position entièrement opposée à celle que les végétaux donnent pendant le jour à ces mêmes organes. C'est ce phénomène remarquable que Linné a appelé le sommeil des plantes. L'état nocturne des plantes constitue-t-il pour elles un repos réparateur?

[1] Dutrochet, *Recherches sur la structure intime des plantes.*

Doit-on le comparer au sommeil des êtres du règne animal? Il existe parmi les physiologistes une grande divergence d'opinions à l'égard de ce phénomène, comme à l'égard de tous ceux qui semblent nous révéler l'âme de la plante. Quoi qu'il en soit, on ne saurait dissimuler que le sommeil des plantes ne soit accompagné de quelques faits qui décèlent dans ces êtres une prévoyance remarquable, quoique restée longtemps inaperçue. Les végétaux dont les feuilles simples sont opposées, les arroches, par exemple, les relèvent pendant le sommeil, de manière à en appliquer les deux faces supérieures exactement l'une contre l'autre, abritant ainsi entre deux feuilles chacun de leurs jeunes bourgeons. D'autres plantes, au contraire, comme la balsamine des bois, rabattent leurs feuilles en une voûte protectrice autour de leurs fleurs. Il y en a qui relèvent leurs feuilles d'une manière incomplète, et, les laissant entr'ouvertes à leur sommet, en forment comme un entonnoir autour des bourgeons et des fleurs; ainsi font la mauve du Pérou et le datura. Beaucoup de familles, parmi les plantes à feuilles composées, relèvent leurs folioles dès le crépuscule, et, les mettant en contact entre elles par leur sommet seulement, en forment un berceau sous lequel les fleurs se trouvent à l'abri du froid et des autres dangers qu'amène la nuit; ainsi agit, par exemple, le trèfle incarnat ou trèfle de Roussillon. La grande majorité des plantes dormantes ont soin de fermer leurs fleurs avant de s'abandonner au sommeil, de sorte que la poussière précieuse qu'elles recèlent se trouve à l'abri des fortes rosées.

Il y a des plantes qui ouvent leurs fleurs régulièrement avec le jour pour les refermer dès que le soleil se couche, et qui dorment par conséquent plus longtemps en automne qu'en été. D'autres végétaux, au contraire, ont le sommeil si régulier, qu'ils s'endorment et se réveillent, ouvrent et ferment leurs fleurs toujours à la même heure, sans égard pour la saison. Linné, ayant constaté ce fait, réunit dans un même parterre une série de plantes dormantes dont chacune se réveillait à une heure différente, et il réussit ainsi à établir une horloge florale dont la marche est assez régulière. Il existe par contre beaucoup de plantes dont le sommeil est extrêmement irrégulier. Ce sont des plantes très-sensibles aux influences atmosphériques. Elles redresseront ou rabattront leurs feuilles, elles ouvriront ou refermeront leurs fleurs, en un mot elles dormiront ou resteront en état de veille selon le temps qu'il fait. En observant avec soin les habitudes de ces végétaux, on finit par reconnaître en eux des baromètres vivants qui indiquent le temps avec plus de précision que ne le font les instruments

de nos opticiens ; car il est rare que l'instinct des plantes les trompe en cette circonstance.

La stellaire, par exemple, connue sous le nom de morgeline ou mouron des petits oiseaux, se réveille le plus souvent à neuf heures du matin. A ce moment, elle redresse sa tige et ouvre ses feuilles et ses fleurs pour rester en état de veille jusqu'à midi, si le temps doit rester beau ; mais s'il doit pleuvoir dans la journée, la plante ne se réveillera point : elle restera inclinée et tiendra ses fleurs toutes closes. Le souci ouvre ordinairement ses fleurs entre six et sept heures du matin, et reste éveillé jusqu'à quatre heures du soir. Aussi longtemps qu'il agira ainsi, on pourra compter sur le beau temps ; mais s'il dort encore après sept heures du matin, on peut être certain qu'il pleuvra avant la fin de la journée.

Un fait bien digne de remarque vient s'ajouter à ceux qui précèdent, pour nous faire reconnaître dans le sommeil des plantes un phénomène à peu près identique à notre propre sommeil : c'est qu'on a vu beaucoup de plantes dormantes intervertir les heures de leur sommeil sous l'action d'un jour artificiel. De Candolle plaça un assez grand nombre de ces plantes dans une cave laissée obscure pendant le jour et éclairée pendant la nuit par plusieurs lampes d'Argand. Il se produisit tout d'abord une grande perturbation dans le sommeil de ces individus. Ils fermaient et ouvraient leurs feuilles sans règle fixe ; mais au bout de quelques jours ils s'habituèrent au nouveau mode d'existence qui leur avait été imposé, et, pour s'y conformer, intervertirent entièrement l'ordre de leur sommeil normal. Ces plantes rentraient en état de veille le soir, lorsque leur jour artificiel se levait, et s'endormaient le matin, lorsque pour elles commençait la nuit.

Ces faits n'autorisent-ils pas à présumer que les plantes ont, comme nous, la faculté de modifier la durée et l'ordre de leur sommeil selon les circonstances dans lesquelles elles se trouvent placées ?

Du reste, il y a, tantôt dans l'attitude des plantes dormantes, tantôt dans les mouvements qui accompagnent leur sommeil ou leur réveil, quelque chose d'expressif et de symbolique dont on sera toujours singulièrement frappé.

On observera, par exemple, qu'au moment où le tussilage aura fermé toutes ses fleurs, il commencera à incliner sa tige pour la tenir ainsi penchée jusqu'à son réveil.

Une espèce d'euphorbe (*euphorbia oleæfolia*) tient sa cime penchée vers le sol pendant l'hiver, et ne la relève qu'à l'arrivée du printemps, alors que cesse pour la plante le sommeil hivernal.

Le lotus, qui vit dans le Nil, et le nénufar blanc, qui habite dans nos lacs, élèvent dès le matin leur grande fleur blanche au-dessus des eaux et la laissent ouverte pendant le jour. Dans l'après-midi, ils l'inclinent d'abord légèrement, et plus tard, au moment où commence leur sommeil nocturne, ils penchent leur tige, ferment leur fleur et la ramènent à une grande profondeur sous l'eau. Ils l'y maintiennent pendant toute la nuit, jusqu'au moment de leur réveil, alors que de grand matin ils la dirigent, encore toute fermée, vers la surface pour l'ouvrir aux rayons du soleil quand elle sera parvenue au-dessus des eaux.

Nous ne croyons plus à l'existence de ces ondines qui, selon la légende, dorment au fond des eaux pendant la nuit, et viennent de grand matin se réchauffer au soleil; mais cette légende prouve que le sentiment populaire avait saisi le charme d'une telle existence alternante. La nature, en accordant cette vie douce et tranquille à quelques-uns de ses enfants, a fait une réalité de ce qui semblait n'être qu'un rêve.

Si l'on réfléchit qu'il n'y a pas d'heure, pas de minute, pas de seconde qui s'écoule sans que des myriades de créatures n'impriment à leurs mille et mille organes les mouvements spontanés que nous venons de décrire, on se convaincra que l'immobilité généralement attribuée au règne végétal est simplement une erreur, et que l'on ne saurait, dès lors, s'appuyer sur une croyance aussi mal étayée, quoique généralement répandue, pour refuser une âme à la plante et établir son insensibilité.

Opposer cette prétendue immobilité comme objection sérieuse à ceux qui voient dans la plante une créature animée et sentante, c'est bien réellement leur donner gain de cause. Il y a en effet des végétaux qui, loin d'être immobiles, décèlent au contraire, par les mouvements de leurs organes, une motilité extrême et d'un caractère tout particulier. On dirait que ces êtres se trouvent dans une agitation perpétuelle. Ce sont des plantes d'une sensibilité ou, si l'on aime mieux, d'une irritabilité si grande, que le moindre changement dans l'atmosphère les affecte profondément. Les phénomènes auxquels nous faisons allusion sont remarquables surtout dans l'*hydesarum gyrans*, sous-arbrisseau de la grande famille des papilionacées. La foliole supérieure de ses feuilles trifoliées est pédonculée et beaucoup plus grande que les deux autres, sur lesquelles nous appelons tout d'abord l'attention du lecteur. Ces deux petites folioles latérales manifestent un mouvement continuel, se rabattant et se redressant sans relâche.

Ce mouvement est, il est vrai, d'autant plus rapide que la température est plus élevée, mais il continue dans l'ombre comme au soleil, la nuit comme le jour, en plein air comme dans l'appartement. L'immersion dans l'eau froide l'interrompt; mais il recommence aussitôt que l'on expose la plante à la chaleur. Ce qui est très-curieux, c'est que cette plante, qui aime une température élevée, reste paralysée lorsque d'une serre on la transporte en plein air pour l'y laisser vivre dans une température moins élevée. Alexandre de Humboldt a remarqué qu'elle accélère considérablement les mouvements de ses folioles lorsqu'on la fait passer soudainement de l'obscurité à la lumière. Ce qui achève de donner un cachet de spontanéité à ces mouvements extraordinaires, c'est qu'ils n'ont pas lieu d'une manière égale et régulière, puisqu'ils sont plus rapides à l'époque de la fécondation de la plante, et que, souvent, ils se ralentissent sans cause apparente pour reprendre ensuite non moins inopinément leur énergie normale, et obéir à l'impulsion soudaine et volontaire de la plante. Outre ces incessants mouvements spontanés des folioles latérales, ces végétaux communiquent à la grande foliole supérieure un mouvement tout particulier : ils la redressent quand la lumière agit sur eux, et l'inclinent dans l'obscurité. Ces êtres sont tellement sensibles aux influences solaires, qu'il suffit, d'après les observations d'Hufeland, de la lumière réfléchie sur un mur éloigné de vingt pas, pour qu'ils redressent toutes leurs folioles supérieures, et d'un nuage qui passe devant le soleil pour qu'ils les rabattent aussitôt. Lorsque les rayons solaires frappent directement la plante, ou lorsqu'on les dirige et les concentre sur elle au moyen d'une lentille, on voit l'individu tout entier tressaillir et trembler.

A. Boscowitz.

(*Le deuxième article à la prochaine livraison.*)

LA GUERRE DOMESTIQUE.

RECIT DES BORDS DU RHIN

Traduit de l'allemand de GOTTFRIED KINKEL [1].

« La concorde nourrit, la discorde détruit, » dit un proverbe aussi vieux que vrai! Mais bien des gens ne veulent pas y ajouter foi.

Il y a près du Rhin un village petit, joli et propre, et de plus habité par des paysans qui sont à leur aise; car les champs et les prairies

[1] Comme poëte et comme patriote, le nom de Kinkel est un des noms les plus populaires, les plus vénérés de l'Allemagne. Tout en relisant ses poésies, si pleines du sentiment de la nature, et dans lesquelles déborde l'amour de l'humanité, on s'intéresse vivement à tout ce que l'auteur a fait et souffert pour ses convictions.

Qui ne connaît le passé de Kinkel? On n'a pas oublié l'éloquent professeur de l'université de Bonn qui quitta la chaire pour le mousquet du volontaire, et fut blessé dans un des engagements de la révolution badoise. Condamné à mort par le conseil de guerre de Rastadt, il fut réclamé par le gouvernement prussien, et envoyé par un tribunal plus régulier dans la forteresse de Spandau.

Traité comme un prisonnier vulgaire, n'ayant devant lui que la triste perspective d'une longue et affreuse détention, son courage ne faiblit pas. Le dévouement de son héroïque épouse, qu'une mort subite enleva depuis à son affection, et l'intelligente activité d'un jeune étudiant qui joue maintenant un beau rôle dans la politique des États-Unis d'Amérique, l'arrachèrent enfin aux horreurs de la réclusion.

Aujourd'hui, M. Kinkel vit en Angleterre, où il jouit de l'estime universelle. Ses cours sur l'histoire de l'art à toutes ses phases, et sur les questions les

sont d'un bon rapport et la population est industrieuse et rangée. Mais le plus riche de tous était sans contredit le vieil André, dont la maison et les écuries étaient situées tout contre le fleuve, à l'endroit où le chemin de halage passe le long du village. Lorsqu'il mourut, sa fortune passa tout entière à deux fils : l'aîné s'appelait Gaspard, le plus jeune Sebulon.

Gaspard avait été dès son enfance fort et sain comme un arbre; à l'âge de quinze ans, il savait diriger la charrue et faire aller la faux comme un homme. Et lorsque le soir il revenait à la maison, il savait également faire disparaître les pommes de terre et les boules de pâte, tout comme le premier domestique. Sebulon, au contraire, avait eu dans sa jeunesse la maladie anglaise et avait dû, pendant trois ans, boire de l'huile de foie de morue au lieu de bière. Toutes les autres maladies des enfants lui avaient aussi rendu la vie dure. Il se rétablit après sa quatorzième année, mais il garda des jambes tor-

plus élevées d'archéologie, sont suivis avec un intérêt croissant. Un fait intéressant est que ce poëte sentimental, cet ancien professeur de théologie s'est fait une haute réputation à Londres, comme maître de géographie dans les pensionnats de demoiselles.

Le poëme lyrique *Otto le Chasseur* (*Otto der Schütz*) fut la première publication importante de Gottfried Kinkel; rien de plus pur, de plus touchant que cet épanchement romantique d'un cœur sensible à toutes les beautés des bords du Rhin. Récemment, le poëte s'est essayé dans la tragédie, et son *Nemrod*, sans être précisément un drame énergique, abonde en passages saillants et présente une peinture curieuse des transformations historiques de l'humanité. On pourrait lui reprocher l'anachronisme qu'il a commis, probablement sans s'en apercevoir, en faisant discuter par les contemporains d'Abraham les théories sociales qui naguère ont bouleversé le monde. Quoi qu'il en soit, ce premier essai annonce un athlète vigoureux dans la lice dramatique, et fait le plus grand honneur à la verve de l'écrivain.

En prose aussi, M. Kinkel est à bon droit regardé comme un des auteurs les plus remarquables de l'Allemagne. Dans les contes (*Erzaehlungen*) qu'il a publiés de concert avec sa première femme, Johanna, il a décrit de main de maître la vie et les mœurs des paysans du Rhin, comme Berthold Auerbach l'a fait pour les vaillants habitants de la Forêt-Noire. Ces petits romans de l'existence de chaque jour sont si parfaits, si finis dans les détails, qu'on dirait voir un tableau de vieux peintre hollandais retraçant un intérieur de ménage. Parmi ces récits, nous en avons choisi un qui nous a charmé par sa sobre simplicité : c'est une histoire telle qu'il doit s'en passer et qu'il s'en passe journellement. Mais nous craignons fort de n'avoir pu, dans notre traduction, conserver son principal attrait, celui d'un style empreint, non sans grâce, d'une naïveté rustique.

THÉODORE KARCHER,
Professeur à l'Académie royale militaire de Woolwich.

dues et branlantes, et le perruquier n'a jamais gagné grand'chose avec lui, parce qu'il n'eut pas de barbe. Il n'avait pas de goût pour les bestiaux et les instruments de labour; il aimait beaucoup mieux se coucher derrière le poêle, jouer avec les petits enfants du voisinage et leur fabriquer des jouets : aux animaux de l'arche de Noé il remettait avec de la cire les têtes et les jambes cassées, et il savait coudre des robes de poupée. Le vieil André vit qu'il ne valait rien pour les champs, et le mit en apprentissage chez un tailleur. Il apprit parfaitement son métier et avait une bonne clientèle, même du vivant de son père. Seulement, les filles ne voulaient jamais entendre parler de lui, pas même celles auxquelles il avait jadis fait des chemises de poupée; elles se moquaient de lui et l'appelaient maître Tortillard (*Meister Scheerenbein*), à cause de ses jambes qui faisaient quelque peu la croix. Il perdit ainsi le courage de tomber amoureux, et s'attacha d'autant plus à son frère Gaspard. Celui-ci prit de bonne heure une femme, selon la louable habitude de la campagne, et sa famille s'augmenta régulièrement chaque année.

Lorsque le vieil André mourut, les deux frères se partagèrent sans difficulté la succession. Gaspard prit tous les champs, Sebulon la maison avec le grand jardin potager et les prairies qui y touchent : il donna le rez-de-chaussée à son frère et prit, en récompense, ses repas chez sa belle-sœur. Lui-même occupa le premier étage; il avait là une grande belle chambre, dont les fenêtres avaient vue sur le Rhin et sur la principale rue du village. Assis sur sa table, et tout en cousant avec assiduité, il pouvait voir tout ce qui se passait dans le voisinage et même demander aux bateliers qui s'arrêtaient ce qu'il y avait de nouveau à Mayence ou à Emmerich. Il menait de cette façon une vie fort agréable et devint vieux garçon sans presque s'en apercevoir.

Les deux frères avaient vécu dans la meilleure intelligence pendant vingt ans. Ceux qui en profitaient le plus étaient les enfants de Gaspard; toute la sainte journée, ils venaient se blottir dans la chambre de leur oncle, regardaient à travers les carreaux et lui faisaient coudre, à la tombée de la nuit, des poupées et des souris en chiffons. Mais dès que l'un ou l'autre arrivait à l'âge d'aller à l'école, il devenait impoli pour l'oncle Sebulon, parce qu'il entendait ses camarades se moquer de lui. Alors le petit rebelle continuait jusqu'au moment où le tailleur le mettait à la porte et le chassait en bas de l'escalier : Sebulon était depuis longtemps habitué à tout cela de la part de ses neveux et de ses nièces.

Gaspard avait maintenant douze enfants, petits et grands, comme

des tuyaux d'orgues. Parce qu'il avait été bon économe et qu'il avait augmenté son patrimoine par l'achat de nouvelles terres, il fut obligé d'avoir un plus grand nombre de domestiques, et sa femme trouva le rez-de-chaussée de la maison paternelle trop petit. Elle assourdit son mari de ses plaintes, lui demandant sans cesse de faire bâtir une maison neuve à côté de la vieille, une maison de briques et non pas de torchis, dans laquelle il y aurait même une chambre peinte. Pendant longtemps Gaspard ne voulut pas en entendre parler, car il disait : « Pour la maison neuve je peux me procurer une douzaine de vaches et acheter un arpent de terre par-dessus le marché. » Mais sa femme désirait une belle maison et point de vaches. Mon cher lecteur, si tu veux avoir des vaches et que ta femme désire une maison neuve, les vaches ne seront pas achetées, mais la maison neuve sera certainement bâtie.

Mais l'emplacement pour bâtir? Le frère Sebulon le fournirait. Car c'est à lui qu'appartenait le terrain tout autour de la maison paternelle, et il avait des légumes magnifiques dans le jardin et des arbres superbes dans les prairies : deux fois par semaine il envoyait ses fruits à Rees ou à Clèves, et il en avait retiré de beaux écus placés sur hypothèques. Il faisait surtout ses délices du jardin : c'était un changement fort salutaire pour lui de pouvoir se lever de son établi et se mettre aux travaux légers de jardinage, tels que semer, planter, greffer et cueillir.

Dans la plaine, Gaspard possédait des champs en abondance, mais près du village il n'avait qu'un espace étroit et mauvais, situé juste entre la maison et le chemin de halage : lors du partage, sa femme l'avait réclamé pour pouvoir pendre son linge. C'était un terrain inégal et sablonneux, qui s'inclinait tellement vers le fleuve que les eaux venaient le couvrir presque chaque année.

Il eût bien mieux valu bâtir la maison dans le jardin potager qui, étant haut et sec, offrait une jolie vue sur le fleuve et donnait une base ferme pour la cave. C'était toujours l'avis de la femme, et maintenant elle ne s'en cacha plus. Le mari se gratta l'oreille et dit qu'elle devait en parler elle-même à son frère Sebulon.

Cela fut fait au souper, après la prière et lorsque les enfants étaient allés se coucher. La femme en parla comme d'une chose très-naturelle et exprima même l'espoir que Sebulon agirait en frère et laisserait le jardin à bien bon marché. Sebulon ne répondit rien, mais il se leva, offrit une prise à Gaspard, selon son habitude, et dit à la fois : « Dieu vous bénisse » et « bonne nuit, » lorsque son frère se mit à éternuer. Puis il monta l'escalier et se retira dans sa chambre.

Mais il ne put pas dormir cette nuit. La première heure il réfléchit aux espaliers de pêches et d'abricots qu'il avait eu tant de peine à faire pousser il y avait trois ans, après avoir inutilement planté des jets six fois. Dans la seconde heure, il pensa tristement aux renoncules auxquelles il avait destiné le meilleur parterre du jardin. Ses renoncules faisaient son orgueil : personne, sans en excepter les jardiniers des petites villes du voisinage, ne pouvait rivaliser avec lui pour le nombre des espèces. A minuit, il se rappela les chemins sablés pour lesquels il avait lui-même cherché le gravier sur les bords du Rhin, et cela lui avait coûté de la peine et de la sueur, car il y avait bien deux cents charges de brouettes; puis le joli petit rond vint flotter devant ses yeux, ce rond garni de coquillages qu'il avait fait venir de Scheveningue. Lorsque le garde de nuit sonna une heure, il vit les délicieuses asperges de la couche près de la haie; à deux heures, ce fut le tour des énormes têtes de choux; à trois heures vinrent les pois verts — et vers le matin, toutes ces pensées confuses, les abricots et les coquillages, les choux et les renoncules, les pois et les asperges, se croisaient pêle-mêle dans sa tête. Et tout cela devait être arraché, coupé, aplani, pour mettre à la place une maison qui pouvait aussi bien être bâtie ailleurs. Il lui faudrait donc, dans ses vieux jours, se mettre à planter un nouveau jardin dont il ne verrait peut-être plus les fruits!

Au grand soleil il prit courage, adopta résolûment un autre plan et descendit joyeusement pour dîner. La femme ne lui fit pas aussi bonne mine que d'habitude, car elle était vexée de ce qu'il n'avait pas tout de suite consenti. Mais elle se fit violence, parce qu'elle s'attendait à le voir entamer l'affaire lui-même. Cela n'arriva pas; à la fin elle s'impatienta, et demanda brusquement : « Eh bien! beau-frère, avez-vous bien réfléchi cette nuit? A quel prix nous laisserez-vous le jardin? »

Sebulon répondit : « Renvoyez les enfants, alors nous pourrons causer à notre aise. »

Lorsque les enfants furent partis, il continua : « Ma chère belle-sœur, je ne peux pas me passer du jardin : il me rapporte tant qu'il me serait impossible de vous le céder à bon marché, comme il convient entre frères. Le terrain de la prairie ne vaut rien pour les fleurs et les choux-cabus; je ne peux pas y planter un nouveau jardin, et puis c'est trop long. Quant à vous, cela doit vous être égal de bâtir quelques pas à droite ou à gauche. Cherchez une place dans la prairie, pour une maison et une cour par-dessus le marché. Ne vous gênez

pas; vous pouvez hardiment prendre un demi-arpent de terre. Ce que je possède reviendra dans tous les cas à vos enfants, et moi je ne m'en soucie guère : je vous fais cadeau du demi-arpent. »

C'était certes une parole fraternelle, et Gaspard levait déjà la main pour serrer la main de Sebulon et le remercier. Mais la femme n'était pas satisfaite, par la simple raison qu'elle avait voulu autre chose. « Non, dit-elle, je ne bâtirai pas sur votre terrain marécageux; j'aime mieux rester dans la maison paternelle.

— Comme il vous plaira, dit Sebulon; je souhaite que vous ayez tous bien dîné. » Là-dessus il sortit plein d'aménité et monta lestement à son atelier.

Alors la colère de la femme éclata. Si Sebulon lui avait répondu grossièrement, elle aurait pu donner cours à son ressentiment, et à la suite d'une bonne dispute il y aurait peut-être eu une réconciliation. Maintenant l'orage vint gronder sur la tête du mari.

« Te voilà bien, s'écria-t-elle, tu laisses parler ta femme; le beau-frère doit me prendre pour une méchante. Voilà comme on nous traite, nous autres pauvres femmes. Vous supportez tout, vous, les hommes, et lorsque nous pensons à notre propriété et à la fortune de nos pauvres petits innocents, on nous appelle mauvaises langues.

— Femme, dit Gaspard, la prairie est tout aussi bonne pour bâtir, et il nous la donne pour rien.

— Et moi, je ne veux pas de la prairie, cria-t-elle. J'aime mieux bâtir sur le lambeau de terre près de l'eau, qui nous appartient, pour que le « Tortillard » soit vexé, quand il ne pourra plus voir le Rhin et causer avec les bateliers, le ...., la vieille commère....

— Il faudrait être fou pour bâtir là, dit Gaspard; une maison n'y resterait pas dix ans debout, à cause de la débâcle. Maintenant, il faut que j'aille aux champs. »

En disant cela, il sortit.

Dans l'intervalle Sebulon était assis sur son établi et cousait de petits chiffons pour faire une jaquette d'Arlequin qu'il avait promise à son plus jeune neveu, Jean-Pierre. Le petit garçon était déjà venu trois fois, et enfin l'oncle s'était engagé solennellement à la terminer pour trois heures.

Trois heures sonnèrent, mais Jean-Pierre ne vint pas. Maître Sebulon se mit à quelque autre travail, en se disant : Il sera sans doute allé pêcher. Quatre heures sonnèrent, et l'enfant n'arrivait toujours pas, pas plus que les autres qui, d'habitude, venaient après l'école manger leur morceau de pain et de fromage dans sa chambre. Sebulon

se dit : « Ils s'amusent probablement à faire un feu dans les champs; ou bien leur serait-il arrivé quelque chose? »

Lorsque cinq heures sonnèrent, il entendit le tapage de la jeune bande dans le vestibule. Il cria du haut de l'escalier : « Jean-Pierre, apporte l'arlequin, la jaquette est terminée.

— Non, mon oncle, répondit le petit garçon, je ne veux pas de la jaquette. »

Sebulon alla vers son établi, prit la magnifique jaquette, qu'il montra aux enfants en demandant : « Puisque Jean-Pierre la refuse, qui de vous veut l'avoir? »

Michel, le cadet de la famille, s'écria : « Moi, » et il avait déjà mis le pied sur la dernière marche de l'escalier, lorsque sa sœur, qui était un peu plus âgée que lui, la vive Annette, le retira brusquement et avec tant de force qu'il tomba par terre, et dit impertinemment : « Garde ta jaquette, oncle. La mère a dit que tu étais un mauvais oncle, que tu ne voulais pas le bien de tes neveux et nièces, et nous ne voulons plus rien qui vienne de toi. Et la mère dit aussi que nous ne devons plus venir dans ta chambre.

— Et moi aussi, cria l'un des garçons, et moi aussi, je ne viendrai plus chez toi, oncle Tortillard. Ohé, oncle Tortillard! »

Et toute la troupe, petits et grands, crièrent à l'unisson : « Ohé, oncle Tortillard! oncle Tortillard! »

Sebulon pâlit de colère et voulut chercher son aune pour bien fustiger cette jeune racaille; mais ses jambes tremblaient et il retourna lentement dans sa chambre. Il déchira la jaquette d'arlequin en mille morceaux, qu'il jeta par la croisée. Ensuite il grimpa sur son établi et se mit à coudre comme un furieux. Mais lorsqu'il eut fini, il s'aperçut qu'il avait attaché les manches du pourpoint de travers : il le jeta, mit sa redingote, prit son vieux jonc et s'en alla — tout droit à l'auberge.

Gaspard, après avoir terminé son travail aux champs, ne se sentit pas non plus à l'aise. Il n'aimait pas à retourner chez lui, et se dit : « C'est ma femme qui a jeté la pomme de discorde, qu'elle s'arrange avec mon frère au souper; moi, je vais à l'auberge. »

Ainsi, parce que les deux frères ne voulaient pas se voir, ils allaient justement se trouver, et cela en présence d'étrangers.

Lorsque Gaspard entra dans l'auberge, Sebulon était assis dans un coin et lisait l'almanach. Il avait mauvaise mine et buvait, contre son habitude, une chopine de vin d'Ahr. Jusqu'alors, ils avaient toujours bu la même chose et de la même bouteille; mais aujourd'hui, en

voyant son frère, Gaspard demanda de suite du rhum. Il y avait là une douzaine d'habitants du village.

« Eh bien, Gaspard, dit l'échevin, vous allez bâtir, me dit-on?

— Tiens, vous le savez déjà? Oui, si Dieu le veut, au printemps.

— Et à quelle place?

— Je ne le sais pas encore, je ne me suis pas encore arrangé avec mon voisin. »

Sebulon mit un moment l'almanach de côté, et les yeux des deux frères se rencontrèrent. Gaspard continua : « Les hommes ne sont pas tous complaisants. »

Sebulon ôta ses lunettes, mais ne souffla mot.

« Je pense, dit l'échevin, que la meilleure place serait la prairie de votre frère.

— Oui, dit Gaspard, ce sera probablement là.

— De quelle prairie parles-tu? demanda Sebulon en se penchant sur la table.

— Mais de la tienne, comme nous en sommes convenus aujourd'hui.

— Je ne connais pas cette convention, répliqua Sebulon. Depuis cinq heures de l'après-midi, je ne vendrai ni ne donnerai plus un pouce de ma prairie.

— Je n'en savais rien, dit Gaspard. Je pense que nous pourrons parler de nouveau de l'affaire demain à table.

— Je ne mangerai plus chez ta femme, répondit Sebulon. Je prendrai ma pension ici, à l'auberge, jusqu'au printemps.

— Et au printemps?

— Je commencerai un ménage à mon compte et je prendrai une cuisinière; elle demeurera en bas et moi je resterai en haut.

— Mais nous demeurons en bas, dit Gaspard.

— Non, dit Sebulon, vous ne demeurerez plus en bas au printemps. Je viens de prier l'échevin de vous donner congé pour le mois de mai.

— Sebulon, cria Gaspard en frappant du poing sur la table, bâtirai-je sur ta prairie, oui ou non?

— Non!

— Ou dans ton jardin?

— Non!

— Et je ne resterai plus dans la maison de mon père?

— Non!

— Alors je bâtirai sur l'espace entre la maison et le Rhin, ou bien la foudre m'écrasera, et cette eau-de-vie se changera en feu et en flamme dans mon estomac. Bonne nuit, vous autres! »

Et en disant cela, il avala son verre de rhum d'un trait et courut chez lui.

Le lendemain, de bonne heure, l'échevin vint en effet donner, au nom de Sebulon, congé à Gaspard et à sa femme. La femme devint inquiète lorsqu'elle vit que l'affaire avait pris une tournure sérieuse, et elle aurait volontiers accepté la prairie maintenant. Elle dit à Gaspard de monter chez son frère et de lui dire quelques bonnes paroles. Mais Gaspard s'était entêté, et son orgueil ne lui permit pas de céder. Il se rendit près du fleuve avec ses deux garçons aînés, et se mit immédiatement à couper les arbres qui le bordaient. Sebulon montra sa tête, coiffée d'un bonnet de coton, hors de la croisée et dit tranquillement : « Bonjour et bon ouvrage! »

C'était un emplacement abominable pour bâtir. Enserré entre la maison et le chemin de halage, il n'offrait d'espace que pour une seule rangée de chambres. « Tant mieux, se dit Gaspard, je mettrai trois étages l'un au-dessus de l'autre, et j'enlèverai l'air et la lumière à Sebulon. » Mais il fallut aussi construire un parapet de pierre contre le fleuve, et ce n'était pas une petite affaire. Il resta si peu de place pour les étables, que même l'ancien bâtiment pouvait contenir une demi-douzaine de bœufs de plus. Par contre, Gaspard plaça l'écurie de manière à couvrir également l'autre croisée de Sebulon, celle qui avait vue sur la rue du village. Il détruisit ainsi la plus grande joie de son frère pendant les heures de travail.

Au milieu d'imprécations et de querelles, la charpente fut achevée avant l'hiver. Les frères ne se saluaient plus lorsqu'ils se rencontraient; le village riait d'eux, et leur obstination n'en devint que plus violente.

Lorsque Gaspard avait à faire confectionner des vêtements neufs, il prenait un tailleur du village voisin. Ses enfants faisaient à leur oncle tout le mal qu'ils pouvaient, et ne respectaient plus même les fleurs et les fruits de son jardin.

Il y eut une petite amélioration, lorsque Gaspard profita du printemps pour déménager : mais le mal était encore assez grand. Même quand on demeure dans une ville, il est dur d'avoir un ennemi : à la campagne, c'est cent fois pis; car à la ville on peut s'éviter quand on le désire; mais au village, on se rencontre partout et tous les jours, à l'auberge, à la maison commune, pour les marchés et les transactions, surtout quand on est voisin, et alors on trouve un goût amer au dîner.

Un jour Gaspard avait dit à l'aubergiste : « Ma maison est bien située; j'ai de l'air et je peux voir ce qui se passe dans le village; cela fait plaisir à ma femme et lui procure de l'amusement. » L'aubergiste

le redit à Sebulon, et le lendemain il vint des maçons qui bâtirent deux murailles à hauteur d'homme tout autour de trois côtés de la maison de Gaspard, et les garnirent de tessons, pour comble de précaution. Entre ces murailles, Sebulon planta de sa propre main de jeunes peupliers, les arrosa chaque jour et donna même un pourboire au veilleur de nuit pour qu'il les surveillât efficacement. Les enfants de Gaspard ne faisaient que se couper les mains en essayant d'escalader les murailles, mais les peupliers croissaient à vue d'œil et cernaient la maison au point qu'au printemps suivant il fallut allumer les chandelles à quatre heures de l'après-midi. Cela mit fin à la belle vue qui réjouissait tant le cœur de sa femme. Il y a plus, le mur enlevait aux enfants toutes leurs places de jeu, et maintenant ils se tenaient toute la sainte journée près de l'eau; il n'y avait pas moyen de les en chasser, et les angoisses de la mère étaient inouïes. Gaspard fut à la fin obligé de prendre une servante, rien que pour surveiller les petits.

Un jour, en automne, peu de temps après la rentrée du regain, Sebulon était assis sur son établi. Voici que le fils aîné de son frère entra dans la chambre, sans même se donner la peine de frapper à la porte, se plaça devant le tailleur et dit : « Oncle Sebulon, mon père vous fait dire....

— Ote ta casquette, dit Sebulon, lorsque tu parles au frère de ton père.

— Mon père ne me l'a pas ordonné, répondit le garçon, et il resta couvert. Mais il vous fait dire que là où commencent vos prairies les digues sont en mauvais état. Mon père dit que cela vous regarde aussi bien que lui, et il vous fait demander si vous voulez contribuer de votre argent pour que nous puissions construire un nouveau môle en maçonnerie et y planter des saules : il fera de son côté quelque chose. »

Sebulon répondit : « C'est plus nécessaire pour lui que pour moi; si les eaux montent au printemps, sans que la digue soit réparée, sa maison flottera sur le Rhin. Dis cependant à ton père que je n'aurais pas refusé, s'il ne m'avait pas envoyé un rustre tel que toi. »

Le garçon s'en alla sans mot dire. En entendant la réponse, son père s'écria : « Je ne dépenserai pas mon argent tout seul pour protéger les prairies de cet avare. Grâce à Dieu, je suis riche, et mes champs sont situés sur la hauteur; quand même ma maison s'en irait, je puis supporter la perte. »

De cette façon, la digue ne fut pas réparée. Mais le Rhin monta, même en automne, plus haut que de coutume, et lorsque les eaux

baissèrent, Sebulon alla se promener sur ses prairies avec de sinistres pressentiments.

En effet, les derniers restes de la vieille digue étaient emportés, un grand morceau de gazon était parti, et près de deux arpents étaient couverts de sable et de gravier. Sebulon calcula facilement que, même en faisant entrer dans ses comptes les dépenses d'une nouvelle digue, il était plus pauvre de mille écus. Pendant un moment il réfléchit: « Cela vaudrait mieux si mon frère avait le demi-arpent pour sa maison, et moi le reste, que je vois ruiné maintenant. » Mais il n'y pensa plus lorsqu'il passa devant la maison de Gaspard, sur le chemin de halage que l'eau mouillait encore; car il les vit tous occupés à porter des seaux remplis d'eau hors de la cave, et la femme se tordait les mains, parce que la choucroute et les fèves confites étaient gâtées dans les tonneaux. Ce spectacle fit sur l'esprit aigri de Sebulon l'effet d'un emplâtre de cérat sur un vésicatoire.

Mais il allait bientôt recevoir une autre blessure. Le même automne il entendit à l'église publier les bans du mariage entre sa nièce aînée, Lise, et un jeune paysan du voisinage. Ils avaient donc fait cela sans lui demander conseil, à lui, leur plus proche parent; ils avaient fait lire cela du haut de la chaire, sans lui en dire un mot! Lise était sa filleule; il l'avait toujours beaucoup aimée et avait depuis des années gardé pour elle une lourde chaîne d'or, toute garnie de ducats, qui lui était revenue de la succession de sa mère. Et maintenant...

Le jour des noces arriva bientôt: on ne l'invita pas; mais parce que l'automne offrait encore quelques belles journées, on construisit des tables dans la rue, tout à côté de la porte de sa maison. Sebulon voyait le festin d'en haut et renferma son dépit en lui-même; mais lorsqu'il aperçut la mariée elle-même, avec la belle robe neuve qu'il n'avait pas confectionnée, et qui, dans son opinion, lui allait fort mal, deux larmes, grosses et amères, tombèrent de ses yeux. Il ne pouvait plus supporter son isolement en face de cette jubilation, qui venait jusqu'à lui par la cime des peupliers; il s'habilla en silence, mit la chaîne autrefois destinée à Lise dans sa poche et descendit l'escalier.

Sans la maudite muraille, il aurait pu sortir par la porte de derrière et s'en aller le long du fleuve; à présent, il fut obligé de sortir par devant et de passer au beau milieu des tables. Il marchait à pas lents et la tête baissée. Lise le vit et devint rouge comme feu; la mère le vit et devint pâle comme la mort; un rire moqueur illumina les traits d invités en voyant ce mépris inouï et public de toute coutume et de toute affection de famille. Gaspard se leva subitement; je crois même

qu'il allait offrir un verre de vin à son frère, et je crois également que dans ce cas Sebulon serait resté, et alors la joie de la noce aurait pu guérir la longue douleur.

Mais voici que les plus jeunes enfants, qui avaient profité de la fête pour lâcher le grand chien de basse-cour, lui crièrent : « Tiras! Tiras! l'oncle Tortillard! » Le chien était un bon animal qui n'attaquait personne, mais les petits scélérats l'avaient plusieurs fois provoqué, lorsqu'il était à la chaîne, contre leur oncle, dans le but d'effrayer ce dernier; par suite, il se jeta avec rage sur ses jambes. Sebulon, préparé à tout, asséna un terrible coup de canne sur la tête du chien, qui reçut en même temps un violent coup de pied de Gaspard, et alla rouler, en hurlant, sous la table. Mais Sebulon regarda la famille avec colère et dit : « Je m'en vais; qu'avez-vous besoin de chiens pour chasser le plus proche parent de votre maison, le jour du mariage de sa nièce? »

Il doubla le pas et disparut rapidement.

Il passa, sombre et triste, par les chaumes et les prairies, pour se rendre chez un orfévre de la ville voisine, fit estimer la chaîne d'or et mit tranquillement les louis qu'il reçut en échange, dans la même poche. Ensuite il se fit indiquer la maison du notaire, s'entretint plus d'une heure avec lui et convint d'un rendez-vous chez lui, au village, pour le lendemain matin. Puis il revint, se mit à côté des autres buveurs sur les bancs de l'auberge, et invita, comme témoins pour le lendemain, le perruquier et le maréchal ferrant, qu'on regardait comme les deux plus terribles commères de la paroisse. Il leur paya généreusement à boire, et joua gros jeu pendant une partie de la nuit. Cela lui coûta deux des louis qu'il avait obtenus pour la chaîne : c'est ce qu'il désirait. A minuit, lorsque le bruit de la noce s'était évanoui, il rentra chez lui pour se coucher.

Le notaire arriva, ainsi que les témoins. Sebulon possédait au haut pays une parente qu'il ne pouvait souffrir, parce qu'elle s'était mal conduite étant jeune fille et qu'on avait eu de la peine à la marier. Maintenant il lui légua, à elle et à ses enfants, la maison paternelle et ses terres avec toute sa fortune mobilière, à la condition de voir périmer la possession, si jamais les héritiers laissaient dépérir le mur et les peupliers, ou s'ils vendaient du terrain à Gaspard ou à ses descendants. Le notaire reçut pour ses honoraires le reste des louis d'or; une dernière pièce de six gros fut jetée par Sebulon, le dimanche suivant, dans la bourse de l'église, à la quête. Par surcroît de précaution, il défendit aux deux témoins de parler de l'affaire. Il va sans dire que

ces derniers la publièrent à son de trompe, et le même soir, à l'auberge, vingt langues racontèrent la belle histoire à Gaspard.

L'argent est en tous lieux d'un grand poids dans la balance, mais surtout à la campagne, où l'on estime l'homme en proportion de ce qu'il possède, et parfois la jeune fille également. Gaspard s'aperçut bientôt qu'on ne le regardait plus comme aussi riche que par le passé. On savait parfaitement que Sebulon gagnait bon an mal an, avec son jardin, ses belles prairies et sa profession, à peu près autant que Gaspard tirait de ses vastes champs de labour, et que, de plus, étant sans enfants, il ne dépensait pas la dixième partie de ses revenus. D'ailleurs, il avait la maison paternelle, qui était solide et bien bâtie, tandis que Gaspard avait le bâtiment neuf, mais humide et mal assis près de l'eau; avec douze enfants, sa fortune était soumise à une forte division, qui ne devait laisser qu'un faible quotient. Ce calcul fut fait bien vite par les vieux et les jeunes paysans du voisinage. Et l'alerte Annette, la seconde fille de Gaspard (la même qui jadis avait retiré Michel de l'escalier), en vit les résultats; le fils de l'échevin d'un village voisin lui faisait la cour depuis quelque temps et avait arrangé l'affaire à la noce de Lise; maintenant, il mit fin à ses visites, et Annette n'eut plus la mine aussi piquante qu'auparavant. Gaspard lui-même avait eu l'espoir de remplacer l'échevin. Mais quand le jour de l'élection arriva, on dit universellement qu'il n'était pas convenable d'avoir un échevin qui vivait en guerre avec un habitant du village, et les voix tombèrent sur un paysan plus riche, quoiqu'il eût une demi-douzaine d'ennemis au lieu d'un seul. Et dans sa propre maison Gaspard avait de jour en jour plus de chagrin. Sa femme lui reprocha qu'elle n'avait jamais voulu sérieusement bâtir sur ce mauvais emplacement, et que son obstination à lui était l'unique cause de tout le mal. Ses enfants, dans le cœur desquels on avait semé de bonne heure la graine de l'envie, avaient appris, par les mauvais tours que leurs parents leur permettaient de jouer à leur oncle, à mépriser la vieillesse, et leur père en pâtit à l'occasion. Les aînés lui attribuaient la perte du riche héritage de l'oncle, et Annette, qui n'était plus recherchée des jeunes gens riches, était toujours de mauvaise humeur. La malédiction de la haine pesait sur tous les fronts, et Gaspard, lorsqu'il marchait seul derrière ses bœufs à la charrue, se disait souvent : « Si nous étions plus jeunes de trois ans, je sais bien ce que je ferais; mais puisque cela a duré trois ans, il en sera de même jusqu'au jour de ma mort. » Et en même temps il frappait rudement ses bœufs, qui prenaient un élan subit, et le sillon était creusé de travers.

L'hiver fut long et rigoureux. En janvier et février il neigea sans cesse; il gelait la nuit et la neige restait. Le long du Rhin on attendait la débâcle avec anxiété. Le temps resta froid jusque vers la fin du mois de mars; puis, le vent du nord fit subitement place au vent du sud-ouest, et dans l'espace d'un jour la terre sortit noire de la couche de neige. Le Rhin monta rapidement; malheur si le dégel allait arriver avec la même célérité dans le haut pays! Si seulement la digue avait été réparée en automne! mais il était trop tard maintenant; il fallait songer à un expédient. Dans ses angoisses mortelles pour sa femme, ses enfants et son foyer, Gaspard apprit à s'humilier. Sans demander et sans attendre l'aide de son frère, il enfonça obliquement une douzaine de troncs de sapins, qu'il réunit avec des claies d'osier, pour détourner la violence du courant. Il voulut ainsi gagner du temps, afin de pouvoir transporter ailleurs ses effets les plus précieux.

Le flot regonfla de plus en plus. Pour emmener sa femme et ses enfants, il prit une nacelle, et l'eau entrait dans son deuxième étage. Lui-même resta sur le lieu du danger, pareil à un capitaine de vaisseau qui ne peut se résoudre à quitter le radeau tant qu'il n'enfonce pas. Il réussit même, grâce aux troncs de sapins qui résistaient à merveille, à remorquer une grande et solide porte de grange et à fortifier son retranchement en l'attachant devant la claie d'osier. La maison en fut mieux protégée. Il est vrai que les sapins craquaient et se pliaient devant les courants; mais parce qu'ils cédaient, ils se relevaient toujours. Si les eaux ne montaient plus, et elles paraissaient s'arrêter, la maison était sauvée.

Mais vers le soir le ciel s'obscurcit, le vent changea vers l'ouest et chassa les vagues tout droit contre le village. Une ondée terrible vint à tomber, le fleuve montait deux pieds par heure et grimpait déjà le long de la maison de Sebulon.

Celui-ci se coucha tout habillé sur son lit. Son habitation ayant toujours été épargnée, il ne s'était pas sauvé et ne s'était pas même procuré de nacelle; il ne voulait pas la demander à son frère qui se trouvait bloqué dans sa forteresse. Du reste, il ne s'en occupait pas trop, parce qu'il pouvait se fier à la solidité du bâtiment. Il avait laissé sa lampe allumée et lisait dans un livre pieux.

Tout à coup il vit jaillir l'eau à travers les fissures du plancher. Ses cheveux se dressèrent sur sa tête : elle ruisselait déjà sous sa porte. Il sauta vite en bas du lit et ouvrit : un véritable torrent se précipita vers lui. Il se réfugia sur l'établi; les vagues étaient à la hauteur de la croisée. Il vit alors en face la mort la plus épouvantable; si l'eau con-

tinuait à monter, il allait être noyé ou écrasé contre le plafond. Il courut vers la fenêtre qui donnait sur le village et appela fortement au secours, mais le bruit du fleuve et le sifflement du vent étouffèrent sa voix : du dehors et du dedans l'onde atteignait sa poitrine. De ce côté la perte était certaine, mais du côté du fleuve il restait un faible espoir de salut. Tout juste devant le volet s'élevait un des peupliers que sa haine lui avait suggéré de planter. Il chercha son lit à travers l'eau, mit autour de ses épaules une couverture de laine qui était encore sèche, et grimpa avec précaution sur l'entablement de la croisée. Le peuplier était debout et étendait une branche solide vers lui. Immédiatement derrière l'arbre, le toit de la maison de son frère se montrait hors de l'eau. Il vit Gaspard à l'étage supérieur monter dans la nacelle avec une lanterne : il le héla, mais il ne put se faire entendre. Gaspard, avec des peines extrêmes, fit avancer son canot vers les sapins de la digue; Sebulon grimpa sur le peuplier aussi haut que les branches le lui permirent, et attendit le jour et de l'aide. Il fut bientôt convaincu que l'eau tombait aussi vite qu'elle avait monté : déjà elle abandonnait la croisée à travers laquelle il s'était enfui, et déjà il se préparait à y retourner.

Mais voici, au moment même où le jour vint à poindre, le vent qui se lève une seconde fois et pousse des rafales courtes et fortes. Le torrent se précipite plus impétueusement, et le peuplier se met à vaciller de façon menaçante. Sebulon était sur le point de battre en retraite, lorsqu'il entendit un craquement épouvantable près de la digue, et devant lui le toit de la maison fut emporté par les vagues, et le peuplier aussi fut entraîné par le courant. Il se cramponna convulsivement au tronc que les flots firent tourner en un cercle rapide : un moment il était enseveli sous l'onde, puis il revenait tout aussi rapidement à la surface. Tout à coup il ressentit une violente secousse qui le jeta loin de l'arbre, sur une matière dure. Il pensa s'évanouir, n'ayant que la présence d'esprit nécessaire pour s'apercevoir que le sang lui sortait du nez et qu'il flottait sur le fleuve avec le corps qui le supportait. Par degrés, il rappela ses sens égarés et vit qu'il était couché sur une grande porte de grange, à l'autre bout de laquelle était assis un homme, — et cet homme était son frère Gaspard.

Gaspard avait vu par l'ébranlement de sa maison qu'il ne s'y trouvait plus en sûreté. Il monta dans sa nacelle, mais il n'osa pas la diriger vers le village, parce qu'avec cette nuit noire et le fougueux torrent il aurait pu facilement la faire chavirer contre un arbre; il la mena, en conséquence, à travers le chenal vers la digue, où les troncs avaient

si bien résisté la veille. Il se trouvait là, pour ainsi dire, à l'ancre, à l'abri de la tempête et du courant, et s'aperçut avec autant de plaisir que Sebulon de la baisse des eaux. Mais les rafales qui précédèrent l'aube du jour poussèrent les vagues tout droit contre sa vanne; quatre pieds de sapins furent arrachés du sol creusé par l'eau, et le reste des pilotis fut brisé par la même secousse. La porte de grange tomba subitement, presque sur la tête de Gaspard, en abattant la pointe du canot. Il ne lui resta plus d'autre ressource que de sauter de la frêle embarcation sur cette même porte. Le torrent déchaîné se précipita maintenant sur sa maison qu'il vit s'enfoncer; les planches et le peuplier furent emportés dans le même tournant, et Sebulon, à son tour, fut lancé sur le radeau improvisé. Lorsque Gaspard vit tomber un homme sur le battant qui formait sa dernière chance de salut, son premier mouvement fut de l'en précipiter pour alléger le poids, mais son bon cœur rejeta bien vite cette mauvaise pensée. La faible lumière du jour naissant lui permit de reconnaître son frère, l'objet de sa haine; il se contenta néanmoins de s'éloigner de lui, autant que l'étroit espace le lui permettait. Voilà donc les deux frères assis en face l'un de l'autre, chacun sur un coin de la porte que le torrent emportait avec vélocité.

Le lever du soleil découvrit à leurs yeux un spectacle navrant. Les nuages s'envolèrent et la tempête cessa; mais l'inondation s'étendait au loin, et ils ne voyaient partout que des arbres, des meubles et des cadavres d'animaux flottant dans l'eau trouble. Les bateaux ne pouvaient s'aventurer dans cette mer furieuse; même quand, par intervalles, leur embarcation était lancée plus près de la rive, où les hommes auraient pu les distinguer, les riverains étaient trop lâches ou trop occupés de leur propre infortune pour venir à leur secours. La mort les menaçait continuellement, chaque fois que des cimes d'arbres sortaient de l'eau ou qu'ils rencontraient des troncs déracinés. D'un autre côté, le vent s'était de nouveau tourné vers le nord et les glaçait dans leurs habits mouillés. Sebulon prit la couverture qu'il s'était attachée aux épaules, et, la trouvant encore passablement sèche, il s'enveloppa dedans. Mais ses dents claquaient toujours.

Alors, dans cette anxiété mortelle, il se rappela les beaux versets bibliques qui parlent de pardon et d'amour fraternel, et ils pesaient lourdement sur sa conscience. Mais dès qu'il allait s'attendrir, il pensait à dessein à la maison bâtie devant ses fenêtres, à sa belle-sœur, et surtout à la noce de Lise, et son cœur redevenait aussi froid que ses mains.

Gaspard, de son côté, n'avait pas la conscience plus tranquille, et il répéta plusieurs fois à voix basse l'oraison dominicale. Le froid devenait de plus en plus intense. Soudainement il se souvint qu'il avait mis une bouteille d'eau-de-vie dans sa poche : il se tâta; elle n'était pas cassée : il but un bon coup et ses yeux se ranimèrent.

A cette vue, les dents du pauvre Sebulon claquèrent avec plus de force. Gaspard le vit, et lentement, comme s'il voulait compter les paroles, il proféra la question : « Sebulon, en veux-tu une gorgée? »

La figure du tailleur se rasséréna; le besoin était trop grand, son cœur se brisait. Ses lèvres comprimées laissèrent échapper un léger « Oui ».

Gaspard, avec une précaution minutieuse, rampa vers le milieu de la porte, où Sebulon vint à sa rencontre avec une circonspection égale, car s'ils avaient marché, leur embarcation eût été renversée; l'un tendit la bouteille, l'autre la prit et but.

Mais la chaleur, qui vint ranimer leurs membres engourdis, vint aussi réveiller leur obstination. Sebulon rendit la bouteille, dit : « Merci », et tourna le dos à Gaspard pour retourner à sa place.

Ils flottèrent de nouveau près d'une heure; le soleil s'était levé radieux, la nature se calma. Gaspard, épuisé par les efforts violents et soutenus des derniers jours, ne pouvait résister plus longtemps à l'envie de dormir et branlait la tête.

Sebulon vit le danger auquel son frère était exposé : ce fut à son tour de prendre la parole. « Gaspard, dit-il, étends-toi et dors, ou bien tu vas te noyer; je veillerai, et je crierai s'il se montre quelque espoir de salut. »

Gaspard ne se fit pas répéter cette injonction; il mit ses bras sous sa tête et commença de suite à ronfler. Sebulon rampa sans mot dire près de lui, enleva la couverture, qui maintenant était complétement séchée, de ses épaules, et l'étendit soigneusement sur son frère.

Une autre heure se passa : Sebulon crut s'apercevoir que la marche se ralentissait. Il regarda vivement autour de lui et était prêt à pousser un cri de joie. Il vit clairement que le torrent principal coulait maintenant à leur droite et qu'eux-mêmes étaient poussés, dans une eau plus tranquille, vers un point noir qui paraissait être le rivage. Il éveilla Gaspard.

Celui-ci se leva, étendit ses membres, regarda et dit : « Je connais ce pays. Ce point noir est une digue devant laquelle l'onde doit être calme. Si nous l'atteignons, nous pourrons marcher jusque sur la terre haute. »

Dans la joie de leur cœur, ils burent de nouveau, et Gaspard rendit la couverture à son frère. Mais tout à coup il s'écria : « Comment se fait-il que nous voguions aussi rapidement, si la digue est devant nous? »

Il se leva debout et jeta tout au loin un coup d'œil perçant. « Nous sommes perdus! dit-il d'un ton bas, la digue est crevée, et nous sommes dans le courant même qui se précipite vers la crevasse. Vois-tu comme nous allons de plus en plus vite? L'onde furieuse écume déjà : nous allons toucher, et ce sera fait de nous! »

Et c'était vrai. La porte s'élançait, plus rapide qu'un bateau à vapeur, vers la brèche de la digue. « Encore cinq minutes! dit Gaspard en s'agenouillant comme un condamné devant la hache du bourreau. — Encore quatre minutes! — plus que trois! »

Sebulon ne regarda plus la déchirure dans la digue; il regarda Gaspard et dit d'une voix haute et ferme : « Frère, nous présenterons-nous en ennemis devant le trône de Dieu? »

Le cœur de Gaspard se brisa, et avec le cri : « Frère, pardonne-moi, » il se jeta dans les bras de Sebulon, qui dit : « Mourons ainsi! » Pour la première fois depuis quatre longues années, chacun sentit de nouveau le sang couler chaud dans ses veines et des larmes de joie tomber de ses yeux. En présence de la mort, ils étaient plus heureux que jamais, parce que chacun d'eux sentait battre un cœur aimant sur son propre cœur.

Une violente secousse sépara leurs lèvres unies dans un long baiser. Ils attendaient la mort et cherchaient la digue des yeux. — Ils ne la virent plus. Gaspard regarda derrière lui, — ils l'avaient dépassée : au moment de leur réconciliation, la mort les avait épargnés, et leur embarcation s'était précipitée comme par miracle à travers le milieu de l'ouverture, sans toucher à droite ni à gauche. Ils étaient sauvés : devant eux était située la terre haute, vers laquelle les ondes pacifiées les poussèrent doucement. Ils s'embrassèrent une seconde fois et ne se quittèrent qu'au moment où la porte les déposa mollement sur un champ labouré.

Ils se rendirent ainsi dans le village voisin, séchèrent leurs habits et restaurèrent leurs forces épuisées. Ils se seraient volontiers reposés pendant la nuit, mais ils pensaient aux angoisses de la femme et des enfants de Gaspard. Celui-ci vendit la porte de sa grange, Sebulon la couverture de laine, et ils se mirent en route. Les grands chemins de communication étaient inondés; ils furent forcés de faire de longs détours par les montagnes, et la distance qu'ils avaient parcourue

sur le Rhin, en huit heures, demanda trois jours de marche à pied. Mais ces trois jours ne leur parurent pas aussi longs que les huit heures, car ils les employèrent à échanger mutuellement tout ce qui leur était arrivé depuis trois ans : leurs cœurs s'entrelacèrent comme dans les heureux jours de leur enfance, et ils se mirent à faire des plans concernant leurs futurs arrangements. Dans la dernière ville, ils allèrent chez le notaire, et Sebulon annula le testament qu'il avait déposé dans l'étude.

Ils arrivèrent ainsi dans leur village, à une heure avancée de la troisième soirée, et se rendirent du côté de leur propriété. Les eaux s'écoulaient : les peupliers, avec leur enceinte de pierre, et la maison neuve, tout ce qui rappelait la pomme de discorde avait disparu sans laisser de trace; la maison paternelle demeurait seule debout, ferme et inébranlable. Gaspard resta quelques pas en arrière; Sebulon se glissa doucement vers le coin de l'habitation, et vit sa belle-sœur en proie au plus violent désespoir, assise avec ses enfants sur cette place, témoin de son ancienne arrogance, que le torrent lui rendait. « Priez, disait-elle aux plus petits, priez pour votre père, car c'est ici que le courant l'emporta; et, ajouta-t-elle en s'adressant aux aînés, priez aussi pour votre mère, car c'est moi qui ai tué votre père et le pauvre oncle Sebulon également.

— Non, pas moi, » s'écria Sebulon en s'avançant. Les enfants, oubliant les vieilles rancunes, s'attachèrent à lui. « Et parce que vous vous repentez et que vous souffrez, ma chère belle-sœur, le bon Dieu vous donne davantage, et, parce que vous pensez à Sebulon, il ramène aussi votre mari. »

Et Gaspard accourut à son tour, et la femme le prit dans un bras, entourant Sebulon de l'autre. Et Sebulon dit : « Mes enfants, nous avons reçu une bonne leçon pendant ces quatre dernières années; si la querelle avait duré trois ans de plus, nous étions réduits à la mendicité. Maintenant, il est temps encore de nous tirer d'affaire. Demain nous commencerons ensemble à bâtir une nouvelle digue. Vous n'avez pas besoin d'une autre maison; revenez chez moi : ce que je possède est à vous et à vos enfants. »

LETTRES ET CONVERSATIONS

D'ALEXANDRE DE HUMBOLDT.

Briefwrechsel und Gespräche Alexander von Humboldt's mit einen jungen Freunde.

(*Correspondance et entretiens d'Alexandre de Humboldt avec un jeune ami, pendant les années* 1847 *à* 1856), un vol. in-12, vii-141 pages. — Berlin, Doncker, 1861.

Ces nouvelles confidences sur Alexandre de Humboldt, qui viennent de paraître à Berlin, ne soulèveront pas le retentissant orage qui a suivi la publication de la Correspondance et des entretiens avec Varnhagen, et qui vient à peine de s'apaiser. Venant après la publication de mademoiselle Assing, elles n'ont plus le piquant de l'imprévu, et elles sont d'ailleurs bien moins piquantes et moins complètes par elles-mêmes. La curiosité et la malignité publiques y trouveront moins leur compte; le succès sera par conséquent moins bruyant, plus discret et plus paisible. Il y a toutefois amplement à glaner dans le nouveau volume, et il est surtout intéressant d'en comparer l'impression avec celle de la première correspondance. Elle la confirme en l'adoucissant. Humboldt apparaît ici le même et néanmoins autre; les idées, les sentiments, les antipathies, les sympathies se ressemblent fort, mais ils reçoivent une expression moins acérée, et par conséquent moins irritante. On serait presque tenté de croire que le deuxième confident de Humboldt a voulu se garder de l'excessif scrupule d'exactitude qui a été reproché à mademoiselle Assing, mais il proteste qu'il a daguerréotypé ses confidences telles qu'il les a reçues, et la nuance que nous signalons s'explique d'ailleurs d'elle-même. Avec Varnhagen, Humboldt s'abandonnait sans nulle réserve et tout entier. Une longue amitié, une entière identité de vues sur le milieu social où ils vivaient,

des ressentiments communs et vivement partagés, un même libéralisme désenchanté et tourné en misanthropie, une même humeur satirique et caustique, tous les éléments de ces relations concouraient à écarter toute réserve et à dégager la pensée de tous ses voiles. Le nouvel interlocuteur de Humboldt est loin d'être aussi avant dans la confiance de son illustre correspondant, et ses rapports avec lui sont tout autres. Jeune édudiant, rapproché de Humboldt par d'anciennes relations de famille, mais tenu à distance par le respect, et n'habitant d'ailleurs Berlin que par intervalles, il voit Humboldt de loin en loin, grave ses paroles dans sa tête, et, aussitôt rentré, note la conversation qui était un événement dans sa vie. « Ce qui me détermina surtout, dit-il, c'est la grande et vivace impression que je rapportais à chaque fois de mes relations personnelles avec Humboldt. J'avais aussi le désir de ne pas laisser s'effacer en souvenirs vagues, en impressions générales les paroles spirituelles, les nobles pensées, les remarques à l'emporte-pièce de cet homme unique, que j'avais eu le bonheur d'entendre de sa bouche, et de conserver, au contraire, dans son relief original ce que j'avais pu retenir de leur abondance. » Les entrevues sont rares, et par mille raisons l'intimité ne devient pas aussi complète qu'avec Varnhagen. D'un autre côté, l'inaltérable et généreuse bienveillance que Humboldt n'a, jusqu'à son dernier moment, cessé de porter à la jeunesse, réagit aussi sur lui-même, le rassérène et tempère la mordante causticité de ses jugements, de sorte que si les vues sont les mêmes, l'expression en est néanmoins différente, et qu'à ce point de vue la nouvelle correspondance peut passer en quelque sorte comme un correctif de l'ancienne.

Les lettres ont peu d'intérêt. On sait que Humboldt, obligé d'en écrire à peu près trois mille par an, les ramenait à leur plus simple expression. Presque toute sa correspondance se compose de billets de quelques lignes, et ceux que nous trouvons dans le nouveau volume ne fixeront guère notre attention, qui se portera de préférence sur les entretiens. Nous avions d'abord l'intention d'introduire dans notre analyse une certaine méthode, et de grouper, d'après un ordre déterminé de matières, les idées semées et dispersées dans les conversations. Mais nous avons reconnu que cette disposition entraînerait le sacrifice de maint petit détail caractéristique, et nous avons préféré suivre tout simplement l'ordre des entretiens, en nous réservant d'en résumer les traits principaux dans une conclusion sommaire.

Par des motifs qui font honneur à sa modestie, mais dont il eût néanmoins mieux fait de ne pas tenir compte, l'auteur ne se nomme

pas, et cette circonstance fera peut-être naître quelques doutes sur l'authenticité de ces souvenirs. Nous devons dire toutefois que nous ne partagerions ces doutes en aucune manière. Son livre rend témoignage de lui-même, et la sincérité, la véracité y éclatent à chaque page, à chaque ligne, en même temps que la piété pour une illustre mémoire. « En automne 1848, dit l'auteur, j'arrivais de l'université de Bonn pour passer les vacances chez mon grand-père, l'évêque[1]... qui, au soir d'une vie agitée, s'était retiré dans la solitude de sa campagne, dans le voisinage de Potsdam. C'était le moment de la plus grande effervescence politique en Allemagne, et sous l'impression des derniers événements, la vieillesse de mon grand-père venait de se retremper dans l'énergie des sentiments patriotiques. Différent en cela de beaucoup de ses collègues, il voyait toujours dans la religion une alliée de la liberté, et dans la liberté la condition du bonheur national. Nos entretiens alternaient de la politique à la science, et nous nous plûmes à mesurer les progrès de la civilisation depuis le commencement de ce siècle. Ce fut dans une de ces occasions qu'il m'arriva de mentionner une réunion académique fondée par plusieurs de mes amis à Bonn, et qui, ayant pour objet la lecture en commun et l'explication du *Cosmos*, portait pour cela le nom de *Cercle cosmique*. Le *Cosmos* était alors presque encore dans sa nouveauté, et le nom de Humboldt était plus que jamais dans toutes les bouches. Les relations personnelles de mon grand-père avec ce grand esprit redoublèrent l'intérêt de l'entretien. Mes questions se multiplièrent, et mon grand-père finit par m'offrir de m'introduire auprès de Humboldt. »

La première entrevue eut lieu le 4 décembre 1848 : « Humboldt demeurait alors, comme habituellement en été, au château royal de Potsdam. » Je trouvai le domestique qui m'attendait dans la cour intérieure; l'escalier tournant fut promptement gravi, les portes s'ouvrirent, se fermèrent, et je me vis dans le cabinet de Humboldt. Une pièce vaste et ombreuse où une large fenêtre cintrée répandait une joyeuse lumière; les meubles les plus indispensables, aux murs quelques portraits dans le style de la Renaissance, de grandes et de petites tables chargées de livres, de portefeuilles et de papiers : tout dénotait au premier regard la chambre d'un savant. Humboldt était assis à un bureau près de la fenêtre, et écrivait. Quoique j'eusse souvent entendu parler de sa petite taille, je me l'étais néanmoins figuré plus grand; par contre, la grandiose expression du génie dans ses traits dépassa

[1] On sait qu'il y a un épiscopat dans l'Église protestante de Prusse.

mon attente. Comme toujours lorsqu'il attendait des visites, il était en habit et en cravate blanche. Il me tendit amicalement la main, me fit asseoir et entama vivement la conversation : « Vous êtes le petit-fils de l'évêque de....? Vous avez étudié l'histoire à Bonn? » Et me voilà racontant tout d'un trait quels professeurs, quels cours j'avais suivis, quelle part j'avais prise à la vie universitaire; je mentionnai naturellement aussi le Cercle cosmique et le sentiment de vénération qui en avait suggéré l'idée. Humboldt m'interrompait de temps en temps par une question ou une remarque. Il donna son opinion sur les professeurs de Bonn, et s'attacha particulièrement au mérite de Welcker[1]. Il fut moins disposé à reconnaître celui de Dahlmann[2], notamment au point de vue politique : « Dahlmann, dit-il, n'aurait jamais dû quitter sa chaire; son action politique lui a été très-nuisible. Son *système de politique*, qui a la prétention de donner une constitution normale taillée sur le modèle anglais, est déjà, par cela même, quelque chose d'anormal; car faire son idéal de la constitution donnée d'un peuple quelconque, c'est méconnaître les modifications inévitables qui résultent des rapports historiques, et nier en quelque sorte l'intérêt de chaque nationalité à se développer d'après ses propres lois. Justement la constitution anglaise, si précieux que puissent être les éléments de liberté qu'elle contient, n'en est pas moins, avec toutes les alluvions variées dont le temps l'a enrichie, un produit en quelque sorte tout à fait insulaire et océanique, et ne peut pas être proposée purement et simplement à l'imitation des États continentaux qui sont de formation plus volcanique. En ce qui touche spécialement l'Allemagne, elle paraît, par le grand nombre des centres d'intelligence et le manque de capitale politique, plus pénétrée qu'aucune autre nation germanique du principe anti-romain de la décentralisation, en quoi elle se rapproche de la Grèce antique et de l'Italie moderne. Le problème qu'elle doit résoudre est manifestement de fondre ensemble ces deux éléments de l'intelligence et de la politique, sans détriment pour aucun des deux, et non pas de négliger la politique comme elle l'a fait jusqu'à présent, sous l'empire des préoccupations de culture générale. »

« Humboldt aborda d'autres sujets; sa parole coulait avec une élégante facilité, et sa pensée trouvait toujours l'expression forte, nette et aisée. Les yeux fermés on eût pu croire entendre un homme de trente ans,

[1] Le célèbre philologue et mythologue.

[2] L'historien distingué qui vient de mourir à Bonn, presque en même temps que M. Bunsen.

mais même en les portant sur lui, en contemplant les cheveux blancs et l'attitude un peu courbée qui indiquaient les approches de la quatre-vingtième année, je n'eus pas un seul moment l'impression d'avoir un vieillard devant moi. On eût dit qu'il n'avait pas seulement pénétré la nature, mais qu'il en avait aussi absorbé la force et la jeunesse. En me levant pour prendre congé, je témoignai vivement ma joie de cette vigueur juvénile, en y joignant mes vœux de la voir encore se prolonger longtemps. « Oui, répondit-il, c'est à la jeunesse qu'il faut se tenir, c'est à ce qui ne vieillit point que nous aspirons tous; en 1850 j'aurai quatre-vingts ans. Je conserve mon poste auprès du roi, néanmoins j'ai gardé l'habitude de travailler, sans presque jamais en souffrir, jusqu'à deux et trois heures du matin. Les mouvements politiques ne m'ont pas non plus détourné de mon labeur. La plupart se sont effrayés de ce qui est arrivé : pas moi. Je prévoyais depuis longtemps que cela devait arriver; seulement j'aurais désiré que cela vînt d'autre manière; on eût dû commencer, il y a sept huit ans, à faire des concessions; d'en haut, on eût dû suivre l'impulsion du temps au lieu de s'y opposer, ce qui a fini par rompre toutes les écluses. Mais en dépit de tout je garde la certitude du bien : tout finira par se rasseoir. » Je répliquai que l'époque où l'on vivait était indifférente, si on savait comme lui conserver toute sa vie cette jeunesse et cette liberté de l'esprit. « Non pas, reprit-il avec vivacité, je me réjouis d'avoir encore vu ce temps-ci. »

Après cette première entrevue vient une lettre de Humboldt au grand-père de l'étudiant, où nous lisons : « La jeunesse, la génération nouvelle entre en scène à une époque grosse d'un redoutable avenir. Plus que jamais il s'agit de cultiver, à côté de l'intelligence, tout ce qui intéresse l'âme et la force du caractère. L'histoire enseigne que, dans le nécessaire et mystérieux développement de l'humanité, il ne faut jamais désespérer du présent. »

De Bonn, le jeune étudiant se rendit à Leipzig, pour revenir, en automne 1849, à Berlin. Il ne voulait pas importuner Humboldt de nouveau, mais une lettre qu'il eut à lui écrire à l'occasion de la mort de son grand-père renoua les relations. La deuxième entrevue eut lieu à Berlin, et prit le même cours que la première, c'est-à-dire que des études du jeune homme Humboldt passa de nouveau, comme la première fois, à la politique : « Humboldt trouva bien des choses à reprendre chez Rancke, notamment ses tendances politiques. Rien sans doute n'est plus désirable pour les peuples qu'un paisible développement organique; mais ces constructions semi-philosophiques, semi-artis-

tiques, qui donnent avec complaisance le présent pour le produit rationnel du développement historique, sont fort sujettes à caution. On ne trouve pas chez Rancke, continua-t-il, la profondeur et la liberté du sentiment, condition indispensable d'une vue historique libre et profonde. Rappelez-vous seulement l'étude superficielle sur Luther dans l'*Histoire de la Réformation*. Et combien on peut encore moins approuver l'*Histoire de Prusse*, où il cherche à pallier les atrocités de Frédéric-Guillaume Ier, d'un souverain qui personnifia à un si haut degré toute l'horreur du despotisme. Ce qu'il dit de Frédéric le Grand est très-ordinaire, notamment le chapitre sur les amis du roi. Ce que Rancke a fait de mieux, c'est justement ce qu'il estime le moins, savoir : l'*Histoire du Midi de l'Europe* et l'*Histoire de Servie*. Du reste, continua-t-il en revenant à Luther, il est remarquable de voir combien l'énergie réformatrice de Luther s'affaisse dès le commencement de la guerre des Paysans. Il y a des lettres de lui aux magistrats des villes allemandes, où il s'emporte jusqu'à la fureur, et les conjure de fusiller, pendre et exterminer de toutes les manières les paysans. Malheureusement de tels conseils ne se font jamais attendre dans des circonstances semblables, et la violence avec laquelle on veut nous faire croire aujourd'hui « que contre les démocrates il n'y a que les soldats[1] », se reproduira sans doute encore plus d'une fois. »

« Parlant ensuite de mon grand-père, il dit : « Comment un tel homme eût-il pu être contre le libre développement humain? Si haut qu'il se soit élevé, il restait homme, et comme tel ne pouvait s'isoler des intérêts de son peuple et de l'humanité. Moi aussi, je n'ai cessé de m'intéresser aux événements de mon temps, notamment aux efforts pour l'unité allemande, bien qu'elle présente des difficultés presque insurmontables. L'année 1848 fut l'année de la Révolution; 49 est celle de la réaction. Mais nous n'en avons pas moins avancé, et en Prusse du moins tout le monde a manifestement la conviction que le vieux temps est passé, comme Radowitz[2] vient lui-même de le reconnaître dans son remarquable discours, en disant qu'il faudrait se voiler la tête de honte, si la diète était rétablie. Pour l'Autriche, c'est autre chose; comme toujours, elle sera à la tête du parti sombre, qui agit dans l'histoire à côté du parti libre. »

» Il se tut, et je ne pus prendre sur moi de ne pas lui dire combien j'étais heureux d'entendre de telles paroles de sa bouche. Il m'inter-

[1] Dicton prussien de 1849.

[2] Ministre et principal conseiller du roi de Prusse en 1849.

rompit vivement, et me demanda avec une expression d'étonnement : « Mais avez-vous donc jamais douté de mes sentiments? Depuis 1789, je suis fixé sur mes tendances, et il me semble que cela se lit assez clairement dans tous mes écrits. »

» L'entretien continua : « Il me semble que vous avez encore des frères, » me dit-il. Je lui parlai de ...., de son jugement et de sa prison. « C'est révoltant, s'écria Humboldt, mais, ajouta-t-il en souriant, l'amnistie me paraît presque inévitable. Sans doute, le Hanovre est une mauvaise localité pour une telle agitation. Si Ernest-Auguste m'avait en son pouvoir, il me pendrait, et plutôt aujourd'hui que demain. Je lui ai plusieurs fois tenu tête ici et à Potsdam, et il sait que c'est principalement par mon intermédiaire que trois des professeurs de Göttingue ont été appelés ici. Il ne l'a jamais oublié. Une fois il me dit tout net : « Eh bien, Humboldt, toujours encore républicain, et néanmoins à Sans-Souci? Vous vous êtes mis en avant pour les professeurs. Ce sont gens qu'on peut toujours avoir à bon compte, comme les artisans allemands, et ce qu'on appelle en français des p.... Oui, on peut les avoir à bon compte! » Humboldt cherchait en même temps à reproduire le ton du discours, ce qui le faisait rire de bon cœur. Puis il continua. Mais je lui dis : « Vous vous trompez, vous vous êtes donné beaucoup de mal, et n'avez rien trouvé pour votre argent. Depuis ce temps, il m'en veut et me pendrait volontiers. »

Dans l'entretien suivant, le jeune ami de Humboldt avait projeté de lui communiquer ses vues philosophiques : « A ma grande surprise, il déclina aussitôt nettement sa compétence. Il n'avait jamais, dit-il, voué une attention suffisante à ces choses. « La seule philosophie, continua-t-il, où je sois un peu versé, est celle de Kant. Pour le reste, j'ai quelque lecture éparse, mais je n'ai jamais pris le temps de méditer assez ces matières pour en avoir une connaissance approfondie. Vous l'aurez pu remarquer dans le *Cosmos*, d'où j'ai sévèrement exclu toutes les questions spéculatives. »

» Je connaissais bien l'aversion de Humboldt contre une certaine philosophie, mais je fus étonné de l'opposition qu'il me parut manifester contre les philosophes en général. Je répliquai que c'était justement le *Cosmos* qui m'avait incité aux études philosophiques, et qui m'avait fait méditer sur la nature du monde et de l'esprit.

» Humboldt dit alors que sans doute le *Cosmos* touchait à bien des choses, mais qu'il arrivait souvent aussi qu'un livre ouvrait à une intelligence éveillée des voies auxquelles l'auteur lui-même avait peu songé. « Mais, ajouta-t-il, parlez toujours, si vous voulez. »

» Je cherchai à exposer mes idées, et Humboldt m'interrompit de temps en temps pour placer ses remarques, qui portèrent principalement sur l'éternité du monde, sur l'état spécifique des corps, sur la force vitale et sur la distinction entre la matière organique et inorganique. Tout ce qui paraît dans le monde y existait, d'après lui, primitivement en germe; tout ce qui arrive et advient dans la nature était compris de toute éternité dans le plan général. « Ou bien, ajouta-t-il en se reprenant, peut-être pas dans le plan général, car cette manière de parler est peu philosophique, et semblerait vouloir dire que Dieu, séparé du monde, a médité sur le monde avant de le créer. Or, la durée du monde ne peut se concevoir que sans commencement et sans fin. Le côté obscur de la matière, c'est l'état spécifique des corps. Comment expliquer l'existence des substances distinctes, des diverses espèces de terres, des métaux, de la roche primitive? L'or ne se transforme pas en argent, ni l'argent en or. Tant que nous trouvons les corps à l'état composé, nous opérons sur eux au moyen de l'analyse chimique; mais au bout de toute analyse, on arrive du composé au simple, au primitif, au spécifique. Là est le mystère. J'ai cru anciennement à une force vitale particulière dans chaque corps, mais je suis depuis longtemps revenu de cette idée. Je tiens aussi pour fausse l'opinion qui place la naissance du monde organique si longtemps après celle du monde inorganique, et qui place au dernier terme de la série le produit organique le plus parfait. Cette série est interrompue par les lacunes les plus irrégulières. J'appelle inorganiques les corps dont les parties sont réunies par les lois de l'affinité chimique, et organiques ceux dont les parties, séparées de l'ensemble, modifient leur constitution, la nature du milieu restant d'ailleurs la même. Une loi mystérieuse gouverne donc toutes les parties de l'organisme, qui ne subsiste qu'autant que toutes ses parties concourent à la fois et réciproquement à l'ensemble, comme moyen et comme but. Quant à la question de savoir si ces définitions concourent beaucoup à la solution du problème, c'est une autre affaire. » Puis il revint à la philosophie, et me dit : « Des esprits curieux comme le vôtre, qui découvrent en moi de grandes facultés, ne comprennent pas que j'aie pu vivre quatre-vingts ans dans le monde, sans me familiariser avec la philosophie. Mais la philosophie est une science qui exige des aptitudes particulières, tout comme l'histoire, les mathématiques ou la philologie. J'ai déjà eu occasion de dire la même chose au petit-fils de Gœthe, homme, pour le dire en passant, bien mieux doué qu'on ne croit communément : il a seulement peur de la publicité littéraire, à cause du grand nom

qu'il porte. Il m'a communiqué un *Essai sur la Nature*, que j'ai mentionné quelque part avec éloge, mais que j'aurais, je crois, peine à retrouver. Je sais que vous ne songez pas à me jeter à la tête un système philosophique. Mais dans ces dernières années, j'ai fait des expériences bien étonnantes. Aussitôt après l'apparition de mon *Cosmos*, je reçus de toutes les contrées du monde des manuscrits par tas, sur la formation des étoiles, les perturbations planétaires et la synthèse de l'univers. Tout le monde voulait avoir un *Cosmos* dans le ventre et j'ai vraiment pu fort peu tirer parti de tout cela. »

» Sur mes excuses réitérées d'avoir amené la conversation sur la philosophie, il me dit : « Quand vous reviendrez, j'aurai du plaisir à causer histoire avec vous. Je possède plusieurs ouvrages historiques qui pourraient vous intéresser. Connaissez-vous les *Prolégomènes*, d'Otfried Müller? » Sur ma réponse négative, il me conduisit dans sa bibliothèque, chercha les *Prolégomènes* et quelques autres ouvrages, et mit toute sa bibliothèque historique à ma disposition. »

La prochaine fois, en effet, on parla histoire, et Humboldt se mit à discuter une hypothèse du philologue Ross[1], qui prétendait que la Grèce avait été anciennement occupée par des tribus sémitiques assyriennes : « Ross, dit-il, est un de nos meilleurs hellénistes, et a eu encore là une pensée hardie, mais je crains qu'il ne se soit fourvoyé dans l'invraisemblance. Il soutient, en effet, que les Hycsos, qui avaient envahi l'Égypte, étaient une tribu sémitique, qui de là se serait répandue peu à peu sur le littoral nord de l'Afrique, sur les îles de la Méditerranée, et par là jusqu'en Grèce. A l'appui de cette hypothèse, on peut citer, par exemple, la colonne trouvée à Lesbos, qui rappelle assez l'art assyrien, et qui est couverte d'inscriptions phéniciennes; entre Assyriens et Phéniciens, la distance n'est d'ailleurs pas très-grande. Mais, d'un autre côté, les Grecs avaient dès les temps les plus anciens la tendance de se garer de tous barbares autant que possible. L'esprit hellénique, qui a trouvé son expression dans la langue, ne montre pas du tout une si proche parenté avec l'esprit sémitique. Les Grecs sont un peuple anthropomorphique, appliqué à ennoblir toute vie en l'humanisant, et à tout attirer dans le cercle du beau. Les Sémites, de caractère bien plus sombre, rappellent les Mexicains et leur farouche barbarie. Rappelez-vous encore à quelle distance les Grecs reculaient même les temps pélasgiques. Ils parlent des Pélasges à peu près comme les professeurs de l'université de Leipzig parlent

[1] Célèbre philologue mort il y a deux ans.

des Poméraniens, et cependant ils ne les considéraient pas comme des barbares étrangers. Néanmoins, l'écrit de Ross est digne d'attention. »

» J'exprimai mon étonnement de ce que Humboldt avait trouvé et trouvait encore le temps de tout lire dans tous les domaines de la science. « C'est tout simple, me répondit-il, j'ai toujours accordé aux productions des autres plus d'intérêt qu'aux miennes propres, et comme ma santé me permet d'employer la nuit, je puis encore faire de la besogne. Mais je fais des lectures que peut-être vous ne soupçonnez même pas. A cause de mon service auprès du roi, je suis obligé de suivre la lamentable politique du jour; car il n'y a aucun fondement à faire sur ce qu'on ne lit pas soi-même, et vous ne connaissez jamais la chose même si vous employez des intermédiaires. J'ai donc passé la nuit dernière à lire un récent écrit sur l'état fédératif[1]. C'est là une lecture d'un genre tout particulier. »

Malgré l'exclusion prononcée, Humboldt remet lui-même la philosophie sur le tapis à l'un des entretiens suivants, mais pour renforcer encore le précédent jugement :

« Suivez-vous toujours les cours de Michelet[2]? » me demanda-t-il. Je lui avais dit en effet que je suivais les leçons de ce professeur sur la logique et sur l'encyclopédie des sciences philosophiques, et lui en avais communiqué quelques détails sur l'opération de la pensée pure, qui avaient paru l'amuser : « Vous savez, dit-il en souriant, que tout Berlinois que je suis, je ne puis trouver aucun goût à cette philosophie de prestidigitation, à cette magie dialectique qui proclame la différence et l'identité absolue de l'être et du néant. Mais, comme système logiquement construit, cette génération spontanée des idées est un si remarquable phénomène de notre temps, et a exercé, dans ces derniers trente ans, une si grande action sur la marche de l'esprit allemand et sur la manière d'envisager l'histoire, que je vous approuve pleinement de vouloir la connaître de plus près. »

» L'entretien se tourna vers les sciences naturelles et vers Ritter dont je venais de suivre le cours de géographie : « Ce n'est pas seulement un grand savant, dit-il, c'est aussi un aimable et beau caractère. Je l'estime aux deux points de vue, et suis son ami depuis longues années. Seulement, ses tendances religieuses jettent par endroits un certain crépuscule sur ses vues. » Ceci l'amena à me parler d'un ouvrage

[1] Il s'agit ici de l'état fédératif que la Prusse voulait, après 1848, substituer à Confédération germanique.

[2] Le professeur de philosophie de l'université de Berlin, disciple de Hegel

qu'il venait de recevoir de l'Amérique du Nord, et qui avait pour titre : *De la position du Paradis.* « Encore un exemple, me dit-il, de la tendance si caractéristique des Anglo-Saxons, de vouloir mettre l'histoire religieuse judéo-chrétienne en harmonie avec les investigations de la science moderne. L'auteur s'attache de nouveau à la contrée de Kaschmir, déjà tant de fois signalée comme la localité présumée de ce jardin merveilleux, et le fait que, de nos jours, il tombe de la neige plusieurs mois de suite dans les rues de Kaschmir, et que tout près de là le lac de Woulour est régulièrement pris en hiver, ne le gêne pas du tout. Naturellement le climat a fort empiré depuis ces temps primitifs. N'y avait-il pas alors aussi, dans les mornes régions de la mer Glaciale, les palmiers et la faune gigantesque de la zone torride? Toutes les recherches de ce genre ne peuvent agiter que des hypothèses, et il est rare qu'elles vous satisfassent. Un singulier pendant à ces fantaisies, c'est la demande sérieusement et itérativement exprimée à sir Humphry Davy et à moi par un capitaine de navire anglais, d'entreprendre une expédition dans le centre de la terre, afin d'explorer la sphère creuse qui doit y tourner sous l'enveloppe solide. »

On a déjà pu observer la prédilection de Humboldt pour les études historiques. Un jour il fut question des historiens de la révolution française : « Il n'y a pas lieu, dit-il, de louer beaucoup mon ami Thiers, avec lequel j'ai eu de fréquentes relations, au point de vue de l'impartialité du jugement historique. Il écrit sans doute en parfaite connaissance de cause, et montre toute l'habileté d'un diplomate pratique; mais l'empreinte nationale française est un peu trop forte dans ses récits, et j'y remarque aussi un certain dogmatisme gaulois dans les idées. » Quant à M. de Lamartine, il lui reprocha d'avoir trop idéalisé Robespierre. « Je n'ai pas connu Robespierre personnellement, dit-il, mais j'ai entendu dire à certains de mes amis qui avaient vécu avec lui, et qui étaient rouges parmi les rouges, que ce caractère idéal était complétement étranger au héros de Lamartine. Le caractère de Robespierre était bizarre, entêté, mélancolique, mais d'une mélancolie où le sentiment n'avait rien à voir. »

Une autre fois il fut question de Niebuhr, dont Humboldt avait prêté à son jeune ami les cours sur l'histoire grecque : « Niebuhr, dit-il, avait un grand défaut, que ses facultés si éminentes ne sauraient faire oublier, et qui frappe et indispose même le lecteur. Je l'ai connu d'assez près, et mon jugement se fonde sur cette connaissance aussi bien que sur ses travaux. Jamais il ne s'est élevé à une vue historique vraiment libre et d'ensemble; l'idée de la liberté humaine générale

ne s'est jamais élevée à son horizon; il n'a point saisi dans l'histoire l'effort du genre humain vers la liberté; il n'est libre et libéral que comme Romain, comme tribun; dès qu'il arrive à la vie moderne et présente, son entendement s'obscurcit. Aussi avait-il dans sa personne même quelque chose d'amer et de contradictoire, qui ne lui permit jamais de se mettre en paix avec lui-même; il ne savait pas prendre son assiette, au milieu de notre temps, entre les prétentions contraires de la légitimité et de la liberté. Vous savez bien que la vraie cause de sa mort a été le chagrin que lui a causé la révolution de Juillet. Sous ce rapport, il m'a toujours fait penser au baron de Stein. Stein a laissé le renom d'un libéralisme décidé, et en effet il a aboli les corporations et supprimé le servage; mais comme baron nassovien et vis-à-vis du duc de Nassau, il maintenait avec entêtement tous les droits féodaux; et, à la fin de sa carrière, il est mort avec la pensée qu'il aurait peut-être à demander pardon à Dieu de la suppression des corporations. Je possède toute une correspondance de lui où cette incertitude de vues est clairement exprimée. Ce n'est point là du libéralisme tel que je l'entends. Vous retrouverez la même inconséquence chez Niebuhr jusque dans les détails, par exemple dans son *Histoire romaine*, à propos des Étrusques; les vues sont tellement hésitantes, qu'on finit par ne plus pouvoir les démêler du tout. »

» L'entretien, continue le narrateur, se tourna ensuite vers l'art des anciens peuples, dont Humboldt caractérisa quelques-unes des manifestations en traits vifs et nets. Chez les Assyriens c'était, d'après lui, le caractère ornemental qui dominait, tandis que l'art égyptien était déjà beaucoup plus plastique, tout en conservant, même dans la figure humaine, un caractère essentiellement monumental : « Leurs œuvres, dit-il, sont comme des figures qui se dressent à l'horizon et dont nous n'apercevons que les grands contours. » Il signala comme une exception singulière dans l'histoire de la civilisation, le manque presque absolu de sens esthétique chez les Juifs, même après qu'ils eurent vécu des siècles parmi les Égyptiens où l'art était si cultivé : « Dans l'art, les Juifs paraissent avoir été dépassés, même par les Phéniciens, pour lesquels cependant le commerce était l'affaire principale. On veut expliquer cette lacune par le caractère monothéiste de la religion juive, et par les défenses des prêtres contre les arts plastiques. Mais ces explications paraissent insuffisantes si l'on réfléchit qu'une idée monothéiste se trouvait aussi au fond du polythéisme des nations non judaïques, et si l'on considère l'étroite union que l'on aperçoit partout entre les commencements de l'art et les idées religieuses. En dernière

analyse, la religion d'un peuple est elle-même inséparable du type organique sur lequel repose son histoire. »

Rattachons à ce passage une autre pensée de Humboldt sur l'essence des religions : « Je viens de feuilleter l'ouvrage de Fanny Lewald sur l'Angleterre; cette dame a très-bien saisi quelques parties de la vie anglaise, elle a de l'esprit et des lumières, mais je me suis heurté dans son livre à une pensée qui me paraît étrange et presque inexplicable. Peut-être l'idée que je veux dire n'est-elle qu'une de ces saillies momentanées qui paraissent parfois chez les femmes pour faire place aussitôt à d'autres fantaisies. Mais enfin elle émet l'opinion qu'on devrait améliorer le christianisme et fonder une religion nouvelle, et je ne sais ce qu'elle entend par là. Fonder une religion nouvelle me paraît, si je puis dire, tout aussi impossible que d'instituer ici, en Prusse, une chambre des pairs. Qu'on considère un peu ce qui constitue l'essence de la religion. Toutes les religions jusqu'à présent connues réunissent trois éléments principaux : d'abord un mythe historique, puis un peu de géologie, d'histoire de la création, et enfin un principe de morale[1]. Ces éléments agiront-ils aussi pour constituer la religion nouvelle? et comment s'y uniront-ils? d'où prendra-t-elle son mythe historique? et quelle sera sa tendance morale? Je dois confesser que je ne puis rien entendre à ces projets de transformation. La politique nous donne déjà tant à faire, qu'on ne devrait pas encore nous molester avec des idées de ce genre. Ou bien peut-être êtes-vous en mesure de me donner une solution? » — Je répliquai que j'avais été de même frappé de ce passage du livre, mais que l'auteur m'avait semblé bien moins vouloir parler de la prédication d'une religion nouvelle que de la généralisation et de la mise en pratique des idées résultant des travaux de la science moderne. — « Oui, reprit Humboldt, mais vous n'appellerez peut-être pas cela de la religion. »

» Il y eut une pause, et j'en profitai pour avoir l'opinion de Humboldt sur une hypothèse que m'avait suggérée le chapitre sur les nébuleuses, dans le troisième volume du *Cosmos*. Je lui demandai si la théorie de la formation de notre système solaire ne pourrait s'appliquer à la formation graduelle des corps célestes dans ces espaces éloignés; Humboldt le nia : « L'espace transsolaire, dit-il, ne montre pas, jusqu'à présent, de phénomènes analogues à notre système solaire; c'est la particularité de notre système que la matière s'y soit concen-

[1] Cette pensée se trouve exprimée à peu près dans les mêmes termes dans sa correspondance avec Varnhagen. On a pu remarquer plus haut une répétition du même genre, concernant le roi de Hanovre.

trée en anneaux nébuleux, au milieu desquels se forma ensuite un noyau fixe, qui se durcit en terres et en lunes. On n'a jusqu'à présent rien observé de semblable en dehors du système solaire. L'hypothèse de la transformation insensible des taches nébuleuses en corps célestes a quelque chose qui parle au sentiment. Je suis convaincu néanmoins que toutes les taches se trouveront être des amas d'étoiles; c'est du moins la conclusion à laquelle nous autorisent de préférence les remarquables résultats dus aux grands télescopes de lord Ross. »

» Fidèle à son merveilleux attachement aux résultats de l'investigation empirique, et à son habitude d'y conformer ses vues générales, Humboldt refusa même d'admettre l'infinité de l'espace comme un axiome; il dit là-dessus : « Le domaine de l'investigation ne s'agrandit qu'en raison du perfectionnement des instruments. Nous sommes mis en état de jeter la sonde de plus en plus avant dans les profondeurs de l'espace, et la science arrive ainsi à des résultats progressifs; mais il est sans doute plus conforme à nos idées de concevoir ce progrès sans nulles bornes, et comme nous philosophons selon les moyens des cerveaux humains, nous nous tenons à cette vue. Mais vous savez qu'Aristote a douté de l'espace infini. » Il rejeta aussi l'idée d'un point central de l'univers, que Maedler venait de renouveler. Rien, d'après lui, n'autorisait une telle hypothèse, et peut-être y avait-il bien dans l'espace plusieurs grands points d'attraction invisibles. « Ce point central dont on a tant parlé n'est qu'une plaisanterie astronomique. »

On ne s'étonnera point après cela de trouver Humboldt tout aussi peu affirmatif sur la question de l'immortalité de l'âme; mais on remarquera en même temps la réserve avec laquelle il s'exprime. « Il désigna, dit l'auteur, l'idée de l'immortalité personnelle comme appartenant « à une catégorie de problèmes qui se déroberont toujours à une solution objective, et dans lesquels on ne pourra jamais qu'opposer le pour et le contre. La réponse que chacun se fait dépend d'un besoin personnel, qui est irréfutable comme tel. Dans le domaine de la science, on se demande si l'esprit est inséparable du corps, ou capable de survivre à la destruction de celui-ci. Ainsi que je l'ai dit, je tiens la question pour objectivement insoluble. Pour ce qui me regarde, ajouta-t-il, il serait sans doute temps de faire un choix. »

Avant de fermer le livre, glanons encore quelques opinions de Humboldt sur les hommes et les choses du temps présent. Il est très-sévère pour Heine, qu'il avait connu à Paris : « Sa personne, dit-il, avait quelque chose de peu sympathique. Quant à ses écrits, l'éclat du style ne saurait faire passer sur le décousu de la pensée; de moralité, il

n'en saurait être question chez lui, mais on n'arrivait même jamais à avoir le fin mot de sa pensée. »

Un jugement sur le Piémont est assez remarquable à cause de la date (1851). « Le Piémont est présentement le théâtre de la vie de l esprit en Italie. La situation y est la même qu'en Allemagne au temps de Luther. Sur le terrain du catholicisme, on utte pour la liberté religieuse et politique, et on peut attendre de graves changements si le gouvernement persévère dans la voie des réformes libérales. » Comme tous les Allemands, Humboldt du reste ne tarit pas d'admiration pour l'Italie en général. « Quelle puissance merveilleuse est sortie de là! Dante, Michel-Ange, les premiers historiens, les premières idées de liberté politique, et le fondement de toutes les parties des sciences naturelles, de l'anatomie, de la botanique, de la physique; et tous les arts, la peinture, la sculpture et la musique. Aucun peuple moderne n'a montré cette glorieuse force de création. Et avec tout cela, après tant d'oppression et d'abaissement, encore beaucoup de noblesse et de fierté dans le caractère. » De l'Angleterre, Humboldt dit : « Il en est de la liberté anglaise comme des bonnes dents. On n'en parle pas, on ne songe pas qu'on les a, on s'en sert comme d'instruments naturels de la vie journalière. En Allemagne on réfléchit sur la liberté, parce que les dents commencent à faire mal.... En Angleterre, l'intérêt que les femmes prennent à la vie publique, intellectuelle et sociale, leur conserve leur fraîcheur jusque dans la vieillesse. Voyez donc les femmes séquestrées et prématurément vieillies qu'on rencontre si fréquemment en Allemagne, tandis que chez les dames anglaises et françaises, qui vivent dans le monde et dans les salons, la vraie jeunesse ne commence pour ainsi dire qu'à l'âge mûr. » On voit qu'ici Humboldt frise la fameuse théorie de Balzac. Ailleurs il dit encore, en comparant l'Angleterre et l'Allemagne : « Les moyens d'éducation dont nous disposons sont excellents, et nous sommes un peuple diligent; mais sans la vue immédiate de la civilisation et des affaires des autres peuples, sans le libre mouvement dans des milieux étrangers, il reste toujours une lacune dans l'éducation de l'individu, surtout à cause de l'absence d'une grande vie publique en Allemagne; en Angleterre, c'est au contraire la vie publique qui se charge de la plus grande partie de l'éducation. »

Avant de conclure, nous devons signaler encore les vues de Humboldt sur les études orientales, si vivement poussées de nos jours, et si fécondes en résultats et en promesses : « Nous pouvons attendre de l'Orient une grande renaissance, qui ne réagira pas moins sur nos

idées concernant l'histoire et le développement de l'humanité, que la renaissance gréco-romaine du quinzième siècle. Les découvertes faites depuis cinquante ans en Égypte, en Assyrie et dans l'Inde, n'en sont que le commencement. Elles fournissent des matériaux précieux à la critique historique, et encouragent l'étude de la philosophie comparée, qui est la plus sûre et souvent la seule source possible pour la connaissance de l'histoire primitive de l'humanité. Mais le ciel historique de l'Orient montre, s'il m'est permis de le dire, encore plus de nébuleuses que d'étoiles, et il faut des instruments plus perçants que ceux employés jusqu'à ce jour, pour remplir l'espace de ces religions mythiques de lumière et de figures nettement déterminées. On peut attendre beaucoup de paisibles expéditions scientifiques. Mais celles-ci mêmes ne donneront tous leurs fruits, que lorsqu'elles s'appuieront sur des relations commerciales complètes et régulièrement établies. Ici, comme en beaucoup de cas, les problèmes de la science se montrent en connexion intime avec la solution des questions politiques et commerciales. »

Si maintenant nous essayons de résumer en quelques mots l'impression de ces entretiens, nous aurons à signaler tout d'abord deux qualités qui, sans être indispensables au génie, le rehaussent singulièrement et lui impriment le dernier sceau. Nous voulons parler de l'universalité et de la bonté. Comme son interlocuteur ne cesse de le constater avec une surprise toujours nouvelle, Humboldt est chez lui dans tous les domaines de l'esprit humain; et non-seulement il a les aptitudes qu'il faut pour entrer dans toutes les voies, mais il les a toutes fréquentées et battues, et il résume en lui tout le mouvement de l'esprit humain. On sent que ses ouvrages n'expriment que l'une des faces de son génie, et que, s'il l'eût voulu, il ne se fût pas moins illustré dans les sciences historiques que dans les sciences naturelles. Sa conversation est universelle et prodigue, et jette dans toutes les directions des semences abondantes et fécondes. Il n'est pas assurément de plus beau spectacle que celui d'un si beau génie s'ouvrant sans réserve à la jeunesse, ni de plus haute fortune pour une jeune intelligence que cette familière et respectueuse fréquentation d'un grand esprit, qui répand ses richesses en se jouant.

Une seule lacune se fait remarquer dans cet immense génie. Humboldt n'est pas philosophe, du moins pas à la manière des Allemands. Il dit lui-même, non sans une pointe d'ironie du reste, que la métaphysique réclame des aptitudes particulières. Soit que sa nature le voulût ainsi, soit que la longue fréquentation des peuples étrangers, et parti-

culièrement de la France, eût dénationalisé son esprit, il est certain, ainsi que nous l'avons déjà fait observer à une précédente occasion, que de tous les grands Allemands, Humboldt est le moins Allemand. Son exclusive prédilection pour l'observation analytique en fait plutôt un Français, et même un Français du dix-huitième siècle, ce que fait voir encore son analyse un peu dédaigneuse et insuffisante des religions. Assurément, il est absurde de vouloir improviser des religions nouvelles; assurément toutes les religions connues renferment les éléments qu'il indique; mais ces éléments reposent eux-mêmes sur un principe antérieur et supérieur, sur une base indestructible, sur le sentiment religieux inné à notre nature, contemporain de nos origines et susceptible de modifications infinies, comme le montre l'évolution diverse et spontanée du christianisme à travers les peuples et les âges. C'est là, ce nous semble, ce que Humboldt n'a point suffisamment reconnu.

Il est à peine besoin de faire observer que le libéralisme connu de Humboldt et l'ardent intérêt qu'il prenait aux mouvements de son pays et de son temps reçoivent de ces nouveaux entretiens une confirmation éclatante.

A. N.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE ET CRITIQUE.

GÉOGRAPHIE, ETHNOGRAPHIE, HISTOIRE.

ZEITSCHRIFT FUR ALLGEMEINE ERDKUNDE, Berlin, nos 85-86, july-aug. 1860.

Sperling. Une excursion à Cyzique et dans la vallée de l'Aesepus. Le but principal de cette excursion était d'explorer les ruines de Cyzique et de rechercher le site de *Pæmanenus*. M. Sperling décrit les restes de l'ancienne capitale de la province hellespontique; et, quant à l'emplacement de *Pæmanenus*, lieu connu par son temple d'Esculape, l'explorateur croit le retrouver au village de Gheunèn, à huit heures de Cyzique, sur la droite du Kodja-tchaï (l'ancien *Aesepus*). M. Sperling fonde cette identification sur les restes d'antiquités qu'on trouve dans ce village, et surtout sur une source thermale qui en est voisine. (On peut faire observer que cette identification est plus que douteuse, et que les raisons sur lesquelles s'est fondé M. W. Hamilton, dans son Voyage en Asie Mineure (vol. II, p. 108), pour placer le site de Pæmanenus à Minyas ont infiniment plus de force). — Notes sur l'Algérie, par le docteur L. Buvry. Les parties orientales du Sahara algérien. — *Meinicke*. Les voyages de Krapf et de Rebman dans la partie orientale de l'Afrique du Sud. M. Meinicke donne un intéressant résumé des courses des deux missionnaires dans la région que borde la côte de Zanguebar, d'après la relation que M. Krapf en a donnée récemment dans un volume où il a réuni ses précédentes notices successivement imprimées dans le « Church Missionary Intelligencer. » Le morceau est accompagné d'une carte de M. Kiepert. — *H. Burmeister,* Voyage dans quelques-unes des provinces septentrionales des États de la Plata : itinéraire de Rosario à Cordova, et de Cordova à Tucusnan. — *Hilferding,* Voyage de Ragusa à Mostar (trad. du russe). — MÉLANGES. Les gisements carbonifères de la Russie centrale. — Expédition de M. Heuglin dans l'Afrique centrale. = L'ortie sibérienne comme plante filamenteuse. — Notice sur les établissements russes dans les pays de l'Amoûr (d'après la relation d'Atkinson). L'île Barren du golfe du Bengale. = Analyses critiques d'ouvrages récents. Klun, *Allgemeine und Handels-Geographie.* Wien, 1860, in-8°. — M. Macher, *Medicinisch-Statistisch-Topographie des Herzogthums Steiermark.* Graz, 1860, in-8°. — Hartwig, *Fuhrer durch die Südbayerischen hochlande.* München, 1860, in-12. — *Das Innthal in Tyrol und seine Nebenthäler.* Innsbruck, 1860, in-12. — Lord Dufferin, *Briefe aus hohen Breitegraden.* Braunschweig, 1860, in-8°. — H. Barth, *Das Becken des Mittelmæres.* Hamburg, 1860, in-8° (32 p.) — F. Domke, *und* E. Engel, *Verzeichniss der Seeleuchten der Erde.* Berlin, 1860, in-8°. = Société de géographie de Berlin. Juillet et août.

N° 87, septembre.

H. Burmeister. Voyage dans quelques provinces du nord des États de la Plata. IV. De Tucuman à Catamarca (févr. 1860). — *Wold. Schultz.* Esquisse historique, géographique et statistique de la province brésilienne de Rio-Grande-do-Sul (avec une carte). — *Hilferding.* Voyage de Mostar à Saraïévo (Herzégovine). traduit du russe. = Mélanges. Sur le climat de la ville de Vielsk et la débâcle de la Vaga. — Les îles Andamâns et leurs habitants. — *H. Wood.* La ville de Yédo. Les mines d'argent du Chili. — Ouvrages récents. Notices analytiques. *Der Böhmerwald. Natur und Mensch,* von J. Wenzig und J. Krejci. Prag, 1860, in-8°. — *Aus dem Osten der Oesterreichischen Monarchie,* von E. von Berg. Dresden, 1860, in-8°. — Société de Géographie de Berlin. Septembre.

Orient und Occident, insbesondere in ihren gegenseitigen Beziehungen. Forschungen und Mittheilungen. Eine Vierteljahrsschrift, herausgegeben von Theod. Benfey. (Orient et Occident, envisagés principalement dans leurs rapports réciproques. Recherches et documents. Revue trimestrielle, dirigée par M. Th. Benfey). 1er cah.

Introduction. — Traduction du Rig-Véda (les trente-cinq premiers hymnes du premier livre). — *L. Meyer.* Les voyelles dans le grec et le latin. — *L. Liebrecht.* Notes sur les rapports des fables et des légendes indiennes et européennes. — *Th. Benfey.* Sur l'ancienne traduction allemande de Kalilah et Dimnah faite par ordre d'Eberhardt, comte de Wurtemberg; sur l'époque de son impression et sur ses rapports avec la traduction espagnole. = Mélanges. Ε'ὄρι, ἴδρι, analogue au sanscrit sskr, vâdhri. — Α'ορ. — ὑπήνη, ἀπηνής, προσηνής, πρηνής, prônous. — Les neuf ouvertures du corps. — Cervus, κεραός, hirsch. — Découvertes de M. Mariette en Égypte. — Scintilla, σπινθήρ.

Bulletin de l'Académie impériale des Sciences de Saint-Pétersbourg, t. II, n° 6, septembre.

O. Struve. Rapport sur l'observation de l'éclipse totale du soleil du 6 (18 juillet). — *Baer.* Rapport sur l'ouvrage intitulé : « Anatome topographica sectionibus per corpus humanum congelatum triplici directione ductis illustrata, auctore Nic. Pirogoff. » — *Abich.* Sur un aérolithe tombé près de Stavropol.

Mémoires de l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg, sixième série. Sciences politiques, histoire et philologie. T. IX. — Saint-Pétersbourg, 1859, in-4°.

A. Schiefner. Essai sur la langue thousch ou le dialecte khist du Thouchéthi. — *A. Sjægren.* Sur l'habitation et les rapports historiques des Yatvèghes. Étude pour servir à l'histoire de l'Europe orientale au milieu du treizième siècle. — *Lud. Stephani.* Sur le nimbe et l'auréole dans les anciennes peintures.

DROIT.

Esquisse des Institutes du Droit privé romain, Abriss der Institutionen des römischen Privatrechts, par ÉDOUARD BÖCKING. Bonn, 1 vol. 1860.

Le droit romain a été l'objet de travaux importants et nombreux pendant la période de 1816 à 1830. La découverte faite par Niebuhr du texte complet des *Institutes* de Gaïus, qui contiennent tant de renseignements précieux pour l'histoire du droit, et celle des *Fragments du Vatican*, par l'abbé Maï, ont fourni des aliments nouveaux aux investigations des jurisconsultes et sans doute contribué à ranimer le goût pour cette science.

Depuis trente ans, l'étude approfondie du droit romain a subi un temps d'arrêt. Peu d'œuvres remarquables se sont produites. Ce n'est pas cependant que la matière soit épuisée, et que la lumière soit répandue à flots sur les origines et les modifications successives du droit romain; les vicissitudes qu'ont traversées les institutions de l'empire pour arriver à l'état où nous les trouvons sous Justinien ne sont pas encore nettement expliquées. D'un autre côté, certaines parties du droit sont restées enveloppées d'obscurité.

L'étude du droit romain est pourtant loin d'être stérile pour la pratique. Ce n'est pas le seul intérêt archéologique qui est ici en jeu, c'est l'intérêt qu'éveille l'interprétation de lois toujours en vigueur, sinon dans leur lettre, au moins dans leur esprit.

Le droit romain, en effet, est la base principale du droit civil moderne. Les principes qui régissent la propriété et ses démembrements, les transactions diverses et les faits générateurs des obligations, sont aujourd'hui ce qu'ils étaient lorsque les grands jurisconsultes romains les ont développés.

Le droit positif n'est autre chose que la rédaction, en formules impératives ou permissives, de principes qui gouvernaient la société avant même qu'ils fussent proclamés. Les rapports qui existent entre les membres d'une agrégation humaine se présentent sous différentes faces, se multiplient par le cours des siècles et la marche de la civilisation; mais ils sont soumis à quelques règles qui ne varient pas plus que les axiomes de géométrie. Ces règles n'appartiennent pas plus au droit des Romains qu'à celui des Hindous ou des Grecs; elles sont universelles. Mais les jurisconsultes romains, grâce à la précision de leur langue, les ont exposées avec tant de justesse et de netteté, que leurs écrits sont restés des modèles. Il eût été difficile, en beaucoup de points, de les changer avec quelque profit.

Ces jurisconsultes, qui avaient une autorité législative, ne procédaient pas d'une façon empirique. C'est à la lumière d'une philosophie élevée qu'ils examinaient les questions qui leur étaient soumises; ils employaient la méthode rigoureuse et constamment dialectique du stoïcisme pour ramener le droit positif à sa source pure, au droit naturel. Les monuments que ces maîtres ont édifiés sont impérissables, parce qu'ils ont leur fondement non pas dans le décret d'un pouvoir éphémère, mais dans la conscience et la raison humaines.

On conçoit que le droit privé établi par de tels hommes soit resté debout. Pour ne parler que de la France, les dispositions du code Napoléon sur la propriété,

la possession, les servitudes, la prescription et les contrats sont empruntées au droit romain. On ne peut reconnaître de changements radicaux que dans les parties du droit civil qui sont liées au droit public, telles que l'état des personnes et les successions; et si, en cette dernière matière, les législateurs de 1804 ont adopté les doctrines du droit coutumier, ils n'ont pas laissé de suivre le droit romain en ce qui concerne les legs.

De cette connexité intime qui existe entre les deux législations résulte la nécessité constante, pour le magistrat et pour le jurisconsulte, d'étudier le droit romain. Nous constations tout à l'heure que, depuis trente ans, cette science semblait avoir subi un temps d'arrêt. Si les livres ne manquent pas sur ce sujet, que sont-ils? Des manuels, des *compendia*.

Certes, la nécessité des manuels est évidente. Ces sortes d'ouvrages sont indispensables à l'enseignement, mais ils doivent être composés avec beaucoup de soin. Quelques-uns de ceux qui ont été publiés en France sont estimables, la plupart sont médiocres. Celui auquel les étudiants ont le plus souvent recours est l'ouvrage de M. Ortolan. Écrit d'un style élégant, ce livre présente la science sous une forme attrayante, ce qui n'est pas un mince mérite. Il a le tort grave, cependant, de n'être qu'une traduction et une paraphrase des *Institutes* de Justinien, par conséquent un livre confus. Les *Institutes* sont loin, en effet, d'être un modèle d'ordre et de méthode. Il y règne un certain arbitraire dans l'arrangement des textes; plusieurs matières y sont passées sous silence, d'autres ne sont que légèrement effleurées. Enfin, l'exposition historique des antécédents juridiques est, à nos yeux, depuis qu'on peut lire les pages de Gaïus, tout à fait surprenante par ses lacunes et ses erreurs.

Les législateurs impériaux qui, sur l'ordre de Justinien, colligeaient les *Institutes* en même temps qu'ils compilaient les *Pandectes,* mirent trop de précipitation dans la composition du premier de ces ouvrages. Ils devaient rédiger un livre élémentaire à l'usage des écoles : ils ne réussirent qu'imparfaitement à atteindre ce but. On reconnaît aujourd'hui les défauts de cette œuvre; on doit y suppléer dans l'enseignement et répondre, mieux que ne l'ont pu faire sous la férule impériale Tribonien, Théophile et Dorothée, aux exigences de la raison philosophique.

Il nous paraît donc qu'un manuel, pour être utile, doit être élaboré d'après un ordre systématique et que l'auteur doit se garder de suivre pas à pas la marche des *Institutes*. C'est ce qu'on a compris depuis longtemps en Allemagne. Le manuel le plus nouveau est celui que vient de publier M. Édouard Böcking, professeur de l'université de Bonn. Il réunit les conditions essentielles d'un enseignement sérieux et aussi complet qu'il peut l'être dans les écoles.

M. Böcking a adopté la méthode dogmatique. Il n'a pas écrit un commentaire pur et simple des *Institutes* de Justinien. Il a puisé à toutes les sources du droit romain et su profiter habilement des découvertes les plus récentes. Il établit, en termes concis et clairs, les principes généraux de la science du droit, puis il expose la théorie romaine sur les personnes, les choses, les obligations, les actions, etc. Il subdivise soigneusement, minutieusement même, toutes les branches qu'il traite. — A la fin de chacun des chapitres, et dans les notes, M. Böcking a placé les différents textes qui constituent les preuves justificatives des opinions qu'il émet.

L'examen des *Institutes* est le premier et, il faut bien le dire, le principal

travail de l'élève des écoles de droit. L'explication des *Pandectes*, en France et en Belgique, est nécessairement incomplète, car l'exposé de toutes les parties du *Digeste* ne pourrait avoir lieu qu'en plusieurs années. En outre, cette explication des textes du recueil de Justinien se fait le plus souvent d'une façon très-décousue. Il en résulte que le jeune avocat n'en conserve qu'une idée confuse; et n'a, pour tout bagage en fait de droit romain, que les notions superficielles qu'il a pu acquérir dans l'étude des *Institutes*. La nécessité de donner plus de développement à ce dernier cours nous paraît démontrée par l'expérience.

Le manuel de M. Böcking est précisément approprié à cette destination. C'est le cadre d'un cours plus important que celui des *Institutes*, et en même temps moins long que celui des *Pandectes*. Bien que ce livre ne soit qu'un manuel, M. Böcking y a fait preuve de toutes les qualités qu'on a remarquées dans son grand ouvrage sur *les dignités et les administrations, tant civiles que militaires, de l'empire d'Orient et l'empire d'Occident*[1].

ÉD. GÉRIMONT.

CHIMIE.

Die Beziehungen zwischen Dichte und Zuzammensetzung bei festen und liquiden Stoffen, von C. Bœdeker. (Relations entre la densité et la composition chimique des solides et des liquides, par C. Bœdeker.)

Tel est le titre d'une brochure grand in-8° qui est destinée à trouver place dans les laboratoires de chimie. Comme son titre le fait pressentir, ce petit livre est composé de tableaux comprenant la composition de la plupart des composés chimiques, en regard de laquelle se trouve leur poids spécifique ou leur densité de vapeur trouvés par l'expérience ou calculés à l'aide des règles exposées par l'auteur dans la courte préface placée en tête de son livre. Nous recommandons ce petit ouvrage aux chimistes, qui trouveront réunis en un volume tous les documents épars dans les mémoires originaux et dans les traités de chimie minérale et organique.

Commentar zur Preussischen Pharmacopöe, von Friedrich Mohr. — Brunswick, 1854.

Die österreichische Landes Pharmacopöe, erlaütert von Vincenz Kletzinsky, 2 vol. in-8°. — Vienne, 1860.

Au moment où l'on s'occupe en France de la révision sérieuse et complète du *Codex*, nous croyons rendre service aux savants et aux praticiens que cette importante question intéresse en leur recommandant les deux commentaires de la Pharmacopée de l'Autriche et de la Prusse dont nous venons de citer les titres. Il est peu de pays où l'exercice de la pharmacie soit autant en honneur qu'en Allemagne; les connaissances chimiques et physiques des hommes qui exercent cette profession contribuent certainement beaucoup à l'estime dont ils sont entourés.

[1] Bonn, 1839-53, 5 part. en 3 vol. gr. in-8°.

L'ouvrage de M. Mohr, comme l'indique son titre, est un commentaire du Codex prussien, commentaire dans lequel sont rapportées et discutées les méthodes que l'on doit préférer pour la préparation de tous les médicaments mentionnés au Codex. Ce livre, parvenu rapidement à sa deuxième édition, est une sorte de dictionnaire raisonné de tous les médicaments du Codex; l'ordre alphabétique suivant lequel il est disposé rend les recherches très-faciles, en même temps qu'il a permis à l'auteur de faire de chacun des articles un tout se suffisant à soi-même. M. Mohr, outre les modes de préparation et de purification de chaque corps, a indiqué les propriétés et les caractères chimiques ou naturels des divers médicaments. Ces indications rendent facile l'examen des médicaments, au point de vue de leur pureté.

Le Commentaire de la Pharmacopée autrichienne est conçu sur le même plan que celui de M. Mohr pour la Prusse, c'est-à-dire que les médicaments y sont disposés par ordre alphabétique et leur préparation décrite avec les détails nécessaires. M. Kletzinsky a joint à son Commentaire des tableaux de conversion des poids et mesures des divers pays et une série de tables comprenant les densités des divers liquides employés en médecine, les caractères des principaux alcaloïdes, etc., etc. Enfin, il termine son ouvrage par un recueil des documents officiels sur l'exercice de la pharmacie et les tarifs en vigueur en Autriche.

Le défaut de place nous oblige à remettre à un autre bulletin le compte rendu de quelques bons livres récemment parus, et notamment celui d'un ouvrage très-intéressant de M. le docteur Willie Kühne qui a pour titre : *Myologische Untersuchungen* (Recherches myologiques), résumant les travaux de chimie physiologique que ce savant a exécutés dans le laboratoire de notre illustre physiologiste Claude Bernard. Nous reviendrons bientôt sur ces divers ouvrages.

L. Grandeau.

COURRIER LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE.

Berlin, 20 décembre.

L'exposition de peinture, close dans les premiers jours du mois de novembre, a été jusqu'au bout visitée par un public nombreux, bien que la plupart de ceux qui se pressaient dans ces grandes salles ne pussent se défendre d'un sentiment d'ennui et de tristesse en contemplant leurs longs murs si pauvrement ornés. En tête d'une de ses *études* intitulée : *Pierre Grassou*, Balzac se plaint amèrement de ce que le *Salon se soit continué en galerie*, et déplore que le jury parisien admette un si grand nombre de toiles; qu'aurait-il dit en voyant nos expositions, où figurent en première ligne des choses impossibles, puis des choses médiocres, puis des toiles passables, et enfin quelques belles œuvres qui, par leur valeur, me font persister dans la croyance que la peinture allemande est encore appelée à jouer un rôle considérable.

En faveur de cette conviction, laissez-moi parcourir notre dernière exposition avec vous; je vous promets de ne pas être un cicerone trop consciencieux, et de ne pas vous forcer, comme certains amateurs, d'admirer *l'idée* d'un tableau, lorsque le dessin en contrarie toutes vos notions du beau et que le coloris choque par trop votre sentiment de la nature. Et d'abord arrêtons-nous à l'entrée, devant un paysage d'Oswald Achenbach (*Vue de Naples au clair de lune*); les teintes extrêmement douces du ciel et de l'eau, le jeu des rayons avec les vagues, la diversité des attitudes et des physionomies d'une famille de pêcheurs placée sur le premier plan et attendant le retour d'une barque, donnent à ce tableau un charme et un intérêt qui me le font préférer aux deux paysages plus en vogue exposés par André Achenbach, frère du précédent. Ceux-ci, peints d'un pinceau ferme et net, et qui représentent, l'un une côte d'Italie, l'autre un moulin à eau, ont le plus attiré les regards du public, qui admire en eux une fort belle composition, mais auxquels je reprocherais une certaine sécheresse. Les deux frères Achenbach et M. Schirmer, dont on a remarqué cette année un beau fourré d'arbres, sont les plus notables représentants du paysage allemand, après Édouard Hildebrandt, qui les dépasse tous trois par la beauté de ses conceptions autant que par la puissance de son exécution, et auquel on ne saurait les comparer, car s'il y a chez les trois peintres mentionnés talent et savoir-faire, il y a chez Hildebrandt inspiration et *maestria*. Pourquoi n'a-t-il point exposé? L'indulgence aveugle du jury, dont j'ai parlé plus haut, lui aurait-elle fait craindre de se trouver en mauvaise compagnie, et lui aurait-elle fait renoncer à un grand succès, plutôt que de se compromettre? Quoi qu'il en soit, son abstention a soulevé des regrets universels.

Au-dessus du paysage d'O. Achenbach se voit la *Judith* de Stilke, qui est mort tout dernièrement, après avoir survécu à sa vogue très-grande, lors de la florai-

son de l'école de Dusseldorf, dont il fut l'une des gloires. Cette école, qui a produit MM. Hübner, Beudemann, Ernest Hildebrandt, Lessing, et d'où sont sortis des tableaux qui ont joui en Allemagne d'une popularité immense, est complétement éteinte à présent; son *idéalisme* outré, qui se manifestait par le dédain du coloris et se complaisait dans certains types romanesques constamment reproduits, a cédé devant l'influence franco-belge; les tableaux de Delaroche et de Gallait l'ont sapée, et si je m'arrête devant la *Judith*, c'est qu'elle est probablement la dernière expression d'une phase du développement de la peinture allemande. Passons maintenant aux remplaçants, aux *réalistes*, comme on les nomme ici quelquefois, c'est-à-dire à ceux qui ont subi l'influence française, et en tête desquels je nommerai M. Becker. Son tableau du *Carnaval de Venise* m'a paru le plus achevé de toute l'exposition. Sur le premier plan, un cavalier vénitien, tout rodomont, superbement paré d'un pourpoint de velours noir à grands brandebourgs, donne fièrement le bras à une belle dame vêtue de rouge, qui se laisse conduire en détournant légèrement la tête pour prêter l'oreille à un masque qui s'est glissé près d'elle, tandis que derrière eux la foule se presse entre deux rangées de colonnes; cette petite scène est représentée avec tant de vie et de grâce, les personnages s'en détachent si nettement sur la toile, les tons des costumes et les expressions des visages sont si bien en harmonie avec le sujet, que tout le tableau m'a remis en mémoire une de ces ravissantes scènes dramatiques italiennes sorties de la plume d'Alfred de Musset. Le second des tableaux exposés par M. Becker et qui représente *Un Doge recevant une pétition*, n'est point aussi réussi à mon gré. Nous voici devant un tableau à proportions gigantesques, et dont nous cherchons vainement le sujet : est-ce une bacchante ou une folle, que cette femme échevelée s'échappant de son lit? Non, c'est la *Lady Macbeth* de M. Schrader, nous dit le catalogue. Effectivement, en la regardant de près, nous voyons qu'elle indique la « tache que tous les parfums de l'Arabie ne sauraient effacer », et nous découvrons derrière elle, dans l'ombre, la figure du médecin et celle de la suivante. On peut hardiment déclarer la composition de ce tableau absurde. Est-il permis de représenter lady Macbeth dans le trouble et le désordre de l'ivresse, tandis que le remords n'est que la clairvoyance, puisque le crime n'est qu'un aveuglement, et que Shakspeare, en la faisant parler en rêve, voile son aveu de toutes les réserves et de tous les mystères du somnambulisme? Aussi ai-je tout d'abord crié à la monstruosité, et vous aurais-je épargné cette halte, si l'admiration de quelques gens de goût pour cette toile ne m'avait engagé à l'examiner avec attention; j'ai été forcé de découvrir alors que le coloris en était fort beau, et ce mérite est tellement rare céans, qu'on est en devoir de le relever. En somme, on peut, je crois, dire de la *Lady Macbeth* que c'est un mauvais tableau bien peint. De là nous passons devant une série de portraits ridicules et ennuyeux, tous mal peints, et ressemblant à des gravures de modes, beaucoup plus qu'Apollon ne ressemble à la grenouille, jusqu'à ce que nous arrivions enfin à ceux de M. Richter, dont le jeune talent l'a emporté sur la vieille réputation de M. Magnus, et qui est le peintre de portraits le plus en renom et particulièrement le plus en faveur auprès des femmes élégantes. Il est vrai qu'on ne saurait peindre avec plus de délicatesse les dentelles et les falbalas, ni plus gracieusement poser une belle dame qui a peur de se chiffonner; aussi une personne de ma connaissance, en disant de lui que c'était un Winterhalter réussi, me paraît-elle avoir justement résumé la nature de son talent

et le degré de sa supériorité. Le plus heureux des portraits qu'il a exposés est sans contredit celui de la comtesse Quiletzka, dont la gracieuse composition rappelle un peu celle du portrait de madame d'Haussonville, par M. Ingres. De même que dans tous ses autres tableaux, M. Richter a déployé un goût remarquable dans l'attitude qu'il a donnée à son charmant modèle, et l'on sait qu'il n'y a pas de taille si souple, de nonchalance si élégante, de *désinvolture* si raffinée qui ne gagne à être reproduite par son pinceau artiste. Sous peu, Berlin va perdre momentanément le jeune maître, qui entreprend un voyage en Égypte sur le désir du roi de Bavière, qui, lui faisant quitter le portrait pour l'histoire, lui a confié l'exécution d'une fresque dont le sujet serait la construction des Pyramides. Comme il n'y a point au Salon d'autres portraits dignes de remarque, nous quitterons le roi de la nature pour ses sujets, et nous arrêterons devant les animaux de MM. Brendel et Schmitson. Le premier a la spécialité des moutons, auxquels il sait donner un intérêt qui manque à la plupart des bergeries que j'ai vues ou lues; ses moutons ne sont pas doux comme ceux de madame Deshoulières, mais se ruent, se heurtent, se poussent, vivent, en un mot, comme nous les voyons vivre dans la nature. Quant à M. Schmitson, auquel il a été prédit qu'il serait un jour le Troyon de l'Allemagne, il avait exposé, entre autres, de fort beaux buffles se reposant dans un de ces paysages plats, ternes, surmontés d'un ciel à gros nuages gris, tels que nous les voyons dans les environs de Berlin. M. Schmitson a établi une singulière harmonie entre la tristesse du paysage et la mélancolique physionomie des animaux fatigués, qu'il a peints avec cette hardiesse et cette vigueur de pinceau qui caractérisent son talent. Placé dans le point de mire dès son apparition à Berlin, M. Schmitson est considéré ici comme l'une des espérances de la peinture moderne allemande.

C'est à dessein que j'ai omis, parmi les peintres d'histoire, M. Feuerbach, frère du célèbre philosophe; comme il n'appartient à aucune des écoles modernes, qu'il n'a pas subi l'influence française, qu'il n'est pas élève de Dusseldorf ou de Munich, mais qu'il reproduit uniquement la manière des vieux maîtres italiens, il demande à être considéré à part. Lorsque vous apercevez de loin sa *Madone* exposée au Salon, vous vous demandez si c'est là une copie d'André del Sarto ou du Giotto; en approchant, vous reconnaissez que c'est une belle œuvre originale, pleine de style et d'un dessin vigoureux, mais un peu sèche et guindée; vous sentez que le peintre n'a pas pris son essor, qu'il a craint pour ainsi dire qu'en développant sa personnalité, il n'échappât à l'influence des grands maîtres qu'il a étudiés avec tant d'amour; il *veut* peindre ainsi, et c'est en cela que consiste le seul reproche qu'il y ait à faire à ses œuvres. On raconte un mot du célèbre compositeur Robert Schumann que je citerais volontiers à ce propos. M. Thalberg, lui ayant rendu visite à Dusseldorf, se mit au piano et lui joua plusieurs de ses compositions, d'abord une *Fantaisie sur Moïse,* après laquelle Schumann ne dit mot, puis un *Air russe varié,* suivi du même silence, enfin une *Étude en* la, au milieu de laquelle l'exécutant regarda l'auditeur impassible comme pour lui arracher un signe d'admiration. « Hé! mon cher monsieur, faites donc une fausse note! » s'écria alors Schumann abasourdi d'un jeu auquel il n'y avait rien à redire. Par là, il ne conseillait certes pas de jouer faux, mais il donnait à entendre que, pour être sous l'impression de la perfection, il ne faut pas qu'on ait à songer à l'irréprochabilité, qui n'en est qu'un des éléments, et c'est dans ce sens que nous voudrions dire à M. Feuerbach : Dessinez moins

correctement. Il n'y a plus que peu, point ou prou, à voir dans les salons de peinture; s'il vous plaît, nous descendrons dans les salles de sculpture, où nous ne séjournerons, hélas! que quelques instants. Comme vous le pressentez, c'est l'école de Rauch qui domine ici, représentée par MM. Wolff et Hagen et mademoiselle Ney. Cette jeune sculptrice, qui s'est déjà fait remarquer, il y a trois ans, par le buste de Varnhagen et celui de Jacob Grimm, justifie d'une manière éclatante cette année l'intérêt tout particulier que lui portait son illustre maître, en exposant un admirable buste en marbre du roi de Hanovre et un buste d'Arthur Schoppenhauer; ce dernier est, par parenthèse, le seul portrait que nous ayons du célèbre philosophe, disciple de Kant, adepte du bouddhisme et adversaire acharné de Hegel, mort tout dernièrement en accomplissant par son testament un dernier acte de misanthropie. MM. Wolff et Hagen ont concouru pour une statue équestre de Frédéric-Guillaume III; ils se sont dédommagés de l'ingratitude du motif principal (l'allure pacifique et la figure bonasse du feu roi se refusant absolument à toute interprétation héroïque) par les bas-reliefs, qui représentent les événements marquants de l'époque, à savoir : 1° l'abolition des droits seigneuriaux; 2° la liberté accordée aux communes; 3° l'établissement du *Zollverein;* 4° la fondation de l'université de Berlin, d'où Fichte fit retentir sa voix héroïque. Les grands hommes de cette période (Hegel, Fichte, Rauch, Cornelius, Blücher, Bülow-Dennewitz) sont particulièrement remarquables sur le modèle de M. Hagen, auquel Berlin doit déjà un de ses plus beaux monuments : je veux parler de la statue du savant agronome Thaër, dont la mémoire est restée chère au peuple par les services nombreux et désintéressés qu'il a rendus à l'agriculture. Soit dit en passant, cette statue est la première qui ait été érigée à Berlin à une célébrité non militaire, car Gœthe et Schiller attendent toujours, et pour M. de Humboldt, il n'en est point encore question.

Le théâtre allemand a enfin donné signe de vie et attiré un public de choix par la première représentation de *Don Juan d'Autriche.* L'auteur (M. le baron de Putlitz), qui s'était déjà acquis une réputation honorable par plusieurs comédies-proverbes et un drame patriotique (*le Testament du grand électeur*), a pris ici un essor plus rigoureux, et a déployé dans cette pièce une puissance dramatique qu'on n'avait pas pressentie en lui d'après ses productions antérieures, et que le public a saluée avec enthousiasme. A Berlin comme à Leipzig, où on le donna d'abord, ce drame a eu un succès immense. L'action nous transporte en l'année 1578, alors que don Juan, nommé gouverneur des Pays-Bas, vient de remporter la victoire de Gembloux, et la scène se passe, durant les trois premiers actes, dans le château de la comtesse de Bouges, parente des comtes de Meeun, patriote ardente, qui, séduite et abandonnée par Charles V, a juré une haine éternelle aux Espagnols et à leurs maîtres. Au cinquième acte, don Juan, après avoir accepté la couronne des Pays-Bas offerte par les rebelles, qui retrouvent en lui leur idole Charles V, est empoisonné par don Sancho Diego Davila, envoyé par l'ombrageux Philippe II pour le surveiller, comme autrefois le duc d'Albe avait été commis à la garde de Marguerite de Parme. La dernière scène est consacrée à une reconnaissance entre la mère et le fils; car la comtesse de Bouges, qui a dévoilé au mandataire espagnol l'élection de don Juan au trône flamand, est sa mère, à qui il a été enlevé dès sa première jeunesse par ordre de Charles V, et à laquelle il a été dit que son enfant était mort. En apprenant la nouvelle de son existence, elle s'est précipitée vers Namur pour sauver celui

qu'elle a trahi, mais elle ne peut plus que l'embrasser, se révéler à lui et le voir mourir. Cette situation est d'un grand effet; il est à regretter seulement que le langage ne soit pas à sa hauteur, afin qu'à l'intérêt que ressent le spectateur vint aussi se joindre l'émotion : elles sont un peu froides, selon moi, ces paroles qui terminent la tragédie, et que prononce Anne de Bouges : « J'ai attiré la malédiction sur sa tête, à lui, mon fils, et moi, moi je suis jugée. » Mais ce reproche ne saurait s'adresser au caractère de la mère en général, où la haine de la femme insultée dans son amour, blessée dans sa vanité, trompée dans son ambition, mortellement atteinte dans sa maternité, donne un coloris saisissant aux élans de patriotisme par lesquels elle ranime les chefs de la rébellion et les pacifie entre eux. Quant à don Juan, à part quelques sentimentalités qui messiéent au vainqueur de Lépante, qu'on n'aime pas entendre regretter de *n'avoir pas connu le toit paternel,* il est fort bien mis en relief, et dès son entrée en scène, le spectateur est intéressé par l'isolement retentissant auquel le royal frère, envieux et défiant, condamne le héros, dont il accapare les services en lui en voulant de sa gloire et en suspectant sa fidélité. L'acte le mieux réussi me paraît être le troisième, où don Juan refuse et puis accepte la couronne de Flandre; où son ambition, étouffée d'abord par la loyauté et la fidélité, se réveille sous l'aiguillon de l'injustice ressentie, et où l'irritation de se voir indignement méconnu et trahi par Philippe le pousse à briser avec un dévouement oiseux et à abandonner la cause de son frère pour celle des Pays-Bas. Mais il ne se sent pas plutôt renégat de la fidélité, qu'il en est effrayé, et au cinquième acte, dans une fort belle scène, il se pose le problème de l'essence de la couronne, et se demande s'il avait eu le droit de la saisir d'une main téméraire, s'il n'aurait pas dû la respecter comme un signe sacré et si elle ne l'écrasera point. Cette méditation très-belle rappelle quelque peu la grande scène de la seconde partie de *Henri IV* de Shakspeare, où le roi mourant lègue sa couronne à son fils en le félicitant de l'hériter de lui : « *For what in me was purchas'd falls upon thee in a more fairer way;* » mais on ne saurait ici accuser l'auteur de plagiat. Peut-être s'est-il trop inspiré de l'*Egmont* de Gœthe dans les différentes scènes où la fille de don Diego, amante de don Juan, exprime son admiration pour le héros de Lépante en termes qui rappellent vivement l'enthousiasme de Clärchen pour celui de Gravelines; comme cet enthousiasme n'était point destiné à jouer dans le drame un rôle d'une importance tragique, M. de Putlitz aurait mieux fait, je pense, de rompre avec la routine théâtrale, et de ne point introduire daus sa pièce d'autre amour que l'amour maternel avec ses explosions de haine et de tendresse. L'ambassadeur don Sancho Diego Davila, fanatique espagnol, a été dessiné d'après le duc d'Albe de Schiller; seulement, le poëte moderne n'est point resté fidèle à l'implacabilité de son personnage, et quelques paroles de regrets sentimentals et de remords hâtifs, qu'il lui fait prononcer après avoir versé le poison dans la coupe de don Juan, me semblent déplacées, en ce qu'elles contribuent à effacer complétement ce rôle d'une netteté douteuse. Les autres acteurs du drame (les nobles flamands; Ryhove, le chef populaire; Alexandre Farnèse, prince de Parme; Louis de Quixada, ministre d'État sous Charles V et précepteur de don Juan) sont quelque peu sacrifiés, et il est à regretter que le poëte ne les ait pas caractérisés davantage; son œuvre y aurait gagné en vie et en variété. Mais quoi qu'il en soit de ces quelques défauts, je me joins à la critique et au public berlinois pour admirer sincèrement dans cette œuvre une tragédie belle de proportions,

nettement exposée, dont le langage est toujours noble et parfois puissant, où l'intérêt grandit d'acte en acte jusqu'au dénoûment, dont l'action est conforme à l'histoire, dont la partie fictive est vraisemblable, où les situations dramatiques sont motivées et ressortent des caractères, et dont les deux principaux personnages intéressent d'un bout à l'autre le spectateur de l'esprit le plus analytique.

Pour ce qui est de l'opéra allemand, il est quasi enterré; mesdames Trebelli, Lagrange et Artot ont chanté son lai funèbre, et *Armide, Cosi fan tutte, Fidelio* et *la Flûte enchantée* se donnent pour les banquettes, tandis que la foule se presse à la représentation de *Sémiramis* pour voir l'Arsace de madame Trebelli, à celles du *Trovatore*, de *Mathilde di Shabran*, de la *Traviata*, etc., etc. J'avoue être de ceux qui déplorent l'humiliation infligée aux acteurs allemands; tout en ne dédaignant nullement l'opéra italien et ses admirables interprètes, je regrette que M. de Hülsen, au lieu de laisser sa spécialité au théâtre Victoria, ait entrepris une concurrence funeste, qui induit le public à ne plus se soucier des grandes œuvres musicales nationales, et à ne se laisser attirer et enthousiasmer que par une belle voix; une troupe italienne suffirait, et pourquoi la ravissante madame Trebelli, dont la voix veloutée et pleine d'éclat cependant nous rappelle le timbre enchanteur de l'Alboni, n'est-elle pas au théâtre Victoria, où elle conquerrait sa place à côté de madame Lagrange, qui chante si merveilleusement qu'on serait indigné d'entendre dire qu'elle n'a plus de voix; et de mademoiselle Artot, dont la voix souple, fraîche, est adaptée à la plus grande manière apprise auprès de madame Viardot, qui reconnaît en elle son élève et presque son émule? Pourquoi M. de Hülsen n'a-t-il pas entrepris d'améliorer sa troupe, d'enrichir son répertoire, au lieu d'engager les Italiens qui, s'ils couvrent des déficits momentanés, sapent la base de son édifice, en inspirant au public une indifférence injuste et un dédain mortifiant pour les œuvres allemandes et leurs interprètes?

Parmi les nouveautés littéraires, je vous citerai d'abord un volume de correspondance intitulé : *Lettres de Humboldt à un jeune ami* [1]; cette publication, dont l'auteur refuse de se nommer, n'offre point, il est vrai, l'intérêt et la variété de celle de mademoiselle Assing, mais elle est parsemée de ces fines réflexions, de ces observations ingénieuses et frappantes qui caractérisaient la conversation de M. de Humboldt, et sous ce rapport le rapprochaient de Voltaire et de Paul-Louis Courier beaucoup plus que d'aucun écrivain allemand. En second lieu, j'attirerai votre attention sur la biographie de la comtesse Albany (née comtesse de Stolberg-Gedern), par M. Alfred de Reumont, écrivain déjà connu par de nombreux travaux sur l'Italie, un ouvrage sur la jeunesse de Catherine de Médicis, et une fort belle traduction de l'histoire florentine de Machiavel. Il était naturel qu'ayant longtemps résidé à Florence, où il fut ambassadeur, M. de Reumont fût attiré par l'étude du caractère et de la vie de cette femme distinguée, qui a réuni autour d'elle l'élite de ses contemporains; dont il a été dit qu'elle était *la reine des cœurs;* qui a été célébrée par Byron, qu'elle nommait *l'esprit divin et diabolique;* qui a exercé sur Alfieri une influence dont la date remonte au premier instant de leur connaissance, et qui ne cessa qu'avec la vie du grand poëte: d'une femme enfin dont le souvenir est ineffaçable sur les rives de l'Arno. Les deux premiers chapitres de ce livre sont consacrés à la généalogie de la

[1] C'est le volume dont nous donnons plus haut des extraits.

famille Stuart, depuis Jacques II jusqu'à Charles-Édouard le Prétendant, né en 1720, marié à Louise Stolberg en 1772 sous le titre pompeux de Charles III, roi d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande, et mort en 1788, après avoir été séparé de sa femme. Quant à elle, M. de Reumont nous apprend qu'elle ne fut jamais mariée à Alfieri, et qu'elle tenait, quoique simple de manières, à son titre de reine légitime; la duchesse de Devonshire ne la nommait jamais que *cara regina*, et Moore raconte que lorsqu'on parlait devant elle de George III comme d'un usurpateur, cela ne lui déplaisait pas, et que, venue à Rome avec son mari, elle fit annoncer au pape Clément XIV la visite du roi et de la reine d'Angleterre. Tous ces détails sont présentés avec grand intérêt par M. de Reumont, qui, en outre, a su grouper très-heureusement autour de la comtesse Albany les divers personnages qu'elle admit dans sa maison et avec lesquels elle fut liée. C'est ainsi que nous la voyons tour à tour en relation avec la duchesse de Devonshire, lady Holland, lady Morgan, madame de Staël, madame Récamier, Canova, Bartolini, Raphaël Morghen, Nicolini, Ugo Foscolo, Paul-Louis Courier, M. de Lamartine, et même avec Napoléon Ier, qui la traita avec la plus grande courtoisie, tout en lui disant qu'il l'avait mandée à Paris, sachant l'influence qu'elle exerçait sur la société florentine et l'usage qu'elle en faisait contre lui. Plusieurs lettres de la comtesse à ses amis, les réponses de ceux-ci (entre autres, de P. L. Courier et de madame de Staël) achèvent de donner à cette publication un rare intérêt. J'ai regretté seulement qu'il ne s'y trouvât aucun extrait de la correspondance entre Alfieri et la comtesse; quelques témoignages nous attestent le bel échange de pensées et de sentiments qui a dû avoir lieu entre le grand poëte patriote et la dernière des Stuarts, sur la tête de laquelle il a posé par ses hommages une couronne plus royale, plus sacrée et plus enviable que la couronne de Jacques Bruce, à laquelle elle avait des droits. Par exemple, la comtesse écrit à un de ses amis après la mort d'Alfieri : « Je vis au jour la journée, heureuse quand j'en ai fini une, au désespoir d'en recommencer une autre. La mort serait pour moi un véritable bonheur; je déteste le monde et tout ce qui s'y fait et s'y voit. Je ne vivais que pour un seul objet, et je l'ai perdu. » De son côté, Alfieri, décrivant la beauté de Louise d'Albany, beauté à la fois frappante et attrayante, définit ainsi le sentiment qu'elle lui inspira dès l'abord : « C'est un sentiment où la raison est d'accord avec le cœur, qui s'est emparé de tout mon être, et auquel je me suis abandonné sans restriction lorsque j'ai reconnu que, loin d'être, comme la plupart des femmes, un obstacle à mon développement poétique, la comtesse m'incitait au contraire à toutes les belles œuvres dont elle est le prototype. » Et peu avant sa mort, après vingt-six ans de liaison, il écrit à un ami : « Je ne me suis trompé ni dans mon jugement ni dans mon sentiment, puisque, après de si longues années, je lui suis de plus en plus attaché; mon esprit s'élève, s'adoucit et s'ennoblit auprès d'elle, et j'ose dire qu'elle trouve en moi force et soutien. » Ces lignes furent scellées par le dernier hommage qu'il lui rendit en lui léguant tous ses manuscrits, la laissant libre de les brûler ou de les publier, selon qu'elle jugerait bon. Tous ces indices prouvent que nous déplorons avec raison de n'avoir pas été admis dans le sanctuaire intime.

Je termine aujourd'hui en constatant deux grandes pertes qu'a faites l'Allemagne[1], et qui auront été ressenties dans tous les pays où les œuvres de M. de

[1] Aux deux pertes dont parle notre correspondant, il faut en ajouter une troisième, non

Bunsen et celles du professeur Dahlmann auront pénétré. Quoiqu'il ait été vivement attaqué, et par les orthodoxes, qui lui en voulaient de sa tolérance, et par les esprits philosophiques, qui blâmaient son adhésion à la religion protestante et n'admettaient pas la possibilité de souder la foi avec la science, M. de Bunsen a laissé une mémoire universellement honorée, et amis et ennemis ont respecté en lui un homme profondément érudit, noblement doué et sincèrement dévoué à l'humanité, à laquelle il a cherché ardemment à faire faire un pas vers la vérité.

L'auteur d'une excellente *Histoire du Danemark* (publiée en 1841) et d'une *Histoire des révolutions de France et d'Angleterre*, devenue classique en Allemagne, Frédéric-Christian Dahlmann, d'origine suédoise, était natif du Mecklembourg. Il étudia d'abord la philologie à Copenhague, où il tint des cours publics sur *Aristophane* et la comédie antique; puis il s'adonna à la politique et à l'histoire, et devint en 1819 professeur à l'université de Göttingue, dans le royaume de Hanovre. Il fut banni de cette ville en 1837, avec six de ses collègues (MM. Gervinus, Jacques et Guillaume Grimm, Albrecht, Ewald et Weber), pour avoir signé une protestation énergique contre les ordonnances antilibérales d'Ernest-Auguste, qui abolissaient la charte de 1830 pour établir celle de 1819. Destitué de ses fonctions et banni, Dahlmann trouva un asile dans les États du roi de Prusse. Frédéric-Guillaume IV, après avoir appelé les deux frères Grimm à Berlin, le nomma professeur à Bonn. En 1848 et 1849, Dalhmann fut l'un des orateurs les plus animés de la diète de Francfort, et fit partie de ceux qui offrirent la couronne impériale au roi de Prusse. Cette tentative infructueuse l'ayant dégoûté de la politique, il se retira à Bonn, où il vécut isolé, mais très-considéré, jusqu'à sa mort, arrivée le 1er décembre.

moins regrettable. La nouvelle de la mort de M. C. F. Baur, l'illustre théologien de Tubingue, nous arrive pendant l'impression de cette livraison, et nous ne pouvons cette fois que la constater. Nous consacrerons dans notre prochaine livraison une étude aux travaux et aux idées de M. C. F. Baur.

C. F.

CHRONIQUE PARISIENNE.

Une main respectueuse et amie vient de mettre le public en possession d'une partie de la Correspondance et de quelques-uns des fragments inédits de M. de Tocqueville [1]. On a pu se demander à ce propos ce que la postérité, cet éditeur sévère, conserverait de l'œuvre d'un écrivain que nous mettons sans hésiter au rang des publicistes les plus remarquables de notre époque. Des admirateurs fervents ont placé Alexis de Tocqueville non loin de Montesquieu. Je crois que M. de Tocqueville voyait mieux la distance qui le sépare de l'auteur de l'*Esprit des lois*.

Montesquieu était un homme de génie; M. de Tocqueville ne fut qu'un caractère d'élite et un esprit distingué; l'un des plus distingués, il est vrai, que la France démocratique ait vus surgir. Qu'on lise quelques chapitres de l'*Esprit des lois* après la *Démocratie en Amérique*, la différence se fera saisir aussitôt. Comme l'abeille qui recueille le suc des fleurs, Montesquieu abstrait la quintessence philosophique des lois, des mœurs, du tableau social qu'il étudie. Alexis de Tocqueville arrive souvent au but, mais par un autre chemin et avec une allure bien différente; c'est en hésitant que sa pensée, toujours circonspecte, se faufile en quelque sorte à travers les faits. Il semble ne rien vouloir risquer et se défie de lui-même; il craint l'erreur et regarde en arrière à chaque pas; son esprit, observateur mais timide, s'effrayerait de courir ces grandes aventures où se risque volontiers le génie, si plein de foi en lui-même. Les œuvres de M. de Tocqueville marquent la rencontre, aujourd'hui très-fréquente, d'un esprit tout à la fois sagace et tâtonnant. C'est ainsi qu'en même temps qu'il met en lumière quelque trait dominant de notre époque et nous en laisse apercevoir de lointaines conséquences, il se dérobe sur d'autres points, se trouble, et paraît incertain des pistes de l'histoire et de la direction de l'avenir. Prudent et minutieux dans ses enquêtes, il montre une rare habileté à débrouiller l'écheveau de la civilisation européenne et à signaler les lacets où elle pourrait se prendre; mais il n'a pas cette vue nette, cette promptitude du regard qui, au milieu de l'enchevêtrement des faits, des circonstances, des temps, des lieux, va droit à ce qu'il y a de décisif. Il a tout ce qui fait l'esprit éminent, il n'a pas ce qui fait l'homme de génie : l'éclair de la pensée, le coup d'œil foudroyant. Le génie certainement ne peut négliger l'assistance du temps, du travail, de la patience, et je me garderais bien de professer une hérésie qui conduirait à mépriser ce que le génie véritable a toujours respecté mieux que personne. Je veux dire seulement que le génie se manifeste tout d'abord comme un grand instinct des vérités qu'il est appelé à proclamer, et qu'avant de les poursuivre pas à pas dans leur détail vivant, avec cette autre moitié de lui-même que lui reconnaît Buffon, la pa-

[1] Michel Lévy, 2 vol. in-8°.

tience, il en a eu l'intuition directe, bien que confuse; qu'avant de les toucher par l'intelligence analytique, il les a ressenties en lui avec force, et ne s'est porté vers elles avec cette opiniâtreté qui triomphe de tout, que parce qu'il cachait en lui l'anticipation presque divine de leur découverte. Voilà ce que j'appelle le coup d'œil et la décision du génie. Ce coup d'œil, je crois qu'il a manqué à M. de Tocqueville; sa vue était d'une autre sorte; il appartenait à ceux qui aperçoivent plus qu'ils ne voient : distinction qui paraîtra subtile peut-être, mais qui établit, selon moi, une des limites les plus infranchissables entre les esprits distingués, même les plus éminents, et les quelques élus dans lesquels l'humanité salue sa plus haute souveraineté. Si M. de Tocqueville, qui fut un esprit d'un rare talent et d'une rare honnêteté, n'a pas mérité d'être placé parmi ceux-ci, je ne doute pas cependant que la postérité ne recueille la *Démocratie en Amérique* et le livre inachevé sur « l'Ancien Régime et la Révolution, » parmi les études les plus sincères et les plus intelligentes que notre dix-neuvième siècle ait produites touchant les conditions véritables de la liberté. La mort, qui fait litière des lauriers artificiels venus dans le champ de la réclame, n'édite pas seulement les écrivains de génie : elle a plus d'une place et plus d'un rang pour ceux qui, sans atteindre à cette hauteur, n'ont cessé de chercher leurs modèles à ce niveau, et dans cette belle émulation ont fait tomber sur eux un reflet d'immortalité.

En lisant la Correspondance de M. de Tocqueville, on ne peut s'empêcher d'aimer une nature qui s'honorait elle-même par de pareils efforts. Ce n'est pas M. de Tocqueville qui prend des attitudes, s'arrange, pose devant le public et devant lui-même. Il faut se féliciter d'ailleurs de voir disparaître des livres cette race de poseurs dont Chateaubriand nous a offert le plus évident et le plus détestable modèle. Voilà ce qu'on peut appeler un faux grand homme. Approchez : partout le décor. Son style, décor! Sa pensée, les convictions qu'il proclame : décors! Il est vrai qu'il excelle en ce genre et qu'il faut reconnaître en lui le premier représentant de la littérature décorative, qui parmi nous heureusement n'a plus guère d'échos enthousiastes.

M. Sainte-Beuve vient donc de rendre à la littérature un véritable service de critique en s'attaquant à ce mensonge brillant, à cette rhétorique fastueuse qui ont pris le nom de Chateaubriand. L'exécution est tardive, mais elle est juste. Cette œuvre nous a doublement réjoui : Chateaubriand y est réduit à de légitimes proportions, M. Sainte-Beuve y fait acte de véritable critique. La critique, si elle n'est pas un jugement, n'est pas la critique. Dans ses « Portraits », finement touchés comme avec une plume de colibri, l'auteur montrait un talent de miniaturiste du premier ordre, mais dans un genre secondaire. Ce n'est pas qu'ici M. Sainte-Beuve ait abandonné sa manière, mais il l'a élevée et agrandie, en gardant ce qui fait son mérite très-particulier, ce talent de peindre au moyen d'une série de petits coups de pinceau, et de se rapprocher graduellement de son modèle à travers une confusion plus ingénieuse souvent et plus voulue que réelle. M. Sainte-Beuve excelle dans la critique pittoresque. De même qu'il y a des littérateurs parmi les peintres, il se trouve des peintres parmi les littérateurs. M. Sainte-Beuve est de ces derniers. Il met de l'art jusque dans ses négligences et s'entend à mêler les tons fins et chatoyants de sa palette dans un désordre harmonieux. Il va, comme le peintre, de la sensation au sentiment, du sentiment à l'esprit, à tra-

vers une sorte de mysticisme pittoresque, où les idées nagent et se développent comme dans une lumineuse vapeur qui les fait ressembler à des ombres qui n'ont réussi qu'à demi à s'abstraire des limbes de la matière. M. Sainte-Beuve n'est pas de l'école de la ligne, du contour large et philosophique, qui a fait les Lessing, les Villemain et les Macaulay. Chez ceux-ci, le portrait est le prétexte ou l'auxiliaire du jugement; chez lui c'est le contraire : il juge, on l'éprouve à chaque ligne, pour le plaisir de peindre; à travers l'enveloppe sensuelle de sa critique, il fait ressortir sa manière de voir et de sentir plutôt qu'il n'accuse un jugement positif dans l'acception indépendante du mot.

Je comprends que l'histoire de Port-Royal[1] ait attiré cet esprit ingénieux. Une série de portraits se mouvant dans le milieu mystique du jansénisme, quelle bonne fortune pour son talent, et comme il allait suivre avec amour cette histoire qui, « modestement commencée, comme il le dit lui-même, à la tournée du guichet, agrandie avec Saint-Cyran, se reposant à son milieu sur Pascal, *se variant jusqu'à la fin de plusieurs figures singulières*, se soutenant à toute force par la seule présence d'Arnauld, s'épanouit idéalement et se couronne dans Athalie. » Aussi cette œuvre est bien à son auteur, Je ne répondrais pas en tous points de ses aspects philosophiques et historiques. Mais quant à l'érudition de l'auteur, quant à la façon dont certaines physionomies sont rendues, il faut reconnaître que c'est là une œuvre très-vivante, ingénieusement travaillée, pleine surtout de ce clair-obscur qu'adorait Rembrandt et qui est la mysticité voluptueuse des coloristes. Ce que M. Sainte-Beuve réussit surtout à reproduire, à faire toucher au lecteur par la succession habilement renforcée de ses coups de pinceau, c'est le tempérament des gens qu'il fait poser devant lui. Et cela pouvait se dire à l'avance, car le tempérament est le lieu où se mêlent l'âme et le corps, le nœud où se pénètrent l'esprit et la matière. Or, c'est sur ce point que l'auteur, doué comme il l'est, devait se porter avec le plus de bonheur. Mais toute prérogative se paye, et si M. Sainte-Beuve réussit presque toujours à s'introduire dans le tempérament de ses modèles, il s'y laisse volontiers clouer; plus voisin de la sensualité que de l'idée, il s'élève avec peine, et non sans quelque gaucherie, jusqu'à des notions un peu généralisées.

Entre lui et M. Vitet, entre l'historien littéraire de Port-Royal et celui de *la Ligue*[2], je chercherais inutilement à établir la moindre transition. C'est plutôt par antithèse qu'il faudrait procéder. Le fond chez M. Sainte-Beuve est un peu trouble, et la phrase aussi peu académique que possible; chez M. Vitet règnent la limpidité et la correction. Mais cette limpidité laisse voir une pensée, et cette correction, mérite peu ordinaire, n'a pas la moindre roideur. La forme a une grâce attique continue, où la finesse et l'élégance se produisent peut-être un peu aux dépens de la force. Les tableaux dialogués et les études finement burinées ressemblent à des gravures bien plus qu'à des peintures, mais M. Vitet n'est pas le premier graveur venu, et surtout il ne fait pas de lithographie — encore moins de la photographie historique. Ceux qui ont peur de se trouver face à face avec l'histoire elle-même, lui doivent de la reconnaissance pour leur avoir présenté, sans altération sensible, dans un miroir classique et charmant tout à la fois, la physionomie d'une époque si curieuse de notre his-

[1] Hachette. 5 vol. grand in-8°.

[2] 2 vol. in-12. Nouvelle édition revue et corrigée, chez M. Lévy.

toire. Quant à ceux qui étudient l'histoire dans le théâtre et dans les romans de M. Alexandre Dumas, ils feront bien de ne pas ouvrir les délicates études de M. Vitet, car ils les trouveraient sans doute bien au-dessous des œuvres merveilleuses de notre romancier, plus merveilleux encore que ses œuvres, — par Garibaldi! — comme s'écriait l'autre jour un illustre feuilletoniste au début d'une de ses odyssées du lundi.

Que faut-il penser de quelques romans dont la quinzaine est accouchée : *les Mauvais Instincts*, — *Histoire d'un premier amour*, par M. Aurélien Scholl, peint évidemment d'après nature, et du roman de M. Paul Deltuf, *Adrienne* [1], où les instincts ne sont guère meilleurs, mais où l'adultère, que d'ordinaire on réserve aux lecteurs pour la fin, comme une friandise, se commet dès les premières pages et abandonne tout le reste du volume au châtiment des coupables, lequel châtiment est personnifié par le fruit de leurs amours, un mauvais garnement de fils? Sont-ils bons, ces romans et tant d'autres encore? Sont-ils mauvais? Je n'en prétends rien savoir. Ce qui est bon pour les uns est mauvais pour les autres : c'est un rapport à établir entre l'œuvre et le lecteur — ou la lectrice. L'arsenic s'emploie, suivant la dose et la constitution des gens, tantôt comme remède et tantôt comme poison. Que chacun donc, se connaissant, tâche d'être son propre médecin, — et que le romancier, comme Pilate, puisse s'en laver les mains. Après tout, je crois qu'il y a plus de médecine qu'autre chose dans les nouveaux romans de la collection Hetzel. Avis aux consciences affaiblies.

En ce qui me concerne, je préfère le roman du Renard, illustré par Kaulbach, et que M. Édouard Grenier vient d'extraire, en le traduisant avec une fidélité très-artiste, des œuvres de Gœthe. Puisque nous sommes entrés en carnaval, c'est le cas de voir comment s'expriment les hommes vêtus en bêtes, quand un poëte les fait parler après ce grand poëte anonyme qui créa les légendes et les fables, et qui fournit l'étoffe des grandes épopées. M. Émile de Laveleye le connaît bien, ce poëte anonyme et il a analysé ici même la plus importante production qu'il ait mise au jour depuis l'antiquité; les lecteurs de la *Revue* connaissent l'étude qui précède cette traduction; elle leur est une garantie des mérites de la traduction elle-même [2].

Il est question d'un certain mandarin qui, dans le monde, court un peu sur les brisées du fameux Usbeck des *Lettres persanes*. Ce mandarin, je le soupçonne beaucoup d'être né à Paris. Madame Juliette Lamber en conviendra elle-même de bonne grâce; son aimable et spirituel Chinois peut bien retourner à Pékin, mais il n'en est jamais venu. Sans doute, rien n'empêche qu'on soit de Pékin et qu'on ait autant d'esprit; mais je trouve que ce mandarin, dans la promenade qu'il fait à travers notre société parisienne littéraire, scientifique, philosophique et *spiritiste*, se met un peu bien vite au fait. Y aurait-il une épigramme à notre adresse dans cette assimilation si rapide?

Chacun ne peut pas faire son tour du monde, et c'est pourquoi nous cédons très-volontiers la parole à notre collaborateur M. Baudry, qui vous recommandera en fort bons termes le *Tour du monde* de M. Charton.

[1] Paris, Hetzel.

[2] Les *Nibelungen*. — Traduction nouvelle précédée d'une Étude sur la formation de l'épopée. — Paris, Hachette, 1 vol. in-12. — Bruxelles, A. Lacroix, Van Meenen et Cᵉ.

CHARLES DOLLFUS.

Un mouvement remarquable entraîne aujourd'hui le public, en Allemagne et en Angleterre, vers les lectures de sciences naturelles et cosmologiques mises à la portée des gens du monde, et débarrassées de leur appareil technique sans tomber pourtant dans la niaiserie. On pourrait citer comme des modèles en ce genre les excellentes publications de la librairie Otto Spamer, à Leipzig. La France, malheureusement adonnée aux feuilletons et aux chroniques scandaleuses des petits journaux, ne se met qu'avec peine au régime fortifiant et sain des études naturelles. Un symptôme de guérison vient cependant de se révéler dans l'apparition et la réussite du *Tour du monde*. Ce bel ouvrage, qui paraît par livraisons chaque semaine (librairie Hachette), et dont la première année est aujourd'hui complète, a pour directeur M. Éd. Charton, bien connu par son *Histoire des voyages* et par son habile et consciencieuse publication du *Magasin pittoresque*. Le fond est aussi sérieux que la forme est attrayante. L'exactitude des gravures sur bois est égale, c'est tout dire, à leur magnificence. Les textes appartiennent en entier, ou par extraits ou résumés, aux voyageurs les plus autorisés. Ce sont, pour le premier volume, les Voyages de Kane à la mer Polaire, de Mac-Clintock à la recherche de sir John Franklin, du marquis de Moges en Chine et au Japon, de M. G. Lejean dans le Monténégro et l'Herzégovine, de Mac-Donald à la Grande-Viti, de M. Élisée Reclus à la Nouvelle-Orléans, de Pargachefski au fleuve Amoûr, du docteur Barth dans l'Afrique centrale, du capitaine Burton aux lacs de l'Afrique orientale, de M. de Gobineau en Perse, de M. Yule au royaume d'Ava, de M. P. Riant dans les États scandinaves, de M. Proust au mont Athos, du baron de Wogan en Californie, etc. Les gravures font saisir aux yeux ce que la description serait impuissante à rendre, et l'ensemble de tout cela est plus amusant et plus varié qu'un roman fantastique, et aussi instructif qu'amusant. Espérons que la lecture de ce recueil passera dans nos habitudes comme le *Magasin pittoresque* a su s'y introduire, et que les railleurs allemands ne pourront plus définir les Français, une nation brave, spirituelle, et qui ne sait pas un mot de géographie.

F. B.

Une nouvelle Revue vient de paraître sous le titre de la *Critique française*. Il ne nous reste plus qu'un petit coin pour lui souhaiter la bienvenue, mais nous la lui souhaitons de bon cœur, en nous réservant d'en parler plus longuement.

TABLE DES MATIÈRES

DU

TOME DOUZIÈME.

Dixième livraison.

Onzième livraison.

Douzième livraison.

Treizième livraison.



CH. DOLLFUS. — A. NEFFTZER.

PARIS. TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON, 8, RUE GARANCIÈRE.



